

SWANN PARADIS

**IMAGINATION, JUGEMENT, GÉNIE :
LA FABRIQUE DES QUADRUPÈDES
DANS L'*HISTOIRE NATURELLE* DE BUFFON (1707-1788)**

Thèse présentée
à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval
dans le cadre du programme de doctorat en études littéraires
pour l'obtention du grade de Philosophiae doctor (Ph.D.)

DÉPARTEMENT DES LITTÉRATURES
FACULTÉ DES LETTRES
UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC

2008

© Swann Paradis, 2008

Résumé

Notre thèse interroge la manière dont s'est construite cette portion de la monumentale *Histoire naturelle, générale et particulière* de Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon (1707-1788), que la critique a nommée l'*Histoire des quadrupèdes*. L'œuvre de celui qui est considéré comme le plus grand naturaliste entre Aristote et Darwin, perçue comme le point de rencontre du scientifique et du littéraire, comme le dernier état d'une République des Lettres menacée par l'éclatement de l'unité du savoir classique, convoque plusieurs approches théoriques qui vont de la rhétorique classique (*inventio, dispositio*) à l'esthétique (du génie), en passant par la poétique (ou rhétorique profonde) et la rhétorique scientifique (de la preuve) ; toutes permettent de dégager les éléments d'une méthode qui est fondée sur les notions d'*ars inveniendi*, d'*ars iudicandi* et de « discipline » de l'imagination, qui vont permettre à Buffon de revisiter la faune (principalement la nomenclature et l'iconographie), telle qu'elle avait été présentée depuis les écrits zoologiques de l'Antiquité et de la Renaissance, jusque dans les relations de voyage des XVII^e et XVIII^e siècles. L'étude se divise en deux parties, respectivement consacrées à la mise en place d'un appareil conceptuel, puis à l'analyse de la pratique du « Buffon lecteur » de ses prédécesseurs. Nous montrerons que, dans la fabrique des descriptions animalières de l'*Histoire des quadrupèdes*, l'*ars inveniendi* se réalise à l'intérieur d'un cadre délimité par l'*ars iudicandi* (c'est-à-dire l'épistémologie) : le génie scientifique constitue en quelque sorte le chef d'orchestre qui maintient l'harmonie entre l'art du jugement et l'art de l'invention, ce qui va permettre à Buffon d'imaginer de nouvelles hypothèses (éthologiques, taxinomiques ou biogéographiques) et de progresser sur le chemin menant à la découverte.

Avant-propos

Que veillent bien trouver ici le témoignage de ma reconnaissance tous ceux qui, maîtres et amis, ont aidé, encouragé, conseillé ou appuyé mes recherches buffoniennes :

Feu Roger Chamberland, pour m'avoir donné la chance de goûter à la profession d'enseignant ;

Mon directeur, Thierry Belleguic, pour avoir dirigé ma thèse après m'avoir proposé, sur un coin de table de la cafétéria du pavillon Desjardins, il y a près d'une décennie, la lecture de cet inconnu qui avait été le plus grand naturaliste entre Aristote et Darwin ; pour sa patience, sa confiance et son amitié inestimables toutes consolidées lors d'un légendaire « road trip » de quelque vingt heures entre Québec et London ;

Mon codirecteur, Benoît De Baere, sans l'appui duquel je n'aurais certainement jamais mené à terme ce projet ; pour sa rigueur bienveillante et le bonheur des bons repas « anti-cancers » en compagnie d'Adelheid et de Zeno ; pour tous ces matins en plein hiver québécois où nous nous supportions mutuellement à persévérer sur les bicyclettes stationnaires ;

Jeff Loveland, pour sa grande générosité ressentie d'emblée lors d'une première rencontre à Los Angeles en 2003, et qui s'est confirmée lors de l'évaluation de cette thèse ;

Jean-Pierre Cléro, pour son affabilité, ses encouragements et son soutien lors de chacun de ses passages à Québec ; pour son inspirante rigueur intellectuelle qui me rappelle cette alliance entre le génie scientifique *et* le génie artistique chez certains êtres d'exception ;

Jean-Jacques Tatin-Gourier, pour l'évaluation de ma thèse, pour ses précieuses corrections et recommandations ;

Hans-Jürgen Greif, pour sa rigueur intellectuelle et son soutien indéfectible, depuis mon tout premier cours de littérature française au baccalauréat jusqu'à la présidence de ce jury de thèse, sans compter ses propos réconfortants lors de l'évaluation de mon mémoire de maîtrise ;

Jean-Noël Pontbriand, pour son rire contagieux et pour m'avoir fait connaître ce monde magique de la création poétique qui m'habite à chaque instant ;

Anne-Marie Fortier, ma directrice de mémoire de maîtrise, pour son dynamisme et ses encouragements, et pour m'avoir fait connaître ce texte magnifique que sont *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge* ; aussi, « Que le jour te maintienne sur l'enclume de sa fureur blanche » (René Char) ;

Éric Van der Schueren, pour son support lorsque je faisais mes premières armes en tant qu'auxiliaire d'enseignement, de même que pour son amitié ;

Sabrina Vervacke, pour ses conseils précieux dans le cours de méthodologie, peut-être le plus sous-estimé de tous, mais dont dépend une grande partie de la suite des études supérieures ;

Tous les professeurs du département des littératures de l'Université Laval qui m'ont si bien accueilli et qui ont partagé avec enthousiasme leur savoir : Raymond Joly, Aurélien Boivin, Isabelle Daunais, Maurice Émond, François Dumont, Michel Pleau ;

Professeurs et collègues du CIERL, pour avoir assisté à la constitution d'un groupe formidable où rigueur et convivialité ont toujours cohabité harmonieusement : Marc-André Bernier, Lucie Desjardins, Daniel Dumouchel, Frédéric Charbonneau ; Annie Cloutier, Manon Plante, Mélinda Caron, Sarah Harvey, Esther Ouellet, Dany Roberge, Solange Lemaitre-Provost, Sébastien Bouchard ;

M. Grégoire Breault, professeur de français en 4^e secondaire au Collège-Notre-Dame, sans qui je n'aurais peut-être jamais goûté aux plaisirs de la littérature ;

Mes collègues de sport, en particulier les « Marguilliers » du Club de golf Cap-Rouge, de même que les membres des ligues de ballon-sur-glace de la ville de Québec, en particulier l'équipe des « Requins », champions provinciaux en 2008 ;

Mes beaux-parents, Murielle et Claude, pour leur présence et leur bonne humeur ; mon beau-frère, Francis, pour son hospitalité lors de mes fréquentes incursions montréalaises ;

Mes tantes, Lucie Paradis et Evelyn Cantin : la première, pour m'avoir donné la chance, comme patronne vétérinaire, de moduler mon horaire afin de pouvoir réaliser ma deuxième carrière littéraire ; la seconde, pour son appui lors des moments difficiles ;

Mes grands-parents, Jeannine et Bernard Paradis ; merci pour m'avoir donné la chance de fréquenter les meilleures institutions secondaires et collégiales de la région montréalaise ;

Ma mère, Louise Paradis, pour son courage, et pour ne pas avoir envisagé, malgré les circonstances défavorables, la possibilité de l'avortement ;

Mon père, inconnu ;

Mon amour, Catherine Dubeau, pour m'avoir enseigné qu'il est possible, voire essentiel, de forcer son destin ;

Sans vous tous, cette thèse n'existerait pas.

Remerciements

Nous remercions le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH), le Fonds québécois de la recherche sur la société et culture (FQRSC) — jadis Fonds pour la formation de chercheurs et l'aide à la recherche (FCAR) —, la Fondation de l'Université Laval, le Canadien National (CN) et la Faculté des Lettres de l'Université Laval qui ont subventionné notre projet de thèse par l'octroi de bourses doctorales.

Liste des figures

Figure 1 : [Diagramme représentant l' <i>ars inveniendi</i> et l' <i>inventio</i>]	38
Figure 2 : « Système figuré des connoissances humaines »	89
Figure 3 : [Système digestif du chien (dissection)]	340
Figure 4 : [Squelette du loup]	341
Figure 5 : [Système reproducteur du lion (dissection)]	342
Figure 6 : « Le petit Éléphant tétant sa mère »	351
Figure 7 : [Squelette du « cochon » domestique]	359
Figure 8 : « Le Gros-bec et le Bec-croisé »	362
Figure 9 : « Le Pangolin »	363
Figure 10 : « Le Phatagin »	364
Figure 11 : [Écailles de Pangolin]	365
Figure 12 : « Le Coaita »	369
Figure 13 : « Le Lamantin »	377
Figure 14 : « La Taupe. Depouillée de sa Peau »	378
Figure 15 : [Glandes périanales et Système reproducteur du castor]	402
Figure 16 : « Le Lynx »	407
Figure 17 : « Le Caracal »	408
Figure 18 : [Système reproducteur de la hyène mâle]	411
Figure 19 : [Chauve-souris ailes déployées]	412
Figure 20 : « La Chauve-souris les Ailes étendues »	413
Figure 21 : [Squelette de chauve-souris]	413
Figure 22 : « La Roussette »	414
Figure 23 : « Chauve-souris de la Guyanne »	415
Figure 24 : [Papilles linguales de chauve-souris]	419
Figure 25 : « L'Éléphant »	425
Figure 26 : « Simulacre des instants de la génération chez les Éléphants »	429
Figure 27 : [Chat sauvage du Nouveau Monde]	446
Figure 28 : [Licorne et Girafe]	447
Figure 29 : [Le rhinocéros de Dürer]	448
Figure 30 : « Le Rhinoceros »	449
Figure 31 : [Pélican, phénix, harpie et griffon]	450
Figure 32 : « Le Coati brun »	456
Figure 33 : « <i>Taxi suilli</i> » [Blaireaux-cochons]	457
Figure 34 : « <i>Taxus caninus</i> » [Blaireau-chien]	457
Figure 35 : « Le Blaireau »	458
Figure 36 : [Cabinet d'histoire naturelle]	463
Figure 37 : [Frontispice du premier volume de l' <i>Ornithologiae</i>]	465
Figure 38 : « La Fouine »	477
Figure 39 : « La Marte »	478
Figure 40 : « Le Buffle »	484
Figure 41 : [Le Bœuf]	485
Figure 42 : « Le Bison »	486
Figure 43 : [Le Glouton]	494
Figure 44 : « La Giraffe »	496

Figure 45 : « <i>Camelopardale</i> »	497
Figure 46 : [Cornes de girafe]	504
Figure 47 : [Bois de Cerf]	505
Figure 48 : [Cornes d'Antilopes]	506
Figure 49 : [Corne de Rhinocéros]	507
Figure 50 : [<i>Capra moschi</i>]	510
Figure 51 : [Poches de musc]	511
Figure 52 : « Le Cachicame » [ou Tatou à neuf bandes]	516
Figure 53 : [Têt du Tatou]	517
Figure 54 : [<i>Arctopithecus</i>]	525
Figure 55 : [<i>Ignavi</i>]	526
Figure 56 : « <i>Tardigradus ceilonicus</i> » [Le Paresseux à deux doigts (ou Unau)]	527
Figure 57 : « Le Musc »	553
Figure 58 : « 1. Mouton 2. Tigre 3. Chat musqué »	565
Figure 59 : « L'Hippopotame, ou Cheval de mer »	566
Figure 60 : « Rhinocéros fabuleux. Vrai Rhinocéros »	567
Figure 61 : « L'Hippopotame mâle »	569
Figure 62 : « Le Sanglier d'Afrique »	571
Figure 63 : « Le Tamanoir »	577
Figure 64 : « Le Fourmilier »	578
Figure 65 : « <i>Canis volans, maxima aurita. Felis volans, Tenata</i> »	579
Figure 66 : « Le Kabassou » [ou tatou à douze bandes]	584
Figure 67 : « Le Sarigue femelle »	586
Figure 68 : [Éléments du squelette des Sarigues]	587
Figure 69 : « <i>Philander, maximus, Orientalis</i> »	588
Figure 70 : « <i>Philander, Orientalis</i> »	590
Figure 71 : [Le marsupium]	594
Figure 72 : [Vagin double chez la femelle sarigue]	595
Figure 73 : « La Marmose femelle ».....	598
Figure 74 : « <i>Porcus aculeatus sylvestris sive Hystrix orientalis singularis</i> »	602
Figure 75 : « La Grimm »	604
Figure 76 : « Le Taguan ou grand Écureuil volant »	605
Figure 77 : « Le Loris »	608
Figure 78 : « Le Loris de Bengale »	610
Figure 79 : « Tête et dent du Loris de Bengale »	614
Figure 80 : « Le Pecari »	615
Figure 81 : [Le Pécari vu de dos]	620
Figure 82 : [Vue externe de l'orifice du Pécari]	621
Figure 83 : [Vue après dissection de l'orifice du Pécari]	622
Figure 84 : [Estomac du pécari]	623
Figure 85 : « Le Cochon de terre »	626

Lorsqu'une figure avait un titre dans l'ouvrage d'où nous l'avons extraite, nous avons utilisé les guillemets ; nous avons donné un titre entre crochets aux figures non intitulées dans les ouvrages d'origine.

La majorité des planches que nous avons reproduites proviennent de l'édition princeps de l'*Histoire naturelle* (volumes I-XV), avec la courtoisie de : Universiteits-bibliotheek Gent, Belgique. Nous tenons à remercier chaleureusement M. Benoît De Baere pour nous avoir transmis une copie de ces illustrations. Les reproductions qui figurent, dans cette thèse, en pleine page, sont réduites au 9/10 de leur présentation originale.

Les figures 6, 8, 19, 23, 42, 44, 46, 56, 57, 61, 62, 65, 69, 70, 74, 75, 76 et 85 sont une courtoisie de : Rare Books and Special Collections Division, McGill University Library. Nous tenons à remercier chaleureusement Mme Ann Marie Holland et M. Gregory Houston pour leur professionnalisme et leur diligence.

Les figures 27, 33, 34, 45 et 50 sont une courtoisie de : Osler Library, McGill University. Nous tenons à exprimer notre reconnaissance envers Mme Pamela Miller.

Les figures 28, 29, 31, 37, 43, 54 et 55 sont une courtoisie de : Service Interétablissements de Coopération Documentaire, Universités de Strasbourg. Nous remercions Mme Nicole Heyd.

La figure 26 est une courtoisie de : The Bancroft Library, University of California, Berkeley.

Les figures 58, 59 et 60 sont une courtoisie de : Thèses et Livres rares, Bibliothèque de l'Université Laval.

Liste des abréviations

HN : Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roy

HNO : Histoire naturelle des oiseaux

HNM : Histoire naturelle des minéraux

SHN : Supplément à l'Histoire naturelle

Table des matières

Résumé.....	i
Avant-propos	ii
Remerciements.....	iv
Liste des figures.....	v
Liste des abréviations.....	viii
INTRODUCTION	1
PREMIÈRE PARTIE : Imaginer pour revisiter la faune.....	49
CHAPITRE 1	
L'histoire naturelle et son statut.....	50
I. L'ambiguïté du syntagme <i>histoire naturelle</i> : Diderot miroir de Buffon.....	60
II. L'histoire naturelle écartelée :	
l'incohérence du « Système figuré des connoissances humaines ».....	71
Histoire (Mémoire)	73
Philosophie / Sciences (Raison).....	76
Poésie (Imagination).....	83
III. Histoire naturelle et belles-lettres : hommes de science et « gens de lettre ».....	90
IV. Conclusion.....	95
CHAPITRE 2	
Les éléments de l'invention : <i>ars inveniendi</i> et <i>inventio</i>	98
I. Un concept entre rhétorique et science : théorisation de l'invention	98
La <i>dispositio</i> est l'homme même	103
L'art de trouver des certitudes	111
II. Les instruments de l'invention	115
L'observation : collection et expérience.....	118
La médiation par le langage.....	124
Description.....	125
Écriture : vocabulaire pictural.....	135
De l'écriture à la lecture : l'effet d' <i>enargeia</i>	146
La lecture	152
La mémoire.....	154
L'invention.....	162
CHAPITRE 3	
<i>Ars iudicandi</i> et discipline de l'imagination.....	165
I. Les éléments de l' <i>ars iudicandi</i>	165
La certitude de la vérité physique.....	166
La certitude morale et l'analogie	173
La « boussole des deux faunes » au cœur de l'épistémologie	180

II. La discipline de l'imagination.....	188
La conception de l'imagination chez Buffon.....	191
La réception de l' <i>Histoire naturelle</i> : sus à l'imagination dans la science !.....	203
Le <i>Journal de Trévoux</i> et les <i>Nouvelles ecclésiastiques</i>	204
Les <i>Lettres à un Américain sur l'histoire naturelle</i>	207
Les <i>Observations sur l'Histoire naturelle</i>	209
<i>Le monde de verre réduit en poudre</i>	211
Le <i>Traité des animaux</i> et les <i>Lettres sur les animaux</i>	216
De la critique littéraire à la critique scientifique.....	222

CHAPITRE 4

Du génie dans l'esthétique des Lumières	230
I. Les premières Lumières et le génie artistique	234
II. L'âge encyclopédique	243
Condillac : le génie comme « opération de l'esprit »	243
Cahusac : génie et enthousiasme	251
Vauvenargues : le génie du poète, le génie du savant	255
Helvétius : génie et invention	257
Diderot : prolégomènes à une théorisation du génie scientifique.....	262
III. Le génie scientifique dans l'esthétique écossaise.....	274
Duff : le génie philosophique (scientifique) « original ».....	275
Gerard : « flexibilité » de l'imagination et « variétés » de génie.....	282

DEUXIÈME PARTIE : Dans la fabrique du « Buffon lecteur ».....	307
---	-----

CHAPITRE 5

Buffon lecteur d'Aristote.....	308
I. Le corpus biologique d'Aristote : entre science et philosophie	311
L' <i>Histoire des animaux</i> ou l'éloge du général.....	315
Quand la zoologie nourrit la philosophie : observations, inductions, analogies.....	325
II. De l'admiration générale à la critique particulière.....	333
De l'imbécillité de la brebis.....	333
Entre chien et loup	335
Dormir comme un loir ou hiberner comme un ours mal léché.....	343
Un éléphant qui trompe énormément.....	347
III. Le problème des causes finales : une ambiguïté révélatrice.....	352
Les phalanges inutiles du cochon	355
Le « monstrueux » bec-croisé.....	360
Les armures offensives des « fourmiliers écaillés » et des hérissons.....	361
Imaginer entre le <i>pourquoi</i> et le <i>comment</i>	366
IV. Conclusion : De la sensibilité des lamantins au « sixième sens » de la taupe.....	370

CHAPITRE 6

Buffon lecteur de Pline l' Ancien	379
I. Esprit philosophique et culture livresque : entre sciences et belles-lettres	382
Réinventer le projet encyclopédique plinien	384
De l'érudition au « vice » du recopiage	389
<i>Indicare, non [...] indagare</i>	393
II. « Démerveiller » les fables de la crédule Antiquité	397
Le castoréum et l'autocastration du castor	398
L'œil du lynx	403
Le rire de la hyène hermaphrodite	409
Les papilles tridentées de la chauve-souris vampire	412
Le mystère des amours éléphantines	422
III. Conclusion : l'hippophobie des chameaux	430

CHAPITRE 7

Buffon et les naturalistes de la Renaissance	437
I. L'histoire naturelle : de l'Antiquité à la Renaissance	437
Fonctions de l'image	441
Nomenclatures et classifications	451
Des cabinets de curiosité au Cabinet du Roi	459
II. Buffon lecteur de Gesner et d'Aldrovandi	463
Des espèces mal imaginées : la « fouine sauvage » et la « marte domestique » ...	473
La nomenclature mal imaginée de quelques Bovinés	479
L'existence mal imaginée des « jumarts »	487
La figure mal imaginée du goinfre glouton	490
La texture mal imaginée des cornes de la girafe	494
Les bois mal imaginés du chevrotain porte-musc	509
La gestation mal imaginée du porc-épic	512
La constitution mal imaginée des « Lézards écailleux »	513
La localisation mal imaginée du « cheval marin »	518
III. Conclusion : retour sur le « blaireau-cochon »	520

CHAPITRE 8

Buffon compilateur génial des voyageurs et correspondants (XVII ^e et XVIII ^e siècles)	528
I. Poétique du voyageur scientifique	529
Imaginer la langue du rhinocéros	538
Le hamster n'est pas une « marmotte de Strasbourg »	541
L'orang-outan, le chimpanzé et les singes hurleurs ne sont pas des hommes	543
Le sabordage du « Petit-Gris »	548
Retour sur le « chevrotain porte-musc »	550
II. Les voyageurs dans la fabrique	554
Buffon lecteur de Kolbe	560
Imaginer l'hippopotame en « cheval marin »	564
Imaginer un « Sanglier d'Afrique »	571

Buffon lecteur de Seba.....	574
Le quatrième ongle du fourmilier « tridactyle »	574
Les dix bandes du « tatou à neuf bandes »	580
Imaginer le cinquième ongle de l’opossum	584
Imaginer une « fausse-couche-très-prématurée »	592
Buffon lecteur de Vosmaer	603
Imaginer le « paresseux pentadactyle du Bengale »	606
Imaginer le « cochon sauvage » d’Amérique méridionale	613
III. Conclusion : la guerre du « cochon de terre » ou le fourmilier contre-attaque	624
 CONCLUSION.....	 631
 BIBLIOGRAPHIE.....	 641
Œuvres de Buffon	641
Éditions princeps.....	641
Rééditions (éditions partielles, morceaux choisis, correspondance)	641
Traductions	642
Corpus historique.....	643
Corpus critique.....	655
Dictionnaires, encyclopédies, journaux	688

À toutes celles et à tous ceux qui ont su faire preuve de résilience

— *Monsieur Helvétius, c'est que l'homme, entraîné tout entier vers
l'objet favori d'une aptitude innée, n'aperçoit que celui-là.
C'est que quand la nature l'aurait destiné à devenir grand homme
dans une autre carrière, il n'aurait pas eu le temps de la suivre.
Passez votre vie à nager, et vous ne serez plus qu'un médiocre
coureur ; courez jusqu'à l'âge avancé, et vous nagerez mal.
Les hommes qui ont un génie sont rares ; combien plus rares
encore ceux qui ont reçu un double génie ! Ce double présent est
peut-être un malheur. Il peut arriver qu'on soit alternativement
agité, ballotté par ses deux démons ; qu'on commence deux grandes
tâches et qu'on n'en finisse aucune ; qu'on ne soit ni grand poète ni
grand géomètre, précisément parce qu'on avait une égale aptitude
à la géométrie et à la poésie. [...]
Il faut dire à ces espèces de monstres : Optez.*

Denis Diderot, *Réfutation d'Helvétius suivie par l'ouvrage intitulé L'homme* (1774)

INTRODUCTION

*L'histoire de l'esprit humain est celle
de quelques génies heureux qui ont pensé.
« Cinq ou six hommes, dit un écrivain célèbre,
ont pensé et créé des idées,
et le reste du monde a travaillé sur ces idées ».*

Pierre Marie Jean Flourens ¹

Alors que Voltaire charmait par la fécondité de sa production écrite, que Diderot clarifiait le rapport entre science et métaphysique dans sa *Lettre sur les aveugles* (1749), que Rousseau commençait à surprendre par la hardiesse de sa philosophie dans son *Discours sur les sciences et les arts* (1750) et que d'Alembert s'attaquait au *Discours préliminaire* (1751) de l'*Encyclopédie*, le milieu du XVIII^e siècle voyait poindre l'œuvre de celui dont on dira qu'il excellait dans « l'art de généraliser ses idées et d'enchaîner ses observations ²», amalgamant les idées morales issues de la réflexion et de la philosophie, et les vérités physiques confirmées par l'expérience : Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon (1707-1788). « Le naturaliste le plus important entre Aristote et Darwin ³» demeure toutefois l'un des philosophes des Lumières les moins étudiés, même s'il a exercé sur ses contemporains une influence considérable, approchant celle du patriarche de Ferney avec qui il partage la gloire d'avoir été statufié de son vivant ⁴. Le seigneur de Montbard — nommé comte de la terre de Buffon par Louis XV en janvier 1772 —, tour à tour ou simultanément mathématicien, naturaliste, philosophe, administrateur, écrivain, financier, forestier et maître de forges, s'affirme ainsi comme « le digne représentant du XVIII^e siècle qu'il domine par sa vie autant que par ses travaux » et se veut « l'instigateur du mouvement vers la Nature qui caractérise le siècle des Lumières ⁵».

¹ Pierre Marie Jean Flourens, *Histoire des travaux et des idées de Buffon*, 1850, p. v.

² Félix Vicq-D'Azyr, « Éloge de M. de Buffon prononcé à l'Académie française le 11 décembre 1788 », dans Buffon, *Œuvres : avec la synonymie et la classification de Cuvier*, 1868, p. v.

³ Jacques Roger, *Buffon. Un philosophe au Jardin du Roi*, 1989, p. 14.

⁴ Le monarque de France commanda au sculpteur Augustin Pajou une statue de marbre représentant Buffon, qui fut inaugurée au Jardin du Roi en 1776. Par ailleurs, le buste sculpté par Jean-Antoine Houdon, « une des figures les plus réalistes de Buffon », commandé par l'impératrice Catherine II par l'intermédiaire de Grimm, fut transporté à Saint-Petersbourg en 1782 par le fils de Buffon, et déposé à l'Ermitage. Voir à ce propos : Paul-Marie Grinevald, « Les effigies de Buffon », *Buffon 1788-1988*, 1988, p. 41-42.

⁵ *Ibid.*, p. 39.

Adulé par le grand public lettré, l'intendant du Jardin du Roi (1739) réussit l'exploit d'être nommé à l'Académie française (1753) deux décennies après avoir été admis à l'Académie des sciences (1734)⁶. Il fut l'un des rares intellectuels, toutes époques confondues, à atteindre le rang de figure littéraire majeure grâce à ses seules publications scientifiques, regroupées en une œuvre unique : la monumentale *Histoire naturelle* (1749-1789)⁷. Succès de librairie hors pair, grand best-seller du temps⁸, la série fut une affaire commerciale aux proportions considérables qui eut un impact culturel tout aussi important ; tout Français cultivé de la seconde moitié du XVIII^e siècle se devait d'avoir lu l'*Histoire naturelle* qui, avec le *Spectacle de la nature* de l'abbé Pluche, surpasse même en popularité *La Henriade* de Voltaire, *La nouvelle Héloïse* de Rousseau, voire l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. Cet engouement, qui dépassa rapidement les frontières de l'Hexagone, n'est évidemment pas étranger au style qui a fait la gloire du seigneur de Montbard : « dans un siècle où la langue française est partout en Europe lue, parlée et

⁶ Buffon n'est pas le seul à avoir été élu au sein de ces deux institutions prestigieuses. Il partage cet honneur avec, pour ne citer que les plus connus, Condorcet, Cuvier, d'Alembert, Flourens, Fontenelle, Cureau de La Chambre, La Condamine, Dortous de Mairan, Maupertuis et Pasteur. On pourra consulter la liste exhaustive — « Membres de l'Académie des sciences ayant également appartenu à l'Académie française » — établie par Anne-Sylvie Guénoun, dans Éric Brian et Christiane Demeulenaere-Douyère, *Histoire et mémoire de l'Académie des sciences*, 1996, p. 164-167. Buffon est toutefois « entré de force dans l'histoire littéraire » en raison de « l'extraordinaire diffusion de son *Histoire naturelle* » (Robert Mauzi, Michel Delon et Sylvain Menant, *Histoire de la littérature française. De l'Encyclopédie aux Méditations*, 1998, p. 306).

⁷ Nous avons consulté l'édition princeps dont les trente-six volumes se répartissent selon les séries suivantes, successivement ou parallèlement publiées : *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roy*, 1749-1767, 15 vol. in-4^o [nous utiliserons désormais le sigle *HN* pour y faire référence] ; *Histoire naturelle des oiseaux*, 1770-1783, 9 vol. [nous utiliserons désormais le sigle *HNO* pour y faire référence] ; *Supplément à l'Histoire naturelle*, 1774-1789, 7 vol. [nous utiliserons désormais le sigle *SHN* pour y faire référence] ; *Histoire naturelle des minéraux*, 1783-1788, 5 vol. [nous utiliserons désormais le sigle *HNM* pour y faire référence]. Les notices seront intégrées dans les notes en bas de page, selon l'ordre suivant : titre de la section entre guillemets, sigle de la série en majuscules italiques, tomes en chiffres romains, année de publication et pagination. Buffon aura donc en quelque sorte délibérément confondu son projet scientifique avec l'édition de ses œuvres complètes, à l'exception de deux traductions — celles de *La Statique des végétaux* (1735) du physicien anglais Stephen Hales et de *La Méthode des fluxions et des suites infinies* (1740) d'Isaac Newton, toutes deux accompagnées de préfaces —, et de sa *Correspondance générale* réunie à titre posthume par son arrière-petit-neveu, Henri Nadault de Buffon en 1860, puis éditée par Jean-Louis de Lanessan en 1885.

⁸ Selon Daniel Mornet, *Les Sciences de la nature en France au XVIII^e siècle. Un chapitre de l'histoire des idées*, 1911, p. 248-249. L'œuvre de Buffon était effectivement présente dans plus de la moitié des catalogues et plus d'un tiers des bibliothèques privées étudiés par le même critique (« Les enseignements des bibliothèques privées au XVIII^e siècle », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1910, p. 449-496). Claudia Salvi va plus loin en affirmant, non sans rappeler que les trois premiers volumes de l'œuvre (1749), imprimés à 1000 exemplaires, furent épuisés au bout de six semaines, que la série connut le même triomphe tout au long de sa parution, et que l'ouvrage fut « le plus répandu au XVIII^e siècle » (*Le grand livre des animaux de Buffon*, 2002, p. 31).

écrite, Buffon s'adresse à un large public cultivé dont il sait retenir l'attention par un texte dont le vocabulaire est accessible aux non-spécialistes, l'érudition jamais pesante, le style toujours remarquable⁹. L'*Histoire naturelle* fut donc « un des événements importants de l'histoire intellectuelle du XVIII^e siècle¹⁰ », témoignant du savoir interdisciplinaire qui était le fruit des sociabilités intellectuelles propres à la République des Lettres, avant que ne s'élabore l'autonomisation des savoirs au XIX^e siècle.

Dans ce contexte où l'histoire naturelle est « perçue comme le point de rencontre du scientifique et du littéraire, comme le dernier état d'une République des Lettres menacée par l'éclatement de l'unité du savoir classique¹¹ », l'*Histoire naturelle* de Buffon est emblématique de ces œuvres qui permettent « à des méthodes originaires de disciplines très différentes de se combiner, à des interrogations distinctes de se rencontrer, et à des intérêts contradictoires de se croiser, de se rejoindre ou de s'annuler¹² ». Alors que les premiers lecteurs attendaient une simple description du Cabinet du Roi ou un traité aride d'histoire naturelle, ils trouvèrent plutôt une genèse visionnaire de l'histoire de la terre, une première forme d'anthropologie colorée et une galerie de portraits d'animaux — des plus familiers aux plus exotiques —, écrites par un savant reconnu par les institutions et maniant « une langue qui n'était pas celle de ses pairs¹³ ». Cet éclectisme porteur d'une force inestimable — celle de s'adresser aussi bien à l'élite mondaine qu'aux savants — comportait cependant un danger : en voulant jouer sur les deux tableaux à la fois, Buffon risquait, *in fine*, de déplaire à tout le monde. De fait, si, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, la dimension esthétique de l'*Histoire naturelle* fut la plupart du temps appréciée, elle finit par « être quelque peu oubliée par un XX^e siècle qui ne savait sans doute plus que faire d'un tel ouvrage au genre

⁹ Yves Laissus, « L'*Histoire naturelle* », *Buffon 1788-1988, op. cit.*, p. 80.

¹⁰ Jacques Roger, *Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIII^e siècle*, 1993, p. 527. Emma C. Spary a par ailleurs bien exprimé ce rayonnement de l'œuvre de Buffon et la notoriété que conférait la mise en évidence des volumes de l'*Histoire naturelle* dans une bibliothèque privée en affirmant que, de tous les ouvrages alors, la série était « one of the most widely known » et « one of the most widely owned » (*Utopia's Garden. French Natural History from Old Regime to Revolution*, 2000, p. 167). Une traduction française de cet ouvrage est aussi disponible : *Le jardin de l'utopie : l'histoire naturelle en France de l'Ancien Régime à la Révolution*, 2005.

¹¹ Pascal Duris, article « Histoire naturelle », *Dictionnaire européen des Lumières*, 1997, p. 546.

¹² Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon. Percer la nuit des temps*, 2004, p. 14-15.

¹³ Michel Delon, « Préface », dans Buffon, *Œuvres*, 2007, p. xv.

incertain¹⁴». Sa valeur scientifique posa, elle aussi, problème, et fut « alternativement admise et rejetée selon la sensibilité des époques et des auteurs, selon qu'on retenait plutôt le caractère spéculatif des théories ou leur audace prémonitoire¹⁵». Au-delà des coteries, une certaine méfiance serait née avec la nomination même de Buffon au poste d'intendant du Jardin du Roi. À la faveur du ministre Maurepas, Buffon fut préféré à Duhamel du Monceau qui, selon l'avis de plusieurs membres de l'Académie des sciences, était le plus apte à combler ce poste¹⁶. Ainsi, même les naturalistes français accusèrent longtemps celui qui avait avant tout une formation de mathématicien « de ne pas être un des leurs¹⁷». Les relations avec les autres savants s'envenimèrent aussi parce que Buffon fit publier son *Histoire naturelle* à l'Imprimerie Royale, sans mentionner, selon l'usage, son appartenance à l'Académie des sciences ; il put ainsi soustraire son ouvrage à la censure de ses collègues avec qui il ne conserva à peu près que des inimitiés farouches, jusqu'à son « retrait » de l'institution, alors dominée par d'Alembert et le jeune Condorcet, à la fin des années 1770¹⁸. Ainsi, l'ambiguïté du statut de l'*Histoire naturelle* suscita toujours un certain malaise, à divers degrés selon les époques, et les jugements sur le seigneur de Montbard n'ont cessé d'osciller entre la louange stylistique — « la plus belle plume de son siècle¹⁹»,

¹⁴ Stéphane Schmitt, « Introduction », dans *ibid.*, p. LVII.

¹⁵ *Id.*

¹⁶ Sur cette nomination inattendue, voir Jacques Roger, *Buffon. Un philosophe au Jardin du Roi*, *op. cit.*, p. 73-77.

¹⁷ Claudia Salvi, *Le grand livre des animaux de Buffon*, *op. cit.*, p. 23. De plus, l'auteure rappelle que, dès 1732, à l'âge de vingt-six ans seulement, Buffon « était déjà ce qu'il serait toute sa vie : savant à Paris, propriétaire en Bourgogne » (*ibid.*, p. 10). Il passait généralement les quatre mois d'hiver à Paris et les huit autres mois dans son domaine, à Montbard. Cet éloignement volontaire de l'effervescence parisienne n'était pas sans accentuer le sentiment général de suspicion de ses collègues, fervents pratiquants des réunions bihebdomadaires au Louvre, selon un cérémonial méticuleux. On compterait sur les doigts d'une main le nombre de ses visites à Versailles où il était pourtant le bienvenu, ayant été apprécié notamment par M^{me} de Pompadour qui lui légua son perroquet épileptique, son singe et son carlin (d'après Louise E. Robbins, *Elephant Slaves & Pampered Parrots*, 2002, p. 150). Dans le même ordre d'idées, John Lyon et Phillip R. Sloan affirment que, même si Buffon avait un réseau élaboré de correspondants, il se retrouvait malgré tout assez isolé de l'intelligentsia scientifique parisienne : « His consistent work habits, divided between the periods of intensive private work alone at Montbard, where all his creative scientific work seems to have been carried out, and periods of administrative work at Paris, also served to insulate him, more than one might expect, from ordinary networks of scientific interaction » (*From Natural History to the History of Nature. Readings from Buffon and His Critics*, 1981, p. 8).

¹⁸ Même s'il avait été nommé trésorier perpétuel de l'Académie des sciences en 1744, Buffon « participe de moins en moins souvent aux séances » ; « on le voit rarement à la Cour et s'il se rend à Versailles, c'est pour des visites utiles dans les bureaux de l'administration royale » (Yves Laissus, « Buffon : un tricentenaire justement célébré », *Rayonnement du CNRS*, 2007, n° 44, p. 9).

¹⁹ Jean-Jacques Rousseau, « Lettre du 4 novembre 1764 [à Alexandre Du Peyron] », *Correspondance complète*, 1974, tome XXII, n° 3620.

selon Jean-Jacques Rousseau — et la méfiance scientifique — le naturaliste et géologue Jean-Étienne Guettard réduit les propos de Buffon à des « buffonades », d'Alembert soutient que l'intendant du Jardin du Roi était plus un « grand phrasier ²⁰ » qu'un savant, cependant que les Condillac, Réaumur, Albrecht von Haller et Charles Bonnet ont tous eu maille à partir avec le grand homme friand d'hypothèses hasardeuses.

De façon peu étonnante, l'écrivain l'emporta, en un premier temps, sur le scientifique constamment susceptible d'être dépassé par le progrès des connaissances, et la postérité immédiate retiendra que si Buffon avait écrit, comme tant de ses prédécesseurs et de ses contemporains, sur la physique, il fut surtout « le premier qui des immenses richesses de cette science ait fait celles de la langue française ²¹ ». Alors que les avancées spectaculaires de la biologie et de la géologie aux XIX^e et XX^e siècles ont rendu obsolètes les hypothèses de Buffon sur la reproduction animale ou sur la formation et l'histoire de la terre, que les travaux des Cuvier, Lamarck et Darwin ont mis à mal l'hypothèse de la « dégénération » au profit d'une « évolution » impensable dans l'épistémè du XVIII^e siècle ²² et que la systématique moderne a retenu la taxinomie linnéenne à laquelle s'était farouchement opposé l'auteur de l'*Histoire naturelle*, il n'est pas étonnant que l'histoire des sciences ait conservé une certaine réserve à l'égard du seigneur de Montbard ²³. On retiendra donc surtout, au cours du XIX^e siècle, l'écrivain au coloris brillant ; les savants qui travaillent après Buffon seront souvent réduits à le considérer de la même façon que celui-ci étudiait Aristote, Plin et les naturalistes de la Renaissance. La cinquantaine d'éditions complètes

²⁰ Ces anecdotes sont rapportées par Jacques Roger, *Buffon. Un philosophe au Jardin du Roi, op. cit.*, p. 10. Cette dernière appellation, peu flatteuse, qu'aurait utilisée d'Alembert pour désigner Buffon est également mentionnée par Nadault de Buffon dans sa « Préface » à : Buffon, *Correspondance générale*, 1971 [1885], t. I, p. II. Claudia Salvi rapporte que d'Alembert considérait altièrement Buffon, le réduisant à un écrivain pompeux ou encore un « grand phraseur » (*Le grand livre des animaux de Buffon, op. cit.*, p. 74). Nous n'avons pu retracer la source originale des propos de Guettard et de d'Alembert.

²¹ Jean-François de La Harpe, *Cours de littérature ancienne et moderne*, 1826, t. XVII, p. 64.

²² Sur cette importante distinction, voir Geoffrey Bremner, « L'impossibilité d'une théorie de l'évolution dans la pensée française du XVIII^e siècle », *Revue de synthèse*, 1984, n^{os} 113-114, p. 171-179 ; de même que notre article « Clio avait-elle songé à Darwin ? », dans Sabrina Vervacke, Éric Van der Schueren et Thierry Belleguic (dirs.), *Les songes de Clio. Fiction et Histoire sous l'Ancien Régime*, 2006, p. 263-286.

²³ Nous avons toutefois pris le parti proposé par Wilda Anderson de considérer les « erreurs » de Buffon comme des « outils épistémologiques » : « *Error in Buffon is therefore an epistemological tool, always relative to the context of the reader. For his descendents, error will be transmuted into fiction, natural history into the literary exercise of inventing new perceptions of the present-day and future human condition* » (« *Error in Buffon* », *MLN*, 1999, vol. 114, n^o 4, p. 701).

de Buffon en langue française entre 1749 et 1885, de même que les nombreuses traductions en allemand, anglais, espagnol, italien et néerlandais illustrent d'ailleurs la vitalité de l'œuvre et suggèrent un impact considérable « bien que complexe, ambigu et souvent biaisé [...] dans la science, la philosophie et l'esthétique contemporaines ²⁴ ». On multiplia alors les éditions abrégées, les anthologies et les « morceaux choisis », qui devinrent une valeur sûre pour le milieu scolaire. Mais, comme l'a judicieusement relevé Michel Delon, cet « usage et abus pédagogique a sans doute vidé progressivement de sa substance l'*Histoire naturelle*, devenue, du XIX^e au XX^e siècle [*sic*], une réserve de maximes, une ménagerie pittoresque et un prétexte à belles images ²⁵ ». La résultante fut que les somptueuses gravures qui avaient attiré l'attention des lecteurs de l'édition princeps — sans toutefois les détourner de l'œuvre — furent exploitées au point de transfigurer l'*Histoire naturelle*, peu à peu réduite à une histoire des animaux dominée par un « pastelliste de la faune ²⁶ ».

*

* *

La statut ambigu de l'*Histoire naturelle*, participant à la fois des sciences et des belles-lettres, a eu entre autres conséquences que la majorité des rééditions luxueuses de morceaux choisis n'ont laissé de Buffon, dans l'imaginaire collectif, que l'image d'un portraitiste d'animaux qui a peint le cheval comme « la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite ²⁷ » et dessiné l'éléphant comme un « miracle d'intelligence et un monstre de matière ²⁸ ». Alors que l'*Histoire naturelle* disparaissait même discrètement, il y a quelques décennies, des manuels scolaires, Buffon semblait condamné à croupir dans les limbes de la littérature, après avoir été expulsé du paradis de la science. L'image du naturaliste montbardois retenue par le XIX^e siècle — qui voit s'autonomiser différents champs de savoir tels que la biologie et l'éthologie — sera donc souvent celle d'un

²⁴ Stéphane Schmitt, « Introduction », dans Buffon, *Œuvres, op. cit.*, p. LVIII. Pour une liste de toutes ces éditions et traductions établie par Jean Piveteau, voir Buffon, *Œuvres philosophiques de Buffon*, 1954, p. 525-527.

²⁵ Michel Delon, « Préface », dans Buffon, *Œuvres, op. cit.*, p. XXXIV.

²⁶ *Ibid.*, p. XXXVI. Michel Delon fait aussi remarquer : « Quand un texte est limité à quelques citations, il devient prétexte à de belles illustrations ».

²⁷ Buffon, « Le Cheval », *HN*, IV, 1753, p. 174.

²⁸ Buffon, « L'Éléphant », *HN* XI, 1764, p. 56.

« observateur paresseux ou inattentif²⁹ ». Prenons par exemple le fameux préambule de l'article sur le chat :

Le Chat est un domestique infidèle qu'on ne garde que par nécessité pour l'opposer à un autre ennemi domestique encore plus incommode & qu'on ne peut chasser [...] ; & quoique ces animaux, surtout quand ils sont jeunes, aient de la gentillesse, ils ont en même temps une malice innée, un caractère faux, un naturel pervers que l'âge augmente encore & que l'éducation ne fait que masquer. De voleurs déterminés ils deviennent seulement, lorsqu'ils sont bien élevés, souples et flatteurs comme les fripons ; ils ont la même adresse, la même subtilité, le même goût pour faire le mal, le même penchant à la petite rapine ; comme eux ils savent couvrir leur marche, dissimuler leur dessein, épier les occasions, attendre, choisir, saisir l'instant de faire leur coup, se dérober ensuite au châtement, fuir [...]. Ils prennent aisément des habitudes de société, mais jamais de mœurs : ils n'ont que l'apparence de l'attachement ; on le voit à leurs mouvements obliques, à leurs yeux équivoques ; ils ne regardent jamais en face la personne aimée ; soit défiance ou fausseté, ils prennent des détours pour en approcher, pour chercher des caresses auxquelles ils ne sont sensibles que pour le plaisir qu'elles leur font³⁰.

Cet incipit, qui nous semble aujourd'hui bafouer la plus élémentaire objectivité scientifique, surtout en ce qui a trait aux « yeux équivoques », observation tellement inconséquente, tellement mal fondée puisque le regard frontal est précisément l'une des grandes caractéristiques des félidés, doit cependant être remise en contexte. En effet, si le portrait brossé par Buffon correspond plutôt à l'horizon d'attente d'une époque où le chat domestique n'a pas encore gagné le capital de sympathie qu'il acquerra au XIX^e siècle³¹, s'il semble traduire une manœuvre rhétorique destinée uniquement à séduire et à plaire, il ne faudrait pas conclure trop rapidement à une évacuation sommaire de tout élément d'observation qui en ferait une description scientifique répondant à tout le moins aux critères plus souples du XVIII^e siècle. Nous avons en effet montré ailleurs³² que les erreurs qui ressortent de ce préambule résultent plutôt de l'indifférence, voire de l'antipathie³³ que

²⁹ Jacques Delille, « Discours préliminaire », *Les Trois Règnes, poème en huit chants* [1808], dans *Œuvres complètes*, 1865, p. 203.

³⁰ Buffon, « Le Chat », *HN*, VI, 1756, p. 4-5 [nous soulignons].

³¹ Par exemple, le collaborateur de Buffon, Louis-Jean-Marie Daubenton, ne manque pas d'avertir « les gens qui aiment les chats au point de les baiser, & de leur permettre de frotter leur museau contre leur visage » que « ce qu'il y auroit de plus à craindre, lorsqu'on vit trop familièrement avec des *chats*, seroit l'haleine de ces animaux, s'il étoit vrai [...] que leur haleine pût causer la phthisie à ceux qui la respireroient » (article « Chat (*Hist. nat.*) », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, arts et des métiers*, 1753, t. III, p. 234 [souligné dans le texte]).

³² Swann Paradis, « Buffon, Pasumot et le sommeil paradoxal du chat : rhétorique et histoire naturelle sous l'Ancien Régime », *Savoirs et fins de la représentation sous l'Ancien Régime*, 2005, p. 99-115.

³³ Nous avons déjà fait nôtre l'expression de François Poplin qui avait qualifié ce préambule de « monument d'ailourophobie » (« Buffon, Pasumot et le sommeil paradoxal du chat », *Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon*, 1991, p. 297-308). À bien y réfléchir toutefois, il s'agit plus d'une

Buffon réservait à cet animal qu'il n'a manifestement jamais observé avec attention à l'époque où il rédigea ces lignes ; sinon, il n'aurait pu écrire sérieusement que « leur sommeil est léger » et que les chats « dorment moins qu'ils ne font semblant de dormir ³⁴», ou encore que leurs yeux « brillent aussi dans les ténèbres, à peu-près comme les diamans, qui réfléchissent au dehors pendant la nuit la lumière dont ils se sont, pour ainsi dire, imbibés pendant le jour ³⁵». N'oublions pas qu'il existe de grandes différences entre le monde des Lumières, qui accepte le vraisemblable — voire la conjecture — dans la science, et le positivisme qui, depuis le XIX^e siècle jusqu'à nos jours, a été dominé par l'impérialisme scientifique et technologique. Au moment où Buffon construit son article sur le chat, le protocole scientifique intégrait, en complément de l'observation, la comparaison, l'esprit d'analogie et la combinaison des rapports, c'est-à-dire une « raison active, créatrice, qui accorde une large place à l'imagination, à l'enthousiasme, à une logique de type interprétatif respectueuse du principe des individualités ³⁶». La défense sincère de la scientificité de l'histoire naturelle n'excluait donc pas, pour Buffon, la conjecture. Il est ainsi plus facile de comprendre qu'il ait eu recours par exemple à une analogie minéralogique — l'étude des minéraux ayant été sa grande passion — pour décrire, à la façon des histoires naturelles de l'Antiquité ou des bestiaires médiévaux, les yeux d'escarboucle du chat irradiant dans les ténèbres ³⁷. D'autant plus, et c'est ce que les éditeurs de morceaux choisis ne prendront pas la peine de souligner, que la plupart du temps, Buffon n'hésitera pas à faire preuve d'une remarquable humilité en publiant, dans les volumes du *Supplément à l'Histoire naturelle*, tout élément qui pouvait contribuer à faire progresser les connaissances, dut-il se rétracter et avouer ses propres égarements. Il se basait pour cela sur des observations plus récentes ou sur les rapports de correspondants qui réagissaient à la lecture des articles originaux. Ainsi, se remettant au niveau de quiconque ayant procédé à la dissection d'un œil de chat et qui savait pertinemment, même à cette époque, que le phénomène du réfléchissement lumineux relevait du *tapetum*, membrane

antipathie — que commandait l'esprit du temps — dirigée à l'endroit de ce « domestique infidèle » que d'une véritable *peur*. À propos de ce préambule, on pourra consulter aussi avec profit Jean Ehrard, « Écriture de chats », *Dix-huitième siècle*, 2004, p. 435-448.

³⁴ Buffon, « Le Chat », *HN*, VI, 1756, p. 9.

³⁵ *Id.*

³⁶ Vincenzo Ferrone, « Science », *Le monde des Lumières*, 1999, p. 337.

³⁷ Voir à ce sujet : Laurence Bobis, *Le chat. Histoire et légendes*, 2000, p. 96-104.

veloutée qui recouvre la choroïde en portion dorsale de la rétine, Buffon écrit, citant un correspondant non identifié — membre de l'Académie des sciences —, qui s'intéresse aux « yeux étincelans & lumineux » de la belette :

« [...] ce n'est qu'une simple réflexion de lumière qui a lieu toutes les fois que l'œil de l'observateur est placé entre la lumière et les yeux de la belette, ou qu'une bougie se trouve entre les yeux de l'observateur & de l'animal. Ce phénomène est commun à un grand nombre de quadrupèdes & à quelques serpens, & cette cause est prouvée par les expériences que j'ai lues en 1780 à l'Académie des sciences sur les yeux des chats »³⁸.

Si l'article sur le chat n'est certes pas représentatif de l'ensemble des descriptions animalières, il démontre cependant l'effet de distorsion qui a pu s'installer chez les lecteurs des XIX^e et XX^e siècles confrontés aux seuls « morceaux choisis » sortis de leur contexte d'ensemble et — ce qui nous importe particulièrement — amputé des corrections et rétractations ultérieures de l'auteur. Plus qu'une excroissance maligne, cet article met en lumière un défi permanent pour le naturaliste du XVIII^e siècle, qui doit confronter ses propres observations à celles qu'il puise dans le savoir livresque de ses prédécesseurs, des voyageurs et des correspondants. Buffon propose un langage scientifique, produit de siècles de culture et d'histoire, qui vient avec toute une panoplie de « vérités » issues du bon sens (le « sens commun ») qu'il faut soumettre à l'observation et à l'expérience. Celui qui tente de « faire parler la nature » devra s'appuyer sur une méthode qui privilégie le *docere*, tout en ne négligeant pas l'importance de l'*aptum* ou *decorum* rhétorique — le *placere* — pour s'assurer d'un lectorat substantiel. L'histoire naturelle ne peut donc être abordée que par l'ambiguïté de son statut, participant à la fois des sciences et des belles-lettres.

*

* *

Nonobstant les qualités littéraires de l'*Histoire naturelle*, invariablement attestées, ce furent étonnamment les historiens des sciences qui, dans un premier temps,

³⁸ [Correspondant non identifié], cité par Buffon, « Nouvelle addition à l'article de la Belette », *SHN*, VII, 1789, p. 242-243. De la même manière, nous avons montré comment Buffon, accusant réception d'une missive de l'abbé Pasumot, avouera qu'il avait jusque-là ignoré que le sommeil du chat « fût quelquefois très-profond » (« Addition à l'article du Chat », *SHN*, III, 1776, p. 114). Pour de plus amples détails sur la reconnaissance de ce sommeil paradoxal félin par Buffon, voir encore notre article : « Buffon, Pasumot et le sommeil paradoxal du chat », *art. cit.*, p. 99-115.

ressuscitèrent la critique buffonienne et redonnèrent au naturaliste montbardois sa place au cœur des débats concernant les Lumières. Nous pouvons ainsi déceler, dans les études récentes, deux grandes tendances qui reflètent bien la nature hybride des écrits du naturaliste montbardois. Tout d'abord, ces historiens des sciences³⁹, menés par Michèle Duchet⁴⁰ et, surtout, le grand spécialiste Jacques Roger⁴¹ qui a consacré la majeure partie de sa carrière au naturaliste bourguignon, ont tous, à divers degrés, exposé la cohérence de la pensée épistémologique de Buffon et insisté sur le bien-fondé, voire la valeur scientifique de cette œuvre qui possédait, en outre, des qualités littéraires. En effet, l'effort stylistique qui avait présidé à la rédaction de cet ouvrage monumental était nettement perceptible à la lecture des nombreuses descriptions dont la force évocatrice était remarquable. Il ne faut pas oublier que, dans le cadre de la République des Lettres, Buffon était devenu rapidement intouchable par sa gloire littéraire qui, à cette époque — même s'il s'agit pour nous d'un paradoxe — cautionnait sa renommée scientifique. D'ailleurs, cette renommée était encore renforcée par le prestige dont jouissait le Jardin du Roi, « un des phares scientifiques de l'Europe⁴² », véritable « temple de la science, unique en son genre et le premier en Europe, le plus beau et le plus riche conservatoire des choses de la nature⁴³ ». En ce sens, Buffon était un savant de son temps, le type même de l'auteur auquel se réfère le chevalier de Jaucourt, à l'article « Sciences (*Connoissances humaines*) » de l'*Encyclopédie* :

Telle est aujourd'hui la variété & l'étendue des sciences, qu'il est nécessaire pour en profiter agréablement, d'être en même tems homme de lettres. D'ailleurs les principes des sciences

³⁹ Lesley Hanks, *Buffon avant l'« Histoire naturelle »*, 1966 ; Otis E. Fellows et Stephen F. Milliken, *Buffon*, 1972 ; John Lyon et Phillip R. Sloan, *From Natural History to the History of Nature. Readings from Buffon and His Critics*, 1981 ; Gabriel Gohau, *Une histoire de la géologie*, 1990 [1987] et *Les sciences de la terre aux XVII^e et XVIII^e siècles. Naissance de la géologie*, 1990 ; Amor Cherni, *Buffon. La nature et son histoire*, 1998.

⁴⁰ Michèle Duchet, « L'anthropologie de Buffon », *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, 1995 [1971], p. 181-229. On pourra également consulter avec profit sa « Présentation » dans : Buffon, *De l'homme*, 1971, p. 7-36.

⁴¹ Entre son incontournable « Introduction » aux *Époques de la nature* (1988 [1962], p. vii-cxlix) et son *Buffon. Un philosophe au Jardin du Roi* (1989) — biographie scientifique qui constitue son testament littéraire —, Jacques Roger a publié, outre une section de son monumental ouvrage *Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIII^e siècle* consacrée à Buffon (1993 [1963], p. 527-584), quelque quarante articles relatifs au seigneur de Montbard, dont les plus importants ont été réunis dans : *Pour une histoire des sciences à part entière*, 1995.

⁴² Yves Laissus, « Le Jardin du Roi », *Buffon 1788-1988, op. cit.*, p. 58.

⁴³ Jean Dorst, « Buffon, un esprit universel », *Buffon 1788-1988, op. cit.*, p. 29.

seroient rebutans, si les belles lettres ne leur prêtoient des charmes. *Les vérités deviennent plus sensibles par la netteté du style, par les images riantes, & par les tours ingénieux sous lesquels on les présente à l'esprit*⁴⁴.

En effet, comme il est écrit ailleurs dans l'*Encyclopédie*, cette interdépendance était telle que, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, « les sciences ne sauroient subsister dans un pays que les lettres n'y soient cultivées⁴⁵ ». Pour l'homme des Lumières, en somme, « les lettres & les sciences ne peuvent souffrir de divorce⁴⁶ ».

Nous avons été étonné de constater que, jusqu'à tout récemment, dans la majorité des études consacrées à Buffon, l'homme de science ait largement prévalu sur l'écrivain. Les historiens des sciences, s'ils se sont penchés sur les différentes facettes anthropologique, philosophique ou géologique de la pensée du seigneur de Montbard, n'ont que timidement évoqué les composantes littéraires de l'*Histoire naturelle*. À preuve, ce point culminant des études buffoniennes qui fut atteint en 1988, à l'occasion du bicentenaire de la mort du célèbre naturaliste, alors que plus de cent spécialistes se réunirent, successivement à Paris, Montbard et Dijon — les trois patries de Buffon — pour un colloque international de trois semaines entièrement consacré à l'auteur de l'*Histoire naturelle*. Étonnamment, dans les *Actes*⁴⁷ publiés sous la direction de Jean Gayon en 1992, pas un des cinquante articles répertoriés ne traite du langage, du style ou encore de la rhétorique, de l'esthétique ou de la poésie chez Buffon. Qui plus est, si l'on y examine en détail la philosophie⁴⁸ et la méthode⁴⁹ du naturaliste montbardois, si l'on scrute l'anthropologie⁵⁰, la cosmologie et la

⁴⁴ Louis (chevalier de) Jaucourt, article « Sciences (*Connoissances humaines*) », *Encyclopédie*, 1765, t. XIV, p. 788 [nous soulignons]. Cela rejoint ce que Bernard Lamy recommandait déjà en 1675 : « Ainsi, pour rendre l'âme attentive, c'est-à-dire pour lui donner de la curiosité, il n'est question que de trouver des *tours ingénieux*, qui donnent un air extraordinaire à ce qu'on veut faire considérer » (*Rhétorique ou l'art de parler*, 1998, p. 464 [nous soulignons]).

⁴⁵ [Anonyme], article « Lettres (*Encyclopédie*) », *Encyclopédie, op. cit.*, 1765, t. IX, p. 410.

⁴⁶ *Id.*

⁴⁷ *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, 1992. Nous ne répétons pas ce titre dans les six notes qui suivent, après quoi cet ouvrage sera abrégé *Buffon 88*. Nous ne citons ci-après que les articles provenant de cet important ouvrage que nous avons consultés dans le cadre de cette thèse.

⁴⁸ Aram Vartanian, « Buffon et Diderot », p. 119-133 ; Jean Ehrard, « Diderot, l'«*Encyclopédie*», et l'«*Histoire et théorie de la Terre*» », p. 135-142 ; Amor Cherni, « Dégénération et dépravation : Rousseau chez Buffon », p. 143-154 ; Jean Ferrari, « Kant, lecteur de Buffon », p. 155-163 ; Jean Svalgelski, « Buffon et les «*intermittences de la nature*» », p. 165-174 ; Annie Ibrahim, « La pensée de Buffon. Système ou anti-système ? », p. 175-190.

⁴⁹ Jacques Roger, « Buffon et l'introduction de l'histoire dans l'*Histoire naturelle* », p. 193-205 ; Phillip R. Sloan, « L'hypothétisme de Buffon : sa place dans la philosophie des sciences du dix-huitième siècle »,

géologie⁵¹, de même que les sciences de la vie⁵² qui investissent l'*Histoire naturelle*, la question animalière⁵³ n'est abordée que dans ses aspects philosophiques et taxinomiques, et nulle étude ne peut prétendre à un approfondissement substantiel des articles de description qui représentent pourtant le cœur de la pratique scientifique et littéraire de Buffon.

À cette première mouvance caractérisant les études buffoniennes répond une deuxième série de travaux plus récents qui ont intégré l'analyse littéraire, jusqu'alors sous-estimée, selon différentes approches : stylistique, rhétorique, poétique ou esthétique. Quelques chercheurs méritent de figurer ici, à commencer par Jeff Loveland, dont la thèse⁵⁴ semble avoir initié ce nouvel engouement du milieu académique « littéraire » pour l'*Histoire naturelle*. L'auteur y propose notamment une réflexion originale sur le style de l'écrivain (vocabulaire spécialisé, caractéristiques du « style élevé », études des facteurs de cohérence et de lisibilité) qui suggère plusieurs pistes intéressantes développées ensuite dans deux chapitres consacrés à la philosophie de Buffon, sous-tendue par l'intuition et le

p. 207-222 ; Scott Atran, « The common sense basis of Buffon's *méthode naturelle* », p. 223-240 ; Giulio Barsanti, « Buffon et l'image de la nature. De l'échelle des êtres à la carte géographique et à l'arbre généalogique », p. 255-296.

⁵⁰ Frank Tinland, « Les limites de l'animalité et de l'humanité selon Buffon et leur pertinence pour l'anthropologie contemporaine », p. 543-556 ; Jorge Martinez-Contreras, « Des mœurs des singes. Buffon et ses contemporains », p. 557-568 ; Richard W. Jr. Burkhardt, « Le comportement animal et l'idéologie de domestication chez Buffon et chez les éthologues modernes », p. 569-582 ; Claude Blanckaert, « La valeur de l'homme : l'idée de nature humaine chez Buffon », p. 583-600 ; Paul Mengal, « La psychologie de Buffon à travers le traité *De l'homme* », p. 601-612 ; Charles Lenay, « Le hasard chez Buffon. Une probabilité anthropologique », p. 613-628.

⁵¹ Paolo Casini, « Buffon et Newton », p. 299-308 ; Jean Seindergart, « Le traitement du problème cosmologique dans l'œuvre de Buffon », p. 309-326 ; François Ellenberger, « Les sciences de la Terre avant Buffon : un bref coup d'œil historique », p. 327-343 ; Gabriel Gohau, « La "Théorie de la Terre", de 1749 », p. 343-352 ; Kenneth Taylor, « The "Époques de la Nature" and Geology during Buffon's later years », p. 371-386.

⁵² Roselyne Rey, « Buffon et le vitalisme », p. 399-413 ; Phillip R. Sloan, « Organic molecules revisited », p. 415-438 ; Shirley Roe, « Buffon and Needham : diverging views on life and matter », p. 439-450 ; François Duchesneau, « Buffon et la physiologie », p. 451-462.

⁵³ François Poplin, « L'évolutionnisme, noble conquête du cheval à travers Buffon », p. 463-474 ; Jean Gayon, « L'individualité de l'espèce : une thèse transformiste ? », p. 475-490 ; Hervé Leguyader « Linné contre Buffon : une reformulation du débat structure-fonction », p. 491-502 ; Philippe Janvier, « De Buffon à la systématique phylogénétique : l'expression de la diversité et le pouvoir des classifications », p. 503-514 ; Jean Chaline, « Évolution des concepts de l'espèce et de la formation des espèces », p. 515-525 ; Michel Delsol et Janine Flatin, « L'espèce existe-t-elle ? Question aux paléontologues et aux philosophes », p. 529-539.

⁵⁴ Jeff Loveland, *Rhetoric and science in Buffon's natural history*, 1994.

rationalisme. Le même Loveland publiera ensuite ⁵⁵ une synthèse fort érudite de la notion d'histoire naturelle au XVIII^e siècle, de même qu'une conception originale de la pensée de Buffon à travers le prisme d'une analyse littéraire basée sur la « rhétorique scientifique » : à partir des grandes orientations philosophiques de Buffon (les causes finales et la chaîne des êtres, entre autres), le chercheur se concentre principalement sur la portée polémique du texte. Parallèlement, c'est encore une fois dans une langue autre que le français — ici l'espagnol —, qu'Ana María Gómez Torres publie son ouvrage ⁵⁶ entièrement consacré au style de Buffon, plus précisément au « Discours sur le style » prononcé à l'Académie française : l'auteure y résume intelligemment les opinions théoriques de Buffon sur le style, et traite de l'importance qu'il accordait à la postérité littéraire ; cependant, cette étude stylistique ne s'arrime pas à une mise en pratique de ces principes théoriques au cœur des descriptions animalières qui configurent un pan important de l'*Histoire naturelle*.

Quant à Joanna Stalnaker ⁵⁷, elle a étudié le statut particulier de la description dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, dans les champs des sciences naturelles, des belles-lettres et de la poésie. Si l'introduction de sa thèse présente une réflexion riche et propose un excellent exposé du rôle joué par la description dans le mouvement général d'une poétique de la représentation vers une poétique de la création, de même qu'un tableau épistémologique et philosophique éloquent des interrelations entre les différentes pratiques descriptives dans la France des Lumières, le premier chapitre consacré à l'*Histoire naturelle* de Buffon et Daubenton se veut plus, contrairement à ce qu'annonce le titre, une étude des concepts esthétiques de la pratique littéraire de la description et une réflexion sur les relations entre les formes verbales et visuelles de la représentation. Il est à remarquer que, si la démonstration théorique est convaincante, l'auteure ne présente aucun exemple

⁵⁵ Jeff Loveland, *Rhetoric and natural history. Buffon in polemical and literary context*, 2001. Probablement à cause de contraintes éditoriales, il est de notre point de vue dommage que l'auteur ait le plus souvent dû se contenter de renvois — irréprochablement précis — aux articles de l'*Histoire naturelle* concernant les oiseaux et les quadrupèdes, plutôt que de citer le texte de Buffon. Le chapitre « Final causes » (p. 52-76), où il est question notamment des animaux « humanisés », est emblématique à cet égard. Il reste que Loveland a l'immense mérite d'avoir ramené les descriptions animalières au cœur des études buffoniennes.

⁵⁶ Ana María Gómez Torres *Las Ideas de Buffon sobre retórica y poética en los inicios de la teoría literaria moderna*, 1996.

⁵⁷ Joanna Stalnaker, *In Visible Words : Epistemology and Poetics of Description in Enlightenment France*, 2002.

concret provenant des descriptions animalières. Puis, dans un article substantiel ⁵⁸ qui se veut une refonte du premier chapitre de la thèse susmentionnée, l'auteure propose une excellente synthèse des concepts esthétiques et philosophiques qui guideraient, selon elle, la pratique littéraire de la description dans l'*Histoire naturelle* de Buffon. S'il s'agit d'une réflexion pertinente sur la relation entre les formes verbales et visuelles de la représentation en histoire naturelle, si les questions essentielles sont précisément posées — notamment celle du style littéraire le plus efficace pour présenter de manière agréable au lecteur un objet absent —, si les enjeux théoriques importants pour les penseurs des Lumières à propos des relations entre image, poésie et peinture sont bien résumés, si la posture théorique de Buffon concernant la description, l'histoire et la définition est présentée on ne peut plus clairement, la réflexion n'interroge malheureusement pas la pratique même de Buffon — les textes de descriptions animalières. Dans le même esprit, la thèse ⁵⁹ d'Elizabeth Amy Liebman fournit une analyse intéressante des circonstances entourant la production des planches (gravées à l'eau-forte et au burin) que l'on retrouve dans l'*Histoire naturelle*.

Du côté de la francophonie, il faut attendre le mémoire de maîtrise de Maëlle Levacher ⁶⁰ pour qu'une approche plus littéraire fasse suite aux travaux des pionniers en histoire des sciences. Comme le titre l'indique, l'auteure s'est intéressée au naturaliste « peintre de la nature » qui brosse des tableaux fidèles à l'esthétique burkienne du sublime dont la source est alimentée par la démesure et la terreur. Ces considérations esthétiques ont également attiré l'attention de Benoît De Baere qui s'est penché sur l'hypotypose ou *enargeia* dans certaines descriptions, de même que sur les rapports entre écriture scientifique, imagination et peinture dans les « Époques de la Nature » ⁶¹. Le chercheur

⁵⁸ Joanna Stalaker, « Painting Life, Describing Death : Problems of Representation and Style in the *Histoire Naturelle* », *Studies in Eighteenth-Century Culture*, 2003, n° 32, p. 193-227.

⁵⁹ Elizabeth Amy Liebman, *Painting Natures : Buffon and the Art of the Histoire naturelle*, 2003.

⁶⁰ Maëlle Levacher, *Fondements esthétiques et philosophie du sublime dans l'Histoire naturelle de Buffon*, 2001.

⁶¹ Benoît De Baere, « Écriture scientifique, imagination et peinture : l'hypotypose dans les *Époques de la nature* de Buffon », *L'écriture du texte scientifique : des origines de la langue française au XVIII^e siècle*, 2006, p. 279-295. Voir aussi, du même auteur, à propos de l'hypotypose dans les pièces d'anthologie du sublime chez Buffon — la description des déserts arides d'Arabie (« Le Chameau & le Dromadaire », *HN*, XI, 1764, p. 220-221) et de l'immense étendue des terres de la Guyane (« Époques de la nature », *SHN*, V, 1778, p. 241-242), de même que la comparaison entre la sécheresse des premiers et « l'antique limon » des secondes

avait déjà publié un ouvrage marquant des études buffoniennes ⁶², qui démontre que Buffon propose, dans ses écrits cosmogoniques, une pensée cohérente régie par la « discipline de l'imagination ⁶³».

Un constat s'impose à la suite de ce survol de la critique buffonienne des cinquante dernières années : qu'il s'agisse des historiens des sciences, des philosophes ou des chercheurs qui ont privilégié l'approche littéraire, tous n'ont que timidement exploré les liens entre les principes théoriques et la mise en pratique de l'écriture dans une portion essentielle de l'*Histoire naturelle* : les descriptions animalières auxquelles le naturaliste a consacré la plus grande part de ses efforts. En effet, l'essentiel de cette critique repose sur une analyse des hypothèses anthropologiques et des développements philosophiques qui sont véhiculés dans les trois premiers tomes ou encore dans les grands discours ⁶⁴ de Buffon. Étonnamment, la philosophie que le seigneur de Montbard a plus subtilement intégrée à ses célèbres descriptions animalières, de même que la « poétique » sous-jacente à

(« Le Kamichi », *HNO*, VII, 1780, p. 335-336) —, l'article intitulé « À quoi pense l'histoire naturelle ? Les enjeux de la description de la nature au XVIII^e siècle », *Études de littérature française du XVIII^e siècle*, 2006, p. 33-40. Voir aussi Maëlle Levacher, « Fondements esthétiques et philosophie du sublime dans l'*Histoire naturelle* de Buffon », *Bulletin de la Société des Sciences Naturelles de l'Ouest de la France*, 2002, t. 24, n^o 2, p. 53-68.

⁶² Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon. Percer la nuit des temps*, 2004.

⁶³ Nous reprenons l'expression qui sert de titre à l'un de chapitres de l'ouvrage susmentionné, p. 155-166. L'essentiel de cette analyse est issu d'une thèse de doctorat soutenue par le même chercheur : *Les récits cosmogoniques au XVIII^e siècle : Buffon et Pluche*, soutenue à l'Université de Gand (Belgique) en 2002. L'article intitulé « Une Histoire imaginée... mais vraie. Le problème du statut des *Époques de la nature* de Buffon » (dans Sabrina Vervacke, Éric Van der Schueren et Thierry Belleguic (dirs.), *Les songes de Clio, op. cit.*, p. 247-261), qui reprend en partie un chapitre de la thèse, affiche les mêmes préoccupations épistémologiques. Nous nous inspirerons notamment de ce concept de « discipline de l'imagination » — que nous définirons plus loin dans l'introduction — pour construire notre problématique.

⁶⁴ Outre le « Premier discours. De la manière de traiter l'Histoire naturelle » (*HN*, I, 1749, p. 1-62), grande introduction méthodologique à toute l'œuvre, et les incontournables « De la nature de l'Homme » (*HN*, II, 1749, p. 429-444) et « Variétés dans l'espèce humaine » (*HN*, III, 1749, p. 371-530) qui font partie de l'imposante *Histoire naturelle de l'homme* qui chevauche les deuxième et troisième tomes, il s'agit principalement des textes suivants : « Discours sur la nature des Animaux » (*HN*, IV, 1753, p. 1-169) ; « Les Animaux carnassiers » (*HN*, VII, 1758, p. 3-38) ; « De la dégénération des Animaux » (*HN*, XIV, 1766, p. 311-374) ; « De la Nature. Première vue » (*HN*, XII, 1764, p. iii-xvi) ; « De la Nature. Seconde vue » (*HN*, XIII, 1765, p. i-xx) ; « Nomenclature des Singes » (*HN*, XIV, 1766, p. 1-42). À ces textes, il faut aussi ajouter le « Discours sur la nature des Oiseaux » (*HNO*, I, 1770, p. 1-60), de même que le grand succès intitulé « Époques de la Nature » (*SHN*, V, 1778, p. 1-254). D'autre part, le fameux « Discours sur le style » prononcé par Buffon le 27 août 1753 lors de sa réception à l'Académie française ne sera publié qu'en 1777 dans le *Supplément à l'Histoire naturelle*, sous le titre « Discours prononcé à l'Académie française par M. de Buffon, le jour de sa réception » (*SHN*, IV, 1777, p. 1-13). Enfin, l'essai méthodologique important, intitulé « De la description des Animaux » (*HN*, IV, 1753, p. 113-141), est signé par Louis-Jean-Marie Daubenton, anatomiste collaborateur de Buffon.

cet important segment qui a contribué à la gloire et à la fortune de Buffon n'avaient fait, jusqu'à tout récemment, l'objet d'aucune étude importante. Comme l'*Histoire des quadrupèdes*⁶⁵ était un « appât » non négligeable qui servit à confirmer le succès populaire de Buffon à la suite de la parution des trois premiers volumes de l'*Histoire naturelle*, et comme les descriptions animalières sont au cœur de la pratique scientifique et littéraire du naturaliste montbardois (elles sont en quelque sorte une mise en pratique des énoncés méthodologiques annoncés dans le « Premier discours » et des préceptes théoriques formulés dans les exposés stylistiques⁶⁶), il nous est apparu que le corpus retenu s'imposait, d'autant plus que l'état de la recherche suggérait encore, au moment où nous avons entrepris nos recherches, que « le long travail de description [...] auquel s'était livré Buffon dans les douze volumes de l'*Histoire des quadrupèdes* était passé inaperçu⁶⁷ ».

Il faut rendre un hommage particulier à Thierry Hoquet qui a lui aussi entrepris de remédier à cette béance dans les études buffoniennes. Dans son monumental ouvrage⁶⁸, le

⁶⁵ Ce titre n'est pas de Buffon, mais la critique regroupe sous cette appellation la série contenue dans les volumes IV-XV (1753-1767) de l'*Histoire naturelle* qui comprend, outre plusieurs grands discours susmentionnés à caractère philosophique ou méthodologique, l'histoire et la description des « mammifères » classés selon plusieurs divisions dont : les animaux domestiques [IV (1753) et V (1755)] ; les animaux sauvages [VI (1756)] ; les animaux carnassiers [VII (1758) et VIII (1760)] ; les animaux de l'Ancien Continent, les animaux du Nouveau Monde et les animaux communs aux deux Continents [IX (1761), X (1763), XI (1764), XII (1764) et XIII (1765)] ; et finalement les deux derniers tomes où seront abordés les singes de l'Ancien [XIV (1766)] et du Nouveau [XV (1767)] Mondes. Il ne faut pas oublier aussi les nombreuses « Additions » qui viennent compléter les descriptions des volumes IV-XV et qui se retrouvent dans les volumes III (1776), VI (1782) et VII (1789 [posthume]) du *Supplément à l'Histoire naturelle*.

⁶⁶ Il s'agit, en plus du « Discours sur le style » déjà évoqué — que nous nommerons désormais conformément à son titre abrégé de publication « Discours prononcé à l'Académie française » (*SHN*, IV, 1777, p. 1-13) —, d'un court essai moins connu : « L'art d'écrire », dans *Discours sur le style suivi de l'Art d'écrire et de Visite à Buffon d'Hérouart de Séchelles*, 1992, p. 37-41. Ce texte, non daté et non publié du vivant de Buffon aurait été conservé par son notaire avant d'être publié pour la première fois par Henri Nadault de Buffon dans le premier tome de la toute première édition de la *Correspondante inédite* de Buffon en 1860 ; cette dernière précision est fournie par une note de l'éditeur, en page 13 de l'édition que nous avons consultée, où il est suggéré aussi que ce fragment est probablement antérieur au « Discours sur le style », prononcé en 1753. Cela contredit toutefois Nadault de Buffon qui, après avoir donné le texte du « Discours sur le style », ajoute en exergue au texte « L'art d'écrire » : « À plus de trente années d'intervalle, Buffon, revenant sur le même sujet, écrivait de sa main ce morceau interrompu par la mort » (dans Buffon, « Lettre LVIII au président Ruffey » [7 août 1753], *Correspondance générale*, *op. cit.*, t. I, p. 95, note 1).

⁶⁷ Jacques Roger, *Buffon. Un philosophe au Jardin du Roi*, *op. cit.*, p. 460.

⁶⁸ Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, 2006. Cet ouvrage est en quelque sorte le prolongement d'une vaste réflexion qui a évolué au cours de la dernière décennie, dont on peut voir la progression dans les quatre articles suivants : « La théorie des climats dans l'*Histoire naturelle* de Buffon », *Corpus*, 1998, n° 34, p. 59-90 ; « L'histoire naturelle est-elle une science de la nature ? », *Corpus*, 2001, n° 40, p. 117-165 ; « La comparaison des espèces : ordre et méthode dans l'*Histoire naturelle* de Buffon », *Corpus*, 2003, n° 43, p. 355-416 ; « La nouveauté du Nouveau Monde du point de vue de l'histoire

philosophe a le mérite d'appuyer ses analyses méthodologiques, épistémologiques et esthétiques sur de nombreux passages tirés de l'*Histoire des quadrupèdes*⁶⁹. La thèse défendue par Hoquet peut se résumer ainsi : dans les quinze premiers volumes de l'*Histoire naturelle*, Buffon offre « un corps complet de philosophie, où sont assemblés selon certains rapports, une logique, une physique, une métaphysique et une morale⁷⁰ », le tout tendant inexorablement vers une « physicisation » des mœurs (ou réduction physique du bestiaire). L'intense activité de ce chercheur a culminé avec le magnifique *Buffon illustré*⁷¹ où, à la suite d'une introduction qui fournit quelques clefs épistémologiques permettant de penser la relation entre la science de Buffon et son illustration, se retrouve l'intégralité des planches illustrant les quinze premiers volumes de l'*Histoire naturelle*. En parallèle, Benoît De Baere s'est aussi intéressé naguère, dans un article important⁷², aux dynamiques littéraire, scientifique et esthétique, de même qu'à la complémentarité entre la description et l'image gravée dans l'*Histoire des quadrupèdes*.

Il va sans dire que nous avons considéré avantageusement ces derniers ouvrages, parus en cours de rédaction de notre propre travail ; ils ont tous contribué à affiner notre réflexion. Nous ne pouvons également passer sous silence le site Web⁷³ — financé entre autres par le Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS) — qui se propose de reconstituer la carrière de Buffon dans tous ses aspects, et de peindre, à travers plusieurs bases de données, un panorama des sciences de la nature au siècle des Lumières. Hormis quelques ratés du moteur de recherche, l'exhaustivité du contenu scientifique, sous la

naturelle », *Cromohs*, 2005, n° 10, p. 1-19. L'auteur a également fait paraître tout récemment l'ouvrage *Buffon / Linné. Éternels rivaux de la biologie ?*, 2007, de même que les articles « Logique de la comparaison et physique de la génération chez Buffon », *Dix-huitième siècle*, 2007, n° 39, p. 595-612 et « La classification des vivants (XVII^e et XVIII^e siècles) », dans Paul-Antoine Miquel (dir.), *Biologie du XXI^e siècle. Évolution des concepts fondateurs*, 2008, p. 31-67.

⁶⁹ Voir le chapitre VII : « Une histoire naturelle non classificatoire » (*Buffon : histoire naturelle et philosophie, op. cit.*, p. 223-277) ; et, surtout, le chapitre XIII : « La raison des vertus : traduction physique du bestiaire moral » (*ibid.*, p. 495-535).

⁷⁰ *Ibid.*, p. 38. Étonnamment, le passage revient mot à mot à la page 40.

⁷¹ Thierry Hoquet, *Buffon illustré. Les gravures de l'Histoire naturelle (1749-1767)*, 2007. Si la qualité du corpus iconographique que l'on retrouve dans ce dernier ouvrage est remarquable, nous regrettons toutefois de ne pouvoir consulter les planches relatives aux quadrupèdes qui apparaissent dans les volumes du *Supplément*.

⁷² Benoît De Baere, « Représentation et visualisation dans l'*Histoire naturelle* de Buffon », *Dix-huitième siècle*, 2007, n° 39, p. 613-638.

⁷³ <http://www.buffon.cnrs.fr/>

responsabilité de Thierry Hoquet, est remarquable : elle permet aux chercheurs d'avoir accès en ligne non seulement à l'intégralité de l'*Histoire naturelle*, mais aussi à la correspondance du seigneur de Montbard. À cela, il faut prévoir que le dynamisme insufflé par les festivités entourant le tricentenaire de la naissance de Buffon (septembre 2007) se traduira, dans un futur rapproché, par de nombreuses publications.

Aux colloques organisés en l'honneur du naturaliste bourguignon, et qui devraient livrer incessamment autant d'articles⁷⁴, nous devons également ajouter certaines parutions importantes et projets d'envergure en voie de réalisation. Tout d'abord, il faut souligner le remarquable travail d'érudition, réalisé par Stéphane Schmitt, qui sous-tend le volume récemment paru dans la collection « Bibliothèque de la Pléiade »⁷⁵. Cet ouvrage regorge d'informations inestimables en ce qui a trait aux détails biographiques des auteurs, voyageurs et correspondants cités par Buffon, ainsi que la référence complète de leurs publications, souvent tronquée dans le texte de l'*Histoire naturelle*. Même si la volonté de l'éditeur était de fournir un échantillon qui donnerait « une vision significative de l'art et des idées de l'écrivain, du savant et du philosophe », s'il affirme avoir sélectionné les textes « à la fois pour leur attrait littéraire et pour leur importance dans l'histoire des sciences et de la pensée⁷⁶ » et s'il a fort heureusement livré une sélection d'articles complets, les contraintes matérielles inhérentes à la réalisation d'un tel projet l'ont nécessairement obligé de faire des choix parfois moins heureux. En ce qui concerne l'*Histoire des quadrupèdes*, on peut effectivement regretter le fait qu'il n'y ait aucune « Addition » pertinente provenant du *Supplément* (ce qui aurait pu donner une vision plus complète des articles de la première série). Nous avons des réserves, en outre, sur le choix d'avoir privilégié « les animaux européens, dont Buffon avait une connaissance directe et familière, [...] par rapport aux animaux exotiques⁷⁷ » ; ces derniers, comme nous le démontrerons au cours du présent

⁷⁴ À surveiller entre autres, les actes du Symposium international organisé par le Muséum National d'Histoire Naturelle les 18 et 19 octobre 2007, de même que ceux du Congrès interdisciplinaire bilingue *L'héritage de Buffon - the Buffon legacy*, destiné à réfléchir à l'héritage de Buffon, organisé par l'Université de Bourgogne du 3 au 9 septembre 2007 ; les conférences prononcées lors de ce dernier colloque peuvent dès maintenant être écoutées en ligne sur le site de la Maison des Sciences de l'Homme de Dijon (http://mshdijon.u-bourgogne.fr/msh_cnrs/Multimedia/Textes_Contextes/2007-2008/Buffon/Buffon_accueil.htm).

⁷⁵ Buffon, *Œuvres*, 2007.

⁷⁶ Stéphane Schmitt, « Note sur la présente édition », dans *ibid.*, p. LXXVII.

⁷⁷ *Id.*

travail, sont pourtant le lieu par excellence où se déploie une portion importante de la « poétique » des descriptions animalières, que nous expliciterons sous peu en élaborant notre problématique. À cela s'ajoute d'ailleurs le fait que ces choix peuvent causer certaines déceptions auprès du chercheur. Ainsi, pourquoi privilégier l'article sur « La Chauve-souris ⁷⁸ », plutôt banal stylistiquement et sans grande révélation scientifique, alors que tous ces éléments et les prémices d'une vaste enquête sur les chiroptères qui traversera toute l'*Histoire naturelle* se retrouvent plutôt dans l'article sur ces autres chauves-souris que sont « La Roussette, la Rougette et le Vampire ⁷⁹ » ? Cette réserve doit toutefois être atténuée en ce qui concerne la luxueuse *Histoire naturelle des oiseaux* ⁸⁰, publiée par la maison d'édition de livres d'art Citadelles & Mazenod, encore une fois sous la responsabilité de Stéphane Schmitt. Si ce dernier a dû sélectionner de larges extraits des descriptions, nous saluons cet ouvrage qui réunit pour la première fois la totalité des 1008 planches en couleur commandées par Buffon à François-Nicolas Martinet (973 planches représentant des oiseaux auxquelles s'ajoutent 35 illustrations d'animaux divers), donnant ainsi un fidèle aperçu de l'association harmonieuse de la science, de la littérature et de l'art dans l'ensemble des dix volumes que compte cette série.

Pour terminer ce survol des études buffoniennes récentes, il faut mentionner les deux projets de rééditions des œuvres complètes de Buffon, qui devraient enfin permettre de pallier les hiatus inévitablement associés aux volumes de « morceaux choisis ». Il est à noter que la dernière édition intégrale en langue française des trente-six volumes de l'édition princeps remonte à la fin du XIX^e siècle ⁸¹ et ne correspond plus du tout aux critères actuels d'une édition scientifique. Or, les Éditions Honoré Champion ont inauguré, avec la parution d'un premier volume en août 2007 ⁸², la publication d'une série sous la direction de Stéphane Schmitt. Puis, nous attendons au cours de l'année 2008 la parution, aux Presses de l'Université Laval, des trois premiers volumes de l'*Histoire naturelle*,

⁷⁸ Buffon, « La Chauve-Souris », *HN*, VIII, 1759, p. 113-120.

⁷⁹ Buffon, « La Roussette, la Rougette et le Vampire », *HN*, X, 1759, p. 55-65.

⁸⁰ Buffon, *Histoire naturelle des oiseaux*, 2007.

⁸¹ Voir l'édition des *Œuvres complètes de Buffon* annotée et précédée d'une introduction par le néo-lamarckien J.-L. Lanessan, 1884-1885, 14 vol. in-8°. Outre l'édition princeps, cette édition fait autorité, avec celle de Pierre Flourens : *Œuvres complètes de Buffon*, 1853-1855, 12 vol. in-8°.

⁸² Buffon, *Œuvres complètes. Histoire naturelle, générale et particulière avec la description du cabinet du roy. Tome I (1749)*, 2007, vol. I.

résultat du travail d'une équipe sous la direction scientifique de M. Benoît De Baere et la direction administrative de Mme Sabrina Vervacke (codirectrice de collection), en collaboration avec le centre d'histoire des sciences de l'Université de Gand (Belgique) et le Cercle interuniversitaire d'étude sur la République des Lettres (CIERL, Université Laval).

*

* *

Avant de préciser notre problématique et la méthodologie sur laquelle se fondent nos analyses, il importe de revenir sur cet aspect important : les travaux récents qui se sont intéressés à l'étude des descriptions animalières dans l'*Histoire naturelle* souffrent d'une importante lacune que nous avons l'intention de combler, du moins en partie. En effet, presque tous les travaux se sont concentrés exclusivement sur l'analyse des quinze premiers volumes de l'*Histoire naturelle*, et ont fait peu de cas de l'importance des nombreuses « Additions » et descriptions d'espèces nouvellement découvertes, essentielles pour juger de l'unité et de la valeur scientifique de l'œuvre de Buffon, qui se retrouvent dans les volumes III (1776), VI (1782) et VII (1789 [posthume]) du *Supplément à l'Histoire naturelle*. Cette prise en considération est primordiale car ces « Additions », organes essentiels du corps que forme l'*Histoire des quadrupèdes*, contiennent notamment, tel que nous l'avons esquissé avec l'exemple des yeux d'escarboucle du chat et que nous l'illustrerons avec maints exemples dans notre analyse, l'aboutissement de plusieurs vastes enquêtes lancées dans les volumes de la première série. Ces « Additions », qui témoignent aussi de l'humilité d'un scientifique qui n'hésita jamais à avouer ses propres erreurs et à les rectifier sur la base d'observations plus récentes de la part de voyageurs, correspondants ou académiciens, représentent infiniment plus que de simples « repentirs sur les traits et les coups de pinceaux hâtifs du tableau brossé dans la hâte des volumes précédents ⁸³ » ; au

⁸³ Thierry Hoquet, *Buffon illustré, op. cit.*, p. 124. C'est du moins l'interprétation que le chercheur affirme avoir retenu de sa lecture de Michèle Duchet (*Anthropologie et histoire au siècle des Lumières, op. cit.*) dont les analyses tendraient à interpréter l'*Histoire naturelle* dans une telle perspective. Nous demeurons sceptique toutefois face à cette transposition interprétative — autant qu'elle soit fondée, ce dont nous doutons également — d'une analyse concernant le savoir anthropologique à une autre qui se limiterait, pour revenir à notre propre centre d'intérêt, à l'*Histoire des quadrupèdes*. Cette étude reste à faire et, jusque-là, nous restons sur nos positions et affirmons que la rédaction des volumes IV à XV de l'*Histoire naturelle* témoigne plus de la *patience* que de la *hâte*. Voir à ce propos la troisième partie intitulée « La longue patience de l'*Histoire*

contraire, elles témoignent d'une ténacité et d'une intégrité que l'on a parfois trop rapidement eu tendance à remettre en question. Ce désintérêt, voire cette déconsidération de la part des commentateurs, s'explique peut-être en partie parce que ces mises à jour n'étaient pas intégrées dans des rééditions des volumes originaux, mais plutôt ajoutées dans les tomes du *Supplément*, et que, hormis le grand succès de certaines sections — le « Discours sur le style » (*SHN*, IV, 1777, p. 1-13), l'« Essai d'arithmétique morale » (*SHN*, IV, 1777, p. 46-148) et les « Époques de la Nature » (*SHN*, V, 1778, p. 1-254) —, ces volumes eurent une diffusion beaucoup moins importante que ceux de la première série⁸⁴. De plus, nous ne pouvons rester insensible devant l'énergie et le travail colossal qu'a demandés la rédaction de ces « Additions », alors que le seigneur de Montbard avait dépassé, au début des années 1780, l'âge de soixante-dix ans⁸⁵. Cette portion de l'œuvre, qui met en évidence l'importance que Buffon accordait à la mise à jour des connaissances scientifiques, exigea plusieurs années de corrections et de refontes successives, alors qu'il travaillait concurremment à la rédaction des « Époques de la nature », terminait les derniers

naturelle » de la biographie scientifique écrite par Jacques Roger : *Buffon. Un philosophe au Jardin du Roi*, *op. cit.*, p. 271-461.

⁸⁴ Nous ne comprenons pas sur ce point Stéphane Schmitt lorsqu'il s'offusque que le texte de plusieurs éditions de l'*Histoire naturelle* publiées au XIX^e siècle ait été « le plus souvent réorganisé, soit simplement en faisant suivre chaque article de ses éventuels “suppléments”, soit crime impardonnable, en tenant compte de la systématique de Linné » (« Introduction », dans Buffon, *Œuvres*, *op. cit.*, p. LVIII). Si Buffon avait clairement rejeté la nomenclature linnéenne, l'utilisation de cette taxinomie dans les rééditions du XIX^e siècle doit être évaluée, croyons-nous, dans sa visée pédagogique, plutôt que d'être réduite à un « crime impardonnable ». De même, faire suivre les articles principaux des « Additions » témoigne de la richesse et de l'unité de l'esprit scientifique de Buffon. Toutefois, rares ont été les critiques, outre Robert Mauzi, Michel Delon et Sylvain Menant, à souligner que « l'édifice de Buffon n'avait nulle prétention au définitif » et qu'il « s'enrichissait sans cesse [...] par de nouveaux apports, par des appendices qui remettaient en question les premières affirmations et reflétaient l'évolution d'un savoir toujours remanié » (*Histoire de la littérature française*, *op. cit.*, p. 310).

⁸⁵ Thierry Hoquet a noté que l'immensité de la tâche du naturaliste, de même que le caractère inachevé, voire inachevable de l'histoire naturelle, est un lieu commun qui s'étend depuis Pline jusqu'à Buffon (« L'histoire naturelle est-elle une science de la nature », *art. cit.*, p. 128-131). Buffon en est bien conscient, dès l'incipit du « Premier discours » : « L'Histoire Naturelle prise dans toute son étendue, est une Histoire immense ; elle embrasse tous les objets que nous présente l'Univers. Cette multitude prodigieuse de Quadrupèdes, d'Oiseaux, de Poissons, d'Insectes, de Plantes, de Minéraux, &c. offre à la curiosité de l'esprit humain un vaste spectacle, dont l'ensemble est si grand, qu'il paroît & qu'il est en effet inépuisable dans les détails. Une seule partie de l'Histoire Naturelle, comme l'Histoire des Insectes, ou l'Histoire des Plantes, suffit pour occuper plusieurs hommes » (*HN*, I, 1749, p. 3-4). Dans le prospectus du *Journal des savants* (1748), Buffon proposait ce programme : outre l'histoire de la terre et celle de l'homme, le plan initial prévoyait 15 volumes : 9 pour les animaux (quadrupèdes, oiseaux, amphibiens, cétacés, reptiles, poissons, crustacés, coquillages, insectes et animaux microscopiques), 3 pour les végétaux, 3 pour les minéraux. On connaît la suite : 12 volumes pour les quadrupèdes, 9 pour les oiseaux — tout le reste des animaux ne sera pratiquement pas

volumes de l'*Histoire naturelle des oiseaux*, et commençait son *Histoire naturelle des minéraux*. Si la ténacité avec laquelle Buffon s'est affairé à cette tâche témoigne de son intention de faire œuvre scientifique, elle illustre aussi — jusqu'à un certain point — la vanité qu'il y avait à prétendre suivre le progrès fulgurant des connaissances en histoire naturelle, et un certain essoufflement du naturaliste vieillissant confronté à toujours plus de nouvelles espèces, découvertes au rythme des expéditions scientifiques, effervescentes en cette fin de XVIII^e siècle :

J'ai fait part à M. Panckoucke de l'ennui que me donne *ce malheureux volume des quadrupèdes*, qu'il faut refondre en entier. Quatre mois de mon séjour ici me suffiront à peine pour cette sottise, et, après cette perte de temps, l'ouvrage ne vaudra encore rien ; car ce ne seront que des compilations, des copies de choses déjà données, et qui auraient été toutes neuves si je les eusse publiées il y a quatre ans⁸⁶.

Par ailleurs, si nous convoquons ponctuellement certains extraits de l'*Histoire naturelle des oiseaux*, nous avons choisi de ne pas intégrer ce segment à notre corpus principal, essentiellement pour trois raisons. Tout d'abord, cette série, fruit d'une écriture triple⁸⁷ — celle de Buffon et de ses collaborateurs, Guéneau de Montbeillard (1720-1785) pour les tomes I-VI (1770-1779), puis l'abbé Gabriel Bexon (1748-1784) pour les tomes VII-IX (1780-1783) —, rend difficile de cerner à coup sûr la part réelle qui revient à chacun des auteurs, comparativement à l'*Histoire des quadrupèdes* où Buffon et Daubenton peuvent être clairement identifiés, dans la « Table des matières » en tête de chaque volume, à l'un ou l'autre discours dont ils s'étaient respectivement chargés. Deuxièmement, l'analyse de l'*Histoire naturelle des oiseaux* pose un problème méthodologique qui fragilise toute comparaison avec l'*Histoire des quadrupèdes* : la portion comprenant la description anatomique est évacuée, cependant que la couleur est introduite dans les

touché —, 5 pour les minéraux, sans compter les 7 volumes qui constituent le *Supplément*. Les végétaux ne seront même pas traités.

⁸⁶ Buffon, « Lettre CCCLXXIX à l'abbé Bexon » [20 janvier 1780], *Correspondance générale, op. cit.*, t. II, p. 8-9 [nous soulignons]. Ce « malheureux volume des quadrupèdes » est le sixième tome du *Supplément*, qui sera publié en 1782.

⁸⁷ Les nombreuses corrections résultant des échanges épistolaires entre Buffon et ses collaborateurs ont fait l'objet d'une étude détaillée par Pierre Marie Jean Flourens (*Des manuscrits de Buffon. Avec des fac-similés de Buffon et de ses collaborateurs*, 1971) qui a pu mettre en parallèle les manuscrits de Buffon avec les missives. Malheureusement, comme le précise Henri Nadault de Buffon, la correspondance du seigneur de Montbard avec Daubenton, qui a appartenu à un certain docteur Vaussin, originaire d'Orléans, a été égarée et demeure introuvable (dans Buffon, *Correspondance générale, op. cit.*, t. I, p. 53, note 3). Comme Buffon

planches enluminées. Enfin, l'imposant corpus sous-jacent à la rédaction des articles, formé par les observations d'auteurs, de voyageurs et de correspondants, diffère sensiblement de celui qui nous intéressera dans l'*Histoire des quadrupèdes*. En somme, une étude de l'*Histoire naturelle des oiseaux*, comparable à ce que nous proposons pour l'*Histoire des quadrupèdes*, ferait l'objet d'une autre thèse.

Pour terminer ce segment sur le corpus retenu, il importe de préciser quelques termes relatifs à la structure des articles de description animalière. Comme l'a exposé Denis Reynaud⁸⁸, Buffon y subvertit la notion même de la description classique pour la diviser en trois parties dont la distribution est constante tout au long de l'*Histoire des quadrupèdes*. Chaque article suit une même architecture selon ce triptyque : « tableau d'histoire » — où Buffon déploiera son style —, description anatomique — que Buffon laissera à son collègue Louis-Jean-Marie Daubenton (1716-1800) — et planches — dessinées pour la plupart par Jacques de Sève et gravées par une panoplie d'autres collaborateurs⁸⁹. Deux aspects retiendront pour l'instant notre attention. Tout d'abord, l'expression emblématique « tableau d'histoire » découle explicitement de la méthode de description proposée par Daubenton dans son essai méthodologique qui se veut en quelque sorte le préambule à l'*Histoire des quadrupèdes* : si le « portrait » est le résultat de la description de l'animal « dans l'état de repos » qui permet d'en reconnaître « l'habitude du corps et les traits », le « tableau d'histoire » représente l'animal « dans les différentes attitudes qui lui sont propres, & dans tous les degrés de mouvement auxquels il se livre par son penchant naturel, lorsqu'il est excité par ses besoins ou agité par ses passions⁹⁰ ». Désormais, nous réserverons donc l'expression « tableau d'histoire » — qui présente entre autres avantages la similarité avec celle de « peinture littéraire », souvent employée à juste titre par la

avait l'habitude de détruire ses premières versions, aucun manuscrit ne permet de suivre la genèse des descriptions qui sont contenues dans l'*Histoire des quadrupèdes*.

⁸⁸ Denis Reynaud, « Pour une théorie de la description au 18^e siècle », *Dix-Huitième Siècle*, 1990, n° 22, p. 347-366.

⁸⁹ Pour un aperçu des différents partenaires qui, outre Jacques de Sève, ont fourni les dessins et gravures présentes dans l'*Histoire des quadrupèdes*, on pourra se référer au troisième chapitre de la thèse d'Elizabeth Amy Liebman, intitulé « Making the *Histoire naturelle* », *Painting Natures : Buffon and the Art of the Histoire naturelle*, *op. cit.*, p. 35-74. Voir aussi Thierry Hoquet, *Buffon illustré*, *op. cit.*, p. 18-20. Un « Répertoire des dessinateurs et graveurs » plus exhaustif a toutefois été établi par Stéphane Schmitt, dans Buffon, *Œuvres*, *op. cit.*, p. 1649-1650.

⁹⁰ Daubenton, « De la description des Animaux », *HN*, IV, 1753, p. 123 [souligné dans le texte].

critique buffonienne — pour désigner les segments de descriptions animalières rédigés par le « peintre de la nature »⁹¹. En raison de la confusion interprétative entourant le vocable « portrait »⁹², nous privilégierons plutôt l'expression « description anatomique » et le terme « gravure » (ou « planche »), pour désigner les deux derniers éléments du triptyque dont est composé chaque article de description animalière. Nous espérons que nos analyses démontreront l'unité profonde⁹³ entre ces trois composantes, à l'image de celle qui soutient toute l'*Histoire des quadrupèdes*.

*

* *

« J'ai la vûe courte⁹⁴ », écrit Buffon en 1749. À quarante-deux ans, membre de l'Académie des sciences depuis 15 ans, intendant du Jardin du Roi depuis une décennie, le savant avait patiemment forgé sa réputation, mais l'écrivain restait encore à découvrir et la gloire littéraire à conquérir — son entrée à l'Académie française (à l'occasion de laquelle il prononça son célèbre « Discours sur le style ») ne surviendra que quatre années plus tard,

⁹¹ Il est cependant pratiquement impossible de proposer une structure constante pour chacun des « tableaux d'histoire ». Cette diversité fait partie intégrante du style original de Buffon, qui se manifeste le plus souvent dans les préambules de chacun de ces articles. Ce que nous retiendrons pour la suite de notre réflexion n'est pas tant la rigidité d'éléments essentiels à retrouver selon un ordre immuable, mais bien l'emploi d'un vocabulaire pictural pour caractériser ces descriptions écrites.

⁹² Si à peu près tous les buffoniens considèrent que le « portrait » renvoie à la fois la « description anatomique » et à la « planche », qui se répondent en creux, l'une exprimant les insuffisances de l'autre, les choses se compliquent lorsque l'on en vient à considérer une contamination possible du « tableau d'histoire » par la rhétorique du « portrait littéraire » — avec une prosopographie assez conventionnelle, mais aussi une éthopée, originale pour l'histoire naturelle au siècle des Lumières —, qui annonce l'éthologie à venir du XIX^e siècle. Dans cette optique, les « tableaux d'histoire » de Buffon auraient pu inspirer certains « portraits littéraires » des personnages de la *Comédie humaine*. À propos de cette rhétorique du portrait littéraire, on pourra consulter avec profit l'excellente synthèse proposée par Régine Borderie dans l'annexe intitulée « Perspectives sur la rhétorique du portrait », *Balzac peintre du corps. La Comédie humaine ou le sens du détail*, 2002, p. 215-220. Voir aussi notre article : « S'il vous plaît, M. de Buffon... portraiturez-nous un mouton ! », dans Isabelle Billaud et Marie-Catherine Laperrière (dirs.), *Représentations du corps sous l'Ancien Régime*, 2007, p. 45-63.

⁹³ Cette unité n'exclut cependant pas un certain contraste suggéré notamment par Denis Reynaud qui affirme que Buffon « oppose » ce qu'il appelle « faire l'histoire » d'un objet à la « description » de cet objet, ce qui l'aurait amené à « définir l'histoire comme ce dont ni la figure, ni la description [anatomique] *stricto sensu* ne s'occupent » (« Pour une théorie de la description au 18^e siècle », *art. cit.*, p. 352 [souligné dans le texte]). Dans le même ordre d'idées, soulignons la pertinence du titre de l'article de Joanna Stalnaker qui exprime éloquentement cette opposition l'animal vivant — représenté par Buffon dans les « tableaux d'histoire » — et les squelettes et autres pièces résultant de la dissection — objets des descriptions anatomiques et des planches réalisées par les collaborateurs de Buffon : « Painting Life, Describing Death », *art. cit.*, p. 193-227. Notre travail démontrera que l'on doit parler cependant plus d'une *complémentarité* que d'une *opposition* entre les éléments du triptyque.

⁹⁴ Buffon, « Du sens de la Vûe », *HN*, III, 1749, p. 329.

en 1753, alors qu'il publie ses premiers articles de descriptions animalières. Cette simple phrase, qui a toutes les apparences de l'anecdote, s'est avérée d'une richesse heuristique insoupçonnée. En effet, il n'est pas banal de considérer que le plus grand naturaliste français, apôtre de l'observation scientifique, souffrait d'une myopie prononcée avant même de commencer à rédiger ses premiers « tableaux d'histoire ». Il est étonnant que ce handicap visuel ait si peu retenu l'attention de la critique, car, selon Elizabeth Anderson, « la myopie de Buffon était de notoriété publique ⁹⁵ ». De plus, la correspondance nous montre nombre d'occurrences où le naturaliste se plaint de sa « vûe courte » : « j'écris très rarement. Pour ne pas fatiguer mes yeux, qui sont devenus très faibles depuis un an ⁹⁶ » avouait déjà Buffon en 1759, alors qu'il avait tout juste publié ses quatre premiers volumes sur les quadrupèdes. Puis, commentant ses expériences effectuées en 1747 alors qu'il tentait de renouveler les miroirs ardents d'Archimède, il déclare en 1772 : « Je suis trop âgé. J'ai les yeux trop affaiblis pour que je puisse faire jamais de nouvelles expériences de ce genre ⁹⁷ ». Ainsi avait-il dû recourir très tôt dans sa carrière à des secrétaires, démuni qu'il était devant les volumineuses notes envoyées par une foule de correspondants, qu'il avait peine « à démêler et même à lire ⁹⁸ ». Buffon en est même réduit à supplier son destinataire, l'abbé Bexon, de réviser les épreuves du quatrième volume de l'*Histoire naturelle des oiseaux* à sa place : « vous m'épargnez par là un travail pénible pour mes yeux ⁹⁹ ». Quelques années plus tard, préparant le septième volume de l'*Histoire naturelle des oiseaux*, Buffon écrit à ce même collaborateur : « Comme j'ai les yeux très fatigués, je ne relis pas les nomenclatures, et je vous prie d'y donner une double attention ¹⁰⁰ ».

Cette « vûe courte » est d'autant plus significative, si l'on tient compte que Buffon construit ses articles en proposant des descriptions de bêtes qu'il n'a le plus souvent jamais

⁹⁵ Elizabeth Anderson, dans Charles-Georges Leroy, *Lettres sur les animaux*, 1994, p. 265, note 5. Dans ses *Lettres du physicien de Nuremberg sur l'homme*, publiées en 1781, Leroy confirmera cette « vue très-courte de M. de Buffon » (« Lettre IV à madame *** (lettre 12) », *ibid.*, p. 178.

⁹⁶ Buffon, « Lettre LXXX au président Ruffey » [Montbard, le 21 novembre 1759], *Correspondance générale, op. cit.*, t. I, p. 111.

⁹⁷ Buffon, « Lettre CLXIV à Guyton de Morveau » [Montbard, le 26 juin 1772], *ibid.*, t. I, p. 218. Henri Nadault de Buffon précise également en note que le naturaliste montbardois était myope avec l'œil gauche plus affecté que le droit, et qu'il se plaignait souvent de la fatigue de sa vue.

⁹⁸ Buffon, « Lettre CCLXXIX à l'abbé Bexon » [Montbard, le 14 août 1777], *ibid.*, t. I, p. 352. Sur la nécessité pour Buffon d'avoir recours à des secrétaires, voir, dans la même lettre, la note 1, p. 353.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 353.

vues de ses propres yeux, et qui ont été souvent mieux observées par d'autres. Si l'on considère, de plus, que le naturaliste n'a à peu près pas voyagé¹⁰¹, qu'il était souvent réduit à n'observer que le résultat du travail des taxidermistes du Cabinet du Roi, eux-mêmes contraints à « monter tant bien que mal, souvent sans documentation suffisante, les dépouilles d'animaux qu'on leur remet[tait]¹⁰²», nous ne pouvons sous-estimer l'importance des lectures critiques que le naturaliste bourguignon a dû faire pour bâtir ses articles. D'un côté la vue défaillante, de l'autre, l'observation directe « déléguée » à autrui ; mais un même constat que, sans s'y attarder toutefois, Flourens a relevé : comme Buffon « n'avait pas de bons yeux », comme « il n'observait pas, même ce qui était le plus à sa portée », il « empruntait donc des yeux [...] à tous ceux qui l'entouraient [...] et leur demandait de voir et d'observer pour lui¹⁰³ ». Dans cet ordre d'idées, et même s'il prône avec sa pompe habituelle que « l'étude de la Nature suppose dans l'esprit deux qualités qui paraissent opposées, *les grandes vûes d'un génie ardent* qui embrasse tout d'un coup d'œil, & les petites attentions d'un instinct laborieux qui ne s'attache qu'à un seul point¹⁰⁴ », le seigneur de Montbard privilégiait nettement, pour lui-même, la première de ces qualités à la seconde. En effet, Buffon n'approchait que rarement des petits détails ; il lui fallait de grands objets, de grands ensembles¹⁰⁵. Ainsi, et même s'il recommande « d'aller le microscope à la main pour reconnaître un arbre ou une plante¹⁰⁶ », le Buffon à la « vûe courte » semble avoir fort peu prisé les minutieux détails inhérents aux descriptions animalières. Le handicap visuel pourrait donc, au-delà du caractère anecdotique, expliquer

¹⁰⁰ Buffon, « Lettre CCCLVII à l'abbé Bexon » [Montbard, le 8 août 1779], *ibid.*, t. I, p. 433.

¹⁰¹ À l'exception de trois voyages de jeunesse en France (1730-1731), en Italie et en Suisse (1731-1732) et en Angleterre (1738-1739), Buffon aurait avoué à un admirateur avoir « passé 50 ans à [s]on bureau » (anecdote citée par Yves Laissus, « *L'Histoire naturelle* », *art. cit.*, p. 78). Nous remercions Jeff Loveland pour nous avoir souligné qu'en fait, malgré une légende datant de plus de 200 ans, il est très douteux que Buffon ait jamais voyagé en Angleterre. Ses pérégrinations se sont donc déroulées essentiellement par procuration, par la compilation d'une masse prodigieuse de récits de voyageurs, d'explorateurs et de correspondants.

¹⁰² Yves Laissus, « Le Jardin du Roi », *art. cit.*, p. 61.

¹⁰³ Pierre Marie Jean Flourens, *Des manuscrits de Buffon*, *op. cit.*, p. 182.

¹⁰⁴ Buffon, « Premier discours. De la manière d'étudier & de traiter l'Histoire Naturelle », *HN*, I, 1749, p. 4 [nous soulignons]. Nous utiliserons désormais le titre abrégé « Premier discours ».

¹⁰⁵ « L'examen des petits objets [...] ne permet rien au génie » (Buffon, cité par Pierre Marie Jean Flourens, *Des manuscrits de Buffon*, *op. cit.*, p. 215 [nous soulignons]). Suzanne Necker — sa grande confidente — écrit : « M. de Buffon ne pouvait écrire sur des sujets de peu d'importance ; quand il voulait mettre sa grande robe sur de petits objets, elle faisait des plis partout » (*Mélanges extraits des manuscrits de M^{me} Necker*, 1798, tome I, p. 237).

¹⁰⁶ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 19.

en partie pourquoi Buffon attachait si peu d'importance à l'infiniment petit, qu'il s'agisse de son aversion pour la botanique¹⁰⁷ ou de son manque d'intérêt pour l'étude des insectes — ce qui lui donna l'occasion de railler son ennemi juré, l'entomologiste académicien René Antoine Ferchault, seigneur de Réaumur (1683-1757), par l'affirmation polémique célèbre : « une mouche ne doit pas tenir dans la tête d'un naturaliste plus de place qu'elle n'en tient dans la Nature¹⁰⁸ ». Nous sommes en mesure de mieux saisir toute l'exaspération de Buffon à la « vûe courte » qui, confronté à cette « bien longue et bien ennuyeuse besogne¹⁰⁹ », convient, dans une autre lettre destinée à l'abbé Bexon, de la lassitude provoquée par les détails infinis associés à cette interminable liste d'oiseaux à décrire : « Je vous assure [...] que je désire autant que vous d'en être quitte et de ne plus travailler sur des plumes¹¹⁰ ».

Nous suivons Elizabeth Amy Liebman¹¹¹ qui a noté au passage l'énormité du paradoxe : en effet, le handicap visuel de Buffon semble heurter de plein fouet le premier commandement de sa méthode : « On doit donc commencer par voir beaucoup & revoir souvent¹¹² » afin que s'installent « des impressions durables, qui bientôt se lient dans notre esprit par des rapports fixes et invariables¹¹³ ». D'où l'interrogation qui orientera notre recherche : se pourrait-il que la « vûe courte » de Buffon ait été le catalyseur primordial de

¹⁰⁷ « J'ai la vue courte, disoit M. de Buffon ; j'ai appris trois fois la botanique, et je l'ai oubliée de même : si j'avois eu de bons yeux, tous les pas que j'aurois faits, m'auraient retracé mes connoissances en ce genre » (Buffon, cité par Suzanne Necker, *Mélanges extraits des manuscrits de M^{me} Necker*, op. cit., tome I, p. 62-63).

¹⁰⁸ Buffon, « Discours sur la nature des Animaux », *HN*, IV, 1753, p. 92. Dans le même ordre d'idées, Diderot écrit : « Celui qui a les yeux microscopiques, aura aussi l'imagination microscopique. Avec des idées très précises de chaque partie, il pourrait n'en avoir que de très précieuses. [...] si l'attention se fixe sur une partie très petite, l'imagination éprouve la même fatigue que l'œil » (*Éléments de physiologie*, dans *Œuvres complètes*, 1987, t. XVII, p. 476 [nous soulignons]).

¹⁰⁹ Buffon, « Lettre CCCIII à l'abbé Bexon » [Montbard, le 5 février 1778], *Correspondance générale*, op. cit., t. I, p. 377.

¹¹⁰ Buffon, « Lettre CCCLXX à l'abbé Bexon » [Montbard, le 24 décembre 1779], *ibid.*, t. I, p. 448.

¹¹¹ « Optical experience, despite his own imperfect vision, figured largely in Buffon's method and epistemology » (Elizabeth Amy Liebman, *Painting Natures: Buffon and the Art of the Histoire naturelle*, op. cit., p. 41).

¹¹² Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 6. Dans la même page, le naturaliste montbardois développe la même séquence : « C'est pour cela que j'ai dit qu'il falloit commencer par voir beaucoup ; il faut aussi voir presque sans dessein, parce que si vous avez résolu de ne considérer les choses que dans une certaine vûe, dans un certain ordre, dans un certain système, eussiez-vous pris le meilleur chemin, vous n'arriverez jamais à la même étendue de connoissances à laquelle vous pourrez prétendre, si vous laissez dans les commencemens votre esprit marcher de lui-même, se reconnoître, s'assurer sans secours, & former seul la première chaîne qui représente l'ordre de ses idées ».

¹¹³ *Ibid.*, p. 5.

cette faculté consistant à « imaginer » certaines séquences de ses « tableaux d'histoire », dans une perspective qui pourtant ne trahit aucunement sa volonté sincère de « démerveiller ¹¹⁴ » la faune ? Que la vision de l'esprit, à la source des « grandes vûes d'un génie ardent », ait été stimulée par le handicap même de la vision du corps ? ¹¹⁵

Bernard Lamy n'avait-il pas donné, en 1675, ce conseil à l'orateur qui tente de persuader le peuple incapable d'apercevoir la vérité : « Il [le peuple] n'a que les yeux du corps ouvert ; et il serait nécessaire qu'il ouvrit ceux de l'esprit ¹¹⁶ » ? Fontenelle n'avait-il pas affirmé, en 1681 : « Toute la philosophie n'est fondée que sur deux choses, sur ce qu'on a l'esprit curieux et les yeux mauvais ¹¹⁷ » ? Ce concept du « *minute philosopher* » alliant esprit fort et courte vue avait été développé notamment par le philosophe irlandais George Berkeley ¹¹⁸. Plus près de Buffon et des descriptions animalières, Charles-Georges

¹¹⁴ Nous employons l'expression « démerveiller » dans le sens du « projet d'éradication de l'admiration » qu'Annie Bitbol-Hespériès assigne à la science cartésienne (« Introduction », dans René Descartes, *Le monde, l'homme*, 1996, p. X). En effet, Buffon recherche, à la manière de Descartes, la vérité scientifique plutôt que la vérité révélée ou encore certaines réponses tirées de la mythologie. En procédant ainsi, à l'encontre de nombreux naturalistes du XVIII^e siècle qui, contre le monde profane de Descartes, choisissaient de réintégrer la spéculation théologique dans leurs ouvrages, Buffon posait clairement le dépassement de l'attitude admirative devant la nature comme condition de possibilité du travail du naturaliste. Opérant un certain retour vers le projet cartésien, il mettait en question la légitimité de l'esprit dans lequel la plupart de ses contemporains pratiquaient l'histoire naturelle. Cependant, il est vrai que l'opération est chez Buffon nettement plus ambiguë que chez Descartes (notamment lorsqu'il a recours au sublime et à l'anthropomorphisme) et qu'il s'attarde parfois, même si c'est pour ensuite les discréditer, sur des mythes et des « erreurs pittoresques » qui vont plaire à son lectorat. Comme les véritables *mirabilia* constituent un thème mineur par rapport à ceux de l'*ars inveniendi*, de l'épistémologie, du génie, de l'imagination ou de l'intertextualité, nous avons toutefois privilégié l'expression moins restrictive « revisiter la faune », qui englobe, mais ne se limite pas, au « démerveillement » de celle-ci.

¹¹⁵ Buffon ne serait pas le seul à qui la « vûe courte » aurait stimulé la formation d'hypothèses menant à des découvertes. Mentionnons par exemple les réflexions éclairantes de Charles Bonnet à propos du pouvoir de régénération des polypes, qui ont été rendues possibles à la faveur d'une perte de vision qui dura quelques années. En effet, comme le problème concernant la préexistence des germes ne pouvait être résolu de manière empirique, il fallait s'en remettre à ses « yeux de l'esprit » pour tenter d'expliquer ce phénomène spectaculaire. Voir à ce sujet : Virginia P. Dawson, « The Limits of Observation and the Hypotheses of Georges Louis Buffon and Charles Bonnet », dans Elizabeth Garber (dir.), *Beyond History of Science*, 1990, p. 116-117.

¹¹⁶ Bernard Lamy, *Rhétorique ou l'art de parler*, 1998, p. 457.

¹¹⁷ Bernard de Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, 1686, p. 7.

¹¹⁸ Nous remercions Jean-Pierre Cléro de nous avoir souligné ce rapprochement. En fait, Berkeley reprenait les propos de Bayle commentant La Bruyère, pour écrire en 1710 : « I am not without some hopes, upon the consideration that the largest views are not always the clearest, and that he who is short-sighted will be obliged to draw the object nearer, and may, perhaps, by a close and narrow survey discern that which had escaped far better eyes » (*A Treatise Concerning the Principles of Human Knowledge*, 1998, [« Introduction », § 5], p. 90). De même, voir le « Carnet A » de ses *Notes philosophiques* : « Même ma vue basse pourrait peut-être m'aider dans cette affaire ; elle me fera rapprocher de l'objet. [...] À l'examen, plus d'objets nous voyons à la fois plus distants ils sont, et l'œil qui aperçoit un grand nombre de choses ne peut en

Leroy n'a-t-il pas remarqué, en 1781, que « les *vues courtes* ont peut-être un avantage sur les autres pour l'exercice de l'intelligence » et qu'une personne « à *vûe courte* » n'est point « distraite par les objets qu'elle n'a pas dessein de regarder » car elle se trouve « habituellement dans le cas de celui qui veut méditer, et qu'une attention profonde sépare des objets qui l'environnent ¹¹⁹ » ? C'est toutefois à la suite de Diderot (qui avait établi, dans ses *Éléments de physiologie*, une équivalence très nette entre « l'œil intérieur » et « l'imagination » : « la mesure des imaginations est relative à la mesure de la vue ¹²⁰ ») que s'est précisée notre problématique : étudier comment le savant peut imaginer en revisitant le monde de l'histoire naturelle en général et les descriptions animalières en particulier. Il n'y aurait ainsi aucune incongruité à associer *imagination* et *science*, dès que l'on accepte que les « hommes sans imagination sont [...] *aveugles de l'âme*, comme les aveugles le sont du corps ¹²¹ ». De la « *vûe courte* » à « l'œil intérieur », puis à l'imagination, voilà autant de caractéristiques que les contemporains de Buffon lui accordaient spontanément, comme en fait foi par exemple Helvétius :

Homere et Milton furent aveugles de bonne heure. Un aveuglement si prématuré supposoit quelque vice dans l'organe de leur vue : cependant quelle imagination plus forte et plus brillante ! On en peut dire autant de M. De Buffon ; il a les yeux myopes, et cependant quelle tête plus vaste et quel style plus coloré ¹²².

Il reste à voir dans quelle mesure l'imagination peut s'intégrer harmonieusement dans une œuvre qui se réclame certes des belles-lettres, mais aussi, et avant tout, de la science. Rappelons que l'essentiel de la méthode buffonienne repose non seulement sur l'observation, mais aussi sur la logique de la comparaison, l'induction et l'analogie. Or,

voir aucune proche » » (dans *Œuvres*, 1985, t. I, § 742, p. 123 et § 774, p. 127). Bien que Buffon ait manifesté de la sympathie pour le Berkeley mathématicien, il ne faut pas oublier cependant que le philosophe irlandais était homme un d'Église qui avait clairement mis l'immatérialité au service de Dieu ; tout le contraire du Buffon suspecté de matérialisme qui avait exclu Dieu (parce qu'Il est incomparable) de la science. De plus, la myopie, selon Berkeley, permet au philosophe de s'approcher de l'objet et de le décrire en de minutieux détails ; ce à quoi s'oppose Buffon, notamment lorsqu'il raille Réaumur ou qu'il s'élève contre les interminables descriptions d'Hasselquist (voir *infra*, chapitre 7, « La texture mal imaginée des cornes de la girafe », p. 498 *sq.*). Nous essaierons de montrer que la myopie chez Buffon favorise le recours aux « yeux de l'esprit » pour appréhender plutôt les « grandes vûes d'un génie ardent » (Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 4).

¹¹⁹ Charles-Georges Leroy, « Lettre IV à madame *** (lettre 12) », *Lettres sur les animaux*, *op. cit.*, p. 178.

¹²⁰ Denis Diderot, *Éléments de physiologie*, dans *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 475.

¹²¹ *Ibid.*, p. 478 [nous soulignons]. Diderot ajoute, pour illustrer sa pensée : « Il est possible que l'imagination nous fasse un bonheur plus grand que la jouissance. Un amant sans imagination désire sa maîtresse, *mais il ne la voit pas* ; un amant avec imagination *la voit*, l'entend, lui parle ; elle lui répond et exécute en lui-même toute la scène des voluptés qu'il se promet avec tendresse et complaisance ».

selon Fernand Hallyn, l'analogie constitue « *le complément conceptuel de la lunette* : les deux permettent de transgresser les limites de la vue naturelle ; si la lunette étend le champ du visible, l'analogie, quant à elle, permet de se représenter ce qui reste méconnaissable, même vu à la lunette, par le “télescopage” de deux représentations ¹²³». Ainsi, la vision de l'esprit, qui convoque non seulement l'imagination du poète mais aussi celle du savant, permettrait, pour reprendre les mots de Buffon, d'atteindre les « grandes vûes d'un génie ardent ¹²⁴».

*

* *

Notre thèse interrogera donc la manière dont Buffon traite les innombrables sources dont il dispose — y compris ses propres observations que lui permet néanmoins sa « vûe courte » — pour « moderniser » l'histoire des quadrupèdes et imaginer de nouvelles hypothèses à propos de la taxinomie, de la reproduction, de la conformation ou du comportement des espèces dont il dresse le portrait. L'unité profonde entre les composantes du triptyque, si elle témoigne du fait que l'*Histoire des quadrupèdes* combine de façon exemplaire un projet scientifique avec des ambitions littéraires, pose cependant un sérieux problème méthodologique pour le critique du XXI^e siècle. Comme le souligne Jean-Paul Sermain : « Ce qui distingue la perspective scientifique de la perspective littéraire est que la première tente d'isoler ce qui relève du travail de l'esprit, et que la seconde s'intéresse plutôt à ce que comprend dans son unité l'activité mentale qui inclut *l'imagination*, l'affectivité, la mémoire, la volonté etc. ¹²⁵». Mais il ne faut pas oublier qu'au XVIII^e siècle, « les marques du vraisemblable, ainsi que les critères mis en œuvre lorsqu'il y a lieu de choisir parmi plusieurs récits possibles, peuvent être — et ce n'est pas un petit

¹²² Claude-Adrien Helvétius, *De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation*, 1773, p. 154.

¹²³ Fernand Hallyn, « Dialectique et rhétorique devant la “nouvelle science” du XVII^e siècle », dans Marc Fumaroli (dir.), *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne. 1450-1950*, 1999, p. 625 [souligné dans le texte]. Évidemment, la « lunette » dont parle ici Hallyn n'est pas celle du myope, mais bien le télescope. Le principe reste toutefois le même : le télescope, les verres correcteurs, voire le microscope servent tous à rendre visible ce qui ne l'est préalablement pas ; comme l'analogie, ils favorisent la découverte.

¹²⁴ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 4.

¹²⁵ Jean-Paul Sermain, « La *disposition* est l'homme même. Marivaux, Buffon, et l'éloquence du for intérieur au XVIII^e siècle », dans Carole Dornier et Jürgen Siess (dirs.), *Éloquence et vérité intérieure*, 2002, p. 132.

paradoxe — très *scientifiques*¹²⁶». Or, placé devant « plusieurs récits possibles » de voyageurs, d'explorateurs ou de correspondants décrivant, souvent avec des arguments contradictoires, une même espèce animale, Buffon doit obligatoirement, pour peindre son « tableau d'histoire » en harmonie avec la « description anatomique » et les planches qui lui répondent, opérer des choix (rhétoriques, poétiques et esthétiques) qui s'inscrivent dans son épistémologie.

La complémentarité entre les composantes du triptyque structurant chaque article de description animalière complexifie aussi l'arrière-plan théorique qu'il convient de privilégier afin de respecter les aspects scientifique et littéraire de l'œuvre. Nous nous trouverons donc en quelque sorte à proposer une ébauche de la « poétique » des descriptions animalières, qui rappelle, sans prétendre à la même amplitude, celle que Patrick Dandrey avait fournie dans sa *Fabrique des Fables*¹²⁷ de La Fontaine. Le parallèle avec La Fontaine peut surprendre dans la mesure où, d'une part, la composante fictionnelle et la visée morale des *Fables* est sans commune mesure avec ce que l'on trouve dans l'*Histoire des quadrupèdes*¹²⁸ et, d'autre part, Buffon ne fait aucune mention du moraliste classique dans toute l'*Histoire naturelle*, probablement pour ne pas entacher la portée scientifique qu'il entend conférer à son propre travail. Mais, à bien y regarder, nous pouvons rapprocher le fabuliste et le naturaliste. Tout d'abord, il y a dans l'*Histoire des quadrupèdes*, derrière ces miscellanées de descriptions animalières, ce que Patrick Dandrey appelait à l'égard de La Fontaine un « “beau” désordre, voilant une harmonie secrète¹²⁹ ». Cette harmonie, qui se retrouve tant dans l'ordre de présentation des animaux que dans la « poétique » qui préside aux nombreuses constructions, procède notamment de la cohérence avec laquelle chacune des composantes du triptyque s'arrime aux autres dans chaque article

¹²⁶ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon*, op. cit., p. 10 [souligné dans le texte].

¹²⁷ Patrick Dandrey, *La fabrique des fables. Essai sur la poétique de La Fontaine*, 1991.

¹²⁸ Évidemment, Buffon fait œuvre scientifique et non pas œuvre de fiction. Mais peut-on aller aussi loin que Thierry Hoquet et affirmer que Buffon procède à une réduction physique de toute morale et que l'*Histoire naturelle* serait mue par un « amoralisme scandaleux » qui évacuerait le « bestiaire traditionnel » (*Buffon : histoire naturelle et philosophie*, op. cit., p. 495) ? Nous croyons plutôt que, s'il s'agit certes d'une *tendance*, Buffon reste marqué par ses sources. Il construit ses descriptions animalières non seulement comme un savant naturaliste, mais aussi comme un philosophe et un écrivain. La préférence poétique, de même qu'un certain anthropocentrisme moralisateur se superposent parfois à l'objectivité idéale du scientifique qui voudrait réduire inexorablement tout élément moral au physique.

¹²⁹ Patrick Dandrey, *La fabrique des fables*, op. cit., p. V.

de description animalière. Mais diversité ne veut pas dire incohérence. Notre travail montrera que les articles de l'*Histoire des quadrupèdes* sont comme « autant de tessons [qui] dessinent aux yeux du lecteur une mosaïque au tracé le plus souvent précis, et finement relevé par les ombres mêmes qui lui ménagent la part conservée à l'implicite, l'inavoué, l'indécis ¹³⁰». Bref, nous tenterons de mettre en lumière, parallèlement à cette « poétique » des descriptions animalières, l'imaginaire qui lui est sous-jacent, c'est-à-dire « l'en-deçà où elle s'est élaborée, à partir d'expériences esthétiques et littéraires variées, de lectures savantes [...], d'images et d'intentions influencés par [le] temps, [le] public, et [le] goût propre ¹³¹» d'un naturaliste à la « vûe courte » qui désire par-dessus tout faire œuvre scientifique. C'est en examinant la manière dont Buffon conjugue ses rencontres avec la matière étrangère que constituent ses innombrables lectures et les observations que lui transmettent ses correspondants, pour les comparer avec ce qu'il tire de ses propres expériences, que nous verrons poindre « la plénitude de son génie enfin épanouie ¹³²». De plus, si nous avons affaire à une œuvre fictionnelle — les *Fables* — et à une autre qui revendique sa valeur scientifique — l'*Histoire des quadrupèdes* —, il ne faut pas oublier que toutes deux sont le résultat d'un travail qui est nécessairement le fruit d'une part d'observation, de lecture, et d'imagination, et qu'elles partagent une même visée didactique, ainsi que leur désir de plaire et de toucher. En effet, si les *Fables* s'inscrivent dans le cadre d'une poésie animalière dont le bestiaire est héritier d'une topique allégorique mise au point notamment par leur ancêtre — le *Physiologus*, composé au second siècle de notre ère, source de toute une tradition —, il ne faut pas oublier qu'elles sont aussi le fruit d'une grande part d'observation : il se développe chez La Fontaine, contrairement à ses prédécesseurs, une perspective plus empirique où se superpose à l'emblématique de la zoologie ancienne l'effet de renouveau suggéré par les récits de voyageurs. Les portraits animaliers dans les *Fables* sont non seulement sortis des livres, mais ils sont aussi construits d'après une observation *de visu* de la réalité, avec les yeux du savant qui se superposent aux yeux du poète. Enfin, si les descriptions animalières buffoniennes sont fondées sur une méthode qui privilégie le « voir et revoir souvent », il ne faut pas négliger

¹³⁰ *Ibid.*, p. 9.

¹³¹ *Id.*

¹³² *Id.* [nous soulignons]

que l'animal « éperonné par le renouveau du regard, de l'observation, se nourrit d'abord de traditions morales et légendaires, de *litteraria* agréables à dire et à entendre, dont il est utile au scientifique de faire table rase autant qu'inopportun à un poète de se priver ¹³³».

Le passage de la perspective littéraire à la perspective scientifique ne peut faire l'économie d'une certaine gymnastique théorique à laquelle nous avons dû nous plier. Sans réduire la science à l'éloquence, nous sommes d'avis, comme l'a proposé Fernand Hallyn, qu'il est possible d'étudier le discours scientifique en le rapportant à « une théorie générale du discours dont la tradition rhétorique offre le cadre et les concepts opératoires ¹³⁴». Ainsi, en se concentrant par exemple sur l'*inventio* — notion essentiellement rhétorique — il est possible de dresser un arrière-plan théorique qui saura s'arrimer avec la découverte scientifique. Si nous avons proposé d'ébaucher la « poétique » des descriptions animalières, il convient de situer cette approche par rapport à la rhétorique classique ¹³⁵ et à la « rhétorique scientifique ¹³⁶». Afin de simplifier ce que nous entendons par ces notions élastiques, qui ont passablement évolué selon les époques, nous épouserons la définition

¹³³ *Ibid.*, p. 151. À ce propos, comme l'œuvre de Buffon participe pleinement des belles-lettres, il serait intéressant de voir quelle est la part de zoologie ancienne et de physiognomie zoologique qui contamine les descriptions animalières de l'*Histoire des quadrupèdes*. Cela ne constitue pas l'objet de notre thèse, mais on pourra trouver un début de réponse en consultant nos deux articles : « S'il vous plaît, M. de Buffon... portraitez-nous un mouton ! », *art. cit.*, p. 45-63 et « Buffon, Pasumot et le sommeil paradoxal du chat : rhétorique et histoire naturelle sous l'Ancien Régime », *art. cit.*, p. 99-115. Une analyse plus poussée montrerait peut-être que Buffon, comme ses prédécesseurs, aurait par moment « exorcisé des hantises trop souvent justifiées face à une nature mal dominée en pratiquant un anthropomorphisme compensateur et conquérant, en se protégeant du réel par le symbole et de la bête par le bestiaire » (Patrick Dandrey, *La fabrique des fables*, *op. cit.*, p. 155).

¹³⁴ Fernand Hallyn, « Une rhétorique sans frontières », *Théorie — Littérature — Enseignement*, 2000, n° 18, p. 11.

¹³⁵ Tant dans son acception plus large des rhéteurs latins, Cicéron et Quintilien, qui y distinguaient cinq parties (*inventio* — recherche de la matière, choix des arguments et des idées —, *dispositio* — organisation et enchaînement du propos —, *elocutio* — expression dans un style approprié et convenable, *memoria* — culture acquise — et *actio*) que dans celle plus restreinte, notamment au XVIII^e siècle, alors que cet « art de persuader par le discours » ou « art de trouver sur un sujet tout ce qui est capable de persuader » ou « art de faire un discours qui soit propre à persuader » était réduit à trois parties (*inventio*, *dispositio*, *elocutio*), excluant la *memoria* et l'*actio*, communes à tous les arts (voir l'ouvrage de Balthazar Gibert publié en 1730 : *La rhétorique ou Les règles de l'éloquence*, 2004, p. 82-83 et 86).

¹³⁶ *La rhétorique scientifique*, qui insiste surtout sur l'aspect polémique du texte, a déjà été amplement étudiée par Jeff Loveland, *Rhetoric and natural history. Buffon in polemical and literary context*, *op. cit.* Nous ne conserverons qu'un aspect de cette approche complexe, que l'on peut à résumer, à la suite de Thierry Hoquet, par la « stratégie » ou « rhétorique de la preuve » (*Buffon illustré*, *op. cit.*, p. 68 et 70) que Buffon emploie notamment lorsqu'il se réfère aux planches (gravures, dessins) ou aux lettres que lui envoient ses correspondants pour confirmer ou infirmer une hypothèse.

proposée par Fernand Hallyn ¹³⁷ : si la *rhétorique classique* « — au sens courant d'analyse des manières d'influencer l'autre dans la communication — étudie des techniques d'argumentation et de persuasion », par contraste, la *rhétorique profonde* « explore la formation des représentations ». Ainsi, alors que l'analyse *rhétorique classique* « revient à observer la manière dont la science faite se présente à son public » et qu'elle étudie « l'énoncé en tant que *discours* », la *rhétorique profonde* — synonyme pour Hallyn de *poétique* — a plutôt pour objet « la science en train de se faire » et aborde l'énoncé « en tant que *texte* ». Enfin, alors que la *rhétorique classique* s'attarde au discours considéré comme « un ensemble d'actes par lesquels il pose et s'oppose, argumente, attaque et défend, met en œuvre une stratégie et des tactiques dans une relation tendue avec d'autres discours qui visent à exercer une influence complémentaire ou compétitive », la *rhétorique profonde* (ou *poétique*) considère le texte « comme une structure ou une composition formelle ou thématique plus ou moins cohérente, douée de ressemblances et de différences avec d'autres compositions ou structures qui n'appartiennent pas au même champ, mais sont les traces d'un travail heuristique dont le produit s'y est déposé ». Nous aurons donc en toile de fond méthodologique cette conception précise : désormais, nous emploierons le terme *poétique* dans le sens de *rhétorique profonde*, qui se situe en marge de la *rhétorique classique* et de la *rhétorique (scientifique) de la preuve*. Cela dit, nous ne pourrions évidemment faire abstraction de l'impératif esthétique qui sous-tend l'*Histoire des quadrupèdes*, qui s'exprime tant dans la vigueur stylistique des « tableaux d'histoire », que dans la présentation soignée des planches qui complètent les descriptions anatomiques ¹³⁸.

Pour compléter ces considérations méthodologiques, nous ouvrons une parenthèse historique qui nous permettra de préciser comment l'esthétique se greffe à cette *rhétorique profonde* — à cette poétique — des descriptions animalières. Rappelons que, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, le discours scientifique sera influencé par les nombreuses remises en question du discours littéraire. En histoire naturelle, c'est peut-être « la fragilité de la distinction entre *rhétorique de la persuasion* et *rhétorique poétique* qui

¹³⁷ Fernand Hallyn, *Les structures rhétoriques de la science. De Kepler à Maxwell*, 2004, p. 12-13.

¹³⁸ Pour se convaincre de l'importance que Buffon attachait au succès d'estime et combien il était conscient de la qualité esthétique de son œuvre destinée à séduire le plus grand public possible, voir le chapitre

dynamise le plus toute l'histoire de la discipline : les uns tenant à maintenir intacte l'opposition, les autres à l'abolir¹³⁹». Plusieurs savants des Lumières, dans le prolongement d'Aristote et des tenants de la « révolution scientifique » (Bacon, Galilée, Descartes) qui proclamaient ouvertement vouloir chasser la rhétorique des sciences de la nature, défendaient cette opposition, notamment parce qu'ils demeuraient sceptiques face à un langage qui n'était souvent que prescription pour parvenir à la persuasion, un langage utilitaire impropre à la recherche de la vérité scientifique. En ce qui concerne l'*elocutio*, la « révolution scientifique » prônait généralement un degré zéro de l'ornementation, « une écriture aussi transparente que possible, où les mots s'effacent devant les choses¹⁴⁰» et suggérait de se distancier du pouvoir séducteur et persuasif au cœur du langage même, de se dégager de l'emprise de cette rhétorique où l'orateur « fonde son effort persuasif non seulement sur les propriétés vraisemblables du sujet, mais aussi sur la bonne impression [qu'il] cherche à donner de lui-même (*ethos*) et sur un appel aux émotions du public (*pathos*)¹⁴¹». Cependant, d'autres savants (Buffon, Diderot et le chevalier de Jaucourt, entre autres), sans qu'on puisse les distancier outre mesure de la « révolution scientifique », ont plutôt constaté la vanité de prétendre à une représentation scientifique idéale, atteinte en dehors de toute médiation entre le sujet et l'objet.

Parallèlement à une dégénérescence de la rhétorique (classique) oratoire traditionnelle se profilera, dès la fin du XVII^e siècle, une nouvelle forme de rhétorique — de l'écrit — sous-tendue par la notion de goût qui faisait partie de la poétique et de la culture des Classiques¹⁴². Dans cette optique, la « nouvelle rhétorique » tempère la seule persuasion à laquelle elle était traditionnellement associée et se transforme en art de jouir :

« Chronique de la gloire ordinaire » (Jacques Roger, *Buffon. Un philosophe au Jardin du Roi*, *op. cit.*, p. 442-461), de même que l'« Introduction » de Jeff Loveland (*Rhetoric and natural history*, *op. cit.*, p. 1-23).

¹³⁹ Jean-Marie Klinkenberg, article « Rhétorique », *Le dictionnaire du littéraire*, 2002, p. 523 [nous soulignons]. Nous proposons cette équivalence entre « rhétorique de la persuasion » et *rhétorique scientifique*, de même qu'entre « rhétorique poétique » et *rhétorique profonde* (ou poétique).

¹⁴⁰ Fernand Halryn, « Dialectique et rhétorique devant la “nouvelle science” au XVII^e siècle », *art. cit.*, p. 616.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 602. On aura reconnu les trois moyens de persuader identifiés dans la rhétorique aristotélicienne : les preuves ou arguments (*logos*), les mœurs (*ethos*) et les passions (*pathos*).

¹⁴² Mentionnons entre autres ces ouvrages : l'abbé Jean-Baptiste Dubos, *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture* (1719), François-Augustin Paradis de Moncrif, *Essais sur la nécessité et sur les moyens de*

Pour réussir dans son entreprise de persuasion, le philosophe devra connaître les espèces d'âmes auxquelles il adresse son discours, les variétés d'auditoires qu'il veut convaincre et auxquelles il doit adapter son propos. Il faut par ailleurs que son discours ait des qualités esthétiques [...] : la valeur artistique aura également un effet de persuasion indéniable ¹⁴³.

Intégrant le sensualisme lockien, cette « nouvelle rhétorique » des Lumières (que nous assimilons à la *rhétorique profonde* ou poétique) ouvre le monde de la science aux écrivains et le monde des belles-lettres aux savants. Les spéculations sur la nature deviennent agréables à l'imagination. C'est donc dans la constitution de l'image que poétique et rhétorique viennent converger et échanger leurs propriétés, surdéterminées par une esthétique omniprésente ¹⁴⁴. Cette évolution met la *rhétorique profonde* (ou poétique) au service de la culture du goût, tel que l'exposeront notamment Charles Rollin (*Traité des études*, 1740) et l'abbé Charles Batteux (*Principes de littérature*, 1764) :

Il ne s'agit plus par la rhétorique de sentir et d'acquérir l'éloquence, mais de découvrir grâce à elle le fonctionnement interne qui entre dans la constitution esthétique de certains textes : c'est pour atteindre leur but propre (ici persuader) qu'ils peuvent être considérés, par un spectateur amateur, comme des « tableaux » de la belle nature. La rhétorique permet de décrire les moyens dont dispose l'écrivain, mais ces moyens obéissent à une logique qui lui est étrangère : elle est littéraire ou plus largement esthétique ¹⁴⁵.

Si notre époque laisse peu de place à la personnalisation dans les écrits scientifiques, il en allait autrement au siècle des Lumières. Favorisé par un protocole scientifique souple et par le fait que l'*Histoire naturelle* était destinée à un public élargi incluant les non-spécialistes, Buffon était libre d'opérer des choix, notamment lorsqu'il élaborait ses « tableaux d'histoire ». Il serait toutefois injustifié de crier d'emblée au « déficit scientifique » d'un « grand phrasier » qui se serait servi de cette souplesse permise par la

plaire (1738) et David Hume, *Essais esthétiques* (1742-1757) [traduction d'après les *Essays Moral, Political and Literary*].

¹⁴³ Chaïm Perelman, « Rhétorique, dialectique, et philosophie », dans Brian Vickers (dir.), *Rhetoric Revalued*, 1982, p. 277. Selon Perelman, contrairement à Aristote qui concevait deux domaines — celui de la science et celui de l'opinion, le premier régi par les preuves analytiques, le second par les preuves dialectiques —, il existe « un domaine énorme qui échappe au calcul et à la démonstration, [...] où l'on se sert de toutes sortes d'arguments pour obtenir l'adhésion d'un auditoire » (*ibid.*, p. 280). Ainsi, les textes d'histoire naturelle, visant à informer, à persuader et à plaire, seraient soumis à cette « nouvelle rhétorique », devenue instrument indispensable du discours philosophique.

¹⁴⁴ Il est impératif de ne jamais perdre de vue que, comme le souligne Renée Bouveresse, le XVIII^e siècle « apparaît comme le siècle d'or de l'esthétique » ; on porte alors une attention particulière à la notion de sensation qui « se marque dans toutes les théories de la sensibilité, du génie, du goût et de la couleur » (« Introduction », dans David Hume, *Essais esthétiques*, 2000, p. 15).

¹⁴⁵ Jean-Paul Sermain, « Le code du bon goût », dans Marc Fumaroli (dir.), *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne*, op. cit., p. 911.

« nouvelle rhétorique » des Lumières pour employer une stratégie qui relève uniquement du *placere* ; en effet, si Buffon use des différentes fonctions traditionnellement attribuées à l'éloquence (instruire, toucher et plaire), il semble aussi orienté vers un idéal poétique, voire une unité esthétique. Et cela demeure possible, notamment en histoire naturelle, car, comme le rapporte Jean-Paul Sermain, au *movere* (transmission d'une émotion) et au *docere* (communication d'un savoir sans intention d'inculquer des préceptes moraux ou religieux), s'ajoute le *delectare* « qui, s'adressant à l'imagination, transforme tout en “peinture”, y compris le domaine de la science ¹⁴⁶ ». Dans ce contexte, rappelons, à la suite de Benoît De Baere, que

l'invention scientifique [...] n'exclut pas *a priori* la prise en compte de préférences poétiques et esthétiques. Il suffit dès lors de détacher la notion de littérature de celle de fictionnalité [*sic*], ou encore, d'accepter que l'invention littéraire peut se pratiquer à l'intérieur de la “discipline” propre au savant, pour que les modes littéraires et savants puissent se rejoindre ¹⁴⁷.

Faire participer l'œuvre de Buffon à la fois de la littérature et de la science, dans ce contexte, n'a donc rien de paradoxal, d'autant plus que, pour le naturaliste montbardois, c'est la « combinaison imaginative ¹⁴⁸ » des observations qui forme les faits sur lesquels il s'appuie dans la recherche de la « vérité scientifique », et non seulement les observations elles-mêmes. Cela nous évitera de scinder artificiellement l'essentiel de sa pensée entre sciences et belles-lettres, alors que l'on devrait plutôt considérer ces dernières comme des formes différentes de discursivité qui s'interpénètrent, notamment à cette époque précédant la division des champs de savoir en disciplines. Ainsi pourrons-nous adopter un point de vue où l'histoire naturelle se pense, sans interférences, à travers les belles-lettres, selon l'état d'esprit qui régnait dans la République des Lettres.

*

* *

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 939.

¹⁴⁷ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon, op. cit.*, p. 118.

¹⁴⁸ « So that for Buffon's natural historian, the work of creating the system, not the performance of the experiments or observations, constitutes the act of intellectual creation. This is *scientific reasoning* as Buffon defines it. [...] But *truth is the work of genius* : it is the *imaginative linking of observations* into relationships, and the relationships are the facts, not the observations themselves » (Wilda Anderson, « Error in Buffon », *art. cit.*, p. 697-698 [nous soulignons]).

Précisons que notre objectif n'est pas de décrire une pensée ou une philosophie qui sont somme toute assez bien connues des historiens des sciences. L'enjeu de nos réflexions est d'abord méthodologique et analytique : il s'agit d'élaborer, et ensuite d'appliquer, un ensemble d'outils interprétatifs relevant de l'arrière-plan théorique susmentionné qui participe de l'épistémologie, de la poétique (dans le sens de *rhétorique profonde*) et de l'esthétique. Pour ce faire — et attendu que Buffon considérait avant tout l'*Histoire naturelle* comme une œuvre scientifique, qu'il a clairement revendiqué la découverte comme source profonde de motivation ¹⁴⁹ —, nous nous sommes inspiré de l'appareil conceptuel proposé par Benoît De Baere dans son étude de la cosmogonie buffonienne. Dans un tableau schématique (voir figure 1, ci-dessous), ce dernier a bien illustré les étapes de la découverte : la méthode (ou *ars inveniendi*) et l'invention (ou *inventio*). Alors que deux grands ensembles forment l'*ars inveniendi* — observation (collection, expérience, « corps » d'observation) et médiation (description, lecture, mémoire) —, l'*inventio* constitue une entité distincte où se réalisent la comparaison et la généralisation, grâce à l'analogie et à la sélection.

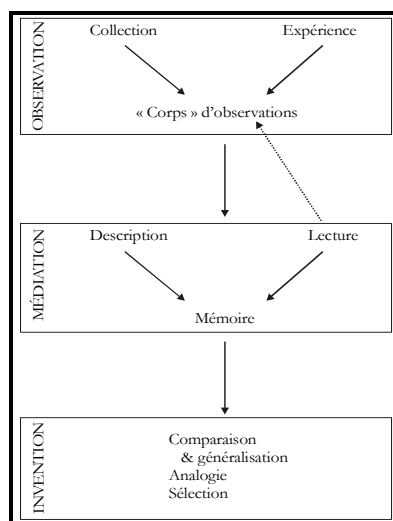


Figure 1 : [Diagramme représentant l'*ars inveniendi* et l'*inventio*] ¹⁵⁰

¹⁴⁹ Commentant les résultats d'expériences menées par un collaborateur qui, après plusieurs années d'efforts avait réussi à prouver pour la première fois « que la chien peut produire avec la louve », Buffon, alors âgé de près de soixante-dix ans, écrit : « j'avoue que la découverte d'un fait nouveau dans la Nature m'a toujours transporté » (« Des Mulets », *SHN*, III, 1776, p. 14).

¹⁵⁰ D'après Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon, op. cit.*, p. 138. Nous reviendrons en détails sur ces différents ensembles qui regroupent les instruments de l'invention au chapitre 2, p. 115 sq.

Or, la logique de la comparaison et l'analogie sont précisément les pivots de la méthode proposée par Buffon dans ses descriptions animalières. Ainsi est-il possible au naturaliste à la « vûe courte » de proposer, sans renier son objectif principal — lutter contre les préjugés et les résultats contraires à la vérité — et son leitmotiv — la science ne peut naître qu'après « avoir vû et revû plusieurs fois ¹⁵¹» —, que l'observation n'est pas une fin en soi, car il faut ultimement « rassembler tous les objets, les *comparer*, les étudier, & tirer de leurs rapports combinez toutes les lumières qui peuvent nous aider à les *apercevoir nettement* & à les mieux connoître ¹⁵²». Ainsi, après avoir réitéré une fois de plus dans son essai méthodologique que « l'histoire fidèle & la description exacte de chaque chose étoient les deux seuls objets que l'on doit se proposer *d'abord* dans l'étude de l'Histoire naturelle ¹⁵³», Buffon ajoute ce commentaire capital qui sert d'assise à notre problématique :

il ne faut pas s'imaginer, même aujourd'hui, que dans l'étude de l'Histoire Naturelle on doive se borner uniquement à faire des descriptions exactes & à s'assurer seulement des faits particuliers, c'est à la vérité, & comme nous l'avons dit, le but essentiel qu'on doit se proposer *d'abord* ; mais il faut tâcher de *s'élever à quelque chose de plus grand & plus digne* encore de nous occuper, c'est de *combinaison des observations*, de *généraliser les faits*, de les *lier ensemble par la force des analogies*, & de tâcher d'arriver à ce haut degré de connoissance où nous pouvons juger que les effets particuliers dépendent d'effets plus généraux, où nous pouvons comparer la Nature avec elle-même dans ses grandes opérations, & d'où nous pouvons enfin nous ouvrir des routes pour perfectionner les différentes parties de la Physique. Une grande mémoire, de l'assiduité & de l'attention suffisent pour arriver au premier but ; mais il faut ici *quelque chose de plus*, il faut des vûes générales, un coup d'œil ferme & un raisonnement formé plus encore par la réflexion que par l'étude ; il faut enfin cette qualité d'esprit qui nous fait saisir les rapports éloignés, les rassembler & en former un corps d'idées raisonnées, après en avoir apprécié au juste les vraisemblances & en avoir pesé les probabilités ¹⁵⁴.

Si, comme Buffon le réitère à la toute fin de son « Premier discours », « la vraie méthode de conduire son esprit dans ces recherches, c'est d'avoir recours aux observations, de les rassembler, d'en faire de nouvelles, & en assez grand nombre pour nous assurer de la vérité des faits principaux » pour ensuite « tâcher de les généraliser & de bien distinguer ceux qui

¹⁵¹ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 7.

¹⁵² *Ibid.*, p. 12 [nous soulignons].

¹⁵³ *Ibid.*, p. 49 [nous soulignons].

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 50-51 [nous soulignons]. Jacques Roger avait souligné l'importance de cette séquence remarquable qui « définit l'idéal intellectuel de Buffon, l'idéal d'une science qui tire sa dignité à la fois de la noblesse de son objet, les grandes opérations de la nature, et de la supériorité des facultés humaines qu'elle met en œuvre » (*Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIII^e siècle*, *op. cit.*, p. 532).

sont essentiels de ceux qui ne sont qu'accessoires au sujet que nous considérons » et « *les lier ensemble par les analogies*, confirmer ou détruire certains points équivoques, par le moyen des expériences, former son plan d'explication sur *la combinaison de tous ces rapports*, & les présenter dans l'ordre le plus naturel ¹⁵⁵», alors nous pouvons proposer que l'invention (ou la découverte) est un élément primordial de la « fabrique » des descriptions animalières : elle sous-tend la poétique de l'*Histoire des quadrupèdes*.

Essayons de relier ces dernières remarques au diagramme proposé par Benoît De Baere. D'une part, lorsque Buffon exercera son esprit critique sur ses innombrables sources, compilées avant de commencer la construction de ses descriptions animalières, et qu'il proposera de nouvelles hypothèses à propos de la conformation, de la taxinomie ou du comportement des quadrupèdes, ce sera à partir des « “instruments” [...] regroupés dans les ensembles “observation” et “médiation” [qui] ne relèvent pas de l'*inventio* au sens strict puisqu'ils ne permettent pas de trouver de nouveaux savoirs » ; cependant, ces observations et ces lectures, qui constituent des étapes nécessaires du processus de création, seront considérées « comme autant de techniques essentielles à l'*ars inveniendi* ¹⁵⁶ ». En effet, le naturaliste doit inexorablement rendre pensable son corps d'observations, et le structurer en utilisant le langage comme médiateur afin de permettre la circulation des savoirs et leur mémorisation. C'est précisément dans le processus de médiation que la lecture vient compléter les observations de notre naturaliste à la « vûe courte » : si nous admettons que de grandes portions des « tableaux d'histoire » reposent plus sur un énorme travail de compilation critique que sur des observations directes, nous devons convenir que la lecture pourra même parfois suppléer l'observation dans le processus de l'*ars inveniendi* ¹⁵⁷. D'autre part, en aval de l'*ars inveniendi*, l'imagination — faculté la plus

¹⁵⁵ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 61-62 [nous soulignons].

¹⁵⁶ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon*, *op. cit.*, p. 138.

¹⁵⁷ Rappelons que « le corps d'observations dont la cosmogonie de Buffon dépend est doublement tributaire du langage : c'est la *lecture* qui lui permet de compléter ses propres observations (assez peu nombreuses, d'ailleurs) par les découvertes d'autres savants, et c'est par la *description* qu'il les intègre dans son œuvre » (*ibid.*, p. 138 [souligné dans le texte]). Est-il nécessaire de rappeler que, en ce qui a trait aux descriptions animalières, c'est la plupart du temps grâce aux yeux des autres que Buffon pourra intégrer ces observations mises en relation avec ses propres lectures ? Buffon « recherchait l'entretien des hommes qui pouvaient lui apporter quelques observations ou qui avaient beaucoup étudié et vu » (Paul-Marie Grinevald, « Les effigies de Buffon », *art. cit.*, p. 46).

importante de l'invention ¹⁵⁸ — est bien au cœur des préoccupations méthodologiques de Buffon ¹⁵⁹. Mais, comme toute analogie n'est pas porteuse de sens ou productrice de savoirs, il n'y a pas lieu de s'étonner du fait qu'un aspect important de la poétique des descriptions animalières consistera en une critique pointue de tous les naturalistes, voyageurs ou correspondants qui ne « savent aussi peu juger de la force d'une vérité, que des justes limites d'une analogie comparée ¹⁶⁰ ».

Cela revient à dire que, pour le seigneur de Montbard, il importe que l'imagination soit encadrée par certains garde-fous, garantis par une discipline nécessaire « pour conduire son esprit », qui « soutient l'ordre même des choses, qui guide notre raisonnement, qui éclaire nos vûes, les étend & nous empêche de nous égarer ¹⁶¹ », et qui s'avère « le fondement de la vraie méthode de conduire son esprit dans les sciences ¹⁶² ». La méthode ou *ars inveniendi* ne peut être analysée judicieusement sans tenir compte de l'art du jugement ou *ars iudicandi*. Nos analyses viseront donc à vérifier comment s'articule la méthode — l'*ars inveniendi* — à l'invention, et comment « les préceptes de l'*ars iudicandi* délimitent les cadres à l'intérieur desquels l'*ars inveniendi* (la méthode) peut opérer ¹⁶³ ». Nous serons ainsi en mesure d'évaluer comment, au cœur même de sa pratique littéraire et scientifique, Buffon propose une pensée cohérente régie par la « discipline de l'imagination ¹⁶⁴ ». Par le fait même, nous verrons aussi comment la *rhétorique profonde* (ou poétique) organise l'imaginaire scientifique de Buffon : lorsqu'il présente de nouvelles découvertes dans ses

¹⁵⁸ Selon Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon, op. cit.*, p. 153, note 170.

¹⁵⁹ Par exemple, en s'attaquant à la nomenclature de Linné, plus précisément à sa division en cinq ordres des êtres animés qu'il considère explicitement « très-mal imaginée » (« Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 39), Buffon ne propose-t-il pas, implicitement, qu'il existe une manière de *très bien* imaginer ?

¹⁶⁰ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 10.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 51.

¹⁶² *Ibid.*, p. 61.

¹⁶³ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon, op. cit.*, p. 17. Mentionnons à cet égard qu'il s'agit d'une inversion de la séquence des techniques proposées par Cicéron : le juriste devait inventer avant de juger (*invenire* et *iudicare* étant des étapes successives dans la construction d'un argument) — « [...] the ideal orator is advised to find the arguments to use in a given case with the help of Aristotelian loci and, at a second stage, to judge them as to their suitability and soundness » (Tobias Reinhardt, dans Marcus Tullius Cicero, *Topica*, 2003, p. 192).

¹⁶⁴ Nous chercherons à démontrer, comme Benoît De Baere l'a fait à propos de la cosmogonie, si, dans les descriptions animalières, l'imagination de Buffon est « disciplinée par les exigences que posent son épistémologie et le corps d'observations dont il dispose, d'une part, et par un ensemble de préférences poétiques, d'autre part » (*La pensée cosmogonique de Buffon, op. cit.*, p. 16).

« tableaux d'histoire », le naturaliste se réfère à un modèle créatif dans lequel l'*ars inveniendi* et l'*ars iudicandi* se tiennent en équilibre.

Quelques précisions s'imposent toutefois à propos du recours aux notions d'*ars iudicandi* (l'art du jugement) et d'*ars inveniendi* (l'art de l'invention, ou la méthode). Tout d'abord, l'opposition entre *ars inveniendi* et *ars iudicandi* est connue depuis Cicéron qui, dans la *Topique*, s'y réfère pour nommer ces deux parties qu'il importe de distinguer dans toute « méthode d'exposition soignée du discours rationnel ¹⁶⁵ ». Cependant, la topique de l'invention avancée alors par Cicéron est une adaptation dérivée de la discussion proposée par Aristote dans ses *Topiques* et sa *Rhétorique*, et se veut en résumé une réinterprétation des *loci* aristotéliens destinée principalement aux juristes ¹⁶⁶. Ainsi, et bien que l'invention et le jugement soient des techniques à la disposition de ceux qui élaborent une argumentation, et que la « *ratio disserendi* » inclue la *ratio* et l'*oratio* (la dialectique et la rhétorique) et suppose un art de la découverte et un art de l'argumentation, ces notions n'étaient alors aucunement compatibles avec l'élaboration du discours scientifique ¹⁶⁷. Ce n'est qu'au début du XVII^e siècle, avec le *Novum organum* de Francis Bacon ¹⁶⁸, que l'*ars inveniendi* dépasse les *loci* identifiés par Cicéron et est suffisamment développé pour constituer une philosophie de l'inventivité apte à s'étendre au domaine des sciences.

¹⁶⁵ « *Cum omnis ratio diligens disserendi duas habeat artes, unam inveniendi alteram iudicandi* » (Marcus Tullius Cicero, *Topica*, 2003, § 6, p. 118). Nous donnons la traduction anglaise de Tobias Reinhardt : « All methodical treatment of rational discourse involves two skills, invention and judgement » (dans *ibid.*, p. 119).

¹⁶⁶ « The *loci* in Cicero's *Topica* derive in the last instance from the *τόποι* Aristotle discusses in his *Top.* and *Rhet.* » (Tobias Reinhardt, dans *ibid.*, p. 18). Puis, plus loin : « Cicero's *loci* reflect a post-Aristotelian tradition of rhetorical *τόποι* which have been rearranged and supplemented with the help of *Top.* and other sources » (*ibid.*, p. 28-29).

¹⁶⁷ Comme le précise Reinhardt, rhétorique et topique sont deux disciplines différentes de la démonstration scientifique : « both disciplines, unlike scientific demonstration, are not intended to establish truths, but rather aim at making the best possible case for a certain claim » (*ibid.*, p. 22). Dans le même ordre d'idées, Balthazar Gibert donna, en 1730, une définition restrictive de la rhétorique classique — « l'art de bien dire » — qu'il distingue non seulement de la science et de la topique, mais aussi de la grammaire — « l'art de parler » — et de la dialectique — « l'art de discourir » (*La rhétorique ou Les règles de l'éloquence*, 2004, p. 76).

¹⁶⁸ Selon Michel Malherbe et Jean-Marie Pousseur, « Bacon, reprenant la tradition de l'art de la mémoire et transposant la théorie dialectique des lieux, renouvelée par la Renaissance, se bornerait à traiter l'invention scientifique sur le modèle de l'invention rhétorique » (« Introduction », dans Francis Bacon, *Novum Organum*, 1986, p. 48).

De plus, précisons que nous avons renoncé à utiliser les expressions « *context of discovery* » et « *context of justification* » que les philosophes et historiens des sciences anglo-saxons actuels ont substitué à l’opposition *ars inveniendi* et *ars iudicandi*. En effet, comme le souligne Alexander Bird, pour ces critiques modernes, les règles de la méthode scientifique ne s’appliquent qu’au « contexte de justification » ; en conséquence, le fait de proposer une hypothèse ne relèverait pas de la méthode, contrairement au fait de la tester, de l’évaluer et de la confirmer ¹⁶⁹. Une telle approche a comme principale conséquence de placer le « contexte de découverte » — la manière dont les savants formulent leurs hypothèses — en dehors de la méthode, voire de l’histoire des sciences. C’est pourquoi nous avons plutôt opté pour une approche dérivée de la *rhétorique profonde*, qui a ici un avantage indéniable : elle reconnaît l’importance des *loci* pour l’invention, et permet d’aborder le texte scientifique par une approche plus « littéraire ».

*

* *

Nous tenterons finalement de compléter l’appareil conceptuel proposé par Benoît De Baere en y incorporant un élément sur lequel nous aimerions insister particulièrement : le génie. En effet, qu’il soit considéré comme un talent supérieur (d’origine divine ou naturelle), ou encore comme une des opérations de l’entendement dont l’imagination est la source est principale ¹⁷⁰, le génie est un agent polyvalent, qui nous est apparu à la fois comme « courroie de transmission » entre l’*ars inveniendi* et l’*inventio*, et comme assistant indispensable aux opérations de vérification de l’*ars iudicandi* : il favorise ainsi l’équilibre entre l’*ars inveniendi* et l’*ars iudicandi*. Pour reprendre les termes de Buffon, le génie serait donc cette composante nécessaire pour « s’élever à quelque chose de plus grand & plus

¹⁶⁹ « This point suggests that the scientific method can have little or nothing to say about the invention of theories, the casting of hypotheses, and the dreaming up of potential explanations. [...] Writers on method therefore distinguish between the context of discovery and the context of justification, maintaining that scientific method concerns the latter not the former. The idea is that coming up with hypotheses is not subject to rules and methods, but that the testing, evaluation, and confirmation of theories is » (Alexander Bird, *Philosophy of Science*, 1998, p. 239).

¹⁷⁰ Nous reviendrons en détails sur cette question qui occupera le dernier chapitre de notre première partie. Nous pouvons renvoyer immédiatement à la troisième section de la première partie du lumineux ouvrage publié en 1774 par le philosophe écossais Alexander Gerard : « How Genius arises from the Imagination » (*Essay on Genius*, 1970, p. 39-71).

digne », ce « quelque chose de plus » nécessaire pour « combiner les observations », « généraliser les faits », et les « lier ensemble par la force des analogies ».

Il est surprenant que la critique n'ait jusqu'ici qu'effleuré la question du génie dans la méthode buffonienne. Pourtant, le seigneur de Montbard n'avait pas hésité à recommander au journaliste Hérault de Séchelles cet exercice destiné à parfaire le style : « C'est surtout la lecture assidue *des plus grands génies* que me recommandait M. de Buffon, il en trouvait bien peu dans le monde. “Il n'y en a guère que cinq, me disait-il, Newton, Bacon, Leibniz, Montesquieu *et moi* ”¹⁷¹ ». Si Buffon parle ici de l'individu même qui possède ce talent supérieur, et suggère que le génie est l'apanage d'un nombre restreint de privilégiés dont — évidemment — il fait partie, il soulignera ailleurs l'importance de cette opération de l'entendement réservée à l'élite. Sans chercher à creuser la question — « Nous n'insistons pas sur ce point que Buffon n'a pas éclairci¹⁷² » —, Lesley Hanks a tout de même pointé cet important passage du « Discours sur la nature des Animaux », dans lequel le naturaliste montbardois fait état de deux hommes « qui auraient reçu les mêmes sensations dans le même ordre », mais chez qui « les idées résultantes seraient différentes, car elles dépend[ent] des combinaisons formées par chacun¹⁷³ », c'est-à-dire, même si Buffon ne l'écrit pas explicitement, du génie particulier à chacun :

Il y a quelques hommes dont l'activité de l'ame est telle qu'ils ne reçoivent jamais deux sensations sans les comparer & sans en former par conséquent une idée ; ceux-ci sont les plus spirituels, & peuvent, suivant les circonstances, devenir les premiers des hommes en tout genre. Il y en a d'autres en assez grand nombre dont l'ame moins active laisse échapper toutes les sensations qui n'ont pas un certain degré de force, & ne compare que celles qui l'ébranlent fortement ; ceux-ci ont moins d'esprit que les premiers, & d'autant moins que leur ame se porte moins fréquemment à comparer leurs sensations & à en former des idées ; d'autres enfin, & c'est la multitude, ont si peu de vie dans l'ame, & une si grande indolence à penser, qu'ils ne comparent & ne combinent rien, rien au moins au premier coup d'œil ; [...] ces hommes sont plus ou moins stupides, & ne semblent différer des animaux que par ce petit nombre d'idées que leur ame a tant de peine à produire¹⁷⁴.

¹⁷¹ Marie-Jean Hérault de Séchelles, *Visite à Buffon*, dans Buffon, *Discours sur le style, suivi de L'art d'écrire et de la Visite à Buffon par Hérault de Séchelles*, 1992, p. 77 [nous soulignons].

¹⁷² Lesley Hanks, *Buffon avant l'Histoire naturelle*, *op. cit.*, p. 227.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 228.

¹⁷⁴ Buffon, « Discours sur la nature des Animaux », *HN*, IV, 1753, p. 52-53. En conséquence, l'homme imbécile et l'animal se ressemblent « en ce que l'un n'a point d'ame, et que l'autre ne s'en sert point » (*ibid.*, p. 60).

À ces propos, Lesley Hanks ajoute, sans développer : « Or, justement, pour faire avancer les sciences, et étendre le domaine des connaissances, il faut “du génie”¹⁷⁵ ». Dans la suite du « Discours sur la nature des Animaux », Buffon traite explicitement du génie :

Car si tous les hommes étoient également capables de comparer des idées, de les généraliser & d'en former de nouvelles combinaisons, tous manifesteroient leur *génie* par des productions nouvelles, toujours différentes de celles des autres, & souvent plus parfaites ; tous auroient le don d'inventer, ou du moins les talents de perfectionner. Mais non : réduits à une imitation servile, la plupart des hommes ne font que ce qu'ils voient faire, ne pensent que de mémoire & dans le même ordre que les autres ont pensé ; les formules, les méthodes, les métiers remplissent toute la capacité de leur entendement, & les dispensent de réfléchir assez pour créer¹⁷⁶.

C'est cependant un peu plus loin que Buffon opère une compression spectaculaire dans laquelle l'imagination devient presque synonyme du génie :

si nous entendons par ce mot *imagination* la puissance que nous avons de comparer des images avec des idées, de donner des couleurs à nos pensées, de représenter & d'agrandir nos sensations, de peindre le sentiment, en un mot de saisir vivement les circonstances & de voir nettement les rapports éloignés des objets que nous considérons, cette puissance de notre ame en est même la qualité la plus brillante & la plus active, c'est l'esprit supérieur, *c'est le génie*, les animaux en sont encore plus dépourvus que d'entendement & de mémoire¹⁷⁷.

De même, Annie Ibrahim ne fait qu'effleurer la question : après avoir proposé que le « vaste spectacle » ou le « grand tableau¹⁷⁸ » offert par la nature serait, chez Buffon, un « véritable anti-système » se résumant à « une synthèse par analogie, que le *génie* pourra examiner d'un seul coup d'œil¹⁷⁹ », elle ne fait que pointer sans s'y attarder cet article pourtant essentiel de l'*Histoire naturelle des minéraux* où le naturaliste montbardois mentionne explicitement que « c'est au génie seul qu'il appartient de généraliser les idées particulières¹⁸⁰ » :

Cependant, il est aisé de sentir que nous ne connaissons rien que par *comparaison*, & que nous ne pouvons juger des choses & de leurs rapports, qu'après avoir fait une ordonnance de ces mêmes rapports, c'est-à-dire un système. [...] le but du Philosophe naturaliste doit donc être de *s'élever assez haut* pour pouvoir déduire d'un seul effet général, pris comme cause, tous les effets particuliers ; mais pour voir la Nature sous ce grand aspect, il faut l'avoir examinée, étudiée & *comparée* dans toutes les parties de son immense étendue ; *assez de génie, beaucoup d'étude, un peu de liberté de penser sont trois attributs sans*

¹⁷⁵ Lesley Hanks, *Buffon avant l'Histoire naturelle*, op. cit., p. 228.

¹⁷⁶ Buffon, « Discours sur la nature des animaux », *HN*, IV, 1753, p. 68 [nous soulignons].

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 68-69 [nous soulignons].

¹⁷⁸ Il s'agit d'expressions que l'auteure emprunte à Buffon dans « Du fer », *HNM*, II, 1783, p. 346.

¹⁷⁹ Annie Ibrahim, « La pensée de Buffon : système ou anti-système ? », *Buffon 88*, op. cit., p. 186.

¹⁸⁰ Buffon, « Du Fer », *HNM*, II, 1783, p. 346.

lesquels on ne pourra que défigurer la Nature, au lieu de la représenter : je l'ai souvent senti *en voulant la peindre*, & malheur à ceux qui ne s'en doutent pas ! leurs travaux, loin d'avancer la science, ne font qu'en retarder les progrès ; de petits faits, des objets présentés par leurs faces obliques ou vus sous un faux jour, des choses mal-entendues, des méthodes scholastiques, de grands raisonnements fondés sur une métaphysique puérile ou sur des préjugés, sont les matières sans substance des ouvrages de l'écrivain sans *génie* ; ce sont autant de tas de décombres qu'il faut enlever avant de pouvoir construire. Les sciences seroient donc plus avancées si moins de gens avoient écrit ; mais l'amour-propre ne s'opposera-t-il pas toujours à la bonne-foi ! L'ignorant se croit suffisamment instruit ; celui qui ne l'est qu'à demi, se croit plus que Savant, & tous s'imaginent avoir du *génie* ou du moins assez d'esprit pour en critiquer les productions ; [...] c'est le *génie* seul qui peut faire cette ordonnance, c'est-à-dire un système en tout genre, parce que c'est au *génie* seul qu'il appartient de *généraliser* les idées particulières, de réunir toutes les vues en un faisceau de lumière, de se faire de nouveaux aperçus, de saisir les rapports fugitifs, de rapprocher ceux qui sont éloignés, de former de nouvelles *analogies*, de *s'élever enfin assez haut*, & de s'étendre assez loin pour embrasser à la fois tout l'espace qu'il a rempli de sa pensée ; c'est ainsi que le *génie* seul peut former un ordre systématique des choses & des faits, de leurs combinaisons respectives, de la dépendance des causes & des effets ; de sorte que le tout rassemblé, réuni, puisse représenter à l'esprit un grand tableau de spéculations suivies, ou du moins un vaste spectacle dont toutes les scènes se lient & se tiennent par des idées conséquentes et des faits assortis ¹⁸¹.

Ce long mais néanmoins nécessaire extrait est important dans la mesure où il est publié à la fin de la carrière de Buffon, à un moment où l'essentiel de l'*Histoire des quadrupèdes* est déjà derrière lui, hormis les « Additions » que contiendront les volumes VI et VII du *Supplément*. Outre les multiples occurrences du terme *génie* que nous avons soulignées, il s'agit d'une formidable synthèse de la méthode buffonienne centrée sur la logique de la comparaison et l'analogie. Un des seuls critiques à avoir saisi l'importance du rôle du génie dans la méthode buffonienne est Georges Gusdorf. À partir de l'extrait sur le fer cité ci-dessus, il affirme que l'étude (ou la connaissance objective) s'inscrit chez Buffon entre deux composantes de nature différente : « le “génie”, qui représente la puissance spéculative personnelle, la capacité de regrouper en un ensemble les données éparses, et la “liberté de penser”, formule qui évoque les droits à l'imagination, la possibilité d'en appeler même de l'autorité des faits à l'évidence supérieure de l'intuition ¹⁸²».

Ainsi s'achève la chaîne des termes qui nous accompagneront dans notre réflexion sur la fabrique des descriptions animalières : de la « vûe courte » au génie, en passant par la mémoire, la lecture, l'imagination et le jugement, nous examinerons comment ces éléments s'articulent dans l'*ars inveniendi* et l'*ars iudicandi* maintenus en équilibre par une

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 344-346 [nous soulignons].

¹⁸² Georges Gusdorf, *Dieu, la nature, l'homme au siècle des Lumières*, 1972, t. V, p. 273.

discipline constante de l'imagination, alors que Buffon propose, implicitement, d'imaginer pour revisiter la faune. Nous suivrons plus précisément le naturaliste à la « vûe courte » dans son parcours où, grâce à son génie, il parviendra le plus souvent à distinguer, parmi une masse de documents contradictoires, « les pensées stériles des pensées fécondes ¹⁸³ », pour proposer une nouvelle histoire des quadrupèdes qui annonce la biogéographie et l'éthologie à venir.

*

* *

Pour atteindre cet objectif, nous procéderons à une analyse en deux temps : une première partie où nous posons les bases théoriques pour nos analyses des descriptions animalières qui occuperont la deuxième partie. Il s'agira, dans le premier chapitre, de présenter le statut réservé à l'histoire naturelle au XVIII^e siècle, en examinant notamment sa constitution protéiforme qui lui permet d'intégrer de multiples cases à l'intérieur du « Système figuré des connoissances humaines » en tête de l'*Encyclopédie*, et ainsi de « s'infiltrer » entre sciences et belles-lettres. Le deuxième chapitre a l'ambition de poser, dans toute sa généralité, le problème de l'invention chez Buffon. Nous nous intéresserons à la pertinence que les notions d'*inventio* et d'*ars inveniendi* peuvent avoir pour l'analyse des descriptions animalières, en portant une attention toute particulière à la *dispositio* qui investit à la fois la *rhétorique profonde* et la méthode buffoniennes. Nous présenterons alors les différents instruments de l'invention — l'observation (collection et expérience) et la médiation par le langage (description, lecture, écriture, mémoire). Après avoir traité de la méthode, nous nous pencherons, dans le troisième chapitre, sur les retombées de l'épistémologie pour l'étude des descriptions animalières ; nous verrons comment la *philosophia naturalis* nourrit la discipline de l'imagination dans un système où l'*ars inveniendi* et l'*ars iudicandi* se tiennent en équilibre. Nous terminerons ce troisième chapitre par une réflexion générale sur la réception de l'*Histoire naturelle*, qui révèle une certaine unanimité critique : l'imagination s'avère toujours suspecte dans un ouvrage scientifique. Le quatrième chapitre est consacré à la question du génie, élément clé qui,

¹⁸³ Buffon, « Discours prononcé à l'Académie française », *SHN*, IV, 1777, p. 3-4.

selon nous, autorise Buffon à imaginer en revisitant la faune : nous dresserons tout d’abord un portrait du génie *artistique* dans l’esthétique des Lumières (en nous concentrant sur la période de l’âge encyclopédique), avant de glisser à l’étude spécifique de génie *scientifique*, en nous inspirant des travaux proposés par les théoriciens de l’esthétique écossaise ¹⁸⁴, William Duff et Alexander Gerard. De fait, bien que le génie semble occuper une place capitale dans la pensée buffonienne, il faut avouer que le seigneur de Montbard n’a pas été un grand théoricien de l’imagination. À défaut de pouvoir cerner ces concepts théoriques chez notre auteur, nous avons choisi, afin d’éviter autant que faire se peut les anachronismes, de privilégier des catégories d’analyse contemporaines à la rédaction de l’*Histoire des quadrupèdes*. Nous ne prétendons évidemment pas *expliquer* Buffon par Gerard et Duff — tout au plus suggérons-nous une *analogie* entre le système de pensée de ces théoriciens écossais et celui du naturaliste montbardois —, mais nous avons plutôt cherché à créer un cadre théorique qui, rétrospectivement, permet de mieux comprendre la manière dont l’auteur de l’*Histoire naturelle* fabrique ses quadrupèdes.

La deuxième partie sera consacrée à la construction des descriptions animalières. Les quatre chapitres, bâtis sur le mode « Buffon lecteur... », seront l’occasion de voir comment se déploie le cadre conceptuel que nous avons établi dans la première partie : depuis la critique réservée aux Anciens — principalement Aristote (chapitre 5) et Pline l’Ancien (chapitre 6) — oscillant entre le dithyrambe et la contestation respectueuse, en passant par le rejet catégorique de l’histoire naturelle renaissante (chapitre 7) et la critique pointilleuse des voyageurs, correspondants et collectionneurs des XVII^e et XVIII^e siècles (chapitre 8), nous verrons comment Buffon utilise son génie scientifique non seulement pour alimenter son *ars iudicandi*, mais aussi comme « courroie de transmission » essentielle de son *ars inveniendi*.

¹⁸⁴ Nous avons bien cherché dans l’esthétique française une semblable théorisation du génie *scientifique*, mais en vain. Comme le montrera ce quatrième chapitre, seul Diderot semble avoir amorcé ce glissement depuis les innombrables ouvrages qui, dans la France des Lumières, ont traité de la question du génie *artistique*.

PREMIÈRE PARTIE

Imaginer pour revisiter la faune

*Tu n'entraîneras pas les esprits
si tu ne les conduis pas à l'étonnement,
comme par certain charme
de la grâce et de l'agrément.*

Franciscus Junius, *De pictura ueterum* (1637)

CHAPITRE 1

L'histoire naturelle et son statut

*Ce fut un rêve tenace :
la première langue que les hommes ont parlée
fut tout ensemble musique, poésie, science.*

[...]

*Force est donc d'accepter qu'il y ait deux langages séparés,
quitte à éprouver la nostalgie d'un état de non-séparation,
historiquement antérieur à l'essor de la science moderne, —
ou quitte encore à essayer de discerner, dans le but lointain
que visent séparément la science et l'art, un point de
convergence où il se réuniraient : le sens.*

Jean Starobinski ¹

Difficile à définir et à situer précisément dans le champ des savoirs — d'autant plus que, depuis le milieu de XIX^e siècle, son déclin s'est amplifié au point de la confiner aujourd'hui au musée —, l'histoire naturelle, au siècle des Lumières, chevauche ces frontières de toute façon mal définies entre les sciences et les belles-lettres, contaminée à la fois par un curieux mélange d'allusions mythologiques et poétiques, de descriptions scientifiques, de principes philosophiques et théologiques, de tables arithmétiques et d'observations détaillées, voire d'« intuitions confuses ² » où s'entremêlent les grands courants de l'époque (matérialisme, sensualisme, empirisme et vitalisme, entre autres). Dès lors, la faveur incontestable dont jouit l'histoire naturelle au XVIII^e siècle ne doit pas masquer la difficulté qu'il y a à en donner une définition précise ; si bien que l'on se contente généralement d'une signification très large de la discipline, qui se résume à répertorier les activités de ceux qui, après avoir observé la nature (minéraux, plantes et animaux), en ont donné la description ³ et établi une classification, non sans y inclure par

¹ Jean Starobinski, « Langage poétique et langage scientifique », *Diogène*, 1977, n^o 100, p. 139 et 143 [souligné dans le texte]. Précisons que c'est ce que tentera Kant dans la *Critique du jugement*. Voir à ce sujet : Eric Weil, *Problèmes kantien*s, 1982, p. 57-107.

² Frédéric Charbonneau, *L'art d'écrire la science. Anthologie de textes savants du XVIII^e siècle français*, 2005, p. 13.

³ Mentionnons qu'une des facettes qui témoigne de l'originalité de l'*Histoire des quadrupèdes* est l'importance, au cœur de la description, de la portion consacrée à « l'étude des mœurs et des industries animales » (Pascal Duris, article « Histoire naturelle », *Dictionnaire européen des Lumières*, 1997, p. 545).

exemple des réflexions sur les théories de la génération et de la terre, la cosmogonie ou l'anthropologie.

Une imprécision supplémentaire, s'ajoutant à cette définition plutôt élastique de la discipline, émane des naturalistes mêmes qui, il importe de le souligner, n'étaient pas tous des académiciens experts ; ils formaient un groupe hétérogène majoritairement composé d'amateurs (collectionneurs, explorateurs, voire simples lecteurs passionnés), qui incluait aussi souverains, magistrats, ecclésiastiques, artistes et gens de lettres⁴. Hommes de science s'adressant aux honnêtes gens ou simples amateurs frottés de physique ou d'anatomie, drapés de leurs qualités d'observateurs ou d'expérimentateurs⁵, ils visaient tous un objectif commun : plaire au public avec une œuvre savante dont il fallait mousser la diffusion afin de financer l'entreprise. Dans ce contexte où, surtout depuis la fin du XVII^e siècle, on ne posait souvent « aucune différence radicale entre l'écriture de la science, celle de la philosophie et des Belles-Lettres⁶ », mêmes les savants exposaient volontiers leurs hypothèses ou leurs théories sous des formes que nous nommerions aujourd'hui philosophiques ou littéraires. En rupture avec la pensée classique qui avait consacré les mathématiques comme discipline reine, les sciences de la vie se développeront au cours du XVIII^e siècle parallèlement à l'émergence d'une « nouvelle

⁴ « There are no simple lines of distinction between writers, collectors, curators, readers, merchants, and lecturers, nor between the institutional and domestic practice of natural history, at whatever point along the social scale one looks, except perhaps at the very top. For most members of polite society, efforts to obtain patronage, positions, royal or municipal *titres* and *brevets* often involved publication, since the renown of a protégé reflected upon the patron. [...] The participation in the literary world was increasingly linked to participation in polite society, so that patronage success and public esteem were coming to be ever more closely articulated » (Emma C. Spary, « The "Nature" of Enlightenment », dans William Clark, Jan Golinski et Simon Schaffer (dirs.), *The Sciences in Enlightened Europe*, 1999, p. 288 [souligné dans le texte]).

⁵ Daniel Roche a bien résumé l'effervescence confuse qui régnait à travers la disparité de tous ceux qui touchaient à l'histoire naturelle et dont les travaux, qui avaient des répercussions jusque dans le monde des académies provinciales, contribuèrent tout de même à la promotion de cette science populaire : « both curiosity and science based upon precise observations and experiments ; both the taste for the extraordinary and the concern to establish true facts [...]. The practices of provincial amateurs, and their fundamentally utilitarian goal, brought closer, as much as they distanced, the rational ideal of a science based on the rejection and articulation of facts, rather on their accumulation » (« Natural History in the Academies », *art. cit.*, p. 130 et 142).

⁶ Claudine Cohen, « Rhétoriques du discours scientifique », dans Jean Gayon, Jean-Claude Gens et Jacques Poirier (dirs.), *La rhétorique : enjeux de ses résurgences*, 1998, p. 133. Pour un aperçu de cette rencontre entre attitude intellectuelle et conduite sensuelle, entre anatomie du cœur et sciences de la nature, illustrant cette zone mitoyenne entre celle d'une raison appauvrie en simple technique et celle d'une spiritualité qui se prétendrait affranchie de toute raison, voir Michel Delon, *Sciences de la nature et connaissance de soi au siècles des Lumières*, 2008.

alliance entre le bien penser et le bien dire ⁷», popularisée depuis les *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686) de Fontenelle. Comme l'a résumé Ernst Cassirer :

À l'esprit comptable, ordonnateur et calculateur, à l'esprit du rationalisme du XVII^e siècle, s'oppose maintenant une nouvelle tendance, celle de s'emparer du réel dans toute sa richesse, de s'y abandonner naïvement, sans souci de savoir si cette richesse se laisse définir par des idées claires et distinctes, se laisse mesurer et compter ⁸.

Par ailleurs, le critique doit constamment résister à la tentation de projeter les critères actuels de scientificité sur l'état des connaissances d'un XVIII^e siècle où l'on a cherché à faire bénéficier la science d'un lustre emprunté aux belles-lettres. Il s'agit, de toute évidence, d'un mouvement contraire à celui du XIX^e siècle où, notamment chez Balzac et Zola, on s'ingéniera à faire jouir le roman du prestige de la science. Il y a en effet de grandes différences existant entre le monde des Lumières, où un certain « anthropocentrisme méthodologique ⁹ » fait que l'homme devient le centre de toute chose ¹⁰, cependant que l'on accepte le vraisemblable — voire la conjecture — dans la science, et le positivisme du XIX^e siècle dominé par l'impérialisme scientifique et technologique qui joute les sciences naturelles. Les traits complexes de cette notion de science au XVIII^e siècle ¹¹, tout comme le terme *scientifique*, restent d'ailleurs à préciser :

Si les Lumières ont été un grand phénomène historique et culturel fondé sur l'usage critique de la raison humaine en vue de l'émancipation de l'homme par l'homme, alors les discours et les représentations élaborés par ce système culturel complexe offrent aux yeux de l'historien un caractère hétérogène et elles présentent une richesse et une variété de positions qui s'accordent mal avec l'idée selon laquelle les Lumières se réduisent à la raison

⁷ Michel Delon, « Préface », dans Frédéric Charbonneau, *L'art d'écrire la science*, *op. cit.*, p. 1.

⁸ Ernst Cassirer, *La philosophie des Lumières*, 1986, p. 125.

⁹ Colas Duflo et Pierre Wagner, « La science dans l'*Encyclopédie* », dans Pierre Wagner (dir.), *Les philosophes et la science*, 2002, p. 231.

¹⁰ Est-il besoin de rappeler cette séquence célèbre de Diderot, qui synthétise admirablement le projet encyclopédique ? — « C'est la présence de l'homme qui rend l'existence des êtres intéressante ; & que peut-on se proposer de mieux dans l'histoire de ces êtres, que de se soumettre à cette considération ? Pourquoi n'introduirions-nous pas l'homme dans notre ouvrage, comme il est placé dans l'univers ? Pourquoi n'en ferions-nous pas un centre commun ? [...] L'homme est le terme unique d'où il faut partir, & auquel il faut tout ramener, si l'on veut plaire, intéresser, toucher jusque dans les considérations les plus arides & les détails les plus secs. Abstraction faite de mon existence & du bonheur de mes semblables, que m'importe le reste de la nature ? » (article « Encyclopédie (*Philosoph.*) », *Encyclopédie op. cit.*, 1755, t. V, p. 64).

¹¹ Un excellent résumé de l'évolution historique du terme *science* est présenté par Pierre Wagner dans l'« Introduction » à l'ouvrage *Les philosophes et la science*, *op. cit.*, p. 9-65.

scientifique et ne sont qu'un épisode — pour important et décisif qu'il soit — de la naissance de la science moderne en Occident ¹².

Ce mouvement scientifique initié depuis la révolution baconienne subira de grandes transformations au cours du XVIII^e siècle ; celles-ci seront favorisées notamment par l'institutionnalisation et la professionnalisation des réseaux de savants, de même que par le développement des académies européennes toutes tournées vers l'Académie des sciences parisienne, reconnue comme capitale de la « République des Sciences ». Les savants, au début d'un long périple qui les conduira au XIX^e siècle à faire de la recherche scientifique une profession, ont alors « le sentiment d'appartenir à une communauté puissante et révérée, désormais identifiée sur le plan social et culturel depuis que les souverains ont formellement reconnu l'utilité publique des sciences ¹³ ». L'homme de science appartient de plus en plus à une nouvelle élite qui prend sa juste place aux côtés du théologien, du lettré, du philosophe ; il peut désormais jouir des protections, financements et privilèges accordés par les souverains. Buffon incarne parfaitement cette nouvelle figure tout à fait originale, différente du savant imaginé par Bacon et par les scientifiques du XVII^e siècle :

un intellectuel qui, organiquement intégré dans l'appareil d'État, acceptait entièrement la logique et les valeurs d'une société hiérarchisée, normative, organisée selon des ordres, des catégories et des corps se distinguant les uns des autres par les prérogatives, les honneurs, l'omniprésence du privilège et du rang ¹⁴.

Buffon a certes su s'incorporer dans ce système hiérarchique, mais sa nomination au poste prestigieux d'intendant du Jardin du Roi n'alla pas sans provoquer un certain scepticisme : d'aucuns n'hésiteront pas à rappeler que son admission comme « Adjoint-Mécanicien » à l'Académie des sciences en 1733 lui garantissait peut-être une certaine crédibilité en ce qui a trait aux questions relatives à la résistance du bois, mais ils s'interrogeront du même élan sur la compétence du nouvel intendant en zoologie. À cette crise de légitimité scientifique s'ajoute la posture même du naturaliste qui va, peut-être plus que le chimiste, le géomètre ou l'astronome, participer de ce transfert de capital symbolique en « revêtant la dégainé de

¹² Vincenzo Ferrone, « Science », dans Vincenzo Ferrone et Daniel Roche (dirs.), *Le monde des Lumières*, 1999, p. 331.

¹³ *Ibid.*, p. 332.

¹⁴ Vincenzo Ferrone, « L'homme de science », dans Michel Vovelle (dir.), *L'homme des lumières*, 1996, p. 214.

l'écrivain pour se présenter au public, s'efforçant de rendre par là [son] savoir attrayant ¹⁵». Sans renier le mouvement général par lequel les Lumières comptaient dissiper ignorance et préjugés afin qu'advienne un jour le bonheur sur terre, les naturalistes écrivaient souvent pour attirer le lectorat selon des stratégies où leur sujet était modulé pour être plus « commercialisable ». À la recherche de la gloire ou de la fortune, ces derniers devaient viser un plus large public que celui de l'Académie des sciences. L'histoire naturelle, incluant des textes qui visaient à la fois la persuasion et la diffusion d'un savoir, aura donc été, à tout le moins en partie, une « entreprise rhétorique ¹⁶» dont Buffon fut peut-être le plus célèbre représentant.

Cet aspect commercial indéniable qui sous-tend le projet buffonien ne devrait cependant pas mettre en cause la sincérité et la profondeur de la défense du caractère scientifique de l'*Histoire naturelle*, dont l'essentiel de la méthode est explicitement revendiquée dans la conclusion du « Premier discours » :

Lorsque les sujets sont trop compliqués pour qu'on puisse y appliquer avec avantage le calcul & les mesures, comme le sont presque tous ceux de l'Histoire Naturelle & de la Physique particulière, il me paroît que la vraie méthode de conduire son esprit dans ces recherches, c'est d'avoir recours aux observations, de les rassembler, d'en faire de nouvelles, & en assez grand nombre pour nous assurer de la vérité des faits principaux, & de n'employer la méthode mathématique que pour estimer les probabilités des conséquences qu'on peut tirer de ces faits ; surtout il faut tâcher de les généraliser & de bien distinguer ceux qui sont essentiels de ceux qui ne sont qu'accessoires au sujet que nous considérons ; il faut ensuite *les lier ensemble par les analogies*, confirmer ou détruire certains points équivoques, par le moyen des expériences, former son plan d'explication sur *la combinaison de tous ces rapports*, & les présenter dans l'ordre le plus naturel ¹⁷.

Nonobstant ce leitmotiv, le statut scientifique de l'histoire naturelle a toujours fait problème, notamment si l'on considère que, depuis les débuts de l'Europe moderne, le

¹⁵ Frédéric Charbonneau, *L'art d'écrire la science*, op. cit., p. 8.

¹⁶ Il s'agit de notre traduction des expressions « marketeable » et « rhetorical enterprise », proposées par Jeff Loveland (*Rhetoric and natural history. Buffon in polemical and literary context*, 2001, p. 7 et 8). L'auteur avait déjà émis dans cette veine : « In absence of clear-cut boundaries regarding sub-cultures and languages, eighteenth-century natural history found a large role for rhetoric — that is, for linguistic tools for attracting and persuading readers. On the one hand there were constant debates among naturalists. The sciences have always been contentious, of course, and they remain a site of powerful if subtle forms of rhetoric » (*ibid.*, p. 1). De manière similaire, Nicholas Jardine et Emma C. Spary, précisent : « Literary practices are conventions of genre, representation and persuasion ; in natural history [...], these include, along with rational argumentation, the gamut of rhetorical and aesthetic forms of persuasion — appeal to historical precedent, to the interest, self-esteem and taste of the reader » (« The Natures of Cultural History », dans Nicolas Jardine, James A. Secord et Emma C. Spary (dirs.), *Cultures of Natural History*, op. cit., p. 8).

terme *science* était couramment utilisé en un sens très large qui comprenait le savoir en général et non seulement le savoir scientifique. Cependant, la « deuxième révolution scientifique ¹⁸ » — qui se déploiera parallèlement à l'industrialisation foisonnante du XIX^e siècle — se profile déjà dans les derniers tiers du XVIII^e siècle, alors que le triomphe des activités scientifiques dans les salons et les gazettes illustre la transformation en profondeur de l'imaginaire collectif de l'époque et tend à légitimer le savoir scientifique au point de le rendre presque synonyme de science. Ce mouvement est perceptible notamment dans les académies provinciales françaises qui étaient, au début du siècle de Lumières, « majoritairement sensibles aux lettres ¹⁹ », alors qu'elles consacrent, dans la période prérévolutionnaire, plus de quatre-vingts pour cent de leurs travaux aux sciences. De plus, si l'on s'interroge sur les manières variées dont les philosophes, savants ou autres groupes ou écoles de pensée ont pu concevoir ou se représenter la science, diverses formes de questionnements en résultent :

Pour certains, la science est l'*état* d'un sujet connaissant en tant qu'il possède un certain savoir ; d'autres la considèrent comme une *activité* pratiquée par des groupes de chercheurs ou par une collectivité savante ; d'autres encore la regardent comme un *système d'énoncés* qui expriment des propositions vraies ; elle est aussi parfois décrite comme une *méthode de recherche* pour la production des connaissances ou comme un *ensemble de disciplines constituées* qui déterminent autant de domaines différents du savoir. Selon le point de vue adopté, les questions que soulève la science ne sont pas les mêmes ²⁰.

Si, plus précisément, certaines de ces questions peuvent sembler conduire à une quadrature du cercle — par exemple « L'histoire naturelle est-elle une science de la nature ? ²¹ » ou encore « À quoi pense l'histoire naturelle ? ²² » —, elles permettent néanmoins de mesurer le malaise qu'il y a à employer l'adjectif *scientifique* (plutôt que *savant*) dans une discipline comme l'histoire naturelle sans faire preuve d'anachronisme. En effet, « l'adjectif *scientifique* ou le substantif anglais *scientist* ne voient leur usage se répandre qu'au

¹⁷ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 61-62 [nous soulignons].

¹⁸ Vincenzo Ferrone, « L'homme de science », *art. cit.*, p. 231.

¹⁹ *Id.*

²⁰ Pierre Wagner, « Introduction », dans Pierre Wagner (dir.), *Les philosophes et la science*, *op. cit.*, p. 9-10 [souligné dans le texte].

²¹ Thierry Hoquet, « L'histoire naturelle est-elle une science de la nature ? », *Corpus*, 2001, n° 40, p. 117-165.

²² Benoît De Baere, « À quoi pense l'histoire naturelle ? Les enjeux de la description de la nature au XVIII^e siècle », dans Jan Herman, Paul Pelckmans & Nathalie Kremer (dirs.), *Études de littérature française du XVIII^e siècle*, 2006, p. 33-40.

XIX^e siècle ²³», alors que *savant*, *physicien* — dans une acception différente d’aujourd’hui qui inclut par exemple les *sciences de la vie* — ou *philosophe naturel* — expression évocatrice même s’il s’agit d’un anglicisme dérivé du *natural philosopher* d’inspiration baconienne — sont employés alternativement par les acteurs du siècle des Lumières pour désigner les naturalistes. En somme, s’il est banal de dire aujourd’hui que la science contemporaine s’appuie sur la théorie et l’expérience, il ne faut pas perdre de vue qu’au XVIII^e siècle se superposent des formes de preuves expérimentales fort diverses qui s’enchevêtrent selon un motif historique complexe, notamment en histoire naturelle, considérée au XVIII^e siècle comme « la plus populaire de toutes les sciences ²⁴ ». Si bien qu’encore aujourd’hui, Buffon reste pour certains critiques un « popularisateur » de l’histoire naturelle, dont les spéculations scientifiques ont été souvent réduites, notamment par ses pairs de la communauté savante des Lumières, à de simples hypothèses d’amateur ²⁵.

Certains critiques proposeront donc une durée de vie limitée à l’histoire naturelle, en la balisant en amont par la vision « emblématique » de la nature (jusqu’à la fin de la Renaissance) et en aval par les sciences naturelles qui s’épanouiront au XIX^e siècle. D’ailleurs l’expression *histoire naturelle* — traduction littérale de la *Naturalis historia* de Plin l’Ancien — apparaît en français dans la deuxième moitié du XVI^e siècle, avant de disparaître au XIX^e siècle dans l’éclatement de la discipline en différents champs de savoir. C’est paradoxalement cette durée de vie relativement brève qui aurait contribué à entretenir une illusion d’unité et de cohérence démentie dès qu’on tente de la caractériser ²⁶. Ainsi, l’histoire naturelle, difficilement réductible à un corps de connaissances précis, aurait une

²³ Christian Licoppe, *La formation de la pratique scientifique*, 1996, p. 14 [souligné dans le texte].

²⁴ « Natural history seems to enjoy a unique status among the natural sciences. While growing in reputation as an academic discipline throughout the eighteenth century, it was still viewed as a science close to the public domain, open and egalitarian. [...] This longstanding commercial success seems to distinguish natural history as the most popular of all the sciences » (Jean-Marc Drouin et Bernadette Bensaude-Vincent, « Nature for the People », dans Nicolas Jardine, James A. Secord et Emma C. Spary (dirs.), *Cultures of Natural History*, *op. cit.*, p. 408-409 [nous soulignons]).

²⁵ « Was Buffon simply a great “popularizer” of natural history ? Were his scientific speculations held in high regard by his scientific peers, or dismissed as the hypotheses of facile amateur ? » (John Lyon et Phillip R. Sloan, *From Natural History to the History of Nature*, 1981, p. x).

²⁶ C’est ce que propose Denis Reynaud, *Problèmes et enjeux littéraires en histoire naturelle au 18^e siècle*, 1988, p. 8.

existence qui correspondrait pour ainsi dire à l'*épistémè*²⁷ de l'âge classique. Selon Michel Foucault, les deux grandes discontinuités dans l'*épistémè* de la culture occidentale sont « celle qui inaugure l'âge classique (vers le milieu du XVII^e siècle) et celle qui, au début du XIX^e, marque le seuil de notre modernité²⁸ ». La contribution de Buffon précéderait donc immédiatement le moment où, dans l'espace du savoir, les configurations qui ont donné lieu aux formes diverses de la connaissance empirique sont profondément modifiées alors que la cohérence entre la théorie de la représentation — qui disparaît alors comme fondement général de tous les ordres possibles — et celles du langage et des ordres naturels, se désintègre : « le langage comme tableau spontané et quadrillage premier des choses, comme relais indispensable entre la représentation et les êtres s'efface à son tour²⁹ ». Toutefois, pour l'auteur de *l'Archéologie des sciences humaines*, même si l'histoire naturelle recèle, sous l'Ancien Régime³⁰, sa part de scientificité, Buffon ne semble pas digne de figurer au rang des naturalistes scientifiques. Le silence de Foucault à propos de Buffon est éloquent : plutôt que de mentionner l'œuvre du seigneur de Montbard, il prend pour exemple *l'Historiae naturalis de quadrupedibus libri* (1657) de Jan Jonston (1603-1675) et mentionne en note *l'Historia plantarum generalis* (1686) de John Ray (1627-1705), qui correspondent mieux à ses critères épistémologiques — sans vraiment les expliciter³¹ —, reléguant implicitement l'œuvre de l'intendant du Jardin du Roi à une simple scorie dans l'histoire de la discipline.

²⁷ Le champ épistémologique, ou l'*épistémè*, ne considère pas les connaissances « décrites dans leur progrès vers une objectivité dans laquelle notre science d'aujourd'hui pourrait se reconnaître », mais plutôt les connaissances qui, « envisagées hors de tout critère se référant à leur valeur rationnelle ou à leurs formes objectives, enfoncent leur positivité et manifestent ainsi une histoire qui n'est pas celle de leur perfection croissante, mais plutôt celles de leurs conditions de possibilité » (Michel Foucault, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, 1966, p. 13).

²⁸ *Id.*

²⁹ *Ibid.*, p. 14.

³⁰ « Toute la sémantique animale est tombée, comme une partie morte et inutile. Les mots qui étaient entrelacés à la bête ont été dénoués et soustraits : et l'être vif, en son anatomie, en sa forme, en ses mœurs, en sa naissance et en sa mort, apparaît comme à nu » (*ibid.*, p. 141).

³¹ En ce qui a trait à la zoologie, le choix de Ray, considéré comme le père de l'histoire naturelle britannique, s'impose : dans ses *Synopsis methodica animalium quadrupedum* (1693), il établit un système du monde animal, fondé sur l'anatomie, détaché le plus possible de toute charge affective, et exempt de créatures imaginaires (voir notre commentaire, chapitre 7, p. 445). Le choix de Jonston est plutôt étonnant, dans la mesure où ce dernier se consacra à des ouvrages de zoologie surtout axés sur la compilation, sans nécessairement faire preuve d'esprit critique, comme en font foi par exemple cette gravure où se côtoient indistinctement le pélican (réel) et les imaginaires phénix, harpie et griffon (voir la figure 31, *infra*, p. 450).

Nonobstant cet « oubli » foucaldien, il faudra néanmoins juger des caractéristiques de l'histoire naturelle — notamment de sa scientificité — en regard des limites de l'*épistémè* de l'Âge classique, et de ce qui les a précédées et suivies. Dans le cadre de ce travail, nous regarderons plutôt ce qui se passe en amont de l'*Histoire des quadrupèdes* — afin d'étudier ce qui a pu influencer la méthode préconisée par le seigneur de Montbard —, plutôt que d'insister sur la période qui a suivi l'Âge classique. Ce dernier changement d'*épistémè*, qui a été bien décrit par Claude Blanckaert, nous permet de comprendre la raison pour laquelle Buffon n'a eu, pour ainsi dire, aucune postérité scientifique³², et pourquoi le seigneur de Montbard a pu rétrospectivement être taxé d'amateurisme :

La science se doit d'avoir un style dépouillé, dénué de toute ambition littéraire. Dans la même logique, on est alors pour la spécialisation. D'où la naissance d'un ensemble de disciplines [...]. Plus question qu'un naturaliste espère embrasser d'un seul coup d'œil l'ensemble des connaissances sur la nature. Un généraliste comme Buffon [...] est donc considéré comme un amateur. Ce qui explique son discrédit³³.

C'est précisément cette deuxième grande discontinuité épistémologique qui sera à la source de la réévaluation des critères esthétiques et des paramètres de scientificité que l'on attribuera aux sciences naturelles du XIX^e siècle, et qui remettra parallèlement en question ceux de l'histoire naturelle au siècle des Lumières. Il nous faut donc, lorsque les naturalistes du XVIII^e siècle affirment faire œuvre scientifique, juger de cette conviction non pas en regard des critères expérimentaux qui structureront la sciences naturelles au XIX^e siècle, mais bien dans une acception épistémologique plus large, qui a accompagné le public cultivé et enthousiaste jusqu'au seuil de la Révolution³⁴. Nous pourrions ainsi mieux

³² Cette interprétation a cependant été contestée par plusieurs buffoniens au cours des dernières années. Par exemple, Yves Laissus ne manque pas de souligner que Buffon a dressé la table pour plusieurs convives qui se nourriront de ses idées au XIX^e siècle : « Sans les ériger en théories mises en forme, il [Buffon], développe, ici ou là, des idées que des naturalistes célèbres reprendront après lui en y rattachant leur nom ». Ainsi, Buffon « annonce la subordination des caractères, sur laquelle Antoine-Laurent de Jussieu construira sa “classification naturelle” du règne végétal ; l'unité de composition organique, dont Étienne Geoffroy Saint-Hilaire fera son cheval de bataille ; la corrélation des organes que Cuvier mettra à la base de son anatomie comparée. De même, sa comparaison de l'ancien et du nouveau continent préfigure la biogéographie, à la naissance de laquelle Alexander von Humboldt donnera l'élan que l'on sait » (« Buffon : un tricentenaire justement célébré », *Rayonnement du CNRS*, 2007, n° 44, p. 16).

³³ Claude Blanckaert, « Les errements d'un sort posthume », *Les cahiers de Science et Vie*, 1994, n° 23, p. 84.

³⁴ « Natural history's scope extended well beyond the boundaries of mathematization, experimentalization, and even rationalization that have often been taken to characterize the enlightenment project. Even the empiricism upon which natural historical practitioners prided themselves did not trivialize, in their view, the study of the effects of nature upon the subjective interplay of the passions. Rather than seeing the eighteenth century in the light of the nineteenth — that is to say, as a process of development toward an ideal of

comprendre par exemple les motivations de Daubenton qui, dans une envolée où l'on peut percevoir la grandiloquence de son mentor Buffon, scande :

Heureux le siècle où les sciences sont portées à un assez haut point de perfection pour que chacune des parties de l'Histoire naturelle soit devenue l'objet d'autres sciences qui concourent toutes au bonheur des hommes ; il y a lieu de croire que l'Histoire naturelle a été le principe de toutes ces sciences, & qu'elle a été commencée avant elles³⁵.

Ouverte à différents degrés de langage non spécialisé et à diverses formes de pratique expérimentale, l'histoire naturelle ne présentait pas, comme les autres sciences de laboratoire telle la chimie, cette barrière entre le milieu scientifique et le grand public. Les débats et tensions entre les divers acteurs de la discipline auront néanmoins contribué à stabiliser l'identité du naturaliste scientifique. Au sens déjà existant d'adepte de la religion naturelle, Diderot ajoute, à l'article « Naturaliste » de l'*Encyclopédie*, deux sens nouveaux : l'un est *philosophique*, d'inspiration matérialiste et athée — les naturalistes faisant partie de « ceux qui n'admettent point de Dieu, mais qui croient qu'il n'y a qu'une substance matérielle, revêtue de diverses qualités [...] essentielles³⁶ » ; l'autre est *scientifique* — un naturaliste étant un homme savant, versé « dans la connoissance des choses naturelles, particulièrement de ce qui concerne les métaux, les minéraux, les pierres, les végétaux, & les animaux³⁷ ». Nous tenterons néanmoins de préciser le statut l'histoire naturelle au XVIII^e siècle à l'aune de trois paramètres : l'ambiguïté même du syntagme *histoire naturelle*, l'étendue du champ des savoirs balisé par la discipline — telle qu'elle s'inscrit dans le système de représentation de l'entendement proposé dans l'*Encyclopédie* —, et enfin l'imbrication constitutive de cette branche multiforme du savoir avec le vaste domaine des belles-lettres.

experimental, historical inquiry into the natural world — perhaps one might treat natural history in broader terms, as it was understood and practiced by a large and enthusiastic section of polite society from 1740 until 1790 » (Emma C. Spary, « The “Nature” of Enlightenment », *art. cit.*, p. 272).

³⁵ Louis-Jean-Marie Daubenton, article « Histoire naturelle », *Encyclopédie, op. cit.*, 1765, t. VIII, p. 228. Dans le même article, Daubenton écrit aussi que l'histoire naturelle serait le tronc d'un « arbre scientifique » dont les branches en seraient les sciences dérivées (*ibid.*, p. 226).

³⁶ Denis Diderot, article « Naturaliste », *Encyclopédie, op. cit.*, 1765, t. XI, p. 39.

³⁷ *Id.*

I. L'ambiguïté du syntagme *histoire naturelle* : Diderot miroir de Buffon

Bien qu'elle soit emblématique de cet « organisme bicéphale et siamois ³⁸ » que constituent sciences et belles-lettres — et qu'elle revendique intrinsèquement la dignité de science —, l'histoire naturelle ne saurait prétendre au même statut que la cosmologie de Newton par exemple. Pour certains commentateurs, la fragilité scientifique de l'histoire naturelle serait notamment sous-tendue par le constat que, caractéristique de la discipline, le « mot *histoire*, loin de suggérer une idée de temporalité, doit s'entendre [...] dans le sens de *description* des corps naturels ³⁹ ». L'histoire naturelle ne serait donc pas à proprement parler une discipline historique : au contraire même, la plupart des naturalistes se contentent « d'étudier la synchronie des phénomènes ⁴⁰ ». Ainsi, le terme *histoire* du syntagme *histoire naturelle* est compris par plusieurs savants de l'époque dans ce sens restreint de « description et collection ⁴¹ ». Pour Georges Gusdorf, c'est ce nécessaire lien entre savoirs descriptif et approximatif qui expliquerait le retard de l'histoire naturelle dans le devenir de la pensée scientifique : le « statut épistémologique de l'histoire naturelle est celui d'une science inductive, qui ne procède pas par construction *a priori* de concepts dont elle tirerait les conséquences selon les voies de la raison démonstrative, à la manière des sciences théoriques ⁴² ». Dans la même optique, Ernst Cassirer considère que le passage nécessaire de la définition — opération valable, voire fondamentale en mathématiques — à la description — qui sous-tend la science du vivant — illustrerait la réaction des partisans et successeurs de Newton contre la physique rationnelle et la théorie logico-mathématique de Descartes qui confinait jusqu'alors à une explication strictement mécaniste de la nature. Il ne fallait plus désormais « se soucier d'*expliquer* la nature », mais il s'agissait plutôt « de

³⁸ Frédéric Charbonneau, *L'art d'écrire la science, op. cit.*, p. 5.

³⁹ Pascal Duris, « Histoire naturelle », *art. cit.*, p. 543.

⁴⁰ Benoît De Baere, « À quoi pense l'histoire naturelle ? », *art. cit.*, p. 34. Voir aussi, du même auteur, la section intitulée « Une "histoire" dont la méthodologie est anhistorique », *La pensée cosmogonique de Buffon. Percer la nuit des temps*, 2004, p. 215-220.

⁴¹ Thierry Hoquet, « L'histoire naturelle est-elle une science de la nature ? », *art. cit.*, p. 138.

⁴² Georges Gusdorf, *Dieu, la nature, l'homme, au siècle des Lumières*, 1972, p. 276.

décrire entièrement ses phénomènes⁴³». Dans le même ordre d'idées, la rencontre même entre les deux termes — *histoire* et *naturel* — constitue un oxymore, un syntagme instable :

Il y aurait d'un côté une science de la nature des choses, de l'autre l'histoire comme science des phénomènes, qui ignorerait tout de la nature (ultime, profonde, cachée) des choses et s'en tiendrait à la description (des apparences et des surfaces). Ainsi, si l'on comprend histoire naturelle comme histoire de la nature, il faut bien distinguer entre ces deux types de nature : la nature de la chose, singulière, inconnue, l'essence, qui échappe à l'approche historique ; la Nature comme ensemble de choses, le grand Pan, dont l'essence et l'unité demeurent hors de prise mais dont on peut faire l'histoire, c'est-à-dire la description au moins partielle⁴⁴.

Cependant, les « pivots⁴⁵ » de la méthode buffonienne — la « description exacte & l'histoire fidèle de chaque chose⁴⁶ » — ne peuvent être dissociés de la volonté de « combiner les observations, de généraliser les faits, de les *lier* ensemble par la force des analogies⁴⁷ ». On peut donc comprendre, au-delà des rancunes personnelles, la perplexité de certains savants — d'Alembert en tête — pour lesquels la vérité mathématique cautionnait le statut de la science, devant ces naturalistes qui, comme en témoigne l'article (non signé) « Histoire naturelle » de l'*Encyclopédie*, définissaient ainsi leur discipline : la « description des productions de la nature fait la base de son *histoire*⁴⁸ ». Jacques Roger a bien résumé comment, dans le « Discours préliminaire des éditeurs » de l'*Encyclopédie*, d'Alembert tisse sa critique à peine voilée de Buffon en réduisant la théorie de la formation des planètes à l'état de « conjecture frivole ». Pour le rigide mathématicien, le naturaliste montbardois

a répandu dans son Ouvrage, dont la réputation croît de jour en jour, cette noblesse & cette élévation de style qui sont si propres aux matières philosophiques, & qui dans les écrits du Sage doivent être la peinture de son âme. Cependant, la Philosophie, *en songeant à plaire*, paraît n'avoir pas oublié qu'elle est principalement faite pour instruire ; c'est par cette raison que le goût des systèmes, plus propre à flater l'imagination qu'à éclairer la raison, est aujourd'hui presque absolument banni des bons Ouvrages. [...] Eclairé par l'observation de la Nature, il [l'Écrivain] peut entrevoir les causes des phénomènes : mais c'est au calcul à assurer pour ainsi dire l'existence de ces causes, en déterminant exactement les effets qu'elles peuvent produire, & en comparant ces effets avec ceux que l'expérience nous

⁴³ Ernst Cassirer, *La philosophie des Lumières*, op. cit., p. 126 [souligné dans le texte].

⁴⁴ Thierry Hoquet, « L'histoire naturelle est-elle une science de la nature ? » art. cit., p. 118-119.

⁴⁵ L'expression « pivots de la vraie méthode » provient de Thierry Hoquet (*ibid.*, p. 159).

⁴⁶ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 29.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 51 [nous soulignons].

⁴⁸ Anonyme, article « Histoire naturelle », *Encyclopédie*, op. cit., 1765, t. VIII, p. 226 [souligné dans le texte]. Pour de plus amples détails sur la genèse de cet article non signé, voir notre commentaire, *infra*, chapitre 2, p. 138, note 218.

découvre. Toute hypothèse dénuée d'un tel secours acquiert rarement ce degré de certitude, qu'on doit toujours chercher dans les Sciences naturelles, & qui néanmoins se trouve si peu dans ces *conjectures frivoles* qu'on honore du nom de Systèmes⁴⁹.

Au-delà de cette « [s]ingulière façon de faire l'éloge d'un savant⁵⁰ », les réserves de d'Alembert mettent en évidence deux manières opposées de considérer la science au XVIII^e siècle, illustrant les tensions qui ont fragilisé la charpente même du projet encyclopédique⁵¹. Ces différentes conceptions de la science allaient diviser le monde des Lumières au cours du dernier tiers du siècle, avec d'un côté les sympathisants du courant diderotio-buffonien — associés au groupe élargi des « vitalistes des Lumières⁵² » — et de l'autre ceux qui se rangeaient du côté des d'Alembert et Condorcet — guidés par un « néo-mécanisme⁵³ » basé sur une conception plus rigide des sciences physiques. Dans cette dispute, « l'humanisme des Lumières pose pour la première fois la grande question épistémologique de la démarcation : qu'est-ce que la science ? qui établit les critères de vérité ? qui est l'homme de science et comment se forme-t-il ?⁵⁴ »

À ce point, il peut être utile de souligner ces différentes conceptions épistémologiques du savoir scientifique qui séparaient les deux codirecteurs de

⁴⁹ D'Alembert, « Discours préliminaire des éditeurs », *Encyclopédie, op. cit.*, 1751, t. I, p. XXXJ [nous soulignons].

⁵⁰ Jacques Roger, *Buffon. Un philosophe au Jardin du Roi*, 1989, p. 264.

⁵¹ À ce sujet, on pourra consulter avec profit : Véronique Le Ru, « L'aigle à deux têtes de l'*Encyclopédie* : accords et divergences de Diderot et de D'Alembert de 1751 à 1759 », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 1999, n° 26, p. 17-26. L'auteure souligne notamment que les *Pensées sur l'interprétation de la nature*, publiées en 1753, seraient en fait un « correctif aux inflexions jugées trop rationalistes » du *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* paru en 1751 (*ibid.*, p. 17) ; une illustration de cette « divergence des perspectives épistémologiques » est proposée grâce à la comparaison entre les articles « Éléments des sciences » de d'Alembert et « Encyclopédie » de Diderot (*ibid.*, p. 19). Sur l'opposition entre Diderot et d'Alembert, voir aussi : Michel Malherbe, « Bacon, Diderot et l'ordre encyclopédique », *Revue de Synthèse*, 1994, n° I-II, p. 13-37 ; Catherine Larrère, « D'Alembert et Diderot : les mathématiques contre la nature ? », *Corpus*, 2001, n° 38, p. 75-94 ; Colas Duflo et Pierre Wagner « La science dans l'*Encyclopédie*. D'Alembert et Diderot », dans Pierre Wagner (dir.), *Les philosophes et la science, op. cit.*, p. 205-245.

⁵² Peter Hanns Reill, « Vitalizing Nature and Naturlazing the Humanities in the Late Eighteenth Century », *Studies on Eighteenth-Century Culture*, 1999, n° 28, p. 365.

⁵³ *Ibid.*, p. 364. Il n'est pas si simple d'admettre Buffon d'emblée dans le camp des vitalistes purs et durs à la Bordeu, Fouquet, Barthez ou Ménuret de Chambaud ; Reill mentionne effectivement qu'il considère une définition très large du groupe des vitalistes des Lumières, pour autant que le groupe s'oppose à l'abstraction et à un rationalisme réducteur, et que les méthodes de ses membres s'appuient sur un programme dicté par le raisonnement analogique, l'analyse comparative et l'intuition (*ibid.*, p. 367), tout en étant « scientifiquement objectif » (*ibid.*, p. 369). Dans cette optique, l'ambiguïté et le paradoxe sont considérés comme productifs et non comme dangereux ou inefficaces (*ibid.*, p. 376).

⁵⁴ Vincenzo Ferrone, « Science », *art. cit.*, p. 337.

l'*Encyclopédie*, notamment sur ce que devait être la science de la nature⁵⁵. En effet, Diderot, par sa critique de d'Alembert, témoignera souvent de l'influence qu'a eue Buffon sur sa pensée⁵⁶, une influence qu'il revendique par ailleurs de manière explicite dans les *Pensées sur l'interprétation de la nature* et dans la myriade d'articles encyclopédiques où le natif de Langres recopie intégralement des séquences de l'*Histoire naturelle*. Cette sympathie, « révélatrice de dissensions fondamentales qui portent sur l'importance comparée des mathématiques ou de l'expérience dans la constitution d'un savoir scientifique, et plus précisément sur ce qu'est la nature elle-même⁵⁷ », signifie que, chez Diderot comme chez Buffon, les sciences de la nature ne procèdent pas d'une « rationalité transcendante lisible grâce à une architecture mathématique⁵⁸ » et ne peuvent être appréhendées par la seule triade *numero, pondere, mensura* qui, depuis Galilée, faisait office de paradigme pour toute démarche scientifique. La posture diderotio-buffonienne traduit une tout autre manière de juger de la scientificité d'une discipline, différente du credo « mathématisant » à la d'Alembert, ce dernier ignorant obstinément la « crise de la géométrisation de l'univers dans la philosophie des Lumières⁵⁹ » pour maintenir que « le domaine de la vérité scientifique et celui des mathématiques sont coextensifs⁶⁰ ». Il ne faudrait pas négliger toutefois que, comme le soulignent Michel Malherbe et Jean-Marie Pousseur : « On observe à juste titre que le passage à la science moderne est imputable à la mathématisation de la connaissance physique. Mais la science moderne a aussi une autre

⁵⁵ Catherine Larrère résume en affirmant que « la différence entre Diderot et d'Alembert est anthropologique, autant qu'épistémologique. Elle porte sur la façon de concevoir les rapports entre la philosophie (qui se donne pour tâche d'attester l'humain) et les sciences (qui étudient la nature) » (« D'Alembert et Diderot : les mathématiques contre la nature ? », *art. cit.*, p. 88).

⁵⁶ Voir à ce sujet : Aram Vartanian, « Buffon et Diderot », *Buffon 88*, 1992, p. 119-133 ; puis la section intitulée « De l'interprétation de la nature », dans Jacques Roger, *Les sciences de la vie dans la pensée française au XVIII^e siècle*, 1993, p. 599-614, ainsi que l'article du même auteur : « Diderot et Buffon en 1749 », *Diderot Studies*, 1963, vol. IV, p. 221-236.

⁵⁷ Colas Duflo, « Introduction », dans Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature*, 2005, p. 20.

⁵⁸ *Id.*

⁵⁹ Yvon Belaval, « La crise de la géométrisation de l'univers dans la philosophie des Lumières », *Revue internationale de philosophie*, 1952, n° 21, p. 337-355.

⁶⁰ Catherine Larrère, « D'Alembert et Diderot : les mathématiques contre la nature ? », *art. cit.*, p. 82.

source, la phénoménalisation de l'expérience, laquelle n'est pas un simple corrélat de l'abstraction mathématique ⁶¹».

Pour les disciples de d'Alembert, en revanche, l'histoire naturelle devait « se limiter à une attitude de réserve épistémologique : une “histoire” étant une description, on se contentera de recenser les êtres vivants avec la plus grande exactitude possible, sans “feindre d’hypothèses”, en renonçant à toute explication ⁶²». Contrairement à la philosophie avec laquelle elle partage l'épithète *naturel*, l'histoire refuserait donc toute tentative d'explication causale. Or, c'est justement sur ce point que Buffon, à la fois philosophe et historien, se démarque et correspond au naturaliste louangé par Diderot : « Heureux le Philosophe systématique à qui la Nature aura donné [...] *une imagination forte*, une grande éloquence, l'art de présenter ses idées sous des images frappantes et sublimes ! ⁶³» En effet, depuis la *Lettre sur les aveugles* (1749) — dans laquelle le lecteur est invité à « imaginer » la cécité plutôt qu'à la voir —, Diderot n'a cessé d'affirmer l'importance de l'imagination dans l'étude de la nature : agissant alors conformément aux canons de la philosophie expérimentale, « [l]'expérimentateur de génie invente, devine la nature grâce à un enchaînement de conjectures qui sont autant d'*extravagances* ⁶⁴». Pour Diderot, cet « esprit de divination par lequel on subodore, pour ainsi dire, des procédés inconnus, des expériences nouvelles, des résultats ignorés ⁶⁵» — ou, proposons-nous, ce *génie scientifique* — se manifeste chez celui qui a le privilège d'en être doté par « une histoire fidèle de toutes les *extravagances* apparentes qui lui ont passé par la tête ⁶⁶». C'est cette « vision dynamique du monde ⁶⁷» où le naturaliste ne peut se contenter d'observer et de classer qui entraînera une conception avant-gardiste de la pensée scientifique dont

⁶¹ Michel Malherbe et Jean-Marie Pousseur, « Introduction », dans Francis Bacon, *Novum Organum*, 1986, p. 32. Sur l'influence de Bacon sur les *Pensées* de Diderot, voir Herbert Dieckmann, « The influence of Francis Bacon on Diderot's *Interprétation de la nature* », *Romanic Review*, 1943, n° 34, p. 303-330.

⁶² Georges Gusdorf, *Dieu, la nature, l'homme, au siècle des Lumières*, *op. cit.*, p. 301 [souligné dans le texte].

⁶³ Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature*, *op. cit.*, § XXI, p. 72-73 [nous soulignons].

⁶⁴ Nathalie Vuillemin, « Hypothèse et fiction : les relations complexes de deux discours », *Comètes. Revue des Littératures d'Ancien Régime*, 2005, n° 2, p. 2 [souligné dans le texte].

⁶⁵ Denis Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature*, *op. cit.*, § XXX, p. 77.

⁶⁶ *Ibid.*, § XXXI, p. 78 [nous soulignons]. Nous reviendrons dans le chapitre 4 sur les liens entre *imagination*, *extravagance* et *génie*. Mentionnons pour l'instant que l'extravagance, si elle semble constituer un risque nécessaire pour imaginer de nouvelles hypothèses qui conduiront à la découverte, demeure toujours très près de la folie ; étymologiquement, elle pousse même *hors* du chemin menant à la découverte (*vagari* : « s'écarter de la voie »). Ces égarements ne pourront être prévenus que si l'imagination est « disciplinée ».

Buffon et Diderot renouvelleront les horizons philosophiques. La manière dont ces derniers aborderont et exploreront la nature « atteste que leur philosophie marque un point d'inflexion de la pensée ⁶⁸» qui ne trahit pas le caractère scientifique de l'histoire naturelle, malgré les confusions intrinsèques à l'épistémologie d'une biologie à venir : elle scande haut et fort qu'il n'y a pas de concept de nature sans intervention philosophique dans le champ de la science, et témoigne d'une « méthode scientifique créatrice ⁶⁹».

C'est dans cet espace de tensions qu'il faudra situer la méthode buffonienne qui, parallèlement aux mathématiques qui perdent leur utilité et s'épuisent devant l'immensité de l'histoire naturelle, intègre, en complément de l'observation, la comparaison, l'esprit d'analogie et la combinaison des rapports, c'est-à-dire une « raison active, créatrice, qui accorde une large place à l'*imagination*, à l'enthousiasme, à une logique de type interprétatif respectueuse du principe des individualités ⁷⁰». En effet, « l'interprète de la nature n'est pas seulement un peintre de la nature, il force la nature à répondre, il sait que c'est la liaison des faits, et pas seulement leur collecte qui leur donne du sens ⁷¹». Dans cette optique interprétative d'inspiration baconienne, Buffon et Diderot — entre autres — prétendront que le naturaliste n'a pas pour unique tâche de dresser un inventaire des espèces naturelles. Ils proposeront en lieu et place du décor mythico-religieux ⁷² qui prévalait à l'époque, un schéma qui réhabilite l'hypothèse en tant que « moment de

⁶⁷ Simone Goyard-Fabre, *La philosophie des Lumières en France*, 1972, p. 171.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 181.

⁶⁹ John Lyon et Phillip R. Sloan, *From Natural History to the History of Nature*, *op. cit.*, p. 27 : « he [Buffon] has vindicated a *creative scientific method* » [nous soulignons].

⁷⁰ Vincenzo Ferrone, « Science », *art. cit.*, p. 337 [nous soulignons].

⁷¹ Colas Duflo, « Introduction », dans Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature*, *op. cit.*, p. 35.

⁷² Jacques Roger a plusieurs fois réitéré que, dans l'œuvre de Buffon, les nombreuses références au Créateur étaient des manœuvres purement rhétoriques destinées à se prémunir contre la censure. Ainsi, même si Georges Gusdorf a souvent mieux saisi que plusieurs autres critiques les subtilités et les nuances de la méthode proposée par Buffon, nous croyons cependant qu'il a partiellement tort lorsqu'il écrit : « Pour que l'histoire naturelle devienne science naturelle, il fallait substituer au décor mythico-religieux, *dont se contentent bon gré mal gré un Linné et un Buffon*, un schéma moins suspect de concessions à l'imagination fabulatrice » (*Dieu, la nature, l'homme, au siècle des Lumières*, *op. cit.*, p. 298 [nous soulignons]). D'une part, on ne saurait associer le décor de l'*Histoire naturelle* à celui dont s'inspire par exemple l'abbé Pluche, qui visait principalement à répondre aux attentes d'un vaste public ne demandant qu'à admirer les merveilles de la nature pour y voir une preuve de l'existence et de la sagesse de Dieu. Nous croyons d'autre part, la nuance est importante, que si Buffon condamnait explicitement l'imagination fabulatrice, il ne reniait pas le recours à l'imagination en sciences, pour autant qu'elle soit soumise à une nécessaire « discipline » exercée grâce au génie du naturaliste.

l'activité scientifique où les faits sont encore silencieux ⁷³». Jacques Roger souligne avec justesse que c'est bien « l'hypothèse scientifique » — qui suppose « l'expérience vérificatrice » — que Diderot veut réhabiliter, contre « l'hypothèse métaphysique » qu'il condamne. La « véritable science » de la nature va donc au-delà de la simple « observation », car elle est « *interprétation de la nature* ⁷⁴». En ce sens, un grand mérite de Diderot est d'avoir distingué, plus nettement que Buffon même, « l'hypothèse du système et l'expérience de l'observation ⁷⁵», et d'avoir ainsi compris « l'importance philosophique des sciences de la nature ⁷⁶». Il ne faudrait toutefois pas oublier que, dès 1735 — bien avant la rédaction de l'*Histoire naturelle* —, Buffon avait lui aussi clairement posé, dans son premier texte scientifique connu, le même constat : si le savant doit autant rechercher « les expériences » qu'il doit craindre les systèmes, « les recueils d'expériences et d'observations sont [...] les seuls livres qui puissent augmenter nos connoissances ⁷⁷». S'il annonçait alors les thèmes qu'il développera dans le « Premier discours » une quinzaine d'années plus tard, il faut cependant noter que Buffon ne distingue pas, comme le font d'Alembert ⁷⁸ et même Diderot ⁷⁹, les « observations » des « expériences ». Pour le naturaliste montbardois, qui ne se démarque guère ici d'une majorité de ses contemporains, « avoir bien constaté des faits par des *observations* réitérées » et « avoir établi de nouvelles vérités par des *expériences* exactes ⁸⁰» sont pour ainsi dire des formulations équivalentes. Au cœur de cette synonymie se dégage toutefois un sens bien différent de ce que notre modernité attribue à l'exactitude et aux expériences scientifiques ; ces termes n'excluent

⁷³ « Hypothesis represents the moment in scientific activity when facts are still silent » (Walter Moser, « Experiment and fiction », *Literature and Science as Modes of Expression*, 1989, p. 64).

⁷⁴ *Les sciences de la vie dans la pensée française, op. cit.*, p. 604, note 100 et p. 605 [souligné dans le texte].

⁷⁵ *Ibid.*, p. 604.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 602.

⁷⁷ Buffon, *Préface de Buffon à sa traduction de La Statique des végétaux et l'Analyse de l'air par Stephen Hales (1735)*, dans *Œuvres*, 2007, p. 4. À la même page, Buffon ajoute : « Amassons donc toujours des expériences, et éloignons-nous donc de l'esprit de système, du moins jusqu'à ce que nous soyons instruits ».

⁷⁸ « La physique *expérimentale* roule sur deux points qu'il ne faut pas confondre, l'*expérience* proprement dite, & l'*observation*. Celle-ci, moins recherchée & moins subtile, se borne aux faits qu'elle a sous les yeux, à bien voir & à détailler les phénomènes de toute espèce que le spectacle de la Nature présente ; celle-là au contraire cherche à la pénétrer plus profondément, à lui dérober ce qu'elle cache ; à créer, en quelque manière, par la différente combinaison des corps, de nouveaux phénomènes pour les étudier : enfin elle ne se borne pas à écouter la Nature, mais elle l'interroge & la presse » (D'Alembert, article « Expérimental (*Philosophie natur.*) », *Encyclopédie, op. cit.*, 1755, t. VI, p. 298 [souligné dans le texte]).

⁷⁹ Voir : Denis Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature, op. cit.*, § XV, p. 70 et § XXVII, p. 75-76.

⁸⁰ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1753, p. 57 [nous soulignons].

nullement l'irruption de l'imagination et du génie dans l'histoire naturelle du XVIII^e siècle, comme en fait foi le *Dictionnaire de Trévoux* où l'expérience est définie comme l'« *Observation exacte des faits & des phénomènes que nous présente la nature, & de ceux que nous créons nous-mêmes, par de nouvelles combinaisons des corps, pour découvrir la cause de ces différents effets* ⁸¹».

Il est primordial, en outre, de souligner encore une fois que Buffon et Diderot rompaient avec la tradition qui, surtout dans la première moitié du XVIII^e siècle, propose une équivalence entre science naturelle et science divine, faisant de l'histoire naturelle une « approche physico-théologique des choses de la nature ⁸²». Il ne faut donc pas sous-estimer l'importance de cette rupture de l'équivalence entre règne de la nature et règne de la grâce lorsque l'on interroge la scientificité de l'œuvre de Buffon. En effet, le baron d'Holbach (1723-1789) avait bien résumé — nonobstant la virulence de ses propos nourris par des convictions matérialistes et athées — le contexte philosophique qui caractérisait l'histoire naturelle lors de la seconde moitié du siècle des Lumières :

Ennemie née de l'expérience, la théologie, cette science *supernaturelle*, fut un obstacle invincible à l'avancement des sciences naturelles, qui la rencontrèrent presque toujours dans leur chemin. Il ne fut point permis à la physique, à l'histoire naturelle, à l'anatomie, de rien voir qu'à travers les yeux malades de la superstition ⁸³.

En tranchant ce lien unissant théologie et physique, Buffon et Diderot s'inscrivaient, à l'instar des matérialistes ⁸⁴, s'inscrivaient dans ce mouvement où il ne s'agissait plus de

⁸¹ Article « Expérience », 1771, t. III, p. 981 [nous soulignons].

⁸² Pascal Duris, « Histoire naturelle », *art. cit.*, p. 545. Pour une vue d'ensemble de cette conception encore populaire au milieu de XVIII^e siècle, alors qu'il s'agissait de visualiser, à l'intérieur d'un cadre finaliste et providentialiste, l'ensemble de la nature comme un signe de la divinité, on pourra se référer à l'article de Marc Ratcliff, « L'abbé Pluche entre spectacle et interprétation », dans Françoise Gevrey, Julie Boch et Jean-Louis Haquette (dirs), *Écrire la nature au XVIII^e siècle. Autour de l'abbé Pluche*, 2006, p. 55-68 ; l'auteur souligne qu'à l'encontre des adeptes de la physico-théologie en vogue, Buffon « veut faire de l'histoire naturelle une science qui ne soit pas soumise à l'étonnement et au merveilleux, mais bien à l'interprétation » (*ibid.*, p. 66). Dans le même esprit, Véronique Le Ru résume bien ce mouvement qui est animé par un certain ébahissement devant la maîtrise parfaite du Créateur et qui révèle un finalisme anthropocentrique et transcendant (« Pluche et la théologie des insectes », dans *ibid.*, p. 69-75). Voir aussi à ce propos les ouvrages de Carl L. Becker (*The Heavenly City of the Eighteenth-Century Philosophers*, 1932) et Colas Duflo (*La finalité de la nature. De Descartes à Kant*, 1996).

⁸³ Paul Henri Dietrich, baron d'Holbach, *Système de la nature*, 1966, t. II, p. 270 [souligné dans le texte].

⁸⁴ Contrairement à Diderot et Buffon, les d'Holbach ou La Mettrie étaient toutefois loin d'être aussi réceptifs à ce que l'imagination soit admissible dans la pratique des sciences de la vie. Tel que le mentionne d'Holbach dans l'incipit de son *Système de la nature* : « Les hommes se tromperont toujours quand ils abandonneront l'expérience pour des systèmes enfantés par l'imagination » (*ibid.*, t. I, p. 1) ; plus loin, le baron ajoute :

s'émerveiller de la nature comme un mystère insondable, mais plutôt de « meubler par de nouvelles certitudes le vide épistémologique laissé par le retrait de Dieu ⁸⁵ ». Buffon et Diderot ont voulu sevrer la science de cette tradition métaphysico-théologique, puis signifier qu'il n'existait plus de garantie divine de la vérité en histoire naturelle. Pour eux, le récit mosaïque de la Création devait cesser d'être considéré comme « une authentique science de la nature ⁸⁶ ».

Buffon et Diderot militeront ainsi pour que l'histoire naturelle ne soit plus seulement la description d'un champ, mais qu'elle devienne une méthode ⁸⁷ qui transcende le simple recensement de données d'observation pour tendre vers un début d'explication systématique des apparences qui adjoindrait la subjectivité heuristique du chercheur à la perception objective du monde matériel. Ici encore, Diderot a peut-être mieux que Buffon résumé la tâche du naturaliste au XVIII^e siècle :

Mais une des principales différences de l'Observateur de la nature et de son Interprète, c'est que celui-ci part du point où les sens et les instruments abandonnent l'autre ; il *conjecture*, par ce qui est, ce qui doit être encore ; il tire de l'ordre des choses des conclusions abstraites et générales, qui ont pour lui toute l'évidence des vérités sensibles et particulières ⁸⁸.

Chez Diderot, la défense sincère de la scientificité de l'histoire naturelle n'exclut donc pas « la *conjecture* et même la rêverie en matière scientifique ⁸⁹ ». En ce qui a trait à la découverte, l'auteur des *Pensées sur l'interprétation de la nature* avait trop souvent ressenti en lui-même (et observé chez d'autres) « l'inventivité créatrice ⁹⁰ » de la pensée, pour

« C'est donc à la physique et à l'expérience que l'homme doit recourir dans toutes ses recherches : [...] dès que nous quittons l'expérience, nous tombons dans *le vide où notre imagination nous égare* » (*ibid.*, t. I, p. 6 [nous soulignons]).

⁸⁵ Georges Gusdorf, *Les principes de la pensée au siècle des Lumières*, 1971, p. 163.

⁸⁶ Ernst Cassirer, *La philosophie des Lumières*, *op. cit.*, p. 93.

⁸⁷ Comme nous l'avons mentionné dans l'introduction, « les pivots de la vraie méthode » (Thierry Hoquet, « L'histoire naturelle est-elle une science de la nature ? », *art. cit.*, p. 159) sont, dans la pratique des descriptions animalières, l'histoire et la description (voir *supra*, p. 61). En effet, Buffon avait clairement énoncé, dans son « Premier discours », que sa « vraie méthode [...] est la description complète & l'histoire exacte de chaque chose en particulier » (*HN*, I, 1749, p. 24), ou encore la « description exacte & l'histoire fidèle de chaque chose » (*ibid.*, p. 29).

⁸⁸ Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature*, *op. cit.*, § LVI, p. 109 [nous soulignons].

⁸⁹ Colas Duflo, « Introduction », dans *ibid.*, p. 37 [nous soulignons]. Dans la même optique, Jean-Marie Goulemot prend la peine de souligner que, quand Buffon « rend présente l'absence » en donnant à voir l'invisible dans ses tableaux animaliers, il unit « une argumentation logique et un effort de l'imagination » (*La littérature des Lumières*, 2005, p. 150 [nous soulignons]).

⁹⁰ « Diderot was too much given to exploring the possibilities inherent in new discoveries and ideas, he felt too strongly the animating force of such a pursuit, he had too often experienced in himself and in others the

accepter les limitations que l'empirisme des Lumières avait imposées contre le recours à la conjecture en sciences. En affirmant le rôle prépondérant de l'hypothèse dans l'étude des phénomènes naturels, Diderot établissait un pont entre l'imagination intrinsèque à toute découverte et l'expression du génie nécessaire au naturaliste. L'interprète de la nature serait en somme un « homme de *génie* qui est doté d'un esprit à la fois expérimental et poétique et dont les *conjectures* s'inscrivent dans le prolongement de l'observation ⁹¹», qui se hausse au-dessus de l'empirisme afin de saisir les principes généraux et qui intègre deux procédés en apparence contradictoires mais ici complémentaires : l'empirico-inductif et l'hypothético-déductif ⁹².

Ces conjectures ne prétendent nullement proposer des explications métaphysiques abstraites des phénomènes inconnus, mais elles sont plutôt des invitations à connaître, des pistes de travail à suivre. Elles permettent de caractériser — ce que Buffon n'a pas explicitement exprimé — le lien entre « observation » et « expérience » : « La *conjecture* appelle ainsi l'*expérience* et c'est la liaison des deux qui fait leur intérêt scientifique. Cela permet de faire la différence — encore nouvelle à cette époque — entre l'*observation* (qui recueille des informations) et l'*expérience* qui vérifie la conjecture formée à partir des informations constatées ⁹³». L'histoire naturelle serait donc en somme une science « qui serait à la fois expérimentale et théorique, empiriste et rationnelle, et qui joindrait l'observation à la spéculation, l'évidence nécessaire des faits à la vertu unifiante des principes abstraits et des hypothèses fécondes ⁹⁴». Sans vouloir anticiper sur la suite de notre étude des descriptions animalières, nous pouvons donner en avant-goût un exemple éloquent de la manière dont Buffon utilisera la conjecture dans sa pratique scientifique : considérant la prévalence de la « morve » — la « plus formidable ⁹⁵ » de toutes les maladies

creative inventiveness of the mind, to accept the limitations which the scientific empiricism of his age imposed upon the use of conjecture » (Herbert Dieckmann, « The First Edition of Diderot's *Pensées sur l'interprétation de la nature* », *Isis*, 1955, vol. 46, n° 3, p. 266 [nous soulignons]).

⁹¹ Véronique Le Ru, « L'aigle à deux têtes de l'*Encyclopédie* », *art. cit.*, p. 23 [nous soulignons].

⁹² Pour réaliser comment Buffon a parfaitement intégré ces deux approches, voir l'exemple ci-dessous à propos de la « morve » du cheval, de même que nos sections « Un éléphant qui trompe énormément » (chapitre 5, p. 347 *sq.*) et « Le mystère des amours éléphantines » (chapitre 6, p. 422 *sq.*).

⁹³ Catherine Larrère, « D'Alembert et Diderot : les mathématiques contre la nature ? », *art. cit.*, p. 79-80 [nous soulignons].

⁹⁴ Aram Vartanian, « Buffon et Diderot », *art. cit.*, p. 122.

⁹⁵ Buffon, « Le Cheval », *HN*, IV, 1753, p. 255.

équines — dans les pays froids et sa relative rareté dans les pays chauds, puis considérant la manière particulière de s'abreuver du cheval — obligé par la conformation anatomique de sa langue et de sa gueule d'enfoncer et de tenir « le nez et les naseaux pendant un temps considérable ⁹⁶ » dans l'eau —, Buffon se croit « fondé de *conjecturer* que l'une des causes de cette maladie est la froideur de l'eau ⁹⁷ », et que par conséquent, on devrait s'abstenir de leur donner à boire de l'eau trop froide, par crainte que les nobles équidés « se refroidissent le nez, s'enrhument, & prennent peut-être les germes de cette maladie ⁹⁸ ».

Bien entendu, cette admission de la conjecture, de l'esprit d'analogie et de l'induction en histoire naturelle heurte plusieurs détracteurs qui feront leurs choux gras de l'incontournable difficulté d'accéder à la nature avec des outils incertains ; ces opposants contesteront la dangereuse promiscuité qui s'installe entre la supposition heuristique et le « roman philosophique ⁹⁹ », pour formuler cette réserve qui collera précisément aux descriptions animalières buffoniennes pendant des siècles : « Si je n'aimais pas tant la poésie, je dirais qu'il y en a trop dans l'histoire du chien. Les gens sévères ne manqueront pas de le reprocher à M. de Buffon. [...] En général, il faut bien se garder de donner des conjectures pour des certitudes, et des soupçons philosophiques pour des vérités incontestables ¹⁰⁰ ». Évidemment, ces critiques ne considéraient pas que les conjectures puissent être l'expression des plus hautes facultés intellectuelles de l'homme — ou la manifestation du génie non seulement *artistique* mais aussi *scientifique* — ou encore que les extravagances du moment, même si elles pouvaient conduire parfois à l'erreur, puissent être validées dans un futur rapproché.

Quoi qu'il en soit, c'est encore une fois Diderot qui résume le mieux cette relative impuissance de celui qui cherche à connaître la nature :

⁹⁶ *Ibid.*, p. 256.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 255 [nous soulignons].

⁹⁸ *Id.*

⁹⁹ C'est ainsi que le naturaliste suisse Charles Bonnet (1720-1793) avait résumé l'*Histoire naturelle* de Buffon (« 15 décembre 1759. Observations sur quelques auteurs d'histoire naturelle », dans Friedrich Melchior, baron de Grimm, *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, 1968, t. IV, p. 169) ; quoique Bonnet avait pris soin d'ajouter : « Mais l'auteur est trop grand pour s'amuser à des romans ».

¹⁰⁰ Friedrich Melchior, baron de Grimm, « 1^{er} novembre 1755 », *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, *op. cit.*, t. II, p. 113.

L'entendement a ses préjugés ; le sens, son incertitude ; la mémoire, ses limites ; l'*imagination*, ses lueurs ; les instruments, leur imperfection ; les causes cachées ; les formes peut-être transitoires. Nous n'avons contre tant d'obstacles que nous trouvons en nous, et que la Nature nous oppose au-dehors, qu'une expérience lente, qu'une réflexion bornée ¹⁰¹.

Pour le pointilleux philosophe Condillac (1714-1780), il n'y aurait pas d'analogie qui puisse faire deviner les secrets de la nature : les « esprits où l'*imagination* domine, sont peu propres aux recherches philosophiques ¹⁰²». Cependant, s'il affiche une grande méfiance concernant le recours aux hypothèses dans l'étude de la nature, ce qui risque de conduire à des « proverbes de philosophes ¹⁰³», Condillac tempère toutefois ses réserves en précisant qu'on ne doit pas « interdire l'usage des hypothèses aux esprits assez vifs pour devancer quelques fois l'expérience ¹⁰⁴». Autrement dit, orchestrée par le génie, la discipline de l'imagination permettrait au naturaliste de démêler ce qu'il aurait pu supposer sans fondement.

II. L'histoire naturelle écartelée : l'incohérence du « Système figuré des connaissances humaines »

Si nous avons souligné les divergences épistémologiques des codirecteurs de l'*Encyclopédie* en ce qui a trait au savoir scientifique, il reste que l'un et l'autre reconnaissent cependant l'importance pédagogique, morale, politique et sociale de la science dont la diffusion devait contribuer à l'émancipation, au progrès et au bonheur de l'humanité. Cependant, ils semblaient plus soucieux de montrer les liens qui unissent les différentes formes du savoir que de définir le mot *science*, dont l'opacité s'inscrit dans la représentation même de ce savoir exposée dans le « Système figuré des connaissances humaines » qui suit le « Discours préliminaire des éditeurs » de l'*Encyclopédie*. Rappelons la répartition des trois facultés de l'entendement — mémoire, raison et imagination — sur laquelle est basée l'explication détaillée du système des connaissances humaines :

LES ETRES PHYSIQUES agissent sur les sens. Les impressions de ces Etres en excitent les perceptions dans l'Entendement. L'Entendement ne s'occupe de ses perceptions que de trois

¹⁰¹ Denis Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature*, *op. cit.*, § XXII, p. 73 [nous soulignons].

¹⁰² Étienne Bonnot de Condillac, *Traité des systèmes*, 1991 [1749], ch. XIII, p. 239 [nous soulignons].

¹⁰³ *Ibid.*, ch. XII, p. 215.

¹⁰⁴ *Ibid.*, ch. XII, p. 234.

façons, selon ses trois facultés principales, la Mémoire, la Raison, l'Imagination. Ou l'Entendement fait un dénombrement pur & simple de ses perceptions par la Mémoire ; ou il les examine, les compare, & les digere par la Raison ; où il se plaît à les imiter & à les contrefaire par l'Imagination. D'où résulte une distribution générale de la Connoissance humaine qui paroît assez bien fondée ; en Histoire, qui se rapporte à la Mémoire ; en Philosophie, qui émane de la Raison ; & en Poésie, qui naît de l'Imagination ¹⁰⁵.

Précédemment dans le même texte, on retrouvait ces propos similaires :

Ainsi la *mémoire*, la *raison* proprement dite, & l'*imagination*, sont les trois manieres différentes dont notre ame opere sur les objets de ses pensées. [...] Ces trois facultés forment d'abord les trois divisions générales de notre système, & les trois objets généraux des connoissances humaines ; l'*Histoire*, qui se rapporte à la *mémoire* ; la *Philosophie*, qui est le fruit de la *raison* ; & les *Beaux-arts*, que l'*imagination* fait naître ¹⁰⁶.

Un rapide parcours du tableau qui sert à illustrer ce système (voir la figure 2, *infra*, p. 89) — que Robert Darnton réduit avec ironie à « une belle image affichée à la fin du Discours préliminaire ¹⁰⁷ », représentative, à la fin du siècle, d'une vision de l'unité du savoir assimilable à un « rêve exotique attaché à un passé lointain ¹⁰⁸ » — montre que les branches de l'arbre qui identifient les disciplines comptées au nombre des sciences (par exemple, la pneumatologie, l'hygiène, la rhétorique ou la morale générale) sont très différentes de celles que nous reconnâtrions aujourd'hui. En réalité, les tensions intégrées dans ce tableau illustrent que l'*Encyclopédie* était loin d'être un bloc systématique, figé et organisé, mais plutôt un reflet de la complexité des Lumières, un « réceptacle de tout ce qui se transforme dans la pensée du siècle, au moment même où ses auteurs, qui contribuent à sa transformation en la faisant, l'écrivent ¹⁰⁹ ». Du point de vue de l'histoire des sciences, l'*Encyclopédie* se présente donc comme « le réceptacle lui-même en mouvement du mouvement des sciences, y compris dans le fait que chacune est accompagnée de la philosophie des sciences qui lui convient ¹¹⁰ ». Bien que Buffon ne se soit pas associé publiquement à l'entreprise de Diderot et d'Alembert, comme sa pensée est explicitement présente dans de nombreux articles et que les sciences de la vie étaient elles-mêmes en pleine mutation, témoignant de cette formidable capacité de l'*Encyclopédie* à intégrer les

¹⁰⁵ D'Alembert, « Discours préliminaire des éditeurs », *Encyclopédie, op. cit.*, 1751, t. 1, p. xlvij.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. xvj.

¹⁰⁷ Robert Darnton, « Introduction », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 1992, n° 12, p. 21.

¹⁰⁸ *Id.* Voir aussi, également par Robert Darnton : *L'aventure de l'Encyclopédie, 1775-1800 : un best-seller au siècle des Lumières*, 1992 ; de même que le chapitre « L'arbre de la connaissance : la stratégie épistémologique de l'Encyclopédie », *Le grand massacre des chats*, 1985, p. 177-194.

¹⁰⁹ Colas Duflo et Pierre Wagner « La science dans l'Encyclopédie. D'Alembert et Diderot », *art. cit.*, p. 235.

¹¹⁰ *Id.*

nouvelles tendances du raisonnement scientifique, il nous est apparu pertinent d'examiner la place réservée à l'histoire naturelle dans ce système de représentation des savoirs. Au-delà des doutes, des tensions internes, voire des incompatibilités issus de cette classification du savoir, l'histoire naturelle s'avère en quelque sorte un microcosme de l'*Encyclopédie* qui ne présente pas tant l'exposition ordonnée du savoir que « la chambre d'enregistrement du pullulement des connaissances, de l'éclatement des champs épistémiques, de la spécialisation des sciences ¹¹¹ ». En examinant comment l'histoire naturelle investit les différentes régions du savoir, nous serons mieux préparé pour accompagner Buffon sur les routes du labyrinthe de l'entendement. L'histoire naturelle, en ne prétendant pas être bornée par une conception prédéterminée de ce qu'étaient le savoir et la science aura su ainsi, comme l'*Encyclopédie*, « accueillir ce qui naissait, quand bien même cela devait être accompagné d'un nécessaire cortège de doutes et de balbutiements ¹¹² ».

Histoire (Mémoire)

Selon Georges Gusdorf ¹¹³ et Thierry Hoquet ¹¹⁴, ce serait surtout d'Alembert qui aurait groupé explicitement l'histoire naturelle avec les techniques, pour la confiner dans une case sans relief, celle des principaux objets de la mémoire, où elle se trouve réduite à un savoir utilitaire. En effet, l'histoire naturelle ¹¹⁵ relève explicitement, avec l'histoire sacrée, ecclésiastique et civile (ancienne et moderne), de la composante « Histoire » — qui se rapporte à la « Mémoire » —, et non de la « Philosophie », synonyme de « Science » (tel que le précise explicitement Diderot ¹¹⁶) — qui se rapporte à la « Raison ». En suivant l'orientation baconienne pour faire de l'histoire des arts une des multiples branches de l'histoire naturelle, d'Alembert lui refuse le statut de science à part entière en la confinant à

¹¹¹ *Ibid.*, p. 235-236.

¹¹² *Ibid.*, p. 236.

¹¹³ *Dieu, la nature, l'homme, au siècle des Lumières*, *op. cit.*, p. 271.

¹¹⁴ « L'histoire naturelle est-elle une science de la nature ? », *art. cit.*, p. 143-144, note 48.

¹¹⁵ Notons que, toujours d'après le tableau représentant le « Système figuré des connaissances humaines » (voir *infra*, p. 89), l'histoire naturelle se subdivise en trois sections : « Uniformité de la Nature », « Ecart de la Nature » et « Usages de la Nature ». La sous-catégorie « Histoire des animaux », qui nous intéressera plus particulièrement, est une composante de la première de ces sections.

¹¹⁶ Denis Diderot, « Explication détaillée du système des connaissances humaines », *Encyclopédie*, *op. cit.*, 1751, t. 1, p. xlviij : « nous fournirons donc une distribution générale de la Philosophie ou de la Science (car ces mots sont synonymes) ».

la catégorie de l'utile. Même si les codirecteurs de l'*Encyclopédie* se sont inspirés de l'arbre baconien, la place de l'histoire naturelle dans chacun des deux tableaux est cependant « exactement à l'opposé : Diderot et d'Alembert ne cherchent pas la main de Dieu dans le monde ; ils préfèrent étudier l'homme à l'œuvre forgeant son propre bonheur ¹¹⁷», alors que, pour le Chancelier, la providence était intrinsèque à l'étude du monde matériel. Mais cette posture des encyclopédistes qui pourrait favoriser une conception plus scientifique de l'histoire naturelle — puisque dégagée de la gangue mystico-religieuse — est aussitôt affaiblie par ce constat : en mettant sur le même pied « Histoire naturelle », « Histoire ecclésiastique » et « Histoire sacrée », sous l'empire de la « Mémoire », d'Alembert et Diderot distancient ces disciplines de la science sous-tendue par la « Raison ». En proposant une nouvelle hiérarchie conséquente avec leur représentation du savoir, toutefois, et en « coiffant la religion par la philosophie, ils la déchristianisent effectivement ¹¹⁸ » : la théologie naturelle et la théologie révélée tombent désormais sous l'empire de la « Raison ». Par analogie, en créant une section « Sciences de la Nature », division de la « Philosophie / Sciences » dans le tableau du « Système figuré », les codirecteurs de l'*Encyclopédie* ont peut-être voulu signifier que l'étude des objets naturels ne se limitait pas à une approche exclusivement historique, et qu'il était donc possible de « coiffer » l'histoire naturelle par la philosophie.

Ce chevauchement entre histoire et science, entre mémoire et raison, témoignent de tensions dont nous avons déjà fait mention : dans le dernier tiers du XVIII^e siècle, certains savants proposent de reconnaître un nouveau critère de vérité scientifique « uniquement sur la base de l'utilité publique immédiate, d'une vérification expérimentale des faits de type qualitatif qui se passe des rigides protocoles péniblement élaborés par la communauté scientifique internationale sur la base de l'empirisme mathématique galiléen et newtonien ¹¹⁹ ». Plus qu'un phénomène marginal, ce mouvement, qui propose de nouvelles méthodes de connaissance notamment dans les sciences « populaires » où trône l'histoire naturelle, aura secoué les hommes de science de la fin du siècle ; il constitue probablement, malgré certaines dérives tel le mesmérisme, « la première grande attaque, menée avec une

¹¹⁷ Robert Darnton, *Le grand massacre des chats*, op. cit., p. 184.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 186.

force et une sensibilité déjà prérévolutionnaires, contre les institutions et le cœur même du système corporatif de l’Ancien Régime ¹²⁰».

Nous ne prétendons nullement que Buffon ait consciemment participé à ce mouvement — sa posture à cet égard est éminemment complexe ¹²¹ — mais, dans cet espace où l’on étendait à la sensibilité et à la vérité le rôle fondamental auparavant exclusivement réservé à la raison, se cache peut-être un élément essentiel de la remise en question de la scientificité de l’*Histoire naturelle*. C’est ce que propose Christian Licoppe, pour qui la « preuve utilitaire » — qui régit sans partage la monumentale œuvre de Buffon — se bute à la « preuve exacte ¹²² » — qui deviendra la convention dominante du récit expérimental au XIX^e siècle (dès lors que l’instrument assure la confiance dans la maîtrise et la stabilisation des procédures empiriques, nécessaires au déploiement de cette exactitude). Il y aurait donc une succession chronologique et évolutive de la manière dont le fait empirique a été présenté au fil de l’histoire des sciences, selon une progression où, comme nous le verrons dans le chapitre 7, le régime de l’utilité et de l’exactitude que l’on

¹¹⁹ Vincenzo Ferrone, « Science », *art. cit.*, p. 338.

¹²⁰ Vincenzo Ferrone, « L’homme de science », *art. cit.*, p. 242.

¹²¹ Il est particulièrement étonnant qu’à la suite de la Révolution, on ait systématiquement pris soin de ne pas endommager les statues et bustes de Buffon, cependant que l’on détruisait toutes les traces de ce qui aurait pu rappeler les privilèges associés à l’Ancien Régime ; s’il est vrai que le fils de Buffon périt sur l’échafaud, si le Jardin du Roi fut renommé Muséum national d’Histoire Naturelle, les citoyens postrévolutionnaires témoignèrent d’une sympathie respectueuse, étonnante, pour le seigneur de Montbard, peut-être tributaire de la popularité dont jouissait l’histoire naturelle, elle-même issue d’une idéologie égalitaire dont elle ne s’était jamais départie ; au contraire, l’Académie des sciences subit sans ménagement maintes rebuffades en raison du symbole monarchique qui lui était étroitement associé.

¹²² L’auteur donne un exemple concluant la « preuve utilitaire » dans la section intitulée « L’organisation de la preuve dans les études sur le bois de Buffon » (*La formation de la pratique scientifique, op. cit.*, p. 225-232) ; cette « preuve utilitaire se dispose comme un miroir renvoyant la représentation de la distance de la *Physique* à la pratique (un espace et une transposition mis en scène dans la mémoire mais opérant hors de l’espace propre au discours savant) à celle qui sépare *Physique* et *Théorie* (toute intérieure à l’espace propre du discours savant) » (*ibid.*, p. 231 [souligné dans le texte]). Si l’exemple choisi par Licoppe est convaincant, il est toutefois plus difficile de plaquer cette conception de la « preuve utilitaire » sur les descriptions animalières. Alors que l’exemple concernant la « morve » du cheval (*supra*, p. 69) pourrait se ranger dans la catégorie de la « preuve utilitaire », il en sera autrement, comme nous le verrons dans les chapitres 5 et 6, lorsqu’il s’agit de déterminer par exemple la manière dont l’éléphanteau tête sa mère — avec sa trompe ou avec sa gueule ? (*infra*, p. 347 *sq.*) — ou encore de conjecturer sur la manière dont les éléphants s’accouplent (*infra*, p. 422 *sq.*) ; dans ces deux derniers exemples, il s’agit indubitablement d’une réflexion philosophique — bio-éthologique — qui convoque une rhétorique de la « preuve exacte » (et non de la « preuve utilitaire »).

retrouve par exemple dans l'*Histoire des quadrupèdes* et au Cabinet du Roi, succède à celui de la curiosité qui s'était imposé depuis la Renaissance ¹²³.

Philosophie / Sciences (Raison)

Toujours dans le même « Système figuré », les « Sciences de la Nature » constituent — avec les « Sciences de l'Homme » —, une division de la « Philosophie » qui sera scindée en « Mathématiques » (arithmétique, géométrie, mécanique) et « Physique particulière » (zoologie, la cosmologie, la botanique, chimie). Les objets de l'histoire naturelle se trouvent donc d'emblée écartelés entre deux des trois facultés principales de l'entendement — la mémoire et la raison —, d'autant plus qu'il est bien spécifié, non sans que le lecteur y note une certaine schizophrénie conceptuelle ¹²⁴, que la « Physique particulière doit suivre la même distribution que l'Histoire Naturelle ¹²⁵ ». Cet écartèlement, en partie provoqué par « l'effet perturbant que peut produire l'enchevêtrement des catégories ¹²⁶ », se comprend d'autant mieux que l'on met en perspective le changement de paradigme qui s'opère dans la représentation de la nature au XVIII^e siècle.

Longtemps descriptif et classificatoire, le champ de l'histoire naturelle connaît, tout au long du siècle des Lumières, un ensemble de transformations parallèles à l'émergence d'une science du vivant ¹²⁷. Il est primordial de réaliser qu'on ne peut parler de *biologie* avant le XIX^e siècle : dans les classifications alors en vogue qui témoignent de la division

¹²³ Voir notamment la section « Des cabinets de curiosité au Cabinet du Roi », *infra*, p. 459 *sq.*

¹²⁴ Michel Malherbe a bien montré un des aspects qui fait du « Système figuré » une sorte de réseau labyrinthique où se croisent trois ordres : « un premier ordre horizontal qui permet la distribution en colonnes (la tripartition des facultés), un second vertical, qui divise chaque colonne en parties (ainsi Dieu, l'homme et la nature pour la raison), un troisième, horizontal, qui procède par division spécifique » (« Bacon, Diderot et l'ordre encyclopédique », *art. cit.*, p. 29).

¹²⁵ Denis Diderot, « Explication détaillée du système des connoissances humaines », *Encyclopédie, op. cit.*, 1751, t. 1, p. 1.

¹²⁶ Robert Darnton, *Le grand massacre des chats, op. cit.*, p. 180.

¹²⁷ Ce développement des sciences de la vie est éloquemment présenté par l'ouvrage culte de Jacques Roger : *Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIII^e siècle, op. cit.* En complément, on pourra consulter avec profit ces trois articles de Roselyne Rey : « Diderot et les sciences de la vie dans l'*Encyclopédie* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 1995, n^{os} 18-19, p. 47-53 ; « Le cas des sciences de la vie », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 1992, n^o 12, p. 41-57 ; « Naissance de la biologie et redistribution des savoirs », *Revue de synthèse*, 1994, vol. 115, n^{os} 1-2, p. 168. Voir aussi : Giulio Barsanti, « La naissance de la biologie. Observations, théories, métaphysiques en France 1740-1810 », *Histoire, nature société. Essais en hommage à Jacques Roger*, 1995, p. 197-228.

des disciplines scientifiques à travers la désignation des sections de l'Académie des sciences¹²⁸, « non seulement le terme biologie n'apparaît pas, mais l'idée même de regrouper sous un vocable unique, quel qu'il soit, la science du vivant, ne paraît pas s'imposer¹²⁹ ». Pourtant, si « l'absence d'un terme pour désigner une science est toujours signifiante, [...] elle ne dit pas forcément l'absence des objets d'étude qui constitueront cette science¹³⁰ ». La biologie — en tant que science générale du vivant — ne fera donc qu'occuper une place qui était partiellement remplie par d'autres sciences, dont l'histoire naturelle. L'histoire naturelle au siècle des Lumières et les sciences naturelles au XIX^e siècle (dont la biologie constituera une portion importante) ne se distinguent donc pas par la création d'un nouvel objet d'étude mais plutôt par la reconnaissance de la spécificité de cet objet : pour qu'une science du vivant puisse apparaître, il fallait que la délimitation entre vivant et non vivant l'emporte sur toutes les autres formes de représentation de la nature. Selon Roselyne Rey¹³¹, cette constitution de la biologie ne pouvait se réaliser qu'à la faveur d'une « rupture épistémologique » illustrée par le passage de l'*Encyclopédie* (1751-1765) à l'*Encyclopédie méthodique* (1782-1831), consécutivement à l'abandon du rêve de totalisation du savoir engendré par l'explosion des disciplines relevant des sciences de la vie. Cette fragmentation mettait alors en relief les débats internes à l'histoire naturelle sur l'ordre de présentation et l'ordre de production des phénomènes naturels, et témoignait de l'immensité du champ des savoirs balisés alors par la discipline.

Entre 1780 et 1830 donc, dans cet écart où surgiront, liés à la lente constitution de la biologie, de considérables bouleversements au cœur même des sciences de la vie, réside un

¹²⁸ Précisons que l'Académie des sciences, fondée en 1666, comprenait deux branches qui sont demeurées intactes jusqu'à la fin du XVIII^e siècle : les sciences mathématiques — géométrie, mécanique, astronomie — et les sciences physiques — chimie, botanique, anatomie (Jeff Loveland, *Rhetoric and natural history*, *op. cit.*, p. 4). L'histoire naturelle était alors considérée comme une sous-classe des sciences physiques, répertoriée sous la rubrique « physique générale ». Ce n'est qu'avec le développement de la physique expérimentale que l'on créa, en 1785 — plus de 35 ans après la publication du premier tome de l'œuvre de Buffon —, une section de l'Académie des sciences consacrée à l'histoire naturelle, même si la discipline était reconnue depuis plus d'un siècle (Emma C. Spary, « The "Nature" of Enlightenment », *art. cit.*, p. 273-274). Parallèlement, ce n'est qu'en 1773 qu'une des chaires de médecine pratique du Collège royal — le futur Collège de France — fut transformée en une chaire d'histoire naturelle ; Daubenton en sera le premier titulaire en 1778 (Pascal Duris, « Histoire naturelle », *art. cit.*, p. 544).

¹²⁹ Roselyne Rey, « Naissance de la biologie et redistribution des savoirs », *art. cit.*, p. 168.

¹³⁰ *Id.*

aspect important du malaise concernant le statut de l'histoire naturelle : pour certains critiques, on ne peut parler de science autonome tant que la biologie ne se sera pas « émancipée du joug de la physique ¹³² » et de la philosophie mécanique, alors que pour d'autres — Jacques Roger en tête —, l'existence d'une portion de l'histoire naturelle au cœur des sciences de la vie suffit à rendre inopérante toute tentative de discréditer le caractère scientifique de la discipline. Or, pour faire de l'histoire naturelle une véritable science, il faudrait probablement préciser ce qu'on entend par le passage de l'histoire naturelle à la biologie, c'est-à-dire

le passage d'un ensemble de disciplines *indépendantes* à une science enfin *unitaire* des phénomènes vitaux. Ce passage ne consiste pas en un simple assemblage de parties, il ne s'agit pas de « confédérer » des disciplines scientifiques préexistantes (les histoires naturelles des végétaux, des animaux, de l'homme), mais il s'agit de réaliser un projet plus ambitieux : démontrer l'existence d'un champ *nouveau* de recherche, plus vaste mais *homogène* ¹³³.

En ce sens, l'examen de la pensée de Buffon est d'autant plus pertinent que le naturaliste participe pleinement à ce processus de transformation, pour avoir été probablement un des premiers à suggérer ce nouveau clivage qui défiait la cohérence interne du « Système figuré » : « il me paroît que la division générale qu'on devrait faire de la matière, est *matière vivante & matière morte*, au lieu de dire matière organisée et matière brute ; le brut n'est que le mort ¹³⁴ ». Il ne faudrait toutefois pas surestimer cette cohésion du « Système figuré », en particulier lorsque l'on s'attarde à la branche « Philosophie / Sciences » au centre du tableau : si la division des *sciences* se fait d'abord selon l'ordre des facultés de l'entendement, c'est-à-dire selon le point de vue du sujet connaissant, ce n'est que

¹³¹ Roselyne Rey, « Le cas des sciences de la vie », *art. cit.*, p. 42 et 54.

¹³² Giulio Barsanti, « La naissance de la biologie », *art. cit.*, p. 197. Pour ce chercheur, il aura fallu « prendre ses distances à l'égard de l'histoire naturelle (traditionnellement dépendante des sciences physiques) et fonder une nouvelle science [la biologie] » (*ibid.*, p. 206).

¹³³ *Ibid.*, p. 211 [souligné dans le texte].

¹³⁴ Buffon, « De la Reproduction en général », *HN*, II, 1749, p. 39 [souligné dans le texte]. Buffon avait clairement affirmé par ailleurs que ceux qui n'admettaient « qu'un certain nombre de principes mécaniques [...] rétrécissent la philosophie » (« De la Nutrition & du Développement », *HN*, II, 1749, p. 50). Cette division novatrice suggère l'importance programmatique de la « science de l'économie animale » (Buffon, « Les Animaux carnassiers », *HN*, VII, 1758, p. 22) dans le projet de « démerveillement » entrepris par le naturaliste montbardois (voir notre section du chapitre 7 intitulée « Nomenclatures et classifications », *infra*, p. 451 *sq.*). Sur le lien entre le couple organique et inorganique essentiel dans « la science de l'économie animale » et les préceptes stylistiques de Buffon, voir la section du prochain chapitre intitulée « La *dispositio* est l'homme même » (plus particulièrement p. 106 *sq.*) Sur l'ensemble ces questions voir aussi : Roselyne Rey, « Buffon et le vitalisme », *Buffon 88, op. cit.*, p. 399-413.

secondairement que « l'objet des connaissances fournit les moyens des divisions ultérieures ¹³⁵ ». À ces critères contradictoires choisis pour définir les sciences dans le « Système figuré » — se superposant aux différents ordres (généalogique, historique, alphabétique) qui multiplie les rapports entre les sciences et les autres formes de savoir — s'ajoutent le système complexe des renvois, de même que les écarts et variations qui existent entre la lecture des articles de l'*Encyclopédie* et le métatexte qui les accompagne et qui situe, en italique et entre parenthèses, leur place dans l'ordre encyclopédique ¹³⁶.

Dans cet espace d'indéterminations, d'oppositions et de superpositions entre la mémoire (histoire) et la raison (philosophie / sciences), la perspective de la classification illustrée par le « Système figuré » semble se dissoudre dans celle de la connaissance des productions naturelles. Il n'est donc pas étonnant, en raison même du pari audacieux formulé par le naturaliste qui se prétend à la fois historien et philosophe / scientifique, que la scientificité de la branche historique ait fait problème. Il faut ajouter à cette difficulté ce qui peut paraître comme une aporie pour la critique actuelle : l'association même entre philosophie et sciences. Si elle remonte au moins à Aristote ¹³⁷ et constitue une caractéristique fondamentale du projet buffonien ¹³⁸, depuis le milieu du XIX^e siècle, cette union ne va plus de soi :

Ce que le philosophe entend par “Nature” ne saurait, en effet, se réduire à telle ou telle classe de corps ou phénomènes, ou même à l'ensemble des domaines partiels qui tombent sous le regard du savant. Le philosophe a en vue la Nature dans son ensemble, la Nature

¹³⁵ Roselyne Rey, « Naissance de la biologie et redistribution des savoirs », *art. cit.*, p. 171.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 173.

¹³⁷ Sans entrer dans les détails, nous pouvons résumer schématiquement, à la suite de Pierre Wagner, les trois attitudes à l'égard des sciences dans l'Antiquité : une première tendance socratique et sceptique où s'exprime le rejet des mathématiques (voire de la physique et de la logique) hors du champ de la philosophie ; une seconde tendance platonicienne ou aristotélicienne qui identifie des champs de la science à ceux de la philosophie ; et une troisième tendance, stoïcienne ou épicurienne, qui inclut la physique dans la philosophie (« Introduction », dans Pierre Wagner (dir.), *Les philosophes et la science*, *op. cit.*, p. 20). Selon Thierry Hoquet, l'exigence, constamment réitérée, que la vraie physique doit impliquer l'absence de Dieu, serait à la base d'une « physique non morale et non métaphysique » (*Buffon : histoire naturelle et philosophie*, *op. cit.*, p. 493) qui inscrit résolument les trois premiers volumes de l'*Histoire naturelle* de Buffon dans le camp de l'épicurisme.

¹³⁸ Il est notoire que, pour Buffon, la science ne paraissait pas assez « philosophique » : « Dans ce siècle même où les Sciences paroissent être cultivées avec soin, je crois qu'il est aisé de s'apercevoir que la Philosophie est négligée, & peut-être plus que dans aucun autre siècle ; [...] on s'imagine savoir davantage, parce qu'on a augmenté le nombre des expressions symboliques & des phrases savantes, & on ne fait point attention que tous ces arts ne sont que des échafaudages pour arriver à la science, & non pas la science elle-même » (« Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 52).

comme étant toute la réalité, comme le Tout. Or, le Tout est précisément ce à quoi la science ne peut avoir affaire ¹³⁹.

Il n'empêche qu'au moment où Buffon rédige ses descriptions animalières, « science et philosophie n'ont tout simplement pas été clairement distinguées ¹⁴⁰ ». Pour les éléments progressistes des Lumières :

Ce qui définit la science dans son ensemble, comprise comme identique à la philosophie, n'est donc ni la visée d'un idéal de rigueur démonstrative, ni le respect d'une méthodologie propre à la connaissance de tel type d'objet, mais l'exercice du jugement et de la réflexion, c'est-à-dire d'une pensée capable d'user librement de ses facultés, et qui, hors du domaine de la révélation, a le pouvoir de raisonner sans être asservie à aucune autorité. Accorder une place centrale à la science dans le système figuré, pour les encyclopédistes, c'est mettre en valeur une connaissance qui fait usage de la raison, par opposition à celle qui se contente de collectionner les observations et de décrire les merveilles de la nature dans un but d'édification religieuse ¹⁴¹.

S'il ne suffit pas d'être géomètre, physicien ou anatomiste pour être philosophe, la connaissance de certaines sciences particulières telle l'histoire naturelle est souvent considérée, au siècle des Lumières, comme une condition nécessaire pour l'individu en quête de sagesse et de vérité. Les philosophes commencent alors à être reconnus comme « les apôtres séculiers de la civilisation par rapport aux champions de la tradition et de l'orthodoxie religieuse ¹⁴² » ; de plus, comme les philosophes qui ont participé à l'*Encyclopédie* sont nombreux, « *philosophe* et *encyclopédiste* deviennent virtuellement synonymes, et [...] les deux termes chassent leurs concurrents (*savants, érudits, gens d'esprit*) ¹⁴³ ». En somme, la physique aura été longtemps l'apanage des philosophes, et il n'est pas étonnant de retrouver encore une fois le philosophe Diderot dans les mêmes eaux que le naturaliste montbardois : « L'idée que Buffon nous propose de la science révèle, comme malgré lui, une métaphysique. Inversement, la métaphysique de Diderot exige la science de Buffon. Mais pour les deux écrivains, la difficulté est la même : il faut trouver

¹³⁹ Marcel Conche, « Penser la Nature », *Revue philosophique de la France et de l'Étranger*, 2000, n° 3, p. 280-281.

¹⁴⁰ Pierre Wagner, « Introduction », dans Pierre Wagner (dir.), *Les philosophes et la science, op. cit.*, p. 15. Cette indistinction est bien présente durant tout le XVIII^e siècle, tant en France qu'en Angleterre ou en Écosse. Comme nous le verrons dans le chapitre 4, ce sera le cas notamment chez William Duff (*Essay on Original Genius*), de même que chez Alexander Gerard (*An Essay on Genius*), qui considèrent *Philosophy* et *Science* comme des synonymes, ou, plutôt *Scientific Genius* et *Philosophic Genius* comme des expressions interchangeables.

¹⁴¹ Colas Duflo et Pierre Wagner, « La science dans l'*Encyclopédie*. D'Alembert et Diderot », *art. cit.*, p. 206.

¹⁴² Robert Darnton, *Le grand massacre des chats, op. cit.*, p. 193.

dans la nature un ordre qui ne vienne pas de Dieu ¹⁴⁴». Il s'agit en fait d'une manifestation de ce qu'on nommait alors encore la « philosophie expérimentale ¹⁴⁵», expression qui ne faisait toutefois pas, encore une fois, l'unanimité. Si certains philosophes acceptent que le discours philosophique peut admettre, sans crainte de porter atteinte à sa crédibilité, le recours à « l'expérience de pensée fictionnelle ¹⁴⁶», d'autres s'interrogent sur la vanité des spéculations et méditations, « vaines *imaginations* si elles ne sont pas fondées sur des expériences exactes ¹⁴⁷», et s'élèvent contre « le roman des faits supposés qu'on devine bien ou mal, sans les chercher ni les voir ¹⁴⁸». Cependant, en cette période qui précède les méthodes scientifiques du XIX^e siècle, même les plus sceptiques vont admettre le bien-fondé des hypothèses, pour autant que l'expérience assure qu'elles soient « exactes & non arbitraires ¹⁴⁹». Même d'Alembert ira jusqu'à écrire :

je suis bien éloigné d'en proscrire cet *esprit de conjecture*, qui tout-à-la-fois timide & éclairé conduit quelquefois à des découvertes, pourvû qu'il se donne pour ce qu'il est, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la découverte réelle : cet *esprit d'analogie*, dont la sage hardiesse perce au delà de ce que la nature semble vouloir montrer, & prévoit les faits, avant que de les avoir vûs. Ces deux talens précieux & si rares, trompent à la vérité quelquefois celui qui n'en fait pas assez sobrement usage : mais ne se trompe pas ainsi qui veut ¹⁵⁰.

¹⁴³ *Id.* [souligné dans le texte]

¹⁴⁴ Jacques Roger, *Les sciences de la vie dans la pensée française, op. cit.*, p. 613. Par ailleurs, il est intéressant de rappeler que, pour Diderot, la science a surtout pour mission d'éclairer le philosophe : « si la science est déjà "interprétation de la nature", la philosophie doit l'être encore plus » (*ibid.*, p. 607).

¹⁴⁵ « On appelle *Philosophie expérimentale*, celle qui se sert de la voie des expériences pour découvrir les lois de la Nature » (D'Alembert, article « Expérimental », *Encyclopédie, op. cit.*, 1756, t. VI, p. 298). Pour Daniel Roche, les relations complexes entre la philosophie expérimentale et l'histoire naturelle au XVIII^e siècle peuvent se résumer à une « expérimentation du monde vivant » qui se superpose alors aux frontières épistémologiques de l'histoire naturelle plus ancienne (« Natural History in the Academies », *art. cit.*, p. 139).

¹⁴⁶ « What is surprising [...] is the fact that in the middle of the eighteenth century, the philosophical discourse could still make use of such fictional experimentation, without losing its credibility » (Walter Moser, « Experiment and fiction », *art. cit.*, p. 69). Le critique suggère que, en utilisant la « fiction expérimentale » du premier homme (« Des Sens en général » *HN*, III, 1749, p. 364-370), Buffon fait preuve plus d'une « stratégie épistémologique » que d'un usage uniquement rhétorique. Pour Michel Delon toutefois, lorsque Buffon évoque le premier homme et décrit l'histoire de ses sens, « le peintre de la Nature se fait ouvertement poète. [...] Le poète prend le relais lorsqu'il *imagine* le premier homme au moment de la création » (« Préface », dans Buffon, *Œuvres*, 2007, p. ix [nous soulignons]).

¹⁴⁷ César Chesneau Du Marsais, article « Expérience (*Philosophie*) », *Encyclopédie, op. cit.*, 1756, t. VI, p. 297 [nous soulignons].

¹⁴⁸ D'Alembert, article « Expérimental (*Philosophie natur.*) », *Encyclopédie, op. cit.*, 1756, t. VI, p. 298.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 301.

¹⁵⁰ *Id.* [nous soulignons]

Il y a fort à parier cependant que, lorsque d'Alembert propose l'existence d'un philosophe expérimental idéal, un « homme tout-à-la-fois savant & philosophe, c'est-à-dire [...] un homme fort rare ¹⁵¹ », il ne pense guère au seigneur de Montbard...

Alors que la distinction entre sciences et philosophie n'est pas encore posée clairement, il reste que, le plus souvent, « ce qui oppose les admirateurs de Buffon à ses détracteurs, c'est que les premiers admettent et réclament la dimension philosophique dans l'œuvre scientifique ¹⁵² ». Pour certains puristes donc, le discours de Buffon restera « préscientifique ¹⁵³ » et l'histoire naturelle, qui n'a pas su encore démêler philosophie et sciences, une « prédécesseure » de la science contemporaine. Le seigneur de Montbard jonglera d'ailleurs souvent avec ce chevauchement entre sciences et philosophie en affirmant par exemple, pour prendre ses distances avec ceux qui ne s'appuyaient que sur des rapports arbitraires et des abstractions métaphysiques ou morales : « je ne prétends pas faire ici un traité de philosophie, & je reviens à la Physique ¹⁵⁴ ». Néanmoins, pour certains critiques, Buffon aura été — notamment si l'on examine les séquences sélectionnées habituellement dans les morceaux choisis — « moins considéré comme naturaliste que comme philosophe ¹⁵⁵ », car son œuvre contient (ou construit), pour reprendre une expression qui a déjà été citée, « un corps complet de philosophie, où sont assemblés selon

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 301.

¹⁵² Maëlle Levacher, *La réception de l'Histoire naturelle de Buffon. Le rapport problématique des sciences et des Belles-Lettres au 18^e siècle*, 2004, p. 40.

¹⁵³ C'est du moins l'avis de Walter Moser (« Experiment and fiction », *art. cit.*, p. 70-71) qui qualifie le discours de Buffon de « prescientific » et fait de l'histoire naturelle « one of the predecessors of contemporary science » [nous soulignons]. C'est aussi l'avis de Gaston Bachelard : « Il suffira de lire les parties de l'œuvre de Buffon où l'objet ne se désigne pas naturellement à l'observateur pour reconnaître l'influence des concepts préscientifiques à noyaux inconscients » (*La formation de l'esprit scientifique*, 1986, p. 45 [souligné dans le texte]). Nous insistons seulement ici sur le jugement — « préscientifique » — de Bachelard et ne prétendons nullement nous engager dans une lecture psychanalytique des descriptions animalières qui, quoiqu'intéressante, constituerait à elle seule l'objet d'une autre (monumentale) thèse. Il serait intéressant de voir si, effectivement, « les portraits animaux, marqués au signe d'une fausse hiérarchie biologique, sont chargés des traits imposés par la rêverie inconsciente du narrateur » (*id.*).

¹⁵⁴ Buffon, « Exposition des Systèmes sur la génération », *HN*, II, 1749, p. 79.

¹⁵⁵ Jean-Louis Haquette, « Du spectacle au tableau : réflexions sur une anthologie de textes descriptifs en prose, les *Tableaux de la nature* de Pierre Blanchard », *Écrire la nature au XVIII^e siècle, op. cit.*, p. 301. Dans un récent ouvrage général sous la direction de Philippe de La Cotardière, Buffon est encore présenté, dans le sous-titre qui annonce la section qui lui est consacrée, non pas comme naturaliste ou homme de science, mais bien comme « encyclopédiste et philosophe de la nature » (*Histoire des sciences. De la préhistoire à nos jours*, 2004, p. 525).

certains rapports, une logique, une physique, une métaphysique et une morale ¹⁵⁶». Mais, en substance, si l'on considère cette double référence à une philosophie et à une physique, on pourrait tenter de réconcilier les points de vue en affirmant que le seigneur de Montbard se présente comme un philosophe qui pratique une science, « au sens d'une synthèse nouvelle qui endosse un certain nombre de problèmes classiques ¹⁵⁷». Ce qui retiendra notre attention à ce propos est que l'élaboration de la science du vivant ne s'est pas faite seulement grâce à la méthode expérimentale, ou à l'introduction d'un point de vue essentiellement physiologique dans les sciences naturelles ; elle a aussi « pris appui sur des philosophies, des conceptions de la vie qui sont devenues, aux yeux de la rationalité scientifique moderne, illégitimes ¹⁵⁸». C'est ce caractère pluriel de l'histoire naturelle ¹⁵⁹ qui rend difficile sa définition précise, et qui la confine par-delà sciences et belles-lettres :

Elle est le terme générique d'un corps de disciplines qui n'aspirent qu'à s'en affranchir. Elle est le commencement obligatoire sur la voie de leur émancipation et de leur structuration. [...] Le destin de l'histoire naturelle est de s'anéantir progressivement dans chacune des sciences auxquelles elle sert d'ancrage ¹⁶⁰.

Poésie (Imagination)

Au cœur même de cette illégitimité se situe la troisième branche de l'entendement (Poésie ¹⁶¹ / Imagination), souvent négligée par les historiens des sciences qui s'intéressent à l'histoire naturelle en général ou à l'œuvre de Buffon en particulier, mais que nous avons l'intention de placer au cœur de nos préoccupations. En effet, nombreux seront les naturalistes attentifs à cette dimension esthétique de la compréhension de la nature ; de

¹⁵⁶ Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, *op. cit.*, p. 38 et 40.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 37 et 40.

¹⁵⁸ Roselyne Rey, « Naissance de la biologie et redistribution des savoirs », *art. cit.*, p. 197.

¹⁵⁹ Cet éclectisme se retrouve dans l'article (non signé) « Histoire naturelle » de l'*Encyclopédie* (*op. cit.*, 1765, t. VIII, p. 225) où l'on englobe comme faisant partie de la discipline l'astronomie, l'anatomie, la médecine, l'agriculture et la chimie, non sans rappeler que l'objet de l'histoire naturelle « est aussi étendu que la nature ». Buffon écrit de manière similaire dans l'incipit de son « Premier discours » : « L'HISTOIRE Naturelle prise dans toute son étendue, est une Histoire immense ; elle embrasse tous les objets que nous présente l'Univers » (*HN*, I, 1749, p. 3).

¹⁶⁰ Pascal Duris, « Histoire naturelle », *art. cit.*, p. 544-545.

¹⁶¹ Il ne s'agit évidemment pas de la poésie au sens romantique du terme ou encore tel que nous l'entendons de nos jours, mais bien tel que d'Alembert la concevait dans le « Discours préliminaire des éditeurs », à savoir tout ce qui naît de l'imagination et qui compose la troisième distribution générale de l'entendement, « en prenant ce mot dans sa signification naturelle, qui n'est autre chose qu'*invention* ou *création* » (*Encyclopédie*, *op. cit.*, 1751, t. 1, p. xvij-xviii [nous soulignons]).

plus, certains savants affirmeront parallèlement cette « pertinence équivalente des idées “poétiques” et “philosophiques”¹⁶² ». Envisager l’*Histoire des quadrupèdes* comme une œuvre d’art implique nécessairement de prendre en considération les tensions entre le vraisemblable et le vrai. Buffon se trouve donc directement confronté à ce « déplacement sémantique, du traditionnel camp religieux au camp laïque, d’un concept à la fois terrible et suggestif : la vérité¹⁶³ ». S’interroger sur les moyens et les règles d’une méthode de voir et de dire l’objet naturel permet de comprendre comment, émancipée de la théologie, la science de la nature, « par compensation, s’est alliée plus intimement à l’imagination poétique¹⁶⁴ ».

L’abbé Batteux avait déjà bien exposé l’idée essentielle de la pensée esthétique classique : « la matière des beaux arts n’est point le vrai, seulement le vraisemblable¹⁶⁵ ». Si cette dernière réflexion laisse transparaître d’une part l’opposition entre poésie et histoire¹⁶⁶, elle paraît conduire inexorablement à un second heurt entre poésie et sciences qui tend vers un « déséquilibre fondamental entre le vraisemblable et le vrai, qui rend impossible leur fusion¹⁶⁷ » en raison de leur appartenance à deux ordres ontologiques différents, voire inconciliables. Cependant, il ne faut pas oublier que la vraisemblance « entre en compte dans la constitution d’un jugement » en s’appuyant sur « une expérience du vrai » ; ainsi la vraisemblance « ouvre la voie au domaine de l’imagination comme à celui de l’hypothèse, et [...] se distingue du vrai et du faux qui relèvent de

¹⁶² Nathalie Vuillemin, « Hypothèse et fiction : les relations complexes de deux discours », *art. cit.*, p. 3. Simone Goyard-Fabre ajoute à ce propos que Buffon, comme Diderot, « apparente en quelque sorte le philosophe à l’artiste » (*La philosophie des Lumières en France, op. cit.*, p. 181).

¹⁶³ Vincenzo Ferrone, « L’homme de science », *art. cit.*, p. 250. Dans la même page, l’historien ajoute : « Le mot “vérité” semble en effet obséder les hommes des Lumières de toute nationalité [...]. Parmi les scientifiques, le rapide processus d’appropriation de ce mot magique s’accomplit rapidement au cours des dernières années du XVIII^e siècle et, déjà, il laissait entrevoir sa transformation en dogme inflexible au siècle suivant ».

¹⁶⁴ Aram Vartanian, « Buffon et Diderot », *art. cit.*, p. 132.

¹⁶⁵ Charles Batteux, *Les Beaux-Arts réduits à un même principe*, 1989 [1746], I, ch. 2, p. 86.

¹⁶⁶ Alors que l’histoire est un discours qui rend les choses telles qu’elles sont, « le rôle du poète est de dire non pas ce qui a eu lieu réellement, mais ce qui pourrait avoir lieu dans l’ordre du vraisemblable ou du nécessaire » (Aristote, *Poétique*, 1980, p. 65).

¹⁶⁷ Nathalie Kremer, « La vraisemblance conduit-elle au vrai ? », dans Jan Herman, Paul Pelckmans & Nathalie Kremer (dirs.), *Études de littérature française du XVIII^e siècle, op. cit.*, p. 87. L’auteure présente dans cet article un excellent résumé de trois grandes facettes de la notion complexe de vraisemblance, selon des considérations ontologiques (nature), poétiques (statut) et rhétoriques (fonction).

l'expérience¹⁶⁸». Si le vrai et le vraisemblable sont ontologiquement irréductibles, cela ne veut pas dire que le vraisemblable soit banni de la science, et que la vraisemblance, qui appartient au discours, ne puisse conduire à l'expérience, en particulier dans l'histoire naturelle au XVIII^e siècle : « Tant en sciences qu'en poésie, le probable l'emporte sur le possible puisqu'il s'agit d'éliminer le hasard pour approcher le plus possible du vrai¹⁶⁹ ». Même le compte rendu savant apparaît, dans les pratiques expérimentales au siècle des Lumières, comme « une proposition de contrat fondée sur la vraisemblance de la mise en scène des phénomènes, dont les parties sont l'auteur et les lecteurs auxquels il choisit de s'adresser¹⁷⁰ ». Lorsque le naturaliste ne pourra arriver au vrai ni par observation ni par expérience, le vraisemblable pourra être valable scientifiquement, que ce soit par exemple pour les cosmogonies — comme l'a exposé Benoît De Baere¹⁷¹ — ou encore dans le cas des descriptions animalières — tel que nous le développerons dans la suite de cette thèse. Ce qui nous importe, pour l'instant, est de souligner que « [l]e vraisemblable et le probable apparaissent comme interchangeables dans les discours scientifiques¹⁷² » des Lumières, et que la vraisemblance constitue « le pont entre le vrai et le faux, la certitude et le doute, l'apparence et l'essence¹⁷³ ». En effet, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, l'histoire naturelle procède par la juxtaposition de théories plus ou moins vraisemblables, et

la critique systématique de théories ou de récits concurrents en vue de leur élimination (la caractéristique centrale des sciences modernes) y joue un rôle beaucoup moins prononcé. Cet état de choses a donné lieu à l'émergence d'une discipline qui permet la coexistence, par rapport à un problème donné [...], de plusieurs « positions » mutuellement exclusives — ce qui s'explique par le fait que la plupart du temps ces positions sont créées et ensuite sélectionnées en fonction des projets philosophiques de leurs auteurs¹⁷⁴.

Nous verrons qu'en plus d'intégrer cette vraisemblance *ontologique*, l'œuvre de Buffon procède aussi de ce que Nathalie Vuillemin nomme la vraisemblance *poétique* — « ce que l'on appelle le respect de l'opinion du public, fondateur de l'horizon d'attente d'une œuvre¹⁷⁵ », tout en favorisant « l'introduction du nouveau, de l'inattendu au sein du

¹⁶⁸ *Id.*

¹⁶⁹ *Id.*

¹⁷⁰ Christian Licoppe, *La formation de la pratique scientifique*, *op. cit.*, p. 11.

¹⁷¹ *La pensée cosmogonique de Buffon*, *op. cit.*

¹⁷² Nathalie Kremer, « La vraisemblance conduit-elle au vrai ? », *art. cit.*, p. 87.

¹⁷³ *Id.*

¹⁷⁴ Benoît De Baere, « À quoi pense l'histoire naturelle ? », *art. cit.*, p. 35.

¹⁷⁵ Nathalie Kremer, « La vraisemblance conduit-elle au vrai ? », *art. cit.*, p. 88.

conforme ¹⁷⁶» — et de la vraisemblance *rhétorique* — qui a pour but de « procurer une émotion vive et forte ¹⁷⁷» au lecteur. Dans ce contexte, l'*Histoire des quadrupèdes* témoigne de ces « tensions palpables entre une science aléthique avide de transparence et une rhétorique claire obscure, parfois maîtresse d'erreur mais indispensable instrument de persuasion ¹⁷⁸».

Par ailleurs, l'écriture du regard que l'homme choisit de poser sur la nature nous invite à considérer la possibilité de lier les vues du savant (philosophe / scientifique) et de l'artiste (écrivain) en une même méthode où agiraient en synergie les composantes *scientifique* et *artistique* du génie ¹⁷⁹. Cela revient à poser, dans le cas précis de l'histoire naturelle, deux questions que Nathalie Vuillemin a bien relevées : « L'art d'observer, tout universel qu'il se réclame, admet-il des nuances de méthode en fonction des activités qu'il recouvre ? L'"observation" de la nature est-elle susceptible de se voir attribuer différentes définitions selon l'usage — *scientifique* ou *artistique* — qu'on en fait ? ¹⁸⁰» Tout comme d'Alembert estimait qu'un homme à la fois « savant » et « philosophe » était fort rare, il va sans dire que la réunion en une même personne du génie *artistique* et du génie *scientifique* semble tout aussi exceptionnelle :

Les sciences & les arts demandent différens talens, qui souvent ne peuvent se trouver, qu'avec peine réunis dans une même personne. Il faut donc, pour se préparer d'heureux

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 90.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 91.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 127. Rappelons que la « rhétorique profonde » dont nous avons déjà dit qu'elle était pour nous synonyme de poétique, a pour objet d'interroger cet espace entre le vrai scientifique et le vraisemblable rhétorique. Dans cet espace, les figures de pensée et les formes de l'argumentation deviennent des concepts opératoires qui dépassent les modalités de la communication pour incarner des formes de raisonnement propre à l'activité scientifique. Pour de plus amples détails, voir l'article et l'ouvrage suivants de Fernand Hallyn : « Une rhétorique sans frontières », *Théorie, littérature, enseignement*, 2000, n° 18, p. 7-27 ; *Les structures rhétoriques de la science. De Kepler à Maxwell*, 2004.

¹⁷⁹ L'existence d'un « esprit universel » des sciences et des arts est un topos commun des Lumières européennes. Par exemple Charles Bonnet, dans une lettre à Albrecht von Haller datée du 22 juillet 1757, déclare que « l'esprit d'observation est l'esprit universel des Sciences et des Arts » (*The Correspondence between Albrecht von Haller and Charles Bonnet*, 1983, p. 107).

¹⁸⁰ Nathalie Vuillemin, « De deux regards sur la nature : la savant face à l'artiste dans les "Arts d'observer" de Benjamin Carrard et Jean Senebier », dans Françoise Gevrey, Julie Boch et Jean-Louis Haquette (dirs.), *Écrire la nature au XVIII^e siècle, op. cit.*, p. 192 [nous soulignons].

succès, s'attacher aux arts & aux sciences les mieux assorties au degré de *mémoire*, d'*imagination* & d'*entendement* qu'on reconnoitra chez soi ¹⁸¹.

Si bien que l'on observera une certaine tendance, notamment en histoire naturelle, à privilégier le « don » de l'observateur au « talent » de l'expérimentateur. Ainsi, à l'article « Observateur » de l'*Encyclopédie*, Malouin écrit que, pour l'observateur, la nature est « un grand livre qu'il n'a qu'à ouvrir & à consulter ; mais pour lire dans cet immense livre, il faut du génie & de la pénétration, il faut beaucoup de lumières ; pour faire des expériences il ne faut que de l'adresse : tous les grands physiciens ont été *observateurs* ¹⁸²». Il s'ensuit une forme de théorisation de l'art d'observer du savant qui s'élabore en fonction du rapport immédiat entre l'homme et la nature : dans ce contexte, le naturaliste doit pouvoir recourir à « la dimension *géniale* du véritable observateur, dont les aptitudes, loin de pouvoir être soumises à l'analyse objective, sont [...] livrées dans le constat de l'extraordinaire *sensibilité* du génie ¹⁸³». L'observateur de la nature — à la fois scientifique et artiste — devra donc viser, comme l'avait proposé Diderot dans le sillage de Buffon, la découverte des rapports qui unissent les faits entre eux, grâce à cet « esprit de divination par lequel on *subodore*, pour ainsi dire, des procédés inconnus, des expériences nouvelles, des résultats ignorés ¹⁸⁴».

Considérant le parti pris esthétique de la majorité des naturalistes qui suivaient les règles dictées par la culture du goût, et la nécessité pour plusieurs — Buffon en tête — de recourir au génie pour combiner les faits entre eux, nous devons considérer, à la lumière de ce qui précède, cette triple figure du naturaliste : historien, philosophe / scientifique et artiste. Tant la discipline que ceux qui la pratiquent occuperont, dès lors, une position qui empiète sur plusieurs catégories qu'on ne peut rétrospectivement séparer, surtout si l'on tient compte de l'importance de la vraisemblance, considérée « non pas comme une notion dotée d'un contenu propre, mais comme un principe, comme un élément qui concilie

¹⁸¹ Benjamin Carrard, *Essai qui a remporté le prix de la société hollandaise des sciences de Haarlem en 1770, sur cette question : Qu'est-ce qui est acquis dans l'Art d'Observer ; et jusques-où cet Art contribue-t-il à perfectionner l'Entendement*, 1777, p. 81-82 [nous soulignons].

¹⁸² Paul-Jacques Malouin, article « Observateur (*Gram. Physiq. Méd.*) », *Encyclopédie*, *op. cit.*, 1765, t. XI, p. 310 [souligné dans le texte].

¹⁸³ Nathalie Vuillemin, « De deux regards sur la nature », *art. cit.*, p. 195 [souligné dans le texte].

¹⁸⁴ Denis Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature*, *op. cit.*, § XXX, p. 77 [souligné dans le texte].

plusieurs exigences contradictoires ¹⁸⁵». C'est à notre avis ce qui explique une grande partie du succès populaire de Buffon : grâce à son approche intellectuelle éminemment ouverte, il aura su, mieux que ses contemporains, intégrer toutes les potentialités de la discipline, tel que le résume admirablement cette séquence du « Premier discours » : « l'Histoire Naturelle est la source des autres Sciences physiques & la mère de tous les Arts ¹⁸⁶ ». Si cette filiation des arts permet de mieux accepter que l'imagination ait pu sous-tendre certains « tableaux d'histoire » de l'*Histoire des quadrupèdes*, envisagés alors comme créations artistiques ayant le pouvoir de transporter le lecteur au milieu des acteurs de la nature, il ne faut pas négliger cette dimension rationnelle, garantie par la discipline de l'imagination, qui chapeaute le projet scientifique buffonien. En somme, intégrant à la fois les activités du savant et de l'artiste — le *docere* et le *placere* —, le Buffon à la « vûe courte » aura paradoxalement tracé l'inscription de deux regards sur la nature : un qui l'analyse, l'autre qui en jouit ; « l'un vers une compréhension qui passe par la déconstruction, l'autre vers une appréhension qui en assemble, ou en reconstruit les beautés en une nouvelle création ¹⁸⁷ ».

¹⁸⁵ Nathalie Kremer, « La vraisemblance conduit-elle au vrai ? », *art. cit.*, p. 92.

¹⁸⁶ *HN*, I, 1749, p. 29. Mentionnons que, malgré un vocabulaire similaire, d'Alembert va plutôt fermer la porte à l'imagination en histoire naturelle en ramenant finalement toutes formes d'entendement au pur raisonnement : « Nous dirons seulement ici que toutes nos connoissances peuvent se réduire à trois especes ; l'Histoire, les Arts tant libéraux que mécaniques, & les Sciences proprement dites, qui ont pour objet les matieres de pur raisonnement ; & que ces trois especes peuvent être réduites à une seule, à celle des Sciences proprement dites. [...] L'histoire de la nature, objet de la méditation du philosophe, rentre dans la classe des sciences » (article « Élémens des sciences (*Philosophie.*) », *Encyclopédie, op. cit.*, 1755, t. V, p. 495).

¹⁸⁷ Nathalie Vuillemin, « De deux regards sur la nature », *art. cit.*, p. 204.

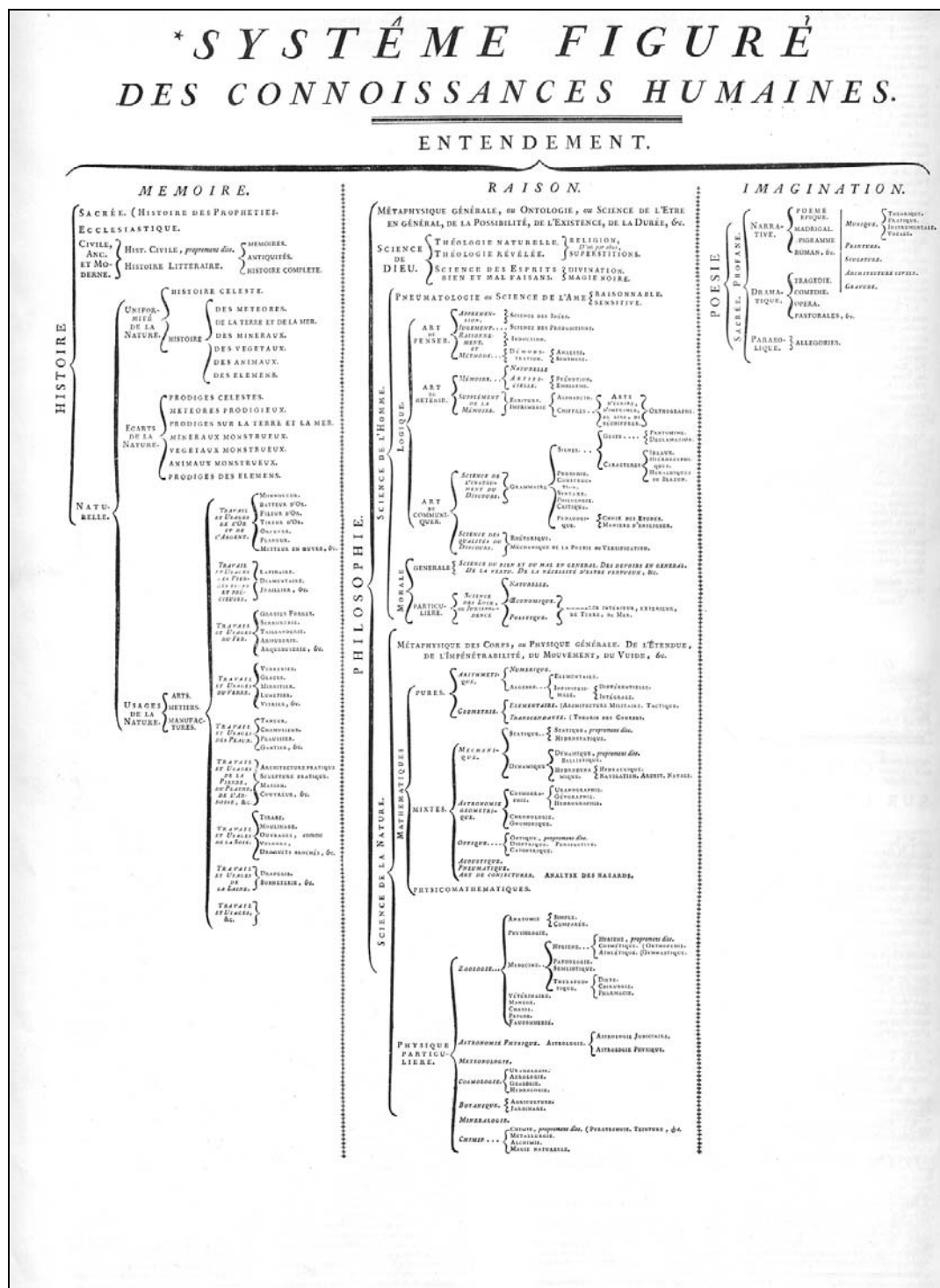


Figure 2 : « Système figuré des connoissances humaines » 188

188 Dans *Encyclopédie, op. cit.*, 1751, t. I, feuillet pliable faisant suite à la page lij. Une version interactive du tableau est disponible en ligne sur le site ARTFL de l'Université de Chicago au : <http://www.lib.uchicago.edu/efts/ARTFL/projects/encyc/texts/discours.html#figure>.

III. Histoire naturelle et belles-lettres : hommes de science et « gens de lettre »

Dès lors que nous interrogeons la poétique ou l'épistémologie des descriptions animalières, nous sommes confronté à une difficulté supplémentaire qui se superpose à toutes les ambiguïtés susmentionnées : l'histoire naturelle chevauche les catégories de l'entendement (histoire, philosophie / sciences et poésie) qui sont elles-mêmes toutes surdéterminées par les belles-lettres, dont les frontières sont assez mal délimitées au siècle des Lumières. En effet, les belles-lettres n'apparaissent explicitement nulle part dans l'arbre du savoir encyclopédique, mais sont en quelque sorte partout à la fois ; si bien que d'Alembert¹⁸⁹ distribue les « gens de lettres » sur chacune des trois branches de la connaissance : les « Érudits » — reposant sur celle de la mémoire —, les « Philosophes » — sur celle de la raison — et les « Beaux-Esprits » — sur celle de l'imagination. Voltaire ajoute dans la même veine qu'un homme « dépourvû de science [...] ne sera pas compté parmi les *gens de lettres*¹⁹⁰ ». Les confrères encyclopédistes possédant « cet esprit philosophique¹⁹¹ » caractéristique de l'élite — les *gens de lettres* — deviennent ainsi spontanément les héritiers de Newton et de Locke : « L'*Encyclopédie* se proclame l'œuvre d'une “société de gens de lettres” sur la page du titre [...]. Bref, elle semble incarner l'équation civilisation = *gens de lettres* = *philosophes*, et aspirer tous les courants progressistes de l'Histoire dans le parti des Lumières¹⁹² ».

Il n'y a incidemment aucune entrée « Belles-Lettres » dans l'*Encyclopédie*, et Diderot se limite à énoncer, à l'article « Lettres », que ces dernières désignent « en général les lumières que procurent l'étude, & en particulier celle des belles-lettres ou de la

¹⁸⁹ D'Alembert, « Discours préliminaire des éditeurs », *Encyclopédie, op. cit.*, 1751, t. I, p. xviii.

¹⁹⁰ Voltaire, article « Gens de Lettres (*Philosophie & Littérat.*) », *Encyclopédie, op. cit.*, 1757, t. VII, p. 599 [souligné dans le texte].

¹⁹¹ *Id.*

¹⁹² Robert Darnton, *Le grand massacre des chats, op. cit.*, p. 193 [souligné dans le texte]. Darnton ajoute que, en prenant cette posture, d'Alembert « légitime les *philosophes* en les identifiant aux *gens de lettres* et en présentant les *gens de lettres* comme la force motrice de l'histoire » (*ibid.*, p. 194 [souligné dans le texte]).

littérature ¹⁹³». La confusion entre sciences — le savoir en général — et belles-lettres — l'érudition — peut heurter nos conceptions actuelles, mais elle était déjà présente à l'article « Lettres » du *Dictionnaire universel* de Furetière (1690) : « Lettres, se dit aussi des sciences. [...] On appelle *lettres humaines*, et abusivement les *belles lettres*, la connaissance des poètes et des orateurs ; au lieu que les vraies *belles lettres* sont la physique, géométrie, et les sciences solides ¹⁹⁴». Il ne devait donc pas être surprenant pour les lecteurs de l'*Encyclopédie* de retrouver un article « Amour des Sciences et des Lettres », dans lequel l'auteur anonyme — Diderot ? — affirme que la « passion de la gloire, & la passion des sciences, se ressemblent dans leur principe, car elles viennent l'une & l'autre du sentiment de notre vuide & de notre imperfection » ; en parfaite complémentarité, cette passion de la gloire, associée à l'amour des lettres, « veut nous aggrandir au-dehors, & celle des sciences au-dedans ¹⁹⁵».

Si les commentaires du chevalier de Jaucourt, s'ils ne sont guère plus éclairants, ce dernier se contentant d'affirmer que « Littérature » est un « terme général, qui désigne l'érudition, la connoissance des Belles-Lettres & des matieres qui y ont rapport ¹⁹⁶», ils ont néanmoins l'intérêt de renvoyer à l'article « Lettres » pour saisir l'« intime union [des Belles-Lettres] avec les Sciences proprement dites ¹⁹⁷» : aussi rappellent-ils ses propres mots déjà cités dans notre introduction ¹⁹⁸. Comme les belles-lettres sont cette « vaste province de la culture écrite, dont le modèle était le corps d'œuvres léguées par l'Antiquité aux humanistes modernes, et qui servait tant à la nourriture des jeunes esprits qu'au dépassement de soi dans un savoir commun ¹⁹⁹», il ne sera donc pas étonnant que l'érudit seigneur de Montbard attache autant d'importance aux figures emblématiques d'Aristote et

¹⁹³ Denis Diderot, article « Lettres (*Encyclopédie*.) », *Encyclopédie, op. cit.*, 1765, t. IX, p. 409. Jacques Rancière précise qu'au XVIII^e siècle, « le terme de littérature ne désignait pas les œuvres ou l'art qui les produit mais le savoir qui les apprécie » (*La parole muette*, 1998, p. 10).

¹⁹⁴ Antoine Furetière, article « Lettres », *Dictionnaire universel*, 1978, t. II, n. p. [souligné dans le texte].

¹⁹⁵ [Anonyme], article « Amour des Sciences et des Lettres », *Encyclopédie, op. cit.*, 1751, t. 1, p. 368.

¹⁹⁶ Louis (chevalier de) Jaucourt, article « Littérature (*Sciences, Belles-Lettres, Antiq.*) », *Encyclopédie, op. cit.*, 1765, t. IX, p. 594.

¹⁹⁷ *Id.*

¹⁹⁸ Voir *supra*, p. 10. Denis Reynaud va jusqu'à affirmer que science et belles-lettres sont « indissociables, sœurs siamoises, dans un rapport nécessaire et vital » (*Problèmes et enjeux littéraires en histoire naturelle au 18^e siècle, op. cit.*, p. 448), ce qui rejoint tout à fait notre position : il faut penser la science à travers les belles-lettres, notamment en histoire naturelle.

¹⁹⁹ Frédéric Charbonneau, *L'art d'écrire la science, op. cit.*, p. 5.

de Pline l’Ancien, comme nous le verrons en détails dans les chapitres 5 et 6. Mais, tant pour Buffon que pour la majorité des scientifiques des Lumières partisans des Modernes, les naturalistes de l’Antiquité ne représenteront pas une perfection inégalable car, comme le souligne Voltaire :

La carrière de l’Histoire est cent fois plus immense qu’elle ne l’étoit pour les anciens ; & l’Histoire naturelle s’est accrûe à proportion de celles des peuples ; on n’exige pas qu’un *homme de lettres* approfondisse toutes ces matières ; la science universelle n’est plus à la portée de l’homme ; mais les véritables *gens de lettres* se mettent en état de porter leurs pas dans ces différens terrains, s’ils ne peuvent les cultiver tous ²⁰⁰.

L’histoire naturelle arrive donc au XVIII^e siècle forte d’une histoire déjà complexe qui allie à la fois les variations épistémologiques associées à ses divers objets d’étude et sa prétention de former « un genre littéraire à part entière » qui aspire à un « public aussi étendu que celui de la littérature ²⁰¹ » ; mais elle recèle également une certaine constance des rôles qu’on lui a attribués dans le champ de la connaissance, qui témoignent d’une richesse et d’un éclectisme touchant à la fois le politique, le social, le moral, le théologique, le philosophique, voire l’économique ²⁰². Malgré une certaine fragilité inhérente à la relative immaturité de sa discipline, il ne fait aucun doute cependant que le naturaliste fait partie de la communauté scientifique des Lumières ; tout comme les mathématiciens, astronomes et géomètres par exemple, il participe de ce mouvement entre les académies, la cour et autres institutions du savoir. Le naturaliste, par l’étendue que son champ de connaissances doit couvrir, s’avère emblématique de l’homme de lettres des Lumières.

Comme l’enseignement de l’histoire naturelle vise ultimement l’amélioration de l’individu et de la nation, en somme le développement de la jeune noblesse, alors le savoir

²⁰⁰ Voltaire, article « Gens de Lettres (*Philosophie & Littérat.*) », *Encyclopédie, op. cit.*, 1757, t. VII, p. 599 [souligné dans le texte].

²⁰¹ Pascal Duris, « Histoire naturelle », *art. cit.*, p. 546. Cependant, il demeure difficile de préciser ce qui caractérise l’histoire naturelle en tant que genre littéraire, sinon par des formules intrisèquement décevantes ; ainsi, elle serait un genre à part entière qui se définit moins par des objets spécifiques que par un ensemble de pratiques qui ont toutes un caractère littéraire. Sans malheureusement développer suffisamment son point de vue, Maëlle Levacher propose « le triptyque *autorité, actualité, moralité* » comme fondement du genre (*La réception de l’Histoire naturelle de Buffon, op. cit.*, p. 46 [souligné dans le texte]).

²⁰² « But there is one constancy, namely, the importance of the roles assigned to natural history in the commonwealth of learning : as a universal discipline, prior to political, social and moral order ; as the partner with civil and sacred history in the revelation of the workings of divine providence ; as the universal and stable foundation for the transitory and speculative systems of natural philosophy ; as the basis for the

associé à ses différentes composantes correspond à ce que devait maîtriser tout individu cultivé²⁰³. L'*Histoire naturelle* offrait donc un exemple éloquent des routes à suivre pour le développement physique et moral de l'individu²⁰⁴. Une part de l'immense succès de Buffon tient évidemment à la qualité stylistique de ses écrits, mais aussi à l'idéal des Lumières que sous-tend sa pensée²⁰⁵. En ce sens, le seigneur de Montbard est peut-être le représentant de la République des Lettres qui aura peut-être le plus contribué à rendre accessible la connaissance scientifique à l'élite mondaine²⁰⁶. Pour citer un exemple parmi tant d'autres dans l'*Histoire des quadrupèdes*, on retrouvera ce désir constant de diffuser des connaissances utilitaires visant à l'amélioration de la société, dans cette envolée prophétique sur l'avenir de ce que les Anciens ont appelé « Médecine Vétérinaire » : déplorant que la santé du cheval, « cet animal utile & précieux », ait été jusqu'alors « abandonnée aux soins & à la pratique, souvent aveugles, de gens sans connoissance & sans lettres²⁰⁷ », Buffon propose de perfectionner cette nouvelle branche de l'arbre du savoir :

je suis persuadé que si quelque Médecin tournoit ses vûes de ce côté-là, et faisoit de cette étude son principal objet, il en seroit bien-tôt dédommagé par d'amples succès ; que non seulement il s'enrichiroit, mais même qu'au lieu de se dégrader il s'illustreroit beaucoup, et cette Médecine ne seroit pas si conjecturale & si difficile que l'autre : la nourriture, les

agricultural, commercial and colonial improvement of the human estate (Nicholas Jardine et Emma C. Spary, « The Natures of Cultural History », *art. cit.*, p. 3)

²⁰³ « Natural historical knowledge was considered a valuable means of self-improvement because its very acquisition repeated the steps of self-development judged necessary for the enlightened individual » (Emma C. Spary, « The "Nature" of Enlightenment », *art. cit.*, p. 295).

²⁰⁴ « The *Histoire naturelle* was instrumental in promoting the view that natural history offered privileged access into the natural foundations of human association, and a route to "natural" development, both physical and moral. The appeal to a "nature" existing beyond society, but forming the bedrock of social interactions and moral and aesthetic standards, was what many readers particularly received in Buffon, even if there was little consensus on his political or religious views. [...] It was this slippage between the natural and the social that defined natural history's power to work on the social world » (*ibid.*, p. 296).

²⁰⁵ « Both academicians and connoisseurs continually stressed the possession of taste as a valuable quality, the mark of distinction in those who appealed for patronage, or as a way of distinguishing a particular "select", "very tastefully composed" collection. [...] Natural history works were not just guides to ordering, except in a handful of cases ; most were also guides for the proper behavior of a naturalist, which was actually the same process as the proper self-development of members of polite society. [...] Many guides to the study of natural history explained the popularity of a science that taught both taste and public utility, civicism, and self-control, by appealing to the innate attraction of nature for humans. [...] Natural history works were often marketed for those who wished to display the attributes of taste and politeness » (*ibid.*, p. 294).

²⁰⁶ « Linking the etiquette of the republic of letters with the etiquette of the courts, they [the Enlightenment naturalists] positioned themselves as the men most able to make scientific knowledge sociable » (Paula Findlen, *Possessing Nature. Museums, Collecting and Scientific Culture in Early Modern Italy*, 1994, p. 407).

²⁰⁷ Buffon, « Le Cheval », *HN*, IV, 1753, p. 256.

mœurs, l'influence du sentiment, toutes les causes en un mot étant plus simples dans l'animal que dans l'homme, les maladies doivent aussi être moins compliquées, & par conséquent plus faciles à juger et à traiter avec succès ; sans compter la liberté qu'on auroit toute entière de *faire des expériences*, de tenter de nouveaux remèdes, et de pouvoir arriver sans crainte & sans reproches à une grande étendue de connoissances en ce genre, dont on pourroit même par *analogie* tirer des *inductions* utiles à l'art de guérir les hommes²⁰⁸.

Au-delà de la confusion générale, il importe de retenir que l'histoire naturelle, par sa constitution protéiforme — qui inclut notamment dans ses descriptions animalières le royaume de la science et celui des belles-lettres —, convoquera simultanément des interrogations relatives au savoir factuel, à l'enquête philosophique et à l'imagination poétique²⁰⁹. Le naturaliste — homme de lettres par excellence — formera, quand l'esprit philosophique — scientifique — se joindra au bon goût, un « littéraire accompli²¹⁰ ». Savoir concret d'un côté, imagination, invention et création de l'autre, l'histoire naturelle possède tous les ingrédients de ce questionnement plus général à propos de la représentation et de l'imitation qui hantera les penseurs des Lumières et qui sera illustré par les tensions constantes entre la référence directe au monde réel du savant et les marques de l'expressivité de l'écrivain, selon une dialectique mouvante et complexe :

Entre la science, qui relève de l'ordre du vrai vérifiable et généralisable, et les Lettres qui relèvent du domaine des opinions (idées, croyances, images, goûts), la dissymétrie paraît telle que les secondes ne peuvent, depuis que « littérature » ne signifie plus « l'ensemble des savoirs », que subir une dépendance relative de la part de la première²¹¹.

L'œuvre de Buffon possède cette « conscience vague²¹² » de cette différence à venir entre le discours littéraire et le discours scientifique, lors de cette période où le monde des savants prend graduellement conscience de leur incompatibilité, en route vers des méthodes plus modernes qui se grefferont à l'autonomisation des différents champs de savoir et au

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 256-257 [nous soulignons]. Nous aimerions faire remarquer encore une fois la prépondérance de l'analogie dans la méthode buffonienne, comme en témoigne la clause de l'extrait cité ici.

²⁰⁹ « It would therefore appear that letters, and by extension description in the realm of Belles-Lettres, can involve problems of factual knowledge, philosophical inquiry and poetic imagination » (Joanna Stalnaker, *In Visible Words : Epistemology and Poetics of Description in Enlightenment France*, 2002, p. 24).

²¹⁰ Voltaire, article « Gens de Lettres (*Philosophie & Littérat.*) », *Encyclopédie*, *op. cit.*, 1757, t. VII, p. 599.

²¹¹ Gisèle Séginger, article « Sciences et Lettres », dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dirs.), *Le dictionnaire du littéraire*, 2002, p. 542.

²¹² Nous traduisons librement l'expression « vague consciousness » de Walter Moser (« Experiment and fiction », *art. cit.*, p. 72).

divorce entre les belles-lettres et les sciences²¹³. Mais, dans les descriptions animalières, nous avons affaire à la quête d'un véritable chercheur qui, sur le chemin de la découverte scientifique, s'avère cet « hybride singulier entre le juge et le poète²¹⁴ » — doté du génie artistique et du génie scientifique — qui ne cesse de jongler avec le jugement et l'imagination propres au naturaliste désireux de revisiter la faune.

IV. Conclusion

Buffon est celui qui aura peut-être le mieux répondu à ces deux objectifs en apparence contradictoires : faire « l'équivalent de la vraie physique, aussi bien contre les faux systèmes arbitraires que contre la simple et fastidieuse description accumulative²¹⁵ », en recourant à une langue imagée qui se déploie dans les limites de la vraisemblance scientifique. Dans ce contexte, son œuvre — même si elle participe activement au mouvement général qui transformera l'histoire naturelle en sciences naturelles — reste cependant unique : en raison du souci esthétique qui la sous-tend, et de la manière particulière dont son auteur maniera la discipline de l'imagination²¹⁶. Le génie de Buffon orchestre, tel un virtuose, les différents types de discours qui ont pour objet l'étude de la nature : « interprétation, histoire, philosophie, système de la nature²¹⁷ ». Ce sont précisément ces savoirs « infra-scientifiques » qui vont progressivement « conjoindre leurs efforts et s'homogénéiser jusqu'à triompher dans la science naturelle qui, par un mouvement dialectique, les annulera dans le même temps qu'elle les accomplira²¹⁸ ». C'est

²¹³ Vincenzo Ferrone souligne que, dès la décennie 1780, un « véritable antagonisme » commence à se former entre l'homme de science, d'une part, et le philosophe, le théologien et le lettré d'autre part. On notera également à cette période une équivalence de plus en plus commune entre les termes « savant », « scientifique » et « une activité de recherche dans un secteur spécifique du savoir », parallèlement à l'établissement progressif d'une différence entre sciences et belles-lettres (« L'homme de science », *art. cit.*, p. 238). Christian Licoppe souligne à ce propos que certains physiciens français de la fin du XVIII^e siècle étaient plus que réticents à mettre les artistes sur le même pied qu'eux car ils considéraient que l'exactitude, primordiale dans la science, pouvait au contraire être « préjudiciable dans la pratique des arts » (*La formation de la pratique scientifique, op. cit.*, p. 312).

²¹⁴ Isabelle Stengers, « La question de l'auteur dans les sciences modernes », *Littérature*, 1991, n° 81, p. 7.

²¹⁵ Thierry Hoquet, « L'histoire naturelle est-elle une science de la nature ? », *art. cit.*, p. 152.

²¹⁶ De toute manière, pouvait-on appréhender la nature autrement qu'en possédant à la fois le génie du savant et celui de l'artiste ? En effet, par sa « capacité de toujours varier ses créations [, la nature] montre que son essence même est moins la raison que l'imagination. La Nature est poète » (Marcel Conche, « Penser la Nature », *art. cit.*, p. 300).

²¹⁷ Thierry Hoquet, « L'histoire naturelle est-elle une science de la nature ? », *art. cit.*, p. 126.

²¹⁸ *Id.*

dans cet espace indéfinissable²¹⁹ que s'élabore l'œuvre de Buffon, avec en corollaire cette fâcheuse position où se retrouve l'histoire naturelle, constamment menacée par le risque de voir un surcroît d'imagination se substituer à la connaissance scientifique. Pour certains savants, l'histoire naturelle ne sera jamais « que la simulation d'une authentique discipline de raison²²⁰ », et c'est d'ailleurs en partie pourquoi Buffon aura été dénigré par les Linné, Condillac, Malesherbes, Lelarge de Lignac et autres collègues de l'Académie des sciences²²¹ : par exemple, alors que Condillac souligne que « [t]out consiste en physique à expliquer des faits par des faits²²² », Buffon substitue aux étiquettes linnéennes des « portraits artistiquement élaborés par la mise en œuvre de toutes ses ressources de grand écrivain²²³ ». En évoquant, en racontant, en dépeignant le cheval, la brebis ou l'éléphant, l'auteur de *l'Histoire des quadrupèdes* fait éclater le cadre de « l'explication des faits par des faits » pour lui en préférer un où le génie permet la découverte, où le naturaliste peut imaginer pour « moderniser » la faune. Ce faisant, lui-même immense lecteur à la recherche du plus large public possible²²⁴, il nous invite à repenser la proximité des imaginaires scientifique et littéraire au siècle des Lumières. Pour toucher à la vérité, l'homme de génie pourra risquer d'afficher les errements d'une imagination déliée des contraintes de « l'explication des faits par des faits », pour se concentrer sur la combinaison de leurs rapports²²⁵. Alors que, dans le domaine de la science « pure », la gravitation et la

²¹⁹ Jacques Roger précise : « [...] on ne sait toujours pas comment on a pu passer de l'*histoire naturelle* comme elle était appelée à l'époque de John Ray aux *sciences naturelles* telles qu'elles étaient conues à l'époque de Cuvier » (« Le monde vivant », *Pour une histoire des sciences à part entière*, 1995, p. 201 [souligné dans le texte]).

²²⁰ Georges Gusdorf, *Dieu, la nature, l'homme, au siècle des Lumières*, *op. cit.*, p. 270.

²²¹ Voir notre section « La réception de l'*Histoire naturelle* : sus à l'imagination dans la science ! », chapitre 3, p. 203 *sq.*

²²² Condillac, *Traité des systèmes*, 1991 [1749], ch. XVI, p. 257. Rappelons aussi que, pour Condillac, les suppositions « sont d'une si grande ressource pour l'ignorance, si commodes ; l'imagination les fait avec tant de plaisir, avec si peu de peine : c'est de son lit qu'on crée, qu'on gouverne l'univers. Tout cela ne coûte pas plus qu'un rêve, et un philosophe rêve facilement » (*ibid.*, ch. I, p. 4 [nous soulignons]).

²²³ Georges Gusdorf, *Dieu, la nature, l'homme, au siècle des Lumières*, *op. cit.*, p. 272.

²²⁴ Wilda Anderson a montré que Buffon conçoit la « vérité » scientifique plus dans le processus de transmission au lecteur que dans l'acte de découverte d'un fait par l'expérimentateur. Ainsi, le fait scientifique est tributaire de cette relation où le lecteur est activement sollicité pour la transformation du monde qui l'entoure : « Buffon's reader is omnipresent in his works ; the truth occurs when the understanding is transmitted to the reader, not when a fact is discovered by the experimenter. [...] Buffon's reader should come out of the work not just informed, but motivated to act. Truth, then, is an act of transformation of the world, not a passive reception of information » (« Error in Buffon », *art. cit.*, p. 697 et 701).

²²⁵ Précisons qu'il ne s'agit toutefois pas de nier l'importance originaire des faits, tant pour Diderot — « Les faits, de quelque nature qu'ils soient, sont la véritable richesse du Philosophe » (*Pensées sur l'interprétation*

pesanteur, par exemple, ne sont pas des faits directement appréhendés, mais des lois ou des relations intelligibles modulées par l'intellect, dans celui de l'histoire naturelle — celle de Buffon en tout premier lieu —, il y aura une constante motivation esthétique qui surcharge l'analyse rationnelle et fige la discipline dans son statut ambigu, par-delà sciences et belles-lettres. En conséquence, le savoir que les naturalistes du XVIII^e siècle présentent n'est strictement ni « objectif », ni « subjectif », pour utiliser des termes étrangers à leur époque, mais plutôt, pour reprendre l'expression difficilement traduisible de Benoît De Baere, « self-conscious ²²⁶ ». La vaste entreprise de Buffon, qui cherche non seulement à décrire la nature mais aussi à en comprendre les grandes opérations, ne pouvait s'accomplir qu'à la faveur d'une « triple réforme à la fois méthodologique, épistémologique et métaphysique ²²⁷ » qui accepte un nouveau type de vérité scientifique ; il s'agira de voir si le compilateur de génie, lorsqu'il construit ses descriptions animalières, « *imagine* plus qu'il n'a vu, [...] produit plus qu'il ne découvre, [...] entraîne plus qu'il ne conduit ²²⁸ ».

Mais avant d'entreprendre l'examen de la fabrique des descriptions animalières, qui constituera la deuxième partie de ce travail, il convient, une fois le statut de l'histoire naturelle des Lumières fixé, de préciser l'arsenal théorique qui nous permettra d'analyser la manière dont Buffon déploie sa méthode dans l'*Histoire des quadrupèdes*. Nous nous pencherons tout d'abord, dans le chapitre 2, sur les éléments de l'invention (*ars inveniendi et inventio*), avant d'aborder successivement, dans les chapitres 3 et 4 les notions de discipline de l'imagination (*ars iudicandi*) et de génie (artistique et scientifique), essentielles à la bonne marche de la fabrique des quadrupèdes.

de la nature, op. cit., § XX, p. 72) — que pour Buffon — « Rassemblons des faits pour nous donner des idées » (« Premier discours », *HN*, II, 1749, p. 18).

²²⁶ Benoît De Baere, « À quoi pense l'histoire naturelle ? », *art. cit.*, p. 40.

²²⁷ Amor Cherni, *Buffon. La nature et son histoire*, 1998, p. 34.

²²⁸ Jean-François de Saint-Lambert, article « Génie (*Philosophie & Littér.*) », *Encyclopédie*, op. cit., 1757, t. VII, p. 583.

CHAPITRE 2

Les éléments de l'invention : *ars inveniendi* et *inventio* ¹

*Ne vaut-il pas mieux se concilier la confiance
des autres, par la sincérité d'un je n'en sais rien, que
de balbutier des mots, et se faire pitié à soi-même, en
s'efforçant de tout expliquer ? Celui qui confesse
librement qu'il ne sait pas ce qu'il ignore, me dispose
à croire ce dont il entreprend de me rendre raison.*

Denis Diderot ².

Ce chapitre a l'ambition de rendre opératoire la notion d'invention pour l'étude des descriptions animalières buffoniennes. Dans un premier temps, nous examinerons la pertinence que les notions d'*inventio* et d'*ars inveniendi* peuvent avoir pour l'analyse de l'*Histoire des quadrupèdes*. Ensuite, nous entreprendrons de montrer comment la méthode scientifique de Buffon se confond avec son *ars inveniendi*.

I. Un concept entre rhétorique et science : théorisation de l'invention

La notion d'invention, loin d'être autonome et univoque, s'inscrit « à l'intérieur d'un réseau sémantique complexe à partir duquel et autour duquel sa définition s'articule ³ ». En dehors de ce réseau, sa définition reste souvent imprécise, voire incomplète. Pour comprendre l'emploi qui est fait du mot *invention* à partir du XVI^e siècle, il est indispensable considérer l'influence considérable que la rhétorique (oratoire classique) exerce sur la poésie de cette période : le poète emprunte alors aux catégories rhétoriques « en particulier aux théories de l'*inventio* (qui concerne le choix des arguments, des idées), de la *dispositio* (relative à leur enchaînement) et de l'*elocutio* (c'est-à-dire de leur

¹ Comme nous l'avons mentionné en introduction, ce chapitre se veut un état de la question qui précisera comment nous entendons reprendre, pour analyser les descriptions animalières, l'appareil conceptuel mis en place par Benoît De Baere dans son ouvrage *La pensée cosmogonique de Buffon*, 2004. Nous nous inspirerons ici du chapitre 4 intitulé « De l'*inventio* à la méthode scientifique », p. 109-154.

² Denis Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature*, 2005, § X, p. 67. Dans la même veine, Diderot écrit ailleurs : « Si la nature nous offre un nœud difficile à délier, laissons-le pour ce qu'il est (*Lettres sur les aveugles*, 2000, p. 60).

³ Jacinthe Martel, « De l'invention. Éléments pour l'histoire lexicologique et sémantique d'un concept : XVI^e-XX^e siècles », *Études françaises*, 1990, vol. 26, n^o 3, p. 30.

expression dans un style approprié et convenable)⁴». Dans la tradition rhétorique, le mot latin *inventio*⁵ (du verbe *invenire*, « trouver ») signifie « découverte ». Fidèles aux préceptes de Cicéron, les poètes du XVI^e siècle accordent à l'invention un statut privilégié dans la hiérarchie des parties de la composition poétique, au point où elle semble « pénétrer et traverser les deux premières parties [...] et parfois même couvrir tout son champ⁶ ». L'invention participe donc tout à la fois de la découverte⁷ et du choix du sujet et des idées (*inventio*), de leur mise en ordre (*dispositio*) et de leur expression stylistique (*elocutio*).

De plus, rappelons que, pour Cicéron, l'*inventio* concerne la découverte des preuves (*argumenta*) qui, aux yeux du public, contribuent à rendre le discours de l'orateur plus « crédible », au moment où ce dernier conçoit les « choses vraies ou vraisemblables, qui rendent [sa] cause “probable”⁸ ». Or selon la *Topica*⁹, cette « excogitation » se fait d'autant plus facilement que l'orateur sait où prendre les arguments dont il a besoin. Selon Fernand Halryn, la topique fournit donc « tous les lieux de l'*inventio* scientifique », mais ces lieux (*loci*) sont « tellement nombreux et les possibilités de combinaisons si foisonnantes qu'ils permettent aisément de soutenir le pour et le contre sur un même

⁴ *Ibid.*, p. 31. La définition de l'invention sera évidemment aussi influencée par la théorie de l'imitation des Anciens — non pas dans le sens de copier, mais de *re-faire* —, principe dominant dès la Renaissance. Nous reviendrons sur cet aspect dans la première section du chapitre 4 : « I. Les premières Lumières et le génie artistique », *infra*, p. 234.

⁵ Nous suivons ici Benoît De Baere pour qui l'*inventio* désigne l'invention en général. À l'intérieur de ce processus global, on peut identifier l'*ars inveniendi*, qui désigne la portion qui est « ars » ou « technique » (*La pensée cosmogonique de Buffon, op. cit.*, p. 109). L'*ars inveniendi* correspond aux deux premiers ensembles des instruments de l'invention (observation et médiation) représentés dans le diagramme que nous avons donné dans l'introduction, *supra*, p. 38.

⁶ Jacinthe Martel, « De l'invention », *art. cit.*, p. 32.

⁷ Roland Barthes souligne que, dans la rhétorique des Anciens, l'*inventio* « renvoie moins à une invention (des arguments) qu'à une découverte : tout existe déjà, il faut seulement le retrouver : c'est une notion plus “extractive” que “créative”. Ceci est corroboré par la désignation d'un lieu (la Topique), d'où l'on peut extraire les arguments et d'où il faut les ramener : l'*inventio* est un cheminement (*via argumentorum*). Cette idée de l'*inventio* implique [...] une confiance très sûre dans le pouvoir d'une méthode, d'une voie » (« L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire », *Communications*, 1970, n° 16, p. 198).

⁸ Il s'agit de la traduction proposée par Guy Achard, dans Marcus Tullius Cicero, *De inventione*, 1994, I, § 10, p. 65. L'original latin est : « *Inventio est excogitatio rerum verarum aut veri similibus, quae causam probabilem reddant* » (*ibid.*, p. 64 [nous soulignons]).

⁹ Marcus Tullius Cicero, *Topica*, 2003, § 7, p. 118 : « *Ut igitur earum rerum quae absconditae sunt demonstrato aliquod volumus, locos nosse debemus ; sic enim appellatae ab Aristotele sunt eae quasi sedes, e quibus argumenta promuntur* ». Nous donnons ci-après la traduction anglaise proposée par Tobias Reinhardt, dans *ibid.*, p. 119 : « Just as it is easy to find hidden things, once their hiding-place has been pointed out and marked down, so we need to know the right Places if we wish to track down a certain argument ; “Places” is the name Aristotle gave those locations, so to speak, from which we can draw arguments ».

sujet ¹⁰». Si bien qu'à l'époque classique, « l'idée d'une *nouvelle* topique, basée sur le livre de la nature ¹¹», sera défendue notamment par Francis Bacon qui propose à ce sujet la rédaction d'une nouvelle histoire naturelle débarrassée des faits douteux, des simples curiosités et des fables ¹². Ainsi, « l'invention scientifique ¹³», telle que la conçoit Buffon, diffère de celle que la tradition rhétorique avait développée à partir de la topique cicéronienne ; et ce, même si le siècle des Lumières a conservé un lien étroit entre les notions d'*invention* et de *topique*. Par exemple, le chevalier de Jaucourt signale que l'invention concerne « la recherche & le choix des pensées, des raisons, dont l'orateur doit se servir, [et] des lieux qu'il doit traiter ¹⁴», alors que la topique a trait à « l'art ou [...] la manière d'inventer & de tourner toutes sortes d'argumentations probables » ou encore, comme l'avait définie Cicéron, « *l'art d'inventer des arguments : Disciplina inveniendorum argumentorum* ¹⁵ ». Il ne sera donc pas étonnant que les termes *invention* et *découverte* soient encore considérés comme synonymes au XVIII^e siècle, même s'il existe une tendance progressive à réserver le terme *découverte* au domaine des sciences et le terme *invention* au domaine des arts ¹⁶. Le réseau des notions apparentées à celle d'invention se complexifie donc à partir d'un double ancrage historique et sémantique — tributaire de la théorie de l'imitation dans les arts et de l'essor des sciences — à l'intérieur

¹⁰ Fernand Hallyn, « Dialectique et rhétorique devant la “nouvelle science” du XVII^e siècle », dans Marc Fumaroli (dir.), *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne. 1450-1950*, 1999, p. 606.

¹¹ *Ibid.*, p. 608 [souligné dans le texte].

¹² Dans le *De Augmentis scientiarum*, Bacon oppose à la topique générale de la dialectique cette nouvelle *topica particularis* qu'il juge « supérieurement utile » et qu'il définit comme « les lieux de recherche et d'invention appropriés aux sujets particuliers des sciences ». Il s'agit de la traduction proposée par Fernand Hallyn (*ibid.*, p. 609) de Francis Bacon, *De Augmentis scientiarum*, dans *The Works of Francis Bacon*, 1858, t. I, p. 635 : « nos sane Topicam Particularem tanquam rem apprime utilem amplectimur ; hoc est, Locos Inquisitionis et Inventionis, particularibus subjectis et scientiis appropriatos ». Pour de plus amples informations sur le passage de la « magie » à la science chez Bacon, voir Paolo Rossi, *Francis Bacon. From Magic to Science*, 1968.

¹³ L'expression est de Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon*, *op. cit.*, p. 111.

¹⁴ Louis (chevalier de) Jaucourt, article « Invention (*Rhétor.*) », *Encyclopédie*, *op. cit.*, 1765, t. VIII, p. 849.

¹⁵ [Anonyme], article « Topique », *Encyclopédie*, *op. cit.*, 1765, t. XVI, p. 418 [souligné dans le texte].

¹⁶ C'est le cas par exemple chez d'Alembert, article « Découverte (*Philosoph.*) », *Encyclopédie*, *op. cit.*, 1754, t. IV, p. 705-706. Buffon emploie rarement le terme *invention* : « toutes les idées des Arts ont leurs modèles dans les productions de la Nature : Dieu a créé, & l'homme imite : toutes les *inventions* des hommes, soit pour la nécessité, soit pour la commodité, ne sont que des imitations assez grossières de ce que la Nature exécute avec la dernière perfection » (« Premier discours, *HN*, I, 1749, p. 29 [nous soulignons]). Ainsi qualifiera-t-il la boussole d'« invention » (« Article VI. Géographie », *HN*, I, 1749, p. 225). En général toutefois, il préférera, peut-être pour mettre l'accent sur le caractère scientifique de son œuvre, utiliser le terme *découverte* : par exemple, il faut selon lui « se frayer des routes pour arriver à des découvertes utiles »

duquel sa définition s'élabore, pour inclure progressivement les termes *découverte* et, surtout, *imagination*. Tant en sciences que dans les arts, s'ajoute aussi une autre donnée fondamentale : « l'invention est [...] aussi le lieu où s'exerce le discernement ¹⁷ » — donc le jugement.

Dans cette optique, nous nous croyons justifié d'étudier l'œuvre scientifique de Buffon en général, et les descriptions animalières en particulier, à partir des modalités qui ont présidé à leur élaboration, en s'attardant sur les séquences où le naturaliste « invente » ou « découvre ». Ainsi, lorsque le « Buffon lecteur » construira ses articles de description animalière, il devra « *choisir* entre les pensées qui se présentent, celles qui sont les plus convenables [...], les plus nobles, & les plus solides » et « retrancher celles qui sont fausses ou frivoles, ou triviales ¹⁸ ». Autrement dit, nous nous pencherons sur les séquences qui participent de l'invention d'une nouvelle histoire des quadrupèdes, c'est-à-dire celles où le seigneur de Montbard imagine pour « moderniser » la faune.

Pour ce faire, il est souhaitable de voir comment Buffon s'inscrit dans la tradition méthodologique de ces deux penseurs de l'*ars inveniendi* que sont Bacon et Descartes. Comme le résume Benoît De Baere :

Que Bacon et Descartes aient rejeté la topique de l'école ne signifie pas pour autant qu'ils soient allés jusqu'à mettre en question l'utilité que peut avoir un art — une technique — de l'*inventio*. Seulement, ils ont insisté sur l'urgence qu'il y avait à repenser l'*ars inveniendi* si on voulait aussi pouvoir s'y référer dans le contexte d'une science créative et créatrice de nouveaux savoirs ¹⁹.

Cet aspect *créatif* peut être mis en rapport avec ce que Jacinthe Martel identifie comme deux « concepts-clés » qui empiètent à la fois dans le domaine des sciences et dans celui des belles-lettres : « imitation inventrice et imagination créatrice ²⁰ », qui sont à la base de ce réseau de termes qui permettent de mieux circonscrire le champ de l'invention autour

(« Premier discours, *HN*, I, 1749, p. 6) ; puis, les « Modernes » ont ajouté leurs « découvertes à celles des Anciens » (*ibid.*, p.45).

¹⁷ Jacinthe Martel, « De l'invention », *art. cit.*, p. 34.

¹⁸ Louis (chevalier de) Jaucourt, article « Invention (*Rhétor.*) », *Encyclopédie, op. cit.*, 1765, t. VIII, p. 849.

¹⁹ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon, op. cit.*, p. 113. Pour une analyse plus détaillée de la manière dont Bacon et Descartes proposent leur solution respective, voir *ibid.*, p. 114-118.

²⁰ Jacinthe Martel, « De l'invention », *art. cit.*, p. 36.

des couples de mots « imiter/inventer et trouver/imaginer ²¹ ». Ainsi, ce qui relève pour nous de la méthode scientifique est, chez Bacon, intégré, voire identifié à l'*ars inveniendi* (désigné par le terme *ratio* qui, dans le *Novum Organum*, renvoie à la méthode de l'invention) ²². Quant à Descartes, il insiste, dans le *Discours de la Méthode*, sur les « veritez un peu malaysées à découvrir ²³ », sur les vérités qui ne peuvent être « si cachées qu'on ne [les] découvre ²⁴ », ou encore sur « ceux qui découvrent peu à peu la vérité dans les sciences ²⁵ ». Peut-être pourrait-on alors risquer un parallèle entre le « Buffon lecteur » (des Anciens, des zoologistes de la Renaissance et des voyageurs et correspondants plus immédiats) qui s'apprête à broser le « tableau d'histoire » d'un animal exotique — qu'il n'a jamais observé lui-même — et cette séquence de la dixième des *Règles pour la direction de l'esprit* : « Pour que l'esprit gagne en sagacité, on doit lui donner de l'exercice en lui faisant chercher ce que les autres ont déjà trouvé, et en lui faisant examiner méthodiquement toutes les techniques humaines, même les plus insignifiantes, mais de préférence celles qui manifestent ou présupposent un ordre ²⁶ ».

Comme l'œuvre de Buffon participe autant des belles-lettres que de la science, le naturaliste se trouve alors placé entre deux modes forts différents de discursivité : les descriptions animalières présenteront donc des caractéristiques propres à chacun de ces modes. Si Claudine Cohen ²⁷ et Ana María Gómez Torres ²⁸ ont souligné cette double

²¹ *Id.*

²² Voir Michel Malherbe et Jean-Marie Pousseur, « Introduction », dans Francis Bacon, *Novum Organum*, 1986, p. 26. Cette « méthode de l'invention » est souvent désignée chez Bacon par *nostra ratio* ou encore *ratio inveniendi, interpretandi*.

²³ René Descartes, *Discours de la Méthode*, dans *Œuvres complètes*, 1996, vol. VI, p. 16.

²⁴ *Ibid.*, p. 19.

²⁵ *Ibid.*, p. 66-67.

²⁶ René Descartes, *Règles pour la direction de l'esprit*, 2002, [Règle X], p. 123 [souligné dans le texte]. On trouvera la séquence originale tirée de la « Regula X » des *Regulae ad directionem ingenii*, dans *Œuvres complètes*, 1996, vol. X, p. 403 : « *Vt ingenium fiat sagax, exerceri debet in iisdem quaerendis, quae jam ab alijs inventa sunt, & cum methodo etiam levissima quaeque hominum artificia percurrere, sed illa maxime quae ordinem explicant vel supponunt* ».

²⁷ Claudine Cohen, « Rhétoriques du discours scientifique », dans Jean Gayon, Jean-Claude Gens et Jacques Poirier (dirs.), *La rhétorique : enjeux de ses résurgences*, 1998, p. 134 : « le grand naturaliste Buffon se fait l'apologiste d'une écriture scientifique souple, variée, apte à décrire les objets de la nature les plus triviaux ou à s'élever au sublime, en fonction des thèmes évoqués, [et] en fonction [...] de la personnalité du savant lui-même ».

²⁸ Ana María Gómez Torres, *Las Ideas du Buffon sobre retórica y poética en los inicios de la teoría literaria moderna*, 1996, p. 37 : « El cumplimento en la práctica de estos ideales le valió a Buffon que sus obras fuesen consideradas entre las más distinguidas del idioma francés. Se destaca aún hoy la “virtud lírica” de su

appartenance, elles n'ont pas exprimé les conséquences importantes que celle-ci implique pour l'invention dans l'œuvre de Buffon en général ou dans l'*Histoire des quadrupèdes* en particulier. Si le « lyrisme de l'intellect » a parfois servi à caractériser certaines séquences « sublimes » de l'*Histoire naturelle*, on n'a jusqu'à maintenant jamais exploré au-delà de l'étude stylistique ce que pouvait représenter l'invention dans les descriptions animalières de ce naturaliste à la « méthode scientifico-poétique » écrivant dans un « genre philosophico-littéraire ». Sans prétendre toutefois que Buffon écrivait en cette « première langue [qui] alliait la plénitude d'un savoir à la plénitude musicale de son pouvoir expressif²⁹», il s'agira de voir si, par l'étude de l'*ars inveniendi*, nous ne pourrions pas « trouver dans l'intuition imaginative le trait commun du génie poétique et du génie scientifique³⁰».

La *dispositio* est l'homme même

Nous savons que l'introduction méthodologique à l'*Histoire naturelle* — le « Premier discours » (publié en 1749) — a été rédigée bien avant le « Discours sur le style » (prononcé en 1753)³¹. Au cours de cette célèbre allocution, plutôt que de faire l'éloge de son prédécesseur — l'archevêque de Sens —, Buffon propose plutôt une lecture de pages qu'il a déjà écrites, mais non encore publiées, dans lesquelles il ne restreint pas le style, comme ses contemporains ont encore tendance à le faire³², à la seule *elocutio*. Il choisit plutôt, à l'instar de Balthazar Gibert³³, d'intégrer à son étude sur le style ses propres réflexions sur la *dispositio* et l'*inventio*, s'opposant ainsi à « une tendance massive de l'époque qui, à la suite du Boileau, consistait à réduire le style à une simple question de

“método científico-poético”, representativo de un “género filosófico-literario” ; se habla, a propósito de su libro *Époques de la nature*, de “lirismo del intelecto” ».

²⁹ Jean Starobinski, « Langage poétique et langage scientifique », *Diogène*, 1977, n° 100, p. 139.

³⁰ *Ibid.*, p. 141.

³¹ Pour un résumé des circonstances entourant la rédaction du « Discours sur le style », voir entre autres : Jacques Roger, *Buffon. Un philosophe au jardin du roi*, 1989, p. 283 et Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon*, *op. cit.*, p. 120. Sur les variantes de ce texte, voir Henri Guyot, « Les variantes du Discours sur le style », *RHLF*, 1926, vol. XXXIII, p. 225-233.

³² Ana María Gómez Torres a, pour la première fois, souligné l'aspect novateur de cette posture commune chez Buffon et Gibert : « Las teorías de Buffon y Gibert, al rechazar toda reducción del estilo a la *elocutio*, se oponían al resto de los tratados de retórica franceses de los siglos XVII y XVIII » (*Las Ideas de Buffon sobre retórica y poética*, *op. cit.*, p. 20). Voir tout le chapitre II intitulé « *Inventio, dispositio, elocutio* », p. 19-28.

³³ Balthazar Gibert, *La rhétorique ou Les règles de l'éloquence*, 2004 [1730].

tropes et de choix de mots, bref à confondre style et *elocutio*³⁴». En effet, pour Buffon, le style, s'il n'est « que l'ordre et les mouvements que l'on met dans ses pensées³⁵», suppose aussi « la réunion et l'exercice de toutes les facultés intellectuelles³⁶». Le style est donc, selon le seigneur de Montbard, le fruit d'une démarche globale dans l'élaboration du discours (depuis sa conception initiale), et l'*elocutio* devient une conséquence secondaire de l'*inventio*, reléguée à l'*aptum*³⁷ : « les idées seules forment le fond du style, l'harmonie des paroles n'en est que l'accessoire, & ne dépend que de la sensibilité des organes³⁸». De plus, Buffon établit que l'*inventio* et la *dispositio* font en quelque sorte partie d'un même processus et ne peuvent être séparés³⁹ : « Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. [...] Mais avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera ses pensées, il faut s'en être fait un autre plus général et plus fixe, où ne doivent entrer que les premières vues et les principales idées⁴⁰». Pour Buffon, le style est à la fois une manière de penser et de s'exprimer, l'art d'écrire se confond avec l'art de penser, l'*inventio* avec le style⁴¹. Nous voyons donc poindre la transition entre les préceptes stylistiques du seigneur de Montbard — son art d'écrire — et sa méthode scientifique — son *ars inveniendi*.

³⁴ Sylvain Prudhomme, « Plan du texte et organisation du vivant. “Vie” et “lumière” dans le *Discours sur le style* de Buffon », *Poétique*, 2005, n° 143, p. 352.

³⁵ Buffon, « Discours prononcé à l'Académie française », *SHN*, IV, 1777, p. 3.

³⁶ *Ibid.*, p. 9.

³⁷ Nous traduisons la pensée d'Ana María Gómez Torres : « Buffon coincide Gibert en su visión del estilo como producto de todas las operaciones de la retórica, fruto de un procedimiento global en la elaboración del discurso desde su concepción primera. En su planteamiento, la *elocutio* es sólo una consecuencia secundaria de la *inventio* » (*Las Ideas du Buffon sobre retórica y poética*, *op. cit.*, p. 19-20) ; puis : « El *Discurso* [...] plantea una serie des consideraciones que abarca las distintas partes de la retórica [...] con especial atención a la *inventio* y la *dispositio*, en tanto que la *elocutio* se resuelve con la regla del *decorum* o *aptum* » (*ibid.*, p. 17).

³⁸ Buffon, « Discours prononcé à l'Académie française », *SHN*, IV, 1777, p. 9. Cette dépendance organique est nettement péjorative et Buffon y aura également recours pour identifier les « mauvais types » de mémoire et d'imagination — que nous partageons avec les animaux — à proscrire lorsque le naturaliste entreprend d'imaginer pour « émerveiller » le monde (voir *infra*, p. 158 *sq.* pour la « mauvaise mémoire » ; p. 199 *sq.* pour la « mauvaise imagination »).

³⁹ « En la línea de Gibert [...], Buffon establece que la elección del estilo se produce desde la *inventio*, en un proceso indistinguible de la *dispositio* » (Ana María Gómez Torres, *Las Ideas du Buffon sobre retórica y poética*, *op. cit.*, p. 19). Cet aspect n'est toutefois pas original car il rejoint les préceptes de la rhétorique classique : « La noción de estilo, en la retórica clásica, incluye las *partes artis* de la *inventio*, *dispositio* y *elocutio*, aunque todos estos momentos actúan de modo conjunto, en un relación de mutua interdependencia » (*ibid.*, p. 22).

⁴⁰ Buffon, « Discours prononcé à l'Académie française », *SHN*, IV, 1777, p. 3.

⁴¹ « El estilo es un modo de expresión, pero, ante todo, para Buffon, es un modo de pensar [...]. En el *Discurso* de Bufon, *art d'écrire* y *art de penser* se aúnan, con lo que se desdibuja, en cierto sentido, la

Le critique Émile Faguet avait bien noté ce lien étroit entre la méthode que Buffon avait proposée dans le « Premier discours » et les recommandations évoquées dans le « Discours sur le style » — bien improprement nommé puisque, paradoxalement, il ne contenait, comme Buffon l’écrit lui-même, que « quelques idées sur le style ⁴² » : à ce « titre *faux* de “Discours sur le style” » qui « trompe l’attente qu’il fait concevoir et qu’il ne prétendait pas provoquer ⁴³ », il faudrait plutôt opposer « une *vue* sur l’art d’écrire, rapidement présentée par un savant, grand écrivain, à l’usage des savants qui voudront écrire ⁴⁴ ». Le « Discours sur le style » ne serait donc pas « un traité complet de l’art d’écrire », ni « une *rhétorique* complète, même sommaire ⁴⁵ », mais plutôt un « petit traité *d’exposition scientifique* ⁴⁶ » qui pourrait donc servir de guide à celui qui s’apprête à écrire un histoire naturelle générale *et* des descriptions particulières de quadrupèdes. En somme, pour Faguet, toute l’œuvre de Buffon représente le « meilleur modèle du style propre à l’exposition scientifique ⁴⁷ », ou encore, « le style d’un professeur qui a du *génie* ⁴⁸ ». Nous retiendrons que l’unité de l’*Histoire naturelle* ne ferait « qu’imiter la nature et l’ordre éternel qu’elle suit dans ses œuvres ⁴⁹ », et serait à relier directement aux propos de Buffon sur le style — notamment dans la phrase célèbre « le style est l’homme même ⁵⁰ », qui « ne veut nullement dire, comme on le croit trop souvent, que le style est une peinture du *caractère*, des *mœurs* et de la *façon de sentir* de l’auteur », mais plutôt que « le style [...] est l’*intelligence* de l’auteur, la marque de son *esprit*, et par conséquent ce qui lui appartient en propre dans quelque ouvrage qui soit ⁵¹ ». ... ou encore, anticipons-nous, la marque de son génie.

distinción entre fondo y forma, pensamiento y palabras, *inventio* y estilo » (Ana María Gómez Torres, *Las Ideas du Buffon sobre retórica y poética*, *op. cit.*, p. 26).

⁴² Buffon, « Discours prononcé à l’Académie française », *SHN*, IV, 1777, p. 2. Il s’agirait en somme de la « “confidence un peu apprêtée” de Buffon sur son propre *génie* littéraire » (Émile Faguet, « Buffon », *Dix-huitième siècle. Études littéraires*, 1910, p. 476 [nous soulignons] ; les termes entre guillemets sont attribués dans le texte au professeur universitaire et écrivain Abel-François Villemain (1791-1870).

⁴³ Émile Faguet, « Buffon », *art. cit.*, p. 477 [souligné dans le texte].

⁴⁴ *Ibid.*, p. 481 [souligné dans le texte].

⁴⁵ *Ibid.*, p. 477 [souligné dans le texte].

⁴⁶ *Ibid.*, p. 481 [souligné dans le texte].

⁴⁷ *Ibid.*, p. 475.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 476 [nous soulignons].

⁴⁹ *Ibid.*, p. 478.

⁵⁰ Buffon, « Discours prononcé à l’Académie française », *SHN*, IV, 1777, p. 11.

⁵¹ Émile Faguet, « Buffon », *art. cit.*, p. 478 [souligné dans le texte].

L'importance que Buffon accorde à la « disposition » serait, selon Jean-Paul Sermain, la preuve de la visée essentiellement « antirhétorique ⁵² » du « Discours sur le style ». Dans ce déplacement, la *dispositio* — indissociable selon Buffon de l'*inventio* — « considérée comme l'acte de pensée le plus essentiel de l'activité intellectuelle ⁵³ », ou encore comme « plan du discours ⁵⁴ », serait « de la pensée toujours vivante, l'expression de ce que l'auteur a mis dans l'œuvre ⁵⁵ » : la *dispositio* serait en somme « le principe vivant d'une activité mentale », ou encore « la manifestation d'une pensée vivante ⁵⁶ ». Comme la *dispositio* est l'instrument privilégié de la pensée et du style selon Buffon, nous pouvons conclure, avec Sermain et à la suite de Faguet : « la disposition est l'homme même ⁵⁷ ».

Les propos tenus par un Buffon à la fois théoricien du style et homme de science ont aussi attiré l'attention de Sylvain Prudhomme qui, à partir du même constat que Sermain, en arrive cependant à une conclusion fort différente. Soulignant qu'avec Buffon émergeait effectivement la notion de « vivant proprement dit [...] (organique et inorganique) ⁵⁸ », le chercheur propose un audacieux isomorphisme entre cette conception du vivant et la posture adoptée par le seigneur de Montbard dans son « Discours sur le style ». Il y aurait ainsi un « véritable imaginaire du vivant ⁵⁹ » opérant à l'arrière-plan du « Discours prononcé à l'Académie française », révélé par l'importance que Buffon accorde à la *dispositio*. Ce « même schème structurant qui s'est transporté des sciences vers la rhétorique ⁶⁰ » aurait donc conduit paradoxalement Buffon — ce qui rappelle la visée « antirhétorique » proposée par Sermain — à donner, dans le « Discours sur le style »,

⁵² Jean-Paul Sermain, « La *dispositio* est l'homme même. Marivaux, Buffon, et l'éloquence du for intérieur au XVIII^e siècle », dans Carole Dornier et Jürgen Siess (dirs.), *Éloquence et vérité intérieure*, 2002, p. 138.

⁵³ *Id.*

⁵⁴ *Ibid.*, p. 139.

⁵⁵ *Id.*

⁵⁶ *Ibid.*, p. 140. Pour une interprétation similaire qui insiste sur « l'unité organique » du *Discours*, voir aussi : Patrick Brasart, « De Buffon à Danton : “l'homme même” et les cas d'espèces », *Littérature*, mars 2005, n^o 137, p. 90.

⁵⁷ *Id.*

⁵⁸ Sylvain Prudhomme, « Plan du texte et organisation du vivant », *art. cit.*, p. 343. En effet, Jacques Roger et Jacques-Louis Binet avaient notamment souligné qu'avec le texte « Comparaison des Animaux, des Végétaux & des Minéraux » (*HN*, II, 1749, p. 1-17), Buffon ouvrait la possibilité même d'une science du vivant. En faisant dépendre la vie de l'organisation, il constituait, le premier, l'être vivant comme objet d'une « approche scientifique » (*Un autre Buffon*, 1977, p. 165).

⁵⁹ Sylvain Prudhomme, « Plan du texte et organisation du vivant », *art. cit.*, p. 344.

⁶⁰ *Id.*

« moins un discours sur le style qu'un discours sur le plan ⁶¹ ». La continuité et l'unité du vivant, un des principes fondamentaux de l'*Histoire des quadrupèdes*, aurait donc son image en miroir dans la conception que Buffon se fait de style :

De même que l'organisation est la condition du vivant, il est indispensable que le plan précède l'écriture. [...] La présence de l'imaginaire du vivant dans le *Discours sur le style* va donc bien au-delà de la simple métaphore. Il faudrait plutôt parler de parallélisme, ou d'isomorphisme, entre les conceptions scientifiques de Buffon d'une part, et ses conceptions rhétoriques d'autre part ⁶².

Si nous adhérons jusque-là à la thèse de Prudhomme, nous refusons toutefois de le suivre jusqu'au bout de sa réflexion. Tout d'abord, comparant le « Discours sur le style » à l'*Art poétique* de Boileau, le chercheur émet le constat suivant — qui ne correspond qu'en partie avec le nôtre — : alors que le législateur du Parnasse « s'occupe presque exclusivement de figures et de choix des mots, c'est-à-dire de questions d'*elocutio* », pour Buffon « la partie la plus importante de la rhétorique cesse d'être l'*elocutio*, pour devenir l'*inventio* et surtout la *dispositio* ⁶³ ». Le raisonnement de Prudhomme le conduit à cette première conclusion qui ne nous a pas convaincu : alors que le principal critère d'évaluation du texte est chez Boileau « le destinataire, et le plaisir de ce destinataire ⁶⁴ », avec Buffon, « la perspective est tout autre ⁶⁵ ». L'enjeu ne serait donc plus la relation entre l'orateur et son auditoire, ou, dans le cas de Buffon, entre l'écrivain et son lecteur, mais

⁶¹ *Id.* Prudhomme fait remarquer que le terme *plan* est, à l'époque où Buffon l'emploie dans le « Discours sur le style », une notion strictement géométrique que l'on retrouve par extension en architecture civile et militaire, mais qui n'a guère d'application ni en sciences, ni en poétique ; on le cherche en vain dans les articles « Disposition (*Belles-Lett.*) » — « partie de la Rhétorique qui consiste à placer & ranger avec ordre & justesse les différentes parties d'un discours » — ou « Composition » — « en Rhétorique, s'entend de l'ordre & de la liaison que doit mettre l'orateur dans les parties d'un discours » — rédigés par l'abbé Mallet (*Encyclopédie, op. cit.*, respectivement 1754, t. IV, p. 1042 et 1753, t. III, p. 769). Cette connotation novatrice se retrouvera par contre dans l'*Encyclopédie méthodique* de Panckoucke, dans laquelle Marmontel consacre un développement qui confirme alors l'acception rhétorique du mot : « Ce doit être le premier travail de l'orateur, du poète, du philosophe, de l'historien, de tout homme qui se propose de faire un tout qui ait de l'ensemble & de la régularité » (article « Plan (*Belles-Lettres.*) », *Supplément à l'Encyclopédie, op.cit.*, 1777, t. IV, p. 397). En 1787, Marmontel reprendra, cette même définition (article « Plan », *Éléments de littérature*, 2005, p. 886). Mais, en 1753, quand Buffon dit que c'est « faute de *plan*, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet, qu'un homme d'esprit se trouve embarrassé, & ne sait par où commencer à écrire » (« Discours prononcé à l'Académie française », *SHN*, IV, 1777, p. 6 [nous soulignons]), il est certainement un des premiers à employer le terme en ce sens, pour autant bien sûr qu'il l'ait bien prononcé alors et non rajouté dans la version écrite publiée près d'un quart de siècle plus tard.

⁶² Sylvain Prudhomme, « Plan du texte et organisation du vivant », *art. cit.*, p. 348.

⁶³ *Ibid.*, p. 351.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 352.

⁶⁵ *Id.*

plutôt « le rapport de l'écrivain avec son sujet ⁶⁶», le tout sous-tendu par une énigmatique « essentialisation du plan ⁶⁷». Jean-Paul Sermain arrive à une tout autre interprétation, que nous privilégions. Cette mise en valeur de la *dispositio* ferait en sorte que « le futur de lecture soit considéré comme l'acte de pensée le plus essentiel de l'activité intellectuelle ⁶⁸». Ainsi, cette « pensée toujours vivante » — « la plus créatrice de l'écrivain » — serait celle que « le lecteur re/produit ⁶⁹». Nous croyons que c'est précisément dans ces retrouvailles entre auteur et lecteur que résiderait, selon Buffon, « la véritable éloquence » qui, soulignons le à gros trait, « suppose l'exercice du *génie* et la culture de l'esprit ⁷⁰». Considérant l'importance que Buffon accordait au succès des ventes de l'*Histoire naturelle*, cette dernière interprétation est d'autant plus satisfaisante qu'elle permet de lier encore une fois sa conception du vivant avec le vocabulaire utilisé dans le « Discours sur le style » : « il ne suffit pas de frapper l'oreille et d'occuper les yeux, il faut agir sur l'ame et toucher le cœur en parlant à l'esprit ⁷¹». C'est précisément ce « plaisir à écrire » — ou encore cette « *chaleur* [qui] naîtra de ce plaisir » — qui « donnera de la vie à chaque expression ⁷²». Comme le mentionne ailleurs Buffon, pour « bien écrire, il faut que la *chaleur* du cœur se réunisse à la lumière de l'esprit. [...] et tout lecteur attentif partagera les jouissances spirituelles de l'écrivain ⁷³». Si Prudhomme avait bien noté que de « l'invention de ce plan (revalorisation de l'*inventio* autant que de la *dispositio*) dépendent la chaleur et l'animation [...] du texte », il aura peut-être moins heureusement conclu à ce

⁶⁶ *Ibid.*, p. 353.

⁶⁷ *Id.*

⁶⁸ Jean-Paul Sermain, « La *dispositio* est l'homme même », *art. cit.*, p. 138.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 139.

⁷⁰ Buffon, « Discours prononcé à l'Académie françoise », *SHN*, IV, 1777, p. 2 [nous soulignons].

⁷¹ *Ibid.*, p. 3.

⁷² *Ibid.*, p. 6 [nous soulignons]. L'utilisation du mot *chaleur* n'est pas anodine et témoigne de la « pensée vivante » ancrée profondément dans l'*inventio/dispositio* buffonienne. En effet, la « *chaleur animale* » continuellement engendrée est une des caractéristique principale de l'animal vivant. En comparaison, un animal mort, « privé de toute cause intrinsèque de *chaleur*, & ne participant plus de celle dont il jouïssoit pendant la vie, en un mot un cadavre froid, est exactement dans la même température que le milieu ambiant » (Gabriel François Venel, article « Chaleur (*Æconomie animale.*) », *Encyclopédie, op. cit.*, 1753, t. III, p. 31 [souligné dans le texte]).

⁷³ Buffon, *L'art d'écrire*, dans *Discours sur le style, suivi de L'art d'écrire et de la Visite à Buffon par Hérault de Séchelles*, 1992, p. 37 [nous soulignons]. Ou encore, plus clairement : « L'écrivain qui veut peindre doit se mettre à la place de l'amateur, recueillir les mêmes impressions, les faire passer à son lecteur dans le même ordre que l'amateur les reçoit en examinant son tableau » (*ibid.*, p. 40).

que Buffon considère l'acte d'écrire exclusivement « comme un face-à-face avec le sujet ⁷⁴ », en oubliant l'essentielle communication avec le lecteur.

Nous n'insisterons pas sur cette autre conclusion de Prudhomme avec laquelle nous sommes tout autant en désaccord, à savoir que la revalorisation de l'*inventio* et de la *dispositio* chez Buffon s'opposerait à la tradition rhétorique qui « soulignait l'importance du plan avant tout dans une perspective de persuasion et d'efficacité pragmatique ⁷⁵ ». Selon Prudhomme, Buffon en ferait uniquement « une nécessité urgente, vitale ⁷⁶ » : la « dimension polémique » présente notamment chez Quintilien « disparaît purement et simplement » chez un Buffon qui n'accorderait « nulle finalité au discours ⁷⁷ », se concentrant uniquement sur son sujet. Nous ne partageons évidemment pas un tel point de vue ⁷⁸ qui sous-entend l'annihilation de toute *ars inveniendi* au profit d'une *inventio* ou d'une *dispositio* qui serait, selon Prudhomme, intrinsèque au sujet à traiter : « Il ne s'agit plus désormais d'échafauder une *dispositio* efficace, mais de scruter le sujet, de le sonder jusqu'à en deviner l'organisation, une organisation qui lui appartient en propre ⁷⁹ ».

Nonobstant ces dernières réserves, il faut toutefois rendre hommage au chercheur qui a souligné que l'écrivain pourra reconnaître le plan à adopter « s'il possède le *génie* nécessaire » pour l'« apercevoir ⁸⁰ » avec, osons-nous ajouter, ses « yeux de l'esprit ». Cette importance accordée à la faculté de pénétration du naturaliste se retrouve encore une fois tant dans la méthode scientifique ⁸¹ que dans le « Discours sur le style » où est exprimée l'idée que le plan participe d'un ordre antérieur à tout discours ; toute la difficulté consiste

⁷⁴ Sylvain Prudhomme, « Plan du texte et organisation du vivant », *art. cit.*, p. 354.

⁷⁵ *Id.*

⁷⁶ *Id.*

⁷⁷ *Ibid.*, p. 350.

⁷⁸ La seule lecture du livre de Jeff Loveland, *Rhetoric and natural history. Buffon in polemical context*, *op. cit.*, suffira à s'en convaincre.

⁷⁹ Sylvain Prudhomme, « Plan du texte et organisation du vivant », *art. cit.*, p. 351.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 353 [nous soulignons].

⁸¹ Voir par exemple le « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 11-12 [nous soulignons] : « Que seroit-ce si la foible lumière qui nous guide devoit assez vive pour nous faire *apercevoir* l'ordre général des causes & de la dépendance des effets ? mais l'esprit le plus vaste, & le *génie* le plus puissant, ne s'élevera jamais à ce haut point de connoissance ; les premières causes nous seront à jamais cachées [...] ; tout ce qui nous est possible, c'est d'*apercevoir* quelques effets particuliers, de les comparer, de les combiner, & enfin d'y reconnoître plutôt un ordre relatif à notre propre nature, que convenable à l'existence des choses que nous considérons ».

en effet à « ‘inventer’ cet ordre, à le mettre au jour ⁸² ». C’est justement à cette escale que nous conduit notre naturaliste à la « vûe courte » qui, « par l’effet du génie », saura trouver le « vrai plan requis par le sujet, [...] la *dispositio* adéquate ⁸³ ».

Il ne faudrait pas croire cependant que, malgré la cohérence entre la pensée du savant et celle de l’écrivain, Buffon ait considéré l’*inventio* de manière univoque. À chacun de ces points de vue correspond une démarche différente, à la source de deux paradigmes : selon que le seigneur de Montbard s’intéresse à l’élaboration du savoir ou à sa communication. Le premier paradigme — scientifique —, « largement implicite mais qui n’en est pas moins fondamental ⁸⁴ », oppose la théorisation de l’invention à la théorie du jugement (*ars iudicandi*) et à la théorie de la preuve (*ars demonstrandi*). Benoît De Baere a bien montré que, dans le « Premier discours » comme dans l’« Essai d’arithmétique morale », Buffon, sans en ignorer l’interdépendance, distingue ses préceptes pour la recherche des vérités, d’une part, de sa réflexion épistémologique (de même que ses conséquences pour l’ordre de démonstration), d’autre part. Contrairement à Descartes qui, adhérant au modèle épistémique de la déduction, ne faisait aucune différence significative entre déduction créatrice de savoirs et déduction qui justifie ou « prouve » les connaissances ⁸⁵, Buffon, qui s’inspire davantage de l’empirisme anglais (et de Leibniz ⁸⁶) que de la pensée cartésienne

⁸² Sylvain Prudhomme, « Plan du texte et organisation du vivant », *art. cit.*, p. 357, note 54.

⁸³ *Ibid.*, p. 354.

⁸⁴ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon*, *op. cit.*, p. 123.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 124 : « pour la pensée cartésienne, l’*ars inveniendi* et l’*ars demonstrandi* se rejoignent dans une même procédure, et leur union est cautionnée par l’*ars iudicandi* (c’est à dire l’épistémologie) ». Nous consacrons le prochain chapitre à l’*ars iudicandi* buffonienne.

⁸⁶ Selon François Duchesneau, qui a étudié la question de l’*ars inveniendi* et de l’*ars demonstrandi* chez Leibniz, « nombreuses ont été les interprétations » proposées par les commentateurs : si « la science générale [...] se subdivise en deux parties, respectivement désignées comme *ars iudicandi* et *ars inveniendi* », « l’art de juger » se profile parfois comme « logique de la démonstration » (*Leibniz et la méthode de la science*, 1993, p. 55). Or, la « vérité de ce qui est démontrable [ne] tient [pas] à des fondements d’induction » (*ibid.*, p. 187), mais plutôt de déduction, ce qui semble nous éloigner de la manière dont Buffon procède en général dans sa fabrique de la faune. Toutefois, considérant que, selon certains chercheurs, « le rôle de la synthèse est identifié à la démonstration » (*ibid.*, p. 55), Buffon ne peut alors ignorer l’*ars demonstrandi*, notamment lorsqu’il procède à de vastes synthèses (voir en particulier la section intitulée « La nomenclature mal imaginée de quelques Bovinés », chapitre 7, p. 479 *sq.*, où il ne s’agit pas vraiment de découverte d’un nouveau savoir mais plutôt d’une synthèse de ce qui est déjà connu). Duchesneau mentionne cependant que certains commentateurs vont plutôt « rattacher la synthèse à la théorie du jugement » (*ibid.*, p. 57). Quoiqu’il en soit, comme nous avons choisi d’étudier la manière dont Buffon imagine pour « moderniser » la faune, que ce soit dans les descriptions d’animaux exotiques nouvellement découverts, ou encore de bêtes décrites depuis l’Antiquité mais qui n’avaient pas livré tous leurs secrets), nous avons évidemment privilégié, pour ce faire, l’*ars inveniendi* — la technique de la découverte. La technique de la démonstration — *ars demonstrandi* — se

(qui dominait toujours la pensée scientifique française jusque dans les années 1740), considère l'invention, la démonstration et le jugement comme des opérations fondamentalement distinctes. Le second paradigme — poétique — nous ramène à la manière dont Buffon conçoit l'*inventio*, en rapport avec les autres catégories de la rhétorique traditionnelle (*dispositio*, *elocutio*, *memoria* et *pronuntiatio*). L'accent mis sur le syncrétisme *inventio-dispositio*, et le relatif désintérêt pour la *memoria*, la *pronuntiatio* ou l'*elocutio* pourrait dépendre, selon Benoît De Baere⁸⁷, du fait que Buffon n'est pas un orateur, mais plutôt un écrivain qui — rappelons-le — détestait la poésie versifiée⁸⁸.

L'art de trouver des certitudes

À la suite l'extrait capital du « Premier discours » que nous avons cité en introduction à cette thèse⁸⁹, Buffon précise que le savant, appelé à généraliser ses idées, ne peut se passer d'une méthode : « C'est ici où l'on a besoin de méthode pour conduire son esprit, [...] cette méthode qui soutient l'ordre même des choses, qui guide notre raisonnement, qui éclaire nos vûes, les étend & nous empêche de nous égarer⁹⁰ ». On reconnaîtra aisément la métaphore du chemin et l'allusion claire à Descartes⁹¹ et à Bacon. La nécessité pour le naturaliste de s'appuyer sur un *ars inveniendi* — s'il désire « se frayer des routes pour arriver à des découvertes utiles⁹² » — semble en effet renvoyer à l'esprit

serait sans doute mieux prêtée à la description des animaux familiers (domestiques), car elle s'intéresse au savoir déjà disponible, alors que l'*ars inveniendi* concerne plutôt le savoir à découvrir.

⁸⁷ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon*, op. cit., p. 123.

⁸⁸ « On a comparé de tout temps la poésie à la peinture ; mais jamais on n'a pensé que la prose pouvait peindre mieux que la poésie. La mesure et la rime gênent la liberté du pinceau ; pour une syllabe de moins ou de trop, les mots faisant image sont à regret rejetés par le poète et avantageusement employés par l'écrivain en prose » (Buffon, *L'art d'écrire*, op. cit., p. 41). Cela rejoint ce que nous rapporte Hérault de Séchelles, selon qui Buffon aurait recommandé de ne jamais faire de vers : « J'en aurais fait tout comme un autre, me disait-il ; mais j'ai bien vite abandonné ce genre, où la raison ne porte que des fers. Elle en a bien assez d'autres, sans lui en imposer encore de nouveaux » (Buffon, cité par Marie-Jean Hérault de Séchelles, *Visite à Buffon*, dans Buffon, *Discours sur le style suivi de L'art d'écrire [...]*, op. cit., p. 68-69).

⁸⁹ Voir *supra*, p. 39.

⁹⁰ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 51.

⁹¹ Voir entre autres la quatrième section des *Regulae* — « On ne peut se passer d'une méthode pour se mettre en quête de la vérité des choses » (*Règles pour la direction de l'esprit*, op. cit., [Règle IV], p. 88 [souligné dans le texte]) — dans laquelle Descartes condamne ceux qui conduisent leur esprit « par des chemins inconnus » (*id.*), pour insister ensuite sur la nécessité de suivre « des règles certaines et faciles, par l'observation exacte desquelles on sera sûr de ne jamais prendre une erreur pour une vérité, et, [...] de parvenir à la connaissance vraie » (*ibid.*, p. 89).

⁹² Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 6.

général du *Novum Organum* et à la métaphore de la forêt (*Sylva Sylvarum*), de prime abord impénétrable, mais qui, une fois défrichée, permettra au savant de s'engager sur une voie nouvelle, certaine et bien aménagée, la voie inductive⁹³. La méthode devient non seulement une voie vers de nouveaux savoirs, mais aussi, elle sert de fil d'Ariane qui permet au savant d'éviter les pièges de l'égarement : « La méthode n'est ni l'ordre qui vient achever un savoir déjà inventé, ni même le chemin que la philosophie trace entre l'ignorance et une vérité accomplie. Elle est *ratio* et *organum*, l'efficace d'un instrument qui guide l'entendement dans l'invention de la nature⁹⁴ ». Chez Buffon comme chez Bacon, la « vraie méthode de l'invention⁹⁵ » pour interpréter la nature est donc l'induction. Cette « méthode de bien conduire son esprit dans les Sciences⁹⁶ », qui sous-tend le « corps complet de philosophie⁹⁷ » que nous offre Buffon, ne vise pas seulement la seule mise en place de savoirs utiles, mais elle favorise également la multiplication des connaissances dont l'utilité est moins immédiate, mais qui font entrevoir la « marche » de la nature, qui donnent un « profit moral consistant en un élargissement de ses connaissances⁹⁸ ». C'est dans cet esprit qu'il faut comprendre l'acharnement que montrera Buffon à découvrir la nature des cornes de la girafe⁹⁹, à dissiper la confusion entourant la taxinomie des fourmiliers¹⁰⁰, ou encore à s'assurer de la manière la chauve-souris vampire suce le sang de sa victime¹⁰¹.

Par ailleurs, l'assimilation de l'*ars inveniendi* à la philosophie conduit à cette autre conséquence qui traverse toute l'*Histoire des quadrupèdes* et qui ramène constamment le savant à un profond sentiment d'humilité : malgré le fait que l'homme soit la maître de la nature et s'arroge le droit d'en détourner les lois pour en tirer un profit matériel — par la domestication des animaux par exemple, véritable esclavage qui accélère, avec la rigueur du climat et la piètre qualité de la nourriture, leur « dégénération » —, l'invention ne pourra

⁹³ Voir en particulier les aphorismes 11-26 du livre I, dans Francis Bacon, *Novum Organum*, *op. cit.*, p. 105-107.

⁹⁴ Michel Malherbe et Jean-Marie Pousseur, « Introduction », dans *ibid.*, p. 26.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 31.

⁹⁶ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 52.

⁹⁷ Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, 2005, p. 38 et 40.

⁹⁸ Pierre Gascar, *Buffon*, 1983, p. 167.

⁹⁹ Voir : « La texture mal imaginée des cornes de la girafe », *infra*, p. 494 *sq.*

¹⁰⁰ Voir : « Le quatrième ongle du fourmilier “tridactyle” », *infra*, p. 574 *sq.*

jamais donner accès à tous les savoirs possibles. Pour Buffon, le savoir humain est limité et l'homme n'arrivera jamais à une compréhension complète du monde : même « le génie le plus puissant [...] ne s'élèvera jamais à ce haut point de connoissance ¹⁰² ». Encore une fois, « tout ce qui nous est possible, c'est d'apercevoir quelques effets particuliers, de les comparer, de les combiner ¹⁰³ », c'est-à-dire d'utiliser l'*ars inveniendi* comme outil philosophique et non comme un « art scientifique » que certains spécialistes (les nomenclateurs, les mathématiciens) emploient comme des « échafaudages pour arriver à la science, & non la science elle-même ¹⁰⁴ ».

Au chapitre précédent, nous avons montré que Buffon oppose, à l'instar de Diderot, le savoir *a priori* des évidences mathématiques aux certitudes ¹⁰⁵ de la connaissance *a posteriori*. Dans les deux cas, il estime qu'il est possible de dépasser les « vérités » déjà connues pour en découvrir de nouvelles. Ces deux savoirs distincts appellent des arts de l'invention qui seront différents. Ainsi, en opposant les mathématiques aux sciences de la nature, Buffon pose la nécessité d'un « dédoublement de l'*ars inveniendi* ¹⁰⁶ ». Il est clair que, pour la construction des descriptions animalières, Buffon accorde la préséance à l'art qui sert à la découverte de savoirs *a posteriori* alors que la première variante perd de sa pertinence ¹⁰⁷. De plus, lorsqu'il commence, au milieu des années 1740, à s'intéresser aux questions de méthode, Buffon n'est déjà plus le mathématicien « adjoint-mécanicien » qu'il était en 1734 lors de sa réception à l'Académie des sciences. Aussi ne serons-nous pas surpris de constater qu'il s'est somme toute fort peu intéressé à l'heuristique mathématique pour se « convertir » à l'étude du concret à laquelle le conviait l'*Histoire des quadrupèdes*. Nous remarquerons toutefois que le rejet des mathématiques est beaucoup moins radical

¹⁰¹ Voir : « Les papilles tridentées de la chauve-souris vampire », *infra*, p. 412 sq.

¹⁰² Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 11.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 12.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 52.

¹⁰⁵ Pour une exposition des différents types de certitude auxquelles Buffon prétend, voir le développement que nous y consacrons dans le prochain chapitre : « La certitude de la vérité physique », p. 166 sq. et « La certitude morale et l'analogie », p. 173 sq.

¹⁰⁶ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon, op. cit.*, p. 128.

¹⁰⁷ Pour plus de détails sur l'invention des vérités *a priori* (les mathématiques), voir *ibid.*, p. 129-132. Résumons en disant que si Buffon « oppose la démarche déductive du mathématicien à la méthode nécessairement inductive du naturaliste », il « n'entre jamais dans le détail de la méthode que le mathématicien doit suivre pour acquérir ses connaissances » et il se contente « d'évoquer la démarche

chez Buffon que chez Diderot par exemple ¹⁰⁸, et que l'*ars inveniendi* associé aux certitudes de la connaissance *a posteriori* laisse tout de même possible une « union affaiblie ¹⁰⁹ » du savoir concret avec les mathématiques, qui permet à ces dernières de se préserver de leur « entière inutilité » lorsqu'elles sont associées aux « vérités physiques ¹¹⁰ ». S'il n'y a « guère que l'Astronomie & l'Optique auxquelles elles puissent être d'une grande utilité ¹¹¹ », les mathématiques pourront profiter aux sciences de la nature lorsque leur union permettra de découvrir et d'élaborer de nouvelles hypothèses. Cela est évidemment sous-tendu par l'aptitude des mathématiques à produire un outillage statistique permettant de calculer la probabilité qu'on puisse avoir « deviné juste » ou encore d'estimer, entre plusieurs hypothèses explicatives en présence, celle qui semble la plus « certaine ». Nonobstant cette ouverture, il est clair pour Buffon que les « vraies loix de la Nature » — ce sera d'autant plus pertinent dans l'*Histoire des quadrupèdes* — ne sont pas calculées mais « découvertes » par la multiplication des observations :

Mais lorsqu'après avoir bien constaté les faits par des observations réitérées, lorsqu'après avoir établi de nouvelles vérités par des expériences exactes, nous voulons chercher les raisons de ces mêmes faits, les causes de ces effets, nous nous trouvons arrêtés tout-à-coup, réduits à tâcher de déduire les effets, d'effets plus généraux, & obligés d'avouer que les causes nous sont & nous seront perpétuellement inconnues, parce que nos sens étant eux-mêmes les effets de causes que nous ne connoissons point, ils ne peuvent nous donner des idées *que des effets*, & jamais des causes ; il faudra donc nous réduire à appeler cause un effet général, & renoncer à savoir au delà.

Ces effets généraux sont pour nous *les vraies loix de la Nature* ; tous les phénomènes que nous reconnoîtrons tenir à ces loix & en dépendre, seront autant de faits expliqués, autant de vérités comprises ; *ceux que nous ne pourrons y rapporter, seront de simples faits qu'il faut mettre en réserve, en attendant qu'un plus grand nombre d'observations & une plus longue expérience nous apprennent d'autres faits & nous*

déductive en général » (*ibid.*, p. 130). En conséquence, il donne bien « les fondements d'une méthode mais non une heuristique ou un "art" de l'invention des vérités *a priori* » (*ibid.*, p. 131).

¹⁰⁸ En effet, Diderot, beaucoup plus méfiant que Buffon à l'endroit des mathématiques, retient surtout la nécessité qu'il y a de les corriger à l'aide de l'expérience : « l'on voit que les mathématiques, transcendantes surtout, ne conduisent à rien sans l'expérience ; que c'est une espèce de métaphysique générale où les corps sont dépouillés de leurs qualités individuelles ; et qu'il resterait au moins à faire un grand ouvrage qu'on pourrait appeler [...] *Traité de l'aberration des mesures* » (*Pensées sur l'interprétation de la nature*, 2005, § II, p. 62).

¹⁰⁹ Pour la distinction entre « union forte » et « union affaiblie » qui peuvent relier mathématiques et sciences de la nature, voir nos précisions dans le prochain chapitre, *supra*, p. 171 *sq.*

¹¹⁰ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 56.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 59.

découvrent la cause physique, c'est-à-dire, l'effet général dont ces effets particuliers dérivent¹¹².

On ne saurait décrire avec plus de précision la poétique qui sous-tend la fabrique des descriptions animalières de l'*Histoire des quadrupèdes*, que nous illustrerons par quantité d'exemples dans la deuxième partie de ce travail. C'est pourquoi, dans ce qui suit, nous abandonnerons l'*ars inveniendi* des vérités *a priori* et l'invention qui relève d'une union « forte » entre le calcul et le savoir physique, pour nous consacrer à l'étude des instruments que l'*inventio* met en œuvre dans le but de « trouver » des « vérités » dans les sciences de la nature. Nous aurons évidemment à l'esprit que, dans les descriptions animalières notamment, « seuls les arts de la démonstration et du jugement peuvent être fondés dans la combinatoire mathématique¹¹³ ». L'*ars inveniendi*, lui, convoquera d'autres opérations de l'esprit qui témoigneront, le cas échéant, du génie scientifique de celui qui imagine pour débarasser la faune de ses scories mythologiques ou fabuleuses, ou simplement de ses inexactitudes séculaires.

II. Les instruments de l'invention¹¹⁴

Dans cette section, nous donnerons un aperçu des instruments qui ont permis à Buffon de « bien conduire son esprit dans les Sciences » en général, et dans les descriptions animalières en particulier. Nous avons suivi la répartition de ces instruments en trois grands ensembles, l'observation des faits, leur médiation par le langage ou la lecture, et l'invention au sens strict, c'est-à-dire, la création de nouveaux savoirs. Il est intéressant de souligner que de l'observation (ou expérience) à la logique de la comparaison (via le recours à l'analogie), ces instruments se retrouvent dans le texte même de Buffon :

Mais si l'*expérience* est la base de nos *connoissances physiques & morales*, l'*analogie* en est le premier instrument, lorsque nous voyons qu'une chose arrive constamment d'une certaine façon, nous sommes assurés par notre *expérience* qu'elle arrivera encore de la même façon ; & lorsque l'on nous rapporte qu'une chose est arrivée de telle ou telle manière, si ces faits ont de l'*analogie* avec les autres faits que nous

¹¹² *Ibid.*, p. 57-58 [nous soulignons].

¹¹³ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon*, *op. cit.*, p. 136.

¹¹⁴ Nous nous sommes inspiré pour cette partie de Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon*, *op. cit.*, p. 136-154. Nous renvoyons le lecteur encore une fois au diagramme présenté dans notre introduction, *supra*, p. 38.

connoissons par nous-mêmes, dès-lors nous les croyons ; au contraire, si le fait n'a aucune *analogie* avec les effets ordinaires, c'est-à-dire, avec les choses qui nous sont connues, nous devons en douter ; & s'il est directement opposé à ce que nous connoissons, nous n'hésitons pas à le nier ¹¹⁵.

En effet, le seigneur de Montbard n'a de cesse de répéter en amont et en aval de l'*Histoire naturelle* — tant dans l'« Essai d'arithmétique morale » que dans le « Premier discours » —, que l'observation (ou l'expérience) et l'analogie sont « la base de nos connoissances physiques & morales », et que la tâche première du naturaliste (au niveau du premier ensemble des instruments de la méthode) est de rassembler ces observations, « d'en faire de nouvelles, & en assez grand nombre pour nous assurer de la vérité des faits principaux ¹¹⁶ ». Avant de soumettre ce corps d'observations à la logique de la comparaison, Buffon doit le rendre pensable. C'est au sein de ce deuxième ensemble que le langage, sans lequel les choses n'existeraient pas ou ne pourraient être situées dans un réseau de rapports ¹¹⁷, acquiert une importance déterminante. En effet : cette inscription langagière du corps d'observation permet non seulement sa structuration, mais aussi la communication des savoirs et leur mémorisation. Si Buffon était demeuré étonnamment discret sur la *memoria* dans le « Discours sur le style », il n'en demeure pas moins que la mémoire demeure l'un des instruments privilégiés de l'*ars inveniendi*, puisque qu'elle intervient à cette escale nécessaire où s'effectue l'articulation entre la médiation et l'invention, alors qu'elle agit de concert avec l'imagination. Mentionnons pour l'instant que nous voyons dans cette transition entre la médiation par le langage et le troisième ensemble des instruments de la méthode — l'invention — le lieu où il faudra chercher la « bonne »

¹¹⁵ Buffon, « Essai d'arithmétique morale », *SHN*, IV, 1777, p. 51 [nous soulignons].

¹¹⁶ Buffon, « Premier discours », *HN*, I 1749, p. 62.

¹¹⁷ C'est en résumé la base de la méthode générale proposée par Buffon lui-même. Il insiste sur le fait que les observations doivent être non seulement décrites avec minutie, mais aussi mises en rapport avec d'autres observations : le « seul & le vrai moyen de faire avancer la science », c'est de « travailler à la description & à l'histoire complète des différentes choses qui en font l'objet » (« Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 24). Daubenton ne fera que réaménager les propos de Buffon pour décrire la méthode qu'ils emploieront spécifiquement dans l'*Histoire des quadrupèdes* : après avoir réitéré à de nombreuses reprises la préséance de la description sur la définition, Daubenton affirme que « [l']observation & la description sont les meilleurs moyens que nous ayons pour acquérir des connoissances en Histoire Naturelle » (« De la description des Animaux », *HN*, IV, 1753, p. 113). Ainsi, le « tableau de la Nature [...] ne peut être exprimé que par des descriptions complètes » (*ibid.*, p. 116). Le choix de la méthode s'avère donc « très-important, puisque non seulement la clarté de la description en dépend, mais encore les conséquences que l'on peut en tirer » (*ibid.*, p. 114). C'est pourquoi il insiste sur cette caractéristique importante, à la base de sa méthode sous-tendue par le comparatisme : « j'ai répété mes observations sur plusieurs individus de chaque espèce, pour distinguer ce qui est d'une nature constante & ce qui n'est qu'une variété » (*ibid.*, p. 138 [nous soulignons]).

imagination qui répond en écho à la « bonne » mémoire : les deux sont essentielles pour le naturaliste qui se propose de « bien » imaginer pour construire de nouvelles descriptions animalières qui tiennent compte des plus récentes données scientifiques rapportées par tous ces voyageurs et correspondants membres de l'important réseau buffonien.

Par ailleurs, même si la méthode que Buffon et Daubenton suggèrent dans l'*Histoire des quadrupèdes* pose, d'un point de vue philosophique, des questions différentes de celles qu'avait soulevées la cosmogonie, elle conduit à un paradoxe similaire à celui relevé par Benoît De Baere : elle ne concerne que les préliminaires — l'*ars inveniendi* (observation et médiation) — et non l'invention proprement dite (le troisième ensemble des instruments). Il faudra donc, « revenir à la question du statut de l'invention et étudier la façon dont notre auteur [Buffon] conçoit la relation entre l'invention et le “génie” du savant ¹¹⁸ ». Nous pouvons déjà anticiper une réponse : le génie scientifique serait en quelque sorte le chef d'orchestre de l'*ars inveniendi*, assurant que tous les instruments de la méthode jouent en harmonie. C'est du moins la manière dont nous avons interprété les propos suivants de Daubenton :

L'observation et la description sont donc les meilleurs moyens que nous ayons pour acquérir des connoissances en Histoire Naturelle, & pour les transmettre aux autres : *mais chacun a une façon d'observer proportionnée à l'étendue de son savoir et de son esprit ; plus on sait, plus on découvre en observant, & on fait valoir ses découvertes selon la force de génie dont on est doué* ¹¹⁹.

Cette « façon d'observer proportionnée à l'étendue de son savoir » ne prend-elle pas une tout autre dimension si l'on considère que la « vûe courte » de Buffon peut contribuer à décupler la « force de génie » de celui qui se propose de construire, sur la base d'innombrables témoignages de qualité très variables, des « tableaux d'histoire » les plus vraisemblables possibles ?

¹¹⁸ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon, op. cit.*, p. 139.

¹¹⁹ Daubenton, « De la description des Animaux », *HN*, IV, 1753, p. 113 [nous soulignons].

L'observation : collection et expérience

Il existe dans l'*Histoire naturelle* un réseau sémantique où sont intimement liés *invention, patience, et génie*¹²⁰. En effet, pour « trouver » de nouveaux savoirs,

[l]'esprit humain ne peut rien créer ; *il ne produira qu'après avoir été fécondé par l'expérience & la méditation ; ses connoissances sont les germes de ses productions* : mais s'il imite la Nature dans sa marche & dans son travail, s'il s'élève par la contemplation aux vérités les plus sublimes, s'il les réunit, s'il les enchaîne, s'il en forme un tout, un système par la réflexion, il établira sur des fondemens inébranlables, des monumens immortels¹²¹.

Les « expériences » (ou observations) sérielles, de même que la métaphore filée¹²² sur la « fécondation » et les « germes » des connaissances accentuent cette patience nécessaire pour « élever » l'esprit aux « vérités les plus sublimes ». Ainsi Buffon loue-t-il tout de même « les plus habiles Observateurs » qui l'ont précédé : malgré le fait qu'on puisse leur reprocher de n'avoir donné « après un travail de plusieurs années, que des ébauches assez imparfaites des objets trop multipliés que présentent ces branches particulières de l'Histoire Naturelle, auxquelles ils s'étoient uniquement attachés », ils ont cependant « fait tout ce qu'ils pouvoient faire ». En somme, on ne saurait trop « louer leur assiduité au travail & leur *patience* », ni même « leur refuser des qualités plus élevées, car il y a une espèce de *force de génie* & de courage d'esprit à pouvoir envisager, sans s'étonner, la Nature dans la multitude innombrable de ses productions, & à se croire

¹²⁰ Rappelons ces mots que Buffon aurait prononcé devant Hérault de Séchelles : « M. de Buffon me dit [...] un mot bien frappant, un de ces mots capables de produire un homme tout entier : “Le génie n'est qu'une plus grande aptitude à la patience” ». Ce à quoi le futur rédacteur de la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen* (1793) ajoute : « Il suffit en effet d'avoir reçu cette qualité de la nature : avec elle on *regarde longtemps* les objets, et l'on parvient à les pénétrer » (Marie-Jean Hérault de Séchelles, *Visite à Buffon, op. cit.*, p. 53-54 [nous soulignons]). Les « yeux de l'esprit » — le génie — qui « regardent longtemps » pourraient alors pénétrer plus facilement à l'intérieur des objets que « les yeux du corps »...

¹²¹ Buffon, « Discours prononcé à l'Académie française », *SHN*, IV, 1777, p. 6 [nous soulignons].

¹²² Buffon tient un discours similaire dans la septième « Époque de la nature », lorsqu'il commente l'amélioration spectaculaire de plusieurs végétaux issus du croisement d'espèces connues de l'Antiquité : « Ce n'est pas qu'il y ait aucune de ces bonnes & nouvelles espèces qui ne soit originairement issue d'un sauvageon ; mais combien de fois n'a-t-il pas fallu que l'homme ait tenté la Nature pour en obtenir ces espèces excellentes ? combien de milliers de *germes* n'a-t-il pas été obligé de confier à la terre pour qu'elle les ait enfin produits ? Ce n'est qu'en semant, élevant, cultivant et mettant à fruit un nombre presque infini de végétaux de la même espèce, qu'il a pu reconnoître quelques individus portant des fruits plus doux & meilleurs que les autres ; & cette première *découverte* qui suppose déjà tant de soins, seroit encore demeurée *stérile* à jamais s'il n'en eût fait une seconde qui suppose autant de *génie* que la première exigeoit de *patience* » (« Époques de la nature », *SHN*, V, 1778, p. 251 [nous soulignons]).

capable de les comprendre & de les comparer ¹²³». Si l'esprit humain « ne peut rien créer » sans avoir été préalablement « fécondé » par de nombreuses observations, c'est donc dire que le génie ne pourra conduire le naturaliste à découvrir de nouvelles « vérités » sans que nous le concevions aussi, comme l'aurait dit Buffon lui-même à Hérault de Séchelles, comme une « plus grande aptitude à la patience », c'est-à-dire une « qualité de la nature » avec laquelle « on regarde longtemps les objets, et l'on parvient à les pénétrer ». Ainsi peut-on comprendre, dans cette association nécessaire entre *génie* et *patience* — qui renvoie au premier ensemble des instruments de l'invention —, cette affirmation célèbre du « Premier discours » : « l'amour de l'étude de la Nature suppose dans l'esprit deux qualités qui paroissent opposées, les grandes vûes d'un génie ardent qui embrasse tout d'un coup d'œil, & les petites attentions d'un instinct laborieux qui ne s'attache qu'à un seul point ¹²⁴».

Quoi qu'il en soit, le naturaliste dispose de deux moyens pour accéder aux phénomènes qu'il se propose de scruter : il peut se constituer une collection de spécimens qu'il étudiera dans le calme du cabinet — véritable « concrétion d'un réseau de correspondants ¹²⁵ » —, ou encore entreprendre des expériences (ou faire des observations) sur le terrain.

La collection des spécimens pose le double problème de la sélection et de la présentation (l'ordre dans lequel ils sont disposés dans le cabinet d'histoire naturelle). La sélection est à la source de ce que Buffon appelle « deux écueils également dangereux ¹²⁶ » : le premier est de n'avoir « aucune méthode ¹²⁷ », alors que le second est de « vouloir rapporter tout à un système particulier ¹²⁸ ». On notera la virulence des propos du seigneur de Montbard qui dénonce avec véhémence ces « deux manières si opposées, & cependant toutes deux *vicieuses* ¹²⁹ ». S'il est facile de rapporter l'attitude bornée de ceux qui veulent « tout rapporter à un système particulier », qui « se rétrécissent l'esprit » après s'être « remplis la tête de noms, de phrases, de méthodes particulières », à une dénonciation des

¹²³ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 4 [nous soulignons].

¹²⁴ *Id.*

¹²⁵ Thierry Hoquet, *Buffon illustré. Les gravures de l'Histoire naturelle (1749-1767)*, 2007, p. 67.

¹²⁶ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 22.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 22-23.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 23.

¹²⁹ *Id.* [nous soulignons]

nomenclateurs de toute allégeance qui « finissent par embarrasser la science & la charger du poids étranger de toutes leurs idées ¹³⁰», il faut également souligner, pour reprendre les mots de Benoît De Baere, que Buffon n'affichera tout au long de l'*Histoire naturelle* « que du mépris pour la science “mondaine” du dilettante ¹³¹». Ainsi, dans ce que nous considérons comme une critique à peine voilée de l'apothicaire hollandais Albertus Seba (1665-1736) ¹³², Buffon vitupère contre ces « personnes aisées, peu occupées, qui cherchent à s'amuser, & regardent comme un mérite d'être mises au rang des Curieux » et qui, « sans aucune étude précédente de l'Histoire Naturelle [...] commencent par acheter sans choix, tout ce qui leur frappe les yeux ¹³³». Si nous pouvons voir dans ces reproches concernant la sélection des objets en histoire naturelle une prise de position ferme pour la scientificité de sa propre entreprise, Buffon est beaucoup moins loquace en ce qui a trait à la présentation des spécimens collectionnés, se contentant d'une simple allusion où l'on notera toutefois encore l'insistance sur la patience essentielle à la constitution d'une « collection bien rangée » qui relève plus du spécialiste que de l'amateur : « ce n'est qu'à force de temps, de soins, de dépenses, & souvent par des hasards heureux, qu'on peut se procurer des individus bien conservés de chaque espèce d'animaux, de plantes ou de minéraux, & former une *collection bien rangée* de tous les ouvrages de la Nature ¹³⁴». Si Buffon n'approfondit pas ce qu'il entend par une « collection bien rangée », c'est qu'un tel développement le forcerait à adopter une position systématique qu'il n'a cessé par ailleurs de condamner :

Si Buffon caractérise l'attitude (la démarche) du « collectionneur-modèle » par la négative, (ce n'est ni celle du dilettante, ni celle du Fachidiot) et s'il refuse de développer ses idées

¹³⁰ *Id.* On verra dans la deuxième partie de ce travail que les dénominations composées mal imaginées, en particulier celles qui comprennent des termes relatifs à une particularité physique de l'animal (le nombre de doigts par exemple) ou à une localisation géographique (du Nouveau ou de l'Ancien Mondes), constituent un terreau fertile pour l'expression du génie scientifique de celui qui a entrepris de « démerveiller » la faune. Voir par exemple le cas du « paresseux pentadactyle du Bengale », *infra*, p. 606 *sq.*

¹³¹ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon*, *op. cit.*, p. 142.

¹³² Voir à ce propos nos analyses détaillées dans la section « Buffon lecteur de Seba », chapitre 8, *infra*, p. 574 *sq.*

¹³³ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 23.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 5 [nous soulignons]. Voir également nos remarques concernant le passage des cabinets de curiosité aux cabinets scientifiques (tel le Cabinet du Roi), *infra*, chapitre 7, p. 459 *sq.*, de même que la figure 35, p. 463, qui montre une vignette tirée de l'*Histoire naturelle* illustrant ce à quoi pouvait ressembler une « collection bien rangée » ; cette disposition contraste avec le désordre qui régnait dans les cabinets de curiosité où les spécimens étaient le plus souvent rangés pêle-mêle.

sur la mise en ordre de la collection, c'est donc que, pris au piège de son désir d'« asystématicité », il ne *peut*, tout simplement, pas le faire¹³⁵.

Nous pouvons résumer ce que nous venons d'exposer en regard de la collection (sélection et présentation) des spécimens en empruntant les mots mêmes de Buffon : lorsque le naturaliste est « parvenu à rassembler des échantillons de tout ce qui peuple l'Univers » et qu'il les a déposés selon un ordre « naturel » qui n'a rien en commun avec la nomenclature « artificielle » linnéenne, il est en mesure d'entreprendre, avec patience, l'étude de la collection qu'il s'est constituée :

lorsqu'après bien des peines on a mis dans un même lieu des modèles de tout ce qui se trouve répandu avec profusion sur la terre, & qu'on jette pour la première fois les yeux sur ce *magasin rempli de choses diverses, nouvelles & étrangères*, la première sensation qui en résulte, est un *étonnement mêlé d'admiration*, & la première réflexion qui suit, est un retour *humiliant* sur nous-mêmes¹³⁶.

Nous avons cru déceler dans ces derniers propos une allusion claire à Bacon¹³⁷, qui suggère que la méthode proposée par le Chancelier — ce « grand Philosophe¹³⁸ » —, axée sur l'induction¹³⁹, est ancrée profondément au cœur de l'*inventio* buffonienne. Cette méthode permet au naturaliste de s'élever « à des vûes plus générales », par lesquelles il pourra « embrasser à la fois plusieurs objets différens¹⁴⁰ », puisqu'il sera alors en état « d'étudier avec ordre, de réfléchir avec fruit, & de se frayer des routes pour arriver à des

¹³⁵ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon*, *op. cit.*, p. 143 [souligné dans le texte]. *Fachidiot* : mot allemand — littéralement « spécialiste idiot » — se dit surtout en Autriche d'un spécialiste à l'esprit étroit qui rapporte tout à son seul domaine de spécialité.

¹³⁶ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 5 [nous soulignons].

¹³⁷ Le « magasin rempli de choses diverses, nouvelles & étrangères » rappelle en effet ce passage qui traite de la sélection et de la présentation des objets. Selon Lord Verulam : « For no man who is collecting and storing up materials for ship-building or the like, thinks of arranging them elegantly, as in a *shop*, and displaying them so as to please the eye ; all his care is that they be sound and good, and that they be so arranged as to take up as little room as possible in the *warehouse* » (Francis Bacon, *Preparative towards a Natural and Experimental History*, dans *The Works of Francis Bacon*, 1860, vol. IV, p. 254-255 [nous soulignons]). On notera la métaphore qui suggère l'importance d'adopter une méthode où l'on se soucie moins d'une présentation tape-à-l'œil des matériaux que de les agencer de manière optimale pour favoriser la découverte.

¹³⁸ Buffon, « Variétés dans la génération des Animaux », *HN*, II, 1749, p. 309. Rappelons que Bacon aurait été, pour Buffon, un des « plus grands génies [...] dans le monde » (Marie-Jean Hérault de Séchelles, *Visite à Buffon*, *op. cit.*, p. 77). En effet, le naturaliste montbardois écrit dans une lettre à sa grande amie Suzanne Necker : « Il faut bien qu'il y ait plus de grands écrivains que de penseurs profonds, puisque tous les jours on écrit excellemment sur des choses superficielles. Fénelon, Voltaire et Jean-Jacques ne feraient pas un sillon d'une ligne de profondeur sur la tête massive des Bacon, des Newton, des Montesquieu » (« Lettre CCXCVI à Madame Necker » [Montbard, 2 janvier 1778], *Correspondance générale*, 1971, t. I, p. 369).

¹³⁹ « C'est pourquoi [...] il faut recourir à l'induction légitime et vraie qui est la clé de l'interprétation » (Francis Bacon, *Novum Organum*, *op. cit.*, livre II, aphorisme 10, p. 195).

découverts utiles ¹⁴¹». En effet, Buffon suit ici les préceptes de la « révolution scientifique », depuis le *Valerius Terminus* (1603) jusqu'au *Sylva Sylvarum* (1627 [posthume]), qui sont résumés dans le *Parasceve ad Historiam Naturalem et Experimentalem* ¹⁴², appendice méthodique annexé au *Novum Organum* (1620) qui avait pour tâche d'ouvrir la troisième partie de l'*Instauratio Magna*. Décrivant le rôle de celui qui veut interpréter la nature, Bacon propose une méthode expérimentale sans laquelle tout progrès en philosophie ou dans les sciences serait impossible ¹⁴³. De manière similaire, Buffon se fera l'apôtre de l'observation et de l'expérience en histoire naturelle.

Puis, s'ajoutant à cette résonance baconienne, ce « retour humiliant sur nous-mêmes » rappelle l'état d'esprit du savant qui prend conscience de l'énormité de sa tâche, caractéristique de la science cartésienne qui s'apparente, comme nous l'avons évoqué en introduction, à un « projet d'éradication de l'admiration ¹⁴⁴ ». Ce rejet de « l'étonnement mêlé d'admiration » est profondément enraciné dans l'épistémologie de Buffon et lui permet, comme nous l'avons déjà amplement souligné, d'expulser toute considération théologique hors du champ de l'histoire naturelle ¹⁴⁵. Cette éviction, si elle témoigne de l'aspect résolument scientifique du projet buffonien, ne devrait cependant occulter cette autre forme d'humilité scientifique, bien présente dans l'*Histoire des quadrupèdes* : en laissant de côté la puissance du Créateur et en insistant sur la nature bornée de l'esprit humain, Buffon lance du même coup un appel constant à la communauté scientifique pour multiplier les observations et expériences qui permettront de lever le voile sur ses propres hypothèses qui ne peuvent encore prétendre à la certitude. La deuxième partie de ce travail le montrera en de multiples occasions : l'auteur de l'*Histoire des quadrupèdes* n'hésitera

¹⁴⁰ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 5.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 6.

¹⁴² Ce court texte, dont nous avons déjà donné la traduction anglaise — *Preparative towards a Natural and Experimental History* —, constitue, au sein de l'*Instauratio Magna*, le modèle à adopter en histoire naturelle et peut être considéré, toutes proportions gardées, en « miroir » de ce que sera le « Premier discours » pour Buffon.

¹⁴³ « [...] still, without a natural and experimental history such as I am going to prescribe, no progress worthy of the human race could have been made or can be made in philosophy and the sciences » (Francis Bacon, *Preparative towards a Natural and Experimental History*, *op. cit.*, p. 252).

¹⁴⁴ Annie Bitbol-Hespériès, « Introduction », dans René Descartes, *Le monde, l'homme*, 1996, p. x.

¹⁴⁵ Rappelons ces mots de Jacques Roger pour qui Buffon aurait démontré qu'il est « parfaitement inutile au savant de se préoccuper de Dieu » (*Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIII^e siècle*, *op. cit.*, p. 225).

jamais à exprimer ses limites et ses incertitudes, tout en dépassant, dans le même esprit que Descartes, l'étonnement et la stupeur devant la nature. Il demeure par contre bien conscient, dans ses lectures, de « l'émerveillement » potentiel des voyageurs ou correspondants qui, à la vue de certaines caractéristiques physiques ou comportementales d'animaux singuliers, ont pu agrémenteur leurs récits de caractéristiques provenant moins de la nature que d'un bestiaire qu'il avait entrepris de « démerveiller ».

Par ailleurs, les observations et expériences effectuées par Buffon lui-même contribuent à la remise en ordre des champs de savoir couverts par l'*Histoire des quadrupèdes*. Les commentateurs ont peut-être trop rapidement conclu que le Buffon à la « vûe courte », qui avait fort peu voyagé et qui s'enfermait dans son cabinet ou dans sa tour de Montbard, n'était pas vraiment un homme des grandes expériences. Comme l'a récemment suggéré Yves Laissus, on oublie trop souvent que Buffon a été, bien avant que le mot ait été mis à la mode, « dans toute la force du terme, un chercheur ¹⁴⁶ ». Il n'y a qu'à penser à ses nombreux travaux sur la résistance du bois ¹⁴⁷ ou sur le refroidissement ¹⁴⁸, de même qu'à ses patientes observations sur le comportement des animaux ¹⁴⁹ qui vont nourrir ses recherches sur la « dégénération », l'hibernation ou la domestication d'espèces sauvages. Nous aurons l'occasion de revenir sur le détail de certaines expériences dans la deuxième partie, mais nous voulons faire remarquer dès maintenant que la fabrique de l'*Histoire des quadrupèdes* se fonde non seulement sur un imposant savoir livresque, mais aussi sur une longue fréquentation de la campagne bourguignonne, de même que sur l'examen des spécimens logés au Cabinet du Roi.

¹⁴⁶ Yves Laissus, « Buffon : un tricentenaire justement célébré », *Rayonnement du CNRS*, 2007, n° 44, p. 5.

¹⁴⁷ Se reporter à Lesley Hanks, *Buffon avant l'« Histoire naturelle »*, *op. cit.*, p. 146 *sq.* Voir aussi Pierre Gascar, *Buffon, op. cit.*, p. 55 *sq.* et Jacques Roger, *Buffon. Un philosophe au jardin du roi, op. cit.*, p. 392 *sq.* Un compte rendu de ces expériences se retrouvent consignées en 1775 dans le tome II du *Supplément* (du onzième au quatorzième « Mémoire », de la « Partie expérimentale », p. 111-360).

¹⁴⁸ Dès 1766-1767, dans la grande forge de Montbard, Buffon se livre à des expériences sur des boulets de fer chauffés de différentes dimensions ; il analyse le temps de refroidissement. Ces expériences auront un rôle important pour le modèle analogique qui sous-tend la cosmogonie des « Époques de la nature ». Voir à ce sujet l'analyse détaillée de Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon, op. cit.*, p. 186-195. Le compte rendu de ces expériences est donné dans en 1774 dans le tome II du *Supplément* (du premier au sixième « Mémoire » de la « Partie expérimentale », p. 145-516).

¹⁴⁹ Il y avait en effet une ménagerie et une volière à Montbard.

La médiation par le langage

Comme l'a souligné Fernand Hallyn, le monde est à voir comme un « “objet dynamique” qui n'intervient dans la science qu'à travers les “objets immédiats” qui se manifestent dans les signes ¹⁵⁰ ». Ce commentaire est d'autant plus pertinent en ce qui a trait aux « objets immédiats » de l'*Histoire des quadrupèdes*, car Buffon est bien conscient qu'il ne pourra « élever son esprit à quelque chose de plus grand » sans ces comparaisons et généralisations qui ne peuvent advenir en dehors du langage :

Les choses par rapport à nous ne sont rien en elles-mêmes, elles ne sont encore rien lorsqu'elles ont un nom, mais *elles commencent à exister pour nous lorsque nous leur connoissons des rapports, des propriétés* ; ce n'est même que par ces rapports que nous pouvons leur donner une définition : or *la définition* telle qu'on la peut faire par une phrase, *n'est encore que la représentation très-imparfaite de la chose, & nous ne pouvons jamais bien définir une chose sans la décrire exactement*. C'est cette difficulté de faire une bonne définition, que l'on retrouve à tout moment dans toutes les méthodes, dans tous les abrégés qu'on a tâché de faire pour soulager la mémoire ; aussi doit-on dire que dans les choses naturelles *il n'y a rien de bien défini que ce qui est exactement décrit : or pour décrire exactement, il faut avoir vû, revû, examiné, comparé la chose qu'on veut décrire, & tout cela sans préjugé, sans idée de système, sans quoi la description n'a plus le caractère de la vérité, qui est le seul qu'elle puisse comporter* ¹⁵¹.

Nous retrouvons encore une fois dans ce dernier extrait les ingrédients de la méthode buffonienne : voir et revoir souvent, avec patience, pour ensuite user de la logique de la comparaison, faire des analogies et des généralisations. Mais nous voyons également une prise de position claire en faveur de la *description* qui, dans l'*Histoire des quadrupèdes*, sera constamment mise en évidence au détriment de la *définition*, prisée notamment par les nomenclateurs d'ascendance linnéenne. L'inscription langagière du corps d'observation (c'est-à-dire, les données recueillies à la suite d'observations ou d'expériences sur les quadrupèdes) « ne fixe pas seulement les conditions dans lesquelles le naturaliste peut penser l'ordre phénoménal ; dans la mesure où elle se matérialise dans la description, elle rend également possible la circulation des savoirs ¹⁵² ». Aussi devons-nous dire quelques mots sur ce que Buffon entend par une description « complète », car celle-ci constitue, au même titre que la lecture et la mémoire, un élément essentiel du deuxième ensemble des instruments de l'invention. Elle est, en d'autres mots, au cœur de l'*ars inveniendi*.

¹⁵⁰ Fernand Hallyn, « Science et littérature : trois limites », *Strumenti Critici*, 1997, vol. XII, n° 3, p. 370.

¹⁵¹ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 25 [nous soulignons].

¹⁵² Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon, op. cit.*, p. 148.

Description

Dans l'introduction de ce travail, nous avons déjà insisté sur l'unité entre les composantes du triptyque structurant chaque article de description animalière¹⁵³. Cette architecture spécifique s'inscrit dans le prolongement des recommandations générales du « Premier discours », dans lequel Buffon avait posé que « le seul & le vrai moyen d'avancer la science, est de travailler à la *description* & à l'*histoire* des différentes choses qui en font l'objet¹⁵⁴ ». Ainsi, la description anatomique — avec en complémentarité ce qu'elle ne peut exprimer et qu'on retrouvera plutôt dans les planches — aura sa propre topique, dans l'esprit de la *topica particularis* baconienne :

Dans la description l'on doit faire entrer la forme, la grandeur, le poids, les couleurs, les situations de repos & de mouvemens, la position des parties, leurs rapports, leur figure, leur action & toutes les fonctions extérieures ; si l'on peut joindre à tout cela l'exposition des parties intérieures, la description n'en sera que plus complète¹⁵⁵.

Daubenton — pour qui « [l']observation & la description sont [...] les meilleurs moyens [...] pour acquérir des connoissances en Histoire Naturelle, & pour les transmettre aux autres¹⁵⁶ » — va insister sur l'importance de cette portion des articles de l'*Histoire des quadrupèdes* qui lui incombe :

La description est une des principales parties de l'Histoire Naturelle des Animaux, *puisque les autres en dépendent pour la certitude et pour l'intelligence des faits* ; car ce n'est qu'après avoir bien observé chaque animal, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, que l'on peut découvrir la mécanique de ses organes, & comprendre ses différentes opérations¹⁵⁷.

Cette topique propre à la description semble commander un style « simple, net & mesuré, [qui] n'est pas susceptible d'élévation, d'agréments, encore moins d'écarts, de plaisanterie ou d'équivoque ; le seul ornement qu'on puisse lui donner, c'est de la noblesse

¹⁵³ Voir *supra*, p. 23.

¹⁵⁴ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 24 [nous soulignons]. Comme nous l'avions exposé en introduction, il faut sous-entendre dans ces propos une complémentarité entre, d'une part, la description anatomique et les planches, et, d'autre part, le « tableau d'histoire », au sein d'un même article de description animalière.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 29-30.

¹⁵⁶ Daubenton, « De la description des Animaux », *HN*, IV, 1753, p. 113.

¹⁵⁷ *Id.* [nous soulignons] Cela dit, nos analyses de la deuxième partie nous porte à abonder dans le sens de Daubenton. Les grandes enquêtes lancées par Buffon tout au long de l'*Histoire des quadrupèdes* dans ses « tableaux d'histoire » dépendront, le plus souvent, « pour la certitude ou l'intelligence des faits » des éléments fournis par les descriptions anatomiques ou provenant des gravures.

dans l'expression, du choix & de la propriété dans les termes ¹⁵⁸». Il semble donc que Buffon emprunte l'orientation suggérée par Bacon ¹⁵⁹ qui avait proscrit tout ornement du discours et autres trésors de l'éloquence dans le « grenier du magasin général ¹⁶⁰». Surdéterminant la mise en garde contre la recherche de curiosités et la collecte d'histoires dérivées de la superstition, la manière de rendre les découvertes en histoire naturelle — axée sur la sobriété au détriment du plaisir que le lecteur pourrait y trouver — était caractéristique de la méthode baconienne ¹⁶¹. Ce rejet de tout appareil stylistique est évoqué de façon explicite dans la dédicace de l'*Instauratio Magna*, adressée au souverain Jacques 1^{er} :

Puisse votre Majesté qui à bien des égards rappelle le souvenir de Salomon [...] ajouter un nouveau trait de ressemblance avec ce Roi, en prenant des mesures pour que soit recueillie et complétée une histoire naturelle et expérimentale, vraie et rigoureuse, *dépouillée de tout apprêt littéraire*, uniquement destinée à fonder la philosophie [...]. Pour ma part, j'ai fourni l'instrument ; quant à la matière, elle doit être demandée aux choses mêmes ¹⁶².

Dans le même ordre d'idées, Thomas Sprat (1635-1713), le premier historien de la Royal Society de Londres, insiste, après avoir admis que la rhétorique était « primitivement un “admirable instrument” d'éducation et de civilisation aux mains des sages ¹⁶³», sur sa corruption (*History of the Royal Society*, 1667, sect. XX et XXI). Ainsi, Sprat

estime qu'il faut féliciter la Société royale pour avoir entrepris de chasser les artifices de l'élocution [...] du langage scientifique [...] par sa “résolution constante de rejeter toutes les amplifications, digressions et enflures du style, pour revenir à la pureté et à la *brièveté* primitives” ¹⁶⁴.

¹⁵⁸ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 25.

¹⁵⁹ « And for all that concerns ornaments of speech, [...] treasury of eloquence, and such like emptinesses, let it be utterly dismissed » (Francis Bacon, *Preparative towards a Natural and Experimental History*, *op. cit.*, p. 254).

¹⁶⁰ Nous traduisons cette résonance baconienne : « [...] this which we are now about is only a granary of storehouse of matters » (*ibid.*, p. 255).

¹⁶¹ « For in a great work it is no less necessary that what is admitted should be written succinctly than that what is superfluous should be rejected ; though no doubt this kind of chastity and brevity will give less pleasure both to the reader and the writer. But it is always to be remembered that this [...] is [...] not meant to be pleasant to stay or to live in, but only to be entered as occasion requires, when anything is wanted for the work of the *Interpreter* » (*id.* [souligné dans le texte]).

¹⁶² Francis Bacon, *Novum Organum*, *op. cit.*, p. 64.

¹⁶³ Fernand Hallyn, « Dialectique et rhétorique devant la “nouvelle science” du XVII^e siècle », *art. cit.*, p. 618.

¹⁶⁴ *Id.* [nous soulignons] Cette insistance sur la « brièveté » se retrouvait aussi chez Bacon qui avait écrit que les matériaux résultant de l'observation devaient être aménagés « as to take up as little room as possible in the

Le « Buffon lecteur » ne manquera pas de souligner le non-respect de cette « brièveté » chez certains zoologistes, correspondants et autres auteurs de relations de voyages. En effet, l'auteur de l'*Histoire des quadrupèdes* avait clairement invité tout naturaliste à « prendre garde de tomber dans de trop petits détails, ou de s'appesantir sur la description de quelque partie peu importante », au risque « de traiter trop légèrement les choses essentielles & principales ¹⁶⁵ ». Ces considérations sont primordiales en ce qu'elles constituent la base de la poétique des descriptions animalières, que Buffon s'attend à retrouver aussi chez les auteurs qu'il consulte ¹⁶⁶ avant de peindre ses propres « tableaux d'histoire ».

Cela dit, cette topique est spécifique aux descriptions et aux illustrations (planches) qui s'élaborent depuis un individu. Les « tableaux d'histoire », construits à partir de « l'espèce entière ¹⁶⁷ », appelle une autre topique. Il y aurait, du point de vue de Buffon, une hiérarchie implicite entre, d'une part, la description anatomique et la planche, et, d'autre part, le « tableau d'histoire ». En effet, seul ce dernier semble convoquer le but ultime du philosophe de la nature qui, rappelons-le, ne doit pas « se borner uniquement à faire des descriptions exactes et à s'assurer seulement des faits particuliers ¹⁶⁸ », mais qui vise, au-delà de certaines prescriptions générales ¹⁶⁹, à accéder à « ce haut degré de connoissance » suivant son principal travail qui est de « comparer la Nature avec elle-même dans ses grandes opérations ¹⁷⁰ ». Autrement dit, « combiner les observations, [...] généraliser les faits, [...] les lier ensemble par la force des analogies », toutes opérations qui permettront

warehouse » (Francis Bacon, *Preparative towards a Natural and Experimental History*, *op. cit.*, p. 254-255).

S'ils sont bien rangés, on pourra utiliser matériaux sur le champ.

¹⁶⁵ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 30.

¹⁶⁶ Pour un exemple de cette critique contre ce vice de l'accumulation savante, voir notre analyse concernant le traitement que Buffon réserve au naturaliste suédois Frédéric Hasselquist (1722-1752), dans la section du chapitre 7 intitulée « La texture mal imaginée des cornes de la girafe », p. 498.

¹⁶⁷ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 30. En effet, même si Daubenton aimerait idéalement procéder à de nombreuses dissections de plusieurs individus de la même espèce avant de produire une description représentative du sujet moyen, il est souvent confronté, notamment avec les animaux exotiques, à un nombre très limité d'observations, provenant souvent d'un seul spécimen. Il reste que description et planches sont toujours le résultat d'observations réalisées depuis un sujet *unique*.

¹⁶⁸ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 50-51.

¹⁶⁹ Selon Buffon, en théorie, l'histoire de « l'espèce entière de ces animaux » doit comprendre « leur génération, le temps de la pregnation, celui de l'accouchement, le nombre des petits, les soins des pères & des mères, leur espèce d'éducation, leur instinct, les lieux de leur habitation, leur nourriture, la manière dont ils se la procurent, leurs mœurs, leurs ruses, leur chasse, ensuite les services qu'ils peuvent nous rendre, & toutes les utilités ou les commodités que nous pouvons en tirer » (*ibid.*, p. 30).

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 51.

d'« ouvrir des routes pour perfectionner les différentes parties de la Physique » sont l'apanage du seul « tableau d'histoire » qui répond à sa propre topique. Si le seigneur de Montbard respecte l'esprit qui doit présider à la restauration baconienne des sciences ¹⁷¹, il est cependant bien conscient de cette « nécessité de plaire » essentielle au succès éditorial : « l'ordre & la précision avec laquelle on écrit maintenant ont rendu les Sciences *plus agréables*, plus aisées ¹⁷² ». On ne saurait mieux exposer de façon plus cohérente, en termes littéraires, un projet scientifique — une manière de traiter l'histoire naturelle — qui cherche à respecter l'unité des composantes du triptyque formant les descriptions animalières ; si une certaine liberté stylistique est permise dans le « tableau d'histoire », elle sera toujours encadrée par une discipline de l'imagination qui se fonde, principalement, sur les données fournies par les descriptions anatomiques et par les détails retrouvés sur les planches. Là où Bacon opposait une fin de non-recevoir catégorique aux « créations de l'esprit ¹⁷³ », Buffon entrouvre la porte à ce « quelque chose de plus », propice à guider le naturaliste sur la voie du progrès scientifique : c'est-à-dire, d'après ce que nous nous efforcerons de démontrer dans la suite de cette réflexion, le génie scientifique. Nous croyons qu'il s'agit là d'un élément essentiel de l'originalité du naturaliste montbardois, car Bacon aimait à rappeler, au contraire, que son œuvre ne pouvait être le fruit du génie ¹⁷⁴. En fait, « les fulgurations du coup de génie ¹⁷⁵ » sont la négation même de la méthode baconienne. Il ne faudrait toutefois pas oublier que la méthode proposée par Bacon était autant de prolégomènes pour ceux qui, après lui, allaient entreprendre d'interpréter la nature. Malgré une apparente intransigeance, s'il insistera toujours sur l'importance de ne jamais « imaginer ni

¹⁷¹ Rappelons que, partant des sens et de l'expérience, la voie privilégiée par Bacon pour l'interprétation de la nature est celle de l'induction, seule capable de nous conduire à « la recherche et l'invention de la vérité » (Francis Bacon, *Novum Organum*, *op. cit.*, livre I, aphorisme 19, p. 105) et ainsi d'assurer le progrès scientifique.

¹⁷² Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 28 [nous soulignons].

¹⁷³ « For in this way, and in this way only, can the foundations of a true and active philosophy be established ; and then will men wake us from deep sleep, and at once perceive what a difference is between the dogmas and figments of the wit and a true and active philosophy, and what it is in questions of nature to consult nature herself » (Francis Bacon, *Preparative towards a Natural and Experimental History*, *op. cit.*, p. 252 [nous soulignons]).

¹⁷⁴ Selon Michel Malherbe et Jean-Marie Pousseur, « Introduction », dans Francis Bacon, *Novum Organum*, *op. cit.*, p. 7.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 39. Dans sa préface à l'*Instauratio Magna*, Bacon précise que sa « Restauration » n'est pas une tâche infinie au-dessus des mortels et qu'elle « ne recherche pas les sciences avec arrogance dans l'étroite cellule du génie humain, mais avec modestie dans le monde grand ouvert » (Francis Bacon, *Novum Organum*, *op. cit.*, p. 74 [nous soulignons]).

supposer », Bacon accordera tout de même au naturaliste une fonction qui encourage ce dernier à « inventer ce que la nature fait et admet ¹⁷⁶ », tout en évitant « les conjonctures hasardeuses et les anticipations réductrices ¹⁷⁷ ». Buffon prolonge donc en quelque sorte, à sa manière, la réalisation de la dernière partie de l'*Instauratio Magna* :

La réalisation de cette dernière partie de l'œuvre, celle vers laquelle toutes les autres sont dirigées, Bacon la confie aux générations futures. À lui d'avoir commencé, aux hommes d'achever. [...] À bien y regarder, les degrés progressifs de l'œuvre déploient une *inventio* dont l'*ars indicii* fournit à lui seul les directions et les directives, le reste devant suivre de soi-même ¹⁷⁸.

Le naturaliste montbardois ne fera que suivre, à sa façon, en proposant les instruments qu'il estime nécessaires à l'aménagement de la voie qui est susceptible de conduire à la découverte : il propose sa méthode, originale, où l'*ars inveniendi* et l'*ars iudicandi* se retrouvent en équilibre. En somme, il s'accorde aux dimensions de la philosophie naturelle qui fait la substance du livre II du *Novum Organum* : « l'art de l'invention n'est pas séparable de l'invention elle-même » et « la méthode s'affirme et se distingue dans le procès même de l'accomplissement de l'œuvre ¹⁷⁹ ». L'unique règle d'interprétation de la nature — l'induction ¹⁸⁰ — pourra être diversifiée dans son exercice.

Il reste qu'en regard du but ultime que doit viser le naturaliste — « s'élever à quelque chose de plus grand & plus digne ¹⁸¹ » —, tant la description anatomique et la planche que le « tableau d'histoire » ont, en définitive, une valeur « *instrumentale* », dans la mesure où chaque segment du triptyque sert « avant tout à présenter les données à partir desquelles le philosophe peut développer sa spéculation ¹⁸² ». Dans l'*Histoire des quadrupèdes*, cette

¹⁷⁶ Francis Bacon, *Novum Organum*, *op. cit.*, livre II, aphorisme 11, p. 195.

¹⁷⁷ Michel Malherbe et Jean-Marie Pousseur, « Introduction », dans *ibid.*, p. 36.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 12.

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 32.

¹⁸⁰ « C'est pourquoi [...] il faut recourir à l'induction légitime et vraie qui est la clé de l'interprétation » (Francis Bacon, *Novum Organum*, *op. cit.*, livre II, aphorisme 10, p. 195).

¹⁸¹ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 51.

¹⁸² Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon*, *op. cit.*, p. 149, note 149. Pour appuyer ce commentaire, nous aimerions faire remarquer que même Daubenton, après avoir fait l'éloge de l'observation et de la description comme fondements de la méthode qu'il entend suivre dans l'*Histoire des quadrupèdes*, y va de cette remarque révélatrice : « il n'y a par conséquent ni principes ni règles à établir pour guider l'observateur, les routes que l'on pourroit lui ouvrir ne seroient pas convenables à sa marche » (« De la description des Animaux », *HN*, IV, 1753, p. 113). N'est-ce pas une manière de dire que la description et l'histoire n'ont effectivement qu'une valeur instrumentale et que, pour « s'élever à quelque chose de plus grand », il faut une méthode subordonnée à « la force de génie dont [...] est doué » (*id.*) le naturaliste ?

unité entre les trois composantes qui forment chacun des articles se comprend à la lumière de la « subversion » que Buffon fait subir à la notion classique de description ¹⁸³, dont l'éclatement est à la base même du « tableau d'histoire », à mi-chemin entre sciences et belles-lettres.

D'après Denis Reynaud, au moment où la description scientifique prend du galon au XVIII^e siècle, la description littéraire souffre au contraire d'une appréciation défavorable héritée des siècles précédents. Furetière, par exemple, en déplorait le style, lui reprochant, en définitive, de jeter « plus de poudre au yeux que de lumière sur les objets ¹⁸⁴ ». Il n'y a qu'à effleurer l'article « Description (*Belles-Lettres*) » de l'*Encyclopédie*, rédigé par le chevalier de Jaucourt et par l'abbé Mallet ¹⁸⁵, pour saisir toute cette connotation péjorative associée à la description qui est d'entrée de jeu réduite à une « définition imparfaite & peu exacte, dans laquelle on tâche de faire connoître une chose par quelques propriétés & circonstances qui lui sont particulieres, suffisantes pour en donner une idée & la faire distinguer des autres, mais qui ne developpent point sa nature & son essence ¹⁸⁶ ». La description — dont se contentent les grammairiens — serait donc le parent pauvre de la définition qui, toujours selon l'abbé Mallet, demeure la favorite des philosophes :

Une description est l'énumération des attributs d'une chose, dont plusieurs sont accidentelles, comme lorsqu'on décrit une personne par ses actions, ses paroles, ses écrits, ses charges, &c. Une description au premier coup d'œil a l'air d'une définition ; elle est

¹⁸³ Pour une synthèse de la notion de description, nous renvoyons à ces deux ouvrages de Philippe Hamon : *Du descriptif*, 1993 et *La description littéraire. Anthologie de textes théoriques et critiques*, 1991.

¹⁸⁴ Cité par Denis Reynaud, « Pour une théorie de la description au 18^e siècle », *Dix-Huitième Siècle*, 1990, p. 347.

¹⁸⁵ Il y a eu longtemps imbroglio sur la source de cet article, dont les citations sont attribuées parfois à l'abbé Mallet, parfois au chevalier de Jaucourt. D'après Richard N. Schwab, Walter E. Rex et John Lough, la première portion de l'article doit être attribuée à l'abbé Mallet, jusqu'à l'apparition de son sigle caractéristique (G), alors que la suite serait une addition du chevalier de Jaucourt (*Inventory of Diderot's Encyclopédie*, 1971, t. II, p. 331). Joanna Stalnaker ne manque pas de préciser que la portion rédigée par Jaucourt se concentre uniquement sur l'aspect visuel de la description (« Painting Life, Describing Death : Problems of Representation and Style in the *Histoire Naturelle* », *Studies in Eighteenth-Century Culture*, 2003, p. 226, note 19). Mais c'est Philippe Hamon (*La description littéraire, op. cit.*, p. 64-66 et p. 206-211) qui a le plus clairement exposé cette division non sans préciser que, dans l'*Encyclopédie méthodique* de Panckoucke (1782), deux autres additions seront ajoutées par Marmontel et Beauzée. De plus, Marmontel rédigera seul un nouvel article intitulé « Descriptif ». C'est particulièrement dans l'addition de Jaucourt que se retrouvent les énoncés relatifs à la représentation, notamment en ce qui a trait aux liens entre description et peinture, illustrant la cohérence de la pensée stylistique et méthodologique de Buffon.

¹⁸⁶ Edme-François (abbé) Mallet, article « Description (*Belles-Lettres*) », *Encyclopédie, op. cit.*, 1754, tome IV, p. 878.

même convertible avec la chose décrite, mais elle ne la fait pas connoître à fond, parce qu'elle n'en renferme pas ou n'en expose pas les attributs essentiels ¹⁸⁷.

L'abbé Mallet rappelle cependant que, malgré ses tares, la description est « la figure favorite des Orateurs et des Poètes ¹⁸⁸ ». C'est toutefois l'addition de Jaucourt qui nous indique que la description trouve sa justification dans cette nécessité de plaire ¹⁸⁹, qui relève plus de l'esthétique, indissociable de l'air du temps :

Mais d'où vient que dans toutes les descriptions qui *peignent* bien les objets, qui par de justes images les rendent comme présents, non-seulement ce qui est grand, extraordinaire, ou beau, mais même ce qui est désagréable à voir, nous plaît si fort ? c'est que les *plaisirs de l'imagination* sont extrêmement étendus. Le principe de ce plaisir semble être une action de l'esprit qui compare les idées que les mots font naître avec celles qui lui viennent de la présence même des objets. Voilà pourquoi la description d'un fumier peut plaire à l'entendement par l'exactitude & la propriété des mots qui servent à le dépeindre. Mais la description des belles choses plaît infiniment davantage, parce que ce n'est pas la seule comparaison de la peinture avec l'original qui nous séduit, mais nous sommes aussi ravis de l'original même ¹⁹⁰.

L'accueil favorable réservé à la description en histoire naturelle s'inscrit dans cette propension à plaire, illustrant ce que Jean-Paul Sermain appelle la rhétorique « transformée en art de jouir ¹⁹¹ » ; paradoxalement, c'est ce qui la fit accepter dans les limites de la science, tout en la laissant en proie au dénigrement dans les belles-lettres. À contre-courant de ce qui était avancé dans l'article « Description (*Belles-Lettres*) » de l'*Encyclopédie*, les Perrault, Réaumur, Adanson et autres savants érigeront la description en « forme suprême du discours scientifique ¹⁹² » ; mais c'est peut-être Buffon qui, dans son grand discours introductif à l'*Histoire naturelle*, proposera le plus clairement ce renversement de la hiérarchie classique entre définition et description, en proposant que « la définition, telle qu'on la peut faire par une phrase, n'est encore que la représentation très imparfaite de la chose ¹⁹³ », tout en prenant le soin d'ajouter que « nous ne pouvons jamais bien définir une

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 878-879.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 879.

¹⁸⁹ On pourra consulter à ce sujet l'ouvrage publié en 1738 par François-Augustin Paradis de Moncrif : *Essais sur la nécessité et sur les moyens de plaire*, 1998.

¹⁹⁰ Louis (chevalier de) Jaucourt, article « Description (*Belles-Lettres*) », *art. cit.*, p. 879.

¹⁹¹ Jean-Paul Sermain, « Le code du bon goût », dans Marc Fumaroli (dir.), *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne. 1450-1950*, 1999, p. 883.

¹⁹² Denis Reynaud, « Pour une théorie de la description au 18^e siècle », *art. cit.*, p. 348.

¹⁹³ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 25.

chose sans la décrire exactement ¹⁹⁴». Il ne sera donc guère plus surprenant de voir cette posture du scientifique face à la description réaffirmée quelques années plus tard par Daubenton, dans une formule qui résume la préséance accordée cette dernière en histoire naturelle : « La description d'une chose renferme sa définition ¹⁹⁵».

Cette conception de la description scientifique, si elle semble d'emblée détonner avec celle de la description littéraire proposée par l'*Encyclopédie*, est toutefois consolidée ailleurs dans le même ouvrage ; en effet, alors que l'abbé Mallet et le chevalier de Jaucourt se limitent au domaine des belles-lettres, leur article doit être mis en parallèle avec l'entrée « Description (*Hist. nat.*) » — rédigée par nul autre que Daubenton, qui poursuit son plaidoyer pour la supériorité de la description : « Décrire les différentes productions de la nature, c'est tracer leur *portrait*, & en faire un *tableau* qui les représente, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, sous des faces & dans des états différens ¹⁹⁶». Sans être inconciliables, les articles de Daubenton et du tandem Mallet-Jaucourt illustrent bien le mouvement favorable dans le champ des belles-lettres orchestré par la description d'histoire naturelle. Si Denis Reynaud y constate un exemple probant de « l'influence du scientifique sur l'esthétique ¹⁹⁷ » — un point de vue que nous partageons —, il ne faudrait pas oublier le mouvement de retour du balancier, c'est-à-dire l'influence de l'esthétique sur la représentation scientifique, notamment en histoire naturelle. Et c'est précisément dans les descriptions animalières de l'*Histoire des quadrupèdes* que nous pourrions constater cette double imprégnation.

Si le Buffon *scientifique* semble mettre la description sur un piédestal, nous avons vu que l'*écrivain* ne manque de se préserver contre l'excès d'enthousiasme qui pourrait conduire le naturaliste à en user, pour reprendre les mots de Denis Reynaud, telle « une réaction hyperbolique au discrédit et aux contraintes qui pesaient ailleurs sur elle ¹⁹⁸ ». Rappelant cette « brièveté » tant souhaitée par Bacon, il s'agit là d'un point d'ancrage

¹⁹⁴ *Id.*

¹⁹⁵ Daubenton, « De la description des Animaux », *HN*, IV, 1753, p. 116.

¹⁹⁶ Daubenton, article « Description (*Hist. nat.*) », *Encyclopédie*, *op. cit.*, 1754, tome IV, p. 878 [nous soulignons].

¹⁹⁷ Denis Reynaud, « Pour une théorie de la description au 18^e siècle », *art. cit.*, p. 348.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 349.

particulièrement intéressant où le naturaliste prend conscience de l'importance des balises stylistiques qui doivent encadrer la description, afin d'éviter de se retrouver « comme le voyageur » qui vient de « s'égarer dans le pays où il est nouvellement arrivé ¹⁹⁹ ». Daubenton exprimera les mêmes réserves dans l'*Encyclopédie* :

Un livre qui contiendrait tant & de si longues descriptions, loin de nous donner des idées claires & distinctes des corps qui couvrent la terre & de ceux qui la composent, ne présenteroit à l'esprit que des figures informes & gigantesques dispersées sans ordre & tracées sans proportion : *les plus grands efforts de l'imagination ne suffiroient pas pour les appercevoir*, & l'attention la plus profonde n'y feroit concevoir aucun arrangement. Tel seroit *un tas énorme & confus* formé par les débris d'une multitude de machines ; on n'y reconnoîtroit que des parties détachées, sans en voir les rapports & l'assemblage.

[...]

Quelque perfection que l'on puisse donner à une description, ce n'est qu'une *peinture vaine* & le sujet d'une curiosité frivole, si on ne se propose un objet plus réel pour l'avancement de nos vrais connoissances en Histoire naturelle ²⁰⁰.

Ces précautions esthétiques incluses dans la section « scientifique » de l'article « Description » témoignent de l'importance que les auteurs de l'*Histoire des quadrupèdes* accordent au *placere* : il faut que le naturaliste « n'abuse ni de son tems ni de l'attention du lecteur ²⁰¹ ». En somme, cet objectif qui traduit par osmose l'esprit de Buffon — nous verrons qu'il s'agit d'un reproche récurrent adressé par le seigneur de Montbard à plusieurs naturalistes et auteurs de relations de voyages — a deux conséquences : prémunir la description d'histoire naturelle des connotations péjoratives charriées par la tradition rhétorique contre la description littéraire et justifier le souci d'adopter un style propre à séduire le lectorat au cœur même de la prose scientifique. C'est précisément dans les « tableaux d'histoire » que se matérialisera cette unité de pensée que l'on retrouve en parallèle dans le « Discours sur le style » : comme nous l'avons déjà illustré, Buffon fonde sa conception générale du « bien-écrire » et de la majesté du style sur des bases similaires à celles qu'il avait formulées à propos de la description en histoire naturelle dans le « Premier discours ». Aussi suivons-nous Denis Reynaud lorsqu'il propose que « la description est non seulement le fondement de toute science de la nature, mais aussi le modèle de toute beauté littéraire ²⁰² ». De plus, en scindant la notion même de description pour proposer, en

¹⁹⁹ Daubenton, « De la description des Animaux », *HN*, IV, 1753, p.139.

²⁰⁰ Daubenton, article « Description (*Hist. nat.*) », *art. cit.*, p. 878 [nous soulignons].

²⁰¹ *Id.*

²⁰² Denis Reynaud, « Pour une théorie de la description au 18^e siècle », *art. cit.*, p. 350.

complémentarité avec les descriptions anatomiques et les planches, ses « tableaux d'histoire », Buffon illustre l'influence réciproque du scientifique et de l'esthétique alors que le public lettré des Lumières développait un goût pour la description : son « tableau d'histoire » n'est plus « remplissage des intervalles du discours » ; il ne s'absorbe pas non plus tout entier dans sa fonction scientifique, mais il devient porteur « de sa propre vérité, de sa propre beauté ». En somme, le « tableau d'histoire » est « par excellence le lieu où s'exerce le style ²⁰³ ».

Rappelons que les connotations négatives que la tradition réservait à la description n'excluaient pas son emploi sous certaines conditions. Ainsi, la description littéraire demeurerait tolérable en autant qu'elle présentait « des images qui rendent les objets comme présents ²⁰⁴ ». D'une part, la description littéraire est tolérable si, animée par l'imagination, elle plaît ; d'autre part, elle s'avère la forme suprême du discours scientifique qui se méfie de ses débordements. Comme Buffon amalgame à la fois les connotations scientifiques et littéraires qu'il attribue à la description, nous pouvons comprendre pourquoi il s'autorise à recourir à l'imagination dans ses « tableaux d'histoire », suivant encore une fois les commentaires de Jaucourt, qui s'avèrent une véritable poétique scientifique et artistique orchestrée, comme la suite de ce travail le démontrera, par le génie :

Comme l'*imagination* peut se représenter à elle-même des choses plus grandes, plus extraordinaires, & plus belles que celles que la nature offre ordinairement aux yeux, il est permis, il est digne d'un *grand maître* de rassembler dans ses descriptions toutes les beautés possibles. [...] Il ne faut point les représenter comme le hasard nous les offre tous les jours, *mais comme on s'imagine qu'ils devroient être*. Il faut jeter dans l'âme l'illusion & l'enchantement. En un mot, *un auteur, & surtout un poète qui décrit d'après son imagination, a toute l'économie de la nature entre ses mains, & il peut lui donner les charmes qu'il lui plaît, pourvu qu'il ne la réforme pas trop, & que pour vouloir exceller, il ne se jette pas dans l'absurde ; mais le bon goût & le génie l'en garantiront toujours* ²⁰⁵.

Nous pourrions dès lors proposer que « l'imagination » à l'œuvre dans les « tableaux d'histoire » serait un degré atténué d'illusion et d'enchantement suffisant pour intéresser le lectorat, mais borné par « le bon goût et le génie » — par une discipline — garantissant l'intégrité scientifique des descriptions animalières. Mais avant d'examiner comment s'articulent discipline de l'imagination et génie dans les deux prochains chapitres, nous

²⁰³ *Ibid.*, p. 349.

²⁰⁴ Edme-François (abbé) Mallet, article « Description (*Belles-Lettres*) », *art. cit.*, p. 879.

devons nous arrêter un moment sur ces qualités intrinsèques au « tableau d’histoire » que les dernières lignes ont mises en évidence : le vocabulaire pictural employé pour désigner ces « descriptions qui peignent bien les objets », ces « justes images » qui « les rendent comme présents ».

Écriture : vocabulaire pictural

La richesse du contenu des « tableaux d’histoire » a sans doute contribué à la popularité de l’ouvrage de Buffon. Les lecteurs y trouvaient ce qu’ils ne pouvaient dénicher dans les autres textes d’histoire naturelle²⁰⁶ : des faits observés aux confins du monde, relatés par une autorité reconnue, présentés de manière cohérente, didactique avec moult interprétations, parsemés d’observations et de leçons morales applicables à la vie de tous les jours, exposés dans un style agréable, selon un « ordre » que Denis Reynaud qualifie de « proprement impressionniste, grâce auquel l’écriture s’égale à la peinture — et la dépasse, puisque le peintre ne peut représenter que “l’action du moment”, tandis que l’écrivain dispose du temps²⁰⁷ ». Cet « ordre » rappelle les commentaires que nous avons émis concernant l’importance de la *dispositio* — tant dans le « Premier discours » que dans le « Discours sur le style » —, et situe le « tableau d’histoire » à « l’intersection des domaines de la science et de l’art²⁰⁸ ». Les rapports qui existent entre l’écriture scientifique, l’imagination et la peinture, analysés en regard de la mise en pratique littéraire de la description dans les « tableaux d’histoire », nous permettront aussi de glisser de la rhétorique profonde (ou poétique) à l’esthétique — indispensable opération pour quiconque

²⁰⁵ Louis (chevalier de) Jaucourt, article « Description (*Belles-Lettres*) », *art. cit.*, p. 879 [nous soulignons].

²⁰⁶ Louise E. Robbins résume bien les principales raisons du succès commercial de l’œuvre de Buffon : en effet, l’*Histoire naturelle* combinait le style des ouvrages de fiction, les préceptes moraux de la théologie naturelle (sans cet excès de religiosité toutefois), l’audace spéculative de la philosophie, l’utilité des grands ouvrages de référence, et l’exotisme des récits de voyage (*Elephant Slaves & Pampered Parrots. Exotic Animals in Eighteenth-Century*, 2002, p. 170 [notre traduction]).

²⁰⁷ Denis Reynaud, « Pour une théorie de la description au 18^e siècle », *art. cit.*, p. 366. Nous ne suivons toutefois pas le chercheur lorsqu’il suggère que les « tableaux d’histoire » sont invariablement structurés selon « un ordre chronologique (de la naissance à la mort de l’animal) » (*id.*) ou encore que « la plupart des histoires écrites par Buffon » sont construites selon un schéma où « la description (rapide) du corps et de celle des mœurs sont données après une sorte de définition morale, avec laquelle elles doivent “être d’accord” » (*ibid.*, p. 356 [nous soulignons]). Si on peut parfois retrouver cette séquence de composantes, il ne s’agit aucunement de la norme. Pour ne mentionner qu’un exemple parmi tant d’autres, voir « La Chèvre et la Chèvre d’Angora » (*HN*, V, 1755, p. 59-71) où l’on cherche en vain « l’ordre » suggéré par Reynaud.

²⁰⁸ Denis Reynaud, « Pour une théorie de la description au 18^e siècle », *art. cit.*, p. 366.

s'intéresse à la question du génie dans les descriptions animalières. De fait, en interrogeant les interrelations entre les formes visuelles et verbales de la représentation, nous questionnons cependant toujours la poétique des descriptions animalières, en la situant au centre des débats, fréquents dans l'épistémologie des Lumières, que suscita la confrontation entre texte et image, poésie et peinture ²⁰⁹.

Pour bien comprendre la place de la « peinture » dans le projet d'écriture de Buffon, nous devons d'emblée rappeler, à la suite de Benoît De Baere, que « l'alternance entre la technicité et le sublime ²¹⁰ » caractérise l'écriture scientifique de Buffon. Comme l'a proposé Jeff Loveland, nous pouvons, dans une certaine mesure, associer cette diversité des styles à l'hétérogénéité du public visé par Buffon : les séquences écrites dans un style simple, chargées de détails empiriques et faisant appel à un vocabulaire spécialisé seraient destinées aux savants ou « professionnels », alors que celles portées par le « grand style » viseraient les amateurs de culture littéraire ou mondaine ²¹¹. Est-ce à dire que les « tableaux

²⁰⁹ Nous suivons la pensée de Joanna Stalnaker : « I will be specifically interested here in [...] the literary practice of description in the *Histoire naturelle*, and the philosophical and aesthetic concepts that guided that practice. [...] My own approach to literary practice in the *Histoire naturelle*, however, involves not so much rhetorical aspects — if these are to be understood as techniques to convince and persuade — but rather *aesthetic questions* concerning the relationship between verbal and visual forms of representation. [...] Both writers [Buffon and Daubenton] offered broad theoretical approaches to description that engaged with Enlightenment debates concerning the relationship between text and image, poetry and painting. These contributions to the *poetics of description* are unique, because they are rooted in Buffon and Daubenton's practice of natural history » (« Painting Life, Describing Death : Problems of Representation and Style in the *Histoire Naturelle* », *Studies in Eighteenth-Century Culture*, 2003, p. 194 [nous soulignons]).

²¹⁰ Benoît De Baere, « Écriture scientifique, imagination et peinture : l'hypotypose dans les *Époques de la nature* de Buffon », dans Claude Thomasset (dir.), *L'écriture du texte scientifique : des origines de la langue française au XVIII^e siècle*, 2006, p. 286. Ce « genre sublime » ou « grand style » ou encore « style sublime », étroitement associé dans la poétique de Buffon à l'*enargeia*, ne doit cependant être assimilé au « style soutenu » d'un Bossuet par exemple : « La prose de Buffon est linéaire — la parataxe domine — et avance de manière séquentielle, tandis que chez Bossuet la phrase est plus hypotactique. De plus, Bossuet n'aurait jamais employé le style soutenu en dehors des genres consacrés par la tradition (sermons, oraisons funèbres, panégyriques, tragédies), alors que Buffon (comme ses contemporains d'ailleurs) se sert du grand style dans des occasions que la distribution traditionnelle ne prévoyait pas — l'histoire naturelle, par exemple » (*ibid.*, p. 284-285).

²¹¹ « Not only is stylish writing more persuasive in many contexts, it can also function as a lure to potential readers, drawing them into a work in the same way that gilt pages, pleasing illustrations, or an author reputation might » (Jeff Loveland, *Rhetoric and natural history*, 2001, p. 25). Soulignons que certains membres de l'Académie des sciences étaient cependant bien conscients de la nécessité, pour plaire, pour rendre la science plus agréable, d'employer le « grand style », ne serait-ce que pour « compétitionner » avec leurs collègues plus « populaires » tel Buffon : « Compared to works in polite society, the official publications of the Académie des sciences were on the whole plain, and they grew slightly plainer in the course of the eighteenth century. Yet the publications of the Académie [...] continue to harbour stylish passages, a sign of ongoing contact with the public at large. Some in the scientific academies spoke of good

d'histoire » pourraient être réduits à autant de « set pieces for literati ²¹²», et que le « grand style » employé n'ait été sciemment « calculé » que pour s'assurer le plus grand succès de librairie possible ? S'il est permis de croire que le « grand style » ait pu, ici et là dans l'*Histoire des quadrupèdes*, devenir « un projet soigneusement calculé et réajusté de volume en volume ²¹³», il ne faudrait toutefois pas exagérer l'importance de ces morceaux d'anthologie dans les « tableaux d'histoire » de l'*Histoire des quadrupèdes*. Si les trois premiers volumes de l'*Histoire naturelle* avaient déjà gagné l'admiration de la critique qui avait repéré plusieurs morceaux sublimes dans les grands discours précédant le début de l'*Histoire des quadrupèdes*, nombre de commentateurs, suivant Fellows et Milliken ²¹⁴, ont démantelé le mythe selon lequel le style de Buffon serait la plupart du temps « élevé ». En réalité, la plupart de l'*Histoire naturelle* est écrite sans fioritures ²¹⁵ :

Pour voir en Buffon un écrivain ‘pompeux’, le ‘grand phrasier’ dont parlait d'Alembert avec dédain, il faut *ignorer les trois quarts au moins* de l'*Histoire naturelle*. À part quelques ‘ornements empruntés’ qui décorent les descriptions d'oiseaux, il n'y a là nulle recherche de l'effet. Le vocabulaire est d'une précision absolue : nul ne prétendra que ‘cohobation’, ‘têt’, ou ‘scories’ sont des mots nobles. Il suffit de lire le texte pour s'en apercevoir. Encore faut-il le lire ²¹⁶.

Cela implique que les « tableaux d'histoire » de l'*Histoire des quadrupèdes* seraient en grande partie « stylistiquement fades ²¹⁷». À partir du volume IV de l'*Histoire naturelle*, la densité et l'emphase du « grand style » buffonien s'atténueraient donc dans les descriptions animalières pour surgir par séquences, surtout dans les grands discours qui parsèment l'*Histoire des quadrupèdes*. C'est du moins le sens qu'ont donné de nombreux

style as an asset, but testimony on the subject was contradictory. In any case academic strictures against extravagant style were bound to be broken by authors trying to capitalise on public interest in the sciences. Here in much ridiculed area of vulgarisation, styles varied widely, but many authors sensed the need for something distinctively literary to match the literary upbringing of the reading public » (*ibid.*, p. 37).

²¹² *Ibid.*, p. 40.

²¹³ Benoît De Baere, « Écriture scientifique, imagination et peinture », *art. cit.*, p. 287. Jeff Loveland, lorsqu'il commente les efforts de Buffon pour corriger ses collaborateurs qui s'efforcent de mimer son propre style dans les articles de l'*Histoire naturelle des oiseaux*, écrit : « High style became more and more a self-conscious project » (*Rhetoric and natural history, op. cit.*, p. 40). Comme nous l'avons exposé dans l'introduction, les enjeux esthétiques et poétiques y sont toutefois différents que ceux qui caractérisent l'*Histoire des quadrupèdes* qui nous intéresse (voir *supra*, p. 22).

²¹⁴ Otis E. Fellows et Stephen F. Milliken, *Buffon*, 1972, p. 162-168.

²¹⁵ Jeff Loveland emploie l'expression « very plainly » (*Rhetoric and natural history, op. cit.*, p. 39).

²¹⁶ Jacques Roger, *Buffon. Un philosophe au Jardin du Roi, op. cit.*, p. 562 [nous soulignons].

²¹⁷ Notre traduction de « stylistically unremarkable » (Jeff Loveland, *Rhetoric and natural history, op. cit.*, p. 39).

commentateurs à l'insertion des deux grandioses « vues » sur la nature qui ouvrent les XII^e et XIII^e tomes de l'*Histoire naturelle*²¹⁸ : il y aurait un lien entre la pompe stylistique omniprésente dans ces grandes « Vues » et le désir de rejoindre le grand public lettré qui se serait blasé des détails inhérents à la scientificité des descriptions animalières. C'est en effet ainsi que les commentateurs interprètent généralement l'« Avertissement » que Buffon a inséré précipitamment entre la table des matières et la « Première vue » — celle-ci n'étant incidemment pas annoncée dans celle-là :

Comme les détails de l'Histoire Naturelle ne sont intéressans que pour *ceux qui s'appliquent uniquement à cette science*, & que dans une exposition aussi longue que celle de l'Histoire particulière de tous les Animaux, il règne nécessairement trop d'uniformité, nous avons cru que *la plupart de nos Lecteurs* nous sauroient gré de couper de temps en temps *le fil d'une méthode qui nous contraint*, par des Discours dans lesquels nous donnerons nos réflexions sur la Nature en général, & traiterons de ses effets en grand. Nous retournerons ensuite à nos détails avec plus de courage ; car j'avoue qu'il en faut pour s'occuper continuellement de petits objets dont l'examen exige *la plus froide patience, et ne permet rien au génie*²¹⁹.

Buffon semblait donc bien conscient de l'hétérogénéité du public qu'il visait : d'une part, les naturalistes — « ceux qui s'appliquent uniquement à cette science » — qui l'obligent à utiliser « une méthode qui [...] contraint », et, d'autre part, « la plupart [des] Lecteurs », amateurs des effets de style qui se retrouvent dans les grands discours. Ainsi pourrait-on comprendre que, pour ces derniers, Buffon ait vendu, plus pour rétablir ses finances que pour discréditer le travail scientifique essentiel de Daubenton²²⁰, une édition in-12° de

²¹⁸ « De la Nature. Première vue » (*HN*, XII, 1764, p. iii-xvi) ; « De la nature. Seconde vue » (*HN*, XIII, 1765, p. i-xx). Selon Jeff Loveland, ces deux textes sont en substance l'article « Nature » que Buffon aurait promis à Diderot pour l'*Encyclopédie* (tome XI, 1765), mais qu'il aurait retiré (ou jamais soumis), peut-être par crainte d'être associé à un projet qui avait perdu le privilège royal en 1759. La décision d'inclure ces textes en tête des volumes XII et XIII serait aussi en partie « commerciale » car, en 1764, Buffon venait tout juste de racheter à fort prix les droits d'édition et de publication de son œuvre, un investissement qui aurait renforcé sa détermination pour que la popularité et les ventes s'accroissent (« Louis-Jean-Marie Daubenton and the *Encyclopédie* », *SVEC*, 2003, n° 12, p. 180-183). Jacques Roger abonde dans ce sens (*Un philosophe au Jardin du Roi*, *op. cit.*, p. 298) et estime que ces deux « Vues » de la nature répondent à une intention clairement identifiée par Buffon d'ajouter, dans l'*Histoire des quadrupèdes*, davantage de « “substances et de matières qu'on put lire” » (Buffon, « Lettre à Daubenton [29 février 1764] », dans Gustave Michaut, « Buffon administrateur et homme d'affaires », *Annales de l'université de Paris-IV*, 1931, p. 24).

²¹⁹ Buffon, « Avertissement », *HN*, XII, 1764, p. j [nous soulignons].

²²⁰ Sur la relation complexe entre Buffon et Daubenton, voir Paul Lawrence Farber, « Buffon and Daubenton : divergent traditions within the *Histoire naturelle* », *Isis*, 1975, n° 66, p. 63-74. Jeff Loveland a également analysé exhaustivement cette « amitié tendue » entre les auteurs de l'*Histoire des quadrupèdes*. Outre « Louis-Jean-Marie Daubenton and the *Encyclopédie* » (*art. cit.*, p. 173-219), voir aussi : « Another Daubenton, another *Histoire naturelle* », *Journal of the History of Biology*, 2006, n° 39, p. 457-491.

l'*Histoire naturelle* expurgée des descriptions anatomiques ²²¹. Cela ne remet nullement en question la solidité du triptyque des descriptions animalières : nos analyses de la deuxième partie montreront paradoxalement que les « tableaux d'histoire », pris isolément sans leur compléments essentiels (description anatomiques et planches), perdent énormément de lisibilité. Par ailleurs, la séquence que nous avons soulignée à la fin du dernier extrait cité laisse place à au moins deux interprétations. Ou bien il y a implicitement avoué de la part de Buffon que les descriptions anatomiques et les planches, qui exigent « la plus froide patience », ne permettent « rien au génie » *artistique* ; la scientificité même de la méthode « diluerait » en quelque sorte la puissance stylistique des « tableaux d'histoire » et imposerait l'insertion de ces « Vues » prisées par la majorité des lecteurs de l'*Histoire des quadrupèdes* ²²². Ou encore y a-t-il émission d'un constat différent : les descriptions anatomiques et les planches, qui exigent « la plus froide patience », ne permettent « rien au génie » *scientifique*, car elles ne peuvent, à elles seules, permettre au naturaliste à « s'élever à quelque chose de plus grand ». Il faut le « tableau d'histoire » pour imaginer et « moderniser » la faune.

Si nous laissons ces grandes « Vues » pour nous concentrer sur les descriptions animalières, nous pouvons considérer deux manières d'aborder la façon dont Buffon pense son « tableau d'histoire » par rapport à la référence picturale : soit pour le définir « contre » ou « au défaut » de la peinture, soit pour lui assigner la tâche d'imiter les effets de l'art pictural. Cette dernière option, plus spectaculaire en ce qu'elle s'intéresse aux mêmes effets

²²¹ La « mévente » des volumes IX (1761), X (1763) et XI (1764) aurait stimulé Buffon à insérer les deux grandes « Vues » sur la nature en tête des volumes XII et XIII. En effet, Jacques Roger rappelle que, comme chaque volume in-4° coûtait « à peu près 24 000 livres » (*Un philosophe au Jardin du Roi, op. cit.*, p. 298), il fallait vendre environ 2 400 copies pour faire ses frais. Or, en 1764, les trois premiers volumes, considérés comme un immense succès de librairie, avaient, quinze ans après leur parution, tout juste atteint cette rentabilité. La diminution du débit des volumes suivants — il fallait plus de dix ans pour en écouler 2 000 — doit cependant être relativisée en regard du manque à gagner pécuniaire causé en grande partie par le « luxe » de cette édition in-4°. Nous proposons toutefois que cette « mévente » des volumes IX, X et XI, qui inauguraient la description des animaux exotiques nouvellement découverts — donc potentiellement plus « intéressants » pour « la plupart [des Lecteurs] » —, est probablement la résultante d'une lassitude causée, dans les volumes précédents, par l'enfilade d'animaux domestiques (donc moins « surprenants ») ou, peut-être plus encore, par la succession d'articles qui n'offraient aucune découverte scientifique, ni aucun plaisir de lecture ; nous pensons en particulier à la fin du tome VII, où l'on voit se succéder de bien ternes rongeurs...

²²² Il s'agit vraisemblablement du seul cas où Buffon disjoint *patience* et *génie*, probablement ici à cause de la « froideur » de la première, qui tranche avec la « chaleur » du style habituellement privilégiée...

visés par les grands discours, a été étudiée par quelques commentateurs²²³ qui ont insisté sur les morceaux de description « énergétique » qui rapprochent certaines séquences bien précises des « tableaux d'histoire » de l'effet-peinture en lien avec le sublime burkien²²⁴. Maëlle Levacher propose que la « peinture » du tigre, voire, dans une moindre mesure estimons-nous, celle de l'éléphant²²⁵, seraient aussi « en accord avec l'idée qu'a Burke de ce qui fait le sublime d'un animal. [...] Pour Buffon comme pour Burke, l'horreur doit être valorisée artistiquement dans la mesure où elle induit le sublime²²⁶ » :

Le tigre trop long de corps, trop bas sur ses jambes, la tête nue, les yeux hagards, *la langue couleur de sang, toujours hors de la gueule*, n'a que les caractères de la basse méchanceté & de l'insatiable cruauté ; il n'a pour tout instinct qu'une rage constante, une fureur aveugle, qui ne connoît, qui ne distingue rien, & qui lui fait souvent dévorer ses propres enfans, & déchirer leur mère lorsqu'elle veut les défendre. *Que ne l'eût-il à l'excès cette soif de son sang ! ne pût-il l'éteindre qu'en détruisant dès leur naissance, la race entière des monstres qu'il produit !* Heureusement pour le reste de la Nature, l'espèce n'en est pas nombreuse, & paroît confinée aux climats les plus chauds de l'Inde orientale. [...] il fréquente [...] les bords des fleuves et des lacs ; car *comme le sang ne fait que l'altérer, il a souvent besoin d'eau pour tempérer l'ardeur qui le consume* ; & d'ailleurs il attend près des eaux les animaux qui y arrivent, & que la chaleur du climat contraint d'y venir plusieurs fois chaque jour c'est-là qu'il choisit sa proie, ou plutôt qu'il *multiplie ses massacres* ; car *souvent il abandonne les animaux qu'il vient de mettre à mort pour en égorger d'autres ; il semble qu'il cherche à goûter de leur sang, il le savoure, il s'en enivre ; & lorsqu'il leur fend et déchire le corps, c'est pour y plonger la tête, & pour sucer à longs traits le sang dont il vient d'ouvrir la source, qui tarit presque toujours avant que sa soif ne s'éteigne*²²⁷.

Si nous ne contestons pas l'analyse de Maëlle Levacher, surtout en ce qui concerne la dernière séquence, effectivement spectaculaire, il faudrait trouver d'autres exemples pour

²²³ Outre Benoît De Baere (« Écriture scientifique, imagination et peinture », *art. cit.*, p. 279-295 et « À quoi pense l'histoire naturelle ? Les enjeux de la description de la nature au XVIII^e siècle », dans Jan Herman, Paul Pelckmans & Nathalie Kremer (dirs.), *Études de littérature française du XVIII^e siècle*, 2006, p. 33-40), voir aussi Maëlle Levacher, « Fondements esthétiques et philosophie du sublime dans l'*Histoire naturelle* de Buffon », *Bulletin de la Société des Sciences Naturelles de l'Ouest de la France*, 2002, p. 53-68.

²²⁴ En fait, si on exclut la description de l'immense étendue des terres de la Guyane (« Époques de la nature », *SHN*, V, 1778, p. 241-242) et la comparaison de ces dernières avec les déserts arides d'Arabie (« Le Kamichi », *HNO*, VII, 1780, p. 335-336), il ne reste à l'*Histoire des quadrupèdes* que l'évocation de ces déserts (« Le Chameau & le Dromadaire », *HN*, XI, 1764, p. 220-221). Remarquons que le sublime est associé à la « peinture » du milieu dans lequel évoluent ces animaux et non à celle de leur conformation ou de leur comportement.

²²⁵ Buffon, « L'Éléphant », *HN*, XI, 1764, p. 5-6 [nous soulignons] : « il faut se représenter, que sous ses pas, il ébranle la terre ; que de sa main, il arrache les arbres ; que d'un coup de son corps, il fait brèche dans un mur, que terrible par la force, il est encore invincible par la seule résistance de sa masse, par l'épaisseur du cuir qui la couvre, qu'il peut porter sur son dos une Tour armée en guerre & chargée de plusieurs hommes ; que seul, il fait mouvoir des machines & transporte des fardeaux que six chevaux ne pourroient remuer ; qu'à cette force prodigieuse, il joint encore le courage, la prudence, le sang-froid, l'obéissance exacte ».

²²⁶ Maëlle Lavacher, « Fondements esthétiques et philosophie du sublime dans l'*Histoire naturelle* de Buffon », *art. cit.*, p. 61-62.

affirmer qu'il s'agit là d'une image représentative de l'ensemble de l'*Histoire des quadrupèdes*. Cependant, la pompe avec laquelle Buffon rend exceptionnellement cette séquence laisse à penser qu'il avait pu s'inspirer de récits écrits par des voyageurs eux-mêmes saisis par un excès d'enthousiasme. N'oublions pas que Buffon aura à interpréter les tableaux esquissés par ces voyageurs, qui devaient eux-mêmes « peindre » les animaux qu'ils avaient sous les yeux. Comme le montreront nos analyses de la deuxième partie, une portion importante de la fabrique des quadrupèdes est occupée par la compilation critique de ces récits de voyage ²²⁸. Buffon, le grand écrivain, mais aussi le grand lecteur, aura amplement l'occasion d'exercer son génie scientifique à « décanter » le récit de ceux qui, faute de discipline de l'imagination, se seraient laissés transporter par l'émotion, au risque de travestir ce qu'ils assuraient avoir vu « d'après nature ».

Le « tableau d'histoire » sublime du tigre, bien qu'exceptionnel, témoigne aussi d'une conception de l'écriture qui s'harmonise avec celle que le seigneur de Montbard se fait du vivant. Du côté de l'*ars inveniendi*, l'écrivain qui veut « peindre » une scène — dans le cas qui nous occupe, une espèce animale — doit, comme le précise Buffon, « se mettre à la place de l'amateur, recueillir les mêmes impressions, les faire passer à son lecteur dans le même ordre que l'amateur les reçoit en examinant son tableau ²²⁹ ». Cette dernière séquence implique nécessairement que Buffon revisite de manière fort ambitieuse le topos de l'*ut pictura poesis* en ne limitant pas sa réflexion à la simple émulation entre poésie ²³⁰ et peinture ; il insiste, comme l'a noté Ana María Gómez Torres, sur la préséance de la

²²⁷ Buffon, « Le Tigre », *HN*, IX, 1761, p. 130-132 [nous soulignons].

²²⁸ Nous y consacrons notre dernier chapitre. Voir en particulier la première section du chapitre 8, intitulée « I. Poétique du voyageur scientifique », p. 529-538.

²²⁹ Buffon, *L'art d'écrire*, *op. cit.*, p. 40. La pensée de Buffon rejoint ici celle de Quintilien, résumée par Perrine Galand-Hallyn : « Reprenant l'un des thèmes de la philosophie hellénistique, le rhéteur évoque le contrôle que peut exercer la volonté sur l'imagination et conseille à celui qui veut émouvoir son public de provoquer au préalable, en lui-même, un état émotionnel artificiel ; pour cela, il lui faudra utiliser ses propres obsessions, hantises ou espoirs, en cherchant à faire naître en lui les images mentales les plus exactes possible » (*Les yeux de l'éloquence. Poétiques humanistes de l'évidence*, 1995, p. 100). Il s'agit en fait d'un topos des théoriciens humanistes qui revendiquaient la transparence du signe poétique tout en résumant le processus de réception de l'*enargeia* de la manière suivante : « stimulée par les mots et leurs sonorités poétiques, l'imagination (*la phantasia uideor*) du lecteur transforme l'écriture et sa musique en sensations variées » (*ibid.*, p. 106 [souligné dans le texte]).

²³⁰ À cette nuance importante près cependant que, pour Buffon, c'est la prose qui dame le pion à la poésie (voir *supra*, p. 110, note 88).

première, considérée comme la forme artistique supérieure, la plus près du sublime²³¹. En effet, Buffon proclame résolument la suprématie de l'écrivain sur le peintre :

Est-il possible, dira-t-on, de tracer un dessin avec des phrases et de présenter des couleurs avec des mots ? Oui, et même, *si l'écrivain a du génie*, du tact et du goût, son style, ses phrases et ses mots feront plus d'effets que le pinceau et les couleurs du peintre. [...]

À *génie égal*, l'écrivain a sur le peintre le grand avantage de disposer du temps et de faire succéder les scènes, tandis que le peintre ne peut présenter que l'action du moment ; il ne peut donc produire qu'un étonnement subit, une admiration instantanée, qui s'évanouit dès que l'objet disparaît. Le *grand écrivain* peut, non seulement produire ce premier effet d'admiration, mais encore *échauffer, embraser son lecteur* par la représentation de plusieurs actions qui toutes auront de la chaleur, et qui par leur union et leurs rayons se graveront dans sa *mémoire* et subsisteront indépendamment de l'objet²³².

Nous aimerions faire remarquer pour l'instant, d'une part, que le génie artistique et l'enthousiasme semblent pour Buffon essentiels au « grand écrivain » qui veut « échauffer, embraser son lecteur » et marquer sa « mémoire ». D'autre part, si la littérature « peint » mieux que la peinture, n'y a-t-il pas contradiction à employer un vocabulaire issu de l'esthétique picturale pour la caractériser ? En fait, nous croyons pouvoir atténuer cette contradiction apparente en proposant que Buffon veut ainsi établir une différence théorique entre description « simple » et « peinture littéraire ». La « peinture littéraire » — le « tableau d'histoire » — serait donc pour Buffon le summum des réalisations de l'écrivain :

Peindre ou décrire sont deux choses différentes : *l'une ne suppose que des yeux, l'autre exige du génie*. Quoique toutes deux tendent au même but, elles ne peuvent aller ensemble. La description présente successivement et froidement toutes les parties de l'objet ; plus elle est détaillée, moins elle fait d'effet. La *peinture* au contraire, ne saisissant d'abord que les traits les plus saillants, *garde l'empreinte de l'objet et lui donne de la vie*. Pour bien décrire, il suffit de voir froidement ; mais pour peindre, il faut l'emploi de tous les sens. Voir, entendre, palper, sentir, ce sont autant de caractères que l'écrivain doit sentir et rendre par des *traits énergiques*²³³.

Nous pouvons établir alors un parallèle entre cette opposition théorique — description « simple » / description « animée » — et celle qui existe entre les descriptions anatomiques de Daubenton et les « tableaux d'histoire » de Buffon. Dans cette optique, le génie artistique nécessaire pour produire ces « traits énergiques » qui séduisent le lectorat

²³¹ « Ahora bien, en *De l'art d'écrire*, el paralelismo queda matizado : Buffon planteará — adelantándose a Lessing — las limitaciones de la pintura con respecto a la literatura, que se presenta como una forma artística superior, la más cercana a la sublimidad » (*Las Ideas de Buffon sobre retórica y poética en los inicios de la teoría literaria moderna*, op. cit., p. 135, note 40).

²³² Buffon, *L'art d'écrire*, op. cit., p. 39-41 [nous soulignons].

seraient exclusifs aux « tableaux d'histoire » et expliqueraient l'insertion des deux grandes « Vues » sur la nature, les passages sublimes que l'on retrouve dans les articles du tigre, de l'éléphant, du chameau ou du kamichi, et même la publication d'une édition expurgée des descriptions anatomiques. Ce point de vue, toutefois, est exclusivement littéraire et ne tient pas compte de la nécessité, pour Buffon, de faire œuvre scientifique. Nous préférons voir dans les composantes du triptyque de chacune des descriptions animalières une structure unifiée où *chaque* collaborateur aurait rempli sa fonction de poète et de traducteur²³⁴. Cela dit, il est important de remarquer que le dernier extrait ne traite que du génie *artistique* que souhaite posséder le « grand écrivain ». Or, comme nous le verrons dans nos analyses de la deuxième partie, un « grand écrivain » ne fait pas nécessairement — peu s'en faut selon Buffon — un grand naturaliste²³⁵. Ce sera d'ailleurs un des reproches le plus souvent adressés aux auteurs de récits de voyage : faute de génie scientifique, ou par manque de discipline, ils seront souvent conduits à mal imaginer la conformation ou le comportement des animaux dont ils tentent de dresser le portrait, plutôt que de « bien décrire », ou de « voir froidement » ce qu'ils ont sous les yeux. Il s'ensuit que, pour Buffon, le succès scientifique et commercial (littéraire) de l'*Histoire naturelle* repose essentiellement sur la double composante de son génie, artistique et scientifique.

Mentionnons aussi que, dans sa pratique d'écriture scientifique — si nous nous concentrons uniquement sur les « tableaux d'histoire » —, Buffon n'oppose pas de manière aussi absolue description « simple » et description « animée »²³⁶. S'il prend la peinture

²³³ *Ibid.*, p. 38-39 [nous soulignons].

²³⁴ Nous reprenons l'idée d'Elizabeth Amy Liebman : « Buffon translated impressions of nature into description and poetic images ; de Sève rendered Buffon's theoretical conjectures and particular observations into graphic images ; and Daubenton composed display cabinets and views of anatomical fragments into intelligible *tableaux* delineated by De Sève » (*Painting Natures : Buffon and the Art of the Histoire naturelle*, 2003, p. 66-67).

²³⁵ Toutefois, Maëlle Levacher écrit : « Si le grand écrivain est celui qui sait animer l'image, alors *le grand naturaliste se doit d'être un grand écrivain, puisqu'il doit rendre compte du caractère animé des êtres vivants* » (« Fondements esthétiques et philosophie du sublime dans l'*Histoire naturelle* de Buffon », *art. cit.*, p. 58 [nous soulignons]). Comme nous le faisons remarquer dans ce chapitre (*supra*, p. 138, note 121), pour Buffon, les Bacon, Newton et Montesquieu sont préférés aux Fénelon, Voltaire et Rousseau.

²³⁶ Benoît De Baere a bien analysé cette question concernant le « double régime » descriptif chez Buffon (« Écriture scientifique, imagination et peinture », *art. cit.*, p. 280-285). Évidemment, les « tableaux d'histoire » contiennent des descriptions « simples » et des descriptions « animées », ces dernières étant en nombre éminemment moindre que ce que les éditions partielles ou « morceaux choisis » laissent entrevoir par effet de distorsion.

comme un modèle, comme un idéal théorique d'écriture, c'est qu'elle est capable de transformer chaque objet en « tableau mouvant ²³⁷ ». Cette analogie entre la description vive et la peinture, qui sous-entend que l'écriture bien menée *devient* tableau, a plusieurs résonances avec le « Discours sur le style » dans lequel Buffon affirme :

Le ton n'est que la convenance du style à la nature du sujet [...]. Si l'on s'est élevé aux idées les plus générales, & si l'objet en lui-même est grand, le ton paraîtra s'élever à la même hauteur ; & si en le soutenant à cette élévation, *le génie fournit assez pour donner à chaque objet une sorte de lumière*, si l'on peut *ajouter la beauté du coloris à l'énergie du dessin*, si l'on peut en un mot, représenter chaque idée par une image vive et bien terminée, et former de chaque suite d'idée un *tableau harmonieux et mouvant*, le ton sera non-seulement élevé, mais sublime ²³⁸.

Comment ne pas mieux exprimer la complémentarité entre les composantes du triptyque : ici la « la beauté du coloris » qui appartient au « tableau d'histoire » s'ajoute à « l'énergie du dessin » qui émane de la planche, elle-même indissociable de la description anatomique. Toutefois, une remarque s'impose à propos de cette « beauté du coloris » qui, ajoutée à « l'énergie du dessin », compose le « tableau harmonieux & mouvant » d'une description animalière. Considérant que les plumes d'oiseaux ne pouvaient être décrites adéquatement par des mots, Buffon, qui avait déjà placé couleurs et peinture au centre de sa théorie littéraire, aurait trouvé, en introduisant les planches coloriées dans l'*Histoire naturelle des oiseaux*, une manière de pallier les descriptions anatomiques externes réservées naguère à Daubenton dans l'*Histoire des quadrupèdes* ²³⁹. L'introduction de la couleur permettait de suppléer dans une certaine mesure à la complexité de ces formes vivantes qui outrepassaient les possibilités du langage. En effet, Buffon avait bien noté cette complexité, particulière à la description des oiseaux en regard de l'*Histoire des quadrupèdes*, qui aurait risqué « d'ennuyer » son lectorat :

dans les animaux quadrupèdes, un bon dessin rendu par une gravure noire, suffit pour la connoissance distincte de chacun, parce que les couleurs des quadrupèdes n'étant qu'en petit nombre & assez uniformes, on peut aisément les dénommer & les indiquer par le discours ; mais cela seroit impossible, ou du moins supposeroit une immensité de paroles, & de paroles *très-ennuyeuses* pour la description des couleurs dans les oiseaux ²⁴⁰.

²³⁷ Buffon, *L'art d'écrire*, op. cit., p. 40.

²³⁸ Buffon, « Discours prononcé à l'Académie française », *SHN*, IV, 1777, p. 10 [nous soulignons].

²³⁹ Nous suivons sur ce point l'interprétation proposée par Joanna Stalnaker, « Painting Life, Describing Death : Problems of Representation and Style in the *Histoire Naturelle* », art. cit., p. 201-202.

²⁴⁰ Buffon, « Plan de l'Ouvrage », *HNO*, I, 1779, p. v-vj [nous soulignons].

Évidemment, la métaphore du naturaliste « peintre de la nature » était loin d'être originale ; elle ne faisait que reprendre une expression déjà employée à propos d'Ésope ou de La Fontaine ²⁴¹. Si en général on l'utilisait pour rendre hommage à Buffon ²⁴², certains ne se privaient pas de s'y référer pour mettre en doute la scientificité des « tableaux d'histoire ». Aussi l'employaient-ils de manière nettement moins élogieuse : ainsi, Charles Bonnet qualifia Buffon — sans le nommer explicitement toutefois — de « célèbre faiseur d'animaux » dont les « écrits pleins de feu et de vie, diront à la postérité que le *peintre de la nature* n'en fut pas toujours le *dessinateur* ²⁴³ ». Il y avait évidemment dans ces propos ironiques une condamnation à peine voilée de l'utilisation de l'imagination en histoire naturelle, sous-tendue par cette connotation que le dessin (ou la gravure) appartenait beaucoup plus au domaine de la science que la peinture évidemment confinée à celui de l'art. Encore une fois, nous privilégions l'hypothèse d'un Buffon possédant à la fois le génie artistique et le génie scientifique, capable de satisfaire aux exigences de la science et des belles lettres. Il convient en définitive de considérer le « tableaux d'histoire » selon une complémentarité qui se superpose à celle que nous avons déjà évoquée entre la méthode scientifique et la théorie stylistique : comme l'a finement suggéré Thierry Hoquet, il faut voir dans chaque article de description animalière « une pluralité ou une dispersion de la fonction auteur, répartie ou instanciée, à différents degrés, dans les trois figures complémentaires, du *génie philosophique* qui saisit les rapports et les exprime vivement, de l'observateur-descripteur patient et méticuleux, et du peintre-illustrateur qui sait rendre ce qu'il voit ²⁴⁴ ».

Si l'on tente de résumer l'essentiel de ce que nous venons de présenter dans cette deuxième section consacrée au vocabulaire pictural employé par Buffon dans les descriptions animalières, nous pouvons affirmer que la rhétorique sous-jacente à *L'art d'écrire* se fonde précisément sur le même éloge de la *dispositio* que l'on retrouve dans le « Discours sur le style », comme en témoigne de manière on ne peut plus éloquente la

²⁴¹ Voir à ce propos Elizabeth Amy Liebman, (*Painting Natures, op cit.*, p. 12 et 50).

²⁴² C'est le cas de Pierre Marie Jean Flourens qui compare ainsi Platon — « peintre des idées » — à Buffon — « peintre de la nature » (*Histoire des travaux et des idées de Buffon*, 1850, p. 290).

²⁴³ Charles Bonnet, *Contemplation de la nature*, dans *Œuvres*, 1781, t. IV, p. 359 [nous soulignons].

²⁴⁴ Thierry Hoquet, *Buffon illustré. Les gravures de l'Histoire naturelle (1749-1767)*, 2007, p. 146 [nous soulignons].

clausule : « Le style [...] n'est que l'ordre et le mouvement qu'on donne à ses pensées ²⁴⁵ ». En somme, Buffon réussit à conjuguer à la fois les avantages que le peintre a sur le descripteur, et ceux que l'écrivain possède sur le peintre, dans une éclatante synthèse qui procède de cette référence aux « traits énergiques » de l'imagination, parfois pour le meilleur — si l'auteur possède le génie artistique — ou pour le pire — s'il en est dépourvu. Sans oublier que le naturaliste peut faire appel à son génie scientifique — et à la discipline de l'imagination — pour le préserver, autant que faire se peut, de « mal » imaginer ses hypothèses.

De l'écriture à la lecture : l'effet d'*enargeia*

L'opposition théorique entre une description « simple », porteuse de la connotation péjorative séculaire associée à la tradition, et l'hypotypose (*enargeia*, *ekphrasis*) ²⁴⁶, forme intégrée et acceptée de description, est bien exprimée dans l'article « Description (*Belles-Lettres*) » de l'*Encyclopédie*. Au siècle des Lumières, l'hypotypose se conçoit donc, comme l'avait écrit Bernard Lamy dès 1675, comme « une espèce d'enthousiasme qui fait qu'on s'imagine voir ce qui n'est point présent, et qu'on le représente si vivement devant les yeux de ceux qui écoutent, qu'il leur semble voir ce qu'on leur dit ²⁴⁷ ». En comparaison, la description est « une figure assez semblable » mais « qui n'est pas si vive ²⁴⁸ ». Le terme grec *enargeia* relève de la rhétorique des affects : à l'origine le mot (ἐναργεῖα, que Cicéron traduit par les vocables latins *evidentia*, *illustratio* ²⁴⁹) connote « l'aspect

²⁴⁵ Buffon, *L'art d'écrire*, op. cit., p. 41.

²⁴⁶ L'*ekphrasis* peut être résumée comme une description animée par l'*enargeia*, un type de discours qui doit « mettre sous les yeux » (Sandrine Dubel, « *Ekphrasis* et *enargeia* : la description antique comme parcours », dans Carlos Lévy et Laurent Pernot (dirs.), *Dire l'évidence. Philosophie et rhétorique antiques*, 1997, p. 249). Mais, à l'époque de Quintilien, l'*enargeia* fait l'objet d'une « terminologie flottante, mal fixée : le même terme peut désigner, chez les uns, la qualité d'évidence, entendue comme la capacité même de mettre sous les yeux, expression du pouvoir figuratif du langage, et chez les autres, le procédé visant à produire, tantôt trope, tantôt figure — ou encore l'effet qui en résulte, l'image mentale suscitée par le texte ». Par contraste, l'*ekphrasis* est conçue « avec une constance exemplaire [...], comme une forme du discours spécialisée dans la mise en œuvre de l'*enargeia* » (*ibid.*, p. 252). L'*ekphrasis* est donc « un discours centré sur la production d'*enargeia* » (*ibid.*, p. 254). Nous utiliserons aussi l'expression « description animée » pour faire référence à l'*ekphrasis* ou à l'hypotypose, porteuses d'*enargeia*.

²⁴⁷ Bernard Lamy, *La rhétorique ou l'art de parler*, 1998, p. 201.

²⁴⁸ *Id.*

²⁴⁹ En fait, Ruth Webb rappelle que, lorsque Quintilien propose le mot latin *evidentia* comme traduction du grec *enargeia*, c'est la traduction inventée par Cicéron dans les *Académiques* qu'il transfère à la rhétorique,

particulièrement brillant d'un objet qui serait "mis en lumière", comme par exemple une apparition divine dans un songe ²⁵⁰». En somme, « dans toutes les définitions de l'*enargeia* en rhétorique, l'on trouve l'idée que cette qualité rend vivant le discours ²⁵¹», pour ultimement agir sur les émotions de l'auditeur. Tout comme le rhéteur créait l'effet d'*enargeia* dans son discours en se servant des *phantasiai* (traces laissées par la sensation), Buffon pourra user de ce même stratagème pour atteindre l'âme de son lecteur potentiel, qu'il sait d'emblée remplie d'impressions visuelles communes ; il sait tout autant par ailleurs que le voyageur qui décrit une espèce exotique peut en faire de même. Il a ainsi le loisir de se servir d'images mentales déposées dans la mémoire collective afin de rendre vivant ses « tableaux d'histoire », plutôt que de viser la représentation concrète et précise d'une réalité (une pratique que, toutefois, il impose aux voyageurs scientifiques ²⁵²). Ainsi, il est possible pour le scientifique de ressentir un plaisir — contagieux — à écrire :

[...] les idées se succéderont aisément, & le style sera naturel & facile ; la chaleur naîtra de ce plaisir, se répandra partout & donnera de la vie à chaque expression ; tout s'animer de plus en plus ; le ton s'élèvera, les objets prendront de la couleur ; & le sentiment se joignant à la lumière, l'augmentera. Le portera plus loin, la fera passer de ce que l'on dit, à ce que l'on va dire, & le style deviendra intéressant & lumineux ²⁵³.

Cette mise en lumière d'un objet décrit — ici l'animal « peint » par Buffon — ne fait pas obstacle à l'intelligibilité du texte scientifique. Au contraire, et conformément à la tradition rhétorique concernant l'*enargeia*, elle permet d'intégrer fonction ornementale et notion de clarté :

Dans un premier temps, la brillance de la surface textuelle attire l'œil, éclaire et délimite le champ de la digression descriptive. Dans un second temps, ce lumineux signal laisse entrevoir, une fois dissipé l'éblouissement causé par le signifié et l'élocution signifiante, des profondeurs qui abritent un *signifié plus complexe* ²⁵⁴.

afin de « désigner un effet du langage "qui ne semble pas tant dire une chose que la montrer" » (« Mémoire et imagination : les limites de l'*enargeia* dans la théorie rhétorique grecque », dans Carlos Lévy et Laurent Pernot (dirs.), *Dire l'évidence*, op. cit., p. 229).

²⁵⁰ Perrine Galand-Hallyn, *Les yeux de l'éloquence. Poétiques humanistes de l'évidence*, 1995, p. 99. Si la notion de d'*enargeia* remonte à la *Poétique* d'Aristote, où il est conseillé au poète de garder son sujet devant les yeux pour pouvoir le voir très clairement, comme s'il était présent lui-même, le concept de « mettre un sujet sous les yeux » se trouve dans la *Rhétorique*.

²⁵¹ Ruth Webb, « Mémoire et imagination », art. cit., p. 230.

²⁵² Voir à ce sujet notre section « I. Poétique du voyageur scientifique », chapitre 8, p. 529 sq.

²⁵³ Buffon, « Discours prononcé à l'Académie française », *SHN*, IV, 1777, p. 6-7.

²⁵⁴ Perrine Galand-Hallyn, *Les yeux de l'éloquence*, op. cit., p. 109 [nous soulignons].

C'est dans ce « signifié plus complexe », dont l'accès est réservé, selon nous, à celui qui possède le génie scientifique, qu'il faudra chercher les exigences philosophiques et les choix poétiques qui président à l'élaboration des « tableaux d'histoire ». En effet, cet « imaginaire “scientifique” [...] est pris dans un réseau très complexe de “critères de rationalité”, c'est-à-dire, d'exigences empruntées à la théorie du savoir, à l'expérience, ou à certains choix poétiques ²⁵⁵ ». Mais, même dans les cas limites tel le « tableau sublime » du tigre que nous avons précédemment cité, et qui s'inscrit dans cette tradition rhétorique des topoï de la vive représentation, le « réseau très complexe de “critères de rationalité” » reste délimité par certaines balises que s'impose le naturaliste qui vise à faire œuvre de science : « la puissance de l'imaginaire humain [...] doit être soigneusement contrôlée par la volonté afin d'éviter l'incohérence du délire ²⁵⁶ ». Nous revenons encore une fois à cette notion de génie, essentielle tant pour l'écrivain que pour le savant qui ont pour objectif commun de « voir clairement l'ordre de [leurs] pensées ²⁵⁷ », avec en corollaire la nécessité pour ce dernier de « discipliner » son imagination. Il ne serait pas surprenant que Buffon ait été conscient, en brossant ses « tableaux d'histoire », que les procédés descriptifs animés par l'*enargeia* pouvaient se rapprocher de ceux que pratique l'orateur qui cherche à « traduire en mots ses visions ²⁵⁸ » ; en utilisant un vocabulaire pictural pour caractériser son propre style, il devait également avoir pressenti le danger que constitue cet éblouissement qui risque d'égarer l'écrivain, mais aussi l'historien de la nature, le voyageur ou le correspondant :

Quelque brillantes que soient les couleurs qu'il emploie, quelques beautés qu'il sème dans les détails, comme l'ensemble choquera, on ne se fera pas assez sentir, l'ouvrage ne sera point construit ; & en admirant l'esprit de l'auteur, on pourra soupçonner *qu'il manque de génie*. C'est par cette raison que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très-bien, écrivent mal ; que *ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination*, prennent un ton qu'ils ne peuvent soutenir ²⁵⁹.

On ne peut exprimer plus clairement la nécessité, pour le naturaliste, d'intégrer à sa méthode scientifique, une discipline de l'imagination. Encore faut-il que la nature l'ait doté du génie scientifique approprié à l'étude des objets naturels.

²⁵⁵ Benoît De Baere, « Écriture scientifique, imagination et peinture », *art. cit.*, p. 290.

²⁵⁶ Perrine Galand-Hallyn, *Les yeux de l'éloquence*, *op. cit.*, p. 107.

²⁵⁷ Buffon, « Discours prononcé à l'Académie française », *SHN*, IV, 1777, p. 8.

Le déploiement de la discipline de l'imagination sera toujours une question de degrés et, en quelque sorte, en compétition avec l'effet littéraire visant délibérément à séduire le lectorat. Mais au *placere* se joint aussi le *docere* car il ne faut pas oublier que, par un canal issu de la philosophie stoïcienne — comme du reste de l'Épicurisme — qui relie à la création « d'images mentales » la naissance des émotions, « la critique poétique transmettra à la rhétorique la théorie de la persuasion par l'*enargeia*, effet descriptif très particulier qui consiste à imposer à l'auditeur ou au lecteur l'image d'un objet ou d'un être absent ²⁶⁰». Qu'il s'agisse d'animaux qu'il a lui-même observés ou « imaginés » à la suite de ses lectures, le Buffon à la « vûe courte » devait avoir intégré cette capacité illusionniste de l'orateur ou du poète à placer — selon l'expression consacrée chez la plupart des rhéteurs antiques — *ante oculos*, « devant les yeux » —, l'objet absent.

L'essentiel des tensions qui ont animé les détracteurs de Buffon, lorsque ces derniers ne lui reprocheront pas d'utiliser trop librement son imagination ²⁶¹, est concentré sur cette ambiguïté entre le pouvoir de séduction du texte et sa légitimité scientifique, entre la clarté et « l'illusion de vie » que permet l'*enargeia*. D'ailleurs, Quintilien lui-même n'avait pas manqué de souligner cette zone floue, associant tantôt la vertu d'*enargeia* « comme participant de l'*ornatus*, tantôt comme une qualité de la *narratio* », l'associant irrémédiablement « à la technique de l'*ekphrasis*, l'art de la description détaillée ²⁶²». C'est d'ailleurs la qualité d'*enargeia* qui distingue l'*ekphrasis* ²⁶³ de la description simple et qui vise à « transformer l'auditeur en spectateur ²⁶⁴ ». Ce dernier se retrouve comme s'il était placé devant une peinture qui fait « vivre » le discours. Ainsi, dans le glissement de la rhétorique à la poétique, l'*enargeia* aspirera avec elle le potentiel illusion-désillusion qui la constitue :

²⁵⁸ Perrine Galand-Hallyn, *Les yeux de l'éloquence*, *op. cit.*, p. 100.

²⁵⁹ Buffon, « Discours prononcé à l'Académie françoise », *SHN*, IV, 1777, p. 4 [nous soulignons].

²⁶⁰ Perrine Galand-Hallyn, *Les yeux de l'éloquence*, *op. cit.*, p. 99.

²⁶¹ Voir, dans le prochain chapitre, la section consacrée à la réception de l'*Histoire naturelle*, *infra*, p. 203 *sq.*

²⁶² Perrine Galand-Hallyn, *Les yeux de l'éloquence*, *op. cit.*, p. 100.

²⁶³ Rappelons que la théorie rhétorique de l'*enargeia* est une caractéristique essentielle de l'*ekphrasis* ; autrement dit, « en tant qu'exemple de l'*enargeia*, toute *ekphrasis* [...] doit "faire voir" et doit être "comme une peinture" » (Ruth Webb, « Mémoire et imagination », *art. cit.*, p. 239).

²⁶⁴ *Ibid.*, p. 230-231.

Les théoriciens antiques, on le voit, qu'il s'agisse des premiers orateurs, visant d'abord à l'efficacité et à la persuasion, ou bien des maîtres de déclamation, plutôt soucieux de prouver leur virtuosité, présentent toujours l'*enargeia* comme la faculté d'atteindre à la *transparence du signe*. Utilisée par les rhéteurs, l'*enargeia* demeure avant tout soumise à un critère d'*utilité* : elle doit procurer une re-présentation crédible d'éléments attachés à la cause, apte à émouvoir le juge, et soutenir, en tant *qu'argument* psychologique, la logique persuasive de l'*oratio*. D'autre part, elle doit, pour être efficace, tirer sa force des passions mêmes de l'orateur, de son imaginaire et de sa créativité, soutenues par une technique rigoureusement mise au point. La rhétorique de la vive représentation oscille donc dangereusement, même dans son application utilitaire initiale, entre la nécessité d'une transparence objective garantissant sa crédibilité, et celle d'une subjectivité porteuse d'opacité, mais aussi d'une émotion contagieuse ²⁶⁵.

On ne saurait mieux illustrer le caractère équivoque de certaines séquences « extrêmes » des descriptions animalières. On voit aussi la futilité d'essayer de scinder ce qui, dans le « tableau d'histoire », relève précisément du « littéraire » ou du « scientifique ».

Encore une fois, cette parenthèse sur l'*enargeia* ne nous servira pas tant à soutenir nos analyses des descriptions animalières de l'*Histoire des quadrupèdes*, car les séquences « sublimes » ou les descriptions « vives » sont numériquement fort peu significatives. Si nous avons insisté sur ce point, c'est qu'il nous semblait nécessaire de montrer comment le scientifique « Buffon lecteur » parvient à se prémunir contre les dangers associés aux effets de style susceptibles d'infléchir le vraisemblable. En effet, la connotation péjorative associée à la description par la tradition rhétorique trouve son équivalent dans la poétique antique où l'*enargeia* est taxée « de *gratuité* et d'*irréalisme* », alors que l'*ekphrasis* littéraire « tend généralement à s'affranchir des contraintes narratives, pour devenir digression ²⁶⁶ ». Comme elle est issue de l'épidictique, l'*ekphrasis* « n'est jamais neutre ²⁶⁷ » et la subjectivité du naturaliste risquera toujours de le conduire à favoriser la *phantasia* ²⁶⁸ — la « faculté de se représenter son sujet et de le “faire voir” aux autres ²⁶⁹ » — au détriment de la *mimesis*. Même si elle est bornée par la raison (le jugement et la discipline de l'imagination), l'*enargeia*, dans le discours scientifique en général et dans les

²⁶⁵ Perrine Galand-Hallyn, *Les yeux de l'éloquence*, *op. cit.*, p. 100-101 [souligné dans le texte].

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 101.

²⁶⁷ Michael Baxandall, *Les humanistes à la découverte de la composition en peinture (1350-1450)*, 1989, p. 113.

²⁶⁸ Ruth Webb rappelle que, par ses affinités avec le domaine du visible et du vivant, « l'*enargeia* se trouve en rapport étroit avec l'imagination (ou plutôt la *phantasia*) et la mémoire » (« Mémoire et imagination », *art. cit.*, p. 232). Il va sans dire que ces rapports entre imagination et mémoire feront l'objet d'un développement plus élaboré dans le prochain chapitre, car ils sont des prérequis indispensables à la théorisation du génie scientifique.

descriptions animalières en particulier, ne pourra se prémunir contre cette absence de neutralité. Alors,

L'objet décrit n'existe plus seulement en tant qu'élément du décor ou d'une action (fonction intradiégétique), en tant que trompe-l'œil démontrant la force illusionniste du langage (fonction mimétique) ; il devient le révélateur, le point de confrontation, qui permet au lecteur d'évaluer les *choix* poétiques de l'auteur, dont la rhétorique de l'éloge ou du blâme trahit nécessairement les préférences esthétiques²⁷⁰.

Ainsi peut-on comprendre ce qui se cache derrière le chat « domestique infidèle », la brebis « plus stupide des animaux », le cheval « plus noble conquête » ou l'éléphant « miracle d'intelligence dans un monstre de matière ».

Par ailleurs, nous pouvons aussi apprécier les réserves que Buffon entretiendra envers les naturalistes de la Renaissance. Il faut se rappeler qu'à cette époque, les théoriciens humanistes, fidèles à la conception cicéronienne de la poétique, ne dissociaient cependant pas *enargeia*, aptitudes littéraires et « sciences ». Pour eux, il était impératif, pour un poète, de posséder un savoir encyclopédique²⁷¹. Ainsi, « la vive représentation apparaît [...] comme une finalité de la poésie, dont elle atteste à la fois le savoir terrestre et l'inspiration divine²⁷² ». Buffon n'en dirait pas davantage, à deux nuances importantes près : tout d'abord, comme nous l'avons déjà souligné, il tranche sans concession pour la suprématie de la prose sur la poésie ; et l'inspiration divine est plutôt remplacée par le génie, dénué de toute connotation religieuse. Un paradoxe demeure toutefois : Buffon, le grand défenseur de l'observation scientifique, — lui-même à la « vûe courte » — ne fera souvent, dans ses descriptions animalières, que la même chose qu'Homère : c'est-à-dire représenter des choses dévoilées en « les plaçant devant nos yeux (*ante oculos constituerit*), alors que, de ses propres yeux, il ne les avait jamais vues²⁷³ ». Au terme de notre réflexion consacrée à l'*enargeia*, nous retiendrons que, si la simple description ne « suppose que des yeux²⁷⁴ », la « peinture » littéraire que Buffon propose dans ses « tableaux d'histoire »

²⁶⁹ *Ibid.*, p. 241.

²⁷⁰ Michael Baxandall, *Les humanistes à la découverte de la composition en peinture (1350-1450)*, *op. cit.*, p. 109.

²⁷¹ Perrine Galand-Hallyn, *Les yeux de l'éloquence*, *op. cit.*, p. 104.

²⁷² *Ibid.*, p. 105.

²⁷³ Ange Politien, *Oratio in expositione Homeri*, cité par Perrine Galand-Hallyn, *Les yeux de l'éloquence*, *op. cit.*, p. 105.

²⁷⁴ Buffon, *L'art d'écrire*, *op. cit.*, p. 39.

« exige du génie ²⁷⁵ » ; c'est dans le « tableau d'histoire » que le naturaliste parviendra ultimement à présenter « ensemble tous les caractères [...] de l'objet ²⁷⁶ ».

Ce lien entre « tableau d'histoire » et génie implique de considérer une autre facette des descriptions animalières qui rejoint la problématique de « dire l'évidence en peinture ²⁷⁷ ». La « peinture littéraire » constitue donc pour Buffon une sorte d'idéal auquel l'écrivain tend grâce à cette *enargeia* qui transforme l'objet — dans le cas qui nous occupe, chacune des espèces décrites dans l'*Histoire des quadrupèdes* — en « tableau mouvant ²⁷⁸ ». Cela étant, Buffon ne déroge jamais d'une méthode qui rejoint étroitement ses préceptes stylistiques : c'est-à-dire « l'art de combiner, [...] de penser par ordre, de réfléchir avec patience, de comparer avec justesse, en réunissant les idées éparses pour former une chaîne continue qui présente successivement à l'esprit toutes les faces de l'objet ²⁷⁹ ». Même s'il a fait de nombreuses expériences, Buffon demeure avant tout un formidable compilateur critique, et la lecture est pour lui un élément capital de son *ars inveniendi*.

La lecture

Nous avons vu que, dans l'ordre de l'*ars inveniendi*, Buffon pose sans ambiguïté que la première opération du naturaliste, qui doit « commencer par voir beaucoup & revoir

²⁷⁵ *Id.*

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 40.

²⁷⁷ Colette Nativel, « *Suspendit picta uoltum mentemque tabella* : dire l'évidence en peinture selon le *De pictura ueterum* de Franciscus Junius », dans Carlos Lévy et Laurent Pernot (dirs.), *Dire l'évidence*, *op. cit.*, p. 272, 274 et 278. Partant d'un constat — Quintilien avait transposé tout naturellement à la peinture cette qualité du discours qu'est l'*enargeia* en qualifiant la description d'une « sorte de tableau par les mots » —, Nativel propose que, comme le bon peintre est souvent « emporté par la puissance de l'imagination » pour « voir les choses comme s'il était en leur présence », alors les « visions du corps » peuvent se confondre avec les « visions de l'esprit », tout comme les erreurs des sens peuvent se prolonger par celles de l'imagination (*phantasia*). Ainsi, trois formes d'imitations s'offrent au peintre : réaliste, idéale et idéalisante, cette dernière rappelant l'incessant va-et-vient entre le sensible et l'intelligible auquel se livre non seulement Buffon dans ses descriptions animalières, mais aussi, potentiellement, tous ceux que le naturaliste montbardeois consulte pour construire ses propres « tableaux ».

²⁷⁸ Buffon, *L'art d'écrire*, *op. cit.*, p. 40 : « Tous les objets que nous présente la nature, et en particulier les êtres vivants, sont autant de sujets dont l'écriture doit faire non seulement le portrait en repos, mais le tableau mouvant, dans lequel toutes les formes se développeront, tous les traits du portrait paraîtront animés, et présenteront ensemble tous les caractères extérieurs de l'objet.

²⁷⁹ *Ibid.*, p. 37.

souvent²⁸⁰», se résume à l'observation et à l'expérience. L'importance qu'il accorde à la lecture ne doit cependant pas être sous-estimée. En effet, « à ce point où il commence à généraliser ses idées, & à se former une méthode d'arrangement & des systèmes d'explication²⁸¹ » — donc au passage de l'*ars inveniendi* à l'*inventio*, ou encore, selon le diagramme proposé par Benoît De Baere²⁸², dans une sorte de zone de transition entre les deuxième et troisième ensembles qui constituent les instruments de l'invention —, le naturaliste doit, selon Buffon, « consulter les gens instruits, lire les bons auteurs, examiner leurs différentes méthodes, & emprunter des lumières de tous côtés²⁸³ ». Aussi faut-il nuancer les propos qu'Hérault de Séchelles prête à Buffon, qui lui aurait conseillé : « Quand vous aurez un sujet à traiter, *n'ouvrez aucun livre*, tirez tout de votre propre tête²⁸⁴ ». C'est peut-être ce que Buffon a recommandé de faire *d'abord*, mais il ne faudrait pas oublier la suite de l'énoncé qui stipule que, dans un deuxième temps, Buffon enjoint son interlocuteur à « consulte[r] les auteurs » lorsqu'on ne peut plus « rien produire²⁸⁵ » de soi-même.

Dans cette optique, nous pouvons comprendre toute l'importance de la lecture dans la construction des descriptions animalières, dont l'aspect critique revêt une importance primordiale : « on jouit véritablement par ce moyen quand on lit les auteurs, on se trouve à leur niveau, ou au-dessus d'eux, *on les juge, on les devine*, on les lit plus vite²⁸⁶ ». Buffon a effectivement beaucoup — et le plus souvent très bien — lu, parfois pour emprunter à ses lectures une part importante de ses idées, mais souvent pour montrer par sa critique l'invraisemblance des « faits » qui y étaient rapportés. Si ces emprunts peuvent paraître en contradiction avec les exigences de l'*ars inveniendi*, ils se trouvent néanmoins légitimés, de manière explicite, dans le « Premier discours ». En effet, Buffon y exprime son admiration pour les naturalistes de l'Antiquité — Aristote et Pline surtout — en les excusant d'avoir soutiré autant d'informations à leurs prédécesseurs. Il en profite alors pour souligner que

²⁸⁰ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 6.

²⁸¹ *Ibid.*, p. 8.

²⁸² Voir *supra*, p. 38.

²⁸³ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 8.

²⁸⁴ Buffon, cité par Marie-Jean Hérault de Séchelles, *Visite à Buffon, op. cit.*, p. 75 [nous soulignons].

²⁸⁵ *Id.*

²⁸⁶ *Id.* [nous soulignons]

l'on peut être « bien plus riche que ceux ²⁸⁷ » auxquels on aurait emprunté. Nous verrons, tout au long de nos analyses de la deuxième partie, que les descriptions animalières de l'*Histoire des quadrupèdes* reposent en grande partie sur un énorme travail de compilation d'observations faites avec les yeux des autres — voyageurs, auteurs de traités d'histoire naturelle ou correspondants. Nous voulons seulement insister pour l'instant sur l'importance de la lecture dans l'*ars inveniendi* buffonienne, et avancer à la suite de Benoît De Baere, qu'effectivement, chez Buffon, elle « peut — le cas échéant — suppléer l'observation ²⁸⁸ ».

La mémoire

Si Buffon a, d'un point de vue rhétorique, semblé négliger la *memoria* au profit de l'*inventio* et de la *dispositio*, il ne faudrait pas pour autant minimiser l'importance de la mnémonique, qui constitue l'un des instruments privilégiés de l'*ars inveniendi*. La mémoire est en fait, au même titre que la lecture, un « terrain » préparatoire aux comparaisons et aux analogies, un « lieu » où le savoir peut se créer — adéquatement ou non. Il n'est donc pas étonnant que, dans le « Premier discours », Buffon « donne des conseils pour le bon usage de la mémoire ²⁸⁹ » en histoire naturelle :

On ne s'imagine pas qu'on puisse avec le temps parvenir au point de reconnoître tous ces différens objets, qu'on puisse parvenir non seulement à les reconnoître par la forme, mais encore à sçavoir tout ce qui a rapport à la naissance, la production, l'organisation, les usages, en un mot à l'histoire de chaque chose en particulier : cependant, en se familiarisant avec ces mêmes objets, en les voyant souvent, & pour ainsi dire, sans dessein, *ils forment peu à peu des impressions durables, qui bien tôt se lient dans notre esprit par des rapports fixes & invariable* ; & de-là nous nous élevons à des vûes plus générales, par lesquelles nous pouvons embrasser à la fois plusieurs objets différens ; & c'est alors qu'on est en état d'étudier avec ordre, de réfléchir avec fruit, & de se frayer des routes pour arriver à des découvertes utiles ²⁹⁰.

Il n'empêche que les méthodes et les systèmes représentent, pour le naturaliste, un réel danger. En effet, s'ils « aident la mémoire, & [...] offrent à l'esprit une suite

²⁸⁷ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 48. Nous développerons cet aspect dans les deux premiers chapitres de la deuxième partie consacrés respectivement au « Buffon lecteur » d'Aristote et de Plin l'Ancien.

²⁸⁸ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon*, *op. cit.*, p. 151.

²⁸⁹ *Ibid.*, p. 152.

²⁹⁰ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 5-6.

d'idées ²⁹¹», ces systèmes et ces méthodes peuvent aussi altérer la *memoria*, initialement appelée à seconder l'*ars inveniendi*, pour se transformer en un « obstacle épistémologique ²⁹²» et empêcher la découverte de nouveaux savoirs :

Voilà la principale utilité des méthodes, mais l'inconvénient est de vouloir trop alonger ou trop resserrer la chaîne, de vouloir soumettre à des loix arbitraires les loix de la Nature, de vouloir la diviser dans des points où elle est indivisible, & de vouloir mesurer ses forces par *notre foible imagination* ²⁹³.

Il se dessine donc un étroit parallèle ²⁹⁴ entre la mémoire et l'imagination : disons d'emblée entre une « bonne » mémoire et une « bonne » imagination d'une part, et, d'autre part, cet autre type de mémoire dont il se faut se méfier car elle risque de conduire le naturaliste à « mal » imaginer le monde des quadrupèdes, notamment si elle est contaminée par des « méthodes trop particulières ²⁹⁵» — telle la systématique linnéenne — qui ne sont que « des échafaudages pour arriver à la science, & non pas la science elle-même ²⁹⁶».

Ce parallélisme entre mémoire et imagination s'inscrit dans l'épistémologie même de l'*Histoire des quadrupèdes*. En effet, dans une séquence du « Discours sur la nature des Animaux ²⁹⁷», Buffon pose les bases d'un point crucial de son anthropologie : la nature différente de l'homme et de l'animal, le premier possédant « la puissance de réfléchir ²⁹⁸» dont est dépourvu le second. Poursuivant le même but qu'il avait fixé dans l'*Histoire naturelle de l'homme* — « reconnoître nettement la nature des deux substances qui nous composent ²⁹⁹» —, Buffon place l'homme au cœur de son champ d'étude en posant

²⁹¹ *Ibid.*, p. 9.

²⁹² Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon*, *op. cit.*, p. 152.

²⁹³ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 9 [nous soulignons].

²⁹⁴ Voltaire écrit dans l'*Encyclopédie* qu'imager, « c'est le pouvoir que chaque être sensible éprouve en soi de se représenter dans son esprit les choses sensibles ; cette faculté dépend de la mémoire ». Si la mémoire fait que l'on retient les perceptions, « l'imagination les compose » (article « Imagination, Imaginer », *Encyclopédie*, *op. cit.*, 1765, t. VIII, p. 560).

²⁹⁵ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 9.

²⁹⁶ *Ibid.*, p. 52.

²⁹⁷ Buffon, « Discours sur la nature des Animaux », *HN*, IV, 1753, p. 51-69.

²⁹⁸ *Ibid.*, p. 53.

²⁹⁹ Buffon, « De la nature de l'Homme », *HN*, II, 1749, p. 430. Pour faire vite, résumons en rappelant que, pour Buffon, l'âme, « d'une nature totalement différente et d'un ordre infiniment supérieur » (*ibid.*) à la matière, n'appartient qu'à l'être humain ; elle est indivisible et impérissable, n'a qu'une forme : la pensée. Buffon ne dérogera jamais à ce principe qui repose, nonobstant la manœuvre rhétorique évidente destinée à se prémunir contre la censure, sur « la distance immense que la bonté du Créateur a mise entre l'homme & la bête » (*ibid.*, p. 443) : la « nature [de l'homme] très-différente, très-distinguée & si supérieure à celle des bêtes » (*ibid.*, p. 437). En conséquence, si l'homme « ressemble aux animaux dans ce qu'il a de matériel »

d'emblée que le premier pas à franchir pour parvenir à une connaissance plus complète de la nature humaine est, selon « la méthode cartésienne de l'introspection intellectuelle ³⁰⁰ », de préciser la notion d'immatérialité de l'âme. À la manière de Descartes ³⁰¹, en distinguant métaphysique et physique, esprit et matière, âme et corps, Buffon s'engage dans l'étude des animaux en suivant sa méthode qui s'appuie sur le comparatisme et le relativisme, pour proposer l'*Homo duplex*, « homme intérieur [...] double, [...] composé de deux principes différens par leur nature, & contraires par leur action ³⁰² » : l'âme (ou substance spirituelle) et le principe animal et purement matériel, à la source des sensations communes à l'homme et à l'animal. Nous ne ressemblons donc aux animaux que « par les dernières de nos facultés ³⁰³ », qui sont relatives à la partie matérielle de notre corps, et nous nous distinguons alors des bêtes « par une substance différente de la matière, qui [est] le sujet et la cause qui produit & reçoit [nos] sensations ³⁰⁴ ». Ainsi, les animaux, dépourvus de la

(*id.*), cependant, « le plus stupide des hommes suffit pour conduire le plus spirituel des animaux » (*ibid.*, p. 438).

³⁰⁰ Jacques Roger, *Buffon. Un philosophe au Jardin du Roi, op. cit.*, p. 211.

³⁰¹ À ce propos, Jean Starobinski suggère que Buffon ne se serait pas affranchi de la tradition cartésienne afin de donner à l'homme qu'il décrit un statut théologiquement acceptable, éloignant du même coup les réticences qu'auraient pu manifester les membres du clergé. (*Action et réaction. Vie et aventures d'un couple*, 1999, p. 109). En réalité, Buffon s'opposa toute sa vie à l'esprit de système, pour favoriser plutôt l'observation et l'expérimentation qu'il substitua graduellement au procédé cartésien qui cherchait dans le raisonnement *a priori* l'explication de l'univers dans les sciences de la nature. Nous croyons cependant que les ambivalences et les ambiguïtés de Buffon concernant ses louvoisements entre cartésianisme et sensualisme, et l'impasse qui le fit adopter la nature d'un *homo duplex*, partagé entre le principe de la connaissance et celui du sentiment, doivent être remis dans une perspective chronologique afin de saisir toute la densité et toute la complexité du personnage, de même que son indubitable originalité. À ce propos, nous convoquons Jean Piveteau qui a su illustrer cette posture : « Buffon, élève des oratoriens d'Angers, avait beaucoup étudié Descartes, mais tout comme son siècle, il subissait l'influence de Locke. Dans son étude sur l'intelligence de l'Homme, il répète parfois Descartes ; parfois aussi il suit étroitement Locke. Des influences aussi opposées, et, semble-t-il, passivement reçues, donnent à sa pensée des aspects contradictoires qu'il n'a point cherché à justifier. Tout au long de son œuvre, il a juxtaposé des points de vue inconciliables, indifférent en quelque sorte à l'unité de sa pensée. Il y a donc un Buffon cartésien, le Buffon des *Discours* et des *Vues générales*, et un Buffon sensualiste, le Buffon qui observe, le naturaliste. [...] Cartésien dans le domaine psychologique, quand il traite de l'intelligence de l'homme ou de l'automatisme des bêtes, il suit Locke dans l'étude des sensations et devient newtonien dans l'interprétation de la nature » (Jean Piveteau, « Introduction à l'œuvre philosophique de Buffon », dans Buffon, *Œuvres philosophiques Buffon*, 1954, p. XXV et XXXVII). Jacques Roger sera même tenté d'admettre « que Buffon, en s'attaquant d'emblée au problème de l'âme et en utilisant si ostensiblement une méthode et un vocabulaire cartésien, a surtout voulu dissimuler les implications matérialistes possibles de sa philosophie de l'esprit » (*Buffon. Un philosophe au Jardin du Roi, op. cit.*, p. 218).

³⁰² Buffon, « Discours sur la nature des Animaux », *HN*, IV, 1753, p. 69-70.

³⁰³ Buffon, « De la nature de l'Homme », *HN*, II, 1749, p. 442.

³⁰⁴ *Id.*

parole, de la pensée, de la faculté d'associer les idées ³⁰⁵, « n'inventent & ne perfectionnent rien ³⁰⁶ ». La « substance spirituelle » qui anime l'être humain sera définie, dans le « Discours sur la nature des Animaux », comme un « sens d'une nature supérieure & bien différente ³⁰⁷ » du « sens intérieur » matériel partagé avec l'animal :

Ceci nous fait voir que dans l'animal le sens intérieur ne diffère des sens extérieurs que par *cette propriété qu'a le sens intérieur de conserver les ébranlements, les impressions qu'il a reçues* ; cette propriété seule est suffisante pour expliquer toutes les actions des animaux & nous donner quelque idée de ce qui se passe dans leur intérieur ; elle peut aussi servir à démontrer la différence essentielle & infinie qui doit se trouver entre eux & nous, & en même temps à nous faire reconnoître ce que nous avons de commun avec eux ³⁰⁸.

Devant la difficulté de préciser la nature de la « substance spirituelle », apanage exclusif de la nature humaine, Buffon utilisera l'approche comparative en s'efforçant de décrire autant que faire se peut le « sens intérieur » matériel commun aux hommes et aux animaux :

Je conçois donc que, dans l'animal l'action des objets sur les sens en produit une autre sur le cerveau, que je regarde comme un sens intérieur et général qui reçoit toutes les impressions que les sens extérieurs lui transmettent. Ce sens interne est non-seulement susceptible d'être ébranlé par l'action des sens & des organes extérieurs, mais il est encore, par sa nature, capable de *conserver longtemps l'ébranlement que produit cette action* ; & c'est dans *la continuité de cet ébranlement que consiste l'impression, qui est plus ou moins profonde à proportion que cet ébranlement dure plus ou moins de temps*. [...] Le sens intérieur de l'animal est, aussi bien que ses sens extérieurs, un organe, un résultat de mécanique, un sens purement matériel. Nous avons, comme l'animal, ce sens intérieur matériel, & nous possédons de plus un sens d'une nature supérieure & bien différente qui réside dans la substance spirituelle qui nous anime & nous conduit ³⁰⁹.

La capacité commune à l'homme et à l'animal de conserver longtemps l'ébranlement que produit l'action des sens et « l'impression » que laisse en nous « la continuité de cet ébranlement », plus ou moins profonde « à proportion que cet ébranlement dure plus ou

³⁰⁵ Buffon met sur le plan de la simple imitation mécanique le langage des perroquets et les habiletés « communicatives » gestuelles du singe. S'il reconnaît aux animaux l'instinct, faculté supérieure au pur mécanisme cartésien, et les sensations (ou sentiments), il ne saurait être question d'intelligence ou d'une quelconque faculté spirituelle permettant de combiner les idées.

³⁰⁶ Buffon, « De la nature de l'Homme », *HN*, II, 1749, p. 440.

³⁰⁷ Buffon, « Discours sur la nature des Animaux », *HN*, IV, 1753, p. 24.

³⁰⁸ *Ibid.*, p. 30 [nous soulignons]. En plus de l'allusion cartésienne surdéterminée par ces « ébranlements », auxquels Buffon fera abondamment référence, et qui semblent remplacer les « esprits animaux » suggérés par Descartes, on ne saurait trop faire remarquer que « cette propriété qu'a le sens intérieur de conserver les ébranlements, les impressions qu'il a reçues » constitue précisément une des formes de la mémoire reconnues par Buffon.

³⁰⁹ *Ibid.*, p. 23-24 [nous soulignons].

moins de temps », caractérise précisément, selon Buffon, une des deux « espèces » de mémoire :

Si l'on a donné quelque attention à ce que je viens de dire, on aura déjà senti que je distingue *deux espèces de mémoire* infiniment différentes l'une de l'autre par leur cause, & qui peuvent cependant se ressembler en quelque sorte par leurs effets ; *la première est la trace de nos idées, & la seconde, que j'appellerois volontiers réminiscence plutôt que mémoire, n'est que le renouvellement de nos sensations, ou plutôt des ébranlemens qui les ont causées ; la première émane de l'ame, &, comme je l'ai prouvé, elle est pour nous bien plus parfaite que la seconde ; cette dernière au contraire n'est produite que par le renouvellement des ébranlemens du sens intérieur matériel, & elle est la seule qu'on puisse accorder à l'animal ou à l'homme imbécille : leurs sensations antérieures sont renouvelées par les sensations actuelles, elles se réveillent avec toutes les circonstances qui les accompagnent, l'image principale & présente appelle les images anciennes & accessoires, ils sentent comme ils ont senti, ils agissent donc comme ils ont agi, ils voient ensemble le présent & le passé, mais sans les distinguer, sans les comparer, & par conséquent sans les connoître*³¹⁰.

Cette « espèce de réminiscence matérielle³¹¹ », que Buffon associe également au « souvenir animal³¹² » responsable des rêves qui résident, selon lui, dans le « sens intérieur matériel » commun à l'homme et à l'animal, n'est évidemment pas celle qui participera de l'*ars inveniendi* ; elle est plutôt une « espèce » de mémoire à proscrire, qui risque même d'accaparer sournoisement les auteurs de récits de voyage et les correspondants, qui se verront alors reprocher de « mal » imaginer la nature, comme des hommes « imbécilles » suivant leurs rêves « effroyables ou charmans³¹³ ». Il va sans dire que la méthode buffonienne convoquera plutôt une « première espèce » de mémoire, « bien plus parfaite que la seconde », correspondant à la « trace de nos idées » qui « émane de l'ame », et qui permettra au naturaliste d'imaginer pour « démerveiller » le monde des quadrupèdes.

Avant d'examiner cette « première espèce » de mémoire, nous aimerions faire remarquer que le seigneur de Montbard à la « vûe courte » n'a pas manqué de faire dépendre les qualités découlant de la « perfection » ou « de l'excellence des sens » — toutes tributaires de l'animalité de l'homme — de ce « quelque chose de plus qu'un sens intérieur animal », exclusif à l'homme « spirituel » :

³¹⁰ *Ibid.*, p. 60-61 [nous soulignons].

³¹¹ *Ibid.*, p. 63.

³¹² *Id.*

³¹³ *Ibid.*, p. 65.

Mais cette excellence des sens & la perfection même qu'on peut leur donner, n'ont des effets bien sensibles que dans l'animal ; il nous paroîtra d'autant plus actif & plus intelligent, que ses sens seront meilleurs ou plus perfectionnés. *L'homme au contraire n'en est pas plus raisonnable, pas plus spirituel, pour avoir beaucoup exercé son oreille et ses yeux.* On ne voit pas que les personnes qui ont les sens obtus, *la vûe courte*, l'oreille dure, l'odorat détruit ou insensible, *aient moins d'esprit que les autres* ; preuve évidente qu'il y a dans l'homme quelque chose de plus qu'un sens intérieur animal : celui-ci n'est qu'un organe matériel, semblable à l'organe des sens extérieurs, & qui n'en diffère que parce qu'il a la propriété de conserver les ébranlemens qu'il a reçûs ; l'ame de l'homme au contraire est un sens supérieur, une substance spirituelle, entièrement différente, par son essence & par son action, de la nature des sens extérieurs ³¹⁴.

Nous proposons alors que, par cette hiérarchisation des deux « espèces » de mémoire, Buffon avance implicitement sur la voie de l'*inventio*. Ne place-t-il pas en effet des repères qui lui permettront ensuite, de manière similaire, d'identifier deux « types » d'imagination ³¹⁵, dont l'une — « aussi [...] faculté de l'ame ³¹⁶ » —, sera la source du génie ? En soulignant de plus l'importance de la patience dans l'*ars inveniendi*, Buffon rappelle que la méthode du naturaliste qui vise à « s'élever à quelque chose de plus grand » devra nécessairement passer par cette « bonne » mémoire, qu'il ne faut pas confondre avec l'autre dont sont dotés les animaux et à laquelle sont bornés les hommes « imbécilles » :

L'excellence des sens vient de la nature, mais *l'art & l'habitude peuvent leur donner aussi un plus grand degré de perfection* ; il ne faut pour cela que *les exercer souvent et longtemps sur les mêmes objets* : un Peintre accoutumé à considérer attentivement les formes, verra du premier coup d'œil une infinité de nuances & de différences qu'un autre homme ne pourra saisir qu'avec beaucoup de temps, & que même il ne pourra peut-être saisir. [...] L'œil du Peintre est un tableau où les nuances les plus légères sont senties, où les traits les plus délicats sont tracés. On perfectionne aussi les sens, & même l'appétit des animaux ; on apprend aux oiseaux à répéter des paroles & des chants ; on augmente l'ardeur d'un chien pour la chasse en lui faisant curée ³¹⁷.

En effet, pour Buffon, il est indéniable que les animaux « n'ont ni l'esprit, ni l'entendement, ni la mémoire comme nous l'avons, parce qu'ils n'ont pas la puissance de

³¹⁴ *Ibid.*, p. 33 [nous soulignons].

³¹⁵ Voir notre prochain chapitre, *infra*, p. 199 *sq.*

³¹⁶ *Ibid.*, p. 68.

³¹⁷ *Ibid.*, p. 32 [nous soulignons]. Il s'agit d'un des arguments utilisés par Buffon pour nier toute forme d'intelligence aux animaux. L'abeille formant le rayon parfait de la ruche, le chien rapportant le bâton sur commande ou le singe imitant les gestes de l'homme ne font qu'exécuter machinalement des actions qui sont le résultat de leur constitution physique.

comparer leurs sensations, et que ces trois facultés de notre ame dépendent de cette puissance ³¹⁸». À ceux qui contestent cette interprétation, le naturaliste rétorque :

Les animaux n'ont pas la *mémoire* ? le contraire paroît démontré, me dira-t-on ; ne reconnoissent-ils pas après une absence les personnes auprès desquelles ils ont vécu, les lieux qu'ils ont habités, les chemins qu'ils ont parcourus ? ne se souviennent-ils pas des châtimens qu'ils ont essayés, des caresses qu'on leur a faites, des leçons qu'on leur a données ? Tout semble prouver qu'en leur ôtant l'entendement & l'esprit, on ne peut leur refuser la *mémoire*, et une *mémoire* active, étendue, & peut-être plus fidèle que la nôtre. Cependant, quelque grandes que soient ces apparences, & quelque fort que soit le préjugé qu'elles ont fait naître, je crois qu'on peut démontrer qu'elles nous trompent, que les animaux n'ont aucune connoissance du passé, aucune idée du temps, & que par conséquent ils n'ont pas la *mémoire* ³¹⁹.

Par opposition à la « réminiscence matérielle » qui permet par exemple au chien de rapporter un bâton en anticipant la récompense qu suivra, Buffon propose que « l'ame sera tout ce que ce sens matériel ne peut faire ³²⁰ » :

Chez nous, la mémoire émane de la *puissance de réfléchir*, car le souvenir que nous avons des choses passées suppose, non seulement la durée des ébranlemens de notre sens intérieur matériel, c'est-à-dire, le renouvellement de nos sensations antérieures, mais encore les *comparaisons* que notre ame a faites de ces sensations, c'est-à-dire, les idées qu'elle en a formées. [...] or c'est notre ame qui établit ces rapports entre les choses, par la *comparaison* qu'elle fait des unes avec les autres ; c'est elle qui forme la liaison de nos sensations & qui ourdit la trame de nos existences par un fil continu d'idées. La mémoire consiste donc dans une succession d'idées, & suppose nécessairement la *puissance qui les produit* ³²¹.

Ainsi, ce sera, d'une part, la « puissance de réfléchir » (ou la faculté de comparer les sensations pour former des idées) qui distinguera inexorablement l'homme de l'animal ³²² ;

³¹⁸ Buffon, « Discours sur la nature des Animaux », *HN*, IV, 1753, p. 55.

³¹⁹ *Id.* [nous soulignons] Buffon oppose évidemment « cette espèce de réminiscence matérielle » que nous partageons avec les animaux, à la *mémoire* (celle qui est exclusive à l'homme).

³²⁰ *Ibid.*, p. 34.

³²¹ *Ibid.*, p. 56 [nous soulignons].

³²² La dichotomie des deux « espèces » de mémoire proposées par Buffon est conséquente avec le fait qu'il refuse clairement que les bêtes puissent posséder une âme. Les philosophes sceptiques comme Gassendi et La Fontaine, de même que Réaumur ou Condillac, croyaient par contre à l'existence de l'âme des bêtes. Le cas de Condillac est intéressant en ce qu'il accorde aux bêtes l'existence d'une âme immatérielle, mais, contrairement à l'homme, mortelle. En conséquence, il ne sera pas forcé, comme Buffon, à proposer l'existence de deux « espèces » de mémoire ; il pourra se contenter d'une seule définition qui sied tant à l'homme qu'à l'animal : « En un mot, l'action mécanique suit les mêmes lois, soit qu'on éprouve une sensation, soit qu'on se souvienne seulement de l'avoir éprouvée, et la mémoire n'est qu'une manière de sentir. [...] Les idées sont, comme les sensations, des manières d'être de l'âme » (*La logique*, Paris, Vrin, 1981 [texte original de 1780], p. 367). De même, tant chez l'homme que chez l'animal : « Nous éprouvons des sensations à-peu-près comme un clavessin rend des sons. Les organes extérieurs du corps humain sont comme les touches, les objets qui les frappent sont comme les doigts sur le clavier, les organes intérieurs sont comme le corps du clavessin, les sensations ou les idées sont comme les sons ; et la *mémoire* a lieu, lorsque

d'autre part, la faculté de « comparer les idées mêmes & d'en former des raisonnemens ³²³» expliquera l'écart entre les hommes « spirituels ³²⁴» et les « hommes plus ou moins stupides ³²⁵». Ainsi, « l'homme imbécille ³²⁶» et l'animal sont comparables « en ce que l'un n'a point d'ame & que l'autre ne s'en sert point ³²⁷». La véritable mémoire, exclusive à l'homme, « cette puissance de comparer les temps ³²⁸» qui permet notamment de prendre conscience du passé et de la finitude de l'existence ³²⁹, se manifestera différemment selon la manière dont le naturaliste exercera sa « puissance de réfléchir ». En passant de la première des opérations de l'entendement — qui, pour Buffon est non seulement « une faculté de cette puissance de réfléchir », mais aussi « l'exercice même de cette puissance, [...] le résultat ³³⁰» — (« comparer les sensations & [...] former les idées »), à la seconde qui la suit nécessairement (« comparer les idées mêmes & [...] former des raisonnemens ³³¹»), Buffon nous entraîne de l'*ars inveniendi* à l'*inventio*, ou encore du deuxième au troisième ensemble des instruments de l'invention, sur la piste des opérations de l'entendement : depuis la mémoire au génie, en passant par l'imagination.

les idées qui ont été produites par l'action des objets sur les sens, sont reproduites par les mouvemens dont le cerveau a contracté l'habitude » (*ibid.*, p. 368 [nous soulignons]).

³²³ Buffon, « Discours sur la nature des Animaux », *HN*, IV, 1753, p. 68.

³²⁴ *Ibid.*, p. 52.

³²⁵ *Ibid.*, p. 53. Concernant ces deux dernières facultés, notons la pointe ironique de Buffon : « Les animaux n'ont ni l'une ni l'autre de ces facultés, parce qu'ils n'ont point d'entendement, & l'entendement de la plupart des hommes paroît être borné à la première de ces opérations » (*ibid.*, p. 68).

³²⁶ *Ibid.*, p. 59.

³²⁷ *Ibid.*, p. 60.

³²⁸ *Ibid.*, p. 67.

³²⁹ *Ibid.*, p. 41 : « Si je me suis bien expliqué, on doit avoir déjà vû que, bien loin de tout ôter aux animaux, je leur accorde tout, à l'exception de la pensée & de la réflexion ; ils ont le sentiment, ils l'ont même à un plus haut degré que nous ne l'avons, ils ont aussi la conscience de leur existence actuelle, mais ils n'ont pas celle de leur existence passée ; ils ont des sensations, mais il leur manque la faculté de les comparer, c'est-à-dire, la puissance qui produit les idées ; car les idées ne sont que des sensations comparées, ou, pour mieux dire, des associations de sensations ». Voir aussi *ibid.*, p. 51 [souligné dans le texte] : « La conscience de son existence, ce sentiment intérieur qui constitue le *moi*, est composé chez nous de la sensation de notre existence actuelle, et du souvenir de notre existence passée. Ce souvenir est une sensation tout aussi présente que la première, elle nous occupe même quelquefois plus fortement, & nous affecte plus puissamment que les sensations actuelles ; & comme ces deux espèces de sensations sont différentes, & que notre âme a la faculté de les comparer & d'en former des idées, notre conscience d'existence est d'autant plus certaine & d'autant plus étendue, que nous nous représentons plus souvent & en plus grand nombre les choses passées, & que par nos réflexions nous les comparons & les combinons davantage entre elles & avec les choses présentes ».

³³⁰ *Ibid.*, p. 67.

³³¹ *Ibid.*, p. 68.

L'invention

Chez Buffon, l'*ars inveniendi*, qui sert de prodrome à l'*inventio*, « consiste en une préparation à l'établissement des analogies nécessaires et suffisantes pour la description de l'ordre phénoménal ³³² ». Si l'*ars inveniendi* « prépare » en quelque sorte la découverte, l'*inventio* a lieu au moment où le naturaliste la voit surgir comme « un petit coup d'électricité qui vous frappe la tête, et en même temps vous saisit le cœur ³³³ ». Car s'il suffit d'une « grande mémoire, de l'assiduité & de l'attention » pour parcourir les deux premiers ensembles des instruments de l'invention, il faut, pour parvenir à « comparer la Nature avec elle-même », pour « s'élever à quelque chose de plus grand », cette « qualité d'esprit qui nous fait saisir les rapports éloignés, les rassembler & en former un corps d'idées raisonnées, après en avoir apprécié au juste les vrai-semblances & en avoir pesé les probabilités ³³⁴ ». Or, cette « qualité d'esprit », c'est précisément le « génie » que l'éducation n'arrivera jamais à remplacer, malgré qu'elle puisse contribuer à son épanouissement ³³⁵. Pour Buffon, le naturaliste qui accède aux « grandes vûes d'un génie ardent qui embrasse tout d'un coup d'œil ³³⁶ » doit avoir été doté par la nature de « cette première étincelle de génie, ce germe de goût [...] qui se développe ensuite plus ou moins, suivant les différentes circonstances & les différents objets ³³⁷ ». Or, il appert que les mécanismes par lesquels le génie permet au naturaliste de s'élever à « ce haut degré de connoissance » où il pourra « ouvrir des routes pour perfectionner les différentes parties de la Physique ³³⁸ » font partie intégrante du troisième ensemble des instruments de l'*inventio*, c'est-à-dire qu'ils interviennent au moment de la combinaison (ou la comparaison) des observations, d'une part, et de la généralisation, d'autre part. L'*inventio* est donc le terme

³³² Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon*, op. cit., p. 152-153.

³³³ Buffon, cité par Hérault de Séchelles, *Visite à Buffon*, op. cit., p. 75. Comme Buffon connaissait assez les phénomènes électriques pour avoir réalisé des expériences similaires à celles qui rendirent célèbre Benjamin Franklin, il est plausible qu'il ait employé cette analogie pour caractériser l'invention. Nous retiendrons que ce « petit coup d'électricité » pourrait bien être tributaire non seulement de la mémoire et de l'imagination, mais ultimement, tel que nous le développerons dans le chapitre 4, du génie.

³³⁴ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 51.

³³⁵ Voir les remarques de Diderot au sujet du génie comme don naturel que l'éducation ne peut faire naître, quoiqu'elle puisse contribuer à son épanouissement (chapitre 4, *infra*, p. 262 sq.).

³³⁶ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 4.

³³⁷ *Ibid.*, p. 7.

³³⁸ *Ibid.*, p.51.

de la « vraie méthode de conduire son esprit » en histoire naturelle, que Buffon résume en conclusion à son « Premier discours » :

c'est d'avoir recours aux observations, de les rassembler, d'en faire de nouvelles, & en assez grand nombre pour nous assurer de la vérité des faits principaux, & de n'employer la méthode mathématique que pour estimer les probabilités des conséquences qu'on peut tirer de ces faits ; surtout il faut tâcher de les généraliser & de bien distinguer ceux qui sont essentiels de ceux qui ne sont qu'accessoires au sujet que nous considérons ; il faut ensuite les lier ensemble par les analogies, confirmer ou détruire certains points équivoques, par le moyen des expériences, former son plan d'explication sur la combinaison de tous ces rapports, & les présenter dans l'ordre le plus naturel ³³⁹.

C'est encore une fois le génie scientifique du naturaliste qui, croyons-nous, lui permettra de mettre à l'épreuve sa méthode de deux façons : « la première est de remonter des effets particuliers à des effets plus généraux, & l'autre de descendre du général au particulier : toutes deux sont bonnes, & le choix de l'une ou de l'autre dépend plutôt du *génie* de l'Auteur que de la nature des choses ³⁴⁰».

Comme il n'est pas possible de formuler de véritables préceptes pour la mise en œuvre des mécanismes de comparaison et de généralisation — car ils relèvent du génie —, nous devons alors surveiller leurs effets : mais, tel que nous aurons l'occasion de l'illustrer souvent en compagnie du « Buffon lecteur » dans notre deuxième partie, « toute analogie », pour reprendre les mots de Benoît De Baere, « n'est pas porteuse de sens ou productrice de savoirs ³⁴¹». Cela implique que le naturaliste devra aussi être constamment être à l'affût de ses prédécesseurs qui auraient, faute de génie, employé de mauvaises analogies ou, en d'autres termes, auraient adopté une manière de penser qui leur aurait « fait imaginer une infinité de faux rapports entre les productions naturelles ³⁴²», par exemple en ce qui a trait aux caractéristiques comportementales, morphologiques, taxinomiques ou biogéographiques d'une espèce animale. Le seigneur de Montbard se fera un devoir d'identifier « l'esprit étroit » de ceux qui ont « mal » interprété la nature et qui, faute de génie, « savent aussi peu juger de la force d'une vérité, que des justes limites d'une analogie comparée ³⁴³». Cela signifie clairement que le génie scientifique pourra « se

³³⁹ *Ibid.*, p. 62.

³⁴⁰ *Id.* [nous soulignons]

³⁴¹ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon, op. cit.*, p. 154.

³⁴² Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 10.

³⁴³ *Id.*

manifester » dans l'*ars inveniendi* : par la « force du génie », Buffon sera en mesure de se représenter « toutes les idées générales et particulières sous leur véritable point de vue ³⁴⁴ » ; par cette « grande finesse de discernement », le compilateur se double d'un critique impitoyable qui tâche de distinguer « les pensées stériles des idées fécondes ³⁴⁵ ». En conséquence, nous suivons Benoît De Baere qui a relevé ce paradoxe : « l'*ars inveniendi* buffonienne, à la fin de sa course, fait le *silence* sur la question à laquelle elle doit son existence — l'*inventio* — et se voit renvoyée à l'*ars iudicandi* ³⁴⁶ ». Comment alors « faire parler » ce « silence », sinon en prolongeant notre réflexion par une analyse de l'imagination qui, en plus d'être, chez Buffon, une caractéristique du génie ³⁴⁷, constitue également la « faculté la plus importante pour l'*inventio* ³⁴⁸ ». Cela implique qu'avant de traiter de la « discipline » de l'imagination, nous devons préciser certains éléments concernant l'*ars iudicandi*, qui délimitent le cadre à l'intérieur duquel l'*ars inveniendi* — la méthode — peut opérer.

³⁴⁴ Buffon, « Discours prononcé à l'Académie française », *SHN*, IV, 1777, p. 3.

³⁴⁵ *Ibid.*, p. 3-4.

³⁴⁶ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon*, *op. cit.*, p. 154.

³⁴⁷ Nous ne croyons pas trahir la pensée de Buffon par cette affirmation qui ne fait toutefois pas l'unanimité parmi les philosophes du siècle des Lumières. Condillac, par exemple, dissocie nettement « génie » et « imagination », privilégiant le premier terme pour décréditer le second (voir *infra*, p. 243 *sq.*). Par ailleurs, pour Émile Faguet, l'imagination ne serait pas, chez Buffon, une *caractéristique* du génie, mais plutôt une de ses *sources* : « Il semble, vraiment, que Buffon n'ait omis, parlant de l'art d'écrire, que ces deux sources du génie : imagination et sensibilité » (« Buffon », *Dix-huitième siècle. Études littéraires*, 1910, p. 478). Nous préférons cette dernière interprétation, qui va dans le sens de notre hypothèse que nous développerons dans le chapitre 4, à savoir que le génie *provient* de l'imagination.

³⁴⁸ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon*, *op. cit.*, p. 153, note 170.

CHAPITRE 3

Ars iudicandi et discipline de l'imagination

*Multi petransibunt & augebitur scientia.
[Beaucoup voyageront en tous sens
et la science en sera augmentée].*

Francis Bacon, frontispice de l'édition princeps du *Novum Organum* (1620)

Le présent chapitre a pour objectif de montrer que l'épistémologie de Buffon l'autorise à faire usage de l'imagination sans trahir son ambition de faire œuvre de science. Certes, les analogies et généralisations qui se trouvent à l'origine de nombreuses hypothèses, nonobstant qu'elles soient systématiquement soumises au jugement — à la discipline de l'imagination —, suscitent toujours la plus grande méfiance de la part de la critique (théologique, scientifique et littéraire) ; nous verrons cependant que la hargne manifestée contre la présence de l'imagination dans l'*Histoire naturelle* semble avoir « glissé » sur l'*Histoire des quadrupèdes*.

I. Les éléments de l'*ars iudicandi*

Presque tous les historiens des sciences ont insisté sur le fait que l'épistémologie de Buffon, qui « se situe de manière critique entre le début de l'époque moderne et les contributions méthodologiques du dix-neuvième siècle ¹ », se fonde sur l'opposition que le seigneur de Montbard établit entre le savoir « évident » des mathématiques et le savoir

¹ Phillip R. Sloan, « L'hypothétisme de Buffon », *Buffon* 88, 1992, p. 207. Pour plus d'informations à propos de l'épistémologie de Buffon, consulter ces autres articles du *Buffon* 88 : Scott Atran, « The common sense basis of Buffon's *méthode naturelle* », p. 223-240 ; Paolo Casini, « Buffon et Newton », p. 299-308 ; Annie Ibrahim, « La pensée de Buffon. Système ou anti-système ? », p. 175-190 ; Charles Lenay, « Le hasard chez Buffon. Une probabilité anthropologique », p. 613-628 ; Aram Vartanian, « Buffon et Diderot », p. 119-133. Voir aussi : Elisabeth Badinter, *Les passions intellectuelles*, 1999 ; Jacques-Louis Binet, « Préface », *Un autre Buffon*, 1977, p. 9-20 ; Lesley Hanks, *Buffon avant l'« Histoire naturelle »*, 1966 ; Thierry Hoquet, « Une physique historique et non mathématique ? », *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, p. 279-348 ; Jeff Loveland, « Mathematics », *Rhetoric and natural history*, 2001, p. 127-152 ; John Lyon et Phillip R. Sloan, *From Natural History to the History of Nature*, 1981 ; Jean Piveteau, « Introduction à l'œuvre philosophique de Buffon », dans Buffon, *Œuvres philosophiques*, 1954, p. VII-XXXVII ; Jacques Roger, *Buffon. Un philosophe au Jardin du Roi*, 1989 et « Introduction », dans Buffon, *Époques de la nature*, 1988 [1962], p. VII-CXLIX.

« certain » qui est l’apanage des sciences physiques. Dès 1749, Buffon avait été confronté à la difficulté de définir le mot *vérité*, « cet être métaphysique dont tout le monde croit avoir une idée claire ²», qui « ne fait naître qu’une idée vague » et se résume à « une abstraction qui n’existe qu’en vertu de quelque supposition ³». Le constat est limpide et s’appliquera de manière emblématique notamment lorsque Buffon joue son rôle de lecteur des récits de voyage et des lettres de correspondants qui s’emploient à décrire des espèces de quadrupèdes jusqu’alors inconnues en Europe : « il est donc plus difficile que jamais de reconnoître ce que nous pouvons sçavoir, & de le distinguer nettement de ce que nous devons ignorer ⁴». Aussi abandonne-t-il d’emblée la recherche d’une « définition de la vérité » pour proposer plutôt « une énumération » de « ce qu’on appelle communément vérités ⁵» qui se réduiront encore, quelque trente ans plus tard lorsqu’il en propose l’analyse dans l’« Essai d’arithmétique morale », à trois éléments : l’évidence des mathématiques, la certitude physique et la certitude morale ⁶.

La certitude de la vérité physique

Alors que, selon Buffon, les mathématiques procèdent par déduction à partir de définitions qui portent sur des suppositions simples mais abstraites, les vérités physiques « ne sont nullement arbitraires ⁷» et appellent à la démarche inductive car, au lieu d’être fondées sur des suppositions, elles « ne sont appuyées que sur des faits ⁸». Pour le seigneur de Montbard, comme pour Diderot (nous l’avons montré dans le premier chapitre ⁹), l’histoire naturelle ne procède pas d’une « rationalité transcendante lisible grâce à une architecture mathématique ¹⁰» et ne peut être appréhendée par la seule triade *numero*,

² Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 52.

³ *Ibid.*, p. 53.

⁴ *Id.*

⁵ *Id.*

⁶ Nous nous attarderons surtout, pour nos analyses des descriptions animalières, sur les deuxième et troisième éléments. Pour de plus amples détails sur l’évidence des mathématiques, nous renvoyons à Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon, op. cit.*, p. 25-28.

⁷ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 54.

⁸ *Ibid.*, p. 55.

⁹ Voir *supra*, p. 63 sq.

¹⁰ Colas Duflo, « Introduction », dans Diderot, *Pensées sur l’interprétation de la nature*, 2005, p. 20.

pondere, mensura qui, depuis Galilée, faisait office de paradigme scientifique. Buffon précise que la certitude physique est « une suite de faits semblables » :

si l'on veut, une répétition fréquente & une succession non interrompue des mêmes évènements, fait l'essence de la vérité physique : ce qu'on appelle vérité physique n'est donc qu'une probabilité, mais *une probabilité si grande qu'elle équivaut à une certitude*¹¹.

En d'autres termes :

Les phénomènes qui s'offrent tous les jours à nos yeux, qui se succèdent & se répètent sans interruption & dans tous les cas, sont le fondement de nos connaissances physiques. Il suffit qu'une chose arrive toujours de la même façon pour qu'elle fasse une certitude ou une vérité pour nous¹².

Cependant, comme l'a souligné Benoît De Baere, « c'est précisément cet enracinement dans le concret (ou, si l'on préfère, dans le réel) qui est à l'origine du statut particulier, et pour tout dire problématique, de cet ordre de connaissance¹³ ». Ainsi, Buffon s'inscrit dans ce courant de penseurs du XVIII^e siècle pour qui, comme l'a écrit Yvon Belaval, « la loi n'est plus due [...] à la force même de la déduction, c'est-à-dire, en définitive, aux principes constitutifs d'un Entendement absolu, mais à la régularité, plus ou moins supposée de la Nature¹⁴ ». Cette conception de la certitude physique laisse croire que Buffon exclut de l'investigation scientifique la vérification d'une hypothèse qui ne s'appuierait que sur un fait isolé, voire sur une répétition séquentielle limitée qui tendrait plutôt vers l'arbitraire¹⁵. Rien n'est moins certain toutefois dans la pratique des descriptions animalières, puisque Buffon ne disposera souvent comme matériau que d'un nombre limité d'observations fournies par des voyageurs qui, souvent, se contredisent. Il faudra voir s'il respectera scrupuleusement cette nécessité d'une « suite de faits semblables » qu'il pose comme impératif méthodologique, ou s'il ne court-circuitera pas parfois le processus en s'appuyant sur la prééminence de son génie ou sur l'autorité de sa source pour pallier les observations (les siennes propres comme celles des autres). Si l'on

¹¹ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 55 [nous soulignons].

¹² *Ibid.*, p. 57.

¹³ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon*, op. cit., p. 29.

¹⁴ Yvon Belaval, « La crise de la géométrisation de l'univers dans la philosophie des Lumières », *Revue internationale de philosophie*, 1952, p. 342.

¹⁵ C'est ce qui explique par exemple le peu de cas que Buffon fera des « monstres » ou autres aberrations tératologiques dans l'*Histoire des quadrupèdes* : « Buffon accorded monsters only three pages of the numerous volumes of his *Histoire naturelle*, since, as he explained, they did not belong to “the ordinary facts of nature” » (Lorraine Daston & Katharine Park, *Wonders and the Order of Nature*, 1998, p. 359).

ajoute que son empirisme se caractérise par une équivalence hautement contestable entre « ce qui a été observé » et « ce qui s'est réellement produit » — « ce qui a été observé » avec sa propre « vûe courte » ou avec les yeux des autres —, on comprendra toute l'importance du génie scientifique (et de l'art du jugement) dans ce que nous appellerons un processus de « distillation » méthodologique à partir de prémisses limitées. Il n'empêche que cette caractéristique « sérielle » des phénomènes ou des « faits » qui aspirent à la « certitude physique » est ce qui permet à Buffon encore une fois d'exclure Dieu de l'histoire naturelle : si seul le fait unique est inintelligible parce qu'incomparable, et si « Dieu est le seul exemple que nous puissions donner ici, il ne peut être compris, parce qu'il ne peut être comparé ¹⁶ ». En résumé,

tout ce qui est susceptible de comparaison, tout ce que nous pouvons apercevoir par des faces différentes, tout ce que nous pouvons considérer relativement, peut toujours être du ressort de nos connoissances ; plus nous aurons de sujets de comparaison, de côtés différens, de points particuliers sous lesquels nous pourrons envisager notre objet, plus aussi nous aurons de moyens pour le connoître & de facilité à réunir les idées sur lesquelles nous devons fonder notre jugement ¹⁷.

Buffon pose donc les bases d'une nouvelle épistémologie qui demande d'accepter, lorsqu'une hypothèse atteint le statut de « certitude physique », « le risque d'un engagement ontologique en sa faveur, c'est-à-dire [...] que l'état des choses décrit par cette hypothèse soit considérée comme *réel* ¹⁸ ». Cet « engagement ontologique » trouve sa justification dans un principe que les hommes des XVII^e et XVIII^e siècles ont appelé « l'analogie de la nature » ¹⁹. Ce principe, qui fournit « la justification épistémique de l'entreprise cosmogonique de Buffon ²⁰ » lui permettant de « juger de l'avenir par la vue du passé, et du monde par ce qui est observé dans le laboratoire ²¹ », sera omniprésent dans les

¹⁶ Buffon, « De la nature de l'Homme », *HN*, II, 1749, p. 431. Cette volonté de Buffon de construire une histoire naturelle vraiment « naturelle », qui coïncide avec notre proposition voulant que le seigneur de Montbard entreprend de « moderniser » le monde des quadrupèdes, mérite, une fois de plus, d'être soulignée.

¹⁷ *Id.*

¹⁸ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon*, *op. cit.*, p. 30 [souligné dans le texte]. Voir aussi Phillip R. Sloan, « L'hypothétisme de Buffon », *art. cit.*, p. 213-218.

¹⁹ On en trouve une formulation dans la deuxième des *Regulae philosophandi* que Newton a donné au début du troisième livre de sa *Philosophiae naturalis principia mathematica* : « *Les effets du même genre doivent toujours être attribués, autant qu'il est possible, à la même cause.* Ainsi la respiration de l'homme & celle des bêtes » (*Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, 1759, t. II, p. 2).

²⁰ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon*, *op. cit.*, p. 32.

²¹ *Id.*

descriptions animalières ; il conduira même, de manière similaire, à la justification épistémique du « créationnisme transformiste²² » qui résume la pensée paléontodégénérative de Buffon. Précisons aussi que cette « analogie de la nature » n'implique aucunement l'idée d'une uniformité statique de la nature, mais bien une relativité constitutive de la connaissance. Il ne faut jamais oublier que Buffon demeurera, tout au long de son œuvre, conscient de la « variété du dessein » et de la « multiplicité des moyens d'exécution²³ » de la nature.

En résumé, lorsque « les sujets sont trop compliqués pour qu'on puisse y appliquer avec avantage le calcul & les mesures, comme le sont presque tous ceux de l'Histoire Naturelle & de la Physique particulière », Buffon propose « que la vraie méthode de conduire son esprit dans ces recherches, c'est d'avoir recours aux observations, de les rassembler, d'en faire de nouvelles, & en assez grand nombre pour nous assurer de *la vérité des faits principaux*²⁴ ». Toutefois, si les vérités physiques s'appuient sur des « faits », cette notion de « fait » détonne avec celle communément acceptée par la communauté scientifique actuelle : c'est bien la combinaison « imaginative » des observations qui forme les « faits » sur lesquels s'appuie le naturaliste, et non les observations elles-mêmes. Il s'ensuit que Buffon conçoit la vérité associée à la certitude physique plutôt dans le processus impliquant la transmission de la compréhension au lecteur, et non dans l'acte de découverte d'un fait par l'expérimentateur. Ainsi, le fait scientifique est tributaire de cette relation où le lecteur est activement sollicité pour la transformation du monde qui l'entoure²⁵. Nous proposons donc que, pour Buffon, la certitude physique peut découler d'un travail où le génie du naturaliste agit comme le chef d'orchestre de l'*ars iudicandi*.

Puis, Buffon explicite sa méthode :

²² L'expression est de Jacques Roger (« Les conditions intellectuelles de l'apparition du transformisme », *Pour une histoire des sciences à part entière*, 1995, p. 234). Pour plus d'informations, voir notre article : « Clio avait-elle songé à Darwin ? », dans Sabrina Vervacke, Éric Van der Schueren et Thierry Belleguic (dirs.), *Les songes de Clio. Fiction et Histoire sous l'Ancien Régime*, 2006, p. 263-286.

²³ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 11.

²⁴ *Ibid.*, p. 62 [nous soulignons].

²⁵ « Buffon's reader is omnipresent in his works ; the truth occurs when the understanding is transmitted to the reader, not when a fact is discovered by the experimenter. [...] Buffon's reader should come out of the work not just informed, but motivated to act. Truth, then, is an act of transformation of the world, not a passive reception of information » (Wilda Anderson, « Error in Buffon », *MLN*, 1999, p. 697 et 701).

surtout il faut tâcher de les généraliser & de bien distinguer ceux qui sont essentiels de ceux qui ne sont qu'accessoires au sujet que nous considérons ; il faut ensuite *les lier ensemble par les analogies*, confirmer ou détruire certains points équivoques, par le moyen des expériences, former son plan d'explication sur *la combinaison de tous ces rapports*, & les présenter dans l'ordre le plus naturel ²⁶.

Il s'ensuit que l'analogie pourra être, comme l'avait souligné David Hume, plus ou moins « forte » et soumise à une évaluation qui constituera une part importante de la critique que le « Buffon lecteur » réserve à ses sources lorsqu'il construit ses descriptions animalières :

Tous nos raisonnements sur des questions de fait se fondent sur une espèce d'analogie qui nous conduit à attendre d'une cause les mêmes événements qui, avons-nous remarqué, résultent de causes semblables. Là où les causes sont entièrement semblables, l'analogie est parfaite et l'inférence qu'on en tire est certaine et concluante [...]. Mais là où les objets n'ont pas une ressemblance aussi rigoureuse, l'analogie est moins parfaite et l'inférence moins concluante ; pourtant elle conserve encore de la force en proportion du degré de similitude et de ressemblance ²⁷.

De plus, « l'analogie de la nature » permet à Buffon de généraliser ses observations en effectuant ce va-et-vient entre le particulier et le général, omniprésent dans l'*Histoire des quadrupèdes* et dont la valeur scientifique avait par ailleurs été suggérée par Berkeley :

Si nous considérons la différence qui existe entre les philosophes de la nature et les autres hommes, par rapport à la connaissance des phénomènes, nous trouverons qu'elle consiste, *non dans une connaissance plus exacte de la cause efficiente* qui les produit [...], mais seulement dans *une compréhension plus ample qui découvre des analogies*, des harmonies, et des accords dans les œuvres de la Nature et explique les effets particuliers, c'est-à-dire les ramènent à des règles générales [...]; ces règles, fondées sur *l'analogie et l'uniformité* observée dans la production des effets naturels, conviennent bien à l'esprit et il les recherche ; car elles étendent notre perspective au-delà de ce qui est présent et proche de nous et nous rendent capables de *faire des conjectures très probables* touchant des choses qui ont pu arriver à une très grande distance dans le temps et dans l'espace, et de prédire les choses à venir ²⁸.

Ce rejet de la « cause efficiente » va une fois de plus permettre à Buffon de se passer de Dieu dans sa pratique résolument scientifique ²⁹ des descriptions animalières où, fidèle à l'esprit qui sous-tend l'ensemble de l'*Histoire naturelle*, il importe pour le

²⁶ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 62 [nous soulignons].

²⁷ David Hume, *Enquête sur l'entendement humain*, 1983, p. 175.

²⁸ George Berkeley, *Principes de la connaissance humaine*, 1991, p. 130 [nous soulignons].

²⁹ C'est un des arguments de Jacques Roger : Buffon « n'essaie pas de voir l'univers avec les yeux de Dieu et ne se lamente pas de ne pas y parvenir » (*Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIII^e siècle*, 1993 [1963], p. 541).

naturaliste d'appeler « cause un effet général, & [de] renoncer à savoir au delà ³⁰», comme il l'avait écrit en d'autres mots dans les premières pages du « Premier discours » :

les premières causes nous seront à jamais cachées, les résultats généraux de ces causes nous seront aussi difficiles à connoître que les causes mêmes ; tout ce qui nous est possible, c'est d'apercevoir quelques effets particuliers, de les comparer, de les combiner, & enfin d'y reconnoître plutôt un ordre relatif à notre propre nature, que convenable à l'existence des choses que nous considérons ³¹.

Il s'ensuit donc que, pour Buffon, les « vraies loix de la Nature » seront des « effets généraux ³²», ce qui revient à exclure les phénomènes surnaturels ou divins du domaine de l'investigation scientifique, tout en acceptant le recours aux hypothèses qui sont fondées, comme l'écrivait Berkeley, sur des « conjectures très probables ».

Si Buffon a envisagé l'union des « deux sciences mathématique et physique », une association dans laquelle « l'une donne le combien, & l'autre le comment des choses ³³», il a aussi posé clairement que la diversité des phénomènes auxquels s'intéresse l'histoire naturelle invalide toute approche qui se limiterait à « une heuristique de nature mathésique ³⁴». Ainsi, le naturaliste devra se garder d'appliquer « la Géométrie & le calcul à des sujets de Physique trop compliqués, à des objets dont nous ne connoissons pas assez les propriétés pour pouvoir les mesurer ³⁵ » ; le tout afin d'éviter de transposer un « résultat idéal dans le sujet réel, ce qui produit une infinité de fausses conséquences & d'erreurs ³⁶». Si, dans un nombre limité de cas (l'astronomie et l'optique), Buffon accepte une « union forte » entre le mathématique et le physique, il faudra se contenter d'une version « affaiblie ³⁷» de cette union en histoire naturelle. Dans le cas précis des descriptions

³⁰ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 57.

³¹ *Ibid.*, p. 11-12. Ici, Buffon rejoint parfaitement David Hume : « On accorde que le dernier effort de la raison humaine est de réduire les principes, qui produisent les phénomènes naturels, à une plus grande simplicité et de résoudre les nombreux effets particuliers à un petit nombre de causes générales au moyen de raisonnements tirés de l'analogie et de l'observation. Mais les causes de ces causes générales, nous tenterions vainement de les découvrir ; et nous serons toujours incapables de nous satisfaire en en donnant une explication particulière. Ces ressorts et ces principes ultimes sont totalement soustraits à la curiosité et aux recherches de l'homme » (*Enquête sur l'entendement humain*, *op. cit.*, p. 90 [nous soulignons]).

³² Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 57.

³³ *Ibid.*, p. 58.

³⁴ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon*, *op. cit.*, p. 35.

³⁵ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 60-61.

³⁶ *Ibid.*, p. 61.

³⁷ Nous empruntons ces deux dernières expressions à Benoît De Baere qui ajoute : « Même si Buffon présente la version “affaiblie” [...] comme une *variante* de la version “forte”, on ne pourrait négliger le fait que les

animalières, cette union « faible » sera le plus souvent consécutive aux comparaisons effectuées entre différentes espèces, basées sur des mesures anatomiques — et non vraiment des calculs. Il reste qu’une fois que le naturaliste a « imaginé par la Physique le comment » d’un comportement — la manière dont les éléphants s’accouplent par exemple —, il faudra « que le résultat s’accorde avec les observations » afin que « la probabilité que vous avez devinez juste, augmente si fort qu’elle devienne une certitude ; au lieu que sans ce secours elle seroit demeurée simple probabilité ³⁸ ». Il y aura donc deux « moments » qui marqueront la formulation d’une hypothèse dans l’*Histoire des quadrupèdes* : le premier est celui où Buffon imagine le *comment* d’un phénomène ou d’un « fait » ; le second est le moment de sa validation, qui tient souvent à une combinaison de rapports qui sont autant de formes d’expression du génie scientifique de notre naturaliste lecteur à la « vûe courte ». Il reste que si, dans les sciences physiques, « l’évidence est remplacée par la certitude », cette dernière n’est cependant « jamais d’un positif absolu » mais se constitue selon « des rapports que l’on doit comparer & dont on peut estimer la mesure ³⁹ ». Il y aurait donc, théoriquement, un « étalon ⁴⁰ » de la certitude physique par rapport auquel les autres degrés de probabilité d’une hypothèse pourront être comparés.

rôles que les mathématiques se voient attribuer dans ces deux “unions” sont *fondamentalement* différents. Dans le cas de l’union “forte”, leur fonction est heuristique [...] ; dans la version “affaiblie”, elle relève du “jugement” » (*La pensée cosmogonique de Buffon, op. cit.*, p. 36, note 52 [souligné dans le texte]).

³⁸ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 58.

³⁹ Buffon, « Essai d’arithmétique morale », *SHN*, IV, 1777, p. 48.

⁴⁰ Dans son essai, Buffon détaille la procédure à suivre pour évaluer une hypothèse donnée à partir de la comparaison avec l’étalon — c’est-à-dire « la certitude de toutes la plus certaine » — qu’il prescrit à la certitude physique : soit la probabilité que le soleil se lève encore une fois le lendemain et qu’il établit à « 1 pour $2^{2189999}$ » (« Essai d’arithmétique morale », *SHN*, IV, 1777, p. 48 et 58). Cet épisode, qui convoque le calcul des probabilités, a bien été résumé par Jeff Loveland (« Buffon, the Certainty of Sunrise, and the Probabilistic Reductio ad Absurdum », *Archives for the History of Exact Sciences*, 2001, p. 465-477). Pour de plus amples informations sur la *reductio ad absurdum* chez Buffon, voir aussi du même auteur : *Rhetoric and Natural History, op. cit.*, p. 118. Et, pour un résumé du principe qui fait de la probabilité d’un prochain lever de soleil l’étalon de la certitude physique chez Buffon, voir Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon, op. cit.*, p. 37-40. Ce qui nous importe ici n’est pas l’analyse du procédé mathématique en soi, mais bien de souligner que Buffon propose une union « affaiblie » entre les mathématiques et la physique, relevant du jugement, qui serait donc modulée, comme nous l’expliquerons dans le prochain chapitre, par le génie scientifique du naturaliste.

La certitude morale et l'analogie

Nous avons proposé deux « moments » dans la formulation des hypothèses que nous pouvons repérer dans l'*Histoire des quadrupèdes*. Or, si Buffon est en mesure, lors de ce deuxième « moment » qui suit ses lectures, et après avoir combiné et généralisé ses idées, d'opérer un jugement lui permettant de jauger le degré de probabilité de ses hypothèses, il se retrouve, lors du premier « moment » où s'élabore, à l'intérieur des balises posées par l'*ars iudicandi*, l'*ars inveniendi* et l'*inventio*, dans une posture similaire à celle qui préside à la construction de sa pensée cosmogonique. Loin d'être aussi précise que la certitude physique, la certitude morale, produite par l'analogie, est un de ces ordres de vérités « en partie réelles & en partie arbitraires » qui avaient été d'emblée écartées par Buffon dans son « Premier discours », notamment parce qu'elles auraient demandé, écrivait-il alors en 1749, « une longue discussion qui nous éloigneroit de notre but ⁴¹ ». Mais, près de trente ans plus tard, après avoir mis en pratique sa théorie dans l'*Histoire des quadrupèdes* et dans l'*Histoire naturelle des oiseaux*, Buffon ose s'aventurer un peu plus sur le terrain de la certitude morale :

Il y a donc une distance prodigieuse entre la certitude physique & l'espèce de certitude qu'on peut déduire de la plupart des analogies ; la première est une somme immense de probabilités qui nous force à croire ; l'autre n'est qu'une *probabilité plus ou moins grande, & souvent si petite qu'elle nous laisse dans la perplexité*. [...] *Dans l'ordre des certitudes produites par l'analogie, on doit placer la certitude morale* ; elle semble même tenir le milieu entre le doute & la certitude physique ; & ce milieu n'est pas un point, mais une ligne très-étendue, & de laquelle il est bien difficile de déterminer les limites ; on sent bien que *c'est un certain nombre de probabilités qui fait la certitude morale*, mais quel est ce nombre ? & pouvons-nous espérer le déterminer aussi précisément que celui par lequel nous venons de représenter la certitude physique ? ⁴²

En conséquence, il semble difficile, voire impossible, de déterminer pratiquement la probabilité qui correspond à la certitude morale ⁴³. Cela met en évidence, d'une part, l'importance de l'*ars iudicandi* comme élément primordial pour « déterminer les limites » à l'intérieur desquelles la méthode — l'*ars inveniendi* — peut opérer ; d'autre part, nous

⁴¹ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 55.

⁴² Buffon, « Essai d'arithmétique morale », *SHN*, IV, 1777, p. 55-56 [nous soulignons].

⁴³ Cette question avait déjà été posée au XVII^e siècle par Pascal, puis par Arnauld et Nicole dans la *Logique* de Port-Royal. Voir à ce sujet : Jeff Loveland, *Rhetoric and Natural History*, *op. cit.*, p. 118 ; Catherine Chevalley, *Pascal. Contingence et probabilités*, 1995 ; Lorraine Daston, *Classical Probability in the Enlightenment*, 1988.

proposons que c'est le génie scientifique du naturaliste qui lui permettra de transcender la « perplexité » dans laquelle il se trouve après avoir pris connaissance de certaines observations limitées concernant le comportement, l'anatomie ou l'appartenance taxinomique d'une espèce nouvellement décrite. Le génie scientifique se manifesterait donc à la fois lors du premier « moment » d'une découverte — dans l'*ars inveniendi* et l'*inventio* encadrés par l'*ars iudicandi* —, lié étroitement à l'imagination indispensable à toute invention, de même que lors du deuxième « moment », en étroite relation cette fois avec le simple jugement.

Si Buffon tente de résoudre le dilemme que pose la mesure d'un « étalon » de la certitude morale avec une solution célèbre⁴⁴, comme il l'avait fait en s'appuyant sur le lever du soleil dans le cas de la certitude physique, il se garde bien, dans la plupart des cas, de faire la démonstration du calcul qui viendrait illustrer son évaluation. Se fondant sur les tables de mortalité, il conclut : « toute probabilité égale ou plus petite à 1/10 000 « doit être regardée comme nulle, & [...] toute crainte ou toute espérance qui se trouve au dessous de dix mille, ne doit ni nous affecter, ni même nous occuper un seul instant le cœur ou la tête⁴⁵ ». Sera donc considéré comme « moralement certain » tout « raisonnement analogique » dont la probabilité s'élève à 10 000 pour 1 :

La *force du raisonnement analogique* sera donc toujours proportionnelle à l'analogie elle-même, c'est-à-dire, au nombre des rapports avec les choses connues, & il ne s'agira pour faire un bon raisonnement analogique, que de se mettre bien au fait de toutes les circonstances, les *comparer* avec les circonstances analogues, sommer le nombre de celles-ci, prendre ensuite un *modèle de comparaison* auquel on rapportera cette valeur trouvée, & l'on aura au juste la probabilité, c'est-à-dire le *degré de force du raisonnement analogique*⁴⁶.

⁴⁴ Buffon propose la crainte de la mort comme « étalon » de la certitude morale : « Après y avoir bien réfléchi, j'ai pensé que de toutes les probabilités morales possibles, celle qui affecte le plus l'homme en général, c'est la crainte de la mort, & j'ai senti dès-lors que toute crainte ou toute espérance, dont la probabilité seroit égale à celle qui produit la crainte de la mort, peut dans le moral être prise pour l'unité à laquelle on doit rapporter la mesure des autres craintes [...]. Je cherche donc quelle est réellement la probabilité qu'un homme qui se porte bien, & qui par conséquent n'a nulle crainte de la mort, meure néanmoins dans les vingt-quatre heures » (« Essai d'arithmétique morale », *SHN*, IV, 1777, p. 56).

⁴⁵ *Ibid.*, p. 56-57.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 54-55 [nous soulignons]. Buffon fait mention d'une lettre de « M. Daniel Bernoulli, l'un des plus grands Géomètres de notre siècle, [...] datée de Bâle le 17 mars 1762 » dans laquelle ce dernier, sans combattre le « principe ingénieux » de Buffon, établit à 1/100 000 plutôt que 1/10 000 l'étalon de la certitude morale (*ibid.*, p. 57, note c).

Ce dernier passage est capital pour nos analyses car il réunit les éléments les plus importants de la méthode dont Buffon se servira pour construire ses descriptions animalières : logique de la comparaison, analogie et induction⁴⁷. Nous verrons toutefois, dans la deuxième partie de ce travail, que, même s'il propose une simplification où la certitude morale pourrait être atteinte en constatant « quatorze fois⁴⁸ » la répétition du même événement, Buffon ne démontre pour ainsi dire jamais ce calcul théorique de la certitude morale dans ses « tableaux d'histoire », puisqu'il s'avère pratiquement impossible de le faire, sauf dans les cas où il est envisageable d'estimer une probabilité *a priori* (comme dans les jeux de hasards par exemple). Comme l'a noté Benoît De Baere, ce n'est pas parce que la probabilité de référence a pu être établie théoriquement que, dans les nombreux cas particuliers qui s'offrent au naturaliste, « il serait facile d'estimer un raisonnement analogique à sa juste valeur⁴⁹ ». Buffon était bien conscient que, par rapport à la certitude physique, « il n'est pas aussi aisé de faire l'estimation de la valeur de l'analogie, ni par conséquent de trouver la mesure de la certitude morale⁵⁰ ». Le cas cité dans l'« Essai d'arithmétique morale » — il s'agit d'un homme témoin de la naissance d'un monstre — illustre très bien l'impossibilité de faire, dans certains cas, ce calcul de probabilité, car l'observateur se retrouve limité à une recherche statistique, ici à partir de cas tératologiques déjà répertoriés :

[...] par exemple, qu'un témoin que je suppose de bon sens, me dise qu'il vient de naître un enfant dans cette ville, je le croirai sans hésiter, le fait de la naissance d'un enfant n'ayant rien que de fort ordinaire, mais ayant au contraire une infinité de rapports avec les choses connues, c'est-à-dire avec la naissance de tous les autres enfants, je croirai donc ce fait sans en être absolument certain ; si le même homme me disoit que cet enfant est né avec deux têtes, je le croirais encore, mais plus foiblement, un enfant avec deux têtes ayant moins de rapport avec les choses connues ; s'il y ajoutait que ce nouveau-né a non seulement deux

⁴⁷ Pour plus de détails à propos du rapport problématique qui unit l'induction (qui suppose une série de répétitions) à la certitude (ou vérité générale), voir Peter Dear, *Discipline and Experience : the Mathematical Way in the Scientific Revolution*, 1995.

⁴⁸ « De-là nous pouvons conclure que la certitude physique est à la certitude morale : : $2^{2189999}$; 10 000 ; & que toutes les fois qu'un effet, dont nous ignorons absolument la cause, arrive de la même façon, treize ou quatorze fois de suite, nous sommes moralement certains qu'il arrivera encore de même une quinzième fois, car $2^{13} = 8192$, & $2^{14} = 16384$, & par conséquent lorsque cet effet est arrivé treize fois, il y a 8 192 à parier contre 1, qu'il arrivera une quatorzième fois ; & lorsqu'il est arrivé quatorze fois, il y a 16 384 à parier contre 1, qu'il arrivera de même une quinzième fois, ce qui est une probabilité plus grande que celle de 10 000 contre 1, c'est-à-dire, plus grande que la probabilité qui fait la certitude morale » (Buffon, « Essai d'arithmétique morale », *SHN*, IV, 1777, p. 58-59).

⁴⁹ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon*, op. cit., p. 42.

⁵⁰ Buffon, « Essai d'arithmétique morale », *SHN*, IV, 1777, p. 53-54.

têtes, mais qu'il a encore six bras & huit jambes, j'aurois avec raison bien de la peine à le croire, & cependant quelque foible que fût ma croyance, je ne pourrais la lui refuser en entier ; ce monstre, quoique fort extraordinaire, n'étant néanmoins composé que de parties qui ont toutes quelque rapport avec les choses connues, & n'y ayant que leur assemblage & leur nombre fort extraordinaire ⁵¹.

Nous pouvons déjà entrevoir la posture du naturaliste occupé à rendre compte des récits de voyageurs et correspondants pour proposer, dans ses descriptions animalières, des portraits qui tendent vers la « vérité », si possible vers la certitude physique, mais qui à tout le moins satisfont aux critères de la certitude morale. On comprendra l'énormité de la tâche qui consiste à s'assurer, en pratique, de la certitude morale d'une suite de « faits » le plus souvent observés par d'autres. Ainsi, dans l'*Histoire des quadrupèdes*, il arrive parfois que Buffon se satisfasse d'une intuition résultant d'une seule observation ou encore qu'il généralise à partir d'un très petit nombre d'observations que l'on peut compter sur les doigts d'une main ⁵². Comme l'a noté Lesley Hanks, la « répétition, élément essentiel de l'expérimentation selon Buffon ⁵³ », est souvent sacrifiée, et sa pratique ne coïncide pas toujours avec sa théorie. En effet, même si elle accorde à Buffon une qualité qui faisait défaut à ses prédécesseurs — c'est-à-dire celle de savoir tirer de ses expériences limitées une vue synthétique —, Hanks reproche au mathématicien spécialiste des questions sur la solidité du bois ses « expériences à petite échelle » : « Buffon s'est montré un calculateur peu rigoureux, qui fait une grande place à l'analogie. [...] il ne répète pas ses expériences en nombre suffisant ⁵⁴ ». S'il est vrai que le naturaliste se voit souvent contraint de généraliser à partir d'un petit nombre d'occurrences, bien inférieures aux treize ou quatorze qui garantiraient théoriquement l'atteinte de la certitude morale, la sévérité du constat suivant tenu par Hanks ne peut certes pas — nos analyses de la deuxième partie de ce travail devraient suffire à l'illustrer clairement — être transposée aux descriptions animalières : « de toute façon *il ne retourne jamais à l'expérience* pour vérifier ses

⁵¹ *Ibid.*, p. 54.

⁵² Jeff Loveland avait noté : « Buffon's method of cumulative induction is not hard to find in the works of many eighteenth-century thinkers. Nor did Buffon always propound it as the only way of arriving at physical truth. In the "Essai d'arithmétique morale", for example, he also allows for *immediate intuition from a single observation*. Perhaps for this reason there is great variation in Buffon's practical requirements for the number of recurrences needed for truth. [...] As Hanks has noted, *he regularly generalised from very small numbers of instances, often five or fewer* » (*Rhetoric and natural history*, *op. cit.*, p. 121-122 [nous soulignons]).

⁵³ Lesley Hanks, *Buffon avant l'« Histoire naturelle »*, *op. cit.*, p. 181.

interprétations⁵⁵». Dans l'*Histoire des quadrupèdes*, Buffon reviendra au contraire systématiquement et avec une ténacité impressionnante aux expériences ou aux observations — les siennes propres ou celles réalisées par ses collaborateurs — pour vérifier ses hypothèses sur le comportement, la morphologie ou l'appartenance taxinomique d'une espèce, le plus souvent dans les volumes du *Supplément*. Il est vrai toutefois que dans les volumes de la première série, il procédera souvent à partir d'observations limitées pour trouver ce « lien plus direct et plus nécessaire⁵⁶» pour bâtir ses hypothèses. Ce que Buffon n'écrit pas explicitement, mais que nous suspectons, c'est qu'il conçoit la validité de ses propres hypothèses en regard d'une certitude morale garantie, lorsque ce n'est pas par un nombre suffisant d'observations réitérées, par le génie scientifique (chapeautant l'*ars iudicandi*) dont il est fermement convaincu d'être investi.

Citons cet exemple d'une induction résultant d'une seule observation :

M. Linnæus, assure avoir vu en Hollande deux animaux du genre des chèvres, dont le premier avoit les cornes très-courtes, très-rabattues, presque appliquées sur le crâne, & le poil long ; le second avoit les cornes droites, recourbées en arrière au sommet, & le poil court ; ces animaux qui paroissent être d'espèce plus éloignée que le chamois & la chèvre commune, ont néanmoins produit ensemble, ce qui démontre que ces différences de la forme des cornes & de la longueur du poil ne sont pas des caractères spécifiques & essentiels, puisque ces animaux n'ont pas laissé de produire ensemble, & que par conséquent ils doivent être regardés comme étant de la même espèce ; l'on peut donc tirer de cet exemple l'induction très-vraisemblable, que le chamois & notre chèvre, dont les principales différences consistent de même dans la forme des cornes et la longueur du poil, ne laissent pas d'être de la même espèce⁵⁷.

Nous proposons donc que Buffon a, d'une part, la certitude physique que ces deux membres de la sous-famille des Caprinés dont il est question sont de la même « espèce⁵⁸»,

⁵⁴ *Ibid.*, p. 210.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 222 [nous soulignons].

⁵⁶ À propos des expériences entreprises par Buffon pour augmenter la solidité du bois, Lesley Hanks écrit : « Buffon constate que [...] l'écorcement a réussi le mieux avec les arbres qui étaient le plus en sève. Est-ce là une simple coïncidence, ou un effet constant ? Au lieu de chercher la réponse dans des expériences plus nombreuses, Buffon préfère établir un *lien plus direct et plus nécessaire* entre l'abondance de sève et le degré de durcissement » (*ibid.*, p. 161 [nous soulignons]).

⁵⁷ Buffon, « Le Bouquetin, le Chamois & les autres Chèvres », *HN*, XII, 1764, p. 145-146 [nous soulignons].

⁵⁸ Nous n'entrerons pas dans les détails taxinomiques immensément complexes de ce que nous appelons aujourd'hui la sous-famille des Caprinés (famille des Bovidés, sous-ordre des Ruminants, ordre des Cétartiodactyles), ni dans la définition élastique que Buffon donne au mot *espèce*, qui peut signifier alternativement, espèce, genre, famille ou sous-famille dans notre classification moderne. Il est notoire que Buffon a souvent confondu dans son discours les termes *espèce*, *genre* et *famille*, qui n'ont de toute manière pas exactement la même connotation qu'actuellement. Ces contradictions inhérentes au concept buffonien

puisqu'ils ont produit ensemble ; d'autre part, à partir de cette expérience dont il ne dit pas si elle a été répétée ni, le cas échéant, combien de fois elle le fut, il affirme que le chamois et la chèvre devraient également être de la même « espèce », car la logique de la comparaison et l'analogie lui en ont donné, même s'il ne l'écrit pas explicitement, une certitude morale suffisante (basée sur la force de son génie scientifique plutôt que sur une suite de quatorze observations) pour soutenir son « induction très-vraisemblable ». Buffon ne disposera malheureusement pas, de son vivant, des informations suffisantes — que même la génétique actuelle ne possède pas encore ⁵⁹ —, pour rendre compte que son hypothèse « très-vraisemblable » puisse prétendre à la certitude physique.

Pratiquement toujours implicite dans les descriptions animalières, le recours explicite à la certitude morale n'apparaît que deux fois dans l'*Histoire des quadrupèdes* ⁶⁰.

d'espèce (qui s'expliquent entre autres par les chevauchements d'une pensée simultanément naturaliste, biologique, géographique et philosophique) s'expliquent par les critères mêmes utilisés par le seigneur de Montbard pour définir ce concept qui évoluera au fil de la publication des volumes de l'*Histoire des quadrupèdes* : en effet, on notera la superposition d'attributs biologiques et éthologiques qui s'ajoutent à la seule posture morphologique comme éléments essentiels servant à déterminer la différence interspécifique. Buffon se limite ici au seul critère mixiologique — l'interfécondité — pour proposer que les « deux animaux du genre des chèvres » appartiennent à la même « espèce » (qui devrait être également la même que le chamois). Il se référera par ailleurs souvent à un critère éthologique (l'attirance naturelle entre deux individus de sexe opposé pour la reproduction militant en faveur de l'identité spécifique, alors que la répulsion indiquera plutôt la différence interspécifique). Pour plus de détails sur cette notion complexe, voir la section « De l'espèce au genre : l'emprise grandissante de l'histoire », dans notre article « Clio avait-elle songé à Darwin », *art. cit.*, p. 273-278.

⁵⁹ À la lumière de la taxinomie actuelle, les « deux animaux du genre des chèvres » dont traite Buffon sont probablement des bouquetins du même genre (*Capra*) que la chèvre domestique, alors que le chamois est d'un genre différent (*Rupicapra*). Quant à savoir si la chèvre et le chamois sont interféconds, rien n'est moins certain. En effet, d'après le Dr Bruce D. Murphy (directeur du Centre de de recherche reproduction animale (CRRRA) de la Faculté de médecine vétérinaire de l'Université de Montréal) — que nous remercions chaleureusement —, aucune donnée scientifique ne supporte actuellement l'interfécondité entre le chamois et la chèvre. Même les adeptes de la « baraminologie » — pseudo-science qui s'appuie sur le créationnisme pour proposer des « monobaramines » ou « types de base » homogènes dont les membres ont la faculté de pouvoir se reproduire ensemble, se questionnent toujours sur la possibilité d'hybrider chèvres et chamois, tout en mentionnant que les croisements entre ovins et chamois n'ont donné que des embryons n'ayant pas survécu jusqu'au stade fœtal. Pour plus de détails sur ces expériences d'hybridation, voir l'article de Jean K. Lightner, praticienne vétérinaire ayant délaissé le département d'agriculture américain pour se concentrer sur des expériences visant à démontrer la véracité du créationnisme et des écrits bibliques : « Identification of species within the sheep-goat kind (Tsoan monobaramin) », *Journal of Creation*, 2006, vol. 20, n° 3, p. 61-65. Impossible donc encore de savoir aujourd'hui si l'hypothèse de Buffon atteindra la certitude physique.

⁶⁰ Nous avons également identifié, en parallèle, deux occurrences dans l'*Histoire naturelle des minéraux* qui illustrent bien l'application pratique du concept de certitude morale. Tout d'abord, commentant les précautions à prendre avant d'exploiter une mine de fer, Buffon écrit : « il faut donc s'assurer s'il n'y a pas à proximité, c'est-à-dire, à deux ou trois lieues de distance du lieu où l'on veut établir un fourneau, d'autres mines en couches assez étendues *pour pouvoir être moralement sûr* qu'une extraction continuée pendant un siècle, ne les épuîsera pas ; sans cette prévoyance, la matière métallique venant à manquer, tout le travail

Tout d'abord, présentons cette séquence éloquente où Buffon reproche à « tous les Anciens à l'exception de Pline » de propager ces « fables » et ces « exagérations » à propos des castors :

on a assuré qu'ils [les castors] savoient réduire en esclavage les voyageurs, les étrangers ; qu'ils s'en servoient pour porter leur terre, traîner leur bois ; qu'ils traitoient de même les paresseux d'entre eux qui ne vouloient, et les vieux qui ne pouvoient pas travailler ; qu'ils les renversoient sur le dos, les faisoient servir de charrette pour voiturier leurs matériaux ; que ces républicains ne s'assembloient jamais qu'en nombre impair, pour que dans les conseils, il y eût toujours une voix prépondérante ; [...] que quand ils étoient poursuivis, ils ne manquoient pas de s'arracher les testicules pour satisfaire à la cupidité des chasseurs ; qu'ils se monroient ainsi mutilés pour trouver grâce à leurs yeux [...]. Autant nous sommes éloignés de croire à ces *fables*, ou de recevoir ces *exagérations*, autant il nous paroît difficile de se refuser à admettre *des faits constatés, confirmés, & moralement très-certains*. On a *mille fois vû, revû*, détruit, renversé leurs ouvrages ; on les a mesurés, dessinés, gravés ; enfin, ce qui ne laisse aucun doute, ce qui est plus fort que tous les témoignages passés, c'est que nous en avons de récents et d'actuels ; [...] tous les Voyageurs, même les plus nouveaux, qui se sont avancés dans les terres du nord, assurent en avoir rencontré⁶¹.

De même avons-nous sélectionné la prochaine séquence, emblématique, qui nous permettra d'illustrer clairement comment la certitude morale et la certitude physique interviennent dans la construction des descriptions animalières. Cet extrait est d'autant plus important qu'il donne un aperçu de la genèse d'une grande découverte qui sous-tend la réflexion tout au long de l'*Histoire des quadrupèdes* et permet à Buffon de proposer cet incessant va-et-vient entre le particulier et le général :

cesseroit au bout d'un temps, la forge périroit faute d'aliment, & l'on seroit obligé de détruire tout ce que l'on auroit édifié » (« Du Fer », *HNM*, II, 1783, p. 416 [nous soulignons]). Puis, à propos du mercure : « Recherchons donc, sans préjugé, quelle peut être l'essence de ce minéral amphibie, qui participe de la nature du métal et de celle de l'eau ; rassemblons les principaux faits que la Nature nous présente, & ceux que l'Art nous a fait découvrir sur ses différentes propriétés avant de nous arrêter à notre opinion. Mais ces faits paroissent d'abord innombrables ; aucune matière n'a été plus essayée, plus maniée, plus combinée ; les Alchimistes sur-tout [...] ont fait des travaux immenses pour tâcher de le fixer, de le convertir, de l'extraire [...]. Leur objet principal n'étoit pas absolument chimérique, *mais peut-être moralement impossible à atteindre* ; car rien ne s'oppose à l'idée de la transmutation ou de l'ennoblissement des métaux, que le peu de puissance de notre Art, en comparaison des forces de la Nature, & puisqu'elle peut convertir les élémens, n'a-t-elle pas pu, ne pourroit-elle pas encore transmuier les substances métalliques ? [...] nous croyons devoir rejeter également tout ce qui n'existe pas comme tout ce qui ne s'entend pas, c'est-à-dire, tout ce dont on ne peut avoir une idée nette ; nous tâcherons donc, en faisant l'histoire du mercure, d'en écarter les fables autant que les chimères » (« Du Mercure », *HNM*, III, 1785, p. 218-219 [nous soulignons]).

⁶¹ Buffon, « Le Castor », *HN*, VIII, 1760, p. 299-300 [nous soulignons]. Ici, les plus de « mille » observations des voyageurs récents surpassent largement les treize ou quatorze observations nécessaires pour garantir la certitude morale des faits contestés par Buffon. S'il ne parle pas de certitude physique, c'est peut-être que ces observations de tiers ont été passées au tamis du génie scientifique plutôt que soumises au calcul de probabilités...

Au reste nous ne prétendons pas assurer affirmativement & généralement, que de tous les animaux qui habitent les climats les plus chauds de l'un ou de l'autre continent, aucun ne se trouve dans tous les deux à la fois ; il faudroit, *pour en être physiquement certain, les avoir tous vûs* : nous prétendons seulement en être *moralement sûrs*, puisque cela est évident pour tous les grands animaux, lesquels seuls ont été remarqués & bien désignés par les Voyageurs ; que cela est encore assez clair pour la plupart des petits, & qu'il en reste peu sur lesquels nous ne puissions prononcer ⁶².

Nous verrons, dans les analyses de la deuxième partie, que Buffon sera de plus en plus catégorique à propos de cette hypothèse qui dépassera nettement le seuil de la certitude morale — donc des quatorze observations — pour atteindre celui de la certitude physique, voire la « dépasser » pour devenir le cœur de la fabrique des quadrupèdes.

La « boussole des deux faunes ⁶³ » au cœur de l'épistémologie

Ce concept se précise notamment lorsque Buffon s'interroge, au début de l'article sur le lion, à savoir si le puma est un lion « dégénéré » (sous l'influence du climat et de la nourriture de moindre qualité) ou une espèce distincte, particulière au continent américain. Pour faire vite, citons le constat auquel sa réflexion l'a conduit :

ce qui paroît impossible, c'est que cet animal [le puma], qui n'habite que les climats situés entre les tropiques, & auquel la Nature paroît avoir fermé tous les chemins du nord, ait passé des parties méridionales de l'Asie ou de l'Afrique en Amérique, puisque ces continens sont séparés vers le midi par des mers immenses ; c'est ce qui nous porte à croire que le puma n'est point un lion, tirant son origine des lions de l'ancien continent, & qui auroit ensuite *dégénéré* dans le climat du nouveau monde ; mais que c'est un animal particulier à l'Amérique, comme le sont aussi la plupart des animaux de ce nouveau continent ⁶⁴.

Pour le naturaliste montbardois, la spécificité des deux faunes — celle de l'Ancien Continent et celle de la portion méridionale du Nouveau Monde — est la « loi générale », « la seule *boussole* qui puisse nous guider dans la connoissance des Animaux ⁶⁵ ». Il reviendra, au début des volumes traitant des oiseaux, sur ce même concept : « la division des animaux naturels et propres à chaque continent, a souvent été

⁶² Buffon, « Animaux communs aux deux Continens », *HN*, IX, 1761, p. 118-119 [nous soulignons].

⁶³ Pour de plus amples détails sur la genèse de ce concept voir Thierry Hoquet (« La nouveauté du Nouveau Monde du point de vue de l'histoire naturelle », *Cromohs*, 2005, n° 10, p. 6-11), de même que notre article à paraître : « Le castor à la rescousse du pygargue à tête blanche : Buffon, Jefferson et la dégénération des animaux d'Amérique septentrionale », dans *Influences et modèles étrangers en France (XVI^e-XVIII^e siècles)*, 2008, p. 150-172.

⁶⁴ Buffon, « Le Lion », *HN*, IX, 1761, p. 13 [nous soulignons].

⁶⁵ Buffon, « Animaux communs aux deux Continens », *HN*, IX, 1761, p. 119 [nous soulignons].

notre *boussole* dans cette mer d'obscurité⁶⁶». Cette « boussole » — élément essentiel de son *ars iudicandi* — est à la base de nombreuses critiques judicieuses que Buffon adressera aux auteurs, voyageurs et correspondants qui proposaient des « faits » en contradiction avec les impératifs épistémologiques qu'il s'était posés.

Alors que le savoir cosmogonique ne pouvait « au plus qu'aspirer à la vérité morale » et que son objet ne se prêtait « ni à la déduction *a priori*, ni aux observations indéfiniment réitérées qui font l'essence de la certitude physique⁶⁷», les descriptions animalières auront cet avantage d'offrir, pour un même phénomène ou un même fait, une perspective diachronique qui oscillera depuis la certitude morale — notamment lorsque Buffon pose ses hypothèses⁶⁸ dans les volumes IV-XV de l'*Histoire naturelle* — vers la certitude physique atteinte le plus souvent dans les volumes du *Supplément*. Ce mouvement est évidemment variable en proportion des observations nouvelles apportées par les voyageurs et correspondants ou des expériences réalisées par Buffon lui-même. Alors que « la spéculation sur les origines ne d[eva]it sa vraisemblance qu'aux analogies qui la fondent⁶⁹», la construction des descriptions animalières se fait depuis une source similaire de comparaisons et de généralisations, mais bénéficie aussi d'une panoplie d'observations qui permettent au savant d'affiner son jugement. Il reste que Buffon n'hésite jamais à donner des marques lexicales d'incertitude lorsqu'il émet ce qu'il identifie clairement comme des hypothèses⁷⁰, pour passer graduellement à un mode plus « assertorique » lorsqu'il se rapproche de la certitude physique. Il ne faut pas oublier non plus que Buffon ne fait pas appel aux analogies uniquement pour formuler ses hypothèses, mais il s'y réfère aussi lorsqu'il s'agit de les justifier. Nous pouvons donc suivre la démarche que propose

⁶⁶ Buffon, « Plan de l'Ouvrage », *HNO*, I, 1770, p. xij [nous soulignons].

⁶⁷ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon*, *op. cit.*, p. 46.

⁶⁸ L'emploi que Buffon fait du terme *hypothèse* est problématique et varie selon les idées auxquelles il l'applique. Alors qu'il ne croit vraisemblablement pas à la vérité ou à l'ancrage ontologique de ses idées hypothétiques dans les textes qu'il rédige pour satisfaire la Faculté de Théologie, il apparaît plutôt que, dans les descriptions animalières comme dans sa cosmogonie, il élabore souvent « une argumentation tellement solide en faveur de ses idées qu'il semble presque aller de soi qu'il croit à ce qu'il écrit ; seulement, il ne dispose pas (ou : *pas encore*) des moyens nécessaires pour élever ses idées au niveau de la "certitude physique" » (*ibid.*, p. 57 [nous soulignons]).

⁶⁹ *Ibid.*, p. 46.

⁷⁰ Les formules du genre « Le temps prouvera si... » ou « laissons le soin au temps de prouver... » sont légion dans l'*Histoire des quadrupèdes*. Voir ces quelques exemples, entre autres, *infra*, p. 572, note 158 et p. 611-612.

Benoît De Baere et transposer ce qu'il écrit à propos de la cosmogonie aux descriptions animalières :

En d'autres mots, la fonction de l'analogie, dans la pensée cosmogonique de Buffon, n'est pas seulement « illustrative » ou même « heuristique » ; elle se situe également au niveau de l'argumentation. Notre auteur va ainsi jusqu'à substituer la « preuve » par l'analogie à la démonstration mathématique, selon son principe [...] que dans l'ambitus de la certitude morale, la probabilité d'une hypothèse dépend du nombre d'« analogies » qu'elle présente avec « les choses connues »⁷¹.

Mais Buffon refuse toutefois que les hypothèses « quelques vrai-semblables qu'elles soient » puissent être traitées avec un « appareil qui tient un peu de la charlatanerie⁷² ». Aussi considère-t-il l'analogie telle qu'on la définissait habituellement au XVIII^e siècle, en opposition aux démonstrations des mathématiques, c'est-à-dire comme

la relation, le rapport ou la proportion que plusieurs choses ont les une avec les autres, quoique d'ailleurs différentes par des qualités qui leur sont propres. Ainsi le pié d'une montagne a quelque chose d'analogue avec celui d'un animal, quoique ce soient deux choses très-différentes. Il y a de l'analogie entre les êtres qui ont entre eux certains rapports de ressemblance, par exemple, entre les animaux & les plantes ; mais l'analogie est bien plus grande entre les especes de certains animaux avec d'autres especes⁷³.

Les analogies auront donc pour but d'augmenter la vraisemblance des hypothèses, d'accroître leur degré de certitude morale avant que la certitude physique, dans les cas où les observations pourront permettre de l'atteindre, se confirme. Mais l'analogie possède également d'autres fonctions dans l'*Histoire des quadrupèdes* : certaines fournissent les prémisses épistémiques et métaphysiques dont Buffon a besoin pour que ses descriptions animalières soient « dignes » de figurer dans un ouvrage scientifique, alors que d'autres ont pour objet d'ajouter, du point de vue argumentatif, un degré de probabilité au propos⁷⁴.

⁷¹ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon, op. cit.*, p. 59. Les passages entre guillemets proviennent de Buffon, « Essai d'arithmétique morale », *SHN*, IV, 1777, p. 55.

⁷² Buffon, « Preuves de la théorie de la Terre », *HN*, I, 1749, p. 167. Ces reproches adressés aux mathématiques de Whiston déborde toutefois l'épistémique et s'expliquent par des considérations rhétoriques, alors que Buffon s'en prend à l'éthos de son aîné, c'est-à-dire à sa réputation (voir Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon, op. cit.*, p. 60). Ce glissement de l'épistémique à la rhétorique reviendra à plusieurs reprises quand Buffon critiquera ses sources dans l'*Histoire des quadrupèdes*, notamment lorsqu'il fait le procès des Kolbe, Hasselquist et Seba.

⁷³ César Chesneau Du Marsais & Claude Yvon, article « Analogie (*Logique & Gramm.*) », *Encyclopédie, op. cit.*, 1751, t. I, p. 399.

⁷⁴ Selon Benoît De Baere, outre son caractère argumentatif évident, l'analogie peut remplir, chez Buffon, des fonctions « cognitive », « supplétive », et « métaphysique » — cette dernière renvoyant au postulat de l'analogie de la nature que nous avons déjà évoqué (*supra*, p. 168). Parallèlement à ces fonctions, précisons

Si Buffon rappelle, en introduction aux « Époques de la nature », que « l'essence de la vérité physique » réside dans la « suite de faits semblables », la « répétition fréquente » ou la « succession non interrompue des mêmes évènements ⁷⁵», cela n'exclue pas que le fait isolé, non sériel, ne puisse faire l'objet d'une vérité dans le champ de la certitude morale :

Lorsqu'il traite de la vérité morale, Buffon ne fait pas dépendre la force des raisonnements de la nature (sérielle ou autre) des objets sur lesquels ils portent, mais du « nombre de rapports » que ces objets entretiennent avec les « choses connues ». Du coup, le fait en principe inaccessible à l'entendement n'est plus le fait qui ne s'est produit qu'une seule fois (qui n'a été observé qu'une seule fois), mais celui qui ne peut pas être mis en rapport avec d'autres phénomènes ⁷⁶.

Pour résumer cette fonction « cognitive », nous pourrions affirmer que, pour Buffon, le savoir naît pour ainsi dire *toujours* de l'analogie : « si l'expérience est la base de nos connaissances physiques & morales, l'analogie en est le premier instrument ⁷⁷». Dans le même esprit qui caractérise les « Époques de la nature » — où Buffon tente d'établir un parallélisme systématique entre son hypothèse du refroidissement, d'une part, et les expériences qu'il a faites sur des boulets de fer dans ses forges à Montbard, d'autre part —, il essaiera, tout au long de l'*Histoire des quadrupèdes*, « d'attirer [...] à la certitude physique » les faits et phénomènes, rapportés par les voyageurs et correspondants, qui ne

que la plupart des analogies convoquées par Buffon dans l'*Histoire des quadrupèdes* sont de type « neutres », c'est-à-dire que la relation entre le système source Y et le système cible X se caractérise par l'existence de propriétés « dont nous ne savons pas encore si ce sont des analogies positives, et qui pourront s'avérer soit des analogies positives, soit des analogies négatives » (Stathis Psillos, *Scientific Realism*, 1999, p. 140 [traduction proposée par Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon*, op. cit., p. 86]). Une analogie « positive » se caractérise par l'existence de propriétés ou de relations entre propriétés que X et Y partagent, alors qu'une analogie « négative » se définit par l'existence de propriétés ou de relations entre propriétés pour lesquelles X diffère de Y. Or, selon Fernand Hallyn, c'est la manière dont le domaine neutre est exploité qui permet de déterminer la fonction du modèle analogique dans un contexte donné. Si ce domaine « neutre » est exploité de manière systématique, l'analogie acquiert une valeur « heuristique », alors qu'une analogie « qui ne recourt qu'au domaine positif fait uniquement appel aux connaissances présumées concernant les deux termes » et exerce « une fonction discursive, didactique » (« Topologie et "invention" scientifique : de la métaphore filée au modèle analogique », dans Jean Gayon, Jean-Claude Gens et Jacques Poirier (dirs.), *La rhétorique : enjeux de ses résurgences*, 1998, p. 145).

⁷⁵ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 55.

⁷⁶ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon*, op. cit., p. 71-72. Les passages entre guillemets proviennent de Buffon, « Essai d'arithmétique morale », *SHN*, IV, 1777, p. 55. Ces propositions étaient inversées dans le « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 25 : « Les choses par rapport à nous ne sont rien en elles-mêmes, elles ne sont encore rien lorsqu'elles ont un nom, mais elles commencent à exister pour nous lorsque nous leur connaissons des rapports, des propriétés ; ce n'est même que par ces rapports que nous pouvons leur donner une définition ».

⁷⁷ Buffon, « Essai d'arithmétique morale », *SHN*, IV, 1777, p. 51. Cet argument sera aussi repris dans les « Époques de la nature », *SHN*, V, 1778, p. 45 : « comme nous ne connaissons rien que par comparaison, dès que tout rapport nous manque, & qu'aucune analogie ne se présente, toute lumière fuit ».

peuvent prétendre, au moment où le savant forge ses hypothèses, qu'à la certitude morale. Mais alors qu'il se trouvait en quelque sorte condamné, dans sa cosmogonie, à un événement inaccessible — l'origine du monde —, Buffon pourra non seulement « attirer » mais aussi « ramener » dans la sphère du connaissable de nombreuses hypothèses concernant la taxinomie, la provenance géographique ou le comportement de plusieurs espèces.

Le parallèle entre la cosmogonie et les descriptions animalières ne se manifeste pas seulement dans le cas de la fonction « cognitive » de l'analogie ; il apparaît de manière peut-être plus significative encore lorsqu'il s'agit de la fonction « supplétive ». En effet, quand Buffon se propose de « percer la nuit des temps ⁷⁸ » pour avoir accès à l'histoire des « choses anéanties ⁷⁹ », il se trouve en quelque sorte coincé, faute d'observations ou d'expériences qui permettraient de découvrir les secrets du passé : « pour combler l'abîme qui sépare ainsi ses ambitions des moyens observationnels et expérimentaux dont il dispose ⁸⁰ », le seigneur de Montbard assigne alors à l'analogie cette fonction « supplétive » afin de combler les lacunes de son « corps de preuves ⁸¹ ». Il est à noter que Buffon ne limite pas cet emploi « supplétif » de l'analogie aux événements passés — qui doivent inexorablement être appréhendés lorsque « la lumière du génie semble s'éteindre, & ou faute d'observations, elle paroît ne pouvoir nous guider pour aller plus loin ⁸² » —, mais il y a recours à chaque occasion où, écrit-il, notre « vue [...] est trop bornée ⁸³ » : si, en astronomie, les « instrumens trop peu puissans ⁸⁴ » nous empêchent de voir tous les astres, nous pourrions alors proposer que, dans le cas des descriptions animalières, la « vûe courte » du naturaliste puisse en être l'équivalent ⁸⁵. Dans les deux cas, la justesse de

⁷⁸ Buffon, « Époques de la nature », *SHN*, V, 1778, p. 5.

⁷⁹ *Id.*

⁸⁰ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon, op. cit.*, p. 75.

⁸¹ Buffon, « Époques de la nature », *SHN*, V, 1778, p. 1.

⁸² *Ibid.*, p. 25.

⁸³ *Ibid.*, p. 47.

⁸⁴ *Id.*

⁸⁵ En effet, comme nous l'avons mentionné en introduction (*supra*, p. 29), Fernand Hallyn a bien exprimé cette équivalence en affirmant que l'analogie est « le complément conceptuel de la lunette » (« Dialectique et rhétorique devant la "nouvelle science" du XVII^e siècle », dans Marc Fumaroli (dir.), *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne. 1450-1950*, 1999, p. 625 [souligné dans le texte]).

l'analogie, qui permet au savoir de progresser, sera tributaire de la force du génie, de l'*ars iudicandi* et de la discipline de l'imagination.

Ce qui précède laisse sous-entendre qu'il est possible d'apprendre à connaître le passé — voire le futur — en interrogeant le présent. Buffon va même plus loin en affirmant que « l'inspection du présent » et la « vue de l'avenir » sont les seuls moyens dont nous disposons pour « juger du passé ⁸⁶ ». Ce « postulat métaphysique ⁸⁷ » est évidemment fondé sur l'analogie de la nature, c'est-à-dire que la nature a toujours été égale à elle-même, que les lois qui l'ont régie dans le passé et qui la régiront dans le futur sont les mêmes que celles que le naturaliste découvre au moment présent. Cette fonction « métaphysique » de l'analogie vient en quelque sorte justifier la substitution opérée par la fonction « supplétive », qui permettait de compléter la connaissance de cet objet *a priori* inobservable qu'est le passé, en opérant un transfert analogique à partir d'un objet mieux connu, déjà attiré dans la sphère du pensable par la fonction « cognitive » de l'analogie. Dans le cas spécifique de l'*Histoire des quadrupèdes*, Buffon peut ainsi rester fidèle aux principes de son épistémologie, tout en récoltant les faits et phénomènes transmis par ses collaborateurs afin d'ajouter « un petit degré de plus à la possibilité de [s]on hypothèse ⁸⁸ » fondatrice de la « boussole des deux faunes ». Petit à petit, son génie scientifique lui permettra de passer du particulier au général, pour proposer une audacieuse pensée paléonto-géographique intégrant les variations interspécifiques qui allait paver la voie au transformisme et à l'évolutionnisme du XIX^e siècle. C'est pourquoi « même lorsque Buffon émet des théories inacceptables aux yeux de la science moderne, il mérite notre attention : de tels passages ne témoignent pas seulement de sa créativité mais aussi, et surtout, de son enracinement dans la littérature savante des dix-septième et dix-huitième siècles ⁸⁹ ». Les fonctions « cognitive », « supplétive » ou « métaphysique » que Buffon assigne à l'analogie lui permettent de forger des arguments à l'aide desquels il cherche à établir la vraisemblance, sinon la profonde vérité de ses descriptions animalières — à la fois didactiques et poétiques — qui lui permettent de persuader et de séduire. À chaque fois

⁸⁶ Buffon, « Époques de la nature », *SHN*, V, 1778, p. 24.

⁸⁷ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon, op. cit.*, p. 76.

⁸⁸ Buffon, « Époques de la nature », *SHN*, V, 1778, p. 65.

⁸⁹ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon, op. cit.*, p. 93.

cependant, la mise en œuvre de ces analogies répond à une exigence ou à un interdit de son épistémologie, qui renvoie à une discipline de l'imagination.

En somme, nonobstant ses antécédents de mathématicien qui lui ont ouvert la porte de l'Académie des sciences, Buffon s'est le plus souvent montré « un calculateur peu rigoureux, qui fait une grande place à l'analogie ; et le plus souvent une question de mathématiques le conduit presque immédiatement à des considérations philosophiques ⁹⁰ ». On comprendra aisément que les savants contemporains de Buffon aient pu rester perplexes devant la validité de sa méthodologie sous-tendue par une philosophie qui « se retourne contre les mathématiques et, au nom d'une certaine théorie de la connaissance, [...] limite le rôle des calculs dans la science ⁹¹ ». Mais est-ce suffisant pour affirmer qu'en raison de sa « théorie [...] plutôt simpliste », Buffon ne serait « jamais devenu un vrai savant ⁹² » ? Ce serait faire fi de la prépondérance du génie scientifique comme élément primordial assurant la cohérence de la méthode (*ars inveniendi*) et supportant la validité de l'*ars iudicandi*. Ce serait aussi oublier, d'une part, les nombreuses expériences d'hybridation interspécifique (réalisées par Buffon lui-même ou par ses collaborateurs) qui ont permis de lever le voile sur de nombreux éléments taxinomiques nébuleux, et d'affiner la notion d'*espèce* ; d'autre part, nous ne pouvons négliger les ajustements et corrections apportés aux articles de descriptions animalières dans les « Additions » du *Supplément à l'Histoire naturelle*.

Buffon propose donc clairement une nouvelle épistémologie qui passe par une réévaluation des différentes « vérités » admises en histoire naturelle. Il redéfinit la notion de certitude en y incluant des variantes physiques et morales sous-tendues par une interprétation — il est vrai parfois « élastique » — des rapports de probabilités. Selon Jacques Roger, on ne pouvait exprimer plus clairement les difficultés où s'enlisait la science de 1745 qui, bien loin de s'appuyer sur la philosophie régnante, avait dû se constituer contre elle : la science avait jusqu'alors « juxtaposé le culte de l'observation et une métaphysique intellectualiste, et [...] s'était trouvée réduite à collectionner des faits

⁹⁰ Lesley Hanks, *Buffon avant l'« Histoire naturelle »*, op. cit., p. 222.

⁹¹ *Id.*

⁹² *Ibid.*, p. 225.

dans un univers qu'elle ne pouvait comprendre, puisque sa rationalité était ailleurs⁹³». C'est aux exigences de cette nouvelle philosophie que Buffon entendait apporter sa contribution, en dénouant l'impasse où l'histoire naturelle se trouvait alors :

Dans ce siècle même où les Sciences paroissent être cultivées avec soin, je crois qu'il est aisé de s'apercevoir que la Philosophie est négligée, & peut-être plus que dans aucun autre siècle ; les Arts qu'on veut appeler scientifiques, ont pris sa place ; les méthodes de Calcul & de Géométrie, celles de Botanique & d'Histoire Naturelle, les formules, en un mot, & les Dictionnaires occupent presque tout le monde ; on s'imagine savoir davantage, parce qu'on a augmenté le nombre des expressions symboliques & des phrases savantes, & on ne fait point attention que tous ces arts ne sont que des échafaudages pour arriver à la science, & non pas la science elle-même, qu'il ne faut s'en servir que lorsqu'on ne peut s'en passer, & qu'on doit toujours se défier qu'ils ne viennent à nous manquer lorsque nous voudrions les appliquer à l'édifice⁹⁴.

Comme l'a très bien résumé Amor Cherni :

Comme Descartes, Buffon a voulu non seulement rénover les sciences, mais fonder une nouvelle conception du monde et de l'homme. Mais, à l'encontre de Descartes, il a cherché à fonder cette nouvelle conception du monde sur une autre épistémologie que celle des mathématiques. À la *Mathesis universalis*, il a voulu substituer la *Philosophia naturalis*. À une pensée des rapports formels entre les figures, il a voulu substituer une science des relations réelles entre les choses ; à une philosophie des idées claires et distinctes, il a voulu substituer une science des réalités concrètes, observables et décomposables. À une conception géométrique de la matière réduite à l'étendue, il a voulu opposer une conception physique⁹⁵.

À la base de cette *Philosophia naturalis* buffonienne, il y a ce mouvement de pensée, que nous avons synthétisé dans la formule — imaginer pour « moderniser » (et parfois « émerveiller ») la faune —, qui s'articule depuis une méthode dont la cohérence repose sur la discipline de l'imagination et sur la puissance du génie scientifique. Basé sur la « certitude physique », voire sur la « certitude morale », plus que sur l'évidence mathématique, l'œuvre de Buffon est construite d'après une science où le génie « organise un espace mental grâce à des intuitions dont il assume la responsabilité, et qui lui permettent de combler les insuffisances du savoir⁹⁶ ». Cependant, au contraire des Robinet, Pluche ou même Bonnet, qui se sont parfois laissés entraîner par un lyrisme imaginaire en des spéculations extravagantes, Buffon se serait en quelque sorte prémuni de telles dérives en encadrant sa méthode par l'*ars iudicandi* du savant. Si l'on reprocha à Buffon d'affirmer

⁹³ Jacques Roger, *Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIII^e siècle*, op. cit., p. 533.

⁹⁴ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 52-53.

⁹⁵ Amor Cherni, *Buffon. La nature et son histoire*, 1998, p. 16.

souvent au-delà de ce qu'il savait de science certaine, il ne faut pas oublier le statut épistémologique de l'histoire naturelle : « celui d'une science inductive, qui ne procède pas par construction *a priori* de concepts dont elle tirerait les conséquences selon les voies de la raison démonstrative, à la manière des sciences théoriques ⁹⁷ ». Dans les descriptions animalières de l'*Histoire des quadrupèdes*, à la manière du littéraire, le naturaliste « rassemble une information indéfinie, dont il lui faut assurer l'ordonnancement alors que sa recherche n'est pas achevée ⁹⁸ ». Pour Buffon, la méthode appropriée aux sciences naturelles se résume à rassembler et multiplier les faits par l'observation, les généraliser et les lier ensemble par les analogies, formuler la loi et vérifier par l'expérience ; mais elle sera régie par une discipline de l'imagination dont l'acuité dépend, inexorablement, du génie de l'écrivain naturaliste.

II. La discipline de l'imagination

Dans cette section, nous tenterons de montrer que, pour Buffon, l'*inventio* qui sous-tend les descriptions animalières dépend, tout comme c'était le cas dans sa cosmogonie, d'un « “modèle créatif” » dans lequel l'*ars inveniendi* et l'*ars iudicandi* « se tiennent en équilibre », cependant que « l'imagination est “disciplinée” par les exigences que posent son épistémologie et le corps d'observations dont il dispose, d'une part, et par un ensemble de préférences poétiques, d'autre part ⁹⁹ ».

Étudier l'importance de l'imagination dans l'*Histoire des quadrupèdes* peut sembler en contradiction avec l'esprit même dans lequel Buffon a entrepris son œuvre. En effet, le « Premier discours » précise que du « grand nombre d'Auteurs qui ont écrit sur l'Histoire Naturelle, il y en a fort peu qui aient bien décrit ¹⁰⁰ ». Buffon limite à « un petit nombre de personnes » les naturalistes qui ont su représenter « naïvement & nettement les choses, sans

⁹⁶ Georges Gusdorf, *Dieu, la nature, l'homme au siècle des Lumières*, 1972, t. V, p. 274.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 276.

⁹⁸ *Id.* Cela illustre la position mitoyenne de l'histoire naturelle entre sciences et belles-lettres, et l'importance qui sera accordée par Buffon à la *dispositio*, à la fois dans sa méthode scientifique et dans son *Art d'écrire*.

⁹⁹ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon, op. cit.*, p. 155.

¹⁰⁰ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 25.

les charger ni les diminuer, & sans rien y ajouter de [leur] imagination¹⁰¹». Cette affirmation est capitale car elle constitue la base sur laquelle le « Buffon lecteur » s'appuiera pour rendre compte de sa compilation critique au cœur des descriptions animalières. Nous croyons toutefois que, s'il récuse l'imagination dans la partie descriptive de l'*Histoire des quadrupèdes* — les descriptions anatomiques et les planches —, il ne l'exclut aucunement de ses propres « tableaux d'histoire » :

on doit se souvenir qu'un Historien est fait pour décrire & non pour inventer, qu'il ne doit se permettre aucune supposition, & qu'il ne peut faire usage de son imagination que pour combiner les observations, généraliser les faits, & en former un ensemble qui présente à l'esprit un ordre méthodique d'idées claires & de rapports suivis & vrai-semblables ; je dis vrai-semblables, car il ne faut pas espérer qu'on puisse donner des démonstrations exactes sur cette matière, elles n'ont lieu que dans les sciences mathématiques, & nos connoissances en Physique & en Histoire Naturelle dépendent de l'expérience & se bornent à des inductions¹⁰².

Il appert donc que Buffon impose un double régime : à ses prédécesseurs ou collaborateurs (auteurs de récits de voyage, correspondants, graveurs, dessinateurs), d'une part, à qui il refuse systématiquement le recours à l'imagination, et à lui-même, d'autre part, se réservant le privilège de « faire usage de son imagination »¹⁰³.

Comment expliquer cependant que le naturaliste montbardois s'arroge le droit de recourir à l'imagination dans son *ars inventendi* alors qu'il le refuse aux autres lorsqu'il se pose en lecteur qui juge de la « vérité » des faits ? Notre hypothèse est que Buffon, d'une part, est convaincu de la force de son génie scientifique, qui lui permet de réaliser de véritables découvertes en « disciplinant » son imagination ; d'autre part, il n'est que trop conscient des dangers qui guettent tous ceux qui sont dépourvus de ce génie, dont l'imagination sans balises risque le plus souvent de les conduire à « mal » imaginer ou à bâtir de « mauvaises » analogies. Ainsi s'expliquerait sa recommandation générale stipulant que, dans la partie « descriptive » de l'*Histoire naturelle*, « la seule & vraie science est la connoissance des faits », que « l'esprit ne peut pas y suppléer », au risque que « la Science » ne devienne « qu'un vain nom¹⁰⁴ ». Il n'est donc pas étonnant, dans ce contexte, qu'il ait été sans pitié non seulement pour les « mauvaises » descriptions glanées lors de ses

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 25-26.

¹⁰² Buffon, « Second Discours. Histoire & Théorie de la Terre », *HN*, I, 1749, p. 68 [nous soulignons].

¹⁰³ Voir à ce sujet la section intitulée « I. Poétique du voyageur scientifique », *infra*, chapitre 8, p. 529 *sq.*

lectures, mais aussi pour les planches représentant ces espèces « mal » imaginées qui foisonnaient dans les ouvrages de ses prédécesseurs de la Renaissance. Nonobstant leur qualité esthétique, ces planches ne semblent pas être le lieu où doit s'exprimer l'imagination ; les dessins et gravures sont plutôt utilisés dans l'*Histoire des quadrupèdes* comme éléments dans la « rhétorique de la preuve ». En effet, la planche, en histoire naturelle, est à penser « comme un mode de la preuve en histoire : elle constitue une manière d'assurer les faits par la confrontation des témoignages ¹⁰⁵ ». L'utilité de l'illustration apparaît clairement lorsqu'il s'agit de faire progresser la connaissance des objets et des formes vivantes « dont la complexité est au-delà des possibilités du langage ¹⁰⁶ ».

Pourtant, même si la sobriété doit primer sur la beauté, l'image n'est pas neutre et la gravure ne se borne pas à reproduire un visible. Nous suivons tout à fait sur ce point l'interprétation proposée par Thierry Hoquet :

L'illustration semble être la conclusion naturelle d'une démarche d'observation : d'une part, après avoir bien vu, on peut dessiner et graver ; d'autre part, la gravure diffusée tient lieu d'observation à celui qui n'a pas vu. [...] Mais l'image est également en un sens interprétation, et même démonstration. Dans sa forme et dans son organisation spatiale, l'image a le pouvoir de mettre en évidence des traits importants (sutures des os, etc.). Elle constitue une démarche active de construction d'un argument, elle est un élément dans une *stratégie de la preuve*. Ainsi, l'image va au-delà du simple visible qu'il s'agirait de reproduire. Elle s'émancipe de la problématique de la ressemblance au réel ¹⁰⁷.

Buffon s'est montré attentif à cette particularité de l'illustration qui, considérée par rapport à l'observation, « comprend le risque d'un écart » caractérisé par « les imperfections liées à l'observation elle-même », de même que par « l'opération de traduction de l'observé en gravé ¹⁰⁸ ». Les fonctions épistémologiques de la gravure vont au-delà :

L'illustration zoologique doit donc être pensée comme un processus par lequel les planches permettent d'« *imaging the unseen* », c'est-à-dire à la fois d'imaginer et d'imager, de mettre en image ce qu'on ne peut pas voir. Tous ces éléments nous indiquent assez que voir est une

¹⁰⁴ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 28.

¹⁰⁵ Thierry Hoquet, *Buffon illustré. Les gravures de l'Histoire naturelle (1749-1767)*, 2007, p. 57.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 66.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 68 [nous soulignons].

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 69.

activité et non un simple enregistrement passif. Par là, l'image, dont on a vu qu'elle est récréation, est également récréation ¹⁰⁹.

Buffon nous a semblé particulièrement sensible à ce que la gravure, dont une des fonctions est de « rendre présent » un objet et donc d'inscrire dans la réalité le produit d'une observation singulière, peut aussi soutenir l'imagination de l'observateur ¹¹⁰. Si « l'histoire naturelle [...] doit [...] entreprendre un travail critique sur ses sources, pour déterminer, parmi les témoignages, lesquels sont dignes de foi ¹¹¹ », alors Buffon remplit exactement son mandat : il propose de revisiter la faune dans ses « tableaux d'histoire », grâce au génie scientifique qui orchestre la bonne marche de l'*ars iudicandi*, afin que l'histoire naturelle devienne une science débarrassée de ses mythes. Le goût pour l'étrange va se dissiper au rythme où seront démasqués tout ceux qui ont imaginé sans discipline.

Cela dit, ce sont bien les « tableaux d'histoire » qui contiennent, au cœur de l'entreprise philosophique et savante de Buffon, un certain « type » d'imaginaire qui participe des sciences comme des belles-lettres. Afin de bien cerner cet imaginaire, il faut s'intéresser aux termes dans lesquels Buffon pense l'imagination. Ensuite, nous serons en mesure de comprendre, dans le prochain chapitre, les liens étroits qui la relie au génie scientifique. À la fois « rejeton » de l'imagination dans l'*ars inveniendi*, le génie scientifique va ensuite contribuer, par une sorte de rétrocontrôle, à discipliner sa génitrice, en fixant les balises qui délimitent le cadre de l'*ars iudicandi*, à l'intérieur duquel la méthode peut opérer et conduire à la découverte.

La conception de l'imagination chez Buffon

Benoît De Baere a déjà dépouillé le premier volume de l'*Histoire naturelle* — c'est-à-dire le « Premier discours », le « Second discours » et les « Preuves de la théorie de la Terre » —, de même que les « Époques de la nature », pour constater que Buffon emploie

¹⁰⁹ *Id.* Voir à ce sujet Barbara Maria Stafford, *Body Criticism : Imaging the Unseen in Enlightenment Art and Medicine*, 1991.

¹¹⁰ Voir par exemple notre section « Imaginer le cinquième ongle de l'opossum » (*infra* p. 584 *sq.*), qui renvoie plus précisément à la gravure du « grand Philandre oriental » dans le *Thesaurus* d'Albertus Seba, que nous avons reproduite à la figure 66 c, *infra*, p. 588.

¹¹¹ Thierry Hoquet, *Buffon illustré, op. cit.*, p. 69.

les mots *imaginer* et *imagination* surtout pour « introduire... des erreurs ¹¹² ». Par exemple, Buffon affirme :

Nous sommes naturellement portés à *imaginer* en tout une espèce d'ordre & d'uniformité, & quand on n'examine que légèrement les ouvrages de la Nature, il paroît à cette première vûe, qu'elle a toujours travaillé sur un même plan : comme nous ne connoissons nous-mêmes qu'une voie pour arriver à un but, nous nous persuadons que la Nature fait & opère tout par les mêmes moyens & par des opérations semblables ; *cette manière de penser a fait imaginer une infinité de faux rapports entre les productions naturelles* ¹¹³.

Dans le même ordre d'idées, Buffon dénonce la « foible imagination ¹¹⁴ » de l'homme qui tente de mesurer les forces de la nature ; il reproche à ses prédécesseurs de n'avoir le plus souvent laissé que « la fable de leur imagination ¹¹⁵ » plutôt qu'une véritable œuvre de science. Le naturaliste montbardois sera tout aussi incisif dans certains exemples particuliers : il critique de manière très violente le « Docteur Lister, d'ailleurs bon Observateur ¹¹⁶ » qui a donné « cette *ridicule imagination* pour cause des vents » voulant que « toutes les plantes font un peu comme le tournesol » et qu'elles « respirent toujours du côté du soleil ¹¹⁷ ». Il s'agit d'un cas éloquent où Buffon concède à Lister cette qualité que tout naturaliste doit posséder *d'abord* (celle de bien observer), mais où il lui reproche, implicitement croyons-nous, de manquer du génie indispensable pour manipuler adéquatement les instruments des deux derniers ensembles de l'*inventio* — la médiation et l'invention —, ce qui lui permettrait de « bien » imaginer l'hypothèse phyto-éolienne. Quoiqu'il en soit, Buffon semble de prime abord s'en tenir à la conviction qu'il est « plus aisé d'imaginer un système que de donner une théorie ¹¹⁸ ». Dans l'*Histoire des quadrupèdes*, il s'élève contre les auteurs de récits de voyage et les naturalistes qui, à l'instar du théologien

¹¹² Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon, op. cit.*, p. 156. Observation fort juste à laquelle nous ajouterions, en ce qui a trait aux descriptions animalières : ou pour relever les erreurs... des autres qui ont « mal » imaginé ou encore proposé de « mauvaises » analogies.

¹¹³ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 9-10 [nous soulignons].

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 9.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 52.

¹¹⁶ Buffon, « Preuves de la théorie de la Terre », *HN*, I, 1749, p. 465. Martin Lister (1638-1712), naturaliste britannique qui fit paraître de nombreux articles d'histoire naturelle et de médecine dans les *Philosophical Transactions*. Parmi ses œuvres principales, il convient de citer son *Historiae animalium Angliae* (Londres, John Martyn, 1678), que Buffon ne devait pas tenir en très haute estime car il n'en fait aucune mention dans toute l'*Histoire des quadrupèdes*. Par ailleurs, les renvois aux écrits de Lister dans l'*Histoire naturelle des oiseaux* et dans l'*Histoire naturelle des minéraux* se comptent respectivement chacun sur les doigts des deux mains.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 466 [nous soulignons]. Buffon renvoie précisément au n° 156 des *Transactions philosophiques*.

¹¹⁸ Buffon, « Preuves de la théorie de la Terre », *HN*, I, 1749, p. 66.

anglais Thomas Burnet (1635-1715) dans son essai visant l'explication géologique du globe terrestre (*Telluris theoria sacra*, Londres, 1680), ont proposé « un roman bien écrit, & un livre qu'on peut lire pour s'amuser, mais qu'on ne doit pas consulter pour s'instruire », et qui ont, comme lui, « tout tiré de [leur] imagination qui, comme l'on sçait, sert volontiers aux dépends de la vérité ¹¹⁹».

La méfiance avec laquelle Buffon aborde l'imagination s'ancre dans une longue tradition ¹²⁰. Pascal avait décrit l'imagination comme « cette partie dominante dans l'homme, cette maîtresse d'erreur et de fausseté », cette « superbe puissance ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et à la dominer » et qui a comme principal inconvénient de marquer « du même caractère le vrai et le faux ¹²¹ ». Prolongeant la conception pascalienne qui en avait fait une « faculté trompeuse qui semble nous être donnée exprès pour nous induire à une erreur nécessaire ¹²² », Voltaire avait remis à la mode la connotation malebranchiste de cette « folle du logis ¹²³ » dont il fallait de méfier. Le parallèle avec

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 182.

¹²⁰ En effet, depuis *La République* de Platon, l'imagination (ou représentation) a souvent été identifiée comme la dernière des quatre « états mentaux de l'âme » : « l'intellection, pour la section supérieure, la pensée, pour la deuxième, [...] la croyance [pour] la troisième, et [pour] la dernière celui de représentation ». Rangés dans cet ordre, on attribuera plus ou moins d'évidence à ces états, selon que leurs objets « participent à la vérité » (Platon, *La République*, 2002, livre VI, § 511d-511e, p. 357).

¹²¹ Blaise Pascal, *Pensées*, 1977, vol. I, fragment 41 [Imagination], p. 76.

¹²² *Ibid.*, p. 79-80. En effet, pour Pascal — ce ne sera pas différent chez Malebranche — l'homme est « un sujet plein d'erreur naturelle, et ineffaçable sans la grâce. Rien ne lui montre la vérité. Tout l'abuse. [...] les sens abusent la raison par de fausses apparences, et cette même piperie qu'ils apportent à l'âme, ils la reçoivent d'elle en retour » (*ibid.*, p. 81). On retrouve un passage similaire chez Montaigne : « Cette mesme piperie que les sens apportent à nostre entendement, ils la reçoivent à leur tour. Nostre ame par fois s'en revanche de mesme ; ils mentent et se trompent à l'envy » (*Les Essais*, 1965 [texte de 1595], livre II, chapitre XII, p. 595).

¹²³ Voltaire, article « Apparition », *Dictionnaire philosophique*, dans *Œuvres complètes de Voltaire*, 1817, tome VII, p. 316 [souligné dans le texte] : « [...] défions-nous des écarts de l'imagination, que Mallebranche appelait *la folle du logis* ». Avec son ironie caractéristique, Voltaire constate que ce n'est « point une chose rare qu'une personne vivement émue, voie ce qui n'est point ». Il donne comme exemples de ces « imaginations échauffées », de ces « inflammations de notre cerveau » (*ibid.*, p. 314), tous ceux qui croient avoir eu une communication intime avec Dieu, et cite le cas célèbre rapporté par Bossuet dans *l'Oraison funèbre de la princesse palatine*. Voltaire commente ainsi le rêve de cette dernière dont les visions auraient été produites par la seule imagination : « Elle vit une poule qui courait après un de ses poussins qu'un chien tenait dans sa gueule. La princesse palatine arrache le petit poulet au chien ; une voix lui crie : “Rendez-lui son poulet ; si vous le privez de son manger, il fera mauvaise garde.” — “Non, s'écria la princesse, je ne le rendrai jamais.” Le poulet était l'âme d'Anne de Gonzague, princesse palatine ; la poule était l'église ; le chien était le diable. Anne de Gonzague, qui ne devait jamais rendre le poulet au chien, était la grâce efficace » (*ibid.*, p. 315). Dans le même ordre d'idées, Mme Du Deffand écrira à Voltaire : « Je suis bien de votre avis : *Pour dire d'excellentes choses, il faut laisser courir son imagination, cette folle du logis a presque toujours de beaux éclairs* ; mais ne loge pas qui veut cette folle » (Marie Du Deffand, « Lettre n° 85

Malebranche (1638-1715) est intéressant dans la mesure où l'Oratorien reprend et développe les idées de Descartes sur l'*Homo duplex* conçu comme association d'une âme purement spirituelle et d'un corps purement mécanique, doté d'un cerveau dans lequel l'imagination risque d'entraîner une grande confusion dans les pensées et les raisonnements ¹²⁴. De manière similaire, Buffon propose qu'il existe un premier « type » d'imagination qui s'avère « un principe qui dépend uniquement des organes corporels, & qui nous est commun avec les animaux ¹²⁵ ». C'est ce premier « type » d'imagination « matérielle » dont il faut se méfier car elle se résume à une

action tumultueuse & forcée qui s'excite au dedans de nous-mêmes par les objets analogues ou contraires à nos appétits ; c'est cette impression vive et profonde des images de ces objets, qui malgré nous se renouvelle à tout instant, & nous contraint d'agir comme les animaux, sans réflexion, sans délibération ; cette représentation des objets, plus active encore que leur présence, exagère tout, falsifie tout ¹²⁶.

Cette description rappelle évidemment la définition essentiellement matérielle que Malebranche avait réservée à l'imagination qu'il considérait avant tout comme un « mouvement désordonné des esprits animaux ¹²⁷ », sous la dépendance de l'organisation corporelle du cerveau, susceptible d'induire tout commentateur en erreur :

Tout cela leur [les commentateurs] arrive, à cause que les traces, que les objets de leur préoccupation ont imprimées dans les fibres de leur cerveau, sont si profondes qu'elles demeurent toujours entr'ouvertes ; et que les esprits animaux y passant continuellement, les entretiennent toujours sans leur permettre de se fermer. De sorte que l'âme étant contrainte d'avoir toujours les pensées qui sont liées avec ces traces, *elle en devient comme esclave* ; et elle est toujours troublée et inquiétée, lors même que connaissant son égarement, elle veut

[15 novembre 1773] », *Lettres à Voltaire*, 1994, p. 181 [souligné dans le texte]. Il s'agit selon nous d'une autre manière de dire qu'il faut avoir du génie pour « discipliner » cette « folle du logis ».

¹²⁴ Pour une synthèse éclairante sur la conception malebranchiste de l'imagination, voir l'essai de Michel Philippon, « Malebranche : un étrange cartésien », dans Nicolas de Malebranche, *De l'imagination. (De la Recherche de la vérité, livre II, parties II et III)*, 2006, p. 9-31.

¹²⁵ Buffon, « Discours sur la nature des Animaux, *HN*, IV, 1753, p. 69.

¹²⁶ *Id.*

¹²⁷ Michel Philippon, « Malebranche : un étrange cartésien », *art. cit.*, p. 20. L'allusion aux « esprits animaux » de Descartes est transparente. Buffon parlera, dans le même esprit, des « ébranlemens » : « Le sens intérieur matériel reçoit également toutes les impressions que chacun des sens extérieurs lui transmet : ces impressions viennent de l'action des objets, elles ne font que passer par les sens extérieurs, & ne produisent dans ces sens qu'un ébranlement très-peu durable, & pour ainsi dire, instantané ; mais elles s'arrêtent sur le sens intérieur, & produisent dans le cerveau, qui en est l'organe, des *ébranlemens* durables et distincts (« De la nature des Animaux, *HN*, IV, 1753, p. 34 [nous soulignons]).

tâcher d'y remédier. Ainsi elle est *continuellement en danger de tomber dans un très grand nombre d'erreurs*¹²⁸.

Ces « lien naturels, qui nous sont communs avec les bêtes, [et qui] consistent dans une certaine disposition du cerveau qu'ont tous les hommes¹²⁹ », sont, selon Malebranche, sous la dépendance de deux facteurs : l'un, passif ou réceptif, qui se résume aux fibres du cerveau, et l'autre actif, qui dépend du mouvement des esprits animaux. Comme l'a bien résumé Michel Philippon :

Malebranche peut prendre une analogie chez les plus communs de nos artisans. Quand on réalise une gravure, il faut considérer d'une part le burin (qui l'analogie des esprits) et d'autre part la plaque de cuivre qui l'analogie du cerveau. [...] Selon les individus, les esprits seront plus ou moins puissants, la surface à graver plus ou moins lisse, plus ou moins résistante¹³⁰.

On voit clairement les liens qui se tissent, dans la pensée malebranchiste, entre imagination trompeuse et mémoire défaillante, notamment lorsqu'il commente les Anciens « plutôt des Historiens, que de véritables Philosophes » qui ont pratiqué « une science de mémoire, et non une science d'esprit¹³¹ ». Il y a donc chez Malebranche « deux différentes manières de lire les Auteurs : l'une bonne et très utile, et l'autre fort inutile et même dangereuse¹³² ». La première est sous l'emprise de l'imagination trompeuse et de la mémoire défaillante, alors que la seconde est encadrée par le jugement. D'une certaine manière, le « Buffon lecteur »

¹²⁸ Nicolas Malebranche, *De l'imagination, op. cit.*, [*De la Recherche de la vérité*, livre II partie II, chapitre VI], p. 77.

¹²⁹ *Ibid.*, [*De la Recherche de la vérité*, livre II, partie III, chapitre I], p. 94.

¹³⁰ Michel Philippon, « Malebranche : un étrange cartésien », *art. cit.*, p. 24. Diderot écrit de manière similaire, à propos de la mémoire : « Pour expliquer le mécanisme de la mémoire il faut regarder la substance molle du cerveau *comme une masse d'une cire sensible et vivante*, mais susceptible de toutes sortes de formes, n'en perdant aucune de celles qu'elle a reçues, et en recevant sans cesse de nouvelles qu'elle garde. [...] Chaque sens a son caractère et son *burin* » (*Éléments de physiologie*, dans *Œuvres complètes*, 1987, t. XVII, p. 470-471 [nous soulignons]).

¹³¹ Nicolas Malebranche, *De l'imagination, op. cit.*, [*De la Recherche de la vérité*, livre II partie II, chapitre IV], p. 58. Ces idées se retrouvaient dans la troisième *Regula* de Descartes où il est écrit que celui qui apprend en lisant les ouvrages des Anciens fait moins de la philosophie que de l'histoire : « car jamais [...] nous ne deviendrons mathématiciens, même en connaissant par cœur toutes les démonstrations des autres, si notre esprit n'est pas en même temps capable de résoudre n'importe quel problème ; et nous ne deviendrons jamais philosophes, si nous avons lu tous les raisonnements de Platon et d'Aristote, et que nous sommes incapables de porter un jugement assuré sur les sujets qu'on nous propose ; dans ce cas, en effet, ce ne sont point les sciences que nous aurions apprises, semble-t-il, mais de l'histoire » (« Règle III », *Règles pour la direction de l'esprit, op. cit.*, p. 84).

¹³² Nicolas Malebranche, *De l'imagination, op. cit.*, [*De la Recherche de la vérité*, livre II partie II, chapitre IV], p. 58.

à la « vûe courte » ne procédera pas autrement dans les descriptions animalières, lorsque son génie prend en charge l'*ars iudicandi*. D'autant plus que, selon Malebranche :

Il y a sans doute infiniment plus de plaisir et plus d'honneur à se conduire par ses propres yeux, que par ceux des autres ; et un homme qui a de bons yeux ne s'avisait jamais de les fermer, ou de se les arracher, dans l'espérance d'avoir un conducteur. Cependant l'usage de l'esprit est à l'usage des yeux, ce que l'esprit est aux yeux, et de même que l'esprit est infiniment au-dessus des yeux, l'usage de l'esprit est accompagné de satisfactions bien plus solides, et qui le contentent bien autrement, que la lumière et les couleurs ne contentent la vue. Les hommes toutefois se servent toujours de leurs yeux pour se conduire, et ils ne se servent presque jamais de leur esprit pour découvrir la vérité ¹³³.

Voir avec les « yeux de l'esprit », en sachant discipliner son imagination : voilà ce qui semble rapprocher l'auteur de la *Recherche de la vérité* et celui de l'*Histoire des quadrupèdes*.

Mais ici s'arrête toute comparaison entre les conceptions malebranchiste et buffonienne de l'imagination. En effet, les motivations profondes de Buffon ne peuvent se comparer à celles d'un Malebranche qui, en tentant l'improbable synthèse entre inspiration religieuse augustinienne et science mécaniste cartésienne, référait « directement les dangers de l'imagination au péché originel ¹³⁴ ». En effet, Buffon est plus près d'un Descartes — qui avait soigneusement distingué, d'une part, la philosophie comme usage profane d'une raison naturelle, et d'autre part la foi, lumière surnaturelle différente des forces de notre esprit — que d'un Malebranche pour qui la réflexion philosophique ne peut être complète indépendamment de la religion révélée ¹³⁵. De plus, si l'imagination est, pour Malebranche, essentiellement mauvaise, une « mégère non apprivoisée, non apprivoisable », ou encore une « “servante maîtresse” ¹³⁶ », c'est qu'il s'est produit une inversion hiérarchique de

¹³³ *Ibid.*, [De la Recherche de la vérité, livre II partie II, chapitre III], p. 53-54.

¹³⁴ Michel Philippon, « Malebranche : un étrange cartésien », *art. cit.*, p. 9. Pour faire vite, résumons, avec Philippon, l'essentiel de cette conception : « Mais l'homme, surtout depuis le péché, est inquiet, agité, préoccupé de mille imaginations diverses. Les sens, l'imagination et les passions sont précisément ce qui nous empêche de refléter le Verbe. Nous ne sommes pas neutres, mais fourmillants d'idées fausses et de volitions perverses. [...] Le penseur [...] doit vivre dans le calme, dans le recueillement, et, pour cela, recourir à la prière. Il doit chasser non seulement les fausses opinions, les préjugés, mais aussi toutes les représentations (imaginaires) et mouvement (passions) qui parasitent la réception » (*ibid.*, p. 17).

¹³⁵ Tout comme Descartes distinguait les vérités de la raison — objets du philosophe — et celles de la religion — objets du prêtre —, la science de Buffon se passe de Dieu. Tout le contraire d'un Malebranche, pour qui la « philosophie chrétienne » — formule qui a toutes les caractéristiques d'un oxymore puisqu'elle conjoint exercice de la raison naturelle et soumission à la Révélation — doit intégrer et unifier les deux dimensions.

¹³⁶ Michel Philippon, « Malebranche : un étrange cartésien », *art. cit.*, p. 26.

l'ordre qui prévalait avant le péché originel. Autrement dit, le ver est dans le fruit et « la théodicée de Malebranche est celle d'un homme qui s'est brouillé avec la Vérité, et qui a le plus grand mal à se raccommode¹³⁷ ». Aucune réforme n'est possible et même le scientifique se trouve en quelque sorte condamné à « une contemplation rendue presque impossible par le tintamarre des sens, de l'imagination et des passions (qui constituent une sorte de trinité maudite)¹³⁸ ». Il y a donc chez Malebranche une certaine « passivité contemplative » qui implique que « la vérité n'est pas à conquérir » mais plutôt « à accepter docilement¹³⁹ ». Tout le contraire donc du naturaliste qui tente de « s'élever à quelque chose de plus grand ». En considérant que l'imagination est plutôt une « mégère apprivoisable » si elle est « disciplinée » par le jugement et la force du génie — et non plus sous l'unique dépendance du Verbe —, Buffon ne se distancie pas seulement de Malebranche, mais il propose une conception « positive » de l'imagination, qui témoigne d'une indéniable originalité dans la pensée des Lumières.

Par exemple, la posture de Condillac traduit bien la connotation négative que plusieurs philosophes des Lumières attribuent à l'imagination. Dans le chapitre V du *Traité des systèmes* (1749), intitulé « Troisième exemple. De l'origine et des progrès de la divination », le philosophe insiste sur les ravages causés par ceux qui se proposent de lier l'imagination à l'espoir ou à la peur dans le but de renforcer la superstition et la divination :

Tel est le système de la divination des astrologues, des magiciens, des interprètes de songes, des augures, des aruspices, etc. Si l'on pouvait suivre tous ceux qui ont écrit pour établir ces extravagances, on les verroit tous partir du même point, et s'en écarter, suivant que chacun est guidé par son imagination¹⁴⁰.

Il faut préciser que Condillac se montre impitoyable envers l'imagination qu'il associe invariablement à une méthode qui « éloigne¹⁴¹ » de la vérité. Les « hypothèses de physique » sont « dangereuses si on ne les fait pas avec beaucoup de précautions » et il s'avère le plus souvent « impossible d'en imaginer qui soient raisonnables¹⁴² ». Les

¹³⁷ *Ibid.*, p. 35.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 34.

¹³⁹ Maurice Blondel, « L'anti-cartésianisme de Malebranche », *Dialogues avec les philosophes*, 1966, p. 79 et 81.

¹⁴⁰ Étienne Bonnot de Condillac, *Traité des systèmes*, 1991, p. 54.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 210.

¹⁴² *Ibid.*, p. 220.

hypothèses, forgées par l'imagination, sont alors généralement considérées comme des « proverbes de philosophes ¹⁴³ » :

Qu'on ne dise pas que les choses que nous observons suffisent pour faire imaginer celles qu'il ne nous est pas possible d'observer ; que, combinant les unes avec les autres, nous pourrions en imaginer encore de nouvelles ; et que, remontant de la sorte de causes en causes, nous pourrions deviner et expliquer tous les phénomènes, quoique l'expérience n'en fasse connoître qu'un petit nombre. Il n'y aurait rien de solide dans un pareil système, les principes varieraient au gré de l'imagination de chaque philosophe, et personne de pourroit s'assurer d'avoir rencontré la vérité ¹⁴⁴.

À la lecture de ces derniers propos, nous pouvons mesurer, la profonde divergence des méthode buffonienne et condillacienne. L'auteur du *Traité des systèmes* va même plus loin en déniait tout pouvoir heuristique à l'analogie tant prisée par Buffon :

D'ailleurs, quand les choses sont telles que nous ne pouvons pas observer, l'imagination ne sauroit rien faire de mieux que de nous les représenter sur le modèle de ce que nous observons. Or, comment nous assurer que les principes que nous imaginerions, sont ceux-mêmes de la nature ? [...] Il n'y point d'analogie qui puisse nous faire deviner ses secrets ¹⁴⁵.

Condillac ne cède aucune légitimité scientifique à l'imagination qui « voit tout ce qui lui plaît, et ne voit rien de plus ¹⁴⁶ ». Alors, à la question « Faut-il bannir de la physique toutes les hypothèses ? », il répond : « Non, sans doute : mais il y auroit peu de sagesse à les adopter sans choix ; et on doit se méfier sur-tout des plus *ingénieuses*. Car ce qui est *ingénieux*, n'est pas simple ; et certainement la vérité est simple ¹⁴⁷ ». S'il concède qu'on ne doit pas « interdire l'usage des hypothèses aux esprits assez vifs pour devancer quelques fois l'expérience ¹⁴⁸ », sa méfiance à l'égard de l'imagination le portera à conclure que les esprits où l'imagination domine « sont peu propres aux recherches philosophiques ¹⁴⁹ ». Comme nous le verrons dans le prochain chapitre ¹⁵⁰, il ira même — contrairement à la majorité des philosophes des Lumières — jusqu'à disjoindre imagination et génie, insistant inlassablement sur la nécessité de discipliner la première grâce à l'analyse qui « décompose

¹⁴³ *Ibid.*, p. 215.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 220-221.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 221.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 222.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 225-226 [nous soulignons].

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 234.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 239.

¹⁵⁰ Voir *infra*, p. 243 *sq.*

les choses, et démêle tout ce que l'imagination y suppose sans fondement ¹⁵¹». Or, s'il se concentre presque uniquement sur le processus de l'*ars iudicandi*, Condillac exprime bien la possibilité d'un équilibre souhaitable avec l'*ars inveniendi* ; seulement, dans la méthode condillacienne, l'imagination se voit confinée à une fonction limitée à l'agrément. Il n'empêche : nous avons cru retrouver dans certains passages du *Traité des systèmes* toutes les caractéristiques du naturaliste suivant une méthode où le génie scientifique orchestre l'*ars iudicandi* et vient discipliner les hypothèses issues de l'imagination :

Par l'excès ou par le défaut de l'imagination, l'intelligence est donc très-imparfaite. Afin qu'il ne lui manque rien, il faut que l'imagination et l'analyse se tempère mutuellement, et se cèdent suivant les circonstances. L'imagination doit fournir au philosophe des agréments, sans rien ôter à la justesse ; et l'analyse donner de la justesse au poète, sans rien ôter à l'agrément. Un homme où ces deux opérations seroient d'accord, pourroit réunir les talents les plus opposés ¹⁵².

Si Condillac ne devait évidemment pas songer à Buffon comme parangon du génie scientifique, sa posture à l'égard du recours à l'imagination dans la philosophie ou la science, quoique extrême, traduit assez fidèlement l'esprit du temps ¹⁵³.

Quelques voix discordantes s'élèvent toutefois pour assigner une nouvelle connotation plus « positive » à l'imagination, non seulement dans les arts, mais aussi en philosophie. L'originalité de Buffon est d'avoir partagé sur ce point avec Voltaire une double partition de l'imagination ¹⁵⁴. Pour Buffon, à un premier « type » d'imagination — celui que nous partageons avec les animaux —, s'oppose un second « type » dont pourra bénéficier celui qui a entrepris de revisiter la faune : il s'agit d'une « faculté de l'ame », plus précisément « la puissance que nous avons de comparer les images avec des idées, de donner des couleurs à nos pensées, de représenter & d'agrandir nos sensations, de peindre le sentiment, en un mot de saisir vivement les circonstances et de voir nettement les

¹⁵¹ Étienne Bonnot de Condillac, *Traité des systèmes*, *op. cit.*, p. 239.

¹⁵² *Ibid.*, p. 240.

¹⁵³ Sur la méfiance générale des théologiens, philosophes et savants des Lumières à l'égard de l'imagination, voir Lorraine Daston et Katharine Park, *Wonders and the Order of Nature. 1150-1750*, 2001, p. 334.

¹⁵⁴ Voltaire propose une « *imagination passive* », commune aux hommes et aux animaux, « qui consiste à retenir une simple impression des objets » et une « *imagination active* », exclusive à l'être humain, qui « arrange ces images reçues, & les combine en mille manières ». L'*imagination active* « joint la réflexion, la combinaison à la mémoire » et « rapproche plusieurs objets distants, [...] les compose & les change » (article « Imagination, Imaginer (*Logique, Métaphys. Litterat. & Beaux-Arts*) », *Encyclopédie op. cit.*, 1765, t. VIII, p. 561 [souligné dans le texte]).

rapports éloignés des objets que nous considérons ¹⁵⁵». Contrairement à Malebranche qui faisait dépendre les principes actif (les esprits animaux) et passif (les fibres du cerveau) de la seule nature matérielle de l'homme, Voltaire et Buffon considèrent plutôt que la part active, créatrice, bénéfique de l'imagination se « situe » dans l'âme, exclusive à l'homme.

Cette adéquation de pensée entre Voltaire et Buffon nous aidera à poursuivre notre réflexion. Tout d'abord, Voltaire propose d'emblée que la « faculté » d'imaginer — « le pouvoir que chaque être sensible éprouve en soi de se représenter dans son esprit les choses sensibles » — dépend de « la mémoire ¹⁵⁶». Nous voyons donc se dessiner le parallèle entre les deux « sortes » de mémoire proposées par Buffon et les deux « types » d'imagination susmentionnés. Pour Voltaire, la « réminiscence » animale, qui dépend du « sens intérieur » matériel, appelle ainsi l'imagination « passive, indépendante de la réflexion, [...] source de nos passions & de nos erreurs ¹⁵⁷», tandis que Buffon en fait « l'ennemie de notre ame, [...] la source de l'illusion, la mère des passions qui nous maîtrisent, nous emportent malgré les efforts de la raison, & nous rendent le malheureux théâtre d'un combat continuel, où nous sommes presque toujours vaincus ¹⁵⁸». Mais c'est dans leur conclusion presque identique concernant l'imagination « active » que réside la richesse heuristique du parallélisme entre la pensée du seigneur de Montbard et celle du patriarche de Ferney. En effet, dans un saisissant effet de miroir, Voltaire affirme, d'une part :

si vous proposez à cent personnes également ignorantes d'*imaginer* telle machine nouvelle, il y en aura quatre-vingt-dix-neuf qui n'*imagineront* rien malgré leurs efforts. Si la centième

¹⁵⁵ Buffon, « Discours sur la nature des Animaux, *HN*, IV, 1753, p. 68-69.

¹⁵⁶ Voltaire, article « Imagination, Imaginer (*Logique, Métaphys. Litterat. & Beaux-Arts.* »), *art. cit.*, p. 561.

¹⁵⁷ *Id.* Il ne fait aucun doute pour Voltaire que c'est cette imagination passive qui « répandit tant de maladie de l'esprit, en faisant *imaginer* à des cervelles foibles fortement frappées, que leurs corps étoient changés en d'autres corps. Cette « espece d'*imagination* servile, partage du peuple ignorant, a été l'instrument dont l'*imagination* forte de certains hommes s'est servie pour dominer » [souligné dans le texte]. On retrouve la même logique chez Malebranche (*De l'imagination, op. cit.*, [*De la Recherche de la vérité*, livre II, partie III], p. 93-150) : « De la communication contagieuse des imaginations fortes ». Si Buffon n'insiste pas sur ce concept de contagion, il s'efforcera, dans sa pratique des descriptions animalières, de condamner sans ménagement ses prédécesseurs affectés par ce que Malebranche avait nommé « la communication dangereuse des imaginations fortes » (*ibid.*, p. 94), à la source de tant d'erreurs chez les naturalistes de l'Antiquité, de la Renaissance et de l'Âge classique. Voir notre section intitulée « De l'érudition au vice du recopiage », *infra*, p. 389 *sq.*

¹⁵⁸ Buffon, « Discours sur la nature des Animaux, *HN*, IV, 1753, p. 69.

imagine quelque chose, n'est-il pas évident que c'est un don particulier qu'elle a reçu ? c'est ce don qu'on appelle *génie* ¹⁵⁹.

D'autre part, Buffon élabore sur ce « type » d'imagination — « cette puissance de notre ame » qui « en est même la qualité la plus brillante & la plus active » —, pour conclure sans équivoque : « c'est l'esprit supérieur, *c'est le génie* ¹⁶⁰».

Voilà donc que se tissent les liens nécessaires entre les éléments essentiels de la chaîne qui forme l'*ars inveniendi* : mémoire, imagination et génie, facultés de l'entendement qui opèrent à l'intérieur d'un cadre formé par l'*ars iudicandi*. C'est ici Voltaire, plus explicite que Buffon, qui précise que « le vulgaire » appelle l'imagination « passive » — de même que la mémoire que nous partageons avec les animaux — « l'*ennemie du jugement* » ; au contraire, l'imagination « active » ne pourra « agir qu'avec un jugement profond ¹⁶¹ ». En d'autres termes, « cette *imagination active* a toujours besoin du jugement ; l'autre en est indépendante ¹⁶² ». Si la démonstration de Voltaire s'attarde surtout à expliquer que ce « don de la nature est *imagination d'invention* dans les arts, dans l'ordonnance d'un tableau, dans celle d'un poème ¹⁶³ », et que le travail d'un poète qui « crée ses personnages, leur donne des caractères, des passions [...] demande encore le jugement le plus profond, & en même temps le plus fin ¹⁶⁴ », il entr'ouvre également une porte du côté de la science en suggérant qu'« Archimède avoit au moins autant d'*imagination* qu'Homère ¹⁶⁵ ». Nous proposons que Buffon prend précisément le relais de

¹⁵⁹ Voltaire, article « Imagination, Imaginer (*Logique, Métaphys. Litterat. & Beaux-Arts.* », *art. cit.*, p. 561 [souligné dans le texte]. Dans le même esprit, Diderot écrit : « Mais entre dix mille hommes qui auront entendu le mugissement du Vésuve, qui auront senti trembler la terre sous leurs pas, et qui se seront sauvés devant le flot de la lave enflammée qui s'échappait des flancs entrouverts de la montagne ; [...] un seul à peine en saura faire une sublime description, parce que le sublime, soit en peinture, soit en poésie, soit en éloquence, ne naît pas toujours de l'exacte description des phénomènes, mais de l'émotion que le génie spectateur en aura éprouvée » (*Réfutation suivie de l'ouvrage d'Helvétius intitulé L'homme*, dans *Œuvres philosophiques*, 1998, p. 552).

¹⁶⁰ Buffon, « Discours sur la nature des Animaux, *HN*, IV, 1753, p. 69 [nous soulignons].

¹⁶¹ Voltaire, article « Imagination, Imaginer (*Logique, Métaphys. Litterat. & Beaux-Arts.* », *art. cit.*, p. 561 [souligné dans le texte].

¹⁶² *Ibid.*, p. 562-563 [souligné dans le texte].

¹⁶³ *Ibid.*, p. 561 [souligné dans le texte].

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 562.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 561 [souligné dans le texte].

Voltaire : à une « *imagination d'invention* dans les arts » correspondrait implicitement ce que les siècles suivants nommeront « l'imagination scientifique ¹⁶⁶ ».

Si Buffon n'a pas été un grand théoricien de l'imaginaire, nous ne croyons pas pervertir sa pensée en affirmant qu'il ait été profondément original en intégrant une conception « positive » de l'imagination à sa méthode scientifique. Dans cette optique, le verbe *imaginer* sert alors à introduire des hypothèses que le seigneur de Montbard juge tout à fait acceptables — qui répondent à tout le moins à ses critères théoriques de la certitude morale —, c'est-à-dire le plus souvent les siennes ! ¹⁶⁷ Évidemment, une telle position, qui s'oppose à la critique virulente qu'il réservera à ses prédécesseurs, est sanctionnée par la double définition que Buffon donne de l'imagination dans son « Discours sur la nature des Animaux ». Ce qui aurait pu paraître comme une attitude ambiguë envers l'imagination s'articule par rapport aux positions extrêmes qu'il adopte dans ses développements théoriques : elle est soit « passive » et conçue comme une faculté que nous partageons avec

¹⁶⁶ Nous employons cette expression en étant conscient de l'anachronisme. En effet, à la suite d'une recherche sur la base de données *Frantext*, nous n'avons recensé aucune occurrence de l'expression « imagination scientifique » avant que le docteur Alexis Carrel ne l'emploie en 1935. Commentant alors la situation déplorable du savant « moderne » qui ne peut plus trouver l'isolement et le silence tant accessibles jadis, l'auteur écrit : « Quels sont, par exemple, les facteurs qui déterminèrent, à l'époque de Périclès, l'apparition simultanée de tant de *génies* ? Un phénomène analogue se produisit au moment de la Renaissance. À quelle cause faut-il attribuer l'immense épanouissement, non seulement de l'intelligence, de l'*imagination scientifique*, et de l'intuition esthétique, mais aussi de la vigueur physique, de l'audace, et de l'esprit d'aventure de cette époque ? » (*L'homme, cet inconnu*, 1935, p. 58 [nous soulignons]). Dans ce contexte, nous avons considéré plus approprié d'étudier le « génie » que « l'imagination » scientifique. Cela dit, notre approche demeure semblable à celle de Gerald Holton qui s'est intéressé à l'« imagination scientifique » selon une étude « des concepts et des méthodes susceptibles d'enrichir notre appréhension de l'imagination mise en acte par les hommes de science lorsqu'ils font œuvre scientifique » (*L'imagination scientifique*, 1981, p. 7). Ce dernier ouvrage est la synthèse de deux autres en langue anglaise : *Thematic Origins of Scientific Thought : Kepler to Einstein*, 1973 et *The Scientific Imagination : Case Studies*, 1978. Soulignons de plus qu'il ne s'agit pas du même type d'approche privilégiée par Jean-Jacques Bridenne qui se propose plutôt d'étudier exclusivement l'imagination du « créateur littéraire, lorsqu'il "invente" en se réclamant de la Science » (*La littérature française d'imagination scientifique*, 1950). Pour une étude récente selon une approche similaire qui s'intéresse à la présence de la science dans les œuvres de fiction, voir la thèse récente de Joël Castonguay-Bélanger, *Les écarts de l'imagination. Pratiques et représentations de la science dans le roman au tournant des Lumières (1775-1810)*, 2007.

¹⁶⁷ Nous verrons plusieurs exemples tirés des descriptions animalières dans la deuxième partie de ce travail. Pour sa part, Benoît De Baere (*La pensée cosmogonique de Buffon, op. cit.*, p. 157) a relevé ces exemples provenant des « Preuves de la théorie de la Terre », *HN*, I, 1749 : « il est naturel d'imaginer que [...] » (p. 240), « il est assez naturel d'imaginer que [...] » (p. 364), « j'imagine que [...] » (p. 375 et 483), « j'imagine donc que [...] » (p. 488), « C'est ainsi, à ce que j'imagine [...] » (p. 426) ou encore « Les changemens qui nous sont connus depuis le temps des histoires ou des fables qui ont quelque chose d'historique [...] nous donnent lieu d'imaginer aisément ceux que des temps plus longs pourroient

les animaux, et peut alors devenir responsable de nos erreurs et de nos égarements, soit « active », c'est-à-dire « une caractéristique du génie ¹⁶⁸ », voire son équivalent. Si cette appréciation positive que Buffon donne de l'imagination participe de l'esthétique du génie, elle n'allait pas de soi lorsqu'un savant la proposait comme élément de sa méthode scientifique ¹⁶⁹. C'est précisément l'irruption de l'imagination dans certains segments de l'*Histoire naturelle* qui déclencha les critiques les plus virulentes.

La réception de l'*Histoire naturelle* : sus à l'imagination dans la science !

Avant de poursuivre avec notre analyse du génie — scientifique et artistique — nécessaire au naturaliste qui se propose de fabriquer une nouvelle *Histoire des quadrupèdes*, et même si l'essentiel de la deuxième partie de notre travail portera sur le « Buffon lecteur », il nous a semblé pertinent de rappeler quelques éléments concernant la réception de l'*Histoire naturelle* au XVIII^e siècle ¹⁷⁰, dans le prolongement des travaux que Jacques Roger a consacrés à l'histoire des idées ¹⁷¹.

amener » (p. 271) et « les changemens lents & peu considérables qui arrivent, ne nous donnent lieu d'en imaginer comme possibles d'autres de même espèce, mais plus grands & plus prompts » (p. 307).

¹⁶⁸ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon, op. cit.*, p. 158.

¹⁶⁹ Pour se convaincre de l'importance que Buffon accordait à l'imagination « active », il suffit de prendre acte de sa lettre envoyée à l'abbé Bexon, concernant l'article sur le paille-en-queue : « [...] c'est un de ceux que vous avez le mieux écrits, et je m'aperçois de plus en plus que chaque jour vous vous perfectionnez, et que la *belle imagination* ne vous abandonne guère » (Buffon, « Lettre CCCLXXIX à l'abbé Bexon » [Montbard, le 20 janvier 1780], *Correspondance générale, op. cit.*, t. II, p. 8 [nous soulignons]). Dans une note (2) à cette même lettre, Henri Nadault de Buffon insiste sur le prix que Buffon attachait à l'imagination, « à laquelle il donne la première place à la tête des facultés maîtresses de l'esprit ».

¹⁷⁰ Pour de plus amples informations, on pourra consulter avec profit le mémoire de DEA rédigé par Maëlle Levacher, sous la direction de Gerhardt Stenger, présenté à la Faculté des Lettres de Nantes : *La réception de l'Histoire naturelle de Buffon au 18^e siècle*, 2004. La même auteure est à compléter une thèse de doctorat sur la réception de l'*Histoire naturelle*, qui interrogera l'expression sensible et artistique de la connaissance de la nature au moment où science et littérature font l'épreuve du passage à la modernité. Pour un aperçu de ces recherches, on pourra se référer à la communication intitulée « Les ré-écritures humoristiques de l'*Histoire naturelle* de Buffon » que Mme Levacher a présentée dans le cadre du colloque international *L'héritage de Buffon - The Buffon legacy*, tenu à l'université de Bourgogne du 3 au 6 septembre 2007. Cette communication peut être écoutée intégralement sur le site Internet de la Maison des Sciences de l'Homme de Dijon au : http://mshdijon.u-bourgogne.fr/msh_cnrs/Multimedia/Textes_Contextes/2007-2008/Buffon/Atelier5_b.htm [page consultée le 11 mars 2008]. En résumé, cet examen de l'*Histoire naturelle* au miroir de ses parodies entraîne la conférencière à identifier trois grands ensembles diachroniques : la satire idéologique au XVIII^e siècle, les pastiches « sérieux » au XIX^e siècle et le registre ludique au XX^e siècle.

¹⁷¹ Jacques Roger, « Chapitre XIII. Un auteur célèbre et scandaleux », *Buffon. Un philosophe au Jardin du Roi*, 1989, p. 248-269.

Le Journal de Trévoux et les Nouvelles ecclésiastiques

Si Buffon s'était attiré les haines de tous bords chez ses collègues de l'Académie des sciences, bien peu osèrent contester publiquement ses hypothèses les plus hasardeuses ; le plus souvent, on se contentait de recourir à l'ironie pour condamner plutôt son style, inapproprié dans une œuvre de science. En fait, les trois premiers volumes avaient tout d'abord agi comme un révélateur des tensions qui s'exerçaient dans les milieux intellectuels en générant cette critique bipolaire : d'une part, le jésuite Guillaume François Berthier (1704-1782) qui, dans le *Journal de Trévoux*, annonça ce grand ouvrage avec forces éloges (à la fois pour la méthode d'observation et pour le style) et, d'autre part, les jansénistes *Nouvelles ecclésiastiques* qui n'avaient pas manqué de rapprocher Buffon des matérialistes et de l'accuser d'avoir proposé une théorie de la terre en contradiction avec la narration biblique. Berthier, dans ses comptes rendus des deux premiers volumes de l'*Histoire naturelle* publiés dans le *Journal de Trévoux*, se dit rempli d'admiration pour le naturaliste montbardois, cependant que les *Nouvelles ecclésiastiques*, qui se proposaient d'attaquer vigoureusement toute position jugée non conforme avec l'orthodoxie religieuse, taxèrent Buffon d'avoir sapé les fondements de la religion, non sans reprocher aux *Mémoires pour servir à l'histoire des sciences et des arts* d'avoir « osé louer un homme si dangereux ¹⁷² ».

En effet : le rédacteur en chef Berthier n'hésitera pas, dès septembre 1749, à saluer ce « grand Ouvrage ¹⁷³ » dont la méthode « mériterait d'être transportée de l'Histoire Naturelle à toutes les autres partie des Arts & des Sciences ¹⁷⁴ », notamment parce qu'elle rejette les « systèmes » construits a priori pour insister plutôt sur l'observation et « indiquer la route qui mène à la science ¹⁷⁵ ». Berthier est si convaincu que la méthode de Buffon

¹⁷² Il faut rappeler que, « souvent au XVIII^e siècle, [...] “athée” et “matérialiste” ne font qu'un » (John Pappas, « Buffon matérialiste ? Les critiques de Berthier, Feller et les *Nouvelles ecclésiastiques* », dans Béatrice Fink et Gerhardt Stenger (dirs.), *Être matérialiste à l'âge des Lumières. Mélanges offerts à Roland Desné*, 1999, p. 236.

¹⁷³ Guillaume François Berthier, *Journal de Trévoux ou Mémoires pour servir à l'histoire des sciences et des arts*, 1969 [septembre 1749], tome XLIX, p. 473 [p. 1853].

¹⁷⁴ *Ibid.*, [septembre 1749], tome XLIX, p. 474 [p. 1856].

¹⁷⁵ *Ibid.*, [septembre 1749], tome XLIX, p. 476 [p. 1862]. Parallèlement, soulignons une tendance similaire dans le séculier *Journal des sçavans* qui salue implicitement l'audace imaginative des auteurs de l'*Histoire naturelle* : « dans l'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui, & qui est en partie de M. de Buffon, & en partie

« nous apprend à chercher et à trouver la vérité dans l'étude des choses naturelles ¹⁷⁶ » qu'il ira même, dans le numéro d'octobre 1749, jusqu'à affirmer que le naturaliste « reconnoît l'autorité des Livres Saints, l'histoire de la Création, celle du déluge universel ¹⁷⁷ », mettant sur le compte d'un « jeu d'esprit [...] où M. de Buffon fait entrer beaucoup de connoissances & de sagacité ¹⁷⁸ » la divergence entre les « jours » inscrits dans la Genèse et les « périodes » proposées par le naturaliste montbardois. De plus, Berthier ne se privera pas de citer « avec complaisance les descriptions de M. de B. parcequ'elles sont claires, détaillées & bien écrites ¹⁷⁹ ». Le deuxième volume de l'*Histoire naturelle* sera recensé avec tout autant de bienveillance dans le numéro de mars 1750, notamment en ce qui a trait à l'immatérialité de l'âme qui distingue l'homme des bêtes — « c'est-à-dire, [l]es Ouvrages les plus parfaits du Créateur ¹⁸⁰ » — et qui amène Berthier à s'exclamer : « Voilà comme parle & juge une Philosophie sage & éclairée ¹⁸¹ ». En somme, Berthier loue Buffon tant pour son style que pour son apport à la découverte de nouvelles connaissances scientifiques : « On ne lira peut-être cet Ouvrage que pour apprendre des choses qu'on ne sçavait pas, ou pour en *désapprendre qu'on croyait sçavoir* : on pourrait le lire pour apprendre à écrire ¹⁸² ». « Désapprendre » les éléments erronément rapportés par les autres naturalistes à propos de la conformation ou du comportement des différentes espèces animales sera précisément une des tâches que le « Buffon lecteur » remplira avec la plus grande assiduité dans l'*Histoire des quadrupèdes*. Mais pour cela, il lui faudra le génie nécessaire et une certaine discipline — « cette sage circonspection » — pour ne pas « salir l'imagination » : « Il faudroit avoir le talent rare qu'a le célèbre Académicien de traiter des

de M. Daubenton, on porte ses vûes encore plus haut ; on ne s'y borne pas à nous donner des descriptions exactes, & à s'assurer de la vérité des faits ; partout on y ouvre des routes nouvelles pour perfectionner les différentes parties de la Physique ; & on nous y apprend à découvrir les rapports que les faits particuliers peuvent avoir avec les phénomènes de la nature » (*Le Journal des sçavans*, octobre 1749, p. 648).

¹⁷⁶ Guillaume François Berthier, *Journal de Trévoux*, *op. cit.*, [septembre 1749], tome XLIX, p. 478 [p. 1870].

¹⁷⁷ *Ibid.*, [octobre 1749], tome XLIX, p. 567 [p. 2232].

¹⁷⁸ *Ibid.*, [octobre 1749], tome XLIX, p. 570 [p. 2242-2243].

¹⁷⁹ *Ibid.*, [novembre 1749], tome XLIX, p. 603 [p. 2377].

¹⁸⁰ *Ibid.*, [mars 1750], tome L, p. 150 [p. 581].

¹⁸¹ *Ibid.*, [mars 1750], tome L, p. 151 [p. 585].

¹⁸² *Ibid.*, p. 153 [p. 595, nous soulignons].

matières délicates, & capables de *salir l'imagination*, avec cette retenue & *cette sage circonspection* qui détruit le sentiment & qui ne parle qu'à l'esprit ¹⁸³».

Les *Nouvelles ecclésiastiques* n'ont traité de l'*Histoire naturelle* que cinq mois après le premier compte rendu de Berthier dans le *Journal de Trévoux*, soit dans le numéro du 6 février 1750. L'article semble surtout viser « l'indulgence des jésuites devant cet "impie" tant admiré ¹⁸⁴ ». Bien déterminé à « faire connoître le venin » contenu dans les premiers volumes de l'*Histoire naturelle*, le journaliste anonyme invoque les « marques équivoques de catholicité ¹⁸⁵ » qui font suspecter Buffon de matérialisme, et il lui reproche d'avoir donné une théorie de la terre qui « contredit bien clairement le récit de Moïse ¹⁸⁶ ». La feuille du 13 février reprend la même accusation en précisant que Buffon « semble reconnoître l'autorité des Livres Sacrés, tandis qu'il les contredit formellement ¹⁸⁷ ». Les attaques des *Nouvelles ecclésiastiques* eurent leur effet et conduisirent au célèbre épisode de la condamnation de la Sorbonne et aux rétractations qui ouvriront le quatrième volume de l'*Histoire naturelle* (précédant immédiatement l'*Histoire des quadrupèdes*) ¹⁸⁸. Bien qu'il prenne acte de cette « espèce de rétractation », le journaliste janséniste se demande si le mal déjà fait pourra « empêcher les ravages effroyables que feront dans toute l'Europe des Livres si pernicieux et si répandus ¹⁸⁹ ».

¹⁸³ *Id.* [nous soulignons] Mentionnons que Berthier sera tout aussi élogieux à l'égard de Daubenton dans son compte rendu du troisième volume de l'*Histoire naturelle* qu'il conclut ainsi : « M. Daubenton a tous les talents nécessaires pour l'exécution de sa partie dans l'Histoire naturelle du Cabinet du Roi ; beaucoup de clarté & de précision dans ses récits, beaucoup de netteté dans l'expression, & une étude profonde & réfléchie des matières qu'il traite » (*ibid.*, [juin 1750], tome L, p. 329 [p. 1303]).

¹⁸⁴ John Pappas, « Buffon matérialiste ? », *art. cit.*, p. 239.

¹⁸⁵ [Anonyme], *Nouvelles ecclésiastiques*, [Lettre du 6 février 1750], p. 21.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 24.

¹⁸⁷ *Ibid.*, [Suite des nouvelles ecclésiastiques. Du 13 Février 1750], p. 26.

¹⁸⁸ Voulant échapper aux ennuis, Buffon dut signer un texte vraisemblablement préparé pour lui par la Sorbonne, dans lequel il précisait ne pas s'opposer au texte de la *Genèse*. Le naturaliste dut se rétracter et publier ses explications en tête de son ouvrage subséquent (*HN*, IV, 1753, p. v-xvi). Pour un résumé des démêlés que Buffon eut plus tard avec la Faculté de Théologie, on pourra consulter avec profit : Jean Stengers, « Buffon et la Sorbonne », dans Roland Mortier et Hervé Hasquin (dirs.), *Études sur le XVIII^e siècle*, 1974, p. 97-100. Voir aussi Jacques Roger, *Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIII^e siècle*, 1993, p. 704-705.

¹⁸⁹ [Anonyme], *Nouvelles ecclésiastiques*, [Du 23 janvier 1752], p. 13. À l'opposé, pour Berthier, les rétractations de Buffon seront plutôt « un gage de son orthodoxie » et « un exemple de soumission » (*Journal de Trévoux*, *op. cit.*, [décembre 1753], tome LIII, p. 708 [p. 2816-2817]). Selon John Pappas, on aurait tort de voir de la naïveté dans l'accueil favorable que Berthier fait à Buffon : le jésuite considère sincèrement le

Quoi qu'il en soit, c'est sur cet arrière-plan complexe, sous-tendu par une opposition de nature religieuse, que se forgera la critique plus « scientifique » de l'ouvrage de Buffon. Même que, du côté des jésuites, on avait noté l'importance de l'imagination et du génie dans l'évaluation que feront les commentateurs de l'*Histoire naturelle*. En effet, Berthier avait proposé, en réaction au quatrième volume de l'*Histoire naturelle*, que Buffon avait été en quelque sorte un croyant qui s'était passagèrement égaré : « En l'éloignant de Moïse, son *imagination* l'a égaré ; elle a exercé sur sa raison un empire dont il ne sauroit trop affranchir son *génie* ¹⁹⁰ ». Il reste que Berthier avait mieux saisi que la plupart de ses contemporains « la nécessité pour l'homme de science d'appliquer une méthode de recherches indépendante des formules théologiques ¹⁹¹ ». Quant aux savants qui s'attaquèrent aux trois premiers tomes de l'*Histoire naturelle*, ils prirent le relais de l'esprit qui se dégagait des *Nouvelles ecclésiastiques* afin de rendre compte des « faiblesses scientifiques de l'œuvre pour en ruiner le prestige philosophique et mieux défendre les orthodoxies ¹⁹² ». Ce qu'ils dénoncèrent, au-delà des accusations de matérialisme et d'impiété, c'était précisément l'irruption de l'imagination dans un ouvrage scientifique.

Les *Lettres à un Américain sur l'histoire naturelle*

Tout d'abord, considérons les trois tomes des *Lettres à un Américain sur l'histoire naturelle, générale et particulière de monsieur de Buffon*, ouvrage anonyme, supposément publié à Hambourg, sans nom d'éditeur, en 1751. Il a, dans les faits, été écrit par un autre naturaliste, l'Oratorien Joseph-Adrien Lelarge de Lignac (1710-1762), lui-même patronné par un des plus farouches opposants à Buffon, René-Antoine Ferchault, seigneur de Réaumur (1683-1757), célèbre entomologiste dont les *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes* (1734) ¹⁹³ lui avaient assuré une réputation enviable chez ses collègues de

naturaliste non pas comme un « impie qui se cache derrière les formules d'usage », mais plutôt comme « un croyant pratiquant » (« Buffon matérialiste ? », *art. cit.*, p. 241).

¹⁹⁰ Guillaume François Berthier, *Journal de Trévoux*, *op. cit.* [décembre 1753], tome LIII, p. 708 [p. 2817, nous soulignons]. Par ailleurs, Berthier clôt son long compte rendu en disant admirer « la beauté [du] génie » de Buffon (*ibid.*, [décembre 1753], tome LIII, p. 715 [p. 2846]).

¹⁹¹ John Pappas, « Buffon matérialiste ? », *art. cit.*, p. 246.

¹⁹² Jacques Roger, *Buffon. Un philosophe au Jardin du Roi*, *op. cit.*, p. 250.

¹⁹³ Jacques Roger mentionne qu'une note contemporaine indique que l'ouvrage a été imprimé à l'Arsenal, « chez Mme la duchesse du Maine, Protectrice de M. de Réaumur » (*Les sciences de la vie dans la pensée*

l'Académie des sciences. L'abbé y fait remarquer que la plupart des observations de Buffon sont imprécises et, surtout, qu'il « contredit la Genèse en tout ¹⁹⁴ », de même que « l'histoire de Moïse ¹⁹⁵ », qu'il chasse Dieu de l'histoire naturelle ¹⁹⁶, et adopte une opinion « diamétralement opposée » au « témoignage de l'écriture ¹⁹⁷ ». Cependant sa critique scientifique est plutôt faible — en fait, il s'agit plutôt d'une critique religieuse du matérialisme — et se limite à conclure que Buffon n'a transmis que des « songes philosophiques ¹⁹⁸ » ou des « réflexions mystérieuses ¹⁹⁹ », et que son goût immodéré « pour le paradoxe et pour l'obscurité ²⁰⁰ » fait de lui un de ces « demi-sçavans, la honte de notre siècle ²⁰¹ ». Si on exclut les récriminations de nature théologique ²⁰², Lelarge de Lignac reproche plus précisément à Buffon de donner « un air spécieux à tout ce qu'il présente » en raison du « ton d'enthousiasme qui fait respecter tout ce qu'il propose quelque incroyable qu'il soit ²⁰³ ». L'abbé en a contre « la construction de la terre telle qu'il [Buffon] l'a imaginée ²⁰⁴ », et il accuse le seigneur de Montbard de ne pas réaliser « les merveilles qu'il imagine ²⁰⁵ ». Plus précisément, l'Oratorien reproche à Buffon de « s'imagin[e]r que le déluge fût un événement si paisible et que la mer, pendant qu'il dura, fut dans un calme

française du XVIII^e siècle, *op. cit.*, p. 692, note 60). Chrétien convaincu, Réaumur incarnait « l'esprit d'observation rigoureuse et patiente, le respect des faits, le refus des hypothèses » ; toutefois, l'origine de son antipathie à l'égard de Buffon « remonte au moins à 1740 et vise l'homme et ses ambitions plutôt que le savant » (Jacques Roger, *Buffon. Un philosophe au Jardin du Roi*, *op. cit.*, p. 255).

¹⁹⁴ Joseph-Adrien Lelarge de Lignac, « 2^e lettre », *Lettres à un Américain sur l'histoire naturelle, générale et particulière de monsieur de Buffon*, 1751, t. I, p. 27. L'abbé ajoute : « Comment pourroit-on s'y prendre pour contredire plus ouvertement l'histoire de la création ? »

¹⁹⁵ *Ibid.*, « 3^e lettre », t. I, p. 14.

¹⁹⁶ « [...] un homme exempt de préjugés démêlera fort bien les sentimens de l'auteur, de la condescendance qu'il marque pour la religion établie » (*ibid.*, « 7^e lettre », t. III, p. 12).

¹⁹⁷ *Ibid.*, « 3^e lettre », t. I, p. 23. L'auteur reproche aussi à Buffon d'adopter un « insoutenable pyrrhonisme » (*ibid.*, « 8^e lettre », t. III, p. 4) et d'ériger « en dogmes philosophiques les préjugés populaires » (*ibid.*, « 7^e lettre », t. III, p. 8). En résumé, les réticences Lelarge de Lignac — voire de Réaumur — allaient au-delà de la seule antipathie envers Buffon : « Une histoire “générale” supposait nécessairement une autre philosophie de la Nature, une philosophie où Dieu ne serait plus omniprésent » (Jacques Roger, *Buffon. Un philosophe au Jardin du Roi*, *op. cit.*, p. 111).

¹⁹⁸ Joseph-Adrien Lelarge de Lignac, « 1^{ère} lettre », *Lettres à un Américain*, *op. cit.*, t. I, p. 1-2.

¹⁹⁹ *Ibid.*, « 6^e lettre », t. II, p. 51.

²⁰⁰ *Ibid.*, « 1^{ère} lettre », t. I, p. 3.

²⁰¹ *Ibid.*, « 9^e lettre », t. III, p. 27.

²⁰² Mentionnons que, si l'ouvrage eut peu de retentissement dans le public, il préfigure néanmoins les mêmes reproches que la Sorbonne adressera à Buffon en 1751, et qui avaient été alimentés par les comptes rendus parus dans les *Nouvelles ecclésiastiques*.

²⁰³ Joseph-Adrien Lelarge de Lignac, « 1^{ère} lettre », *Lettres à un Américain*, *op. cit.*, t. I, p. 7.

²⁰⁴ *Ibid.*, « 3^e lettre », t. I, p. 1 [nous soulignons].

²⁰⁵ *Ibid.*, « 3^e lettre », t. I, p. 26 [nous soulignons].

parfait²⁰⁶». De même s'étonne-t-il que l'auteur de l'*Histoire naturelle* doive recourir « au miracle pour *imaginer* qu'il a pû se former sur la terre des torrents dont le cours rapide et varié aura submergé les dépouilles qu'il avoit enlevées à la terre²⁰⁷». Il semonce enfin Buffon pour avoir « donné ses idées comme elles lui sont venues, sans trop les comparer²⁰⁸» et résume : « C'est bien dommage que son style qui est si bon se soit employé à débiter de si mauvaises choses²⁰⁹».

À ce point, il peut être intéressant de remarquer, avec Maëlle Levacher, que Lelarge de Lignac « fait parfois preuve de mauvaise foi dans sa dénonciation de l'épicurisme de Buffon²¹⁰», ce qui fera dire au critique Clément que l'auteur des *Lettres à un Américain* a « quelques fois donné l'entorse aux idées, abusé des termes de Mr de Buffon » jusqu'à lui imputer « des conséquences auxquelles jamais il ne songea²¹¹».

Les *Observations sur l'Histoire naturelle*

Parallèlement, les *Observations sur l'Histoire naturelle, générale et particulière de Buffon et Daubenton* auraient été rédigées au début des années 1750 par Chrétien-Guillaume Lamoignon de Malesherbes (1721-1794)²¹². Influencé, cependant, par le prestige dont jouissait Buffon, Malesherbes ne publia jamais de son vivant sa critique scientifique de la métaphysique contenue dans les trois premiers tomes de l'œuvre de son respecté collègue de l'Académie des sciences²¹³. Si l'auteur est irrité d'abord par les attaques de Buffon contre les classificateurs (principalement Linné et Tournefort), il critique tant la méthode, la métaphysique et la louange excessive que Buffon fait des

²⁰⁶ *Ibid.*, « 4^e lettre », t. II, p. 14 [nous soulignons].

²⁰⁷ *Ibid.*, « 5^e lettre », t. II, p. 10 [nous soulignons].

²⁰⁸ *Ibid.*, « 6^e lettre », t. II, p. 57.

²⁰⁹ *Ibid.*, « 9^e lettre », t. III, p. 2.

²¹⁰ Maëlle Levacher, *La réception de l'Histoire naturelle de Buffon*, *op. cit.*, p. 25.

²¹¹ Pierre Clément, *Les cinq années littéraires*, 1967 [1756], t. II, p. 116.

²¹² Malesherbes, magistrat passionné de botanique, fut un directeur plutôt libéral de la Librairie, qui fit de son mieux pour protéger l'*Encyclopédie* ; « mais son libéralisme ne l'empêcha pas d'être guillotiné, à l'âge de soixante-treize ans, pour avoir osé servir volontairement d'avocat à Louis XVI devant la Convention » (Jacques Roger, *Buffon. Un philosophe au Jardin du Roi*, *op. cit.*, p. 250).

²¹³ « En 1750, Malesherbes devint membre honoraire de l'Académie des sciences et renonça, par égard pour un confrère qu'il estimait, à faire paraître ses observations qui ne furent publiées qu'en 1798, en un temps où la renommée de Buffon était attaquée de toutes parts » (*ibid.*, p. 260). Cette publication posthume, sans autorisation de Malesherbes, provient d'une copie « anonyme » de l'autographe jamais retrouvé.

Anciens. Il questionne aussi l'inexpérience d'un membre de la section de mécanique qui s'improvise spécialiste en histoire naturelle²¹⁴. Ce qui nous a surtout marqué, toutefois, c'est l'insistance avec laquelle Louis-Paul Abeille, dans l'introduction aux *Observations*, ne manque pas de souligner que Malesherbes avait senti que « *la réputation de l'auteur et les traits brillants de son ouvrage* » pouvaient « accréditer des opinions que rendroient nuisibles des jugements plus que hasardés sur des hommes célèbres, et des conseils spécieux qui jetteroient dans le découragement ceux qui pourroient s'occuper des mêmes sciences avec plus de succès²¹⁵ ». De même, il ajoute que Malesherbes « avoit un éloignement extrême [...] pour tout ce qui pouvait mortifier les hommes les plus ordinaires, et, à plus forte raison ceux en qui la conscience de leur supériorité n'étoit égarée que par les prestiges de leur *imagination*²¹⁶ ». Ainsi, toujours selon Abeille, même si Malesherbes prit souvent avec chaleur la défense de Buffon²¹⁷, il lui reproche principalement ses erreurs « où l'avoient entraîné une *imagination* forte, éblouissante, et l'esprit systématique qu'elle enhardissoit²¹⁸ », et son système de la génération « produit de la seule *imagination*²¹⁹ ». En somme, Abeille résume ainsi les réticences de Malesherbes : « L'empire de l'*imagination* d'un côté, et de l'autre l'empire de l'amour-propre, de ce principal agent des illusions *qui vit de tout, qui vit de peu, qui vit de rien*, fait taire la raison²²⁰ ». Malesherbes lui-même considère le système de la génération proposé par Buffon comme « un tissu d'erreurs²²¹ » : « Je conviens que le moyen que propose M. de Buffon paroît le plus simple pour quelqu'un

²¹⁴ « L'intérêt des observations de Malesherbes est que, exemptes de tout fanatisme, elles expriment bien les perplexités d'un contemporain éclairé devant une œuvre qui contredit la conception admise de la science en général et de l'histoire naturelle en particulier. Ce qui a le plus scandalisé, dans l'ensemble, c'est la théorie de la connaissance contenue dans le "Premier Discours". En unissant le sensualisme de Locke à une ambition cartésienne coupée de ses racines métaphysiques, Buffon contredisait tout le monde et se faisait accuser à la fois d'embrasser un scepticisme absolu [...], d'accumuler les faits et de les mépriser » (*ibid.*, p. 261).

²¹⁵ Louis-Paul Abeille, « Introduction », dans Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes, *Observations sur l'Histoire naturelle générale et particulière de Buffon et Daubenton*, 1971 [1798], t. I, p. iii [souligné dans le texte].

²¹⁶ *Ibid.*, p. ix [nous soulignons].

²¹⁷ « Nous l'avons vu avec véhémence, et avec les développements les plus convaincans, que Buffon étoit un des hommes qui contribuoient le plus à la rapidité des efforts qu'exigent l'amour et l'étude approfondie de l'histoire naturelle ; que plus qu'aucun autre naturaliste, il avoit répandu et excité en France et dans les pays étrangers, cet esprit d'observation qui, accumulant les faits et les liant par des analogies, peut seul détruire, éclaircir, ou fortifier ce que nos devanciers nous ont transmis, et enrichir nos contemporains et nos successeurs par de nouvelles découvertes » (*ibid.*, p. xiii).

²¹⁸ *Ibid.*, p. xiii [nous soulignons].

²¹⁹ *Ibid.*, p. xxxvii [nous soulignons].

²²⁰ *Ibid.*, p. xlix [nous soulignons *imagination* ; la suite soulignée dans le texte].

qui voudroit *imaginer* des êtres qui ont la puissance de reproduire leurs semblables. Mais il n'est pas question ici d'examiner ce qui seroit *le plus simple* ; il faut examiner ce qui est ²²²». Ce qui rebute Malesherbes, c'est ce croisement inopiné entre science et belles-lettres : « Je sais que la difficulté qu'on trouve à appercevoir les objets du monde microscopique a quelquefois engagé les observateurs à se jeter dans l'*hypothèse*, quand les observations leur ont manqué ; et on pourroit peut-être dire qu'ils ont le même privilège que les peintres et les poètes ²²³ ». En somme, pour Malesherbes, Buffon est doublement dangereux car le charme de son style s'allie à sa notoriété pour accréditer des erreurs dans le grand public. C'est pourquoi il a entrepris de corriger ces erreurs, « de peur que la grande célébrité de l'auteur ne fasse regarder toutes ses opinions comme des vérités constantes ²²⁴ ».

Le monde de verre réduit en poudre

Il fallut ensuite attendre plus de trente ans après la publication des trois premiers volumes de l'*Histoire naturelle* pour que l'opposition, d'origine essentiellement religieuse encore une fois, fourbisse ses armes contre un Buffon qui risquait à nouveau, en 1778, l'affrontement avec le texte sacré dans ses « Époques de la nature ». La principale critique formulée par les théologiens était centrée sur le recours à la notion des « jours-périodes » qui allaient contre le sens littéral de la *Genèse*, les époques de Buffon n'ayant aucun rapport avec les jours de la création, ni pour l'ordre du temps, ni pour les circonstances des faits. Deux auteurs attaquèrent alors Buffon, en apparence sur le plan scientifique, mais fondamentalement sur celui de l'orthodoxie. Si les remarques de l'abbé François-Xavier de Feller (1735-1802) eurent peu d'impact ²²⁵, la dénonciation de l'abbé Thomas-Marie Royou (1743-1792), chapelain de l'Ordre de Saint-Lazare et professeur de philosophie au collège

²²¹ Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes, *Observations, op. cit.*, t. I, p. 219.

²²² *Ibid.*, t. II, p. 279 [souligné dans le texte].

²²³ *Ibid.*, t. II, p. 319 [souligné dans le texte]. De même, si d'Alembert concédait que « [l']imagination dans un Géometre qui crée, n'agit pas moins que dans un Poëte qui invente » il prenait soin d'ajouter que « cette maniere différente d'opérer n'appartient qu'à différentes sortes d'esprits ; & c'est pour cela que les talens du grand Géometre & du grand Poëte ne se trouveront peut-être jamais ensemble » (« Discours préliminaire des éditeurs », *Encyclopédie, op. cit.*, 1751, t. I, p. xvi). Considérant nos remarques du premier chapitre, d'Alembert ne pensait certainement pas que Buffon puisse être cet homme d'exception sachant allier génie scientifique et génie artistique.

Louis-le-Grand, eut une tout autre portée car, en plus de sa virulence, elle fut plus accessible au public français à la faveur de quatre longs articles publiés en 1779 dans *L'année littéraire* dirigée alors par Louis-Marie Stanislas Fréron (1754-1802)²²⁶.

Malgré qu'il se dise « plein de vénération pour le *génie*²²⁷ » de Buffon, l'abbé Royou conteste la « pauvre *imagination*²²⁸ » du naturaliste dont la hardiesse « ne s'effraye pas du merveilleux » et n'essaie pas de « diminuer le nombre des prodiges inconcevables qu'offre le spectacle de l'univers²²⁹ ». Sur un ton méprisant et ironique, le chapelain entend détruire dans une autre lettre l'« *invention*²³⁰ » qui sous-tend la théorie de la terre buffonienne qui ne serait bonne qu'à « soulage[r] les *imaginations* foibles²³¹ ». Incapable d'accepter la démonstration de Buffon selon laquelle la « terre, aujourd'hui si féconde, ne

²²⁴ Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes, *Observations, op. cit.*, t. I, p. 220.

²²⁵ En effet, la critique de l'abbé de Feller parut dans le *Journal historique et littéraire* (janvier 1780), publié aux Pays-Bas, mais interdit de circulation en France. Pour une synthèse de la posture de l'abbé de Feller, voir John Pappas, « Buffon matérialiste ? », *art. cit.*, p. 244-247. Pour faire vite, mentionnons que, plus de trente ans après le dernier article des *Nouvelles ecclésiastiques*, l'ancien élève des jésuites, qui avait 19 ans lors de la polémique concernant la critique des trois premiers tomes de l'*Histoire naturelle*, a pu profiter des objections des savants contre les hypothèses de Buffon avant de publier sa propre critique. Se concentrant surtout sur la faiblesse de la cosmogonie de Buffon, non sans « admirer son génie » (*ibid.*, p. 244), l'abbé de Feller a voulu en quelque sorte « détruire la crédibilité de l'homme de science en se servant des objections des savants, pour ne lui laisser qu'un beau style » (*ibid.*, p. 246).

²²⁶ Il s'agit de : « Lettre X. Première lettre de M. l'abbé Royou [...] sur les *Époques de la nature* [...] » dans Louis-Marie Stanislas Fréron, *L'année littéraire*, 1966, tome XXVI, p. 600-606 [1779, t. VII p. 217-240] ; « Lettre XIII. Seconde lettre de M. l'abbé Royou [...] sur les *Époques de la nature* [...] », dans *ibid.*, p. 618-630 [1779, t. VII, p. 289-337] ; « Lettre X. Le Monde de verre de M. le comte de Buffon, réduit en poudre, ou Réfutation de sa nouvelle Théorie de la terre, développée dans son ouvrage des *Époques de la nature* », dans *ibid.*, p. 699-708 [1779, t. VIII, p. 251-288] ; « Lettre XI. Suite de la Réfutation des *Époques de la nature*, &c. », dans *ibid.*, p. 708-724 [1779, t. VIII, p. 289-353]. L'abbé Royou réunit par la suite ces textes et les publia sous le titre : *Le monde de verre réduit en poudre ou Analyse et réfutation des Époques de la nature de M. le comte de Buffon*, 1780. Pour une exposition détaillée de ce deuxième affrontement entre Buffon et la Faculté de Théologie, dont la base des arguments se fondait sur les mêmes objections que celles de l'abbé Royou, on pourra consulter encore une fois : Jean Stengers, « Buffon et la Sorbonne », *art. cit.*, p. 110-124. Comme en 1751, Buffon se rétracta pour éviter la censure, signa une formule rédigée par les députés le 18 mai 1780, et promit de la publier dans son prochain volume... ce qu'il ne fit cependant jamais ! Il faut préciser que, malgré sa relative autorité, le rayonnement de la Sorbonne dans la société française du temps était alors à peu près nul à cette période où la sphère théologique « est devenue étrangère [...] à la France intellectuelle. [...] Le Buffon qui intéresse, et même qui passionne le public, est, non pas le théologien amateur, mais le savant parti à la recherche du passé de la terre » (*ibid.*, p. 124).

²²⁷ Thomas-Marie Royou, « Lettre X », *art. cit.*, p. 601 [p. 219, nous soulignons].

²²⁸ *Ibid.*, p. 603 [p. 226, nous soulignons].

²²⁹ *Ibid.*, p. 603 [p. 227].

²³⁰ *Ibid.*, « Lettre XIII », *art. cit.*, p. 619 [p. 291, nous soulignons].

²³¹ *Ibid.*, p. 621 [p. 300, nous soulignons].

fût, pendant des milliers de siècles qu'un immense torrent de *verre fondu*²³²», l'abbé Royou va s'efforcer de réduire la pensée de Buffon — non seulement en ce qui a trait à la fécondité de la terre, mais aussi à la génération des animaux et aux variétés dans l'espèce humaine —, à une vaste extravagance. Selon l'abbé, il ne fait aucun doute que Buffon avait « une haute idée de notre crédulité, pour se flatter de nous faire adopter pareils contes²³³». Contestant par exemple les « molécules organiques » et le « moule intérieur » chers à Buffon, l'abbé Royou s'enflamme :

Oui, Monsieur, nous avons tous bouilli pendant des milliers de siècles dans cette immense chaudière de verre fondu, dont la chaleur surpasse tout ce que notre *imagination* peut se figurer ; vous êtes encore effrayé en songeant que vous avez été plongé si long-temps dans ce gouffre embrasé ; mais rassurez-vous ; reposez-vous sur la prudence de M. de Buffon, & sur la fécondité de son *génie*²³⁴.

Si la critique scientifique de l'abbé Royou est beaucoup plus développée que ne l'étaient celles de Lelarge de Lignac, de Malesherbes ou de l'abbé de Feller, il reste que la hargne du chapelain est essentiellement d'origine religieuse :

Pour moi, je ne saurois m'empêcher de gémir, en voyant [...] qu'un des plus beaux *génies* du monde chrétien vient dans le dix-huitième siècle renouveler les extravagantes opinions des philosophes payens, qui ne connoissant pas le vrai créateur du ciel & de la terre, *imaginèrent* des mots vuides sens pour expliquer la formation des êtres créés²³⁵.

²³² *Ibid.*, p. 622 [p. 305, souligné dans le texte]. Évidemment, ce « monde de verre » se prêtait plus facilement à la satire que les autres théories de Buffon. Voltaire en fera notamment ses choux gras dans *Les Systèmes* (1772), reprenant avec ironie ce qu'il avait déjà écrit sur ce monde « boule de cristal » (déjà suggéré dès 1748 par le *Telliamed* de Benoît de Maillet) dans son *Rescrit de l'Empereur de Chine* (1761), de même que dans *L'Homme aux quarante écus* (1768). Voir à ce sujet Maëlle Levacher, *La réception de l'Histoire naturelle de Buffon*, *op. cit.*, p. 19-21. Cette satire plutôt superficielle, consécutive aux *Époques de la nature*, s'amplifiera avec *Les Helviennes, ou Lettres provinciales philosophiques* (1781) d'Augustin Barruel (1741-1820), véritable succès littéraire qui connut quatre rééditions. Le polémiste jésuite, ennemi des *Encyclopédistes* et de la philosophie des Lumières, reproche entre autres à Buffon la réduction de la théorie de la terre en conte du monde de verre : « La terre fut donc originellement qu'un globe de verre, qu'une masse énorme d'un cristal pur et transparent » (*Les Helviennes*, 1812, tome I, lettre III, p. 11). Par-delà les effets comiques, où Barruel s'amuse à pousser les hypothèses de Buffon jusqu'à leurs conséquences les plus absurdes, réside toutefois la ferme conviction de dénoncer, à l'aide d'une réécriture parodique des âges de la terre proposés dans les *Époques de la nature*, ce qui contredisait clairement la chronologie biblique (voir à ce propos Maëlle Levacher, *La réception de l'Histoire naturelle de Buffon*, *op. cit.*, p. 46-50).

²³³ Thomas-Marie Royou, « Lettre XIII », *art. cit.*, p. 622 [p. 304].

²³⁴ *Ibid.*, p. 623 [p. 308-309, nous soulignons].

²³⁵ *Ibid.*, p. 627 [p. 325, nous soulignons].

L'abbé Royou estime ensuite que si Buffon mentionne « toujours des époques & des dates fixes & précises » qu'il puise « toutes dans son *imagination*²³⁶», c'est pour mieux appuyer sa principale récrimination : « que d'une main on caresse l'écrivain sacré, & que de l'autre on lui donne le plus cruel soufflet²³⁷ ». Au-delà de l'ironie, le chapelain veut montrer Buffon « en contradiction avec le récit de l'écrivain sacré ; en contradiction avec les notions les plus simples que la raison nous donne de l'Être suprême²³⁸», afin que le naturaliste montbardois « renonce pour toujours à ces rêves philosophiques qui nuisent à la religion²³⁹ ». De plus, l'abbé Royou accuse Buffon d'avoir voulu uniquement se prémunir de la censure en adoptant un système qui se résume à « une *hypothèse ingénieuse*, comme un jeu de l'imagination pour expliquer les phénomènes singuliers²⁴⁰ ». En somme, le chapelain reproche au naturaliste d'avoir « l'*imagination* féconde²⁴¹», caractéristique incompatible selon lui avec la rigueur d'un véritable savant :

Ah ! ces conclusions quand elles sont proposées avec un air d'assurance, comme *démonstrations rigoureuses* par un homme qui en impose autant que M. de Buffon, peuvent réussir auprès des femmes et des jeunes gens. Mais nous autres logiciens, nous savons les apprécier, & je vous réponds ce que M. de Buffon *appelle ici une démonstration dans toute la rigueur de la logique*, sera cité désormais par les *vrais logiciens*, comme un exemple fameux de ce qu'ils appellent *fallacia logica*²⁴².

[...] c'est dans l'arsenal même de M. de Buffon que j'ai été puisé des armes contre lui ; c'est aux pieds de sa statue que j'ai appris à briser son *monde imaginaire*²⁴³.

Nonobstant l'intensité accrue de la charge, il reste que le fond de la critique de l'abbé Royou reste similaire à celles de Lelarge de Lignac, de Malesherbes et de l'abbé de Feller : sur une base antireligieuse, on reproche à Buffon d'avoir proposé des hypothèses « *imaginées* dans le fond d'un cabinet²⁴⁴ », d'être un des ces « *créateurs en hypothèses* [...] »

²³⁶ *Ibid.*, p. 629 [p. 330, nous soulignons].

²³⁷ *Ibid.*, p. 629 [p. 333].

²³⁸ *Ibid.*, « Lettre X », *art. cit.*, p. 700 [p. 254-255].

²³⁹ *Ibid.*, p. 702 [p. 262]. Plus loin, l'abbé Royou, s'adressant à Buffon, s'exclame impérativement : « Eh ! pleurez donc sur vous même & sur vos systèmes anti-mosaïques » (*ibid.*, p. 704 [p. 273, souligné dans le texte]).

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 704 [p. 270, souligné dans le texte].

²⁴¹ *Ibid.*, « Lettre XI », *art. cit.*, p. 711 [p. 300-301, nous soulignons].

²⁴² *Ibid.*, p. 718 [p. 328, souligné dans le texte].

²⁴³ *Ibid.*, p. 719 [p. 330, nous soulignons].

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 724 [p. 350, nous soulignons].

qui arrangent le monde comme ils voudroient qu'il fût ²⁴⁵». Si la conclusion de Royou est lapidaire et souvent mesquine ²⁴⁶, il reste que le chapelain aura identifié clairement le nœud de ce que les collègues savants de Buffon lui reprocheront :

Il [le sublime historien de la nature] va devenir un exemple à jamais mémorable des écarts où le *génie* même peut entraîner, lorsque, par une curiosité indiscrete, il veut sonder les secrets impénétrables de la nature ou les décrets incompréhensibles de son auteur. [...] Moïse seul a pu nous dire quelque chose de raisonnable sur la création, & les plus grands *génies* qui ont osé, après lui, sonder cet abysme sans le secours de la révélation, se sont tous égarés, sont tous devenus fameux par des chûtes éclatantes.

Plaignons donc M. de Buffon d'avoir eu la témérité de vouloir arracher son voile à la nature & ses secrets au Créateur. J'ai combattu avec force ses erreurs, parce que son autorité leur donnoit un grands poids ; mais je n'en rends pas moins hommage à cette *imagination brillante*, à ce coloris enchanteur qui nous ont rendu si agréable l'étude importante de la nature. Respectons le *génie*, même dans sa chute ; & si le livre des *Époques* pouvoit affaiblir le sentiment de vénération qu'on doit éprouver pour l'auteur, qu'on se rappelle ses anciens travaux et qu'on se dise, *mais il a écrit l'Histoire Naturelle* ²⁴⁷.

En amont et en aval de l'*Histoire des quadrupèdes* donc, il semble que l'on ait surtout reproché à Buffon — tout en la saluant — l'intensité de son imagination, voire de son génie, et que l'on ait craint ce style susceptible d'insinuer « le poison de l'erreur en le rendant agréable ²⁴⁸», que l'on ait redouté en somme « le savant écrivain à succès, qui distille des erreurs auprès du grand public intellectuellement vulnérable ²⁴⁹». Dans l'intervalle toutefois, les textes de descriptions animalières, s'ils s'inscrivent dans la continuité d'une notoriété déjà établie par le succès des trois premiers volumes de l'*Histoire naturelle*, ne semblent pas avoir suscité de la part de la critique de réactions aussi violentes ²⁵⁰, à deux exceptions notables.

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 724 [p. 351, souligné dans le texte].

²⁴⁶ « Je crois avoir bien démontré que le système des *Époques* n'est qu'un tissu de suppositions gratuites, de faits imaginaires, de contradictions palpables ; qu'il blesse également la saine raison & l'autorité des écritures ; qu'il est contraire aux principes de la mécanique, aux faits les plus constans de l'Histoire Naturelle » (*id.*)

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 724 [p. 352-353, nous soulignons, sauf dans la séquence finale — *mais il a écrit l'Histoire Naturelle* — soulignée dans le texte]. L'abbé Royou ajoute en note à la fin de cette lettre ce commentaire significatif : « Un style aussi brillant que celui de M. de Buffon, une *imagination* aussi riche suffisent, à mon avis, pour immortaliser ; & l'Histoire naturelle vivra autant que la langue Française » (*ibid.*, p. 724 [p. 353, nous soulignons]).

²⁴⁸ Maëlle Levacher, *La réception de l'Histoire naturelle de Buffon*, *op. cit.*, p. 53.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 29.

²⁵⁰ En général, les comptes rendus des volumes de l'*Histoire des quadrupèdes* se contentent de donner un résumé global, voire de citer quelques lignes des « tableaux d'histoire ». Par exemple, dans le compte rendu

Le Traité des animaux et les Lettres sur les animaux

Tout d'abord, soulignons la critique philosophique par l'abbé Étienne Bonnot de Condillac (1714-1780) qui, avec son *Traité des animaux* (1755), règle ses comptes et prend ses distances avec le seigneur de Montbard²⁵¹. Plusieurs contemporains ont suggéré que Condillac avait tout d'abord puisé largement dans Buffon, sans le reconnaître, pour rédiger son *Traité des sensations* (1754), notamment dans cette célèbre séquence d'une statue qui s'éveille progressivement à la vie²⁵². Grimm reprochera à Condillac d'avoir répété « à contre-cœur ce que les autres ont révélé à l'humanité avec *génie* » et, conséquence d'un style « froid, diffus, disant peu de choses en beaucoup de paroles, [...] substituant partout une triste exactitude de raisonnement au feu d'une *imagination* philosophique », l'auteur du *Traité des sensations* sera reconnu coupable « d'avoir noyé la statue de M. de Buffon dans un tonneau d'eau froide²⁵³ ». L'impact sur le public fut minime en ce que la popularité de l'œuvre de Buffon était sans commune mesure avec le peu de retentissement des ouvrages de Condillac, dont la critique féroce montrait cependant, d'une part, la fragilité du système

du tome XII, publié en 1764 dans le *Journal encyclopédique*, on ne retrouve que ces deux commentaires — qui soit dit en passant n'attaquent aucunement la scientificité des descriptions animalières, bien au contraire — intercalés entre les « quelques particularités » des quadrupèdes rapportées en se « servant toujours des propres termes de Mr. De Buffon » : « Ceux qui ont vû le Zèbre, qui étoit à la ménagerie du Roi, pourront plus aisément juger de la description de ce singulier animal, & seront plus à portée d'admirer la clarté, la netteté, la simplicité & l'élégance de Mr. De Buffon. Avec quelle chaleur & quelle adresse il tire parti des moindres choses, & sçait les tourner au profit de la philosophie ». Puis : « Mr de B. n'épargne rien pour découvrir la vérité, & pour détruire les préjugés ; mais il paroît indigné, lorsque de vrais Philosophes ont pris toute force de précautions pour s'assurer d'une vérité publique, lorsqu'ils l'ont démontrée, on l'abandonne pour soutenir de vieilles erreurs, parce qu'elles ont quelque chose d'extraordinaire » (*Journal encyclopédique* [juillet-décembre 1765], 1967, t. XX, p. 264 et 266 [p. 23-24 et 31]).

²⁵¹ Pour un résumé de cette saga, on pourra consulter avec profit le texte introductif de François Dagognet : « L'animal selon Condillac », dans Condillac, *Traité des animaux*, 1981 [1755], p. 1-131. Pour faire vite, résumons en situant le nœud du différend entre les deux philosophes sur la nature même de l'animal qui, pour Condillac et contrairement à Buffon, possède comme l'homme une âme immatérielle, mais qui est par contre mortelle (contrairement à l'immortalité de l'âme humaine).

²⁵² La fiction philosophique de l'homme-statue dont les sens s'éveillent progressivement à la vie était un topos commun au XVIII^e siècle. Buffon en donne un premier aperçu dans « Des sens en général » (*HN*, III, 1749, p. 364-370), avant de remodeler le concept pour expliquer les liens entre la réaction motrice et les désirs communs à l'homme et à l'animal dans le « Discours sur la nature des Animaux » (*HN*, IV, 1753, p. 19-20). Condillac construit son *Traité des sensations* (1984 [1754], p. 11) autour d'un récit philosophique analogue à celui de Buffon. Selon Jean Gillet, l'accusation de plagiat semble peu fondée car l'allégorie de la statue remonte à Hérodote dans son second livre des Histoires (Le Paradis perdu *dans la littérature française. De Voltaire à Chateaubriand*, 1975, p. 440, note 5). Par ailleurs, Charles Bonnet reprendra ce même récit en intitulant son deuxième chapitre « L'Homme considéré sous l'idée d'une Statue, dont les sens agiroient séparément, ou successivement » (*Essai analytique sur les facultés de l'âme*, 1970 [1760], p. 8).

²⁵³ Friedrich Melchior (baron de) Grimm, *Correspondance littéraire, philosophique et critique* [1^{er} novembre 1755], 1968, t. II, p. 111-112 [nous soulignons].

buffonien, notamment en ce qui a trait au « sens intérieur matériel » commun à l'homme et à l'animal²⁵⁴. D'autre part, Jean Gillet a noté que la « prosopopée philosophique » proposée par Buffon « n'a pas le caractère scientifique de l'*Histoire naturelle* » et que l'analyse se fait « à partir de données qui n'ont rien de rationnel²⁵⁵ ». Selon Gillet, la critique systématique de Condillac, qui annote presque ligne à ligne le texte de son rival, fait ressortir « la part de création poétique dans le texte du naturaliste²⁵⁶ » et montre que le l'homme-statue de Buffon, qui s'éveille envahi par ses émotions et ses incertitudes, se rapproche plus du paradis terrestre mythique évoqué par Milton²⁵⁷ que d'une quelconque analyse scientifique. Une fois de plus cependant, il s'agit-là d'une critique philosophique générale qui n'attaquait pas directement la méthode préconisée par Buffon dans les descriptions animalières qui, en rétrospective, agitèrent moins violemment les commentateurs. La querelle entre Condillac et Buffon nous rappelle cependant que le savant reste marqué par ses lectures, et que le génie poétique surgit parfois avec plus d'intensité que le génie scientifique...

Dans la même perspective visant la critique philosophique de l'*Histoire des quadrupèdes*, il ne faudrait pas oublier la critique timide et plus « neutre » — théologiquement parlant — des descriptions animalières exprimée par Charles-Georges Leroy (1723-1789)²⁵⁸, lieutenant des chasses et garde-marteau du domaine royal de Versailles (1753-1789), dans ses *Lettres sur les animaux* (1762-1768)²⁵⁹. La critique

²⁵⁴ Grimm reproche à Condillac de traiter Buffon « durement, impoliment, sans égards, et sans ménagements », non sans conclure : « M. de Buffon mettra plus de vues dans un discours que notre abbé n'en mettra de sa vie dans tous ses ouvrages. [...] n'en déplaît à M. l'abbé de Condillac, quand on veut être lu il faut savoir écrire » (*Correspondance littéraire, philosophique et critique* [1^{er} novembre 1755], *op. cit.*, p. 112-113).

²⁵⁵ Jean Gillet, *Le Paradis perdu dans la littérature française*, *op. cit.*, p. 441.

²⁵⁶ *Id.*

²⁵⁷ En effet, il est notoire que Buffon admirait Milton. Comme le rapporte Suzanne Necker, « M. de Buffon fait plus de cas de Milton que de Newton : Milton, selon lui, avait l'esprit beaucoup plus étendu, et il est plus difficile de retenir les idées qui intéressent les hommes, que d'en trouver une qui explique les phénomènes de la nature » (*Nouveaux mélanges extraits des manuscrits de Madame Necker*, 1801, t. II, p. 16).

²⁵⁸ Membre d'une famille enracinée dans le service des rois de France, Charles-Georges Leroy devint, succédant à son père en 1753, lieutenant des chasses et garde-marteau du domaine royal de Versailles, puis cofondateur de la Société d'agriculture de Paris. Occupé surtout à assurer la tranquillité des Grand et Petit Parcs de Versailles, cet historien des bêtes, aussi spécialiste d'agriculture et de sylviculture, se révéla aussi un fascinant philosophe malheureusement encore trop méconnu des dix-huitiémistes.

²⁵⁹ Dînant régulièrement avec Buffon, Diderot et Helvétius dès le début des années 1750, mais aussi disciple intellectuel de Condillac, Leroy ne se contenta pas de laisser incorporer ses propres observations dans les

exprimée par Leroy n'est pas facile à analyser : d'une part, sa fonction d'employé des chasses dans les Parcs de Versailles le prédisposait, selon le leitmotiv buffonien, à multiplier les observations sur le gibier à poil et les prédateurs aussi bien que sur le gibier à plume et certains animaux domestiques ; d'autre part, son amitié clairement exprimée à l'endroit de Buffon ²⁶⁰ fait qu'il emploie une délicatesse maniérée lorsqu'il s'agit de contredire les observations erronées du seigneur de Montbard, ou encore lorsqu'il émet des opinions philosophiques diamétralement opposées à celles du naturaliste bourguignon. Par exemple, Leroy accorde beaucoup plus de capacités aux animaux que ne le fera Buffon dans l'*Histoire des quadrupèdes* : si, pour le lieutenant des chasses, « leur instinct s'élève jusqu'à l'intelligence ²⁶¹ », leur mémoire est réelle et ne saurait être réduite à la seule

descriptions animalières de l'*Histoire des quadrupèdes*, ni de fournir nombre de ses textes pour l'*Encyclopédie* sur des sujets allant l'article « Chasse du sanglier », à celui, célèbre, sur l'« Instinct », en passant par la section morale de l'article « Homme ». De 1762 à 1768, il publia irrégulièrement, sous un pseudonyme — en l'occurrence le « Physicien de Nuremberg » — neuf *Lettres sur les animaux* dans diverses gazettes (le *Journal étranger* et la *Gazette littéraire de l'Europe*) qui n'avaient d'autre destinataire qu'un énigmatique « Monsieur », avant d'être rassemblées dans les *Lettres sur les animaux* (1768), ainsi que dans le tome III des *Variétés littéraires*. Ce n'est que treize ans plus tard, en 1781, que ces neuf lettres du « Physicien de Nuremberg » seront réunies et éditées avec une section supplémentaire où sont ajoutées six nouvelles lettres, cette fois revendiquées (mais non signées) par Leroy, et adressées à Madame *** [en fait Mme d'Angiviller], qui reprennent sur un ton plus familier l'ensemble des idées proposées naguère par le « Physicien de Nuremberg ». La réédition que nous avons consultée, avec introduction et notes exhaustives par Elizabeth Anderson, se base sur une troisième édition, publiée à titre posthume en 1802, par Pierre Roux-Fazillac (1746-1833), qui a ajouté deux lettres posthumes sur l'homme à toutes celles qui étaient déjà dans l'édition de 1781.

²⁶⁰ « Je vais une fois la semaine à Paris. Là je dîne avec les Buffon, les Diderot, les Helvétius, toute la fleur de la nation en esprits et en talents » (Charles-Georges Leroy, « Lettre à Hennin [15 juillet 1755] », Bibliothèque de l'Institut, ms. 1258, f. 177, cité par Elizabeth Anderson, « Introduction », dans Charles-Georges Leroy *Lettres sur les animaux*, 1994, p. 8). De même : « Je suis amy de M^r. de Buffon et je n'ay pas pû voir sans beaucoup de chagrin M^r. de V. s'efforcer d'attenter à sa réputation » (Charles-Georges Leroy, « Lettre 687 à Pierre Michel Hennin [26 may 1772] », dans Claude-Adrien Helvétius, *Correspondance générale d'Helvétius*, 1991, vol. III, p. 406). Il est à noter que Leroy osa écrire une *Défense de Montesquieu, Buffon et Helvétius* (1772) contre les attaques de Voltaire. D'après Nadault de Buffon, il ne fait aucun doute que « Leroy était de l'intimité de Buffon » (dans Buffon, « Lettre CCCXXII à M. Leroy [4 juillet 1778] », *Correspondance générale, op. cit.*, t. I, p. 397, note 1).

²⁶¹ Charles-Georges Leroy, « Lettre première (lettre 1) », *Lettres sur les animaux, op. cit.*, p. 80. Il faut préciser qu'après avoir pris la défense d'Helvétius dans l'affaire de l'*Esprit*, les soupçons de matérialisme qui pesaient contre Leroy le forcèrent à user de prudence et à ne pas s'aventurer sur la question de l'âme des bêtes : « Nous ne saurons jamais, sans doute, de quelle nature est l'âme des bêtes, et il faut convenir que cela nous importe assez peu. Nous sommes très-assurés que la nôtre est immatérielle et immortelle : la certitude que nous en avons, est le fondement de nos plus chères espérances » (*ibid.*, p. 79). Aussi, un peu comme Buffon l'avait fait en faisant publier les volumes de l'*Histoire naturelle* à l'Imprimerie Royale, Leroy fit en sorte que ses lettres, quoiqu'anonymes, soient publiées avec approbation et privilège dans le *Journal étranger*, ou dans une publication officielle, la *Gazette littéraire de l'Europe* — qui faisait pendant à la *Gazette de France*, incorporée aux ministères des affaires étrangères. Cette extrême prudence, qui n'est pas sans rappeler celle — légendaire — de Buffon, est palpable dans cette conversation rapportée par Diderot, dans sa lettre à Sophie Volland, datée du Grandval, le 12 octobre 1760 (*Correspondance, dans Œuvres complètes*, 1966,

réminiscence revendiquée par Buffon. Qui plus est, il accorde même aux bêtes « le jugement qui est un résultat de la comparaison », et « la notion de la chose jugée, qui s'établit dans la mémoire ²⁶²», voire la perfectibilité qui les force à « inventer de nouveaux moyens ²⁶³». Sensation, mémoire, comparaison, jugement, perfectibilité, tout cela semble bien plus proche de Condillac ²⁶⁴ — *Traité des sensations* (première partie, chapitre II) et *Traité des animaux* (première partie, chapitre V) — que de Buffon. Or, quand cette « Première lettre » paraît dans le *Journal étranger* d'août 1762, Buffon a déjà publié neuf tomes de l'*Histoire naturelle*, incluant les animaux que Leroy décrira dans ses lettres subséquentes (le sanglier et le chien (*HN*, V), le cerf, le lièvre, le daim, le chevreuil et le lapin (*HN*, VI), le loup et le renard (*HN*, VII). Il est donc étonnant que Leroy se contente de louer ces « excellentes histoires que M. de Buffon nous a données d'un grand nombre d'animaux », « l'exactitude » et « le charme » de ses descriptions « qui laissent bien loin derrière lui tous les naturalistes qui l'ont précédé ²⁶⁵». En effet, Leroy s'abstient de confronter explicitement son ami ; lorsqu'il doit le faire, il attribue les idées qu'il va réfuter non à Buffon mais à un énigmatique « Observateur » dont il prend le contre-pied dans une lettre dialogique où il se permet d'avancer que les bêtes, comme nous, peuvent « faire des abstractions ²⁶⁶», jusqu'à proférer cette véritable hérésie buffonienne sans heurter de front son ami : « J'ai dit, et je crois en être sûr, qu'il y a tel homme dont actuellement la somme des idées et des connaissances acquises est inférieure à la somme des idées de tel renard dont j'ai suivi les manœuvres ²⁶⁷».

t. III, p. 128 [souligné dans le texte]) : à Diderot qui lui demande « Vous n'entendez pas qu'il y a des choses sacrées dans le monde ? », la baronne d'Holbach répond : « Eh ! oui, et dont il est bien de se tenir à quelque distance ». Ce à quoi Diderot ajoute : « Voilà de ces mots qu'elle a appris de M^r le Roy ».

²⁶² Charles-Georges Leroy, « Lettre première (lettre 1) », *Lettres sur les animaux*, *op. cit.*, p. 80.

²⁶³ *Ibid.*, p. 81.

²⁶⁴ Leroy va plus loin que Condillac toutefois car il attribue aux bêtes un véritable langage qui, quoique « fort borné », est « beaucoup plus étendu qu'on ne le suppose » (« Lettre VII (lettre 7). Sur l'instinct des animaux », *Lettres sur les animaux*, *op. cit.*, p. 141). Pour Condillac, la capacité langagière des bêtes se limitait à des cris inarticulés, alors que, pour Buffon, la parole et le langage étaient l'apanage exclusif de l'être humain.

²⁶⁵ Charles-Georges Leroy, « Lettre IV à madame *** (lettre 12) », *Lettres sur les animaux*, *op. cit.*, p. 174.

²⁶⁶ Charles-Georges Leroy, « Lettre du physicien de Nuremberg, sur une critique des Lettres précédentes, insérée dans le Journal des Savans », *Lettres sur les animaux*, *op. cit.*, p. 129.

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 131. Buffon avait clairement écrit que « le plus stupide des hommes suffit pour conduire le plus spirituel des animaux » (« De la nature de l'Homme », *HN*, II, p. 438).

Le respect mutuel que les deux hommes se vouaient fit que Buffon exprima à l'endroit du lieutenant des chasses de Versailles un ton toujours empreint de courtoisie. De même, Daubenton souligne que « M. le Roy, Inspecteur des Parcs de Versailles, [...] contribue souvent à notre ouvrage par le goût qu'il a pour l'Histoire Naturelle ²⁶⁸ », mentionnant au passage un « campagnol [qui] a été donné au Cabinet par M. le Roy, Inspecteur des parcs de Versailles ²⁶⁹ ». Buffon, quant à lui, n'hésitera pas à prier son ami, excellent observateur sur le terrain, de vérifier certains faits dont il doute. Par exemple, se demandant s'il est vrai que le furet « n'est nullement avide de miel », le naturaliste bourguignon écrit : « J'ai prié M. le Roi, Inspecteur des chasses du Roi, de vérifier ce dernier fait [...]. Ce n'est pas la première fois que M. le Roi, qui joint à beaucoup d'esprit un grand amour pour les sciences, nous a donné des faits plus ou moins importants, et dont nous avons fait usage ²⁷⁰ ». Dans son « tableau d'histoire » du surmulot, Buffon ne manque pas de souligner que « M. le Roy, Inspecteur du Parc, a eu la bonté de nous en envoyer en grande quantité, vivans et morts ; il nous a même communiqué les remarques qu'il a faites sur cette nouvelle espèce ²⁷¹ ». Il ne sera évidemment plus question de Leroy dans les derniers volumes de l'*Histoire des quadrupèdes* qui contiennent des animaux qu'il n'était pas à même d'observer, mais on verra son nom réapparaître dans l'*Histoire naturelle des oiseaux* ²⁷². Ce respect mutuel entre deux hommes de terrain qui avaient pourtant de profonds différends sur d'importantes questions philosophiques ne vacillera qu'une seule fois quand Leroy réduit, pour le compte de Mme d'Angiviller, les « tableaux d'histoire » de Buffon à « de charmantes histoires [...] dans lesquelles on trouve presque toujours autant de vérité dans l'observation que de charme et de magie dans l'expression ²⁷³ ». Cette insistance sur la qualité stylistique déployée par le seigneur de Montbard, de même que

²⁶⁸ Louis-Jean-Marie Daubenton, « Description du Lièvre », *HN*, VI, 1756, p. 268.

²⁶⁹ Louis-Jean-Marie Daubenton, « Description de la partie du Cabinet qui a rapport à l'Histoire Naturelle du Rat d'eau et du Campagnol », *HN*, VII, 1759, p. 377

²⁷⁰ Buffon, « Le Furet », *HN*, VII, 1759, p. 213.

²⁷¹ Buffon, « Le Surmulot », *HN*, VIII, 1759, p. 206-207.

²⁷² Buffon, « Discours sur la nature des Oiseaux », *HNO*, I, 1770, p. 45 et 52 ; « Le Faucon », *HNO*, II, 1771, p. 250-251 et 266 ; « La perdrix grise », *HNO*, II, 1771, p. 411 ; « Le Ramier », *HNO*, II, 1771, p. 534 ; « La Tourterelle », *HNO*, II, 1771, p. 550. Même Guéneau de Montbeillard soulignera le zèle de Leroy à communiquer aux collaborateurs de l'*Histoire naturelle* ses observations judicieuses dans les articles « La Perdrix grise-blanche », *HNO*, II, 1771, p. 416 ; « Le Faisan doré », *HNO*, II, 1771, p. 358 ; et « Le Faisan », *HNO*, II, 1771, p. 332, 337, 347 et 350.

l'hésitation exprimée quant à l'exhaustivité des vérités présentes dans l'*Histoire des quadrupèdes*, permettent à Leroy, dans cette même lettre, de défendre ses propres idées en contradiction avec la philosophie de Buffon, sans heurter de front son grand ami :

Mais je l'aime trop pour l'attaquer dans ses propres foyers, et me servir contre lui [Buffon] des armes qu'il m'aurait fournies. Ce serait mal reconnaître tout le plaisir que m'ont fait ses ouvrages, dont vous savez que la lecture m'a fait passer les plus heureux momens. Je n'ai combattu son opinion que pour l'intérêt de ce que je crois, de bonne foi, être la vérité. Si j'ai réussi à prouver contre lui, la question doit être terminée. Il n'est pas moins d'athlète que je voulusse combattre après celui-là ²⁷⁴.

Ce n'est peut-être pas un hasard si c'est dans cette même lettre que nous retrouvons les allusions de Leroy à la « vue très-courte de M. de Buffon ²⁷⁵ ». En effet, la faculté de voir avec les yeux de l'esprit, qualité caractéristique, selon nous, du seigneur de Montbard, explique, selon Leroy, la différence entre l'homme et l'animal. En effet, si pour le lieutenant des chasses de Versailles les animaux ont, à l'instar de l'homme — et contrairement à ce qu'avait avancé Buffon —, « *la conscience de leur existence passée* ²⁷⁶ », il reste tout de même, comme l'avait proposé le naturaliste montbardois, un « intervalle immense [qui] nous sépare ²⁷⁷ ». Mais Buffon mettait cet intervalle sur le compte de notre âme immatérielle et immortelle (et donc sur le langage et la pensée exclusifs à l'homme) ; Leroy qui ne veut pas se mêler la question de l'âme des bêtes (auxquelles il accorde le pouvoir de comparer les idées, le langage, la conscience de leur existence passée et la perfectibilité), situe cette différence dans l'exclusivité du génie humain :

On peut donc présumer que les bêtes ne feront jamais de grands progrès, quoique, relativement à certains arts, elle pussent en avoir fait, sans que nous nous en fussions aperçus. En général, les obstacles qui s'opposent aux progrès des espèces, sont fort difficiles à vaincre, et les individus n'empruntent point non plus de la force d'une passion dominante, *cette activité soutenue qui fait qu'un homme s'élève, par la force du génie, fort au dessus de ses égaux* ²⁷⁸.

²⁷³ Charles-Georges Leroy, « Lettre IV à madame *** (lettre 12) », *Lettres sur les animaux*, *op. cit.*, p. 182 [nous soulignons].

²⁷⁴ *Id.*

²⁷⁵ *Ibid.*, p. 178. Voir nos remarques dans l'introduction à ce travail, *supra*, p. 25, note 95.

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 182 [souligné dans le texte].

²⁷⁷ Charles-Georges Leroy, « Lettre VII (lettre 7). *Sur l'instinct des animaux* », *Lettres sur les animaux*, *op. cit.*, p. 143.

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 142 [nous soulignons].

Au-delà de l'amitié et du respect, la reconnaissance du génie buffonien peut avoir contribué à tempérer la réserve de Leroy : « Un génie heureux peut changer la forme des esprits de son siècle, comme une révolution change souvent le gouvernement d'une nation ²⁷⁹ ». De la même manière, Buffon semble avoir su déceler chez son grand ami cette même étincelle de génie qui contribua peut-être à ce qu'il ne remette jamais en question des opinions philosophiques qui démolissaient clairement les siennes. Signe qu'aucune animosité ne restera entre les deux hommes, Buffon poursuivra sa collaboration avec Leroy que l'on peut suivre jusque dans le dernier volume — posthume — du *Supplément* ²⁸⁰.

De la critique littéraire à la critique scientifique

Quoi qu'il en soit, au moment où le premier tome de l'*Histoire des quadrupèdes* est sur le point de paraître, cependant que Buffon est admis à l'Académie française, l'auteur de l'*Histoire naturelle* est perçu par le public lettré comme un homme dont le « génie [...] fait [honneur] depuis longtemps à la nation ²⁸¹ ». Hormis les cas de Condillac et de Leroy, le relatif silence de la critique à propos des volumes de l'*Histoire des quadrupèdes* a conduit Maëlle Levacher à remarquer par exemple qu'au-delà de l'année 1757, le *Journal des sçavans* cesse de s'intéresser à l'*Histoire naturelle*, abandonnant toute critique après la parution du tome VI (1756) — soit le troisième volume consacré aux descriptions animalières. Nous ne suivons toutefois pas la chercheuse jusqu'au bout lorsqu'elle affirme que l'*Histoire des quadrupèdes* « ne fut probablement pas lue par les philosophes [...] non plus par les savants, qui pensaient en connaître le contenu ²⁸² », et donc que « personne ne

²⁷⁹ Charles-Georges Leroy, « Lettres du physicien de Nuremberg sur l'homme. Lettre II (lettre 9) », *Lettres sur les animaux*, op. cit., p. 159. Voir dans la même tonalité le chapitre LX intitulé « Croisades depuis la prise de Jérusalem » dans l'*Essai sur les mœurs* (1963, t. I, p. 568-574) de Voltaire.

²⁸⁰ Il ressort de ce texte que Buffon avait confié à Leroy deux chiens-loups nés de l'union d'un chien avec une louve. Il reproduit *in extenso* une lettre du 13 juillet 1778, où Leroy lui communique ses observations sur la conformation et le comportement de la progéniture de ces animaux (« Suite des Chiens métis », *SHN*, VII, 1789, p. 206-208). Une partie de ces observations se retrouvent dans une note rattachée à la « Lettre III à madame *** (lettre 11) », *Lettres sur les animaux*, op. cit., p. 168. Ces expériences s'inscrivent dans la grande enquête sur la « dégénération » qui traverse toute l'*Histoire des quadrupèdes*.

²⁸¹ Friedrich Melchior (baron de) Grimm, *Gazette littéraire* [1^{er} juillet 1753], dans *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, op. cit., t. III, p. 38-39.

²⁸² Maëlle Levacher, *La réception de l'Histoire naturelle de Buffon*, op. cit., p. 39. Il est cependant vrai qu'Élie Catherine Fréron mentionne, à propos du volume IV de l'*Histoire naturelle*, que Buffon et Daubenton y traitent « de matières rebattues », c'est-à-dire d'animaux familiers tellement connus « que peu de personnes ignorent ce que les savants auteurs n'ont pu se dispenser de répéter dans une histoire générale de la nature »

se soit vraiment intéressé aux quelques [sic] 25 volumes parus [entre la « Théorie de la Terre » et les « Époques de la nature »]... excepté Fréron²⁸³». Ce serait, d'une part, faire fi des remarques de Leroy, voire de Condillac et, d'autre part, ignorer les raisons qui expliquent le silence concernant les derniers volumes de l'*Histoire des quadrupèdes* consacrés aux animaux exotiques nouvellement décrits. De plus, il ne faudrait pas ignorer, du point de vue littéraire par exemple, les nombreuses lectures publiques dans les salons et les remarques de Grimm depuis sa *Correspondance littéraire* de 1755 jusque dans le *Mercur de France* de 1765. Si l'on examine ces comptes rendus, nous retrouvons cette même critique de l'imagination dont nous avons précédemment traitée. Ainsi, commentant le cinquième volume de l'*Histoire naturelle* (qui comprend les articles sur la brebis, la chèvre, le cochon et le chien), Grimm souligne que les descriptions anatomiques de Daubenton ont « le mérite de l'exactitude et de l'instruction », alors que les « tableaux d'histoire » de Buffon procurent « ce plaisir vif que produisent l'élévation et la beauté de son style », non sans ajouter cette prophétique tirade fort pertinente en regard de notre problématique :

Tous les raisonnements froids et pesants resteront ensevelis sous la poussière des bibliothèques avec toute leur méthode, tandis que les écrivains à la fois graves, élevés et agréables, resteront entre les mains de tout le monde, malgré la fragilité de leurs systèmes, malgré les fautes qui peuvent leur être échappées, et lorsque leurs opinions et leurs erreurs auront été anéanties par le grand jour de la vérité. *Si je n'aimais pas tant la poésie, je dirais qu'il y en a trop dans l'histoire du chien.* Les gens sévères ne manqueront pas de la reprocher à M. de Buffon. [...] *En général, il faut bien se garder de donner des conjectures pour des certitudes, et des soupçons philosophiques pour des vérités incontestables*²⁸⁴.

(« Lettre XIII », *Lettres sur quelques écrits de notre temps*, 1966 [1753], tome XI, p. 302). Le même Fréron écrira, à propos du tome V de l'*Histoire naturelle*, où l'on traite des animaux domestiques tels le cochon, la brebis et la chèvre : « N'attendez donc ici que des détails communs, quoique bien écrits » (« Lettre VI », *L'année littéraire*, *op. cit.*, t. II, p. 579 [1755, tome VII, p. 120]). Nous ne croyons toutefois pas pouvoir transposer ces mêmes remarques à partir du tome IX où le silence de la critique littéraire et scientifique découle tout simplement du fait que Buffon compilait alors de « nouvelles » espèces n'offrant que bien peu de points de comparaison, aussi bien pour la critique littéraire que scientifique. À ce propos, Louis-Marie Stanislas Fréron, en aval de l'*Histoire des quadrupèdes* et de l'*Histoire naturelle des oiseaux*, ne manquera pas de souligner que « parmi la foule d'hommes ordinaires qui se piquent d'une légère teinture de savoir, il n'en est pas un seul qui n'ait dévoré l'ouvrage entier [l'*Histoire naturelle*] » (« Lettre VIII », *L'année littéraire*, *op. cit.*, t. XXV, p. 56 [1778, t. I, p. 201]).

²⁸³ Maëlle Levacher, *La réception de l'Histoire naturelle de Buffon*, *op. cit.*, p. 31 [nous soulignons]. Rappelons qu'Élie Catherine Fréron (1718-1776) fonda en 1754 *L'année littéraire*, qui fut l'œuvre de sa vie et qu'il dirigea jusqu'à sa mort en 1776, avant que son fils Louis-Marie Stanislas prenne les rênes de la revue.

²⁸⁴ Friedrich Melchior (baron de) Grimm, *Correspondance littéraire, philosophique et critique* [1^{er} novembre 1755], *op. cit.*, t. II, p. 113 [nous soulignons].

En d'autres termes, le critique littéraire ne se contente pas de louer le style du naturaliste mais il traduit aussi les réticences des savants — les « gens sévères » — qui ne pouvaient se résoudre à voir poindre l'imagination, acceptée dans les arts et belles-lettres, dans un ouvrage scientifique. Bien que la réserve finale de Grimm soit un peu sévère — nous aurons maintes occasions de montrer dans la deuxième partie de ce travail que Buffon exprime clairement ses doutes en regard d'hypothèses tendant plus vers la certitude morale que vers la certitude physique²⁸⁵—, elle illustre fidèlement ce que la communauté savante reprochait au naturaliste montbardois. De manière encore plus explicite, Grimm commentera une décennie plus tard les « Première » et « Seconde » vues « De la Nature » qui ouvrent les tomes XII et XIII de l'*Histoire naturelle*, en réhabilitant toutefois le recours à l'imagination et en soulignant le génie artistique du naturaliste hors des descriptions animalières : « Le génie de M. de Buffon, trop longtemps captivé par la contrainte de la méthode, a pris un nouvel essor dans ces morceaux philosophiques, essor heureux, par lequel il atteint à ce qu'ont de plus élevé les connoissances humaines²⁸⁶ ». Nous ne partageons évidemment pas l'opinion de Grimm voulant que le génie et l'imagination ne puissent faire partie intégrante de la méthode dans les descriptions animalières, mais nous croyons que ce commentaire illustre bien la résistance du milieu scientifique à intégrer ces composantes dans l'histoire naturelle. Pourtant, Grimm ne manque pas de souligner que les « Lecteurs initiés dans les hautes sciences [...] reconnoîtront l'avantage qu'a cet habile Observateur sur tous ceux qui l'ont précédé par l'élévation d'esprit qui lui fait voir tout en grand, & par l'heureux talent de peindre tout ce qu'il voit & comme il le voit²⁸⁷ ». La séquence précédente est intéressante notamment si l'on considère que le naturaliste à la « vûe courte » doit recourir à son génie pour « peindre tout ce qu'il voit » avec les yeux de l'esprit. La suite du commentaire de Grimm semble aller en ce sens puisque le critique littéraire ajoute : « C'est ainsi qu'après avoir par la force de son imagination pénétré dans

²⁸⁵ Il est à souligner que Grimm, commentant le premier volume de l'*Histoire des quadrupèdes*, avait pourtant émis cette appréciation qui tend à soutenir notre position : « [...] jamais il [Buffon] ne vous dira qu'il a démontré ce qu'il n'a rendu que vraisemblable : il est même très-attentif à fixer le degré de certitude ou d'évidence qu'il croit à ses arguments » (*Correspondance littéraire, philosophique et critique* [1^{er} octobre 1753], *op. cit.*, t. I, p. 287).

²⁸⁶ Friedrich Melchior (baron de Grimm), « Article II. Nouvelles littéraires », *Mercur de France* [septembre 1765], 1970, tome LXXXIX, p. 188 [p. 83].

²⁸⁷ *Id.* [nous soulignons]

ce que la nature a de plus profond, il éclaire ce qu'elle a de plus caché du flambeau de la philosophie²⁸⁸». Le commentaire de Grimm laisse supposer que « l'éloquence particulière à *M. de Buffon*, éloquence qui consiste moins dans les mots que dans les choses, c'est-à-dire dans la connoissance la plus approfondie des sujets sur lesquels il écrit », lui permet de traiter de matières comme jamais auparavant elles ne l'avaient été « avec une pareille clarté en quelque langue que ce soit²⁸⁹ ». C'est donc « dans la force & la vérité des image » que l'on trouvera dans les ouvrages de Buffon « autant de charme que d'instruction » et qu'on y verra « par-tout l'impulsion du génie²⁹⁰ ». Ici Grimm rejoint en partie ce qu'Élie Fréron avait dit de « cette brillante description²⁹¹ » du chien, emblématique des « tableaux d'histoire » qui étaient tout sauf ennuyeux, car Buffon avait « su faire à quelques égards *un ouvrage de génie* d'un travail de compilation²⁹² ». Si bien que, tant dans les « tableaux d'histoire » que dans les grands discours, la critique « ne sait lequel admirer le plus le Peintre ou le Philosophe²⁹³ ».

Nous pouvons donc suivre Maëlle Levacher lorsqu'elle affirme que, « pour plaire à tous, l'*H.N.* devait renoncer à plaire tout entière à certains²⁹⁴ », notamment à la communauté savante réticente à admettre, comme le grand public qui s'intéressait surtout à l'aspect littéraire, une si imposante présence de l'imagination dans les « tableaux d'histoire », au sein d'une œuvre aux prétentions scientifiques clairement revendiquées. Si bien que l'on retiendra souvent cette attitude stéréotypée où l'image de Buffon s'est figée : grand écrivain, mais mauvais philosophe à qui l'on reprochait de mettre un peu trop de poésie dans ses descriptions, et de voir « moins la nature dans ses opérations que dans sa tête²⁹⁵ ». Pour le naturaliste suisse Charles Bonnet (1720-1793), le Buffon de l'*Histoire des quadrupèdes* se réduit à « un célèbre faiseur d'animaux », lesquels, si l'on se contentait des portraits brossés par le naturaliste montbardois, « se seroient trop altérés en passant par de

²⁸⁸ *Id.*

²⁸⁹ Friedrich Melchior (baron de) Grimm, « Article II. Nouvelles littéraires », *art. cit.*, p. 188 [p. 84].

²⁹⁰ *Id.*

²⁹¹ Élie Catherine Fréron, « Lettre 6 », *L'année littéraire, op. cit.*, t. II, p. 582 [1755, t. VII, p. 131].

²⁹² *Ibid.*, « Lettre 1 », *L'année littéraire, op. cit.*, t. IV, p. 97 [1757, t. II, p. 3 nous soulignons].

²⁹³ Friedrich Melchior (baron de) Grimm, « Article II. Nouvelles littéraires », *art. cit.*, p. 188 [p. 84].

²⁹⁴ Maëlle Levacher, *La réception de l'Histoire naturelle de Buffon, op. cit.*, p. 39.

telles lunettes », si bien que « nous ignorerions encore leur véritable apparence ²⁹⁶ ». Pour Bonnet, il est clair que Buffon, se fiant plus à son imagination qu'à son esprit d'observation, a produit en somme un « roman philosophique ²⁹⁷ » :

Si la nature ne l'a pas fait observateur, en revanche elle l'a enrichi de ses dons les plus brillants, et en a fait l'homme le plus éloquent de son siècle. [...] et ses écrits, pleins de feu et de vie, diront à la postérité que le *peintre* de la nature n'en fut pas toujours le *dessinateur* ²⁹⁸.

Si ces derniers commentaires traduisent bien l'état d'esprit de plusieurs contemporains pour qui le « style enchanteur ²⁹⁹ », l'imagination et le génie de Buffon le détournaient des « vérités » scientifiques ou théologiques de la théorie de la terre ou de la cosmogonie, ils s'en trouvaient cependant pour suggérer que ce « défaut » pouvait se transmuier en qualité et conduire à certaines vérités philosophiques insérées dans l'*Histoire des* quadrupèdes. Pour Élie Fréron, le génie de Buffon garantissait des « compositions plus réfléchies, plus savantes et mieux raisonnées » que celles de Pline par exemple, aboutissant sur une histoire naturelle « plus vraie et plus instructive ³⁰⁰ » ; pour Stanislas Fréron, il faudra toutefois toujours se méfier que « tant de talent et tant de génie [aient] été consacrés à parer des plus

²⁹⁵ Friedrich Melchior (baron de) Grimm, commentant les X^e et XI^e tomes de l'*Histoire naturelle*, cité par Henri Nadault de Buffon, dans Buffon, « Lettre XCVII au président Ruffey » [Paris, le 24 février 1765], *Correspondance générale*, *op. cit.*, t. I, p. 136, note 2.

²⁹⁶ Charles Bonnet, *Contemplation de la nature*, dans *Œuvres d'histoire naturelle et de philosophie*, 1781, t. IV, p. 359.

²⁹⁷ Charles Bonnet, « Observations sur quelques auteurs d'histoire naturelle [15 décembre 1759] », cité par Grimm, *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, *op. cit.*, t. IV, p. 169. Ce à quoi Bonnet ajoute non sans ironie : « Mais l'auteur est trop grand pour s'amuser à des romans ». Ces mots d'esprit, souvent attribués à tort à Grimm, suivent une séquence tout aussi célèbre et pertinente pour la suite de notre analyse, en ce qu'elle souligne encore une fois l'importance du génie dans la pensée buffonienne ; on remarquera aussi au passage le calembour, souvent attribué, à tort, à Voltaire : « L'*Histoire naturelle*, générale et particulière, est le tableau d'un grand peintre. Mais ce tableau est-il toujours celui de la nature ? Cette *Histoire naturelle* est-elle assez naturelle ? J'y admire la magnificence des dessins, et la beauté d'un génie qui a peine à se contenir dans ses limites. Ce génie sublime et hardi ne s'est-il point trop livré à l'esprit de système qu'il possède au suprême degré ? »

²⁹⁸ Charles Bonnet, *Contemplation de la nature*, *op. cit.*, t. IV, p. 359 [nous soulignons]. Est-il besoin de rappeler que le *dessin* (ou la gravure) est habituellement plus représentatif de la science que le *tableau* qui a plus à voir avec l'art.

²⁹⁹ L'expression est employée tant chez Barruel (*Les Helviennes*, *op. cit.*, t. I, p. 148) que chez Royou (« Seconde lettre », *art. cit.*, p. 627 [p. 324]).

³⁰⁰ Élie Catherine Fréron, « Lettre VII », *L'année littéraire*, *op. cit.*, t. XVIII, p. 494 [1771, t. VI, p. 150].

brillantes couleurs, des systèmes vains et absurdes, des opinions ridicules ou extravagantes³⁰¹».

La critique littéraire la plus élaborée concernant l'*Histoire des quadrupèdes* vient encore de Grimm qui, commentant la publication récente du quatrième volume de l'*Histoire naturelle*, y voit un livre « qui est du petit nombre de ceux qui iront à la postérité³⁰²». Puis, à ceux qui reprochent à Buffon ses hypothèses, Grimm rétorque :

Il est vrai que *cette exactitude scrupuleuse* est presque *indispensable* à un philosophe dont le *génie hardi* hasarde souvent des systèmes, invente des hypothèses qui pourraient ne pas être au gré de tout le monde. Mais combien de philosophes qui, avec beaucoup plus d'orgueil que de *génie*, et avec plus d'entêtement que d'*imagination*, nous donnent souvent les rêves les plus absurdes pour des démonstrations, et se fâchent quand nous osons les examiner de près³⁰³.

Si « cette exactitude scrupuleuse [...] indispensable » renvoie à ce que nous avons déjà identifié comme étant la « discipline de l'imagination », nous pouvons aisément proposer que cette dernière entretient des liens étroits avec génie du naturaliste. Ainsi, pour Grimm, qui passe ici subtilement de la critique littéraire à la critique scientifique, plus les « vérités [...] sont simples et lumineuses, plus elles sont du ressort du génie seul³⁰⁴».

De ce panorama consacré à réception de l'*Histoire naturelle*, il ressort un certain malaise de la part des contemporains de Buffon à admettre l'intervention de l'imagination — source du génie — dans les descriptions animalières, alors même qu'elle était tolérée, voire réifiée dans les grands discours. Il y aurait donc selon nous une dualité — artistique et scientifique — inhérente à la notion de génie, que nous devons explorer dans le prochain chapitre. Nous pourrions ainsi mieux comprendre, d'une part, pourquoi la réception de

³⁰¹ Louis-Marie Stanislas Fréron, « Lettre XIV », *L'année littéraire, op. cit.*, t. XXXI, p. 520-521 [1784, t. VI, p. 257-258].

³⁰² Friedrich Melchior (baron de) Grimm, *Correspondance littéraire, philosophique et critique* [1^{er} octobre 1753], *op. cit.*, t. I, p. 285. L'homme de lettres bavarois prend même la défense de Buffon contre Lelarge de Lignac en affirmant, à la même page : « Quand les insectes font des piqûres sans venin, quand l'envie se tient aux brochures et aux feuilles, l'homme de génie les dédaigne l'un et l'autre, et aurait honte d'écraser un ennemi aussi méprisable ». Si l'allusion au patronage de Réaumur est transparente, nous insistons encore sur l'importance que le critique littéraire attribue au génie de l'auteur de l'*Histoire naturelle* : à tous ceux qui « voudront apprendre à écrire », Grimm renvoie aux « tableaux d'histoire » du cheval, de l'âne et du bœuf, pour leur faire remarquer qu'ils pourront ainsi se renseigner sur la manière d'acquérir « du génie et du talent, si toutefois cela s'apprend » (*ibid.*, p. 286).

³⁰³ *Ibid.*, p. 287 [nous soulignons].

³⁰⁴ *Id.*

l'Histoire naturelle — qui participe à la fois des sciences et des belles-lettres — conduit à cette dichotomie où le génie artistique est louangé par la critique littéraire, alors que les savants se méfient du génie scientifique qui investit les descriptions animalières ; d'autre part, en se concentrant plus précisément sur l'imagination comme source du génie scientifique, nous pourrions préciser le fonctionnement de la fabrique des descriptions animalières, dans laquelle *l'ars iudicandi* encadre constamment *l'ars inveniendi*. À la mort de Buffon, Stanislas Fréron écrivait, réfléchissant sur les rapports entre le style et la vérité : « Ce n'est point comme physicien, comme naturaliste, comme savant, que M. de Buffon a honoré son siècle et sera précieux à la postérité, c'est comme écrivain. Son style, comme celui de tous les hommes de génie, est absolument à lui et ne ressemble à aucun autre ³⁰⁵ ». Malgré tout, s'il rappelle qu'avant Buffon « l'histoire des animaux n'avait été traitée qu'en latin et d'une manière très sèche, par des savants de profession », Fréron ajoute :

On n'a cessé d'admirer la manière intéressante et ingénieuse dont il a peint les mœurs et le caractère de cette classe d'être animés dont l'homme dédaigneux avait toujours négligé le moral, quoique souvent leur instinct soit au dessus de sa raison. Les tableaux que M. de Buffon a tracés, peuvent être regardés comme neufs, et semblent réunir à tous les charmes de la fiction le mérite précieux de la vérité ³⁰⁶.

À la lumière des critiques consacrées à *l'Histoire des quadrupèdes*, force est d'admettre que même les détracteurs de Buffon nous incitent à conclure que le seigneur de Montbard fut l'un des rares personnages de l'histoire à posséder cette dualité géniale qui anime la fabrique des descriptions animalières, comme en témoigne éloquemment l'abbé Royou :

M. de Buffon, parce qu'il a su charmer le beau sexe par la description romanesque des passions du coq & du cheval, par la brillante peinture de cet oiseau, dont le plumage d'or et d'azur est la plus fidelle image du style enchanteur de l'historien de la nature, M. de Buffon croit-il avoir acquis assez d'empire sur tous les esprits, pour leur faire adopter sans contradiction tous les rêves philosophiques auxquels il lui plaira de se livrer ? Se seroit-il flatté que dans le haut degré de gloire où il est parvenu, il seroit inaccessible aux traits de la critique, que le respect qu'imprime son nom, rejailliroit sur ses opinions ; & que ses erreurs même seroient en quelque sorte sacrées comme sa personne. Pour moi, je ne saurois m'empêcher de gémir, en voyant qu'on abuse d'un nom vraiment respectable pour accréditer des erreurs extrêmement dangereuses, & qu'un des plus beaux génies du monde chrétien vient dans le dix-huitième siècle renouveler les extravagantes opinions des

³⁰⁵ Louis-Marie Stanislas Fréron, « lettre VIII », *L'année littéraire, op. cit.*, t. XXXV, p. 252-253 [1788, t. III, p. 267-271].

³⁰⁶ *Id.*

philosophes payens, qui ne connoissoient pas le vrai créateur du ciel & de la terre, imaginèrent des mots vuides de sens pour expliquer la formation des êtres créés³⁰⁷.

Laissons les derniers mots à Jacques Roger qui avait commenté ainsi les « Époques de la nature » : « C'est la phrase même du *génie* de Buffon, qui rassemble les faits et de leur réunion même en fait naître les idées : c'est *l'expression exacte de sa nature de savant et d'artiste*³⁰⁸ ». En effet, une vérité scientifique est, au siècle des Lumières, « sinon plus vraie, du moins plus convaincante, lorsqu'elle est présentée par un savant qui sait écrire³⁰⁹ » ; ou par un naturaliste à la « vûe courte » doté à la fois du génie artistique et du génie scientifique.

³⁰⁷ Thomas-Marie Royou, « Lettre XIII », *art. cit.*, p. 627 [p. 324-325].

³⁰⁸ Jacques Roger, « Introduction », dans Buffon, *Époques de la nature*, 1988, p. cxx.

³⁰⁹ *Ibid.*, p. cxxvii.

CHAPITRE 4

Du génie dans l'esthétique des Lumières

*Nous rampons tous, et les essors que nous croyons prendre,
quand nous nous flattons d'avoir du génie,
sont comme ces rêves où nous nous voyons planant dans les airs.*

Étienne Bonnot de Condillac, *La Langue des calculs* (1798) ¹.

Si Buffon n'a pas été un grand théoricien de l'imagination, force est d'admettre qu'il n'a pas davantage développé sa pensée en ce qui a trait à cette notion de *génie* que nous considérons toutefois comme un élément conceptuel essentiel à la fois de sa méthode scientifique ² et de ses préceptes stylistiques ³. En fait, Buffon utilise tantôt le mot *génie* dans le sens « classique » d'*ingenium* — « disposition naturelle de l'esprit » ou « fonctionnement de l'intelligence » ⁴ —, tantôt dans un sens plus « moderne », presque romantique, où il confond vaguement *génie* et *imagination*, pour définir le premier terme de manière tout aussi imprécise : un « esprit supérieur », une « puissance » qui s'avère « la qualité la plus brillante et la plus active ⁵ » de notre âme. Cette dernière équivalence ambiguë a ouvert la porte à toutes les interprétations ⁶, d'autant plus que l'idée de génie est aujourd'hui entrée « dans le grand réservoir des stéréotypes ⁷ » :

¹ Étienne Bonnot de Condillac, *La Langue des calculs*, dans *Œuvres philosophiques*, 1947, vol. I, p. 84.

² Buffon reste assez imprécis quant aux caractéristiques du génie. Il se contente d'écrire qu'il s'agit de « ce quelque chose de plus » qui permet au naturaliste de « s'élever à quelque chose de plus grand & plus digne » et de parvenir à ce point d'où il peut « comparer la Nature avec elle-même dans ses grandes opérations » (Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 51). Cela dit, cette imprécision ne devrait pas occulter l'importance du génie dans la fabrique de l'*Histoire des quadrupèdes*, comme en font foi les multiples occurrences du terme que nous avons relevé dans l'introduction, (voir *supra*, p. 43 *sq.*).

³ « La véritable éloquence suppose l'exercice du génie et la culture de l'esprit » (Buffon, « Discours prononcé à l'Académie française », *SHN*, IV, 1777, p. 2).

⁴ Kineret S. Jaffe souligne que le mot *ingenium* avait différentes traductions ; elles étaient par contre toujours associées à l'idée de *wit* en anglais ou d'*esprit* en français : « The term is referred to the ability of some minds to reason more forcefully, to see more clearly ; it describes the inventive intelligence that allowed certain men to perceive new relationships between existing objects or ideas » (« The Concept of Genius : Its Changing Role in Eighteenth-Century French Aesthetics », *Journal of the History of Ideas*, 1980, vol. 41, n° 4, p. 581). Cette connotation qui rapproche le génie de la raison sera évidemment tempérée par l'importance que prendra, dans la théorie esthétique, la médiation par les sens et l'intervention irrationnelle de l'imagination.

⁵ Buffon, « Discours sur la nature des Animaux », *HN*, IV, 1753, p. 69.

⁶ Dans cette mer d'obscurité, seul Benoît De Baere semble avoir remarqué que Buffon conçoit parfois l'imagination « comme une caractéristique du génie » (*La pensée cosmogonique de Buffon*, 2004, p. 158). À la lumière de ce que nous analyserons dans ce chapitre, nous préférons toutefois inverser les termes pour

Ce n'est que de manière discontinue qu'elle revient faire partie de l'arsenal de la pensée esthétique : notion luxueuse, un peu archaisante, plutôt que vecteur de réflexion. À force d'être prodigué, ce mot magique s'est usé, comme se sont usées les prestigieuses métaphores qui l'ont soutenu tout au long de son épopée sémantique ⁸.

Le présent chapitre a l'ambition de proposer, dans un premier temps, un portrait que nous espérons le plus fidèle possible de cette notion complexe du génie artistique dans l'esthétique des Lumières. Puis, nous nous pencherons sur l'émergence, à l'âge encyclopédique, d'un nouveau concept : le génie scientifique. Mais, comme les théoriciens de l'esthétique française sont restés relativement timides, à l'exception de Diderot, en ce qui a trait à la manifestation du génie scientifique, nous n'hésiterons pas, dans un deuxième temps — suivant les précautions stipulées dans notre introduction ⁹ — à puiser chez les théoriciens de l'esthétique écossaise qui ont l'immense mérite d'avoir dégagé clairement le génie scientifique du génie artistique. Cette réflexion nous permettra de mieux comprendre l'importance de cette double composante du génie dans l'*ars inventendi* et l'*ars iudicandi*, et nous préparera à voir comment, dans les « tableaux d'histoire » de l'*Histoire des quadrupèdes*, œuvre de science qui s'exprime à travers les belles-lettres, Buffon manifeste la puissance de son génie — artistique *et* scientifique.

En son sens usuel, le génie désigne aujourd'hui « la force créatrice de l'écrivain ou de l'artiste, surtout quand elle est extraordinaire », ou encore, par métonymie, « l'artiste doué de cette puissance ¹⁰ ». Ces significations, familières pour nous, tirent leur origine d'une série de développements qui ont eu cours au siècle des Lumières et qui ont permis d'associer progressivement la notion de génie au talent créatif exceptionnel d'un artiste

considérer le génie comme une *conséquence* d'un certain type d'imagination. En effet, nous verrons que, résultant de multiples combinaisons entre différentes opérations de l'esprit, le génie peut littéralement *surgir* de l'imagination. Remarquons que Buffon avait pourtant identifié, sans en analyser les mécanismes, plusieurs de ces opérations de l'esprit : « *combiner* les observations, [...] *généraliser* les faits, [...] les *lier* ensemble par la force des analogies », pour arriver à ce point « où nous pouvons enfin nous *ouvrir* des routes pour *perfectionner* les différentes parties de la Physique ». Le génie est « qualité d'esprit qui nous fait *saisir* les rapports éloignés, les *rassembler* & en *former* un corps d'idées raisonnées, après en avoir *apprécié* au juste les vrai-semblances & en avoir *pesé* les probabilités (« Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 51 [nous soulignons]).

⁷ José-Luis Diaz, article « Génie », dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dirs.), *Le dictionnaire du littéraire*, 2002, p. 247.

⁸ *Id.*

⁹ Voir *supra*, p. 48.

¹⁰ José-Luis Diaz, article « Génie », *art. cit.*, p. 246.

pour ensuite identifier l'individu même investi par ce don de la nature ¹¹. Mais le mot *génie* n'est pas apparu à l'époque moderne ¹² ; il était déjà employé au XVI^e siècle (1532), dans son sens dérivé de l'étymologie latine *genius* : « ange gardien, *daimon*, divinité tutélaire ¹³ ». Le succès et l'essor du mot, surtout à partir de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, est cependant dû à sa double étymologie qui renvoie également à l'*ingenium* : « intelligence organisatrice, aptitudes innées, disposition naturelle ¹⁴ ». Si, pour certains, le sens général que nous retenons encore aujourd'hui était déjà fixé à la fin du XVII^e siècle ¹⁵, pour d'autres, il est plus approprié de parler de « naissance du “génie” au XVIII^e siècle », dans la mesure où, à cette époque, une « relation nouvelle [...] s'est instituée [...] entre le mot et la chose », relation qui témoigne d'une « *prise de conscience collective* », dans « une certaine situation assumée où le type d'humanité qu'on ne peut désigner que par le mot de *génie*, joue un rôle de premier plan ¹⁶ ». Entre le XVII^e siècle et

¹¹ Ces deux conceptions se retrouvent en langue française dans les expressions « avoir du génie » et « être un génie ». Dans la première de ces expressions, le génie est une qualité créatrice naturelle qui peut être séparée de l'individu qui la possède (il peut ainsi se décomposer en différentes opérations et se prêter plus facilement à l'analyse), alors que, dans la seconde, cette force extraordinaire — mystérieuse — est en quelque sorte incarnée dans l'individu, indissoluble de sa nature même. Nous y voyons un parallèle entre cette deuxième interprétation et la fameuse séquence « Le style est l'homme même » où génie et style apparaissent comme des constituantes inséparables de la nature d'un individu. Aux fins de l'analyse, nous nous concentrerons sur la première de ces significations et considérerons tout d'abord le génie, à la manière de Diderot, comme « the acme of creative endowment in every field of mental activity, but with special reference to the artistic or literary activity » (Herbert Dieckmann, « Diderot's Conception of Genius », *Journal of the History of Ideas*, 1941, vol. 2, n° 2, p. 152, note 1).

¹² Pour un aperçu de la notion de génie avant l'âge classique, on pourra consulter avec profit : Edgar Zilsel, *Le génie, histoire d'une notion de l'Antiquité à la Renaissance*, 1993 [1926].

¹³ L'édition de 1762 du *Dictionnaire de l'Académie française* conservera ce sens : « L'esprit ou le démon, soit bon, soit mauvais, qui, selon l'opinion des Anciens, accompagnait les hommes depuis leur naissance jusqu'à leur mort. *Bon génie. Mauvais génie. Le génie de Socrate. Le mauvais génie de Brutus* » (p. 813).

¹⁴ « Talent, inclination ou disposition naturelle pour quelque chose d'estimable, & qui appartient à l'esprit. *Beau génie. Grand génie. Puissant génie. Vaste génie. Génie universel. Il a un merveilleux génie pour telle chose. Suivre son génie. Forcer son génie. Faire quelque chose contre son génie. Avoir du génie pour les affaires, pour la Poésie. Il est d'un génie supérieur aux autres. Il a une grande supériorité de génie* » (*id.*).

¹⁵ C'est encore une des définitions retenues aujourd'hui par le *Petit Robert* : « (Fin XVII^e). Aptitude supérieure de l'esprit qui élève un homme au-dessus de la commune mesure et le rend capable de créations, d'inventions, d'entreprises qui paraissent extraordinaires ou surhumaines à ses semblables. *Génie poétique, musical. Avoir du génie* ».

¹⁶ Georges Matoré et Algirdas Julien Greimas, « La naissance du “génie” au XVIII^e siècle », *Le français moderne*, 1957, n° 4, p. 256. Les auteurs précisent ainsi les balises qui délimitent l'amont et l'aval de la période qui les intéresse : pour leurs contemporains, Corneille, Molière et Racine étaient « de très bons auteurs » et non pas « des génies » ; en parallèle, Chateaubriand et Hugo « seront non seulement considérés comme des *génies*, ils se croiront *génies* eux-mêmes, et c'est en fonction de ce *génie* qu'ils élaboreront une nouvelle critique (la critique des beautés) et une nouvelle esthétique » (*id.* [souligné dans le texte]).

le romantisme, entre « l'honnête homme » et l'artiste « égoïste ¹⁷ », nous pouvons identifier globalement trois conceptions du génie qui coexistent parallèlement à ce mouvement social qui tend à privilégier progressivement l'individualité et l'originalité, et dont la révélation de la « vie intérieure » sera une « grande découverte du siècle ¹⁸ ». En effet, sans cette transformation qui procède de l'influence grandissante du génie artistique dans l'esthétique française et anglaise au siècle des Lumières, il serait impossible de comprendre la sémantique moderne de la notion génie qui a atteint son climax dans le *Genielehre* de Lessing et Goethe ¹⁹.

Tout d'abord, les philosophes du début du XVIII^e siècle concevait le génie « non comme une création divine *ex nihilo*, mais comme une grande agilité intellectuelle ²⁰ ». Ainsi, les premières Lumières ont considéré le génie avant tout comme une affaire de « tempérament » :

Toutes les facultés intellectuelles étaient censées y participer — l'attention, la raison, et pas seulement l'imagination. Le génie n'était pas alors *genius* démonique, mais *ingenium* en état de grâce. Cette interprétation rationaliste faisait du « génie » une combinatoire apte à saisir des rapports inaperçus du commun des mortels ²¹.

Puis, à l'âge encyclopédique (1750-1775), le génie est apparu comme « une énergie d'invention donnée par la nature à “l'homme sensible” ²² ». De combinatoire intellectuelle, le génie devient expérience existentielle chez un individu exceptionnel — un être remarquable par « la force de l'imagination, & l'activité de l'âme ²³ » — sur qui les événements du monde sensible laissent une empreinte organique plus profonde ²⁴. Enfin, alors considéré jusque-là comme « un être énergétique, faisant au total un usage bénéfique de

¹⁷ *Ibid.*, p. 261 [souligné dans le texte].

¹⁸ *Ibid.*, p. 263 [souligné dans le texte].

¹⁹ Voir à ce sujet : Herbert Dieckmann, « Diderot's Conception of Genius », *art. cit.*, p. 151.

²⁰ José-Luis Díaz, article « Génie », *art. cit.*, p. 246.

²¹ *Ibid.*, p. 247.

²² *Id.*

²³ Jean-François de Saint-Lambert, article « Génie (*Philosophie & Littér.*) », *Encyclopédie, op. cit.*, 1757, t. VII, p. 582. Pour de plus amples détails sur la genèse de cet article, voir notre commentaire plus loin dans ce chapitre, *infra*, p. 273, note 228.

²⁴ Cela n'est pas sans rappeler les métaphores du « burin » et de la « plaque de cuivre » utilisées par Malebranche à propos de l'imagination et de la mémoire (voir *supra*, p. 195), de même que celle de la « masse d'une cire sensible » employée dans un contexte similaire par Diderot (voir *supra*, p. 195, note 130).

son énergie ²⁵», le génie en vient à désigner, à l'âge préromantique (1775 et au-delà), « un être exceptionnel tant par ses dons de création que par les malheurs que ce don [...] lui vaut ²⁶ ». On insiste dorénavant sur la pathologie désordonnée qu'entraîne le génie, et le « créateur » est alors perçu comme une fragile « créature » annonçant déjà « l'égalité romantique du génie et de la folie ²⁷ », qui renoue incidemment avec l'idée primitive de *genius* — espèce d'incohérence divinisée dont Valéry traitera notamment dans ses *Cahiers* de 1915-1916 .

À la lumière de ces transformations, on comprendra que la notion de génie ait « disparu de la poétique contemporaine, réflexive et théorique, alors qu'elle subsiste encore dans le discours ordinaire ²⁸ ». Aussi laisserons-nous de côté le mythe du surhomme, de même que le moment « mystique » de l'inspiration, longtemps liés à l'idée de génie, pour privilégier plutôt les marques de sa manifestation que l'on pourra identifier précisément dans les descriptions animalières de l'*Histoire des quadrupèdes*. Cependant, si nous abandonnons ici en quelque sorte le génie « qualité du sujet, purement virtuelle, difficilement computable ²⁹ », nous ne pouvons faire l'économie de toute une réflexion théorique où, délaissant la rhétorique profonde ou poétique pour nous engager dans l'esthétique, nous examinerons comment les théoriciens de l'esthétique écossaise ont pu poursuivre la réflexion sur le génie artistique entreprise par les philosophes des Lumières, pour proposer une vision cohérente du génie scientifique.

I. Les premières Lumières et le génie artistique

Notre intention n'est pas de traiter exhaustivement de la complexe question du génie artistique dans l'esthétique française. Plusieurs travaux ont déjà abordé magistralement la

²⁵ José-Luis Diaz, article « Génie », *art. cit.*, p. 247. Matoré et Greimas soulignent que c'est à cette période que l'on commence à identifier les génies comme des « *grands hommes*, des hommes qui *font époque* » (« La naissance du "génie" au XVIII^e siècle », *art. cit.*, p. 269 [souligné dans le texte].

²⁶ José-Luis Diaz, article « Génie », *art. cit.*, p. 247.

²⁷ *Id.*

²⁸ *Ibid.*, p. 248.

²⁹ *Id.*

question³⁰. Un survol des notions d'imitation et d'invention s'avère cependant nécessaire pour comprendre l'évolution du concept génie artistique au XVIII^e siècle. Nous avons déjà mentionné que le développement d'une conception « positive » du génie s'est fait en parallèle de la « désintégration » de la théorie esthétique et des standards de la notion de goût qui prévalaient au XVII^e siècle. L'œuvre d'art ne sera donc plus jugée selon qu'elle respecte une série de règles préétablies, mais plutôt selon le « degré » de plaisir qu'elle procure ; plaisir qui ne procède pas de la raison mais plutôt du « libre jeu » de l'imagination et de l'émotion. Les théoriciens de l'art s'intéresseront donc au pouvoir créateur de l'artiste, de même qu'aux processus psychologiques qui sous-tendent la réalisation d'une création artistique. L'intérêt porté alors à l'inspiration et à l'imagination sera à l'origine d'une nouvelle approche de la notion de génie artistique³¹.

Rappelons que, jusqu'au début du XVIII^e siècle, le génie était considéré, dans l'esthétique française, comme une notion « vague », un pouvoir « indéfini », un lieu commun, voire un terme « affaibli » de la rhétorique classique³². Pour Ernst Cassirer, le problème du génie est devenu « le vrai problème fondamental de l'esthétique³³ » lorsque Anthony Ashley Cooper, 3^e comte de Shaftesbury (1671-1713) a, pour la première fois en 1711, avec sa formule célèbre — « For all beauty is truth³⁴ » —, « délivré [le mot *génie*] de

³⁰ Nous pensons tout d'abord au célèbre ouvrage d'Annie Becq, *Genèse de l'esthétique française moderne. De la raison classique à l'imagination créatrice, 1680-1814*, 1994. Pour une vision plus synthétique, on préférera, de la même auteure, « Splendeur et misère de l'imitation au siècle des Lumières », dans Ulla Kölving et Irène Passeron (dirs.), *Sciences, musiques, Lumières : mélanges offerts à Anne-Marie Chouillet*, 2002, p. 385-391. Voir aussi Jacques Chouillet, *La formation des idées esthétiques de Diderot 1745-1763*, 1973 ; Ernst Cassirer, *La philosophie des Lumières*, 1986 [1966].

³¹ « The [...] historical condition for the positive valuation of the genius is the *desintegration* of the seventeenth-century theory of art and the and the seventeenth-century standards of taste. This distinction is one aspect of the great eighteenth-century opposition of feeling and "sensibilité" to the authoritative claim of reason in all realms. A work of art is no longer judged by the degree of conformity with traditional patterns and rules, but by the degree of delight it gives, and this delight is caused, not by rational structure and intellectual simplicity, but by the free play of imagination and emotion. At the same time a keen interest in the creative powers of the artist and in the psychological process of creation awakens. [...] The revaluation of inspiration and imagination [...] leads to a new appreciation of the phenomenon of genius » (Herbert Dieckmann, « Diderot's Conception of Genius », *art. cit.*, p. 154 [nous soulignons]).

³² *Ibid.*, p. 156-157 [nous soulignons] : « Genius is for the French critics of the seventeenth century simply a *vague, undefined* power. They neither analyse the concept nor bring it into relationship with specific qualities of a work of art and with distinct faculties of the artist [...]. Sometimes, it is [...] a commonplace, an *enfeebled* term of classical rhetoric ».

³³ Ernst Cassirer, *La philosophie des Lumières, op. cit.*, p. 397.

³⁴ Anthony Ashley-Cooper (3^e comte de) Shaftesbury, *Characteristics of Men, Manners, Opinions*, 1963, vol. I, p. 94.

la confusion et de l'ambiguïté dont il souffrait jusqu'alors pour lui donner un sens bien net et spécifiquement philosophique³⁵». Comme ni l'analyse logique ni l'observation ne pouvaient conduire à dénouer cette impasse, il fallait une « “esthétique de l'intuition” » pour donner à ce problème fondamental « tout son poids et son contenu véritable³⁶». En s'éloignant de l'esthétique classique qui mettaient encore au premier plan la parenté du concept de génie avec l'*ingenium* — nécessairement lié à la raison, à l'intellectualité, voire à l'esprit³⁷ —, Shaftesbury aurait été le premier à circonscrire la notion de génie au « domaine des forces productives, constitutives, créatrices³⁸ » pour en faire un « centre philosophique solide³⁹ » qui orientera même, par-delà les théoriciens français des Lumières, l'histoire de la pensée allemande : le philosophe anglais a donc donné au concept de génie « une orientation fondamentale définie qui sera conservée, par la suite, lucidement et fermement, par les véritables fondateurs de la théorie esthétique, malgré toutes les fluctuations des débats de philosophie et de psychologie populaires⁴⁰ ».

La doctrine shaftesburienne de la spontanéité dans la création artistique (ou enthousiasme) marquera toute la littérature anglaise du XVIII^e siècle, notamment les critiques qui essaieront de saisir « l'essence véritable et profonde de la génialité⁴¹ » chez Shakespeare et Milton, autour desquels tournent tous les débats théoriques touchant le problème du génie. Ce questionnement apparaîtra de manière emblématique plus tard dans l'essai *Conjectures on Original Composition* (1759) du poète anglais Edward Young (1683-1765), qui en arrive à cette conviction que « la créativité du génie poétique ne peut se décrire encore moins s'analyser — selon les critères habituels purement intellectuels, les

³⁵ Ernst Cassirer, *La philosophie des Lumières*, *op. cit.*, p. 398.

³⁶ *Ibid.*, p. 397.

³⁷ « Mesurons le chemin parcouru. Le *génie* qui, au XVII^e siècle n'était qu'une faculté ou qu'un assemblage de facultés est devenu une organisation présentant les caractères d'une originalité exceptionnelle. Cependant, une restriction s'impose tout de suite : le génie [...] ne peut résider dans l'*esprit*, qui est le siège des facultés intellectuelles les plus socialisées, mais dans les profondeurs du moi individuel » (Georges Matoré et Algirdas Julien Greimas, « La naissance du “génie” au XVIII^e siècle », *art. cit.*, p. 262 [souligné dans le texte]).

³⁸ Ernst Cassirer, *La philosophie des Lumières*, *op. cit.*, p. 398.

³⁹ *Ibid.*, p. 399.

⁴⁰ *Id.* Selon Cassirer, la doctrine shaftesburienne de l'enthousiasme serait un des germes de la nouvelle conception du génie qui a trouvé son fondement systématique dans l'« héautonomie du beau » chez Lessing (*Dramaturgie de Hambourg* et le *Laocoon*) et chez Kant (*Critique du jugement*).

⁴¹ Ernst Cassirer, *La philosophie des Lumières*, *op. cit.*, p. 400.

critères comptables de l'entendement ⁴²». Les premières Lumières françaises allaient être confrontées à cette nouvelle conception du génie qui se présente désormais comme l'aptitude à une infinité de sensations, un « sixième sens » ou encore « le simple don d'un type de *sensibilité* [...] assimilé à la “délicatesse” du goût ⁴³». Ce qui caractérise le concept shaftesburien d'intuition esthétique, c'est qu'il se dégage de tout recours à l'expérience ou à la raison :

L'intuition du beau doit ouvrir la voie vers le dépassement de ce conflit schématique qui domine toute la théorie de la connaissance du XVIII^e siècle ; elle doit mettre l'esprit en position d'arbitrer ce conflit. [...] Le beau n'est pas un contenu acquis par expérience, ni une représentation qui serait dès le départ remise à l'esprit en espèces sonnantes et trébuchantes : il est une *direction essentielle*, spécifique, une énergie pure et une *fonction originale de l'esprit* ⁴⁴.

Nous verrons plus loin dans ce chapitre que cette conception dynamique sera au cœur de la notion de génie à l'âge encyclopédique, notamment chez Diderot. Elle exprime la valorisation d'une vitalité de l'âme et de ses extériorisations : « De l'ordre statique, nous passons à l'ordre dynamique, et le génie ne désigne plus seulement une organisation originale de nos talents, mais aussi l'âme *sensible, expansive, passionnée, énergique* ⁴⁵». Mais avant d'examiner plus en détails cet « enthousiasme » — notion étrangère au classicisme et peu employée avant le XVIII^e siècle — qui sous-tend le génie artistique, nous devons avant tout nous pencher sur les « splendeurs et misères » de l'imitation qui marqueront l'histoire du concept de génie dans la première moitié du siècle des Lumières.

Depuis l'*Épître en vers sur le génie* (1688) de Charles Perrault (1628-1703) ⁴⁶ et les *Pensées ingénieuses des anciens et des modernes* (1689) du père Dominique Bouhours (1628-1702), jusqu'aux *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture* (1719) de

⁴² *Ibid.*, p. 400-401.

⁴³ *Ibid.*, p. 402 [souligné dans le texte].

⁴⁴ *Ibid.*, p. 403 [nous soulignons].

⁴⁵ Georges Matoré et Algirdas Julien Greimas, « La naissance du “génie” au XVIII^e siècle », *art. cit.*, p. 263 [souligné dans le texte].

⁴⁶ Voir à ce sujet Herbert Dieckmann, « Diderot's Conception of Genius », *art. cit.*, p. 156 ; Ernst Cassirer, *La philosophie des Lumières*, *op. cit.*, p. 398. Dans « Epître à Monsieur Fontenelle » sur le génie, Charles Perrault écrit : « C'est cette mesme ardeur qui donne aux autres Arts / Ce qui merite en eux d'attirer nos regards. / Qui seconde, par ses vertus secrettes / Les Peintres, les Sculpteurs, les Chantres, les Poètes. / Tous ces hommes en qui l'on voit regner / Un merveilleux sçavoir qu'on ne peut enseigner, / Une sainte fureur, une

l'abbé Jean-Baptiste Dubos (1670-1742), l'esthétique française suivait cette disjonction entre génie et raison, similaire à celle que l'on retrouvait chez Shaftesbury. Mais, s'ils s'opposent à toute tentative de soumettre le beau à des règles précises ou de saisir l'essence du beau par le seul raisonnement, s'ils accordent au génie le droit de briser toutes les lois préétablies pour en établir de nouvelles dans une perspective dynamique, les hommes de lettres français se démarquent du poète anglais : par exemple, l'abbé Dubos, en ne considérant la « vivacité » esthétique que du point de vue de l'observateur — et non de celui de l'artiste —, privilégie l'acte de contemplation plutôt que celui de création, et il se démarque ainsi clairement de Shaftesbury. Contrairement à l'esthétique « intuitive » de Shaftesbury, la dynamique que cherche à fonder Dubos pour comprendre les effets de l'œuvre d'art s'appuie sur l'effet des passions ressenties par l'observateur plutôt que sur le processus de création des images et des formes par l'artiste. Cette esthétique du « pathétique » fait que la seule règle que l'abbé Dubos impose à l'artiste est de « communiquer et d'imposer aux spectateurs son bouleversement intérieur ⁴⁷», sans aucune nécessité de se soumettre à certaines normes objectives. Alors que Shaftesbury s'appuyait sur le principe de « l'intuition » esthétique, l'abbé Dubos s'en tient à la comparaison avec la simple sensation : « L'intuition du beau, qu'il faut distinguer soigneusement de sa simple sensation, ne s'éveille que dans cette contemplation qui n'est pas une simple passion de l'âme mais son plus pur mode d'agir, son activité propre ⁴⁸». Il s'ensuit que la « vérité » de la nature, recherchée dans la création par Shaftesbury, le sera plutôt dans l'imitation chez Dubos.

La notion d'imitation — d'un autre artiste, des Anciens, de la nature — est au centre des discours sur l'art et le beau au siècle des Lumières. Annie Becq a bien résumé « l'instabilité sémantique ⁴⁹ » de ce terme, qui se manifeste par exemple dans le *Dictionnaire* de Furetière (1732) : si « celui qui copie si exactement son original qu'il n'en

sage manie, / Et tous les autres dons qui forment le Genie » (dans *Parallèle des Anciens et des Modernes en ce qui regarde les arts et les sciences*, 1971, t. I, p. 30-31).

⁴⁷ Ernst Cassirer, *La philosophie des Lumières*, *op. cit.*, p. 405. Voir notamment dans les *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, 1719, t. II, partie II, section I, p. 1-12 et t. II, partie II, section XXIV, p. 334-344).

⁴⁸ Ernst Cassirer, *La philosophie des Lumières*, *op. cit.*, p. 407.

⁴⁹ Annie Becq, « Splendeur et misère de l'imitation au siècle des Lumières », *art. cit.*, p. 385.

diffère en rien » se voit traiter de « plagiaire », il est souligné cependant que « l'imitation en général n'est point blâmable » en comparaison avec cette forme « basse et servile qui n'ajoute ou n'invente rien ». Il s'ensuit qu'il y aurait « [n]on-incompatibilité entre imitation et invention voire originalité, liberté ⁵⁰ ». Si l'originalité est souvent alors considérée comme « la marque indélébile du génie ⁵¹ », nous pouvons mesurer alors toute l'importance de cette donnée que nous aurons à mettre en rapport avec l'imagination, essentielle à toute invention et à toute manifestation du génie artistique. Comme le synthétise Jaucourt avec limpidité : « La bonne imitation est une continuelle invention ⁵² ». Sans trop anticiper sur nos analyses de la deuxième partie, soulignons que cette dernière remarque prend toute son importance dans la mesure où le « Buffon lecteur » sera avant tout un compilateur génial, animé en quelque sorte, probablement sans en être conscient, par les mêmes constats relevés par Jaucourt à propos de l'imitation et du génie artistique, laissant ainsi deviner quelques similitudes avec le génie scientifique : « l'imitation née de la lecture continuelle des bons originaux, ouvre l'imagination, inspire le goût, étend le génie, & perfectionne les talens ⁵³ ».

Même s'il se penche presque exclusivement sur l'effet de l'œuvre d'art sur l'observateur, l'abbé Dubos (1670-1742) n'en arrive pas moins à proposer une explication du génie artistique qui stipule que la bonne imitation est sous-tendue par la force créatrice de l'artiste. Pour la première fois, — et contrairement à l'abbé Charles Batteux qui, en 1746, proposera de réduire à un même principe l'art en général (*Les Beaux-Arts réduits à un même principe*) —, Dubos s'intéresse à l'impression particulière que *chacun* des arts

⁵⁰ *Id.*

⁵¹ Georges Matoré et Algirdas Julien Greimas, « La naissance du "génie" au XVIII^e siècle », *art. cit.*, p. 262.

⁵² Louis (chevalier de) Jaucourt, article « Imitation (Poésie. Rhétor.) », *Encyclopédie, op. cit.*, 1765, t. VIII, p. 568.

⁵³ *Id.* [souligné dans le texte] Dans la même page, Jaucourt écrit : « J'avoue qu'il n'est pas impossible que des hommes plus favorisés du ciel que les autres, s'ouvrent d'eux-mêmes un chemin nouveau, & y marchent sans guides ; mais de tels exemples sont si merveilleux, qu'ils doivent passer pour des prodiges. En effet, *le plus heureux génie a besoin de secours pour croître & se soutenir* ; il ne trouve pas tout dans son propre fonds. L'ame ne sauroit concevoir ni enfanter une production célèbre, si elle n'a été comme *fécondée par une source abondante de connoissances*. Nos efforts sont inutiles, sans les dons de la nature ; & nos efforts sont imparfaits si l'on n'accompagne ces dons, si l'imitation ne les perfectionne » [nous soulignons]. Le génie n'est donc pas seulement affaire d'organisation physiologique ou de prédisposition naturelle, mais il s'exprimera également avec plus d'intensité grâce à l'effet de l'imitation (qui implique également invention et, donc, manifestation de l'imagination).

produit sur le « récepteur », pour essayer de prouver que l'émotion et l'imagination sont des facultés esthétiques dominantes. Il aborde le phénomène du génie en considérant que la faculté d'invention est l'essence du génie et envisage, sans réserve, la possibilité de créer une œuvre d'art sans règles établies *a priori*⁵⁴. Il est remarquable qu'avec Dubos le génie ne se réduit pas à un état plus ou moins anormal d'excitation où domine l'imagination débridée, ni à l'observance de règles rhétoriques sous l'emprise de la raison, mais qu'il se mesure plutôt à l'aune de l'expérience personnelle, de l'observation immédiate et de l'impression esthétique ressentie par l'observateur ou le spectateur. Dubos soulevait alors, pour la première fois, la problématique relative aux causes du génie et à ses manifestations. Comment se fait-il que certains individus « possèdent » le génie alors que d'autres en sont dépourvus ? Comment le génie s'exprime-t-il et quelles en sont les sources ? Sans véritablement répondre à ces questions, il établissait ainsi les principales composantes que les théoriciens à l'âge encyclopédique s'efforceront d'analyser en tenant compte de la double essence du génie : dépendant d'une constitution physiologique innée⁵⁵, il s'agit non seulement d'un talent hérité de la nature, mais aussi d'une faculté qui pourra se mesurer en évaluant la résultante d'une série d'opérations de l'esprit où interviennent, sous différentes combinaisons, l'imagination⁵⁶ — principe générateur essentiel à sa manifestation —, le jugement et le goût. Sont exposés ainsi les principaux éléments qui nous permettront non seulement de préciser ce que nous entendons par la manifestation du génie artistique, mais

⁵⁴ « Du Bos, [...] for the first time, tries to prove that emotion and *imagination* are the dominating aesthetic faculties, comes much closer to the phenomenon of genius than his French predecessors [Bouhours et Perrault]. He considers *the faculty of invention as the essence of genius* and acknowledges, without reserve, the possibility of creating a work of art without any rules. Genius, with him, is an *innate faculty* — not the result of some chance or external circumstance — raising the man endowed with it to the status of a *privileged being* » (Herbert Dieckmann, « Diderot's Conception of Genius », *art. cit.*, p. 160-161 [nous soulignons]).

⁵⁵ « On appelle génie, l'aptitude qu'un homme a reçu de la nature, pour faire bien et facilement certaines choses, que les autres ne sauraient faire que très-mal, même en prenant beaucoup de peine » (Jean-Baptiste Dubos, *Réflexions critiques sur la Poésie et sur la Peinture*, *op. cit.*, t. II, p. 6). « Je conçois que le génie [...] consiste en un arrangement heureux des organes du cerveau, dans la bonne conformation de chacun de ces organes, comme dans la qualité du sang » (*ibid.*, t. II, p. 12). Notons que Dubos délaisse le sens de l'étymologie *genius* pour privilégier celui d'*ingenium* : « J'imagine donc que cet assemblage heureux est, physiquement parlant, cette divinité que les Poètes disent être en leur sein pour les animer » (*ibid.*, t. II, p. 15).

⁵⁶ Dubos explique que « la qualité du sang » se « dispose à fermenter » de manière à ce qu'il « fournisse en adondance des esprits aux ressorts qui servent aux fonctions de l'imagination » (*ibid.*, p. 12). L'abbé n'explique incidemment pas ce qu'il entend par « qualité du sang » ou « esprits », mais sa description physiologique rappelle la doctrine des « esprits animaux » cartésiens qui constituaient, jusque dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, un des principaux arguments « pseudo-scientifiques » de l'empirisme et du

aussi, de glisser vers celle du génie scientifique qui partage, selon des combinaisons différentes, ces mêmes principes d'associations d'idées qui animent l'*ars iudicandi* et l'*ars inveniendi* au cœur des descriptions animalières de l'*Histoire des quadrupèdes*.

Si l'ouvrage *Les Beaux-arts réduits à un même principe* (1746) de l'abbé Charles Batteux (1713-1780) est postérieur à celui de Dubos, la conception du génie qui y est exposée s'inscrit dans un stade de développement qui peut apparaître de prime abord plus « primitif »⁵⁷. Le fait de « réduire » les beaux-arts à un même principe n'est pas sans rappeler cette tendance cartésienne qui se résume à subordonner l'ensemble des phénomènes relatifs aux différentes formes d'expression artistique à un seul principe : la raison. Mais, même si les définitions qu'il présente de l'enthousiasme ou du génie sont souvent générales et imprécises — « le Génie produit les ouvrages de l'Art par l'imitation de la belle Nature »⁵⁸ — et que plusieurs de ses arguments ravivent des lieux communs empruntés à l'Antiquité⁵⁹, « le théoricien l'imitation de la belle nature »⁶⁰ aura au moins eu le désir de mettre un terme à toutes les spéculations concernant le potentiel irrationnel du génie. S'il s'appuie indéfectiblement sur la doctrine fondamentale de l'imitation⁶¹, il reste que l'auteur des *Beaux-Arts réduits à un même principe* conçoit néanmoins différents types d'imitation, dont l'imitation directe de la nature qui est souvent appelée invention. En effet,

positivisme. Voir en lien avec ce thème notre commentaire relatif aux « esprits animaux » convoqués par Malebranche, de même que les « ébranlemens » chers à Buffon, *supra*, p. 194, note 127.

⁵⁷ Herbert Dieckmann n'hésite pas à affirmer : « neither in his theory of fine arts nor in that of genius, does he [Batteux] surpass the limits of the rationalistic aesthetics of the seventeenth century » (« Diderot's Conception of Genius », *art. cit.*, p. 160, note 13).

⁵⁸ Charles Batteux, *Les Beaux-arts réduits à un même principe*, 1746, p. 52.

⁵⁹ « All his definitions suffer from a lack of precision. Most of the conceptions he uses are commonplaces borrowed from antiquity ; their divergence of meaning is veiled in a fictitious harmony » (Herbert Dieckmann, « Diderot's Conception of Genius », *art. cit.*, p. 161, note 13).

⁶⁰ Annie Becq, « Splendeur et misère de l'imitation au siècle des Lumières », *art. cit.*, p. 386.

⁶¹ Selon Annie Becq, « l'imitation ainsi conçue occupe le devant de la scène théorique : c'est à elle qu'il [Batteux] réduit (sans signification péjorative évidemment) les activités artistiques dont il exhibe par là le principe même, l'essence commune, et auxquelles il assigne la seule finalité du plaisir qui leur confère la qualité de "beaux-arts" » (« Splendeur et misère de l'imitation au siècle des Lumières », *art. cit.*, p. 387). Pour faire vite, résumons avec Annie Becq cette doctrine de l'imitation : « Imiter, c'est [...] faire croire à la présence » (*ibid.*, p. 389). Pour produire une « illusion bénéfique, maîtrisable et la plus efficace artistiquement » (*ibid.*, p. 388), on ne doit pas se contenter de copier la nature, mais plutôt de saisir « le relais d'une émotion capable de mettre en marche l'imagination » (*ibid.*, p. 389). Ainsi, l'imitation doit être considérée comme « recherche de l'effet pathétique plutôt que de l'adéquation entre représentation et objet représenté » (*id.*) C'est la raison pour laquelle, dans cette optique, la musique sera par exemple beaucoup plus suggestive que la poésie ou la peinture car ses imitations, moins directes, « minimisent la clarté au profit de l'énergie » (*ibid.*, p. 390).

imitation est à entendre ici par opposition à simple copie, et inclut l'imagination comme élément essentiel du travail d'élaboration artistique ; elle aide à rassembler les objets présentés par la nature pour, comme l'écrit éloquemment Grimm, « en composer un tout heureux ⁶² ». Il ne faut pas oublier que, dans le sillage de Shaftesbury, Batteux s'avère « le principal théoricien ⁶³ » français de l'enthousiasme, même s'il le convoque parfois sans en donner une explication détaillée : « vive représentation de l'objet dans l'esprit » qui entraîne « une émotion du cœur proportionnée à cet objet ⁶⁴ ». Quoiqu'il en soit, nous retiendrons de Batteux sa conception de l'invention :

Le Génie qui travaille pour plaire, ne doit donc, ni ne peut sortir des bornes de la Nature même. Sa fonction consiste, non à imaginer ce qui ne peut être, mais à trouver ce qui est. Inventer dans les Arts, n'est point donner l'être à un objet, c'est le reconnaître où il est, & comme il est. Et les hommes de génie qui creusent le plus, ne découvrent que ce qui existoit auparavant. Ils ne sont créateurs que pour avoir observé, & réciproquement, ils ne sont observateurs que pour être en état de créer ⁶⁵.

Selon cette dernière affirmation, l'invention artistique n'est pas une création *ex nihilo* ou encore la résultante du souvenir d'une réalité transcendante, ni l'affirmation d'un réalisme à courte vue, mais il s'agit tout simplement de « trouver ce qui est, comme il est ». Pour Annie Becq, l'invention artistique selon Batteux peut se résumer à « faire advenir, dégager, abstraire par maintes comparaisons entre objets déjà observés mis en relations, la forme parfaite immanente aux virtualités offertes par la Nature ⁶⁶ ». Diderot, comme nous le verrons sous peu, ne dira pas autre chose, tout comme notre « Buffon lecteur ». En fait, on peut presque transposer les propos de l'abbé Batteux concernant l'invention artistique à ce qui caractérise la découverte scientifique.

On pourra reprocher à Batteux de n'avoir pas assez insisté sur la relation entre l'œuvre d'art et la faculté créatrice inhérente au génie de l'artiste. Mais en assurant que le génie est un talent naturel — qualité humaine partagée par tous, à différents degrés — et non un énigmatique « esprit » d'origine divine ou supranaturelle réservée à quelques individus exceptionnels, l'abbé pavait en quelque sorte la voie à une explication

⁶² Frédéric-Melchior Grimm, « À propos du salon de 1755 », *Correspondance littéraire*, 1968, t. III, p. 93.

⁶³ Annie Becq, « Splendeur et misère de l'imitation au siècle des Lumières », *art. cit.*, p. 387.

⁶⁴ Charles Batteux, *Les Beaux-arts réduits à un même principe*, *op. cit.*, p. 36.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 11.

⁶⁶ Annie Becq, « Splendeur et misère de l'imitation au siècle des Lumières », *art. cit.*, p. 387.

psychologique du génie qui allait permettre aux philosophes de l'âge encyclopédique d'en poursuivre l'analyse. Bien qu'il n'ait pas répondu à toutes les questions qu'il avait posées en examinant le processus de l'invention dans les arts, il aura fait évoluer la conception de l'émotion artistique : même si l'artiste ne peut véritablement créer, l'univers qui l'entoure est si riche qu'il n'y a pratiquement aucune limite aux possibilités d'invention. Devant cette nature diversifiée, l'artiste de génie a libre cours pour chercher, analyser et découvrir une kyrielle d'objets offerts à l'imitation, tout comme, pouvons-nous ajouter, le naturaliste de génie en fera de même pour tenter de « moderniser » la faune. C'est précisément l'excitation inhérente à ce processus, concomitante avec la satisfaction de découvrir de nouvelles relations entre les objets étudiés (ou encore, directement, de nouveaux objets empreints de beautés) qui, selon Batteux, émeut naturellement l'artiste de génie, et remue son imagination ; selon nous, ce même processus a pu motiver Buffon dans la fabrique descriptions animalières. Quoi qu'il en soit, si l'ouvrage de Batteux ne résout l'opposition *invention* versus *création*, il influencera tant les théoriciens de l'esthétique française à l'âge encyclopédique, que les artisans de la genèse du « beau idéal » qui se réalisera en Allemagne ⁶⁷.

II. L'âge encyclopédique

Condillac : le génie comme « opération de l'esprit »

L'année 1746 voit paraître, en parallèle de la publication des *Beaux-Arts réduits à un même principe*, un livre au titre similaire : *l'Essai sur l'origine des connaissances humaines : ouvrage où l'on réduit à un seul principe tout ce qui concerne l'entendement* ⁶⁸. Nonobstant cette parenté suggérée par les intitulés, l'ouvrage d'Étienne Bonnot de

⁶⁷ Comme notre objectif premier est d'en arriver à une définition opératoire du génie scientifique pour nous donner les moyens d'analyser ses manifestations dans les descriptions animalières de *l'Histoire des quadrupèdes*, nous ne traiterons pas de cet aboutissement important dans l'histoire de l'esthétique. Pour de plus amples détails sur les apports des Winckelmann, Lessing, Kant et Goethe à la conception du génie artistique — postérieurs à *l'Histoire naturelle* —, on pourra consulter avec profit Annie Becq, *Genèse de l'esthétique française moderne, op. cit.*, p. 525 sq. ; de même que Ernst Cassirer, *La philosophie des Lumières, op. cit.*, surtout dans le chapitre 7 : « Les problèmes fondamentaux de l'esthétique », p. 351- 412.

⁶⁸ Étienne Bonnot de Condillac, *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, dans *Œuvres philosophiques*, 1947, vol. I.

Condillac (1715-1780) marque une transition méthodologique avec les travaux antérieurs des théoriciens de l'esthétique. Désormais, l'approche philosophique sera sous-tendue par la théorie sensualiste⁶⁹. Dans la seconde section intitulée « L'analyse et la génération des opérations de l'ame », commentant les idées de Locke, Condillac tente de démontrer que notre compréhension du monde n'est possible que par l'intermédiaire de nos sens, grâce à un processus d'attention sélective, en rapport à certaines de nos perceptions, qui sont, elles, à l'origine de la création d'une série d'idées. C'est cette capacité à former une « chaîne » d'idées et à créer des signes pour les représenter qui, selon le chantre de la logique et de l'analyse, constitue la manifestation du pouvoir de la raison. Si l'esthétique joue un rôle nettement moins marqué dans l'ouvrage de Condillac que dans celui de Batteux, la conception du génie esquissée dans *l'Essai sur l'origine des connaissances humaines*, puis affinée notamment dans *La Langue des calculs* (1798, posthume)⁷⁰, mérite d'être soulignée car elle influencera, d'une part, les autres philosophes de l'âge encyclopédique — notamment Diderot ; d'autre part, elle s'inscrit dans ce glissement que nous nous efforçons d'illustrer, depuis le génie artistique vers le génie scientifique.

Pour faire vite, rappelons que, chez Condillac, les opérations de l'âme, analysées selon le rapport qu'elles ont avec l'*entendement*, s'engendrent toutes depuis une *perception* (ou impression occasionnée dans l'âme par l'action des sens). Comme cette *perception* ou *conscience* est la première opération de l'*entendement*, le premier degré de connaissance consiste à « apercevoir ». Les autres opérations de l'âme sont divisées en deux grands ensembles : tout d'abord, celui qui comprend la liaison des idées formées par l'*attention* (suscitée par le rapport que les choses ont avec notre tempérament, nos passions, notre état) et la *réminiscence* (lorsque l'on compare la perception avec une autre que l'on a déjà éprouvée), liaison qui va engendrer l'*imagination*, la *contemplation* et la *mémoire* ; ensuite, dans un chapitre intitulé « De la raison, de l'esprit et de ses différentes espèces », Condillac propose un deuxième grand ensemble où interviennent toutes ces opérations que l'on peut regrouper sous le terme vague d'*esprit*, et qui comprennent le *bon sens*, l'*intelligence*, le *discernement*, le *jugement*, la *sagacité*, le *goût*, l'*invention*, le *talent*, le *génie* et

⁶⁹ Au sujet de la théorie sensualiste à l'âge encyclopédique en France, voir : John C. O'Neal, *The Authority of Experience; Sensationist Theory in the French Enlightenment*, 1996.

l'*enthousiasme*. Cela dit, il reste pour Condillac une opération qui couronne l'entendement et sans laquelle il serait impossible de « faire des progrès dans la recherche de la vérité » : la *raison*, qui n'est autre chose que « la connoissance de la manière dont nous devons régler les opérations de notre ame ⁷¹».

Il est remarquable que, dès qu'il s'agit de la question du génie, Condillac, détonnant parmi l'ensemble des philosophes de l'âge encyclopédique, se garde bien d'en faire une quelconque résultante de l'imagination. En confinant cette dernière au premier grand ensemble des opérations de l'âme, qui précède celui qui regroupe les manifestations de l'esprit (dont fait partie le génie), Condillac isole l'imagination en insistant, selon une connotation toute malebranchiste, sur les vices potentiels qui la taraudent ⁷² : « Rien ne paraît plus contraire à la vérité que cette manière dont l'imagination dispose nos idées. En effet, si nous ne nous rendons pas maîtres de cette opération, elle nous égarera infailliblement : mais elle sera un des principaux ressorts de nos connoissances, si nous savons la régler ⁷³». Cette discipline essentielle qu'il impose à l'imagination ne peut être que tributaire de la raison, seule capable de réguler « cet ennemi le plus cruel » qui « augmente nos maux, nous en donne que nous n'avons pas, et finit par nous porter le poignard dans le sein ⁷⁴», et de prévenir le dérèglement qui conduit tout droit à la folie. Si l'imagination peut donner des « agrémens » à la vérité, elle demeure « une coquette, qui, uniquement occupée du désir de plaire, consulte plus son caprice que la raison », dont l'empire « finit où commence celui de l'analyse ⁷⁵». S'il la conçoit comme « une opération, qui, en réveillant les idées, en fait à notre gré des combinaisons toujours nouvelles ⁷⁶», Condillac résiste à voir dans l'invention, le talent ou le génie, des effets de l'imagination.

⁷⁰ Étienne Bonnot de Condillac, *La Langue des calculs*, 1981.

⁷¹ Étienne Bonnot de Condillac, *Essai sur l'origine des connoissances humaines*, *op. cit.*, section II, chapitre XI, § 92, p. 33.

⁷² Voir nos commentaires relatifs au *Traité des systèmes* (1749) dans lequel Condillac se montre impitoyable envers l'imagination, *supra*, p. 197.

⁷³ Étienne Bonnot de Condillac, *Essai sur l'origine des connoissances humaines*, *op. cit.*, section II, chapitre IX, § 75, p. 28.

⁷⁴ *Ibid.*, section II, chapitre IX, § 88, p. 31.

⁷⁵ *Ibid.*, section II, chapitre X, § 89, p. 32.

⁷⁶ *Ibid.*, section II, chapitre IX, § 75, p. 28.

Cette posture intellectuelle sera rigoureusement illustrée dans un texte posthume : *La Langue des calculs* (1798). Condillac y oppose clairement l'imagination et le génie, ce dernier étant considéré avant tout comme un fonctionnement de l'intelligence, comme une opération de l'esprit. Il va même jusqu'à affirmer que l'analyse logique est non seulement l'instrument du savoir adéquat, mais aussi, paradoxalement, la véritable méthode poétique. Dans un chapitre au titre explicite — « L'analogie considérée comme méthode d'invention » —, le philosophe affirme que l'analogie est un principe naturel « qui a toujours été en nous » et que nous « aurions remarqué plus tôt, si nous avions su nous observer⁷⁷ ». Après avoir fustigé tous ceux qui aiment mieux se croire « des génies inspirés » plutôt que des « bons esprits qui s'instruisent naturellement par l'observation et par l'expérience⁷⁸ » — toisant au passage les Anciens qui s'en tenaient au sens étymologique du *genius*⁷⁹ —, Condillac se lance dans cette audacieuse envolée :

Inventer, dit-on, c'est trouver quelque chose de nouveau par la force de son imagination. Cette définition est tout-à-fait mauvaise. Vous vous en convaincrez si vous lisez cet ouvrage, où les découvertes se feront sans imagination. Quand on sait chercher, on sait où l'on trouvera, et l'on trouve sans efforts : quand on ne sait pas chercher, on fait d'autant plus d'efforts, qu'on en fait beaucoup inutilement ; et si on trouve c'est par hasard : mais parce que nous croyons avoir une grande force d'imagination, quand nous expliquons mal les découvertes les plus simples, nous en concluons qu'il a fallu une grande force d'imagination pour faire ces découvertes⁸⁰.

Il est donc clair pour Condillac que tout problème se résout par l'analyse et que le génie n'est qu'une des étapes de la découverte, qui n'a rien à voir avec la « force de l'imagination » : « L'invention consiste à savoir faire des combinaisons neuves. Il y en a de deux espèces : le *talent* et le *génie*⁸¹ ». Contrairement à Batteux et à ceux qui l'ont précédé, Condillac établit donc une distinction entre *talent* et *génie* : la différence entre l'homme talentueux et l'homme génial est que le premier « combine les idées d'un art ou d'une science connue, d'une manière propre à produire les effets qu'on en doit naturellement attendre » — simple exécution technique —, alors que le second « ajoute au *talent* l'idée

⁷⁷ Étienne Bonnot de Condillac, *La Langue des calculs*, 1981, livre II, chapitre I, p. 233.

⁷⁸ *Ibid.*, livre I, chapitre XV, p. 201.

⁷⁹ *Ibid.*, livre I, chapitre XV, p. 208 : « Les Grecs et les Romains croyoient [...] aux génies inspirés. Voilà pourquoi les Romains n'ont rien trouvé ; et que les Grecs, qui étoient faits pour inventer, ont laissé des découvertes à faire ».

⁸⁰ *Ibid.*, livre II, chapitre I, p. 233 [souligné dans le texte].

⁸¹ Étienne Bonnot de Condillac, *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, op. cit., section II, chapitre XI, § 104, p. 34 [nous soulignons].

d'esprit, en quelque sorte, *créateur*⁸²». Soulignons d'emblée ce rapprochement audacieux entre génie artistique et génie scientifique, d'une part, et l'insistance sur le phénomène de création, relativement ignoré par Batteux, d'autre part. Mais, si le talent « demande tantôt plus d'imagination, tantôt plus d'analyse⁸³», et si précisément le génie « ajoute au talent l'idée d'esprit [...] créateur », nous voyons mal comment Condillac parvient à disjoindre avec autant de fermeté *imagination* et *génie*. D'ailleurs, à la fin de la « Section seconde » de *l'Essai sur l'origine des connoissances humaines*, le philosophe grenoblois semble beaucoup moins affirmatif quant à l'étanchéité entre les deux grands ensembles des opérations de l'âme : s'il insiste toujours sur l'importance de distinguer « les opérations qui forment l'entendement » (attention, réminiscence, imagination, mémoire) de « celles qu'il produit » (bon sens, jugement, sagacité), Condillac établit une continuité qu'il avait jusque-là ignorée, faisant de ces dernières des « effets immédiats de l'imagination et de la mémoire⁸⁴ ». Mais s'il entrevoit une connexion entre la conception (ou liaison) des idées — ensemble où l'imagination doit cependant être régulée par l'analyse (ou la réflexion) produite par la raison — et le deuxième ensemble regroupant les opérations de l'esprit, il se garde bien de mentionner explicitement dans sa conclusion que le génie fait partie de ce deuxième ensemble...

Peut-être est-ce parce qu'ils sont conscients de la faiblesse de l'argumentaire que la plupart des théoriciens de l'esthétique qui succéderont à Condillac vont plutôt retenir la distinction qu'il proposa entre *talent* et *génie*, plutôt que celle, moins convaincante, qui éloignait *imagination* et *génie*. Se démarquant du *talent* — évidemment tributaire d'une constitution physiologique naturelle favorable (qui sous-tend également, selon Condillac, la facilité que l'on a à lier nos idées, donc à faire bon usage de l'imagination, de la contemplation et de la mémoire) —, le *génie* se manifeste par deux caractères essentiels :

⁸² *Ibid.*, section II, chapitre XI, § 104, p. 35 [nous soulignons]. À l'article « Génie » du *Dictionnaire des Synonymes* — texte non publié du vivant de Condillac, mais qui aurait été composé entre 1758 et 1767, lors d'un séjour à Parme, pour le jeune duc Ferdinand, fils de Louis XV (et donc contemporain des 13 volumes du *Cours d'études* (1775) qui comprennent entre autres *l'Art de penser* et *l'Art d'écrire*) —, Condillac écrit de même : « on a appelé génie un esprit inventeur, et pour ainsi dire créateur » (dans *Œuvres philosophiques*, 1951, vol. III, p. 299).

⁸³ Étienne Bonnot de Condillac, *Essai sur l'origine des connoissances humaines*, *op. cit.*, section II, chapitre XI, § 104, p. 34-35.

⁸⁴ *Ibid.*, section II, chapitre XI, § 107, p. 37.

originalité et création. C'est, d'après Matoré et Greimas, depuis cette distinction faite par Condillac que « se constitue un type d'humanité nouveau, l'*homme de génie*, devant lequel l'*homme de talent* apparaît comme un individu d'espèce commune⁸⁵», le premier étant à l'origine de cette nouvelle ère : celle des « *grands hommes*, des hommes qui *font époque*⁸⁶».

L'homme de génie, dans ce contexte, n'a rien de mystérieux : il se définit comme un « esprit simple qui trouve ce que personne n'a su trouver avant lui⁸⁷», ce qui rappelle l'*ars inveniendi* cartésienne, c'est-à-dire la recherche de « ce que les autres ont déjà trouvé⁸⁸». Pour Condillac, y associer l'imagination ne se fonde que sur un « préjugé », puisque l'homme de génie procède naturellement et simplement sur le chemin l'invention : « La nature qui nous met tout dans le chemin des découvertes, semble veiller sur lui pour qu'il ne s'en écarte jamais. Il commence par le commencement, et il va devant lui. Voilà tout son art, art simple, que par cette raison l'on ne lui dérobera pas⁸⁹». Afin d'illustrer son propos, il donne l'exemple suivant :

Un géomètre vous dira que Newton doit avoir autant d'imagination que Corneille, puis qu'il avoit autant de génie ; il ne voit pas que Corneille n'avoit du génie lui-même que parce qu'il analysait aussi bien que Newton. L'analyse fait les poètes, comme elle fait les mathématiciens ; et quoiqu'elle leur fasse parler des langues différentes, elle est toujours la même méthode⁹⁰.

Cette posture intellectuelle qui refuse tout lien entre *imagination* et *génie* a tout de même l'avantage de relier comme jamais auparavant génie artistique et génie scientifique autour de l'analyse qui, chez Condillac, se résume, selon Jean Starobinski, à « suivre les véritables analogies⁹¹». Est-il nécessaire de souligner la parenté d'une telle méthode avec celle que

⁸⁵ Georges Matoré et Algirdas Julien Greimas, « La naissance du “génie” au XVIII^e siècle », *art. cit.*, p. 268 [souligné dans le texte].

⁸⁶ *Ibid.*, p. 269 [souligné dans le texte].

⁸⁷ *La Langue des calculs*, *op. cit.*, livre II, chapitre I, p. 234. Condillac avait déjà fait, dans le premier livre du même ouvrage, l'apologie de cette « simplicité qui donne du prix à tout » : « Le génie même n'est qu'un esprit simple, fort simple » (*ibid.*, livre I, chapitre XV, p. 200).

⁸⁸ Voir notre commentaire (*supra*, p. 102) à propos de la dixième des *Règles pour la direction de l'esprit*, 2002, p. 123).

⁸⁹ *La Langue des calculs*, *op. cit.*, livre II, chapitre I, p. 234.

⁹⁰ *Id.*

⁹¹ Jean Starobinski, « Langage poétique et langage scientifique », *Diogène*, 1977, n° 100 p. 142.

Buffon propose dans le « Premier discours » ? En visant l'éradication de l'admiration ⁹², Condillac est conduit à proposer une conception de l'invention qui puisse convenir tant à l'artiste qu'à l'homme de science : « Voilà pourquoi on définit si mal le mot *inventer*, qui, si nous savions nous rendre compte de ce que nous voulons dire, n'aurait pas pour nous d'autre signification que le mot *trouver* ⁹³ ». Quelle qu'ait pu être l'espoir de trouver une méthode commune applicable indifféremment à la création littéraire et à l'invention scientifique, force est d'admettre que les principes énoncés par Condillac ont favorisé beaucoup plus le développement de la science que celui de l'art — l'exclusion de l'imagination hors du champ sémantique associé au génie en étant en grande partie responsable ⁹⁴. Il reste que la posture condillacienne exprimée ci-haut montre à quel point le XVIII^e siècle est marqué par le modèle de la pensée scientifique et logique et comment ce courant investit aussi le domaine des arts. Chose certaine, il est difficile, après Condillac, de négliger tout à fait le rôle de la raison dans le processus d'invention, y compris chez notre naturaliste à la « vûe courte » qui se propose « d'actualiser » le monde des descriptions animalières, à la manière de ces inventeurs qui ont « l'avantage d'avoir appris à conduire leur vue avec méthode », qui « ne regardent pas au hasard » et « analysent » pour « voir les premiers ce que nous ne voyons qu'après eux ⁹⁵ ». Pour l'auteur de *La Langue des calculs*, l'homme de génie sera celui qui possède une habileté — dans le domaine des arts et/ou dans celui des sciences — pour découvrir des vérités — artistiques et/ou scientifiques — et faire la lumière sur ce qui était jusque-là resté obscur ⁹⁶. Si Condillac reste profondément marqué par la doctrine de l'imitation qui sous-tendait la

⁹² « Si les découvertes, que nous jugeons difficiles, nous paroissent autant de mystères, c'est que nous sommes stupides quand nous admirons » (Étienne Bonnot de Condillac, *La Langue des calculs*, *op. cit.*, livre II, chapitre I, p. 235).

⁹³ *Id.* [souligné dans le texte]

⁹⁴ Nous pouvons voir par un curieux effet de miroir la même ambition se dessiner dans la *Naturphilosophie* du romantisme allemand qui a cherché, dans l'imagination intuitive, le moteur commun de la poésie et de la science. Or, si la spéculation magique d'un Novalis s'est effectivement traduite dans la poésie, son « "rendement" scientifique a été nul » (Jean Starobinski, « Langage poétique et langage scientifique », *art. cit.*, p. 143).

⁹⁵ Étienne Bonnot de Condillac, *La Langue des calculs*, *op. cit.*, livre II, chapitre I, p. 236.

⁹⁶ « In some respects the man of genius [...] does have this ability to discover truths that no one else has found, and to shed light on matters that had previously been obscure » (Kineret S. Jaffe, « The Concept of Genius », *art. cit.*, p. 587).

pensée de l'abbé Batteux⁹⁷, il aura cependant fait éclater le cadre dessiné par le théoricien français de l'enthousiasme, en insistant sur l'originalité de l'œuvre d'art et, surtout, sur le processus créatif qui l'a fait naître. La discipline de l'imagination, que nous considérons comme une marque de la manifestation du génie dans les descriptions animalières de l'*Histoire des quadrupèdes*, serait plutôt, dans le vocabulaire condillacien, une empreinte de la *sagacité*, c'est-à-dire « l'adresse avec laquelle on sait se retourner pour saisir son objet plus facilement, ou pour le faire mieux comprendre aux autres ; ce qui ne se fait que par l'imagination jointe à la réflexion et à l'analyse⁹⁸ ».

Par ailleurs, Condillac va développer parallèlement les idées de Batteux concernant l'enthousiasme. Pour l'auteur de l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines*, l'enthousiasme est une émotion vive ressentie par l'artiste qui sera ensuite conduit à produire une œuvre dans laquelle elle sera énergiquement exprimée : « c'est l'état d'un homme qui, considérant avec effort les circonstances où il se place, est vivement remué par tous les sentiments qu'elles doivent produire, et qui, pour exprimer ce qu'il éprouve, choisit naturellement parmi ses sentiments celui qui est le plus vif⁹⁹ ». Il marque ainsi clairement que, dans ce mouvement qui pousse l'artiste de l'observation à la production, ce dernier doit faire intervenir l'imagination — opération qui « réveille les perceptions en l'absence des objets¹⁰⁰ » —, afin de les reproduire dans l'œuvre d'art¹⁰¹. Si l'imagination peut nous aider à réunir et à réarranger nos idées, Condillac insiste toutefois, se rapprochant en cela de tout ce que nous avons écrit à propos de la discipline de l'imagination, sur l'importance qu'un mécanisme de régulation intervienne. Toutes les « fictions » de l'imagination sont

⁹⁷ « J'en demande pardon aux génies, aux créateurs ; mais tout leur mérite se borne à observer, trouver, et imiter. Ce n'est qu'un observant et qu'en imitant qu'on a inventé » (Étienne Bonnot de Condillac, article « Inventer », *Dictionnaire des Synonymes*, *op. cit.*, p. 345).

⁹⁸ Étienne Bonnot de Condillac, *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, *op. cit.*, section II, chapitre XI, § 102, p. 34.

⁹⁹ *Ibid.*, section II, chapitre XI, § 105, p. 36.

¹⁰⁰ *Ibid.*, section II, chapitre IX, § 75, p. 28, note 1.

¹⁰¹ Le philosophe précise à cette occasion ce qu'on aurait pu lui reprocher d'avoir négligé dans l'ensemble de sa réflexion : « D'ailleurs, pour considérer l'esprit dans tous ses effets, ce n'est pas assez d'avoir donné l'analyse des opérations de l'entendement, il faudrait encore avoir fait celle des *passions* et avoir remarqué comment toutes ces choses se combinent et se confondent [...]. Elles sont même absolument nécessaires pour certains talents. Mais une analyse des passions appartiendrait plutôt à un ouvrage où l'on traiterait des progrès de nos connaissances, qu'à celui où il ne s'agit que de leur origine » (*ibid.*, section II, chapitre XI, § 106, p. 36 [nous soulignons]). La proximité entre passions et enthousiasme témoigne des dangers qui guettent les artistes subjugués par leur emprise.

« bonnes » si elles se produisent « dans l’analogie de la nature, de nos connaissances ou de nos préjugés ¹⁰²», mais dès que l’imagination s’en écarte, « elle n’enfante plus que des idées monstrueuses et extravagantes ¹⁰³». Cependant, pour Condillac, ni l’enthousiasme ni l’imagination ne doivent laisser penser que l’inspiration a une origine supra-naturelle ou divine qui rappellerait l’étymologie associée au *genius*. Au contraire, plus près de l’*ingenium*, le philosophe, qui fait remarquer que toutes nos idées tirent leur origine de l’observation de la nature, résistera encore à rapprocher l’imagination avec le génie : « Je sais bien que les beaux esprits aiment à croire qu’ils trouvent par inspiration, sans avoir observé, ni trouvé, mais moi qui crois savoir comment se font leurs inspirations je puis les assurer qu’ils ne sont pas plus inspirés que moi qui ne l’ai jamais été ¹⁰⁴». Quoi qu’il en soit, Condillac a développé les idées de Batteux en proposant une théorie empirique de la connaissance qui séduira les philosophes et encyclopédistes qui lui succéderont. Malgré sa réserve à l’égard de l’imagination, en proposant que tout art doit commencer avec l’observation et l’imitation de la nature, il aura contribué à l’élaboration d’une théorie du génie scientifique en insistant avant tout sur la « régulation » ou « discipline » nécessaire à tout processus d’invention — tant artistique que scientifique — exprimée par le talent ou le génie de l’artiste ou du savant.

Cahusac : génie et enthousiasme

L’influence condillacienne se perçoit notamment dans l’article « Enthousiasme » de l’*Encyclopédie* rédigé par le théoricien de la danse Louis de Cahusac (1706-1759). En effet, s’il est communément admis à l’âge encyclopédique que « le génie, dans l’enthousiasme, frise souvent la folie ¹⁰⁵», l’auteur du *Traité historique de la danse* (1754) ¹⁰⁶, après avoir

¹⁰² *Ibid.*, section II, chapitre X, § 90, p. 32.

¹⁰³ *Id.* « Extravaguer » vient du latin *vagari* — « s’écarter de la voie ». Cela rappelle, comme le prescrit Descartes, que sans méthode, on risque de se perdre dans des chemins inconnus (voir supra, p. 111, note 91).

¹⁰⁴ Étienne Bonnot de Condillac, article « Inventer », *Dictionnaire des Synonymes*, *op. cit.*, p. 345.

¹⁰⁵ Georges Matoré et Algirdas Julien Greimas, « La naissance du “génie” au XVIII^e siècle », *art. cit.*, p. 266. Notons que ce risque de folie associé à l’enthousiasme, caractéristique du génie romantique, était déjà perceptible dans l’article « Enthousiasme (*Peint.*) » (1765), écrit par le chevalier de Jaucourt, ajouté au tome XVII de l’*Encyclopédie* une décennie après l’article « Enthousiasme (*Philos. & Belles-Lett.*) » écrit par Cahusac et publié dans le tome V en 1755. En effet, Jaucourt ne se contente pas d’écrire que le « vrai », lorsqu’il est peint avec enthousiasme, « élève l’esprit, & le ravit avec violence » ; il mentionne aussi que « quelques esprits de feu prennent mal-à-propos *les écarts de leur imagination*, pour un bel enthousiasme,

concedé qu'il n'existe « point de définition de ce mot parfaitement satisfaisante » et souligné le sens commun qui en fait « une espece de fureur qui s'empare de l'esprit & qui le maîtrise, qui enflamme l'imagination l'eleve, & la rend féconde ¹⁰⁷», propose ensuite étonnamment de considérer l'enthousiasme comme « le chef-d'œuvre de la raison ¹⁰⁸». Pour expliquer ce revirement, Cahusac utilise des arguments qui rappellent la prépondérance condillacienne de la raison qui dominait toutes les opérations de l'âme. Si « la fureur n'est qu'un accès violent de folie, & la folie est une absence ou un égarement de la raison ¹⁰⁹», cette potentielle extravagance est contenue parce que l'enthousiasme est le produit de la raison : « il est un feu pur qu'elle allume dans les momens de sa plus grande supériorité. Il fut toujourns de toutes ses opérations la plus prompte, la plus animée. Il suppose une multitude infinie de *combinaisons précédentes*, qui n'ont pû se faire qu'avec elle & par elle ¹¹⁰». Or, est-il besoin de rappeler que le génie est une de ces « combinaisons précédentes », celle qui précède immédiatement l'enthousiasme dans la cascade condillacienne des opérations de l'esprit ¹¹¹. C'est d'ailleurs dans cette optique que Cahusac se propose d'expliquer « ce qui se passe dans l'ame de l'homme de génie, lorsque la raison, par une opération rapide, lui présente un tableau frappant & nouveau qui l'arrête, l'emeut, le ravit & l'absorbe ¹¹²». Dans un premier temps, Cahusac résume bien les fonctions passive et active du génie, qui seront reprises par les autres théoriciens de l'esthétique des Lumières :

je parle ici de l'ame d'un homme de génie ; parce que j'entends par le mot *génie*, l'aptitude naturelle à recevoir, à sentir, à rendre les impressions du tableau supposé. Je le regarde

tandis que l'abondance & la vivacité de leurs productions, ne sont que des *songes de malades*, qui n'ont aucune liaison, & dont il faut éviter la dangereuse *extravagance* » (Louis (chevalier de) Jaucourt, article « Enthousiasme (*Peint.*) », *Encyclopédie, op. cit.*, 1765, t. XVII, p. 770 [nous soulignons, sauf *enthousiasme* souligné dans le texte]).

¹⁰⁶ Louis de Cahusac, *La danse ancienne et moderne ou Traité historique de la danse*, 2004.

¹⁰⁷ Louis de Cahusac, article « Enthousiasme (*Philos, & Belles-Lett.*) », *Encyclopédie, op. cit.*, 1755, t. V, p. 719.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 720. Selon Matoré et Greimas, cette position mitoyenne entre *folie* et *raison* ferait que le génie est « lié avec ce que nous appelons l'inconscient » (« La naissance du "génie" au XVIII^e siècle », *art. cit.*, p. 267, note 73 *bis*). Les auteurs ajoutent : c'est « inconsciemment que, dans le *Rêve de d'Alembert*, le mathématicien découvre les lois de l'évolution ».

¹⁰⁹ Louis de Cahusac, article « Enthousiasme (*Philos, & Belles-Lett.*) », *art. cit.*, p. 719.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 719-720 [nous soulignons].

¹¹¹ « Les mots d'imagination, de génie, d'esprit, de talent, ne sont que des termes trouvés pour exprimer les différentes opérations de la raison » (*ibid.*, p. 721).

¹¹² *Ibid.*, p. 720.

comme le pinceau du peintre, qui trace les figures sur la toile, qui les crée en effet, mais qui est toujours guidé par des inspirations précédentes ¹¹³.

Ainsi considérerons-nous Buffon, naturaliste de génie qui « peint » ses « tableaux d'histoire » animaliers avec comme objectif de créer une nouvelle galerie de portraits qui s'élaborent dans les limites imposées par l'*ars iudicandi*. À ce sujet, Cahusac semble tout d'abord semble mettre une distance, à l'image de Condillac, entre l'imagination, d'une part, et l'enthousiasme et le génie, d'autre part. Si le génie désigne un « instrument indispensable pour produire » et qu'on emploie le terme pour « exprimer la cause qui produit », le théoricien de la danse est réticent à utiliser le mot *imagination* « qu'on croit communément la source unique de l'enthousiasme », alors qu'il s'agit selon lui d'une des « causes secondes ¹¹⁴ ». Si le génie est le « pinceau », l'imagination sera « la toile sous la main du peintre ¹¹⁵ ». Ainsi l'imagination « reçoit le dessein rapide du tableau qui est présenté à l'ame, & c'est sur cette première esquisse que le génie distribue les couleurs ¹¹⁶ ». En somme, l'enthousiasme, « toujours produit par une opération de la raison », se résume à « une émotion vive de l'ame à l'aspect d'un tableau NEUF & bien ordonné qui la frappe, & que la raison lui présente ¹¹⁷ » qui peut se manifester tant dans la production que dans l'admiration d'une œuvre d'art.

« Sans *enthousiasme*, point de création » et « point d'*enthousiasme* sans génie ¹¹⁸ ». Cette insistance sur l'acte créatif ¹¹⁹ participe, d'une part, à cette transformation de la

¹¹³ *Id.* [souligné dans le texte]

¹¹⁴ *Id.*

¹¹⁵ *Id.*

¹¹⁶ *Id.*

¹¹⁷ *Id.* [souligné dans le texte]

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 721 [souligné dans le texte].

¹¹⁹ Nous retrouvons cette même vision du principe de la création dans un chapitre du *Traité historique de la danse* consacré à la naissance du théâtre chez les Grecs : « Dès que la flamme du *génie* eut fait briller à leur *esprit* l'idée d'un théâtre, toutes les idées subséquentes s'offrirent en foule à leur *imagination*, et ils les développèrent avec cette facilité précieuse qui est toujours la marque du grand *talent* » (Louis de Cahusac, *La danse ancienne et moderne*, *op. cit.*, p. 91 [nous soulignons]). Le dramaturge associe cependant plus étroitement *génie* et *imagination*, ce qui lui permet de souligner le risque d'erreur accru si cette dernière n'est pas régulée par la raison. Parlant de la danse, introduite tout d'abord comme intermède à la prestation théâtrale, qui représentait une action étrangère à la pièce, il ajoute : « La première saillie des Grecs, sur ce point, fut, on l'avoue, une bétise ; mais quelle faute glorieuse ! le génie seul était capable d'un pareil écart » (*ibid.*, p. 93). En imaginant « une représentation vivante des différentes passions des hommes » par l'« artifice » de la poésie et de la musique, les Grecs ont produit une « invention » qui s'est avérée « un des plus admirables efforts de l'esprit humain » en ce qu'elle parvint à « faire passer l'émotion dans l'âme des spectateurs » (*ibid.*, p. 199). En comparaison, en créant un « spectacle français de chant et de danse »,

doctrine de l'imitation qui, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, n'a plus rien à voir avec la production de « froides copies retournées de mille petites façons différentes » par ces artistes désormais comparés à « des singes & des perroquets ¹²⁰ ». Il y aura donc de « faux enthousiasmes » chez ces gens qui se croient « des talents, du génie », mais qui n'ont que « des réminiscences, une facilité malheureuse, & un penchant ridicule ». Par ailleurs, en reprenant la distinction condillacienne entre *talent* — « aptitude naturelle de l'âme à recevoir l'*enthousiasme* & à le rendre » — et *génie* — « nom qu'on a donné à la raison au moment qu'elle [...] produit » l'enthousiasme —, Cahusac peut proposer que l'on puisse « désormais être poète excellent, sans cesser de passer pour un homme sage ¹²¹ ». Cependant, en insistant sur le fait que la *raison* constitue le premier moteur des opérations de l'âme des artistes de génie qui créent dans l'enthousiasme — et non l'*imagination* —, Cahusac nous montre que sa pensée n'est pas prête à admettre aussi facilement, par exemple, qu'un naturaliste de génie puisse parallèlement imaginer pour « moderniser » la faune ¹²². Pourtant, ses remarques concernant la patience nécessaire à l'artiste pour étendre son génie préfigurent le « voir et revoir souvent » qui sous-tend la méthode buffonienne :

plus il [l'homme de génie] acquiert de connoissances, plus il a rassemblé d'idées ; & plus ses momens d'*enthousiasme* sont fréquens, plus les tableaux que la raison présente à son ame sont hardis, nobles, extraordinaires, &c. Ce n'est donc que par une étude assidue & profonde de la nature, des passions, des chefs-d'œuvre des Arts, qu'on peut développer, nourrir, réchauffer, étendre le *génie* ¹²³.

Quinault s'est démarqué comme « un homme extraordinaire » qui possédait « plus d'étendue de génie que tout le théâtre des Grecs ensemble » (*ibid.*, p. 202). En réunissant « avec la vraisemblance suffisante au théâtre, la poésie, la peinture, la musique, la danse, la mécanique, Quinault a démontré « les traits distinctifs de l'esprit, du sentiment, et du génie » ; cependant cet « effort de génie, qu'on peut mettre à côté de tout ce qui a été imaginé de plus ingénieux pendant le cours successif des progrès des beaux-arts » (*ibid.*, p. 205) ne fournira pas, faute d'enthousiasme suffisant dans l'expression, « le plaisir, l'amusement, l'émotion » (*ibid.*, p. 206) qui auraient dû « transporter » le spectateur « dans des régions enchantées » (*ibid.*, p. 205).

¹²⁰ Louis de Cahusac, article « Enthousiasme (*Philos. & Belles-Lett.*) », *art. cit.*, p. 721.

¹²¹ *Id.* [souligné dans le texte].

¹²² Soulignons que le chevalier de Jaucourt insiste au contraire sur la nécessaire part de la raison et du jugement dans le véritable enthousiasme en peinture : « Tout emportement qui n'est pas guidé par une intelligence sage & judicieuse, est un pur délire, & non pas le véritable *enthousiasme*, dont nous faisons ici l'éloge » (article « Enthousiasme (*Peint.*) », *art. cit.*, p. 770 [souligné dans le texte]).

¹²³ Louis de Cahusac, article « Enthousiasme (*Philos. & Belles-Lett.*) », *art. cit.*, p. 722 [souligné dans le texte]. On remarquera également une parenté entre le « réchauffement » proposé par Cahusac et ce que nous avons dit du mot *chaleur* qui témoigne de la « pensée vivante » ancrée profondément dans l'*inventio/dispositio* buffonienne (voir *supra*, p. 108, note 72).

Nous avons esquissé jusqu'ici une petite histoire de la notion de génie à l'âge encyclopédique, laquelle s'inscrit autour de deux constantes — originalité et création — qui marquent « l'attitude globale de la société du XVIII^e siècle ¹²⁴ ». Cette attitude s'exprime dans la théorie classique de l'imitation artistique qui reposait sur le concept de la « belle nature », idéale, synonyme de beauté absolue, dont les productions de l'art n'étaient que des imitations plus ou moins parfaites. Dans cette optique, l'artiste qui invente ne fait que découvrir ce qui existe déjà dans la nature. Or, à la faveur de cette mise en valeur de l'originalité et de la création — marques indiscutables du génie —, se formera une « esthétique nouvelle » selon laquelle l'artiste et le poète « portent déjà en eux-mêmes ce qu'ils ont à dire » et expriment leur génie grâce à cet enthousiasme dont la tâche est « d'échauffer l'imagination ¹²⁵ ». Dans ce passage graduel d'une esthétique de l'objet à une esthétique du sujet se profile le rapprochement jusqu'ici timide du génie avec l'imagination dans la création artistique originale. C'est ce rapprochement que nous nous proposons maintenant d'examiner de plus près, car il nous permettra ensuite de passer du génie artistique au génie scientifique, avant que le XIX^e siècle ne sépare à nouveau l'artiste qui *imagine* et le savant qui *invente*...

Vauvenargues : le génie du poète, le génie du savant

Dans le premier livre de son *Introduction à la connaissance de l'esprit humain* (1746), Vauvenargues (1715-1747) reprend essentiellement, avec le vocabulaire condillacien, l'analyse des différentes opérations de l'entendement. Tout d'abord le moraliste décrit les « trois principes remarquables dans l'esprit » : l'imagination — ou « le don de concevoir les choses d'une manière figurée, et de rendre ses pensées par des images » —, la réflexion — « la puissance de se replier sur ses idées, de les examiner, de les modifier, ou de les combiner de diverses manières » — et la mémoire — qui « conserve le précieux dépôt de l'imagination et de la réflexion ¹²⁶ ». Si la réflexion s'avère sans surprise « le grand principe du raisonnement, du jugement », l'imagination, qui « parle

¹²⁴ Georges Matoré et Algirdas Julien Greimas, « La naissance du “génie” au XVIII^e siècle », *art. cit.*, p. 270.

¹²⁵ *Id.*

¹²⁶ Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues, *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, 1920, p. 8.

toujours à nos sens », se présente comme « l'inventrice des arts et l'ornement de l'esprit ¹²⁷ ». Cette dernière remarque est d'autant plus intéressante qu'elle proclame, d'une part, la proximité entre imagination et invention dans les arts, et, d'autre part, la contiguïté tant gommée chez Condillac entre l'imagination et l'esprit.

C'est dans le chapitre XIV, consacré à l'invention, que Vauvenargues, après avoir réitéré le poncif esthétique selon lequel « la nature doit être le modèle de nos inventions » — donc que les hommes « ne sauraient créer le fond des choses ; ils les modifient ¹²⁸ » —, propose un rapprochement novateur entre le poète qui crée et le savant (ou philosophe) qui cherche à faire progresser la connaissance :

De même un poète ne crée pas les images de sa poésie ; il les prend dans le sein de la nature, et les applique à différentes choses pour les figurer aux sens ; et encore le philosophe : il saisit une vérité souvent ignorée, mais qui existe éternellement, pour joindre à une autre vérité, et pour en former un principe. Ainsi se produisent en différents genres les chefs-d'oeuvre de la réflexion et de l'imagination ¹²⁹.

Nous nous efforcerons de montrer comment l'auteur de *l'Histoire des quadrupèdes* a su, *malgré* et peut-être même *grâce* à sa « vûe courte », employer son génie pour découvrir « l'enchaînement des vérités » qu'il a effectivement exprimées dans ses « tableaux d'histoire », « embellies » selon un « heureux rapport » : « Tous ceux qui ont la vue assez bonne pour lire dans le sein de la nature, y découvrent, selon le caractère de leur esprit, ou le fond et *l'enchaînement des vérités* que les hommes effleurent, ou *l'heureux rapport* des images avec les vérités qu'elles *embellissent* ¹³⁰ ».

Dans le chapitre XV — « Du génie et de l'esprit » —, l'essayiste précise que le génie « n'est pas un seul don de la nature », mais qu'il s'agit de « plusieurs qualités [...] intimement réunies ¹³¹ ». C'est « la nécessité de ce concours de tant de qualités indépendantes les unes des autres » — entre autres imagination, enthousiasme, talent, jugement — « qui fait apparemment que le génie est toujours si rare ¹³² ». Ainsi, un homme

¹²⁷ *Id.*

¹²⁸ *Ibid.*, p. 21. L'essayiste ajoute plus loin : « Inventer n'est donc pas créer la matière de ses inventions, mais lui donner la forme ».

¹²⁹ *Id.*

¹³⁰ *Id.* [nous soulignons]

¹³¹ *Ibid.*, p. 22.

¹³² *Id.*

qui possède « cette chaleur du génie et cet amour de son objet » peut « imaginer » et « inventer sur cet objet même ¹³³ ». C'est pourquoi « selon la pente de leur âme et le caractère de leur esprit, les uns ont l'invention de style, les autres celle du raisonnement, ou l'art de former des systèmes ¹³⁴ ». Comme nous le verrons dans la deuxième partie de ce travail, il est remarquable que Buffon exprime à la fois ces composantes artistique et scientifique du génie. Par ailleurs, il ne faut pas croire que le « caractère original » intrinsèque au génie « doive exclure l'art d'imiter » ; cependant, pour demeurer original tout en imitant, il faut avoir « à peu près le même génie ¹³⁵ » que ceux que l'on prend pour modèles : « Preuve incontestable qu'il faut du génie pour bien imiter, et même un génie étendu pour prendre divers caractères tant s'en faut que l'imagination donne l'exclusion au génie ¹³⁶ ». Nous verrons que Buffon sera particulièrement intransigeant envers ces voyageurs ou auteurs d'ouvrages d'histoire naturelle qui se contentent, avec leur génie déficient, de recopier les erreurs de leur prédécesseurs. Une raison possible pour expliquer cette dysfonction est une faille dans le jugement — qui n'est autre chose, selon Vauvenargues, que « l'exactitude dans le raisonnement, dans la composition, dans toutes les choses de pure spéculation ¹³⁷ ». Quoi qu'il en soit, il reste que l'apport de Vauvenargues à une conception de la notion de génie qui intègre la composante scientifique est significatif, d'autant plus qu'il prend soin de préciser que « le premier avantage du génie est de sentir et de concevoir plus vivement les objets de son ressort, que les mêmes objets ne sont sentis et aperçus des autres hommes ¹³⁸ ».

Helvétius : génie et invention

Dans son ouvrage *De l'esprit* (1758), qui sera mis à l'index après avoir paradoxalement été accepté par la censure, le philosophe matérialiste Helvétius (1715-

¹³³ *Ibid.*, p. 23.

¹³⁴ *Id.* Selon Vauvenargues, dès qu'une des nombreuses qualités qui entrent dans cette nécessaire combinaison vient à manquer, l'expression du génie en souffre. Par exemple Descartes « avait l'esprit systématique et l'invention des desseins mais il manquait [...] de l'imagination dans l'expression, qui embellit les pensées les plus communes ».

¹³⁵ *Id.*

¹³⁶ *Id.*

¹³⁷ *Ibid.*, p. 11.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 23.

1771) consacre le premier chapitre du « Discours IV : Des différens Noms donnés à l'Esprit » à la notion de génie. S'il mentionne d'emblée que ses contemporains ont jusqu'à considéré le génie comme « un feu, une inspiration, un enthousiasme divin ¹³⁹ », Helvétius opère rapidement une transition remarquable depuis le génie artistique vers le génie scientifique : « Peu d'hommes ont senti que ces métaphores, applicables à certaines espèces de génie, tel que celui de la Poésie ou de l'éloquence, ne l'étoient point à des génies de la réflexion, tels que ceux de Locke et de Newton ¹⁴⁰ ». Si, comme le titre de son « Discours » l'indique, le génie est un des différents noms donnés à l'esprit, et si le public place également au rang de génies des hommes si différents que Descartes, Newton, Locke, Montesquieu, Corneille ou Molière, Helvétius suppose donc qu'il doit exister « une qualité commune qui caractérise en eux le génie ¹⁴¹ ». Se référant à l'étymologie primitive du terme — « *gignere, gigno ; j'enfante, je produis* ¹⁴² » —, il propose alors que la seule qualité commune à tous ces différents types de génie est l'*invention*. Si certaines découvertes peuvent être dues au hasard, il en existe « d'autres que nous devons au génie » et qui sont le résultat d'une « nouvelle combinaison » qui a produit un « rapport nouveau [...] entre certains objets ou certaines idées ¹⁴³ ». Ainsi, le scientifique de génie sera celui dont les idées qui résultent de ce rapport sont « fécondes en vérités, et intéressantes pour l'humanité ¹⁴⁴ ». Ce rapprochement entre le génie artistique — qui doit associer au caractère original de ses idées la beauté — et le génie scientifique — qui doit y ajouter la vérité présentée de manière « intéressante » — s'inscrit dans l'histoire sociale : le scientifique, comme l'artiste doivent « faire époque ¹⁴⁵ » pour que l'individu qui possède un certain génie puisse également en avoir le titre.

¹³⁹ Claude-Adrien Helvétius, *De l'esprit*, 1988, p. 419.

¹⁴⁰ *Id.*

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 420.

¹⁴² *Id.* [souligné dans le texte] En effet, Edgar Zilsel a noté que ce sens antérieur même à « l'esprit protecteur » individuel et au talent artistique exceptionnel ou original tient à la racine — *gen* — qui signifie « procréer ». Ainsi, pour les Romains de l'Antiquité, « tout homme a un *genius* (et toute femme une *Juno*) lié à ses fonctions vitales : quand le soldat part combattre, son *genius* peut rester auprès de sa femme et lui donner un fils » (*Le génie. Histoire d'une notion de l'Antiquité à la Renaissance, op. cit.*, p. 31-32 [souligné dans le texte]).

¹⁴³ Claude-Adrien Helvétius, *De l'esprit, op. cit.*, p. 420.

¹⁴⁴ *Id.*

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 421.

Helvétius aborde ensuite un attribut des hommes de génie qui se remarque particulièrement chez les artistes et savants de l'âge encyclopédique en général, et, aimerions-nous rappeler, qui a été souligné à gros traits par la critique buffonienne : « le désir vif de la gloire » qui « dans les Sciences ou les Arts, nous élève à des vérités nouvelles, ou nous procure des amusemens nouveaux ¹⁴⁶ ». Comme le génie n'est toujours que « le produit d'une infinité de combinaisons » dont le succès ne se « doit ordinairement qu'à l'opiniâtreté avec laquelle il [l'homme de génie] se concentre dans un seul genre », Helvétius suppose « l'impossibilité d'exceller en plusieurs genres ¹⁴⁷ ». De ce point de vue, l'*Histoire naturelle* témoigne de cette exceptionnelle union ¹⁴⁸ chez Buffon du « génie des découvertes dans les Sciences, ou de l'invention dans le fond et le plan de l'ouvrage ¹⁴⁹ » et du « génie de l'expression ¹⁵⁰ » artistique dont les principes ont été exposés dans *L'art d'écrire* et dans le *Discours sur le style*. Il reste que l'*Histoire naturelle* est avant tout une œuvre qui revendique son caractère scientifique : son principal « mérite » est de « présenter une vérité nouvelle » ou encore « le rapport qui lie ensemble des vérités qui [...] paroissent isolées » ; la beauté et l'élégance ou « l'agrément de détails » ne s'y superposent que comme « mérite secondaire ¹⁵¹ » — mais important — pour combler le désir vif de gloire inhérent au génie. On comprendra par exemple que les planches de l'*Histoire des quadrupèdes* soient artistiquement moins frappantes que celles d'Albertus Seba ¹⁵², car leur but essentiellement didactique est au service de cette manifestation première du génie

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 423.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 424.

¹⁴⁸ En effet, comme le mentionne plus loin Helvétius, il arrive le plus souvent que « le Poète célèbre » s'avère « un mauvais Philosophe », cependant que « l'excellent Philosophe » se révèle « un Poète médiocre », de même que « le Romancier peut mal écrire l'Histoire, et l'Historien mal faire un Roman » (*ibid.*, p. 426). Pour Buffon, il y aura quantité de voyageurs, correspondants ou auteurs d'ouvrages d'histoire naturelle qui, de manière similaire, faute de génie, vont mal imaginer la constitution, le comportement ou la taxinomie des quadrupèdes, malgré qu'ils soient de bons « Écrivains » (voir par exemple notre développement à propos de la critique buffonienne du dramaturge Jean-François Regnard, *infra*, p. 549).

¹⁴⁹ Claude-Adrien Helvétius, *De l'esprit*, *op. cit.*, p. 424.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 425. À ce sujet, nous pourrions ajouter cependant que si Buffon excellait en histoire naturelle, il ne semblait pas posséder le génie des mathématiques, comme l'ont montré plusieurs commentateurs (voir entre autres Lesley Hanks (*Buffon avant l'« Histoire naturelle »*, 1966) et Benoît De Baere (*La pensée cosmogonique de Buffon*, 2004). Aussi, son passage, volontaire et conscient, de mathématicien à naturaliste, est peut-être la manifestation, inconsciente, de la conviction profonde qu'il possédait le génie de celui-ci plutôt que de celui-là.

¹⁵¹ Claude-Adrien Helvétius, *De l'esprit*, *op. cit.*, p. 426.

¹⁵² Voir à ce propos nos analyses détaillées dans la deuxième partie, à la section « Buffon lecteur de Seba », chapitre 8, p. 574 *sq.*

scientifique. Enfin, pour Helvétius, « si le génie suppose toujours invention, toute invention cependant ne suppose pas le génie ¹⁵³ » car elle peut être le fruit du hasard. En somme :

Pour obtenir le titre d'homme de génie, il faut que cette invention porte sur des objets généraux et intéressans pour l'humanité ; il faut de plus naître dans le moment où, par ses talens et ses découvertes, celui qui cultive les Arts ou les Sciences puisse faire époque dans le monde savant. [...] c'est le hasard qui [...] fait naître l'homme de génie dans l'instant précis où les vérités, déjà rapprochées, lui donnent des principes généraux et lumineux : le génie s'en saisit, les présente, et quelque partie de l'empire des Arts ou des Sciences en est éclairée. [...] alors l'éclair s'allume et brille, et l'horizon est éclairé ¹⁵⁴.

Même si, pour Helvétius, le génie a pu être confondu avec l'esprit car ces deux opérations supposent l'invention, il existe cependant une subtile différence en ce que les philosophes de génie « traitent des matières les plus importantes, lient plus de vérités entr'elles, et forment un plus grand ensemble ¹⁵⁵ » que les hommes d'esprit ¹⁵⁶. Ces derniers procèdent néanmoins à « un assemblage d'idées et de combinaisons nouvelles ¹⁵⁷ » qui assurent leur pérennité : « grace à l'ignorance humaine, il nous sera longtemps permis d'avoir de l'esprit ¹⁵⁸ ». Enfin, le philosophe qui est homme d'esprit trouve son image en miroir dans l'artiste de talent. En conclusion :

L'esprit suppose donc toujours invention. Cette invention, plus élevée dans le génie, embrasse d'ailleurs plus d'étendue de vue ; elle suppose par conséquent plus de cette opiniâtreté qui triomphe de toutes les difficultés, et plus de cette hardiesse de caractère qui se fraie des routes nouvelles ¹⁵⁹.

¹⁵³ Claude-Adrien Helvétius, *De l'esprit*, op. cit., p. 426.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 426-427.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 443. C'est pour cette raison que, selon Helvétius, Machiavel et Montesquieu sont honorés du titre de génies, alors que La Rochefoucauld et La Bruyère se contentent d'être des hommes « de beaucoup d'esprit ».

¹⁵⁶ Helvétius se montre ici beaucoup plus précis que Voltaire : celui-ci mentionne que l'*esprit* est un terme vague qui, tout en étant lié aux mérites du *jugement*, du *génie*, de *goût* ou du *talent*, exprime toutefois autre chose qu'il définit comme la « *raison ingénieuse* » (article « Esprit (*Philos. et Belles-Lettr.*), *Encyclopédie*, op. cit., 1755, tome V, p. 973). Cet apparent oxymore n'est pas sans nous rappeler la discipline de l'imagination qui sous-tend la méthode buffonienne. Il faut dire que Voltaire n'avait pas été plus précis lorsqu'il avait défini le génie par un « talent très-supérieur » (article « Génie », *Dictionnaire philosophique*, 1817, p. 1096), ou encore quand il écrira ailleurs (1771) qu'il s'agit d'un talent dans lequel il « entre de l'invention » (*Questions sur l'Encyclopédie*, dans *Œuvres complètes*, 1879, tome XIX, p. 244).

¹⁵⁷ Claude-Adrien Helvétius, *De l'esprit*, op. cit., p. 442.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 443.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 444.

Buffon, en proclamant que le génie est « une plus grande aptitude à la patience ¹⁶⁰ », élément nécessaire pour celui qui veut « ouvrir des routes pour perfectionner les différentes parties de la Physique ¹⁶¹ », ne dira pas autre chose.

Helvétius innove par rapport à ses prédécesseurs en reliant très clairement l'invention à l'imagination. Après avoir rappelé que l'imagination consiste en « une combinaison, un assemblage nouveau d'images et un rapport de convenances aperçues entre ces images, et le sentiment qu'on veut exciter », le philosophe matérialiste précise : « L'imagination est donc l'invention en fait d'images, comme l'esprit l'est en fait d'idées ¹⁶² ». Cette distinction lui permettra de glisser ensuite de l'imagination en art à l'imagination dans les sciences. Si l'imagination n'est guère « employée seule que dans les descriptions, les tableaux et les décorations », dans tout autre cas, elle ne peut servir « que de vêtement aux idées et aux sentimens qu'on nous présente », même en sciences où, jadis, elle « expliquoit presque seule tous les phénomènes de la nature ¹⁶³ ». Puis, Helvétius commente l'état des lieux, en des mots que nous pourrions reprendre pour résumer ce que nous avons présenté dans les deux derniers chapitres à propos de l'*inventio*, de l'*ars inveniendi*, de l'*ars iudicandi* et de la discipline de l'imagination chez Buffon : « dans l'Europe, l'on abandonne [...] à l'imagination l'explication des phénomènes de la Physique, [...] l'on en fait usage que pour jeter plus de clarté et plus d'agrément sur les principes des Sciences, et [...] on attend [...] de la seule expérience la révélation des secrets de la nature ¹⁶⁴ ». S'il reste prudent dans ses commentaires en affirmant que l'usage que l'on peut faire de l'imagination « est infiniment plus borné ¹⁶⁵ » dans les sciences que dans les arts, s'il en limite le rôle à prêter « infiniment de clarté et d'agrément à la Philosophie ¹⁶⁶ », Helvétius aura tout de même tissé un lien important entre l'invention et l'imagination dans

¹⁶⁰ Buffon, cité par Marie-Jean Hérault de Séchelles, *Visite à Buffon*, dans, Buffon, *Discours sur le style, suivi de L'art d'écrire et de la Visite à Buffon par Hérault de Séchelles*, 1992, p. 54.

¹⁶¹ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 51.

¹⁶² Claude-Adrien Helvétius, *De l'esprit, op. cit.*, p. 428. En note, Helvétius ajoute que l'homme d'imagination est celui qui « rend ses idées par des images ».

¹⁶³ *Ibid.*, p. 429.

¹⁶⁴ *Id.*

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 432.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 433.

les sciences, matériel indispensable à la confection de notre courtepoinde représentant le génie scientifique.

Diderot : prolégomènes à une théorisation du génie scientifique

Herbert Dieckmann ¹⁶⁷ a raison de mentionner que c'est l'insistance d'Helvétius à soutenir que le génie est tributaire du hasard et de l'éducation (plutôt que la conséquence d'une organisation physiologique naturelle) qui a motivé Diderot à rédiger sa célèbre *Réfutation* ¹⁶⁸ en 1774. En effet, même si cette œuvre a été écrite en réaction au matérialisme vigoureux d'Helvétius — qui postulait, dans son texte posthume *De l'homme* (1773), l'identité d'organisation entre les individus —, plusieurs réserves de Diderot concernent la notion même du génie déjà exposée dans *De l'esprit*. Diderot penche plutôt pour cette « fibre originelle qui fait de l'homme un individu caractérisé et caractéristique ¹⁶⁹ ». En effet, il est bon de préciser que, même s'il fait de l'invention le trait prédominant du génie, Helvétius défend une conception — suggérée non pas par une enquête philosophique sur le phénomène du génie ou encore par l'étude d'un personnage historique emblématique, mais, plutôt, par « le jugement du public ¹⁷⁰ » — reposant plus sur la faculté combinatoire que sur la faculté créative de cette opération de l'esprit. Selon Helvétius, le génie dépend plus des circonstances extérieures (le hasard et l'éducation) que d'une prédisposition physiologique naturelle et innée ¹⁷¹.

¹⁶⁷ Herbert Dieckmann, « Diderot's conception of genius », *art. cit.*, p. 157. Dieckmann souligne en note que les définitions données par Helvétius aux différentes opérations de l'esprit (incluant le génie) sont le plus souvent *nettes* dans la forme mais *imprécises* dans la signification, au point d'être souvent *contradictories* : « The reader will notice that Helvétius's definitions are sharp in their form but vague in their sens and frequently contradictory ».

¹⁶⁸ Denis Diderot, *Réfutation suivie de l'ouvrage d'Helvétius intitulé L'homme*, dans *Œuvres philosophiques*, 1998, p. 552-620.

¹⁶⁹ Paul Vernière, « Introduction », dans Denis Diderot, *Réfutation*, *op. cit.*, p. 558.

¹⁷⁰ Claude-Adrien Helvétius, *De l'esprit*, *op. cit.*, p. 419.

¹⁷¹ « The extraordinary power characteristic of genius is, for Helvétius, by no means an innate faculty of the individual, but is caused by external circumstances. Corresponding to this, Helvétius does not attribute to genius an activity or spontaneity of its own, though he pretends to consider the gift of invention as the predominant mark of genius. This apparent contradiction is dissolved when we learn what Helvétius means by the gift of invention. It is not a creative faculty, but merely a combining one. [...] It is characteristic of Helvétius that his reflections do not start from an investigation of the actual phenomenon of genius or from a great figure of history, but from the conception of genius formed by common opinion » (Herbert Dieckmann, « Diderot's conception of genius », *art. cit.*, p. 157-158).

Par une approche similaire à celle qu'il avait adoptée pour aborder la notion de l'imagination ¹⁷², Diderot ne s'appuie donc pas sur l'opinion publique pour traiter du génie, mais plutôt sur sa propre expérience intérieure. Cette capacité à ressentir la force du génie en soi-même, totalement absente des ouvrages d'Helvétius, conduit Diderot à réduire le système du philosophe matérialiste à « celui d'un homme de beaucoup d'esprit qui démontre à chaque ligne que l'impulsion tyrannique du génie lui est étrangère et qui en parle comme un aveugle des couleurs ¹⁷³ ». La sévérité de ce jugement se comprend aisément si l'on met en perspective la conviction profonde, chez Diderot, qu'il existe une inégalité naturelle entre les hommes, certains privilégiés ayant reçu de la nature — et non au hasard — un génie particulier qui les distingue de la masse. Au contraire, Helvétius propose, conséquemment à son matérialisme extrême, que « tous les hommes communément bien organisés » peuvent tous percevoir également les objets du monde extérieur par les cinq sens, ces « cinq portes par où les idées vont jusqu'à l'âme ¹⁷⁴ » qui sont « également ouvertes dans tous ¹⁷⁵ ». Il ne fait aucun doute dans l'esprit d'Helvétius que le hasard « a et aura donc toujours part à notre éducation, et sur-tout à celle des hommes de génie ¹⁷⁶ », tant dans le domaine des arts que dans celui des sciences :

Le hazard n'est pas précisément aussi favorable à tous ; et cependant il a plus de part qu'on n'imagine aux découvertes dont on fait honneur au génie. Pour connoître toute l'influence du hazard, qu'on consulte l'expérience ; elle nous apprendra que dans les arts, c'est à lui que nous devons presque toutes nos découvertes. En chymie, c'est au travail du grand œuvre que les adeptes doivent la plupart de leurs secrets. Ces secrets n'étoient pas l'objet de leur recherche ; ils ne doivent donc pas être regardés comme le produit du génie. Qu'on applique aux différens genres de sciences ce que je dis de la chymie, on verra qu'en chacune d'elles, le hazard a tout découvert. [...] Toutes les sciences sont également soumises à l'empire du

¹⁷² « But one is constantly aware that he [Diderot] is approaching the problem [his conception of imagination] in the light of his own experience as a human being, as a writer, and as a critic. If he agrees with his predecessors, it is because his experience has confirmed their conclusions ; if he disagrees, the reason is again to be found in his own experience » (Margaret Gilman, « Imagination and Creation in Diderot », *Diderot Studies*, 1952, n° 2, p. 202).

¹⁷³ Denis Diderot, *Réfuatation*, *op. cit.*, p. 590-591. Ce à quoi Diderot ajoute, avec son habituelle touche d'esprit : « Peut-être suis-je moi-même dans ce cas. Il y aura cependant cette différence entre nous [...]. Il [Helvétius] devine beaucoup de choses de la contrée dont il parle, mais moi qui m'y suis promené, je vois qu'il n'y a jamais mis les pieds » (*ibid.*, p. 591). Cette « contrée » est évidemment le lieu où la plongée en nous-mêmes nous entraîne.

¹⁷⁴ Claude-Adrien Helvétius, *De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation*, 1773, t. I, p. 152.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 153.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 35.

hazard. Son influence est la même sur toutes, mais ne se manifeste point d'une manière aussi frappante ¹⁷⁷.

À partir de ce constat que « toute idée neuve est un don du hasard », Helvétius explique ensuite l'importance que l'éducation peut jouer dans la formation des hommes de génie, chose impensable si ce dernier dépendait principalement de la différente conformation de nos organes :

Mais, soit qu'on regarde le génie comme un don de la nature ou du hasard, n'est-il pas dans l'une ou l'autre supposition, également l'effet d'une cause indépendante de nous ? En ce cas, pourquoi mettre tant d'importance à la perfection plus ou moins grande de l'éducation ? La raison en est simple. Si le génie dépend de la finesse plus ou moins grande des sens, l'instruction ne pouvant changer le physique de l'homme, rendre l'ouïe aux sourds, et la parole aux muets, l'éducation est absolument inutile. Au contraire si le génie est en partie un don du hasard, les hommes après s'être assurés par des observations répétées, des moyens employés par le hasard pour former de grands talents, peuvent en se servant à peu près des mêmes moyens opérer à peu près les mêmes effets, et multiplier infiniment ces grands talents ¹⁷⁸.

Diderot va donc appuyer sa *Réfutation* en donnant comme exemple qu'entre dix mille hommes qui auraient assisté à l'éruption d'un volcan, « un seul à peine en saura faire une sublime description, parce que le sublime, soit en peinture, soit en poésie, soit en éloquence, ne naît pas toujours de l'exacte description des phénomènes, mais de l'émotion que le *génie spectateur* aura éprouvé ¹⁷⁹ ». Depuis cette expérience intérieure, le génie artistique pourra ensuite se manifester selon l'art avec lequel le peintre, le poète ou l'orateur saura communiquer « le frémissement de son âme ¹⁸⁰ ». Diderot se demande alors « comment l'intérêt, l'éducation, le hasard, donnent de la chaleur à l'homme froid, de la verve à l'esprit réglé, de l'imagination à celui qui n'en a point », précisant que si un artiste « n'est pas né ivre, la meilleure instruction ne lui apprendra jamais qu'à contrefaire plus ou moins maussadement l'ivresse ¹⁸¹ ». Puis, afin d'illustrer que le génie est un don de la nature que ni le hasard, ni l'éducation ne peut générer, Diderot donne tout d'abord

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 263-264.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 266.

¹⁷⁹ Denis Diderot, *Réfutation*, *op. cit.*, p. 577. Voir la séquence complète que nous avons citée dans le chapitre précédent, *supra*, p. 201, note 159.

¹⁸⁰ Denis Diderot, *Réfutation*, *op. cit.*, p. 577.

¹⁸¹ *Id.* Considérant qu'il ait été le principal traducteur de l'*Inquiry concerning virtue or merit — Essai sur le mérite et la vertu* (1745) — de Shaftesbury, Diderot connaissait très certainement la *Letter concerning Enthusiasm* que le même auteur avait inclus à ses *Characteristics of men, manners, opinions, times*. En

l'exemple de la Riccoboni — Marie-Jeanne Laboras de Mézières, dont il avait déjà dit qu'elle était « une des plus mauvaises actrices qui aient jamais paru sur la scène ¹⁸² » — qui, même si elle « possédait à elle seule plus d'esprit, de finesse et de goût, que toute la troupe italienne fondue ensemble », manquait cette « aptitude naturelle à la déclamation ¹⁸³ ». Malgré son opiniâtreté, le fait qu'elle soit « née dans la coulisse ¹⁸⁴ », qu'elle possédât « une voix [...] agréable », qu'elle ne manquât « ni d'âme ni de sensibilité », qu'elle fût « exposée tous les jours » aux « heureux hasards » dont Helvétius vantait les « si puissants effets », elle resta « trop mauvaise ¹⁸⁵ ». La conclusion tirée par Diderot est claire : « Tout individu n'est donc pas propre à tout, pas même à être bon acteur, si la nature s'y oppose ¹⁸⁶ ».

Si donc, pour Diderot, « on n'est pas homme de génie en deux genres différents, [...] c'est [...] faute d'aptitude ¹⁸⁷ ». C'est pourquoi par exemple même si la poésie et la peinture sont « peut-être les deux talents qui se rapprochent le plus », on « citerait à peine un seul homme qui ait su faire en même temps un beau poème et un beau tableau ¹⁸⁸ ». Même si Diderot ne compare ici que différents types de génie artistique, nous essaierons de transposer ci-après la pensée de l'auteur de la *Réfutation* aux deux principaux types de génie scientifique qui se sont manifestés dans la carrière de Buffon. À la question « *Pourquoi si rarement du génie en différents genres ?* », Diderot répond :

— Monsieur Helvétius, c'est que l'homme, entraîné tout entier vers l'objet favori d'une aptitude innée, n'aperçoit que celui-là. C'est que quand la nature l'aurait destiné à devenir grand homme dans une autre carrière, il n'aurait pas eu le temps de la suivre. Passez votre vie à nager, et vous ne serez plus qu'un médiocre coureur ; courez jusqu'à l'âge avancé, et vous nagerez mal. *Les hommes qui ont un génie sont rares ; combien plus rares encore ceux qui ont reçu un double génie !* Ce double présent est peut-être un malheur. Il peut arriver qu'on soit alternativement agité, ballotté par ses deux démons ; *qu'on commence deux grandes tâches et qu'on n'en finisse aucune* ; qu'on ne soit ni grand poète ni grand

s'appuyant principalement sur sa propre expérience intérieure, Diderot ne pouvait que faire de l'enthousiasme une des principales caractéristiques du génie artistique.

¹⁸² Denis Diderot, *Paradoxe sur le comédien*, dans *Œuvres complètes*, op. cit., t. VIII, p. 410.

¹⁸³ Denis Diderot, *Réfutation*, op. cit., p. 579.

¹⁸⁴ *Id.*

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 580.

¹⁸⁶ *Id.*

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 588.

¹⁸⁸ *Id.*

géomètre, précisément parce qu'on avait une égale aptitude à la géométrie et à la poésie. [...] Il faut dire à ces espèces de monstres : *Optez* ¹⁸⁹.

Il y a certes un parallèle à faire avec le scientifique Buffon, au moment charnière de sa vie où il délaisse les mathématiques pour se concentrer sur l'histoire naturelle. En *optant*, pour cette dernière, en faisant de la nature « l'objet favori d'une aptitude innée », il aura évité ainsi d'être *ni grand mathématicien, ni grand naturaliste*, pour finalement terminer sa grande tâche qu'est l'*Histoire naturelle* ¹⁹⁰.

En résumé, la *Réfutation* s'efforce de montrer que ce n'est pas le hasard qui fait les hommes de génie, mais que tout au plus, il les place « dans des circonstances heureuses ¹⁹¹ ». Si l'apport de Diderot au débat concernant la notion de génie artistique à l'âge encyclopédique est incontournable, nous aimerions insister sur le chemin qu'il défriche un peu plus vers l'affinement d'une définition du génie scientifique. En établissant tout d'abord fermement que « c'est l'organisation, ce sont des causes purement physiques qui préparent l'homme de génie », que « ce sont des causes morales qui le font éclore », Diderot pouvait ensuite tracer une esquisse de la voie menant à la manifestation du génie scientifique : une « étude assidue » et des « connaissances acquises » qui « conduisent à des conjectures heureuses [...] vérifiées par l'expérience ¹⁹² ». Mais qu'il s'agisse du génie artistique ou du génie scientifique, la pensée de Diderot s'inscrit dans ce vaste mouvement privilégiant l'individualité et le dynamisme, que le philosophe a éminemment résumé dans sa *Réfutation* : « Tout s'est fait en nous parce que nous sommes nous, toujours nous, et pas une minute les mêmes ¹⁹³ ».

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 590 [nous soulignons].

¹⁹⁰ Mais Buffon avait-il vraiment une « égale aptitude » dans ces deux domaines scientifiques ? Il semble, à la lumière de ses nombreuses imprécisions dans ses plus simples démonstrations mathématiques, qu'il ait été doté par la nature d'un génie « naturaliste » beaucoup plus puissant que son vacillant génie « mathématique ». Quoi qu'il en soit, il est remarquable que Buffon semble avoir possédé ce double don presque scandaleux du génie scientifique (naturaliste) et du génie artistique (stylistique)... Encore une fois, sur les « faiblesses » des démonstrations mathématiques chez Buffon, voir Lesley Hanks (*Buffon avant l'« Histoire naturelle »*, 1966), et Benoît De Baere (*La pensée cosmogonique de Buffon*, 2004).

¹⁹¹ Denis Diderot, *Réfutation*, *op. cit.*, p. 601.

¹⁹² *Ibid.*, p. 615.

¹⁹³ *Ibid.*, p. 619. Kineret S. Jaffe écrit à ce sujet : « Diderot's poets compose when they have been inspired by their own genius. This genius is no longer some ephemeral spirit that hovers near its owner ; it is that fundamental attribute of a great artist that makes him what he is » (« The Concept of Genius », *art. cit.*, p. 597).

Il ne faut pas perdre de vue que, contrairement à la majorité des théoriciens de l'esthétique que nous avons présentés jusqu'ici, Diderot est également un créateur qui interroge ses propres mouvements intérieurs au moment de la réalisation d'une œuvre. S'il a éliminé toute explication faisant du génie artistique une puissance divine ou surnaturelle pour en faire un « présent ¹⁹⁴ » de la nature qui dépend de la constitution, de l'organisation particulière à chaque individu ¹⁹⁵, il est par ailleurs bien conscient que l'enthousiasme qui accompagne l'homme de génie envahi par l'inspiration peut se muer en état pathologique, sorte de déséquilibre mental où l'artiste risque de perdre l'esprit ¹⁹⁶. C'est pourquoi, selon Diderot, l'artiste de génie ne saurait être l'esclave de ses émotions irrationnelles : sont déconsidérés tous ceux qui prétendent avoir des sursauts d'enthousiasme afin de masquer leur incompetence ¹⁹⁷. Ainsi voit-on apparaître, à mesure que la notion de génie scientifique ¹⁹⁸ se précise, une nouvelle composante du génie artistique : le « sang-froid ¹⁹⁹ », que d'Alembert nommera plutôt « une espèce d'instinct », indépendante de la raison, nécessaire pour « saisir les principes vrais et supposés des sciences ²⁰⁰ ». Il semble donc que les collaborateurs de l'*Encyclopédie*, malgré leurs divergences dont nous avons fait état dans le premier chapitre, aient partagé une conception similaire du génie, qu'ils considèrent comme une « faculté créatrice » — non pas *ex nihilo* mais plutôt le « résultat imprégné d'expériences personnelles » —, ayant pour « source

¹⁹⁴ Denis Diderot, *Le Neveu de Rameau*, dans *Œuvres complètes, op. cit.*, t. V, p. 593.

¹⁹⁵ Soulignons que c'est aussi la posture de d'Alembert qui caractérise le génie comme un « don de la nature » (*Réflexions sur l'usage et sur l'abus de la philosophie dans les matières de goût*, dans *Œuvres complètes*, 1967, t. IV, p. 332).

¹⁹⁶ De la même manière, si d'Alembert admet que le génie « aime courir sans freins et sans règles » (*id.*), il est bien conscient que « le travail déchaîné ne garantit pas la mise au monde d'un chef-d'œuvre » (Angelika Schober, « Aspects du génie chez Diderot et d'Alembert », *Diderot Studies*, 1988, vol. XXXIII, p. 145).

¹⁹⁷ « [...] the great artist, the genius, is not subject to this debilitating, irrational emotion. Only the lesser artists pretend to have fits of enthusiasm to mask their incompetence » (Kineret S. Jaffe, « The Concept of Genius », *art. cit.*, p. 596).

¹⁹⁸ À ce propos, d'Alembert rapproche de manière remarquable le génie artistique et le génie scientifique : « The artistic genius resembles the 'logical' genius : by intuitively forming the connection between dissimilar ideas, artistic genius operates in the world of nature [...]. D'Alembert described the inventive faculty of genius in terms that are remarkably similar to those of Batteux. The inventive genius, *be he poet or philosopher*, perceives, analyzes, and describes *previously undiscerned relationships* » (*ibid.*, p. 589 [nous soulignons]). En effet, pour d'Alembert, le génie « démêle avec finesse les beautés cachées » (« Discours préliminaire des éditeurs », *Encyclopédie, op. cit.*, 1751, t. I, p. xiv)

¹⁹⁹ « C'est au sang-froid à tempérer le délire de l'enthousiasme » écrit Diderot dans le *Paradoxe sur le comédien* (dans *Œuvres complètes, op. cit.*, t. VIII, p. 367). Angelika Schober signale que dans les œuvres antérieures au *Paradoxe*, « le génie ne connaît pas ce "sang-froid" » (« Aspects du génie chez Diderot et d'Alembert », *art. cit.*, p. 146, note 6).

fondamentale [...] l'imagination ²⁰¹», tout en cherchant à préserver une part importante à la logique et au jugement, véritables piliers, avec la sensibilité, de la philosophie des Lumières. Ainsi, Diderot affirme que le génie se manifeste moins dans cet état passionné où l'esprit est bouleversé ²⁰², que chez un individu calme qui observe l'enthousiasme des autres. D'Alembert insiste plutôt sur l'importance qu'il y a à restreindre les ardeurs de l'imagination, qu'il compare à des « coursiers fougueux ²⁰³ ». Il faut une distance pour que le génie puisse s'exprimer avec toute sa puissance : à un « moment gouverné par l'imagination succède l'analyse rationnelle », cependant que « la raison revient sévèrement sur les productions résultant de l'imagination et n'en garde que ce qui lui paraît valable », après s'être tenue à l'écart pour observer « la faculté qui compose ²⁰⁴ ». L'homme de génie sera donc un « esprit observateur » doté naturellement de ce pouvoir d'attention qui lui permet d'emmagasiner, inconsciemment, une foule d'observations nécessaires pour lier de manière originale de nouvelles idées : « L'esprit observateur dont je parle s'exerce sans effort, sans contention ; il ne regarde point, il voit ²⁰⁵ ». Est-il besoin de souligner encore le parallèle à faire avec le naturaliste à la « vûe courte » qui, dans le calme de son cabinet, exerce son génie à la rédaction de l'*Histoire des quadrupèdes* ?

La grandeur du génie serait donc proportionnelle à ce « sang-froid » qui permet tant à l'artiste qu'au savant de ne pas être subjugué par ses émotions vacillantes, ce qui se

²⁰⁰ Jean Le Rond d'Alembert, *Éléments de philosophie*, dans *Œuvres complètes*, op. cit., t. I, p. 187.

²⁰¹ Angelika Schober, « Aspects du génie chez Diderot et d'Alembert », art. cit., p. 147. Soulignons que, malgré l'importance de l'analyse rationnelle et du savoir mathématique dans la pensée de d'Alembert, l'auteur du « Discours préliminaire des éditeurs » a tout de même affirmé que l'imagination est indispensable à toute invention : « le génie est le sentiment qui crée, & le goût, le sentiment qui juge » (*Encyclopédie*, op. cit., t. I, p. xiv).

²⁰² Ce thème du génie conçu comme une puissance organique irrationnelle se retrouve dans l'article « Eclectisme (*Hist. de la Philosophie anc. & mod.*) » (*Encyclopédie*, op. cit., 1755, t. V, p. 273) rédigé par Diderot qui commente « la marche desordonnée & les écarts du Génie poétique, de l'Enthousiasme, de la Métaphysique, & de l'Esprit systématique » : « Qu'est-ce que le talent de la fiction dans un poète, sinon l'art de trouver des causes imaginaires à des effets réels & donnés, ou des effets imaginaires à des causes réelles & données ? Quel est l'effet de l'enthousiasme dans l'homme qui en est transporté, si ce n'est de lui faire apercevoir entre des êtres éloignés des rapports que personne n'y a jamais vûs ni supposés ? [...] à quel résultat ne sera point conduit un philosophe qui poursuit l'explication d'un phénomène de la nature à-travers un long enchaînement de conjectures ? qui est-ce qui connoît toute l'immensité du terrain que ces différens esprits ont battu, la multitude infinie de suppositions singulieres qu'ils ont faites, la foule d'idées qui se sont présentées à leur entendement, qu'ils ont comparées, & qu'ils se sont efforcés de lier ».

²⁰³ Jean Le Rond d'Alembert, *Réflexions sur l'image et l'abus de la philosophie dans les matières de goût*, dans *Œuvres complètes*, op. cit., t. IV, p. 332.

²⁰⁴ Angelika Schober, « Aspects du génie chez Diderot et d'Alembert », art. cit., p. 147.

rapproche évidemment de ce que nous avons dit jusqu'ici de la discipline de l'imagination. Car il n'y a aucun doute, à lire Diderot, que si le génie *observe* plus profondément et avec plus d'acuité que l'homme ordinaire, grâce à une « certaine conformation de la tête et des viscères ²⁰⁶», il le fait en faisant intervenir « l'imagination », le « jugement », « l'esprit », « la sensibilité » et « le goût ²⁰⁷». Cependant, en établissant une équivalence entre « l'esprit observateur » et « l'esprit prophétique ²⁰⁸», Diderot modifiait profondément le concept même d'observation directe qui prévalait dans les sciences naturelles ²⁰⁹ pour lui en substituer un où intervient le génie — « qualité d'âme particulière, secrète, indéfinissable, sans laquelle on n'exécute rien de très grand et de très beau ²¹⁰» — et les différentes opérations de l'esprit — dont l'imagination — qui président à sa manifestation. Cet « esprit prophétique » a quelques similitudes avec les « pressentiments » qui, selon Diderot, accompagnaient le génie de Socrate et celui des théosophes :

Nous avons tous des *pressentimens*, & ces *pressentimens* sont d'autant plus justes & plus prompts, que nous avons plus de pénétration & d'expérience. [...] ils [les théosophes] prononcent que tel événement aura lieu ; il leur semble que c'est une voix secrète qui parle au fond de leur coeur, & qui les avertit. Ils se croient inspirés, & ils le sont en effet, non par quelque puissance surnaturelle & divine, mais par une *prudence* particulière & extraordinaire. Car qu'est-ce que la prudence, sinon une supposition dans laquelle nous sommes portés à regarder les circonstances où nous nous trouvons, comme les causes possibles d'effets à craindre ou à espérer dans l'avenir ? ²¹¹

Nous voyons clairement se dessiner le parallèle entre ces derniers propos et l'*ars iudicandi* guidant le naturaliste de génie qui, à force d'observations et d'expériences, tente de lever le voile que la nature a jeté sur les phénomènes à découvrir. Cette avancée vers une théorisation du génie scientifique ne procède évidemment pas d'un don surnaturel d'inspiration divine, mais plutôt d'une disposition naturelle qui renvoie encore à l'aptitude

²⁰⁵ Denis Diderot, *Sur le génie*, dans *Œuvres esthétiques*, 1994, p. 20.

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 19.

²⁰⁷ *Id.*

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 20.

²⁰⁹ « For [...] the excelling and extraordinary observation of the genius can be explained only by an *endowment* which, by its *steady and continuous application*, becomes deeper and deeper, richer and richer, penetrating more and more into the true and real essence of the object observed. Thus Diderot detaches the gift of observation peculiar to the genius from the general concept of observation which, since the foundation of the natural sciences by Galileo and Kepler, occupied the center of scientific methodology » (Herbert Dieckmann, « Diderot's conception of genius », *art. cit.*, p. 171-172 [nous soulignons]).

²¹⁰ Denis Diderot, *Sur le génie*, *op. cit.*, p. 19.

²¹¹ Denis Diderot, article « Théosophes (*Hist. de la Philosophie*) », *Encyclopédie*, *op. cit.*, 1765, t XVI, p. 253 [nous soulignons].

de « l'esprit observateur » pour la logique de la comparaison et l'analogie : « Dieu voit l'ordre de l'univers entier dans la plus petite molécule de la matière. La *prudence* de certains hommes privilégiés tient un peu de cet attribut de la divinité. Ils rapprochent les analogies les plus éloignées ; ils voyent des liaisons presque nécessaires où les autres sont loin de voir des conjectures ²¹²». Nous croyons que Buffon fait partie de ces « hommes privilégiés » à qui le génie scientifique — qui orchestre l'équilibre entre *ars inveniendi* et *ars iudicandi* — permet de conjecturer à propos de choses que ceux qui sont sans imagination et « aveugles de l'âme ²¹³ » ne peuvent anticiper. Ainsi, Buffon, malgré sa « vûe courte » et grâce à l'acuité ses « yeux de l'esprit », ferait partie de ces « hommes d'une pénétration surprenante, sujets à des illuminations brusques & rapides ²¹⁴ », qui, à l'instar du « chimiste » de Diderot, se nourrit d'analogies pour tenter, grâce à son génie scientifique — « plus grande aptitude à la patience » —, d'imaginer pour « moderniser », voire dans certains cas « démerveiller » la faune :

Il vient un moment où toutes ces analogies se présentent en foule à l'imagination du *chimiste* : elles l'entraînent ; il tente en conséquence une expérience qui lui réussit, & il attribue à un commerce intime de son ame avec quelque intelligence supérieure, ce qui n'est que l'effet subit d'un long exercice de son *art* ²¹⁵.

Diderot effleure aussi la notion de génie scientifique dans les *Pensées sur l'interprétation de la nature* (1754). Le *génie créateur* dépend alors de trois moyens qui, manifestement, font écho au « Premier discours » de Buffon : l'observation de la nature, la réflexion et l'expérience. Comme le souligne Diderot :

L'observation recueille les faits ; la réflexion les combine ; l'expérience vérifie le résultat de la combinaison. Il faut que l'observation de la nature soit *assidue*, que la réflexion soit profonde, et que l'expérience soit exacte. On voit rarement ces moyens réunis. Aussi les *génies créateurs* ne sont-ils pas communs ²¹⁶.

²¹² *Ibid.*, p. 253-254 [nous soulignons].

²¹³ « Les hommes sans imagination sont durs, ils sont *aveugles de l'âme*, comme les aveugles le sont du corps. Il est possible que l'imagination nous fasse un bonheur plus grand que la jouissance. Un amant sans imagination désire sa maîtresse, mais il ne la voit pas ; un amant avec imagination la voit, l'entend, lui parle ; elle lui répond et exécute en lui-même toute la scène des voluptés qu'il se promet avec tendresse et complaisance » (Denis Diderot, *Éléments de physiologie*, dans *Œuvres complètes*, 1987, t. XVII, p. 478).

²¹⁴ Denis Diderot, article « Théosophes (*Hist. de la Philosophie*) », *art. cit.*, p. 254.

²¹⁵ *Id.* [nous soulignons]

²¹⁶ Denis Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature*, 2005, § XV, p. 70 [nous soulignons].

En effet, l'assiduité à laquelle se réfère Diderot n'est pas sans rappeler que le génie est pour Buffon « une plus grande aptitude à la patience » qui se réalise dans l'acte de « voir beaucoup » et de « revoir souvent ». Il est d'ailleurs frappant de constater que le dernier extrait met beaucoup plus l'accent sur la « discipline » inhérente au génie scientifique — observation assidue, réflexion profonde, expérience exacte — que sur l'imagination essentielle à l'acte de création. En effet, la *Pensée* susmentionnée est précédée d'une autre dans laquelle Diderot exprime sa vision du progrès scientifique :

Je me représente la vaste enceinte des sciences, comme un grand terrain parsemé de places éclairées. Nos travaux doivent avoir pour but, ou d'étendre les limites des places éclairées, ou de multiplier sur le terrain les centres de lumières. L'un appartient au *génie qui crée* ; l'autre à la *sagacité qui perfectionne* ²¹⁷.

Le vocabulaire employé par Diderot est intéressant en ce qu'il lie l'acte créateur — sous-tendu implicitement par l'imagination — par lequel s'exprime le génie, et la « discipline » nécessaire au progrès scientifique, qu'il associe à la « sagacité » — qui, rappelons les mots de Condillac, n'est autre chose que « l'imagination jointe à la réflexion et à l'analyse ²¹⁸ ». Cette tentative d'explication de la notion de génie scientifique par la combinaison de différentes opérations de l'esprit rappelle les propos de Vauvenargues à propos du génie artistique ; il s'agit aussi d'un prélude aux réflexions plus pointues d'Alexander Gerard (*An Essay on Genius*, 1774) qui se penchera, avec un didactisme exemplaire, sur les distinctions et ressemblances à l'œuvre dans la manifestation de ces deux types de génie.

Il ne faudrait cependant pas croire, à la lumière que ce que nous venons de présenter, que Diderot réduit la notion de génie scientifique aux seules facultés rationnelles ou au jugement. Ce serait faire fi du « caractère dialectique ²¹⁹ » de la pensée diderotienne en général, ici concentré dans la réflexion esthétique à propos du génie dont la

²¹⁷ *Ibid.*, § XIV, p. 70.

²¹⁸ Étienne Bonnot de Condillac, *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, *op. cit.*, section II, chapitre XI, § 102, p. 34

²¹⁹ Jacques Chouillet, *La formation des idées esthétiques de Diderot 1745-1763*, *op. cit.*, p. 432. Dans cet ouvrage, Chouillet s'intéresse entre autres à l'argumentation construite chez Diderot sur la forme « thèse » et « antithèse », qui converge généralement vers la résolution des contradictions apparentes en une « synthèse » visant « l'aspiration à l'unité » (*ibid.*, p. 597). Kineret S. Jaffe doute cependant que cette unité soit effectivement atteinte en ce qui a trait à la notion de génie (« The Concept of Genius », *art. cit.*, p. 594, note 42).

manifestation procède des émotions « disciplinées » par la raison ²²⁰. En effet, l'auteur des *Pensées sur l'interprétation de la nature* se base toujours sur son expérience intérieure et sur sa sensibilité propre pour caractériser le génie scientifique ; cela présuppose la prise en considération des passions et des facultés émotionnelles qui influencent les processus imaginatifs consécutivement à l'observation de la nature. Comme nous l'avons présenté dans le premier chapitre, en opposant l'interprète de la nature au simple observateur, Diderot justifiait le recours aux hypothèses en histoire naturelle, établissant même une équivalence entre le don naturel du génie et celui qui permet d'établir des conjectures qui ne soient pas de simples aberrations de la pensée ²²¹. Il considère ainsi « le génie de la physique expérimentale », au même titre que le génie artistique, comme un don de la nature qui ne peut s'acquérir par le hasard ou l'éducation, et, aussi, comme « un esprit de divination ²²² par lequel on *subodore*, pour ainsi dire, des procédés inconnus, des expériences nouvelles, des résultats ignorés ²²³ ». Ce « génie de la physique expérimentale » doit cependant être régulé afin d'éviter les « extravagances ²²⁴ » menaçant de faire sombrer le savant dans la folie :

C'est cette *habitude de déraison* que possèdent dans un degré surprenant ceux qui ont acquis ou qui tiennent de la nature le *génie de la physique expérimentale* ; c'est à cette sorte de rêves qu'on doit plusieurs découvertes. Voilà *l'espèce de divination* qu'il faut apprendre aux élèves, *si toutefois cela s'apprend* ²²⁵.

²²⁰ « Again and again he [Diderot] celebrated the role of feeling, although these views were usually tempered by his insistence on the need for reason as a balancing factor » (Kineret S. Jaffé, « The Concept of Genius », *art. cit.*, p. 595).

²²¹ « [...] he succeeded in introducing the important distinction between metaphysical and scientific hypotheses and in overcoming the positivistic prejudice that conjectures are dangerous aberrations of the mind. Diderot even went so far as to establish the relation between *the gift of forming conjectures* and the specific *gift of the genius* » (Herbert Dieckmann, « The First Edition of Diderot's *Pensées sur l'interprétation de la nature* », *Isis*, 1955, vol. 46, n° 3, p. 267 [nous soulignons]).

²²² « The notion of an inexplicable and irrational power had always been inherent in the concept of genius. [...] Terminologically speaking, this connection is expressed by the association of the terms : *imagination, original, creative*, to which later on *romantic* is added » (Herbert Dieckmann, « Diderot's conception of genius », *art. cit.*, p. 175, note 45 [souligné dans le texte]).

²²³ Denis Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature*, *op. cit.*, § XXX, p. 77 [souligné dans le texte].

²²⁴ « Je dis *extravagances* ; car quel autre nom donner à cet enchaînement de conjectures fondées sur des oppositions ou des ressemblances si éloignées, si imperceptibles, que les rêves d'un malade ne paraissent ni plus bizarres, ni plus découus » (*ibid.*, § XXXI, p. 78 [souligné dans le texte]).

²²⁵ *Ibid.*, § XXXII, p. 79 [nous soulignons]. On notera l'hésitation dans la finale : si le génie est un don de la nature, il ne peut techniquement *s'apprendre* si l'on n'en a pas été gratifié à la naissance. C'est donc dire que l'éducation ne peut *créer* un génie ; elle peut seulement *favoriser* son développement...

Il faut admettre toutefois que Diderot ne présente pas un portrait aussi bien achevé du génie que ce qu'il avait élaboré par exemple en regard de l'imagination²²⁶. Ses intuitions ne sont pas présentées en un développement cohérent d'idées²²⁷, et la définition qu'il propose dans l'*Encyclopédie* est plutôt vague²²⁸. Diderot ne crée pas de concept similaire au *Natur-Genie* ou *Genielehre* des Herder, Lessing, Kant ou Goethe²²⁹, et il ne disserte pas non plus de manière systématique sur l'*Original Genius* comme William Duff²³⁰. Le principal mérite de Diderot est d'avoir présenté la notion de génie dans toute son amplitude — tant du point de vue artistique que scientifique —, et d'avoir montré que ses différentes manifestations participent tant de l'imagination, de l'émotion et des passions, que des facultés rationnelles comme le jugement et la sagacité. En se basant sur sa conception de « l'imagination créatrice » chez l'artiste, cette imagination active dont la faculté combinatoire inhérente s'exprime dans toute sa puissance parallèlement à la manifestation du génie, en insistant sur la nécessité que les passions soient subordonnés à l'imagination et contrôlées par le jugement dans la création artistique, en proposant la nécessité pour l'artiste de posséder les habiletés techniques et l'enthousiasme indispensables pour faire transiter l'émotion chez le lecteur ou le spectateur, Diderot avait disséqué toutes les

²²⁶ Même si ses idées à propos de l'imagination sont tout aussi disséminées dans son œuvre que celles qui traitent du génie, Margaret Gilman a raison de dire qu'il existe, malgré cette dissipation, une unité profonde de la conception de l'imagination chez Diderot : « In any case, one wishes that Diderot himself had brought together the numerous ideas on imagination that are scattered through his works ; few writers have seen its nature and function so clearly and penetratingly. [...] Yet a careful rereading of Diderot has convinced me that there is a basic unity in his conception of the imagination » (« Imagination and Creation in Diderot », *art. cit.*, p. 200-201).

²²⁷ « Diderot did not settle on one definite conception of genius ; it even seems that the different ideas have no logical connection in his thought. They were momentary intuitions, reactions against belittling or trifling views, continuations of the thought of others. They did not rise as links in one coherent development of ideas » (Herbert Dieckmann, « Diderot's conception of genius », *art. cit.*, p. 181).

²²⁸ L'article « Génie (*Philosophie & Littér.*) » de l'*Encyclopédie* est généralement attribué à Jean-François de Saint-Lambert, mais les commentateurs s'entendent pour dire qu'il a été retouché par Diderot, car il correspond en beaucoup de points à ce que l'on peut retrouver disséminé dans son œuvre (voir à ce sujet le commentaire de Paul Vernière, qui précède le segment « Article *Génie* », dans Denis Diderot, *Œuvres esthétiques*, *op. cit.*, p. 5-8). La définition du génie est : « L'étendue de l'esprit, la force de l'imagination, & l'activité de l'âme » (article « Génie », *Encyclopédie*, *op. cit.*, 1757, t. VII, p. 582).

²²⁹ Comme le souligne Kineret S. Jaffe, la réflexion esthétique sur le génie qui s'est poursuivie au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles en Allemagne n'a pas eu beaucoup d'effet sur la pensée esthétique française à l'âge encyclopédique, principalement parce qu'il fallut attendre notamment les travaux Mme de Staël (*De l'Allemagne*, 1814) pour que l'esthétique allemande soit diffusée en France (« The Concept of Genius », *art. cit.*, p. 599, note 57).

²³⁰ William Duff, *An Essay on Original Genius and its various Modes of Exertion in Philosophy and in the fine arts, particularly in Poetry*, 1964 [1767].

composantes requises pour un raffinement de la notion de génie scientifique²³¹, et pavé la voie à une nouvelle réalité : à savoir que les conjectures, même si elles peuvent parfois s'avérer erronées, permettent l'exercice des plus hautes facultés de l'homme de génie²³². Mais, un peu comme la notion de génie artistique ne trouvera son épanouissement que dans l'idéalisme allemand, voire dans le romantisme français au siècle suivant, il faut traverser la Manche pour trouver une semblable épiphanie théorique en ce qui a trait au génie scientifique

III. Le génie scientifique dans l'esthétique écossaise

Nous avons jusqu'ici dressé un portrait de la notion de génie telle qu'elle a été représentée dans l'esthétique française des premières Lumières, puis à l'âge encyclopédique. Ayant intégré progressivement tant les attributs du *genius* de l'Antiquité que ceux de l'*ingenium* de la Renaissance, et en parallèle d'une tendance qui a amalgamé le talent « supérieur » d'un individu ainsi que la personne même qui possède ce don — passé de *divin* à *naturel* —, cette notion semble rassembler la majorité des théoriciens du XVIII^e siècle autour d'une posture commune : le génie, qui se manifeste comme une des nombreuses opérations de l'entendement (de l'esprit ou de l'âme, selon les différents philosophes), a comme principales caractéristiques l'originalité et la création, et comme source première l'imagination. Cela dit, hormis les tentatives de Diderot, nous avons cherché en vain du côté français une présentation claire qui nous aurait permis d'établir les caractéristiques du génie scientifique, d'en trouver les similitudes et les différences avec le génie artistique, ce qui nous aurait autorisé à utiliser l'expression dans nos analyses des

²³¹ Nous partageons le commentaire de Margaret Gilman pour qui le travail de Diderot, partant d'une conception englobante de l'imagination pour en analyser les composantes (qui sont en fait un ensemble de facultés de l'entendement interreliées), a permis de proposer une vision novatrice de la véritable activité créatrice, qui n'atteint son paroxysme que dans la manifestation du génie : « Whereas later theorists attributed the whole creative process to one mysterious and all-embracing faculty, Diderot saw that the activity, when closely analysed, is rather the collaboration of several faculties, each of which has its special function. Imagination furnishes the model, technique translates it into art, enthusiasm arouses and inspires both. When all three are functioning with the greatest possible intensity, as in the genius, then, and only then, we have true creative activity » (« Imagination and Creation in Diderot », *art. cit.*, p. 218).

²³² « [...] but, taken in themselves, conjectures were the result of the exercise of man's highest faculties. Certainly, they might prove to be erroneous ; but one could not even preclude the possibility that conjectures that appeared extravagant now, would be recognized as valid in the not so distant future » (Herbert Dieckmann, « The First Edition of Diderot's *Pensées sur l'interprétation de la nature* », *art. cit.*, p. 267).

descriptions animalières de l'*Histoire des quadrupèdes*, sans pour autant être taxé de faire dans « l'ésotérisme ». Cette recherche²³³ nous a conduit aux ouvrages de deux pasteurs écossais : *An Essay on Original Genius* (1767)²³⁴ de William Duff (1732-1815), alors qu'Alexander Gerard (1728-1795), après avoir écrit *An Essay on Taste* (1758), publie en 1774 son *Essay on Genius*²³⁵.

Duff : le génie philosophique (scientifique) « original »

L'ouvrage du pasteur de l'Aberdeenshire, qui se voulait tout d'abord une approche psychologique des arts visant à expliquer le caractère particulier du talent poétique, se révéla finalement un essai sur la nature et les composantes du génie. En somme, Duff a en quelque sorte systématisé la réflexion qui avait eu cours tant en Angleterre qu'en France, pour proposer certains éléments théoriques — repris et élaborés ensuite par son collègue Alexander Gerard — qui vont contribuer à clarifier la notion de génie scientifique. Divisé en deux parties, l'essai se propose, dans un premier temps, d'expliquer les origines du génie « original », alors que le deuxième livre est consacré aux différentes manifestations du génie dans le domaine scientifique, d'une part, et dans quelques formes d'expression artistique, d'autre part.

Après avoir rappelé l'inéquitable répartition des talents naturels dans le genre humain²³⁶, Duff reconnaît l'empire du génie tant dans le domaine des arts que dans celui des sciences : « To explore unbeaten tracks, and make new discoveries in the regions of Science ; to invent the designs, and perfect the productions of Art, is the province of Genius alone²³⁷ ». Puis, il établit que, des trois principaux ingrédients constitutifs du génie —

²³³ Nous renvoyons à la mise en garde que nous avons exprimée dans l'introduction quant à l'utilisation que nous faisons des ouvrages de Duff et Gerard, non pour *expliquer* Buffon, mais pour nous aider à mieux comprendre les rouages de la fabrique des descriptions animalières (voir *supra*, p. 48).

²³⁴ William Duff, *An Essay on Original Genius and its various Modes of Exertion in Philosophy and in the fine arts, particularly in Poetry*, 1964 [1767]. Duff a publié ensuite : *Critical Observations on the Writings of the Most Celebrated Original Geniuses in Poetry*, 1770.

²³⁵ Alexander Gerard, *An Essay on Genius*, 1970 [1774].

²³⁶ Rappelant la posture qu'avait adoptée Diderot contre Helvétius, le pasteur écossais précise : « Education, as it is well or ill directed, may invigorate or weaken the natural powers of the mind, but it cannot produce or annihilate them » (William Duff, *An Essay on Original Genius*, *op. cit.*, p. 4).

²³⁷ *Ibid.*, p. 5.

l'imagination, le jugement et le goût²³⁸ —, le plus important est évidemment le premier qu'il définit ainsi :

Imagination is the faculty whereby the mind not only reflects on its own operations, but which assembles the various ideas conveyed to the understanding by the canal of sensations, and treasured up in the repository of the memory, compounding or disjoining them at pleasure ; at which, by *its plastic power of inventing new associations of ideas, and of combining them with infinite variety*, is enabled to present a creation of its own, and to exhibit scenes and objects which never existed in nature. So indispensably necessary is this faculty in the composition of genius, that *all the discoveries in science*, and all the inventions and improvements in art, if we except such as have arisen from mere accident, derive their origin from its vigorous exertion²³⁹.

Cette « malléabilité » devra cependant être encadrée par le jugement qui s'assurera de la justesse des découvertes scientifiques générées par le « pouvoir plastique » de l'imagination : « It is evidently necessary therefore, in order to render the production of genius regular and just, as well as elegant and ingenious, that the discerning and coercive power of judgment should mark and refrain the excursions of a wanton imagination²⁴⁰ ». La discipline est essentielle afin de « contrebalancer l'aspect déraisonnable et volatil »²⁴¹ de l'imagination.

Il est important de souligner que le troisième ingrédient qui entre dans la composition du génie — le goût — aura un rôle beaucoup plus important dans les arts que dans les sciences. De par sa fonction plus « esthétique » que cognitive, le goût — essentiel dans les arts — est subordonné, dans les sciences, au jugement : « Taste therefore must be contented to act an *inferior and subordinate* part in the researches of science ; it must not pretend to take the lead of reason, but humbly follow the path marked out by it. In the designs and works of art, the case is quite otherwise²⁴² ». Mais comme le jugement et le goût interagissent constamment, il apparaît clairement pour Duff que ces deux « ingrédients » doivent coexister, en parallèle d'une imagination puissante, pour que se manifeste pleinement le génie :

²³⁸ « [...] the principal ingredients [...] are IMAGINATION, JUDGMENT, and TASTE » (*ibid.*, p. 6).

²³⁹ *Ibid.*, p. 6-7 [nous soulignons].

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 8.

²⁴¹ « [...] counterbalance to the RAMBLING and VOLATILE power of IMAGINATION » (*ibid.*, p. 9).

²⁴² *Ibid.*, p. 12 [nous soulignons].

If we suppose a PLASTIC and COMPREHENSIVE IMAGINATION, an ACUTE INTELLECT, and an exquisite SENSIBILITY and REFINEMENT of TASTE, to be all combined in one person, and employed in the arts or sciences, we may easily conceive, that the effect of such an union will be very extraordinary ²⁴³.

Il va sans dire que, si l'on admet que Buffon ait possédé toutes ces qualités, le naturaliste à la « vûe courte » était un de ces êtres extraordinaires doté à la fois du génie artistique — ce qui est communément admis par la critique — et du génie scientifique — ce que nous entendons démontrer dans la deuxième partie de cette thèse. Les propos de Duff rejoignent ainsi sensiblement ce que nous avons proposé, à la suite de Benoît De Baere, en ce qui concerne l'*ars inveniendi* et l'*ars iudicandi* qui se tiennent, dans la méthode de Buffon, en équilibre :

An exact equilibrium of the reasoning and inventive powers of the mind, is perhaps utterly incompatible with their very different natures ; but though a perfect equipoise cannot subsist, yet they may be distributed in such a porportion, as to preserve nearly an equality of weight ; and, notwithstanding the opinion which is generally and absurdly entertained to the contrary, the powers of imagination and reason may be united in a very high degree. Though this is not always the case, in the same person ²⁴⁴.

Duff insiste notamment sur la nécessité de « discipliner » l'imagination, afin que le génie puisse s'exprimer avec toute son amplitude. Le pasteur écossais explique en effet les imperfections des productions de la jeunesse par le manque de discipline dans l'imagination, par sa trop grande exubérance : « *undisciplined imagination*, that is peculiar to an age wherein Judgment hath not yet exerted its chastening power ²⁴⁵».

Par ailleurs, Duff précise que l'*esprit* — qui, comme le génie est un « rejeton de l'imagination ²⁴⁶», mais, contrairement à lui ne peut inventer — procède d'une imagination qui ne possède pas la vigueur, l'étendue et le « pouvoir plastique » qui la caractérise lorsqu'elle « enfante » le génie :

Genius is characterized by a copious and plastic, as well as a vivid and extensive Imagination, by which means it is equally qualified to invent and create, or to conceive and describe in the most lively manner the objects it contemplates. [...] On the other hand, Wit and Humour neither invent nor create ; they neither possess the vigor, the compass, nor the *plastic power* of the other quality. [...] and those flashes of wit, and strokes of humour, we

²⁴³ *Ibid.*, p. 20-21.

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 22-23.

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 31 [nous soulignons].

²⁴⁶ « [...] the offspring of Imagination » (*ibid.*, p. 47).

so much admire, are by no means the effects of a *creative Imagination, the distinguishing characteristic of true Genius* ²⁴⁷.

Pour Duff, la rapidité et la vivacité de l'esprit (la vitesse avec laquelle les idées sont formées), si elles représentent des qualités non négligeables de l'intellect, restent subordonnées à une imagination « moins malléable » incapable de conduire à l'invention. En conséquence, « every man of GREAT WIT will not be a GREAT GENIUS, nor will every man of GREAT GENIUS be a GREAT WIT ²⁴⁸ ». C'est un peu de la même manière que Buffon critique les bons « Écrivains » pleins d'esprit, mais qui ne possèdent pas le génie scientifique nécessaire au naturaliste compétent ²⁴⁹. Cependant, lorsque l'esprit et le génie sont présents dans le même individu, ils se renforcent l'un l'autre et contribuent à augmenter la justesse, l'étendue et la puissance du génie.

Nous retiendrons de ce premier livre que le véritable génie se manifeste, chez celui qui le possède, comme une combinaison optimale de l'imagination, du jugement et du goût. Si l'imagination demeure l'ingrédient principal du génie, elle devra cependant être contrôlée — principalement par les « restrictions prudentes » du jugement dans les sciences et par les « critiques tempérées » du goût dans les arts — afin de ne pas sombrer dans « l'extravagance » d'une « rhapsodie inintelligible » :

The excursions of Fancy, undirected by Judgment or Taste, are always *extravagant* ; and if we should suppose a composition to be conceived and executed by the first mentioned faculty alone, it would be an *unintelligible rhapsody*, a mere mass of confusion, compounded of a number of heterogeneous and discordant parts. Though Imagination has by far the greatest share of merit in the productions of Genius, yet, in one view, it may be considered as acting a subordinate part, as exerting its energy under *the prudent restrictions* of Judgment, and the *chastening animadversions* of taste ²⁵⁰.

Dans le deuxième livre de son essai, Duff consacre l'essentiel de sa réflexion au génie artistique (principalement à la poésie, mais aussi à tout ce qui touche les Beaux-Arts — peinture, musique, etc.) ; il reprend aussi, de manière plus systématique, les éléments qui

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 47-48 [nous soulignons].

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 52. Pour Duff, l'homme de génie a des idées « claires et complètes » — « VIVID and COMPREHENSIVE » —, alors que les concepts chez l'homme d'esprit sont « rapides et animés, mais fréquemment superficiels » — « QUICK and LIVELY, but frequently SUPERFICIAL » (*ibid.*, p. 59).

²⁴⁹ Voir à ce sujet nos remarques, *supra*, p. 143 et *infra*, p. 418, de même que nos analyses de la critique buffonienne d'Albertus Seba (*infra*, p. 481) et, encore une fois, de Jean-François Regnard (*infra*, p. 549).

²⁵⁰ William Duff, *An Essay on Original Genius, op. cit.*, p. 70-71 [nous soulignons].

avaient été disséminées dans l'esthétique française en général, et dans l'œuvre de Diderot en particulier. Aussi ne reviendrons-nous pas sur ces caractéristiques que nous avons traitées en détails précédemment dans ce chapitre. En revanche, nous nous concentrerons plutôt sur la deuxième section du deuxième livre, qui traite du génie scientifique, que Duff nomme le « génie philosophique original ». Nous pourrions ainsi effectuer la transition du génie artistique au génie scientifique, ce dernier étant traité avec beaucoup plus d'amplitude dans l'*Essay on Genius* de Gerard, que nous examinerons sous peu.

Avant de traiter précisément du génie scientifique, Duff rappelle que, si le génie « original » se présente sous différentes formes et selon divers degrés dans l'esprit d'un philosophe, d'une part, et dans celui d'un poète ou d'un peintre, d'autre part, il s'agit toutefois d'un « talent général » qui peut s'exprimer dans toute profession artistique ou scientifique²⁵¹. De manière similaire au « don de la nature » suggéré par Diderot, Duff insiste sur le caractère inné du génie, et sur la particularité de sa manifestation propre à chaque individu. Certains seront dotés d'un talent pour découvrir les vérités latentes dans les sciences, d'autres seront plutôt prédisposés à produire les plus nobles monuments d'inventivité dans les différents Beaux-Arts : « In other words, they by these means become original Geniuses in that particular art or science, to which they have received the most remarkable bias from the hand of Nature²⁵² ». Soulignons que Duff réitère alors une affirmation marquante de son essai, à savoir que « l'imagination plastique et inventive » s'avère la composante la plus importante du « génie original », qui peut se manifester tant dans les arts que dans les sciences :

But above all, it [the Original Genius] is distinguished by an *inventive and plastic Imagination*, by which it sketches out a creation of its own, discloses truths that were formerly unknown, and exhibits a succession of scenes and events which were never before contemplated or conceived. [...] What we are next to consider, is its particular and singular efficacy in enriching Science with new discoveries, and the Arts with new inventions and improvements²⁵³.

²⁵¹ « In this we consider ORIGINAL GENIUS as a GENERAL talent, which may be exerted in any profession, in order to observe how happily it is calculated to attain the objects it has in view » (*ibid.*, p. 87).

²⁵² *Ibid.*, p. 88-89. Il est particulièrement remarquable que Duff, malgré sa fonction de pasteur, s'en tienne ici à une explication naturelle du « génie original », sans aucune référence à Dieu.

²⁵³ *Ibid.*, p. 89-90 [nous soulignons].

Examinons alors cette « efficacité particulière et singulière » du « génie philosophique original » à « enrichir les sciences de nouvelles découvertes ». Selon Duff, chacune des disciplines scientifiques ou artistiques présente un champ défini dans lequel un type particulier de génie pourra se manifester. L'objet du génie philosophique est, à la manière de Buffon dans l'*Histoire des quadrupèdes*, de « dévoiler les vérités jusque-là enveloppées d'ombre et d'obscurité, ou encore disséminées dans les labyrinthes de l'erreur, afin de promouvoir le bonheur de l'humanité »²⁵⁴. Pour ce faire, celui qui est doté du « génie philosophique original » aura besoin des « pouvoirs vigoureux et étendus »²⁵⁵ de l'imagination, afin de mener à terme ses recherches scientifiques. De plus, le « génie philosophique original » devra allier aux pouvoirs de l'imagination ceux de la raison. C'est ce qui va lui permettre de proposer de « fines conjectures » visant à comprendre le système de la nature :

The inventive faculty displays itself in Philosophy with great force and extent. It enables the Philosopher, by its active, vigorous, and exploring power, *to conjecture shrewdly, if not comprehend fully*, the various springs which actuate the visible system of Nature and Providence ; to frame the most ingenious theories for the solution of natural Phenomena ; to invent Systems, and to new-model the natural and moral World to his own mind. It is intensely exercised in all this process, as it exerts *both a creative and combining power* ; which, *by inventing new hypotheses, by connecting ideas*, and by uniting the several detached parts of one theorem, *rears a fabric of its own*, whose symmetry, justness and solidity, *it is the business of the reasoning faculty to determine*²⁵⁶.

Les résonances de ce dernier extrait avec la méthode buffonienne sont évidentes : les « fines conjectures » et la « compréhension complète » des phénomènes naturels sont à mettre en relation avec la « certitude morale » et la « certitude physique » de l'*ars iudicandi*. L'invention de nouvelles hypothèses, grâce à l'établissement de nouveaux rapports entre les idées, se rapproche de la logique de la comparaison, de l'analogie et de la généralisation propres à l'*inventio*. La justesse et la solidité des conclusions assurées par la raison appelle l'*ars iudicandi*. L'ensemble de l'extrait proposé par Duff nous permet

²⁵⁴ « The objects he [the Original Philosophic Genus] has, or ought to have in view, are, to bring into open light those truths that are wrapped in the shades of obscurity, or involved in the mazes of error, and to apply them to the purpose of promoting the happiness of mankind » (*ibid.*, p. 92).

²⁵⁵ « [...] vigorous and extensive powers of Imagination [...] indispensably necessary [...] to proceed successfully in the reseraches of Science » (*ibid.*, p. 93).

²⁵⁶ *Ibid.*, p. 95-96 [nous soulignons].

d'illustrer, en d'autres termes, le fonctionnement général de la fabrique des descriptions animalières dans l'*Histoire des quadrupèdes*.

La discipline à laquelle le savant s'astreint va donc délimiter un certain « type » d'imagination particulièrement adapté au « génie *philosophique* original », dont les principales caractéristiques sont « la « régularité, la clarté et la précision » ; par contraste, celles que Duff réserve au « génie *poétique* original » sont « l'irrégularité, la véhémence et l'enthousiasme »²⁵⁷. Si l'équilibre parfait entre les pouvoirs de l'invention et ceux de la raison est rarement atteint dans un même individu, Duff tente alors de mesurer dans quelle proportion ces pouvoirs devraient être répartis afin que s'affirme pleinement le « génie philosophique original ». À cet effet, le pasteur écossais rappelle que, même si l'on a souvent tendance à proposer que le jugement est le principal ingrédient du « génie philosophique original », c'est plutôt l'invention qui s'avère caractéristique de toute espèce de génie ; et l'imagination règne sans partage sur ce royaume. Le jugement, quoiqu'essentiel pour s'assurer de la vérité des conjectures, ne pourrait prétendre, en subordonnant trop intempestivement l'imagination, qu'à un « degré inférieur » du génie philosophique :

There are [...] inferior degrees of Philosophic Genius, in which Judgment has the principal ascendant. Those persons in whom this distribution takes place, are in general qualified for making improvements in Philosophy, in exact proportion to the degree in which they possess the talent of Imagination ; and will, *upon account of the superior strength of their reasoning talents, be found better qualified for canvassing the discoveries of others, possessed of more extensive powers of Imagination, though perhaps of a less penetrating Judgment, than for making those discoveries themselves*²⁵⁸.

Évidemment, Buffon usera abondamment de son jugement pour « débusquer les erreurs des autres », mais la force de son *génie* se trouve décuplée par la puissance de son imagination « surajoutée », qui lui permet, dans un contexte où l'*ars invieniendi* se déploie à l'intérieur des balises délimitées par l'*ars iudicandi*, de faire lui-même ses propres découvertes :

But then, on the other hand, it must be acknowledged, that where an extensive Imagination is *superadded* to the qualifications above-mentioned, the mind, being thereby enabled to comprehend a greater variety of objects, and to combine its ideas in a greater variety of

²⁵⁷ *Ibid.*, p. 96-97.

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 100 [nous soulignons].

forms, becomes qualified to push its inquiries much farther, as well as with more advantage ²⁵⁹.

C'est précisément ainsi que Buffon se propose de « moderniser » la faune. Mais, ses combinaisons d'idées, analogies et généralisations, rendues possibles par la puissance de son génie, seront toujours encadrées par les limites fixées par son épistémologie, afin de rester dans le chemin conduisant aux vérités philosophiques, et éviter de sombrer dans les « extravagances » ou les « rêves d'un visionnaire romantique » :

After all, though Imagination must ever be the predominating ingredient in the ENTIRE accomplishment of ORIGINAL PHILOSOPHIC GENIUS, yet the powers of REASON must likewise exist very NEARLY in an equal degree, in order to its COMPLETE consummation, and the attainment of the objects it has in view ; for if we should suppose Imagination to predominate in a HIGH degree over the other mental faculties, the consequence would be, that the Philosopher in whom it thus predominated, would be perpetually employed in forming ingenious indeed, but extravagant theories, of which his compositions would take a deep tincture ; and we should be amused with the DREAMS of a ROMANTIC visionary, instead of being instructed in the TRUTHS of sound Philosophy ²⁶⁰.

Gerard : « flexibilité » de l'imagination et « variétés » de génie

D'un didactisme exemplaire, l'essai de Gerard est divisé en trois parties : une première — « Of the Nature of Genius » —, consacrée tout d'abord au « surgissement » du génie depuis l'imagination, puis à l'influence du jugement sur cette manifestation ; une deuxième — « Of the general Sources of the Varieties of Genius » —, où sont analysés les différents « principes d'association d'idées », la « flexibilité » de l'imagination, de même que l'influence de la mémoire et du jugement, qui accompagnent l'expression du génie ; enfin, la troisième partie — « Of the Kinds of Genius » — s'intéresse spécifiquement à la comparaison des deux grands types de génie — scientifique et artistique — par le biais d'une étude de leurs ressemblances et différences dans la manière dont ils combinent l'imagination, la mémoire et le jugement. La présente section a pour ambition de mettre en évidence les points importants de l'essai de Gerard, qui nous aideront à préciser ce que nous entendons par l'expression *génie scientifique* lorsque nous y aurons recours dans les analyses des descriptions animalières de l'*Histoire des quadrupèdes*.

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 101-102 [nous soulignons].

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 102.

Si le philosophe écossais établit d'emblée que le génie est considéré comme « la première faculté de l'esprit », voire le « grand instrument de toute investigation », il reconnaît néanmoins que la notion ne peut être résumée à aucun principe bien établi, et que ses manifestations sont le plus souvent considérées comme « irrégulières et inexplicables »²⁶¹. Gerard vise donc à expliquer la nature et les variétés de génie grâce à une analyse philosophique des particularités de l'esprit humain²⁶². Il tente d'établir ce qui caractérise le génie, en identifiant ce qui le distingue des autres facultés de l'entendement. Même si l'entreprise s'annonce périlleuse, en raison des nécessaires interrelations entre le génie et les autres facultés intellectuelles, le philosophe croit possible d'établir cette distinction²⁶³. D'emblée, il fait du génie la « faculté d'invention » commune tant à l'homme de science qu'à l'artiste, distincte du goût et du jugement qui pourtant peuvent en moduler les manifestations :

Genius is properly *the faculty of invention* ; by means of which a man is qualified for making new discoveries in science, or for producing original works of art. We may ascribe taste, judgement, or knowledge, to a man who is incapable of invention ; but we cannot reckon him a man of genius²⁶⁴.

Encore une fois, tant dans les sciences que dans les arts, l'invention s'avère le seul critère, la seule mesure certaine du génie²⁶⁵.

Comme l'invention s'avère le critère infaillible du génie, Gerard se demande quelle puissance de l'esprit peut permettre à un individu d'inventer. Si l'invention est « la capacité de produire des beautés nouvelles dans les œuvres d'art ou de nouvelles vérités dans les

²⁶¹ « Genius is the leading faculty of the mind, the grand instrument of all investigation [...]. But it is reckoned a subject which can be reduced to no fixt or general principles ; its phenomena are almost universally regarded as anomalous and inexplicable » (Alexander Gerard, *An Essay on Genius, op. cit.*, p. 3-4).

²⁶² « It is however worthwhile [...] to make an attempt at least, to explain the nature and varieties of Genius from the simple qualities of the human mind » (*ibid.*, p. 4).

²⁶³ « The powers of the human mind, however distinct in themselves, are generally complicated in their energies. Scarce any of them can be exerted in perfection, without the assistance of many others. [...] The exertions of Genius can never be complete or regular, when any of the intellectual powers is remarkably defective. It receives assistance from them all. But Genius is notwithstanding *one* of the intellectual powers, and distinguishable from the rest » (*ibid.*, p. 5-6 [souligné dans le texte]).

²⁶⁴ *Ibid.*, p. 8 [souligné dans le texte].

²⁶⁵ « [...] in all the arts, invention has always been regarded as the only criterion of Genius. [...] In science too, as well as in the arts, invention is the proper province of Genius, and its only certain measure » (*ibid.*, p. 14). « In every art and science, then, the praise of genius is bestowed on invention, and is proportioned to the degree of it » (*ibid.*, p. 17).

sciences²⁶⁶», et si ces productions ne peuvent s'accomplir que par différentes combinaisons d'idées, il convient alors, selon lui, d'étudier les quatre principaux « pouvoirs de l'esprit » qui influenceront tous la manifestation du génie : la perception, la mémoire, l'imagination et le jugement. Si les deux premiers sont rapidement présentés — la perception est considérée dans son sens large, qui inclut non seulement ce que les sens perçoivent du monde extérieur, mais aussi ce que la conscience discerne à l'intérieur de l'individu, cependant que la mémoire est présentée comme une simple « copiste »²⁶⁷ —, les deux derniers « pouvoirs de l'esprit » bénéficient d'un plus long développement.

Dans un premier temps, l'imagination apparaît beaucoup plus versatile que les deux premiers « pouvoirs de l'esprit » : elle peut par exemple manifester toute sa « force inventive » dans les rêves, alors que la perception est inactivée et que l'exercice de la mémoire est suspendu. Ce qui importe avant tout pour Gerard, c'est de souligner à gros traits que, tant dans les arts que dans les sciences, l'imagination est *la* source privilégiée de l'invention :

All genuine productions in the arts, are marked with strong signatures of a bright and lively imagination : and every original work in science, will be found, on examination, to proclaim a force and vigour of the same power, though the traces of it may not be so obvious at first view. *Imagination is, therefore, a source of invention.* Whether it be the only source, will appear immediately²⁶⁸.

Puis, le quatrième « pouvoir », le jugement — évidemment lié étroitement à la raison — sert à découvrir, grâce à la comparaison des idées et des perceptions, des relations qui ne peuvent être établies avec nos cinq sens. Cependant, même en sciences, le jugement ne peut apporter à l'esprit les perceptions que nous devons comparer ; son seul rôle est d'observer les relations entre ces différentes perceptions qui sont fournies par les sens, la mémoire ou l'imagination, puis ultimement prononcer sa sentence²⁶⁹. Or, Gerard précise que la découverte d'idées ou d'expériences qui pourront servir à la construction de la

²⁶⁶ Invention is the capacity of producing new beauties in works of art, and new truths in matters of science » (*ibid.*, p. 27).

²⁶⁷ « It is in its nature a mere copier ; it preserves scrupulously the very position and arrangement of the original sensations, and gives us along with this, a perception of their having been at some past time present to the mind » (*ibid.*, p. 28-29).

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 32 [nous soulignons].

preuve n'appartient pas au domaine de la raison, mais bien à celui de l'imagination. De même, c'est l'imagination qui est responsable de la *dispositio* des éléments de la preuve. Ce n'est que dans un deuxième temps que la raison intervient en examinant cette disposition :

[...] the finding out of ideas or experiments which may serve for proofs, is the province, not of reason, but of imagination. It is imagination likewise, that can be most properly said to order and dispose the proofs. It arranges them in a certain disposition ; then reason surveys them, and examines, whether this disposition is such as can enable it to perceive their connexion, [...] The disposition, therefore, of the proofs must be ascribed to imagination, though reason always follows in its foot-steps, keeps pace with it, and recalls it when it has made an useless excursion ²⁷⁰.

Ces propos — qui épousent le schème de la discipline de l'imagination que nous avons proposé, à la suite de Benoît De Baere, pour caractériser la méthode buffonienne —, servent à Gerard pour illustrer le rôle que joue la raison : elle se limite à percevoir la force des connexions entre les éléments de la preuve, *après* que ces derniers aient été découverts et ordonnés, pour ensuite proposer une juste conclusion. En conséquence, le raisonnement — simple aptitude intellectuelle qui n'a rien à voir avec le génie — est essentiel pour que toute invention soit « menée à terme » ; mais il ne suppose aucunement l'imagination — capable de trouver et d'ordonner les éléments de la preuve —, indispensable pour que toute invention puisse « s'amorcer » ²⁷¹. Pour le philosophe écossais, c'est précisément tout ce qui a trait à ce que nous avons précédemment inclus dans l'*ars inveniendi* qui rend les découvertes scientifiques si ardues, nécessitant impérativement l'intervention du génie :

The chief difficulty in inventing new truths, regards that part which is the work of imagination, the discovering of fit intermediate ideas, or apposite experiments, and the disposing of them in such a manner that they may lead to just and important conclusions. It is that requires genius, and is regarded as its proper province ²⁷².

Ainsi, un individu pourrait raisonner parfaitement, avoir un jugement excellent, mais être dépourvu de la faculté d'inventer : il y aurait ainsi un « vice » dans l'*ars inveniendi* ou dans l'*ars iudicandi* qui compromettrait l'expression du génie. Nous pouvons ainsi mieux

²⁶⁹ « Its sole business is, to observe the relations of those perceptions with which it is supplied by sense, memory, or imagination, and to produce conviction by its exertion » (*ibid.*, p. 33).

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 34-35.

²⁷¹ « Indeed, without this [reason], no invention in science can be *completed* ; but without an imagination capable of finding out and ordering the proofs, no invention could be even *begun* » (*ibid.*, p. 35 [souligné dans le texte]).

estimer l'importance que le seigneur de Montbard accordait à la *dispositio* dans ses écrits sur le style, de même que la profonde unité de sa pensée, que nous avons mis sur le compte du génie considéré comme le chef d'orchestre de l'*ars iudicandi* et de l'*ars inveniendi*.

S'il est clair, selon Gerard, que le génie origine de l'imagination, il ne faudrait cependant pas croire que cette dernière agit de manière indépendante. En effet, si l'imagination est laissée à elle-même, elle risque de conduire à une extravagance indigne d'être appelée invention²⁷³. Or, l'imagination, qui dépend indirectement des sens et de la mémoire (qui lui fournissent les matériaux nécessaires à la formation de concepts), dans sa marche vers la manifestation du génie, est en lien direct avec le jugement qui la surveille constamment afin d'en réguler, voire d'en corriger les propositions. Cette connexion est si étroite qu'un individu peut difficilement prétendre avoir inventé quoi que ce soit s'il n'a pas exercé son jugement ou, autrement dit, s'il n'a pas exercé une certaine « discipline » sur son imagination. C'est toutefois l'imagination qui demeure la source du génie, alors que les autres facultés intellectuelles, dont le jugement, ne font que l'assister afin qu'elle puisse « amener sa progéniture à maturité »²⁷⁴. Gerard fait aussi remarquer que, dans le domaine de la spéculation en sciences, l'imagination expose ses découvertes à l'examen de la raison beaucoup plus tôt que dans le domaine des arts, afin que cette dernière en « polisse les contours »²⁷⁵.

Considérant une *analogie* entre le système de pensée du pasteur écossais et celui du naturaliste montbardois, nous ne croyons pas trahir la pensée de Buffon en affirmant que ce dernier a su, de manière exceptionnelle, combiner ces deux qualités si rarement réunies en un seul individu : d'une part, le jugement du « Buffon lecteur » lui permet de percevoir avec acuité les imperfections et les erreurs de ses prédécesseurs, cependant que, d'autre part, son *ars inveniendi* — mû par une imagination vigoureuse qui s'active tout en étant disciplinée par l'épistémologie (les balises sous-tendues par l'*ars iudicandi*) —, l'autorise à

²⁷² *Ibid.*, p. 35-36.

²⁷³ « Mere imagination [...] will not constitute genius. If fancy were left entirely to itself, it would run into wild caprice and extravagance, unworthy to be called invention » (*ibid.*, p. 36).

²⁷⁴ « It is imagination that produces genius ; the other intellectual faculties lend their assistance to *rear the offspring of imagination to maturity* » (*ibid.*, p. 37 [nous soulignons]).

²⁷⁵ « It is also true, that in matters of speculation, imagination resigns its discoveries into the hands of reason, sooner than in the arts, and leaves it more to finish » (*id.*).

exprimer son génie en proposant des hypothèses qui ouvrent le chemin vers de nouvelles découvertes. Ainsi, nous proposons que Buffon possède à la fois les qualités de « l'homme de génie » et celles de « l'homme de jugement », qui s'expriment dans sa discipline de l'imagination. Comme le propose Gerard :

Without judgement, imagination would be extravagant ; but without imagination, judgement could do nothing. A bright and vigourous imagination joined with a very moderate judgement, will produce genius, incorrect it may be, but fertile and extensive : but the nicest judgement unattended with a good imagination, cannot bestow a single spark of genius. It will for good sense, it will enable a man to perceive every defect and error in the discoveries of others ; but it cannot qualify him for supplying these defects, or for being himself the author of any new invention. A *man of mere judgement*, is essentially different from a *man of genius* ²⁷⁶.

Gerard rappelle ensuite que l'imagination présente à la conscience de nouvelles relations entre les idées, qui peuvent différer de celles qui reliaient les choses réelles qui leur ont donné naissance. Dans ces innombrables combinaisons nouvelles d'idées, dont plusieurs diffèrent de celles que les sens avaient originellement perçues, réside le pouvoir d'association qui permet d'expliquer comment l'imagination est à l'origine du génie. Ce pouvoir d'association des idées n'est pas transitoire, mais plutôt uniforme et permanent : il doit donc être tributaire d'une imagination « étendue, régulière et active » ²⁷⁷. Cette « étendue » de l'imagination est la capacité que possède l'homme de génie de puiser aux confins de l'esprit pour trouver toutes les combinaisons nécessaires et utiles à une compréhension globale de tous les sujets dont il veut traiter :

In a man of genius, the power of association is so great, that when any idea is present to his mind, it immediately leads him to the conception of those that are connected with it. [...] His daring imagination traverses all nature, and collects materials fit his purpose, from all the most distant corners of the universe ; and presents them at the very instant when they become useful or necessary. In consequence of this, he takes in a comprehensive view of every subject to which his genius is adapted ²⁷⁸.

Gerard donne pour exemple de cette imagination « étendue » celle qui a permis à Newton de poursuivre ses vastes enquêtes philosophiques où, tout en se basant sur les inventions de ses prédécesseurs, il est parvenu à en faire un usage original qui lui a permis d'exprimer

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 39 [nous soulignons].

²⁷⁷ « In order to produce it [the associating power], the imagination must be *comprehensive, regular, and active* » (*ibid.*, p. 41 [nous soulignons]).

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 43.

son propre génie. En effet, tout comme le fera Buffon en maintes occasions que nous détaillerons dans la seconde partie, Newton a fait preuve de génie en perfectionnant, grâce à sa vigoureuse imagination, les découvertes mêmes de ses prédécesseurs, en les « embellissant » ou encore en les présentant avec plus « d'élégance » et de « précision »²⁷⁹.

La « régularité » de l'imagination n'est pas étrangère à la *dispositio* dont nous avons déjà montré toute l'importance dans la pensée buffonienne, car il s'agit — toujours selon Gerard — de la capacité pour l'homme de génie à utiliser son imagination de telle manière qu'en associant les idées, celles-ci s'intègrent harmonieusement à un « plan général » de la pensée : « When the design is steddily kept in view, and the mind so formed as to be strongly affected by the associating quality by which the design is related to the means of executing it, the imagination can scarce fail of being regular and correct²⁸⁰ ». Cette « régularité » implique également que l'homme de génie saura éviter les idées inutiles et superflues qui le conduiraient à s'égarer, tout en sachant capter toutes celles qui sont susceptibles de le mener à de nouvelles découvertes. C'est précisément cette « infailibilité instinctive²⁸¹ » qui fera défaut à nombre de voyageurs et de correspondants, qui se le feront clairement reprocher par Buffon. Cette « infailibilité » renvoie encore à la « discipline » de l'imagination essentielle à l'expression du génie. La « fertilité » et la « régularité » de l'imagination doivent donc être conjointes, selon Gerard, pour que s'exprime le génie :

If *fertility* be wanting, the correctest imagination will be confined within narrow bounds, and will be very slow in its operations ; there can be no penetration or copious invention. If *regularity* is absent, an exuberant invention will lose itself in a wilderness of its own creation. This is a *false fertility*, which arises from a *disordered and irregular fancy*²⁸².

Sans discipline de l'imagination donc, impossible pour le génie de s'exprimer dans toute sa perfection. Un homme qui suivrait sans discernement toute association d'idées que son imagination lui suggère n'exprimerait donc aucun véritable génie. Sans certaines balises

²⁷⁹ « [...] and frequently he [who possesseth a fertile imagination] will give farther proof of genius, by improving on the borrowed hint, by adding new beauties, or delivering a known truth with greater elegance and justness » (*ibid.*, p. 45-46).

²⁸⁰ *Ibid.*, p. 46.

²⁸¹ « [...] so this happy structure of imagination leads the man of genius into those tracks where the proper ideas lurk, and not only enables him to discover them, but, by a kind of *instinctive infailibility*, prevents him from turning aside to wander in improper roads, or to spend his time in the contemplation of unapposite ideas » (*ibid.*, p. 47 [nous soulignons]).

²⁸² Alexander Gerard, *An Essay on Genius*, *op. cit.*, p. 49 [nous soulignons].

inhérentes à l'*ars iudicandi*, l'imagination ne produira que des « avortons » et non « la progéniture légitime du génie »²⁸³. Comme l'esprit humain a une propension naturelle à « faire des excursions », si aucune balise ne limite son parcours, en absence de toute « discipline » de l'imagination, il risque de ne produire que des « pots-pourris incohérents », que des « rhapsodies fantasmatiques » ou encore des rêveries insignifiantes »²⁸⁴. En somme, le véritable génie doit être en mesure puiser dans le plus grand éventail possible d'idées tout en évitant ce qui est superflu²⁸⁵.

Quant à « l'activité » de l'imagination, Gerard estime qu'elle est comme un « stimulus intérieur »²⁸⁶ constant qui, tant chez l'artiste que chez le philosophe, empêche le génie de sommeiller et « énergisé » l'invention :

Whenever an image or a sentiment occurs to the poet or the orator, imagination sets it in every light, enables him to conceive its genuine effect, and thus puts it in his power to judge, whether it ought to be rejected or retained. A philosopher no sooner thinks of an experiment or an argument, than imagination, by representing it in every attitude, enables him to determine, what will be its force, and whether it will be to his purpose. In this manner the restless activity of imagination quickly constructs a sort of model by which we may form some idea of the work, before we proceed to execute it²⁸⁷.

En ce qui a trait spécifiquement au génie scientifique donc, c'est la « force » de l'imagination (ou la vigueur des « principes d'association d'idées ») qui produit le génie, dans la mesure où elle sélectionne les matériaux pertinents susceptibles de mener à la découverte²⁸⁸. Quoi qu'il en soit, ce choix des matériaux est encore une fois subordonné à

²⁸³ « The imagination produces abundance of glaring, brilliant thoughts ; but not being conducive to any fixt design, nor organized into one whole, they can be regarded only as an *abortion of fancy*, not as *the legitimate progeny of genius*. [...] among those pretenders to science, who can devise a hundred experiments, coinciding in all their material circumstances, without a view to any conclusion, and without advancing useful knowledge a single step. *Such imagination is like a tree si overcharged with fruit, that no part of it to full maturity* » (*ibid.*, p. 49-50 [nous soulignons]).

²⁸⁴ « There is in the human mind a strong propensity to make excursions [...]. If it be indulged without reserve, it will produce *incoherent medleys, fantastical rhapsodies, or unmeaning reveries* » (*ibid.*, p. 53-54 [nous soulignons]).

²⁸⁵ Quintilien exprimait la même idée dans son *Institution oratoire*, livre V, chapitre 10.

²⁸⁶ « [...] activity of fancy is like an *internal stimulus*, which will not allow genius to lie idle or dormant, but makes it operate spontaneously and with constancy. Without it, invention would at best very slow » (*ibid.*, p. 59 [nous soulignons]).

²⁸⁷ *Ibid.*, p. 58-59.

²⁸⁸ « Thus the *force* of the imagination, or the vigour of the associating principles, *produces genius*, so far as it regards the collection, and even the choice of fit materials for the discovery that is proposed » (*ibid.*, p. 60 [nous soulignons]).

la régularité de la *dispositio*, qualité intrinsèque au génie²⁸⁹. Nous rappelant ce que nous avons déjà dit de l'importance de la *dispositio* dans la méthode buffonienne, Gerard insiste sur le fait que, dans la science, cette disposition des matériaux est intimement liée à l'invention et que c'est l'imagination, et non un autre pouvoir de l'esprit, qui en est l'organisatrice principale²⁹⁰. Ainsi, même dans les deux premiers ensembles constituant les instruments de l'invention (collection et médiation), l'homme de génie verra l'imagination organiser les idées qui se placeront spontanément « comme les membres d'une armée bien disciplinée²⁹¹ » :

Thus imagination is no unskilful architect ; it collects and chooses the materials ; and though they may at first lie in a rude and undigested chaos, it in a great measure, by its own force, by means of its associating power, after repeated attempts and transpositions, designs a regular and well-proportioned edifice²⁹².

Une faiblesse dans cette capacité à organiser les idées indiquera inexorablement un ralentissement de l'activité de l'imagination, et donc une sévère imperfection du génie. Au contraire, cette « élévation », cette « chaleur » de l'imagination que l'on nomme enthousiasme, sera consubstantielle à un degré supérieur du génie²⁹³. Si le génie provient de la perfection et de la vigueur de l'imagination, Gerard insiste encore sur la nécessité que cette dernière soit soumise à un certain contrôle. Dans toute science, dans tout art, le jugement sera un complément essentiel du génie en quête de beauté et / ou de vérité.

Après avoir montré les caractéristiques du génie relatives à ce que nous avons précédemment identifié comme l'*ars inveniendi*, voyons maintenant comment Gerard

²⁸⁹ « It is not sufficient for a builder to collect stones, timber, and whatever else is necessary for the edifice, except they be also *properly disposed* and united in the fabric ; so in the arts and sciences, a huge collection of conceptions which bear some relation to one another and to the main subject, will form only a confused heap, if the be not, by a *proper disposition*, united into one regular work » (*ibid.*, p. 60-61 [nous soulignons]). Quintilien ne dira pas autrement dans son *Institution oratoire*, livre VII, chapitre 1.

²⁹⁰ « In every case, disposition is so intimately connected with invention, and even interwoven with it, that it is impossible to separate them even in idea. [...] it will appear [...] that imagination contributes very much to the disposition of every work » (*ibid.*, p. 62).

²⁹¹ « In like manner, genius arranges its ideas by the same operation, and almost at the same time, that it collects them. [...] these ideas, like a well-disciplined army, fall, of their own accord, into rank and order » (*ibid.*, p. 64 [nous soulignons]).

²⁹² *Ibid.*, p. 65.

²⁹³ « The explication which has been given of the nature of genius, will not only enable us to account for this, but incline us also to reckon it impossible that ever an high degree of genius should be unaccompanied with something of that *elevation and warmth of imagination*, which we term *enthusiasm* » (*ibid.*, p. 66-67 [nous soulignons]).

aborde le cas de l'*ars iudicandi*. Si le génie dépend d'une imagination étendue, régulière et active, il ne pourra jamais atteindre la perfection, ou se manifester dans toute sa puissance, s'il n'est pas uni étroitement à un jugement juste et pénétrant : la vigueur de l'imagination le pousse à l'invention, alors que le jugement guide ses mouvements. En science notamment, l'imagination laissée à elle-même conduirait à des extravagances au-delà des frontières de la vérité, voire de la probabilité. L'imagination soumise au contrôle du jugement cependant mènera à des découvertes utiles :

It is the union of an extensive imagination with an accurate judgement, that has accomplished great geniuses of all ages. In matters of science, the necessity of judgement is obvious : all the collections and arrangements of ideas which imagination makes, are immediately subjected to reason, that it may infer truth. *If we be not careful to distinguish those operations of the mind which are performed in conjunction, we shall be apt to refer philosophical genius wholly to reason, overlooking the influence of imagination.* The assistance of reason is as truly necessary in the fine arts as in science, though in these it has not the appearance of being constantly apply ²⁹⁴.

Ce dernier passage est remarquable en ce qu'il reprend en d'autres termes l'équilibre entre l'*ars inveniendi* et l'*ars iudicandi* que nous avons proposé, à la suite de Benoît De Baere, comme élément structurant de la poétique des descriptions animalières dans l'*Histoire des quadrupèdes*. De plus, Gerard identifie clairement l'influence du jugement non seulement *a posteriori* de la découverte, mais aussi au moment de la formation des hypothèses (au cœur même des deux premiers ensembles des instruments de l'invention — la collection et la médiation) ²⁹⁵. Le jugement révisé donc les idées retenues par l'imagination, et s'avère essentiel dans le processus de la découverte scientifique :

Though a bright and comprehensive fancy is the principal ingredient in genius, yet nothing is so dangerous as to affect to display it constantly, or to indulge it without any control from reflection ; nothing is productive of greater faults. This leads philosophers to construct whimsical hypotheses, instead of constructing just theories. [...] Imagination must set all the ideas and all the analogies of things, which it collects, before *the discerning eye of reason*, and submit them absolutely to its sovereign decision ²⁹⁶.

Encore une fois, soulignons l'importance de la discipline de l'imagination pour le naturaliste à la « vûe courte » qui emploiera son « œil intérieur » afin de juger les rapports

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 71-72.

²⁹⁵ « [...] so a fertile imagination, along with a just and useful ideas, produces many trifling, false, and improper thoughts, which, if they be not immediately examined by reason, and speedily rejected, will overrun and obstruct the truth or the beauty which the others might have produced » (*ibid.*, p. 76).

²⁹⁶ *Ibid.*, p. 76-77 [nous soulignons].

d'observation transmis par ses prédécesseurs et ses correspondants, et écarter l'accumulation inutile de données superflues qui encombraient alors le champ de l'histoire naturelle. À l'opposé, un homme qui serait de la plus fine imagination, mais dépourvu de jugement, ressemblerait plutôt à un « aveugle » tâtonnant d'abord dans le chemin de la découverte, mais sans aucun moyen de savoir où s'arrêter, et sans aucune ressource pour pallier un potentiel égarement ²⁹⁷.

Qui plus est, d'après Gerard, la *régularité* de l'imagination, essentielle au génie, ne peut s'acquérir sans l'aide du jugement, sans « discipline » :

It is only judgement constantly exerting itself along with fancy, and often checking it and examining its ideas, that produces by degrees a habit of correctness in thinking, and ensures the mind to move straight forward to the end proposed, without declining into the bypaths which run off on both sides. Imagination is a faculty so wild in its own nature, that it must be accustomed to the *discipline* of reason before it can become tame and manageable enough for a correct production ²⁹⁸.

Si le jugement assiste l'imagination dans l'*ars inveniendi*, il intervient aussi *a posteriori*, après le moment de l'invention proprement dite :

In this manner judgement assists, moderates, and guides the exertions of imagination thro' the whole course of the invention. But *after* imagination has desisted from its work, judgement reviews, corrects, and finishes it. In science, the work cannot receive even its rude for till reason has compared the several ideas and observations which fancy had suggested, and perceived their connexions, and inferred their consequences. And in the arts, where fancy is able to accomplish a sketch of the whole, the review of reason is absolutely necessary, to polish an improve the work ²⁹⁹.

Nous verrons dans les analyses des descriptions animalières que cette action du jugement *a posteriori*, indirectement liée à la manifestation du génie scientifique, est fondamentale dans le fonctionnement de la fabrique des descriptions animalières : Buffon y aura constamment recours pour vérifier ses propres hypothèses, de même que celles des autres naturalistes. Nous retiendrons donc que le jugement, selon Gerard, peut, selon notre nomenclature, intervenir *pendant l'ars inveniendi et après l'inventio* :

²⁹⁷ « The finest imagination, totally destitute of assistance from judgement, would in some measure resemble a blind man, who may be very dexterous in groping the right road, but cannot know certainly, whether he continues in it, and has no means of recovering it, if he once stray » (*ibid.*, p. 82).

²⁹⁸ *Ibid.*, p. 81 [nous soulignons].

²⁹⁹ *Ibid.*, p. 89-90.

Whenever fancy happens to stray, judgement alone can perceive that it has strayed ; and though it has attended fancy during the whole series of investigations, observing its errors and drawing it off from them, it is also requisite that it renew its examination when the work is finished ³⁰⁰.

Gerard mentionne également une autre fonction du jugement que nous verrons souvent à l'œuvre dans la fabrique des descriptions animalières de l'*Histoire des quadrupèdes*, et que nous traduisons par « l'aiguillage de l'imagination » :

In the exertion of genius, judgement not only regulates imagination, in the ways which have been hitherto pointed out, but often likewise supplies it with new materials. Judgement by its own power suggest a train of ideas, but its determinations often *put fancy into new tracks*, and enable it to extend its views ³⁰¹.

Dans les six premières sections de la deuxième partie de son essai, Gerard explique que, comme l'imagination est la source commune du génie, il convient de chercher dans ce qu'il nomme la « flexibilité » de l'imagination l'origine des « variétés » de génie. Or, comme l'imagination *produit* le génie en associant, selon divers « principes », différentes idées qui tirent leur origine de la perception, puis de la mémoire, dans ces « principes » se trouveraient les « règles » du génie. Ces « principes d'association d'idées » peuvent être simples — il s'agit des principes « de ressemblance, d'opposition et de proximité ³⁰² » — ou composés — c'est-à-dire les principes « de coexistence, de relation de cause à effet et d'ordre ³⁰³ ». Ils agissent sur l'imagination de manière « instinctive ou mécanique » — inconsciente dirions-nous aujourd'hui — sans l'intervention de la raison, mais subissent cependant l'influence de l'habitude et des passions ³⁰⁴.

³⁰⁰ *Ibid.*, p. 90.

³⁰¹ *Ibid.*, p. 91 [nous soulignons]. Nous renvoyons encore une fois à nos analyses de la tétée et de l'accouplement éléphantins, *infra*, p. 347 *sq.* et p. 422 *sq.*

³⁰² Notre traduction des expressions « *resemblance, contrariety, and vicinity* » (*ibid.*, p. 109 [souligné dans le texte]). Ces principes sont expliqués sommairement par Gerard aux pages 109-118.

³⁰³ Notre traductions des expressions « *co-existence, relation of cause and effect, and order* » (*ibid.*, p. 118 [souligné dans le texte]). Ces principes sont expliqués sommairement par Gerard aux pages 118-123.

³⁰⁴ Nous ne traiterons pas de la section « Of the Influence of the Passions on Association » (p. 147-184) car, selon Gerard, l'influence des passions sur les « principes d'association d'idées » — quoique importante — n'est intéressante que dans l'examen spécifique du génie artistique, et ne fournit que peu d'intérêt pour la caractérisation du génie scientifique : « But the influence of the passions on the succession of our ideas, though thus important, relates only to one sepcies of genius, genius for the *arts* » (*ibid.*, p. 149 [souligné dans le texte]).

Afin de bien comprendre la manière dont ces « principes » peuvent agir chez différents individus, Gerard donne cet exemple « d'habitudes » différentes qui oppose le poète et le scientifique à la vue d'une même plante :

The same plant [...] may suggest different ideas to persons of different professions : it is by *resemblance* that it suggests an image to the poet, and *resemblance* is the relation by which he is most accustomed to be affected ; it is by the *relation of cause and effect* that it suggests the consideration of its elements to the chemist, and of its virtues to the physician, and that is the relation which their studies render most familiar to them ³⁰⁵.

Il s'ensuit que le génie particulier d'un individu — à la base un don de la nature — le prédisposera généralement à suivre *un* « principe d'association d'idées » qui sera renforcé par « l'habitude » : « Relations which we are accustomed to follow in the train of our thoughts, are like roads with which we are acquainted, and in which we therefore pursue a journey without any concern, hesitation, or deviation ³⁰⁶ ». Nous pouvons immédiatement poser que *les* « principes » de prédilection du naturaliste dont la méthode s'appuie sur l'analogie et la logique de la comparaison seront ceux de la « ressemblance » et de la « relation de cause à effet ». Ces « principes », renforcés par l'habitude — d'où l'importance d'avoir développé un art de l'invention et un art du jugement —, faciliteront le travail de l'imagination à la source de la manifestation du génie scientifique dans *l'Histoire des quadrupèdes*. Précisons, à la suite de Gerard, que le « principe de ressemblance » ne sera toutefois pas du même type chez le poète et chez le scientifique :

A plant suggest an image to the poet, and leads a botanist to think of the class to which it belongs ; it operates on the imaginations of both, by *resemblance* [...]. But these two sorts of resemblance are almost as different from one another as resemblance is from vicinity : no two turns of imagination are more unlike than that of the poet and that of the natural historian ³⁰⁷.

Ainsi, le naturaliste manifesterait naturellement son génie scientifique alors que le poète exprimerait plutôt son génie artistique. Parallèlement, le chimiste et le physicien, chacun exprimant son génie scientifique particulier, utiliseront différemment, par « habitude », le « principe de la relation de cause à effet » pour découvrir respectivement les éléments dont la plante est composée et les effets que son ingestion provoque sur le corps.

³⁰⁵ *Ibid.*, p. 136 [nous soulignons].

³⁰⁶ *Id.*

³⁰⁷ *Ibid.*, p. 138-139 [souligné dans le texte].

Les analyses proposées jusqu'ici par Gerard laissent entrevoir que les différentes formes du génie s'expliquent en partie par la multitude de combinaisons possibles entre les « principes d'association d'idées ». Selon le philosophe écossais, si chacun de ces « principes » se retrouve, selon un degré de « force » variable, dans tout individu, un seul s'avère « prédominant » : « on every subject, a man is apt to follow one relation rather than any other, and to conceive chiefly such ideas as are, by that relation, connected with the present perception ³⁰⁸ ». Cette différence tient à la constitution physiologique particulière de chaque individu, de même qu'elle est renforcée par l'habitude. Cette manière différente d'associer les idées est donc à la source de la manière particulière à chacun d'imaginer, et constitue la base de toute théorie qui propose une variété permanente des types de génie. Gerard construit donc l'essentiel de sa thèse autour de ces « tournures variables du génie » :

Invention in different arts and sciences, is dependent on very different relations of perceptions : genius for a particular art or science, will therefore be formed by the prevalence of that principle of association which chiefly leads to invention in it. In comparing the works of men of genius, we may find numberless illustrations of this : we may often find the same fact or the same object present to the minds of the philosopher, the historian, the poet, the orator, the painter ; we may observe that it leads each of them a different road, or that they pass from it to other ideas by different relations ; and by attending to these, we may be able to ascertain and describe the peculiarity of genius in each of them ³⁰⁹.

À génies différents, conclusions différentes : les divers « types » de génie tirent leur origine du « principe d'association d'idées » qui prédomine chez chaque individu. Pourtant, un historien et un philosophe pourront appréhender les mêmes faits grâce au même « principe » — par exemple la « relation de cause à effet » ; mais les différentes « espèces » de ce principe feront que l'historien et le philosophe manifestent deux « types » de génie distincts. Considérant la remarque de Gerard — « no two sorts of genius are perhaps more different than that for natural history, and that for poetry. [...] but the genius of a natural historian, is much more akin to philosophical genius, than to poetical genius ³¹⁰ » —, on pourra mieux saisir les critiques des contemporains de Buffon qui lui reprochaient de mettre un peu trop de poésie dans l'histoire naturelle. Le seigneur de Montbard fait donc à

³⁰⁸ *Ibid.*, p. 215-216.

³⁰⁹ *Ibid.*, p. 218-219 [nous soulignons].

³¹⁰ *Ibid.*, p. 221-222.

ce titre figure d'exception, si tant est que l'on conçoive qu'il ait été doté à la fois du génie philosophique (celui du naturaliste), de même que celui du « peintre littéraire ».

Il reste que la « forme » particulière adoptée par le génie ne dépend pas uniquement du « principe d'association prédominant » mais aussi du « degré de force » des autres « principes » qui l'accompagnent et qui lui sont « subordonnés ». Si nous pouvons avancer que le « principe prédominant » du naturaliste en général — et de Buffon en particulier — est « la relation de cause à effet », il va sans dire que le principe de « ressemblance » sera nécessaire chaque fois que l'analogie ou la logique de la comparaison seront convoquées ; de même, le « principe d'ordre » aura une certaine influence, pour que les matériaux résultant de l'observation soient adéquatement disposés, de même que le « principe d'opposition » aidera à encadrer les hypothèses et à préciser les conclusions. Tous ces « principes d'association » interviennent donc chez le naturaliste de génie, dans des proportions tout aussi variables qu'il existe une infinité de variétés distinctes de génie, qui témoignent de la difficulté d'en donner une définition précise :

In every individual, genius is like an organized body, the form of which arises from the manner in which the several members are combined, and is altered by every smallest change in the size or position of any one of them. This being the case, the possible arrangements and subordinations of all the associating principles and their modifications, are so many that they lay a foundation for an endless variety of genius ³¹¹.

S'il existe plusieurs variétés de génie, il ne faut pas non plus négliger le fait que l'imagination se caractérise par une certaine « flexibilité » expliquant que, chez un même individu, les découvertes varieront selon les époques ³¹². Si par exemple l'imagination se trouve par moments « débilitée », le génie entrera dans un état de langueur ³¹³. Dans ces moments, impossible pour le génie de combler ses manques par une attention soutenue ; de même, si les habiletés acquises peuvent assister, voire bonifier l'expression du génie, seule

³¹¹ *Ibid.*, p. 231.

³¹² « It has been often observed, that the men of genius sometimes differ so much in the degree of their perfection » (*ibid.*, p. 236).

³¹³ « While this *debility* of imagination continues, it throws genius into a state of languor » (*ibid.*, p. 239 [nous soulignons]).

une imagination vigoureuse peut lui donner vie³¹⁴. La « flexibilité » de l'imagination pourra expliquer également que certains génies exceptionnels — comme Buffon — puissent à la fois se manifester dans les sciences et dans les arts :

In some men, a capacity of being strongly affected with the view of any particular design, and a pliancy of fancy consequent on this, are so great, that their genius seems to be almost equally adapted to the most opposite subjects. There have been persons who were at once inventors in matters of science, and originals in the arts³¹⁵.

Nous retiendrons toutefois que l'imagination seule, quelque vigoureuse qu'elle soit, ne saurait être suffisante pour que le génie puisse s'exprimer complètement. Elle doit recevoir de l'aide d'autres facultés, principalement la perception, la mémoire et le jugement. Si, selon Gerard, une enquête sur la première de ces facultés ne fournirait que peu d'éléments susceptibles de faire progresser la réflexion, en revanche, l'examen des deux dernières s'impose.

Il y a d'emblée une analogie évidente entre la « flexibilité » de l'imagination et celle de la mémoire, à mettre en relation avec ce que nous avons déjà dit à propos des « bons » et « mauvais » types de mémoire et d'imagination relevés par Buffon. Si l'on exclut la « réminiscence » ou « mauvaise » mémoire en termes buffoniens — ce que Gerard identifie comme une capacité « passive » de retenir les perceptions simples — pour ne s'intéresser qu'à celle qui peut contribuer à l'expression du génie — que le philosophe écossais associe à la capacité « active » de se souvenir de l'ordre et du lien entre les différentes perceptions, ce qu'il nomme « *recollection*³¹⁶ » —, il appert alors que les idées s'organisent dans la mémoire selon un schéma similaire à ce que nous avons montré lorsque nous avons traité de l'imagination :

Things which are in the memory together, do not lie in confusion, but form distinct images, and are beheld in their just proportions. It is property of memory, that enables imagination

³¹⁴ « It is impossible, during these unfavourable turns of genius, to supply its defects by application, as it is for application to produce genius in those who naturally want it. [...] Diligence and acquired abilities may assist or improve genius, but it is only a vigorous imagination that can produce it » (*ibid.*, p. 239-240).

³¹⁵ *Ibid.*, p. 241.

³¹⁶ « We are not always wholly passive in the exercise of memory ; we can make efforts to remember what does not cast up to us readily and of its own accord. This voluntary exertion of memory, is called *recollection* » (*ibid.*, p. 259 [souligné dans le texte]).

to introduce into its works, entire scenes of real history, or large parts of nature, which we have actually observed ³¹⁷.

Ce sera au génie « d'orienter » l'action de la mémoire selon le domaine privilégié par l'observateur. En ce qui a trait à l'histoire naturelle, Buffon s'élèvera par exemple contre les voyageurs ou correspondants qui « orientent » leurs gravures ou leurs descriptions en s'appuyant sur leur génie artistique au détriment du génie scientifique qui, manifestement, leur fait défaut.

Après avoir examiné comment les différents éléments de l'*ars inveniendi* peuvent influencer l'expression du génie, voyons maintenant comment l'*ars iudicandi* peut aussi en moduler les opérations. Si l'on considère que le jugement agit constamment comme agent « régulateur » de l'imagination dans toute manifestation du génie, on ne peut douter que les diverses formes de jugement vont favoriser l'expression de différentes variétés de génie. Il y a cependant deux catégories de base que l'on peut d'emblée identifier : le jugement concernant la « vérité » et le jugement concernant la « beauté », qui n'est autre chose que le « goût » ³¹⁸. En ce qui a trait au premier type de jugement, il est remarquable que Gerard utilise un vocabulaire qui nous rappelle celui que Buffon emploie pour détailler sa méthode : « Thruth regards either real existence, or the relations of general ideas : judgement is exercised in different ways, sometimes intuitively, at other times by reasoning, sometimes producing certainty, and at other times only probability ³¹⁹ ». Comme nous l'avons déjà mentionné, cet exercice « intuitif » du jugement intervient, dans un premier temps, au cours de l'*ars inveniendi*, alors que l'exercice de la raison pourra également se manifester *pendant*, voire *après* l'*inventio*, ou encore une fois que les analogies, comparaisons et généralisations auront été proposées. Les découvertes s'appuieront soit sur la certitude — physique — ou sur des probabilités — à rapprocher plus de la « certitude morale ». Selon Gerard, les vérités évidentes pourront être perçues par « l'intuition » alors que les autres, qui ne peuvent être saisies qu'en comparant les idées

³¹⁷ *Ibid.*, p. 250.

³¹⁸ « When in the analysis of genius we distinguish judgement from sense, memory, and imagination, we use the term in its most extensive signification. Taken in this extent, it is of two kinds, judgement of *truth*, and judgement of *beauty*. To the former, the name is most commonly appropriated : the latter is called *taste* » (*ibid.*, p. 279 [souligné dans le texte]). Cette analyse du « jugement concernant la beauté » est traitée en détails par Gerard dans son *Essay on Taste* (1758).

entre elles, nécessiteront l'intervention de la « raison »³²⁰. Cependant, chez l'homme de génie, la raison ne saurait être considérée séparément de la mémoire et de l'imagination :

If a man's *memory* be remarkably turned for retaining the relations of ideas, and his *imagination* for suggesting them, this will assist him greatly in perceiving the connexion of the several steps of a demonstration, and in retaining them all, and will thus make his *reason* appear more acute³²¹.

C'est donc dire que, dans le cadre de l'*Histoire des quadrupèdes*, Buffon aura beau jeu d'identifier cette faille chez les voyageurs et collaborateurs qu'il consulte : si certains raisonnent correctement, ces derniers pourront néanmoins être dépourvus du génie scientifique essentiel au naturaliste compétent si leur imagination ou leur mémoire est « inadaptée » pour traiter des objets que présente la nature³²².

Le jugement pourra être soit intuitif — issu de la déduction, de l'induction ou depuis les témoignages de tiers —, soit issu de la comparaison — selon le principe « d'analogie de la nature »³²³—, mais demandera toujours le support de l'observation et de l'expérience. Mais, encore une fois, le jugement final sera toujours modulé par la mémoire et l'imagination :

After we have collected *experience*, in order to our *reasoning from* it, it is necessary that it be *recollected* and brought into our view when we have occasion for it. This is the *work of imagination*. The instance concerning which we want to draw a conclusion, is associated with the familiar instances of which we had experience, and suggests them. Their being readily and perfectly suggested depends partly on the *force of the memory* retaining them distinctly, and partly on the *vigour of the imagination*, on the strength and activity of that *associating principle* which connects them with the present time³²⁴.

En conséquence, il est clair, dans l'esprit de Gerard, que dans tout raisonnement scientifique, l'imagination joue un rôle prépondérant ; la capacité d'un individu à raisonner comme un homme de génie dépend de sa relative propension à imaginer.

³¹⁹ *Ibid.*, p. 280.

³²⁰ « Reason, so far as it is employed in demonstration, is that faculty by which we draw inferences from the comparison of our ideas, or obtain a conviction that a relation subsists between two ideas, by our having found that these bear certain relations to other ideas » (*ibid.*, p. 282).

³²¹ *Ibid.*, p. 283 [nous soulignons].

³²² « [...] memory and fancy ill adapted to such subjects » (*id.*).

³²³ Gerard n'utilise pas l'expression mais sa pensée traduit en d'autres mot la même réalité : « There is an original principle in our nature, which resemble the past, and instances of which we have had no experience,

Par ailleurs, soulignons la fait que la manière dont Buffon se sert du témoignage de ses correspondants, afin de les ajouter à ses propres observations, devient partie intégrante de sa propre expérience et constitue une assise importante sur laquelle il bâtit ses raisonnements analogiques. Dans cette optique, le « degré de crédibilité » qu'il accordera aux différents témoignages s'avère une occasion privilégiée d'exercer son jugement, tel que le résume encore une fois admirablement Gerard, qui ne saurait mieux décrire, selon nous, le « Buffon lecteur » dans la fabrique de descriptions animalières :

We consider the characters and the number of the witnesses, the ends which they may serve by deceiving us, the motives which may urge them to attempt it, their opportunities of knowing the truth ; and we *estimate* by these circumstances, the degree of credibility which belongs to their reports. We compare the subject of their testimony with our own experience, and give greater or less credit to it according to its *probability*. In all this, there is ample scope for the exercise of *judgement*. It is chiefly the kind of *judgement* employed in reasoning from experience, that is exercised in estimating the degree of assent due to a particular testimony. [...] the information which we receive from the testimony of others, is added to our own experience, and extends it, and is built upon as a foundation in our experimental reasoning ³²⁵.

En effet, Buffon ne fera pas autre chose « qu'estimer » les observations relatées par les voyageurs et correspondants pour sélectionner, grâce à son génie scientifique, et après l'exercice de son jugement, les hypothèses imaginées qui tendent vers le plus « probable » : idéalement la « certitude physique », ou à tout le moins la « certitude morale ». En bout de course, c'est la discipline — l'exercice répété du jugement qui, après avoir noté que l'imagination a dévié de la voie menant à la découverte, la ramène dans le droit chemin — qui donne à l'imagination « l'uniformité » et « l'exactitude » nécessaires à l'expression du génie propre à un domaine particulier de la connaissance ³²⁶. Ainsi, plus le jugement sera précis, plus il pourra avec certitude et avec constance surveiller les égarements de l'imagination. Le génie atteindra donc un « degré perfection » proportionnel à l'exactitude du jugement particulier à chaque individu, jugement qui sera à son tour en harmonie avec une « tournure d'imagination » qui lui correspond.

those of which we have had experience. [...] This principle is inexplicable ; the judgement to which it leads us, is immediate and independant upon arguments » (*ibid.*, p. 289).

³²⁴ *Ibid.*, p. 293 [nous soulignons].

³²⁵ *Ibid.*, p. 298-299 [nous soulignons].

³²⁶ « It is *judgment* that perceives when *imagination deviates from the paths which lead to the end proposed* ; it is owing to this perception, that *imagination is recalled from its wanderings*, and made to set out anew in

Après avoir analysé les différences sources du génie, Gerard s'intéresse, dans la dernière partie de son essai, aux différents « types » ou « formes » de génie. Tout d'abord, le philosophe écossais rappelle les deux principales formes qui peuvent facilement être identifiés :

The ends to which Genius may be adapted, are reducible to two ; the discovery of *truth*, and the production of *beauty*. The former belongs to the *sciences*, the latter to the *arts*. Genius is, then, the power of invention, either in science or in the arts, either of truth or of beauty³²⁷.

Il y aurait donc d'emblée une différence fondamentale entre l'action de « découvrir la vérité » et celle de « produire de la beauté », respectivement associées à l'invention dans les sciences et dans les arts. Le commentaire de Gerard semble même laisser entendre de prime abord que les deux peuvent difficilement cohabiter chez un même individu.

À ces différences entre les deux grands types de génie, il faut ajouter celles, importantes, entre les différents arts, de même qu'entre les différentes sciences : « On account of these differences, each science and each art requires something peculiar in the genius which is suited to it³²⁸ ». Un individu pourrait donc avoir été doté par la nature d'un génie artistique — par exemple celui de la poésie ou de la peinture —, alors qu'un autre aura été pourvu d'un génie scientifique — par exemple celui de l'histoire naturelle ou des mathématiques. Si l'on peut prétendre qu'il existe une « analogie générale » entre, d'une part, les diverses sciences et, d'autre part, les différents domaines des arts, si l'on peut s'attendre à trouver certains « caractères communs » aux différentes sous-catégories de génie scientifique, puis à celles qui font partie du secteur artistique, il reste un fossé qui apparaît infranchissable entre les deux grands types de génie :

Some difference between genius for science, and genius for the arts, arises necessarily from the very diversity of their ends. [...] *Scientific genius* addresses its discoveries to the understanding ; their end is information : *genius for the arts* addresses its productions to taste, and aims at pleasing by them. [...] This contributes to distinguish these two kinds of

the right road ; and it is the *frequent exercise of judgment* in this employment, that gives *imagination* an habitual *regularity* and *correctness* » (*ibid.*, p. 313 [nous soulignons]).

³²⁷ *Ibid.*, p. 318 [souligné dans le texte].

³²⁸ *Id.*

genius, and to render all their operations and efforts very dissimilar : they consider all their objects in perfectly different lights ³²⁹.

La réunion du génie scientifique et du génie artistique chez un même naturaliste / philosophe / écrivain apparaît de prime abord, à la lumière des propos de Gerard, comme une aporie qui nous interpelle d'autant plus si l'on considère que l'*Histoire naturelle* de Buffon participe à la fois des sciences et des belles-lettres. Car le génie scientifique oriente celui qui en est doté à se concentrer uniquement sur les objets et les idées qui sont susceptibles de conduire à la vérité, à de nouvelles découvertes ; le génie artistique entraîne plutôt sur la voie des objets et idées destinés à plaire. Il appert donc que l'expression du génie scientifique et celle du génie artistique sont aussi dissemblables que les buts visés respectivement par chacun. Gerard résume en proposant que la principale caractéristique du génie scientifique est « la pénétration », cependant que celle qui prédomine dans le génie artistique est « l'éclat » ³³⁰. De plus, alors que, dans l'investigation scientifique, l'imagination ne peut recevoir aucun renfort des passions, au risque « d'infecter les conclusions » et d'empêcher les découvertes ³³¹, le génie artistique ne pourrait exister si les passions n'exerçaient leur pouvoir sur l'imagination.

Par ailleurs, dans l'invention scientifique, la mémoire s'avère beaucoup plus importante que dans les arts. En effet, même dans les cas où l'expérience doit être « imaginée », le recours à la mémoire est indispensable pour éviter que les hypothèses ne conduisent qu'à des conclusions chimériques :

Often indeed men can in some degree *imagine beforehand what will be the result of an experiment*, or what the appearances which it will disclose ; nay, cannot refrain themselves from *conjectures* concerning this. But it is only intimate acquaintance with the subject, extensive knowledge of the laws of nature, *accurate remembrance* of the appearances which have attended *analogous experiments*, discernment of the variation of circumstances in the

³²⁹ *Ibid.*, p. 319.

³³⁰ « A genius for science is formed by *penetration*, a genius for the arts, by *brightness* » (*ibid.*, p. 322 [souligné dans le texte]). « A penetrating mind emits the rays by which truth is discovered : a bright fancy supplies the colours by which beauty is produced » (*ibid.*, p. 323).

³³¹ « In scientific investigations, the imagination can receive no assistance from the passions ; few passions can mix with these investigations ; and if these few were allowed to interfere, they would *infect our conclusions*, and obstruct our discoveries. Where truth is the object, the passions can produce only prejudices fit to lead away from it » (*ibid.*, p. 356 [nous soulignons]).

experiment proposed, and *judgment* of the probable consequences of that variation, that can enable them to conjecture right³³².

Tous les ingrédients de la méthode buffonienne se retrouvent dans ce dernier passage qui traduit les éléments nécessaires afin que le naturaliste puisse imaginer en « actualisant » le monde des quadrupèdes, grâce à une mémoire précise, le recours aux analogies et à la discipline de l'imagination gouvernée par le jugement, tous nécessaires pour former des conjectures valables, tous orchestrés par le génie scientifique.

Nonobstant la subordination de l'imagination en regard du jugement, l'expression du génie scientifique sera toujours proportionnelle à la vigueur de la première et à la précision du second : « Thus, from the very nature of and end of scientific invention, judgment is constantly and intimately connected with imagination in all the operations of genius ; and a great acuteness of judgment is necessary for *enabling genius to show itself*³³³ ». Le naturaliste, doté du génie scientifique, aura donc besoin, en plus d'une imagination active, d'un jugement précis afin que son talent supérieur se manifeste sur le chemin menant à la découverte. En comparaison, les idées colligées par un artiste de génie ne seront pas orientées vers la découverte de la vérité, mais plutôt dirigées en vue de « produire de la beauté », phénomène dont l'imagination peut se charger presque à elle seule. En conséquence, le génie artistique ne requiert pas cette intime liaison entre le jugement et l'imagination, et l'artiste de génie pourra s'exprimer avec brio sans posséder cette faculté de juger avec précision.

Si Buffon revendique, pour l'*Histoire naturelle*, le statut d'œuvre scientifique, c'est donc dire que le seigneur de Montbard s'autorise à critiquer les sources qu'il consulte pour construire ses articles de descriptions animalières, en s'attardant au manque de jugement ses prédécesseurs, donc à leur génie scientifique déficient ; et ce, même si ces derniers ont montré un goût raffiné dans la réalisation de leurs descriptions ou de leurs planches, même s'ils possédaient indubitablement un « jugement de la beauté » sans faille.

³³² *Ibid.*, p. 359-360 [nous soulignons].

³³³ *Ibid.*, p. 373-374 [nous soulignons].

Gerard poursuit son essai en comparant de plus près le génie artistique et le génie scientifique, pour essayer de les distinguer encore plus nettement. À la fulgurance du génie artistique, il oppose, en des termes qui rappelle cette « plus grande aptitude à la patience » si chère à Buffon, le travail de longue haleine qui caractérise le génie scientifique :

To dig with labour and patience, is a metaphor which may with equal propriety be applied to the investigation of philosophical truth ; it is strongly expressive of the intense and continued exertion of judgment, which is requisite in observing all the circumstances of the several experiments, discerning which of them are essential, comparing them together, and tracing out the result of the whole ³³⁴.

On ne doit cependant pas conclure que le scientifique n'est qu'une « bête de somme » — « *a mere drudge* » — dépourvue d'imagination : « without great vigour and activity of imagination, the experiments and observations made use of in that curious work, or in any philosophical enquiry of a like nature, could not be contrived, suggested, and arranged, so as to lay a foundation for legitimate conclusions ³³⁵ ». L'*Histoire des quadrupèdes*, comme nous le verrons dans la deuxième partie de ce travail, n'est pas construite seulement grâce au jugement éminemment précis de Buffon, mais elle s'appuie également sur le haut « degré de pénétration » du jugement, dont l'imagination est l'ingrédient indispensable. En sciences, l'intervention du jugement est plus remarquable que dans les arts, car c'est lui et non elle qui est responsable de terminer le travail ; cette finition, que l'imagination ne peut achever seule, et qui est la marque du génie scientifique, demeure subordonnée à la perfection du jugement.

En résumé, parce que l'imagination est prépondérante dans les arts, certains en ont fait l'ingrédient unique du génie artistique, tout en l'excluant du génie scientifique ; et comme le jugement est la faculté prédominante permettant de mener à la découverte, d'aucuns l'ont associé uniquement au génie scientifique pour l'exclure du génie artistique. Mais, selon Gerard, il faut plutôt faire preuve de discernement et conclure que chacune de ces deux facultés joue un rôle à la fois dans le génie scientifique et dans le génie artistique :

³³⁴ *Ibid.*, p. 383.

³³⁵ *Id.*

le génie pourrait donc être défini simplement comme l'union d'une imagination et d'un jugement « raffinés »³³⁶.

Il s'ensuit qu'un individu pourrait montrer une finesse de jugement tout a fait adaptée à la science, tout en étant dépourvu du génie scientifique ; il serait en ce sens un judicieux critique scientifique, mais il ne sera pas lui-même un inventeur. Nous verrons que Buffon ne fera pas qu'exercer son jugement en examinant les découvertes des autres avec pertinence, pour favoriser celles qui sont justes et rejeter celle qui sont erronées ; mais qu'il possède en plus cette forme particulière d'imagination qui le conduira, suivant un *ars inveniendi* balisé par son *ars iudicandi*, à ses propres découvertes.

Nous avons déjà amplement discuté du statut de l'histoire naturelle en général et de l'*Histoire des quadrupèdes* en particulier, et avons montré que les descriptions animalières participent à la fois des sciences et des belles-lettres, qu'elles touchent aux différentes catégories de l'entendement — histoire (mémoire), science ou philosophie (raison) et poésie (imagination). Nous proposons alors que le naturaliste montbardois a été un être d'exception, capable de conjuguer les deux principaux types de génie. La lecture de ce résumé que propose Gerard, dans la dernière section de son essai, supporte notre affirmation, à savoir qu'exceptionnellement les deux types de génie peuvent être réunis chez un même individu :

The sum of what has been said, in this : *scientific genius* arises from such *vigour of imagination* as disposes a person to be affected chiefly by the strongest and most important relations of things, particularly by *causation* and *co-existence*, operating powerfully, giving a propensity to set every object in that attitude in which it lays a foundation for these relations ; [...] and it requires the assistance of both an *exact and solid judgment*, and of an *accurate and distinct memory*. *Genius for the arts* springs from such *liveliness of imagination* as disposes a person to attend chiefly to those qualities of things, which lay a foundation for relations between them and many others, [...] especially to be actuated *resemblance*, as his *predominant and leading principle of association* ; with a *memory* similarly turned ; and it requires for compleating it, a quickness of discernment, and *great acuteness and liveliness of taste* ; together with the power of imparting, by means of some sensible instrument, his own sentiments and conceptions to other men³³⁷.

³³⁶ « Genius has been defined by some to consist in the union of a *fine* imagination and a *fine* judgment » (*ibid.*, p. 385 [nous soulignons]).

³³⁷ *Ibid.*, p. 426-427 [nous soulignons].

Pour Gerard, il ne fait aucun doute que la cohabitation des deux types de génie au sein d'un même individu est possible, quoique rarissime³³⁸. Elle implique toute une série de prérequis, notamment une grande « flexibilité » de l'imagination :

An union of different kinds of genius cannot take place except when all the associating principles have considerable degree of strength, and the imagination is, at the same time capable of a very lively and commanding impression from the particular end that is in view. It arises directly from that *flexibility* of imagination³³⁹.

Buffon fait donc figure d'exception, en ce que le génie scientifique, qui domine l'*Histoire des quadrupèdes*, ne saurait masquer le génie artistique dont il a fait preuve et qui lui a assuré la gloire et le succès. Voyons maintenant ce qu'il en est en pratique, en entrant de plain-pied dans la fabrique géniale du « Buffon lecteur ».

³³⁸ « The greatest inventers in science, have scarce ever shown genius in the arts. [...] On the other hand, the greatest geniuses for the arts, have generally betrayed a want of that precision and depth which are necessary for scientific investigations » (*ibid.*, p. 432).

³³⁹ *Ibid.*, p. 429 [souligné dans le texte].

DEUXIÈME PARTIE

Dans la fabrique du « Buffon lecteur »

*Quoi de plus merveilleux que les sciences physiques
et l'étude de l'histoire naturelle ? [...]
Popularisons ces sciences,
expliquons les mots qui les peignent,
ou plutôt faisons des livres simples et clairs [...]
et substituons enfin l'étude de la nature
à la théorie des fantômes.*

Jean-Baptiste Pujoux, *Paris à la fin du XVIII^e siècle* (1801)

CHAPITRE 5

Buffon lecteur d'Aristote

Cet ouvrage [l'Histoire des animaux] d'Aristote s'est présenté à mes yeux comme une table de matières qu'on auroit extraite avec le plus grand soin, de plusieurs milliers de volumes remplis de descriptions & d'observations de toute espèce, c'est l'abrégé le plus savant qui ait jamais été fait, si la science est en effet l'histoire des faits ; & quand même on suppose qu'Aristote auroit tiré de tous les livres de son temps ce qu'il a mis dans le sien, le plan de l'ouvrage, sa distribution, le choix des exemples, la justesse des comparaisons, une certaine tournure dans les idées, que j'appellerois volontiers le caractère philosophique, ne laissent pas douter un instant qu'il ne fût lui-même bien plus riche que ceux dont il auroit emprunté.

Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 47-48.

Un apparent paradoxe se dégage de cette séquence capitale où Buffon se réclame du Stagirite pour soutenir le caractère scientifique de son propre projet, qu'il prétend inspiré de la « table des matières » de l'*Histoire des animaux*. En effet, il peut nous apparaître étonnant, alors que la science s'est construite, notamment au XVIII^e siècle, sur une série d'oppositions dont la plus importante est peut-être la réaction contre la science scolastique héritée d'Aristote (qui, rappelons-le, n'avait aucune idée de la physique particulière et expérimentale), que Buffon convoque le zoologiste grec pour son « abrégé le plus savant qui ait jamais été fait ». Car si la zoologie d'Aristote semble familière, elle déconcerte aussi dans la mesure où la science des Lumières en a déjà déclassé les prémisses théoriques. Si Buffon partage avec plusieurs autres naturalistes la volonté de faire œuvre scientifique, il participe, de manière tout à fait originale, à la tradition philosophique et scientifique aristotélicienne. Le présent chapitre a l'ambition de détailler les facettes de cette originalité en observant, à travers le prisme de notre problématique relative à l'imagination et au génie scientifique, comment cette intertextualité investit l'*Histoire naturelle* en général¹, et les descriptions animalières de l'*Histoire des quadrupèdes* en particulier.

¹ Bien que cela déborde nos analyses concentrées sur la fabrique de la faune, il n'est peut-être pas inutile de souligner qu'il existe une analogie entre la « forme » que l'on retrouve dans les écrits d'Aristote et le « moule intérieur » imaginé par Buffon. Voir à ce sujet les articles de Phillip R. Sloan, notamment : « Organic molecules revisited », dans Jean Gayon et *al.* (dirs.), *Buffon* 88, 1992, p. 415-438.

Comme nous l'avons évoqué brièvement au premier chapitre, l'histoire naturelle de l'âge classique puise à une source formée de documents et de témoignages variés souvent issus de l'Antiquité ; elle tente de prendre en compte « l'ensemble de ce qui a été connu par les Anciens et qui nous a été livré (*traditus*) dans les livres qu'ils nous ont laissés ² ». L'autorité des Anciens — Aristote (-384 à -322) et Pline (23 à 79) principalement, mais aussi, dans une moindre mesure, Théophraste (-372 à -287) et Élien (II^e-III^e siècles) — est incontournable pour tous les naturalistes, à tout le moins jusque dans la première moitié du XVIII^e siècle. Mais, dans la foulée de la Querelle des Anciens et des Modernes, la majorité des naturalistes contemporains de Buffon construisent leur entreprise scientifique en adoptant, plus ou moins explicitement, une attitude de réserve face à leurs précurseurs de l'Antiquité, dont la méthode, jugée ni objective, ni expérimentale ³, sous-tendait des ouvrages désormais considérés comme de simples sources servant à alimenter les fables, bestiaires et traités scolastiques qui avaient pullulé jusqu'à la Renaissance. Buffon, malgré la modernité de sa méthode, est loin de faire table rase sur les documents transmis par les Anciens. Il nous a semblé particulièrement significatif que, de toutes les histoires naturelles disponibles, le seigneur de Montbard fasse, dès le « Premier discours », l'éloge d'Aristote et de Pline, pour pratiquement ignorer ses propres prédécesseurs immédiats. Dans la foulée de cette « réhabilitation provocatrice des Anciens ⁴ », Buffon toise précisément ses contemporains, en leur reprochant de n'avoir pas su profiter des découvertes et remarques fournies par ces protagonistes de l'Antiquité :

On reproche aux Anciens de n'avoir pas fait des méthodes, & les Modernes se croient fort au dessus d'eux parce qu'ils ont fait un grand nombre de ces arrangemens méthodiques & de ces dictionnaires dont nous venons de parler, ils se sont persuadés que cela seul suffit pour prouver que les Anciens n'avoient pas à beaucoup près autant de connoissances en Histoire Naturelle que nous en avons ; cependant c'est tout le contraire, & nous aurons dans la suite de cet ouvrage mille occasions de prouver que *les Anciens étoient beaucoup plus avancés & plus instruits que nous ne le sommes*, je ne dis pas en Physique, mais *dans l'Histoire Naturelle des animaux & des minéraux*, & que *les faits de cette Histoire leur étoient bien plus familiers qu'à nous* qui aurions dû profiter de leurs découvertes & de leurs remarques ⁵.

² Thierry Hoquet, *Buffon / Linné. Éternels rivaux de la biologie ?*, 2007, p. 12.

³ Cette posture radicale est bien résumée par Roger French, *Ancient natural history : histories of nature*, 1994, p. ix-xiii.

⁴ Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, 2006, p. 153.

⁵ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 41 [nous soulignons].

Buffon énonce donc clairement, dès le début de son œuvre, les principales qualités de ceux qu'il considère « beaucoup plus avancés & plus instruits » que les Modernes : « les Anciens qui ont écrit sur l'Histoire Naturelle étoient de grands hommes [...] qui ne s'étoient pas bornés à cette seule étude ; ils avoient l'esprit élevé, des connoissances variées, approfondies, & des vues générales ⁶ ». Aux yeux du seigneur de Montbard, Aristote et Pline, notamment, « ont été les premiers Naturalistes, [...] aussi les plus grands à certains égards ⁷ ». En arguant que ces derniers maîtrisaient mieux « les faits » de cette « Histoire Naturelle des animaux », Buffon annonce d'emblée que son vaste projet de descriptions animalières ne se limitera pas à la simple collection de données objectives, mais qu'il sera aussi sous-tendu par ce « caractère philosophique ⁸ » insufflé par ses illustres devanciers grec et latin, essentiel à l'élaboration de sa propre « philosophie sans défaut ⁹ ». Encore faudra-t-il préciser ce que Buffon entend par ces « faits » auxquels les Anciens étaient « bien plus familiers », et déterminer si cette déférence pour Aristote et Pline n'aurait pas davantage aveuglé par moment le scientifique à la « vûe courte », qui va jusqu'à affirmer : « Enfin quoique les Modernes aient ajouté leurs découvertes à celles des Anciens, je ne vois pas que nous ayions sur l'Histoire Naturelle beaucoup d'ouvrages modernes qu'on puisse mettre au dessus de ceux d'Aristote & de Pline ¹⁰ ». Néanmoins, Buffon met un bémol important sur cette dernière proposition grandiloquente : tout en louangeant la propension des Anciens à tourner « toutes les Sciences du côté de l'utilité ¹¹ » — ce qui les préservait de donner, comme les Modernes, dans la « vaine curiosité ¹² » —, il souligne les dangers associés à cette obsession utilitaire de la science antique qui risque d'entraver la marche vers le véritable but du naturaliste, c'est-à-dire l'atteinte de la « philosophie sans défaut ». Pour le seigneur de Montbard :

Tout cela venoit du peu de goût que les Anciens avoient pour la Physique, ou, pour parler plus exactement, comme ils n'avoient aucune idée de ce que nous appelons Physique particulière & expérimentale, ils ne pensoient pas que l'on pût tirer aucun avantage de l'examen scrupuleux & de la description exacte de toutes les parties d'une plante ou d'un

⁶ *Ibid.*, p. 43.

⁷ *Id.*

⁸ *Ibid.*, p. 48.

⁹ Buffon, « Histoire générale des animaux », *HN*, II, 1749, p. 52.

¹⁰ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 44-45.

¹¹ *Ibid.*, p. 50.

¹² *Id.*

petit animal, & ils ne voyoient pas les rapports que cela pouvoit avoir avec l'explication des phénomènes de la Nature ¹³.

C'est depuis ces nuances que nous examinerons maintenant comment l'intertextualité des écrits aristotéliens investit les descriptions animalières buffoniennes, légitimant à la fois le recours à l'imagination et la discipline qui doit l'encadrer, et offrant un terreau fertile sur lequel le génie scientifique pourra s'exprimer.

I. Le corpus biologique d'Aristote : entre science et philosophie

Outre les célèbres écrits philosophiques concernant la logique, la métaphysique, la cosmologie, l'éthique, la politique, la rhétorique et la poétique, le corpus biologique ¹⁴ couvre près du tiers de l'œuvre conservée d'Aristote. Les écrits zoologiques du Stagirite influenceront tant ses successeurs de l'Antiquité — notamment Pline — que les naturalistes du Moyen Âge ¹⁵, alors que les traductions latines jouaient à cette période un rôle important dans la transmission de la pensée aristotélicienne, dans un contexte où souvent les théories comptaient autant, sinon plus, que les données factuelles. S'il est vrai que la physique d'Aristote ne correspond pas à nos exigences actuelles en matière de science — en grande partie parce qu'elle n'est ne s'appuie pas sur une méthode expérimentale —, la manière dont le Stagirite pose les problèmes relatifs à la structure de la zoologie est à l'origine d'un questionnement qui hantera les naturalistes des Lumières, précisément quant au rôle de l'observation dans les sciences de la nature.

¹³ *Ibid.*, p. 49.

¹⁴ La fameuse *Histoire des animaux*, qui est l'ouvrage le plus long de tout le corpus aristotélicien, se situe dans cette catégorie d'écrits scientifiques destinés à un public spécialisé, où l'auteur démontre moins un souci d'expliquer les phénomènes et d'en rechercher les causes, que de les classer. Les autres écrits proprement zoologiques d'Aristote, plus « philosophiques » mais moins connus de nos jours, se rangent en parallèle du traité *De l'âme*, et laissent transparaître un souci constant de donner la raison des faits constatés ; il s'agit principalement des *Parties des animaux* (traitant de la causalité formelle des « parties ») et de la *Génération des animaux* (qui aborde la fonction des « parties »), de même que le *Mouvement des animaux* et la *Marche des animaux*, sans oublier les *Petits traités d'histoire naturelle*.

¹⁵ Par exemple, dans son œuvre monumentale *De animalibus*, qui compte vingt-six livres, le philosophe et théologien Albert le Grand (env. 1193-1280) reprend, dans ses dix-neuf premiers volumes, la traduction latine d'œuvres zoologiques d'Aristote (*Historia animalium, De partibus animalium, De generatione animalium*) rédigée vers 1220 par le médecin Michel Scot, depuis la traduction arabe du médecin chrétien Ibn al-Batriq (IX^e siècle).

Certes, selon un certain point de vue critique, il sera toujours possible de réduire l'histoire naturelle des Anciens à une *philosophie naturelle*, et d'invoquer son caractère non objectif, non expérimental, pour lui refuser toute velléité scientifique « moderne » (ou, du moins, post-baconienne). Mais ce serait négliger, cependant, que la structure et les objets de cette même science « moderne » sont en grande partie ceux qu'Aristote avait pour la première fois déterminés, en accordant une importance primordiale à l'origine empirique de la connaissance :

On n'en est pas quitte avec la biologie aristotélicienne, en effet, une fois qu'on a dit qu'elle se situe, dans le purgatoire des spéculations préscientifiques, en deçà de ce que Bachelard appelait la « rupture épistémologique ». Il y a chez Aristote un désir de savoir concernant le monde vivant qui n'aura pas d'équivalent avant longtemps [...]. Aristote avait [...] transmis cette ferveur qu'il faut bien appeler scientifique à ses disciples immédiats ¹⁶.

La zoologie d'Aristote peut donc être considérée à tout le moins comme « une science essentiellement pratique, technique ¹⁷ ». À cet égard, il est primordial de rappeler qu'il fut le premier à définir la science par sa forme démonstrative tout en proposant une approche scientifique de ce qui deviendra l'histoire naturelle :

Nous avons [...] tellement l'habitude de considérer que la nature et le vivant font partie des objets de la science que [...] cela nous paraît aller de soi. Platon avait pourtant exclu de la science l'observation sensible et c'est Aristote qui transforma le champ de la science en y faisant entrer la nature et les êtres vivants ¹⁸.

Rappelons que, pour Platon, ce qui relevait du visible ne pouvait faire l'objet d'une véritable science. Le disciple de Socrate excluait d'emblée les connaissances d'observation et d'expérience du champ de cette science, ne retenant que l'intelligible, par opposition au visible. Plus précisément,

en ce qui concerne les sciences naturelles, elles n'étaient pas constituées avant Platon et c'est lui qui va précisément en inaugurer les procédures classificatoires grâce à l'application de ces procédures à la botanique et à la zoologie. Même si ses méthodes classificatoires sont critiquables, comme le montrera Aristote, ce sont probablement elles qui ont ouvert le champ de l'histoire naturelle, et il n'était guère possible de le faire sans observation. L'exclusion de l'observation et de l'expérience hors du champ de la science ne signifie pas pour autant que Platon a bloqué le développement des sciences d'observation, mais

¹⁶ Pierre Pellegrin, « Introduction », dans Aristote, *Partie des animaux. Livre I*, 1995, p. 11.

¹⁷ Thierry Hoquet, « L'histoire naturelle est-elle une science de la nature ? », *Corpus*, 2001, n° 40, p. 127.

¹⁸ Jean-Baptiste Gourinat, « Aristote et la forme démonstrative de la science », dans Pierre Wagner (dir.), *Les philosophes et la science*, 2002, p. 581.

seulement qu'il a refusé de les considérer comme modèle du type de connaissance qu'il voulait imposer comme modèle de science ¹⁹.

Il n'est donc pas anodin que Buffon se réclame d'Aristote « aussi grand philosophe que Platon, et bien meilleur physicien » : par-delà l'importance qu'il accorde au fait que le Stagirite « s'appuie au contraire [de Platon] sur des observations », c'est l'esprit philosophique qui structure la méthode du premier lorsqu'il « rassemble des faits ²⁰ » qui semble surtout retenir l'attention du naturaliste montbardois. De surcroît, Buffon n'hésite pas, possiblement en regard du génie scientifique d'Aristote, à railler le « divin Platon ²¹ » réduit à « un peintre d'idées », ou encore à « une ame qui, dégagée de la matière, s'élève dans le pays des abstractions, perd de vûe les objets sensibles, n'aperçoit, ne contemple et ne rend que l'intellectuel », dont la philosophie, qui ne considère que « Dieu comme cause », conduit inexorablement à un « vuide », voire à un « désert de spéculations ²² ». Par ailleurs, nonobstant la « naïveté historique et [l']insouciance épistémologique confondantes ²³ » avec lesquelles on aborde souvent la place de l'observation dans les recherches d'Aristote — que certains détracteurs ont stigmatisé en affirmant « qu'il fallait qu'il n'eût pas d'yeux pour voir ²⁴ » —, il importe de retenir que la zoologie aristotélicienne constitue une science d'observation issue de la sensation ²⁵ :

En dépit des critiques qu'on a pu adresser à la qualité d'une observation parfois considérée comme piètre, il est certain qu'existe une dimension empirique de la biologie d'Aristote, à

¹⁹ Jean-Baptiste Gourinat, « Platon et l'invention de la science », dans Pierre Wagner (dir.), *Les philosophes et la science*, *op. cit.*, p. 90.

²⁰ Buffon, « Exposition des Systèmes sur la génération », *HN*, II, 1749, p. 79.

²¹ Nous avançons que, lorsque Buffon préfère le « physicien » Aristote « au divin Platon et au presque divin Malebranche (car Platon l'eût regardé comme son simulacre en philosophie) » (« Exposition des systèmes sur la génération », *HN*, II, 1749, p. 75), il témoigne de l'importance du génie scientifique au cœur même de sa pratique des descriptions animalières. Précisons que le commentaire ironique de Buffon renvoyait le lecteur cultivé de l'époque à cette séquence de la *Recherche de la vérité* : « Si l'on commente Aristote, c'est le génie de la nature. Si l'on commente Platon, c'est le divin Platon » (Nicolas de Malebranche, *De l'imagination [De la Recherche de la vérité]*, livre II, partie II, chaire VI], 2006, p. 71 [souligné dans le texte]). Encore une fois, c'est le génie du naturaliste — talent supérieur et opération de l'entendement — qui prend ici la place de Dieu dans l'étude de la nature.

²² Buffon, « Exposition des Systèmes sur la génération », *HN*, II, 1749, p. 74.

²³ Pierre Pellegrin, « Introduction », dans Aristote, *Partie des animaux*, *op. cit.*, p. 12.

²⁴ *Id.* En effet, certaines « observations » d'Aristote laissent perplexes ; évoquons ce seul exemple où le Stagirite affirme que les femmes possèdent moins de dents que les hommes...

²⁵ C'est, d'après Jean-Baptiste Gourinat, ce rôle de la sensation dans les sciences de la nature qui fait l'originalité de la zoologie d'Aristote (« Aristote et la forme démonstrative de la science », *op. cit.*, p. 585).

cet égard assez remarquable, et que le Stagirite enracine dans le voir la science qu'il propose ²⁶.

Il ne faudra donc pas s'étonner de la pompe avec laquelle Buffon se réclame de son prédécesseur de l'Antiquité, qu'il considère explicitement comme ce « grand Philosophe ²⁷ » qui a conçu l'idée de faire de la physique une partie de la philosophie ²⁸, et de la nature l'objet d'un véritable discours scientifique. Si Aristote semble toutefois moins ouvert à ceux qui « partent de conjectures pour inventer ce qui doit se passer ²⁹ » et qui « préjugent les faits avant de les avoir vus se réaliser ³⁰ », sa démarche scientifique et son esprit critique ³¹ — que l'on pourrait associer à une discipline de l'imagination —, n'étaient pas non plus pour déplaire au seigneur de Montbard qui adoptera en plusieurs endroits des descriptions animalières une approche similaire.

Il convient maintenant d'examiner de plus près les raisons pour lesquelles Buffon se réclame d'Aristote dans le « Premier discours ». Alors que seule l'*Histoire des animaux* — apparente collection empirique de faits ³² — semble convoquée pour soutenir le dithyrambe exposé dans le discours introductif à l'*Histoire naturelle*, il ne faudrait pas négliger la part des ouvrages plus « philosophiques » du corpus biologique aristotélicien dans les descriptions animalières de l'*Histoire des quadrupèdes*.

²⁶ René Lefebvre, « Aristote zoologue : décrire, comparer, définir, classer », *Archives de Philosophie*, 1998, n° 61, p. 35.

²⁷ Buffon, « Nomenclature des Singes », *HN*, XIV, 1766, p. 9.

²⁸ Comme nous l'avons vu au premier chapitre, c'est d'Aristote que vient l'usage courant, jusqu'au XVIII^e siècle, d'identifier conjointement la science et la philosophie, et de considérer — tel que l'illustre le « Système figuré » de l'*Encyclopédie* — les différentes sciences comme autant de parties de la philosophie. De plus, nous pouvons retrouver chez Aristote cette opposition (que reprendront Diderot et Buffon) entre les sciences de la nature — dont les principes proviennent de l'expérience — et les mathématiques — qui procèdent par abstraction.

²⁹ Aristote, « Réfutation d'une autre erreur », *De la génération des animaux*, 1961, livre IV, chapitre 1, p. 140.

³⁰ *Id.*

³¹ Aristote conclut sa réflexion sur la manière dont se fait la génération des abeilles ainsi : « Mais les faits ne sont pas connus d'une manière satisfaisante et, s'ils le deviennent un jour, il faudra se fier aux observations, plus qu'aux théories, et aux raisonnements dans la mesure où leurs conclusions s'accorderont avec les faits observés » (*ibid.*, « Conclusion », livre III, chapitre 10, p. 127).

³² Pierre Louis précise que l'*Histoire des animaux* « n'est qu'un recueil de faits dont les traités scientifiques proprement dits, comme les *Parties des animaux*, le traité *De l'âme*, la *Génération des animaux*, s'efforcent de trouver l'explication » (« Introduction », dans Aristote, *Histoire des animaux*, 1964, t. I, p. xii). Cette interprétation ne fait toutefois pas l'unanimité. Par exemple, René Lefebvre considère que l'*Histoire des animaux* « a pour visée principale la comparaison » ; si elle n'est pas « une succession de monographies, ayant pour objet, soit les animaux, soit leurs parties respectives », elle témoigne plutôt d'un « projet de part en part comparatif » (« Aristote zoologue : décrire, comparer, définir, classer », *art. cit.*, p. 37).

L'Histoire des animaux ou l'éloge du général

Tout d'abord, l'éloge rendu par Buffon à l'*Histoire des animaux*, qu'il situe d'emblée comme « peut-être encore aujourd'hui ce que nous avons de mieux fait en ce genre ³³ », témoigne, au-delà de la seule admiration, de l'essence même du projet scientifique à la base de l'*Histoire naturelle*. Si certains commentateurs ont pu considérer l'*Histoire des animaux* comme un ouvrage scientifique, c'est surtout en raison de l'attitude impartiale et systématique d'Aristote qui a, pour la première fois, conçu des normes et des principes pour l'organisation du domaine naturel selon une méthode comparative qui suppose une taxinomie *a priori* de tous les êtres vivants ³⁴. En effet, avec l'*Histoire des animaux*, « on va de la connaissance première et pré-scientifique des genres animaux à la connaissance des parties qui les font tels ; les animaux étant supposés connus, le but est analytique et comparatif ; voir ce qui dans les parties et les mœurs rapproche les animaux les uns des autres et les sépare ³⁵ ». En fait, si l'on considère de plus que, chez Aristote, « un même groupe animal peut être présenté soit comme espèce, soit comme genre, tandis que d'un autre côté on a un chevauchement des grilles — certaines espèces tenant de surcroît de deux genres différents à l'intérieur d'une même grille ³⁶ », les spécialistes s'entendent pour conclure à « l'absence d'une taxinomie » aristotélicienne :

Aristote ne s'est pas prononcé clairement sur la question de l'exhaustivité des animaux et des parties, il n'a pas produit les outils qui auraient permis de récapituler l'ensemble des ressemblances et des différences dans un tableau, et n'a tout simplement pas proposé un tel tableau récapitulatif, ne remontant même pas [...] les animaux démembrés ³⁷.

Si Aristote a créé une partie de l'appareil conceptuel nécessaire à la taxinomie et qu'il se sert de classifications dont il ne revendique guère la paternité, il ne travaille aucunement à élaborer une systématique. Chez lui les classements viennent au commencement, et non en

³³ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 43-44.

³⁴ Soulignons à la suite de Pierre Pellegrin (« Introduction », dans Aristote, *Partie des animaux*, *op. cit.*, p. 11) qu'une telle classification n'était pas pour Aristote un projet théorique. Il s'agit là d'un des grands paradoxes auxquels se sont heurtés les commentateurs : « Ces classifications animales [*sic*], qui avaient si peu d'importance aux yeux d'Aristote qu'il ne nous dit jamais comment il les construit, deviennent alors le legs le plus précieux qu'il ait fait aux zoologistes qui l'ont suivi » (Pierre Pellegrin, *La classification des animaux chez Aristote*, 1982, p. 202).

³⁵ René Lefebvre, « Aristote zoologue : décrire, comparer, définir, classer », *art. cit.*, p. 53.

³⁶ *Ibid.*, p. 57.

³⁷ *Ibid.*, p. 58.

conclusion ; les prolongements sont à chercher ailleurs, dans la recherche étiologique menée par exemple selon la visée respective des *Parties des animaux* ou de la *Génération des animaux*.

Le fait qu'Aristote n'ait pas procédé à une « récapitulation zoologique ³⁸ », qu'il ait laissé la taxinomie en filigrane de son œuvre ³⁹, a sans doute séduit le scientifique Buffon, dont l'aversion pour les taxinomies « artificielles » à la Linné est légendaire ⁴⁰. Cette admiration se mesure également dans les propos signés par Daubenton dans le IV^e tome de l'*Histoire naturelle*, précédant le début de l'*Histoire des quadrupèdes*. Dans un court essai méthodologique, Daubenton loue Aristote, « aussi grand Philosophe que grand Naturaliste ⁴¹ », pour avoir trouvé le premier les grands principes de la division des animaux ⁴². Il s'agissait surtout, pour Daubenton, de souligner la lucidité du Stagirite qui avait évité de commettre — comme le fera Linné — une distribution méthodique des animaux ne correspondant aucunement à ce qu'on retrouve dans la nature. En se contentant d'établir ses divisions « sur des caractères positifs & opposés, & non pas en partie positifs

³⁸ *Ibid.*, p. 53.

³⁹ En effet, Aristote « qui enseigne de la façon la plus précise la règle de la différenciation selon le genre et selon l'espèce, ne l'a pas bien utilisée pour ordonner les subdivisions qu'on s'attendrait à trouver dans les grands genres » (Janine Bertier, « Présentation », dans Aristote, *Histoire des animaux*, 1994, p. 17). Soulignons que, comme nous l'avons mentionné dans la première partie, Buffon, en se préservant de toute classification méthodique confondra de manière similaire genre, espèce et famille (voir notre commentaire, *supra*, p. 177, note 58). C'est évidemment Linné qui comblera les lacunes de la systématique aristotélicienne, en proposant de désigner toute forme animale par deux termes latins indiquant le genre et l'espèce. Il reste que la distinction aristotélicienne entre animaux sanguins et non sanguins, par exemple, même si elle a été remodelée par celle de vertébrés et d'invertébrés, reste une des grandes articulations des classifications actuelles.

⁴⁰ Nous n'insisterons pas davantage sur cet aspect de la controverse entre Linné et Buffon qui a depuis longtemps été décortiquée par la critique. Un excellent résumé est fourni dans le quatrième chapitre de l'ouvrage de Thierry Hoquet : « Y a-t-il un ordre dans la Nature ? », *Buffon / Linné, op. cit.*, p. 43-82.

⁴¹ Daubenton, « Exposition des distributions méthodiques des Animaux quadrupèdes », *HN*, IV, 1753, p. 142. Premier indice que le collaborateur de Buffon connaissait bien le corpus biologique d'Aristote, Daubenton renvoie en note non seulement à l'*Historia animalium*, mais aussi au *De partibus animalium*, afin de montrer qu'Aristote « connoissait trop bien les animaux pour admettre des distributions méthodiques » (*ibid.*, p. 143).

⁴² On retrouve cette même apologie de la division aristotélicienne des animaux dans l'article non signé « Quadrupede (*Hist. nat.*) » de l'*Encyclopédie* : « Dès le tems d'Aristote on avoit fait trois classes d'animaux quadrupedes. [...] Aristote n'est entré dans aucun détail de distribution méthodique [...]. Il rejette toutes subdivisions de genres, & principalement celles qui sont fondées sur des caracteres négatifs, parce que l'on ne doit pas établir une différence sur une idée de privation, & que ce qui n'est pas ne peut pas avoir des especes : leur rapport, à ce genre, seroit chimérique, puisque le fondement de la relation seroit purement négatif » (*op. cit.*, 1765, t. XIII, p. 645).

et en partie négatifs ⁴³» et en s'en tenant « aux définitions générales les plus communément reçues ⁴⁴», ce « grand maître ⁴⁵» se sera préservé d'établir une nomenclature fondée sur « des conditions arbitraires qui sont, pour la plupart, indépendantes des loix naturelles ⁴⁶» :

Les maximes d'Aristote sur ce sujet peuvent éclairer les plus grands Naturalistes, & leur prouver qu'en Histoire Naturelle, *comme en toute autre Science*, on s'égare dès le premier pas, si on n'a de bons principes de métaphysique. Nous voyons l'application de ces principes dans les ouvrages qu'Aristote nous a laissés sur les animaux : ce Naturaliste, si fameux depuis tant de siècles & en *tant de genres de Sciences*, sera encore d'autant plus célèbre en Histoire Naturelle, que cette Science fera plus de progrès, & que l'on sera plus en état de comprendre & de vérifier ce qu'a écrit ce grand homme ⁴⁷.

La scientificité de l'*Histoire naturelle* prend donc appui sur une méthode à connotation aristotélicienne où la description « n'aura pas lieu de la cause aux effets, [...] mais [...] des effets à la cause, elle-même conçue comme un effet *général* ⁴⁸». C'est donc à l'encontre du singulier revendiqué par tous ceux qui réduisent l'histoire naturelle à une simple collection de faits particuliers, et « au nom du *général* que Buffon critique les nomenclateurs à l'aide d'Aristote ⁴⁹» :

Aristote commence son Histoire des animaux par établir des différences & des ressemblances générales entre les différens genres d'animaux ; au lieu de les diviser par de petits caractères particuliers, comme l'ont fait les Modernes, il rapporte historiquement tous les faits & toutes les observations qui portent sur des rapports généraux & sur des caractères sensibles ; il tire ces caractères de la forme, de la couleur, de la grandeur & de toutes les qualités extérieures de l'animal entier, & aussi du nombre & de la position de ses parties, de la grandeur, du mouvement, de la forme de ses membres, des rapports semblables ou différens qui se trouvent dans ces mêmes parties comparées, & il donne par-tout des exemples pour se faire mieux entendre : il considère aussi les différences des animaux par leur façon de vivre, leurs actions & leurs mœurs, leurs habitations, &c. il parle des parties qui sont communes & essentielles aux animaux, & de celles qui peuvent manquer & qui manquent en effet à plusieurs espèces d'animaux ⁵⁰.

Ainsi, au contraire des nomenclateurs concentrés uniquement sur le particulier, l'évocation de la taxinomie aristotélicienne permet à Buffon de se rapprocher de sa « philosophie sans

⁴³ Daubenton, « Exposition des distributions méthodiques des Animaux quadrupèdes », *HN*, IV, 1753, p. 146. Roger French expose clairement cette caractéristique de l'*Historia animalium* d'Aristote : *Ancient natural history*, *op. cit.*, p. 56-59.

⁴⁴ Daubenton, « Exposition des distributions méthodiques des Animaux quadrupèdes », *HN*, IV, 1753, p. 146-147.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 148

⁴⁶ *Ibid.*, p. 162.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 147 [nous soulignons].

⁴⁸ Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, *op. cit.*, p. 163 [nous soulignons].

⁴⁹ *Ibid.*, p. 41 [souligné dans le texte].

défaut », sans pour autant renier son pari de donner une histoire naturelle générale *et* particulière, c'est-à-dire « en tâchant de généraliser les effets particuliers ⁵¹ », seule manière de concevoir « l'idée d'une physique qui serait véritablement philosophique ⁵² ». Considérant l'importance de la *dispositio* dans la pensée buffonienne, nous pourrions être surpris que la naturaliste montbardois ait fait preuve de tant d'égard envers cette *Histoire des animaux* que les commentateurs ont souvent considérée comme un ouvrage « très mal composé ⁵³ », reprochant à Aristote de « n'avoir suivi aucun plan ⁵⁴ » et de présenter les espèces dans « un très grand désordre ⁵⁵ ». Il faudrait donc chercher dans la conception générale de l'œuvre (et non dans la singularité des descriptions particulières), la raison d'une telle déférence. D'ailleurs, si le dessein d'Aristote était effectivement « non pas de décrire en détail chaque espèce animale, d'écrire des “histoires d'animaux”, mais d'étudier en *général* la nature des êtres vivants considérés dans leur ensemble ⁵⁶ », nous sommes autorisé à suivre Pierre Louis lorsqu'il affirme que le Stagirite « ne s'aventure pas au hasard dans la description des animaux, et que les faits qu'il énumère sont, en dépit des digressions, toujours classés selon un plan précis ⁵⁷ ». C'est dans cette optique qui nous rappelle l'importance de la *dispositio* dans l'*ars inveniendi* buffonienne — et donc du génie scientifique qui la sous-tend — qu'il faut comprendre l'hommage pour la généralisation d'observations particulières que le seigneur de Montbard rend à Aristote dans l'avant-dernier tome de l'*Histoire des quadrupèdes* :

⁵⁰ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 45.

⁵¹ *Ibid.*, p. 52.

⁵² Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie, op. cit.*, p. 78. C'est précisément ce désir de rendre le général et le particulier dans la même œuvre qui fait de l'*Histoire des quadrupèdes* l'ouvrage emblématique d'une alliance entre sciences et belles-lettres, entre histoire, philosophie et poésie : « La philosophie est la science du général en tant que général. La littérature [...] narre des événements singuliers mais les rapporte au général, alors que l'histoire narre des événements singuliers sans s'occuper du général » (Max Vernet, « Les événements singuliers ou l'histoire surprise », dans Sabrina Vervacke, Éric Van der Schueren et Thierry Belleguic (dirs.), *Les songes de Cléo. Fiction et Histoire sous l'Ancien Régime*, 2006, p. 79).

⁵³ Pierre Louis, « Introduction », dans Aristote, *Histoire des animaux*, 1990, p. xx.

⁵⁴ *Id.*

⁵⁵ *Id.*

⁵⁶ *Ibid.*, p. xxii [nous soulignons].

⁵⁷ *Id.*

Aristote avoit remarqué avant nous, que de tous les animaux qui ont des griffes, c'est-à-dire, des ongles crochus et rétractibles, aucun n'étoit social, aucun n'alloit en troupe ⁵⁸ : cette observation qui ne portoit alors que sur quatre ou cinq espèces, les seules de ce genre qui fussent connues de son temps, s'est étendue & trouvée vraie sur dix ou douze autres espèces qu'on a découvertes depuis ; les autres animaux carnassiers, tels que les loups, les renards, les chiens, les chacals, les isatis, qui n'ont point de griffes, mais seulement des ongles droits, vont pour la plupart en troupes, et sont tous timides et même lâches ⁵⁹.

Le dernier extrait illustre de manière exemplaire cette louange de l'ambition généralisante aristotélécienne qui habite tout le projet buffonien, depuis le *Discours sur le style* où déjà s'exprimait l'importance que Buffon accordera à l'organisation et au plan de l'*Histoire naturelle*.

Au-delà de la « classification » aristotélécienne des animaux — à laquelle Buffon n'a adhéré que partiellement ⁶⁰ — l'épigraphe en tête de ce chapitre nous conduit aussi à examiner la question de la scientificité de l'*Histoire des animaux* selon un deuxième angle d'approche, plus étroitement lié à la manifestation du génie scientifique. Si l'on creuse la question de l'intertextualité entre l'ouvrage majeur du corpus biologique aristotélécien et l'*Histoire des quadrupèdes*, il appert que l'*Histoire des animaux* permet à Buffon de proposer une science naturelle plutôt fondée sur la comparaison que sur la classification. Comme l'a résumé Thierry Hoquet :

Aristote développe une science des animaux dont on accorde dès le XVIII^e siècle qu'elle est plus fondée sur le sens commun que prétendant à une classification scientifique des espèces. [...] Buffon de même peut trouver dans le texte et la figure d'Aristote l'exemple d'un grand naturaliste qui, critiquant les classifications en usage (la dichotomie platonicienne) pour leur caractère trop arbitraire, a proposé une autre histoire naturelle, fondée sur *la méthode de comparaison*, et les divisions du sens commun ⁶¹.

⁵⁸ Buffon indique alors un renvoi en note à une séquence de l'*Historia animalium* (livre I, chapitre I) dont il donne l'extrait suivant : « *Nullum animal cui unguis adunci, gregatilis esse perpendimus* » (« De la dégénération des Animaux », *HN*, XIV, 1766, p. 357). La traduction de ce passage, proposée Janine Bertier, est : « aucun animal à ongles recourbés n'est grégaire » (Aristote, *Histoire des animaux*, 1994, livre I, chapitre 1, p. 65).

⁵⁹ Buffon, « De la dégénération des Animaux », *HN*, XIV, 1766, p. 357-358.

⁶⁰ Cela en raison même de la différence du nombre d'espèces répertoriées : alors qu'on dénombre quelque quatre-vingt-dix « mammifères » dans l'*Historia animalium*, Buffon doit jongler avec plus de deux cents « quadrupèdes ». Pour de plus amples informations sur cette complexe question de l'ordre dans l'*Histoire des quadrupèdes*, on pourra consulter avec profit Thierry Hoquet, « La comparaison des espèces : ordre et méthode dans l'*Histoire naturelle* de Buffon », *Corpus*, 2003, n° 43, p. 355-416. L'auteur propose l'existence d'un ordre épistémologique qui sous-tendrait l'*Histoire des quadrupèdes* et qui subsumerait ainsi les ordres utilitaire, ontologique ou familier proposés par les critiques qui l'ont précédé.

⁶¹ Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, op. cit., p. 255 [nous soulignons].

Cet « usage spontané de la comparaison » fait que la description, chez Aristote, « est toute pénétrée de comparativité [*sic*] ⁶² ». Ce sera le cas lorsqu'il s'agit, par exemple, de pallier le défaut d'expérience personnelle de la part du lecteur — par exemple « l'estomac de l'homme est semblable à celui du chien ⁶³ » —, ou encore, des animaux connus seulement par ouï-dire ou par les comptes rendus de tiers — l'hippopotame possède ainsi « une crinière comme le cheval ⁶⁴ ». Pourtant, ces comparaisons n'ont pas qu'un but pédagogique (voir le plus complexe à l'aide du plus simple) ; elles révèlent aussi, chez le Stagirite, « une sensibilité à ce qu'il y a de similitude et d'unité répandue dans la réalité tout entière ⁶⁵ ». La comparaison est précisément ce qui constitue la visée principale d'une *Histoire des animaux* qui se veut « un avant-goût des êtres et des caractères » dont il faut « saisir les différences et les attributs communs ⁶⁶ », et non pas une succession de monographies :

Il faut d'abord prendre les parties dont les animaux sont constitués, car c'est surtout en fonction d'elles que les animaux se différencient, soit en possédant ou en ne possédant pas telle partie, soit par leur position et leur ordre, soit selon les différences déjà exposées par la forme, l'excès, *l'analogie* et par l'opposition des caractères ⁶⁷.

Il est alors clair qu'en général, ce sont des organes ou des comportements, plutôt que des animaux pris comme tout — qu'Aristote abandonne, pourrions-nous dire, disloqués —, qui se prêtent à la logique de la comparaison et à l'analogie dans l'*Histoire des animaux*. En invoquant « la justesse des comparaisons », Buffon revendique un type particulier de science naturelle où le « caractère philosophique » exprimé par « une certaine tournure dans les idées » devient le porte-étendard de « l'histoire des faits ». Or, dans cette optique, la « matière (les faits accumulés ou empruntés) importe moins que la forme, c'est-à-dire la philosophie que l'on construit, les connaissances générales que l'on forme par la comparaison des idées ⁶⁸ ». Nous pourrions donc extrapoler et proposer que, conformément à cette apologie buffonienne de la méthode aristotélicienne, la lecture pourra parfois suppléer, dans l'*Histoire des quadrupèdes*, à l'observation directe. Buffon pourra, comme il

⁶² René Lefebvre, « Aristote zoologue : décrire, comparer, définir, classer », *art. cit.*, p. 36.

⁶³ Aristote, *Histoire des animaux*, 1994, livre I, chapitre 16 [« Les organes internes »], p. 97

⁶⁴ *Ibid.*, livre II, chapitre 7 [« La forme de la bouche des animaux. L'hippopotame »], p. 121.

⁶⁵ René Lefebvre, « Aristote zoologue : décrire, comparer, définir, classer », *art. cit.*, p. 36.

⁶⁶ Aristote, *Histoire des animaux*, 1994, livre I, chapitre 6 [« Les instances de la classification des animaux »], p. 78-79.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 79 [nous soulignons].

⁶⁸ Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie, op. cit.*, p. 253.

l'avait écrit à propos d'Aristote, être « bien plus riche que ceux dont il auroit emprunté »... pour autant que le génie du naturaliste à la « vûe courte » puisse trier optimalement, grâce à la discipline de l'imagination, ce qui a été rapporté par les yeux des autres. Sans quoi le naturaliste risquerait d'essayer constamment la critique de ses pairs pour avoir voulu suivre « les leçons douteuses des livres plutôt que celles assurées de la Nature ⁶⁹».

Par ailleurs, la méthode aristotélicienne, qui consiste moins à passer comparativement en revue des espèces que « d'aller de ce qu'il y a chez toutes à ce qu'on ne trouve que dans certaines ⁷⁰», se trouve entremêlée avec un but qui la dépasse : celui de comparer les animaux à l'homme. L'*Histoire des animaux* ne serait donc pas tant un morceau d'anatomie comparée qu'une « anatomie et une éthologie anthropocentrees ⁷¹» qui, selon Pierre Pellegrin, favoriseraient un usage de l'analogie destiné à « situer les vivants par rapport à un être unique, pris comme modèle d'intelligibilité, et qui est l'homme ⁷²». En favorisant la comparaison plutôt que la classification aristotélicienne, il nous a semblé que Buffon fut tout aussi sensible au fait que le Stagirite, dans sa pratique zoologique, n'a pu échapper complètement « aux séductions de l'immédiateté des caractères et des comportements ⁷³» animaux, analogiquement semblables aux caractères humains ⁷⁴. Le piédestal sur lequel Buffon pose l'*Histoire des animaux* provient peut-être du fait que, nulle part chez les successeurs d'Aristote, se retrouve ce « souffle spéculatif qui animait les écrits aristotéliciens ⁷⁵». Si bien que le plan général de l'*Histoire des quadrupèdes*, que Buffon puise en partie dans l'ouvrage supposément le plus descriptif du corpus biologique d'Aristote, repose sur une méthode de comparaison où seul le génie scientifique — influant sur la discipline de l'imagination — permet d'éviter les répétitions inutiles. En effet, selon Buffon, Aristote

⁶⁹ Thierry Hoquet, *Buffon / Linné, op. cit.*, p. 13.

⁷⁰ René Lefebvre, « Aristote zoologue : décrire, comparer, définir, classer », *art. cit.*, p. 41.

⁷¹ Pierre Pellegrin, *La classification des animaux chez Aristote, op. cit.*, p. 111.

⁷² *Ibid.*, p. 110.

⁷³ Pierre Pellegrin, *La classification des animaux chez Aristote, op. cit.*, p. 195.

⁷⁴ À une nuance — fondamentale — près : l'analogie entre humains et animaux procède en grande partie chez Aristote de ce que « l'âme de l'enfant ne diffère pas pour ainsi dire de celles des bêtes, [...] de sorte qu'il n'y a rien de déraisonnable à ce que certaines manières d'être soient identiques, d'autres semblables et d'autres, analogues chez les autres animaux » (Aristote, *Histoire des animaux*, 1994, livre VIII, chapitre 1 [« Les

décrit donc l'homme par toutes ses parties extérieures & intérieures, & cette description est la seule qui soit entière : au lieu de décrire chaque animal en particulier, il les fait connoître tous par les rapports que toutes les parties de leur corps ont avec celles du corps de l'homme ; [...], il évite par-là toute répétition, il accumule les faits, & il n'écrit pas un mot qui soit inutile ; aussi a-t-il compris dans un petit volume un nombre presque infini de différens faits, & je ne crois pas qu'il soit possible de réduire à de moindres termes tout ce qu'il avoit à dire sur cette matière, qui paroît si peu susceptible de cette précision, qu'il falloit un *génie* comme le sien pour y conserver en même temps de l'ordre & de la netteté ⁷⁶.

C'est par exemple à partir d'une observation d'Aristote que Buffon persévérera pendant de longues années dans ses tentatives, d'abord infructueuses, d'accoupler des chiens avec des loups. Comme le souligne Daubenton, « j'aurois été porté à conclure de la ressemblance qui est dans leur conformation, qu'ils sont de la même espèce, si M. de Buffon n'avoit tenté inutilement de faire accoupler le chien avec la louve ⁷⁷ ». S'appuyant ensuite, en note, sur l'*Historia animalium* ⁷⁸, le collaborateur de Buffon ajoute : « Aristote a fait mention de l'accouplement des loups avec les chiens, & cela me paroît moins impossible par la conformation des parties de la génération de ces animaux, que l'accouplement du taureau avec la jument dont on prétend que viennent les jumars ⁷⁹ ». C'est exactement à ce même extrait — puisé dans le chapitre 28 du VIII^e livre de l'*Histoire des animaux* — que Buffon renvoie lorsqu'il réfléchit ailleurs à plus grande échelle sur les différents croisements possibles entre le loup, le renard et le chien :

Le chien paroît être l'espèce moyenne & commune entre celles du renard et du loup ; les Anciens nous ont transmis comme deux faits certains, que le chien dans quelques pays & dans quelques circonstances produit avec le loup & avec le renard ⁸⁰. J'ai voulu le vérifier, & quoique je n'aie pas réussi dans les épreuves que j'ai faites à ce sujet, on n'en doit pas conclure que cela soit impossible ⁸¹.

modes de vie des animaux »], p. 412). Chez Buffon, les animaux n'ayant pas d'âme, l'analogie dépendra beaucoup moins, comme c'est souvent le cas chez Aristote, de la téléologie.

⁷⁵ Pierre Pellegrin, « Introduction », dans Aristote, *Partie des animaux*, *op. cit.*, p. 11.

⁷⁶ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 46-47 [nous soulignons].

⁷⁷ Daubenton, « Description du Loup », *HN*, VII, 1758, p. 54.

⁷⁸ « *Sed vel alibi coitu alienigenarum procreari apertum est, ut in Cyrenensi agro, lupi cum canibus coeunt*. De anim. lib. VIII, cap. 28 ». (dans *ibid.*, p. 54). À remarquer ici que Daubenton donne erronément comme source le traité *De l'âme* alors qu'il s'agit bien d'un passage de l'*Histoire des animaux* : « Mais d'autres animaux naissent du mélange d'animaux qui ne sont pas de la même lignée et à Cyrène, les loups se mêlent aux chiennes et engendrent » (*Histoire des animaux*, 1994, livre VIII, chapitre 28 [« Influence des lieux sur les animaux »], p. 466).

⁷⁹ Daubenton, « Description du Loup », *HN*, VII, 1758, p. 54.

⁸⁰ Buffon insère ici un appel de note qui renvoie au passage susmentionné de l'*Histoire des animaux* (livre VIII, chapitre 28), qui est cité en bas de page.

⁸¹ Buffon, « De la dégénération des Animaux », *HN*, XIV, 1766, p. 351.

La suite est bien connue et entraînera Buffon à poursuivre ses célèbres expériences de croisement (initialement entre un chien braque et une louve) qui s'étendront sur quatre générations, de 1773 à 1781. Les résultats, consignés scrupuleusement dans le VI^e volume du *Supplément*⁸², permettront ultimement au naturaliste bourguignon de confirmer l'hypothèse d'Aristote, déjà corroborée quelques années auparavant par un autre correspondant dans le troisième volume du *Supplément*⁸³. Il s'agit d'un exemple où l'*ars inveniendi* — l'hypothèse d'Aristote reprise par Buffon —, l'*ars iudicandi* — qui tend vers la certitude physique garantie par les expériences de correspondants —, et la discipline de l'imagination — agissant dans le cadre fixé par la même épistémologie qui permet d'exclure l'existence des jumars — témoignent de la poétique des descriptions animalières, que le seigneur de Montbard résume en ces mots : « Joignons maintenant ces faits, ces résultats d'expériences, & ces indications à d'autres faits constatés en commençant par ceux que nous ont transmis les Anciens⁸⁴ ». Ajoutons que le chef d'orchestre que nous estimons avoir présidé à cette réflexion — le génie scientifique —, s'il a autorisé le naturaliste à imaginer le produit de l'accouplement entre chien et loup, saura aussi « démerveiller » l'hypothétique croisement entre le chien et le renard : Buffon aura pu ainsi conjecturer avec justesse que le *canis laconicus* d'Aristote n'était autre que le chien de berger. Plutôt que d'y voir une possibilité de croisement fertile entre le chien et le renard, Buffon avait proposé « que l'épithète *laconicus* pourroit bien avoir été employée par Aristote dans le sens moral, c'est-à-dire pour exprimer la brièveté ou le son aigu de la voix⁸⁵ », conduisant ainsi le philosophe grec à lui donner le nom de « *chien laconic*, [...] parce qu'il n'aboioit pas comme les autres chiens, & qu'il avoit la voix courte & glapissante comme le renard⁸⁶ ».

⁸² Buffon, « Chiens-mulets provenant d'une Louve et d'un Chien braque », *SHN*, VII, 1789, p. 161-205.

⁸³ Buffon, « Des Mulets », *SHN*, III, 1776, p. 14 : « on tiendra dorénavant pour chose sûre, que le chien peut produire avec la louve, même dans nos climats ». Cette conclusion survient à la suite d'une lettre d'un correspondant belge, M. le marquis de Spontin, citée par Buffon, dans laquelle sont relatées les expériences de croisement fructueux entre une louve et un chien, ce dont « deux cents personnes au moins [...] ont été témoins » (cité dans *id.*)

⁸⁴ Buffon, « Des Mulets », *SHN*, III, 1776, p. 16.

⁸⁵ Buffon, « De la dégénération des Animaux », *HN*, XIV, 1766, p. 354 [souligné dans le texte].

⁸⁶ *Id.* [souligné dans le texte] Nous ne pouvons nous empêcher de songer à ce qu'aurait bien pu écrire Buffon à propos du « ligre », résultat d'un croisement entre un lion et un tigre effectué par insémination artificielle par un chercheur américain il y a quelques années. En effet, lion et tigre ne s'approchant pas naturellement,

Il ne fait donc aucun doute que, dans l'esprit de Buffon, l'*Histoire des animaux* ne se limite pas, d'une part, à la seule pratique descriptive et ne peut être réduite, d'autre part, à « une sorte de catalogue de naïves aberrations ⁸⁷ » ; elle s'avère dans cette optique beaucoup plus scientifique que les bestiaires médiévaux ou les récits emblématiques de la Renaissance qui se rapprochaient plus des Fables d'Ésope ou des commentaires d'Empédocle — ce dernier expliquant par exemple la salinité de la mer comme la sudation de la terre ⁸⁸. Au contraire, les « histoires » rapportées par Aristote étaient sélectionnées non parce qu'elles comportaient de prime abord un aspect extraordinaire, mais en raison de leur potentielle contribution au progrès du savoir : elles ont « donné lieu à des acquis fondamentaux, reconnus non seulement comme des curiosités historiques ou anthropologiques, mais comme des étapes de la constitution du savoir scientifique ⁸⁹ ». En bout de ligne, même les critiques les plus réticents ⁹⁰ vont embrasser le parti d'une *Histoire des animaux* à caractère scientifique, dans laquelle l'objectivité prime sur l'opinion personnelle ⁹¹. Mais au-delà de cette seule objectivité, c'est la méthode aristotélicienne axée sur la logique de la comparaison qui semble avoir eu le plus d'influence sur la manière dont Buffon propose de traiter l'histoire naturelle : le protocole de généralisations par analogies, inductions et observations répétées qui structure notamment tout un pan de

cela rend leur accouplement « naturel » pratiquement impossible... ce qui n'est pas une mauvaise chose en soi puisque tous les produits de ce croisement ont la particularité de ne pouvoir, à l'instar des autres mammifères, inhiber l'hormone de croissance à l'âge adulte. Résultat : le « ligre », véritable monstre qui aurait défié le génie scientifique de Buffon, eût-il été décrit par un voyageur enthousiaste, pèse plus de 600 kg, ce qui est le double du poids de chacun de ses parents. Inutile de préciser que sa taille lui interdirait de survivre dans la nature, sa lenteur l'empêchant de chasser convenablement.

⁸⁷ Pierre Pellegrin, « Introduction », dans Aristote, *Parties des animaux*, op. cit., p. 7.

⁸⁸ Voir à ce sujet Roger French, *Ancient natural history*, op. cit., p. 10-14.

⁸⁹ Janine Bertier, « Présentation », dans Aristote, *Histoire des animaux*, 1994, p. 17.

⁹⁰ Cette réticence provient également de la tension générée par le terme *histoire* du syntagme *histoire naturelle*. Ce que nous avons mentionné à ce propos dans le premier chapitre (*supra*, p. 60 sq.) convient tout autant à l'*Histoire des animaux* d'Aristote : c'est-à-dire que le terme *histoire* « doit s'y prendre comme le décalque du mot grec *historia* qui désigne, au moins depuis les premiers philosophes présocratiques, toute recherche rationnellement menée sans référence particulière à une suite chronologique d'événements » (Pierre Pellegrin, « Introduction », dans Aristote, *Parties des animaux*, op. cit., p. 9). Le fait que ce type de zoologie s'affaire à dresser l'inventaire d'un monde dont tous les membres sont contemporains les uns des autres, et soit au sens *moderne* anhistorique, explique en partie l'embarras de certains critiques à adhérer à la caractérisation scientifique du corpus biologique d'Aristote.

⁹¹ Roger French va dans le même sens, après avoir noté que l'*Histoire des animaux* a cette particularité non négligeable de ne pas céder totalement aux dieux tout pouvoir sur les affaires humaines : « True, some *historiae* were selected for their strangeness, but for example the collaborative “history of animals” put together in the Lyceum under Aristotle was systematic and impartial. Modern science gains credibility by the

l'*Histoire des quadrupèdes* semble en définitive ce qui autorise le naturaliste montbardois « [à] passer du particulier au général et [à] dépasser l'historique par le philosophique ⁹² ». Autant dans les grands discours théoriques que dans la particularité des descriptions animalières ⁹³, cette caractéristique importante de l'œuvre buffonienne prend racine non seulement dans l'*Histoire des animaux* ⁹⁴, mais aussi dans les œuvres philosophiques qui constituent les autres écrits formant le corpus biologique d'Aristote.

Quand la zoologie nourrit la philosophie : observations, inductions, analogies

Même si seule l'*Histoire des animaux* est convoquée explicitement dans le « Premier discours », les autres ouvrages — plus philosophiques — du corpus biologique d'Aristote, qui ne sont évoqués que ça et là dans les descriptions animalières, montrent que le seigneur de Montbard connaissait très bien ces textes qui ont probablement teinté la pensée qui soutient l'*Histoire des quadrupèdes*. Même si Buffon n'y renvoie qu'occasionnellement de manière explicite, nous sommes en droit de présumer que ces courts textes — souvent d'une dizaine de pages tout au plus — prolongent en quelque sorte le respect voué au Stagirite dans le « Premier discours ». Nous croyons que c'est dans ces œuvres parallèles à la plus substantielle et plus connue *Histoire des animaux* que nous devons chercher l'enrobage philosophique qui a tant marqué la science de Buffon. Sans entrer dans une analyse approfondie de ces textes, nous pouvons par exemple signaler un indice de cette influence en consultant les titres des courts essais qui constituent les *Parva naturalia* ⁹⁵ : ils

same device of presentation, and this is why Aristotle's *historiae* have been called scientific » (*Ancient natural history, op. cit.*, p. 2).

⁹² Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie, op. cit.*, p. 175.

⁹³ Citons parmi tant d'autres cet exemple limpide où Buffon propose l'identité spécifique entre l'élan européen et l'original américain d'une part, et le renne de l'Ancien Continent et le caribou du Nouveau Monde, d'autre part : « Les Naturalistes qui ont douté que l'original fût l'élan & le caribou le renne, n'avoient pas assez comparé la Nature avec les témoignages des Voyageurs ; ce sont certainement les mêmes animaux » (« L'Élan et le Renne », *HN*, XII, 1764, p. 91-93 [nous soulignons]).

⁹⁴ L'*Histoire des quadrupèdes* semble avoir été réalisée sur une toile de fond similaire aux neuf volumes de l'*Histoire des animaux*, dont la structure peut être résumée ainsi : « l'accumulation de données de fait, la mise en œuvre comparative impliquant tous les grands genres dans leur morphologie (I-IV), leur reproduction (V-VIII), leur vie (VIII-IX) » (Janine Bertier, « Présentation », dans Aristote, *Histoire des animaux, op. cit.*, p. 17). Il faut chercher toutefois dans les autres écrits philosophiques du corpus biologique d'Aristote le reste de la matière qui se construit sur cette toile de fond.

⁹⁵ Dans la traduction française — *Petits traités d'histoire naturelle* —, ces essais s'intitulent : *De la sensation et des sensibles, De la mémoire et de la réminiscence, Du sommeil et de la veille, Des rêves, De la divination*

forment un véritable équivalent programmatique non seulement de l'*Histoire naturelle de l'homme*⁹⁶, mais aussi d'une part importante de la philosophie qui structure l'arrière-plan de l'ensemble de l'œuvre buffonienne. De plus, Buffon n'a pu être insensible aux autres ouvrages du corpus biologique qui témoignent tous, à différents degrés, de ce constat aristotélicien à la base de sa méthode dans les descriptions animalières : le « système axiomatico-déductif⁹⁷ », répondant au caractère abstrait des principes mathématiques, ne peut guère s'appliquer dans les sciences du vivant où ce sont plutôt les observations qui priment. Même si, dans ces œuvres philosophiques qui prolongent l'*Histoire des animaux*, l'intérêt se déplace des parties vers les fonctions, les ressemblances et différences anatomiques laissant la place aux différences fonctionnelles des différents organes, la démarche reste axée sur la logique de la comparaison : c'est surtout le fait que la plupart des démonstrations en histoire naturelle « ont besoin d'un grand nombre d'observations inductives⁹⁸ » qui semble rapprocher dans ces œuvres Aristote et Buffon.

Quelques exemples suffiront à illustrer cette démarche de recherche scientifique. Alors que l'*Histoire des animaux* établissait déjà des corrélations — tous les animaux sanguins ont un foie, aucun animal ovipare n'a de mamelles —, les *Parties des animaux* vont prolonger la réflexion en utilisant l'induction et l'analogie pour tenter une explication causale — le foie sert à fixer les grands vaisseaux au tronc, les ovipares n'ont pas de mamelles car ils n'ont pas besoin de nourrir leur petits dont la maturation est complétée dans l'œuf. Le rôle structurant de ces analogies scientifiques⁹⁹ est d'autant plus probant

dans le sommeil, De la longévité et de la vie brève, De la jeunesse et de la vieillesse, De la respiration, De la vie et de la mort. Une étude de l'influence de ces textes sur la pensée buffonienne demanderait à elle seule l'espace d'une thèse supplémentaire ; limitons-nous à dire ici que de grands pans de ce que nous avons écrit dans la première partie à propos de la mémoire et de l'imagination chez Buffon se retrouvent dans ces *Petits traités* — notamment *De la mémoire et de la réminiscence* qui présente un portrait de la *phantasia* n'ayant aucune commune mesure avec la connotation dépréciative liée à l'idée classique d'imagination dans la langue française.

⁹⁶ Voir à ce sujet les titres des principales sections qui chevauchent les tomes II (p. 429-603) et III (p. 305-370) de l'*HN*.

⁹⁷ Jean-Baptiste Gourinat, « Aristote et la forme démonstrative de la science », *art. cit.*, p. 606.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 609.

⁹⁹ Nous nous dissociions complètement à ce sujet de l'interprétation proposée par René Lefebvre — qui détonne avec l'ensemble des autres critiques que nous avons consultés. Pour Lefebvre, « la conception aristotélicienne de l'analogie biologique *n'est pas la marque d'un penseur génial* qui, passant outre les apparences, *s'élèverait* à une pensée de la fonction ; *Aristote n'a aucun besoin de l'analogie* pour distinguer la fonction de l'organe qui la remplit, *il recourt peu à l'analogie* lorsqu'il traite d'une fonction comme telle, *et son recours à l'analogie ne se fait pas* dans le cadre d'une affirmation bien claironnante de l'unité du

dans l'ouvrage *Mouvement des animaux* : la trame est en effet constituée de rapprochements analogiques servant à illustrer la conception que se fait Aristote de l'étude du mouvement, grâce à l'examen des différentes parties motrices (nageoires, ailes, pattes) de plusieurs classes d'animaux¹⁰⁰. Il est plus que probable que Buffon ait été fortement influencé par cette méthode de comparaison qui se déclinera, dans ses applications pratiques — dans les descriptions animalières — selon une trilogie de procédures que nous avons déjà évoquées : observations, inductions et analogies. Cette logique de la comparaison d'ascendance aristotélicienne aura notamment pu permettre à Buffon de laisser Dieu en dehors de la science, sans choquer les docteurs de la Sorbonne :

Pour peu qu'on ait réfléchi sur l'origine de nos connoissances, il est aisé de s'apercevoir que nous ne pouvons en acquérir que par *la voie de la comparaison* ; ce qui est absolument incomparable, est entièrement incompréhensible ; Dieu est le seul exemple que nous puissions donner ici, il ne peut être compris, parce qu'il ne peut être comparé ; mais tout ce qui est susceptible de comparaison, tout ce que nous pouvons apercevoir par des faces différentes, tout ce que nous pouvons considérer relativement, peut toujours être du ressort de nos connoissances ; plus nous aurons de sujets de comparaison, de côtés différens, de points particuliers sous lesquels nous pourrons envisager notre objet, plus aussi nous aurons de moyens pour le connoître et de facilité à réunir les idées sur lesquelles nous devons fonder notre jugement¹⁰¹.

Par ailleurs, cette « voie de la comparaison », en plus d'être une méthode « qui constitue à la fois une logique (la théorie de nos manières de connaître) et une ontologie (une théorie de la nature de ce qui se donne à connaître)¹⁰²», aura pu créer une ouverture qui n'était pas pour déplaire à Buffon : les concepts philosophiques peuvent être établis inductivement par analogie¹⁰³. Comme le souligne Thomas Bénatouïl :

monde vivant ou animal » (« Aristote zoologue : décrire, comparer, définir, classer », *art. cit.*, p. 45 [nous soulignons]). Nous suggérons plutôt que Buffon, dans le sillage d'Aristote, aura recours à l'analogie de manière à ce que la naturaliste puisse « s'élever » à ce quelque chose de plus grand — ce qui est précisément « la marque d'un penseur génial ».

¹⁰⁰ Sur la place de la méthode analogique dans l'épistémologie aristotélicienne et sur le rôle structurant de ces analogies, voir l'article de Thomas Bénatouïl, « L'usage des analogies dans le *De motu animalium* », *Aristote et le mouvement des animaux*, 2004, p. 81-114.

¹⁰¹ Buffon, « De la nature de l'Homme », *HN*, II, 1749, p. 431 [nous soulignons].

¹⁰² Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, *op. cit.*, p. 45.

¹⁰³ Mentionnons qu'au XVIII^e siècle, l'induction et l'analogie sont encore confondues et se définissent comme « une manière de raisonner, par laquelle on tire une conclusion générale & conforme à ce que l'on a prouvé dans tous les cas particuliers » (Anonyme, article « Induction (*Log. & Gramm.*) », *Encyclopédie*, *op. cit.*, 1765, t. VIII, p. 686). Encore une fois, si l'analogie peut tromper ou induire quelquefois en erreur, ce sera la plupart du temps à cause de la précipitation du jugement ou du génie déficient de l'homme de science ; il ne

L'analogie chez Aristote est à la fois une stratégie unificatrice d'établissement de l'universel et une méthode comparative qui parcourt le particulier, ce que montre ses liens étroits avec le raisonnement inductif. C'est précisément à la dimension inductive de l'analogie que fait allusion l'exigence initiale du *DMA* [*De motu animalium*] de chercher l'universel à partir du particulier¹⁰⁴.

On ne peut mieux exprimer le programme qui est également celui du Buffon : produire une histoire naturelle à la fois générale *et* particulière. D'autant plus que se profilent, dans l'analogie aristotélicienne — qui doit « toujours être contrôlée, sous peine de remettre en cause l'autonomie des sciences qu'elle associe¹⁰⁵ » — des balises semblables à celles qui encadrent l'*ars inveniendi* chez Buffon . Tel qu'Aristote dans le *De motu animalium*, nous verrons souvent Buffon ayant recours à des comparaisons heuristiques et à des exemples paradigmatiques qui permettent de saisir comment l'universel physique s'applique aux cas particuliers recensés dans les descriptions animalières de l'*Histoire des quadrupèdes*. Comme Aristote, Buffon justifie le recours à l'analogie dans les sciences de la nature parce qu'elle est utile à la connaissance ; et comme le Stagirite, le naturaliste montbardois utilise tout à la fois abondamment mais avec prudence le recours à l'induction, ce qui témoigne de l'originalité, mais aussi de la complexité de sa méthode. Par exemple, lorsqu'il tente d'établir les prémisses théoriques permettant de distinguer ce que nous nommerions aujourd'hui les ruminants, herbivores, carnivores, rongeurs et omnivores, Buffon écrit :

en sorte que l'homme & les animaux dont l'estomac & les intestins n'ont pas assez de capacité pour admettre un très-grand volume d'alimens, ne pourroient pas prendre assez d'herbe pour en tirer la quantité de molécules organiques nécessaire à leur nutrition ; & c'est par cette raison que l'homme & les autres animaux qui n'ont qu'un estomac ne peuvent vivre que de chair ou de graines, qui dans un petit volume contiennent une très-grande quantité de ces molécules organiques nutritives, tandis que le bœuf et les autres animaux ruminans qui ont plusieurs estomacs, dont l'un est d'une très-grande capacité, & qui par conséquent peuvent se remplir d'un grand volume d'herbe, en tirent assez de molécules organiques pour se nourrir, croître et multiplier¹⁰⁶.

Puis, enchaînant en usant de l'induction pour résoudre les contradictions, il poursuit :

On ne manquera pas de m'opposer que le cheval n'a qu'un estomac, & même assez petit ; que l'âne, le lièvre & d'autres animaux qui vivent d'herbe n'ont aussi qu'un estomac, & que par conséquent cette explication, quoique vrai-semblable, n'en est peut-être ni plus vraie, ni

faut jamais oublier que l'induction ne conduira jamais qu'à une « probabilité plus ou moins forte » (*ibid.*, p. 690), qui sera tributaire, pour notre propos, de la discipline de l'imagination du naturaliste.

¹⁰⁴ Thomas Bénatouïl, « L'usage des analogies dans le *De motu animalium* », *art. cit.*, p. 93-94.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 94.

¹⁰⁶ Buffon, « Le Bœuf », *HN*, IV, 1753, p. 441-442.

mieux fondée ; cependant, bien loin que ces exceptions apparentes la détruisent, elles me paroissent au contraire la confirmer, car quoique le cheval et l'âne n'aient qu'un estomac, ils ont des poches dans les intestins, d'une si grande capacité, qu'on peut les comparer à la panse des animaux ruminans, & les lièvres ont l'intestin cæcum d'une si grande longueur et d'un tel diamètre, qu'il équivaut au moins à un second estomac ; ainsi il n'est pas étonnant que ces animaux puissent se nourrir d'herbes, et en général on trouvera toujours que c'est de la capacité totale de l'estomac & des intestins que dépend dans les animaux la diversité de leur manière de se nourrir ¹⁰⁷.

Ainsi, grâce à une induction typiquement aristotélicienne — alors que se manifeste le génie scientifique, tant dans la formulation de l'hypothèse (*ars inveniendi*) que dans l'*ars iudicandi* délimitant le cadre où le naturaliste peut imaginer pour « moderniser » la faune —, Buffon propose une synthèse de la répartition des quadrupèdes, basée sur la manière dont ils s'alimentent, qui est toujours valide de nos jours :

les ruminans, comme le bœuf, le bélier, le chameau, &c. ont quatre estomacs & des intestins d'une longueur prodigieuse ; aussi vivent-ils d'herbe, & l'herbe seule leur suffit : les chevaux, les ânes, les lièvres, les lapins, les cochons d'inde, &c. n'ont qu'un estomac, mais ils ont un cæcum qui équivaut à un second estomac, & ils vivent d'herbe & de graines ; les sangliers, les hérissons, les écureuils, &c. dont l'estomac & les boyaux sont d'une moindre capacité, ne mangent que peu d'herbe, & vivent de graines, de fruits et de racines ; & ceux qui, comme les loups, les renards, les tigres, &c. ont l'estomac et les intestins d'une plus petite capacité que tous les autres, relativement au volume de leur corps, sont obligés, pour vivre, de choisir les nourritures les plus succulentes, les plus abondantes en molécules organiques, & de manger de la chair et du sang, des graines et des fruits ¹⁰⁸.

Ici, le jugement du savant vient valider l'hypothèse, dans un premier temps, par la réflexion : « C'est donc sur ce *rapport physique et nécessaire*, beaucoup plus que sur la convenance du goût, qu'est fondée la diversité que nous voyons dans les appétits des animaux ¹⁰⁹ ». Ensuite, ce sera par une expérience — unique toutefois et non répétée — que Buffon tentera d'extrapoler ses résultats avec un peu moins de justesse toutefois, en proposant que « la grande capacité de la panse du bœuf [...] n'est pas dûe en entier à la nature ¹¹⁰ », mais aussi « de l'extension qu'occasionne le grand volume des aliments ¹¹¹ ». Si Buffon entrevoyait un des grands thèmes de la recherche en biologie au XIX^e siècle, à savoir l'adaptabilité des espèces qui allait conduire à la théorie de l'évolution, nous pouvons toutefois souligner qu'il pêche ici par une généralisation abusive, résultant d'une

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 442.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 442-443.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 443 [nous soulignons].

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 463-464.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 464.

seule observation, contrevenant à ses critères de la certitude (morale et, évidemment, physique) :

J'en ai été convaincu par une expérience qui me paroît décisive. J'ai fait nourrir deux agneaux du même âge & sevrés en même temps, l'un de pain, & l'autre d'herbe ; les ayant ouverts au bout d'un an, j'ai vû que la panse de l'agneau qui avoit vécu d'herbe, étoit devenue plus grande de beaucoup que la panse de celui qui avoit été nourri de pain ¹¹².

Dans la plupart des cas cependant, il faut rendre hommage à l'esprit d'ouverture du seigneur de Montbard qui a su allier de manière originale l'analogie et l'expérience, comme l'illustre l'extrait suivant dans lequel il fait le point sur une des tâches les plus ardues auxquelles l'*Histoire des quadrupèdes* le confronta : la mise en ordre du fouillis que constituait la taxinomie de ce que nous appelons aujourd'hui la famille des bovidés, notamment en ce qui a trait au partage des différentes espèces entre les sous-familles des Antilopinés (antilopes et gazelles) et des Caprinés (chèvres, moutons et mouflons). S'interrogeant alors sur les croisements potentiels entre le bouquetin et le chamois, Buffon affirme :

Quoiqu'il y ait apparence que les Grecs connoissoient le Bouquetin & le Chamois, ils ne les ont pas désignés par des dénominations particulières, ni même par des caractères assez précis, pour qu'on puisse les reconnoître ; [...] au contraire nos Naturalistes modernes ont tous regardé le bouquetin & le chamois, comme deux espèces réellement distinctes, & toutes deux différentes de celle de nos chèvres. Il y a des *faits* & des raisons pour & contre ces deux opinions, & nous allons les exposer *en attendant que l'expérience nous apprenne* si ces animaux peuvent se mêler & produire ensemble des individus féconds, & qui remontent à l'espèce originaire, ce qui seul peut décider la question ¹¹³.

Même si le naturaliste penche pour la thèse voulant que le bouquetin et le chamois ne soient pas « d'une espèce réellement différente, mais [...] des variétés constantes d'une seule & même espèce ¹¹⁴ », conjecturant que ces animaux « vraisemblablement s'accouplent et produisent ensemble ¹¹⁵ », il fait montre d'une prudence que l'on pourrait associer à sa discipline de l'imagination, véritable manifestation son génie scientifique en chef d'orchestre de l'*ars iudicandi* :

¹¹² *Id.*

¹¹³ Buffon, « Le Bouquetin, le Chamois et les autres Chèvres », *HN*, XII, 1764, p. 136-137 [nous soulignons].

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 139.

¹¹⁵ *Id.*

J'avoue cependant que ce *fait* le plus important de tous, & qui seul décideroit la question ne nous est pas connu ; nous n'avons pu savoir¹¹⁶ ni par nous, ni par les autres, si les bouquetins & les chamois produisent avec nos chèvres : seulement *nous le soupçonnons* ; nous sommes à cet égard de l'avis des Anciens, & de plus, notre *présomption* nous paroît fondée sur des *analogies* que l'*expérience* a rarement démenties¹¹⁷.

Il convient maintenant d'examiner brièvement si l'admiration pour la philosophie générale et la méthode d'Aristote ne viendrait pas parfois « engourdir » le génie scientifique du seigneur de Montbard. Ce potentiel aveuglement apparaît d'autant plus clairement lorsqu'on tient compte de l'obstination avec laquelle Buffon défendit bec et ongles, à la suite d'Aristote, l'hypothèse des générations spontanées¹¹⁸. Comme le résume Jean Piveteau :

Il faut reconnaître que les vues de Buffon sur la génération sont bien en retard sur l'état de la science de son époque. L'esprit de système y prédomine sur l'esprit d'observation, la théorie sur l'expérience. [...] Tout en conservant les apparences d'une rigoureuse logique, il substitue les mots aux faits, l'idée préconçue à la réalité, et aboutit à la construction la plus arbitraire qui soit¹¹⁹.

On ne peut toutefois se baser sur ce seul exemple pour mettre en doute la sincérité intellectuelle de Buffon et ensuite minimiser la portée scientifique de ses hypothèses ultérieures. Malgré ses conclusions inexactes sur la génération, qui procédaient

¹¹⁶ « Dans la compilation que M.^{rs} Arnault de Nobleville & Salerne ont faite sur l'histoire des animaux, il est dit (tome IV, page 264), que les chamois sont en rut presque tout le mois de Septembre, que les femelles portent neuf mois ; & qu'elles mettent bas pour l'ordinaire en Juin ; *si ces faits étoient vrais*, ils indiqueroient très-clairement que le chamois n'est pas de la même espèce que la chèvre, qui ne porte qu'environ cinq mois ; *mais je les crois suspects, pour ne pas dire faux* ; les chasseurs, comme on le peut voir par les passages que je citerai, assurent au contraire que le chamois & le bouquetin ne sont en rut que dans le mois de Novembre, & que les femelles mettent bas au mois de Mai : ainsi le temps de la gestation au lieu de s'étendre à neuf mois, doit se réduire à peu près à cinq comme dans les chèvres domestiques. Au reste nous en appelons à l'*expérience*, & nous ne croyons pas qu'elle nous démente ». (*ibid.*, p. 140 [nous soulignons]). Buffon fait ici référence à l'ouvrage intitulé *Histoire Naturelle des animaux* (Paris, 1756) dont il avait déjà dit qu'il est « utile, & où les faits sont rassemblés avec autant de soin que de discernement » (« La Marmotte », *HN*, VIII, 1760, p. 226, note c).

¹¹⁷ Buffon, « Le Bouquetin, le Chamois et les autres Chèvres », *HN*, XII, 1764, p. 139-140 [nous soulignons]. Voir aussi nos commentaires, *supra*, p. 177.

¹¹⁸ À l'encontre des expérimentations rigoureuses des Redi, Swammerdam, Malpighi et Spallanzani — qui soutenaient tous la théorie dominante voulant que la génération procède de germes préexistants fabriqués par Dieu lors de la Création —, Buffon appuya l'hypothèse de son ami Needham avec qui il partagea, à la suite d'observations microscopiques, l'hypothèse des générations spontanées, qui sera ridiculisée entre autres par Lelarge de Lignac et Charles Bonnet. Pour un résumé de cet épisode, on pourra consulter avec profit : Jacques Roger, *Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIII^e siècle*, 1993, p. 542-558. Pour une présentation des conclusions toutefois fort différentes que Needham et Buffon tireront respectivement de la théorie des générations spontanées, voir plutôt : Shirley Roe, « Buffon and Needham : diverging views on life and matter », *Buffon* 88, 1992, p. 439-450.

¹¹⁹ Jean Piveteau, « Introduction », dans *Œuvres philosophiques de Buffon*, 1954, p. XXIII.

d'observations microscopiques erronées — peut-être amplifiées encore une fois par sa « vûe courte » ? —, Buffon restera toujours fermement convaincu de la justesse de sa théorie sur la génération ¹²⁰ présentée explicitement dès le début de l'*Histoire naturelle* :

mes expériences démontrent assez clairement qu'il n'y a point de germes préexistans, & en même temps elles prouvent que la génération des animaux & des végétaux n'est pas univoque ; il y a peut-être autant d'êtres, soit vivans, soit végétans, qui se produisent par l'assemblage fortuit des molécules organiques, qu'il y a d'animaux ou de végétaux qui peuvent se reproduire par une succession constante de génération ; c'est à la production de ces espèces d'êtres, qu'on doit appliquer l'axiome des Anciens : *Corruptio unius, generatio alterius* ¹²¹.

D'une part, sa conviction était d'autant plus inébranlable que l'essentiel de son argumentation concordait avec la théorie aristotélicienne de la génération spontanée ¹²² ; d'autre part, cette foi en Aristote conduira dans ce cas à un égarement persistant : quelque trente ans après avoir formulé sa théorie, en réponse à ses détracteurs qui lui suggéraient de refaire ses devoirs et de reprendre ses observations microscopiques, Buffon répliqua : « les découvertes qu'on peut faire au microscope se réduisent à bien peu de chose, car *on voit de l'œil de l'esprit & sans microscope*, l'existence de tous ces petits êtres dont il est inutile de s'occuper séparément ¹²³ ». Confiance *aveugle* dans son propre génie ou simple réitération d'un désintéret pour l'infiniment petit ? Ici, le génie scientifique semble s'être mis en veilleuse et ne pas être parvenu à suppléer à l'observation déficiente du naturaliste à la « vûe courte ». Si, dans ce cas, il y a eu faillite de l'*ars iudicandi*, il reste à voir si, dans les descriptions animalières, le génie scientifique saura généralement tempérer l'appel des sirènes de la préférence poétique.

¹²⁰ Henri Nadault de Buffon précise en note que Buffon était tellement persuadé de son hypothèse, qu'il prit soin de préparer un document sous scellé en date du 17 mai 1748, remis le même jour à M. de Fouchy, secrétaire de l'Académie des sciences, afin de « préserver la date de [s]es découvertes ». Or, comme ce fut souvent le cas, aveuglé par son désir de prouver les différents éléments de sa théorie, Buffon y fournit les arguments mêmes qui serviraient à la détruire. Voir : Buffon, « Pièce XXXII » [Paris, 17 mai 1748], *Correspondance générale*, 1971, t. I, p. 54-57.

¹²¹ Buffon, « Variétés dans la génération des animaux », *HN*, II, 1749, p. 320 [souligné dans le texte]. Dans une autre lettre, Buffon avait déjà annoncé : « Il a dû, en effet, vous paraître singulier [...] après tous les efforts des physiciens modernes pour rayer à jamais cet axiome de la philosophie : *Corruptio unius generatio alterius*, que j'aie entrepris de le rétablir. Cependant, ce n'est point un projet ; c'est chose faite et que je puis prouver, non seulement par les observations que j'ai déjà rapportées, mais encore par beaucoup d'autres que j'ai réservées pour l'histoire des animaux [...] » (« Lettre XXXVII au président de Ruffey » [Le 14 février 1750], *Correspondance générale*, *op. cit.*, t. I, p. 63 [souligné dans le texte]).

¹²² Pour un résumé de la théorie de la génération spontanée selon Aristote, on pourra consulter avec profit Roger French, *Ancient natural history*, *op. cit.*, p. 65-69.

¹²³ Buffon, « Addition à l'article des Variétés dans la génération », *SHN*, IV, 1777, p. 338.

II. De l'admiration générale à la critique particulière

Nous venons de voir que, la plupart du temps, Buffon se montre admiratif devant la philosophie d'Aristote, allant même parfois jusqu'à s'appuyer sur les observations du Stagirite pour étayer ses propres thèses générales. Par exemple, se référant en note, sans plus de précision qu'un vague renvoi au « *de generat. animal. lib. II* », Buffon mentionne qu'Aristote assure qu'il n'y avait pas d'ânes dans les pays « septentrionaux qui avoisinent la Scythie, ni même dans les Gaules, dont le climat [...] ne laisse pas d'être froid ¹²⁴». Buffon reprend ensuite les propos d'Aristote voulant que ce climat froid « empêche [les ânes] de produire, ou les fait dégénérer, & que c'est par cette dernière raison que dans l'Illyrie, la Thrace & l'Épire ils sont petits et foibles ¹²⁵». Cette caution aristotélicienne servira notamment à renforcer la théorie de la dégénération que Buffon développera dans son grand discours « De la dégénération des animaux ¹²⁶», dans l'avant-dernier tome de l'*Histoire des quadrupèdes*. Parallèlement, c'est à partir des commentaires tirés de cette même portion du deuxième livre *De la génération des animaux* que Buffon amorcera son profond questionnement sur la fécondité des hybrides, interrogation qui traverse toute l'*Histoire naturelle*, jusque dans certains volumes du *Supplément*. Mais, la plupart du temps, Buffon délaissera cette admiration générale pour construire une critique respectueuse de plusieurs observations de son prédécesseur grec. Dans la particularité des descriptions animalières, le seigneur de Montbard se montre généralement plus sévère et son génie scientifique semble plus prompt à se manifester en orientant le jugement qu'il réserve aux observations parfois douteuses exprimées par le naturaliste grec.

De l'imbécillité de la brebis

Un aperçu du « tableau d'histoire » de la brebis, livré dès le deuxième tome de l'*Histoire des quadrupèdes* en 1755, nous autorise de prime abord à suspecter Buffon de

¹²⁴ Buffon, « L'Asne », *HN*, IV, 1753, p. 397. En effet, Aristote avait écrit : « De plus, l'âne [...] ne peut [...] pas naître dans les contrées aux hivers rigoureux, parce que sa nature supporte mal le froid, par exemple la Scythie et la région voisine » (« Explication générale », *De la génération des animaux, op. cit.*, livre II, chapitre 8, p. 92).

¹²⁵ Buffon, « L'Asne », *HN*, IV, 1753, p. 397.

¹²⁶ *HN*, XIV, 1766, p. 311-374.

pécher par excès de référent à médiation culturelle. En effet, Aristote avait écrit, dans son *Histoire des animaux* : « Les caractères des animaux diffèrent, comme on l'a dit, selon la timidité, la douceur, le courage, la civilité, l'intelligence, l'absence d'intelligence. Le caractère des moutons, comme on l'a dit, est naïf et inintelligent, car c'est le pire de tous les animaux à quatre pieds¹²⁷ » ; pour Buffon, les moutons sont « de tous les animaux quadrupèdes les plus stupides¹²⁸ ». Plus loin, Aristote écrit : « [...] après un coup de tonnerre, une brebis [...] avorterait si elle se trouvait pleine¹²⁹ » ; pour Buffon, « un coup de tonnerre suffit pour les faire avorter¹³⁰ ». Ailleurs, Aristote écrit : « Les brebis qui boivent de l'eau salée s'accouplent en premier¹³¹ » ; pour Buffon : « La saison de la chaleur des brebis est depuis le commencement de novembre jusqu'à la fin d'avril ; cependant elles ne laissent pas de concevoir en tout temps, si on leur donne, aussi-bien qu'au bélier, des nourritures qui les échauffent, comme de l'eau salée¹³² ».

Il est difficile de faire la part de ce que Buffon reprend de la tradition livresque et de ce qu'il a réellement observé. Ce qui pose problème dans cet exemple précis, c'est que l'intertextualité aristotélicienne est ici implicite, sans être révélée par exemple en notes. Nous avons incidemment remarqué, d'une part, une propension de plus en plus marquée chez Buffon à indiquer ses sources précises en notes de bas de page au fur et à mesure de la réalisation de différents volumes de l'*Histoire des quadrupèdes* et, d'autre part, que ces références explicites étaient parallèlement convoquées le plus souvent pour mettre en doute, critiquer ou infirmer les données acquises par des observations plus récentes recensées dans les relations de voyage ou les correspondances. Notre hypothèse est qu'au sortir du « Premier discours », Buffon était peut-être encore trop sous l'impulsion des propos élogieux adressés à son prédécesseur grec pour s'étonner de ces observations contestables, d'autant plus que les premiers volumes étaient consacrés aux animaux domestiques, sinon les mieux connus, à tout le moins les plus facilement observables¹³³. Il semble que, dans ce

¹²⁷ Aristote, *Histoire des animaux*, 1994, livre IX, chapitre 3 [« Moutons et chèvres »], p. 481.

¹²⁸ Buffon, « La Brebis », *HN*, V, 1755, p. 5.

¹²⁹ Aristote, *Histoire des animaux*, 1994, livre IX, chapitre 3 [« Moutons et chèvres »], p. 482.

¹³⁰ Buffon, « La Brebis », *HN*, V, 1755, p. 11.

¹³¹ Aristote, *Histoire des animaux*, 1994, livre VI, chapitre 19 [« Les brebis et les chèvres »], p. 357.

¹³² Buffon, « La Brebis », *HN*, V, 1755, p. 11.

¹³³ Thierry Hoquet voit dans cet ordre de présentation des animaux quadrupèdes — des plus facilement observables aux moins connus — une manifestation de l'influence de la méthode aristotélicienne de

cas du moins, les « yeux de l'esprit » n'ont pas pris la peine de se faire confirmer par ce que les yeux du corps auraient pu corriger, et que, malgré une finale à tonalité humoristique, les mises en garde qu'auraient dû suggérer la discipline de l'imagination sont demeurées bien timides, laissant se déployer une certaine séduction poétique, au détriment de toute certitude (morale ou physique), comme si le génie artistique occupait momentanément le champ du génie scientifique :

L'on dit aussi que les moutons sont sensibles aux douceurs du chant, qu'ils paissent avec plus d'assiduité, qu'ils se portent mieux, qu'ils engraisserent au son du chalumeau, que la musique a pour eux des attraits ; mais l'on dit encore plus souvent, & avec plus de fondement, qu'elle sert au moins à charmer l'ennui du berger ¹³⁴.

Malgré ce dernier effort de redressement où l'on sent poindre le doute, nous sommes en droit de ressentir un certain malaise et de proposer que le génie scientifique a momentanément été mis en veilleuse ; l'on en vient à penser que le Buffon à la « vûe courte » a été propulsé, peut-être par paresse, peut-être à cause de son handicap visuel, peut-être par subjectivité, comme son illustre prédécesseur, hors de la voie de la comparaison et de l'analogie, sur un chemin de traverse qui dévie de celui où devrait progresser compilateur génial ¹³⁵.

Entre chien et loup

Il serait malhonnête toutefois de s'en tenir à ce seul exemple car, la plupart du temps, Buffon se montre critique et n'hésite jamais à relever les observations douteuses émises par le philosophe grec. Lorsqu'il entame sa longue réflexion sur le croisement des

l'induction : « L'ordre qui commence par l'animal *le plus prochain* est d'abord un ordre fondé sur la théorie de la généralisation progressive des connaissances [...]. Il se double de considérations pédagogiques : il faut enseigner l'histoire naturelle de la même manière qu'on acquiert les idées » (*Buffon : histoire naturelle et philosophie, op. cit.*, p. 254 [souligné dans le texte]).

¹³⁴ Buffon, « La Brebis », *HN*, V, 1755, p. 7.

¹³⁵ Nous avons proposé ailleurs que l'imbécillité de la brebis ne repose pas uniquement sur la tradition antique, mais aussi sur la physiognomonie zoologique, discipline à la marge de la science à la fin du XVIII^e siècle. Voir à ce sujet notre article : « S'il vous plaît, M. de Buffon... portraiturez-nous un mouton ! », dans Isabelle Billaud et Marie-Catherine Laperrière (dirs.), *Représentations du corps sous l'Ancien Régime*, 2007, p. 45-63. Il est bien connu par ailleurs que Buffon laissait parler sa subjectivité dans ses « tableaux d'histoire » : les animaux qu'il avait en haute estime (cheval, chien, éléphant) ont droit au dithyrambe et à un nombre considérable de pages, alors que les animaux qu'il abhorre (la brebis, le chat) souffrent davantage en peu de mots...

différentes races de chien, Buffon se questionne sur l'existence de « chiens indiens »¹³⁶ qui, selon Aristote — dont la référence est donnée en note, mais sans extrait toutefois¹³⁷ —, proviendraient « du tigre & d'un chien¹³⁸ ». Non seulement cela paraît à Buffon bien « difficile à croire, parce que le tigre est d'une nature et d'une forme [...] différentes de celle du chien¹³⁹ », mais il note au passage les errances du Stagirite :

Il faut convenir qu'Aristote semble lui-même infirmer son témoignage à cet égard ; car après avoir dit que les chiens indiens viennent d'une bête sauvage semblable au loup ou au renard, il dit ailleurs qu'ils viennent du tigre, & sans énoncer si c'est du tigre & de la chienne, ou du chien & de la tigresse, il ajoute seulement que la chose ne réussit pas d'abord, mais seulement à la troisième portée ; que de la première fois il ne résulte encore que des tigres ; qu'on attache les chiens dans les déserts, & qu'à moins que le tigre ne soit en chaleur, ils sont souvent dévorés ; que ce qui fait que l'Afrique produit souvent des prodiges & des monstres, c'est que l'eau y étant très-rare, & la chaleur fort grande, les animaux de différentes espèces se rencontrent assemblés en grand nombre dans le même lieu pour boire ; que c'est-là qu'ils se familiarisent, s'accouplent et produisent. *Tout cela me paroît conjectural, incertain, & même assez suspect pour n'y pas ajouter foi*¹⁴⁰.

Cette critique d'Aristote illustre la manière dont Buffon exercera la plupart du temps sa discipline de l'imagination, l'art du jugement du savant se superposant à l'*ars inveniendi* de ses plus illustres prédécesseurs. Le seigneur de Montbard ne croit pas être en mesure de cautionner les observations d'Aristote, faute de pouvoir prétendre ne serait-ce qu'à la certitude morale.

Dans ce même article sur le chien, Buffon exerce également une critique pointilleuse des observations anatomiques erronées d'Aristote. Si les chiens « paroissent souffrir toutes les fois qu'ils rendent leurs excréments : ce n'est pas, comme le dit Aristote¹⁴¹, parce que les intestins deviennent plus étroits en approchant de l'anus ; il est

¹³⁶ Buffon, « Le Chien », *HN*, V, 1755, p. 215.

¹³⁷ Buffon ne fait qu'indiquer le renvoi à l'*Historia animalium* (livre VIII, chapitre 28). Dans ce passage, Aristote écrit : « On dit que les chiens indiens naissent du tigre et du chien, non pas directement, mais au troisième mélange ; car — dit-on le premier rejeton est bestial. On conduit les chiennes dans un lieu solitaire et on les attache et beaucoup se font dévorer à moins que la bête ne se trouve désirer l'accouplement » (*Histoire des animaux*, 1994, livre VIII, chapitre 28 [« Influence des lieux sur les animaux »], p. 466).

¹³⁸ Buffon, « Le Chien », *HN*, V, 1755, p. 215.

¹³⁹ *Id.*

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 215-216 [nous soulignons].

¹⁴¹ Buffon renvoie en note au dernier chapitre du *De partibus animalium*, sans citer d'extrait, mais en invitant le lecteur à plutôt aller consulter la description anatomique de Daubenton qui suit le « tableau d'histoire » canin (« Le Chien », *HN*, V, 1755, p. 224). Voir la planche XLVI que nous présentons à la figure 3 (*infra*, p. 340) : le rectum (extrémité distale de la section B) est effectivement plus large que le colon (portion proximale de cette même section B).

certain, au contraire, que dans le chien, comme dans les autres animaux, les gros boyaux s'élargissent toujours de plus en plus, & que le rectum est plus large que le colon ¹⁴²». Cet exemple est intéressant dans la mesure où il illustre, d'une part, l'effet du jugement lié au génie scientifique du naturaliste qui s'appuie sur les données anatomiques contemporaines pour corriger Aristote ; d'autre part, nous avons mentionné dans la première partie que le seul jugement, quelque puissant et précis qu'il soit, était insuffisant pour témoigner de la pleine manifestation du génie scientifique dont la principale caractéristique était de provenir de l'imagination. L'invention que propose alors Buffon, l'hypothèse qui est générée consécutivement à sa critique nous fera peut-être sourire aujourd'hui — l'induction qu'il en tire est en effet étonnante : « la sécheresse du tempérament de cet animal [le chien] suffit pour produire cet effet ¹⁴³» —, il reste qu'elle témoigne, malgré son inexactitude, de la vitalité de son génie scientifique qui s'exprime par son *ars inveniendi* encadré par les limites de son épistémologie.

Buffon demeure constamment attentif aux écarts des Anciens dont les observations particulières douteuses sont systématiquement comparées à celles plus récentes des naturalistes et voyageurs contemporains. Il prendra soin de relever les moindres erreurs anatomiques du Stagirite, comme en fait foi cette remarque en note où il conteste les raisons évoquées par son prédécesseur pour expliquer que le loup a le corps « bien moins souple ¹⁴⁴ » que le chien :

Aristote a dit mal à propos que le loup avoit dans le col un seul os continu ; le loup a, comme le chien & comme les autres animaux quadrupèdes, plusieurs vertèbres dans le col, & il peut le fléchir et le plier de la même façon : on trouve seulement quelquefois une des vertèbres lombaires adhérente à la vertèbre voisine. *Voyez ci-après la description du squelette du loup* ¹⁴⁵.

Ce passage illustre encore une fois la façon dont Buffon, à la faveur d'observations récentes, corrige celles, erronées, de son prédécesseur. Or, nous y voyons aussi comment il imagine pour une des premières fois la description d'une condition médicale — la

¹⁴² Buffon, « Le Chien », *HN*, V, 1755, p. 224.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 225.

¹⁴⁴ Buffon, « Le Loup », *HN*, VII, 1758, p. 44.

¹⁴⁵ *Id.* [souligné dans le texte] Voir la figure 4, *infra*, p. 341.

spondylose ankylosante — des plus communes chez les quadrupèdes vieillissants. On peut voir en cette découverte un exemple du résultat de son « art » de l'invention.

De la même manière, Buffon écrira une de ses plus virulentes critiques¹⁴⁶ à l'endroit des « petites erreurs d'Aristote » : après avoir mis en doute certains faits rapportés dans le *De generatione animalibus* (livre III, chapitres II et X) — notamment cette assertion stipulant que la lionne deviendrait stérile après sa cinquième portée¹⁴⁷ —, le naturaliste bourguignon ajoute :

Ce Philosophe [Aristote] s'est encore trompé, & tous les Naturalistes tant anciens que modernes se sont trompés d'après lui, lorsqu'ils ont dit que la lionne n'avoit que deux mamelles ; il est très-sûr qu'elle en a quatre, & il est aisé de s'en assurer par la seule inspection : il dit aussi que les lions, les ours, les renards, naissent informes, presque inarticulés, & l'on sait, à n'en pas douter, qu'à leur naissance tous ces animaux sont aussi formés que les autres, & que tous leurs membres sont distincts et développés ; enfin il assure que les lions s'accouplent à rebours, tandis qu'il est de même démontré par la seule inspection des parties du mâle & de leur direction, lorsqu'elles sont dans l'état propre à l'accouplement, qu'il se fait à la manière ordinaire des autres quadrupèdes. J'ai cru devoir faire mention en détail de *ces petites erreurs d'Aristote*, parce que l'autorité de ce grand homme a entraîné presque tous ceux qui ont écrit après lui sur l'histoire naturelle des animaux. Ce qu'il dit encore au sujet du col du lion, qu'il prétend ne contenir qu'un seul os, rigide, inflexible et sans division de vertèbres, a été *démenti par l'expérience*, qui même nous a donné sur cela *un fait très-général*, c'est que dans tous les quadrupèdes, sans en excepter aucun, & même dans l'homme, le col est composé de sept vertèbres, ni plus, ni

¹⁴⁶ Nous n'avons noté qu'un seul autre endroit dans l'*Histoire des quadrupèdes* où Buffon semble perdre patience à l'endroit d'Aristote. Dans une tonalité qui laisse percevoir son exaspération, Buffon écrit : « La vérité est ici enveloppée de tant de nuages, environnée de tant d'erreurs qu'on me saura peut-être quelque gré d'avoir entrepris d'éclaircir cette partie de l'Histoire Naturelle, que la contrariété des témoignages, la variété des descriptions, la multiplicité des noms, la diversité des lieux, la différence des langues & l'obscurité des temps sembloient avoir condamnée à des ténèbres éternelles » (« Le Buffle, le Bonasus, l'Aurochs, le Bison et le Zébu », *HN*, XI, 1764, p. 288). Il faut dire que le seigneur de Montbard est alors au cœur d'une réflexion fleuve de près de trente pages où il tente de démêler les différentes espèces de bovidés décrites des plus approximativement depuis deux millénaires. Il reproche spécifiquement « aux notices qu'Aristote donne du bonasus [...] ce qu'elles ont d'obscur, d'opposé & même de fabuleux » (*ibid.*, p. 304). La longue litanie de preuves amenées par Buffon servira à préciser, pour la première fois, que le bubalus confusément décrit par Aristote était de fait le même animal que le bison. Voir notre développement sur ce fouillis taxinomique dans la section « La nomenclature mal imaginée de quelques Bovinés », *infra*, chapitre 7, p. 479 *sq.*

¹⁴⁷ Buffon commet tout d'abord une erreur en renvoyant, sans donner la citation, au chapitre II ; il s'agit plutôt du chapitre I : « Car la lionne, au début, met bas cinq ou six petits ; l'année suivante elle en a quatre, puis trois, et ainsi de suite jusqu'à un : puis elle n'en a plus du tout [...] » (« Fécondité de certains oiseaux », *De la génération des animaux*, *op. cit.*, livre III, chapitre I, p. 98). Le renvoi au chapitre X concerne le court extrait suivant : « Ceux-ci [les lions] ont d'abord cinq petits, ensuite moins, enfin un seul, puis plus du tout » (« Sagesse de la nature », *ibid.*, livre III, chapitre X, p. 127). Buffon ne mentionne toutefois pas qu'Aristote avait déjà rapporté ce fait dans l'*Histoire des animaux* : « Les lions de Syrie donnent naissance cinq fois, la première a cinq petits, ensuite, toujours à un de moins ; après cela, ils ne donnent plus naissance à rien et sont devenus stériles » (*Histoire des animaux*, 1994, livre VI, chapitre 32 [« Le lion »], p. 374).

moins, & ces mêmes sept vertèbres se trouvent dans le col du lion, comme dans celui de tous les autres animaux quadrupèdes ¹⁴⁸.

Il s'agit encore une fois d'un exemple où, à partir de faits particuliers contestés depuis les écrits d'Aristote — les lions, tout comme les loups et les autres quadrupèdes ¹⁴⁹, n'ont pas qu'une seule vertèbre cervicale, mais bien sept —, Buffon généralise constamment les observations anatomiques de ses contemporains pour actualiser la connaissance en histoire naturelle.

¹⁴⁸ Buffon, « Le Lion », *HN*, IX, 1760, p. 18-19 [nous soulignons]. Buffon renvoie à deux reprises, en note, à la « Description du Lion », écrite par Daubenton, qui suit immédiatement le « tableau d'histoire ». L'anatomiste précise en effet : « Il y avoit quatre mamelons sur le ventre, deux de chaque côté ; l'antérieur se trouvoit placé presque au milieu de la longueur de l'abdomen : j'ai vérifié cette observation sur une lionne, & je n'y ai trouvé que quatre mamelles » (*ibid.*, p. 36). De plus, voir ces autres commentaires accompagnant la planche que nous avons reproduite à la figure 5, *infra*, p. 342.

¹⁴⁹ Les seules espèces à ne pas partager cette caractéristique avec les autres mammifères se retrouvent dans l'ordre des Xénarthres — *Choloepus hoffmanni* ou unau, paresseux didactyle (6), *Bradypus* ou aï, paresseux tridactyle (9), *Tamandua* ou fourmilier (8) — et dans celui des Siréniens — *Trichechus manatus* ou lamantin (6). Les chiffres entre parenthèses indiquent le nombre de vertèbres cervicales que l'on retrouve chez chacune des ces espèces.

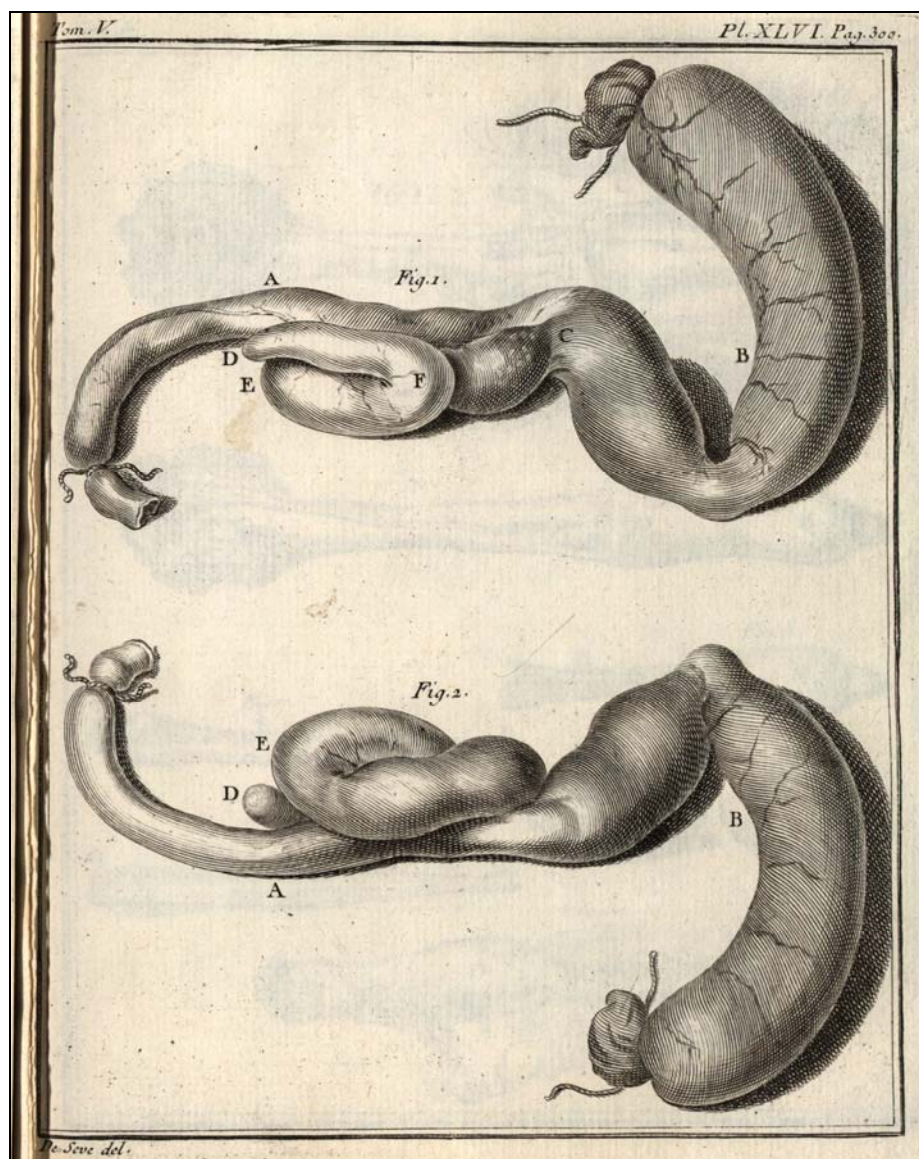


Figure 3 : [Système digestif du chien (dissection)] ¹⁵⁰

¹⁵⁰ Dessin de Jacques de Sève, [graveur non identifié], *HN*, V, 1755, planche XLVI, p. 300. Daubenton écrit : « comme on peut le voir *pl. XLVI, fig. 1 & 2*. *A* une portion de l'ileum, *B* une portion du colon, *C, fig. 1*, l'origine du cœcum, *D, fig. 1 & 2*, l'extrémité de cet intestin, *E* le premier pli qu'il forme, *F, fig. 1*, le second pli. [...] Le colon avoit trois pouces de circonférence auprès du cœcum, plus loin elle s'étendoit jusqu'à quatre à cinq pouces, mais il y avoit des étranglemens où la circonférence n'étoit que d'environ deux pouces : celle du rectum alloit jusqu'à un demi-pied » (« Description du Chien et de ses variétés », *HN*, V, 1755, p. 265).

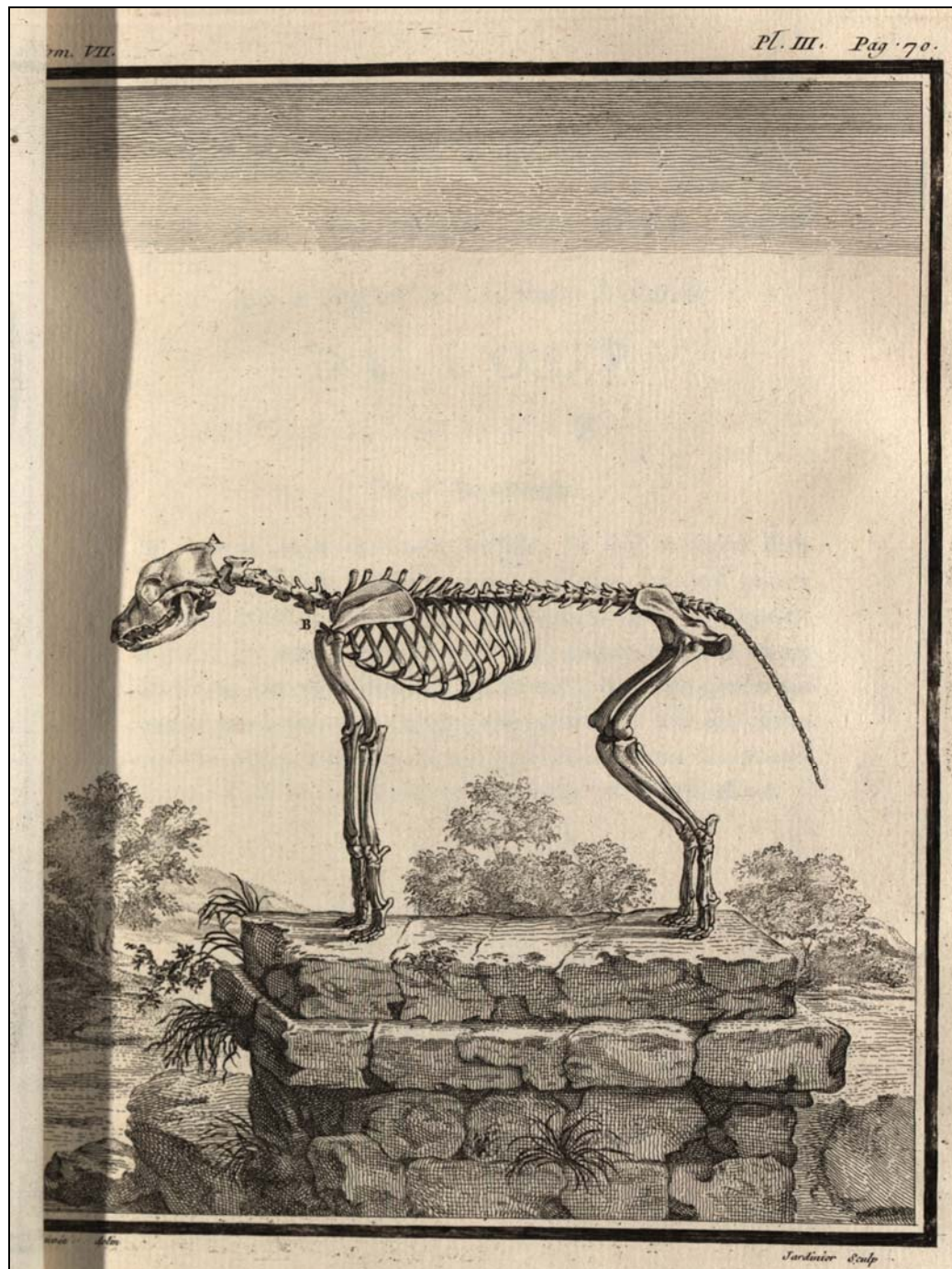


Figure 4 : [Squelette du loup] ¹⁵¹

¹⁵¹ Dessin de Buvée l'Américain, gravure de Claude Donat Jardinier, *HN*, VII, 1758, planche III, p. 70.



Figure 5 : [Système reproducteur du lion (dissection)] ¹⁵²

¹⁵² Dessin de Buvée l'Amériquain, gravure de Louis Simon Lempereur, *HN*, IX, 1760, planche VII, p. 48. « La verge (A, fig. 2, pl. V) du lion étoit recourbée en arrière [...] ; par conséquent l'extrémité (B) du canal de l'urètre étoit dirigée aussi en arrière ; le jet d'urine qui en sort doit donc avoir la même direction : mais la verge n'a plus de courbure durant l'érection, elle se dirige en avant, & l'accouplement du lion & de la lionne se fait à la manière des autres quadrupèdes » (Daubenton, « Description du Lion », *HN*, IX, 1760, p. 37).

Dormir comme un loir ou hiberner comme un ours mal léché

Renvoyant en note à l'*Historia animalium* (livre VIII, chapitre 17), que toutefois il ne cite pas, Buffon saura exercer son génie scientifique pour repérer et corriger d'autres « erreurs » aristotéliennes :

Aristote a dit, & tous les Naturalistes ont dit après Aristote, que les loirs passent tout l'hiver sans manger, & que dans ce temps même de diète ils deviennent extrêmement gras, que le sommeil seul les nourrit plus que les aliments ne nourrissent les autres animaux. *Le fait non-seulement n'est pas vrai, mais la supposition même du fait n'est pas possible.* Le loir engourdi pendant quatre ou cinq mois ne pourroit s'engraisser que de l'air qu'il respire : accordons si l'on veut (& c'est beaucoup trop accorder) qu'une partie de cet air se tourne en nourriture, en résultera-t-il une augmentation si considérable ? cette nourriture si légère pourra-t-elle même suffire à la déperdition continuelle qui se fait par la transpiration ? *Ce qui a pû faire tomber Aristote dans cette erreur, c'est qu'en Grèce, où les hivers sont tempérés, les loirs ne dorment pas continuellement, & que prenant de la nourriture, peut-être abondamment, toutes les fois que la chaleur les ranime, il les aura trouvés très-gras, quoiqu'engourdis. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'ils sont gras en tout temps, & plus gras en automne qu'en été*¹⁵³.

Encore une fois, le génie scientifique de Buffon ne lui permet pas uniquement d'exercer son jugement pour identifier une erreur de son prédécesseur ; il se manifeste aussi dans l'élaboration d'une *autre* hypothèse explicative. En effet, en posant les bases qui permettent encore aujourd'hui de distinguer l'hibernation de la somnolence hivernale, le naturaliste génial anticipe les différentes catégories d'hibernants (obligatoires, saisonniers ou facultatifs)¹⁵⁴. Il peut sembler étonnant que Buffon démontre autant d'assurance à rectifier

¹⁵³ Buffon, « Le Loir », *HN*, VIII, 1760, p. 162-163 [nous soulignons]. Le renvoi à Aristote est tout de même surprenant car ce que le Stagirite avait écrit à propos de l'hibernation du loir se limite à ceci : « Le loir se retire dans l'intérieur des arbres et devient très épais » (*Histoire des animaux*, 1994, livre VIII, chapitre 17 [« L'hibernation des quadrupèdes »], p. 448). Il semble que Buffon ait ici passablement interprété au-delà de ce qui est écrit ; ou encore a-t-il en tête d'autres passages qu'il ne mentionne pas et que nous n'avons pu retracer.

¹⁵⁴ La *somnolence hivernale* des carnivores (comme l'ours et le blaireau), entrecoupée de nombreux réveils, est accompagnée d'une hypothermie modérée, et n'entraîne pas l'interruption de toutes les activités physiologiques : ainsi l'ourse donne naissance aux petits pendant l'hiver ; les organes vitaux restent à une température normale pour réagir en cas de danger. L'hibernation est une véritable léthargie qui s'accompagne d'une diminution profonde de la température de l'animal ; cette température est toujours positive mais elle peut approcher 0 °C. Les *hibernants obligatoires*, comme le léro, hibernent n'importe quand, dès que la température ambiante est inférieure à 6 °C pendant 48 heures. Les *hibernants saisonniers*, comme l'écureuil américain, ne sont capables d'hiberner qu'entre la mi-novembre et mi-février ; en dehors de ces dates, même si les conditions sont défavorables, l'animal n'hiberne pas. Les *hibernants facultatifs* comme le hamster doré, ont leur capacité à hiberner conditionnée par différents facteurs : température, réserves en nutriments, photopériode, etc. Dans le cas du loir, Buffon est, à notre connaissance, le premier à intégrer certaines données qui expliquent l'erreur d'Aristote : en effet, la période d'hibernation du léro s'étend d'octobre à avril, dès que la température avoisine les 14 °C ; il tombe dans une totale léthargie, la graisse accumulée et

Aristote sur ce point. Or, il faut savoir que cette certitude (que l'on peut ici estimer à tout le moins « morale ») provient d'expériences qu'il avait maintes fois réitérées, et dont il avait rendu brièvement compte quelques pages auparavant, non sans insister dans la finale sur l'originalité de sa découverte :

C'est improprement que l'on dit que ces animaux [les loirs, les lérots & les muscardins] dorment pendant l'hiver ; leur état n'est point celui d'un sommeil naturel, c'est une torpeur, un engourdissement des membres & des sens, & cet engourdissement est produit par le refroidissement du sang. Ces animaux ont si peu de chaleur intérieure, qu'elle n'excède guère celle de la température de l'air. Lorsque la chaleur de l'air est au thermomètre de dix degrés au dessus de la congélation, celle de ces animaux n'est aussi que de dix degrés. *Nous avons plongé* la boule d'un petit thermomètre dans le corps de plusieurs lérots vivans ; la chaleur de l'intérieur de leur corps étoit à peu près égale à la température de l'air ; quelquefois même le thermomètre plongé, & pour ainsi dire, appliqué sur le cœur, a baissé d'un demi-degré ou d'un degré, la température de l'air étant à onze. [...] C'est-là la vraie cause de l'engourdissement de ces animaux ; *cause que l'on ignore*, & qui cependant s'étend généralement sur tous les animaux qui dorment pendant l'hiver ; car *nous l'avons reconnue* dans les loirs, dans les hérissons, dans les chauve-souris ; & quoique nous n'ayons pas eu occasion de l'éprouver sur la marmotte, je suis persuadé qu'elle a le sang froid, comme les autres, puisqu'elle est comme eux sujette à l'engourdissement pendant l'hiver ¹⁵⁵.

Ainsi, c'est sur la base de sa propre expérience que Buffon vient ici corriger les inductions erronées d'Aristote, non sans laisser sa propre imagination spéculer, à l'intérieur du cadre délimité par l'*ars iudicandi*, sur un éventuel état d'hibernation chez la marmotte qui, est-il besoin de le préciser, s'avérera exact. Ces corrections de données provenant du corpus biologique d'Aristote se prêtent particulièrement bien à illustrer l'importance de la discipline de l'imagination dans la méthode buffonienne. Par exemple, après avoir toisé les Anciens pour avoir écrit que les petits de l'ourse étaient « informes en naissant ¹⁵⁶ », Buffon affirme qu'ils sont plutôt « parfaitement formés dans le sein de leur mère ¹⁵⁷ », mettant ainsi en pièces l'adage populaire voulant que ce soit la mère qui donne la forme au nouveau-né

son rythme biologique très ralenti lui permettant de survivre durant les sept ou huit mois que peut durer son sommeil. Le gain de poids précède donc la véritable hibernation, comme l'écrit en d'autres termes Buffon.

¹⁵⁵ Buffon, « Le Loir », *HN*, VIII, 1760, p. 159.

¹⁵⁶ Buffon, « L'Ours », *HN*, VIII, 1760, p. 255. Ici, Buffon ne nomme explicitement Aristote qu'à la page suivante en donnant simplement en note le renvoi à l'*Historia animalium* (livre VI, chapitre 30). Dans ce passage, Aristote écrit notamment que l'ourse « donne naissance à un embryon très petit comparé à la taille de son propre corps, car ce à quoi elle donne naissance est plus petit qu'une belette, plus grand qu'une souris, nu, aveugle, pratiquement inarticulé, pour ce qui est des membres et de la plupart des autres parties » (*Histoire des animaux*, 1994, livre VI, chapitre 30 [« L'ours »], p. 372-373).

¹⁵⁷ Buffon, « L'Ours », *HN*, VIII, 1760, p. 256.

par ses coups de langue ¹⁵⁸ — d'où dérivera l'expression « ours mal léché » servant à identifier par extension une personne grossière et mal élevée —, il ajoute que si « les jeunes oursons ont paru informes au premier coup d'œil, c'est que l'ours adulte l'est lui-même par la masse, la grosseur et la disproportion du corps et des membres ¹⁵⁹ ».

Poursuivant sa réticence à adhérer à plusieurs « faits » relatés par les Anciens, Buffon en vient à cibler précisément Aristote pour avoir affirmé que la période de gestation de l'ourse n'était que de trente jours : « comme personne n'a contredit ce fait, & que nous n'avons pû le vérifier, nous ne pouvons aussi le nier, ni l'assurer, nous remarquerons seulement qu'il nous paroît douteux ¹⁶⁰ ». D'une part, nous voudrions faire remarquer comment, quelques lignes auparavant, Buffon avait déjà témoigné de sa rigueur scientifique : « J'ai peine à croire [...], il n'est pas naturel d'imaginer [...] ; à moins que l'on ne veuille supposer [...], ce qui ne me paroît pas vrai-semblable ¹⁶¹ » ; et comment, d'autre part, il laisse libre cours à son génie scientifique pour mieux imaginer le temps de gestation réel de l'ourse, grâce à l'analogie et à la logique de la comparaison. Buffon résume tout d'abord les éléments qui motivent son doute :

1.° parce que l'ours est un gros animal, & que plus les animaux sont gros, plus il faut de temps pour les former dans le sein de la mère : 2.° parce que les jeunes ours croissent assez lentement ; ils suivent leur mère, & ont besoin de ses secours pendant un an ou deux : 3.° parce que l'ours ne produit qu'en petit nombre, un, deux, trois, quatre, & jamais plus de cinq ; propriété commune avec tous les gros animaux, qui ne produisent pas beaucoup de petits, & qui les portent long-temps : 4.° parce que l'ours vit vingt ou vingt-cinq ans, & que le temps de la gestation & celui de l'accroissement sont ordinairement proportionnés à la durée de la vie ¹⁶².

¹⁵⁸ C'est toutefois Pline l'Ancien plutôt qu'Aristote qui diffusera ce conte populaire que l'on retrouve aussi dans les *Métamorphoses* d'Ovide, 1992, livre XV, § 379, p. 492-493 : « Le petit que l'ourse a récemment mis bas n'est encore qu'une chair à peine vivante : à force de le lécher, sa mère le façonne de manière à faire apparaître ses membres et elle lui donne une forme semblable à celle dont elle est elle-même susceptible ». Pline avait écrit par ailleurs que les petits oursons « sont des masses de chair blanches et informes » et qu'en léchant ces masses, les mères leur « donnent forme peu à peu » (Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, 1952, livre VIII, § 126, p. 67).

¹⁵⁹ Buffon, « L'Ours », *HN*, VIII, 1760, p. 256.

¹⁶⁰ *Id.* C'est à cet endroit que la référence à l'*Historia animalium* susmentionnée s'inscrit. Buffon renvoie alors au passage où Aristote écrit explicitement : « L'ourse est en état de gestation trente jours » (*Histoire des animaux, op. cit.*, livre VI, chapitre 30 [« L'ours »], p. 372). Buffon ne mentionne toutefois pas que cette erreur sera reprise par Pline qui n'hésite pas à affirmer que l'ourse « met bas au bout de trente jours » (Pline l'Ancien, *Histoire naturelle, op. cit.*, livre VIII, § 126, p. 67).

¹⁶¹ Buffon, « L'Ours », *HN*, VIII, 1760, p. 255.

¹⁶² *Ibid.*, p. 256-257.

S'appuyant sur ces quatre « faits » dont on ne peut douter, Buffon sera en mesure d'exprimer son génie scientifique, par-delà la discipline qu'il impose à son imagination, pour parvenir à une induction qui lui apparaît vraisemblable — qui prétend donc à tout le moins à la certitude morale : « A ne raisonner que sur ces *analogies*, qui me paroissent assez fondées, je croirois donc que le temps de la gestation dans l'ours est au moins de quelques mois ¹⁶³ ».

Comme nous l'avons déjà brièvement énoncé, il est important de signaler que, au fur et à mesure que sont publiés les volumes de l'*Histoire des quadrupèdes*, les références explicites à Aristote semblent plutôt convoquées pour être l'objet de critiques, voire pour être contredites par des observations plus récentes ou encore par les inductions géniales du naturaliste montbardois. Si bien que, dans certains cas, c'est par un renversement des plus inattendus que la méthode inductive aristotélécienne est utilisée par Buffon *contre* le Stagirite, dans une véritable croisade contre « les fables de la crédule antiquité ¹⁶⁴ ». En fait, même si Buffon s'engage contre des observations du corpus biologique aristotélécien qu'il croit non fondées, il rend, croyons-nous, un ultime hommage au philosophe grec qui n'avait eu cesse lui-même de corriger les « propos aussi stupides et dénués de tout fondement ¹⁶⁵ » qu'il avait relevés dans les écrits des Anaxagore, Démocrite ou Empédocle par exemple. Une analyse plus détaillée nous servira à illustrer comment cet esprit critique du scientifique entraînera paradoxalement Buffon à proposer une hypothèse qui s'avérera, à moyen terme, erronée, ce dont il n'hésitera pas à rendre compte avec humilité dans le *Supplément*. Du même coup, nous aurons un aperçu de la manière dont le naturaliste montbardois récupère un segment de la méthode biologique aristotélécienne, formulée en

¹⁶³ *Ibid.*, p. 257 [nous soulignons]. Le temps se chargera de prouver que l'hypothèse de Buffon était juste et qu'il avait eu raison de remettre en question l'autorité d'Aristote : le temps de gestation de l'ourse varie effectivement entre 200 et 250 jours.

¹⁶⁴ Buffon, « L'Éléphant », *HN*, XI, 1764, p. 10. L'expression revient à nouveau dans le volume suivant publié la même année : « Les dents incisives de l'hippopotame, & sur-tout les deux canines dans la mâchoire inférieure sont très-longues, très-fortes & d'une substance si dure qu'elle fait feu contre le fer ; c'est vraisemblablement ce qui a donné lieu à la *fable des Anciens*, qui ont débité que l'hippopotame vomissoit le feu par la gueule (Buffon, « L'Hippopotame », *HN*, XII, 1764, p. 36-37 [nous soulignons]).

¹⁶⁵ Aristote, *De la génération des animaux*, *op. cit.*, livre III, chapitre 6 [« Autres erreurs du même genre »], p. 116. Le philosophe grec s'insurge dans ce passage contre les « observateurs superficiels » qui ont prétendu que le blaireau ou la hyène possédaient les deux sexes, et que chaque individu pouvait alternativement féconder ou être fécondé, voire s'auto-accoupler. Voir sur ce dernier exemple notre section du prochain chapitre intitulée « Le rire de la hyène hermaphrodite », *infra*, p. 409 *sq.*

s’inspirant de celui qui invite à chercher « dans les parties des animaux les éléments fonctionnels simples » à partir desquels on pourra « décrire la diversité du vivant ¹⁶⁶».

Un éléphant qui trompe énormément

Dans sa célèbre description de l’éléphant, publiée à la tête du XI^e tome de l’*Histoire naturelle* en 1764, Buffon, paraphrasant Aristote dont le texte latin est noté en bas de page, mentionne d’emblée que l’éléphant « approche de l’homme, par l’intelligence, autant au moins que la matière peut approcher de l’esprit ¹⁶⁷». Venant d’un des plus farouches partisans du fossé infranchissable existant entre les natures humaine et animale, ce rapprochement est à la fois surprenant et révélateur de l’enthousiasme — élément essentiel du génie artistique, mais qui doit être discipliné quand le génie scientifique prévaut — qui transpire du « tableau d’histoire » éléphantin. Être sensualiste par excellence grâce à sa trompe — « cette espèce de main ¹⁶⁸» comme l’avait suggéré Aristote ¹⁶⁹ —, l’éléphant s’élève ainsi au-dessus de tous les animaux car — Buffon ne manque pas de le rappeler — le toucher est « de tous les sens celui qui est le plus relatif à la connoissance ¹⁷⁰», ce qui

¹⁶⁶ Thomas Bénatouïl, « L’usage des analogies dans le *De motu animalium* », *art. cit.*, p. 109.

¹⁶⁷ Buffon, « L’Éléphant », *HN*, XI, 1764, p. 2. Buffon renvoie ici à l’*Historia animalium* (livre IX, chapitre 46) : « *Valet sensu & reliquâ sagacitate ingenii excellit elephas* ». Janine Bertier traduit ainsi ce passage : « Sa sensibilité est vive et son intelligence est en général éminente » (Aristote, *Histoire des animaux*, 1994, livre IX, chapitre 46 [« L’éléphant »], p. 546).

¹⁶⁸ Buffon, « L’Éléphant », *HN*, XI, 1764, p. 52.

¹⁶⁹ Aristote est cité doublement, en note ; tout d’abord est convoqué le *De partibus animalium* (livre II, chapitre XVI) : « *Promuscis elephanti naris est quâ cibum, tam siccum quàm humidum, ille capiat, orique perinde ac manu admoveat. Arbores etiam eâdem complectendo evellit ; denique eâ non alio utitur modo nisi ut manu* » ; puis l’*Historia animalium* (livre II, chapitre I) : « *Habet præterea talem tantamque narem elephantus, ut eâ manûs vice utatur. [...] Suo etiam rectori erigit atque offert, arbores quoque eâdem prosiernit, et quoties immersus per aquam ingreditur, eâ ipsâ editâ in sublime reslat atque respirat* » (Buffon, « L’Éléphant », *HN*, XI, 1764, p. 6). Nous donnons ci-après les traductions françaises respectivement proposées par Pierre Louis : « L’éléphant [...] a, en effet, un nez d’une taille et d’une force exceptionnelle. Il s’en sert comme d’une main pour porter les aliments à sa bouche, qu’ils soient secs ou humides, pour entourer les arbres et les arracher : cet organe lui sert de main » (Aristote, *Les parties des animaux*, 1990, p. 56 [nous soulignons]) ; et par Janine Bertier : « Il [l’éléphant] possède aussi une narine d’un genre et d’une taille tels qu’elle lui tient lieu de mains ; il boit et mange en tendant grâce à elle sa pitance vers sa bouche. Et il tend tout à son cornac vers le haut, grâce à elle il arrache les arbres et, lorsqu’il circule dans l’eau, c’est avec elle qu’il lance des jets d’eau en l’air » (Aristote, *Histoire des animaux*, 1994, livre II, chapitre I [« Les membres des quadrupèdes »], p. 106 [nous soulignons]).

¹⁷⁰ Buffon, « L’Éléphant », *HN*, XI, 1764, p. 54.

confère à l'éléphant sa mémoire légendaire et le place résolument tout près de l'homme. L'avantage d'avoir « le nez dans la main ¹⁷¹ » est indéniable :

ainsi par un seul & même membre, & pour ainsi dire, par un acte unique ou simultané, l'éléphant sent, aperçoit & juge plusieurs choses à la fois ; or une sensation multiple équivaut en quelque sorte à la réflexion : donc quoique cet animal soit, ainsi que tous les autres, privé de la puissance de réfléchir ; comme ses sensations se trouvent combinées dans l'organe même, qu'elles sont contemporaines, & pour ainsi dire, indivises les unes avec les autres, il n'est pas étonnant qu'il ait de lui-même des espèces d'idées & qu'il acquière en peu de temps celles qu'on veut lui transmettre ¹⁷².

C'est donc à cause de la trompe que l'éléphant, malgré la disproportion de sa forme, est supérieur par l'intelligence, ce qui donne comme résumé du tableau d'histoire cette célèbre expression buffonienne : « l'éléphant est en même temps un miracle d'intelligence & un monstre de matière ¹⁷³ ».

Mais la trompe a su tromper Buffon ! Ses remarques sur la façon de boire de l'éléphant — remplissant sa trompe d'eau pour la déverser ensuite dans la gueule — le conduisent à une conséquence singulière : « le petit éléphant doit teter avec le nez & porter ensuite à son gosier le lait qu'il a pompé ¹⁷⁴ ». Cependant, le naturaliste montbardois souligne que « les Anciens [citant Aristote] ont écrit qu'il tétait avec la gueule & non avec la trompe ¹⁷⁵ ». S'ensuit un questionnement implacable de logique : « Mais si le jeune éléphant avoit une fois pris l'usage ou l'habitude de pomper avec la bouche en suçant la mamelle de sa mère, pourquoi la perdrait-il pour tout le reste de sa vie ; [...] pourquoi ferait-il une action double, tandis qu'une simple suffiroit ? ¹⁷⁶ ». Buffon annonce donc sa position qu'il affirme « prouvée par les *faits* subséquents, [...] fondée sur une meilleure *analogie* que celle qui a décidé les Anciens ¹⁷⁷ », et se lance dans une réflexion de quelques paragraphes, s'appuyant sur une induction bio-anatomique géniale : si l'odorat avertit l'éléphanteau — comme tous les petits des autres mammifères — de la présence du lait « &

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 53.

¹⁷² *Ibid.*, p. 54-55.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 56.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 59.

¹⁷⁵ *Id.* Buffon renvoie en note à l'*Historia animalium* (livre VI, chapitre XXVII) : « *Pullus editus ore sugit, non promuside, & statim cum natus est cernit & ambulat* ». Janine Bertier traduit ainsi ce passage : « et le petit tète avec sa bouche et non pas avec sa trompe, et il marche et voit dès qu'il est né » (Aristote, *Histoire des animaux*, 1994, livre VI, chapitre XXVII [« L'éléphant »], p. 369).

¹⁷⁶ Buffon, « L'Éléphant », *HN*, XI, 1764, p. 59.

comme le siège de l'odorat se trouve ici réuni avec la puissance de succion à l'extrémité de sa trompe¹⁷⁸», comme la mère est pourvue de deux « petits mamelons très-disproportionnés à la grandeur de la gueule du petit¹⁷⁹», ainsi tout s'accorde pour infirmer le témoignage des Anciens sur ce fait qu'il ont « avancé sans l'avoir vérifié¹⁸⁰ ». Buffon avoue cependant, avec une prudence qui rappelle l'objectivité scientifique d'Aristote lui-même, que les « faits » qu'il revendique relèvent plus de la spéculation que de l'observation : ni les Anciens, « ni même aucun des modernes que je connaisse, ne dit avoir vû teter l'éléphant, & je crois pouvoir assurer que si quelqu'un vient dans la suite à l'observer, on verra qu'il ne tette point par la gueule, mais avec le nez¹⁸¹ ». Sa discipline de l'imagination l'autorise donc à pencher à tout le moins vers la certitude morale de son hypothèse, dans l'attente que d'autres viennent l'élever au rang de certitude physique.

En s'arrêtant à ce texte, on pourrait donc douter de l'intégrité scientifique de Buffon. Mais, comme ce fut souvent le cas, l'auteur des « tableaux d'histoire » n'hésita pas à publier les données qui contredisaient ses propres hypothèses. Ainsi, dans la seconde « Addition à l'article sur l'Éléphant », publiée dans le VI^e tome du *Supplément à l'Histoire naturelle* (1782) — vingt-huit ans après son article principal —, Buffon ajoute ce qui seront ces derniers mots sur l'éléphant :

Après avoir livré à l'impression les feuilles précédentes, j'ai reçu un dessin fait aux Indes d'un jeune éléphant tetant sa mère, dont je donne ici la figure. [...] je dois [à M. Gentil, [...]] qui a demeuré 28 ans au Bengale, [...] ce dessin et la connoissance d'un fait dont je doutois. Le petit éléphant ne tette pas par la trompe, mais par la gueule comme les autres animaux : M. Gentil en a été souvent été témoin, & le dessin a été fait sous ses yeux¹⁸².

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 60 [nous soulignons].

¹⁷⁸ *Id.*

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 61.

¹⁸⁰ *Id.*

¹⁸¹ *Id.*

¹⁸² Buffon, « Addition à l'article sur l'Éléphant », *SHN*, VI, 1782, p. 33. Ce dessin, réalisé par Jacques de Sève, apparaît à la suite de l'addition (voir la figure 6, *infra*, p. 351). Dans sa correspondance, Buffon précise à l'abbé Bexon : « Je vous renvoie la seconde épreuve de la feuille sur l'éléphant ; ce n'est que dans la feuille suivante qu'il doit être question de la planche du petit éléphant qui tette ; ce sera une addition que je placerai à la fin de cet article de l'éléphant. Je ne crois pas devoir modifier les assertions de M. Bless, parce qu'elles m'ont été confirmées par M. d'Obsonville et par M. Gentil, qui a vécu vingt-huit ans parmi les éléphants ; ainsi cette feuille restera telle qu'elle est » (« Lettre CCCCII à l'abbé Bexon » [Le 16 septembre 1780], *Correspondance générale*, 1971, t. II, p. 31).

La qualité scientifique du dessin — qui prime sur la qualité esthétique — permet non seulement d'assurer que l'éléphanteau tête bien avec sa gueule, mais elle révèle une autre particularité de la femelle éléphant : ses deux mamelles sont bel et bien situées entre les membres thoraciques, contrairement à la grande majorité des autres mammifères possédant deux ou quatre mamelles sises plutôt entre les membres pelviens.

Ce dernier exemple aura permis de mesurer toute l'honnêteté scientifique de Buffon, et de montrer comment la méthode aristotélicienne de l'analogie a pu le conduire à contredire les remarques du Stagirite même. Plus important peut-être, l'épisode concernant la tétée éléphantine illustre la manière dont s'actualise, dans les descriptions animalières, la discipline de l'imagination d'une part, et, d'autre part, comment l'*ars iudicandi* sert à valider (ou à invalider) la découverte que le génie scientifique a favorisée, au cœur de l'*ars inveniendi* reposant sur l'analogie et l'induction. La remarque suivante, que nous trouvons à l'article « Induction » de l'*Encyclopédie*, semble tout à fait conforme à cet épisode emblématique de ce que l'on retrouve en maints endroits dans la fabrique de l'*Histoire des quadrupèdes* : à savoir que « la plûpart des vérités qui se trouvent présentement démontrées, ont d'abord été reçues sur la foi de l'induction, & qu'on n'en a cherché les preuves qu'après s'être assuré par la seule expérience de la vérité de la proposition ¹⁸³ ». Il reste que, comme ce sera plus souvent le cas, c'est ultimement avec les yeux des autres, par les observations de tiers que le Buffon à la « vûe courte » fera avancer la science et confirmera ou infirmera ses hypothèses résultant de géniales inductions.

¹⁸³ [Anonyme], article « Induction (*Log. & Gramm.*) », *Encyclopédie, op. cit.*, 1765, t. VIII, p. 687.

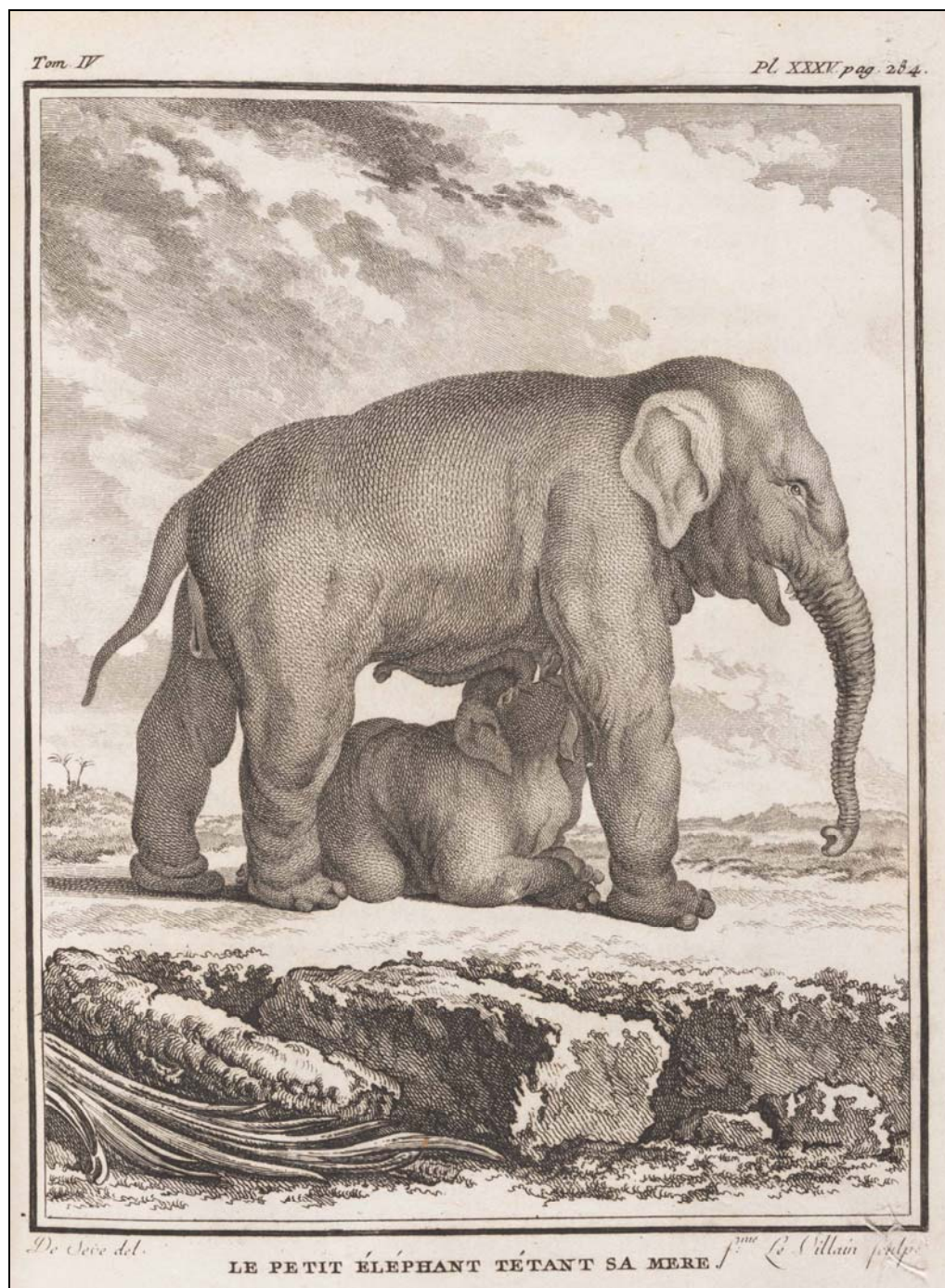


Figure 6 : « Le petit Éléphant tétant sa mère » ¹⁸⁴

(Courtesy of Rare Books and Special Collections Division — McGill University Library)

¹⁸⁴ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Gérard René Le Villain, *SHN*, VI, 1782, planche II, p. 33.

III. Le problème des causes finales : une ambiguïté révélatrice

Il est difficile de résumer la complexe intertextualité entre les écrits d'Aristote et l'*Histoire des quadrupèdes*. D'une part, on ne saurait se limiter à ce simpliste aveuglement général que laissait présager l'excès d'enthousiasme du « Premier discours » pour l'*Histoire des animaux* ; d'autre part, les points discordants entre les deux naturalistes sont nombreux. Nous pourrions mentionner par exemple la persévérante résistance de Buffon à admettre l'existence de l'âme chez les animaux, alors que l'étude des relations entre l'âme et le corps des bêtes constitue une part importante des écrits biologiques d'Aristote. De plus, alors que l'établissement de définitions est « l'une des procédures centrales, peut-être la plus importante, de la science aristotélicienne ¹⁸⁵», Buffon est plutôt conduit à « subordonner la définition (méthode qui énonce des prédicats inhérents à des substances) à la description (méthode qui développe des relations ou des rapports entre les choses) ¹⁸⁶». Placé par exemple devant le dilemme que représente le tatou — animal quadrupède arborant des écailles plutôt que des poils —, Buffon en profite pour réaffirmer sa préférence pour la description au détriment de la définition, en particulier lorsque la nature tente de « se soustraire à toute méthode & échapper à nos vûes les plus générales ¹⁸⁷» :

Une bonne *description* & jamais de *définitions*, une exposition plus scrupuleuse sur les différences que sur les ressemblances, une attention particulière aux exceptions & aux nuances même les plus légères sont les vraies règles, & j'ose dire les seuls moyens que nous ayons de connoître la nature de chaque chose ; & si l'on eût employé à bien *décrire* tout le temps qu'on a perdu à *définir* & faire des Méthodes, nous n'eussions pas trouvé l'Histoire Naturelle au berceau, nous aurions moins de peine à lui ôter ses hochets, à la débarrasser de ses langes, nous aurions peut-être avancé son âge, car nous eussions plus écrit pour la science & moins contre l'erreur ¹⁸⁸.

À ce va-et-vient entre louanges et réserves sur la posture philosophique générale d'Aristote s'ajoute cette attitude nettement plus critique dans la particularité des descriptions animalières, dont nous avons montré quelques exemples au point précédent. Objectivité

¹⁸⁵ Pierre Pellegrin, « Introduction », dans Aristote, *Partie des animaux*, *op. cit.*, p. 22.

¹⁸⁶ Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, *op. cit.*, p. 259. Buffon avait effectivement écrit : « il n'y a rien de bien défini que ce qui est exactement décrit » (« Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 25).

¹⁸⁷ Buffon, « Les Tatous », *HN*, X, 1763, p. 200.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 202 [nous soulignons].

scientifique oblige, le seigneur de Montbard ne manquera toutefois jamais de souligner, le cas échéant, la perspicacité de son prédécesseur grec. Soulignant, par exemple, que « c'est sans aucun fondement que quelques Auteurs ont avancé qu'il [le chameau] vivoit jusqu'à cent ans », Buffon s'appuie, avec raison pouvons-nous affirmer rétrospectivement, sur l'autorité d'Aristote pour proposer plutôt que le camélidé « vit ordinairement quarante & même cinquante ans ¹⁸⁹ ».

Pour saisir toute la complexité associée à la présence de la pensée d'Aristote dans l'*Histoire des quadrupèdes*, nous avons cru pertinent d'affiner notre réflexion en examinant la posture des deux naturalistes en regard des causes finales. En effet, si Buffon partageait en grande partie la méthode biologique aristotélicienne basée sur l'induction, il était loin d'adhérer — explicitement du moins — aux présupposés qui convergeaient inexorablement vers « la suprématie de l'explication finaliste ¹⁹⁰ ». Que ce soit dans les *Parties des animaux* — le sommet de la zoologie aristotélicienne, où est exposée une explication principalement finaliste de la fonction des principaux organes (principalement inventoriés et décrits d'abord dans l'*Histoire des animaux*) —, dans *Le mouvement des animaux* — où l'ensemble des analogies conduisent aux causes finales pour expliquer les mouvements animaux —, ou dans *De la génération des animaux* — où les procédés qu'utilise la nature dans la reproduction sont renvoyés à des causes qui oscillent entre « Nécessité et finalité ¹⁹¹ » —, il semble que les observations du Stagirite aient été le plus souvent modelées par le prestige qu'il associe à la « Sagesse de la nature ¹⁹² ». En effet, dans les ouvrages philosophiques de son corpus biologique, Aristote tente d'expliquer les causes des phénomènes et des faits collectionnés dans l'*Histoire des animaux*, en invitant son lecteur à apprécier « le spectacle de la nature, plus éminemment pénétré de finalité ¹⁹³ ». Le rôle central joué par la finalité dans l'explication biologique se double également de ce que

¹⁸⁹ Buffon, « Le Chameau et le Dromadaire », *HN*, XI, 1764, p. 239. Buffon cite en note un passage de l'*Historia animalium* (livre VI, chapitre XXVI) : « *Camelus vivit diu, plus enim quàm quinquaginta annos* », dont la traduction est : « L'animal vit longtemps, plus de cinquante ans » (Aristote, *Histoire des animaux*, 1994, livre VI, chapitre 26 [« Le Chameau »], p. 369).

¹⁹⁰ Pierre Pellegrin, « Introduction », dans Aristote, *Partie des animaux*, *op. cit.*, p. 30. À propos de cette problématique des causes finales dans la pensée biologique d'Aristote, on pourra consulter avec profit les propos éclairants de Roger French, *Ancient natural history*, *op. cit.*, p. 43 et 73.

¹⁹¹ Aristote, *De la génération des animaux*, *op. cit.*, livre V, chapitre 8 [« Nécessité et finalité »], p. 206.

¹⁹² *Ibid.*, livre III, chapitre 10 [« Sagesse de la nature »], p. 126-127.

Pierre Louis appelle « la nécessité bien comprise ¹⁹⁴ », qui conduit vers une explication purement mécanique (non théologiquement orientée) des phénomènes. La distinction entre *nécessité* et *finalité* n'est cependant pas toujours clairement posée, et les deux peuvent apparaître de manière concomitante : pour expliquer par exemple le phénomène qui survient lorsque la sécrétion de la femelle se coagule dans l'utérus, sous l'influence de la semence du mâle, Aristote recourt à une analogie avec l'action qu'exerce la présure sur le lait pour conclure que « quand les parties solides se rassemblent, le liquide s'en va et, les éléments terreux se desséchant, des membranes se forment à l'entour sous l'effet de la *nécessité* et aussi par une certaine *finalité* ¹⁹⁵ ». Si certains phénomènes, comme la croissance des dents, seront clairement associés à la cause finale ¹⁹⁶ — et donc associés implicitement à la téléologie naturelle « externe » —, d'autres, comme la production de monstres qui possèdent des parties en surnombre ¹⁹⁷, glisseront en revanche vers cette nécessité inhérente à la mécanique « interne » des corps. Quoi qu'il en soit, la posture d'Aristote est claire : « le regard du naturaliste doit saisir la *physis* dans son activité démiurgique en permettant au philosophe d'appréhender les causes ¹⁹⁸ ». En conséquence, les « yeux du corps » seront toujours sous la férule des « yeux de l'esprit » qui orienteront constamment — *a priori* — les observations du naturaliste : « la connaissance sera ainsi autre chose que le produit d'un savoir regarder, et surtout le savoir regarder aura lui-même comme condition de possibilité l'acquisition préalable du savoir biologique ¹⁹⁹ » téléologiquement infléchi.

¹⁹³ René Lefebvre, « Aristote zoologue : décrire, comparer, définir, classer », *art. cit.*, p. 34.

¹⁹⁴ Pierre Louis, « Introduction », dans Aristote, *De la génération des animaux*, *op. cit.*, p. xx.

¹⁹⁵ Aristote, *De la génération des animaux*, *op. cit.*, livre II, chapitre 4 [« La conception »], p. 69 [nous soulignons].

¹⁹⁶ « Mais seules parmi les os, elles [les dents] croissent durant la vie entière, comme le montrent les dents qui s'inclinent pour éviter de se toucher. La raison de ce développement, *sa cause finale*, c'est l'exercice de leur fonction : car elles s'useraient vite sans une espèce de compensation » (*ibid.*, livre II, chapitre 6 [« Formation des dents »], p. 84 [nous soulignons]).

¹⁹⁷ Cette cause se trouve selon Aristote « dans la matière et dans les embryons en gestation » (« Organes et membres en surnombre », *De la génération des animaux*, *op. cit.*, livre IV, chapitre 3, p. 153) ; le phénomène survient lorsque « la matière qui prend forme est plus abondante que ne l'exige la nature de la partie à former » (*ibid.*, « Raison d'être des parties en surnombre », livre IV, chapitre 4, p. 160).

¹⁹⁸ René Lefebvre, « Aristote zoologue : décrire, comparer, définir, classer », *art. cit.*, p. 34 [souligné dans le texte].

¹⁹⁹ *Id.*

Or, si Buffon a scandé explicitement son aversion pour les causes finales²⁰⁰, Jeff Loveland a bien montré²⁰¹ que, nonobstant ce qu'il avance dans ses grands discours, le seigneur de Montbard recourt souvent, de manière implicite, à un finalisme naturel « interne²⁰² » — sorte d'équivalent de la *nécessité* aristotélicienne — qui se manifeste souvent par un vocabulaire anthropocentré dans les descriptions d'animaux *humanisés* pour l'occasion. L'attitude ambivalente de Buffon envers les causes finales nous permettra donc de mieux comprendre comment la philosophie et la science d'Aristote investissent la fabrique de l'*Histoire des quadrupèdes*.

Les phalanges inutiles du cochon

Une des attaques les plus virulentes contre les causes finales — « externes » — surgit dès 1755 dans cette séquence célèbre provenant de l'article sur le cochon où, s'interrogeant sur l'apparente inutilité des phalanges vestigiales présentes chez ce mammifère²⁰³, Buffon soutient que, si la téléologie peut exister, l'esprit humain serait de toute manière incapable de s'en assurer :

En effet, ne doit-on pas faire des réflexions sur ce que nous venons d'exposer ! ne doit-on pas tirer des *inductions* de cette singulière conformation du cochon ! il ne paroît pas avoir été formé sur un plan original, particulier & parfait, puisqu'il est un composé des autres animaux ; *il a évidemment des parties inutiles, ou plutôt des parties dont il ne peut faire usage*, des doigts dont tous les os sont parfaitement formés, & qui cependant ne lui servent à rien. La Nature est donc bien éloignée de s'assujétir à des *causes finales* dans la composition des êtres²⁰⁴.

Cette insistance sur l'apparente inutilité de certains organes chez les animaux est un *topos* fréquent chez Buffon. On le rencontre par exemple à propos de la membrane allantoïde de

²⁰⁰ Cette posture est par exemple illustrée par l'insistance de Buffon à défendre la génération spontanée, contre la théorie des germes préexistants façonnés par le Créateur, que les préformationnistes défendaient. Ce sont évidemment les implications matérialistes de cette théorie de la génération (qui s'appuie sur les concepts buffoniens de « moule intérieur » et de « molécules organiques vivantes »), de même que sa cosmogonie *naturelle* plutôt que *révélée* qui sont à la base de cette opposition légendaire de Buffon aux causes finales. Pour un résumé de ces postures implicitement matérialistes, voir à ce sujet Shirley Roe, « Buffon and Needham : diverging views on life and matter », *Buffon 88, op. cit.*, p. 439-450.

²⁰¹ Voir à ce propos l'analyse proposée dans le deuxième chapitre, intitulé « Final causes », *Rhetoric and natural history. Buffon in polemical context*, 2001, p. 52-76.

²⁰² Nous employons cette adaptation libre de l'expression « internal final causes » proposée par Loveland, qui se distinguent de la finalité « externe » providentielle (« external final causes »).

²⁰³ Voir la planche correspondante que nous présentons à la figure 7, *infra*, p. 359.

²⁰⁴ Buffon, « Le Cochon, le Cochon de Siam et le Sanglier », *HN*, V, 1755, p. 103 [nous soulignons].

la femelle et des mamelles du mâle — encore une fois chez l'infortuné cochon ²⁰⁵ —, de la quasi-totalité de la structure anatomique des paresseux ²⁰⁶, ou encore de certains becs d'oiseaux ²⁰⁷. Par exemple, le « vice dans la conformation ²⁰⁸ » des paresseux — ces « monstres par défaut, ces ébauches imparfaites [...] exécutées par la Nature ²⁰⁹ » — conduit Buffon à rejeter catégoriquement tout recours aux causes finales :

ces paresseux font le dernier terme de l'existence dans l'ordre des animaux qui ont de la chair & du sang ; une défectuosité de plus les auroit empêchés de subsister, regarder ces ébauches comme des êtres aussi absolus que les autres ; *admettre des causes finales* pour de tels disparates ; & trouver que la Nature y brille autant que dans ses beaux ouvrages, c'est ne la voir que par un tube étroit, & prendre pour son but les fins de notre esprit ²¹⁰.

L'exclusion de la cause première hors de l'histoire naturelle, « exemplaire d'un processus plus général à l'œuvre dans la science post-galiléenne ²¹¹ », semble relier Buffon plus à la science des Modernes qu'à celle des Anciens — celle d'Aristote en particulier qui, pour reprendre les mots de Montesquieu se faisant ici le porte-parole des Lumières, visait à « tout expliquer par la cause finale, au lieu de raisonner par la cause formelle ²¹² ». Or, c'est précisément ce à quoi la science de Buffon s'oppose fondamentalement, à tout le moins en théorie, comme l'illustre la suite de sa réflexion sur l'apparente inutilité des phalanges vestigiales chez le cochon :

peut-être y a-t-il, dans la plupart des êtres, moins de parties relatives, utiles ou nécessaires, que de parties indifférentes, inutiles ou surabondantes. Mais comme nous voulons toujours tout rapporter à un certain but, lorsque les parties n'ont pas des usages apparens, nous leur supposons des usages cachés, nous imaginons des rapports qui n'ont aucun fondement, qui n'existent point dans la nature des choses, & qui ne servent qu'à l'obscurcir : nous ne faisons pas attention que nous altérons la philosophie, que nous en dénaturons l'objet, qui est de connoître le *comment* des choses, la manière dont la Nature agit ; & que nous

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 105-107.

²⁰⁶ Buffon, « L'Unau et l'Aï », *HN*, XIII, 1769, p. 36-41.

²⁰⁷ Buffon, « Le Bec-croisé », *HNO*, III, 1775, p. 449-450 ; « Les Toucans », *HNO*, VII, 1780, p. 108-110 ; « Les Calaos ou les Oiseaux rhinocéros », *HNO*, VII, 1780, p. 136-139. Dans son discours introductif sur les oiseaux, Buffon rejettera explicitement le recours aux causes finales : « le bec crochu n'est pas, comme le disent les gens amoureux des *causes finales*, un indice, un signe certain d'un appétit décidé pour la chair, ni un instrument fait exprès pour la déchirer, puisque les perroquets & plusieurs autres oiseaux dont le bec est crochu, semblent préférer les fruits & les graines à la chair » (« Discours sur la nature des oiseaux », *HNO*, I, 1770, p. 41).

²⁰⁸ Buffon, « L'Unau et l'Aï », *HN*, XIII, 1769, p. 38.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 40.

²¹⁰ *Id.* [nous soulignons]

²¹¹ Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, op. cit., p. 469.

²¹² Montesquieu, *Discours sur la cause de transparence des corps suivi de trois présomptions* [1720], dans *Œuvres complètes de Montesquieu*, 2003, t. VIII, p. 239.

substituons à cet objet réel une idée vaine, en cherchant à deviner le *pourquoi* des faits, la fin qu'elle se propose en agissant ²¹³.

Buffon s'en prend donc encore une fois à ceux qui — croyons-nous par manque de génie scientifique — ne savent que produire de *mauvaises* analogies (ou encore qui font usage d'une *mauvaise* imagination), tout en justifiant sa réserve envers cette conception de la science d'Aristote qui se limite à « montrer que le phénomène existe, pourquoi il existe, ce qu'il est ²¹⁴ ». Le scientifique Buffon, en réaction à « ces fins que nous supposons si vainement à la Nature ²¹⁵ », se serait donc conformé à cette synthèse proposée par Jacques Roger :

Après avoir créé la matière et fixé les lois du mouvement, Dieu a cessé d'intervenir dans sa création, sinon pour lui conserver l'existence. Il est donc parfaitement inutile au savant de se préoccuper de Dieu, et sa seule recherche doit porter sur les lois du mouvement. La science n'a pas besoin de remonter jusqu'à Dieu. Inversement, les considérations théologiques ne peuvent rien apprendre au savant, car les desseins de Dieu sont impénétrables. La recherche des causes finales n'a donc pas sa place dans la science ; elle est même exclue de la métaphysique, puisque les fins de Dieu sont inaccessibles ²¹⁶.

Évidemment, nous ne prétendons pas qu'en rejetant le *pourquoi* de ses descriptions animalières, Buffon ait voulu consciemment se distancier d'Aristote, mais son objet visait plutôt ses contemporains finalistes. Ce faisant, il était conséquent avec sa philosophie générale, la question du *pourquoi* étant intrinsèquement liée à celles des causes finales et de la démonstration de l'existence de Dieu dans les théologies de la nature ; il participait ainsi activement au « progrès scientifique ²¹⁷ » de l'histoire naturelle. Pour Buffon, en somme, les fins de la nature sont « bien plus générales que nos vûes ²¹⁸ » et si cette dernière « ne fait rien en vain, elle ne fait rien non plus dans les desseins que nous lui supposons ²¹⁹ ». Étonnamment, cette affirmation reprend les propos du philosophe grec qui avait écrit : « la nature ne se met pas en défaut et [...] elle ne fait rien en vain ²²⁰ ». Cette proximité inattendue permet à Buffon de rester conséquent en insistant à la fois sur l'aspect général de

²¹³ Buffon, « Le Cochon, le Cochon de Siam et le Sanglier », *HN*, V, 1755, p. 104 [souligné dans le texte].

²¹⁴ Pierre Pellegrin, « Introduction », dans Aristote, *Parties des animaux*, *op. cit.*, p. 24.

²¹⁵ Buffon, « Le Cochon, le Cochon de Siam et le Sanglier », *HN*, V, 1755, p. 105.

²¹⁶ Jacques Roger, *Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIII^e siècle*, *op. cit.*, p. 225.

²¹⁷ « Le passage du pourquoi théologique au comment empiriste est souvent considéré comme la marque d'un progrès scientifique, le signe de l'autonomisation de la science par rapport au théologique » (Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, *op. cit.*, p. 477 [nous soulignons]).

²¹⁸ Buffon, « Le Cochon, le Cochon de Siam et le Sanglier », *HN*, V, 1755, p. 103.

²¹⁹ *Id.*

²²⁰ Aristote, *De la génération des animaux*, livre V, chapitre 8 [« La dentition »], p. 204.

la philosophie d'Aristote, tout en se réservant le droit de le contester sur certains détails. Cette posture l'autorise encore une fois à évacuer Dieu de la science : Buffon situe son plan dans l'immensité du « tout ce qui peut être, est », tout en intégrant à son *Histoire des quadrupèdes* les « espèces ambiguës, les productions irrégulières, les êtres anormaux ²²¹ » :

Ce n'est point en resserrant la sphère de la Nature & en la renfermant dans un cercle étroit, qu'on pourra la connoître ; ce n'est point en la faisant agir par des *vûes particulières* qu'on saura la juger, ni qu'on pourra la deviner ; ce n'est point en lui prêtant nos idées qu'on approfondira les desseins de son Auteur : au lieu de resserrer les limites de sa puissance, il faut les reculer, les étendre jusque dans l'immensité ; il faut ne rien voir d'impossible, s'attendre à tout, & supposer que *tout ce qui peut être, est* ²²².

C'est précisément dans ce rapprochement avec Aristote — qui avait complété sa pensée en ajoutant que « la nature ne fait rien de superflu ²²³ », qu'elle « ne fait rien d'inutile ²²⁴ » — que nous devons chercher par quel glissement subtil Buffon se permettra d'imaginer quelques séquences à propos d'animaux « monstrueux », dont plusieurs caractéristiques renvoient à la « nécessité bien comprise » d'Aristote, c'est-à-dire aux causes finales « internes ».

²²¹ Buffon, « Le Cochon, le Cochon de Siam et le Sanglier », *HN*, V, 1755, p. 102.

²²² *Id.* [nous soulignons]

²²³ Aristote, *De la génération des animaux*, livre II, chapitre 4 [« La conception »], p. 69.

²²⁴ *Ibid.*, livre II, chapitre 5 [« La femelle ne peut engendrer seule »], p. 74.

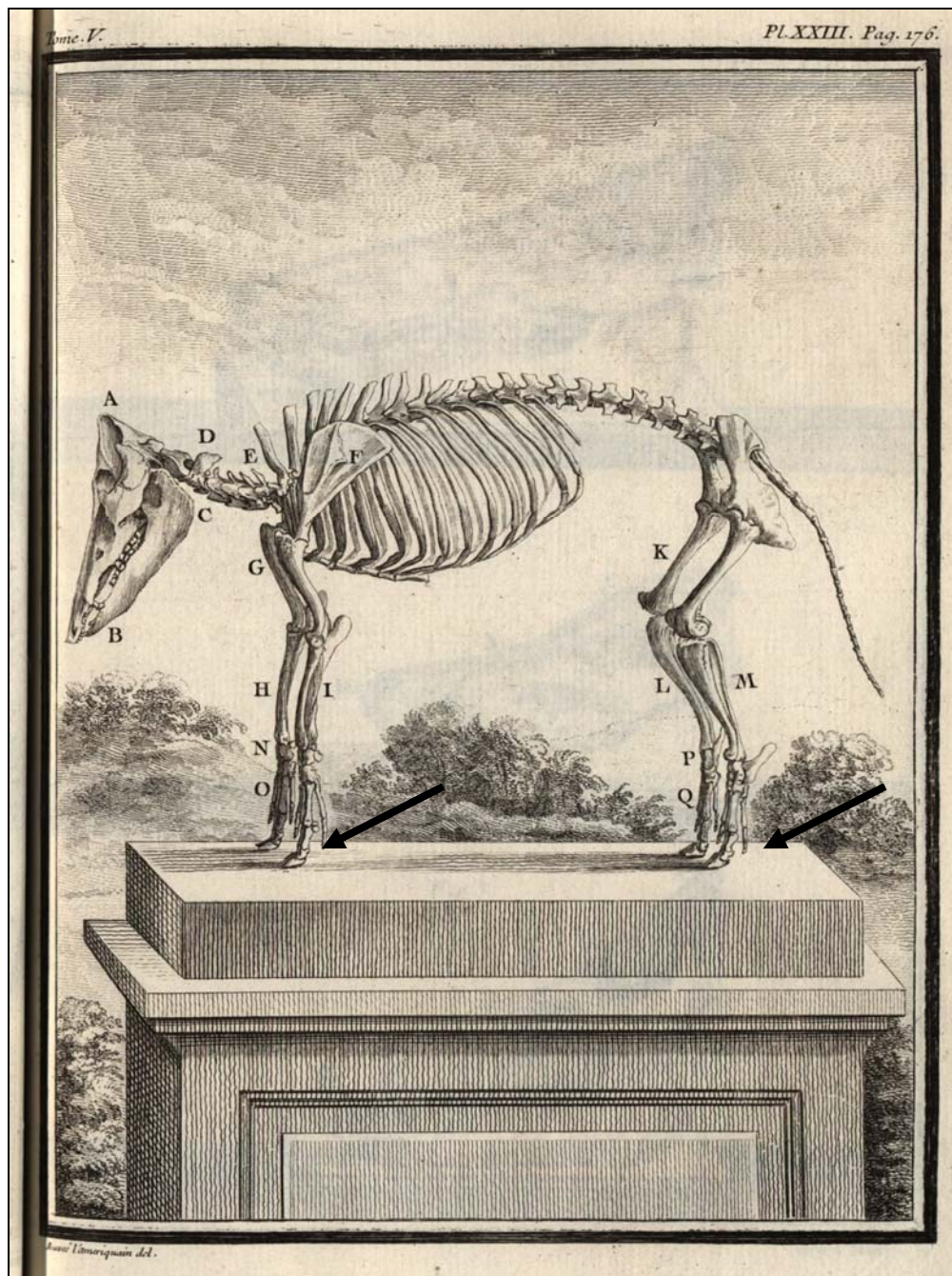


Figure 7 : [Squelette du « cochon » domestique] ²²⁵

²²⁵ Dessin de Buvée l'Amériquin, [graveur non identifié], *HN*, V, 1755, planche XXIII, p. 176. Nous avons pointé à l'aide de flèches les trois phalanges « inutiles » de chacun des doigts latéraux sur les membres thoracique et pelvien (côté gauche) du squelette représenté sur la planche. Soulignons que chacun des os métacarpien et métatarsien correspondant à chaque doigt « inutile » a disparu au cours de l'évolution.

Le « monstrueux » bec-croisé

Le recours aux organes « inutiles » et la question de notre savoir limité — l'arme favorite des anti-finalistes au siècle des Lumières ²²⁶ — pouvaient aussi se retourner contre ceux-là mêmes qui les évoquaient : en effet, comment affirmer les limites de l'esprit humain d'une part et d'autre part scander l'inutilité d'une partie anatomique sans s'approprier, pour ainsi dire, le regard de Dieu ? C'est ainsi que, la ligne de démarcation entre les causes finales « externes » et les fonctions des organes anatomiques « internes » étant éminemment floue, notre naturaliste à la « vûe courte » confond souvent impression immédiate de dysfonctionnement et débalancement esthétique, et ce, même s'il affirme en grande pompe :

Les vrais caractères des erreurs de la Nature, sont la disproportion jointe à l'inutilité ; toutes les parties qui dans les animaux sont excessives, surabondantes, placées à contre-sens, & qui sont en même temps plus nuisibles qu'utiles, ne doivent pas être mises dans le grand plan des vues directes de la Nature, mais dans la petite carte de ses caprices, ou si l'on veut de ses méprises, qui néanmoins ont un but aussi direct que les premières, puisque ces mêmes productions extraordinaires nous indiquent que *tout ce qui peut être, est*, & que quoique les proportions, la régularité, la symétrie règnent ordinairement dans tous les ouvrages de la Nature, les disproportions, les excès & les défauts, nous démontrent que *l'étendue de sa puissance ne se borne point à ces idées de proportion & de régularité auxquelles nous voudrions tout rapporter* ²²⁷.

Nous nous sommes permis de puiser ici exceptionnellement dans l'*Histoire naturelle des oiseaux*, étant donné la richesse heuristique du dernier extrait en regard des causes finales. Par exemple, lorsque Buffon s'échine à décrire la « difformité du bec-croisé ²²⁸ » comme une possible « erreur de la nature ²²⁹ », son jugement est basé uniquement sur des critères esthétiques, alors que la question de la fonction semble renvoyer aux causes finales « internes » — à la nécessité — proposées par Aristote : commentant « [I]'ambiguïté de

²²⁶ Jeff Loveland, *Rhetoric and natural history, op. cit.*, p. 60.

²²⁷ Buffon, « Les Toucans », *HNO*, VII, 1780, p. 109-110 [nous soulignons].

²²⁸ « L'espèce du bec-croisé est très-voisine de celle du gros-bec, ce sont des oiseaux de même grandeur, [...] & ne différant l'un de l'autre que par une espèce de difformité qui se trouve dans le bec ; & cette difformité du bec-croisé qui seule distingue cet oiseau du gros-bec, le sépare aussi de tous les autres oiseaux, car il est l'unique qui ait ce caractère ou plutôt ce défaut » (Buffon, « Le Bec-croisé », *HNO*, III, 1775, p. 449). Voir la gravure que nous présentons à la figure 8, *infra*, p. 362.

²²⁹ Buffon, « Le Bec-croisé », *HNO*, III, 1775, p. 450.

position dans le bec ²³⁰» et « [l']excès d'accroissement dans chaque mandibule ²³¹» du bec-croisé, Buffon en vient à la réflexion suivante :

comme il n'existe rien qui n'ait des rapports & ne puisse par conséquent avoir quelque usage, & que tout être sentant tire parti même de ses défauts ; ce bec difforme, crochu en haut & en bas, courbé par ses extrémités en deux sens opposés, *paroît fait exprès pour* détacher & enlever les écailles des pommes de pin & tirer la graine qui se trouve placée sous chaque écaille ; c'est de ces graines dont cet oiseau fait sa principale nourriture ; il place le crochet inférieur de son bec au-dessous de l'écaille pour la soulever, & il la sépare avec le crochet supérieur ²³².

Ici, le génie scientifique semble vaciller et laisser le champ libre au génie artistique : la discipline de l'imagination et le jugement semblent céder au pouvoir de la séduction poétique dont les causes finales semblent être un embrayeur emblématique.

Les armures offensives des « fourmiliers écailleux » et des hérissons

Si nous avons choisi le dernier exemple dans l'*Histoire naturelle des oiseaux* pour sa clarté, l'*Histoire des quadrupèdes* n'est pas sans exemples analogues : si le pangolin et le phatagin ²³³ — ou « fourmiliers écailleux », apparaissent comme « des espèces de monstres ²³⁴ », « assez inutiles, & dont la forme bizarre ne paroît exister que pour faire la première nuance de la figure des quadrupèdes à celle des reptiles ²³⁵ », il reste que leur cuirasse formée d'écailles tranchantes semble avoir été conçue avec une visée finaliste guerrière qui en fait « de tous les animaux [...] ceux dont l'armure est la plus forte & la plus offensive, en sorte qu'en contractant leur corps & présentant leurs armes, ils bravent la fureur de tous leurs ennemis ²³⁶ ». Ce même thème des « armes défensives, poignantes, &

²³⁰ *Id.*

²³¹ *Id.*

²³² *Ibid.*, p. 450-451 [nous soulignons].

²³³ Ces étranges mammifères insectivores édentés, que l'on retrouve en Afrique et en Asie, de l'ordre des Pholidotes (famille des Manidés), ressemblent à un croisement entre un oryctérope (ordre des Tubulentiés) et un tatou (ordre *Cingulata*, famille des Dasypodidés) ; on les nomme encore aujourd'hui dans le langage familier des « fourmiliers écailleux ». Les écailles qui recouvrent leur corps, contrairement à celles qui protègent les tatous, ne comprennent aucun élément osseux ; leurs bords tranchants constituent un excellent moyen de défense, tout comme leurs griffes puissantes. Voir les figures 9 et 10 que nous présentons respectivement, *infra*, p. 363 et 364. Un aperçu des bords tranchants de ces écailles est visible sur la gravure que nous donnons à la figure 11, *infra*, p. 365.

²³⁴ Buffon, « Le Pangolin et le Phatagin », *HN*, X, 1763, p. 184.

²³⁵ *Ibid.*, p. 186.

²³⁶ *Ibid.*, p. 182.

qui rebutent [l]es ennemis²³⁷» est invoqué dans l'incipit sur le hérisson où Buffon remarque que l'animal « sait se défendre sans combattre, & blesser sans attaquer²³⁸» puisqu'il « a reçu de la Nature une armure épineuse²³⁹». Le naturaliste montbardois semble donc encore une fois céder aux séductions de la nécessité aristotélicienne, utilisant son génie artistique pour tirer profit de cette incursion dans le monde des causes finales « internes », un peu comme si — selon les développements proposés par Alexander Gerard — le jugement cédaient momentanément la place au goût, atténuant ainsi la force du génie scientifique.



Figure 8 : « Le Gros-bec et le Bec-croisé »²⁴⁰

(Courtesy of Rare Books and Special Collections Division — McGill University Library)

²³⁷ Buffon, « Le Hérisson », *HN*, VIII, 1760, p. 28.

²³⁸ *Id.*

²³⁹ *Id.* [nous soulignons]

²⁴⁰ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Madeleine Thérèse Rousselet, *HNO*, III, 1775, planche XXVII, p. 454. Notons que le bec-croisé apparaît dans la portion supérieure de la gravure.

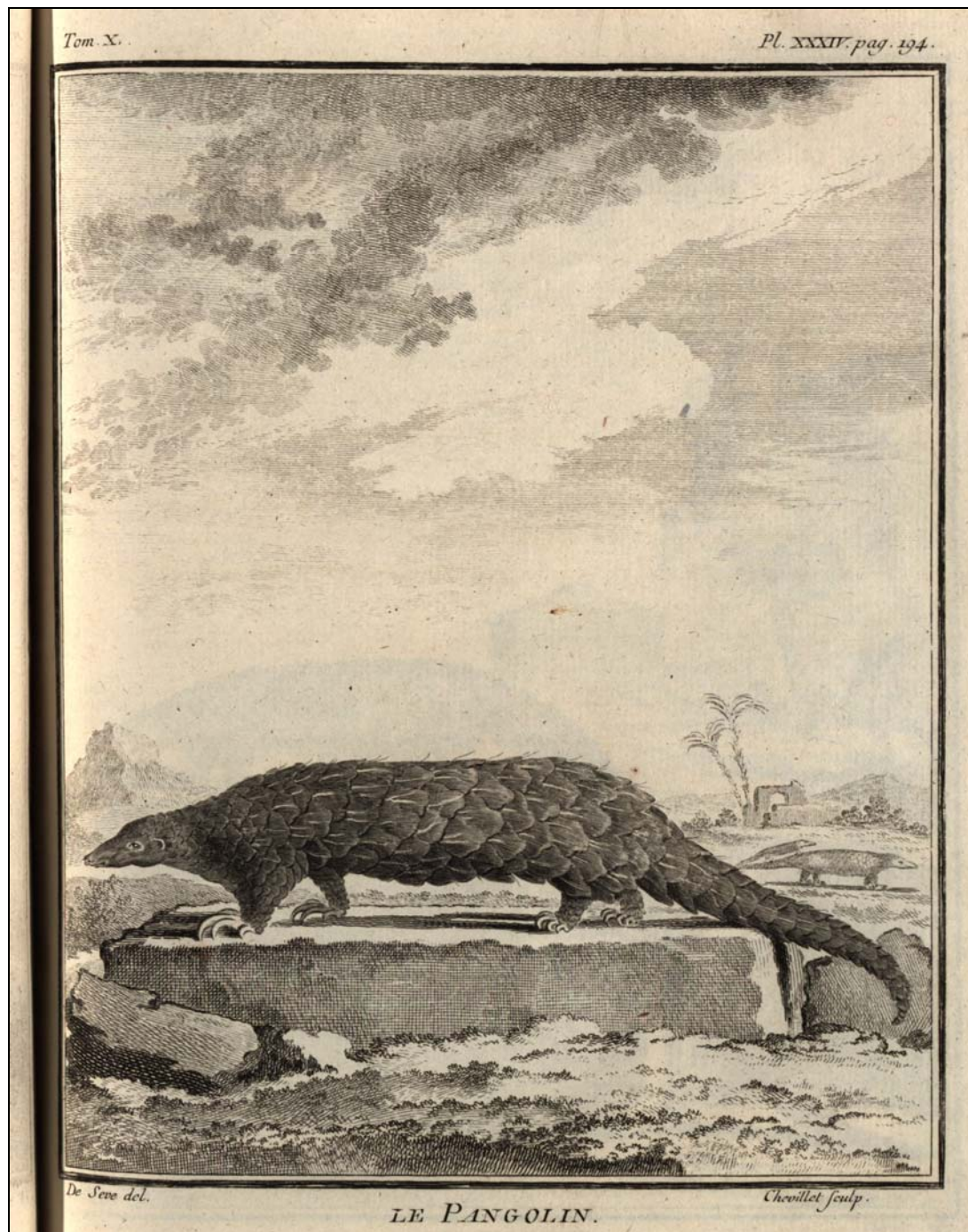


Figure 9 : « Le Pangolin »²⁴¹

²⁴¹ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Juste Chevillet, *HN*, X, 1763, planche XXXIV, p. 194.



Figure 10 : « Le Phatagin » ²⁴²

²⁴² Dessin de Jacques de Sève, gravure de Juste Chevillet, *HN*, X, 1763, planche XXXV, p. 194.

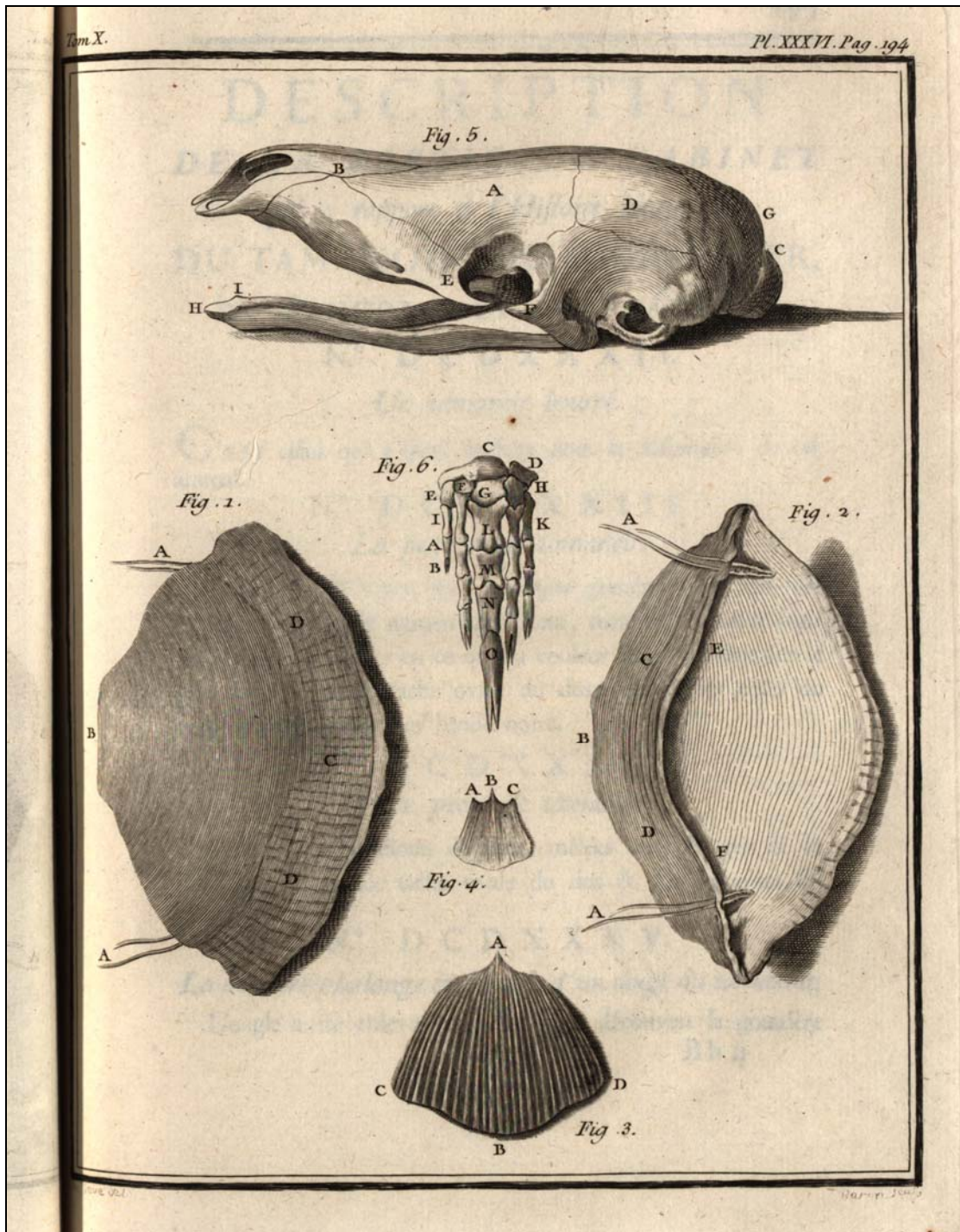


Figure 11 : [Écailles de Pangolin] ²⁴³

²⁴³ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Claude Baron, *HN*, X, 1763, planche XXXVI, p. 194.

Imaginer entre le *pourquoi* et le *comment*

Il est difficile de résumer, en une formule ou en quelques mots, les multiples facettes de la pensée d'Aristote qui s'immiscent dans l'*Histoire des quadrupèdes*. Si le rejet du *pourquoi* ne pose pas problème et permet à Buffon de se distancier de ces histoires naturelles providentialistes visant à révéler la cause première à partir des effets particuliers, il est loin d'être évident, à la lumière de ce qui précède, que le seigneur de Montbard se contente de s'en tenir au *comment* lorsqu'il se commet à critiquer d'arbitraires hypothèses qu'il juge péjorativement « métaphysiques ». Comme l'a souligné Thierry Hoquet :

Buffon définit un type de science d'esprit philosophique, dont la méthode est celle d'une physique historique. Son but est dans la recherche des causes, celles-ci étant redéfinies comme des effets généraux, plutôt que comme des causes *a priori* ou de simples faits particuliers. [...] La question proprement physique est bien un comment, qui ne s'en tient pas strictement à la description des effets particuliers et à leur collection historique. Pour constituer la physique, c'est-à-dire la science des effets généraux, il n'entend pas renoncer à chercher le moyen véritable que la Nature emploie²⁴⁴.

L'ambiguïté qui accompagne ce *comment*, dégagé de la seule « description des effets particuliers » et de « leur simple collection historique », témoigne de la complexité de la méthode buffonienne, notamment lorsqu'elle se déploie dans les « tableaux d'histoire » animaliers qui intègrent des « faits » issus de l'*ars inveniendi*, soumis à l'art du jugement : ces « faits » sont passés au crible de la « probabilité » permise par l'induction²⁴⁵, et tendent à répondre, à tout le moins, aux exigences de la certitude morale. Ainsi, la question du *comment*, dynamisée par le pouvoir heuristique du génie scientifique, justifie à elle seule les conjectures incluses ça et là dans les descriptions animalières. Par exemple, prolongeant sa réflexion sur l'improductivité de « chercher à quoi sert la grande capacité de l'allantoïde, & trouver qu'elle ne sert & ne peut servir à rien²⁴⁶ », Buffon enchaîne sur un questionnement à propos du nombre relatif de mamelles chez les différentes espèces de

²⁴⁴ Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie, op. cit.*, p. 486-487 [souligné dans le texte].

²⁴⁵ Rappelons que la preuve d'induction repose sur un principe de probabilité, et qu'elle peut conduire à l'erreur même en présence d'une forte discipline de l'imagination. La preuve d'analogie sera « d'autant plus forte et plus certaine, que l'expérience est poussée plus loin » ; si le principe d'analogie approche de la vérité, il ne faut jamais oublier que « l'induction ne nous donne au fond qu'une simple probabilité plus ou moins forte » (Anonyme, « Induction, (*Log. & Gramm.*) », *Encyclopédie, op. cit.*, 1765, t. VIII, p. 689-690).

²⁴⁶ Buffon, « Le Cochon, le Cochon de Siam et le Sanglier », *HN*, V, 1755, p. 106.

quadrupèdes. Il pourra alors préciser comment le génie scientifique investit son *ars inveniendi* en interrogeant le *comment* des choses, c'est-à-dire le « rapport physique qu'il faut tâcher de découvrir ²⁴⁷ » :

Le nombre de mamelles est, dit-on, relatif, dans chaque espèce d'animal, au nombre de petits que la femelle doit produire & allaiter : mais *pourquoi* le mâle, qui ne doit rien produire, a-t-il ordinairement le même nombre de mamelles ? & pourquoi dans la truie, qui souvent produit dix-huit, & même vingt petits, n'y a-t-il que douze mamelles, souvent moins, et jamais plus ? ceci ne prouve-t-il pas que *ce n'est point par des causes finales que nous pouvons juger des ouvrages de la Nature*, que nous ne devons pas lui prêter d'aussi petites vûes, la faire agir par des convenances morales ; mais examiner *comment* elle agit en effet, & employer, pour la connoître, tous les rapports physiques que nous présente l'immense variété de ses productions ? ²⁴⁸

Même si Buffon admet qu'il existe « une infinité de faits dans la Nature, auxquels [...] il ne paroît guère possible de l'appliquer avec succès ²⁴⁹ », la méthode qu'il privilégie « ne doit s'appliquer qu'à rechercher les rapports physiques qui peuvent nous indiquer quelle en peut être l'origine ²⁵⁰ ». En toute humilité, ne faisant « ici qu'indiquer la vraie route ²⁵¹ » sans vouloir pour l'instant « la suivre plus loin ²⁵² », Buffon y va, à propos du nombre variable de naissances par portée selon les espèces, d'une démonstration éloquente du déploiement de son génie scientifique. Le naturaliste de génie illustre comment l'hypothèse, pour autant qu'elle s'établisse sur des rapports physiques et qu'elle soit gouvernée par une discipline de l'imagination, sera toujours supérieure à « toutes les causes finales réunies ²⁵³ » : précisant qu'il a « quelque raison de supposer que la production nombreuse dépend plutôt de la conformation des parties intérieures de la génération que d'aucune autre cause ²⁵⁴ » — *finale* sous-entendu —, il rejette, à force d'exemples, d'autres hypothèses — quantité de liqueur séminale, fréquence et durée des accouplements —, pour privilégier... la sienne. Pour Buffon, les idées doivent s'accumuler « dans la seule vûe de faire sentir qu'une simple

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 108.

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 106-107 [nous soulignons].

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 107.

²⁵⁰ *Id.*

²⁵¹ *Ibid.*, p. 108.

²⁵² *Id.*

²⁵³ *Ibid.*, p. 109.

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 108.

probabilité, un soupçon, pourvû qu'il soit fondé sur des rapports physiques, répand plus de lumière & produit plus de fait *que toutes les causes finales réunies*²⁵⁵».

Par ailleurs, il existe une multitude d'exemples où ces rapports physiques semblent conduire Buffon, à l'image de son prédécesseur grec, au cul-de-sac des causes finales « internes » en absence de toutes autres explications, cependant que la Nature ne fait que prendre la place de la divine providence. Si les sapajous démontrent tant d'adresse, c'est notamment parce qu'ils savent se servir de leur queue « exactement comme d'une cinquième main : il paroît même qu'ils font plus de choses avec la queue qu'avec les mains ou les pieds ; *la Nature semble les avoir dédommagé* par-là du pouce qui leur manque²⁵⁶». Les formulations du genre sont légion dans l'*Histoire des quadrupèdes* et l'on trouvera, à côté du chien qui tient « de la Nature [...] le germe de ce sentiment [...] qui le rend susceptible d'affection & capable d'affection²⁵⁷», le castor qui a « reçu de la Nature un don presque équivalent à celui de la parole²⁵⁸», cependant que le rhinocéros, qui approche de l'éléphant « pour le volume & par la masse²⁵⁹», en différera cependant « beaucoup par les facultés naturelles & par l'intelligence ; n'ayant reçu de la Nature, que ce qu'elle accorde assez communément à tous les quadrupèdes, privé de toute sensibilité dans la peau, manquant de mains & d'organes distincts pour le sens du toucher²⁶⁰».

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 109 [nous soulignons].

²⁵⁶ Buffon, « Le Coaita et l'Exquima », *HN*, XV, 1767, p. 22 [nous soulignons]. Effectivement, voir la planche que nous présentons à la figure 12 (*infra*, p. 369) qui montre bien l'absence de pouce chez le coaita (genre *Ateles*), singe à queue préhensile de l'Amérique du Sud, appartenant à la famille des Cébidés qui regroupe une panoplie d'espèces dont les noms vernaculaires comprennent entre autres les sapajous et les capucins.

²⁵⁷ Buffon, « L'Éléphant », *HN*, XI, 1764, p. 2.

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 4.

²⁵⁹ Buffon, « Le Rhinocéros », *HN*, XI, 1764, p. 176.

²⁶⁰ *Id.*

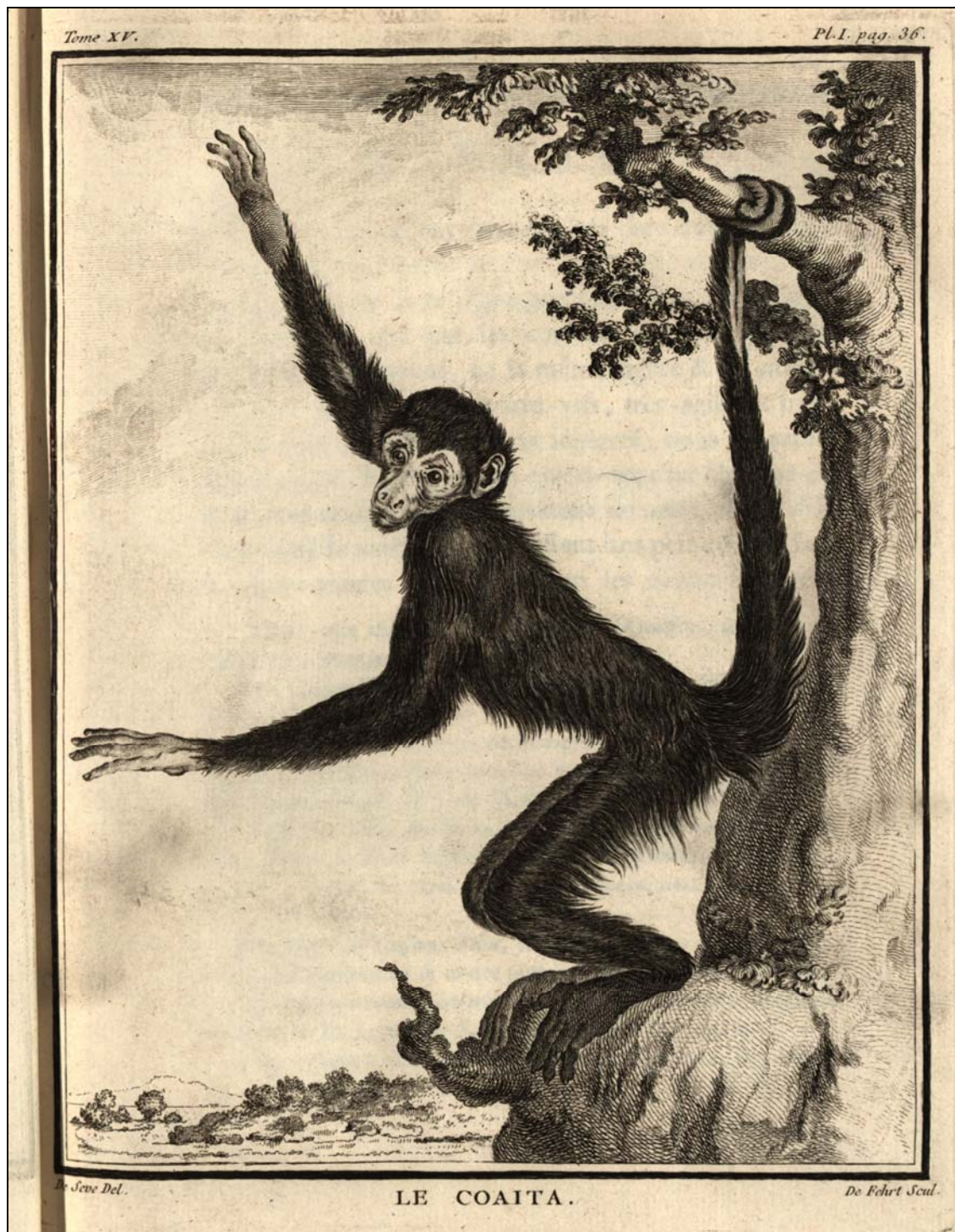


Figure 12 : « Le Coaita » ²⁶¹

²⁶¹ Dessin de Jacques de Sève, gravure de A. J. De Fehrt, *HN*, XV, 1767, planche I, p. 36.

IV. Conclusion :

De la sensibilité des lamantins au « sixième sens » de la taupe

Si les derniers développements nous ont permis de montrer les réticences que pouvoit avoir Buffon quant à la philosophie des causes finales « externes » retrouvées chez Aristote, il n'est pas si simple de distancer le seigneur de Montbard d'une croyance dans la finalité « interne » de la nature suggérée, peut-être inconsciemment, par l'admiration sincère qu'il vouait au Stagirite. À la suite de Jeff Loveland, nous ne pouvons occulter que Buffon, en dépit de sa réputation de vigoureux anti-finaliste, a pu convoquer à de multiples reprises les causes finales « internes », principalement afin de satisfaire ses lecteurs potentiels, en jouant ainsi sur l'aspect rhétorique de la téléologie²⁶². En effet, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, les découvertes en histoire naturelle et en anatomie avaient amenuisé considérablement l'importance accordée à la providence et conduit les savants à s'interroger sur le pouvoir interne de la nature. Il reste que, même si la littérature providentielle perdait en popularité dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, le public lettré avait toujours un appétit pour les causes finales et la providence. Si Buffon se place hors de ce champ, il a paradoxalement souvent décrit les animaux dans un langage finaliste. Ce sera parfois le cas avec des formulations plutôt elliptiques dont on aurait souhaité de plus amples explications, tel ce commentaire à propos des chèvres et des brebis : « *On a des preuves que ces animaux sont naturellement amis de l'homme*²⁶³ ».

Par ailleurs, il ne faut pas oublier que l'anthropomorphisation des animaux a toujours constitué un motif littéraire populaire et que les moralistes religieux avaient depuis longtemps découvert la providence à l'œuvre dans la nature. Et même si l'Académie des sciences recommandait d'user de prudence avec les causes finales, la popularité des *Fables* de La Fontaine était encore florissante au XVIII^e siècle et plusieurs imitateurs n'hésitaient

²⁶² « Like anthropomorphism, in which they participate, final causes help engage readers who are familiar with nature in its literary guises and who are looking for understanding, not piece-meal analysis. In fact, teleology's ties to religion, literary culture, pedagogy, and everyday anthropomorphism made it more important than pleasing style in the rhetorical repertory of eighteenth-century popular naturalists. [...] In seeking to persuade readers of the truth of their viewpoints, defenders and opponents of final causes defined their own rhetorics, both of them exaggerating and simplifying differences » (Jeff Loveland, *Rhetoric and natural history, op. cit.*, p. 52).

pas à inclure, chez les animaux « intelligents », des caractéristiques répondant aux causes finales²⁶⁴. Si on a avancé que Buffon procède systématiquement à une traduction physique du bestiaire moral²⁶⁵, il reste certaines séquences où les causes finales « internes », l'anthropocentrisme et la morale sous-jacente sont encore assez confusément liés. Dans une addition à son article sur les lamantins, Buffon rappelle que « *la Nature semble avoir formé les lamantins pour faire la nuance entre les quadrupèdes amphibies & les cétacées*²⁶⁶ » ; si ces « êtres mitoyens [...] nous paroissent imparfaits, [...] l'on s'aperçoit bientôt qu'ils possèdent tout ce qui leur étoit nécessaire pour remplir la place qu'il doit occuper dans la chaîne des êtres²⁶⁷ ». Il faut rappeler également que la taxinomie spécifique de ces « vaches marines » avait également alimenté le génie artistique du naturaliste, dans l'*incipit* de l'article original :

Dans le règne animal, c'est ici que finissent les peuples de la terre, & que commencent les peuplades de la mer ; le Lamantin qui n'est plus quadrupède, n'est pas entièrement cétacée [...] : ainsi ces animaux sont cétacées par ces parties de l'arrière de leur corps, & ne tiennent plus aux quadrupèdes que par les deux pieds ou deux mains qui sont en avant à côté de leur poitrine²⁶⁸.

Le génie scientifique de Buffon lui avait cependant permis de conjecturer correctement ce qui est clairement établi aujourd'hui, c'est-à-dire que les phoques et les morses appartiennent à l'ordre des Carnivores (famille des Pinnipèdes), tandis que les lamantins constituent avec les dugongs, l'ordre marginal des Siréniens²⁶⁹. La discipline de

²⁶³ Buffon, « La Chèvre », *HN*, V, 1755, p. 66.

²⁶⁴ Jean-Noël Pascal va même jusqu'à affirmer, dans la préface à son ouvrage de textes choisis, que « le siècle des Lumières est un âge d'or de la fable » (*La fable au Siècle des Lumières 1715-1815*, 1991, p. 7).

²⁶⁵ C'est la thèse que défend Thierry Hoquet dans le chapitre XII de son ouvrage (*Buffon : histoire naturelle et philosophie, op. cit.*, p. 495-535). Si les exemples donnés par l'auteur (l'éléphant, le chien et les abeilles) tendent à appuyer sa démarche, nous estimons qu'il existe cependant nombre d'occurrences où il n'est pas si clair que Buffon procède inexorablement à une physiciation des mœurs ou à une réduction physique du bestiaire. L'exemple tiré de la description des lamantins, que nous présentons ci-après, donne un aperçu de cette potentielle dérive anthropomorphique — soutenue plus par le génie artistique que par le génie scientifique —, malgré une tentative d'explication qui repose sur la constitution physique intrinsèque de ces représentants de l'ordre des Siréniens.

²⁶⁶ Buffon, « Les Lamantins », *SHN*, VI, 1782, p. 381 [nous soulignons].

²⁶⁷ *Id.*

²⁶⁸ Buffon, « Les Phoques, les Morses & les Lamantins », *HN*, XIII, 1765, p. 377-378. De manière similaire, Buffon avait déjà écrit en début d'article : « Les phoques & les morses sont encore plus près des quadrupèdes que des cétacées, parce qu'ils ont quatre espèces de pieds, mais les lamantins qui n'ont que les deux de devant, sont plus cétacées que quadrupèdes » (*ibid.*, p. 332). Voir la planche qui suit le « tableau d'histoire » et la « description » du lamantin que nous présentons à la figure 13, *infra*, p. 377.

²⁶⁹ Précisons qu'à la différence de l'ordre des Cétartiodactyles (qui inclut l'ordre obsolète des Cétacés), les Siréniens sont couverts de poils clairsemés, et ils sont pourvus d'une denture composée d'incisives et de dents

l'imagination pousse ensuite Buffon à proposer que le fait suivant a probablement été mal imaginé par plusieurs voyageurs :

il est singulier que Cieça, & plusieurs autres après lui aient assuré que le lamantin sort souvent de l'eau pour aller paître sur la terre, ils lui ont fausement attribué cette habitude naturelle, *induits en erreur par l'analogie* du morse et des phoques qui sortent en effet de l'eau & séjournent à terre, mais il est certain que le lamantin ne quitte jamais l'eau, & qu'il préfère le séjour des eaux douces à celui de l'eau salée ²⁷⁰.

En effet, les lamantins vivent en eaux littorales peu profondes, dans l'embouchure des fleuves ou dans les marais côtiers de la zone tropicale de l'Atlantique, et consomment exclusivement des herbes flottantes ou immergées.

Le déterminisme associé à la « chaîne des êtres » en cache un autre tout aussi surprenant : les lamantins « quoiqu'informes à l'extérieur, sont à l'intérieur très-bien organisés, & si l'on peut juger de la perfection d'organisation par le résultat du sentiment, ces animaux seront peut-être plus parfaits que les autres à l'intérieur, car leur naturel & leur mœurs semblent tenir quelque chose de l'intelligence & des qualités sociales ²⁷¹ ». Si Buffon ne précise pas ce qu'il entend par cette « perfection intérieure », il ne se prive pas cependant d'ajouter : « tous se prêtent dans le danger les secours mutuels ; on en a vu essayer d'arracher le harpon du corps de leurs compagnons blessés ²⁷² ». De plus, les lamantins « montrent autant de fidélité dans leurs amours que d'attachement à leur société ²⁷³ ». Mais alors que l'on pourrait croire à un total relâchement de la discipline de l'imagination du scientifique au profit de la préférence poétique de l'écrivain, Buffon prend la peine de renvoyer, en note, au tome XIII de l'*Histoire naturelle* pour rappeler ce qu'il avait écrit à propos de l'étymologie fallacieuse du nom de ces mammifères herbivores parfois aussi appelées « vaches marines » :

jugales. Les membres de la famille des Odontocètes (les « baleines » à dents incluant entre autres les dauphins, marsouins, bélugas, narvals et autres cachalots) possèdent, à l'exception du narval (le mâle ne présentant généralement qu'une seule défense spiralée pouvant atteindre 2 à 3 mètres de longueur, alors que la femelle est généralement dépourvue de dentition), jusqu'à quelque cent paires de dents toutes semblables, de grosseur et de forme variables selon les espèces.

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 380-381 [nous soulignons]. Buffon renvoie en note à « *Chron. Peruv. cap XXXI* ». Pedro Cieça de León (1520-1554), chroniqueur espagnol, passa dix-sept ans au Pérou et commença à écrire *La Crónica del Perú* dès 1541 ; l'ouvrage fut publié à Séville en 1553. Buffon semble se référer plutôt à une traduction française de l'ouvrage (Anvers, 1554).

²⁷¹ Buffon, « Les Lamantins », *SHN*, VI, 1782, p. 381-382.

On a prétendu que ce nom [Lamantin] venoit de ce que cet animal faisoit des cris lamentables : c'est une fable. Ce mot est une corruption du nom de cet animal dans la langue des Galibis, habitans de la Guiane & des Caribes ou Caraïbes, habitans des Antilles ; [...] ce qui a donné lieu à l'analogie des cris *lamentables*, supposés de la femelle quand on lui dérobe son petit ²⁷⁴.

Encore une fois, la discipline de l'imagination n'est jamais très loin de la séduction poétique et signale, dans la mesure du possible, chaque occurrence d'une « mauvaise » analogie, chaque séquence « mal imaginée » par ceux à qui manque un génie scientifique puissant.

Chose certaine, les commentaires implicites de Buffon sur la finalité « interne » de quelques quadrupèdes sont beaucoup plus parsemés que ses déclarations péremptoires contre les causes finales « externes » ²⁷⁵. Ces occurrences doivent être principalement considérées à la fois pour leur rôle d'ornementation stylistique et pour leur fonction pédagogique : ainsi faut-il peut-être interpréter les cerfs présentés comme des « animaux innocens, doux & tranquilles, qui ne *semblent être faits* que pour embellir, animer la solitude des forêts, & occuper loin de nous les retraites paisibles de ces jardins de la Nature ²⁷⁶ » ; ou encore l'habillement du zèbre, cette « robe rayée de rubans noirs & blancs, disposés alternativement avec tant de régularité & de symétrie, qu'il *semble que la Nature* ait employé la règle & le compas pour la peindre ²⁷⁷ » ; puis, suivant le constat que les chiens des climats tempérés perdent leur ardeur, leur sagacité et leur courage lorsqu'ils sont transportés dans les climats chauds, Buffon ajoute, dans une tonalité toute aristotélécienne : « *mais comme si la Nature ne voulait jamais rien faire d'absolument inutile*, il se trouve que dans ces mêmes pays où les chiens ne peuvent plus servir à aucun des usages auxquels nous les employons, on les recherche pour la table, & que les Nègres en préfèrent la chair à

²⁷² *Ibid.*, p. 382.

²⁷³ *Id.*

²⁷⁴ Buffon, « Les Phoques, les Morses & les Lamantins », *HN*, XIII, 1765, p. 377-378 [souligné dans le texte].

²⁷⁵ « Internal finality — which he cultivated, like other anti-finalists — helped account for the life's purposiveness but in many contexts lacked the intelligibility of explanations appealing to external teleology. The resulting tension between his intuitions and his theoretical principles may have led Buffon to experiment with external final causes in a conjectural perspective. [...] It seems unlikely, however, that he placed any real credence in the series' many extreme or anthropocentric final causes » (Jeff Loveland, *Rhetoric and natural history*, *op. cit.*, p. 67).

²⁷⁶ Buffon, « Le Cerf », *HN*, VI, 1756, p. 63 [nous soulignons].

²⁷⁷ Buffon, « Le Zèbre », *HN*, XII, 1764, p. 2 [nous soulignons].

celle de tous les autres animaux²⁷⁸». Ainsi, lorsque Buffon pare ses quadrupèdes de qualités bien humaines, il vaut peut-être mieux ne pas y voir un engagement sincère. Les animaux humanisés — à la fois divertissants et accessibles pour le public lettré — seront donc le plus souvent révélateurs d'un anthropocentrisme au service de la stylistique et de la pédagogie²⁷⁹. En somme, le recours à l'anthropomorphisme avait probablement pour objet principal de rendre l'*Histoire naturelle* plus populaire et Buffon, comme beaucoup d'autres anti-finalistes, n'aura pas hésité à puiser dans ce qui pouvait lui assurer le succès commercial. Arguer que la « *Nature a donné* cette intelligence [de se déplacer en groupes exclusivement] aux animaux timides²⁸⁰» permet à Buffon d'appuyer sur le fait qu'un seul tigre peut par exemple « répandre la terreur & causer autant de dégât que d'effroi²⁸¹» tout en amplifiant l'angoisse du lecteur : « que seroit-ce si ces animaux sanguinaires [les tigres] arrivoient en troupe [...] dans leur projet de déprédation ?²⁸²» En effet, même dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, « la science de la nature se développe non en opposition, mais principalement en liaison avec le finalisme : l'étude de la liaison de la fonction et de l'organe, de même que la finalité générale présente dans le monde, mobilisent des raisonnements empreints de providentialisme²⁸³». On a peut-être négligé que, sous cette apparente visée unique du *placere*, se cachait peut-être l'emprise sous-jacente d'une méthode placée en partie sous l'autorité morale d'Aristote, d'autant plus que les causes finales pouvaient servir de magnifiques préambules stylistiques à plusieurs descriptions animalières. L'*incipit* de l'article sur le loup est emblématique à cet égard :

Le Loup est l'un de ces animaux dont l'appétit pour la chair est le plus véhément ; & quoiqu'avec ce goût il ait reçu de la Nature les moyens de le satisfaire, qu'elle lui ait donné des armes, de la ruse, de l'agilité, de la force, tout ce qui est nécessaire en un mot pour trouver, attaquer, vaincre, saisir & dévorer sa proie, cependant il meurt souvent de faim, parce que l'homme lui ayant déclaré la guerre, l'ayant même proscrit en mettant sa tête à

²⁷⁸ Buffon, « Le Chien », *HN*, V, 1755, p. 208-209 [nous soulignons].

²⁷⁹ Comme le souligne Jeff Loveland, « not all of this humanising should be taken at face value » (*Rhetoric and natural history*, op. cit., p. 69). Ce qui distingua les anti-finalistes de leurs opposants est peut-être moins le rejet systématique et explicite des causes finales que le remplacement de la préexistence par la finalité « interne » (*ibid.*, p. 64).

²⁸⁰ Buffon, « De la dégénération des Animaux », *HN*, XIV, 1766, p. 357 [nous soulignons].

²⁸¹ *Id.*

²⁸² *Id.*

²⁸³ Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, op. cit., p. 470.

prix, le force à fuir [...]. Il est *naturellement* grossier & poltron, mais il devient ingénieux par besoin, & hardi par nécessité ²⁸⁴.

L'hypothèse d'une utilisation des causes finales « internes » comme amorce stylistique — comme ingrédient du génie artistique, plutôt que comme support au génie scientifique — semble se confirmer encore une fois, avec peut-être encore plus d'éclat encore, dans un autre *incipit* d'autant plus remarquable que l'apparence de l'animal ne laisse aucunement présager de si étonnantes qualités :

La Taupe, sans être aveugle, a les yeux si petits, si couverts, qu'elle ne peut faire grand usage du sens de la vûe : *en dédommagement la Nature lui a donné avec magnificence l'usage du sixième sens*, un appareil remarquable de réservoirs & de vaisseaux, une quantité prodigieuse de liqueur séminale, des testicules énormes, le membre génital excessivement long [...]. La taupe à cet égard est de tous les animaux le plus avantageusement doué, & le mieux pourvu d'organes, & par conséquent *de sensations qui y sont relatives* ; elle a de plus le *toucher délicat* [...] & de *petites mains à cinq doigts*, bien différentes de l'extrémité des pieds des autres animaux, & *presque semblables aux mains de l'homme* [...]. Voilà sa nature, ses mœurs & ses talents, sans doute préférables à des qualités plus brillantes & plus incompatibles avec le bonheur, que l'obscurité la plus profonde ²⁸⁵.

Dans quelle mesure pouvons-nous extrapoler et voir dans cet étonnant « tableau d'histoire » un autoportrait du naturaliste à la « vûe courte » gratifié par la nature de ce « sixième sens » qui pourrait être le génie (scientifique *et* artistique) lui permettant de mener à bien sa tâche — imaginer pour « actualiser », voire « démerveiller » la faune — de mains de maître ? ²⁸⁶

Il semble donc y avoir un mélange d'admiration et de critique à l'endroit d'Aristote dans l'*Histoire des quadrupèdes*, selon un schéma semblable à un intrigant chiasme : autant la louange du Stagirite et le rejet des causes finales « externes » sont proclamés avec pompe dans les grands discours, autant la critique de certaines remarques du naturaliste grec se joute à l'insertion discrète du recours aux causes finales « internes » dans certains « tableaux d'histoire » animaliers, ce qui vient renforcer cette plurivocité de l'intertextualité aristotélicienne dans les descriptions animalières. Comment alors résoudre cette indétermination sinon en proposant, comme George Gusdorf, que Buffon fut un des

²⁸⁴ Buffon, « Le Loup », *HN*, VII, 1758, p. 39 [nous soulignons].

²⁸⁵ Buffon, « La Taupe », *HN*, VIII, 1760, p. 81-82 [nous soulignons]. Voir la planche illustrant cet animal, figure 14, *infra*, p. 378, de même que notre commentaire relatif aux propriétés magiques attribuées à ce membre de l'ordre des Insectivores, *infra*, chapitre 5, p. 400.

²⁸⁶ Descartes avait écrit que les aveugles de naissance « voient des mains, [...] leur bâton est l'organe de quelque *sixième sens*, qui leur a été donné au défaut de la vue » (*La Dioptrique*, 1991 p. 152). Dommage que Buffon n'ait pas spécifié si ce « sixième sens » était, selon lui, l'analogue du génie...

premiers « à renouer la tradition d'une histoire naturelle désireuse de se présenter comme science » après que l'« initiative *géniale* » d'Aristote eut « découragé les imitateurs pendant deux millénaires ²⁸⁷ » ? Buffon a sans doute été sensible à plus d'un aspect de l'autorité scientifique d'Aristote : Daubenton ne précise-t-il pas que, lorsque le naturaliste grec — grâce, notamment, à l'aide précieuse d'Alexandre ²⁸⁸ — se retrouvait en état d'observer les animaux de nombreuses espèces, c'est « le *génie* de l'observateur [qui] étoit bien capable de le guider & d'éclairer ses recherches ²⁸⁹ » ? Lorsque réduit à interpréter, d'après d'autres ouvrages, les descriptions d'animaux qu'il n'avait pu observer directement, c'est encore une fois en ces circonstances que « ce grand homme [démontrait qu'il] avoit autant d'élévation de *génie* que d'étendue de connoissances ²⁹⁰ » pour poser « les premiers fondemens de l'Histoire Naturelle ²⁹¹ ». Comme l'a mentionné le grand naturaliste Georges Cuvier, l'*Histoire des animaux* n'était pas seulement une zoologie proprement dite, une suite de monographies, mais plutôt un ensemble structuré par la logique de la comparaison : on doit considérer Aristote « comme un des plus grands observateurs qui ait jamais existé ; mais, sans nul doute, il eut le *génie* classificateur le plus extraordinaire que la nature ait produit ²⁹² », même s'il n'a pas rassemblé ses données en une systématique digne de ce nom. C'est aussi dans les autres écrits biologiques du corpus aristotélicien que se tisse le fil d'Ariane qui permet de comprendre comment Buffon a pu forger sa méthode et intégrer le *génie* scientifique d'Aristote à sa fabrique des descriptions animalières. Cette intertextualité emblématique des tensions entre sciences et belles-lettres dans l'*Histoire des quadrupèdes* n'a cependant rien à envier à celle qui investit l'œuvre et qui retentit dès que l'on évoque le surnom le plus célèbre de Buffon : le « Pline français ».

²⁸⁷ Georges Gusdorf, *Dieu, la nature, l'homme, au siècle des Lumières*, 1972, p. 276 [nous soulignons].

²⁸⁸ Buffon avait déjà insisté sur le fait que, du temps d'Aristote, l'histoire des animaux « étoit mieux connue que celle des plantes » notamment parce qu'Alexandre avait fait « des dépenses très considérables pour rassembler des animaux & en faire venir de tous les pays », afin de mettre le Stagirite « en état de les bien observer » ; comme conséquence, « il paroît par son ouvrage [*l'Historia animalium*] qu'il les connoissoit peut-être mieux, & sous des vues plus générales qu'on ne les connoît aujourd'hui » (« Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 44).

²⁸⁹ Daubenton, « Exposition des distributions méthodiques des Animaux quadrupèdes », *HN*, IV, 1753, p. 148 [nous soulignons].

²⁹⁰ *Ibid.*, p. 145 [nous soulignons].

²⁹¹ *Ibid.*, p. 148.

²⁹² Georges Cuvier, *Histoire des sciences naturelles*, 1841, t. I, p. 133 [nous soulignons].



Figure 13 : « Le Lamantin » ²⁹³

²⁹³ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Juste Chevillet, *HN*, XIII, 1765, planche LVII, p. 430.



Figure 14 : « La Taupe. Depouillée de sa Peau »²⁹⁴

²⁹⁴ Dessin de Buvée l'Américain, gravure de Jean-Charles Baquoy, *HN*, VIII, 1760, planche XII, p. 108.

CHAPITRE 6

Buffon lecteur de Pline l'Ancien

*Que ne puis-je multiplier ces représentations,
qui mettent à nu toutes les fables de l'antiquité !
Que ne puis-je extirper des têtes vulgaires
ces idées de merveilleux qui les remplissent encore.*

Jean-Baptiste Pujoux¹

Si Buffon se réclame avec emphase de la science d'Aristote, c'est le tribut qu'il rend à la culture livresque et à l'esprit philosophique de Pline l'Ancien (23-79 apr. J.-C.) qui illustre le mieux les tensions entre sciences et belles-lettres qui investissent l'*Histoire des quadrupèdes*. C'est donc dans cette optique que nous étudierons dans quelle mesure l'ampleur du dithyrambe rendu à la *Naturalis historia* de Pline annonce, dès les premières lignes de l'*Histoire naturelle*, la présence significative du naturaliste romain dans la fabrique des descriptions animalières.

L'épigraphe qui chapeaute le « Premier discours » — et toute l'œuvre monumentale de Buffon — est emblématique de la posture ambivalente entre sciences et belles-lettres qui caractérise notamment l'*Histoire des quadrupèdes* : elle annonce d'emblée l'importance des composantes *compilation* et *innovation* à la base du projet buffonien. Trônant dans sa version latine, la citation, puisée dans la préface de la *Naturalis historia* que Pline adresse « à son cher Vespasien César² », dont nous donnons ci-contre la traduction française, illustre parfaitement cette porosité entre sciences et belles-lettres que Buffon revendique explicitement dans les prémices de son propre projet :

¹ Jean-Baptiste Pujoux, *Paris à la fin du XVIII^e siècle*, 1801, p. 227.

² Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, 1950, livre I [Préface], p. 47 [traduction française de Jean Beaujeu]. Il s'agit plus précisément du futur empereur Titus, qui succédera à son père Vespasien en l'an 79. Faisant partie de la dynastie des Flaviens, les règnes de Vespasien (69-79) et de ses deux fils, Titus (79-81) et Domitien (81-96) étaient imprégnés d'une idéologie destinée à restaurer la prospérité de Rome, à la suite de la fragilisation de l'Empire occasionnée par le passage de Néron (54-68).

Res ardua vetustis novitatem dare, novis auctoritatem, obsoletis nitorem, obscuris lucem, fastiditis gratiam, dubiis fidem, omnibus verò naturam & naturæ suæ omnia.
Plin. in Præf. ad Vespas.³

C'est une tâche ardue que de donner un air nouveau aux vieilleries, de l'autorité aux nouveautés, de l'éclat à ce qui est usé, de la clarté à ce qui est obscur, de l'attrait à ce qui est dédaigné, du crédit à ce qui est douteux, de donner à chaque chose sa nature et à la nature tout ce qui lui appartient⁴.

Les collègues de l'Académie des sciences étaient sans doute perplexes à la lecture de ces prolégomènes où un savant se proposait de « donner du crédit à ce qui est douteux ». En effet, Buffon insiste beaucoup moins ici qu'en d'autres endroits du « Premier discours » sur le nécessaire talent d'observateur du naturaliste, pour plutôt mettre l'accent sur cette autre tâche tout aussi difficile : « donner un air nouveau aux vieilleries, de l'autorité aux nouveautés, de l'éclat à ce qui est usé, de la clarté à ce qui est obscur, de l'attrait à ce qui est dédaigné » ; toutes opérations rendues possibles — c'est, encore une fois, ce que Buffon n'écrit pas explicitement, mais qui sous-tend, nous le croyons, sa méthode — par son propre génie, scientifique mais aussi artistique. C'est du moins ce qu'il semble exprimer dans cette apologie de l'encyclopédiste romain, qui annonce l'essence même de son propre projet :

ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans chaque partie [de son Histoire Naturelle] Pline est également grand, *l'élévation des idées, la noblesse du style relèvent encore sa profonde érudition* ; non seulement il savoit tout ce qu'on pouvoit savoir de son temps, mais il avoit *cette facilité de penser en grand qui multiplie la science*, il avoit *cette finesse de réflexion de laquelle dépendent l'élégance & le goût*, & il communique à ses lecteurs une certaine liberté d'esprit, *une hardiesse de penser qui est le germe de la Philosophie*. Son ouvrage tout aussi varié que la Nature *la peint toujours en beau*, c'est, si l'on veut, une compilation de tout ce qui avoit été écrit avant lui, une copie de tout ce qui avoit été fait d'excellent & d'utile à savoir ; mais cette copie a de si grands traits, cette compilation contient des *choses rassemblées d'une manière si neuve*, qu'elle est préférable à la plupart des ouvrages originaux qui traitent des mêmes matières⁵.

Comment alors ne pas subodorer, d'une part, sous « cette facilité de penser en grand qui multiplie la science », le génie scientifique du naturaliste à la « vûe courte » engagé dans sa mission d'actualiser la faune, grâce à sa méthode gouvernée par une discipline de l'imagination qui lui insufflera cette « hardiesse de penser qui est le germe de la

³ Dans Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 2. Il faudrait plutôt lire la finale orthographique suivante : « [...] *naturam, & naturæ sua omnia* » (Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, *op. cit.*, livre I [*Præf.*], § 15, p. 51).

⁴ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, *op. cit.*, livre I [*Préface*], § 15, p. 51

⁵ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 48-49 [nous soulignons].

Philosophie »? Comment ne pas voir dans ce passage une déclaration programmatique concernant la nécessaire conjonction entre le génie scientifique et le génie artistique, ce dernier garantissant « cette finesse de réflexion de laquelle dépendent l'élégance & le goût » avec laquelle Buffon brossera ses « tableaux d'histoire » qui lui permettront de peindre « la Nature en beau » ?

Considérer que Buffon ait délibérément choisi de placer l'épigraphe de Pline en tête de son immense chantier pose d'emblée un problème d'interprétation : les raisons — liées à l'érudition, à la « noblesse du style » — qui motivent le naturaliste bourguignon à se réclamer de Pline sont d'une tout autre tonalité que celles — clairement plus scientifiques — qui avaient propulsé Aristote à l'avant-scène du « Premier discours ». En effet, il faut replacer le projet plinien dans une strate temporelle où la recherche en zoologie, après les travaux fondamentaux d'Aristote, cède au goût du merveilleux alimenté par nombre de récits de voyageurs et de fables de toutes provenances. D'un certain point de vue, la *Naturalis historia* s'inscrit au cœur de cette « littérature descriptive et imaginative, qui ne remplace malheureusement pas les travaux scientifiques délaissés ⁶ » depuis Aristote. Il serait donc inutile de chercher chez Pline une quelconque méthode « capable d'embrasser l'ensemble des sciences de la vie et de concevoir une “théorie biologique” ⁷ ». Aussi Buffon insiste-t-il plutôt sur « cette hardiesse de penser qui est le germe de la Philosophie » qu'il dit avoir admirée dans la *Naturalis historia*. Or, en revendiquant les qualités philosophiques de celui-là même qui, selon l'abbé Pluche, était tellement « dégoûté de la philosophie de l'école par l'inutilité des matières qu'on y traitoit, & par l'indécence des disputes qui y régnoient ⁸ » qu'il avait « conçu le dessein de réunir des connoissances d'usage, & propres à orner l'esprit comme à enrichir la société ⁹ », Buffon prêtait le flanc à la critique : il donnait des munitions à ses détracteurs qui, précisément, se méfiaient de cette *Histoire naturelle* coiffée d'une réflexion qui devait avoir intrinsèquement « un caractère

⁶ Jean Beaujeu, « Sciences physiques et biologiques. La science hellénistique et romaine », *Histoire générale des sciences*, 1957, t. I, p. 382 [nous soulignons].

⁷ *Ibid.*, p. 381.

⁸ Noël-Antoine Pluche, *Le spectacle de la nature*, 1739, t. IV, p. 351.

⁹ *Ibid.*, p. 352.

extra-scientifique¹⁰», puisque son auteur semblait privilégier l'aspect utilitaire¹¹ de la zoologie.

I. Esprit philosophique et culture livresque : entre sciences et belles-lettres

Comment expliquer alors que Buffon, qui avait l'ambition de faire œuvre de scientifique, se soit placé sous le patronage d'un zoologiste qui montrait une nette préférence pour ce caractère utilitaire de la philosophie qui sera vanté notamment par les théologiens de la Nature au XVIII^e siècle ? L'apologie du fonctionnaire de Vespasien César doit se comprendre dans ce déplacement fondamental vers une nouvelle histoire naturelle qui, comme nous l'avons évoqué au premier chapitre, tend à s'éloigner de sa dimension « historique » pour se transformer en une philosophie ou une « science philosophique¹² ». Ainsi, lorsque Buffon loue cette « facilité de penser en grand qui multiplie la science », ce n'est pas le « Pline catalogue de faits¹³ » qu'il convoque, ni les colorations utilitaristes qui teintent les histoires particulières de la *Naturalis historia*, mais bien l'esprit philosophique général du grandiose projet de mise à jour des connaissances qui sous-tend le grand œuvre plinien¹⁴. Dans cette optique, comme l'a souligné Thierry Hoquet, qu'un philosophe qui cumule aussi les étiquettes de scientifique et d'écrivain, tel André-François Boureau-Deslandes (1690-1757) écrivant son *Histoire critique de la philosophie*, ait eu recours au même texte¹⁵ de Pline présenté par Buffon en épigraphe à l'*Histoire naturelle*, suggère une

¹⁰ Jean Beaujeu, « Sciences physiques et biologiques », *art. cit.*, p. 381.

¹¹ « Pliny, like most Romans, was not interested in the intellectual philosophies of the Greeks, even when it was a theoretical understanding that could have important practical implications » (Roger French, *Ancient natural histories : histories of nature*, 1994, p. 214).

¹² Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, *op. cit.*, p. 138.

¹³ *Ibid.*, p. 153.

¹⁴ Sabina Crippa précise que Pline est en quelque sorte le fondateur d'un certain « encyclopédisme » latin caractérisé par un redécoupage des savoirs de son temps : « Des savoirs spécialisés et sectorisés, comme le savoir des pêcheurs, des chasseurs, des cueilleurs et des herboristes : ce scientifique de l'Antiquité est peut-être le premier à les rassembler dans une *summa* de connaissances qui théoriquement cohabitent » (« Introduction », dans Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, 2003, livre XXX, p. xxxi).

¹⁵ Boureau-Deslandes, dans sa préface, dit vouloir appliquer à son ouvrage « ce que disait Pline de son vaste Recueil d'Histoire Naturelle [...] : “C'est un travail épineux & extrêmement hardi, de vouloir rajeunir les choses anciennes, & accréditer celles qui sont trop neuves ; de vouloir donner de l'éclat à ce qui est usé, de la clarté à ce qui est obscur, de la grace à ce qui est ennuyeux, de l'autorité à ce qui est incertain ; de vouloir en

vision d'ensemble similaire chez ces deux membres de l'Académie des sciences : les deux projets, celui d'une nouvelle histoire de la philosophie et celui d'une nouvelle histoire naturelle, placés sous le patronage de la même citation, témoigneraient alors d'un semblable hommage à l'esprit philosophique généraliste — voire encyclopédique — du naturaliste romain.

Cette distinction entre le général et le particulier est d'autant plus importante qu'elle oriente vers cette « philosophie sans défaut ¹⁶ » à laquelle aspire la naturaliste montbardois : c'est cette « facilité de penser en grand qui multiplie la science ¹⁷ » dont s'inspire Buffon pour tâcher « de généraliser les effets particuliers ». Nous éviterons ainsi de pervertir cette expression généralement flatteuse de « Pline français » — que la critique a abondamment employée pour désigner Buffon —, pour paradoxalement discréditer le caractère scientifique de l'*Histoire naturelle* en réduisant son auteur à ce que certains pensaient de son prédécesseur latin : « c'est-à-dire essentiellement un compilateur ¹⁸ » sans nuance des faits, que d'aucuns se garderont même de considérer comme « un zoologiste, encore moins un biologiste ¹⁹ ». C'est d'ailleurs cette image négative de compilateur médiocre qui semble le mieux résumer une partie de la critique moderne, admirablement synthétisée dans cette formule lapidaire de Jean Beaujeu : « compilation sans critique ni observations personnelles ou presque, absence totale de classification scientifique et même d'ordre élémentaire, abondance d'erreurs et de fables saugrenues ²⁰ ». Si bien que, de nos jours, « la plupart des critiques formulées à l'égard de Pline concordent sur la fait que cette œuvre [la *Naturalis historia*] ne peut être définie comme scientifique ²¹ ». La suite de ce chapitre prouvera que, si le plan général du projet encyclopédique de Pline semble avoir

un mot remettre toute la Nature dans ses justes bornes, & empêcher qu'elle ne s'en écarte'' » (*Histoire critique de la philosophie*, 1742, t. I, p. vii-viii).

¹⁶ « Il me semble que la philosophie sans défaut seroit celle où l'on n'employeroit pour causes que des effets généraux, mais où l'on chercheroit en même temps à en augmenter le nombre, en tâchant de généraliser les effets particuliers » (Buffon, « De la nutrition & du développement », *HN*, II, 1749, p. 52 [nous soulignons]).

¹⁷ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 48.

¹⁸ C'est encore cette connotation péjorative qui se dégage des propos de Philippe de La Cotardière lorsqu'il reprend l'expression « Pline français » pour présenter Buffon (*Histoire des sciences. De la préhistoire à nos jours*, 2004, p. 526).

¹⁹ Liliane Bodson, « La zoologie romaine d'après la *NH* de Pline », dans J. Pigeaud et J. Oroz (dirs.), *Pline l'Ancien, témoin de son temps*, 1987, p. 116.

²⁰ Jean Beaujeu, « Sciences physiques et biologiques », *art. cit.*, p. 382.

²¹ Sabina Crippa, « Introduction », dans Pline l'Ancien, *Histoire naturelle, op. cit.*, livre XXX, p. xi-xii.

profondément marqué l'architecture de l'*Histoire naturelle*, de même que la fabrique de l'*Histoire des quadrupèdes*, il existe *a contrario* nombre d'aspects qui permettent de distancier Buffon de la connotation péjorative qui semble coller à son prédécesseur romain souvent réduit au statut d'« amateur d'informations sur les animaux, doté d'une inépuisable énergie pour collecter les données ²²». Au-delà de la réhabilitation provocatrice symbolique présente dans le « Premier discours », destinée à appuyer une nouvelle *philosophia naturalis*, Buffon se montrera le plus souvent très critique à l'égard des faits particuliers relatés par le fonctionnaire romain.

Réinventer le projet encyclopédique plinien

Si l'entrée en matière placée sous les auspices de Pline l'Ancien traduit une admiration sincère, cette déférence déborde toutefois la seule allusion à l'esprit philosophique ; elle témoigne aussi d'une influence profonde sur la manière dont Buffon appréhendera le monde. Cela tient au fait que l'œuvre de Pline est fortement orientée : elle vise à illustrer une nouvelle stabilité politique et morale, pour prendre souvent l'allure d'un défilé triomphal italianocentrique où la maîtrise du monde devient tributaire du contrôle des connaissances et de l'organisation du savoir et du passé : « Loin de dérouler sa matière de façon uniforme et objective Pline propose une accumulation de ressources et de connaissances du monde entier qui semble destinée à illustrer la puissance et la prospérité de l'Empire ²³». Buffon, bien intégré au système de privilèges associés au pouvoir sous l'Ancien Régime, ne pouvait être insensible à ce que représentait l'image de son grandiose prédécesseur latin ; mais s'il fait similairement preuve d'eurocentrisme ²⁴ et que son œuvre, publiée à l'Imprimerie Royale, de même que la renommée scientifique du Jardin du

²² Liliane Bodson, « La zoologie romaine d'après la *NH* de Pline », *art. cit.*, p. 116.

²³ Valérie Naas, *Le projet encyclopédique de Pline l'Ancien*, 2002, p. 9.

²⁴ Cette tendance, surtout manifeste dans les « Variétés dans l'espèce humaine » (*HN*, III, 1749, p. 371-530), sera aussi à la base d'un aspect important de la thèse de la dégénération selon laquelle les animaux du Nouveau Monde seraient invariablement de plus petites dimensions que ceux, comparables, de l'Ancien Continent. Le même eurocentrisme guidera la réflexion de Buffon lorsqu'il tente d'expliquer la variété des différentes races de chiens, d'autant plus importante qu'elles s'éloigneront géographiquement de la tige principale — le chien de berger — bien entendu située aux latitudes correspondant au territoire français (voir à ce propos la « Table de l'Ordre des chiens », insérée entre les pages 228-229 dans Buffon, « Le Chien », *HN*, V, 1755) ; de même que notre article : « Cléo avait-elle songé à Darwin ? », dans Sabrina Vervacke, Éric

Roi, dont il était intendant, contribuaient à rehausser l'image du pouvoir royal français, on ne peut parler d'une direction idéologique aussi marquée que chez Pline. Bien que cette indépendance d'esprit distingue nettement Buffon de Pline, il y a cependant une similitude entre le caractère encyclopédique des deux projets — l'*Histoire naturelle* et la *Naturalis historia* — qui visent un même objectif : maîtriser le monde grâce au contrôle des connaissances, tâche impossible sans une vaste organisation du savoir et du passé. En quelque sorte, le leitmotiv plinien — rassembler la matière dispersée pour « consolider l'Empire en l'inventoriant ²⁵ » — sous-tend probablement en partie les motivations qui ont conduit Buffon, impressionné par l'ampleur du dessein ²⁶ de Pline, à accorder cette place privilégiée au maître d'œuvre de la *Naturalis historia*.

Le titre même de l'œuvre de Pline — *Naturalis historia* — est repris intégralement par Buffon, ce qui traduit leur désir commun d'entreprendre une vaste enquête — au sens premier du terme grec *historia* — visant à faire l'inventaire de la nature, traduisant du même coup la démesure commune à leurs projets. Pline, comparant l'histoire naturelle à l'art, la considérait « comme une chose toujours commencée et toujours inachevée ²⁷ », voire inachevable, donc paradoxalement « comme un savoir rétif à toute clôture encyclopédique ²⁸ » ; Buffon toutefois, tout en intégrant ce paradoxe, était bien conscient que le fonctionnaire romain avait « travaillé sur un plan [...] peut-être trop vaste ²⁹ ». Le champ couvert par les deux naturalistes ne sera donc pas le même : Pline développe plusieurs livres sur la médecine (remèdes tirés des animaux, puis des plantes) alors que Buffon, ignorant à peu près tout ce qui a trait à la santé animale ³⁰, ne mentionnera

Van der Schueren et Thierry Belleguic (dirs.), *Les songes de Clio. Fiction et Histoire sous l'Ancien Régime*, 2006, p. 263-286.

²⁵ Valérie Naas, *Le projet encyclopédique de Pline l'Ancien*, *op. cit.*, p. 75.

²⁶ On considère que la *Naturalis historia* regorge de quelque 35 000 faits et que Pline aurait compilé pas moins de 2000 volumes avant d'écrire son œuvre (voir à ce sujet Danielle Sonnier, « Avertissement de la traductrice », dans Pline l'Ancien, *Histoires de la nature*, 1994, p. 5). Buffon souligne à ce sujet que Pline semble « avoir mesuré la Nature & l'avoir trouvé trop petite encore pour l'étendue de son esprit » (« Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 48).

²⁷ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, *op. cit.*, livre I [Préface], § 26, p. 55.

²⁸ Thierry Hoquet, « L'histoire naturelle est-elle une science de la nature ? », *Corpus*, 2001, n° 40, p. 128.

²⁹ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 48.

³⁰ Les exceptions notables se résument à ce que dit brièvement Buffon de la morve du cheval (« Le Cheval », *HN*, IV, 1753, p. 255-256), et, en beaucoup plus de détails, à ce qu'il rapporte des propos de M^{gr} Caëtani sur la « Barbonne », affection de la gorge qui frappe particulièrement le buffle (« Du Buffle », *SHN*, VI, 1782, p. 62-66). En conséquence, et même si la formulation est fort jolie, nous croyons que l'expression « Un

qu'occasionnellement les diverses vertus thérapeutiques des produits tirés des animaux, le plus souvent pour mettre en doute ce que la superstition avait jusque-là véhiculé. Par exemple, le naturaliste montbardois se montre très critique à l'égard des propriétés curatives associées à la corne du rhinocéros, qui est « plus estimée des Indiens que l'ivoire de l'éléphant [...] à cause de sa substance même à laquelle ils accordent plusieurs qualités spécifiques & propriétés médicinales ³¹ ». Commentant le fait que cette corne soit utilisée comme antidote contre différents poisons ou comme remède à plusieurs maladies, Buffon ajoute : « Il y a toute apparence que la plupart de ces vertus sont imaginaires : mais combien n'y a-t-il pas de choses bien plus recherchées qui n'ont de valeur que dans l'opinion ? ³² »

Alors qu'un seul volume de la *Naturalis historia*, le VIII^e, est consacré à une cinquantaine d'« animaux terrestres », dix tomes (IV-XV) de l'*Histoire naturelle* de Buffon — sans compter toutes les « Additions » insérées dans volumes du *Supplément* — contiennent la description de quelque 200 quadrupèdes ³³, résultat du développement des connaissances issues de la découverte foisonnante de nouvelles contrées, notamment aux XVII^e et XVIII^e siècles. Les « animaux terrestres » de Pline sont divisés en deux grandes parties : les animaux sauvages et exotiques (§ 1-141) et les animaux domestiques et indigènes (§ 142-224) ; si Buffon a pu s'inspirer de cette division (en inversant l'ordre de

vétérinaire lyrique », empruntée au poète Audiberti par les auteurs d'une étude historique de la littérature française pour intituler une section consacrée à Buffon, n'est peut-être pas la plus heureuse (voir Michel Delon, Robert Mauzi et Sylvain Menant, *Histoire de la littérature française*, 1998, p. 316-319).

³¹ « Le Rhinocéros », *HN*, XI, 1764, p. 188.

³² *Ibid.*, p. 193. Ces recettes prophylactiques ou thérapeutiques de Pline exerceront un fort ascendant sur la science du Moyen Âge et celle de la Renaissance ; leur caractère livresque, complètement déconnecté de la réalité, traduit la grande dépendance des auteurs de ces périodes pour une faune exotique qui accorde la première place aux animaux lointains. Pour de multiples exemples de ces recettes héritées de la *Naturalis historia*, toutes plus invraisemblables les unes que les autres, on pourra consulter avec profit : Jacques Voisenet, « L'animal et la pensée médicale dans les textes du Haut Moyen Âge », *Rursus*, 2006, n° 1, [En ligne] : <http://revel.unice.fr/rursus/document.html?id=50> (page consultée le 10 septembre 2007).

³³ Il s'agit, selon Joanna Stalnaker, de 182 espèces de quadrupèdes, dont 52 n'avaient jamais fait l'objet d'une description auparavant (« Painting Life, Describing Death : Problems of Representation and Style in the *Histoire Naturelle* », *Studies in Eighteenth-Century Culture*, 2003, n° 32, p. 193). L'auteure ne précise toutefois pas les repères qui lui permettent d'avancer cette dernière estimation. Nous trouvons hasardeux d'avancer un nombre précis d'espèces recensées dans l'*Histoire des quadrupèdes*, étant donné que Buffon hésite à de nombreuses reprises à séparer certains individus en deux espèces différentes plutôt qu'à en faire deux variétés de la même espèce. L'article « Quadrupèdes » de l'*Encyclopédie* recense 261 espèces, incluant cependant, à l'instar de Pline mais contrairement à ce que l'on retrouve chez Buffon, les reptiles pourvus de membres, tel le lézard.

présentation, toutefois), il existe chez les deux auteurs plusieurs digressions qui illustrent la difficulté intrinsèque de toute taxinomie. Ainsi, à la fin de l'*Histoire des quadrupèdes*, Buffon revient sur l'impossibilité de trouver un système parfait entre le regroupement nécessairement arbitraire des représentations élaborées par l'esprit humain et la marche de la nature, admettant que sa propre appellation de « quadrupèdes » est nécessairement imparfaite : en effet, si l'on soustrait, selon lui, les fissipèdes qui sont quadrumanes (les singes) ou bipèdes (les chauves-souris), sans oublier les pinnipèdes dont les membres se sont transformés en nageoires (les phoques), « la dénomination de quadrupèdes paroîtra mal appliquée à plus de la moitié des animaux ³⁴ ». Cela étant, Buffon était pleinement conscient de l'envergure de son œuvre, dont l'imposante architecture — peut-être stimulée par le grandiose projet plinien — ne cessa de le hanter ³⁵, comme en fait foi l'*incipit* de son grand discours introductif à l'*Histoire naturelle* :

L'Histoire Naturelle prise dans toute son étendue, est une Histoire immense ; elle embrasse tous les objets que nous présente l'Univers. Cette multitude prodigieuse de Quadrupèdes, d'Oiseaux, de Poissons, d'Insectes, de Plantes, de Minéraux, &c. offre à la curiosité de l'esprit humain un vaste spectacle, dont l'ensemble est si grand, qu'il paroît & qu'il est en effet inépuisable dans les détails. Une seule partie de l'Histoire Naturelle, comme l'Histoire des Insectes, ou l'Histoire des Plantes, suffit pour occuper plusieurs hommes ³⁶.

Ce thème de l'immensité de la nature était loin d'être original, mais il illustre la posture similaire de Pline et Buffon devant cette nature infinie, de même qu'il suggère une relative inexhaustivité intrinsèque qui contribuera peut-être à éloigner, pendant plus d'un millénaire et demi, l'histoire naturelle des sciences de la nature. En effet, dès que l'on accepte de considérer que « la Nature est compliquée, à la façon d'un labyrinthe sans issue, cela signifie que la tâche d'entrer, par la connaissance rationnelle, dans les arcanes de la Nature,

³⁴ Buffon, « Nomenclature des Singes », *HN*, XIV, 1766, p. 19. Par son dédain de tout système artificiel qui privilégierait un caractère sur un autre comme élément principal sur lequel baser la taxinomie, Buffon s'imposait une quadrature du cercle qui l'empêcha d'utiliser l'appellation toute linéenne de « mammifères », qui s'est imposée jusqu'à nos jours. Voir à ce propos : Thierry Hoquet, *Buffon / Linné. Éternels rivaux de la biologie ?*, 2007, p. 64-73.

³⁵ Voir à ce sujet notre commentaire en introduction à ce travail, *supra*, p. 21, note 85. Il est facile d'imaginer l'angoisse d'un Buffon vieillissant, à la vue faiblissante, devant cette tâche titanesque, cet impensable défi de « peindre » la nature tout entière, en regard de l'accumulation spectaculaire des connaissances scientifiques au XVIII^e siècle, ne serait-ce que par l'apport des explorateurs du Nouveau Monde faisant constamment rapport à l'intendant du Jardin du Roi d'un nombre croissant d'espèces, jusqu'alors inconnues, qui demandaient à être décrites et classées.

³⁶ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 3-4.

est une tâche infinie³⁷». Cette posture de résignation, amplifiée peut-être par une vue défaillante, a pu contribuer à stigmatiser Buffon, à le placer en marge de la science de son temps³⁸. Pourtant, l'auteur de l'*Histoire naturelle* réussira transcender ce nécessaire « retour humiliant sur nous-mêmes³⁹ », contrairement à plusieurs de ses contemporains qui considéraient toujours la nature, à la manière de Pline, dans une optique providentialiste⁴⁰, en se cantonnant dans « un étonnement mêlé d'admiration⁴¹ ». Encore une fois, malgré l'immensité de la tâche, nous croyons que la clé qui permettra à Buffon d'interpréter la nature pour proposer cet insolent projet d'une histoire naturelle générale *et* particulière⁴² est, comme il le suggère, son propre génie scientifique grâce auquel l'esprit pourra s'élever « à des vûes plus générales, par lesquelles nous pouvons embrasser à la fois plusieurs objets différens » et imaginer pour « moderniser » la faune, c'est-à-dire « se frayer des routes pour arriver à des découvertes utiles » :

On ne s'imagine pas qu'on puisse avec le temps parvenir au point de reconnoître tous ces différens objets, qu'on puisse parvenir non seulement à les reconnoître par la forme, mais encore à savoir tout ce qui a rapport à la naissance, la production, l'organisation, les usages, en un mot à l'histoire de chaque chose en particulier : cependant, en se familiarisant avec ces mêmes objets, en les voyant souvent, & pour ainsi dire, sans dessein, ils forment peu à peu des impressions durables, qui bientôt se lient dans notre esprit par des rapports fixes & invariables ; & de-là nous nous élevons à des vûes plus générales, par lesquelles nous pouvons embrasser à la fois plusieurs objets différens ; & c'est alors qu'on est en état d'étudier avec ordre, de réfléchir avec fruit, & de se frayer des routes pour arriver à des découvertes utiles⁴³.

³⁷ Marcel Conche, « Penser la Nature », *Revue philosophique de la France et de l'Étranger*, 2000, n° 3, p. 295.

³⁸ « Penser la Nature n'est ni la connaître ni la comprendre, mais l'appréhender plutôt comme inconnaissable et incompréhensible — parce qu'infinie » (*ibid.*, p. 277).

³⁹ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 5.

⁴⁰ « But above all for Pliny, nature was provident to man » (Roger French, *Ancient natural history*, *op. cit.*, p. 204).

⁴¹ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 5.

⁴² Il fallait un certain culot de la part de Buffon pour s'opposer à la mode dominante de son époque qui était caractérisée surtout par les ouvrages de spécialistes qui proposaient des mémoires portant sur des divisions particulières de l'histoire naturelle (insectes, poissons, quadrupèdes, etc.). Offrir une histoire naturelle générale *et* particulière dont l'ampleur même devait n'avoir d'égale que celle de son propre génie scientifique était suffisant pour rebuter les collègues de l'Académie des sciences qui prônaient plutôt, en exclusivité, « la narration des faits particuliers, dont celui qui écrit a une connaissance certaine » (Claude Perrault, *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des Animaux*, 1733, t. I, p. iij).

⁴³ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 5-6 [nous soulignons]. Ce passage est à mettre en parallèle avec ce que nous mentionnions au chapitre précédent (*supra*, p. 367), alors que, s'insurgeant contre les partisans des causes finales, qui voudraient que le nombre de mamelles soient relatif, dans chaque espèce, au nombre de petits que la femelle doit allaiter, Buffon illustre par un contre-exemple — la truie qui a douze

De l'érudition au « vice » du recopiage

C'est donc dans cette optique de projet encyclopédique dont l'essentiel est axé sur l'autorité d'auteurs célèbres et d'ouvrages de référence généraux qu'il faut situer l'hommage que Buffon rend à Pline dans son « Premier discours ». Cependant, le seigneur de Montbard ne se limite pas à la tradition plinienne : l'examen des descriptions animalières montre à plusieurs reprises que l'histoire naturelle *particulière* dont se réclame Buffon ne répond aucunement à « un mode cumulatif, à partir d'une transmission assurée que l'on n'a pas à vérifier dans le détail ⁴⁴ ». Au contraire, le travail de vérification des faits particuliers se fera surtout, dans un premier temps, par le recours à l'histoire-mémoire reposant sur les témoignages de voyageurs, qui seront évidemment ensuite soumis au prisme du génie scientifique buffonien — donc au jugement qui lui est intimement lié. C'est précisément cette manière de se réclamer concomitamment des témoignages des Anciens — le plus souvent *ex libris* — et de ceux des voyageurs ou correspondants — dont la certitude est constamment mise en doute — qui irritera les collègues académiciens médusés devant l'histoire naturelle générale *et* particulière buffonienne : « Les Anciens ne sont pas fiables en ce qu'ils n'ont pas vu les faits qu'ils nous rapportent et les modernes voyageurs ne le sont pas toujours plus car ils manquent souvent de bonne foi ⁴⁵ ». Nous pouvons trouver dans cette correction individuelle de l'observation générale un des plus solides fondements de la critique scientifique de l'*Histoire des quadrupèdes* : aux « faits vérifiés par toute une Compagnie [l'Académie des sciences] —, composée par *des gens qui ont des yeux pour voir* ces sortes de choses, autrement que la plupart du reste du monde ⁴⁶ », Buffon osait proposer en lieu et place ses propres « yeux de l'esprit », illuminés par son génie scientifique. Alors que les différents *Mémoires* produits par les membres de l'Académie des sciences — dont les plus illustres représentants sont évidemment Perrault et Réaumur — se caractérisent par « une obsession du singulier et un refus méticuleux de

mamelles mais souvent quelque vingt porcelets — que le nombre de mamelles doit se comprendre par un rapport physique qui reste à découvrir, ne faisant alors « qu'indiquer *la vraie route* » (« Le Cochon, le Cochon de Siam, et le Sanglier », *HN*, V, 1755, p. 108 [nous soulignons]).

⁴⁴ Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie, op. cit.*, p. 107.

⁴⁵ *Id.*

⁴⁶ Claude Perrault, *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des Animaux, op. cit.*, t. I, p. viij [nous soulignons].

toute forme de généralisation ⁴⁷», alors qu'ils tendent à donner « une peinture naïve, faite avec simplicité et sans ornement ⁴⁸» et se concentrent sur des « essais accrédités par la communauté des savants ⁴⁹», l'*Histoire des quadrupèdes* se caractérise, du moins en partie, par son caractère généraliste, par son style soigné destiné à séduire le lectorat, de même que par le tri tout à fait personnel des témoignages effectué par le naturaliste montbardois. À l'histoire-commentaires des académiciens se heurtait donc l'histoire-témoignages que proposait Buffon. Il ne faudra alors pas s'étonner du peu d'occurrences ⁵⁰ des *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des Animaux* dans l'*Histoire des quadrupèdes* ; comme l'a très bien montré Thierry Hoquet, le fait que les *Mémoires* se tiennent « en retrait délibéré de toute philosophie ⁵¹» confirme leur profonde inadéquation avec « la philosophie sans défaut ⁵²» que propose Buffon. C'est précisément dans cette généralisation des effets particuliers qu'il faut situer l'hommage que Buffon rend à Pline, et non, encore une fois, dans la particularité des historiettes émouvantes, terrifiantes ou pittoresques — voire imaginaires — dont les lecteurs romains étaient friands.

Par ailleurs, si Pline s'inscrit dans la tendance universalisante et globalisante issue de la pensée hellénistique en choisissant, entre autres, pour écrire ses livres de zoologie, de s'inspirer essentiellement de l'*Historia animalium* d'Aristote — « l'homme le plus savant en toute science ⁵³» —, et si près du quart de la *Naturalis historia* est directement centré sur le monde animal ⁵⁴, ce qui intéresse le naturaliste romain, ce n'est pas, comme chez le philosophe grec, l'anatomie ou la physiologie des bêtes, mais plutôt leur intervention dans

⁴⁷ Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie, op. cit.*, p. 114.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 115.

⁴⁹ *Id.*

⁵⁰ Mentionnons que c'est surtout Daubenton, dans les descriptions anatomiques, qui convoquera l'œuvre de Perrault ; et encore, presque exclusivement dans les cas où le collaborateur de Buffon n'aura pas eu accès lui-même à la dépouille d'une espèce pour la disséquer. Ce sera par exemple le cas dans l'article sur l'éléphant (voir notre commentaire plus loin dans ce chapitre, *infra*, p. 426, note 170).

⁵¹ Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie, op. cit.*, p. 115.

⁵² « Il me semble que la philosophie sans défaut seroit celle où l'on n'emploieroit pour causes que des effets généraux, mais où l'on chercheroit en même temps à en augmenter le nombre, en tâchant de généraliser les effets particuliers » (Buffon, « De la nutrition & du développement », *HN*, II, 1749, p. 52 [nous soulignons]).

⁵³ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, 1952, livre VIII, § 44, p. 38 [traduction française par Alfred Ernout].

⁵⁴ Les livres VIII à XI portent en effet sur les animaux terrestres, aquatiques et marins, de même que les oiseaux et les insectes, tandis que, dans les livres XXVIII à XXXII, Pline envisage l'utilisation des animaux par la pharmacopée et la thérapeutique populaires, après avoir examiné, au livre XVIII, le cas des animaux domestiques en rapport avec l'agriculture et les travaux des champs.

la vie romaine, d'autant plus intéressante qu'elle s'appuiera le plus souvent sur des anecdotes relatant des particularités extraordinaires anthropocentrées. Le principal mérite de Pline est d'avoir pu grouper et agencer les observations qu'Aristote avait parsemées principalement dans les livres VI, VIII et IX de l'*Historia animalium*, selon un plan avant tout géographique qui, cependant, « ne tient pas compte des caractères spécifiques qui permettent de ranger les animaux dans les classes que l'histoire naturelle moderne a établies ; mais au moins réunit-il sous un même rubrique les remarques faites sur chaque animal, permettant d'en avoir une *vue d'ensemble* ⁵⁵ ». C'est encore une fois à cette « vue d'ensemble » que Buffon rend hommage, ce qui n'exclura pas les critiques répétées des caractéristiques imprécises de plusieurs tableaux où les animaux sont rendus par « les traits généraux, réels ou légendaires, de leur caractère et de leur comportement ⁵⁶ ». Inutile donc de chercher dans les articles de la *Naturalis historia* des « descriptions exactes et complètes », ni des observations scientifiques, telle l'influence du climat sur les mœurs des animaux, comme on pouvait le retrouver chez Aristote ; les lecteurs romains « aimaient mieux savoir le prix payé pour une mule, ou le nombre de lions tués dans tels jeux du cirque ⁵⁷ ». Pline se targue néanmoins d'avoir enrichi l'ouvrage du Stagirite : « Aristote composa environ cinquante volumes célèbres sur les animaux ; volumes que j'ai résumés, en y ajoutant ce qu'il avait ignoré ⁵⁸ ». C'est justement pour ces ajouts — notamment de fables et de traits légendaires que le Stagirite avait écartés ou réfutés — que Pline sera le plus critiqué, lorsqu'on ne lui reprochera pas simplement « de reproduire des erreurs commises par certains de ses modèles, et qu'un simple regard sur les animaux importés à Rome pour les jeux ou pour les parcs zoologiques lui eût permis de rectifier ⁵⁹ ».

⁵⁵ Alfred Ernout, « Introduction », dans Pline l'Ancien, *Histoire naturelle, op. cit.*, livre VIII, p. 9 [nous soulignons].

⁵⁶ *Ibid.*, p. 10.

⁵⁷ *Id.*

⁵⁸ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle, op. cit.*, livre VIII, § 44, p. 38. Liliane Bodson a raison de mentionner toutefois que, dans « la hâte forcée avec laquelle il travaille, Pline ne comprend pas toujours ses sources ou il les résume de travers, réintroduisant dans la tradition des erreurs qu'Aristote avait depuis longtemps réfutées, [...] ou en créant à son tour parce qu'il déforme, obscurcit, dénature le texte dont il utilise le contenu » (« La zoologie romaine d'après la *NH* de Pline », *art. cit.*, p. 110-111). Ces détails n'avaient certainement pas échappé au lecteur attentif qu'était Buffon.

⁵⁹ Alfred Ernout, « Introduction », dans Pline l'Ancien, *Histoire naturelle, op. cit.*, livre VIII, p. 7.

Pline s'avère donc un infatigable lecteur qui doit aux livres plus qu'à l'observation les connaissances et les faits qu'il rapporte dans la *Naturalis historia*⁶⁰. L'exergue que Buffon a mise en tête de son propre projet, au-delà des fonctions esthétique et rhétorique que l'on peut associer à un tel choix, tient aussi dans cette admiration pour l'érudition de celui qui prétendait avoir résumé les quelque cinquante volumes du corpus biologique aristotélicien en quatre petits tomes. Le seigneur de Montbard ne cachera cependant jamais ses réserves quant à l'absence d'esprit critique qu'il retrouve fréquemment lorsque l'auteur de la *Naturalis historia* s'appuie aveuglément sur son prédécesseur grec. Par exemple, dans une note discrète qui laisse toutefois transparaître son malaise, Buffon écrit : « Pline, qui sur l'article du Chameau, comme sur beaucoup d'autres, n'a fait, pour ainsi dire, que copier Aristote⁶¹ ». Buffon reproche pareillement aux Anciens les inexactitudes de leurs rapports concernant l'hippopotame : après avoir trouvé, dans ce qu'en dit Aristote, « plus d'erreurs que de faits vrais⁶² », le seigneur de Montbard semonce Pline qui, « en copiant Aristote, loin corriger ses erreurs, semble les confirmer & en ajouter de nouvelles⁶³ ».

Nous retiendrons que la mise en évidence de ce « vice du recopiage » présent dans la *Naturalis historia* sera un ingrédient fondamental de la fabrique des descriptions animalières de l'*Histoire des quadrupèdes*. Nous aurons en effet l'occasion de présenter de multiples exemples où Buffon s'affaire à dénoncer — tant chez les naturalistes de la Renaissance que chez les voyageurs et correspondants des XVII^e et XVIII^e siècles —, puis à corriger les erreurs véhiculées souvent depuis des siècles dans la masse de documents

⁶⁰ Pline se vante, dans la préface du livre I, d'avoir compilé « 20 000 fait dignes d'intérêt [...] tirés de la lecture d'environ 2 000 volumes, [...] provenant de 100 auteurs de choix » (*Histoire naturelle, op. cit.*, livre I [Préface], § 17, p. 52).

⁶¹ Buffon, « Le Chameau et le Dromadaire », *HN*, XI, 1764, p. 213.

⁶² Buffon, « L'Hippopotame », *HN*, XII, 1764, p. 23.

⁶³ *Id.* Buffon précise en note : « Pline dit de plus qu'Aristote, que l'hippopotame habite les eaux de la mer aussi-bien que celles des fleuves, & qu'il est couvert de poil comme le veau marin. *Nota.* Ce dernier fait est avancé sans aucun fondement : car l'hippopotame n'a point de poil sur la peau, & il est certain qu'il ne se trouve point en pleine mer, & que s'il habite sur les côtes, ce n'est qu'à l'embouchure des fleuves ». Même si Buffon ne cite pas le passage plinien correspondant, il se réfère probablement en partie à ce segment dans lequel Pline mentionne « la crinière — *iuba* — » de l'hippopotame (*Histoire naturelle, op. cit.*, livre VIII, § 95, p. 56). Selon Alfred Ernout, le fait que Cuvier se soit plus tard étonné que tant de traits faux se retrouvent dans la description plinienne serait une preuve supplémentaire pour affirmer que le zoologiste romain n'a fait que suivre les auteurs livresques « sans songer à regarder les spécimens exhibés à Rome », ce qui confirme son état de « compilateur, qui ne songe pas à corriger ou à compléter ses modèles » (dans *ibid.*, note 1 sur le § 95, p. 135). Voir notre commentaire à propos des hippotames du cap de Bonne-Espérance qui, selon l'astronome allemand Peter Kolbe, se retrouveraient en pleine mer (*infra*, p. 564).

dont il s'est inspiré. Si Buffon se proposait lui aussi de trier et de sélectionner ce qui lui apparaissait le plus pertinent, depuis les Anciens jusqu'aux récits de ses contemporains immédiats, il indique cependant vouloir corriger ce que les prédécesseurs ont pu ignorer en se servant d'une méthode qui transcende le seul effort, titanesque il est vrai, de compilation. Mais le seigneur de Montbard ne sera pas totalement immunisé contre ce vice du recopiage et, par moments, il sera atteint du même mal que celui dont souffrait Pline, son génie scientifique perdant passagèrement de cette vigueur qui lui aurait autrement permis de constater que le naturaliste romain recopiait parfois — sans discipline — Aristote ⁶⁴.

Indicare, non [...] indagare

Il s'avère difficile de trouver une quelconque méthode scientifique dans la *Naturalis historia* car Pline est loin d'avoir adopté, à l'instar d'Aristote, une « démarche normative et analogique ⁶⁵ » ; il se veut plutôt « anomaliste, [il] privilégie le rare et le singulier ⁶⁶ » et son œuvre est tout entière composée « selon le *crescendo* de l'admirable ⁶⁷ ». Comme la majorité des successeurs d'Aristote, notamment de l'école péripatéticienne, Pline, toujours friand de merveilles, s'intéresse surtout aux exceptions de la nature sans essayer d'en comprendre les règles, s'en tenant souvent à répertorier les données « avec une prédilection pour l'extraordinaire ⁶⁸ », si bien qu'il « se contente souvent de l'admiration sans trop pousser l'interprétation ⁶⁹ ». Les *mirabilia* pouvaient certes constituer, dans la tradition aristotélécienne, « une ouverture sur la connaissance ⁷⁰ », mais si l'intendant du Jardin du Roi a pu s'inspirer de ce qui, dans les écrits du fonctionnaire romain, était susceptible

⁶⁴ Voir ce que nous avons dit à propos de l'imbécillité de la brebis au chapitre précédent (*supra*, p. 333 *sq.*) ; Pline avait aussi écrit, dans le sillage d'Aristote : « les animaux à laine sont les plus sots de tous » (*Histoire naturelle*, *op. cit.*, livre VIII, § 199, p. 93) ; de même que le « tonnerre fait avorter les brebis isolées » (*ibid.*, § 188, p. 89).

⁶⁵ Valérie Naas, *Le projet encyclopédique de Pline l'Ancien*, *op. cit.*, p. 66. Voir aussi à ce sujet la courte mais éclairante « Introduction » au livre XXXII de la *Naturalis historia*, dans laquelle Eugène de Saint-Denis précise que, chez Pline, on « chercherait en vain [...] une méthode scientifique » (dans Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, 1966, livre XXXII, p. 9).

⁶⁶ Valérie Naas, *Le projet encyclopédique de Pline l'Ancien*, *op. cit.*, p. 66.

⁶⁷ Alain Michel, « L'esthétique de Pline l'Ancien », dans J. Pigeaud et J. Oroz (dirs.), *Pline l'Ancien, témoin de son temps*, 1987, p. 376 [souligné dans le texte].

⁶⁸ Valérie Naas, *Le projet encyclopédique de Pline l'Ancien*, *op. cit.*, p. 289.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 288.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 289.

d'encourager « la vertu d'étonnement et l'ouverture à l'imaginaire ⁷¹», il devait cependant être conscient qu'une telle manière de procéder pouvait *a contrario* « limiter l'étude positive et critique des phénomènes, en favorisant la recherche de l'étrange ⁷²». Buffon s'affaira plutôt, tout au long de son œuvre, à « démerveiller » la faune, dut-il pour cela mettre le plus souvent en doute, dans la singularité des descriptions animalières de l'*Histoire des quadrupèdes*, celui dont il avait pourtant louangé l'approche généraliste dans le « Premier discours ». En somme, ce que Buffon reproche par-dessus tout à Pline, c'est « le caractère trop hasardeux de son information souvent sans fondement, encore trop souvent parasitée de témoignages de seconde main et d'*imaginations non vérifiées* ⁷³». Le seigneur de Montbard se propose donc de dépasser l'enquête plinienne — inventaire merveilleux axé sur l'exception plutôt que la norme — pour tendre plutôt vers l'interprétation, en employant une méthode où le génie scientifique participe de la formation d'hypothèses, mais où l'imagination sera constamment soumise au jugement du savant.

Notons que l'absence de méthode et de rigueur dans la somme plinienne est à la source d'une différence peut-être encore plus saisissante entre Pline et Buffon, sur les plans poétique et esthétique. Prenant soin d'exclure de son œuvre tout ce qui fait la littérature d'agrément, Pline, s'adressant toujours au futur empereur Titus dans la préface de la *Naturalis historia*, définit la nature de son sujet à travers une série d'oppositions :

les notes que je te dédie [...] *ne font pas de place au génie*, d'ailleurs si médiocre en moi, et n'admettent ni digressions, ni discours ou dialogues, ni événements merveilleux ou aventures variées, *toutes choses agréables à écrire ou plaisantes à lire*, car le sujet que je traite est aride : il s'agit de la nature, c'est-à-dire la vie, et dans ce qu'elle a de plus bas ⁷⁴.

Il serait étonnant que Buffon n'ait pas sourcillé à la lecture de tels propos qui allaient nettement à l'encontre, d'une part, de la prépondérance du génie dans sa méthode et, d'autre part, de l'importance qu'il accorde la manière de présenter le discours — que l'on pense seulement à ses conseils prodigués dans son célèbre « Discours sur le style »,

⁷¹ Alain Michel, « L'esthétique de Pline l'Ancien », *art. cit.*, p. 377.

⁷² *Id.*

⁷³ Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, *op. cit.*, p. 590 [nous soulignons].

⁷⁴ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, *op. cit.*, livre I [Préface], §12-13, p. 50 [nous soulignons].

véritable éloge de la *dispositio*⁷⁵. Nous serions même tenté de voir, dans la préface plinienne, une manœuvre purement rhétorique dont nous pourrions questionner la sincérité. En effet, l'absence même de méthode va le plus souvent favoriser, dans le texte de la *Naturalis historia*, une abondance de « digressions anecdotiques ou folkloriques, traitées avec soin comme morceaux de bravoure, [qui] ont plus de pittoresque ou de saveur que l'exposé lui-même⁷⁶ » et qui auront un indéniable pouvoir d'attraction sur le lectorat. Il ne faut surtout pas oublier que Pline « écrit pour un public pénétré d'habitudes de magie, surtout quand il s'agit de recouvrer la santé⁷⁷ ». Ainsi peut-on expliquer, d'une part, l'intention peut-être sincère de donner un texte principalement utilitaire dont la lecture fastidieuse risque même de dégoûter le lecteur⁷⁸, quoique, d'autre part, il soit permis de douter que Pline n'ait pas été conscient que la longue énumération des propriétés miraculeuses des différents produits dérivés des animaux allait indubitablement exercer un pouvoir d'attraction sur un lectorat d'autant plus nombreux. En posant comme idée fondamentale qui dominera son œuvre que « tout dans la nature, est merveille, *mirabilia*⁷⁹ », Pline, même s'il s'en défend avec ostentation, donnait un texte indubitablement destiné à plaire. C'est en ce sens que l'on peut par exemple affirmer, sans contradiction, que le livre XXXII de la *Naturalis historia*, qui conclut l'imposante section de l'œuvre plinienne consacrée aux remèdes tirés des animaux, peut être considéré à la fois sans valeur littéraire, mais non dénué d'intérêt⁸⁰, à mi-chemin entre sciences et belles-lettres. Cette ambiguïté sur le statut de la *Naturalis historia* conduit Danielle Sonnier à affirmer que l'œuvre de Pline, « sans cesser un seul instant d'offrir de l'intérêt en tant que contribution à l'histoire de la science, est une œuvre poétique au meilleur sens du terme⁸¹ ».

⁷⁵ Voir notre section « La *dispositio* est l'homme même », chapitre 2, p. 103 sq. ; de même que Jean-Paul Sermain, « La *dispositio* est l'homme même. Marivaux, Buffon, et l'éloquence du for intérieur au XVIII^e siècle », dans Carole Dornier et Jürgen Siess (dirs.), *Éloquence et vérité intérieure*, 2002, p. 131-140.

⁷⁶ Eugène de Saint-Denis, « Introduction », dans Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, *op. cit.*, livre XXXII, p. 10.

⁷⁷ Robert Lenoble, « Les obstacles épistémologiques dans l'« Histoire naturelle » de Pline », *Thalès*, 1952, n^o 8, p. 90, note 1.

⁷⁸ Pline renchérit à ce sujet, à propos de différents remèdes qu'il s'appête à décrire : « et nous mettrons en ceci tout notre soin, au risque de provoquer l'ennui, ayant décidé de considérer moins l'agrément que l'utilité pour notre vie » (*Histoire naturelle*, 1962, livre XXVIII, § 2, p. 18 [traduction française par Alfred Ernout]).

⁷⁹ Alain Michel, « L'esthétique de Pline l'Ancien », *art. cit.*, p. 376 [souligné dans le texte].

⁸⁰ C'est ce que propose par Eugène de Saint-Denis (« Introduction », dans Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, *op. cit.*, livre XXXII, p. 13).

⁸¹ Danielle Sonnier, « Préface », dans Pline l'Ancien, *Histoires de la nature*, *op. cit.*, p. 21.

Inutile d'insister sur le fait que le même commentaire pourrait s'appliquer avec tout autant de pertinence à l'*Histoire des quadrupèdes* du seigneur de Montbard. Cette dernière similitude en cache une autre : entre vulgarisation et exhaustivité encyclopédique se profile l'image du généraliste — qui ne peut être spécialiste de tous les domaines qu'il traite — visant un public composé par une élite cultivée avide de connaissances réparties dans d'innombrables champs du savoir. Mais alors que le but avoué de l'encyclopédie plinienne était « d'aider les lecteurs plutôt que de leur plaire ⁸²», l'histoire naturelle de Buffon avait la triple prétention d'allier le *docere*, le *movere* et le *delectare*, sans renier la prétention de l'auteur de faire une œuvre scientifique gouvernée par une méthode — et une discipline de l'imagination — que l'on chercherait en vain dans la *Naturalis historia*.

Comme nous l'avons déjà évoqué, il est bien établi que Pline privilégiait le plus souvent le remarquable, le surprenant, souvent en sélectionnant de manière peu scrupuleuse ses sources ⁸³, si bien qu'on a pu lui reprocher de n'être qu'un simple collecteur de curiosités : le fonctionnaire romain restait souvent plus admiratif qu'enquêteur, manifestant ainsi une certaine incompatibilité avec toute investigation scientifique. Comme il l'écrit au onzième livre de la *Naturalis historia* : « Au reste, laissons à chacun sa façon d'en juger : nous, notre but est de *décrire* les phénomènes évidents, et *non* d'en *dépister* les causes obscures ⁸⁴». Suivant ce leitmotiv — « *indicare, non [...] indagare* », Pline s'efforce de révéler la nature manifeste des choses, et non de rechercher les causes incertaines ; il prétend décrire la réalité telle qu'elle se donne à voir et renonce, contrairement à Aristote par exemple, à l'expliquer. Il veut rassembler les connaissances admises et en rendre brièvement compte dans certains cas, mais il ne cherche pas à argumenter : « il n'entre pas dans son dessein de pratiquer l'investigation dans des domaines incertains ni de vouloir tout expliquer ⁸⁵». Ainsi, Pline s'inscrit tout à fait dans son époque qui, en un certain sens, se

⁸² Valérie Naas, *Le projet encyclopédique de Pline l'Ancien*, op. cit., p. 16.

⁸³ Roger French va jusqu'à affirmer que ce manque d'esprit critique est caractéristique de l'œuvre plinienne : « Here is displayed another Plinian characteristic, his uncritical attitude to his sources » (*Ancient natural history*, op. cit., p. 218).

⁸⁴ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, op. cit., 1952, livre XI, § 8, p. 31-32 [nous soulignons] ; la traduction française d'Alfred Ernout a été effectuée à partir du texte latin donné en miroir aux mêmes pages : « *Denique existimatio sua cuique sit; nobis propositum est naturas rerum manifestas indicare, non causas indagare dubias* » [nous soulignons].

⁸⁵ Valérie Naas, *Le projet encyclopédique de Pline l'Ancien*, op. cit., p. 80.

situé « hors de la science et du “questionnement” scientifique ⁸⁶ ». Comme le résume Valérie Naas :

Ainsi, l'*HN* [l'*Histoire naturelle* de Pline] n'est pas une œuvre scientifique au sens où elle aurait pour but la compréhension des phénomènes par l'étude et la réflexion. Pline ne s'intéresse ni à la recherche en soi, ni au fondement des connaissances, ni à l'élaboration d'une théorie rationnelle sur la nature. Mais si l'on ne peut qualifier l'*HN* de « scientifique », elle reste une œuvre de savoir et sur le savoir. Pline est un érudit mais non un chercheur, qui se donne pour tâche, comme il le dit lui-même, non d'*indagare*, mais d'*indicare*, en laissant à chacun la liberté de juger ⁸⁷.

L'objectif du fonctionnaire romain n'était donc pas de présenter des conclusions tranchées dans chaque domaine de l'histoire naturelle, ni de délivrer des certitudes, mais de proposer un état de la question. Ce n'est donc pas en savant que Pline traite son sujet, mais en grand compilateur humaniste, qui dépend presque uniquement de ses sources. Buffon, en revanche, cherche à interpréter la nature à la manière d'un savant. Son originalité, toutefois, réside dans son *ars inveniendi* qui réhabilite le recours à l'hypothèse (tout en étant soumis à une discipline de l'imagination). De plus, si Pline sera souvent perçu comme un compilateur négligent de faits rapportés par des tiers ⁸⁸, nous aurons maintes fois l'occasion de constater que Buffon mettra au contraire systématiquement en doute, sans discrimination et sans esprit partisan, les récits qui lui paraissent invraisemblables, qu'ils proviennent de ses contemporains (naturalistes ou voyageurs), ou de ses prédécesseurs de la Renaissance ou de l'Antiquité. Et Pline ne sera pas plus épargné que les autres, dans la particularité des descriptions animalières de l'*Histoire des quadrupèdes*.

II. « Démerveiller » les fables de la crédule Antiquité

Sans examiner les quelque quarante références explicites à l'auteur de la *Naturalis historia* dans l'*Histoire des quadrupèdes*, nous avons voulu illustrer — sans toutefois viser à déboulonner le mythe qui a fait de Buffon le « Pline français » — comment, au-delà du « Premier discours », le naturaliste montbardois a le plus souvent exprimé un certain scepticisme en regard des observations particulières du zoologue romain. Par exemple, dès

⁸⁶ *Ibid.*, p. 401.

⁸⁷ *Id.* [souligné dans le texte]

le début de l'*Histoire des quadrupèdes*, Buffon reproche à Pline d'avoir *mal* imaginé le phénomène de la chute des dents de lait chez la « plus noble conquête que l'homme ait jamais faite ⁸⁹ » :

Pline dit que les dents de lait ne tombent point à un cheval qu'on fait hongre avant qu'elles soient tombées : *j'ai été à portée de vérifier ce fait, & il ne s'est pas trouvé vrai* ; les dents de lait tombent également aux jeunes chevaux hongres & aux jeunes chevaux entiers, & il est probable que *les anciens n'ont hasardé ce fait que parce qu'ils l'ont cru fondé sur l'analogie de la chute des cornes du cerf, du chevreuil, &c. qui en effet ne tombent point lorsque l'animal a été coupé* ⁹⁰.

L'exemple ci-dessus révèle un *modus operandi* typique de la fabrique des descriptions animalières buffoniennes, qui illustre le caractère rigoureux du jugement — lié étroitement au génie scientifique — que l'on retrouvera dans l'ensemble de l'*Histoire des quadrupèdes* : malgré sa « vûe courte », Buffon aura maintes fois l'occasion — dans le cas des animaux domestiques surtout, mais aussi parfois avec les animaux plus exotiques qu'on lui envoyait à Montbard — de vérifier lui-même, lorsque ce ne sera pas grâce aux yeux de ses collaborateurs, les faits qu'il jugeait incompatibles avec toute certitude (morale ou, *a fortiori*, physique). Aussi ne faut-il pas céder trop facilement à la tentation de faire du naturaliste montbardois un systématicien qui ne se fiait qu'à ses lectures. S'il croyait fermement à la logique de la comparaison, il n'a jamais hésité à dénoncer, au rythme des nouvelles connaissances qui lui parvenaient, les analogies *mal* imaginées, indépendamment de la notoriété de celui qui les avait avancées.

Le castoréum et l'autocastration du castor

Buffon fera souvent confiance à l'intelligence et à la culture livresque du lecteur pour saisir l'acuité de sa propre critique. Ainsi, toujours dans l'optique de ne rapporter que les faits confirmés par nombre de témoins oculaires, tout en laissant de côté les points où

⁸⁸ « He [Pliny] has been accused [...] of being a careless compiler of other people's facts » (Roger French, *Ancient natural history, op cit.*, p. 207).

⁸⁹ Buffon, « Le Cheval », *HN*, IV, 1753, p. 174.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 251. Buffon revoie explicitement en note à Pline : « Hist. Nat. in-8°, Paris, 1685, tome II, liv. II, parag. LXXIV, page 558 ». À défaut d'avoir pu consulter l'édition à laquelle Buffon se réfère, nous n'avons trouvé qu'un seul passage de la *Naturalis historia* qui concorde avec le commentaire buffonien : « Le cheval, une fois châtré, ne perd plus ses dents » (Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, 1947, livre XI, § 168, p. 82). Sans verser dans la téléologie, soulignons que l'ensemble du commentaire de Buffon est tout à fait juste.

certains ont « paru enfler le merveilleux, aller au delà du vrai et quelquefois même de toute vrai-semblance ⁹¹ », le naturaliste montbardois, à propos de ce que les Anciens avaient écrit concernant les mœurs du castor, met notamment en doute les rapports suivants :

Car on ne s'est pas borné à dire que les castors avoient des mœurs sociales & *des talens évidens pour l'Architecture*, mais on a assuré qu'on ne pouvoit leur refuser des idées générales de police & de gouvernement ; que leur société étant une fois formée, ils savoient réduire en esclavage les voyageurs, les étrangers ; qu'ils s'en servoient pour porter leur terre, traîner leur bois ; qu'ils traitoient de même les paresseux d'entre eux qui ne vouloient, & les vieux qui ne pouvoient pas travailler ; qu'ils les renversoient sur le dos, les faisoient servir de charrette pour voiturer leurs matériaux ; que ces *républicains* ne s'assembloient jamais qu'en nombre impair, pour que dans leurs conseils il y eût toujours une voix prépondérante ; que la société entière avoit un *président* ; que chaque tribu avoit son *intendant* ; qu'ils avoient des sentinelles établies pour la garde publique ; que quand ils étoient poursuivis, ils ne manquoient pas de s'arracher les testicules pour satisfaire à la cupidité des chasseurs ; qu'ils se monroient ainsi mutilés pour trouver grace à leurs yeux, &c. &c. ⁹².

Nonobstant le ton qui témoigne d'un scepticisme évident devant l'énormité de la métaphore politique ⁹³, Buffon ajoute, en note : « Voyez AElie & tous les Anciens, à l'exception de Pline, qui nient ce fait avec raison ⁹⁴ ». Pline est ici pris à partie pour avoir véhiculé la fable de l'autocastration des castoridés. En effet, le seigneur de Montbard semble faire référence, sans l'indiquer toutefois, à un passage du VIII^e livre de la *Naturalis historia* où Pline mentionne : « Les castors du Pont se coupent également les parties génitales, quand le péril les presse ; car ils savent que c'est pour cela qu'on les poursuit : c'est le produit que les médecins appellent *castoréum* ⁹⁵ ». Pourtant, beaucoup plus loin, dans le XXXII^e livre de son œuvre, consacré aux remèdes tirés des bêtes « aquatiques », Pline rectifiera sa position : « La puissance de la nature est remarquable [...] comme les bièvres qu'on appelle castors et dont on nomme les testicules castoréum. Qu'ils s'amputent eux-mêmes de leurs testicules, c'est ce que nie Sextius, très exact en science médicale ⁹⁶ ». Il est étonnant qu'un lecteur

⁹¹ Buffon, « Le Castor », *HN*, VIII, 1760, p. 299.

⁹² *Id.* [nous soulignons]

⁹³ Nous avons souligné ailleurs cet amusant retournement de l'Histoire : le très républicain castor est devenu l'emblème de la monarchie constitutionnelle canadienne, alors que le pygargue à tête blanche — l'aigle royal — allait orner les armoiries du voisin méridional, la république des États-Unis d'Amérique ! Voir à ce sujet notre article à paraître : « Le castor à la rescousse du pygargue à tête blanche : Buffon, Jefferson et la dégénération des animaux d'Amérique septentrionale », dans *Influences et modèles étrangers en France (XVI^e-XVIII^e siècles)*, 2008, p. 150-172.

⁹⁴ Buffon, « Le Castor », *HN*, VIII, 1760, p. 299-300 [nous soulignons].

⁹⁵ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, *op. cit.*, livre VIII, § 109, p. 61 [souligné dans le texte].

⁹⁶ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, *op. cit.*, livre XXXII, § 26, p. 31. Il s'agit du médecin Quintus Sextius Niger, spécialiste de pharmacopée, fils du philosophe Quintus Sextius (I^{er} s. avant J.-C.).

assidu comme Buffon semble ignorer la mise au point de Pline qui avait pourtant témoigné de la confusion anatomique, à l'origine de la fable, entre ces glandes « qu'on ne peut ôter sans faire mourir l'animal ⁹⁷ », et les véritables testicules, dont on peut priver les castors comme tous les autres quadrupèdes bistournés. Nous croyons pertinent d'interroger le silence de Buffon concernant ce rare éclair de lucidité scientifique chez Pline. Notre hypothèse est que cette correction survient à un endroit de l'œuvre plinienne où l'abondante énumération des propriétés magiques attribuées à différents produits d'origine animale aura pu laisser Buffon plutôt sceptique. Le silence du seigneur de Montbard sur la correction apportée par Pline au XXXII^e livre pourrait donc s'expliquer par l'in vraisemblance de la suite dudit article, consacrée à une énumération des vertus thérapeutiques associées au castoréum. Nous pouvons supposer qu'à la lecture des propriétés miraculeuses rapportées par Pline ⁹⁸, notamment celle voulant que le castoréum puisse « éclairci[r] la vue, en onction avec du miel attique ⁹⁹ », le Buffon à la « vûe courte » ait été tenté de privilégier, tant par exaspération que pour la recherche de la vérité, ce qui lui paraissait « le plus certain » : « On prétend que les castors font sortir la liqueur de leurs vésicules en les pressant avec le pied, qu'elle leur donne de l'appétit lorsqu'ils sont dégoûtés, & que les Sauvages en frottent les pièges qu'ils leur tendent pour les y attirer. *Ce qui paroît plus certain*, c'est qu'il se sert de cette liqueur pour se graisser le poil ¹⁰⁰ ». De la même manière, nous pourrions proposer une explication pour l'absence de toute référence à Pline lorsque Buffon souligne « l'usage du sixième sens ¹⁰¹ » par la taupe. Encore une fois, il s'agit d'un des rares cas où Pline se montre très critique des usages de l'animal souterrain, s'élevant

⁹⁷ *Id.*

⁹⁸ Le castoréum serait, entre autres, « somnifère, [...] bon pour les frénétiques, [...] les léthargiques [...]. Il guérit aussi le vertige, l'opisthotonos, les tremblements, les spasmes, les affections musculaires, la sciatique, les maux d'estomac, la paralysie [...] ; et en breuvage contre l'aérophagie, les coliques, les empoisonnements [...]. Il guérit aussi les maux de dents, [...] les douleurs d'oreilles » (Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, *op. cit.*, livre XXXII, § 28-31, p. 31-32). Robert Lenoble a bien relevé que, paradoxalement, Pline donne souvent « comme faits objectivement constatés, éprouvés et indubitables, des “remèdes” tout aussi fantastiques » que ceux des magiciens à qui il prétend s'opposer (« Les obstacles épistémologiques dans l'“Histoire naturelle” de Pline », *art. cit.*, p. 90).

⁹⁹ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, *op. cit.*, livre XXXII, III, § 31, p. 32.

¹⁰⁰ Buffon, « Le Castor », *HN*, VIII, 1760, p. 305. La remarque est juste : le castoréum permet au castor, en plus de délimiter son territoire, d'imperméabiliser son pelage.

¹⁰¹ Buffon, « La Taupe », *HN*, VIII, 1760, p. 81. Voir aussi ce que nous avons écrit à propos du « sixième sens » de cet animal dans le chapitre précédent, *supra*, p. 375.

même contre « les mensonges des mages ¹⁰² » qui avancent que l'ingestion d'un cœur de taupe frais et palpitant garantit de connaître par divination le déroulement des événements futurs. Cette clairvoyance magique, qui rappelle celle attribuée aux aveugles, sera sans doute apparue trop invraisemblable pour résister au jugement du Buffon à la « vûe courte »... Il semble donc que ce soit par choix — ou peut-être par ignorance —, plutôt que par engourdissement du génie scientifique, que Buffon ait passé outre ces rares instants de lucidité scientifique de la part de l'auteur de la *Naturalis Historia*. Car le naturaliste bourguignon semble en définitive bien au fait de cette vérité physique et de la méprise des contemporains de Pline, à savoir que le castoréum, sécrétion grasse et odorante utilisée en pharmacie et en parfumerie ¹⁰³, est extraite des glandes périanales du castor mâle. Ces glandes, indécélables sans dissection, sont, il est vrai, sises à quelque proximité des testicules qui sont cependant nettement perceptibles (dans leur enveloppe scrotale) sur le sujet intact non disséqué : « Cette matière, que l'on a appelée *castoreum*, est contenue dans deux grosses vésicules que les Anciens avoient prises pour les testicules de l'animal : nous n'en donnerons pas la description ni ses usages, parce qu'on les trouve dans toutes les Pharmacopées ¹⁰⁴ ». Si Buffon n'en dit pas plus sur la pharmacopée, Daubenton décrit minutieusement ¹⁰⁵ la localisation précise des glandes périanales responsables de la production de castoréum, distincte de celle réservée aux testicules, en se référant, en appui à sa rhétorique de la preuve, à la planche que nous reproduisons à la figure 15 (page suivante) : on retrouve le prépuce (B), le gland (C), la verge (D), deux « très-grandes poches » (EF) et le système glandulaire sécrétant le castoréum, composé, d'une part, de « deux grosses glandes fort allongées, qui avoient deux pouces cinq lignes de longueur, dix lignes de largeur & sur lignes d'épaisseur : [...] elles avoient une couleur jaunâtre » (GH), et d'autre part, d'une portion plus petite (K) « de figure ovoïde, dont le grand diamètre avoit quinze lignes, & le petit cinq lignes ». Les vésicules séminales (OP) sont placées près de la vessie (Q) « à treize lignes de distance » des lobes de la prostate (MN), et sont reliées aux « très-petits » testicules (RS) par les canaux déférents (TV).

¹⁰² Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, 1963, livre XXX, § 19, p. 30.

¹⁰³ Le castoréum est l'une des quatre matières premières animales de la parfumerie avec le musc, l'ambre gris et la civette.

¹⁰⁴ Buffon, « Le Castor », *HN*, VIII, 1760, p. 305.

¹⁰⁵ Daubenton, « Description du Castor », *HN*, VIII, 1760, p. 317-321.

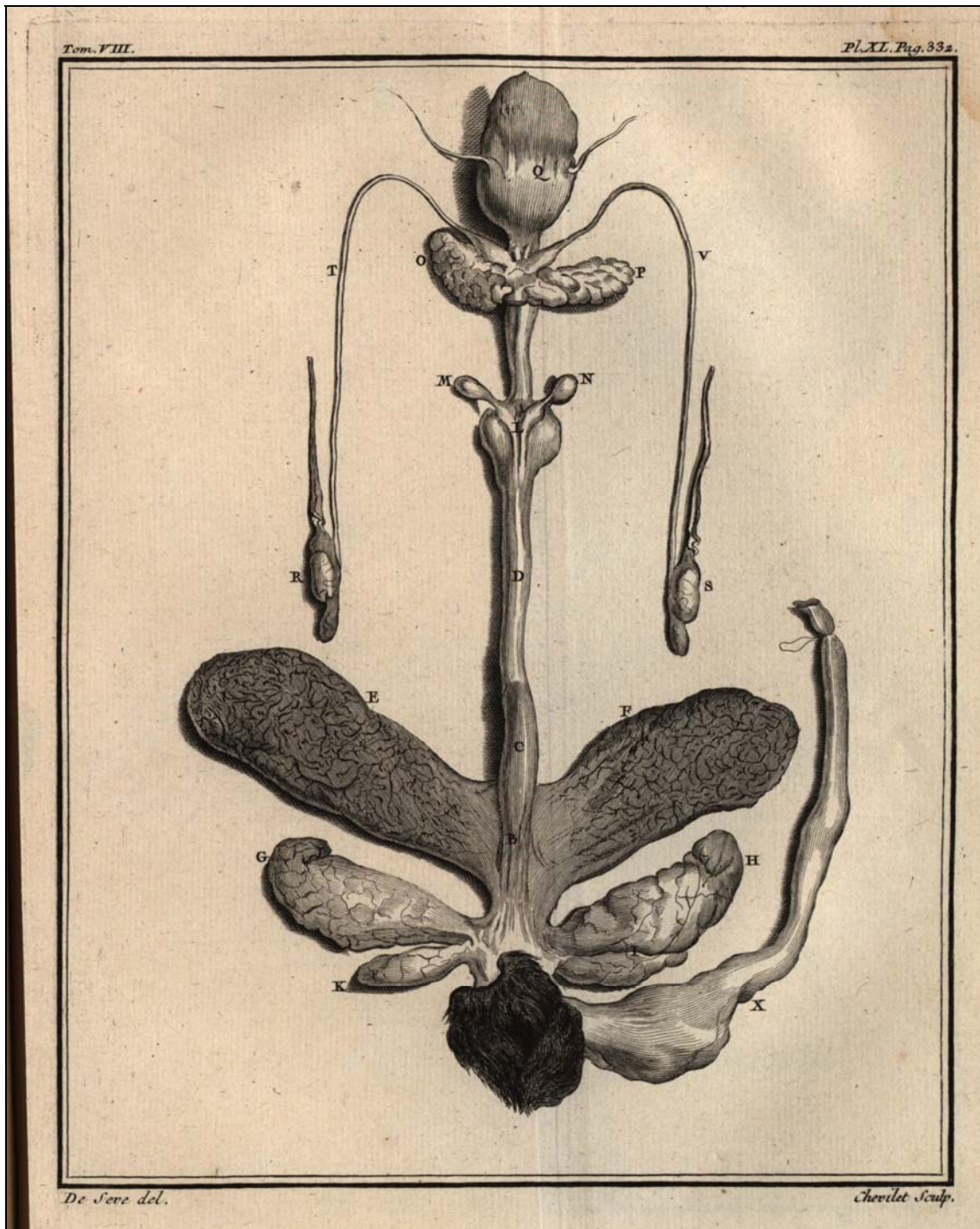


Figure 15 : [Glandes périanales et Système reproducteur du castor] ¹⁰⁶

¹⁰⁶ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Juste Chevillet, *HN*, VIII, 1760, planche XL, p. 332.

Après avoir semoncé Élien pour avoir démontré « un si grand faible pour le merveilleux ¹⁰⁷ » en écrivant « que le castor se coupe les testicules pour les laisser ramasser au chasseur ¹⁰⁸ », Buffon enchaîne avec ce commentaire significatif à propos du fait que la *Naturalis historia* ne fait aucune allusion au supposé talent architectural dont on a gratifié depuis des siècles le célèbre Sciuromorphe : « Pline lui-même, Pline dont l'esprit fier, triste & sublime déprise toujours l'homme pour exalter la Nature, se seroit-il abstenu de comparer les travaux de Romulus à ceux de nos castors ? ¹⁰⁹ ». Buffon se trouve en quelque sorte ici à revenir sur le penchant pour l'exagération de son prédécesseur, en suggérant implicitement une critique d'autant plus percutante : si Pline, malgré ses dérives emphatiques, ne mentionne aucunement « les talents évidens [des castors] pour l'Architecture », c'est fort probablement que, à la différence de plusieurs de ses contemporains, il ne les a jamais réellement observés, se contentant d'un savoir essentiellement livresque, nécessaire mais non suffisant pour celui qui veut imaginer pour « démerveiller » la faune.

L'œil du lynx

En général donc, Buffon ne manquera jamais de signaler les dérives ponctuelles de Pline, même quand ce dernier semble convoqué pour contester la réalité d'animaux imaginaires recensés par ses contemporains de l'Antiquité. Ainsi, à propos du lynx, Buffon reproche tout d'abord aux Anciens d'avoir fait de ce grand félin un « animal fabuleux ¹¹⁰ » dont « la vûe étoit assez perçante pour pénétrer les corps opaques ¹¹¹ », pour ensuite conforter ses propres doutes en se fondant sur un vacillement plinien :

¹⁰⁷ Buffon, « Le Castor », *HN*, VIII, 1760, p. 305, p. 302.

¹⁰⁸ *Id.* Dans toute l'*Histoire des quadrupèdes*, les renvois à cet Élien de Préneste, maître de rhétorique pendant les II^e-III^e siècles ap. J.-C., se comptent sur les doigts d'une main. Si Buffon a pratiquement ignoré l'œuvre de cet auteur qui utilisa une documentation énorme afin de réaliser une inestimable anthologie du savoir zoologique grec — notamment dans son ouvrage intitulé *De la nature des animaux* —, c'est peut-être en raison de la propension du sophiste à accorder sans réticence aux bêtes un certain sens moral qu'elles partageaient avec l'homme. Voir à ce sujet : Élien, *La personnalité des animaux*, 2001, 2 vol.

¹⁰⁹ Buffon, « Le Castor », *HN*, VIII, 1760, p. 302.

¹¹⁰ Buffon, « Le Lynx ou Loup-cervier », *HN*, IX, 1761, p. 241.

¹¹¹ *Id.*

Ce lynx imaginaire n'a d'autre rapport avec le vrai lynx que celui du nom. Il ne faut donc pas, comme l'ont fait la plupart des Naturalistes, attribuer à celui-ci, qui est un être réel, les propriétés de cet animal imaginaire, à l'existence duquel Pline lui-même n'a pas l'air de croire ; puisqu'il n'en parle que comme d'une bête extraordinaire, & qu'il le met à la tête des sphynx, des pégases, des licornes & des autres prodiges ou monstres qu'enfante l'Éthiopie ¹¹².

Ici, Buffon fait référence à un segment du livre VIII de la *Naturalis historia* — qu'il n'indique cependant pas explicitement —, dans lequel Pline expose une faune disparate : « L'Éthiopie produit des lynx, qui y sont répandus partout, des sphinx, [...] et beaucoup d'autres animaux monstrueux ; des chevaux ailés et armés de cornes qu'on appelle pégases ¹¹³ ». Mais il est loin d'être clair, à la lecture du texte plinien, que le fonctionnaire n'ait « pas l'air de croire » à l'étrange spectacle qu'il donne ici à voir ; au contraire, il semble y avoir une confusion délibérée entre ces animaux fabuleux et certaines espèces réelles ¹¹⁴. En effet, Pline insère souvent des notices sur des animaux imaginaires sans émettre la moindre critique. Ainsi, « il répercute dans le monde romain, et par-delà, dans la pensée médiévale, des tendances de la science hellénistique où, en zoologie comme dans d'autres disciplines, le goût pour les récits extraordinaires prend le pas sur la mise en œuvre d'observations rigoureuses ¹¹⁵ ». En définitive, cette évocation de Pline dans le texte buffonien, en apparence flatteuse parce que Buffon se sert du naturaliste romain pour soutenir son propre jugement, contribue plus à discréditer celui qui avait décrit sans nuances, à côté du lynx, l'invraisemblable *mantichore* ¹¹⁶.

Si Buffon semble forcer l'interprétation en affirmant que même Pline « n'a pas l'air de croire » à l'existence du lynx, c'est peut-être que les deux naturalistes ne se réfèrent pas à la même espèce. En effet, Alfred Ernout précise que le lynx dont il est question dans le

¹¹² *Id.* [nous soulignons]

¹¹³ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, *op. cit.*, livre VIII, § 72, p. 48.

¹¹⁴ Alfred Ernout mentionne par exemple que le sphinx pourrait représenter dans cette séquence non seulement l'animal fabuleux, mais aussi une sorte de singe, en l'occurrence le chimpanzé (dans *ibid.*, note 2 sur le § 72, p. 126-127).

¹¹⁵ Liliane Bodson, « La zoologie romaine d'après la *NH* de Pline », *art. cit.*, p. 111.

¹¹⁶ Selon Pline, cet animal aurait « une triple rangée de dents qui s'emboîtent à la façon d'un peigne, la face et les oreilles de l'homme, les yeux glauques, la couleur du sang, le corps du lion, une queue de pique comme celle du scorpion, une voix qui rappelle le concert du chalumeau et de la trompette, une grande rapidité, un appétit particulier pour la chair humaine » (*Histoire naturelle*, *op. cit.*, livre VIII, § 75, p. 49). Il est difficile d'imaginer de quel animal réel Pline s'est inspiré ici pour la description de son « mantichore » ; selon Ernout, il s'agit probablement d'un portrait déformé par la crainte qu'inspirait le tigre, ce qui serait conséquent avec la

texte plinien est probablement le caracal (lynx d'Éthiopie), en raison du mot latin *lynx* employé par le zoologiste romain ; alors que l'article buffonien est plutôt consacré au loup-cervier (lynx commun) qui renvoie à la dénomination latine *rufius*. Il ne fait aucun doute que Buffon était bien au fait de l'existence du caracal, à qui il consacre un article distinct, dans lequel il prend soin de détailler les différences entre ce dernier et le loup-cervier :

Le caracal n'est point moucheté comme le lynx, il a le poil plus rude & plus court, la queue beaucoup plus longue & d'une couleur uniforme, le museau plus allongé, la mine beaucoup moins douce & le naturel plus féroce. Le lynx n'habite que dans les pays froids ou tempérés ; le caracal ne se trouve que dans les climats les plus chauds : *c'est autant par cette différence du naturel & du climat, que nous les avons jugés de deux espèces différentes, que par l'inspection & par la comparaison de ces deux animaux que nous avons vus vivans, & qui, comme tous ceux que nous avons donnés jusqu'ici, ont été dessinés & décrits d'après nature*¹¹⁷.

Résumons donc ce qui ressemble à une pirouette rhétorique : Buffon propose tout d'abord que Pline a douté de l'existence du caracal — ce que, comme nous venons de l'exposer, le texte ne permet pas vraiment de conclure —, pour ensuite utiliser le doute plinien afin de nourrir sa propre réserve sur la capacité (du loup-cervier) à voir par-delà les corps opaques. Quoi qu'il en soit, la connotation de cette intertextualité plinienne est résolument défavorable au zoologue romain, car elle sous-entend que si un observateur aussi peu crédible que Pline semble douter de l'existence du lynx et, par surcroît, si le zoologiste friand de merveilles ne mentionne nulle part les facultés oculaires extraordinaires de ce *lynx*, notre Buffon à la « vête courte » peut soutenir son propre *ars iudicandi* sous-tendu par les deux principaux piliers de son épistémologie : la boussole des deux faunes — selon laquelle le lynx se trouve dans les pays froids des deux Continents cependant que le caracal est confiné aux climats les plus chauds de l'Ancien Monde — et la description anatomique imagée par les planches¹¹⁸ qui interviennent ici, comme souvent ailleurs dans la fabrique des descriptions animalières de l'*Histoire des quadrupèdes*, comme rhétorique de la preuve d'une différenciation interspécifique. Il est intéressant de noter cependant que Buffon ne peut conforter, comme c'est son habitude, l'hypothèse de la différenciation interspécifique entre le lynx et le caracal, en se référant aux descriptions

confusion qu'entretient souvent Pline entre l'Éthiopie — où le tigre n'existe pas — et l'Inde, patrie du terrible carnassier (dans *ibid.*, p. 127-128).

¹¹⁷ Buffon, « Le Caracal », *HN*, IX, 1761, p. 262-263.

anatomiques de Daubenton puisque l'anatomiste avoue, après avoir donné un portrait complet du lynx, son impuissance à en faire autant dans le cas du caracal « qui lui ressemble beaucoup pour la forme du corps » :

Je n'ai pû suivre le détail de la description du caracal, *parce que je n'ai vû qu'un individu de cette espèce* qui est à la Ménagerie de Versailles, encore ne l'ai-je *qu'entrevû à travers la grille d'une loge obscure*. Cet animal est si sauvage qu'il cherche toujours à se cacher, & si féroce, que l'on ne peut le toucher ni même l'approcher ¹¹⁹.

Ce sont donc les « yeux de l'esprit » de Buffon qui prennent ici le relais des « yeux du corps » de Daubenton, impuissants pour cette fois à conforter quelque certitude morale (une seule occurrence), par surcroît « entrev[ue] à travers la grille d'une loge obscure ». D'une part, le génie scientifique et la discipline de l'imagination vont permettre au seigneur de Montbard d'imaginer la différence interspécifique entre le lynx et le caracal ; d'autre part, dans une finale typique des « tableaux d'histoire », où l'on perçoit la superposition des deux formes de génie — scientifique et artistique —, Buffon conclut son article sur le lynx en alliant le *placere* et le *docere*. Il semble ainsi nous envoyer, par-delà les siècles, un message dans lequel il nous demande en quelque sorte de l'excuser d'avoir naguère extravaguer à propos des yeux d'escarboucle du chat, comme si la discipline de l'imagination lui avait rappelé que le génie scientifique doit primer sur le génie artistique dans la fabrique de l'*Histoire des quadrupèdes* : « Notre lynx ne voit point à travers les murailles, mais il est vrai qu'il a les yeux brillans ¹²⁰ ». C'est donc ici, depuis le silence de Pline « qui n'a pas l'air de croire » à la vue perçante surnaturelle du lynx — donc en reconnaissant implicitement un éclair passager du génie scientifique chez son prédécesseur romain — que Buffon entreprend de « démerveiller » ce que d'autres Anciens ont *mal* imaginé.

¹¹⁸ Voir aux figures 16 et 17 les planches représentant respectivement le lynx et le caracal, *infra*, p. 407-408.

¹¹⁹ Daubenton, « Description du Caracal », *HN*, IX, 1761, p. 266 [nous soulignons].

¹²⁰ Buffon, « Le Lynx ou Loup-cervier », *HN*, IX, 1761, p. 241.



Figure 16 : « Le Lynx » ¹²¹

¹²¹ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Claude Baron, *HN*, IX, 1761, planche XXI, p. 258.



Figure 17 : « Le Caracal » ¹²²

¹²² Dessin de Jacques de Sève, gravure de Jean-Charles Baquoy, *HN*, IX, 1761, planche XXIV, p. 266.

Le rire de la hyène hermaphrodite

Il reste que la reconnaissance implicite du génie scientifique plinien demeure exceptionnelle. Quand il s'agit de discréditer les innombrables « histoires absurdes ¹²³» que les Anciens ont débitées à propos des hyènes par exemple, le seigneur de Montbard ne se prive nullement, non sans saupoudrer sa finale d'un humour au service du *placere*, de river son clou au complaisant naturaliste romain :

Les Anciens ont écrit gravement que l'hyène étoit mâle & femelle alternativement ; que quand elle portoit, allaitoit & élevoit ses petits, elle demuroit femelle pendant toute l'année ; mais que l'année suivante, elle reprenoit les fonctions du mâle, & faisoit subir à son compagnon le sort de la femelle. On voit bien que *ce conte* n'a d'autre fondement que l'ouverture en forme de fente que le mâle a, comme la femelle, indépendamment des parties propres de la génération qui, pour les deux sexes, sont dans l'hyène semblables à celles de tous les autres animaux. On a dit qu'elle savoit imiter la voix humaine, retenir le nom des bergers, les appeler, les charmer, les arrêter, les rendre immobiles ; faire en même temps courir les bergères, leur faire oublier leur troupeau, les rendre folles d'amour, &c. ... *Tout cela peut arriver sans hyène ; & je finis pour qu'on ne me fasse pas le reproche que je vais faire à Pline, qui paroît avoir pris plaisir à compiler & raconter ces fables* ¹²⁴.

En effet, si Pline mentionne qu'Aristote avait nié l'alternance sexuelle présumée des hyènes, il ajoute cependant ces remarques qui expliquent le ton sarcastique pris par Buffon dans le dernier passage :

On raconte encore maintes merveilles au sujet de la hyène : la plus étrange, c'est qu'au milieu des bergeries elle imite le langage humain, qu'elle s'exerce à apprendre le nom du pâtre qu'elle appelle au dehors pour le mettre en pièces. [...] et que, grâce à certains procédés magiques, elle fixe sur place tout animal dont elle fait trois fois le tour ¹²⁵.

Ce que Buffon reproche ici à Pline, c'est encore une fois ce vice du recopiage : reproduire des erreurs commises par certains scribes, qu'un simple regard sur les animaux eût cependant permis de rectifier. Ce qu'il sous-entend également, c'est que le naturaliste

¹²³ Buffon, « L'Hyaene », *HN*, IX, 1761, p. 278.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 278-279 [nous soulignons]. Ce que Buffon n'écrit pas explicitement dans son « tableau d'histoire », mais que l'on comprend à la lecture de l'ensemble de l'article sur la hyène, c'est que la description anatomique de Daubenton (« Description de l'Hyaene », *HN*, IX, 1761, p. 286), secondée encore une fois par la planche correspondante représentant une dissection anatomique de la région concernée, détruit une fois pour toutes le mythe de la hyène hermaphrodite : en effet, on comprend que la bisexualité de ce carnivore, *mal* imaginée par les Anciens, résulte de la configuration particulière de l'appareil reproducteur mâle (voir la figure 18, *infra*, p. 411).

doit dépasser la condition d'infatigable lecteur ayant acquis l'essentiel de ses connaissances dans les livres d'auteurs qu'il a suivis sans discernement. Et même s'il avait été séduit par la manière dont Pline avait vivifié et animé les propos parfois froids et abstraits d'Aristote, Buffon ne pouvait souscrire à ces descriptions inexactes et incomplètes, incompatibles avec sa méthode centrée sur la discipline de l'imagination. Buffon ne s'élève donc pas contre le généraliste avide de savoir, mais il se rend bien compte que les histoires particulières de Pline — véritable « cavalcade entre érudition et fantaisie ¹²⁶», pour reprendre la belle expression d'Italo Calvino commentant le livre VIII de la *Naturalis historia* — ne répondent pas à l'aspiration scientifique de l'*Histoire des quadrupèdes*. Il reste que le commentaire de Buffon à propos du rire de la hyène hermaphrodite résume aussi, en filigrane, ce qu'il semble avoir apprécié chez l'auteur de la *Naturalis historia* : un « poète et philosophe, épris par un sentiment du mystère de la connaissance » ainsi qu'un « collectionneur, compilateur excessif, obsédé par son fichier de notes » qui « s'interroge sur l'organisation des connaissances, et comment s'articulent les différents champs de savoirs ¹²⁷».

¹²⁵ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, *op. cit.*, livre VIII, § 106, p. 60. À propos d'Aristote, voir *Histoire des animaux*, 1994, livre VI, chapitre 32 [« L'hyène »], p. 374 : « Concernant ses parties génitales de mâle et de femelle, ce qu'on dit est faux ».

¹²⁶ Italo Calvino, « Il cielo, l'uomo, l'elefante », préface à Pline l'Ancien, *Storia naturale*, 1982, vol. I, p. VII [notre traduction de « *cavalcate tra erudizione e fantasia* »].

¹²⁷ Sabina Crippa, « Introduction », dans Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, 2003, livre XXX, p. xxx.

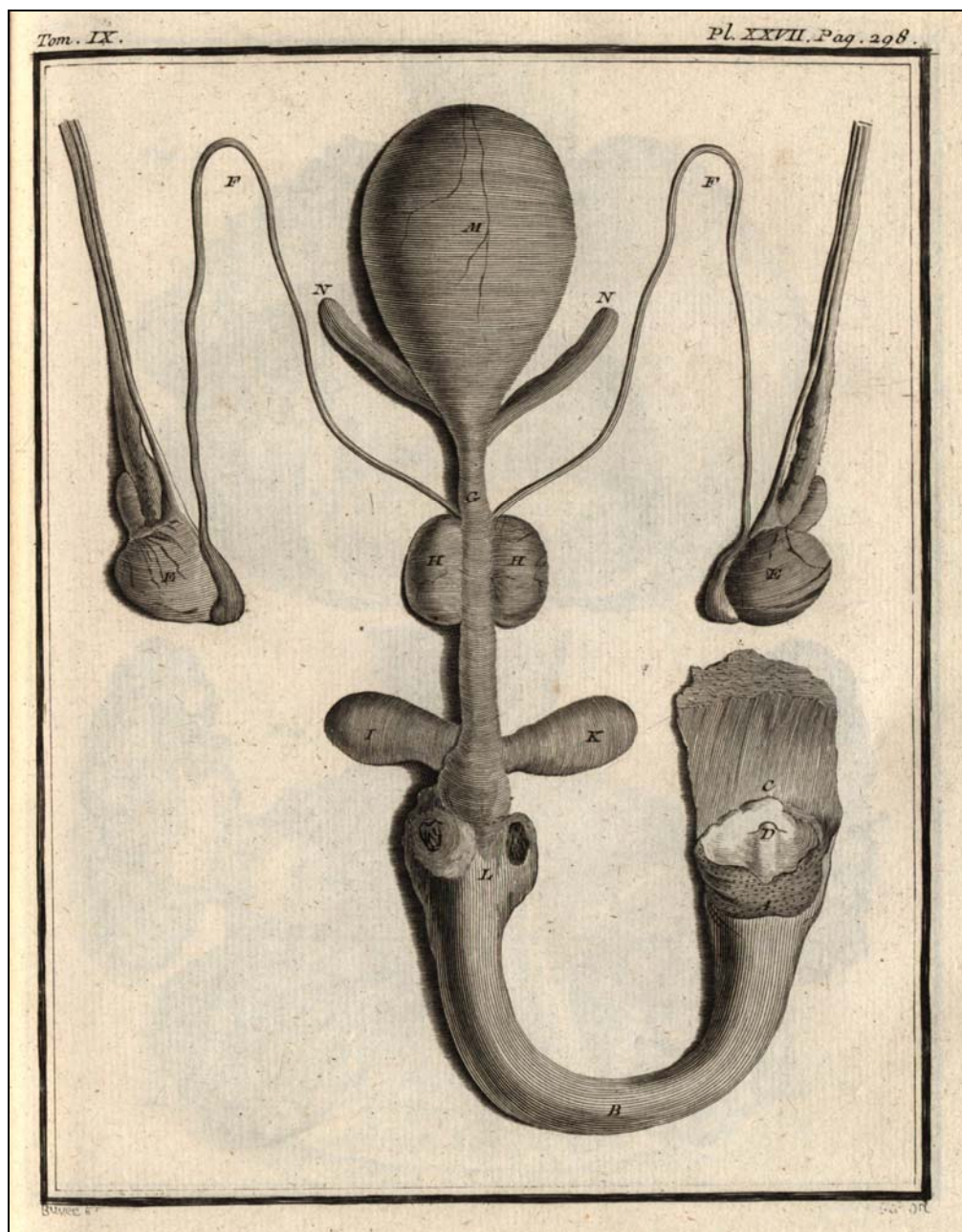


Figure 18 : [Système reproducteur de la hyène mâle] ¹²⁸

¹²⁸ Dessin de Buvée l'Américain, gravure de Claude Baron, *HN*, IX, 1761, planche XXVII, p. 298. L'appareil reproducteur de la hyène mâle, tel que le précise Daubenton (« Description de l'Hyaene », *HN*, IX, 1761, p. 286), comprend un gland (A) de la verge (B) « gros, court & terminé par un bord mollasse, qui form[e] une sorte de bouche (AC), ressemblante en quelque façon à celle de la lamproie ». Si l'on ajoute que l'extrémité du gland (D) est « mince & pointue », sise « au milieu des bords mollasses qui représent[e]nt la bouche », et que les testicules (EE) sont « petits & presque ronds », on comprendra que les Anciens aient pu être surpris par ces sujets dont l'apparence externe laissait présager le sexe femelle, mais dont le comportement sexuel était indubitablement celui du mâle...

Les papilles tridentées de la chauve-souris vampire

La question des animaux « imaginés » (en tout ou en partie) par Pline trouve un écho chez ce que les naturalistes du XVIII^e siècle appellent les bêtes « monstrueuses ». Buffon n’y échappe pas, notamment lorsqu’il traite de l’archétype du quadrupède difforme : la chauve-souris. En effet, au moment où Buffon rédige son article, les Chiroptères du Nouveau Monde ont déjà investi l’inconscient collectif et l’imaginaire des dessinateurs, qui les représentent le plus souvent toutes ailes déployées ou dans des attitudes agressives ¹²⁹.

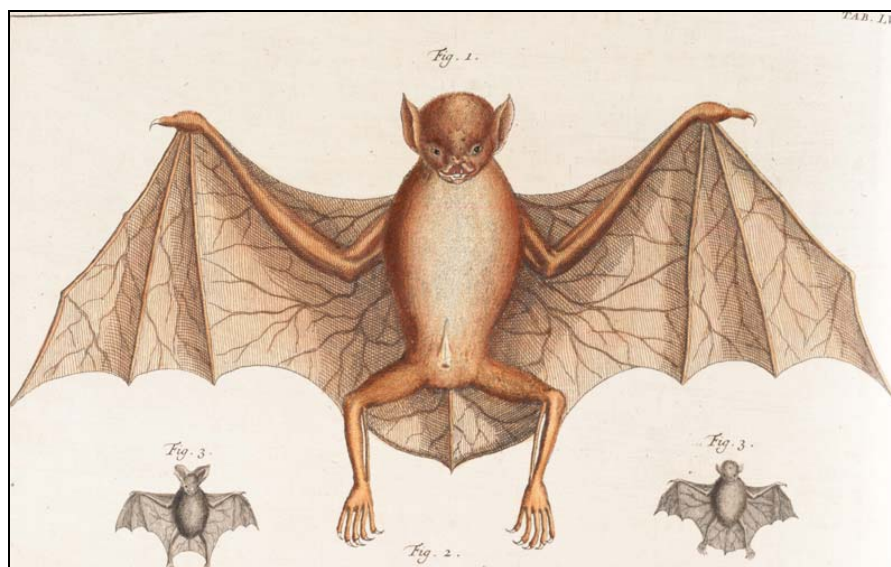


Figure 19 : [Chauve-souris ailes déployées] ¹³⁰

(Courtesy of Rare Books — Special Collections Division —
McGill University Library)

¹²⁹ La représentation la plus caractéristique est la vue ventro-dorsale, ailes déployées, qui est reprise par exemple dans les éditions luxueuses de Seba (figure 19, ci-dessus) et de Buffon (figure 20, page suivante). Les anatomistes vont reprendre la même posture pour exposer le squelette de l’animal (voir figure 21, page suivante). L’*Histoire des quadrupèdes* montre toutefois une représentation nettement différente entre les chauves-souris inoffensives telle la roussette (voir figure 22, p. 414) et l’inquiétante vampire, dont le spectre inspire la terreur (voir figure 23, p. 415).

¹³⁰ Albertus Seba, *Locupletissimi rerum naturalium thesauri accurata descriptio, et iconibus artificiosissimis expressio, per universam physices historiam*, 1734, vol. I, planche LV [extrait de la planche reproduite environ au 1/4 de la grandeur originale provenant de ce superbe ouvrage in-folio].



Figure 20 : « La Chauve-souris les Ailes étendues » ¹³¹

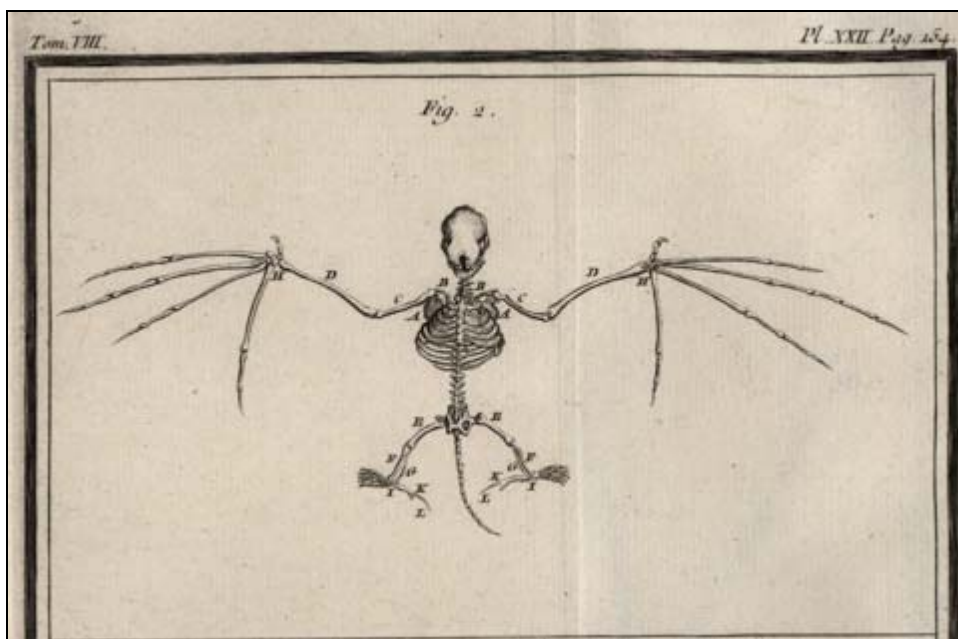


Figure 21 : [Squelette de chauve-souris] ¹³²

¹³¹ Dessin de Buvée l'Amériquin, gravure de Pierre Étienne Moitte, *HN*, VIII, 1760, planche XVI [extrait], p. 154.



Figure 22 : « La Roussette » ¹³³

¹³² Dessin de Buvée l'Américain, gravure de Pierre Étienne Moitte, *HN*, VIII, 1760, planche XXII [extrait], p. 154.

¹³³ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Jean-Charles Baquoy, *HN*, X, 1763, planche XIV, p. 78.



Figure 23 : « Chauve-souris de la Guyanne » ¹³⁴

(Courtesy of Rare Books and Special Collections Division — McGill University Library)

¹³⁴ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Madeleine Rousselet (veuve Tardieu), *SHN*, VII, 1789, planche LXXV, p. 294.

Lorsque Buffon, qui ne connaît que les chauves-souris frugivores somme toute inoffensives qu'il a pu croiser en Bourgogne, se trouve confronté aux surprenants récits relatant « les plus laides chauve-souris ¹³⁵» — les « vampires » de l'Amérique méridionale qui ont « la tête informe & surmontée de grandes oreilles fort ouvertes et fort droites ; [...] les narines en entonnoir, avec une membrane au-dessus qui s'élève en forme de corne ou de crête pointue & qui augmente la difformité de la face ¹³⁶» —, le seigneur de Montbard se montre dubitatif quant aux méfaits qui seraient commis par cet animal « aussi mal-faisant que difforme ¹³⁷». Nonobstant les nombreuses observations confirmées par plusieurs historiens et voyageurs dont la crédibilité est établie, tel La Condamine dont le témoignage, tiré du *Voyage de la rivière des Amazones* (1745), ne saurait être « plus authentique & plus récent ¹³⁸», Buffon doute particulièrement d'un fait précis, à savoir que ces animaux « sucent le sang des hommes & des animaux endormis ¹³⁹». S'ensuit une réflexion s'étalant sur plusieurs années, qui commence par une critique concernant ce que les Anciens auraient *mal* imaginé :

Les Anciens connoissoient imparfaitement ces quadrupèdes ailés, qui sont des espèces de monstres, & il est vrai-semblable que c'est d'après ces modèles bizarres de la Nature que *leur imagination a dessiné les harpies*. Les ailes, les dents, les griffes ; la cruauté, la voracité, la saleté ; tous les attributs difformes, toutes les facultés nuisibles des harpies conviennent assez à nos roussettes ¹⁴⁰.

Afin d'étayer son propos, Buffon convoque alors Pline pour un autre sursaut de lucidité scientifique, dans une note qui rappelle paradoxalement, encore une fois, la crédulité légendaire du naturaliste romain : « Il est singulier que Pline, *qui nous a transmis comme vrais tant de faits apocriphes & même merveilleux*, accuse ici Hérodote de mensonge, et dise que ce fait des chauve-souris, qui se jettent sur les hommes, n'est qu'un conte de la vieille & fabuleuse antiquité ¹⁴¹». Autrement dit, si même le candide Pline exprime des réserves, il est fort probable, selon Buffon, que l'on soit placé ici devant un conte dénué de tout fondement. Pris entre le doute de Pline — qui ne connaissait qu'imparfaitement les

¹³⁵ Buffon, « La Roussette, la Rougette et le Vampire », *HN*, X, 1763, p. 57.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 57-58.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 58.

¹³⁸ *Id.*

¹³⁹ *Ibid.*, p. 60.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 61 [nous soulignons].

¹⁴¹ *Id.* [nous soulignons]

chauves-souris de l’Ancien Continent (les roussettes et les rougettes) — et la certitude de La Condamine — qui rapporte ses observations sur certaines chauves-souris qu’il a observées dans le Nouveau Monde (les vampires) — Buffon commence par clarifier la situation dans une synthèse dont nous soulignons l’objectivité :

Les Voyageurs de l’Amérique s’accordent à dire que les grandes chauve-souris de ce nouveau continent sucent, sans les éveiller, le sang des hommes & des animaux endormis. Les Voyageurs de l’Asie & de l’Afrique, qui font mention de la roussette ou de la rougette, ne parlent pas de ce fait singulier ; *néanmoins leur silence ne fait pas une preuve complète*, sur-tout y ayant tant de conformité & tant d’autres ressemblances entre les roussettes & ces grandes chauve-souris que nous avons appelées Vampires ; nous avons donc cru devoir examiner *comment il est possible* que ces animaux puissent sucer le sang sans causer en même temps une douleur au moins assez sensible pour éveiller une personne endormie ¹⁴².

Afin de « donner du crédit à ce qui est douteux » — que certaines chauve-souris du Nouveau Monde sont en mesure de sucer le sang sans réveiller leurs victimes —, Buffon passe du simple compilateur de données livresques — possédant un jugement affiné pour apprécier les « faits » que ses lectures lui ont fait connaître — à l’expérimentateur dont le génie scientifique s’active pour « démerveiller » la faune. Suivant une induction bio-anatomique qui rappelle la manière avec laquelle il avait abordé la tétée de l’éléphanteau, il propose cette hypothèse — où l’imagination, à l’intérieur des balises fixées par l’*ars iudicandi*, nourrit l’*ars inveniendi* — pour expliquer cette étrange faculté des vampires :

S’ils entamoient la chair avec leurs dents, qui sont très-fortes & grosses comme celles des autres quadrupèdes de leur taille, l’homme le plus profondément endormi, & les animaux sur-tout, dont le sommeil est plus léger que celui de l’homme, seroient brusquement réveillés par la douleur de cette morsure : il en est de même des blessures qu’ils pourroient faire avec leurs ongles ; ce n’est donc qu’avec la langue qu’ils peuvent faire des ouvertures assez subtiles dans la peau pour en tirer du sang & ouvrir les veines sans causer une vive douleur ¹⁴³.

Pour appuyer son hypothèse, Buffon, qui n’a pu observer de vampire sur le Continent européen, renvoie à la description anatomique de la roussette, et à la saisissante gravure de Baron ¹⁴⁴, qui montre que, même chez cette espèce inoffensive, certaines

¹⁴² *Ibid.*, p. 64 [nous soulignons].

¹⁴³ *Id.*

¹⁴⁴ Voir la figure 24, *infra*, p. 419.

papilles linguales « ont chacune trois pointes comme un trident ¹⁴⁵ », alors que d'autres arborent « jusqu'à douze pointes ¹⁴⁶ » :

Nous n'avons pas été à portée de voir la langue du vampire, mais celle des roussettes que M. Daubenton a examinée avec soin *semble indiquer la possibilité du fait* : cette langue est pointue & hérissée de papilles dures très-fines, très-aigues & dirigées en arrière ; ces pointes qui sont très-fines peuvent s'insinuer dans les pores de la peau, les élargir & pénétrer assez avant pour que le sang obéisse à la suction continue de la langue ¹⁴⁷.

Il s'agit-là d'une intéressante conjecture qui permet d'illustrer la manière dont le génie scientifique de Buffon se manifeste dans cette tentative de découvrir le mode d'alimentation des vampires : privé de la possibilité d'observer directement l'animal avec ses propres yeux, le naturaliste à la « vûe courte » doit estimer, avec ses « yeux de l'esprit », la concordance entre les récits de voyageurs et l'observation (amplifiée ici par le microscope) fournie par les « yeux du corps » de ses collaborateurs, pour inventer une explication qui satisfasse sa discipline de l'imagination et contribue à « démerveiller » ce trait particulier propre aux chauves-souris du Nouveau Monde. Buffon reporte toutefois sa conclusion : « le temps éclaircira ces obscurités & fixera nos incertitudes ¹⁴⁸ », écrit-il quelques lignes avant la clause de l'article, témoignant d'une humilité digne des plus grands esprits scientifiques : « Mais c'est assez raisonner sur ce fait dont toutes les circonstances ne nous sont pas bien connues, & dont quelques-unes sont peut-être exagérées ou mal rendues par les *Écrivains* qui nous les ont transmises ¹⁴⁹ ». Si cette soudaine dépréciation de l'écrivain par l'auteur du « Discours sur le style » peut surprendre, il faut la remettre en contexte : pour Buffon, un bon écrivain ne fait pas nécessairement un naturaliste compétent ; autre manière de dire qu'il faut allier le génie scientifique au génie artistique pour être crédible en histoire naturelle, champ du savoir où le jugement doit primer sur le goût ; ou encore que l'on doit faire usage d'une discipline de l'imagination lorsque l'on tente de « démerveiller » la faune.

¹⁴⁵ Daubenton, « Description de la Roussette », *HN*, X, 1763, p. 71.

¹⁴⁶ *Id.*

¹⁴⁷ Buffon, « La Roussette, la Rougette et le Vampire », *HN*, X, 1763, p. 64-65 [nous soulignons].

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 60.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 65 [nous soulignons]. Nous reviendrons, dans le chapitre suivant, sur cette connotation péjorative associée aux « Écrivains » dans l'*Histoire des quadrupèdes*.

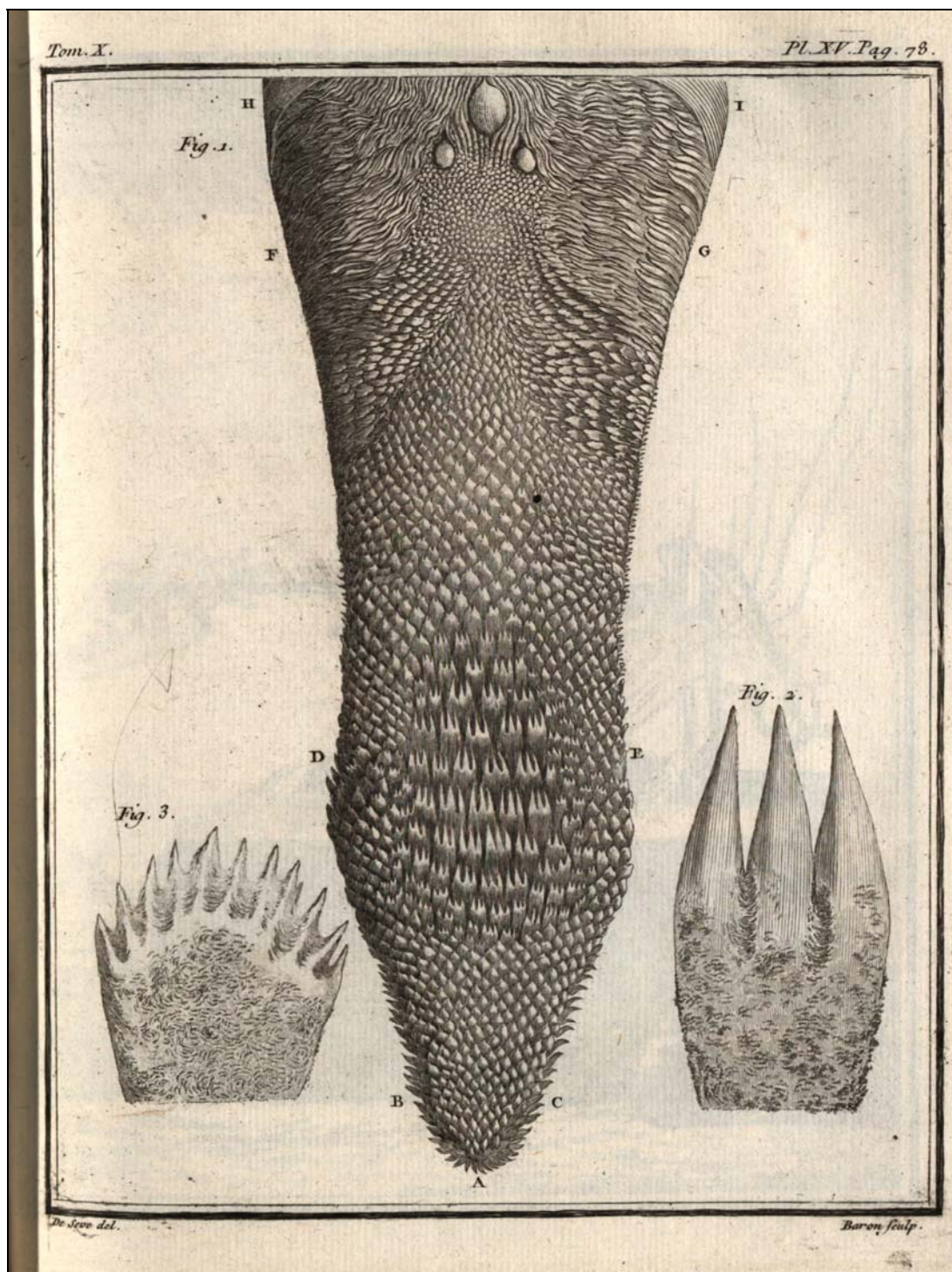


Figure 24 : [Papilles linguales de chauve-souris] ¹⁵⁰

¹⁵⁰ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Claude Baron, *HN*, X, 1763, planche XV, p. 78.

Plus d'un quart de siècle après avoir émis ses propos conjecturaux — effleurant seulement alors la certitude morale —, Buffon rapporte, non sans satisfaction :

M. Roume de Saint-Laurent nous a écrit de la Grenade, en date du 18 avril 1778, au sujet de la grande chauve-souris ou vampire de l'île de la Trinité. Les remarques de *ce judicieux observateur* confirment tout ce que nous avons dit & pensé d'abord sur les blessures que fait le vampire, & sur la manière particulière dont il suce le sang, & dont se fait l'excoriation de la peau dans ces blessures. *J'en avois, pour ainsi dire, deviné la mécanique* ; cependant l'amour de la vérité & l'attention scrupuleuse à rapporter tout ce qui peut servir à l'éclaircir, m'avoient porté à donner sur ce sujet *des témoignages qui sembloient contredire mon opinion* ; mais *j'ai vu* qu'elle étoit bien fondée, et que MM. de Saint-Laurent et Gauthier *ont observé tout ce que j'avois présumé sur la manière dont ces animaux font des plaies sans douleur*, & peuvent sucer le sang jusqu'à épuiser le corps d'un homme ou d'un animal, & les faire mourir ¹⁵¹.

Ces « témoignages qui sembloient contredire » les opinions de Buffon se retrouvent dans une longue lettre de Jean-Baptiste François de la Nux (1702-1772), naturaliste et astronome, membre correspondant de l'Académie des sciences à l'île de Bourbon (La Réunion), datée du 24 octobre 1772. Cette lettre avait été citée intégralement dans une première « Addition aux articles de la Roussette, de la Rougette & de la Chauve-souris ¹⁵² ». Or, ce rapport, qui visait à corriger les prétentions de tous ceux qui auraient pu faire passer les chauves-souris de l'Ancien Continent pour des animaux carnivores, offre un point de vue intéressant sur le pouvoir de l'observation, et sur l'utilisation des faits nouvellement découverts pour réfuter ce qui avait été antérieurement *mal* imaginé. M. de la Nux écrit : « Après l'examen ci-dessus, je viens au corps de l'histoire ; il a besoin de rectification. Et pour preuve, je n'ai qu'à *opposer ce que je connois des roussettes, ce que j'en ai vu, & ce qu'en ont imaginé les autres*, d'après lesquels l'Historien de la Nature [Buffon] a parlé ¹⁵³ ». Tout le propos est destiné à « combattre des erreurs accréditées depuis long-temps ¹⁵⁴ » par tous ceux qui n'ont « vu ces animaux qu'avec les yeux de l'effroi ¹⁵⁵ ». En somme, M. de la Nux vient ici rétablir l'autorité de Pline, convoquée par Buffon dans l'article de

¹⁵¹ Buffon, « Nouvelle addition sur les Chauve-souris. Du vampire », *SHN*, VII, 1789, p. 291 [nous soulignons]. Philippe Roume de Saint-Laurent (1724-1804), créole né à La Grenade, devint commissaire et ordonnateur de l'île de Tobago où il publia un essai intitulé *Sur la question des gens de couleur* (1791). Il se distingua plus tard comme Commissaire Civil de la Convention, puis comme Agent du Directoire à Saint-Domingue où il épousa une mulâtresse avant d'être expulsé (1800) de l'île d'Hispaniola par Toussaint Louverture, quelque temps avant la reconquête espagnole de Saint-Domingue (1808).

¹⁵² Buffon, « Addition aux articles de la Roussette, de la Rougette & de la Chauve-souris », *SHN*, III, 1776, p. 253-266.

¹⁵³ Jean-Baptiste François de la Nux, cité dans *ibid.*, p. 257 [nous soulignons].

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 254 [nous soulignons].

1763, en confirmant que le naturaliste romain avait « eu raison de traiter de fabuleux le récit d'Hérodote ¹⁵⁶ » car les roussettes européennes « ne se jettent point sur les hommes ¹⁵⁷ ». Si le récit parvient, d'une part, à détruire le préjugé qui avait fait des roussettes (et de toutes les espèces de chiroptères que peuplent l'Ancien Continent) des créatures « carnivores, voraces, méchantes, cruelles ¹⁵⁸ » et les distingue définitivement des vampires, nous ne trouvons, d'autre part, aucune précision sur la manière dont se nourrit cette dernière espèce de chauves-souris de l'Amérique méridionale.

L'épisode de la chauve-souris vampire semble donc illustrer une parfaite concordance entre le *placere* lié la séduction poétique et le *docere* qui s'appuie sur les plus récentes observations. Le génie scientifique de Buffon n'était cependant pas infaillible. Il faut croire que, malgré le talent de « judicieux observateur » dévolu à M. Roume de Saint-Laurent, le seigneur de Montbard s'est laissé ici un peu trop rapidement convaincre de la justesse de « tout ce [qu'il avait lui-même] présumé sur la manière dont ces animaux font des plaies sans douleur ¹⁵⁹ ». Malgré l'hypothèse séduisante de Buffon, il est aujourd'hui bien établi que la chauve-souris vampire perce la peau de ses proies avec ses dents (canines) infiniment plus pointues que celles des chauves-souris frugivores, et non avec les « papilles-tridents » de sa langue. La méprise de M. Roume de Saint-Laurent vient peut-être du fait que le vampire utilise sa langue en l'enroulant comme un siphon pour sucer le sang de ses victimes. Parions tout de même que Buffon n'aurait pas hésité, comme en tant d'autres endroits de l'*Histoire des quadrupèdes*, à corriger son hypothèse, eût-il eu accès à d'autres faits pertinents de son vivant. Nonobstant que l'hypothèse des « papilles-tridents » ait été invalidée par la science moderne, la manière dont Buffon a mené son enquête depuis l'article de 1753 jusqu'au dernier tome du *Supplément* illustre clairement la marche du génie scientifique (de la discipline de l'imagination et du jugement) dans la fabrique des descriptions animalières, orchestrant l'*ars inveniendi* à l'intérieur du cadre délimité par l'*ars iudicandi*.

¹⁵⁵ *Id.*

¹⁵⁶ *Id.*

¹⁵⁷ *Id.*

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 260.

¹⁵⁹ Buffon, « Nouvelle addition à l'article des Chauve-souris. Du Vampire », *SHN*, VII, 1789, p. 291.

Le mystère des amours éléphantines

Nous venons de voir que, même si le génie scientifique et la discipline de l'imagination ne sont pas infaillibles, le texte de Buffon témoigne souvent de son souci d'objectivité. En effet, notre naturaliste n'hésite pas à asséner, à coups d'observations les plus récentes transmises grâce à son imposant réseau de correspondants, les critiques les plus pointues à propos des égarements de son illustre prédécesseur de l'Antiquité. Dans cette volonté de détruire les préjugés et les fables des Anciens, le génie buffonien est parfois entraîné dans un excès d'enthousiasme qui le pousse à des conjectures qui seront rejetées avant d'avoir pu prétendre à la certitude physique. Dans un schéma quasi identique à ceux que nous avons déjà exposés (la tétée éléphantine et les papilles tridentées des chauves-souris vampires), Buffon se lance cette fois, via la même méthode reposant sur l'induction bio-anatomique, dans la quête d'un mystère jusqu'alors insondable : l'énigmatique accouplement des éléphants.

Le naturaliste bourguignon souligne d'emblée, s'appuyant sur Pline en note, que l'éléphant est « plus constant qu'impétueux en amour ¹⁶⁰ ». Pourtant, cette apparence d'autorité dévolue à Pline est rapidement mise en pièces par Buffon, qui reproche aux Anciens d'avoir regardé l'éléphant « comme un prodige, un miracle de la Nature » et d'avoir « exagéré ses facultés naturelles » au point de lui attribuer « des qualités intellectuelles & des vertus morales ¹⁶¹ ». Il désavoue tant les figures emblématiques de l'Antiquité que certains auteurs plus modernes pour avoir sans discernement donné aux éléphants « des mœurs raisonnées, une religion naturelle & innée, l'observance d'un culte, l'adoration quotidienne du Soleil & de la Lune, l'usage de l'ablution avant l'adoration, l'esprit de divination, la piété envers le Ciel ¹⁶² ». Ces reproches sont adressés explicitement

¹⁶⁰ Buffon, « L'Éléphant », *HN*, XI, 1764, p. 6. On trouve dans la note ce passage puisé dans le livre VIII (chapitre V) de la *Naturalis historia* : « *Nec adulteria novere, nec ulla propter foeminas inter se proelia, coeteris animalibus pernicialia, non quia decit illis amoris vis, &c.* ». Nous donnons la traduction correspondante d'Alfred Ernout : « Ils ne connaissent pas l'adultère, et ne se livrent pas pour les femelles de ces combats mortels comme chez les autres animaux ; non qu'ils ignorent la puissance de l'amour [...] » (Pline l'Ancien, *Histoire naturelle, op. cit.*, livre VIII, § 13, p. 27).

¹⁶¹ Buffon, « L'Éléphant », *HN*, XI, 1764, p. 7.

¹⁶² *Ibid.*, p. 7-8.

à Pline, dont la longue citation latine — dont nous donnons la traduction française ci-après —, tirée du livre VIII (chapitre I) de la *Naturalis historia*, est transcrite en note ¹⁶³ :

Le plus grand [des animaux terrestres] est l'éléphant, c'est aussi le plus proche de l'homme par les sentiments : il a en effet l'intelligence du langage de sa patrie, l'obéissance aux commandements, la mémoire des tâches qu'il a apprises, la passion de l'amour et de la gloire ; mieux encore — qualités rares chez l'homme, — la probité, la prudence, l'équité, même le culte des astres et la vénération du Soleil et de la Lune. Des auteurs rapportent que [...] leurs troupeaux descendent, quand brille la nouvelle lune, sur le bord d'un fleuve [...] ; là, ils se purifient en s'aspergeant d'eau solennellement, et, après avoir ainsi salué l'astre, ils regagnent leurs forêts [...]. On en a vu qui [...] jetaient, couchés sur le dos, des herbes vers le ciel, comme s'ils prenaient la terre à témoin dans leurs prières ¹⁶⁴.

Cette alternance entre le recours à Pline comme autorité d'un fait incontestable et la critique d'une observation peu crédible de la part du naturaliste romain marque ensuite le mystère de l'accouplement éléphantin. Tout d'abord, la pudeur légendaire de l'éléphant, appuyée en note par la référence plinienne, conduit Buffon à une anthropomorphisation qui paraît fort peu compatible avec l'esprit du naturaliste scientifique :

Lorsque les femelles entrent en chaleur, [...] la troupe se sépare par couples que le désir avoit formés d'avance ; ils se prennent par choix, se déroberent, & dans leur marche l'amour paroit les précéder & la pudeur les suivre ; car le mystère accompagne leurs plaisirs. On ne les a jamais vû s'accoupler, ils craignent sur-tout les regards de leurs semblables & connoissent peut-être mieux que nous cette volupté pure de jouir dans le silence, & de ne s'occuper que de l'objet aimé. Ils cherchent les bois les plus épais, ils gagnent les solitudes les plus profondes pour se livrer sans témoins, sans trouble & sans réserve à toutes les impulsions de la Nature ; elles sont d'autant plus vives & plus durables qu'elles sont plus rares & plus long-temps attendues ¹⁶⁵.

¹⁶³ « *Elephas est animal proximum humanis sensibus. ... Quippe intellectus illis sermonis patrii & imperiorum obedientia, officiorumque, quæ didicere, memoria, amoris & gloriae voluptas : imo verò, quæ etiam in homine rara, probitas, prudentia, æquitas, religio quoque siderum, solisque ac lunæ veneratio. Autores sunt, nitescente lunâ novâ, greges eorum descendere : ibique se purificantes solenniter aquâ circumspergi, atque ita salutato sidere, in silvas reverti... Visique sunt fessi ægritudine, herbas supini in cælum jacentes, veluti tellure precibus allegatâ* » (dans *ibid.*, p. 7-8).

¹⁶⁴ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, *op. cit.*, livre VIII, § 1-3, p. 23-24 ; la version latine correspondante contient quelques variations par rapport au texte cité par Buffon à la note précédente : « *Maximum est elephans proximumque humanis sensibus, quippe intellectus illis sermonis patrii et imperiorum oboedientia, officiorum quæ, didicere memoria, amoris et gloriae uoluptas, immo uero, quæ etiam in homine rara, probitas, prudentia, æquitas, religio quoque siderum, Solisque ac Lunæ ueneratio. Autores sunt [...] nitescente luna noua greges eorum descendere ibique se purificantes solenniter aqua circumspergi, atque ita salutato sidere in siluas reuertit [...] ; uisique sunt fessi ægritudine [...] herbas supini in caelum iacentes, ueluti tellure precibus allegata* ».

¹⁶⁵ Buffon, « L'Éléphant », *HN*, XI, 1764, p. 15. Le texte de Pline cité en note est : « *Pudore numquam nisi in abdito coeunt*. Plin. lib. VIII, cap. 5 ». La traduction que propose Ernout est : « C'est par pudeur aussi qu'ils ne s'accouplent que dans le secret » (Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, *op. cit.*, livre VIII, § 13, p. 27). Buffon cite également dans cette même note l'*Historia animalium* d'Aristote : « *Elephanti solitudines petunt coituri, & præcipue secus flumina* » ; la traduction proposée par Janine Bertier est : « Les éléphants

Abordant plus précisément l'accouplement des éléphants dans leur état sauvage, Buffon ramène une cinquantaine de pages plus loin la même citation plinienne en note pour étayer à nouveau cet anthropomorphisme qui, à défaut de souscrire à une souhaitable objectivité scientifique, devait assurément séduire lors des lectures publiques tenues dans les salons :

La femelle doit non seulement consentir, mais il faut encore qu'elle provoque le mâle par une situation indécente qu'apparemment elle ne prend jamais que quand elle se croit sans témoins ; la pudeur n'est-elle donc qu'une vertu physique, qui se trouve aussi dans les bêtes ? elle est au moins, comme la douceur, la modération, la tempérance, l'attribut général & le bel apanage de tout sexe féminin ¹⁶⁶.

Revenant immédiatement à des considérations moins frivoles, Buffon voudrait bien « douter de ce fait, mais les Naturalistes, les Historiens, les Voyageurs, assurent tous de concert que les éléphants n'ont jamais produit dans l'état de domesticité ¹⁶⁷ ». Ceci le conduit à effectuer une pirouette stylistique pour postuler que les pachydermes deviennent alors « par la captivité autant d'eunuques volontaires dans lesquels se tarit chaque jour la source des générations ¹⁶⁸ ». Inutile d'insister sur cette anthropomorphisation placée, une fois de plus, au service de la séduction poétique.

s'accouplent aussi dans des lieux solitaires, surtout auprès des fleuves où ils ont l'habitude de vivre » (Aristote, *Histoire des animaux*, 1994, livre V, chapitre 2 [« L'accouplement. Les quadrupèdes vivipares »], p. 257).

¹⁶⁶ Buffon, « L'Éléphant », *HN*, XI, 1764, p. 63. On retrouve encore ici reproduite, en note du texte buffonien, la même référence plinienne concernant la pudeur de l'éléphant que nous avons citée à la note précédente.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 17-18. Sont cités, en note, en appui aux propos de Buffon, le « *Voyage de Fr. Pyrard. Paris, 1619* », de même que la « *Cosmographie du Levant, par Thevet, 1554* ». François Pyrard, né vers 1570, marchand originaire de Laval, s'embarqua pour les Maldives et Goa. Le récit de son voyage fut publié en 1611 et réédité plusieurs fois ; le titre complet de l'édition à laquelle Buffon fait référence ici est : *Voyage de François Pyrard de Laval contenant sa navigation aux Indes orientales, Maldives, Moluques et Brésil*, Paris, S. Thiboust, 1619, 3^e éd., 2 vol. André Thevet (1504 ?-1592), moine et voyageur français, visita l'Italie, la Grèce et le Levant, puis participa à l'expédition menée par Villegagnon au Brésil ; de retour en France, il fut aumônier de Catherine de Médicis et historiographe du roi ; le titre complet de l'ouvrage auquel Buffon fait ici référence est : *Cosmographie de Levant*, Lyon, J. de Toures et G. Gazeau, 1554.

¹⁶⁸ Buffon, « L'Éléphant », *HN*, XI, 1764, p. 39.



Figure 25 : « L'Éléphant » ¹⁶⁹

¹⁶⁹ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Jean-Charles Baquoy, *HN*, XI, 1764, planche I, p. 142.

Nous aurions pu nous attendre à ce qu'après s'être concentré sur le comportement de l'éléphant à l'état sauvage, Buffon soit en mesure de fournir des « faits » concernant l'animal domestiqué — des faits qui seraient d'autant plus vraisemblables qu'ils résulteraient de l'observation directe du naturaliste ou de ses collaborateurs immédiats, et pourraient ainsi permettre de corriger ce qui a été *mal* imaginé par les devanciers. Or, il faut savoir que, hormis le squelette d'un éléphant congolais, donné par le roi du Portugal à Louis XIV en 1668 et conservé après dissection par Claude Perrault ¹⁷⁰, les Parisiens durent attendre 1771 pour voir un éléphant exposé à la foire Saint-Germain sur la rue Dauphine ¹⁷¹. Buffon, qui publie son article principal sur l'éléphant en 1764, n'a donc manifestement jamais observé l'animal vivant ; il doit faire confiance à son génie scientifique pour percer le mystère de l'accouplement éléphantin, tout en poursuivant sa croisade contre les fables des Anciens qui se sont probablement trompés en affirmant que les éléphants « s'accouplent à la manière des autres animaux, que la femelle abaisse seulement sa croupe pour recevoir plus aisément le mâle ¹⁷² ». Encore une fois, Buffon, sur la base d'une induction bio-anatomique, renforcée par la description des voyageurs Jean-Baptiste Tavernier et Henri de Feynes dont il rapporte les observations en notes ¹⁷³, conclut

¹⁷⁰ Cet animal mourut, à l'âge de 17 ans, en 1681, à la Ménagerie de Versailles, C'est d'ailleurs sur la base des observations de Perrault, consignées dans les *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle*, et depuis le squelette de l'animal susmentionné, que Daubenton produira sa description anatomique ; la planche I qui suit sa « Description de l'éléphant » (*HN*, XI, 1764, p. 142) a été réalisée à partir d'une sculpture de ce même même sujet, achevée alors que l'animal séjournait encore à la Ménagerie de Versailles (voir la figure 25, à la page précédente).

¹⁷¹ Le numéro principal était le suivant : l'animal allait récupérer une bouteille de bière qu'il débouchait avec sa trompe avant de la porter à sa gueule et d'en avaler goulûment le contenu (Louise E. Robbins, *Elephant Slaves & Pampered Parrots. Exotic Animals in Eighteenth-Century Paris*, 2002, p. 97). Sur la question éminemment complexe du transport des animaux exotiques — notamment ceux de grande taille tel l'éléphant —, voir le premier chapitre « Live Cargo », *ibid.*, p. 9-36.

¹⁷² Buffon, « L'Éléphant », *HN*, XI, 1764, p. 61. Buffon adresse ici son reproche non seulement à Pline, mais explicitement à l'*Historia animalium* d'Aristote (« V, cap II »). En effet, le philosophe grec avait avancé sans surprise que la femelle éléphantine « subit l'accouplement en s'abaissant et en laissant le passage au mâle, le mâle effectue l'accouplement en montant sur elle » (*Histoire des animaux, op. cit.*, livre V, chapitre 2 [« L'accouplement. Les quadrupèdes vivipares »], p. 257).

¹⁷³ « Quand ces animaux veulent s'accoupler ensemble, ils le font, sans comparaison, de même que l'homme & la femme : puis si-tôt qu'ils ont eu la jouissance l'un de l'autre, l'éléphant met sa trompe par dessous l'éléphante & la relève en même temps. *Voyage par terre à la Chine, du S.^r de Feynes, Paris, 1630, pages 90 & 91* » (dans *ibid.*, p. 62). Henri de Feynes, voyageur français du début du XVII^e siècle, visita l'Asie, de la Syrie à la Chine, en passant par la Perse et les Indes ; le titre complet de l'ouvrage auquel Buffon fait référence est : *Voyage fait par terre depuis Paris jusques à la Chine*, Paris, P. Rocolet, 1630. Dans la suite de cette note, Buffon cite le « *Voyage de Tavernier, tome III, page 240* » : « la femelle de l'éléphant, [...] lorsqu'elle entre en chaleur [...] ramasse toutes sortes de feuillages et d'herbages, dont elle se fait un lit propre avec une manière de chevet & élevé de quatre ou cinq pieds de terre [...] où elle se couche sur le dos

que « la disposition des parties paroît rendre impossible cette situation d'accouplement ¹⁷⁴ ». Comme la femelle a l'orifice de la vulve « presque au milieu du ventre » et que le mâle « n'a pas le membre génital proportionné à la grandeur de son corps non plus qu'à celle de ce long intervalle qui, dans la situation proposée, seroit en pure perte », il faut donc, pour que la mâle puisse « atteindre au but », que la femelle « se renverse sur le dos ¹⁷⁵ ».

La popularité de l'article sur l'éléphant eut entre autres conséquences que les spéculations de Buffon firent longtemps autorité, malgré de sincères rétractations publiées dans les volumes du *Supplément* qui, il faut le préciser, attiraient un nombre beaucoup plus restreint de lecteurs que l'*Histoire des quadrupèdes*. Ainsi, Buffon apporta, une douzaine d'années après son célèbre article principal, la rectification suivante :

J'ai dit dans l'Histoire Naturelle de l'éléphant [...] qu'on pouvoit présumer que ces animaux ne s'accoupoient pas à la manière des autres quadrupèdes, parce que la position relative des parties génitales dans les individus des deux sexes, paroît exiger que la femelle se renverse sur le dos pour recevoir le mâle. *Cette conjecture qui me paroissait plausible ne se trouve pas vraie, car je crois qu'on doit ajouter foi à ce je vais rapporter d'un témoin oculaire.* [...] Il me paroît qu'on ne peut guère douter de la première observation sur la manière de s'accoupler, des éléphants, *puisque M. Marcel Bles assure l'avoir vu* ¹⁷⁶.

Nous ne saurions trop insister encore ici sur l'humilité du seigneur de Montbard, qui n'hésitera jamais à corriger — dans ce cadre où intervient toujours l'*ars iudicandi* — les hypothèses sincères que son *ars inveniendi* lui avait suggérées. Au-delà des passages savoureux, alimentés par le génie artistique et destinés à séduire le lectorat, se profile encore un indéniable travail du génie scientifique selon un schéma caractéristique de la méthode buffonienne où le naturaliste s'efforce en bout de ligne de trier les observations rapportées par des tiers pour en dégager la conclusion la plus probable, dut-elle invalider ses propres hypothèses. Ici, c'est l'autorité d'un contemporain, Marcel Bles — qui a l'immense avantage d'avoir résidé pendant douze ans dans l'île de Ceylan, où la densité de population faisait en sorte que les éléphants ne pouvaient se cacher aussi bien que dans les

pour attendre le mâle, qu'elle appelle par ses cris » (dans *ibid.*, p. 62). Fils d'un marchand de cartes géographiques, Tavernier (1605-1689) parcourut d'abord l'Europe, puis la Turquie, la Perse et les Indes. La citation de Buffon provient de l'ouvrage *Les Six Voyages de M. Jean-Baptiste Tavernier [...] en Turquie, en Perse et aux Indes*, Paris, P. Ribou, 1713 [1677].

¹⁷⁴ Buffon, « L'Éléphant », *HN*, XI, 1764, p. 60.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 62.

¹⁷⁶ Buffon, « Addition à l'article de l'Éléphant », *SHN*, III, 1776, p. 295-296 [nous soulignons].

immenses territoires d’Afrique —, qui conforte le jugement final du naturaliste à la « vûe courte ». C’est donc sur la lettre de ce tiers — citée intégralement —, témoin oculaire, que Buffon s’appuie pour trancher et résoudre l’énigme :

j’ai vu que la partie naturelle de la femelle se trouve en effet placée presque sous le milieu du ventre, ce qui feroit croire, comme le dit M. de Buffon, que les mâles ne peuvent la couvrir à la façon des autres quadrupèdes ; cependant il n’y a qu’une légère différence de situation : *j’ai vu*, lorsqu’ils veulent s’accoupler, que la femelle se courbe la tête & le cou, & appuie les deux pieds & le devant du corps également courbés, sur la racine d’un arbre, comme si elle se prosternoit par terre, les deux pieds de derrière restant debout & la croupe en haut, ce qui donne aux mâles la facilité de la couvrir & d’en user *comme les autres quadrupèdes*¹⁷⁷.

Malgré cette correction, on remarquera que les contemporains de Buffon auront surtout retenu les propos du texte de l’article principal, ce qui inspirera par exemple l’auteur d’un livret sur Hans et Marguerite, deux célébrités éléphantines arrivées à Paris en 1798¹⁷⁸, à illustrer cette scène d’accouplement¹⁷⁹ où les pachydermes s’ébattaient selon une posture « humanisée », ce dont la foule curieuse attendit en vain la manifestation jusqu’à la mort des animaux quelques années plus tard...¹⁸⁰

¹⁷⁷ Marcel Bles, cité dans *ibid.*, p. 295-296 [nous soulignons].

¹⁷⁸ L’histoire rocambolesque de ces deux éléphants qui résidaient à la ménagerie du stathouder Guillaume V, dans le domaine Het Kleine Loo à Voorburg (100 kilomètres à l’est de La Haye), est bien documentée. Après l’invasion des troupes françaises en Hollande (1795), le droit de guerre voulait que les collections et biens de la Maison d’Orange appartiennent à la République française. Sur l’in vraisemblable complexité que représenta le transport de Hans et « Parkie » — nom de la femelle avant sa francisation en « Marguerite » —, voir Florence Pieters, « La ménagerie du stathouder Guillaume V dans le domaine Het Kleine Loo à Voorburg », dans B. C. Sliggers et A. A. Wertheim, *Le zoo du prince. La ménagerie du stathouder Guillaume V*, 1994, p. 58-59 : « Le transport des animaux à Paris [...] posa visiblement des problèmes. Hans démolit immédiatement la cage que l’on avait construite [...], et il fallut donc monter de nouvelles cages plus solides. [...] Le voyage des deux éléphants dura six mois, et c’est finalement le 23 mars 1798 que Hans et Parkie défilèrent dans Paris comme prises de guerre sous les acclamations de milliers de spectateurs ». Hans mourut le 3 janvier 1802, et Cuvier le disséqua pendant plus de 40 jours. Parkie s’est éteinte en mars 1816, à l’âge de 34 ans. Les os de Hans et Parkie sont conservés au Laboratoire d’Anatomie Comparée à Paris. Pour un récit détaillé des escales maritimes et terrestres de Hans et Parkie lors de leur transfert depuis Loo à Paris, voir, dans l’ouvrage susmentionné, l’article de Michel Lemire, « La France et les collections du stathouder Guillaume V d’Orange », p. 97-103, où l’on peut notamment voir un croquis du chariot construit pour le transport des mastodontes.

¹⁷⁹ Voir la figure 26, à la page suivante.

¹⁸⁰ Ajoutons que le bien-être des pachydermes préoccupait toute la communauté scientifique, qui n’hésita pas à organiser un concert « interprété par 16 musiciens prestigieux du Conservatoire » avec au programme Gluck, Rameau et Rousseau, essentiellement pour attendrir les éléphants qui « ne restèrent pas insensibles aux torrents d’harmonie, la femelle surtout, qui sembla prendre un vif plaisir à la musique » (Michel Lemire, « La France et les collections du stathouder Guillaume V d’Orange », *art. cit.*, p. 108-109).

Dans le même ordre d'idées, les textes des articles principaux de Buffon constitueront pour longtemps la référence scientifique sur laquelle se basèrent les auteurs de fiction. Par exemple, Restif de la Bretonne, dans son roman utopique *La découverte australe* (1781), raconte les péripéties d'un homme volant — Victorin — qui voyage d'île en île dans les mers du Sud où il rencontre une foule de créatures hybrides, par exemple des hommes-éléphants, dont la description est en tout point fidèle à l'éléphant selon Buffon qui, par ailleurs, fait une apparence remarquée sur l'île de Mégapatagonie sous l'anagramme *Noffub*. Plus tard, ce sera Balzac qui, au XIX^e siècle, convoquera l'autorité scientifique des articles de l'*Histoire des quadrupèdes* pour appuyer ses célèbres portraits fictionnels ¹⁸¹.

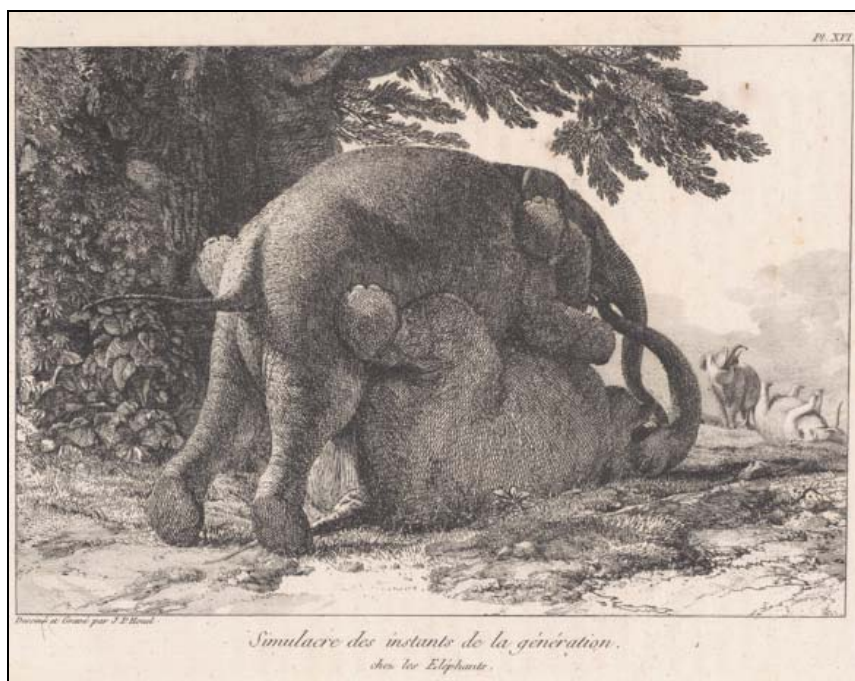


Figure 26 : « Simulacre des instants de la génération chez les Éléphants » ¹⁸²

(Courtesy of The Bancroft Library
University of California, Berkeley)

¹⁸¹ Sur ce dernier point, voir notre article : « S'il vous plaît, M. de Buffon... portraitez-nous un mouton ! », dans Isabelle Billaud et Marie-Catherine Laperrière (dirs.), *Représentations du corps sous l'Ancien Régime*, 2007, p. 45-63.

¹⁸² Gravure de Jean-Pierre-Laurent Houel, reproduite dans son ouvrage : *Histoire naturelle des deux éléphants, mâle et femelle, du Muséum de Paris, venus de Hollande en France en l'an VI*, Paris, L'Auteur, 1803, planche 16, [n. p.]. La gravure est reproduite ici à 60 % de sa taille originale. Houel avait passé huit semaines en compagnie des éléphants avant de produire son ouvrage agrémenté de 20 planches.

De cette paradoxale inversion des échanges entre sciences et belles-lettres, nous retiendrons que là où certains auraient pu ne voir qu’une transcription irréfléchie destinée à séduire le public se profile en filigrane l’intuition géniale du scientifique qui transcende la simple collection de données. Après avoir louangé les observations de son respecté correspondant sur la manière de s’accoupler des éléphants, Buffon ne peut s’empêcher, en guise de conclusion à son « Addition », d’émettre ses réserves sur une autre observation de Marcel Bles : « mais je crois qu’on doit suspendre son jugement sur la seconde observation, touchant la durée de la gestation qu’il dit n’être que de neuf mois, tandis que tous les Voyageurs assurent qu’il passe pour constant que la femelle de l’éléphant porte deux ans ¹⁸³ ». Est-il nécessaire de préciser que le génie scientifique avait vu juste, la gestation de l’éléphant femelle variant entre vingt-deux et vingt-quatre mois...

III. Conclusion : l’hippophobie des chameaux

Nous avons vu que la critique de l’œuvre plinienne, omniprésente dans l’*Histoire des quadrupèdes* — parfois explicite, le plus souvent implicite —, doit être extirpée des innombrables notes que Buffon adjoint à son texte. Par exemple, lorsqu’il rapporte les propos du *Voyage d’Olearius* ¹⁸⁴ sur l’hypothétique antipathie que les chameaux éprouveraient à l’endroit des chevaux, c’est, indirectement et subtilement, les propos de Pline ¹⁸⁵ que Buffon remet en question après avoir considéré les observations du voyageur allemand :

C’est mal à propos que les Anciens ont prétendu que les chameaux avoient une forte antipathie pour les chevaux : je n’ai pû connoître, dit Olearius, ce que Pline dit [...] que les chameaux ont de l’aversion pour les chevaux ; quand j’en voulais parler aux Perses, ils se moquoient de moi... En effet, il n’y a presque point de caravane où l’on ne voie des chameaux, des chevaux & des ânes logés ensemble dans la même écurie, sans qu’ils témoignent de l’aversion ni de l’animosité les uns contre les autres. *Voyage d’Olearius, tome I, page 553* ¹⁸⁶.

¹⁸³ Buffon, « Addition à l’article de l’Éléphant », *SHN*, III, 1776, p. 296.

¹⁸⁴ Adam Ælschlaeger, dit Olearius (v. 1599-1671), visita de 1633 à 1635, pour le compte du duc de Holstein-Gottorp, la Russie et la Perse. Le titre complet de l’ouvrage auquel se réfère ici Buffon est : *Relation du voyage d’Adam Olearius en Moscovie, Tartarie et Perse*, Paris, J. Dupuis, 1659, 2 vol.

¹⁸⁵ Même s’il n’y fait pas référence explicitement, Buffon doit avoir en tête cette séquence de la *Naturalis historia* : « Le chameau [...] a une aversion innée pour le cheval » (Pline l’Ancien, *Histoire naturelle, op. cit.*, livre VIII, § 68, p. 47).

¹⁸⁶ Olearius, cité en note par Buffon, « Le Chameau et le Dromadaire », *HN*, XI, 1764, p. 241.

Il ne faudrait toutefois pas conclure à un rejet systématique et univoque de Pline. D'une part, les observations justes du naturaliste romain servent de pierre d'assise à de profondes réflexions¹⁸⁷ qui se développeront tout au long de l'*Histoire des quadrupèdes* et dans les volumes du *Supplément* ; d'autre part, Buffon louangera aussi Pline pour son ambition généraliste et pour avoir privilégié l'utilité au détriment des fastidieuses et interminables descriptions. Ainsi, dans cette envolée dirigée contre Réaumur, il fait de Pline le représentant emblématique des Anciens qui « rapportoient tout à l'homme moral » et qui « ne croyoient pas que les choses qui n'avoient point d'usage, fussent dignes de l'occuper¹⁸⁸».

Cette posture somme toute objective à l'endroit de Pline est emblématique d'un aspect primordial de l'*Histoire des quadrupèdes*, relativement ignoré par la critique, que nous nommerons la « cohérence scientifique » de Buffon. En effet, si l'on scrute attentivement le « Premier discours », on s'apercevra que le seigneur de Montbard annonçait déjà ses réserves et tempérerait son admiration pour les Anciens qui, s'ils avaient bien observé et rapporté les informations « d'une manière si neuve, qu'elle est préférable à la plupart des ouvrages originaux qui traitent des mêmes matières¹⁸⁹ », n'étaient toutefois pas parvenus, faute d'une discipline de l'imagination suffisante et d'un jugement assez précis, à une méthode digne de promouvoir l'interprétation de la nature :

Nous avons dit que l'histoire fidèle & la description exacte de chaque chose étoient les deux seuls objets que l'on devoit se proposer *d'abord* dans l'étude de l'Histoire Naturelle. Les

¹⁸⁷ Par exemple, une grande portion du développement de la pensée bufonienne concernant les croisements entre les animaux s'appuie sur cette observation de Pline : que le mouflon produisait déjà avec la brebis dans l'Antiquité, ce qui est suffisant pour inférer qu'il puisse être la souche primitive de toutes les brebis. Buffon rend explicitement hommage à son prédécesseur en citant en note : « Plin. *Hist. nat. lib.* VIII, cap. XLIX. *Nota.* On voit par ce passage, que le mouflon a de tout temps produit avec la brebis » (« Le Mouflon et les autres Brebis », *HN*, XI, 1764, p. 364). Nous donnons la traduction du passage cité en latin par Buffon : « Il y a en Espagne, mais surtout en Corse, une espèce assez semblable au mouton : c'est le *musmo* (mouflon) ; son poil se rapproche davantage de la chèvre que de la toison du mouton ; les produits du mouflon et de la brebis s'appelaient autrefois *umbres* » (Pline l'Ancien, *Histoire naturelle, op. cit.*, livre VIII, § 199, p. 93 [souligné dans le texte]).

¹⁸⁸ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 50. La célèbre diatribe contre Réaumur, maintes fois citée et que nous avons présentée dans l'introduction (*supra*, p. 27), suit ce passage : « un insecte inutile dont nos Observateurs admirent les manœuvres, une herbe sans vertu dont nos Botanistes observent les étamines, n'étoient pour eux [les Anciens] qu'un insecte ou une herbe ».

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 49.

Anciens ont bien rempli le premier, & sont peut-être autant au dessus des Modernes par cette première partie, que ceux-ci sont au dessus d'eux par la seconde [...] ¹⁹⁰.

Accordant une certaine suprématie aux Anciens dans leur aptitude à traiter du caractère plus général associé à « l'histoire fidèle » de chaque chose, cependant qu'il concède aux Modernes celle de décortiquer la « description exacte » particulière de cette même chose, Buffon sous-entend qu'il a réuni les qualités des uns et des autres en y ajoutant ce qui leur faisait défaut : ce « quelque chose de plus », cette « qualité d'esprit qui nous fait saisir les rapports éloignés, les rassembler & en former un corps d'idées raisonnées, après en avoir apprécié au juste au juste les vrai-semblances & en avoir pesé les probabilités ¹⁹¹». Il s'agit encore de cette méthode qui, animée par le génie scientifique, pourra permettre à l'imagination du naturaliste de s'exercer, non sans être soumise à une discipline qui « guide notre raisonnement, qui éclaire nos vûes, les étend & nous empêche de nous égarer ¹⁹²». C'est, en d'autres termes, la même approche que le seigneur de Montbard décrira longtemps après avoir rédigé l'essentiel de son *Histoire des quadrupèdes*, dans un commentaire relatif à l'établissement local des mines métalliques :

on dira qu'on peut se tromper en estimant par *comparaison*, & en jugeant par *analogie* les procédés de la Nature ; que la vitrification de la terre & la sublimation des métaux par le feu primitif, n'étant pas des faits démontrés, mais de simples *conjectures* ; les conséquences que j'en tire ne peuvent qu'être précaires & purement *hypothétiques* ; enfin l'on renouvellera sans doute, *l'objection triviale si souvent répétée contre les hypothèses*, en s'écriant qu'en bonne physique, il ne faut ni comparaisons ni systèmes ¹⁹³.

Suivant sa profonde conviction, à savoir que « nous ne connaissons rien que par comparaison, & que nous pouvons juger des choses & de leurs rapports, qu'après avoir fait une ordonnance de ces mêmes rapports, c'est-à-dire un système ¹⁹⁴», Buffon aura justifié de manière cohérente sa méthode, tout en intégrant ce qui le différenciait de Pline (et des Anciens en général), qu'il estimait sincèrement même s'il leur manquait « au premier coup d'œil [...] un peu d'exactitude dans de certains détails ¹⁹⁵», parce qu'ils « ne pensoient pas que les petites choses méritassent une attention aussi grande que celle qu'on leur a donnée

¹⁹⁰ *Id.* [nous soulignons]

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 51.

¹⁹² *Id.*

¹⁹³ Buffon, « Du Fer », *HNM*, II, 1783, p. 344 [nous soulignons].

¹⁹⁴ *Id.*

¹⁹⁵ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 43

dans ces derniers temps ¹⁹⁶». C'est peut-être parce que les Anciens « tournoient toutes les Sciences du côté de l'utilité ¹⁹⁷ » qu'ils n'étaient pas toujours en mesure de voir « les rapports que cela [l'examen scrupuleux & de la description exacte de toutes les parties d'une plante ou d'un petit animal] pouvoit avoir avec l'explication des phénomènes de la Nature ¹⁹⁸ ».

Buffon était donc bien conscient des insuffisances de la démarche plinienne qui limitait le naturaliste à poser un état de la question sans même essayer de tendre vers l'interprétation. Le désir fondamental de corriger les observations erronées des Anciens qu'il respectait le plus — Aristote et Pline — aura été un catalyseur du génie scientifique buffonien, même s'il a cependant parfois conduit le naturaliste montbardois à des conclusions qui seront ensuite invalidées grâce à l'observation attentive de tiers : « Ainsi l'éléphant ne tette, ne s'accouple [...] comme les autres animaux ¹⁹⁹ », proclame péremptoirement Buffon en guise de conclusion à son article de 1764, détruisant ainsi les propositions respectives de ses modèles de l'Antiquité. Nous aurions pu évidemment en rester là et prétendre que, dans sa croisade contre les fables des Anciens, le génie scientifique de Buffon aurait été en quelque sorte emporté par son désir irrésistible de réduire nombre de merveilles qui s'écroulaient au rythme des observations plus crédibles de ses contemporains. Mais ce serait sans compter les « Additions » où Buffon n'hésitera jamais, preuve à la fois d'humilité et d'un esprit résolument scientifique, à souligner les errances de son propre génie ; autant de preuves de la préséance de son jugement et de sa probité, lui qui n'hésitait jamais à redonner aux Anciens, le cas échéant, les égards qui leurs étaient dus. Pour résumer la posture ambivalente de Buffon face à Pline et à Aristote, nous renvoyons au texte — explicite, mais encore une fois en note infrapaginale — de l'*Histoire des quadrupèdes* :

Les commentateurs de Pline, quoique très-savans & très-érudits, étoient très-peu versés dans l'histoire naturelle, & c'est par cette raison qu'on trouve dans cet Auteur tant de passages obscurs et mal interprétés. Il en est de même des traducteurs & des commentateurs

¹⁹⁶ *Id.*

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 50.

¹⁹⁸ *Id.*

¹⁹⁹ Buffon, « L'Éléphant », *HN*, XI, 1764, p. 64.

d'Aristote ; nous tâcherons à mesure que l'occasion s'en présentera de rétablir le vrai sens de plusieurs mots altérés & de passages corrompus dans ces deux Auteurs ²⁰⁰.

Buffon se trouvait ainsi à justifier élégamment son entreprise scientifique, tout en ne se distanciant pas complètement de ses illustres prédécesseurs grec et latin ; il s'en prenait ainsi subtilement plus à tous ces commentateurs qui s'étaient contentés de recopier leurs erreurs depuis les deux derniers siècles. Au terme de cette vaste entreprise de compilation critique, à laquelle a sans doute participé une armée de collaborateurs et de secrétaires, Buffon aura réussi, pour le bénéfice de l'histoire naturelle, à détruire certaines croyances bien enracinées depuis deux millénaires, dont la plus célèbre était peut-être l'autocastration du castor chassé. De même, il aura écarté plusieurs des vertus associées aux produits tirés des animaux, dont l'invraisemblance était une des caractéristiques principales de l'œuvre plinienne : « Les anciens attribuaient aussi beaucoup de vertus médicinales au sang, à l'urine, &c. de l'âne, & beaucoup d'autres qualités spécifiques à la cervelle, au cœur, &c. de cet animal ; mais l'expérience a détruit, ou du moins n'a pas confirmé ce qu'ils nous en disent ²⁰¹».

Érudition oblige, cependant, Buffon reste un lecteur marqué par ses sources antiques. Même s'il s'efforce de faire intervenir son jugement pour « démerveiller » le monde de Pline, on le verra, à l'occasion, privilégier le goût et céder à la préférence poétique. Il arrive en effet à se laisser séduire par la naïveté de son prédécesseur qui accordait à l'éléphant, il va sans dire grâce à la versatilité de la trompe, la faculté d'apprendre à « tracer des caractères réguliers avec un instrument aussi petit qu'une plume ²⁰²»... On peut se demander si Buffon aurait été capable de donner une réponse satisfaisante — à défaut d'être tranchée — à la question : « Pline fut-il un savant ? », prisonnier comme il était d'une époque où sciences et belles-lettres se superposaient. Si les nombreuses critiques que nous avons présentées tendent à privilégier une réponse plutôt

²⁰⁰ Buffon, « L'Élan et le Renne », *HN*, XII, 1764, p. 81-82.

²⁰¹ Buffon, « L'Asne », *HN*, IV, 1753, p. 402.

²⁰² Buffon, « L'Éléphant », *HN*, XI, 1764, p. 52. Buffon cite en note cet extrait pour appuyer son propos : « *Mutianus ter Consul auctor est, aliquem ex his & litterarum ductus Graecarum didicisse, solitumque praescribere ejus linguae verbis : Ipse ego haec scripsi ; &c.* Plin Hist. nat. lib. VIII, cap. III » (dans *ibid.*, p. 52-53). La traduction proposée par Alfred Ernout est : « Mucianus, qui fut trois fois consul, rapporte que l'un d'eux avait appris à tracer les caractères grecs, et qu'il écrivait dans cette langue la phrase : "C'est moi-même qui ai écrit ceci" » (Pline l'Ancien, *Histoire naturelle, op. cit.*, livre VIII, § 6, p. 24-25).

négative, il ne faut pas oublier, selon l'élégante formulation d'Alain Michel, que Pline aura tout de même été un savant à sa manière, en ce qu'il a établi « sur toutes choses (et il n'en négligeait aucune) des classements d'ordre esthétique²⁰³», ce qui le conduira « à des hiérarchies singulières, qui reflètent son goût du repliement et son expérience de l'immensité²⁰⁴». Il n'est donc peut-être pas anodin que Buffon, à l'instar de son prédécesseur latin qui avait placé l'éléphant juste derrière l'homme comme le plus admirable des vivants, ait fait du pachyderme « de tous les animaux le premier à tous égards, celui par conséquent qui mérit[e] le plus d'attention²⁰⁵», celui qui « approche de l'homme, par l'intelligence, autant au moins que la matière peut approcher de l'esprit²⁰⁶».

Prolongeant sous certains aspects les vues générales de Pline et d'Aristote, Buffon s'est cependant démarqué dans ses propres descriptions animalières en dépassant la simple reprise des *mirabilia* qui avaient cristallisé pendant plus de quinze siècles une certaine vision du monde que l'on retrouvera jusque dans les bestiaires médiévaux et renaissants²⁰⁷, dans lesquels les Anciens sont perçus, surtout, comme de grands pourvoyeurs de merveilles. Car il ne faut pas oublier par exemple que Pline, surtout, « inaugure la longue série de Mirabilia et de Curiosa qui fleuriront pendant tout le Moyen Âge et la Renaissance²⁰⁸» et que son œuvre « a accueilli les fables fondatrices que des siècles de réécriture allaient reprendre, remodeler ou attifer d'oripeaux nouveaux, parfois doter de significations neuves²⁰⁹»... mais pas nécessairement plus vraisemblables. Comme l'a souligné Jacques Roger, il s'agissait alors pour Buffon de procéder à un important élagage de cette masse de documents en s'efforçant d'exclure toute admiration devant la nature afin de renverser la perspective qui prévalait encore chez l'ensemble de ses collègues

²⁰³ Alain Michel, « L'esthétique de Pline l'Ancien », *art. cit.*, p. 381.

²⁰⁴ *Id.*

²⁰⁵ Buffon, « L'Éléphant », *HN*, XI, 1764, p. 86.

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 2.

²⁰⁷ « Pline a été un relais d'une importance capitale. Si un collectionneur de découvertes peut négliger son œuvre, qui résume, tout au plus, et souvent embrouille les résultats positifs acquis par les Grecs, un historien des sciences ne peut oublier que son histoire naturelle va cristalliser pour plus de quinze siècles la vision du monde, et définir le type de science accommodé à cette vision. [...] Pline reste la grande autorité des Naturalistes de la Renaissance » (Robert Lenoble, « Les obstacles épistémologiques dans l'« Histoire naturelle » de Pline », *art. cit.*, p. 88).

²⁰⁸ Danielle Sonnier, « Préface », dans Pline l'Ancien, *Histoires de la nature*, *op. cit.*, p. 13.

²⁰⁹ *Id.*

naturalistes ²¹⁰, et ainsi mettre l'homme au centre de la nature, de la connaissance et de la science : « La science de la nature, au lieu de faire sortir l'homme de lui-même et de l'amener par l'admiration aux pieds de la divinité, doit le ramener à lui-même, et à lui-même en tant qu'homme moral, en tant qu'être unique et supérieur par essence ²¹¹».

En somme, si Aristote insista sur la description qui lui permit de dresser une sorte de tableau comparé des animaux et de l'homme, et si Pline privilégia l'aspect encyclopédique de la connaissance sans trop d'égards à la véracité des faits rapportés dans les descriptions particulières, la « synthèse de ces deux modèles, à savoir le tableau comparatif d'Aristote et les vues générales et relevées de Pline, détermine le paradigme buffonien de l'histoire naturelle ²¹²». Ce paradigme provocateur s'inscrit cependant dans un contexte où le crédit accordé à Pline et Aristote — dans le domaine de l'histoire naturelle notamment — s'effrite progressivement, au moment où l'histoire des textes est marquée par une désacralisation de l'auteur et par un retour au contenu des œuvres. Dans cette optique, et ici à l'instar de ses collègues naturalistes, Buffon montrera, tel que nous l'illustrerons dans le chapitre suivant, une réserve nettement plus appuyée envers les naturalistes de la Renaissance que celle, ambivalente, qu'il avait réservée aux Anciens.

²¹⁰ « La dignité de la science était précisément de maintenir l'homme dans cet état d'émerveillement, générateur d'humilité et de confiance en Dieu » (*Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIII^e siècle*, 1993, p. 531).

²¹¹ *Id.*

²¹² Amor Cherni, *Buffon. La nature et son histoire*, 1998, p. 33.

CHAPITRE 7

Buffon et les naturalistes de la Renaissance

*Car en somme,
ouvrir l'objet-livre,
c'est pénétrer dans le laboratoire
du zoologiste de la Renaissance.*

Laurent Pinon ¹

Si Buffon témoigne d'une certaine originalité dans son appréciation des Anciens, il semble plutôt épouser le point de vue généralement sceptique des naturalistes des Lumières à l'égard des bestiaires médiévaux et des livres d'histoire naturelle emblématique publiés à la Renaissance. Le présent chapitre explorera sur quels fondements se base et comment s'exprime cette réserve qui, à défaut d'être novatrice, prolonge la volonté de détruire ce qui a été mal imaginé, et propose de nouvelles inductions destinées à « démerveiller » les descriptions animalières.

Après avoir présenté les caractéristiques générales des ouvrages zoologiques de la Renaissance, nous nous intéresserons au « Buffon lecteur » des deux figures renaissantes qui s'imposent, en miroir de ce qu'étaient Aristote et Pline pour l'Antiquité : le naturaliste suisse-allemand Conrad Gesner et le savant italien Ulysse Aldrovandi.

I. L'histoire naturelle : de l'Antiquité à la Renaissance

Précisons d'emblée que le silence de Buffon sur les observations zoologiques qui ont pu être colligées entre l'Antiquité et la Renaissance n'est guère surprenant. En effet, au Moyen Âge, l'imagerie des auteurs qui proposent un quelconque discours sur les animaux ² est dominée par la récupération des connaissances de l'Antiquité, transmises presque exclusivement par l'intermédiaire de Pline, sous la forme d'une « double vision, utilitaire et

¹ Laurent Pinon, *Livres de Zoologie de la Renaissance : une anthologie (1450-1700)*, 1995, p. 13.

² Comme le rappelle Laurent Pinon, l'univers des livres traitant des animaux qui se publient à la Renaissance « a peu de points communs avec la discipline institutionnalisée que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de zoologie ». C'est donc par commodité que nous utiliserons ce mot, dans son acception plus large qui renvoie à son sens étymologique de « discours sur les animaux » (*ibid.*, p. 9).

morale, que le christianisme médiéval a globalement repris en y ajoutant une dimension spirituelle³». Si nous considérons que les auteurs médiévaux ont souvent privilégié les anecdotes fabuleuses et le bestiaire plus extraordinaire de Pline, en ignorant les rares moments de lucidité scientifique du zoologiste romain, il ne faudra donc pas s'étonner de l'absence des Isidore de Séville, Raban Maur ou Hildegarde de Bingen dans l'*Histoire des quadrupèdes*. Buffon ne pouvait souscrire à la science des érudits et mystiques du haut Moyen Âge qui prolongeaient la tradition de compilation plinienne en la teintant d'un arsenal de légendes et de croyances païennes que les clercs prenaient soin de moduler pour les mettre au service de la vision morale et théologique du christianisme. De plus, comme nous l'avons mentionné dans le chapitre précédent, Buffon n'avait que faire de ces ouvrages constitués en grande partie de recettes issues d'une pharmacopée médiévale s'appuyant sur les vertus magiques de différentes parties animales, au service d'une christianisation de la connaissance qui visait autant le salut spirituel de l'homme que sa guérison physique. De fait, il faudra attendre au moins le XIII^e siècle (avec la redécouverte d'Aristote débarrassé des scories de Pline) pour qu'un renouveau de l'approche scientifique permette des descriptions animalières réalisées dans un contexte de désacralisation progressive de la nature.

Ainsi, à l'époque où serait paru le *De universo* de Raban Maur (780-856) — qui, si sa datation de 1467 était confirmée, serait le premier livre imprimé à décrire des animaux —, commence une lente évolution du livre de zoologie qui, entre les XV^e et XVIII^e siècles, est le reflet des nouvelles pratiques savantes qui moduleront tant la forme que le fond des ouvrages imprimés. La zoologie renaissante sera aussi marquée par un nouvel esprit, une nouvelle forme de curiosité que Jean Céard, paraphrasant le grand saint Augustin lui-même, définit comme « un bien de l'âme », c'est-à-dire « la joie qui naît de la connaissance des choses⁴ ». Mais la naissance de l'imprimerie va surtout favoriser, jusque vers 1520, la diffusion des œuvres de l'Antiquité. Cette première série d'ouvrages zoologiques reste proche des manuscrits, et l'imprimerie embryonnaire ne fait que se substituer au travail du copiste pour présenter des textes denses, « presque toujours

³ Jacques Voisenet, « L'animal et la pensée médicale dans les textes du Haut Moyen Âge », *Rursus*, 2006, n° 1, [En ligne] : <http://revel.unice.fr/rursus/document.html?id=50> (page consultée le 10 septembre 2007).

dépourvus d'illustration ⁵». Suit ultérieurement une deuxième période où les traités anciens de zoologie, souvent traduits plusieurs fois avant de parvenir aux lecteurs, offrent un portrait paradoxal de la faune où les liens entre les animaux réels et ceux des livres étaient devenus très ténus. Cela tient notamment au fait que certains ouvrages originaux tentent d'établir « des correspondances entre le vocabulaire des Anciens et les noms vernaculaires donnés aux animaux observés par les zoologistes renaissants, un problème qui se pose notamment en ce qui a trait aux espèces exotiques pour lesquelles l'autorité des Anciens peut difficilement être invoquée. Une dernière phase précédant les ouvrages zoologiques du XVII^e siècle se déroule dans la décennie 1550-1560, alors que se produit « une véritable explosion des publications originales sur les animaux », traduisant « l'intense activité d'une génération de savants, à travers l'Europe ⁶». Les zoologistes ne se contentent plus de reprendre les connaissances des Anciens, mais enrichissent leurs ouvrages d'observations et de commentaires, et y ajoutent des gravures d'animaux, souvent réalisées à partir de leurs propres dessins.

Si la zoologie bénéficie sans doute des nouvelles possibilités offertes par l'imprimerie de livres illustrés, la circulation des textes et des images, se faisant à un rythme effréné ⁷ et sans trop de discipline, contribue à perpétuer nombre d'étrangetés : espèces domestiques, animaux exotiques et bêtes légendaires se côtoient allègrement dans de vastes monuments d'érudition qui visent principalement à rassembler l'intégralité des connaissances des Anciens et des observations plus modernes sur chaque animal observé ou véhiculé par la mythologie.

Si, à la Renaissance, l'histoire naturelle s'affirme en tant que discipline d'érudits (comme en fait foi la création de nombreux musées en Italie et en France), cela tient surtout

⁴ Jean Céard, « Préface », dans Laurent Pinon, *Livres de Zoologie de la Renaissance*, *op. cit.*, p. 5.

⁵ Laurent Pinon, *Livres de Zoologie de la Renaissance*, *op. cit.*, p. 14. Pinon mentionne par exemple la monumentale édition grecque des œuvres complètes d'Aristote, publiée à Venise par Alde Manuce, entre 1491 et 1525.

⁶ *Ibid.*, p. 15.

⁷ Par exemple, le troisième livre de l'*Historiae animalium* de Gesner, traitant des poissons (*De Piscium & aquatiliū animantium natura*, 1558), reprend presque intégralement ceux des français Pierre Belon (*Histoire naturelle des estranges poissons marins*, 1551) et Guillaume Rondelet (*Libri de Piscibus Marini*, 1554), du suédois Olaus Magnus (*Historia de gentibus septentrionalibus*, 1555) et de l'italien Salviani (*Aquatiliū animalium historia*, 1558) — ce dernier ouvrage étant tout juste sorti des presses des imprimeurs.

au fait qu'elle est imprégnée d'éléments issus de l'Antiquité, qui nourrissent l'humanisme ambiant. Poursuivant les visées de leurs modèles antiques, se contentant souvent de compiler une masse d'informations basées sur la tradition, sans égard à l'exactitude (ou même, à la vraisemblance) des propos rapportés, les zoologues de la Renaissance produisent des œuvres où s'accumulent fables, emblèmes et allégories⁸. Il ne faut d'ailleurs pas oublier que les œuvres des Anciens occupent l'essentiel des ressources éditoriales lors des débuts de l'imprimerie. S'il est vrai que les considérations philosophiques et les tentatives d'explications causales contenues dans le *De animalibus* d'Aristote⁹ ont fortement influencé les savants de la Renaissance, les *mirabilia* qui parsèment l'œuvre de Pline exercent sur les lecteurs une véritable fascination¹⁰. À cette coloration antique, il faut évidemment ajouter, comme nous l'avons déjà souligné, les considérations religieuses qui abondaient dans les traités médiévaux, la Bible étant la principale source du *Physiologus* et autres *Bestiaires* — recueils de descriptions animalières moralisées, comprenant animaux réels, animaux imaginaires composites tel le griffon (corps de lion et tête d'aigle) et toute une anthropologie monstrueuse incluant par exemple le cynocéphale (homme à tête de chien). On comprend que Buffon ait vu ces textes avant tout comme une collection où l'on se devait d'exercer un sévère jugement critique.

S'il lui arrive parfois d'observer, le savant de la Renaissance le fait plus souvent pour compléter les connaissances de l'Antiquité que pour les infirmer. Il ne faudrait cependant pas amplifier sans nuances cet élan de ferveur humaniste qui aurait paralysé

⁸ « By the end of the [sixteenth] century there were literally hundreds of different emblem books, containing tens of thousands of emblems. The idea of the emblem fitted perfectly with a Renaissance spirit that treasured symbolic meanings and hidden truths, and it is no exaggeration to call the last half of the sixteenth century the Age of the Emblem, since emblems infiltrated virtually every aspect of Renaissance culture » (William B. Ashworth, « Emblematic Natural History of the Renaissance », dans Nicholas Jardine, J. A. Secord & E. C. Spary (dirs.), *Cultures of Natural History*, 1996, p. 23).

⁹ Si le corpus biologique aristotélicien devient disponible en Europe d'abord, comme nous l'avons mentionné au chapitre 5 (*supra*, p. 311, note 15), par la traduction latine de Michel Scot (*De animalibus*, 1220), celle de Théodore Gaza (*De animalibus*, 1476), première version à être imprimée, facilita d'autant plus la diffusion de l'œuvre zoologique du Stagirite. Mentionnons cependant que l'*Anatomiae* — recueil de planches auquel se réfère Aristote — ayant été perdu, ces éditions sont, comme la majorité des textes des Anciens, dépourvues d'illustrations.

¹⁰ Laurent Pinon précise que l'œuvre de Pline est alors « encore plus éditée que celle d'Aristote puisque les 19 éditions incunables sont suivies de plusieurs dizaines d'autres au cours du seul XVI^e siècle » (*Livres de Zoologie de la Renaissance, op. cit.*, p. 19).

l'histoire naturelle à la Renaissance. En effet : au cours de la décennie 1550-1560 paraissent des œuvres novatrices qui marquent « une étape essentielle de l'histoire de la zoologie par des pratiques d'observation et de représentation résolument nouvelles », se traduisant par une « étroite complémentarité entre connaissance des Anciens et observation ¹¹ ». Ces nouvelles pratiques, favorisées notamment la découverte du Nouveau Monde qui a fait éclater les frontières géographiques de la zoologie antique, conduisent les savants de la Renaissance hors des voies tracées par leurs prédécesseurs, et le livre imprimé devient un lieu de questionnement critique qui tend à dépasser le seul processus d'accumulation : la représentation de cette faune qui prend forme dans les ouvrages richement illustrés, de même que la difficulté inhérente à la description d'animaux qui ne possèdent pas encore de noms établis, nourrissent de nouvelles interrogations. Iconographie et nomenclature nouvelles stimulent l'élaboration collective, à travers toute l'Europe, d'un nouveau discours sur les animaux qui préfigure les préoccupations qui hanteront les naturalistes du XVIII^e siècle. Elles constituent aussi la principale « matière » sur laquelle pourra s'exprimer le génie scientifique du « Buffon lecteur » des naturalistes de la Renaissance.

Fonctions de l'image

Les savants de la Renaissance ont introduit une nouvelle manière de représenter les animaux qui détonnait avec les belles miniatures des livres d'heures et les images stylisées que l'on retrouvait tant dans les bestiaires médiévaux que dans les manuscrits enluminés orientaux et occidentaux qui privilégiaient une faune plus ou moins imaginaire, représentée le plus souvent sur des rouleaux, « sans souci de proportions ni de mise en page ¹² ». De fait, les recueils imprimés de la Renaissance se caractérisent par une approche qui, en général, est beaucoup plus *réaliste* ; elle met en relief le rôle primordial du dessin tracé depuis des données recueillies par l'observation de l'animal tel qu'il a été vu dans la nature, ou depuis des peaux bourrées ou des spécimens empaillés. Les livres zoologiques renaissants restent toutefois « contaminés » d'illustrations à forte valeur symbolique, régies par des codifications précises, qui étaient reprises de manuscrit en manuscrit dans les

¹¹ *Ibid.*, p. 22.

¹² Madeleine Pinault-Sørensen, *Le peintre et l'histoire naturelle*, 1990, p. 12.

bestiaires. Il est important de rappeler que, « quand on approche l'illustration naturaliste, il faut toujours se souvenir que les dessins d'animaux, quand bien même ils seraient décrits comme “pris sur le vif” ou “peints d'après nature”, contiennent en fait des emprunts picturaux ¹³», sans compter qu'il existait souvent une distorsion entre le dessin et la gravure retenue pour publication. Dès lors, une fracture se dessine entre, d'une part, un mouvement imprégné par l'art de la miniature (qui culminera par exemple dans les célèbres représentations d'animaux réalisées par Albrecht Dürer) et, d'autre part, le dessin conçu non pas comme « une finalité artistique mais comme un moyen d'investigation scientifique ¹⁴» (comme chez Léonard de Vinci). Aux peintures à caractère décoratif, souvent destinées à l'aménagement intérieur des appartements royaux, répondent donc des œuvres à caractère scientifique, dans lesquelles le dessin prend une part prédominante. Cette iconographie nouvelle, constituée d'images gravées en général à partir des dessins des zoologistes mêmes, « transfigure la représentation imprimée des animaux et supporte une part de plus en plus importante du contenu scientifique des livres ¹⁵».

Comme nous le verrons dans la suite de ce chapitre, l'iconographie animalière de la Renaissance conserve cependant une zone d'ombre entre l'œuvre du savant et celle de l'artiste, qui sera à la source de plusieurs questions auxquelles Buffon tente de répondre dans *l'Histoire des quadrupèdes*. Par exemple, si Aldrovandi fut un des premiers naturalistes à s'intéresser aux détails anatomiques en ajoutant à son texte des gravures représentant des squelettes, et si le savant bolonais a pu, grâce aux richesses de l'impressionnante collection iconographique des Médicis qui l'avaient pris sous leur protection, réunir quelque deux mille dessins d'animaux dans ses quelque vingt volumes, il reste dans son œuvre « une recherche de l'étrange qui n'existe pas dans la collection des Médicis mais qui semble tout à fait en accord avec la culture “scientifique” du XVI^e siècle

¹³ Thierry Hoquet, *Buffon illustré. Les gravures de l'Histoire naturelle (1749-1767)*, 2007, p. 22.

¹⁴ Madeleine Pinault-Sørensen, *Le peintre et l'histoire naturelle*, *op. cit.*, p. 14. Nous laissons évidemment hors de notre discussion les artistes qui se sont intéressés à l'histoire naturelle dans but uniquement religieux, ou qui ont donné des animaux une représentation essentiellement « poétique » qui se veut une promenade dans l'imaginaire à travers des séries allégoriques : nous pensons, par exemple, aux illustrateurs des *Métamorphoses* d'Ovide.

¹⁵ Laurent Pinon, *Livres de Zoologie de la Renaissance*, *op. cit.*, p. 24.

encore empreinte de légendes et de magie ¹⁶». On comprendra alors le scepticisme de Buffon devant un telle iconographie qui proposait par exemple, à côté de représentations plus vraisemblables, l'existence de chats sauvages aux membres particulièrement souples (voir figure 27, *infra*, p. 446).

Selon Laurent Pinon, il existe deux modes de fonctionnement de l'image dans le livre de zoologie de la Renaissance : « elle peut servir à l'identification ou à la narration ¹⁷ ». Si la première fonction s'exerce lorsque le lecteur reconnaît, par l'image, l'animal dont parle le texte, cette reconnaissance met en jeu des mécanismes plus complexes que « la simple ressemblance effective d'une gravure avec l'animal réel », et s'effectue d'autant plus facilement que « l'illustration évoque non pas l'animal réel mais plutôt la représentation mentale qu'en a le lecteur ¹⁸ ». Ainsi s'opposent à la Renaissance deux groupes d'animaux : les familiers ou domestiques, que l'on côtoie quotidiennement, et les animaux « lointains », qui peuvent l'être « soit parce qu'ils sont difficiles à observer, soit parce qu'ils vivent dans des contrées éloignées, soit encore parce qu'ils vivent dans l'imaginaire collectif ¹⁹ ». Les traités de la Renaissance n'établissant pratiquement aucune distinction entre les animaux de ce second groupe, la représentation d'une licorne est souvent plus convaincante — le lecteur ayant déjà en tête une image mentale très précise de cet animal accréditée par la Bible ²⁰ — que celle d'une girafe. Cette dernière n'avait encore été que très rarement observée et sa représentation procédait plutôt, comme dans le cas de tous les animaux nouvellement découverts, de la deuxième fonction — narrative —, sollicitée également par la représentation des monstres et des chimères ²¹. À ces deux fonctions ne correspondent cependant pas deux catégories bien délimitées d'illustrations car une même image peut être identificatrice pour un lecteur érudit et narratrice pour le néophyte. La fonction narratrice

¹⁶ Madeleine Pinault-Sørensen, *Le peintre et l'histoire naturelle*, *op. cit.*, p. 21. Ajoutons qu'Aldrovandi était aussi imprégné du *De humana physiognomonia* (1586) de Giambattista Della Porta qui influencera notamment Johann Caspar Lavater dans sa *Physiognomische Fragmente zur Beförderung der Menschenkenntnis und Menschenliebe* (1775-1778).

¹⁷ Laurent Pinon, *Livres de Zoologie de la Renaissance*, *op. cit.*, p. 24.

¹⁸ *Id.*

¹⁹ *Ibid.*, p. 31.

²⁰ Voir : *Nombres* 23:22 et 24:8 ; *Deutéronome*, 33:17 ; *Job* 39:10-11 ; *Psaumes* 22:21, 29:6 et 92:10. On notera toutefois que les traducteurs modernes privilégient aujourd'hui « buffle », « bœuf sauvage » ou « auroch », plutôt que « licorne », comme équivalent du terme hébreu *re'ém*.

²¹ Voir la figure 28, *infra*, p. 447, dans laquelle Gesner présente, sur la même page, licorne et girafe.

peut même devenir identificatrice lorsque le même lecteur la voit pour la deuxième fois, ce qui fait dire à Laurent Pinon qu'il est alors possible de « devenir savant en zoologie sans voir beaucoup d'animaux ²² ». Nous pouvons dès lors comprendre la prudence d'un Buffon jugeant ces reproductions qui débordaient le seul cadre du génie artistique (faisant appel surtout au « principe » gerardien de *ressemblance*). Peut-être était-il particulièrement sensible à cette possibilité que les savants de la Renaissance aient pu mal imaginer leurs illustrations, faute d'une discipline essentielle à l'expression du génie scientifique qui devrait accompagner nécessairement le naturaliste compétent. Reste que l'immobilisme ²³ qui caractérise les représentations d'animaux entre 1550 et le XVIII^e siècle — le rhinocéros de Dürer (daté de 1515), reproduit entre autres par Gesner ²⁴ et Aldrovandi, prévaudra jusqu'à ce que Buffon propose une représentation plus réaliste ²⁵ de cette figure « des moins conformes à la Nature, [...] surchargée [...] par [d]es ornemens imaginaires ²⁶ » — se fait en parallèle de la normalisation d'un autre domaine tout aussi complexe : celui des nomenclatures.

Il est important de souligner que le système de pensée de la Renaissance répond à une *épistémè* différente de celle qui prévaudra au siècle des Lumières. Les descriptions animalières de Buffon s'inscrivent dans un cadre historique qui succède à cette époque où « l'étrangeté animale était un spectacle ²⁷ », où « le bestiaire déroulait ses fables sans âges ²⁸ ». À la Renaissance, l'histoire naturelle,

c'était le tissu inextricable, et parfaitement unitaire, de ce qu'on voit des choses et de tous les signes qui ont été découverts en elles ou déposés en elles : faire l'histoire d'une plante ou d'un animal, c'était tout autant dire quels sont ses éléments ou ses organes, que les ressemblances qu'on peut lui trouver, les vertus qu'on lui prête, les légendes et les histoires auxquelles il a été mêlé, les blasons où il figure, les médicaments qu'on fabrique avec sa substance, les aliments qu'il fournit, ce que les anciens en rapportent, ce que les voyageurs peuvent en dire. L'histoire d'un être vivant, c'était cet être même, à l'intérieur de tout le

²² Laurent Pinon, *Livres de Zoologie de la Renaissance*, *op. cit.*, p. 25.

²³ Cet immobilisme prendra fin en partie grâce à l'utilisation de la gravure sur cuivre au XVII^e siècle (associée à la technique de la taille douce) qui va remplacer graduellement la gravure sur bois. Elle modifie le statut de l'image dans les traités zoologiques en permettant des représentations d'un même animal sous différents angles et à différentes échelles, et elle révèle aux lecteurs tout un univers microscopique jusqu'alors inaccessible (voir *ibid.*, p. 30).

²⁴ Voir la figure 29, *infra*, p. 448.

²⁵ Voir la figure 30, *infra*, p. 449.

²⁶ Buffon, « Le Rhinocéros », *HN*, XI, 1764, p. 179.

²⁷ Michel Foucault, *Les mots et les choses*, 1966, p. 143.

²⁸ *Id.*

réseau sémantique qui le liait au monde. Le partage, pour nous évident, entre ce que nous voyons, ce que les autres ont observé et transmis, ce que d'autres enfin imaginent ou croient naïvement, la grande tripartition, si simple en apparence, et tellement immédiate, de l'*Observation*, du *Document* et de la *Fable*, n'existait pas ²⁹.

Jusqu'à ce que le « père de l'histoire naturelle britannique », John Ray (1627-1705) publie les *Synopsis methodica animalium quadrupedum* (1693) ³⁰, les animaux imaginaires continueront de côtoyer, par delà les ouvrages zoologiques de la Renaissance, ceux qui avaient été vraisemblablement observés ³¹.

Dans la même optique, si l'on peut critiquer la méthode de Gesner, lecteur compulsif citant plus de quatre-vingts sources, souvent obscures (à l'exception de l'incontournable Aristote), puisant sans discrimination chez les Anciens ³², il faut saluer son avant-gardisme : il a en effet ajouté à son ouvrage, grâce à un réseau de correspondants qui n'est pas sans préfigurer celui de Buffon, quelques commentaires et observations de ses contemporains à propos d'espèces nouvellement découvertes, donc inconnues des naturalistes de l'Antiquité. S'il accumule souvent « des annotations dans tous les sens, sans souci de mise en page ³³», Gesner est néanmoins un « dessinateur de talent, pour qui le dessin est le témoin de ses observations ³⁴». Il marque ainsi un début de rupture entre le

²⁹ *Ibid.*, p. 141 [souligné dans le texte].

³⁰ Il s'agit d'un ensemble d'ouvrages de classification dans lesquels Ray établit un système du monde animal fondé sur l'anatomie. L'auteur a effectué un tri parmi les animaux qu'il avait répertoriés dans le savoir livresque de son temps, en n'accordant sa confiance que dans les auteurs dignes de foi, et en privilégiant un point de vue détaché le plus possible de toute charge affective. Dans ces essais, le naturaliste anglais décrit les animaux « en éliminant le superflu (il renvoie les lecteurs intéressés à Gesner et à Aldrovandi) et en se débarrassant de tous les animaux imaginaires ou même simplement incertains » (Laurent Pinon, *Livres de Zoologie de la Renaissance*, *op. cit.*, p. 137).

³¹ Voir par exemple la figure 31 (*infra*, p. 450) provenant du quatrième livre de l'*Historiae naturalis de avibus*, de Jan Jonston qui, encore en 1650, bien qu'il s'interroge sur l'existence réelle des harpies, griffons et autres phénix, ne continue pas moins de les représenter... en compagnie du très réel pélican dans le coin supérieur gauche !

³² Commentant l'*Historiae animalium* (1551) de Gesner, William B. Ashworth affirme : « It would seem, then, that Gesner was a classical scholar, that he read an astonishing number of obscure books, and that he preferred ancient authority over modern. It is also apparent that, for Gesner, natural history was a discipline forged in the library with the bibliographic tools of the scholar, rather than an observational science built up by a direct personal encounter with nature. To use a term that is commonly applied to those in the Renaissance writings of antiquity, Gesner was a *humanist* and, in his eyes at least, natural history was, first and foremost, a *humanist* pursuit » (« Emblematic Natural History of the Renaissance », *art. cit.*, p. 19 [souligné dans le texte]).

³³ *Id.*

³⁴ Madeleine Pinault-Sørensen, *Le peintre et l'histoire naturelle*, *op. cit.*, p. 31.

dessin purement artistique, que l'on retrouvera encore chez certains de ses successeurs, et le dessin scientifique tel que le privilégiera Buffon dans l'*Histoire des quadrupèdes*.

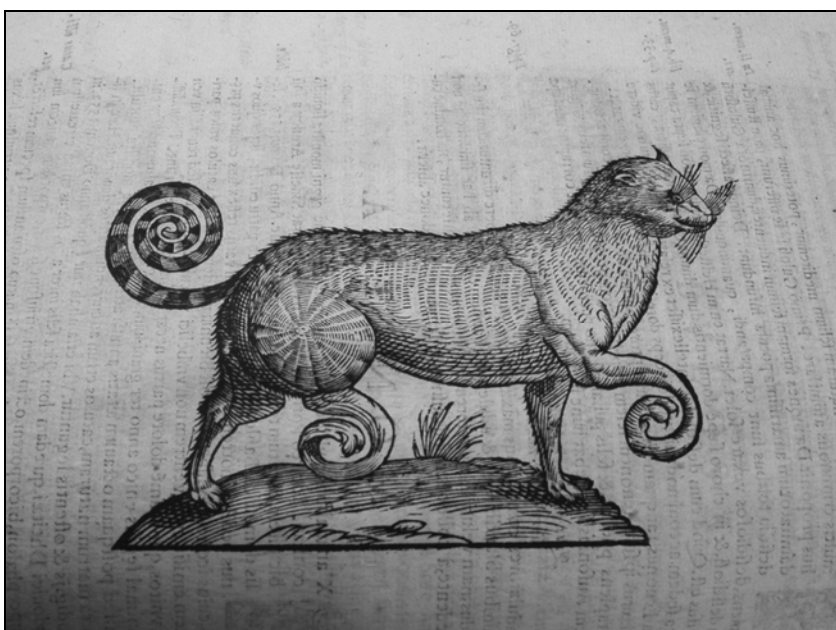


Figure 27 : [Chat sauvage du Nouveau Monde]³⁵
(Courtesy of Osler Library, McGill University)

³⁵ Ulyssis Aldrovandi, *De quadrupedibus digitatis viviparis libri tres*, 1645, p. 578.



Figure 28 : [Licorne et Girafe] ³⁶

(Courtoisie du Service Interétablissements de Coopération Documentaire,
 Universités de Strasbourg)

³⁶ Conrad Gesner, *Icones animalium*, 1553, p. 28 [extrait].

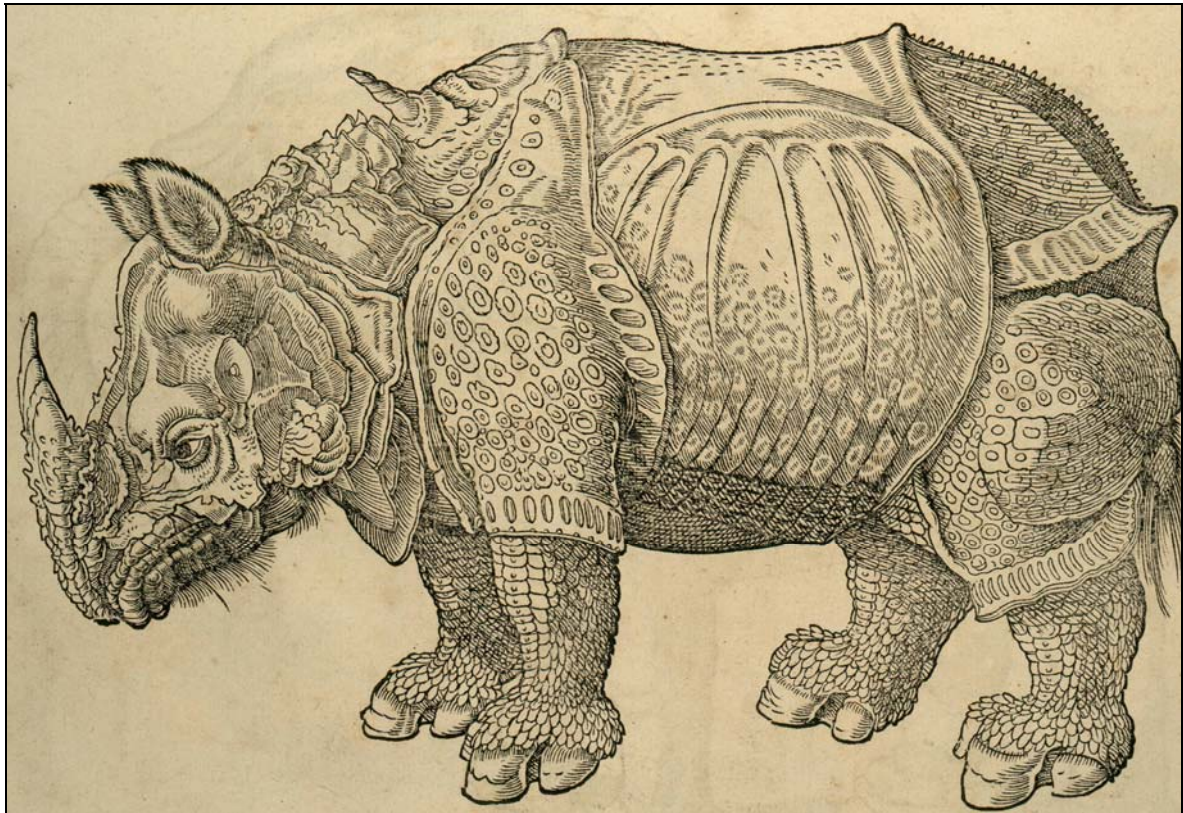


Figure 29 : [Le rhinocéros de Dürer]³⁷

(Courtoisie du Service Interétablissements de Coopération Documentaire,
Universités de Strasbourg)

³⁷ Dessin d'Albrecht Dürer, repris dans Conrad Gesner, *Icones animalium*, *op. cit.*, p. 30 [extrait].



Figure 30 : « Le Rhinoceros » ³⁸

³⁸ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Jean-Charles Baquoy, *HN*, XI, 1764, planche VII, p. 202. Il s'agit vraisemblablement d'un rhinocéros indien (*Rhinoceros unicornis*) ou indonésien (*Rhinoceros sondaicus*) car les rhinocéros africains, tel celui qui est représenté dans le *Supplément* (*SHN*, VI, 1782, planche VI, p. 84), possèdent deux cornes.



Figure 31 : [Pélican, phénix, harpie et griffon] ³⁹

(Courtoisie du Service Interétablissements de Coopération Documentaire,
Universités de Strasbourg)

³⁹ Jan Jonston, *Historiae naturalis de avibus libri VI*, 1650, tab. 62, p. 214.

Nomenclatures et classifications

Malgré des facteurs attestant une relative « modernité » chez quelques naturalistes qui, dans la foulée de la révolution scientifique ⁴⁰ entamée par Francis Bacon, oubliaient les représentations emblématiques de l'histoire naturelle pour privilégier la description exacte et l'anatomie, les zoologistes de la Renaissance restaient toutefois prisonniers d'un paradigme où le symbolisme animal était considéré comme un aspect essentiel de l'histoire naturelle ⁴¹. Cette mouvance, qui conduisit aux dessins des *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des animaux* (1676), réalisés sous la coordination de Claude Perrault et depuis la dissection de spécimens, avait comme principal objectif la découverte d'un système de classification qui révélerait la taxinomie « naturelle » du monde. La classification, qu'on appelle aussi systématique, s'est donc développée depuis la Renaissance et s'inscrit dans ce vaste projet de mise en ordre de la nature et de la vie. Or, si classer les quadrupèdes peut se définir simplement — « regrouper des individus selon leurs ressemblances et les séparer selon leurs différences ⁴² » —, les niveaux taxinomiques (ou *taxa*, pluriel de *taxon*) sont le lieu d'une effarante complexité qui marque déjà les ouvrages zoologiques de la Renaissance et à laquelle le « Buffon lecteur » portera une attention particulière. Les niveaux plus vastes (*règnes, ordres, classes*), mais surtout les plus étroits (*genres, espèces, variétés*) seront en effet un terrain de prédilection pour la manifestation du génie scientifique dans l'*Histoire des quadrupèdes*.

À ce point, toutefois, il importe de noter qu'il est anachronique de parler dans ce contexte de *classification*, car ce terme n'apparaît même pas dans les dictionnaires et encyclopédies du XVIII^e siècle. Les vocables à la mode, *espèce* et *genre*, n'amènent pas véritablement à *classer* au sens des systématiciens d'aujourd'hui, c'est-à-dire à dire à « ordonner le réel », mais plutôt simplement à « le connaître ⁴³ ». Pour Buffon,

⁴⁰ Pour un résumé des effets de cette révolution dans les sciences depuis la Renaissance jusqu'au XVIII^e siècle, on pourra consulter avec profit l'introduction à *The Sciences in Enlightened Europe*, écrite par William Clark, Jan Golinski et Simon Schaffer, 1999, p. 3-31.

⁴¹ « At the end of the seventeenth century it was still commonplace for natural objects to be used as symbols for particular human qualities » (Nicholas Jardine et Emma C. Spary, « The Natures of Cultural History », dans Nicholas Jardine, J. A. Secord & E. C. Spary (dirs.), *Cultures of Natural History*, *op. cit.*, p. 3).

⁴² Thierry Hoquet, « La classification des vivants (XVII^e et XVIII^e siècles) », dans Paul-Antoine Miquel (dir.), *Biologie du XXI^e siècle. Évolution des concepts fondateurs*, 2008, p. 31.

⁴³ *Ibid.*, p. 33 [souligné dans le texte].

« l'espèce »⁴⁴ sera particulièrement investie de cette valeur de réalité, et sa méthode tâchera de calquer les divisions réelles de la nature. Or, la disposition naturelle des quadrupèdes est indissociable de la manière dont on nomme les éléments que l'on organise. Cette dénomination constitue une problématique fondamentale dans l'*Histoire des quadrupèdes*, que Buffon tente de résoudre, selon Thierry Hoquet, en s'appuyant sur deux concepts (« le familier et le vernaculaire⁴⁵») plutôt que de privilégier, comme le fait Linné, des caractères anatomiques. Plus précisément, Buffon s'emploie donc par exemple à naturaliser les noms étrangers (*tamanoir*, *coati*) ou à traduire les noms espagnols (*encoubert* pour *encuberto*, une espèce sud-américaine de tatou) ou italiens (*pipistrelle* pour *pipistrello*, une espèce de chauve-souris du Nouveau Monde). En outre, il aura besoin de toute la puissance de son génie scientifique pour démystifier « l'économie animale⁴⁶» qu'il sonde dans la nomenclature disparate des naturalistes de la Renaissance.

Un exemple nous permettra d'illustrer comment le jugement du naturaliste montbardois se pose sur les gravures chimériques qui nourrissent une nomenclature tout aussi nébuleuse. Nous verrons encore une fois comment l'*ars iudicandi* encadre un *ars inveniendi* animé par la logique de la comparaison et l'analogie. L'enquête commence lors du « tableau d'histoire » consacré au coati⁴⁷ — carnivore voisin du raton laveur appartenant lui aussi à la famille que nous appelons aujourd'hui les Procyonidés. L'auteur de l'*Histoire des quadrupèdes* interroge tout d'abord cette « concaténation purement nominale⁴⁸» — *Taxus suillus* (ou littéralement « blaireau-cochon ») — qui a servi de base à la gravure accompagnant un segment du troisième livre du *De quadrupedibus digitatis viviparis* d'Aldrovandi⁴⁹. Buffon remarque d'ailleurs que « la figure donnée par Aldrovande n'est autre chose qu'un blaireau, auquel on a fait un groin de cochon⁵⁰». Il faut

⁴⁴ Nous rappelons cependant la signification changeante de ce terme au fil de l'*Histoire des quadrupèdes*, tel que nous l'avons précisé au chapitre 3, *supra*, p. 177, note 58.

⁴⁵ Thierry Hoquet, « La classification des vivants (XVII^e et XVIII^e siècles) », *art. cit.*, p. 46. Le « familier » consiste à mettre ensemble ce qui, dans notre expérience, va ensemble : par exemple faire suivre le cheval du chien, commencer par les animaux domestiques plutôt que par les animaux sauvages, le local plutôt que l'exotique.

⁴⁶ Buffon, « Les Animaux carnassiers », *HN*, VII, 1758, p. 22.

⁴⁷ Buffon, « Le Coati », *HN*, VIII, 1760, p. 358-362. Voir la figure 32, *infra*, p. 456.

⁴⁸ Thierry Hoquet, *Buffon illustré*, 2007, p. 71.

⁴⁹ Voir la figure 33, *infra*, p. 457.

⁵⁰ Buffon, « Le Coati », *HN*, VIII, 1760, p. 359-360.

préciser, toutefois, qu'Aldrovandi avait proposé, en parallèle, l'existence d'un « blaireau-chien »⁵¹ (qui correspond au « véritable » blaireau⁵² — *Meles meles*), instaurant une division qui dut apparaître à Buffon comme un assemblage de « fantaisies qui obstruent le chemin vers la véritable physique⁵³ ». La polémique concernant l'existence même du « blaireau-cochon » avait déjà animé le discours de Buffon au volume précédent :

Je crois donc que cette distinction du blaireau, en *blaireau-chien* & en *blaireau-cochon*, n'est qu'un préjugé, fondé sur ce que cet animal a deux noms, en latin *meles* & *taxus*, en françois *blaireau* et *taisson*, &c. & que c'est une de ces *erreurs produites par la nomenclature*, dont nous avons parlé *dans le discours qui est à la tête de ce volume*⁵⁴.

Ce « discours [...] à la tête » du VII^e volume de l'*Histoire naturelle*, intitulé « Les Animaux carnassiers », est particulièrement intéressant car il contient une synthèse de la manière dont Buffon exerce son jugement pour repérer et corriger « ces erreurs produites par la nomenclature » des naturalistes de la Renaissance, de même qu'il témoigne d'une façon de traiter l'histoire naturelle où il importe de soumettre l'imagination à une certaine discipline :

Le plus grand obstacle à l'avancement des connoissances de l'homme est moins dans les choses mêmes, que dans la manière dont il les considère [...]. Il est moins difficile de voir la Nature telle qu'elle est, que de la reconnoître telle qu'on nous la présente ; elle ne porte qu'un voile, nous lui donnons un masque, nous la couvrons de préjugés, nous supposons qu'elle agit, qu'elle opère comme nous agissons & pensons. Cependant ses actes sont évidens, & nos pensées sont obscures ; nous portons dans ses ouvrages les abstractions de notre esprit, nous lui prêtons nos moyens, nous ne jugeons de ses fins que par nos vûes, & nous mêlons perpétuellement à ses opérations, qui sont constantes, à ses faits, qui sont toujours certains, *le produit illusoire & variable de notre imagination*⁵⁵.

Le seigneur de Montbard met donc les naturalistes en garde contre « ces systèmes purement arbitraires, ces hypothèses frivoles, imaginaires, dans lesquelles on reconnoît à la première vûe qu'on nous donne la chimère au lieu de la réalité⁵⁶ » et toutes ces « méthodes par lesquelles on recherche la Nature⁵⁷ » qui n'incluraient pas la logique de la comparaison et l'analogie :

⁵¹ Voir la figure 34, *infra*, p. 457.

⁵² Voir la figure 35, *infra*, p. 458.

⁵³ Thierry Hoquet, *Buffon illustré, op. cit.*, p. 72.

⁵⁴ Buffon, « Le Blaireau », *HN*, VII, 1758, p. 108 [nous soulignons la séquence finale ; *blaireau* et *taisson* soulignés dans le texte].

⁵⁵ Buffon, « Les Animaux carnassiers », *HN*, VII, 1758, p. 19-20 [nous soulignons].

⁵⁶ *Ibid.*, p. 20.

⁵⁷ *Id.*

le fondement de toute science n'est-il pas dans la comparaison que l'esprit humain fait faire des objets semblables & différens, de leurs propriétés analogues ou contraires, & de toutes leurs qualités relatives ? L'absolu, s'il existe, n'est pas du ressort de nos connoissances, nous ne jugeons & ne pouvons juger des choses que par les rapports qu'elles ont entre elles ⁵⁸.

L'objectif de Buffon est de dénoncer la méthode des nomenclateurs linnéens qui « n'aboutit qu'à des dénominations », et de souligner à tous ceux qui ont considéré « cette connoissance nominale pour la vraie science », que l'objet réel de l'histoire naturelle est « la science de l'économie animale ⁵⁹ ». Ainsi, Buffon se trouve à résumer à la fois sa propre méthode et le travail qu'il doit entreprendre pour corriger les erreurs des naturalistes de la Renaissance (et celles de leurs successeurs qui les ont diffusées) :

Ce qu'il y a de plus difficile dans les sciences n'est donc pas de connoître les choses qui en font l'objet direct, mais c'est qu'il faut auparavant les dépouiller d'une infinité d'enveloppes dont on les a couvertes, leur ôter toutes les fausses couleurs dont on les a masquées, examiner le fondement & le produit de la méthode par laquelle on les recherche, en séparer ce que l'on y a mis d'arbitraire, & enfin tâcher de reconnoître les préjugés & les erreurs adoptées que ce mélange de l'arbitraire au réel a fait naître ; il faut tout cela pour retrouver la Nature ; mais ensuite, pour la connoître, il ne faut plus que la comparer avec elle-même ⁶⁰.

Ainsi, l'alliance de la logique de la comparaison avec une discipline de l'imagination résume l'essentiel de la méthode buffonienne dont le but ultime est tout simplement de « bien raisonner sur l'économie animale ⁶¹ », ou encore de « s'élever à quelque chose de plus grand » grâce à la manifestation du génie scientifique :

il sera aisé de reconnoître qu'après le travail, quelquefois long, mais toujours nécessaire, pour écarter les fausses idées, détruire les préjugés, séparer l'arbitraire du réel de la chose, *le seul art que nous ayons employé est la comparaison* : si nous avons réussi à répandre quelque lumière sur ces sujets, *il faut moins l'attribuer au génie, qu'à cette méthode* que nous avons suivie constamment, & que nous avons rendue aussi générale, aussi étendue que nos connoissances nous l'ont permis ⁶².

Une analyse « au premier degré » de cet extrait pourrait laisser croire que Buffon, contrairement à ce que nous avons soutenu tout au long de ce travail, n'a que faire du génie scientifique dans la fabrique des descriptions animalières. Nous proposons une interprétation différente, toutefois : en affirmant que le progrès réalisé dans la connaissance

⁵⁸ *Ibid.*, p. 21-22.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 22.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 23-24.

⁶¹ *Ibid.*, p. 25.

⁶² *Id.* [nous soulignons]

de « l'économie animale » est dû moins au génie qu'à la méthode axée sur la logique de la comparaison, Buffon n'évacue pas le premier terme de l'équation — il le soumet, tout simplement, au second. En d'autres termes, il réitère la prépondérance du jugement et de la discipline de l'imagination, essentiels pour ne pas sombrer dans la fabulation ou l'abstraction. Pour soutenir notre interprétation voulant que le dernier extrait ne s'oppose pas au projet qui consiste à imaginer pour « actualiser » la faune, rappelons un des griefs de Buffon contre les naturalistes de la Renaissance (et les nominalistes linnéens du XVII^e siècle) : il leur reproche « d'avoir raisonné [...] sans fondement de relation, & *sans le secours de l'analogie* ⁶³ ». Ceux qui s'y sont risqués ont, de l'avis de Buffon, mal imaginé les portraits animaliers qu'ils proposent, soit par défaut de méthode, de génie scientifique ou de discipline de l'imagination.

⁶³ *Ibid.*, p. 24 [nous soulignons].

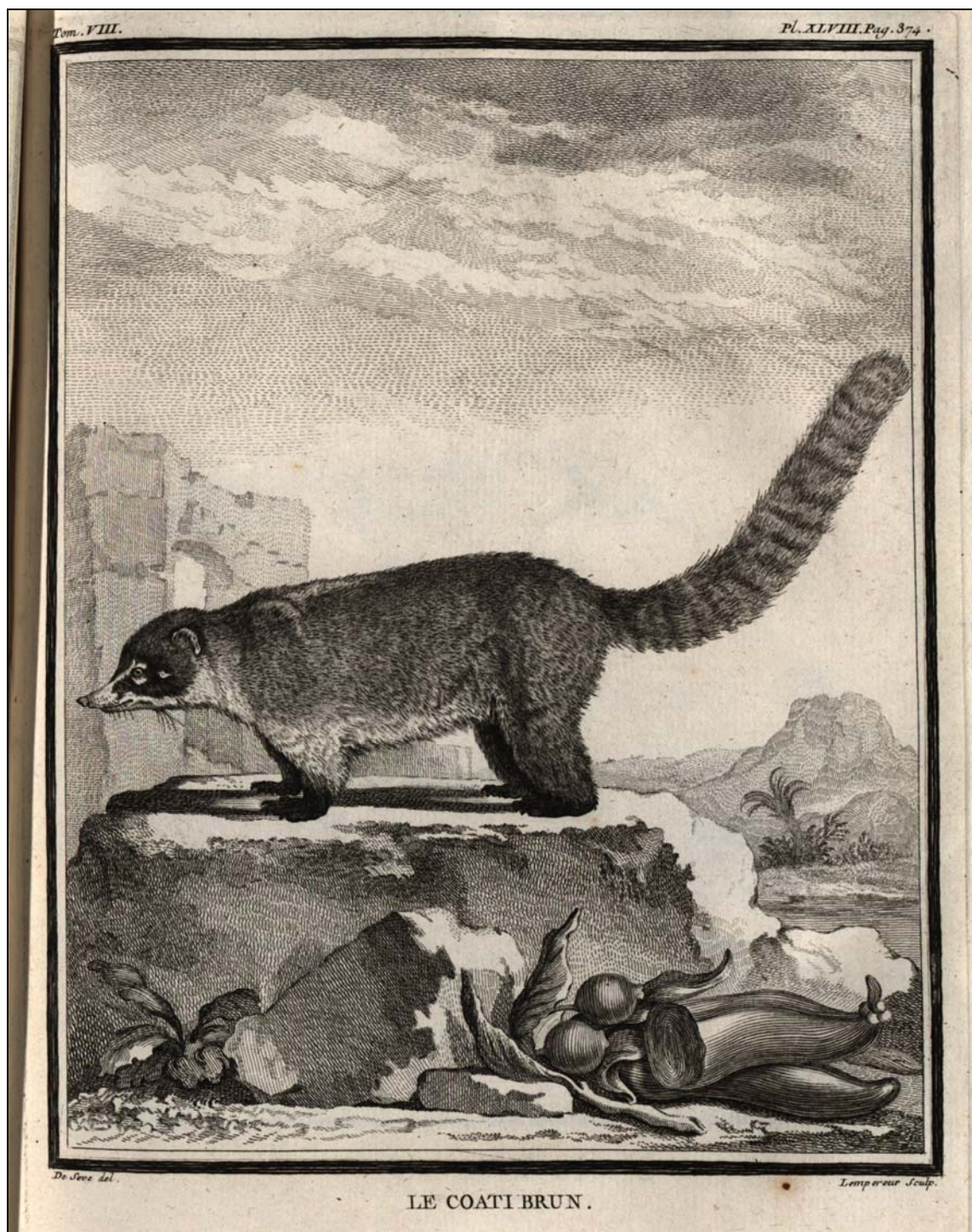


Figure 32 : « Le Coati brun » ⁶⁴

⁶⁴ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Louis Simon Lempereur, *HN VIII*, 1760, planche XLVIII, p. 374.



Figure 33 : « *Taxi suilli* » [Blaireaux-cochons] ⁶⁵

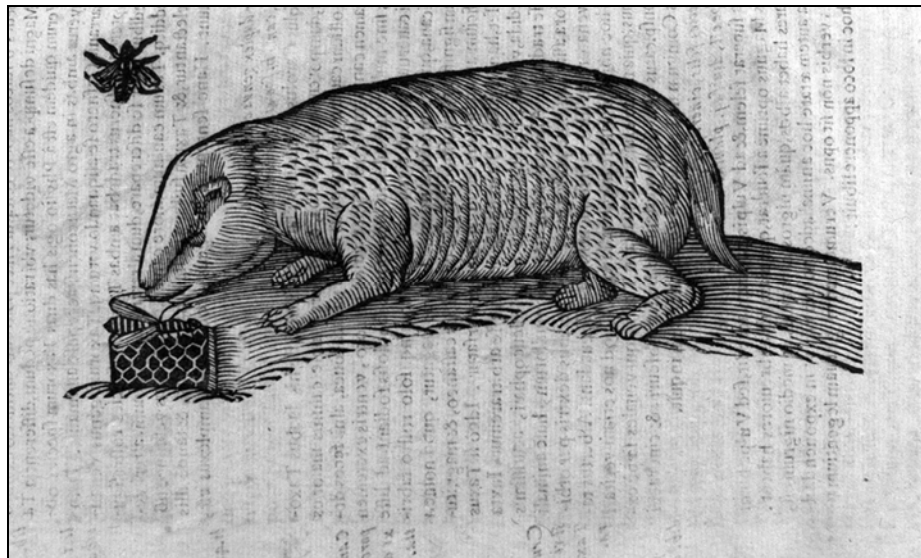


Figure 34 : « *Taxus caninus* » [Blaireau-chien] ⁶⁶

(Courtesy of Osler Library, McGill University)

⁶⁵ Ulyssis Aldrovandi, *De quadrupedibus digitatis viviparis libri tres*, 1645, p. 267.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 266.



Figure 35 : « Le Blaireau »⁶⁷

⁶⁷ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Louis Claude Legrand, *HN VII*, 1758, planche VII, p. 130.

Des cabinets de curiosité au Cabinet du Roi

Les naturalistes du XVIII^e siècle se verront comme les dignes successeurs de Bacon et scanderont leur détermination à suivre les faits et l'expérience, plutôt que les ouï-dire et l'érudition livresque, tous encore empreints d'une vision du monde propre à la Renaissance. Ce n'est donc qu'à la fin du XVII^e siècle que l'histoire naturelle fut considérée sous un angle plus empirique, pour devenir au siècle des Lumières une pratique soutenue avec zèle tant dans les sociétés savantes que dans les cercles d'amateurs. Tout comme la majorité des naturalistes de son temps, Buffon s'élève pour défendre le caractère scientifique de l'histoire naturelle, tout en faisant la promotion de la professionnalisation du cabinet, perçu dès lors comme « un abrégé de la nature entière ⁶⁸ ». Le travail colossal effectué par l'intendant du Jardin du Roi — de même que par le « garde et démonstrateur du Cabinet du Roi », Daubenton —, aura certes réussi à consolider cette nouvelle encyclopédie de la nature qui allait remplacer les cabinets de curiosité dont la mode remonte à la Renaissance. Buffon n'hésite d'ailleurs pas à tancer vertement ces amateurs pour leurs « manières [...] vicieuses ⁶⁹ » d'aborder l'étude de la Nature :

La plûpart de ceux qui, sans aucune étude précédente de l'Histoire Naturelle, veulent avoir des cabinets de ce genre, sont de ces personnes aisées, peu occupées, qui cherchent à s'amuser, & regardent comme un mérite d'être mises au rang des curieux ; ces gens-là commencent par acheter, sans choix, tout ce qui leur frappe les yeux ; ils ont l'air de desirer avec passion les choses qu'on leur dit être rares & extraordinaires, il les estiment au prix qu'ils les ont acquises, ils arrangent le tout avec complaisance, ou l'entassent avec confusion, & finissent bien tôt par se dégoûter ⁷⁰.

Il faut dire qu'à côté des grandes collections iconographiques royales bâties depuis Gaston d'Orléans, Louis XIV et Colbert, s'étaient développées de multiples collections d'amateurs dans ces cabinets de curiosités encore empreints d'une « science non dégagée du Moyen Âge, de l'alchimie et de la magie ⁷¹ ». Les propos de Buffon seront d'autant plus virulents lorsque les collectionneurs de cabinets s'improviseront naturalistes en publiant

⁶⁸ Louis-Jean-Marie Daubenton, article « Cabinet d'histoire naturelle », *Encyclopédie*, *op. cit.*, 1751, t. II, p. 489.

⁶⁹ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 23.

⁷⁰ *Id.*

⁷¹ Madeleine Pinault-Sørensen, *Le peintre et l'histoire naturelle*, *op. cit.*, p. 29.

leurs observations. S'élevant contre Albertus Seba⁷², par exemple, qui proposait six espèces de fourmiliers⁷³ plutôt que les trois attestées dans l'*Histoire des quadrupèdes*, Buffon s'exclame :

Il est fâcheux que la plupart des gens qui ont des cabinets d'Histoire Naturelle, ne soient pas assez instruits, & que pour satisfaire leur petite vanité & faire valoir leur collection, ils entreprennent d'en publier des descriptions toujours remplies d'exagérations, d'erreurs & de bévues qui demandent plus de temps pour être réformées qu'il n'en a fallu pour les écrire⁷⁴.

Il est vrai que Buffon n'est pas très original à cet égard ; il adopte un point de vue répandu chez les naturalistes européens du XVIII^e siècle qui considéraient avec condescendance leurs prédécesseurs immédiats toujours empreints de l'esprit emblématique qui caractérisait les zoologistes de la Renaissance⁷⁵. Daubenton écrit dans la même veine que ce « n'a guère été que dans ce siècle que l'on s'est appliqué à l'étude de l'Histoire naturelle avec

⁷² Albertus Seba (1665-1736) fit fortune comme apothicaire, ce qui lui permit d'enrichir la collection de son cabinet d'Amsterdam, qui fut incidemment achetée par Pierre le Grand lors de son célèbre voyage en Hollande. La publication de la description des collections de Seba — *Locupletissimi rerum naturalium thesauri accurata descriptio, et iconibus artificiosissimis expressio, per universam physices historiam*, plus simplement appelé le *Thesaurus*, comprend 4 volumes dont les deux premiers furent publiés respectivement en 1734 et 1735, avant le décès du pharmacien hollandais. Parallèlement à ses fonctions de directeur du Cabinet d'histoire naturelle du stathouder Guillaume V de Hollande, qu'il occupa dès 1756, le naturaliste Arnout Vosmaer (1720-1799), après s'être porté acquéreur des collections de Seba, prit en charge, avec l'aide du linnéen berlinois Peter Simon Pallas (1741-1811), la publication des deux derniers volumes du *Thesaurus* (1759 et 1765). Magnifiquement illustré avec de superbes gravures en couleurs, le *Thesaurus* est un document important pour les naturalistes du XVIII^e siècle, ce qui n'empêchera pas Buffon de dénoncer avec véhémence, comme nous le verrons en de multiples occasions dans le prochain chapitre, les nombreuses erreurs qui parsemaient le texte et les illustrations de l'amateur hollandais. Pallas, zoologiste russe d'origine allemande jouissait d'une renommée considérable car il avait été admis, dès l'âge de 23 ans, à la Royal Society de Londres. Proche de Cuvier, il se lia d'amitié avec l'impératrice Catherine II, qui l'encouragea à entreprendre plusieurs expéditions en Sibérie. Sans surprise, les polémiques avec Vosmaer et la critique de Pallas feront partie du portrait très critique que Buffon réserve à ses compétiteurs avoués, tous reliés au plus important cabinet d'histoire naturelle d'Europe après le celui du Jardin du Roi. Pour de plus amples informations sur les liens entre Seba, Vosmaer et Pallas, voir Florence Pieters et Kees Rookmaaker, « Arnout Vosmaer, grand collectionneur de curiosités naturelles, et son *Regnum animale* », dans B. C. Sliggers et A. A. Wertheim, *Le zoo du prince. La ménagerie du stathouder Guillaume V*, 1994, p. 11-38.

⁷³ Les fourmiliers (et les tamanoirs) font partie de ce que nous appelons aujourd'hui les Myrmécophagidés, une famille du grand ordre des Xénarthres — littéralement « aux étranges articulations ». Les paresseux — famille des Bradypodidés — et les tatous — famille des Dasypodidés — font également partie des Xénarthres.

⁷⁴ Buffon, « Le Tamanoir, le Tamandua et le Fourmilier », *HN*, X, 1763, p. 155.

⁷⁵ « Looking back upon previous efforts at understanding nature with that touch of condescension that comes with self-avowed superiority, eighteenth-century naturalists rewrote the historiography of their discipline. For them, the science of natural history did not come into being until the eighteenth century, when cabinets of curiosity were replaced with museums of natural history whose purpose was highly Baconian and whose organization attended to the debates about classification and taxonomy » (Paula Findlen, *Possessing nature : museums, collecting, and scientific culture in early modern Italy*, 1994, p. 394).

assez d'ardeur & de succès pour marcher à grands pas dans cette carrière⁷⁶». L'organisation du Cabinet du Roi — « un des plus riches de l'Europe⁷⁷ » — joua donc un grand rôle, tant pour le prestige scientifique de Buffon, que comme symbole de la puissance royale⁷⁸. Diderot rappelle que l'on y recevait « douze à quinze cents personnes toutes les semaines⁷⁹ », grâce à un accès facile qui permettait au public à la fois de s'instruire et se divertir⁸⁰. Cependant, si les productions de la nature y étaient exposées « sans fard, & sans autre apprêt que celui que le bon goût, l'élégance, & la connaissance des objets devoient suggérer⁸¹ », l'ordre proposé par le garde et démonstrateur du cabinet prémunissait l'entreprise contre « la charlatanerie qui retarde le progrès de la science⁸² ». Ainsi, il ne faisait aucun doute dans l'esprit des naturalistes du XVIII^e siècle que leur discipline était une science à part entière. Une science particulière, toutefois, dans sa manifestation, car s'il est vrai que le cabinet d'histoire naturelle ne pouvait faire l'économie d'un ordre garant de la scientificité de la discipline, il n'en était pas moins destiné, principalement, à l'instruction. Aussi devait-il intégrer des considérations esthétiques essentielles au succès populaire :

Il s'agit d'y exposer les trésors de la nature selon quelque distribution relative, soit au plus ou moins d'importance des êtres, soit à l'intérêt que nous y devons prendre, soit à d'autres considérations moins savantes & plus raisonnables peut-être, entre lesquelles il faut préférer celles qui donnent un arrangement qui plaît aux gens de goût, qui intéresse les curieux, qui instruit les amateurs, & qui inspire des vûes aux savans⁸³.

⁷⁶ Louis-Jean-Marie Daubenton, « Cabinet d'Histoire naturelle », *art. cit.*, p. 489.

⁷⁷ *Id.*

⁷⁸ « Mastery of nature went hand in hand with rhetoric of absolutism ; museums were an eminently visible reminder of how political might, new forms of knowledge, and power over nature could be combined » (Paula Findlen, *Possessing Nature, op. cit.*, p. 407). À propos du rayonnement international que procurait à la France le Jardin du Roi, voir : Emma C. Spary, *Utopia's Garden. French Natural History from Old Regime to Revolution*, 2000 (ou encore, *Le jardin de l'utopie : l'histoire naturelle en France de l'Ancien Régime à la Révolution*, 2005).

⁷⁹ Denis Diderot, article « Cabinet d'histoire naturelle », *Encyclopédie, op. cit.*, 1751, t. II, p. 490.

⁸⁰ Il ne faut pas oublier que, malgré cette apparente universalité, l'histoire naturelle s'adressait surtout à un public restreint, cultivé. À une certaine élite donc, et non aux citoyens de toutes classes, comme ce sera le cas après la Révolution : « Many natural history writers framed their projects for this audience in terms of an appeal for a revival of distinction and merit among the nobility, responding to contemporary concerns about the erosion of the noble state by intermarriage. These were certainly not proposals for egalitarian social Reform » (Emma C. Spary, « The "Nature" of Enlightenment », dans William Clark, Jan Golinski et Simon Schaffer (dirs.), *The Sciences in Enlightened Europe*, 1999, p. 281).

⁸¹ Denis Diderot, « Cabinet d'Histoire naturelle », *art. cit.*, p. 490.

⁸² *Id.*

⁸³ *Id.*

Si cette distribution optimale entre sciences et belles-lettres « n'est pas une entreprise facile ⁸⁴ », nous croyons qu'elle pourrait être tributaire, comme nous le proposons en regard de l'*Histoire des quadrupèdes*, du génie scientifique de ses instigateurs. Quoiqu'il en soit, au moment où Buffon rédige ses descriptions animalières, la « science de l'Histoire naturelle fait des progrès à proportion que les *cabinets* se complètent ⁸⁵ » et deviennent en quelque sorte la « concrétion d'un réseau de correspondants ⁸⁶ » qui sont ceux-là mêmes qui fourniront les témoignages écrits sur lesquels s'appuiera Buffon pour « démerveiller » la faune dans sa fabrique des descriptions animalières. Cette transformation progressive des cabinets de curiosités, populaires depuis la Renaissance, en des cabinets d'histoire naturelle fait que les premiers seront davantage perçus comme l'apanage des amateurs et les seconds comme celui des véritables naturalistes qui participent au progrès des sciences ⁸⁷. Ce courant s'accompagne d'ailleurs d'une métamorphose de la présentation des objets exposés dans les cabinets d'histoire naturelle : la description se fait plus scientifique, basée sur l'observation et l'expérience, et s'oppose aux portraits emblématiques des objets que l'on retrouvait dans les cabinets de curiosités ⁸⁸. En théorie comme en pratique donc, les naturalistes du XVIII^e siècle se distancieront du système de représentation en vigueur à la Renaissance, que ce soit dans les cabinets ou dans les livres de zoologie (tant en ce qui a trait à la nomenclature qu'aux illustrations).

⁸⁴ *Id.*

⁸⁵ Louis-Jean-Marie Daubenton, « Cabinet d'histoire naturelle », *art. cit.*, p. 489 [souligné dans le texte].

⁸⁶ Thierry Hoquet, *Buffon illustré, op. cit.*, p. 67.

⁸⁷ « The learned curiosity of Renaissance naturalists, so integral of the nature of scientific inquiry, had been demoted to a sentiment of expressing an amateur interest in science that contrasted unfavorably with the measured and reasoned practices of Enlightenment naturalist. [...] Concomitantly, argued the eighteenth-century naturalists, the true study of nature began only with their efforts to reorganize natural history along more economical lines, bypassing the Renaissance cabinet of curiosities for an ostensibly more systematic and normative approach to collecting » (Paula Findlen, *Possessing nature, op. cit.* p. 399).

⁸⁸ Cette organisation progressive des connaissances est notamment perceptible si l'on compare le cabinet de curiosité type de la Renaissance, où règne un désordre apparent, et le cabinet d'histoire naturelle représenté dans l'*Histoire des quadrupèdes*, où les pièces sont impeccablement rangées (voir figure 36, *infra*, p. 463). Une reproduction du musée de Ferrante Imperato à Naples, puisée dans son ouvrage *Dell'istoria naturale* (1599), peut être consultée dans Paula Findlen, « Courting Nature », dans Nicholas Jardine, J. A. Secord & E. C. Spary (dirs.), *Cultures of Natural History, op. cit.*, p. 69. Dans le même ouvrage, on pourra se référer, pour en savoir plus sur les cabinets de curiosités de la Renaissance, à l'article de Katie Whitaker, « The Culture of Curiosity », p. 75-90.



Figure 36 : [Cabinet d'histoire naturelle] ⁸⁹

II. Buffon lecteur de Gesner et d'Aldrovandi

Nous ne pourrions évidemment pas traiter de tous les naturalistes de la Renaissance qui sont mentionnés dans l'*Histoire des quadrupèdes*. Comme la première section de ce chapitre l'a laissé transparaître, nous avons privilégié les figures de Conrad Gesner (1516-1565) ⁹⁰ — « l'écrivain le plus savant et le plus prolixe de sa génération ⁹¹ » — et d'Ulisse Aldrovandi (1522-1605) ⁹² — qui propose une encyclopédie encore plus large en ajoutant les animaux du Nouveau Monde découverts depuis un demi-siècle —, immensément

⁸⁹ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Dominique Sornique, *HN*, III, 1749, vignette précédant la « Description du Cabinet du Roy », p. 1.

⁹⁰ Exemple même de l'érudit de la Renaissance, ce médecin et naturaliste zurichois rédigea une *Historiae animalium* en cinq volumes, dont le premier traite des quadrupèdes vivipares (1551) ; les autres sont consacrés aux quadrupèdes ovipares (1553), aux oiseaux (1555), aux poissons (1558) et aux serpents (1587). Dans l'*Histoire des quadrupèdes*, Buffon renvoie à la réédition suivante : *Historiae animalium liber primus de quadrupedibus viviparis*, 1620, de même qu'il convoque la réédition de l'ouvrage *Icones animalium quadrupedum viviparorum et oviparorum*, 1560 ; nous avons plutôt consulté l'édition originale de ce dernier ouvrage, datant de 1553.

⁹¹ Laurent Pinon, *Livres de Zoologie de la Renaissance*, *op. cit.*, p. 84.

⁹² Symbole par excellence de la popularité des écrits emblématiques à la fin de la Renaissance, l'encyclopédie d'histoire naturelle d'Aldrovandi comporte quelque vingt volumes, dont seulement les trois premiers (*Ornithologiae*) furent publiés de son vivant (1599, 1600 et 1603). Les volumes traitant des quadrupèdes furent publiés à titre posthume de 1616 à 1665. Buffon renvoie principalement, dans l'*Histoire des quadrupèdes*, aux ouvrages : *De quadrupedibus solidipedibus volumen intergum* (1639) ; *Quadrupedum omnium bisulcorum historia* (1642) ; *De quadrupedibus digitatis viviparis libri tres* (1645).

populaires dans la deuxième moitié du XVI^e siècle et au début du XVII^e. Ces deux savants possèdent en quelque sorte, à la Renaissance, le même statut qu’Aristote et Pline à l’Antiquité⁹³. Si l’œuvre encyclopédique de Gesner, par son étonnante exhaustivité, peut être considérée comme « l’arche de Noé de la Renaissance⁹⁴ », celle d’Aldrovandi la complète en y ajoutant les découvertes du dernier demi-siècle. Pour Patrick Dandrey, « [a]ux temps de l’Humanisme, tout le savoir de l’Antiquité et une bonne partie de celui du Moyen Âge confluent dans les monumentales enquêtes » de Gesner, d’Aldrovandi : « pour l’homme cultivé de la Renaissance, la possession d’un Gesner tenait lieu de toute une bibliothèque. L’honnête homme de l’âge classique lui préférera Aldrovandi, plus complet — s’il était possible —, plus récent, plus conforme aux exigences de sa logique⁹⁵ ». Nous ne nous sommes pas attardé sur le travail des autres naturalistes de la Renaissance dont les ouvrages sont, pour ainsi dire, amalgamés dans ceux de Gesner et d’Aldrovandi⁹⁶.

⁹³ Le rapprochement est d’autant plus pertinent qu’Aldrovandi, sur le frontispice du premier volume de l’*Ornithologiae* (1599), se met sur le même plan qu’Aristote et Pline remettant respectivement leurs œuvres à Alexandre le Grand et à l’empereur Vespasien, le tout afin de flatter son destinataire, le pape Clément VIII (voir la figure 37, *infra*, p. 465).

⁹⁴ Laurent Pinon, « Introduction », *Livres de Zoologie de la Renaissance*, *op. cit.*, p. 34.

⁹⁵ Patrick Dandrey, *La fabrique des fables*, 1991, p. 142. Ajoutons cependant, à la suite de Dandrey, que cette logique reste guidée par un mode d’exposition traditionnel « fondé non sur l’observation et la hiérarchie zoologique, mais sur la notoriété légendaire et les affinités analogiques des espèces » (*id.*, note 33).

⁹⁶ À une exception : Guillaume Rondelet (1507-1566), médecin et naturaliste français, contemporain d’Aldrovandi et de Gesner, important auteur d’une histoire « particulière » des poissons — *Libri de piscibus marinis, in quibus verae piscium effigies expressae sunt* (Lyon, Matthiam Bonhomme, 1554-1555). Signe, peut-être, de l’autorité scientifique pour le moins fragile de celui qui servit de modèle au docteur Rondibilis dans le *Tiers livre* de Rabelais, le nom de Rondelet n’est convoqué qu’à une quinzaine de reprises dans toute l’*Histoire naturelle des poissons*, que Bernard-Germain-Étienne de Lacépède fait paraître dès 1798, une décennie après le décès de Buffon, comme dernier bloc du plan dressé par le seigneur de Montbard. Cette interprétation contraste toutefois avec celle proposée par James Llana qui avance que Rondelet compte (avec les Willughby, Ray et Tournefort) pour 60 % des sources indiquées par Daubenton dans l’ensemble des articles que ce dernier a rédigés dans l’*Encyclopédie*, notamment dans 64 des 87 articles traitant des poissons (« Natural history and the *Encyclopédie* », *Journal of the history of biology*, 2000, vol. 33, n° 1, p. 18-19) ; cela dit, Llana précise que Rondelet fut relativement peu important dans les articles sous la responsabilité du chevalier de Jaucourt (*ibid.*, p. 22). Nous soulignerons tout de même dans ce chapitre la présence significative d’un renvoi par Buffon et Daubenton à l’œuvre de Rondelet, relativement à la description des poissons. De plus, comparativement à Aristote et Pline, qui étaient convoqués chacun à une quarantaine de reprises dans l’*Histoire des quadrupèdes*, nous avons relevé respectivement une trentaine et une dizaine d’occurrences pour Gesner et Aldrovandi, qui semblaient pour la plupart s’intégrer parfaitement dans notre analyse du génie scientifique à l’œuvre dans la fabrique des descriptions animalières. La même réflexion, transposée par exemple à l’*Histoire naturelle des oiseaux*, serait à explorer dans le cadre d’un autre travail : en effet, Gesner et Aldrovandi font aussi là figures d’autorité en étant convoqués respectivement à environ 140 et 170 reprises, surpassés seulement par Pierre Belon (1517-1564) qui compte plus de 200 mentions relatives à son *Histoire de la nature des oyseaux, avec leurs descriptions, & naïfs portraits retirez du naturel* (1555).



Figure 37 : [Frontispice du premier volume de l'*Ornithologiae*] ⁹⁷

(Courtoisie du Service Interétablissements de Coopération Documentaire,
Universités de Strasbourg)

⁹⁷ Ulyssis Aldrovandi, *Ornithologiae*, 1599, vol. I [frontispice]. Les références à Aristote et Pline sont perceptibles sur colonnes de part et d'autre de la figure centrale située tout au bas du frontispice.

La grande introduction méthodologique à l'*Histoire naturelle* ne comporte qu'une seule allusion, plutôt péjorative, à l'endroit du naturaliste zurichois :

Enfin *quelqu'un a imaginé, & je crois que c'est Gesner*, que le Créateur avoit mis dans la fructification des plantes un certain nombre de caractères différens & invariables, & que c'étoit de ce point dont il falloit partir pour faire une méthode ; & comme cette idée s'est trouvée vraie jusqu'à un certain point, [...] on a vû tout d'un coup s'élever plusieurs méthodes de Botanique, toutes fondées à peu près sur ce même principe⁹⁸».

Bien qu'il s'agisse d'une critique florale plutôt que faunique, Buffon reproche significativement à Gesner d'avoir mal imaginé le rôle des fleurs et des fruits dans la reproduction des végétaux, ce qui a conduit nombre de naturalistes à bâtir « différens systèmes de Botanique » qui ont comme principal défaut « une erreur de Métaphysique » qui « consiste à méconnoître la marche de la Nature, qui se fait toûjours par nuances, & à vouloir juger d'un tout par une seule de ses parties⁹⁹». Évidemment, la démonstration de Buffon vise surtout à dénoncer « les Nomenclateurs » comme Linné qui ont tous commis cette « erreur bien évidente » de n'employer « qu'une partie, comme les dents, les ongles ou ergots, pour ranger les animaux, les feuilles ou les fleurs pour distribuer les plantes, au lieu de se servir de toutes les parties, & de chercher les différences ou les ressemblances dans l'individu tout entier » ; ils ont ainsi renoncé « volontairement au plus grand nombre des avantages que la Nature nous offre pour la connoître » et refusé « de se servir de toutes les parties des objets que nous considérons¹⁰⁰». Pour Buffon, l'*Histoire des quadrupèdes* sera plutôt construite sur ce principe qui lui paraît « le seul moyen de faire une méthode instructive & naturelle » : tout simplement « mettre ensemble les choses qui se ressemblent, & de séparer celles qui diffèrent les unes des autres¹⁰¹».

⁹⁸ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 17-18 [nous soulignons]. L'hésitation de Buffon lui sera reprochée avec condescendance par Malesherbes, qui écrit : « Je sens que je ne pourrai jamais rendre aux yeux de ceux qui ne sont pas naturalistes, combien il est singulier que quelqu'un qui se pique de l'être, dise, *je crois que c'est Gesner*. [...] toute la botanique est fondée sur la découverte de Gesner. Que dirait-on d'un homme qui, donnant des réflexions sur le théâtre français, dirait : *En tel temps il parut une tragi-comédie appelée Le Cid, qui était, JE CROIS, de Pierre Corneille ?* » (*Observations sur l'histoire naturelle générale et particulière de Buffon et Daubenton*, t. I, 1971 [1798], p. 50-51 [souligné dans le texte]). En effet, Gesner fut l'un des premiers à avoir insisté sur l'importance des fleurs et des fruits dans la classification des végétaux. Voir notre commentaire sur l'ouvrage de Malesherbes, *supra*, chapitre 3, p. 209 *sq.*

⁹⁹ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 20.

¹⁰⁰ *Id.*

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 21.

Cette entrée en matière, sous le signe de la réserve, annonce le ton que l'on retrouvera dans les descriptions animalières. Sans commune mesure avec l'attitude respectueuse qu'il avait adoptée à l'égard d'Aristote et de Pline, Buffon semble toutefois avoir été sensible à l'esprit encyclopédique et à l'érudition de Gesner. Il faut dire que la forme de l'*Historiae animalium* avait de quoi séduire, par son amplitude — les quatre premiers tomes comportent plus de 4 000 pages —, celui qui se proposait une *Histoire naturelle* générale et particulière des quadrupèdes. En effet, l'ordre alphabétique et les nombreux index faisaient de l'œuvre de Gesner une lecture de référence idéale pour trouver tout ce qui avait été écrit sur chacun des animaux jusqu'au milieu du XVI^e siècle, et un point de départ tout indiqué pour celui qui cherchait à « moderniser » la faune de la Renaissance. Même s'il se targue, comme l'avait fait jadis Pline, d'avoir inclus dans ses écrits sur les animaux tout ce qu'il avait pu trouver chez ses prédécesseurs, Gesner procède souvent à la « mise en miettes » des commentaires et illustrations des Belon, Rondelet et autres zoologistes de la Renaissance. En présentant les animaux rangés selon l'ordre alphabétique, le naturaliste suisse provoque « une véritable dénaturation » des rapprochements d'espèces tentés par ses prédécesseurs, et les groupements que ceux-ci avaient constitués « disparaissent derrière le seul critère du nom ¹⁰² ». On comprendra que cette manière de procéder allait permettre à Buffon d'exercer pleinement son génie scientifique pour identifier les erreurs réintroduites dans l'histoire naturelle par cette dénaturation, en se concentrant sur tout ce que Gesner avait pu mal imaginer en privilégiant l'accumulation au détriment de la sélection affinée par un jugement précis. Fidèle à son objectivité scientifique toutefois, Buffon tempère sa réticence générale pour les naturalistes de la Renaissance, et sait reconnaître l'avantage non négligeable qui doit échoir à un observateur de terrain :

De tous les Auteurs modernes qui ont écrit sur l'Histoire Naturelle, *Gesner est celui qui, pour le détail, a le plus avancé la science* ; il joignoit à une grande érudition un sens droit & des vûes saines : *Aldrovande n'est guère que son commentateur, & les Naturalistes de moindre nom ne sont que ses copistes*. Nous n'hésiterons pas à emprunter de lui des faits au sujet des Marmottes, animaux de son pays, qu'il connoissoit mieux que nous, quoique nous en ayons nourri comme lui quelques-unes à la maison ¹⁰³.

¹⁰² Laurent Pinon, *Livres de Zoologie de la Renaissance, op. cit.*, p. 34.

¹⁰³ Buffon, « La Marmotte », *HN*, VIII, 1760, p. 219 [nous soulignons]. Buffon ajoute en note : « Gesner étoit Suisse, & c'est un des hommes qui font le plus d'honneur à la Nation ».

Il y a toutefois, dans cette apologie du « détail », une critique du « vice de l'accumulation savante ¹⁰⁴ », intrinsèquement lié à celui de « l'entre-recopiage ¹⁰⁵ », que Buffon reprochera non seulement à Gesner et à Aldrovandi, mais à tous les naturalistes qui se contenteront de perpétuer des invraisemblances sans esprit critique, ce qui embrouillera davantage la nomenclature déjà confuse de plusieurs quadrupèdes.

Nonobstant les lacunes de Gesner, il faut lui reconnaître d'avoir en quelque sorte inauguré une nouvelle forme du livre de zoologie qui allait s'affiner jusque dans les ouvrages d'histoire naturelle du XVIII^e siècle : ses recueils illustrés, renfermant une partie des trésors naturels (que le lecteur n'avait pas l'occasion d'observer directement), permettaient une utilisation contemplative et artistique des représentations imprimées d'animaux, qui se superposait à la lecture savante — déjà bien souvent « diluée » dans les considérations allégoriques dont les Bestiaires regorgeaient — à laquelle les ouvrages zoologiques de l'Antiquité, dépourvus d'illustrations, se limitaient. Jusque dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, alors qu'émerge une forme d'observation de la nature plus exacte, les ouvrages traitant des animaux restent prisonniers « d'un allégorisme qui lui-même a partie étroitement liée dans l'imaginaire ancien avec le savoir zoologique du temps », héritier « de la topique à la fois naturaliste, religieuse, fabuleuse ¹⁰⁶ » que l'on retrouvait dans le *Physiologus*, célèbre ancêtre des Bestiaires, composé au second siècle de notre ère.

Pour Buffon, la figure d'Aldrovandi, qui « n'est guère que [le] « commentateur ¹⁰⁷ » de Gesner, est emblématique du vice de l'accumulation savante qui prévalait à la Renaissance. Par les réserves qu'il exprime à l'endroit d'Aldrovandi ¹⁰⁸, l'auteur de

¹⁰⁴ Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, *op. cit.*, p. 495.

¹⁰⁵ Thierry Hoquet, « La classification des vivants (XVII^e et XVIII^e siècles) », *art. cit.*, p. 37.

¹⁰⁶ Patrich Dandrey, *La fabrique des fables*, *op. cit.*, p. 126.

¹⁰⁷ Buffon, « La Marmotte », *HN*, VIII, 1760, p. 219. Précisons toutefois que, dès 1561, l'éminent savant italien féru de botanique, de zoologie, de médecine et de philosophie, devient le premier professeur d'histoire naturelle à Bologne, et dispense un cours intitulé *Lectura philosophiae naturalis ordinaria de fossilibus, plantis et animalibus*. À partir de 1570, parallèlement à la constitution d'un imposant cabinet de curiosités qui, à son apogée, comptera plus de dix-huit mille pièces, Aldrovandi élabore son projet encyclopédique d'histoire naturelle dont la publication sera réalisée en grande partie dans la première moitié du XVII^e siècle (à titre posthume).

¹⁰⁸ Nous avons relevé une seule exception où Aldrovandi est convoqué de manière positive contre la croyance des Anciens — que nous avons décrite au chapitre 5 (*supra*, p. 345) — qui stipulait que les oursons naissaient

l'*Histoire naturelle* participe effectivement à ce vaste mouvement européen qui s'efforça de moderniser l'histoire naturelle en insistant sur l'évacuation « des scories de la mythologie, de l'héraldique, de l'astrologie et de la morale ¹⁰⁹ ». En effet : s'il témoigne d'une relative admiration pour la visée encyclopédiste du savant italien, Buffon ne s'insurge pas moins contre cette propension à inclure dans les descriptions une panoplie d'informations inutiles. En accord avec ses collègues naturalistes contemporains, le seigneur de Montbard fait d'Aldrovandi le bouc émissaire de l'histoire naturelle emblématique :

Aldrovande, le plus laborieux & le plus savant de tous les Naturalistes, a laissé après un travail de soixante ans, des volumes immenses sur l'Histoire Naturelle, qui ont été imprimés successivement, & la plupart après sa mort : *on les réduiroit à la dixième partie si on en ôtoit toutes les inutilités & toutes les choses étrangères à son sujet, à cette prolixité près, qui, je l'avoue, est accablante*, ses livres doivent être regardés comme ce qu'il y a de mieux sur la totalité de l'Histoire Naturelle ; le plan de son ouvrage est bon, ses distributions sont sensées, ses divisions bien marquées, ses descriptions assez exactes, *monotones*, à la vérité, mais fidèles : *l'historique est moins bon*, souvent il est mêlé de fabuleux, & l'auteur y laisse voir trop de penchant à la crédulité ¹¹⁰.

Nous croyons retrouver dans cette critique du zoologue bolognais, en plus de la dénonciation du vice de l'accumulation savante déjà reproché à Gesner, le même manque de rigueur scientifique déjà imputé à Pline. De plus, Buffon expose ici l'ambition stylistique inséparable de son projet scientifique : il condamne la monotonie des descriptions d'Aldrovandi pour marquer cette différence avec ses propres « tableaux d'histoire », animés certes, mais délestés de leur gangue fabuleuse grâce à l'exercice du

informes, après quoi leur mère les sculptait avec des coups de langue. À cela, Buffon oppose que les ours « sont parfaitement formés dans le sein de leur mère » (« L'Ours », *HN*, VIII, 1760, p. 256), et il cite en note le sixième livre de l'œuvre d'Aldrovandi pour appuyer son constat : « *In Museo Illust. Senatûs Bononiensis ursulum a cæso matris utero extractum, & omnibus suis partibus formatum, in vase vitreo adhuc servamus. Aldrov. Hist. animal. lib. VI, cap. 30* ».

¹⁰⁹ Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie, op. cit.*, p. 495. À la même page, l'auteur précise : « Par là, l'amoralisme scandaleux de l'*Histoire naturelle* de Buffon se redouble : physique générale du monde, elle s'affirme tendanciellement épicurienne ; description des rapports des animaux, elle évacue le bestiaire traditionnel ». Nous hésitons à suivre Hoquet jusqu'au bout de sa réflexion lorsqu'il prône l'évacuation catégorique de toute morale dans les descriptions animalières, et la réduction inexorable du bestiaire à la physique. Il s'agissait peut-être d'un objectif plus ou moins conscient du naturaliste montbardois, mais quelques contre-exemples (la sensibilité des lamantins, la pudeur de l'éléphant ou l'utilisation répétée des causes finales internes comme embrayeur rhétorique) suffisent à montrer qu'il n'y est certes pas complètement parvenu. La préférence poétique aura parfois le dessus sur l'objectivité scientifique, le génie artistique prévaudra occasionnellement contre le génie scientifique. Il y aurait aussi quantité d'autres contre-exemples à trouver dans l'*Histoire naturelle des oiseaux*, le plus spectaculaire étant un comparatif des portraits du très chaste pigeon (« Le Pigeon », *HNO*, II, 1771, p. 523) et du lascif moineau (« Le Moineau », *HNO*, III, 1775, p. 481-482), tous deux pourtant assez semblables physiquement, mais qui présentent « toutes les nuances du physique au moral » (*ibid.*, p. 482).

jugement et à la mise en pratique d'une discipline de l'imagination. Nous estimons que ces propos sont en somme de véritables prolégomènes à la nécessaire manifestation du génie — artistique et scientifique — dans la fabrique des quadrupèdes. Au bout du compte, nonobstant le travail colossal d'érudition qui est cependant louangé, c'est surtout l'absence de sens critique caractéristique du projet encyclopédique d'Aldrovandi qui heurte le seigneur de Montbard :

Je me représente un homme comme Aldrovande, ayant une fois conçu le dessein de faire un corps complet d'Histoire Naturelle, je le vois dans sa bibliothèque lire successivement les Anciens, les Modernes, les Philosophes, les Théologiens, les Jurisconsultes, les Historiens, les Voyageurs, les Poètes, & lire sans autre but que de saisir tous les mots, toutes les phrases qui de près ou de loin ont rapport à son objet ; je le vois copier & faire copier toutes ces remarques & les ranger par lettres alphabétiques, & après avoir rempli plusieurs portefeuilles de notes de toute espèce, *prises souvent sans examen & sans choix*, commencer à travailler un sujet particulier, & ne vouloir rien perdre de tout ce qu'il a ramassé ¹¹¹.

C'est donc tout un pan de la composante humaniste de l'histoire naturelle d'Aldrovandi — emblèmes, adages et citations poétiques — que Buffon, à la suite des philosophes des Lumières, reproche à l'ensemble des naturalistes de la Renaissance : cette culture de l'érudition sans balises, qui a fait que « les plus habiles Observateurs n'ont donné après un travail de plusieurs années, que des *ébauches* assez imparfaites des objets trop multipliés que présentent ces branches particulières de l'Histoire Naturelle ¹¹² ». Ce constat amène Buffon à synthétiser sa critique de l'œuvre d'Aldrovandi, réduite, en une formule lapidaire, à un « fatras d'écritures ¹¹³ ». Comme l'a relevé Michel Foucault, Aldrovandi n'était peut-être ni meilleur, ni pire observateur que Buffon, ni moins « attaché à la fidélité du regard ou à la rationalité des choses ¹¹⁴ ». Seulement, la disposition de l'*épistémè* qui organisait son travail faisait en sorte que le zoologue bolognais « contemplait

¹¹⁰ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 26 [nous soulignons].

¹¹¹ *Ibid.*, p. 26-27 [nous soulignons].

¹¹² *Ibid.*, p. 4 [nous soulignons]. Comme l'a noté Thierry Hoquet, ce thème de l'ébauche s'inscrit en faux contre la perspective providentialiste d'une nature qui s'offre dorénavant, pour les naturalistes de la seconde moitié du XVIII^e siècle comme « une archive à interpréter » ou, plus significativement dans les cas des descriptions animalières de l'*Histoire des quadrupèdes*, comme « un tableau à peindre » (« L'histoire naturelle est-elle une science de la nature ? », *Corpus*, 2001, n° 40, p. 135, note 34). Cette seule remarque tend encore une fois à mettre de l'avant le caractère scientifique de l'œuvre de Buffon, à tout le moins si on la compare par exemple à celle de l'abbé Pluche qui voyait plutôt la nature comme un livre sacré écrit en lettres d'or.

¹¹³ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 28.

¹¹⁴ Michel Foucault, *Les mots et les choses*, *op. cit.*, p. 55.

méticuleusement une nature qui était, de fond en comble, écrite¹¹⁵». Il n'est guère surprenant cependant que Buffon s'étonne de trouver dans l'histoire naturelle d'Aldrovandi ce mélange inextricable de citations non vérifiées par l'observation et de fables étalées sans examen critique. Pour l'auteur de l'*Histoire des quadrupèdes*, ce « fatras d'écritures » ne saurait être à la hauteur de la description exacte et du « tableau d'histoire » qu'il défend. En somme, tout cela n'est pour lui que « légende¹¹⁶ » — littéralement : « choses à lire » —, et non le résultat d'un travail où le génie scientifique a pu effectuer cette purge nécessaire pour l'histoire naturelle de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. C'est donc à la structure de la zoologie de la Renaissance que Buffon s'attaque à travers sa critique d'Aldrovandi, notamment contre le système de représentation suggéré par les descriptions animalières de l'époque, résumé encore par Foucault :

Quand on a à faire l'*histoire* d'un animal, inutile et impossible de choisir entre le métier de naturaliste et celui de compilateur : il faut recueillir dans une seule et même forme du savoir tout ce qui a été *vu* et *entendu*, tout ce qui a été *raconté* par la nature ou les hommes, par le langage du monde, des traditions ou des poètes. Connaître une bête, ou une plante, ou une chose quelconque de la terre, c'est recueillir l'épaisse couche des signes qui ont pu être déposés en elles ou sur elles ; c'est retrouver aussi toutes les constellations de formes où ils prennent valeur de blason¹¹⁷.

Buffon rejette donc catégoriquement les « histoires-recueils¹¹⁸ » de la Renaissance, dans lesquelles les textes primaient sur les faits, au profit d'une « histoire-commentaire » générale qui s'opposera du même coup aux mémoires provisoires des Académiciens qui s'en tenaient aux faits particuliers. S'inscrivant comme ses contemporains dans la continuité de la révolution scientifique baconienne, Buffon propose donc crûment de faire le ménage dans ce « fatras d'écritures » des naturalistes de la Renaissance qui encombre sa discipline :

On s'est tout-à-fait corrigé de ce défaut dans ce siècle ; *l'ordre & la précision avec laquelle on écrit maintenant ont rendu les Sciences plus agréables, plus aisées, & je suis persuadé que cette différence de style contribue peut-être autant à leur avancement que l'esprit de*

¹¹⁵ *Id.*

¹¹⁶ *Id.* Foucault affirme citer Buffon qui aurait écrit, à la suite de sa formule choc concernant l'œuvre d'Aldrovandi : « Tout cela n'est pas description, mais légende ». Il s'agit vraisemblablement d'une transcription erronée citée de seconde main car nous n'avons retrouvé cette séquence nulle part, ni dans le « Premier discours », ni ailleurs dans l'*Histoire naturelle*. Nous avons néanmoins conservé le vocable car il sied bien à notre propos.

¹¹⁷ Michel Foucault, *Les mots et les choses*, *op. cit.*, p. 55.

¹¹⁸ Nous empruntons les expressions « histoire-commentaire » et « histoires-recueils » à Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, *op. cit.*, p. 137.

recherche qui règne aujourd'hui ; car nos prédécesseurs cherchoient comme nous, mais ils ramassoient tout ce qui se présentait, *au lieu que nous rejetons ce qui nous paroît avoir peu de valeur*, & que nous préférons un petit ouvrage bien raisonné à un gros volume bien savant ; seulement *il est à craindre que venant à mépriser l'érudition, nous ne venions aussi à imaginer que l'esprit peut suppléer à tout, & que la Science n'est qu'un vain nom*¹¹⁹.

D'une part, cette critique de l'ordre — rappelons l'importance de la *dispositio* dans la pensée stylistique et scientifique de Buffon —, reprise par Daubenton lorsqu'il reproche spécifiquement les « distributions méthodiques des animaux que Gesner, Aldrovande, Jonston, &c. ont suivies, parce qu'elles sont trop incomplètes¹²⁰ », explique en partie le scepticisme de Buffon pour les histoires naturelles de la Renaissance et du Grand siècle. D'autre part, tout en promouvant l'importance de la portion esthétique de son œuvre, Buffon met également en garde le lecteur contre la tentation de trop « mépriser l'érudition » — au risque de voir « l'esprit suppléer à tout », donc de mal imaginer, sans aucune discipline. S'il adopte une posture originale sous-tendue par cette condition que les savants doivent rendre « les Sciences plus agréables », allant même jusqu'à proposer que « cette différence de style » aurait contribué à l'avancement de l'histoire naturelle tout autant que l'esprit de recherche et d'observation qu'il revendique pleinement, Buffon ne manquera jamais d'arrimer sa méthode à une discipline de l'imagination afin de garantir l'intégrité scientifique de son entreprise. C'est dans ce sens que l'on doit interpréter une partie des reproches qu'il adresse à Aldrovandi : le seigneur de Montbard propose de filtrer la masse du commentaire de son prédécesseur, mais également de pallier ses descriptions « monotones » et son historique « moins bon ». Mais pas à n'importe quel prix ! S'il défend une présentation « plus agréable » de la science et insiste sur l'importance de plaire au lecteur, Buffon est tout aussi conscient du danger qui guette le naturaliste dépourvu de génie scientifique : son imagination sans balises risquerait de saper les fondements de sa

¹¹⁹ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 28 [nous soulignons].

¹²⁰ Louis-Jean-Marie Daubenton, « Exposition des distributions méthodiques des animaux quadrupèdes », *HN*, IV, 1753, p. 148. Cette « distribution méthodique » suivie par Gesner et Aldrovandi se trouve aussi dans l'*Historia naturalis de quadrupedibus* de Jan Jonston. On peut repérer plus loin dans cette même « Exposition » une réserve similaire pour la méthode employée par John Ray, qui a comme principal inconvénient d'être « contraire aux principes d'Aristote » (*ibid.*, p. 149), tout en étant un peu trop près de celle privilégiée par Linné. Buffon réserve un statut similaire au père de l'histoire naturelle britannique : s'il commente (souvent implicitement) dans le « Second discours » (*HN*, I, 1749, p. 65-124) les opinions géologiques ayant trait aux conséquences du Déluge depuis le *Three Physico-Theological Discourses* (1692) de Ray, Buffon ne fait le plus souvent qu'indiquer en note au début de chacun des articles consacrés aux quadrupèdes les pages correspondant à l'espèce décrite qu'il a repérées dans les *Synopsis methodica animalium quadrupedum et serpentini generis* (1693).

démarche. Encore une fois, au risque de se répéter, Buffon propose une vision de sa profession qui englobe à la fois les qualités stylistiques propres aux belles-lettres et l'intégrité d'une pratique scientifique : autrement dit, il propose d'imaginer pour « actualiser » la faune, notamment celle de Gesner et d'Aldrovandi.

Des espèces mal imaginées : la « fouine sauvage » et la « marte domestique »

Si l'on échantillonne depuis la trentaine d'occurrences où Buffon commente l'*Historiae animalium* du « Pline suisse » dans l'*Histoire des quadrupèdes*, force est de constater que la critique se prolonge sous plusieurs angles. Tout d'abord, s'appuyant encore une fois sur la logique de la comparaison, Buffon conteste certaines observations douteuses de Gesner, reprises sans nuances par les naturalistes qui lui ont succédé. Dans le préambule de l'article sur la fouine, il exprime ses réserves on ne peut plus clairement :

La plupart des Naturalistes ont écrit que la Fouine et la Marte étoient des animaux de la même espèce. Gesner & Ray ont dit, d'après Albert, qu'ils se mêloient ensemble. Cependant ce fait, qui n'est appuyé par aucun autre témoignage, nous paroît au moins douteux ; & nous croyons au contraire que ces animaux ne se mêlant point ensemble, font deux espèces distinctes et séparées ¹²¹.

En plus de condamner le vice de l'entre-recopiage sans critique de Gesner, qui a mené le naturaliste suisse à une classification qu'il juge non fondée, Buffon met au banc des accusés le « père de l'histoire naturelle britannique », John Ray, reconnu surtout pour ses travaux en ichthyologie et en ornithologie, mais aussi en botanique et en géologie. Le peu de crédibilité qu'accorde Buffon au naturaliste anglais du XVII^e siècle dans le domaine des animaux quadrupèdes peut de prime abord surprendre, dans la mesure où, comme nous l'avons mentionné précédemment dans ce chapitre ¹²², l'auteur des *Synopsis methodica animalium quadrupedum et serpenti generis* (1693) a tout de même le mérite d'avoir débarrassé l'histoire naturelle de nombreuses créatures imaginaires ou incertaines que l'on

¹²¹ Buffon, « La Fouine », *HN*, VII, 1758, p. 161. Albert le Grand (1193-1280) théologien et philosophe dont les observations sur la faune, compilées dans le *De animalibus* (Mantoue, J. de Butschbach, 1479), sont maintes fois convoquées tant par Gesner que par Aldrovandi. Cette deuxième édition du vaste traité zoologique achevé vers 1270 par le dominicain allemand comprend, en plus des 19 premiers livres qui suivent le plan des 19 livres zoologiques d'Aristote (voir notre commentaire, *supra*, chapitre 6, p. 311, note 15), 7 autres volumes qui proposent une liste des animaux connus au XIII^e siècle, répartis selon leur milieu de vie. Marquée d'une nette influence de Pline, l'œuvre d'Albert le Grand témoigne également de la diffusion de connaissances d'Aristote en Europe occidentale au cours du XIII^e siècle.

retrouvait dans les traités zoologiques de la Renaissance. Notre hypothèse, pour expliquer cette réserve — incidemment, nous n'avons noté aucun commentaire clairement élogieux à l'endroit de Ray dans toute l'*Histoire des quadrupèdes* — : Buffon a pu être incommodé par l'approche physico-théologique du naturaliste anglais, qui avait également écrit *The Wisdom of God Manifested in the Works of the Creation* (1691), ouvrage destiné à démontrer que « la preuve de l'existence de Dieu [...] se tire des causes finales ¹²³ ». Quoiqu'il en soit, Albert le Grand, Gesner et Ray sont appelés dans ce cas à comparaître devant le tribunal du savant Buffon qui condamne ses trois prédécesseurs, en s'appuyant sur la force de son génie scientifique (et de son jugement), pour avoir manqué de discipline et ainsi propagé des espèces mal imaginées.

Après avoir exercé son jugement pour mettre en doute les observations de ses prédécesseurs, Buffon exprime ensuite une autre facette de son génie scientifique en mettant en marche son *ars inveniendi* : il explique comment il a imaginé lui-même la différence interspécifique de la fouine et de la marte. En se fondant sur ce qui est indubitablement reconnu et admis pour d'autres espèces, Buffon a recours à la logique de la comparaison et à l'analogie :

Si la marte étoit la fouine sauvage, ou la fouine la marte domestique, il en seroit de ces deux animaux comme du chat sauvage & du chat domestique ; le premier conserveroit constamment les mêmes caractères, & le second varieroit, comme on le voit dans le chat sauvage, qui demeure toujours le même, & dans le chat domestique, qui prend toutes sortes de couleurs. Au contraire, la fouine, ou si l'on veut la marte domestique, ne varie point ; elle a ses caractères propres, particuliers, & tous aussi constans que ceux de la marte sauvage ; ce qui suffiroit seul pour prouver que ce n'est pas une pure variété, une simple différence produite par l'état de domesticité : d'ailleurs, c'est sans aucun fondement qu'on appelle la fouine *marte domestique*, puisqu'elle n'est pas plus domestique que le renard, le putois, qui, comme elle, s'approchent des maisons pour y trouver leur proie, & qu'elle n'a pas plus d'habitude, pas plus de communication avec l'homme, que les autres animaux que nous appelons sauvages. Elle diffère donc de la marte par le naturel & par le tempérament ¹²⁴.

Le naturaliste montbardois ne se contente pas de s'opposer aux observations douteuses des naturalistes de la Renaissance, mais il se sert de son génie scientifique pour imaginer, à l'intérieur des balises dictées par son épistémologie, une nouvelle page de l'histoire naturelle et ainsi « actualiser » la faune. Après avoir corrigé les imprécisions propagées

¹²² Voir *supra*, p. 445, note 30.

¹²³ Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, *op. cit.*, p. 456.

¹²⁴ Buffon, « La Fouine », *HN*, VII, 1758, p. 161-162 [souligné dans le texte].

dans les traités zoologiques grâce à sa propre expérience¹²⁵, Buffon établit avec une étonnante acuité, en s'appuyant sur les connaissances fragmentaires de l'époque, ce qu'effectivement la mammalogie du vingtième siècle confirmera à propos de ces deux carnivores appartenant à la famille des Mustélinés : même si les deux espèces ne sont pas interfécondes, la fouine (*Martes foina*) ressemble tellement la martre commune (*Martes martes*) que l'observation ne permet pas de les distinguer. Revenons toutefois à Buffon. Pour soutenir son argumentation, il renvoie aux descriptions anatomiques de Daubenton, en ne manquant pas de résumer ce qui met en évidence les différences entre les deux espèces :

Comparez les deux premières tables des descriptions de la fouine & de la martre, & vous verrez que le corps de la fouine ayant en longueur un pied quatre pouces six lignes, & en grosseur huit pouces quatre lignes, la longueur de la tête, depuis le bout du museau jusqu'à l'occiput, est de quatre pouces ; au lieu que dans la martre la longueur du corps étant d'un pied six pouces huit lignes, & la grosseur de dix pouces quatre lignes, la longueur de la tête depuis le bout du museau jusqu'à l'occiput, n'est cependant que de trois pouces dix lignes¹²⁶.

La logique de la comparaison permet enfin à Buffon de passer d'une observation particulière à propos de la martre et de la fouine, à une observation générale qui sous-tend l'ensemble de sa philosophie naturelle (qui s'oppose à celle qui sous-tend la nomenclature linnéenne) : nonobstant la ressemblance ou la différence, le critère ultime pour établir l'espèce est bien « la production d'individus féconds, conçue en terme de lignée¹²⁷ ». La discipline de l'imagination et le génie scientifique ont permis à Buffon de conforter son hypothèse, de tendre vers la certitude physique d'un fait particulier qui répond également à son épistémologie du général, fondée sur la boussole des deux faunes. En effet, la martre, originaire du Nord — et donc beaucoup moins fréquente que la fouine dans les climats tempérés — soutenait la grande hypothèse buffonienne du passage des animaux nordiques

¹²⁵ En effet, Buffon avait apprivoisé une fouine à son domaine de Montbard : « Nous en avons élevé une que nous avons gardée longtemps : elle s'apprivoise jusqu'à un certain point » (« La Fouine », *HN*, VII, 1758, p. 163) ; au contraire, la martre résiste à toute forme de domestication. Cette adaptabilité relative a d'ailleurs conféré à la fouine son rôle de police sanitaire servant à dératiser les habitations, depuis la Rome antique jusqu'à nos jours. Ce caractère plus domestique de la fouine peut être perçu dans la planche (voir la figure 38, *infra*, p. 477) qui suit la description de Daubenton : les habitations en arrière-plan immédiat de l'animal traduisent la domesticité potentielle de ce Mustéliné, alors que, dans la planche illustrant la martre (voir figure 39, *infra*, p. 478), la tourelle (qui pourrait aussi bien être une ruine) qui se distingue au loin connote plutôt le caractère sauvage de cette espèce indomptable.

¹²⁶ Buffon, « La Martre », *HN*, VII, 1758, p. 187 [nous soulignons].

¹²⁷ Thierry Hoquet, *Buffon illustré, op. cit.*, p. 75.

depuis l’Ancien Contient vers le Nouveau Monde ; au contraire de la fouine, exclusivement eurasiennne méridionale, la marte était effectivement très abondante au Canada, « jusqu’à la baie de Hudson ¹²⁸ ». Pour appuyer son propos, Buffon renvoie en note, sans citer l’extrait, au « voyage du Capitaine Robert Lade, traduit par M. l’abbé Prévôt, *Paris, 1744, Tome II, page 227* ». S’il est vrai que la marte américaine (*Martes americana*) est bien présente dans les forêts de conifères du bouclier canadien, soulignons que les *Voyages du capitaine Robert Lade en différentes parties de l’Afrique, de l’Asie et de l’Amérique* (Paris, Didot, 1744) sont une invention de Prévost, rédigée cependant d’après des récits de voyages réels. Buffon était-il conscient de la composante fictionnelle de cet ouvrage, ou son génie scientifique a-t-il temporairement fléchi ? Ou encore, avait-il confiance que son génie scientifique allait lui permettre de faire la distinction entre ce que Prévost avait inventé, et ce qu’il avait recopié depuis les récits véridiques ? Quoi qu’il en soit, l’ouvrage de Prévost est loin d’être une source importante de la fabrique des descriptions animalières, car Buffon y renvoie à trois autres occasions seulement dans toute l’*Histoire des quadrupèdes* : pour appuyer la présence du lièvre « dans les terres qui avoisinent la Baie de Hudson ¹²⁹ », pour supporter le talent architectural du castor ¹³⁰ et pour conforter son opinion que le bison d’Europe et celui d’Amérique « ne sont pas des animaux d’espèce différente ¹³¹ ».

¹²⁸ Buffon, « La Marte », *HN*, VII, 1758, p. 189.

¹²⁹ Buffon, « Le Lièvre », *HN*, VI, 1756, p. 260.

¹³⁰ Buffon, « Le Castor », *HN*, VIII, 1760, p. 298.

¹³¹ Buffon, « Le Buffle, le Bonasus, l’Aurochs, le Bison & le Zébu », *HN*, XI, 1764, p. 325.

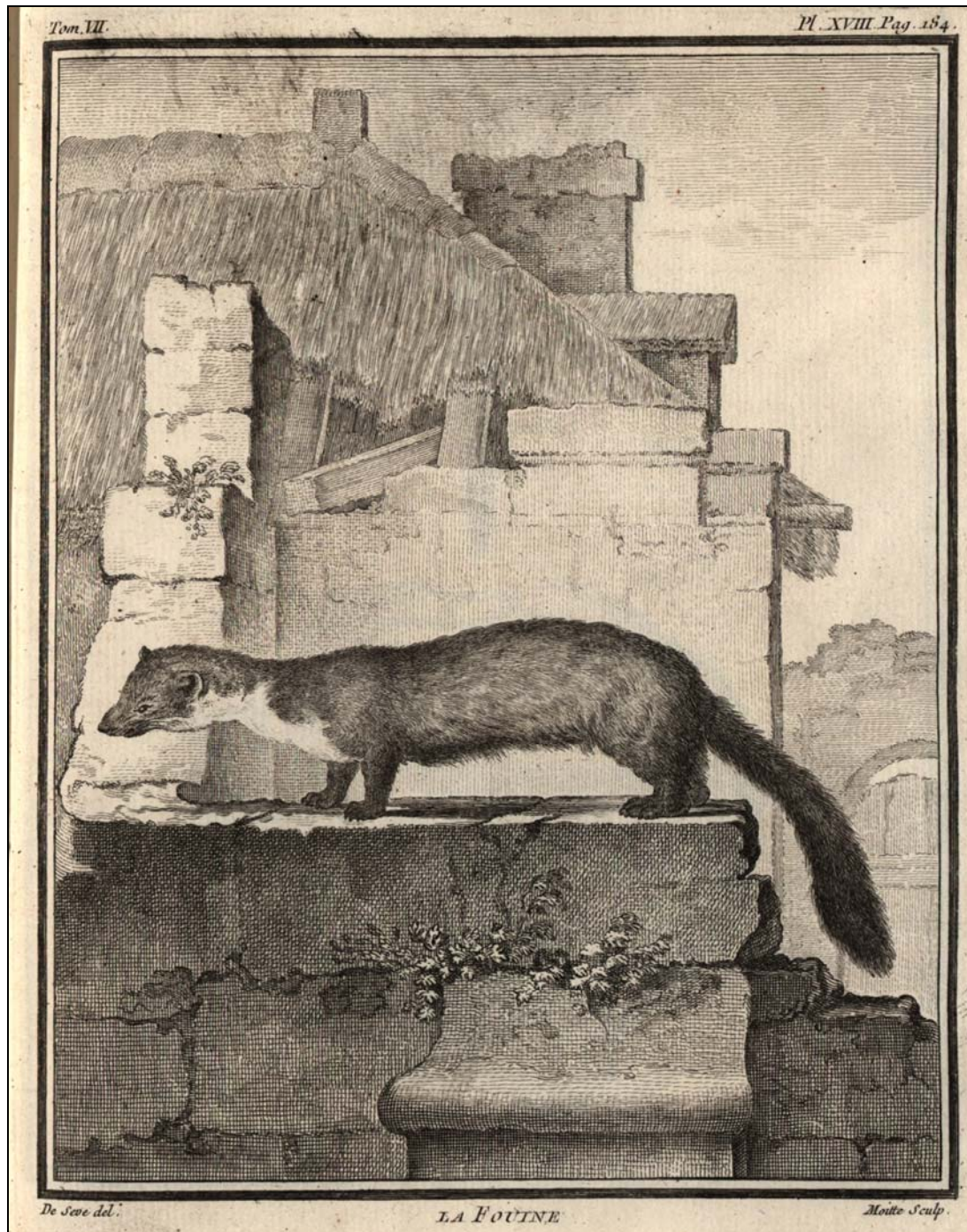


Figure 38 : « La Fouine » ¹³²

¹³² Dessin de Jacques de Sève, gravure de Jean-Guillaume Moitte, *HN*, VII, 1758, planche XVIII, p. 184.

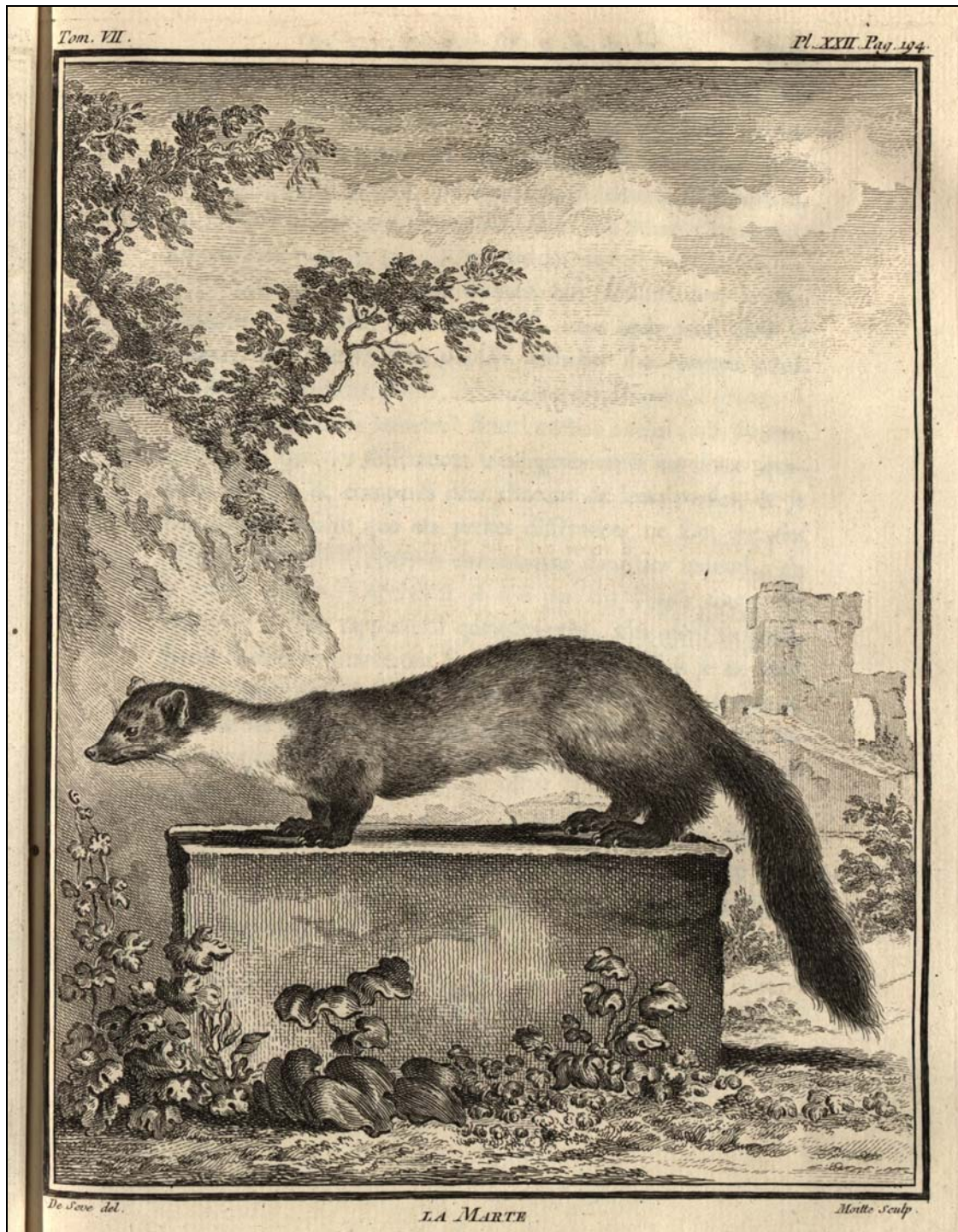


Figure 39 : « La Marte » ¹³³

¹³³ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Jean-Guillaume Moitte, *HN*, VII, 1758, planche XXII, p. 194.

La nomenclature mal imaginée de quelques Bovinés

Si Buffon s'était nourri d'une observation douteuse de Gesner pour finalement distinguer la marte et la fouine qui, depuis la Renaissance, avaient été erronément réunies en une seule espèce, il utilisera plutôt, de manière exceptionnelle, une donnée crédible puisée dans l'œuvre du naturaliste zurichois pour réunir « le bœuf sauvage et le bœuf domestique, le bœuf de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, le bonasus, l'aurochs, le bison et le zébu ¹³⁴ » en une seule et même « espèce » ¹³⁵. D'après Buffon, les variétés à l'intérieur de cette « espèce » ont évolué selon « les climats, les nourritures et les traitemens différens ¹³⁶ », ce qui explique les différences morphologiques entre ce que nous appellerions aujourd'hui les différents *genres* appartenant à cette sous-famille des Bovinés. On notera la pugnacité de Buffon qui se propose, dans ce long article (qui compte une cinquantaine de pages), de procéder à une mise à jour de tout ce qui s'est écrit sur le sujet, depuis Aristote jusqu'aux voyageurs du XVIII^e siècle. Il vise ainsi à clarifier la nomenclature de tous ces quadrupèdes plus ou moins confondus à travers les âges, en proposant non pas une classification qui serait fondée sur des rapports arbitraires, mais en utilisant encore une fois sa méthode basée sur la comparaison, qui privilégie « les divisions du sens commun [...] (les rapports généraux) plutôt que la classification (les caractères particuliers) ¹³⁷ » :

La vérité est ici enveloppée de tant de nuages, environnée de tant d'erreurs qu'on me saura peut-être quelque gré d'avoir entrepris d'éclaircir cette partie de l'Histoire Naturelle, que la contrariété des témoignages, la variété des descriptions, la multiplicité des noms, la diversité des lieux, la différence des langues et l'obscurité des temps sembloient avoir condamnée à des ténèbres éternelles.

¹³⁴ Buffon, « Le Buffle, le Bonasus, l'Aurochs, le Bison & le Zébu », *HN*, XI, 1764, p. 325-326.

¹³⁵ Sur les contradictions inhérentes au concept buffonien d'espèce (qui s'expliquent entre autres par les chevauchements d'une pensée simultanément naturaliste, biologique, géographique et philosophique), voir notre commentaire, *supra*, p. 177, note 58. Buffon confond souvent dans son discours les termes *espèce*, *genre* et *famille*, qui n'ont de toute manière pas exactement la même dénotation qu'actuellement, en raison des critères mêmes qu'il utilise pour définir ce concept qui évoluera au fil de la publication des volumes de l'*Histoire des quadrupèdes* : en effet, on notera la superposition d'attributs biologiques et éthologiques qui s'ajoutent à la seule posture morphologique comme éléments essentiels servant à déterminer la différence interspécifique. Pour plus de détails sur cette notion complexe, voir la section « De l'espèce au genre : l'emprise grandissante de l'histoire » dans notre article « Clio avait-elle songé à Darwin ? », dans Sabrina Vervacke, Éric Van der Schueren et Thierry Belleguic (dirs.), *Les songes de Clio. Fiction et Histoire sous l'Ancien Régime*, 2006, p. 273-278.

¹³⁶ Buffon, « Le Buffle, le Bonasus, l'Aurochs, le Bison & le Zébu », *HN*, XI, 1764, p. 326.

¹³⁷ Thierry Hoquet, « La classification des vivants (XVII^e et XVIII^e siècles) », *art. cit.*, p. 48.

Je vais d'abord présenter le résultat de mon *opinion* sur ce sujet, après quoi j'en donnerai les *preuves* ¹³⁸.

Si l'extrait cité illustre de manière exemplaire l'ampleur du travail de débroussaillage et de tri effectué par Buffon en de multiples endroits de son *Histoire des quadrupèdes*, nous nous intéresserons seulement à la cinquième des huit « preuves » évoquées par le seigneur de Montbard afin de soutenir l'« opinion » selon laquelle le « *bonasus* d'Aristote, est le même animal que le bison des latins ¹³⁹ ». Si l'on admet que cette « opinion » puisse avoir été le résultat de l'expression du génie scientifique, la « preuve » convoquée par Buffon — ici essentiellement lecteur d'une masse considérable d'écrits sur le sujet, depuis l'Antiquité — repose sur le commentaire spécifique de Gesner :

cette proposition ne peut être prouvée sans une discussion critique dont j'épargnerai le détail à mon lecteur ¹⁴⁰. Gesner qui étoit aussi savant Littérateur que bon Naturaliste, & qui pensoit comme moi, que le bonasus pourroit bien être le bison, a examiné & discuté plus soigneusement que personne, les notices qu'Aristote donne du bonasus, & il a en même temps corrigé plusieurs expressions de la traduction de Théodore Gaza ¹⁴¹, que cependant tous les naturalistes ont suivie sans examen ; en me servant de ses lumières, & en supprimant des notices d'Aristote, ce qu'elles ont d'obscur, d'opposé & même de fabuleux, il m'a paru qu'elles se réduisoient à ce qui suit. [...] ces deux noms *bonasus* & *bison*, n'indiquent que le même animal ¹⁴².

De prime abord, il peut paraître étrange que Buffon n'hésite pas à discréditer Aristote au profit d'un éloge ponctuel — et inattendu — de Gesner, qui se voit ici félicité pour ses observations particulières. Cette transfiguration momentanée de Gesner, qui devient « aussi savant Littérateur que bon Naturaliste », est cependant essentielle car elle témoigne encore une fois de l'importance pour Buffon d'allier génie scientifique et génie artistique, si tant est, comme nous l'avons déjà souligné, que tout bon écrivain ne fait pas

¹³⁸ *Ibid.*, p. 288 [nous soulignons].

¹³⁹ *Id.* [souligné dans le texte]

¹⁴⁰ On a parfois accusé Buffon d'annoncer des « preuves » sans en donner le détail ; ici par contre, même s'il demeure avant tout soucieux de ne pas ennuyer le lecteur, il renvoie, en note, celui qui serait intéressé aux textes dont est issue sa réflexion : « *Nota*. Il faut ici comparer ce qu'Aristote dit du bonasus. (*Hist. anim. lib. IX, cap. XLV*), avec ce qu'il en dit ailleurs, (*lib. de Mirabilibus*) & aussi les passages particuliers (*Hist. anim. lib. II, cap. I & XVI*), & se donner la peine de lire la dissertation de Gesner à ce sujet (*Hist. quad. pag. 131 et seq.*) » (*ibid.*, p. 303). Il s'agit plus précisément, dans le cas de Gesner, de *l'Historiae animalium liber primus de quadrupedibus viviparis*, 1551, p. 131-136.

¹⁴¹ Sur le *De animalibus* (1476) de Théodore de Gaza (v. 1400-1478), voir nos commentaires : dans ce chapitre, *supra*, p. 440, note 9, de même que dans le chapitre 5, *supra*, p. 311, note 15.

¹⁴² Buffon, « Le Buffle, le Bonasus, l'Aurochs, le Bison & le Zébu », *HN*, XI, 1764, p. 303-305 [nous soulignons, à l'exception de *bonasus* et *bison* soulignés dans le texte].

nécessairement un bon naturaliste ¹⁴³. D'autant plus que, lorsqu'il commente les textes des naturalistes qui l'ont précédé, Buffon utilise l'épithète « écrivain » avec une connotation péjorative. Quand il reproche, par exemple, à Albertus Seba d'avoir malhabilement imaginé trois espèces de fourmiliers en sus de celles qui sont indubitablement reconnues, Buffon précise :

Les trois autres [spécimens] sont si mal décrits qu'il n'est pas possible de les rapporter à leur véritable espèce. J'ai cru devoir citer ici ces descriptions en entier, non seulement pour prouver ce que je viens d'avancer, mais pour donner une idée de ce gros ouvrage de Seba, et pour qu'on juge de la confiance qu'on peut accorder à cet *Écrivain* ¹⁴⁴.

Le panégyrique de Buffon à l'endroit de Gesner tient peut-être à cette lucidité momentanée du naturaliste suisse qui a su allier génie scientifique et génie artistique... à moins qu'il ne tienne au simple fait qu'il a eu ici le net avantage, sur tous les autres zoologistes connus, de « pens[er] comme » le seigneur de Montbard !

Reste que la réflexion de Buffon sur le bonasus et le bison s'inscrit dans un projet beaucoup plus vaste : démêler l'histoire des espèces confusément décrites depuis l'Antiquité afin d'endiguer la prolifération abusive dont elles ont été l'objet depuis que les naturalistes de la Renaissance, par le vice de l'entre-recopiage et l'accumulation indisciplinée des connaissances, ont été conduits à séparer indûment ce qui ne sont que des variétés de la même « espèce » ¹⁴⁵. La simplification de cette nomenclature artificiellement

¹⁴³ Voir notre commentaire au chapitre 2, *supra*, p. 143, note 235. Nous sommes toutefois conscient d'un certain biais qui nous fait rapprocher le terme « Littérateur » de celui « d'Écrivain », à tout le moins dans une acception un peu trop « moderne » qui l'éloigne du « savant » auquel il fait encore référence au XVIII^e siècle. Cela dit, la 4^e édition du *Dictionnaire de l'Académie française* (1762) donne comme définition de « littérateur » : « Celui qui est versé dans la *littérature* », cette dernière étant définie comme « érudition ou doctrine », ayant trait « proprement aux Belles-Lettres ». En conséquence, et considérant les remarques que nous avons évoquées au premier chapitre à propos de la superposition des sciences et des belles-lettres notamment en histoire naturelle (voir *supra*, p. 90 *sq.*), nous croyons que notre interprétation rapprochant « Littérateur », « Écrivain » et génie poétique mérite d'être considérée.

¹⁴⁴ Buffon, « Le Tamanoir, le Tamandua et le Fourmilier », *HN*, X, 1763, p. 151 [nous soulignons].

¹⁴⁵ Soulignons que Buffon, peut-être pour illustrer cette unité « intraspécifique », ne donne, à la fin de l'article, que la figure du buffle (voir figure 40, *infra*, p. 484). Il faut dire que celle du bœuf avait déjà été exposée au tome IV en 1753 (voir figure 41, *infra*, p. 485). À noter les postures (vue latérale *gauche*) et le décor en arrière-plan on ne peut plus similaires ; seules la forme et la grosseur des cornes, de même que la position des membres pelviens (le gauche crânialement au droit chez le bœuf, alors qu'il apparaît caudalement au droit dans la représentation du buffle) différent. L'illustration du bison, animal pourtant bien connu en 1764 grâce aux nombreux récits des voyageurs du Nouveau Monde, n'apparaît que dans le troisième volume du *Supplément* en 1776 (voir figure 42, *infra*, p. 486) ; un peu comme si Buffon avait voulu camoufler cette représentation d'une physionomie nettement dissemblable à celles du bœuf ou du buffle — d'ailleurs le bison apparaît en vue latérale *droite* — d'une « variété » qu'il jugeait cependant appartenir à la même « espèce ».

amplifiée se fait ici grâce au génie scientifique, au jugement, à la logique de la comparaison et à l'analogie, qui permettent à Buffon de regrouper en une seule « espèce » (il s'agit en fait, pour moderniser le vocabulaire taxinomique buffonien, d'une seule *sous-famille*, les Bovinés) les différentes « variétés » (en fait, les différents *genres*) que sont le bison (*Bison*), le buffle africain (*Syncerus*) et le bœuf (*Bos*)¹⁴⁶. Buffon condamne donc ces « transferts à l'occasion desquels les noms s'autonomisent et deviennent créateurs d'espèces supposées séparées¹⁴⁷ », ce qui donne lieu à une multiplication injustifiée qui ne fait que confondre les naturalistes du XVIII^e siècle. Mathurin-Jacques Brisson (1723-1806) répertorie par exemple, dans son *Règne animal divisé en IX classes* (1756), quelque deux cent soixante espèces de quadrupèdes, alors que, pour le seigneur de Montbard, on ne compte que « deux cents espèces d'animaux quadrupèdes dans toute la terre habitable ou connue¹⁴⁸ ». En rassemblant dans son article les représentants de ce que la taxinomie actuelle regroupe dans la sous-famille des Bovinés, Buffon se trouvait parallèlement à illustrer sa théorie de la dégénération en affirmant que le bœuf sauvage, le bœuf domestique, le bonasus et le bison n'étaient que des « variétés » d'une même « espèce » soumise aux aléas des climats, de la nourriture et de l'action de l'homme (la domestication).

Sans vouloir encore une fois verser dans la téléologie, nous croyons que la prochaine séquence montre la puissance du génie scientifique buffonien. En voulant réduire le nombre « d'espèces » bovinées, le naturaliste en arrive à cette conclusion qui, soumise à sa discipline de l'imagination, respecte sa nouvelle définition de « l'espèce », basée non plus uniquement sur des critères mixiologiques (interfécondité) mais aussi sur des principes éthologiques (sympathie naturelle entre individus) :

Peut-être qu'en les séparant ainsi, Buffon avait-il pressenti que le bison, le buffle et le bison, s'ils appartenaient bien à la même sous-famille (Bovinés), n'étaient pas du même *genre*...

¹⁴⁶ Précisons que l'auroch (*Bos primigenius*), éteint depuis le début du XVII^e siècle, est l'ancêtre de l'espèce du bœuf domestique que nous connaissons aujourd'hui (*Bos taurus*). Quant au zébu, on le considère maintenant comme une sous-espèce du bœuf domestique (*Bos taurus indicus*).

¹⁴⁷ Thierry Hoquet, *Buffon illustré, op. cit.*, p. 74.

¹⁴⁸ Buffon, « Animaux du Nouveau Monde », *HN*, IX, 1760, p. 86. Buffon n'hésitera pas à contester ce collègue de l'Académie des sciences, qui avait comme principaux défauts d'être un proche collaborateur de Réaumur et de Lelarge de Lignac, en plus d'avoir adopté la classification linnéenne pour classer ses quadrupèdes. Par contre, Buffon s'inspira des volumes d'ornithologie publiés Brisson pour construire

De tous les noms que nous avons mis à la tête de ce chapitre, lesquels pour les Naturalistes, tant anciens que modernes, faisoient autant d'espèces distinctes & séparées, il ne nous reste donc que *le buffle & le bœuf* ; ces deux animaux quoiqu'assez ressemblans, quoique domestiques, souvent sous le même toit & nourris dans les mêmes pâturages, quoiqu'à portée de se joindre, & même excités par leurs conducteurs, ont toujours refusé de s'unir ; ils ne produisent, ni ne s'accouplent ensemble : *leur nature est plus éloignée que celle de l'âne ne l'est de celle du cheval*, elle paroît même antipathique ; car on assure que les vaches ne veulent pas nourrir les petits buffles, & que les mères buffles refusent de se laisser teter par des veaux ¹⁴⁹.

Évidemment, nous savons aujourd'hui que les bisons (*Bison*), de même que les bœufs sauvages et domestiques (*Bos*), ne sont ni plus proches ni plus loins entre eux qu'ils ne le sont des buffles africains (*Syncerus*) ou asiatiques (*Bubalus*) ; tous forment différents *genres* de la sous-famille des Bovinés qui appartient à la famille des Bovidés. Nous voulons seulement faire remarquer que, conformément à ce qu'avance Buffon, les animaux ci-dessus nommés sont génétiquement plus éloignés entre eux que ne le sont le cheval et l'âne, qui appartiennent à un seul et même *genre* (*Equus*) appartenant à la famille des Équidés. Nous pouvons donc percevoir dans cette avancée hypothétique un questionnement beaucoup plus complexe — en quelque sorte stimulé par la manifestation du génie scientifique de celui qui tente d'imaginer pour mieux décrire la faune — qui anticipe les grandes découvertes du XIX^e siècle : partir de l'*espèce* pour faire du *genre* une entité biologique dont il devrait être possible de reconstruire l'arbre généalogique ¹⁵⁰.

l'*Histoire naturelle des oiseaux*. Incidemment, François-Nicolas Martinet (v. 1760-1800) fut l'illustrateur commun des planches accompagnant les ouvrages ornithologiques de Brisson et de Buffon.

¹⁴⁹ Buffon, « Le Buffle, le Bonasus, l'Aurochs, le Bison & le Zébu », *HN*, XI, 1764, p. 329-330 [nous soulignons].

¹⁵⁰ Voir à ce sujet notre article « Clio avait-elle songé à Darwin ? », *art. cit.*, p. 278-284.

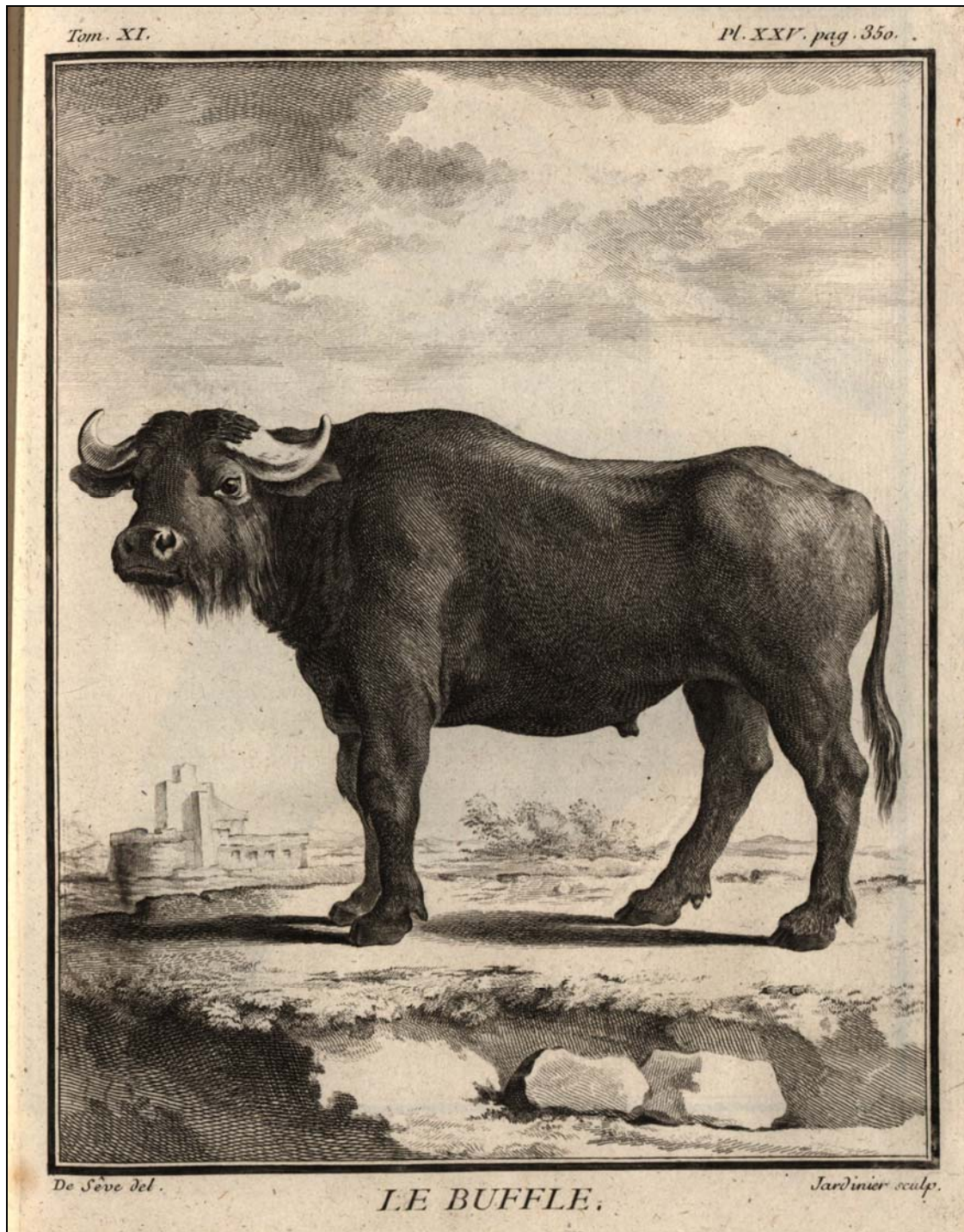


Figure 40 : « Le Buffle » ¹⁵¹

¹⁵¹ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Claude Donat Jardinier, *HN*, XI, 1764, planche XXV, p. 350.

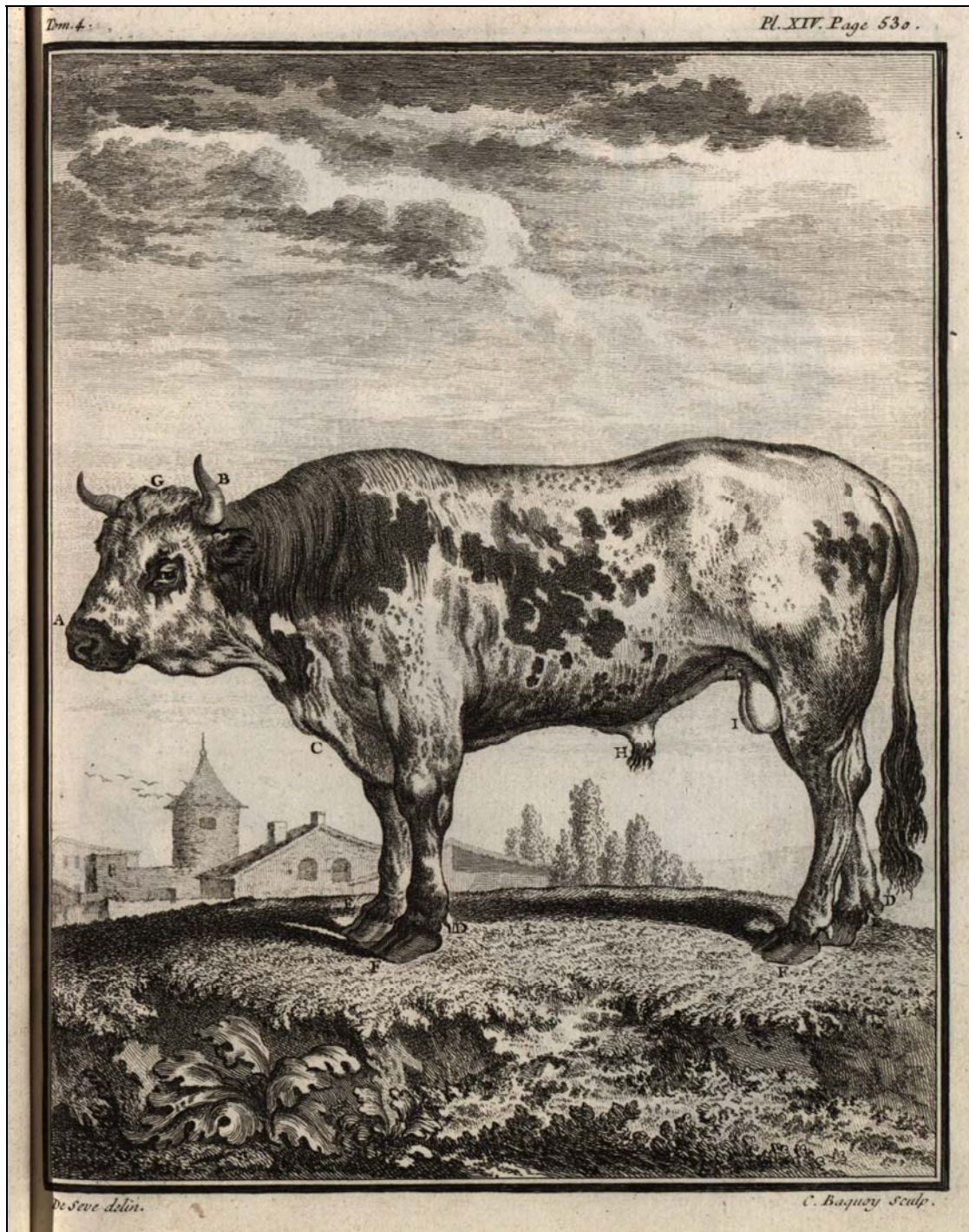


Figure 41 : [Le Bœuf]¹⁵²

¹⁵² Dessin de Jacques de Sève, gravure de Jean-Charles Baquoy, *HN*, IV, 1753, planche XIV, p. 530.

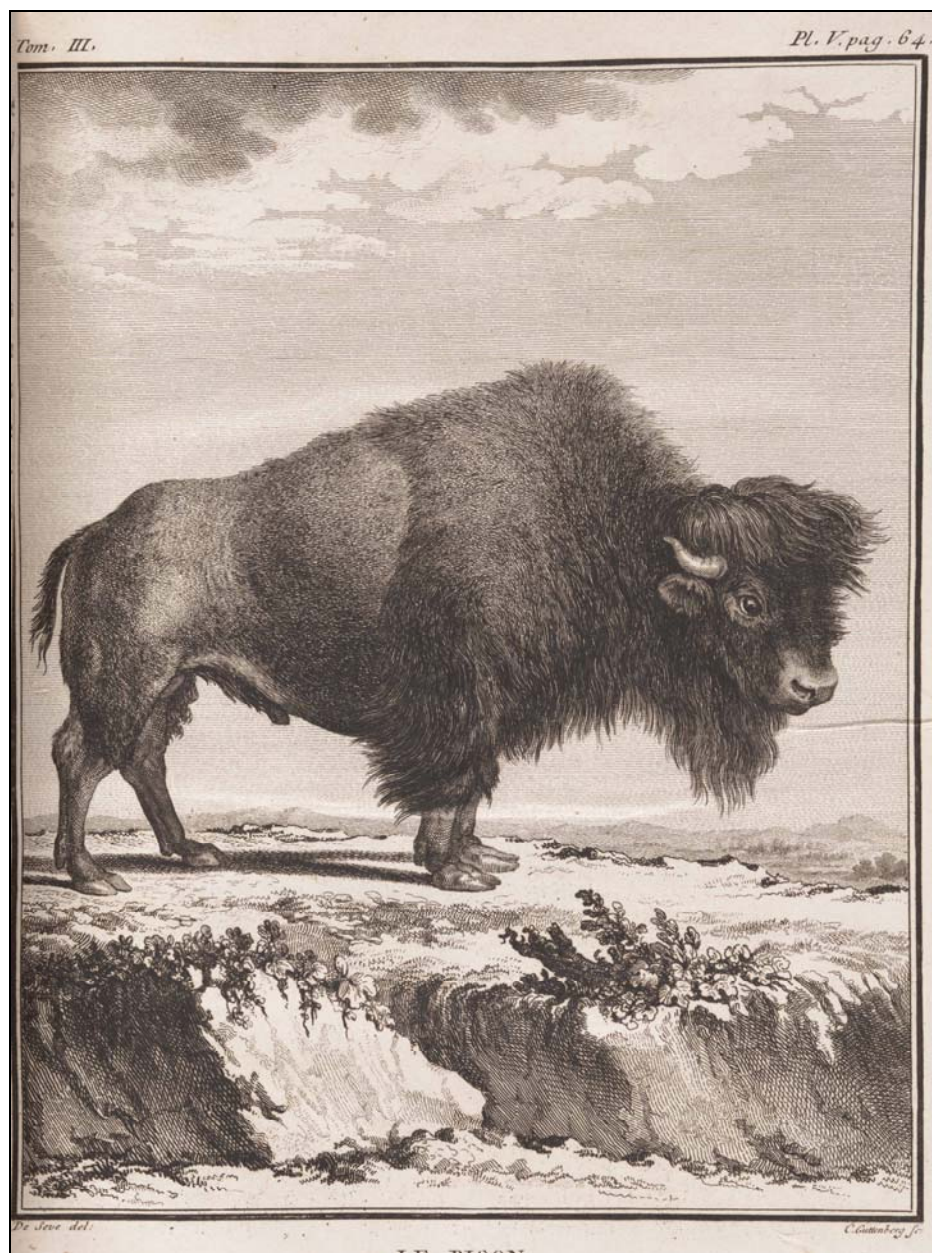


Figure 42 : « Le Bison » ¹⁵³

(Courtesy of Rare Books and Special Collections Division — McGill University Library)

¹⁵³ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Guttenberg (?), *SHN*, III, 1776, planche V, p. 64. Nous n'avons pu retracer le nom complet de ce graveur qui n'apparaît ni dans le « Répertoire des dessinateurs et graveurs » proposé par Stéphane Schmitt (dans Buffon, *Œuvres*, *op. cit.*, p. 1649-1650), ni dans les quelques « Dessinateurs et graveurs » répertoriés par Thierry Hoquet (*Buffon illustré*, *op. cit.*, p. 18-20), ni dans le troisième chapitre de la thèse d'Elizabeth Amy Liebman, intitulé « Making the *Histoire naturelle* » (*Painting Natures : Buffon and the Art of the Histoire naturelle*, 2003, p. 35-74).

L'existence mal imaginée des « jumarts »

Buffon se montre plus incisif à l'endroit de Gesner lorsqu'il s'en prend aux mauvaises analogies « recopiées » par son prédécesseur. Ainsi, au cœur de son important discours portant sur la dégénération des animaux, Buffon exprime de profondes réserves à propos de l'existence potentielle des « jumarts ¹⁵⁴ » :

On a prétendu que de l'accouplement du taureau & de la jument, il résulteroit une autre sorte de mulet ; Columelle est, je crois, le premier qui en ait parlé ; *Gesner le cite, & ajoute qu'il a entendu dire* qu'il se trouvoit de ces mulets auprès de Grenoble, & qu'on les appelle en françois *jumars*. J'ai fait venir un de ces jumars de Dauphiné ; j'en ai fait venir un autre des Pyrénées, & j'ai reconnu, tant par l'inspection des parties extérieures que par la dissection des parties intérieures, que ces jumars n'étoient que des bardeaux, c'est-à-dire des mulets provenans du cheval & de l'ânesse : *je crois donc être fondé, tant par cette observation que par l'analogie, à croire que cette sorte de mulet n'existe pas, & que le mot jumart n'est qu'un nom chimérique & qui n'a point d'objet réel*. La nature du taureau est trop éloignée de celle de la jument, pour qu'ils puissent produire ensemble ; l'un ayant quatre estomacs, des cornes sur la tête, le pied fourchu, &c. l'autre étant solipède & sans cornes, & n'ayant qu'un seul estomac. Et les parties de la génération étant très-différentes tant par la grosseur que pour les proportions, *il n'y a nulle raison de présumer qu'ils puissent se joindre avec plaisir, et encore moins avec succès*. [...] Ce que l'on raconte de l'accouplement, & du produit du cerf & de la vache, m'est à peu près aussi suspect que l'histoire des jumars, quoique le cerf soit beaucoup moins éloigné, par sa conformation, de la nature de la vache, que le taureau ne l'est de celle de la jument ¹⁵⁵.

Précisons qu'au moment où Buffon écrivait ces lignes, personne ne semblait mettre en doute l'existence de cet hybride pourtant fabuleux, comme en témoigne cet article non signé de l'*Encyclopédie* — « L'âne s'accouple aussi avec la vache, & l'ânesse avec le taureau, & ils produisent les jumarts. *Voyez Jumart* ¹⁵⁶ » — dont le renvoi confirme qu'il s'agit d'un « animal monstrueux, engendré d'un taureau & d'une jument, ou d'une ânesse, ou bien d'une [*sic*] âne & d'une vache ¹⁵⁷ ». On notera par ailleurs que la dernière phrase du

¹⁵⁴ L'orthographe varie selon les sources et dans le texte même de Buffon qui alterne entre *jumars* et *jumarts*.

¹⁵⁵ Buffon, « De la dégénération des Animaux », *HN*, XIV, 1766, p. 347-349 [nous soulignons, excepté *jumars* et *jumart* soulignés dans le texte]. Columelle, écrivain latin du 1^{er} siècle, originaire de Cadix, avait écrit un traité d'agronomie très précieux pour ses contemporains de l'Antiquité ; cependant Stéphane Schmitt a noté avec perspicacité — en indiquant la source dans Gesner, ce que Buffon omet : *Historiae animalium liber primus de quadrupedibus viviparis, op. cit.*, p. 20 — que « ce n'est pas lui que Gesner cite à propos du jumart : il fait plutôt référence à Scaliger » (1484-1558), médecin et humaniste italien qui commenta plusieurs textes d'auteurs anciens (dans Buffon, *Œuvres*, 2007, p. 1593, note 30). S'agirait-il de la négligence d'un secrétaire qui aurait mal résumé le texte de Gesner pour Buffon ?

¹⁵⁶ Anonyme, article « Ane ou Asne (*Hist. nat.*) », *Encyclopédie, op. cit.*, 1751, t. I, p. 451.

¹⁵⁷ Anonyme, article « Jumart (*Maréch.*) », *Encyclopédie, op. cit.*, 1765, t. IX, p. 57. La logique voudrait cependant qu'il y ait erreur typographique dans la finale et qu'il s'agisse plutôt « d'un âne et d'une vache ».

long extrait susmentionné témoigne encore une fois du génie scientifique de Buffon : en effet, les Cervidés et les Bovidés, deux familles de ruminants qui font partie de l'ordre des Cétartiodactyles (baleines et ongulés ayant un nombre pair de doigts à chacun des membres postérieurs), sont beaucoup plus apparentés que les Bovidés et les Équidés, ces derniers appartenant à l'ordre des Périssodactyles (nombre impair de doigts à chacun des membres postérieurs). L'ensemble de la dernière séquence citée plus haut illustre encore une fois comment le génie scientifique de Buffon s'appuie tant sur l'« observation » que sur « l'analogie » pour discréditer les faits négligemment recopiés par Gesner. Il s'agit d'un exemple patent où le naturaliste, guidé par un solide jugement et une stricte discipline de l'imagination, s'appuie sur des données recueillies sur le terrain pour ensuite exprimer son génie scientifique en imaginant dans le but de débarrasser l'histoire naturelle de la Renaissance de ses inexactitudes reposant presque exclusivement sur le savoir livresque.

Le mystère entourant les « jumarts » continuera cependant à titiller Buffon jusque dans ses derniers écrits sur les quadrupèdes. Dans le prochain passage — spectaculaire envolée rhétorique pour l'alliance des « observations » ou « expériences » avec l'échafaudage de « conjectures fondées » —, le seigneur de Montbard réitère l'importance dévolue à l'induction et, implicitement, au génie scientifique, pour le naturaliste en quête du vraisemblable, voire de la certitude :

il y a peut-être dans l'espèce du chien, telle race si rare, qu'elle est plus difficile à procréer que *l'espèce mixte provenant de l'âne & de la jument*. Combien d'autres questions à faire sur cette seule matière, & qu'il y en a peu que nous puissions résoudre ? que de *faits* nous seroient nécessaires pour pouvoir prononcer & même conjecturer ! que d'*expériences* à tenter pour découvrir ces *faits*, les reconnoître ou même les prévenir par des *conjectures fondées* ! cependant loin de se décourager, le Philosophe doit applaudir à la Nature, lors même qu'elle lui paroît avare ou trop mystérieuse, & se féliciter de ce qu'à mesure qu'il lève une partie de son voile, elle lui laisse entrevoir une immensité d'autres objets tous dignes de ses recherches. Car ce que nous connoissons déjà doit nous faire juger de ce que nous pourrions connoître ; l'esprit humain n'a point de bornes, il s'étend à mesure que l'Univers se déploie ; *l'homme peut donc & doit tout tenter, il ne lui faut que du temps pour tout savoir*. Il pourroit même en multipliant ses *observations*, voir & prévoir tous les phénomènes, tous les évènements de la Nature avec autant de vérité & de *certitude*, que s'il les déduisoit immédiatement des causes ; & quel enthousiasme plus pardonnable ou même plus noble que celui de croire l'homme capable de reconnoître toutes les puissances, & découvrir par ses travaux tous les secrets de la Nature ! ¹⁵⁸

¹⁵⁸ Buffon, « Des Mulets », *SHN*, III, 1776, p. 33-34 [nous soulignons].

Buffon fait suivre ce morceau de lyrisme par un retour à la réalité du terrain. Son dilemme lui permet d'exprimer une humilité scientifique qui devrait indisposer les critiques qui ont insisté, sans argumentation soutenue, sur l'ego supposément démesuré d'un personnage qui serait principalement préoccupé par les effets de style et le succès commercial :

Ces travaux consistent principalement en *observations* suivies sur les différens sujets qu'on veut approfondir, & en *expériences* raisonnées, dont le succès nous apprendroit de nouvelles vérités ; par exemple, l'union des animaux d'espèces différentes, par laquelle seule on peut reconnoître leur parenté, n'a pas été assez tentée. Les *faits* que nous avons pu recueillir au sujet de cette union volontaire ou forcée, se réduisent à si peu de chose, que *nous ne sommes pas en état de prononcer sur l'existence réelle des jumarts* ¹⁵⁹.

Évidemment, Buffon se trouvait en quelque sorte condamné à disparaître avant que les avancées de la génétique viennent confirmer ses intuitions et statuer sur la non-existence des « jumarts ». Nous devons nous incliner, toutefois, devant l'objectivité du savant qui anticipe sans pouvoir prouver et qui laisse au temps le soin de faire en sorte que ses successeurs puissent en acquérir la certitude. S'il doute de l'existence réelle des « jumarts », Buffon doit tout de même en considérer la vraisemblance et, faute d'un nombre d'observations suffisant pour atteindre la certitude physique, il ne peut toutefois se résoudre à « la nier absolument ¹⁶⁰ » :

Cependant ces accouplemens quoique volontaires, & qui sembleroient annoncer du produit, n'en donnent aucun ; je puis en citer un exemple récent, & qui s'est pour ainsi dire passé sous mes yeux. En 1767 & années suivantes, dans ma terre de Buffon, le Meunier avoit une jument & un taureau qui habitoient dans la même étable, & qui avoient pris tant de passion l'un pour l'autre, que dans tous les temps où la jument se trouvoit en chaleur, le taureau ne manquoit jamais de la couvrir trois ou quatre fois par jour, dès qu'il se trouvoit en liberté ; ces accouplemens réitérés nombre de fois pendant plusieurs années, donnoient au maître de ces animaux de grandes espérances d'en voir le produit. Cependant il n'en a jamais rien résulté ; tous les habitans du lieu ont été témoins de l'accouplement très-réel & très-réitéré de ces deux animaux pendant plusieurs années ¹⁶¹, & en même temps de la nullité du produit. Ce fait *très-certain* paroît donc prouver qu'*au moins dans notre climat* le taureau n'engendre pas avec la jument, & c'est ce qui me fait douter très-légitimement de cette première sorte de jumart ¹⁶².

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 34 [nous soulignons]. Buffon aurait sans doute été estomaqué à la vue du « ligre » (voir *supra*, p. 324, note 86).

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 35.

¹⁶¹ Buffon insère ici une note qui témoigne encore une fois, quoiqu'on ait souvent avancé à tort qu'il n'acceptait aucune critique, voire qu'il se bornait à sa première idée, de son humilité scientifique : « Je n'étois pas informé du fait que je cite ici lorsque j'ai écrit, *tome XIV, page 348 de cet Ouvrage*, dix ans auparavant, que les parties de la génération du taureau & de la jument, étant très-différentes dans leurs proportions & dimensions, je ne présumois pas que ces animaux pussent se joindre avec succès & même avec plaisir, *car il est certain qu'ils se joignoient avec plaisir*, quoiqu'il n'ait jamais rien résulté de leur union » (*ibid.*, p. 37 [nous soulignons]).

¹⁶² *Ibid.*, p. 36-37 [nous soulignons].

Le dernier extrait montre encore une fois comment le Buffon à la « vûe courte » utilise les yeux des autres pour stimuler ses propres « yeux intérieurs » et affiner son hypothèse de départ : s'il concède qu'il avait erronément supposé que la jument et le taureau ne pouvait se joindre avec plaisir, il maintient toutefois, faute de preuves, son opinion sur la nullité du produit de l'accouplement. Par ailleurs, il s'agit aussi d'un exemple où le naturaliste montbardois exprime son génie scientifique en utilisant les données recueillies par l'histoire naturelle *particulière* pour la greffer à sa théorie *générale* des climats : en d'autres termes, si, sous les latitudes européennes, l'observation a montré la nullité du produit de l'accouplement de la jument et du taureau, rien n'empêche d'imaginer, dans le cadre permis par l'*ars iudicandi*, que, sous un climat différent, l'effet de la dégénération ait pu provoquer la naissance de tels êtres improbables, mais tout de même vraisemblables.

La figure mal imaginée du goinfre glouton

Dans un autre ordre d'idées, Buffon ne va pas seulement commenter le texte de Gesner, mais il s'attaquera aussi à l'iconographie privilégiée par le naturaliste zurichois. En pointant les impropriétés retrouvées dans les illustrations recopiées et publiées par Gesner, Buffon discrédite non seulement ces représentations issues de la Renaissance, mais aussi, implicitement, une bonne portion du corpus animalier en amont de l'*Histoire des quadrupèdes*, en particulier les ouvrages populaires des XVII^e et XVIII^e siècles qui s'inspireront librement des traités zoologiques renaissants¹⁶³. En effet, il ne faut pas oublier que les zoologistes renaissants étaient le plus souvent confrontés à l'absence de

¹⁶³ Mentionnons par exemple l'*Historiae naturalis de quadrupedibus libri* (1657) de Jan Jonston et le *Theatrum universale omnium animalium* (1718) d'Henricus Ruysch. Si Ruysch n'apparaît pas dans l'*Histoire des quadrupèdes*, le statut de Jonston est plus nébuleux : médecin et naturaliste d'origine écossaise, il naquit en Pologne où il se consacra à ses ouvrages de zoologie axés sur la compilation, sans beaucoup d'esprit critique, comme en fait foi par exemple la gravure que nous avons présentée dans ce chapitre (figure 31, *supra*, p. 450) où se côtoient pélican, phénix, harpie et griffon. Si Buffon renvoie presque systématiquement, en note, au début de chacun de ses articles sur les quadrupèdes, à la section pertinente de l'ouvrage de Jonston, il commente très peu les faits rapportés par le polonais d'adoption, si ce n'est pour lui reprocher occasionnellement d'avoir mal imaginé nomenclatures et représentations de certaines espèces, entraînant après lui la multiplication inappropriée de dénominations inutiles, voire nuisibles, au progrès de l'histoire naturelle : « M. Brisson [...] rapporte le karibou au *cervus Burgundicus* de Jonston ; mais ce *cervus Burgundicus* est un animal inconnu, & qui sûrement n'existe ni en Bourgogne ni en Europe : c'est simplement un nom que l'on aura donné à quelque tête de cerf ou de daim dont le bois étoit bizarre » (Buffon, « Animaux communs aux deux Continens », *HN*, IX, 1761, p. 98).

données visuelles directes, ce qui a donné lieu à « une intense circulation des bois, les planches étant copiées ou réutilisées par les imprimeurs d'un ouvrage à l'autre ¹⁶⁴ ». Buffon a dû être conscient de la charge affective inhérente à l'image scientifique — et par-là de sa potentialité de susciter l'intérêt du lecteur —, et de la vocation pédagogique de ces illustrations qui facilitent l'accès au savoir pour les non-spécialistes. Cependant, il se méfie de la symbolique et de la morale qui accompagnent souvent ces gravures supposées représenter la réalité.

Il convient de situer l'évolution de l'iconographie qui a suivi les traités zoologiques de la renaissance : il se développe alors, en marge de la peinture animalière, fort populaire au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles, un « besoin général de dessin essentiel à la science des Lumières tardives ¹⁶⁵ ». Ce ne serait donc pas la traditionnelle peinture en couleurs qui était susceptible de faire, dans l'esprit du lecteur, le tableau d'une réalité naturelle (une espèce animale par exemple), mais plutôt le dessin et la gravure, qui deviennent alors complémentaires du texte — du « tableau d'histoire ». C'est en ce sens qu'il faut comprendre l'éloge de Buffon, fait par Louis-Sébastien Mercier :

Pour exprimer parfaitement les objets de la nature, il faut des idées intellectuelles, qui n'isolent point les objets, parce que la reproduction de ces mêmes objets et leur imitation parfaite ne sont qu'en nous ; lisez les belles pages de Buffon, et sentez une fois que ce n'est que dans la parole écrite que réside l'imitation au souverain degré du cheval, de l'âne, du lion, du chat, du colibri ; et *fermez les yeux pour mieux voir* ; toute la nature est en vous ; la peinture fait des cadres ridicules ¹⁶⁶.

En somme, l'illustration s'avère la conclusion naturelle d'une démarche où, après avoir bien vu, le naturaliste peut dessiner et graver ce qui tiendra lieu d'observation à celui qui n'a pas vu... Mais, « par rapport à l'observation, la gravure comprend toujours le risque d'un écart. [...] outre les imperfections liées à l'observation elle-même et à l'opération de traduction de l'observé en gravé, [...] la gravure ne se borne pas à reproduire un

¹⁶⁴ Thierry Hoquet, *Buffon illustré, op. cit.*, p. 49. Pour un aperçu de la réutilisation de ces bois gravés dans les œuvres zoologiques de la Renaissance, favorisée notamment par la popularité grandissante du livre imprimé, voir Laurent Pinon, *Livres de zoologie de la Renaissance, op. cit.*, p. 39. Dans la même optique, Madeleine Pinault-Sørensen a montré la richesse de ces collections de dessins naturalistes dans *Le peintre et l'histoire naturelle*, 1990.

¹⁶⁵ Thierry Hoquet, *Buffon illustré, op. cit.*, p. 54.

visible ¹⁶⁷». Les planches des livres de zoologie avaient donc comme fonction « à la fois d’imaginer et d’imager, de mettre en image ce qu’on ne peut pas voir ¹⁶⁸». C’est en ce sens qu’il faut comprendre la critique du Buffon à la « vûe courte » qui s’efforcera avec ses yeux de l’esprit — son génie scientifique — de déterminer, parmi les témoignages visuels transmis par ses nombreux correspondants, lesquels étaient des observateurs dignes de foi ; ces derniers, tout en dessinant les espèces nouvellement découvertes qu’ils avaient sous les yeux, devaient alors se soumettre également à une discipline de l’imagination, afin d’éviter tout excès d’enthousiasme, toute forme d’extravagations.

Un exemple qui résume bien comment le vice de l’entre-recopiage peut se nourrir à cette concrétion d’éléments — nomenclature, description et figure — qui se retrouvent souvent pêle-mêle dans les ouvrages zoologiques de la Renaissance nous est fourni lorsque Buffon commente l’apparence du glouton ou « *Carcajou* au Canada ¹⁶⁹». Le seigneur de Montbard s’élève contre ce qui lui « paroît être la fable d’un Naturaliste, ou la fiction d’un Peintre ¹⁷⁰», à la base de la dénomination de ce goinfre carnivore membre de la famille des Mustélidés. Il s’agit d’un rare passage où Buffon utilise le vocabulaire pictural dans un sens péjoratif. S’il est en mesure, comme c’est son habitude, de tempérer l’excès d’enthousiasme qui a pu conduire les voyageurs à exagérer certains faits à propos du « Vautour des quadrupèdes ¹⁷¹ », ce que le naturaliste montbardois reproche aux naturalistes-peintres est précisément d’avoir mal imaginé certains comportements du glouton, d’avoir créé un portrait littéraire imaginaire brodé sur les données mêmes de l’observation. Sans aucune discipline de l’imagination, certains explorateurs ont forgé le récit de cette fable à laquelle

¹⁶⁶ Louis-Sébastien Mercier, *Le Nouveau Paris*, 1994, p. 964-965 [nous soulignons]. Mercier ajoute en note : « *Le simple dessin se rapprochant de l’écriture met plus en jeu l’imagination*, l’exerce plus puissamment et l’emporte, par cela même, sur la toile aux couleurs » [nous soulignons].

¹⁶⁷ Thierry Hoquet, *Buffon illustré*, *op. cit.*, p. 69.

¹⁶⁸ *Id.* À ce sujet, voir Barbara Maria Stafford, *Body Criticism : Imaging the Unseen in Enlightenment Art and Medicine*, 1991. La même auteure a aussi étudié le rôle des données dans la construction du savoir scientifique en histoire naturelle dans *Voyage into substance : Art, Science, Nature, and the Illustrated Travel Account, 1760-1840*, 1984.

¹⁶⁹ Buffon, « Le Glouton », *HN*, XIII, 1765, p. 279 [souligné dans le texte].

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 284.

¹⁷¹ « Ce que les Voyageurs en rapportent est peut-être exagéré ; mais en rabattant beaucoup de leurs récits, il en reste encore assez pour être convaincu que le glouton est beaucoup plus vorace qu’aucun de nos animaux de proie, aussi l’a-t-on appelé le *Vautour des quadrupèdes* » (*ibid.*, p. 282 [nous soulignons]).

Buffon ne peut souscrire, et qui ne sera démentie qu'au milieu du XVIII^e siècle par d'autres voyageurs attentifs :

On l'appelle ainsi avec raison, parce qu'il est incroyable ce qu'il peut manger ; je n'ai jamais entendu dire, quoique je l'aie demandé plusieurs fois à des chasseurs de profession, que cet animal se presse entre deux arbres pour vider son corps, & y faire de la place par force pour satisfaire de nouveau & plus promptement son insatiable voracité. [...] *Voyage de Gmelin*, tome III, page 492 ¹⁷².

Cherchant la source de cette méprise par les naturalistes qui l'ont précédé, Buffon souligne en note que c'est « Olaüs qui le premier a écrit cette fable, & un Dessinateur, copié dans Gesner, qui l'a mise en figure ¹⁷³ » (que nous présentons à la figure 45, page suivante). Buffon insiste encore une fois sur le vice du recopiage mais aussi sur le manque de discernement — de génie scientifique — du naturaliste suisse dans le choix de son iconographie.

¹⁷² *Ibid.*, p. 284. Johann Georg Gmelin (1709-1755), explorateur, botaniste et chimiste allemand qui obtint en 1731 de Pierre le Grand, qui venait de créer l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, la chaire de chimie et d'histoire naturelle. Il participa à une longue expédition scientifique en Sibérie et au Kamtchatka (1733-1743) dont le compte-rendu — *Reise durch Sibirien von dem Jahr 1733 bis 1743*, Göttingen, Vandenhoecks, 1751-1752, 4 vol. — fera l'objet de plusieurs traductions, comme le mentionne ailleurs Buffon, « par M. de l'Isle, de l'Académie des sciences ; & ensuite, par M. le Marquis de Montmirail, qui en fait la traduction sur l'original allemand, imprimé à Göttingue en 1752 » (« L'Éléphant », *HN*, XI, 1764, p. 93). À ne pas confondre avec son neveu, Samuel Gottlieb Gmelin (1744-1774), médecin, naturaliste et explorateur allemand qui entreprit un voyage d'exploration scientifique dans les environs du fleuve Don, de la Volga et de la mer Caspienne ; le compte-rendu de ses voyages fut publié sous le titre *Reise durch Russland zur untersuchung der drey natur-reiche* (1770-1784, 4 vol.), mais Buffon n'en fait aucune mention dans l'*Histoire des quadrupèdes*, cependant que l'oncle est convoqué à une quinzaine de reprises, le plus souvent pour assister le seigneur de Montbard dans son entreprise visant à « démerveiller » la faune.

¹⁷³ Buffon, « Le Glouton », *HN*, XIII, 1765, p. 284. Olof Mansson (ou Olaf Stor), dit Olaus Magnus (1490-1557), prélat suédois resté fidèle au catholicisme qui se réfugia à Rome et publia un traité sur les pays du Nord — *Historia de gentibus septentrionalibus* (Rome, J. M. Viottis, 1555) dont la traduction française parut en 1561 : *Histoire des pays septentrionaux*, Paris, Martin le Jeune. Buffon ne précise pas sa source. Cette histoire des contrées scandinaves est demeurée célèbre pour ses représentations de monstres marins, dont l'iconographie reprend à la lettre des appellations comme « veau marin » ou « éléphant de mer », dont les illustrations seront souvent reproduites sur les cartes géographiques.



Figure 43 : [Le Glouton] ¹⁷⁴

(Courtoisie du Service Interétablissements de Coopération Documentaire,
Universités de Strasbourg)

La texture mal imaginée des cornes de la girafe

Dans une des plus passionnantes enquêtes de l'*Histoire naturelle*, illustrant admirablement la genèse d'une découverte — qui s'étendra depuis l'article initial de 1765 ¹⁷⁵ jusqu'au tout dernier article du VII^e volume du *Supplément* en 1789 ¹⁷⁶ —, Buffon s'interroge sur un fait en apparence simple mais qui recèle sa part d'ombre jusqu'à la fin du XVIII^e siècle : les cornes de la girafe sont-elles permanentes, ou caduques comme les bois des daims et des chevreuils ? Il faut dire que Buffon et Daubenton n'avaient pu observer de

¹⁷⁴ Conrad Gesner, *Icones animalium*, op. cit., p. 31 [extrait]. Le glouton est évidemment l'animal représenté entre les deux arbres, devant le mythique *Lupus scythicus*... que l'on cherche encore en vain aujourd'hui dans la nature !

¹⁷⁵ Buffon, « La Giraffe », *HN*, XIII, 1765, p. 1-15.

¹⁷⁶ Après être revenu une première fois sur le sujet (« Addition à l'article de la Giraffe », *SHN*, III, 1776, p. 320-330), Buffon conclut l'immense *Histoire des quadrupèdes* en bouclant son enquête sur les cornes de la girafe avec son tout dernier article : « Nouvelle addition à l'article de la Giraffe », *SHN*, VII, 1789, p. 345-357.

spécimen vivant ou naturalisé pour la rédaction de l'article de 1765, et ils ne disposaient que d'un dessin de qualité médiocre :

On nous a envoyé cette année (1764) à l'Académie des sciences un dessein & une notice de la giraffe, par laquelle on assure que cet animal que l'on croyoit particulier à l'Éthiopie, se trouve aussi dans les terres voisines du cap de Bonne-espérance ; nous eussions bien désiré que le dessein eût été un peu mieux tracé, mais *ce n'est qu'un croquis informe & dont on ne peut faire aucun usage* ¹⁷⁷.

De plus, si l'on tient compte du fait que le premier spécimen naturalisé ne fut introduit en France qu'en 1785 par François Le Vaillant (1753-1824) ¹⁷⁸, il n'est donc pas étonnant que Buffon ait dû ici faire appel presque uniquement à ses « yeux de l'esprit » — à son génie scientifique — pour faire fonctionner sa fabrique du « tableau d'histoire » de la girafe, à partir d'un savoir essentiellement livresque. En conséquence, de manière tout à fait exceptionnelle, ce « tableau d'histoire » n'est suivi d'aucune description anatomique, ni d'aucune planche. Il faut y voir un indice de la rigueur avec laquelle Buffon traite les sources iconographiques : faute d'un dessin réalisé depuis l'animal vivant (ou au moins depuis une peau bourrée), il vaut mieux s'abstenir que d'imaginer une planche invraisemblable qui risque de freiner les progrès de la connaissance en détournant les naturalistes du chemin menant à la découverte. D'ailleurs, si l'on revient à Gesner, nous avons déjà pu constater (voir figure 28, *supra*, p. 447) que la gravure incluse dans l'*Icones animalium* ne rend pas la « description fidèle » plus aisée : la girafe « réelle » mais rarement observée côtoie la licorne « mythique » qui, elle, est bien présente dans l'imaginaire de la Renaissance (et encore à l'âge classique). Or, toutes deux présentent des cornes qui ont beaucoup à voir avec celles des antilopes... Nous n'osons imaginer ce à quoi

¹⁷⁷ Buffon, « La Giraffe », *HN*, XIII, 1765, p. 9-10 [nous soulignons]. Ce collaborateur de l'Académie des sciences, non identifié, avait aussi transmis « une espèce de description » (*ibid.*, p. 10) qui n'ajoutait pas vraiment d'informations pertinentes à celles que Buffon pouvait trouver dans les récits de voyages. Il devait se fonder, comme il le précise en note, sur les textes de ceux qui, tout en s'appuyant sur des textes anciens, se prétendaient témoins oculaires du longiligne Giraffidé : « J'ai observé de mes yeux ce que je rapporte ici. *Relation de Thevenot, page 10 de la description des animaux, &c. de Cosmas le solitaire* » (*ibid.*, p. 9). Cosmas le Solitaire, ou Cosmas Indicopleustès, était un marchand d'Alexandrie qui vécut au VI^e siècle ; sa *Description des animaux et des plantes des Indes* fut éditée partiellement par Melchisédech Thévenot (v. 1620-1692), physicien et cartographe qui publia plusieurs recueils de voyage, dont celui auquel renvoie ici Buffon : *Recueils de divers voyages curieux qui n'ont point été publiés*, Paris, T. Moette, 1696, t. I, p. 10.

¹⁷⁸ D'après Stéphane Schmitt, dans Buffon, *Œuvres*, 2007, p. 1588. Ajoutons que la première girafe vivante introduite en France fut emmenée en 1827 par Étienne Geoffroy Saint-Hilaire ; elle parcourut près de huit cents kilomètres (dont plus de la moitié à pied) entre Marseille et Paris. Elle est actuellement visible, empaillée, à La Rochelle.

pouvait ressembler ce « croquis informe » que Buffon n'a pas reproduit, d'autant plus que la gravure (voir la figure 44, ci-dessous) insérée dans la première « Addition » de 1776, réalisée « d'après un dessin [...] envoyé du cap de Bonne-espérance, [...] rectifié dans quelques points, d'après les notices de M. le chevalier de Bruce » est loin du réalisme habituel des reproductions que l'on trouve dans l'*Histoire des quadrupèdes* : si la courbure des cornes a été atténuée comparativement à l'illustration plus fantaisiste de l'*Icones animalium*, la longueur de celles-ci est exagérée. Le manque de proportion est aussi flagrant : la largeur de l'encolure est nettement surévaluée, si on la compare à l'étalon humain reproduit au bas de l'illustration. En somme, ce dessin « rectifié », s'il est plus réaliste que celui de Gesner, ne s'éloigne pas tellement de l'iconographie incertaine qui avait été perpétuée depuis la fin de la Renaissance, et que l'on peut estimer avec la gravure donnée par Aldrovandi (voir la figure 45, à la page suivante). On doit cependant faire amende honorable et remarquer que le savant italien a dans ce cas fort bien représenté la puissante langue de la girafe qui, effectivement, est la plus coriace et la plus longue (plus d'un demi-mètre) de tous les ongulés...

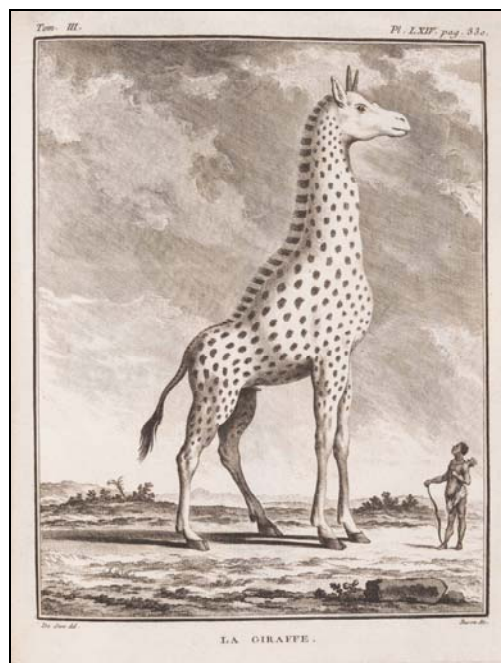


Figure 44 : « La Giraffe » ¹⁷⁹

(Courtesy of Rare Books and Special Collections Division — McGill University Library)

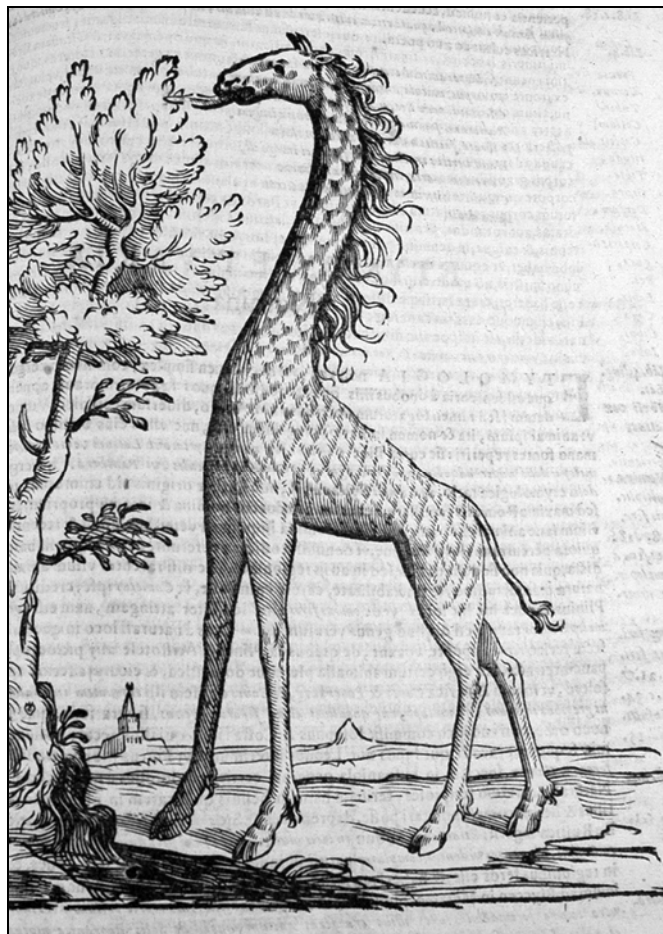


Figure 45 : « *Camelopardale* »¹⁸⁰
 (Courtesy of Osler Library, McGill University)

Mais revenons aux mystérieuses cornes. Buffon commence son enquête ainsi : « Gesner cite Belon, pour avoir dit que les cornes tombent à la giraffe comme au daim¹⁸¹ ». J'avoue que je n'ai pu trouver ce fait dans Belon¹⁸² ». Buffon se sert donc de la mauvaise lecture de Gesner, qui a improprement convoqué Belon, pour amorcer sa réflexion, non sans en profiter pour lancer une énième pointe à ses adversaires, les « Nomenclateurs » linnéens :

¹⁷⁹ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Claude Baron, *SHN*, III, 1776, planche LXIV, p. 330.

¹⁸⁰ Ulyssis Aldrovandi, *Quadrupedum omnium bisulcorum historia*, 1642, p. 931.

¹⁸¹ Buffon indique à cet endroit un renvoi en note où il écrit : « *Giraffis & Damis cornua cadunt, Belonius. Gesner, Hist. quad. pag. 148* » (Buffon, « La Giraffe », *HN*, XIII, 1765, p. 6). La référence complète est : *Historiae animalium liber primus de quadrupedibus viviparis, op. cit.*, p. 148.

¹⁸² Buffon, « La Giraffe », *HN*, XIII, 1765, p. 6-7.

Cependant ce fait que je n'ai trouvé nulle part, seroit un des plus importans pour décider de la nature de la giraffe ; car si ses cornes tombent tous les ans, elle est du genre des cerfs, & au contraire si ses cornes sont permanentes, elle est de celui des bœufs ou des chèvres ; sans cette connoissance précise, on ne peut pas assurer, *comme l'ont fait nos Nomenclateurs*, que la giraffe soit du genre des cerfs ¹⁸³.

Buffon va donc glisser subtilement du commentaire sur la remarque erronée de Gesner à une critique acerbe dirigée contre un élève de Linné, le naturaliste suédois Frédéric Hasselquist (1722-1752) ¹⁸⁴, pour reprocher précisément à celui-ci ce qu'il avait naguère condamné dans les écrits des naturalistes de la Renaissance : le vice de l'accumulation savante. En effet, au-delà de la dénonciation féroce de la classification linnéenne, Buffon s'élève contre la futilité de la « très-longue, mais très-sèche description ¹⁸⁵ » du disciple de Linné, auquel il reproche d'avoir « entassé méthodiquement, c'est-à-dire en écolier, cents petits caractères inutiles ¹⁸⁶ ». Il poursuit sa diatribe en ajoutant que le verbiage d'Hasselquist ne contient aucun mot sur la substance des cornes de la girafe : tout en citant (en note) la totalité de l'interminable passage incriminé ¹⁸⁷, Buffon prévient explicitement les voyageurs contre « l'inutile recherche des caractères, qui les conduit à de fastidieuses énumérations et à la vaine accumulation de détails insignifiants ¹⁸⁸ ». Implicitement, il suggère même que les explorateurs doivent se contenter de rapporter, par le texte et le dessin, ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux et de laisser à ceux qui sont dotés du génie scientifique propre à l'histoire naturelle le soin de faire intervenir les yeux de l'esprit :

Je rapporte ici cette description d'Hasselquist, non pas pour l'utilité, mais pour la singularité, & en même temps pour engager les Voyageurs à se servir de leurs lumières, & à *ne pas renoncer à leurs yeux pour prendre la lunette des autres* ; il est nécessaire de les prémunir contre l'usage de pareilles méthodes, avec lesquelles on se dispense de raisonner, & on se croit d'autant plus savant que l'on a moins d'esprit. En sommes-nous en effet plus

¹⁸³ *Ibid.*, p. 7 [nous soulignons].

¹⁸⁴ Hasselquist, après avoir été l'élève de Linné à l'Université d'Uppsala, entreprit, sous les conseils de son mentor, une histoire naturelle de la Palestine. Il mourut à Smyrne à 1752, lors d'un voyage en Égypte et au Proche-Orient, qui avait débuté en 1749. C'est Linné qui s'occupa de la publication l'ouvrage : *Reise nach Palästinian den Jahren von 1749 bis 1752*, Rostock, Koppe, 1762. La traduction française par M. A. Eidous fut publiée à Paris en 1769, sans indication d'éditeur, sous le titre : *Voyages dans le Levant dans les années 1749, 50, 51 et 52*.

¹⁸⁵ Buffon, « La Giraffe », *HN*, XIII, 1765, p. 7.

¹⁸⁶ *Id.*

¹⁸⁷ Cette séquence d'une trentaine de lignes, provenant des pages 282-283 du *Reise nach Palästinian*, est reproduite dans *ibid.*, p. 7-8. Nous ne citerons que la finale, qui contient cet aveu innommable d'Hasselquist — qui devait justifier à lui seul la violence de propos de Buffon — admettant n'avoir jamais vu l'animal vivant : « *Descriptio antecedens juxta pellem animalis farctam ; animal vero nundum vidi* ».

¹⁸⁸ Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, op. cit., p. 275.

avancés après nous être ennuyés à lire cette énumération de petits caractères équivoques, inutiles ? ¹⁸⁹

Si Buffon s'en prend encore une fois ici à la « méthode des *descriptions* comprises comme des *définitions* ¹⁹⁰ », s'il veut défendre une histoire naturelle qui est science de la comparaison plutôt que science de la classification, il veut aussi signifier aux voyageurs à qui le génie scientifique pourrait faire défaut que c'est à l'illustration qu'il revient de suppléer aux descriptions trop minutieuses :

C'est aux figures à suppléer à tous ces petits caractères, & le discours doit être réservé pour les grands : un seul coup-d'œil sur une figure en apprendrait plus qu'une pareille description, qui devient d'autant moins claire qu'elle est plus minutieuse, sur-tout n'étant point accompagnée de la figure, qui seule peut soutenir l'idée principale de l'objet au milieu de tous ces traits variables, & de toutes ces petites images qui servent plutôt à l'obscurcir qu'à le représenter ¹⁹¹.

Buffon semble donc privilégier l'iconographie (des descriptions illustrées) au linnéisme (des définitions lexicales) ¹⁹². De plus, à défaut de figure satisfaisante, la description devra faire place au « tableau d'histoire », dont la réussite sera évidemment tributaire du génie (scientifique, pour être juste, mais aussi artistique, pour ne pas ennuyer le lecteur) qui anime le peintre de la nature. À ce sujet, on ne pourra pas accuser Buffon de manquer de suite dans les idées. En effet, toujours dans le XIII^e tome de l'*Histoire naturelle*, Hasselquist est à nouveau violemment pris à partie pour avoir donné une description sans figure de la mangouste. Si le but de l'argumentation est de montrer que « le trop grand nombre de petits rapports & de combinaisons précaires dont on est obligé de charger sa mémoire, rendent le travail du lecteur plus grand que celui de l'auteur, & les laisse tous les deux aussi ignorans qu'ils étoient ¹⁹³ », nous devons souligner qu'une des raisons pour lesquelles les descriptions animalières « données par ce Nomenclateur, ne pourront jamais servir qu'à excéder ceux qui voudroient s'ennuyer à les lire ¹⁹⁴ » est

¹⁸⁹ Buffon, « La Giraffe », *HN*, XIII, 1765, p. 7-9.

¹⁹⁰ Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, *op. cit.*, p. 275-276 [souligné dans le texte].

¹⁹¹ Buffon, « La Giraffe », *HN*, XIII, 1765, p. 9.

¹⁹² Voir à ce sujet Thierry Hoquet, « Buffon comparé à Linné : descriptions illustrées contre définitions lexicales », *Buffon illustré*, *op. cit.*, p. 106-122.

¹⁹³ Buffon, « La Mangouste », *HN*, XIII, 1765, p. 154.

¹⁹⁴ *Id.*

précisément « que la *méthode* de ces descriptions n'est qu'une routine que tout homme peut suivre, et qui ne suppose *ni génie* ni même d'intelligence ¹⁹⁵ ». En effet, Hasselquist

décrit la giraffe aussi minutieusement que la mangouste, & ne laisse pas que de *manquer le caractère essentiel*, qui est de *savoir si les cornes sont permanentes ou si elles tombent tous les ans* : dans vingt fois plus de paroles qu'il n'en faut, l'on ne trouve pas le mot nécessaire, & l'on ne peut juger par sa description si la giraffe est du genre des cerfs ou de celui des bœufs. Mais c'est assez s'arrêter sur une critique que tout homme sensé ne manquera pas de faire lorsque de pareils ouvrages lui tomberont entre les mains ¹⁹⁶.

Ce détour, qui s'accompagne d'une remise en question de la méthode de description du naturaliste suédois, nous a semblé nécessaire dans la mesure où il offre un condensé de plusieurs points névralgiques de notre problématique. Le questionnement sur la nature des cornes de la girafe est d'abord généré par le manque de rigueur de Gesner, sans laquelle toute cette enquête n'aurait peut-être pas eu lieu. En effet, Buffon ne manque pas de le souligner derechef au terme de l'article de 1765 : « le prétendu passage de Belon, cité par Gesner, [...] seroit [...] décisif s'il étoit réel ¹⁹⁷ ». Ensuite, comme la description d'Hasselquist ne correspondait pas à la méthode que Buffon jugeait acceptable pour sa propre *Histoire des quadrupèdes*, il essaie de mieux imaginer la nature des cornes de girafe, afin de « dépoussiérer » un autre mystère animalier :

D'ailleurs, l'on ignore de quelle substance sont les cornes de la giraffe, & par conséquent si par cette partie elle approche plus des cerfs que des bœufs, & peut-être ne sont-elles ni du bois comme celles des cerfs, ni des cornes creuses comme celles des bœufs ou des chèvres. Qui sait si elles ne sont pas composées de poils réunis comme celles des rhinoceros, ou si elles ne sont pas d'une substance & d'une texture particulière ? ¹⁹⁸

Contre Gesner et Hasselquist qui prétendaient que les cornes de la girafe étaient de même nature que les bois des cerfs, Buffon use encore une fois de la logique de la comparaison :

Il me semble que l'on a mal interprété les Auteurs ou mal entendu les Voyageurs lorsqu'ils ont parlé du poil de ces cornes ; l'on a cru qu'ils avoient voulu dire que les cornes de la giraffe étoient velues comme le refait des cerfs, & de-là on a conclu qu'elles étoient de même nature ; mais l'on voit au contraire [...] que ces cornes de la giraffe sont seulement environnées & surmontées de grands poils rudes & non pas revêtues d'un duvet ou d'un velours, comme le refait du cerf ; & c'est ce qui pourroit porter à croire qu'elles sont composées de poils réunis à peu-près comme celles du rhinoceros, leur extrémité qui est mousse, favorise encore cette idée : Et si l'on fait attention que dans tous les animaux qui

¹⁹⁵ *Id.* [nous soulignons]

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 156 [nous soulignons].

¹⁹⁷ Buffon, « La Giraffe », *HN*, XIII, 1765, p. 13. Il est précisé, en note, à la même page : « Gesner, *Hist. quad.* pag. 148. *lineâ antepenultimâ* ».

¹⁹⁸ Buffon, « La Giraffe », *HN*, XIII, 1765, p. 12-13.

portent des bois au lieu de cornes, tels que les élans, les rennes, les cerfs, les daims & les chevreuils, ces bois sont toujours divisés en branches ou andouillers, & qu'au contraire les cornes de la giraffe sont simples et n'ont qu'une seule tige ; on se persuadera aisément qu'elles ne sont pas de même nature, *sans quoi l'analogie seroit ici entièrement violée*¹⁹⁹

On aura remarqué que Buffon exerce son génie scientifique et son jugement afin de discréditer une des trois hypothèses de départ concernant la nature des cornes de la girafe : la similitude avec les bois des Cervidés éliminée, il restait à déterminer si les protubérances crâniennes ne s'apparentaient pas plutôt à la corne des Bovidés ou à celle(s)²⁰⁰ des rhinocéros. Comme les données fragmentaires qu'il a accumulées ne lui permettent pas de statuer sur la nature de ces cornes, Buffon ajoute, témoignant d'une humilité scientifique remarquable, que seul le « temps confirmera l'une ou l'autre de ces conjectures²⁰¹ ». Mais avant de revenir sur cette problématique qui resurgira dans les volumes du *Supplément*, le seigneur de Montbard s'acharne encore une fois sur Hasselquist — et indirectement sur la méthode accumulative employée par Gesner et les naturalistes de la Renaissance — pour déplorer l'absence de génie scientifique qui a présidé à la description de la girafe :

Un mot de plus dans la description d'Hasselquist, si minutieuse d'ailleurs, auroit fixé ces doutes & déterminé nettement le genre de cet animal. Mais des écoliers qui n'ont que la game de leur maître dans la tête, ou plutôt dans leur poche, ne peuvent manquer de faire des fautes, des bévues, des omissions essentielles : parce qu'ils renoncent à *l'esprit qui doit guider tout Observateur, & qu'ils ne voient que par une méthode arbitraire & fautive*, qui ne sert qu'à les empêcher de réfléchir sur la nature & les rapports des objets qu'ils rencontrent, & desquels ils ne font que calquer la description sur un mauvais modèle²⁰².

S'il est un passage qui soutient notre thèse et qui illustre l'importance du génie scientifique et de la discipline de l'imagination dans la fabrique de l'*Histoire des quadrupèdes*, c'est bien la clause de cet article de 1765 sur la girafe. En effet, depuis la critique générée par les observations douteuses copiées négligemment par Gesner et les détails exaspérants de la description d'Hasselquist, Buffon scande en une formule audacieuse ce que nous appellerons le cœur de la méthode qui anime sa fabrique des quadrupèdes :

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 13-14 [nous soulignons].

²⁰⁰ Les rhinocéros blanc (*Ceratotherium simum*) et noir (*Diceros bicornis*) d'Afrique possèdent deux cornes, tout comme celui de Sumatra (*Dicerorhinus sumatrensi*) ; par contre, le rhinocéros indien (*Rhinoceros unicornis*), et celui que l'on retrouve à Java (*Rhinoceros sondaicus*) ne possèdent qu'une seule corne. Buffon, citant « M. le chevalier Bruce » et le « très-habile naturaliste » M. Allamand, avait raison d'écrire que « ces rhinocéros à doubles cornes, forment une variété dans l'espèce, une race particulière, mais qui se trouve également en Asie & en Afrique » (« Addition à l'article du Rhinocéros », *SHN*. III, 1776, p. 299). Précisons que toute corne de rhinocéros est constituée d'une seule tige, formée par des agglomérats de poils durcis.

un seul grand caractère bien saisi, décide quelquefois, & souvent fait plus pour la connoissance de la chose, que mille autres petits indices : dès qu'ils sont en grand nombre, ils deviennent nécessairement équivoques & communs, & dès-lors ils sont au moins superflus s'ils ne sont pas nuisibles à la *connoissance réelle de la Nature*, qui se joue des formules, échappe à toute méthode, & ne peut être aperçue que par la vue immédiate de l'esprit, ni jamais saisie que par le coup-d'œil du génie²⁰³.

Aux voyageurs le soin de décrire ce qu'ils ont vu avec les yeux du corps ; aux graveurs et dessinateurs de représenter sobrement et simplement ce qui ne gagne pas à être décrit par un fleuve inutile de mots ; au naturaliste génial, dut-il avoir la « vûe courte », le soin de combiner, dans son « tableau d'histoire », toutes ces observations sous la gouverne de la discipline de l'imagination, afin d'atteindre « la connoissance réelle de la Nature ». On ne saurait mieux résumer la philosophie qui sous-tend les descriptions animalières et qui témoigne de l'unité inhérente à la structure tripartite des articles de l'*Histoire des quadrupèdes*, admirablement résumée par Thierry Hoquet : « donner la peinture complète de l'économie animale par le texte, par la mesure et par l'image²⁰⁴ ». Il revient à celui qui brosse le « tableau d'histoire » de saisir les rapports des éléments complémentaires fournis par l'observateur-descripteur et par le peintre-illustrateur, puis d'exercer son génie scientifique afin de dégager de la masse d'informations ce qui paraît le plus vraisemblable, en imaginant pour « actualiser » la faune et proposer de nouvelles découvertes.

Le jugement de Buffon lui aura permis encore une fois de démontrer qu'il avait raison de se méfier des commentaires de Gesner et d'Hasselquist. Tout d'abord, dans une première « Addition à l'article de la Giraffe » (1766) publiée une décennie après l'article original, il précise que sa réflexion n'est pas encore achevée :

nous ne sommes pas encore assurés que ces cornes soient permanentes comme celles des bœufs, des gazelles, des chèvres, &c. ou si l'on veut, comme celles du rhinocéros, ni qu'elles se renouvellent tous les ans comme celles des cerfs, quoiqu'elles paroissent être de la même substance que le bois des cerfs²⁰⁵.

²⁰¹ Buffon, « La Giraffe », *HN*, XIII, 1765, p. 14.

²⁰² *Ibid.*, p. 14-15 [nous soulignons].

²⁰³ *Ibid.*, p. 15 [nous soulignons].

²⁰⁴ Thierry Hoquet, *Buffon illustré, op. cit.*, p. 170.

²⁰⁵ Buffon, « Addition à l'article de la Giraffe », *SHN*, III, 1776, p. 320.

Puis, s'appuyant sur des spécimens transmis par Jean-Nicolas-Sébastien Allamand (1713-1787), célèbre professeur d'histoire naturelle et de philosophie à Leyde²⁰⁶, le naturaliste montbardois poursuit sa quête de « la connaissance exacte de ces cornes²⁰⁷ » :

Il est maintenant assez probable, par l'inspection de ces cornes solides & d'une substance semblable aux bois des cerfs, que la giraffe pourroit être mise dans le genre des cerfs, & cela ne seroit pas douteux si l'on étoit assuré que son bois tombe tous les ans ; mais il est bien décidé qu'on doit la séparer du genre des bœufs & des autres animaux dont les cornes sont creuses. *En attendant, nous considérerons ce grand & bel animal, comme faisant un genre particulier & unique*²⁰⁸.

Afin d'appuyer son raisonnement, Buffon cite intégralement le treizième tome de « la belle édition que M. Schneider a faite de [s]on Ouvrage²⁰⁹ », avec « les excellentes additions que M. Allemand y a jointes²¹⁰ » :

Quoique ces cornes soient solides comme celles des cerfs, je doute qu'elles tombent de même que ces dernières : elles semblent être une excroissance de l'os frontal, comme l'os qui sert de noyau aux cornes creuses des bœufs & des chèvres, & il n'est guère possible qu'elles s'en détachent. Si mon doute est fondé, la giraffe fera un genre particulier, différent de ceux sous lesquels on comprend les animaux dont les cornes tombent, & ceux qui ont des cornes creuses, mais permanentes²¹¹.

Buffon va ensuite conclure son « Addition », selon « l'avis de M. Allamand, au sujet de la nature des cornes de la giraffe²¹² », en commentant d'autres spécimens reçus au Cabinet du Roy, représentés ci-après par une planche (voir la figure 46, à la page suivante) :

les deux petites cornes sciées étoient adhérentes au crâne sans être appuyées sur des meules, elles doivent donc être regardées comme des prolongemens osseux de cette partie. D'ailleurs le poil ou plutôt le crin dont elles sont environnées & surmontées, ne ressemble

²⁰⁶ Allamand entretenait des liens étroits avec tout ce qui gravitait autour du Cabinet d'histoire naturelle du stathouder de Hollande, Guillaume V. Il avait donc de fréquentes rencontres avec Vosmaer, et il connaissait bien les illustrations de Seba (voir sur ce point la note 72 de ce chapitre, *supra*, p. 460). Il publia une édition hollandaise annotée de l'ensemble de l'*Histoire naturelle*, que Buffon convoquera fréquemment avec moult éloges, surtout dans les volumes du *Supplément : Histoire naturelle générale et particulière, avec la Description du Cabinet du roi, par MMrs de Buffon et Daubenton*, publiée avec des additions par J.-N.-S. Allamand, Amsterdam, J.-H. Schneider, 1766-1785, 17 tomes en 10 vol. in-4°.

²⁰⁷ Buffon, « Addition à l'article de la Giraffe », *SHN*, III, 1776, p. 320. En effet, Allamand avait pu observer, contrairement à Buffon, le squelette complet d'une girafe (comprenant le crâne surmonté des cornes) qui faisait partie de la collection du stathouder. Ce crâne fit partie, en compagnie des célèbres éléphants Hans et Parkie, des trésors réquisitionnés par les troupes françaises après l'invasion de la Hollande en 1795. Il est conservé actuellement au Muséum national d'histoire naturelle de Paris. Michel Lemire a inséré une photographie de ce crâne (« La France et les collections du stathouder Guillaume V d'Orange », *art. cit.*, p. 94).

²⁰⁸ Buffon, « Addition à l'article de la Giraffe », *SHN*, III, 1776, p. 322 [nous soulignons].

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 324.

²¹⁰ *Id.*

²¹¹ Jean-Nicolas-Sébastien Allamand, cité dans *ibid.*, p. 325-326.

²¹² Buffon, « Addition à l'article de la Giraffe », *SHN*, III, 1776, p. 329.

en rien au velours du refait des cerfs ou des daims ; ces crins paroissent être permanens, ainsi que la peau dont ils sortent, & dès-lors la corne de la giraffe ne sera qu'un os qui ne diffère de celui de la vache, que par son enveloppe ; celui-ci étant recouvert d'une substance cornée ou corne creuse, & celui de la giraffe couvert seulement de poil et de peau ²¹³.

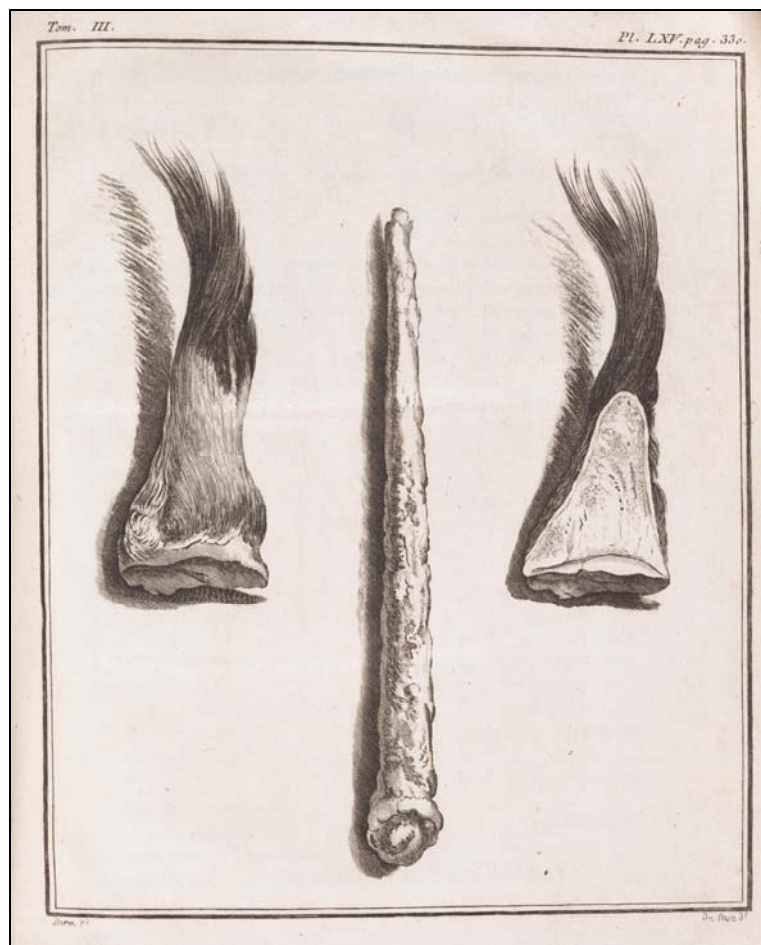


Figure 46 : [Cornes de girafe] ²¹⁴

(Courtesy of Rare Books and Special Collections Division — McGill University Library)

²¹³ *Ibid.*, p. 329-330.

²¹⁴ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Claude Baron, *SHN*, III, 1776, planche LXV, p. 330. En regard de la taxinomie moderne, la girafe a bel et bien des cornes permanentes et n'est donc pas de la même nature que les Cervidés ; cependant, elle diffère aussi de la famille des Bovidés, et constitue un groupe distinct — avec l'okapi —, au sein de la famille des Giraffidés. Notons que Giraffidés, Cervidés et Bovidés font aujourd'hui partie du sous-ordre des Ruminants, lui-même division du grand ordre des Cétartiodactyles. Quant au rhinocéros, il fait partie, avec les Équidés et les Tapiridés, du grand ordre des Périssodactyles (ongulés possédant un nombre impair de doigts à chacun des membres postérieurs — un pour les Équidés, trois pour les rhinocéros et les tapirs). Ces excroissances sur le crâne des quadrupèdes ont retenu l'attention des auteurs de l'*Histoire naturelle* qui en ont donné des illustrations anatomiques de grande qualité : par exemple les bois du cerf (figure 47, p. 505), les cornes de l'antilope (figure 48, p. 506) ou la corne du rhinocéros (figure 49, p. 507).



Figure 47 : [Bois de Cerf] ²¹⁵

²¹⁵ Dessin de Buvée l'Amériquin, gravure de Juste Chevillet, *HN*, VI, 1756, planche XIV, p. 138.

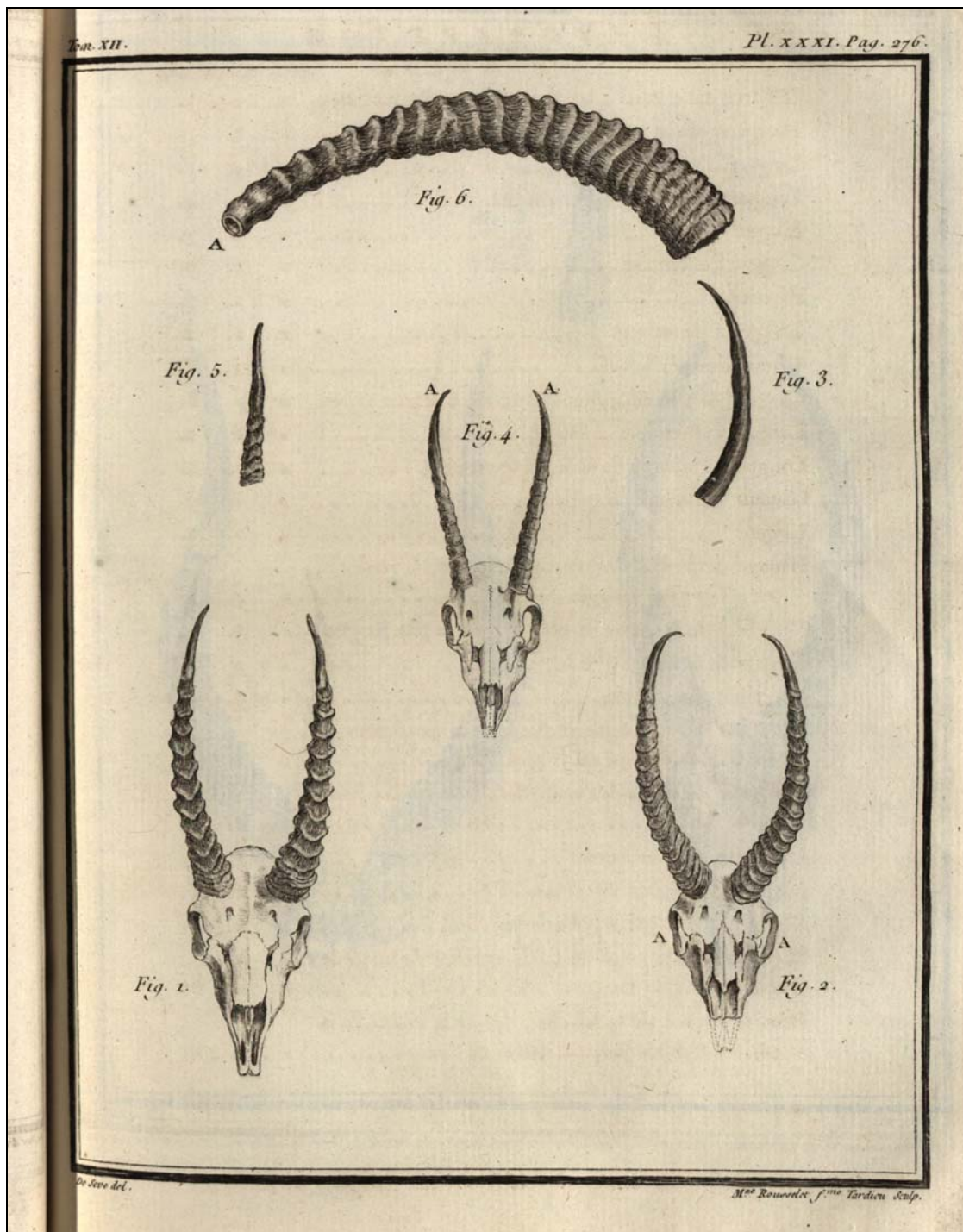


Figure 48 : [Cornes d'Antilopes] ²¹⁶

²¹⁶ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Madeleine Thérèse Rousselet et Pierre François Tardieu, *HN*, XII, 1764, planche XXXI, p. 276.

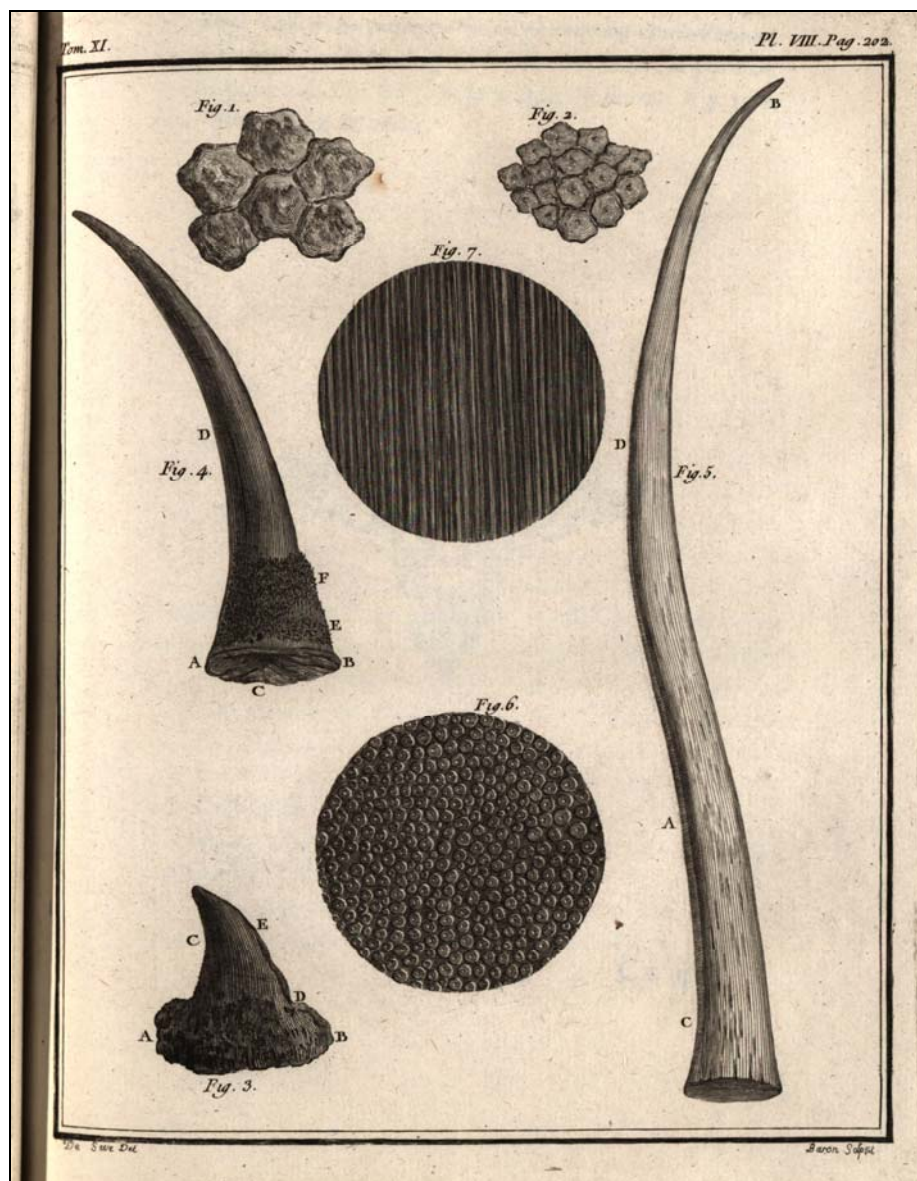


Figure 49 : [Corne de Rhinocéros] ²¹⁷

²¹⁷ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Claude Baron, *HN*, XI, 1764, planche VIII, p. 202. Les figures 3 à 7 sur cette illustration s'éclaircissent à la lecture de la « Description du Rhinoceros » (*HN*, VIII, 1764, p. 201-202 [nous soulignons la séquence finale]) proposée par Daubenton : « La substance de la corne du rhinoceros est de même nature que les cornes du taureau, du béliet, du bouc, des gaselles, &c. [...] Sa forme approche de celle d'un cône plus ou moins allongé (*pl. VIII, fig. 3, 4 & 5*) ; sa base est ronde ou ovale (*A B, fig. 3 & 4*) ; le grand diamètre de celles qui sont ovales suit la longueur du chanfrein : il y a sous cette base une concavité (*C, fig. 4*), dont la profondeur est au plus d'un pouce huit lignes. La corne se recourbe en arrière à quelque distance au dessus de son extrémité inférieure ; cette courbure (*C, fig. 3 ; D, fig. 4 ; & A, fig. 5*) subsiste jusqu'à l'extrémité supérieure dans la plupart de ces cornes, mais la plus grande de celles qui sont au Cabinet du Roi (*fig. 5*) a l'extrémité supérieure (*B*) recourbée en avant. Il y a sur plusieurs de ces cornes un sillon longitudinal (*D E, fig. 3 ; & C D, fig. 5*). Elles sont toutes de couleur olivâtre cendrée ou noirâtre. [...] La

Nous avons cru bon souligner la ténacité avec laquelle Buffon a mené à terme son enquête, jusque dans le septième tome du *Supplément*, publié un an après sa mort, où il « revient » soutenir ses conclusions précédentes. La finesse des précisions n'ont rien à envier aux connaissances actuelles en anatomie, et le tableau inclut même une induction — une manifestation du génie scientifique qui invente — où Buffon, sans jamais avoir vu l'animal vivant (ou encore lu un rapport faisant état de ce comportement), imagine une raison pour laquelle certains individus ne possèdent pas ces longs poils noirs qui surplombent parfois la peau qui recouvre leurs cornes :

La giraffe porte au-dessus du front deux cornes un peu inclinées en arrière. Nous avons déjà pensé, d'après celle que M. Allamand nous avoit envoyée, qu'elles ne tomboient point chaque année comme les bois des cerfs, mais qu'elles étoient permanentes comme celles des bœufs, des beliers, &c. Notre opinion a été entièrement confirmée par les observations de M. Allamand, sur une tête décharnée qu'il a dans sa collection. Les cornes de la giraffe sont une excroissance de l'os du front dont elles font partie, & sur lequel elles s'élèvent à la hauteur de sept pouces ; leur circonférence à la base est de plus de neuf pouces ; leur extrémité est terminée par une espèce de gros bouton. Elles sont recouvertes d'une peau garnie de poils noirs, & plus longs vers l'extrémité, où ils forment une sorte de pinceau qui manque cependant à plusieurs individus, *vraisemblablement parce qu'ils les usent en se frottant contre les arbres*. Ainsi les cornes de la giraffe ne sont pas des bois, mais des cornes comme celles des bœufs, & elles n'en diffèrent que par leur enveloppe, les cornes des bœufs étant renfermées dans une substance cornée, & celles de la giraffe étant seulement recouvertes d'une peau garnie de poils ²¹⁸.

L'hypothèse n'est pas fausse, si ce n'est qu'il faudrait la compléter en ajoutant que ces pinceaux de poils manquent habituellement aux mâles adultes qui les usent dans les combats ; leurs têtes se balancent effectivement à la manière d'une massue. Aussi, l'individu adulte qui possède encore ses pinceaux est pratiquement toujours... une femelle !

corne étant coupée transversalement, & le plan de cette coupe étant poli, on y voit à l'œil nu, mais plus distinctement à l'aide d'une loupe, de petits disques (*fig. 6*), placés très-près les uns des autres ; on distingue, au milieu de chacun de ces disques, un petit espace qui paroît creux, & qui semble correspondre aux orifices de la base. Lorsque l'on a coupé la corne longitudinalement, on distingue sur le plan de cette coupe, après savoir poli, des fibres longitudinales (*fig. 7*) très-apparentes. La corne étant usée à l'extérieur, il reste sur quelques endroits de sa surface des fibres roides, flexibles & serrées comme les soies d'une brosse (*EF, fig. 4*) ; on aperçoit aussi ces soies sur le plan de la coupe transversale près de la base ; de façon qu'il y a lieu de croire que la corne du rhinocéros est composée de soies réunies en faisceau et adhérentes les unes aux autres très-fortement [...]. *Ayant découvert cette structure de la corne du rhinocéros, j'ai tâché de voir celle des cornes du bœuf & des autres animaux qui ont des cornes à peu près de même substance ; j'ai aussi aperçu leur structure ; mais je l'ai trouvée différente de celle de la corne du rhinocéros* ».

²¹⁸ Buffon, « Nouvelle addition à l'article de la Giraffe », *SHN*, VII, 1789, p. 348-349 [nous soulignons].

Les bois mal imaginés du chevrotain porte-musc

Les mises en garde de Buffon à l'endroit d'Aldrovandi dans le « Premier discours » laissent présager une critique qui s'actualise sans surprise dans les descriptions animalières, notamment en ce qui a trait à l'inattentif recopiage d'erreurs manifestes. Il ne faudra donc pas s'étonner de la similitude du traitement réservé par Buffon à Gesner et Aldrovandi. Ce dernier est par exemple imputable d'avoir « copié cette erreur ²¹⁹ » depuis un naturaliste arabe qui avait avancé « que l'animal du musc portoit un bois ²²⁰ », alors que la plus simple observation atteste qu'il en est dépourvu ²²¹ :

Abusseid Serafi dit, que l'animal du Musc ressemble assez au Chevreuil, qu'il a la peau & la couleur semblables, les jambes menues, la corne fendue, le bois droit & un peu courbe, & qu'il est armé de deux dents blanches, du côté de chaque joue. Cet Auteur est le seul qui ait avancé que *l'animal du musc portoit un bois ; & ce n'est vraisemblablement que par analogie qu'il a pensé que cet animal, ressemblant d'ailleurs au chevreuil, devoit avoir un bois sur la tête. Comme Aldrovande a copié cette erreur, nous avons cru devoir la remarquer* ²²².

Ici, Buffon dénonce l'une de ces transcriptions serviles qui sont omniprésentes dans l'œuvre du zoologiste italien. Dans le cas qui nous requiert, il a reproduit sans sourciller la constitution mal imaginée du chevrotain porte-musc, elle-même sous-tendue par une logique de comparaison fautive — par défaut de génie scientifique, de jugement ou de discipline de l'imagination... Il est étonnant cependant que Buffon n'ait pas remarqué que, contrairement à ce que le zoologiste italien écrit, Aldrovandi donne la figure d'un *Capra moschi*... dépourvu de cornes ! ²²³ Peut-être est-ce la raison pour laquelle on ne retrouve aucune illustration du chevrotain porte-musc dans toute l'*Histoire des quadrupèdes, Supplément* compris, Buffon voulant à tout prix éviter de donner du crédit à ce dont il n'était pas certain. En revanche, le « tableau d'histoire » est suivi par une planche qui

²¹⁹ Buffon, « Le Musc », *HN*, XII, 1764, p. 362. Buffon ne cite pas Aldrovandi, mais renvoie à la référence suivante : « *Capra Moschi*. Aldrov. *de quadrup. Bissulcis*, pag. 743, fig. pag. 744 » (*ibid.*, p. 361).

²²⁰ *Ibid.*, p. 362.

²²¹ Le musc, aussi appelé chevrotain porte-musc, est un ruminant qui vit dans les hautes montagnes d'Asie. À la différence des Cervidés auxquels il ressemble par ailleurs, il appartient à la famille des Moschidés qui ne portent aucun ramage ni panache. Les Moschidés et les Tragulidés (autres types de chevrotains) sont les seules familles du sous-ordre des Ruminants à ne pas arborer d'appendices craniens (cornes, bois ou excroissances osseuses).

²²² Buffon, « Le Musc », *HN*, XII, 1764, p. 362 [nous soulignons].

²²³ Voir la figure 50, *infra*, p. 510.

complète la description anatomique de ces « poches de musc » qui contiennent la précieuse substance utilisée encore de nos jours en parfumerie ²²⁴.



Figure 50 : [*Capra moschi*] ²²⁵

(Courtesy of Osler Library, McGill University)

²²⁴ Voir la figure 51, *infra*, p. 511.

²²⁵ Ulyssis Aldrovandi, *Quadrupedum omnium bisulcorum historia*, 1642, p. 744.

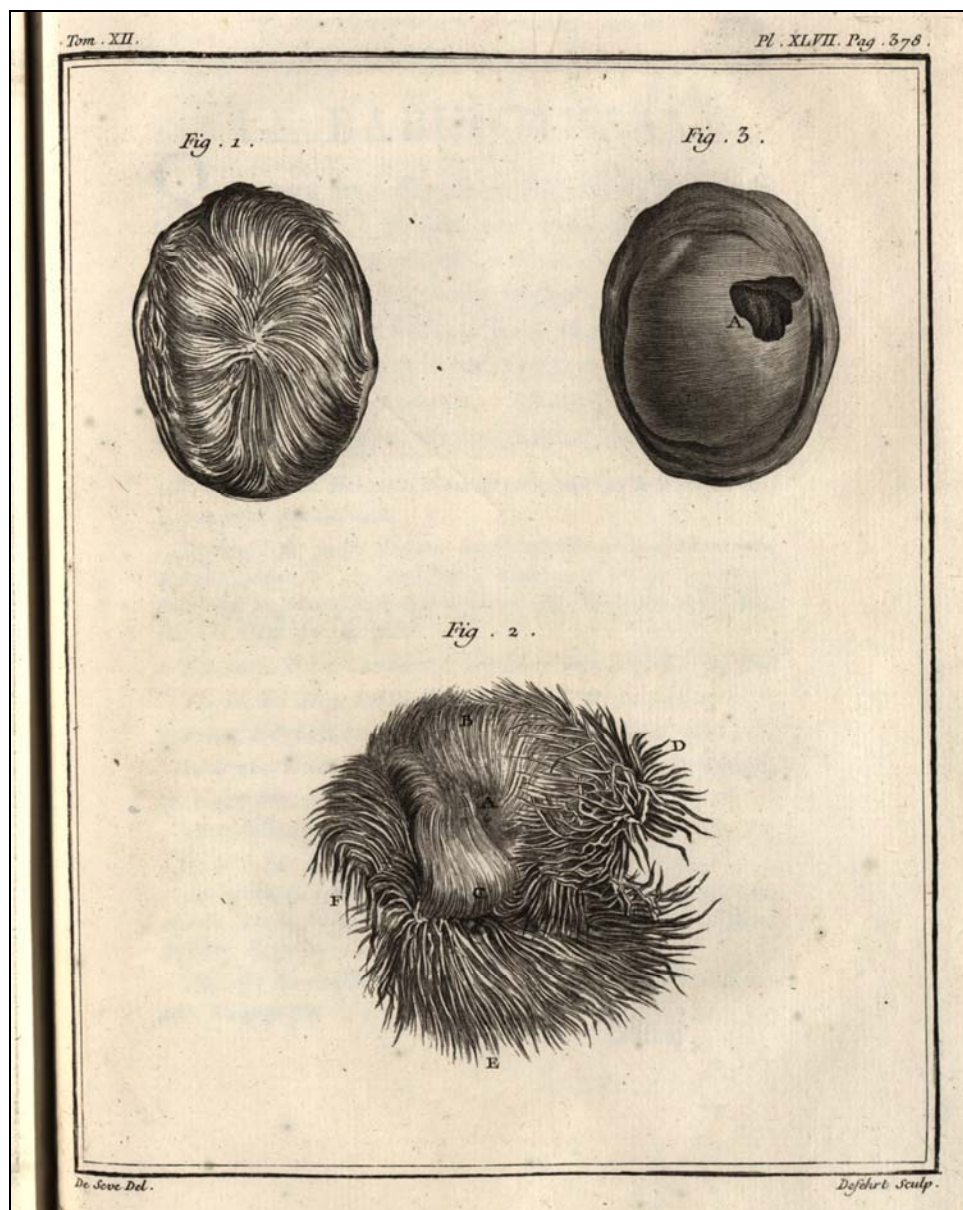


Figure 51 : [Poches de musc] ²²⁶

²²⁶ Dessin de Jacques de Sève, gravure de A. J. de Fehrt, HN, XII, 1764, planche XLVII, p. 378. Cette gravure complète la description de Daubenton : « Ces poches de musc (*pl. XLVII, fig. 1, 2 & 3*) sont desséchées & déformées, cependant il m'a paru que dans l'état naturel elles étoient aplaties, elles ont environ deux pouces de diamètre, & un pouce un quart d'épaisseur ; l'une de leurs faces (*fig. 1 et 2*) est revêtue de poil & percée dans le milieu par un orifice (*A, fig. 2*) qui est entouré d'un poil fin et jaunâtre (*B C*) ; les bords (*D E F*) de la poche sont revêtus d'un poil plus gros, mais de même couleur. Il y a sur la face de ces poches qui tenoit au corps de l'animal, une pellicule qui recouvre la matière du musc, dont la poche est remplie ; en enlevant la pellicule, on voit cette matière à découvert (*A, fig. 3*) » (« Description de la partie du Cabinet qui a rapport à l'Histoire Naturelle des Chevrotains, du Cariacou, du Coudous et du Musc. N.º MCCI. Des poches de musc », HN, XII, 1764, p. 378).

La gestation mal imaginée du porc-épic

Le vice de l'entre-recopiage est également dénoncé dans le « tableau d'histoire » du porc-épic. Dans ce cas, Buffon s'en prend en particulier à Aldrovandi, parce que le naturaliste italien aurait pu être, sans avoir à se déplacer hors de son environnement immédiat, un observateur privilégié du rongeur dans son habitat naturel. Il aurait donc dû repérer l'erreur flagrante concernant le temps de gestation attribué à ce fascinant hystricomorphe de la famille des Éréthizontidés :

Pline & tous les Naturalistes ont dit, d'après Aristote, que le porc-épic, comme l'ours, se cachoit pendant l'hiver, & mettoit bas au bout de trente jours ; nous n'avons pu vérifier ces faits ; & il est singulier qu'en Italie, où cet animal est commun, & où de tout temps il y a eu de bons Physiciens & d'excellens Observateurs, il ne se soit trouvé personne qui en ait écrit l'histoire. Aldrovande n'a fait sur cet article, comme sur beaucoup d'autres, que copier Gesner²²⁷.

Nous avons déjà fait remarquer²²⁸ la méprise d'Aristote (soulignée par Buffon) qui avait erronément estimé le temps de gestation de l'ourse à « trente jours²²⁹ ». Nous avons donc affaire ici à une mauvaise analogie : comme Pline, à la suite d'Aristote, avait écrit que le porc-épic « se cache pendant les mois d'hiver, caractère que présentent beaucoup d'animaux, et surtout les ours²³⁰ », et que le Stagiritte avait bien établi que « le porc-épic femelle se retire dans un abri et se trouve en gestation un nombre égal de jours, et [que] pour le reste, elle est comme l'ourse²³¹ », l'analogie avait permis à Aldrovandi de statuer que le temps de gestation du porc-épic était aussi de trente jours. Saluons au passage l'humilité qui accompagne le doute du scientifique, de même que l'acuité du génie buffonien : en effet, le temps de gestation du porc-épic est d'environ deux cent dix jours, et non trente... La mauvaise analogie d'Aldrovandi est d'autant plus répréhensible qu'il habitait une contrée riche en spécimens facilement observables ; sa discipline de l'imagination, son jugement ou son génie scientifique aurait dû le préserver d'une telle méprise. Ce qui gêne Buffon, c'est tout autant que les « yeux du corps » du savant italien

²²⁷ Buffon, « Le Porc-épic », *HN XII*, 1764, p. 407 [nous soulignons].

²²⁸ Voir *supra*, chapitre 5, p. 346, note 163.

²²⁹ Aristote, *Histoire des animaux*, 1994, livre VI, chapitre 30 [« L'ours »], p. 372.

²³⁰ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, 1952, livre VIII, § 125, p. 66-67.

²³¹ Aristote, *Histoire des animaux*, *op. cit.*, livre VI, chapitre 30 [« L'ours »], p. 373.

n'aient pas été aptes à infirmer l'hypothèse des Anciens, que ses « yeux de l'esprit » aient été incapables de corriger l'analogie inappropriée ²³².

La constitution mal imaginée des « Lézards écailleux »

Nous avons déjà traité brièvement du pangolin et du phatagin qui, dans le langage populaire, étaient souvent appelés « fourmiliers écailleux » car, comme le tamanoir et le tamandua — les véritables fourmiliers — ils ne « vivent que de fourmis ²³³ ». En s'appuyant sur la boussole des deux faunes, Buffon avait cependant pu dissiper toute confusion possible entre les véritables fourmiliers, originaires de l'Amérique méridionale, et ces insectivores marginaux vivant dans les régions tropicales et équatoriales d'Afrique et d'Asie du Sud-Est ²³⁴. Cependant, ces membres de la famille des Manidés — la seule que compte l'ordre marginal des Pholidotes — avaient aussi été « vulgairement connus sous le nom de Lézards écailleux ²³⁵ », depuis la suggestion malheureuse d'Aldrovandi qui, dans le deuxième volume son *De quadrupedibus digitatis oviparis* (1645), leur avait réservé le nom de « *Lacerta Indica Yvannae congener* ²³⁶ », que nous traduisons librement par « lézard indien du même genre que l'iguane ». Buffon ajoute qu'il y a « erreur dans cette phrase

²³² Daubenton se montrera tout aussi surpris qu'Aldrovandi, tant par manque d'acuité visuelle que par défaut de génie, ait négligemment réduit le nombre de mamelles de la lionne à deux : « j'ai vérifié cette observation sur une lionne, et je n'y ai trouvé que quatre mamelles. [...] je ne sais pourquoi Aldrovande les a réduites à deux » (« Description du Lion », *HN*, IX, 1760, p. 36-37).

²³³ Buffon, « Le Pangolin et le Phatagin », *HN*, X, 1763, p. 184. Buffon cite en note (*ibid.*, p. 185) le « Voyage de Desmarchais, tome I, pages 200 & 201 » qui confirme le mode d'alimentation du pangolin, quasi épicurien, identique à celui du véritable fourmilier : « Sa tête & son museau, que sa figure pourroit faire prendre pour une tête & un bec de canard, renferme une langue extrêmement longue, imbibée d'une liqueur onctueuse & tenace ; il cherche les fourmillères & les lieux de passage de ces insectes ; il étend sa langue & la fourre dans leur trou, ou l'aplatit sur le passage ; ces insectes y courent aussi-tôt attirés par l'odeur, & demeurent empétrés dans la liqueur onctueuse, & quand l'animal sent que sa langue est bien chargée de ces insectes, il la retire & en fait sa curée. Cet animal n'est point méchant, il n'attaque personne, il ne cherche qu'à vivre, & pourvû qu'il trouve des fourmis, il est content & fait bonne chère ». Le navigateur Renaud Desmarchais (1683-1728) visita les côtes de la Guyane. De retour en France, ses manuscrits furent adaptés et publiés par le dominicain Jean-Baptiste Labat (1663-1738) : *Voyage du chevalier Des Marchais en Guinée, îles voisines, et à Cayenne, fait en 1725, 1726 et 1727*, Paris, G. Saugrain, 1730, 4 vol. Malgré l'adaptation de Labat, ces volumes « étaient généralement considérés comme une source fiable » (Stéphane Schmitt, dans Buffon, *Œuvres*, 2007, p. 1566, note 7).

²³⁴ Voir notre commentaire sur la place taxinomique du pangolin et du phatagin, chapitre 5, *supra*, p. 361, en particulier la note 233, de même que les figure 9 et 10, p. 363-364.

²³⁵ Buffon, « Le Pangolin et le Phatagin », *HN*, X, 1763, p. 180.

²³⁶ *Id.* Buffon donne précisément, en note, les pages « 667 & 668 » du *De quadrupedibus digitatis oviparis libri duo*.

indicative, le pangolin étant non seulement d'un genre, mais d'une classe différente de l'iguane qui est un lézard ovipare ²³⁷». Les raisons pour lesquelles il croit « devoir rejeter cette dénomination ²³⁸» sont :

1.° parce qu'elle est composée, 2.° parce qu'elle est ambiguë & qu'on l'applique à ces deux espèces, 3.° parce qu'elle a été *mal imaginée* ; ces animaux étant non seulement d'un autre genre, mais même d'une autre classe que les lézards qui sont des reptiles ovipares, au lieu que le Pangolin & le Phatagin sont des quadrupèdes vivipares : ces noms sont d'ailleurs ceux qu'ils portent dans leur pays natal, *nous ne les avons pas créés*, nous les avons seulement adoptés ²³⁹.

En rejetant comme à son habitude les dénominations composées et en privilégiant les appellations locales, Buffon s'éloignait des classifications qu'il considérait arbitraires et artificielles ; il rétablissait ainsi une division naturelle suggérée par ses prédécesseurs qui avaient amalgamé indistinctement vivipares et ovipares, mammifères et reptiles. Il est intéressant d'ajouter que Buffon s'appuie sur l'anatomie pour dénoncer l'analogie inappropriée qui a conduit Aldrovandi à mal imaginer la taxinomie du pangolin :

Tous les lézards sont recouverts en entier et jusque sous le ventre d'une peau lisse & bigarrée de taches qui représentent des écailles, mais le pangolin & le phatagin n'ont point d'écailles sous la gorge, sous la poitrine, ni sous le ventre ; le phatagin, comme tous les autres quadrupèdes, a du poil sur toutes ces parties inférieures du corps ; le pangolin n'a qu'une peau lisse et sans poils. Les écailles qui revêtent & couvrent toutes les autres parties du corps de ces deux animaux ne sont pas collées en entier sur la peau, elles y sont seulement infixées & fortement adhérentes par leur partie inférieure ; elles sont mobiles comme les piquans du porc-épic, & elles se relèvent ou se rabaissent à la volonté de l'animal, elles se hérissent lorsqu'il est irrité, elles se hérissent encore plus lorsqu'il se met en boule comme le hérisson ²⁴⁰.

Le génie scientifique de Buffon lui permet non seulement de discréditer la phrase indicative qu'Aldrovandi a imaginée sans grande discipline, mais il le conduit aussi à distinguer le pangolin d'autres quadrupèdes à carapace de l'Amérique méridionale, avec lesquels il pourrait être confondu : les tatous ²⁴¹. En effet, les « écailles [...] si grosses, si dures et si poignantes » des pangolins ne présentent aucun élément osseux ; elles s'imbriquent pour recouvrir les surfaces latérales & supérieures du corps, & ont la propriété de se dresser telle « une cuirasse offensive qui blesse autant qu'elle résiste ²⁴²», en raison de leur bordure

²³⁷ Buffon, « Le Pangolin et le Phatagin », *HN*, X, 1763, p. 180.

²³⁸ *Ibid.*, p. 180-181.

²³⁹ *Ibid.*, p. 181 [nous soulignons].

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 181-182.

²⁴¹ Nous donnons à la figure 52 (*infra*, p. 516) la gravure représentant le Cachicame (ou tatou à neuf bandes).

²⁴² Buffon, « Le Pangolin et le Phatagin », *HN*, X, 1763, p. 182.

tranchante (voir la figure 11, *supra*, p. 365). Les tatous présentent plutôt une enveloppe externe essentiellement défensive, formée de plaques osseuses articulées recouvertes de corne (voir la figure 53, *infra*, p. 517).

Il était en somme difficile de mieux imaginer que Buffon, à l'époque où il écrit son article sur le pangolin et le phatagin, cette classe d'êtres marginaux que sont les Manidés. Même s'ils sont édentés, le pangolin et le phatagin présentent des caractéristiques physiques et géographiques qui ont permis au génie scientifique de Buffon de les distinguer des autres membres appartenant superordre des Xénarthres : en effet, le revêtement externe des tatous (ordre Cingulata) et la terre d'origine des fourmiliers (ordre Pilosa) étaient assez différents pour imaginer une taxinomie naturelle particulière, malgré les similitudes anatomiques, d'une part, et éthologiques d'autre part. Les commentaires de Buffon, visant d'emblée à corriger la nomenclature mal imaginée par Aldrovandi, nous auront permis encore une fois d'illustrer comment il parvient à faire fonctionner sa fabrique des descriptions animalières, avec ici une intuition qui sera confirmée par la taxinomie moderne.



Figure 52 : « Le Cachicame » [ou Tatou à neuf bandes]²⁴³

²⁴³ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Claude Baron, *HN*, X, 1763, planche XXXVII, p. 250.

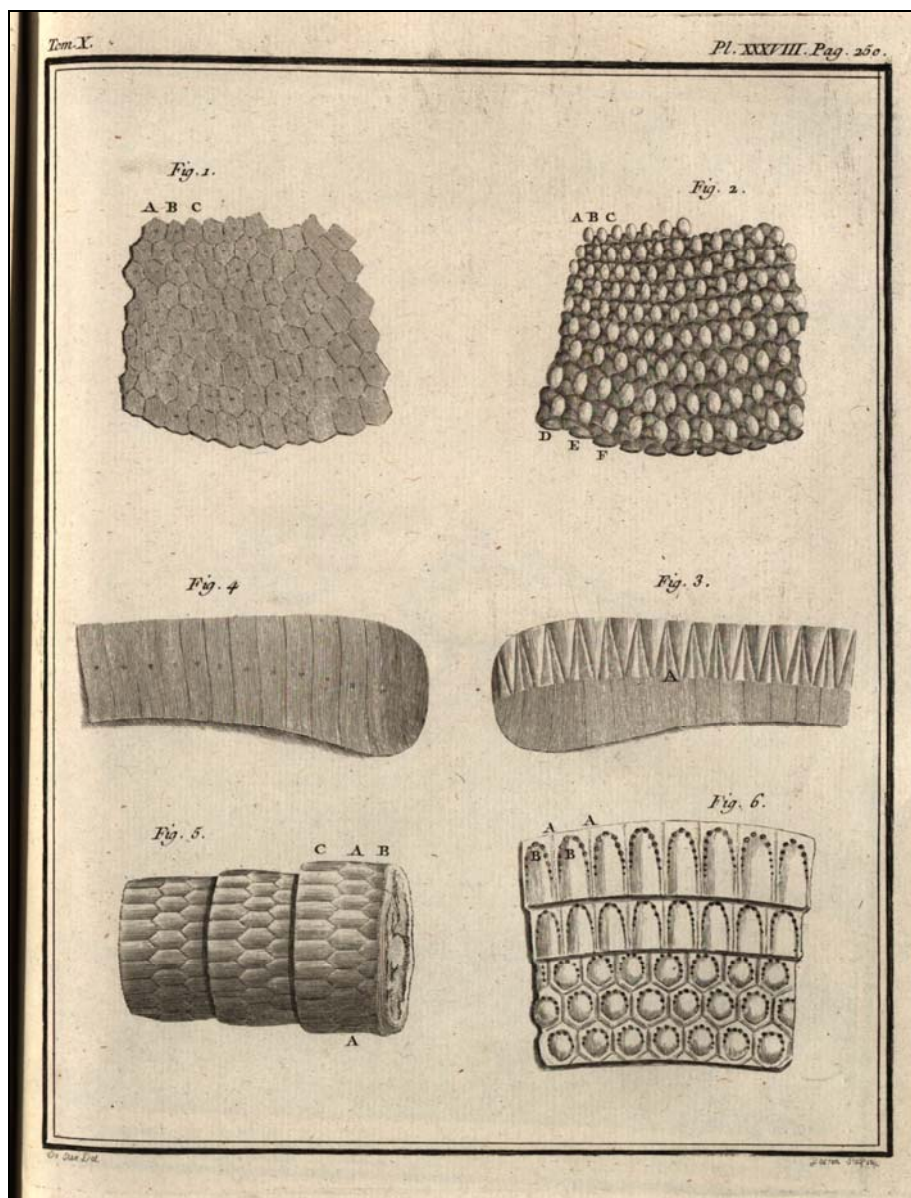


Figure 53 : [Têt du Tatou] ²⁴⁴

²⁴⁴ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Claude Baron, *HN*, X, 1763, planche XXXVIII, p. 250. La gravure est commentée en détails par Daubenton (« Description des Tatous. Le Cachicame ou Tatou à neuf bandes », *HN*, X, 1763, p. 234-238) : « Dans chaque rang du têt des épaules & de celui de la croupe les petites pièces (*A B C*, *pl. XXXVIII, fig. 1*) ont une figure hexagone, presque aussi régulière que celle des alvéoles des gâteaux de cire des abeilles ; elles sont placées exactement les unes contre les autres sans laisser aucun vuide ; on ne les distingue que par les jointures qui sont entr'elles, encore ne les aperçoit-on que sur la face interne du têt (*fig. 1*), car à l'extérieur (*fig. 2*), il paroît composé de tubercules de différentes grandeurs, dont les plus grands (*A B C*) sont rangés sur des files qui font reconnoître les rangs des petites pièces qui composent le têt : ces grands tubercules sont un peu éloignés les uns des autres ; l'intervalle qui reste entr'eux est rempli par d'autres tubercules plus petits (*D E F*) & de figure irrégulière. [...] Les pièces (*pl. XXXVIII, fig. 3*) qui portent l'empreinte (*A*) d'un triangle apparente à l'extérieur du têt, ont la forme d'un carré long, lorsqu'on les voit en

La localisation mal imaginée du « cheval marin »

La propension à adopter des dénominations composées, semblables à celle du « lézard écailleux », aura été une source importante de confusion pour les voyageurs et les naturalistes du XVIII^e siècle. Buffon se montre encore une fois étonné que l'auteur du *De quadrupedibus digitatis viviparis* ait maladroitement confondu l'hippopotame — littéralement « cheval du fleuve » — avec la « vache marine » des étendues d'eau nordiques :

Comme la plupart des Auteurs ont appelé l'hippopotame *cheval marin* ou *bœuf marin*, on l'a quelquefois confondu avec la vache marine, qui est un animal très différent de l'hippopotame, & qui n'habite que les mers du Nord [...], & on doit reprocher à Aldrovande, d'avoir adopté cette opinion sans examen, & d'avoir dit en conséquence, que l'hippopotame se trouvoit dans les mers du Nord ²⁴⁵.

Buffon savait pertinemment que l'hippopotame (un herbivore suiforme propre au continent africain) n'avait rien de commun avec la « vache marine » — le morse —, un carnivore pinnipède des mers du Nord. Contre cet emploi des dénominations composées, Buffon propose encore l'usage des noms vernaculaires, afin d'éviter de multiplier à outrance le nombre réel d'espèces quadrupèdes. On se gardera ainsi d'imaginer certaines espèces dans

entier ; les grands côtés de ce carré suivent la longueur du corps de l'animal, leur face interne (*fig. 4*) est unie, il y a un rebord (A) transversal sur la face externe à l'endroit où la peau de la jointure commence à couvrir cette face. [...] Chaque anneau (*pl. XXXVIII, fig. 5*) est composé de trois rangs de petites pièces ; celles (A A) du rang du milieu sont hexagones ; celles du rang antérieur (B) & du postérieur (C) n'ont que cinq faces : le reste de la queue au delà des anneaux est revêtu de petites pièces en forme d'écailles, & en effet elles glissent un peu les unes sur les autres dans les différens mouvemens de la queue. [...] La face extérieure de toutes les petites pièces de l'enveloppe osseuse du cachicame est revêtue d'une pellicule dure, luisante & jaunâtre, qui étant exposée au feu se contourne comme un parchemin, bouillonne, s'enflamme & se réduit en charbon : cette pellicule est transparente & paroît de même nature que l'écaille de tortue ; elle s'enlève aisément lorsque le têt est desséché, et après l'avoir enlevée on voit, sur les pièces osseuses qu'elle recouvroit, les inégalités de leur surface, (*fig. 6*) leurs joints (A A) et des trous (B B) qui se trouvent dans les pièces osseuses & dans leurs jointures, et qui sans doute ont rapport à la pellicule pour donner passage à ses vaisseaux, à ses nerfs ou à ses attaches ».

²⁴⁵ Buffon, « L'Hippopotame », *HN*, XII, 1764, p. 45 [souligné dans le texte] : Buffon cite en note à la même page le passage qu'il conteste : « *Sed quod magis mirandum est, in mari quoque versari scripsit Plinius, qui agens de animantibus aquaticis, communes amni, terræ, & mari crocodilos & hippopotamos prædicabat. Idcirco non debemus admiratione capi ; quando legitur in descriptione Moscoviæ, in Oceano adjacenti regionibus Petzoræ, equos marinos crescere. Pariter Odoardus-Barbosa, Portugensis, in Cefala observavit multos equos marinos, a mari ad prata exire, denuoque ad mare reverti. Idem repetit Edoardus-Vuot, de hujusmodo feris in mari Indico errantibus. Propterea habetur in primo volumine navigationum, multos quandoque naucleros in terram descendere, ut hippopotamos in vicinis pratis pascentes comprehendant ; sed ipsi ad mare fugientes eorum cymbas aggrediuntur, dentibus illas dirumpendo & submergendo, & tamen bestię lanceis ob cutis duritiem saucian minimè poterant.* Aldrov. *de quad. digit. vivip.* pag. 181 & seq. ».

une localité géographique où ils n'ont jamais mis... les membres thoraciques ou pelviens ²⁴⁶. Ce que Buffon reproche à Aldrovandi, c'est d'avoir laissé en veilleuse son jugement. Il aurait pu sinon se rendre compte que cet habitat mal imaginé pour l'hippopotame était une conséquence directe d'une mauvaise induction générée par la dénomination composée. Grâce à la boussole des deux faunes, qui s'actualise ici par l'impossibilité pour l'hippopotame — une espèce propre à l'hémisphère méridional de l'Ancien Continent — de passer dans le Nouveau Monde, en comparaison avec la « vache marine » (ou morse), commune aux deux continents (dans les eaux nordiques de l'Atlantique, du Pacifique et des mers arctiques) ²⁴⁷. Par ailleurs, soulignons que ces dénominations composées seront à la source d'une panoplie de méprises. Si le « bœuf marin » pouvait correspondre à l'hippopotame, tel que Buffon l'indique dans l'extrait cité plus haut, Daubenton rappelle que les Marseillais appelaient le « phoque de la Méditerranée » le « bœuf de mer ²⁴⁸ ». Nonobstant la confusion susmentionnée possible avec l'hippopotame, cette appellation a fait en sorte que les naturalistes ont souvent séparé ce « phoque de la Méditerranée » du « phoque de l'Océan », alors que, pour Daubenton, « ces deux animaux ne seraient qu'une variété « de même espèce, mais de différentes races ²⁴⁹ ». Il est intéressant de souligner que, pour le collaborateur de Buffon, la source d'une telle confusion se trouve chez Rondelet, à qui il reproche ses « mauvaises figures [...] et [...] ses descriptions ²⁵⁰ » qui ont conduit ses successeurs à séparer indûment le « phoque de la Méditerranée » et le « phoque de l'Océan ». Daubenton reproche donc indirectement à Aldrovandi d'avoir recopié l'erreur de Rondelet, puis d'avoir imaginé, à la place des « vaches marines », des « chevaux de mer » septentrionaux.

²⁴⁶ Voir aussi notre commentaire sur la présence maritime de l'hippopotame, suggérée par Pline, chapitre 6, *supra*, p. 392, note 63.

²⁴⁷ L'hypothèse d'une communication, par le Nord, entre l'Ancien et le Nouveau Monde, qui sera démontrée ensuite par de nombreux explorateurs, est probablement une des plus grandes découvertes de Buffon. Elle constitue en quelque sorte le mécanisme de sa boussole des deux faunes et le cœur de son épistémologie.

²⁴⁸ Daubenton, « Description du Phoque », *HN*, XIII, 1765, p. 412. Daubenton semble avoir consulté, comme son renvoi le laisse supposer — « *Histoire des Poissons*, Livre XVI, pages 341 et 343 » —, la traduction française *Histoire entière des poissons* (Lyon, Matthiam Bonhome, 1558) de l'ouvrage *Libri de piscibus marinis, in quibus verae piscium effigies expressae sunt*, écrit par Rondelet et publié en 1554.

²⁴⁹ Daubenton, « Description du Phoque », *HN*, XIII, 1765, p. 412-413.

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 412.

III. Conclusion : retour sur le « blaireau-cochon »

Nous aimerions conclure en prolongeant le tableau du « blaireau-cochon » d'Aldrovandi, esquissé en début de chapitre. Buffon en vient à proposer que le « blaireau-cochon pourroit bien être le coati ²⁵¹ » car « on a rapporté à cet animal le *taxus suillus*, dont Aldrovande donne la figure ²⁵² ». Cependant, un doute persistait dans l'esprit du naturaliste bourguignon car plusieurs témoins, dans les campagnes françaises, affirmaient avoir vu le « blaireau-cochon ». Buffon fait alors appel à son génie scientifique et s'appuie encore sur sa thèse de la « boussole des deux faunes » pour infirmer cette dernière hypothèse :

mais si l'on fait attention que le blaireau-cochon dont parlent les chasseurs est supposé se trouver en France, & même dans des climats plus froids de notre Europe, qu'au contraire le coati ne se trouve que dans les climats méridionaux de l'autre continent, on rejettera aisément cette idée, qui d'ailleurs n'est nullement fondée ²⁵³.

Le naturaliste montbardois renvoie alors le lecteur à la description du blaireau, dans laquelle Daubenton avait déjà conclu à une supercherie de la part du dessinateur retenu par Aldrovandi :

On a distingué deux sortes de blaireaux, & on a donné aux uns le nom de blaireau-chien, & aux autres celui de blaireau-cochon, à cause de leur ressemblance avec le chien & avec le cochon. L'on reconnoît aisément le blaireau-chien [...], c'est celui que je viens de décrire ; il est assez commun en Europe : on *prétend* que le blaireau-cochon s'y trouve aussi, & qu'il y en a même en France ; presque tous les auteurs en ont fait mention, & j'ai *ouï dire à plusieurs personnes qu'elles l'avoient vû* ; cependant, quelques recherches que j'aie faites, *je n'ai jamais pû l'avoir*, & je suis très-porté à croire, par tous les enseignemens que j'ai pris au sujet de cet animal, qu'il n'a jamais existé ²⁵⁴.

L'esprit scientifique de Daubenton est remarquable en ce qu'il rejette les ouï-dire et le savoir livresque dans l'attente de voir effectivement l'animal en question. Plus précisément, il reprochera un peu plus loin à un auteur qu'il ne nomme pas — il s'agit évidemment d'Aldrovandi — d'avoir initié la confusion pour les siècles suivants :

On n'a jamais été d'accord sur les caractères qui distinguent le prétendu blaireau-cochon [...]. Aussi *la plupart de ces auteurs avouent qu'ils ne l'ont pas vû*, & il y a lieu de croire que les autres s'en étoient rapportés à un *préjugé vulgaire* sur l'existence de ce blaireau : *le*

²⁵¹ Buffon, « Le Coati », *HN*, VIII, 1760, p. 359.

²⁵² *Id.* Buffon s'appuie en note, sans citer d'extrait toutefois, sur la page 263 du *Règne animal divisé en IX classes* de Mathurin-Jacques Brisson.

²⁵³ Buffon, « Le Coati », *HN*, VIII, 1760, p. 359.

²⁵⁴ Louis-Jean-Marie Daubenton, « Description du Blaireau », *HN*, VII, 1758, p. 112-113 [nous soulignons].

premier qui en a écrit a été copié par les autres, ainsi leur autorité a maintenu le préjugé, qui se soutient encore à présent ²⁵⁵.

Or, c'était précisément en tant que « premier » à avoir imaginé l'existence du « blaireau-cochon » qu'Aldrovandi était pris à partie par Buffon dans l'article sur le coati. Les « autres » qui ont copié ce « préjugé vulgaire », ce sont les naturalistes et voyageurs des XVII^e et XVIII^e siècles. Pour assurer sa conclusion, Buffon se base principalement sur le fait qu'Aldrovandi « ne dit pas qu'on a dessiné cet animal d'après nature, & [qu'] il n'en donne aucune description ²⁵⁶ ». Il faut préciser, avec Thierry Hoquet, que cette polémique dirigée contre Aldrovandi s'inscrit dans un plus vaste projet où Buffon va recourir à l'illustration afin de réduire, autant que faire se peut, « les variétés fantastiques à l'unité l'espèce ²⁵⁷ ». Le génie scientifique de Buffon aura ainsi conduit à une séparation nette entre ces deux carnivores : le blaireau exclusivement européen — de la famille des Mustélinés — et le coati, que l'on retrouve uniquement dans le Nouveau Monde (principalement dans les forêts d'Amérique du Sud et dans la partie méridionale de l'Amérique centrale) — de la famille des Procyonidés, qui regroupent entre autres le familier raton laveur (dont l'article précède immédiatement celui du coati dans l'*Histoire des quadrupèdes*).

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 113 [nous soulignons].

²⁵⁶ Buffon, « Le Coati », *HN*, VIII, 1760, p. 360.

²⁵⁷ Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, *op. cit.*, p. 274. Il faut croire que cette propension à l'hybridation imaginaire avec le chien ou le cochon était un *topos* fréquent car Daubenton et Buffon la remarquent aussi dans le cas du hérisson. En effet, Daubenton écrit « Les Naturalistes ont distingué deux espèces de hérisson par des caractères tirés de la figure du museau ; plusieurs auteurs prétendent que les uns ont le groin d'un cochon, & les autres le museau d'un chien ; mais on n'a donné aucune description assez détaillée pour établir ce fait, & pour faire reconnoître les caractères de ces deux prétendues espèces de hérisson » (« Description du Hérisson », *HN*, VIII, p. 34). Puis, il cite le « Mémoire pour servir à l'Hist. Nat. des animaux, seconde partie, page 46 » de Claude Perrault qui affirme avoir disséqué les deux espèces : « Les Naturalistes font les hérissons de deux espèces, dont la différence est prise de la figure du museau, qui est long, pointu & semblable au groin d'un pourceau dans les uns, & plus court, plus mousse & semblable au museau d'un chien dans les autres, dont l'espèce est appelée canine : l'autre espèce est la plus commune » (*ibid.*, p. 37). Cependant, comme seul le hérisson à museau de chien, plus rare, « n'a pas été bien dessiné » dans l'ouvrage de Perrault, et qu'au contraire, selon John Ray dans son « *Synopsis anim. quadr. pag. 231* », « le hérisson à groin de cochon [...] est, s'il existe, le plus rare », Daubenton conclut : « Cette contrariété est une nouvelle induction contre l'existence d'une seconde espèce de hérisson, & je soupçonne qu'elle a été admise, parce que le museau du hérisson a quelques rapports au groin du cochon & au museau du chien, comme je l'ai déjà fait remarquer : on a attribué ces caractères à différens individus, tandis qu'ils sont réunis dans le même » (*ibid.*, p. 38). Dans la même veine, et comme dans le cas du blaireau, Buffon propose l'unité de l'espèce : « Il en est des deux espèces de hérisson, l'un à groin de cochon, & l'autre à museau de chien, dont parlent quelques auteurs, comme des deux espèces de blaireau ; nous n'en connoissons qu'une seule, & qui n'a même aucune variété dans ces climats » (« Le Hérisson », *HN*, VIII, 1760, p. 31).

Non seulement s'est-il manifesté dans l'*ars iudicandi*, mais, si l'on pousse l'analyse taxinomique plus loin, nous constatons que le génie scientifique s'est aussi exercé du côté de l'*ars inveniendi* et a permis à Buffon d'imaginer le relatif degré d'isolement du blaireau, seule espèce du genre *Meles* de la sous-famille des Mélinés :

Ainsi cette espèce, originaire du climat tempéré de l'Europe, ne s'est guère répandue au delà de l'Espagne, de la France, de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Pologne & de la Suède, & elle est par-tout assez rare. Et non seulement il n'y a que peu ou point de variétés dans l'espèce, mais même elle n'approche d'aucune autre : le blaireau a des caractères tranchés, & fort singuliers : les bandes alternatives qu'il a sur la tête, l'espèce de poche qu'il a sous la queue, n'appartiennent qu'à lui ; & il a le corps presque blanc par dessus, & presque noir par dessous, ce qui est tout le contraire des autres animaux, dont le ventre est toujours d'une couleur moins foncée que le dos ²⁵⁸.

Puis, afin d'illustrer la conjonction des fonctions culturelle, esthétique et scientifique de l'illustration en histoire naturelle, nous aimerions ajouter cette remarque : pour identifier ce que le langage vernaculaire nomme le « blaireau américain » (*American badger*), seule espèce, tardivement classée (1920), d'une sous-famille différente des Mélinés — les Taxidinés —, la nomenclature scientifique a retenu les vocables *Taxidea taxus*... Ce résident du Mexique, des États-Unis et du Canada, aujourd'hui menacé de disparition, a le museau non seulement beaucoup moins allongé que le coati, mais encore beaucoup plus court que son cousin européen. D'ailleurs, Buffon, avait noté fort pertinemment : « On n'est pas sûr qu'elle [l'espèce du blaireau] se trouve en Amérique, à moins que l'on ne regarde comme une variété de l'espèce, l'animal envoyé de la Nouvelle-Yorck, dont M. Brisson a donné une courte description ²⁵⁹ », à laquelle le naturaliste montbardois prend le soin d'ajouter que ce carnivore « a le nez plus court que notre blaireau ²⁶⁰ », se rapprochant alors plus du *Taxus caninus* que du *Taxus suillus* d'Aldrovandi.

Il est enfin intéressant de constater qu'après avoir éliminé les préjugés de la Renaissance qui amalgamaient indistinctement le coati et le blaireau, grâce à l'acuité de son jugement, le naturaliste bourguignon exerce son génie scientifique pour tenter de statuer sur

²⁵⁸ Buffon, « Le Blaireau », *HN*, VII, 1758, p. 109-110 [nous soulignons].

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 108-109. Buffon cite en note à l'appui la description de Brisson « *Regn. animal. pag. 255* ».

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 109.

la généralité d'un fait qui distingue précisément le coati du blaireau, en s'appuyant encore une fois sur la logique de la comparaison et sur l'analogie :

Le coati est sujet à manger sa queue, qui, lorsqu'elle n'a pas été tronquée, est plus longue que son corps ; il la tient ordinairement élevée, la fléchit en tous sens, & la promène avec facilité. Ce goût singulier, & qui paroît contre nature, n'est cependant pas particulier au coati ; les singes, les makis, et quelques autres animaux à queue longue, rongent le bout de leur queue, en mangent la chair & les vertèbres, & la raccourcissent peu à peu d'un quart ou d'un tiers. On peut tirer de là une *induction générale*, c'est que dans des parties très-alongées, & dont les extrémités sont par conséquent très-éloignées des sens & du centre du sentiment, ce même sentiment est foible, & d'autant plus foible que la distance est plus grande & la partie plus menue : car si l'extrémité de la queue de ces animaux étoit une partie fort sensible, la sensation de la douleur seroit plus forte que celle de cet appétit, & ils conserveroient leur queue avec autant de soin que les autres parties de leur corps²⁶¹.

Évidemment, l'interprétation de Buffon ne pouvait tenir compte de la réalité des névromes et de la douleur fantôme que tout animal peut ressentir après l'amputation d'une extrémité corporelle. Mais le précédent segment illustre comment s'articulait le génie scientifique chez celui qui tentait d'imaginer pour « corriger » la faune de la Renaissance. Le lecteur moderne pourra faire grief que cette induction s'est avérée inexacte ; mais il ne s'agissait aucunement d'un délire poétique en ce que le raisonnement est, une fois de plus, délimité par les balises d'une épistémologie qui s'appuyait alors sur le sensualisme ambiant²⁶². Ce n'est pas tant que l'hypothèse ait été invalidée dans les siècles suivants qui nous importe, mais bien le processus où, grâce à une discipline de l'imagination, le savant construit patiemment sa fabrique géniale de quadrupèdes.

Car Buffon est parfois entraîné, lui aussi, à mal imaginer. Comme l'a bien noté David Bates, si l'erreur peut parfois être le résultat d'une défaillance ponctuelle dans le processus d'association des idées, voire d'une faille du jugement, elle est aussi le « risque essentiel²⁶³ » de tout raisonnement pour celui qui est engagé sur le chemin de la découverte. La discipline va contribuer à limiter les vagabondages de l'imagination hors de ce chemin, mais l'erreur — celle que l'on identifie chez ses prédécesseurs, mais aussi la sienne propre

²⁶¹ Buffon, « Le Coati », *HN*, VIII, 1760, p. 360-361 [nous soulignons].

²⁶² Pour un résumé de ce courant auquel on peut rattacher en partie Buffon, voir l'article et l'ouvrage suivants de John C. O'Neal : « Esthétique et épistémologie sensualiste », *Dix-huitième siècle*, 1999, n° 31, p. 75-91 ; *The Authority of Experience. Sensationist Theory in the French Enlightenment*, 1996.

²⁶³ « Error is the essential *risk* of a reasoning process which had to work its way out from simple ideas of perception that [...] conveyed no real knowledge without comparison, judgment, without the *intervention* of reason » (David Bates, « The Epistemology of Error in Late Enlightenment », *Eighteenth-Century Studies*, 1996, vol. 29, n° 3, p. 308-309 [souligné dans le texte]).

qui peut surgir au terme de l'*ars inveniendi* — est, pour ainsi dire, nécessaire à la progression du chercheur en quête de découvertes :

Error would therefore turn out to be the only way of identifying the promising trail : by marking the failure of previous travellers, the roads to the precipice, the trails to the chasms, it would be impossible to trace a route which had at least the potential to open up a new, fertile zone of discovery ²⁶⁴.

En identifiant l'erreur chez ses prédécesseurs, Buffon dégage la voie vers de nouvelles découvertes ; la discipline qu'il impose à son imagination constitue le meilleur moyen de réduire au minimum, sans les annihiler, ses propres égarements. En effet : souvent, la différence entre l'erreur et la vérité ne sera qu'une question de « degré de discipline ²⁶⁵»...

Par exemple, dans sa volonté de lutter contre le recopiage sans discernement des planches, Buffon souligne que la figure du papion (babouin) « donnée par Gesner a été copiée par Aldrovande », non sans insister sur le fait que le naturaliste suisse s'était « beaucoup trompé en prenant cet animal pour l'Hyaene ²⁶⁶ ». Or, la dénomination *Arctopithecus*, qui accompagne cette figure du babouin donnée par Gesner, a confondu le génie scientifique de Buffon. En effet, ce dernier prétend que Gesner aurait relié erronément la figure et la nomenclature susmentionnées au paresseux tridactyle :

Arctopithecus. Gesner, *Icon. anim.* pag. 96, fig. *ibid.* *Nota.* Cette dénomination *Arctopithecus* a été mal appliquée par Gesner à cet animal, qui ne tient ni de l'Ours ni du Singe. *La figure est aussi mauvaise que le nom* ; elle représente *une face humaine, & n'a de vrai que les trois ongles à tous les pieds* : cependant *cette mauvaise figure a été copiée par Nieremberg, Jonston & plusieurs autres* ²⁶⁷.

Un examen attentif révèle cependant que Buffon ne renvoie manifestement pas à la bonne figure (il n'y a incidemment aucune mention d'un quelconque paresseux tridactyle dans l'index de l'*Icones animalium*), et nous pouvons facilement remarquer que l'*Arctopithecus* de Gesner possède plus de trois ongles à tous les pieds ²⁶⁸. De plus, si on prend la peine de parcourir le livre IX du tome XVI de l'*Historiae Naturae, maximae peregrinae* (1635) de Juan Eusebio Nieremberg (1595-1658), on ne retrouve nulle part cet *Arctopithecus*, mais

²⁶⁴ *Ibid.*, p. 312-313.

²⁶⁵ « The difference between truth and error is the degree of discipline » (*ibid.*, p. 313).

²⁶⁶ Buffon, « Le Papion ou Babouin proprement dit », *HN*, XIV, 1766, p. 133.

²⁶⁷ Buffon, « L'Unau et l'Aï », *HN*, XIII, 1765, p. 34-35 [souligné dans le texte].

²⁶⁸ Voir la figure 54, *infra*, p. 525.

bien le paresseux tridactyle (*Ignavi*) qui, s'il a bien trois ongles à chacun des membres, présente effectivement « une face humaine » dont l'agressivité n'a cependant aucune commune mesure avec la réalité de ce quadrupède bonasse²⁶⁹. S'agit-il d'une dérive du jugement pourtant habituellement aiguisé de Buffon ? Pourquoi pas la négligence d'un secrétaire qui aurait fourni la mauvaise information...



Figure 54 : [*Arctopithecus*]²⁷⁰

(Courtoisie du Service Interétablissements de Coopération Documentaire,
 Universités de Strasbourg)

²⁶⁹ Comparez la figure du paresseux tridactyle (aï) donnée par Nieremberg (voir figure 55, *infra*, p. 526) avec la belle gravure de l'unau (paresseux à deux doigts) d'Albertus Seba (voir figure 56, *infra*, p. 527), qui rend bien la douceur caractéristique de ce quadrupède réputé pour être le plus lent du monde.

²⁷⁰ Conrad Gesner, *Icones animalium*, *op. cit.* p. 64 [extrait].



Figure 55 : [Ignavi]²⁷¹

(Courtoisie du Service Interétablissements de Coopération Documentaire,
Universités de Strasbourg)

²⁷¹ Juan Eusebio Nieremberg (1595-1658), *Historiae Naturae, maximae peregrinae*, 1635, t. XVI, livre IX, p. 164 [extrait].



Figure 56 : « *Tardigradus ceilonicus* » [Le Paresseux à deux doigts (ou Unau)] ²⁷²
(Courtesy of Rare Books and Special Collections Division — McGill University Library)

²⁷² Albertus Seba, *Locupletissimi rerum naturalium, op. cit.*, vol. I, planche XXXIV, p. 54.

CHAPITRE 8

Buffon compilateur génial des voyageurs et correspondants (XVII^e et XVIII^e siècles)

*Peu à peu, [...] le génie des découvertes a déployé ses ailes ;
les arts et les lettres ont cédé la place aux sciences ;
la passion des voyages s'est éveillée.*

François Le Vaillant ¹

Nos trois derniers chapitres ont montré l'importance des récits de voyage dans la fabrication des descriptions animalières de l'*Histoire des quadrupèdes*. Qu'il s'agisse de remettre en question les faits rapportés par les Anciens ou par les naturalistes de la Renaissance, ou de corriger les livres d'histoire naturelle publiés au Grand siècle, Buffon semble résolument se tourner vers les voyageurs pour faire progresser la connaissance de « l'économie animale ² ». En effet, débute au XVII^e siècle une période « exploratoire », animée notamment par l'étude approfondie des richesses faunistiques du Nouveau Monde, qui va progressivement se superposer à une période « académique ³ » (1660-1700) qui avait entraîné, parallèlement à la naissance des sociétés savantes et des académies, un essor important des études scientifiques. Si Buffon a plutôt tendance, pour construire ses « tableaux d'histoire », à privilégier les récits de voyages aux monographies produites par ses collègues de l'Académie des sciences, il ne faudrait pas conclure pour autant que le seigneur de Montbard témoigne d'une confiance sans réserve pour les explorateurs et autres correspondants. S'il les convoque le plus souvent comme ingrédient principal dans sa rhétorique de la preuve, il se montre tout aussi intransigeant pour les aventuriers qui, sans discipline, imaginent mal les nomenclatures, descriptions et illustrations des créatures que pourtant ils affirment, le plus souvent, avoir eues sous les yeux. Alors que les perspectives

¹ François Le Vaillant, « Préface », cité par Jacques Boulenger, dans *Voyages de F. Le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique 1781-1785*, 1931, p. II.

² Buffon, « Les Animaux carnassiers », *HN*, VII, 1758, p. 22.

³ Nous suivons la périodisation proposée par Laurent Pinon, *Livres de Zoologie de la Renaissance : une anthologie (1450-1700)*, 1995, p. 16-18.

érudite et empirique⁴ colorent une nouvelle littérature zoologique qui s'offre aux naturalistes des Lumières, Buffon trouve, dans les récits de ses contemporains ou de ses prédécesseurs immédiats, une matière idéale pour exprimer la force de son génie scientifique : à la fois « esprit curieux et sagace » qui entretient avec la science de son temps un rapport « explicite, réflexif, raisonné » et esprit attentif à la « topique diffuse héritée du passé⁵ », Buffon nourrit ses « yeux de l'esprit » avec quantité de récits et d'illustrations de quadrupèdes nouvellement découverts, prétendument dépeints depuis leur milieu naturel par une panoplie de voyageurs de tous acabits. Ce chapitre propose, à la manière des trois précédents, d'examiner l'importance de la critique des relations de voyage dans le vaste projet buffonien « d'épuration » faunique. Pour ce faire, nous tenterons de préciser tout d'abord ce qu'aurait bien pu être, aux yeux de Buffon, la poétique du voyageur scientifique.

I. Poétique du voyageur scientifique

Nous avons vu, dans le dernier chapitre, que Buffon enjoint les voyageurs « à ne pas renoncer à leurs yeux pour prendre la lunette des autres⁶ », insistant pour que ces derniers ne rapportent que ce qu'ils ont vu d'après nature. Ce leitmotiv, qui visait aussi à prémunir l'explorateur scientifique contre l'usage de méthodes classificatoires artificielles « avec lesquelles on se dispense de raisonner⁷ », était une pièce maîtresse de l'arsenal du naturaliste engagé dans un vaste mouvement de sécularisation de la connaissance, contre

⁴ D'une part, la perspective érudite se retrouve, tel que nous l'avons évoqué dans le chapitre précédent, dans les ouvrages de naturalistes du XVII^e siècle qui poursuivent la visée encyclopédique des zoologistes de la Renaissance — par exemple chez Jan Jonston (*Historiae naturalis de quadrupedibus libri*, 1657) et Juan-Eusebio Nieremberg (*Historiae Naturae, maximae peregrinae*, 1635). D'autre part, la perspective empirique privilégie les monographies d'espèces prises isolément, à la manière des *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des Animaux* (1733) de Claude Perrault. Comme nous l'avons mentionné précédemment (*supra*, p. 388, note 42 et p. 390, note 50), ce « renouveau fondamental de l'histoire naturelle, par la pratique systématique de l'observation et de l'expérience anatomique sur les animaux », qui annonce une histoire naturelle plus « critique, raisonnée, fondée sur l'expérience » (Patrick Dandrey, *La fabrique des fables*, 1991, p. 129), constitue en quelque sorte les prémices des descriptions anatomiques qui accompagnent les planches de l'*Histoire des quadrupèdes*. Si Buffon a peu commenté l'histoire naturelle particulière de Perrault dans ses « tableaux d'histoire » — ce sera évidemment davantage le cas pour Daubenton —, il était probablement conscient de l'importance de la perspective empirique pour les voyageurs qui devaient décrire et illustrer les espèces épiées dans leur milieu naturel.

⁵ Patrick Dandrey, *La fabrique des fables*, *op. cit.*, p. 130.

⁶ Buffon, « La Giraffe », *HN*, XIII, 1765, p. 8.

⁷ *Id.*

les fables mal imaginées par les Anciens ou l'entre-recopiage d'erreurs commises par les naturalistes de la Renaissance. En effet, devant ces animaux extraordinaires observés au cours d'expéditions lointaines, le voyageur devait résister à l'interprétation allégorique et décrire ce qu'il voyait sans idées préconçues. Il fallait faire table rase des fables de l'Antiquité et des récits emblématiques de la Renaissance, avec l'innocence scientifique du regard direct sur une nature redevenue vierge, et réinventer le monde en convoquant l'explication rationnelle. L'auteur de recueil de voyage devait donc rendre compte des faits en essayant laisser la nature imprégner sa pensée sans la travestir, et reformuler selon de nouveaux paramètres plus objectifs nombre de demi-vérités véhiculées depuis plus de deux mille ans. Les nouveaux diktats de la philosophie naturelle imposaient donc un style (verbal et visuel) qui visait une retranscription idéale — à la fois esthétique et scientifique — des images que la nature avait présentées aux yeux des voyageurs, où les mots et les dessins seraient en quelque sorte des équivalents des choses.

Il est plausible de penser que le seigneur de Montbard devait attendre du voyageur (ou du correspondant) un compte rendu exempt de propos fortement connotés, dans un style correspondant à l'idéal classique du langage transparent (privilegié par exemple dans les mémoires présentés aux académies), sans égard au *placere*⁸. Comme le précise Barbara Maria Stafford, pour un voyageur « empirique », la transmission de la vérité avait

⁸ À cette exception notable où Buffon concède, en note, que l'élégance stylistique peut parfois supporter la justesse de la description : « Voyez l'Histoire naturelle des Voyages, tome V, page 86. M. l'Abbé Prevost qui, comme tout le monde sait, écrit avec autant de chaleur que d'élégance, y fait une très-belle description du lion, de ses qualités & de ses habitudes naturelles » (« Le Lion », *HN*, IX, 1760, p. 24). Il faut préciser toutefois que Buffon se réfère ici à une synthèse critique et monumentale d'une multitude de récits de voyages antérieurs, réalisée par Antoine-François Prevost d'Exiles, dit l'abbé Prevost (1697-1763) : *Histoire générale des voyages ou Nouvelle collection de toutes les Relations de voyages par mer et par terre qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes langues de toutes les nations connues*, Paris, Didot, 1746-1789, 20 vol. Prevost n'est donc pas un voyageur, mais, comme Buffon, le compilateur critique qui peut exercer son génie artistique à esthétiser le récit des autres, tout en sollicitant son génie scientifique pour, d'une part, en réorganiser le contenu et l'enrichir de notes et de commentaires, et, d'autre part, proposer une synthèse inédite. Buffon ne se réfère que rarement à l'*Histoire générale des voyages* dans toute l'*Histoire des quadrupèdes*, souvent pour souligner les qualités stylistiques de l'abbé Prevost : « Ces deux exemples suffisent pour donner une idée de la force de ces animaux ; on trouvera quantité de pareils faits dans l'Histoire générale des voyages, où M. l'abbé Prevost a présenté avec avantage & avec cette netteté de style qui lui est ordinaire, un précis de tout ce que les Voyageurs ont rapporté de l'hippopotame » (« L'Hippopotame », *HN*, XII, 1764, p. 42). Parfois, Buffon se montre plus critique et reproche à Prevost d'avoir confondu, au « Tome VI, pages 565 & 603 », « les hermines grises de la Tartarie orientale & du nord de la Chine » avec « nos belettes & [...] nos hermines » (« L'Hermine ou le Roselet », *HN*, VII, 1758, p. 242). Et parfois, il utilise dans

intrinsèquement une valeur esthétique ⁹. Ce voyageur ne saurait s'appuyer sur le oui-dire ou sur quelque autre regard que le sien. Il doit donc se concentrer plus sur la matière à décrire que sur la finesse du propos, afin de produire un rapport fidèle (en mots et en images) des ouvrages de la nature. S'opposant en quelque sorte à la légèreté qui avait marqué un siècle fortement influencé par le libertinage, et rompant avec nombre de récits de voyages imaginaires qui avaient mis en scène différentes utopies ¹⁰, le traducteur du *Voyage to the Cape of Good Hope* (réalisé entre 1772 et 1776 par le physicien suédois Andrew Sparrman) illustre ce que les naturalistes de la deuxième moitié du XVIII^e siècle attendaient d'une relation de voyage « scientifique » :

The age in which we live, has not unfrequently been accused of frivolity and indolence. [...] Its turn for experiment, however, and disposition to enquire into facts is universally acknowledged [...]. Now every authentic and well written book of voyages and travels is, in fact, a treatise of experimental philosophy ¹¹.

Comme l'avait aussi noté Thomas Sprat (1635-1713), chanoine anglais rompu aux bienfaits de la rationalité scientifique et premier historien de la Royal Society de Londres, le voyageur devenu philosophe expérimental devait utiliser son « génie expérimental » pour tenter de séparer le « savoir sur la Nature » de « l'embellissement rhétorique », des « dispositifs fantaisistes » et des « séduisantes fables trompeuses ¹²».

Le voyageur en quête de découvertes ne pouvait cependant pas se soustraire complètement à la formulation d'hypothèses :

sa rhétorique de la preuve certains passages de véritables récits de voyage écrits en langue étrangère, traduits en français par Prévost (voir notre développement, *infra*, p. 568, note 143).

⁹ « It was in the explorer's implementation of a method of discovery based on a willed nonmetamorphic scrutiny of the particulars of this world that *truth telling was elevated to aesthetic status* » (Barbara Maria Stafford, *Voyage into Substance. Art, Science, Nature, and the Illustrated Travel Account, 1760-1840*, 1984, p. 1 [nous soulignons]).

¹⁰ Nous pensons tant aux textes du XVII^e siècle, comme *La terre australe connue* (1676) de Gabriel de Foigny, qu'aux récits fantastiques du XVIII^e, tels les romans utopiques *La découverte australe* (1781) de Restif de la Bretonne et *Icosaméron* (1788) attribué à Casanova, qui sont tous du registre de la fiction. De plus, il ne saurait être question ici de ces voyageurs du XIX^e siècle qui produiront des œuvres essentiellement lyriques, tel Eugène Fromentin avec *Un été dans le Sahara* (1856) ou *Une année dans le Sahel* (1858).

¹¹ Anonyme, « Préface du traducteur », dans Andrew Sparrman, *A Voyage to the Cape of Good Hope*, 1785, vol. I, p. iii-iv. Cette édition est une traduction depuis l'original suédois.

¹² Selon Sprat, le voyageur philosophe qui possède « the Genius of *Experimenting* » devrait être en mesure de séparer « the knowledge of *Nature*, from the colours of *Rhetorick*, the devices of *Fancy*, or the delightful deceit of *Fables* » (*The History of the Royal-Society of London, for the Improving of Natural Knowledge*, 1702, p. 62 et 71 [souligné dans le texte]).

The traveler in search of fact inaugurated the habit of constructing a never-ending series of hypotheses concerning physical reality on the basis of constant exposure and scrutiny of its mutable data. At a fundamental perceptual level, therefore, the scientific discoverer promulgated an exploratory way of looking at the world ¹³.

Si l'intention des voyageurs scientifiques n'était pas de transformer les nouveautés qui se donnaient à voir, mais de fournir, par leurs descriptions et leurs illustrations, une reproduction la plus fidèle possible de réalités jusqu'alors rarement dépeintes, il reste que ceux-ci ne pouvaient faire l'économie d'un « sens-oriented and lucid idiom ¹⁴ » qui devait assurément transformer ces objets naturels pour les lecteurs néophytes.

Même si Buffon ne semble pas avoir lu le *Voyage to the Cape of Good Hope* de Sparrman — il n'en fait mention nulle part dans l'*Histoire naturelle*, ce qui s'explique assez facilement puisque que le récit du voyageur anglais est publié en 1785, à une époque où l'*Histoire des quadrupèdes* est pour ainsi dire terminée (hormis le VII^e tome du *Supplément* publié à titre posthume en 1789) —, il aurait probablement agréé aux qualités du voyageur présentées par le traducteur du récit :

The author of this journal, though a man of real knowledge and genuine learning, discovers in every page of his book too little attachment to system and hypothesis, to allow us to suppose him likely to be guilty of similar error. Fired with the love of science and of truth [...] the work itself in every page bears evident marks of that passionate regard for truth [...]. In the description of animals he is accurate to a degree, insomuch that it is to be feared, that some of his readers, who are not sufficiently apprized of their general utility, may think him tedious ¹⁵.

Que certains lecteurs puissent trouver les propos d'un pareil auteur « fastidieux », notamment lorsque ce dernier décrit les animaux, voilà ce qui était en quelque sorte le prix à payer pour s'assurer la transmission sans parasites de vérités naturelles. En somme, Sparrman apparaît, toujours d'après le portrait qu'en dresse le traducteur du *Voyage to the Cape of Good Hope*, comme le prototype du parfait voyageur scientifique :

Never relying on the relation of others, [...] he sees everything with his own eyes, and trusts only to the report of his own senses : and at the same time knows perfectly well (which is never the case with the ignorant traveler) both how to see and what to look for. Hence we

¹³ Barbara Maria Stafford, *Voyage into Substance*, *op. cit.*, p. 486.

¹⁴ *Ibid.*, p. 40.

¹⁵ Anonyme, « Préface du traducteur », dans Andrew Sparrman, *A Voyage to the Cape of Good Hope*, vol. I, p. v-vi.

have so many accurate descriptions and drawings of animals never before seen, or else strangely misrepresented by his predecessors ¹⁶.

Il est dommage que Buffon n'ait pas eu accès à ce récit car il aurait pu le comparer à celui d'une de ses têtes de turc favorites dans l'*Histoire des quadrupèdes* : Peter Kolbe (1675-1726), voyageur d'origine allemande qui fut envoyé par le roi de Prusse de 1704 à 1713 précisément au Cap de Bonne-Espérance, maintes fois toisé pour avoir reproduit tant de descriptions erronées de spécimens nouvellement découverts dans le monde des Hottentots. En fait, si Kolbe avait visité la même région que Sparrman, sa relation est aux antipodes de ce que les naturalistes attendaient du voyageur scientifique. Sa *Description du Cap de Bonne-Espérance* (1741) pose cette invariable question qui domine toute l'*Histoire des quadrupèdes* : quand les auteurs, voyageurs ou correspondant écrivent, « décrivent-ils — ce qui équivaldrait à respecter la dictée de la nature — ou imaginent-ils [...] ? ¹⁷ » Le cas échéant, Buffon s'ingéniera à démontrer qu'ils l'ont fait, le plus souvent, sans aucune discipline.

La préface au *Voyage* de Sparrman constitue, en somme, une véritable poétique de ce que Buffon devait probablement attendre des voyageurs et correspondants : leurs descriptions et illustrations devaient être au service de l'historien-philosophe-artiste qui se propose d'imaginer pour « actualiser » la faune :

Few, indeed, are the travelers, whose writings may be relied on as the *pure sources of truth, unadulterated with error*, or undisguised by wilful misrepresentation. [...] the major part of these collectors greatly *distorted and misrepresented the facts they have laid before the public*, in consequence of a previous attachment to favorite systems. [...] it is therefore in the original writers of itineraries and journals, that the philosopher looks for genuine truth and real observation ; as the authors of them for the most part have had neither *philosophical abilities*, nor any other motive sufficient to induce them to reports these facts, otherwise than they have presented themselves to their notice ¹⁸.

Grâce à son génie scientifique (et au jugement qui lui est intimement lié), Buffon fera la chasse à tous ceux qui « déforment délibérément » les faits qu'ils présentent au public lecteur. Le voyageur scientifique devra plutôt se contenter de rapporter sobrement la « pure vérité vierge d'erreur », tout en laissant les « habiletés philosophiques » à d'autres qui

¹⁶ *Ibid.*, p. vii.

¹⁷ Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, 2005, p. 629 [nous soulignons].

¹⁸ Anonyme, « Préface du traducteur », dans Andrew Sparrman, *Voyage to the Cape of Good Hope*, vol. I, p. iv-v [nous soulignons].

possèdent le génie nécessaire pour faire des analogies et des comparaisons qui permettront à la communauté scientifique de progresser sur le chemin de la découverte. Le voyageur pouvait donc cette voie avec ses propres observations, qui pouvaient ensuite être validées esthétiquement et scientifiquement par un naturaliste de génie. Au risque de sombrer dans ces mauvaises analogies qui font reculer les connaissances, mieux valait pour le voyageur au génie scientifique incertain, qui risquait aussi de se laisser emporter par l'enthousiasme à extravaguer, laisser le soin à un naturaliste d'exception de peindre les objets naturels « in colours equally vivid with those of nature herself ¹⁹».

Difficile tâche toutefois que de faire revivre, par le texte ou le dessin, la présence de l'animal qui avait touché un observateur dont le souci premier devait être non pas de restituer cette émotion, mais de noter avec un soin attentif les détails de la réalité. Comment penser par exemple que l'art puisse être étranger au dessin scientifique ? Car les voyageurs étaient souvent à la fois savants et artistes : l'obligation de stricte exactitude pouvait difficilement annihiler la nécessité de plaire qui devait les habiter lorsqu'ils se mettaient à dessiner toutes ces espèces nouvellement découvertes. Tel que nous l'avons vu dans les trois chapitres précédents, l'illustration de l'histoire naturelle arrive au XVIII^e siècle avec le poids de toute une tradition qui remonte aux enluminures médiévales, avec des connotations qui relèvent tant de l'explication (illumination intellectuelle) que de l'embellissement de la réalité. Si l'étude de l'histoire naturelle amène invariablement le voyageur artiste à « transformer sa vision de la nature et à créer un genre particulier, lié à l'art de la miniature ²⁰», le savant en voyage doit par contre, lorsqu'il remplit avec son crayon noir, sa gouache ou son aquarelle le carnet où sont consignés ses dessins, s'en tenir au « rejet du pittoresque ²¹». Les voyageurs étaient donc les vecteurs non seulement de *realitas*, mais aussi d'*actualitas* ²², ces dernières impliquant nécessairement une déformation de la réalité (tant par la description que par l'illustration supposées présenter le

¹⁹ *Ibid.*, p. vi.

²⁰ Madeleine Pinault-Sørensen, *Dessiner la nature. Dessins et manuscrits des Bibliothèques de France XVII^e-XVIII^e-XIX^e siècles*, 1996, p. 11.

²¹ *Id.*

²² Barbara Maria Stafford, *Voyage into Substance, op. cit.*, p. 51.

portrait complet ²³ d'une espèce animale). En rendant la science populaire dans sa fabrique des descriptions animalières, Buffon se trouvait aussi à moduler l'enregistrement visuel de l'explorateur pour le transformer en œuvre d'art, grâce à l'action de son génie « original » — artistique et scientifique — :

The word art, which traditionally meant mechanical skill, had already risen in value during the eighteenth century, when the emphasis on reproductive technical dexterity was undercut by the developing estimation for an “original” genius. A potential danger in laying stress on the overwhelming strength of the imagination can be seen in one nineteenth-century tendency to isolate art and to specialize the imaginative “aesthetic” faculty to this one kind of activity, thus weakening the bond forged earlier between the subjective, fancying fine arts and the objective, perceptual sciences ²⁴.

La dernière remarque a l'avantage de mettre en évidence une fois de plus comment l'histoire naturelle du XVIII^e siècle — et plus particulièrement l'œuvre de Buffon — s'avère le lieu par excellence du « dernier état » de la République des Lettres où l'aventure empirique associée à l'enquête scientifique et à la créativité artistique étaient encore unies par ce lien ²⁵ qui sera dissout avec la professionnalisation de la science et l'autonomisation des champs du savoir au XIX^e siècle. Nous suivons sur ce point Barbara Maria Stafford : par cette heureuse alliance qui s'épanouissait des les ouvrages d'histoire naturelle au siècle des Lumières, l'art, libéré de sa « gangue dérisoire d'imaginations vides », se trouvait ainsi « élevé à représenter la réalité ²⁶ ». En fait, la fabrique des descriptions animalières de *l'Histoire des quadrupèdes* est peut-être le lieu où l'on s'approcha au plus près de cette fusion entre l'imagination de l'artiste et celle du savant. Rêve qui n'aboutit vraiment jamais après que le langage de la science se soit graduellement opacifié en accroissant ses composantes mathématiques quantifiables...

Les voyageurs devaient donc produire des rapports d'observation directe, après avoir, dans la mesure du possible, procédé à des contre-vérifications sur le terrain, pour

²³ « An illustration, therefore, is a picture of the world inserted into a verbal text, and represents a gesture toward semiotic wholeness » (*id.*). Nous partageons en ce sens l'opinion de Barbara Maria Stafford, qui se rapproche de la « description complète » de chaque animal proposée par Buffon : association entre le « tableau d'histoire », la description anatomique et la planche qui donne le portrait optimal de « l'économie » d'une espèce animale.

²⁴ *Ibid.*, p. 451.

²⁵ « [...] a unique and fruitful relationship was forged between the creative and the empirical adventure of scientific investigation » (*ibid.*, p. 55-56).

²⁶ « By this felicitous alliance, art was liberated from its derisory consortment with empy fancying and was elevated to the task of picturing reality » (*ibid.*, p. 445).

consolider de nouvelles découvertes et tendre, pour revenir à un vocabulaire buffonien, vers la certitude physique. Il est donc permis de penser que, pour Buffon, seuls de rares privilégiés — certains individus exceptionnels avec un génie scientifique assez développé — pouvaient être en mesure, sur la base de ces rapports « objectifs » des voyageurs et correspondants, d’imaginer, sous la tutelle d’une certaine discipline, de nouvelles hypothèses susceptibles « d’actualiser » la faune. Cette combinaison de la tâche du voyageur — qui consiste à percevoir la nature le plus directement possible — et de la modulation secondairement opérée par l’imagination illustre l’importance conjointe des génies scientifique et artistique dans l’entreprise buffonienne. Au final, le produit, tout en étant plaisant à lire, devait avoir détruit au passage un maximum de fables et de préjugés.

La sincérité de l’auteur d’un recueil de voyage (non fictif) pouvait poser problème : le « pur regard » scientifique était toujours menacé par un « nouvel œil intérieur ²⁷ » qui aurait pu focaliser non pas sur l’objet à décrire mais plutôt sur les sensations profondes et changeantes qui avaient envahi l’explorateur au moment de l’observation. Le danger ultime était de voir surgir l’indésirable imagination qui, sans discipline, pouvait créer des portraits d’animaux qui s’éloignent de la vue « d’après nature ». Même si Buffon ne l’écrit pas en toutes lettres, nous ne croyons pas trahir sa pensée en affirmant qu’il devait croire que, pour « esthétiser » l’histoire naturelle, il fallait posséder un génie « original » puissant. Le voyageur qui se risquait à animer la nature grâce au pouvoir de l’imagination courait le risque de créer une illusion plutôt que d’insuffler ce supplément de sens qui pouvait résulter de l’expression du génie scientifique. Pour Buffon, ce supplément de sens, aperçu avec ses « yeux de l’esprit », était presque toujours confirmé par un retour à l’objet, souvent grâce aux « yeux du corps » d’un observateur sur le terrain. Par sa description ou son dessin, ce dernier nourrissait la rhétorique de la preuve et aidait à confirmer ou à infirmer les hypothèses issues de l’*ars inveniendi*. Ainsi pouvait-on justifier, dans le produit final, la conciliation d’une littérature de savoir dont la fonction est d’instruire, avec le *movere* intrinsèque au produit artistique qui saura intéresser le plus grand nombre de lecteurs ; ainsi fonctionne la fabrique des descriptions animalières.

²⁷ « [...] the new *internal eye* is “faceted”, and its prisms are brought to bear not on objects but on sensations experienced in depth and in evolution during the course of a long voyage » (*ibid.*, p. 443 [nous soulignons]).

Buffon s'était donc donné, entre autres tâches, de faire imaginer à ses lecteurs ce qu'eux et lui-même n'avaient souvent pas vu. Comme il devait, pour ainsi dire, s'imbiber des formes animales transmises par les voyageurs, nous pouvons comprendre qu'il ait pu percevoir l'exploration scientifique comme une déclinaison de la méthode expérimentale, le recueil de voyage devenant l'épine dorsale de sa fabrique des descriptions animalières. Les explorateurs avaient en quelque sorte la même tâche que le savant : rendre l'étrange familier dans un style neutre, avec des images sobres. Au génie artistique de Buffon de le rendre intéressant, et à son génie scientifique de débarrasser la faune des trop nombreuses inexactitudes qui l'ont investie depuis plus de deux mille ans. Il devait donc chercher à créer l'enthousiasme chez le lecteur, sans se laisser envahir lui-même. Autrement dit, le goût ne devait jamais avoir préséance sur le jugement pour que l'*Histoire des quadrupèdes* demeure scientifique.

On peut aisément comprendre la préférence de Buffon pour les récits de voyage, au détriment des histoires emblématiques de la Renaissance ou encore des livres de zoologie du XVII^e siècle, souvent basés sur des copies de copies ou des traductions de traductions. Les relations de voyage se présentaient plutôt comme des « convoyeurs d'informations visuelles ²⁸ », procurant un lien direct entre la nature et le savant (dans son cabinet), et faisaient des voyageurs les porte-étendards du sensualisme et de l'empirisme :

The quest for purity experience — whether achieved in the mind or out in the world — reposes at the core of most eighteenth-century thought. When philosophy and human history taught that all experience is mediated by ideas and conventions — in short, by self-reflexive interpretations — *only the natural sciences and their implementors, the discoverers*, could point refreshingly to the fact that nature was palpably, hence immediately, available to them in their privileged role as *conscious observers, probers, delvers* ²⁹.

Mais tous les « découvreurs », peu s'en faut, n'étaient pas pour autant des « observateurs » ou des « enquêteurs » consciencieux. Buffon se trouvait donc devant ces récits de voyageurs et ces correspondances dans la même posture que le critique biblique interrogeant l'authenticité des textes prophétiques ; cependant, comme l'a souligné Thierry Hoquet, le naturaliste se trouve à transférer « les questions de l'autorité, de la certitude et

²⁸ Nous traduisons l'expression « conveyor of visual information » (*ibid.*, p. 440).

²⁹ *Id.*

du témoignage, du domaine de l'Écriture sainte à celui de l'écriture de la Nature³⁰». La tâche de Buffon était de ce point de vue immense, car il devait alors user de son génie scientifique pour discriminer, parmi les illustrations et descriptions, entre celles qu'il croyait vérifiées dans les détails et les autres, mal imaginées par trop d'enthousiasme ou par manque de discipline. L'incipit de l'article sur le porc-épic du Nouveau Monde illustre bien l'attitude du naturaliste, devant le défi que lui imposait la fabrique de l'*Histoire des quadrupèdes* :

Dans chaque article que nous avons à traiter, il se présente toujours plus d'erreurs à détruire que de vérités à exposer : cela vient de ce que l'histoire des animaux n'a, dans ces derniers temps, été traitée que par des gens à préjugés, à méthodes, & qui prenoient la liste de leurs petits systèmes pour les registres de la Nature³¹.

Pour le voyageur scientifique, la tâche consistait à voir les mystères de la nature de la manière la plus neutre possible, pour ensuite tirer des jugements appropriés de cette perception. Buffon, le savant, se double de l'artiste qui doit reproduire ce qu'il croit avoir capté sous la surface des apparences, tout en répondant aux exigences esthétiques qu'il s'est imposées. En ce sens, « l'histoire naturelle partage avec les autres types d'histoire la difficile question de la pesée des témoignages et doit déterminer quels sont les auteurs dignes de foi et dont la relation peut faire autorité³²».

Avant de procéder à l'analyse de la critique du « Buffon lecteur » de quelques voyageurs particulièrement « déviants », nous avons cru bon terminer cette première section avec quelques exemples illustrant la posture générale du seigneur de Montbard, devant ces relations de voyage et ces correspondances qui regorgeaient de faits plus ou moins vraisemblables devant être passés au tamis du jugement, avant d'être incorporés dans la fabrique de l'*Histoire des quadrupèdes*.

Imaginer la langue du rhinocéros

Nous avons vu par ailleurs que, nonobstant le recours à l'imagination, Buffon respecte presque toujours l'empirisme lockien : à propos de la tétée ou des amours

³⁰ Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie, op. cit.*, p. 629.

³¹ Buffon, « Le Coendou », *HN*, XII, 1764, p. 418.

³² Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie, op. cit.*, p. 632.

éléphantines, de l'existence supposée des « jumarts » ou du « blaireau-cochon », le seigneur de Montbard refuse d'accepter qu'une seule opinion ou intuition — fut-elle la sienne — puisse demeurer la base du savoir ; il attend presque toujours qu'un tiers — le plus souvent un voyageur ou un correspondant — prouve ou infirme ses propres hypothèses à l'aide d'une description ou d'un dessin faits indubitablement sous les yeux de l'observateur. Par ailleurs, une seule description réalisée par un témoin oculaire éclipsa parfois le savoir livresque véhiculé dans les livres de zoologie depuis l'Antiquité. Par exemple, lorsqu'il affirme que la langue du rhinocéros « étoit douce comme celle d'un veau ³³ », Buffon ajoute, en note :

Que la plupart des Voyageurs & tous les Naturalistes, tant anciens que modernes, ont dit que la langue du rhinocéros étoit extrêmement rude, & que les papilles en étoient si poignantes, qu'avec sa langue seule il écorchoit un homme & enlevait la chair jusqu'aux os. *Ce fait, que l'on trouve par-tout, me paroît très-douteux & même mal imaginé*, puisque le rhinocéros ne mange point de chair, & qu'en général les animaux qui ont la langue rude sont ordinairement carnassiers ³⁴.

Dans ce cas, le génie scientifique le conduit Buffon à privilégier sa propre intuition plutôt que de suivre « la plupart des Voyageurs & tous les naturalistes ». Il imagine, par comparaison et analogie, à l'intérieur de cadre formé par son épistémologie, que le rhinocéros a une langue aussi lisse que celle des autres espèces herbivores. Il s'appuie ensuite sur une seule description : celle de « M. Parsons, célèbre Médecin de Londres, auquel la République des Lettres est redevable de plusieurs découvertes en Histoire naturelle ³⁵ », qui avait publié, dans les *Transactions philosophiques* de 1743, une description de l'animal à laquelle Buffon accorde autant « d'attention [que] de confiance ³⁶ ».

Daubenton, habituellement d'une précision chirurgicale dans la description anatomique des quadrupèdes, ne mentionne aucun détail concernant la langue du rhinocéros. En effet, il n'avait pu procéder, contrairement à son habitude, à la dissection

³³ Buffon, « Le Rhinocéros », *HN*, XI, 1764, p. 183.

³⁴ *Id.* [nous soulignons]

³⁵ *Ibid.*, p. 178. James Parsons (1707-1770), médecin londonien, membre de la Royal Society, avait notamment inspiré Buffon dans la section « De l'Age viril. Description de l'Homme » (*HN*, II, 1749, planche VIII, p. 536). Les cinq figures représentant des expressions liées à la physiognomonie sont tirées de la dissertation *Human Physiognomy explain'd in the Crounian Lectures on Muscular Motion* (London, C. David), publiée par Parsons en 1747.

d'un spécimen, se contentant de décrire celui « qui étoit à Paris il y a douze ans ³⁷ ». Ce rhinocéros, présent à la foire Saint-Germain en 1749, « étoit femelle & n'avoit au plus qu'onze ans » ; en comparaison, l'animal décrit par Parsons était un « très-jeune » mâle, arrivé à Londres en 1739 à l'âge deux ans. Daubenton avait bien fait remarquer que le rhinocéros décrit par Parsons différait « à plusieurs égards ³⁸ » de celui qui était représenté dans la planche VII du onzième volume de l'*Histoire naturelle* (voir la figure 30, *supra*, p. 449) et sur lequel il avait construit sa description macroscopique qui, vraisemblablement, n'incluait pas une palpation linguale détaillée, férocité de la bête oblige... Ainsi, la douce langue évoquée par Parsons aurait bien pu s'expliquer par le tout jeune âge du spécimen qu'il avait examiné, et le compte rendu du médecin anglais ne suffisait pas à infirmer catégoriquement le constat de tous ces voyageurs qui prétendaient plutôt que l'appendice lingual du rhinocéros était indubitablement d'une rugosité propre à lacérer la chair humaine.

Il faudra attendre une douzaine d'années pour que Buffon revienne, assez discrètement, sur sa première hypothèse. Dans le troisième volume du *Supplément*, il précise avoir pu observer « un second Rhinocéros, nouvellement arrivé à la ménagerie du Roi » qui avait « au moins deux ou trois ans ³⁹ » en 1770. Décrit d'après une observation faite en 1772, Buffon ajoute : « sa langue est dure & rude au point d'écorcher ce qu'il lèche ; aussi mange-t-il de grosses épines sans en ressentir de douleur ⁴⁰ ». En fait, Buffon ne pouvait que constater le résultat de l'action du rhinocéros lécheur, sans avoir eu accès à la dissection de l'animal (qui s'effectuera après le décès du mastodonte en 1793) ⁴¹. Il aurait peut-être eu la satisfaction de constater que son hypothèse de départ n'était pas entièrement fautive. En effet, des études récentes ont clarifié le quiproquo. La langue du

³⁶ Buffon, « Le Rhinocéros », *HN*, XI, 1764, p. 178.

³⁷ Daubenton, « Description du Rhinocéros », *HN*, XI, 1764, p. 198.

³⁸ *Id.*

³⁹ Buffon, « Addition à l'article du Rhinocéros », *SHN*, III, 1776, p. 297. Pour de plus amples détails sur ce célèbre pensionnaire, un rhinocéros indien (*Rhinoceros unicornis*) mâle arrivé, depuis le nord du Bengale, à la ménagerie de Versailles le 11 septembre 1770, on pourra consulter avec profit : L. C. Rookmaaker, « Histoire du rhinocéros de Versailles (1770-1793) », *Revue d'histoire des sciences*, 1983, vol. XXXVI, n^{os} 3-4, p. 307-318. Buffon serait venu observer l'animal « à trois occasions au moins » (*ibid.*, p. 308).

⁴⁰ Buffon, « Addition à l'article du Rhinocéros », *SHN*, III, 1776, p. 298.

⁴¹ L'animal, disséqué à Paris, fut l'objet de 38 dessins anatomiques. Les résultats de cette dissection n'ont été publiés qu'en 1804 par Cuvier.

rhinocéros est composée de deux segments distincts : tout d'abord, une portion antérieure lisse — celle qui est majoritairement visible pour un observateur du sujet vivant —, occupée en grande partie par les papilles gustatives que l'on retrouve habituellement chez les autres quadrupèdes ; puis, en portion caudale — donc difficilement détectable chez un spécimen non disséqué et plutôt hostile ⁴² —, surmontant la partie lisse antérieure, se dresse tel un promontoire excessivement rugueux, *l'éminence intermolare* caractéristique de tous les membres de la famille des Rhinocerotidés ⁴³. L'hypothèse imaginée par Buffon, qui était confortée par l'observation de Parsons, mais qui s'opposait à celles des autres naturalistes, ne sera en partie invalidée que quelque deux cents ans plus tard... Il reste que l'*ars inveniendi*, qui se basait sur la logique de la comparaison, respectait le cadre formé par l'*ars iudicandi* : à savoir que les herbivores ont habituellement une langue plutôt lisse. Buffon aura encore contribué, même en errant partiellement, à baliser le chemin de la découverte que ses successeurs emprunteront pour poursuivre le travail d'actualisation entrepris dans l'*Histoire des quadrupèdes*.

Le hamster n'est pas une « marmotte de Strasbourg »

Buffon préfère souvent asseoir son jugement sur le rapport de ses correspondants, plutôt que de se fier aux « écrivains » dont la notoriété n'est pas toujours gage de validité scientifique. Dans l'article concernant le hamster, il reproche aux « Naturalistes plus récents » — en particulier Brisson et Linné — de s'être « contentés de copier ce que Gesner [...] a dit » de ce rongeur très commun en Allemagne. Il dresse son « tableau d'histoire » après avoir annoncé, en préambule :

encore est-ce aux attentions constantes de M. le marquis de Montmirail ⁴⁴ pour tout ce qui peut contribuer à l'avancement de l'Histoire Naturelle & aux bontés de M. de Vaitz Ministre

⁴² Georges Cuvier rapporte que la bête « tua deux jeunes gens qui s'étaient imprudemment introduits dans son parc » (« Le rhinocéros unicorne. *Rhinoceros unicornis* », dans Étienne de Lacépède, *La Ménagerie du Muséum national d'Histoire naturelle*, Paris, Miger, Patris, Gilbert, Grandcher & Dentu, 1804, p. 5).

⁴³ Quelques schémas et photos de cette « éminence intermolare » sont inclus dans l'article de A. J. E. Cave, « Observations on rhinoceros tongue morphology », *Journal of Zoology*, 1977, n° 181, p. 265-284. En page 281, l'auteur précise : « Palpation alone suffices to establish the non-epithelial nature of the intermolar eminence which thereby proves to be *an intensely hard*, unyielding, immobile lump, inseparable from the underlying tissue » [nous soulignons].

⁴⁴ Charles François Le Tellier, marquis de Montmirail (1734-1764), militaire et savant, membre de l'Académie des sciences qu'il présida à compter de 1763. Buffon le remercie à quelques reprises dans

d'État du Prince Landgrave de Hesse-Cassel, que nous sommes redevables de la connoissance précise & exacte de cet animal. Ils nous en ont envoyé deux vivans avec un mémoire instructif sur leurs mœurs & leurs habitudes naturelles ⁴⁵.

Plutôt que de se référer aux naturalistes ayant publié des ouvrages à succès, Buffon se base plutôt sur les faits « extraits du mémoire de M. Waitz & des observations de M. de Montmirail », de même que sur un rapport de dissection réalisé par un certain Caspar Schwenckfeld (1563-1609), médecin qui publia plusieurs ouvrages de pharmacie et d'histoire naturelle sur la Silésie. Or, malgré la confiance témoignée envers ses sources, le génie scientifique amène tout de même Buffon à mettre en doute le fait suivant qui ne s'accorde pas avec ses propres observations des sujets vivants qui lui avaient été envoyés à Montbard :

mais il n'est pas également certain, comme on le dit dans ce même mémoire, qu'ils [les hamsters] soient engourdis & même desséchés pendant l'hiver, & qu'ils ne reprennent du mouvement & de la vie qu'au printemps. Le hamster que nous avons eu vivant a passé l'hiver dernier 1762-63 dans une chambre sans feu, & où il geloit assez fort pour glacer l'eau ; cependant il ne s'est point engourdi & n'a pas cessé de se mouvoir & de manger à son ordinaire, au lieu que nous avons nourri des Loirs et des Lerots qui se sont engourdis à un degré de froid beaucoup moindre : nous ne croyons donc pas que le hamster se rapproche des loirs ou de la marmotte par ce rapport, & c'est mal-à-propos que quelques-uns de nos Naturalistes l'ont appelé *marmotte de Strasbourg*, puisqu'il ne dort pas comme la marmotte, & qu'il ne se trouve pas à Strasbourg ⁴⁶.

En effet, comme nous l'avions mentionné à propos de l'hibernation de l'ours ⁴⁷, les hibernants obligatoires, comme le lérot ou la marmotte, hibernent n'importe quand dès que la température extérieure est inférieure à 6 °C pendant quarante-huit heures, alors que les hibernants facultatifs, comme le hamster, voient leur capacité à hiberner conditionnée par différents facteurs : température, réserves en nutriments, photopériode, etc. Ici, le génie

l'Histoire des quadrupèdes : « son goût pour les arts et les sciences, son zèle pour leur avancement sont fondés sur un discernement exquis & sur des connoissances très-étendues dans toutes les parties de l'Histoire Naturelle ; nous publierons donc, avec autant de plaisir que de reconnaissance, les bontés dont il nous honore & les lumières que nous lui devons ; l'on verra dans la suite de cet ouvrage, combien nous aurons d'occasions de rappeler son nom (« L'Éléphant », *HN*, XI, 1764, p. 76-77).

⁴⁵ Buffon, « Le Hamster », *HN*, XIII, 1765, p. 117-118. Buffon cite en note cet « *Extrait d'une Lettre de M. le marquis de Montmirail à M. de Buffon, datée de Krumbach, 31 juillet 1762* » : « Voici un Mémoire assez étendu sur l'espèce de mulot que l'on appelle Hamster dans ce pays, il m'a été fourni par M. de Waitz, Ministre d'État du Landgrave de Hesse-Cassel, qui joint aux qualités les plus propres à former un homme d'État le goût le plus vif pour l'Histoire Naturelle... il m'a envoyé en même-temps deux de ces animaux vivans, que je vous enverrai par la première occasion ». Nous n'avons trouvé aucune précision supplémentaire concernant M. de Waitz (ou Waitz).

⁴⁶ Buffon, « Le Hamster », *HN*, XIII, 1765, p. 125.

⁴⁷ Voir *supra*, p. 343, note 154.

scientifique aura permis à Buffon de conjecturer à juste titre, dans les limites prescrites par son épistémologie, sur une différence fondamentale qui allait être démontrée dans les siècles suivants.

De plus, le seigneur de Montbard avait bien anticipé la différence entre rongeurs Myomorphes (comme les rats et les hamsters) et Sciuromorphes (comme les marmottes, castors ou écureuils)⁴⁸. De manière très fine et juste, il ajoutera dans l'article sur la marmotte d'Eurasie : « L'on a donné le nom de *Marmotte de Strasbourg* au Hamster, & celui de *Marmotte de Pologne* au Bobak ; mais autant il est certain que le hamster n'est point une marmotte, autant il est probable que le bobak en est une⁴⁹ ». Cette hypothèse avérée sera renforcée par l'ajout d'une observation concernant le « *Monax* ou *Marmotte du Canada*, que quelques Voyageurs ont appelé *Siffleur*⁵⁰ », qui amènera Buffon à la conclusion suivante : « Le monax du Canada, le bobak de Pologne & la marmotte des Alpes pourroient donc n'être tous trois que le même animal, qui par la différence des climats auroit subi les variétés que nous venons d'indiquer⁵¹ ». Nous dirions aujourd'hui que *Marmota monax* — la marmotte commune d'Amérique du Nord —, *Marmota bobak* — la marmotte d'Eurasie — et *Marmota marmota* — la marmottes des Alpes européennes — sont trois espèces d'un même genre appartenant au sous-ordre des Sciuromorphes.

L'orang-outan, le chimpanzé et les singes hurleurs ne sont pas des hommes

Le récit de voyage ne portait évidemment pas la garantie d'être une idéale image en miroir des animaux décrits directement depuis la nature. Les voyageurs, en état d'exaltation devant des espèces inconnues, pouvaient parfois embellir la réalité et succomber à l'hyperbole, stimulés par la sensibilité « énergétique » du phénomène qu'ils avaient sous les yeux. Par exemple, Buffon exprime certaines réserves lorsqu'il s'apprête à faire le

⁴⁸ L'anatomie comparée établira que, chez les rongeurs appartenant au sous-ordre des Sciuromorphes, l'arcade zygomatique est essentiellement formée par l'os zygomatique ; alors que chez les Myomorphes, il y a plutôt une longue apophyse zygomatique de l'os maxillaire, qui forme la majeure partie de l'arcade zygomatique. Pour un schéma représentant cette différence, voir Jean Piérard, *Mammalogie. Mammifères du Québec*, 1983, p. 36-37.

⁴⁹ Buffon, « Le Bobak et les autres Marmottes », *HN*, XIII, 1765, p. 136.

⁵⁰ *Id.*

⁵¹ *Ibid.*, p. 137.

tableau d'histoire des orangs-outangs. S'il avait pu lui-même observer, vivant, « le petit orang-outang ou le jocko » (espèce qui correspond, dans la taxinomie moderne, au chimpanzé), Buffon doit par ailleurs se fier uniquement aux relations de voyageurs en ce qui a trait au « pongo ou grand orang-outang ⁵²», ce singe anthropoïde de grande taille des jungles côtières marécageuses de Bornéo et de Sumatra, aux bras très longs et à la fourrure d'un brun roux, que l'on a pu voir dans nombre de productions cinématographiques ou télévisuelles au cours des dernières décennies, mais qui était encore relativement méconnu à la fin du XVIII^e siècle ⁵³. Or, selon Buffon, si ces relations de voyageurs « étoient fidèles, si souvent elles n'étoient pas obscures, fautives, exagérées, nous ne douterions pas qu'il [le jocko ou « chimpanzé »] ne fût d'une autre espèce que le pongo [ou « orang-outang »], d'une espèce plus parfaite & plus voisine encore de l'espèce de l'homme ⁵⁴». Il reproche à « Bontius, qui étoit Médecin en chef à Batavia, & qui nous a laissé de bonnes observations sur l'Histoire naturelle de cette partie des Indes ⁵⁵» d'avoir

dit expressément qu'il a *vu avec admiration* quelques individus de cette espèce marchant debout sur leurs pieds, & entr'autres une femelle (dont il donne la figure) qui sembloit avoir de la pudeur, qui se couvroit de sa main à l'aspect des hommes qu'elle ne connoissoit pas, qui pleuroit, gémissoit & faisoit les autres actions humaines, de manière qu'il sembloit que rien ne lui manquât que la parole ⁵⁶.

Buffon en profite au passage pour écorcher encore une fois son rival Linné : il reproche à ce dernier d'avoir suivi sans discernement les rapports de quelques voyageurs pour affirmer

⁵² Buffon, « Les Orangs-outangs ou le Pongo & le Jocko », *HN*, XIV, 1766, p. 44. L'orang-outang et le chimpanzé sont des singes sans queue originaires de l'Ancien Monde (super-famille des Catarhiniens). Le chimpanzé est classé, comme l'homme dans la famille des Hominidés, alors que l'orang-outan est classé dans celle des Pongidés.

⁵³ Le premier orang-outan « jamais parvenu vivant sur le sol de l'Europe » arriva à la ménagerie du stathouder Guillaume V d'Orange le 29 juin 1776. Il fallut attendre 1778 avant que le directeur du cabinet, Arnout Vosmaer, publie « une œuvre double [...] illustrée par deux belles gravures sur cuivre d'après des originaux de peintre de la cour T. P. C. Haag » (Florence Pieters et Kees Rookmaaker, « Arnout Vosmaer, grand collectionneur de curiosités naturelles, et son *Regnum animale* », dans B. C. Sliggers et A. A. Wertheim, *Le zoo du prince. La ménagerie du stathouder Guillaume V*, 1994, p. 29).

⁵⁴ Buffon, « Les Orangs-outangs ou le Pongo & le Jocko », *HN*, XIV, 1766, p. 44.

⁵⁵ *Id.* Jacob de Bondt (1591 ou 1592-1631), dit Bontius, médecin et naturaliste néerlandais qui s'établit à Batavia (aujourd'hui Djakarta) où il s'intéressa à l'histoire naturelle de l'île de Java.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 44-45 [nous soulignons]. Buffon cite en note un extrait, en latin, tiré de l'*Historiae naturalis et medicae Indiae orientalis* en indiquant comme référence le chapitre XXXII aux pages 84 et 85. Selon Stéphane Schmitt, Buffon citerait cet ouvrage de Bontius « dans Willem Pison, *De Indiae utriusque re naturali et medica libri quatuordecim, quorum contenta pagina sequens exhibet*, Amsterdam, Louis et Daniel Elsevier, 1658 » (dans Buffon *Œuvres*, *op. cit.*, p. 1564, note 1).

que l'orang-outang « pense, [...] parle & s'exprime en sifflant », qu'il s'agit, en somme, d'un « homme nocturne ⁵⁷ ». Puis, le naturaliste montbardois ajoute :

je doute donc beaucoup de la vérité de la description de cet *homme nocturne* ; je doute même de son existence, & c'est probablement un Nègre blanc, un chacrelas *que les Voyageurs*, cités par M. Linnæus, *auront mal vu & mal décrit*. [...] En écartant donc *cet être mal décrit*, en supposant aussi un peu d'exagération dans le récit de Bontius, un peu de préjugé dans ce qu'il raconte de la pudeur de sa femelle orang-outang, il ne nous restera qu'un animal, un singe, dont nous trouvons ailleurs des indications plus précises ⁵⁸.

Il faut dire Linné avait déjà été maintes fois tancé dans les précédents volumes de l'*Histoire des quadrupèdes* pour avoir fondé une systématique qui conduisait souvent à un regroupement d'espèces « mal imaginé & [...] souvent nuisible ⁵⁹ ». Rappelons que, pour Buffon, le « vrai travail d'un Nomenclateur ne consiste point à faire des recherches pour allonger sa liste, mais des comparaisons raisonnées pour la raccourcir ⁶⁰ ». Renvoyant systématiquement en notes aux passages incriminés dans la *Systema naturae*, le seigneur de Montbard estime « ridicule » d'avoir mis dans la même classe « l'homme & la chauve-souris », « l'éléphant & le lézard écailleux » ou encore « le rhinocéros & le rat », et il conclut à des « idées mal conçues [qui] ne peuvent se soutenir ⁶¹ ». Buffon s'en était alors

⁵⁷ Buffon, « Les Orangs-outangs ou le Pongo & le Jocko », *HN*, XIV, 1766, p. 46. Buffon indique précisément le passage incriminé dans la dixième édition du *Systema naturae* : « *Homo nocturnus. Homo silvestris* Orang-outang *Bontii*. [...] *Habitat in Javae, Amboinae, Ternatae speluncis*. Linn. *Syst. nat.* edit. X, pag. 24 » (*ibid.*, p. 45).

⁵⁸ *Ibid.*, p. 46-47 [nous soulignons, excepté *homme nocturne* souligné dans le texte]. Buffon renvoie en note pour ces « indications plus précises » à l'ouvrage d'Edward Tyson, *The anatomy of a Pygmy*, London, 1699. Edward Tyson (1650-1708), médecin et gouverneur du Bethlem Royal Hospital à Londres, est considéré comme l'un des fondateurs de l'anatomie comparée. Buffon insistera notamment sur les qualités du « célèbre Anatomiste Anglois, qui a fait une très-bonne description, tant des parties extérieures qu'intérieures de l'orang-outang » (« Les Orangs-outangs ou le Pongo & le Jocko », *HN*, XIV, 1766, p. 47) en se référant à l'ouvrage *Orang-outang, sive, Homo sylvestris, or, The anatomy of a pygmy compared with that of a monkey, an ape, and a man* (London, Bennet, Brown and Hunt, 1699). Tyson sera souvent convoqué dans l'*Histoire des quadrupèdes* de manière élogieuse ; ses ouvrages et monographies sont des sources privilégiées que Buffon utilise régulièrement dans sa rhétorique de la preuve.

⁵⁹ Buffon, « Animaux communs aux deux Continens », *HN*, IX, 1760, p. 122.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 121.

⁶¹ *Ibid.*, p. 123. Dans la 4^e édition du *Systema Naturæ*, (Paris, M.-A. David, 1744, p. 63), l'homme était en effet rangé, avec le pangolin, dans le premier ordre des *Anthropomorpha*. Buffon avait déjà insisté sur cette classification linnéenne « non seulement arbitraire mais encore *très-mal imaginée* » dans le « Premier discours » (*HN*, I, 1749, p. 39 [nous soulignons]).

pris à l'existence suggérée de « deux espèces d'hommes, l'homme de jour & l'homme de nuit, *homo diurnus sapiens* ; *homo nocturnus troglodites* ⁶²», pour ajouter :

N'est-ce pas ajouter des fables à des absurdités ? & peut-on présenter le résultat des *contes de bonnes-femmes* ou *les visions mensongères de quelques voyageurs suspects*, comme faisant partie principale du système de la Nature ? de plus ne vaudrait-il pas mieux se taire sur les choses qu'on ignore que d'établir des caractères essentiels & des différences générales sur des erreurs grossières, en assurant, par exemple, que dans tous les animaux à mamelles, la femme seule a un clitoris ; tandis que nous savons par la dissection que nous avons vû faire de plus de cent espèces d'animaux, que le clitoris ne manque à aucune femelle ? Mais j'abandonne cette critique, qui cependant pourroit être beaucoup plus longue, parce qu'elle ne fait point ici mon principal objet ; j'en ai dit assez pour que l'on soit en garde contre *les erreurs, tant générales que particulières*, qui ne se trouvent nulle part en aussi grand nombre que dans ces ouvrages de nomenclature, parce que voulant y tout comprendre, on est forcé d'y réunir tout ce que l'on ne sait pas au peu qu'on sait ⁶³.

Nonobstant la violente diatribe contre son rival Linné, on remarque que Buffon est sur ses gardes et qu'il compte bien dénoncer tous ces « contes de bonne-femmes » et ces « visions mensongères de quelques voyageurs suspects » qu'il rencontrera en construisant son *Histoire des quadrupèdes*.

Mais revenons au jocko ou « petit orang-outang » (le chimpanzé). Buffon se sert alors de son génie artistique (et d'un anthropocentrisme évident) comme embrayeur rhétorique ; il livre alors un exercice de style propre à séduire son lectorat, qui sera d'autant plus convaincu que le génial naturaliste rapporte un comportement qu'il a pu observer lui-même. Il s'agit d'un bel exemple d'équilibre entre le jugement du savant et le goût de l'écrivain :

J'ai vu cet animal présenter sa main pour reconduire les gens qui venoient le visiter, se promener gravement avec eux & comme de compagnie ; je l'ai vu s'asseoir à table, déployer sa serviette, s'en essuyer les lèvres, se servir de la cuiller & de la fourchette pour porter à sa bouche, verser lui-même sa boisson dans un verre, le choquer, lorsqu'il y étoit invité, aller prendre une tasse & une soucoupe, l'apporter sur la table, y mettre du sucre, y verser du thé, le laisser refroidir pour le boire, & tout cela sans autre instigation que les signes ou la parole de son maître, & souvent de lui-même. Il ne faisoit du mal à personne, s'approchoit même avec circonspection, & se présentoit comme pour demander des caresses ; il aimoit prodigieusement les bonbons, tout le monde lui en donnoit ; & comme il avoit une toux fréquente & la poitrine attaquée, cette grande quantité de choses sucrées

⁶² Buffon, Animaux communs aux deux Continens », *HN*, IX, 1760, p. 124. Dans la 10^e édition du *Systema Naturæ*, (Stockholm, L. Salvius, 1758, p. 20 et 24), Linné distingue deux espèces dans le genre *Homo* : *Homo diurnus* (l'être humain) et *Homo nocturnus* (l'orang-outan).

⁶³ *Ibid.*, p. 124-125 [nous soulignons].

contribua sans doute à abrégier sa vie : il ne vécut à Paris qu'un été, & mourut l'hiver suivant à Londres ⁶⁴.

De plus, au-delà d'une rhétorique qui se contenterait uniquement du *placere*, Buffon utilise ce qu'il a observé lui-même pour mettre à l'épreuve sa logique de la comparaison :

si l'on veut reconnoître ce qui appartient en propre à cet animal, & le distinguer de ce qu'il avoit reçu de son maître ; si l'on veut séparer sa nature de son éducation, qui en effet lui étoit étrangère, puisqu'au lieu de la tenir de ses pères & mères, il l'avoit reçue des hommes, il faut *comparer ces faits*, dont nous avons été témoins, avec ceux que nous ont donnés les Voyageurs qui ont vu ces animaux dans leur état de nature, en liberté & en captivité ⁶⁵.

Buffon doit donc utiliser son génie pour ne retenir « à très-peu près, tout ce que les Voyageurs les moins crédules & les plus véridiques ⁶⁶ » ont écrit sur cet animal, le tout afin d'exposer « toutes les différences qui éloignent cette espèce de l'espèce humaine » et confirmer son intuition d'un infranchissable fossé entre les natures humaine et animale. Aussi restera-t-il toujours sceptique à la lecture de descriptions où il sent que l'auteur a pu souffrir d'un excès d'enthousiasme, surtout si le correspondant, après « avoir vu cela plusieurs fois », avoue ensuite « *l'avoir vu avec admiration* ⁶⁷ ». Pour donner un aperçu de ce qui attendait parfois Buffon, et pour terminer ce segment simiesque, voyons par exemple ce qu'écrit le médecin flamand Alexandre Olivier (Exmelin (v. 1645-v. 1710), manifestement emporté par l'enthousiasme, à propos de l'invraisemblable talent de secouriste dont seraient dotés les singes hurleurs :

ce qui me parut plus singulier, c'est qu'au moment que l'un d'eux est blessé, on les voit s'assembler autour de lui, mettre leurs doigts dans la plaie, & faire de même que s'ils la vouloient sonder ; alors s'ils voient couler beaucoup de sang, ils la tiennent fermée pendant que d'autres apportent quelques feuilles, qu'ils mâchent & poussent adroitement dans l'ouverture de la plaie ⁶⁸.

⁶⁴ Buffon, « Les Orangs-outangs ou le Pongo & le Jocko », *HN*, XIV, 1766, p. 53-54.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 55 [nous soulignons].

⁶⁶ Buffon cite alors, en note, une dizaine de relations de voyage écrites par autant de voyageurs tombés aujourd'hui dans l'oubli (*ibid.*, p. 56-59).

⁶⁷ Alexandre Olivier (Exmelin, cité dans Buffon, « L'Ouarine et l'Alouate », *HN*, XV, 1767, p. 10 [nous soulignons].

⁶⁸ *Id.* (Exmelin ou Exquemelin fit publier le récit de ses aventures dans les îles de la mer des Caraïbes sous le titre : *Histoire des aventuriers qui se sont signalés dans les Indes*, Paris, J. Le Febvre, 1686, 2 vol. Buffon cite ici le « tome II, page 251 & suivantes » (*ibid.*, p. 11). Les alouates ou « singes hurleurs » sont des singes d'Amérique tropicale (super-famille des Platyrrhiniens), à longue queue préhensile, qui appartiennent à la famille des Atélidés. Le genre *Alouatta* comprend plusieurs espèces, qui varient selon la couleur du pelage.

Le sabordage du « Petit-Gris »

Le « tableau d'histoire » de l'écureuil gris (que Buffon appelle le « Petit-Gris »), commun aux parties septentrionales de l'Ancien et du Nouveau Mondes, offre un autre exemple éloquent de l'excès d'enthousiasme qui guette les voyageurs scientifiques. Même si « [p]lusieurs Auteurs prétendent que les petits-gris d'Europe sont différents de ceux d'Amérique ; que ces petits-gris d'Europe sont des écureuils de l'espèce commune [les écureuils roux], dont la saison change seulement la couleur dans le climat de notre nord ⁶⁹», Buffon propose plutôt, tout en modérant sa réponse : « Sans vouloir nier absolument ce dernier fait, qui cependant ne nous paroît pas assez constaté ; nous regardons le petit-gris d'Europe & celui d'Amérique comme le même animal, & comme une espèce distincte & séparée de celle de l'écureuil commun [l'écureuil roux] ⁷⁰». Nonobstant le fait que les deux espèces (l'écureuil gris et l'écureuil roux) se retrouvent également dans les parties septentrionales des deux continents, le naturaliste montbardois croit « pouvoir assurer que ce sont des animaux dont, les différences étant constantes, les espèces, quoique voisines, ne se sont pas mêlées, & doivent par conséquent avoir chacune leur nom ⁷¹». Afin de déconstruire l'hypothèse défendue par ceux qui affirment que les « petits-gris d'Europe sont des écureuils de l'espèce commune [des écureuils roux], dont la saison change seulement la couleur », Buffon entreprend l'examen d'un extrait des *Œuvres* de l'auteur dramatique Jean-François Regnard (1655-1709) :

M. Regnard dit affirmativement que les petits-gris de Laponie sont les mêmes animaux que nos écureuils de France ; ce témoignage est si positif qu'il seroit suffisant, s'il n'étoit pas contredit par d'autres témoignages ; mais M. Regnard, *qui nous a donné d'excellentes pièces de théâtre, ne s'étoit pas fort occupé d'histoire naturelle ; & il n'a pas demeuré assez longtemps en Laponie pour avoir vû de ses yeux les écureuils changer de couleur* ⁷².

⁶⁹ Buffon, « Le Petit-Gris », *HN*, X, 1763, p. 116.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 116-117.

⁷¹ *Ibid.*, p. 117. Buffon avait encore vu juste car, même si la génétique de ces rongeurs appartenant au genre *Sciurus* n'est pas encore bien connue de nos jours (on compte plus de 280 espèces différentes), il est clairement établi que l'écureuil gris ou noir (*Sciurus carolinensis*) — originaire de l'Amérique du Nord —, et l'écureuil roux (*Sciurus vulgaris*) — originaire d'Europe — ne se sont jamais mêlés malgré l'introduction de chacune de ces espèces dans le continent étranger. Mentionnons de plus la juste hypothèse de Buffon qui avait proposé, d'après ses nombreuses lectures, « comme une chose [...] très-vraisemblable » (*ibid.*, p. 122) que l'écureuil noir et l'écureuil gris étaient de la même espèce.

⁷² Buffon, « Le Petit-Gris », *HN*, X, 1763, p. 117-119 [nous soulignons].

Nous retrouvons encore une fois le constat maintes fois réitéré par Buffon : un bon écrivain ne fait pas nécessairement un naturaliste fiable. Il faut préciser que le seigneur de Montbard avait toutes les raisons de se méfier des observations de ce dramaturge vagabond. En effet, bien avant de connaître le succès à la Comédie-Française, notamment avec *Le Joueur* (1696) et *Le Légataire universel* (1708), celui qui fut parfois considéré comme le premier comique français après Molière avait connu une vie mouvementée : enlevé par des corsaires algériens lors de son retour d'un voyage en Italie, il fut vendu comme esclave à Alger en 1678 ; dès sa libération en 1681, il visita, avec quelques amis, la Flandre, la Hollande, le Danemark, la Suède, pour s'avancer jusqu'en Laponie. On comprendra le scepticisme de Buffon à la lecture de cette relation de voyage qui avait assuré la célébrité à cet aventurier sans formation scientifique. Aussi ne se gêne-t-il pas pour citer intégralement un long extrait des propos certes bien tournés par Regnard, mais dont l'authenticité est fermement contestée :

Ces animaux [les « Petit-Gris »] changent de contrée ; lorsqu'ils veulent aller en un autre endroit, & qu'il faut passer quelque lac ou quelque rivière, qui se rencontre à chaque pas dans la Laponie, ces petits animaux prennent une écorce de pin ou de bouleau qu'ils tirent sur le bord de l'eau, sur laquelle ils se mettent & s'abandonnent ainsi au gré du vent, élevant leurs queues en forme de voiles, jusqu'à ce que le vent se faisant un peu fort & la vague élevée, elle renverse en même temps et le vaisseau & le pilote. Ce naufrage, qui est bien souvent de trois ou quatre mille voiles, enrichit ordinairement quelques Lapons qui trouvent ces débris sur le rivage, & les font servir à leur usage ordinaire, pourvû que ces petits animaux n'aient pas été trop long-temps sur le sable ; il y en a quantité qui font une navigation heureuse & qui arrivent à bon port, pourvû que le vent leur ait été favorable & qu'il n'ait point causé de tempêtes sur l'eau, qui ne doit pas être bien violente pour engloûtir tous ces petits bâtimens. Cette particularité pourroit passer pour un conte si je ne la tenois par ma propre expérience. *Œuvres de M. Regnard. Paris, 1742, tome I, page 163* ⁷³.

La fonction de ce passage est évidemment double : d'une part, il s'agit de contester la vraisemblance d'un épisode douteux en citant les propos du voyageur dont l'imagination se serait laissé emporter par l'enthousiasme ; d'autre part, Buffon est probablement conscient qu'une telle séquence séduira son propre lectorat, dut-il contester par la suite les propos qu'il a cités. Quoi qu'il en soit, c'est surtout le Regnard « écrivain » qui est ici condamné,

⁷³ Jean-François Regnard, cité dans *ibid.*, p. 118. Le *Voyage de Laponie*, se trouve dans *Œuvres de M. Regnard*, Paris, Compagnie des Libraires, 1742, t. I. Selon Martin Wålberg, l'ouvrage de Regnard serait en grande partie une réécriture libertine du *Lapponia* de Jean Scheffer (Francfort, 1673), ce qui expliquerait par exemple les séquences où l'aventurier écrit avoir vu skier les Lapons, alors qu'il ne séjourna dans cette contrée nordique qu'en été (1681), « période où il n'y a jamais de neige » (« L'anthropologie des Lumières et le l'hospitalité lapone — Regnard, Buffon, Maupertuis, Voltaire, Sade », *SVEC*, 2007 : 12, p. 283).

car le génie scientifique de Buffon lui interdit rejeter complètement l'épisode du naufrage, étant donné que l'écureuil gris demeure différent de l'écureuil roux des campagnes françaises, que le seigneur de Montbard a eu tout le loisir d'observer :

D'ailleurs nous ne voyons pas que les écureuils, qui sont en assez grand nombre dans nos forêts, se réunissent en troupes ; nous ne voyons pas qu'ils voyagent de compagnie, qu'ils s'approchent des eaux, ni qu'ils se hasardent à traverser les rivières sur des écorces d'arbres ; ils diffèrent donc des petits-gris, non seulement par la grandeur & la couleur, mais aussi par les habitudes naturelles ; *car quoique ces navigations des petits-gris paroissent peu croyables, elles sont attestées par un si grand nombre de témoins que nous ne pouvons les nier*⁷⁴.

Soulignons en terminant que, s'il est vrai que l'écureuil peut changer de couleur en hiver, comme la belette, le loup ou le lièvre, Buffon fait remarquer avec perspicacité que cette modification est toujours « du fauve ou roux au blanc [...] ou du roux au blancheâtre » et non pas « du fauve ou du roux au gris-cendré⁷⁵ »... L'écureuil commun ne deviendra donc jamais « Petit-Gris », même soumis au plus rigoureux des hivers.

Retour sur le « chevrotain porte-musc »

Les trois derniers chapitres nous ont donné l'occasion de constater l'importance des illustrations — notamment les figures dessinées « sous les yeux » de ses correspondants — dans la rhétorique buffonienne de la preuve. Parfois, le seigneur de Montbard doit se fier principalement à son génie scientifique pour broser le « tableau d'histoire » d'animaux dont certains s'avèrent « aussi célèbre[s] que peu connu[s]⁷⁶ ». Nous avons vu qu'après avoir questionné le texte d'Aldrovandi — qui arguait que l'animal « duquel on tire le vrai musc⁷⁷ » arborait un ramage —, Buffon n'avait pu en donner la figure, faute de données suffisantes. Pour construire son article, il avait comme matière première une « histoire de

⁷⁴ Buffon, « Le Petit-Gris », *HN*, X, 1763, p. 120 [nous soulignons]. Buffon renvoie notamment à Klein « *de quadrup.* pag. 53 ». Jacob Theodor Klein (1685-1759), naturaliste prussien qui publia de nombreux ouvrages de zoologie, dont le *Quadrupedum dispositio brevisque historia naturalis* (Leipzig, Jonas Schmidt, 1751), auquel se réfère régulièrement Buffon dans les notes liminaires introductives à ses « tableaux d'histoire ». Par contre, comme Buffon ne critique à peu près jamais le renommé professeur de Dantzig — peut-être par respect pour un des rares naturalistes à s'être opposé à la systématique linnéenne ? — nous n'avons pas cru bon trop insister sur le « Buffon lecteur » de Klein. Le même commentaire pourrait être transposé au « Buffon lecteur » de Brisson.

⁷⁵ Buffon, « Le Petit-Gris », *HN*, X, 1763, p. 119.

⁷⁶ Buffon, « Le Musc », *HN*, XII, 1764, p. 361.

⁷⁷ *Id.* Voir au chapitre précédent, *supra*, p. 509.

cet animal, dans laquelle on ne trouve rien de fort exact, ni d'absolument nouveau ⁷⁸», qu'un certain Luc Schrockius avait fait imprimer à Vienne à la fin du XVII^e siècle :

nous combinerons seulement les faits que nous en pourrons tirer avec ceux qui sont épars dans les autres auteurs, & sur-tout dans les voyageurs les plus récents ; & au moins ne pouvant faire mieux, nous aurons rassemblé, non pas tout ce que l'on a dit, mais le peu que l'on sait au sujet de *cet animal que nous n'avons pas vu*, & que nous n'avons pu nous procurer ⁷⁹.

Buffon est limité et il sait que la solution à la « description complète » du chevrotain porte-musc réside dans l'unité du triptyque : à son « tableau d'histoire », et à la description anatomique de la « poche du musc », il manque l'observation et la dissection d'un spécimen pour faire la lumière sur « la nature de cet animal » :

En général, aucun des animaux qui rendent des liqueurs odorantes, telles que le blaireau, le castor, le pecari, l'ondatra, le desman, la civette, le zibet ne sont du genre des cerfs ou des chèvres ; ainsi nous serions portés à croire que l'animal du musc approche plus de *celui des cochons, dont il a les défenses*, s'il avoit en même temps des dents incisives à la mâchoire supérieure ; mais il manque de ces dents incisives, & par ce rapport, il se rapproche des animaux ruminans, & sur-tout du chevrotain qui rumine aussi, *quoiqu'il n'ait point de cornes ; mais tous ces indices extérieurs ne suffisent pas, ils ne peuvent que nous fournir des conjectures, l'inspection seule des parties intérieures peut décider la nature de cet animal, qui jusqu'à ce jour n'est pas connue* ⁸⁰.

Hormis la remarque importante concernant la présence de deux longues canines supérieures recourbées similaires à celles que l'on retrouve chez quelques Suidés (le sanglier ou le phacochère par exemple), on notera une rare contradiction : en effet, en écrivant « quoiqu'il [le chevrotain (famille des Tragulidés)] n'ait point de cornes », Buffon laisse entendre que le chevrotain porte-musc (famille des Moschidés) porte effectivement des cornes, alors qu'il avait justement reproché à Aldrovandi de lui avoir improprement imaginé un panache...

Encore une fois, Buffon reporte ses conclusions à plus tard, faute de données suffisantes, mais son hésitation à classer l'animal du musc témoigne que son génie scientifique lui avait fait imaginer, la nature particulière de cet étrange quadrupède. Il faudra attendre près de vingt ans pour qu'il puisse finalement donner une planche qui représente « la figure de l'animal du musc », qu'il dit avoir fait dessiner par Jacques de

⁷⁸ Buffon, « Le Musc », *HN*, XII, 1764, p. 365.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 365-366 [nous soulignons].

⁸⁰ *Ibid.*, p. 366-367 [nous soulignons].

Sève « d'après nature vivante ⁸¹ » (voir la figure 57 à la page suivante). Il s'agit d'un spécimen arrivé « à l'Hermitage près de Versailles ⁸² » où l'animal vécut de 1772 à 1775. Cette planche contient, selon Buffon, une figure qui « manquoit à son Ouvrage & qui n'a jamais été donnée que d'une manière très-incorrecte par les autres Naturalistes ⁸³ ». Il en profite également pour y joindre la « description complète » qui faisait défaut dans l'article de 1764, d'après « un bon Mémoire ⁸⁴ » donné par Daubenton à l'Académie des sciences, dont il rapporte un long extrait. L'unité du triptyque formée nous montre, *a posteriori*, que Buffon avait vu tout juste : le chevrotain porte-musc s'est avéré (avec les autres chevrotains) le plus archaïque de tout les membres du sous-ordre des Ruminants (herbivores polygastriques), car il présente paradoxalement toutes les caractéristiques des non-Ruminants (absence de cornes ou de bois, croissance permanente des canines supérieures, et présence quatre doigts bien développés plutôt qu'un pied fourchu).

⁸¹ Buffon, « Du Musc », *SHN*, VI, 1782, p. 221.

⁸² *Id.*

⁸³ *Id.*

⁸⁴ *Ibid.*, p. 224. Buffon ajoute en note la source précise : « Mémoires de l'Académie des sciences, *année 1772, seconde partie, page 215 & suivantes* ».

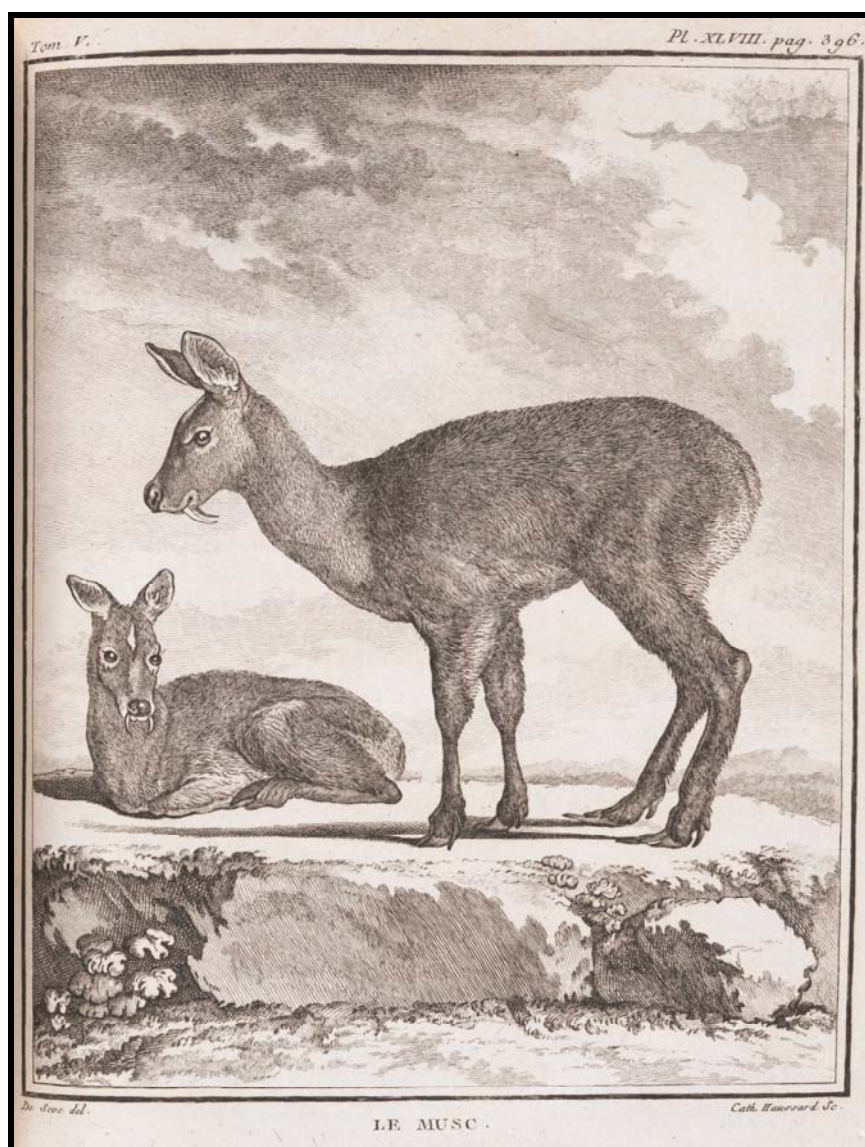


Figure 57 : « Le Musc »⁸⁵

(Courtesy of Rare Books and Special Collections Division — McGill University Library)

⁸⁵ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Catherine Haussard, *SHN*, VI, 1782, planche XXIX, p. 232. À noter que, dans l'édition princeps que nous avons consultée, la planche est incorrectement insérée à cette position, alors qu'elle devrait plutôt se trouver, tel qu'annoncé en son coin supérieur droit, après la page 228. De plus, la gravure n'est étonnamment pas signée, ni par le dessinateur, ni par le graveur. Afin de fournir une reproduction de qualité, nous avons commandé et reçu la gravure ci-dessus qui porte étrangement la mauvaise tomaisson, un numéro de planche et une pagination différentes de celle de l'édition que nous avons consultée, de même que la signature du dessinateur et du graveur ; les deux dessins sont par ailleurs identiques.

II. Les voyageurs dans la fabrique

Nous ne pourrions évidemment pas traiter exhaustivement de tous ces voyageurs ou correspondants que Buffon convoque à profusion dans l'*Histoire des quadrupèdes*. Un tel exercice aurait demandé une autre thèse, monumentale. En effet, à partir de l'article sur le cerf (*HN*, VI, 1756, p. 63), les notes introductives regorgent de références précises aux ouvrages qui ont servi de fondations à chacun des « tableaux d'histoire ». Sont en général convoqués, en plus d'Aristote, Pline, Gesner, Aldrovandi, Ray, Jonston, Brisson et même Linné, une panoplie de naturalistes, d'explorateurs et de correspondants plus ou moins connus. Nous avons sélectionné les cas de figures qui nous apparaissent passablement « dévier » de la poétique des voyageurs détaillée au début de ce chapitre, car ce sont eux qui stimulent le plus Buffon à exercer son génie scientifique : d'une part, en ayant recours à son jugement pour tâcher de repérer ce qu'ils auraient mal imaginé, et, d'autre part en se servant de l'*ars inveniendi* pour imaginer de nouvelles hypothèses explicatives. Nous serons également attentif à ces correspondants qui, par leurs descriptions ou leurs illustrations, fournissent ici et là des ingrédients que Buffon pourra intégrer dans sa rhétorique de la preuve, soit pour discréditer les mauvais voyageurs, soit pour soutenir ses propres hypothèses (voire, parfois, les infirmer).

Si d'aucuns pourraient encore douter de l'importance des relations de voyage dans l'*Histoire naturelle*, il suffit de considérer la « Table des auteurs et des voyageurs, cités dans cet ouvrage. Par M. de Buffon ⁸⁶ » : les quelque deux cents cinquante « voyageurs » mentionnés (sur quelque trois cents noms répertoriés, incluant entre autres les Pline, Aristote, Gesner et Aldrovandi) témoignent de l'influence déterminante qu'ils ont exercée sur l'*Histoire des quadrupèdes*. Cette « Table » est cependant loin d'être parfaite et comporte plusieurs erreurs, imprécisions et oublis. Cités en ordre alphabétique, les noms des « auteurs et [...] voyageurs » sont suivis d'un renvoi à la première occurrence où chacun apparaît dans l'*Histoire naturelle* : sont inscrits le numéro du volume, puis la page où il devrait être possible pour le lecteur de retrouver les informations pertinentes relatives

⁸⁶ Buffon, « Table des auteurs et des voyageurs, cités dans cet ouvrage », *HN*, XV, 1767, p. xxxvii-xliv [nous soulignons].

au personnage cité. Entre autres lacunes, nous avons constaté, par exemple, l'absence dans cette « Table » de Mathurin-Jacques Brisson — auquel Buffon renvoie pourtant régulièrement en note au début de ses articles —, ou encore un renvoi erroné concernant Jacob Theodor Klein : Buffon indique le volume IX et la page 232, alors qu'aucune mention concernant le naturaliste prussien n'apparaît à cet endroit⁸⁷. Autre problème concernant cette table : certains renvois pointent à une première occurrence où le nom de l'auteur ou du voyageur apparaît certes, mais sans indication d'un quelconque ouvrage auquel le lecteur pourrait se référer. Par exemple, dans le cas de Georg Marcgrave (1610-1644), le renvoi nous amène au cœur de l'article sur le jaguar, où il est inscrit sans plus de détails que le naturaliste allemand fut un des « premiers qui [...] aient donné une description détaillée⁸⁸ » de ce quadrupède du Nouveau Monde. Enfin, cette « Table » parue dans le volume XV de l'*Histoire naturelle* ne tient évidemment pas compte des intervenants de marque qui font leur apparition dans le *Supplément*.

Nonobstant les quelques faiblesses susmentionnées, la densité de cette « Table » nous porte à reprendre ce que Stéphane Schmitt a écrit à propos du cas particulier des « Variétés dans l'espèce humaine », pour le transposer à l'*Histoire des quadrupèdes* : les « tableaux d'histoire » sont effectivement composés « en majorité d'extraits de récits de voyageurs. Mais ceux-ci sont plus ou moins modifiés (tous les degrés existent, de la citation simple et fidèle, avec ou sans guillemets, à la réécriture totale) », et l'on « constate, au fur et à mesure de la publication des volumes de l'*Histoire des quadrupèdes*, la

⁸⁷ Dans ce dernier cas, la méprise est partielle car le nom de Klein apparaît à la page précédant celle indiquée dans la « Table ». Mais les informations sont plutôt limitées : un simple renvoi en tête de l'article, en note, au « *de quadrup.* pag. 77 » (Buffon, « Le Lynx ou Loup-cervier », *HN*, IX, 1760, p. 231). Au lecteur de chercher la référence complète, qui n'apparaît nulle part ailleurs : *Quadrupedum dispositio brevisque historia naturalis*, Leipzig, Jonas Schmidt, 1751.

⁸⁸ Buffon, « Le Jaguar », *HN*, IX, 1760, p. 204. Encore une fois, il faut revenir quelques pages auparavant, en tête d'article, pour trouver, en note : « Marcgravius, *Hist. Brasil.* pag. 235 » (*ibid.*, p. 201). Au lecteur de comprendre qu'il s'agit de l'ouvrage : *Historia naturalis Brasiliae* (Leyde, Hackium, & Amsterdam, Elzevier, 1648 [éd. Johannes de Laët]). Encore faut-il savoir que Marcgrave, parfois appelé Marcgraf, médecin originaire de Saxe est considéré comme un des explorateurs les plus importants du XVII^e siècle, parcourut le Brésil et la Nouvelle-Guinée où il trouva la mort avant d'avoir publié ses notes. C'est Johannes de Laët qui réussit à décrypter le code qu'utilisait Marcgraf dans ses cahiers qu'il publia dans le cinquième volume de son *Historia naturalis Brasiliae*, agrémenté de 55 figures. Les gravures accompagnant l'ouvrage étaient cependant si sommaires que la détermination précise des espèces représentées est le plus souvent « délicate ». Ses descriptions, toutefois, furent une source fiable pour les naturalistes du XVIII^e siècle comme John Ray, Johann Friedrich Gmelin ou Carl von Linné et, bien sûr, Buffon.

multiplication des témoignages d'amateurs, provinciaux et étrangers, dont Buffon publie souvent les lettres *in extenso*, ou en grande partie ⁸⁹». Cette abondance de sources diverses s'explique notamment par un réseau impressionnant de correspondants qui étaient encouragés (ou directement interrogés) par Buffon. Le seigneur de Montbard avait créé le brevet de correspondant du Jardin du Roi, titre purement honorifique, mais recherché pour le prestige de voir son nom cité dans un ouvrage à succès. Ces correspondants jouent un rôle de premier plan dans la fabrique des descriptions animalières, car ils apportent souvent la preuve (textuelle ou iconographique) pour confirmer (ou infirmer) ce que les grands voyageurs ou auteurs d'histoire naturelle (incluant Buffon lui-même ⁹⁰) ont imaginé. Buffon sélectionnait donc, parmi cet ensemble « sans doute très volumineux et de qualité très inégale ⁹¹» le matériel qui allait être mis « au service d'un talent et d'un génie particulier » : ce génie scientifique au cœur de la fabrique des quadrupèdes. Dans cette optique, rappelons, avec Stéphane Schmitt, que l'*Histoire naturelle* est « à la fois une entreprise collective et l'expression d'une volonté unique ⁹²».

Cette volonté est clairement exprimée dans le discours introductif à l'*Histoire des quadrupèdes*. S'interrogeant alors sur « cette espèce de prévoyance » remarquée chez certains animaux pourtant « dépourvus d'entendement, d'esprit & de mémoire » et « privés de toute intelligence ⁹³», Buffon se lance tout d'abord dans une longue tirade où il énumère une quantité de faits ancrés dans la croyance populaire, pouvant suggérer que certaines bêtes possèdent une « inquiétude raisonnée ⁹⁴» :

pourquoi trouve-t-on à la fin de l'automne dans le trou d'un mulot assez de glands pour le nourrir jusqu'à l'été suivant ? pourquoi cette abondante récolte de cire & de miel dans les

⁸⁹ Stéphane Schmitt, « Introduction », dans Buffon, *Œuvres*, *op. cit.*, p. LIV.

⁹⁰ Buffon n'hésite jamais à faire amende honorable. Autre preuve d'une humilité trop souvent négligée par la critique : après avoir écrit, dans le septième volume de l'*Histoire naturelle*, que l'hermine était une bête que l'on ne pouvait apprivoiser, Buffon avoue plutôt, après avoir pris connaissance d'une lettre écrite par Madame la comtesse de Noyan, datée du 20 juillet 1771, puis d'une autre rédigée par M. Giely de Mornas — tous deux relatant leur propre expérience où chacun avait domestiqué une hermine —, ne pas s'être occupé assez « de l'éducation [...] des hermines » (« Addition aux articles de la Belette & de l'Hermine, du Suricate, de la Mangouste & du Vansire », *SHN*, III, 1776, p. 165), pour adopter finalement les mêmes conclusions que ses deux correspondants.

⁹¹ Stéphane Schmitt, « Introduction », dans Buffon, *Œuvres*, *op. cit.*, p. LIV.

⁹² *Id.*

⁹³ Buffon, « Discours sur la nature des Animaux », *HN*, IV, 1753, p. 101.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 102. Pour de plus amples remarques sur l'instinct des animaux selon Buffon, voir notre commentaire concernant les *Lettres sur les animaux*, de Charles-Georges Leroy, *supra*, p. 217 sq.

ruches ? pourquoi les fourmis font-elles des provisions ? pourquoi les oiseaux feroient-ils des nids, s'ils ne savoient pas qu'ils en auront besoin pour y déposer leurs œufs & y élever leurs petits, &c. & tant d'autres faits particuliers que l'on raconte de la prévoyance des renards, qui cachent leur gibier en différens endroits pour le retrouver au besoin & s'en nourrir pendant plusieurs jours ; de la subtilité raisonnée des hiboux, qui savent ménager leur provision de souris en leur coupant les pattes pour les empêcher de fuir ; de la pénétration merveilleuse des abeilles, qui savent d'avance que leur reine doit pondre dans un tel temps tel nombre d'œufs d'une certaine espèce, dont il doit sortir des vers de mouches mâles, & tel autre nombre d'œufs d'une autre espèce qui doivent produire les mouches neutres, & qui, en conséquence de cette connoissance de l'avenir, construisent tel nombre d'alvéoles plus grandes pour les premières, & tel autre nombre d'alvéoles plus petites pour les secondes ? &c, &c, &c ⁹⁵.

Puis, il enchaîne avec un commentaire qui résume admirablement le rôle prépondérant qui est dévolu à la critique des sources les plus récentes dans sa fabrique :

Avant que de répondre à ces questions, & même de raisonner sur ces faits, *il faudroit être assuré qu'ils sont réels & avérés, il faudroit qu'au lieu d'avoir été racontés par le peuple ou publiés par des observateurs amoureux du merveilleux, ils eussent été vûs par des gens sensés, & recueillis par des philosophes* : je suis persuadé que *toutes les prétendues merveilles disparaîtroient*, & qu'en y réfléchissant on trouveroit la cause de chacun de ces effets en particulier ⁹⁶.

Ces « gens sensés » vont donc être chargés de transmettre ce que leurs « yeux du corps » ont vu aux philosophes qui, après avoir recueilli ces données avec leurs « yeux de l'esprit », exprimeront leur génie scientifique en proposant de nouvelles hypothèses construites grâce à l'analogie et à la logique de la comparaison, afin de faire disparaître « toutes les prétendues merveilles » qui encombrant les descriptions animalières.

Avant de plonger dans l'analyse de la critique buffonienne de quelques voyageurs sélectionnés, nous avons cru bon illustrer, à l'aide d'un seul exemple, l'érudition phénoménale de Buffon. Pour expliquer la présence d'ânes en Suède, le naturaliste propose comme hypothèse une « migration [qui] paroît assez bien prouvée par le rapport des voyageurs ⁹⁷ », renvoyant en note au « voyage de Chardin, *tome II, pages 26 & 27* ⁹⁸ », dont il cite un long passage à la page suivante. Cet extrait contient des données qui concordent

⁹⁵ *Id.*

⁹⁶ *Ibid.*, p. 102-103 [nous soulignons].

⁹⁷ Buffon, « L'Asne », *HN*, IV, 1753, p. 397.

⁹⁸ Plus précisément : *Voyages de M. le chevalier de Chardin en Perse, et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, J.-L. de Lorme, 1711. Jean Chardin (1643-1713), voyageur français qui, après deux séjours en Orient (1665-1670 et 1671-1681), s'établit à Londres où il travailla pour la Compagnie des Indes. Selon Stéphane Schmitt, ses récits furent longtemps considérés « comme l'une des sources les plus fiables sur la Perse et les régions voisines » (dans Buffon, *Œuvres, op. cit.*, p. 1454, note 4).

avec l'épistémologie de Buffon (la théorie des climats, la « dégénération » des animaux et la boussole des deux faunes), ce qui lui permet de conclure que les ânes « paroissent être venus originairement d'Arabie, & avoir passé d'Arabie en Égypte, d'Égypte en Grèce, de Grèce en Italie, d'Italie en France, & ensuite en Allemagne, en Angleterre, & enfin en Suède, &c. car ils sont en effet d'autant moins forts & d'autant plus petits, que les climats sont plus froids ⁹⁹ ». Par la suite, pour soutenir la migration des ânes depuis l'Arabie en Barbarie et en Égypte « où ils sont beaux & de grande taille, aussi-bien que dans les climats excessivement chauds, comme aux Indes & en Guinée, où ils sont plus grands, plus forts & meilleurs que les chevaux du pays ¹⁰⁰ », Buffon renvoie, en note, au « voyage de Shaw, *tome I, page 308* ¹⁰¹ », au « voyage de Guinée de Bosman. *Utrecht, 1705, pages 239 & 240* ¹⁰² », de même qu'au « voyage de Pietro della Valle, *tome VIII, page 49* ¹⁰³ », au « voyage d'Adam Olearius. *Paris, 1656, t. I, p. 511* ¹⁰⁴ » et au « nouveau voyage aux isles de l'Amérique. *Paris, 1722, tome II, page 203* ¹⁰⁵ ». Nous avons donné *in extenso* les différentes sources susmentionnées, non pas pour assommer notre lecteur, mais pour bien

⁹⁹ Buffon, « L'Asne », *HN*, IV, 1753, p. 397.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 399.

¹⁰¹ Il s'agit des *Voyages de M. Shaw, M. D. dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant*, La Haye, J. Neaulme, 2 vol., 1743. Thomas Shaw (v. 1694-1751) parcourut la Syrie, le Liban et l'Égypte dans les années 1720, de même que l'Afrique du Nord en 1727. Après son retour en Angleterre et son admission à la Royal Society, il publia le récit de ses voyages.

¹⁰² Plus précisément : *Voyage de Guinée, contenant Une Description nouvelle & très-exacte de cette Côte où l'on trouve & où l'on trafique l'or, les dents d'Elephant, & les Esclaves*, Utrecht, A. Schouten, 1705. Le Hollandais Willem Bosman (né en 1672) s'engagea dans la Compagnie des Indes orientales et séjourna pendant une quinzaine d'années en Afrique de l'Ouest. Selon Stéphane Schmitt, il rédigea « l'une des descriptions les plus complètes de son temps des côtes du Golfe de Guinée » (dans Buffon, *Œuvres, op. cit.*, p. 1482, note 188).

¹⁰³ Buffon, « L'Asne », *HN*, IV, 1753, p. 400. Il s'agit des *Voyages de Pietro Della Valle, gentilhomme romain, dans la Turquie, l'Égypte, la Palestine, la Perse, les Indes orientales, et autres lieux*, Rouen, R. Machuel, 8 vol., 1745 [nouvelle édition revue, corrigée et augmentée]. Pietro Della Valle (1586-1652) visita l'Empire ottoman, la Perse et l'Inde de 1614-1624, avant de retourner dans sa Rome natale où il publia le récit de son séjour en Orient. Selon Stéphane Schmitt, cet ouvrage « eut beaucoup de succès et fut traduit en plusieurs langues » (dans Buffon, *Œuvres, op. cit.*, p. 1419, note 92), dont l'édition française susmentionnée.

¹⁰⁴ Buffon, « L'Asne », *HN*, IV, 1753, p. 400. Cette *Relation du voyage d'Adam Olearius en Moscovie, Tartarie et Perse* d'Adam Oelschlaeger, dit Olearius (v. 1599-1671) — dont nous avons déjà fait mention (*supra*, p. 430, note 184) est erronément datée ici par Buffon de 1656. On devrait lire plutôt 1659, comme l'inscrit cependant correctement Buffon dans « Le Chameau et le Dromadaire », *HN*, XI, 1764, p. 241.

¹⁰⁵ Buffon, « L'Asne », *HN*, IV, 1753, p. 401. Il s'agit d'une volumineuse relation de voyage écrite par le dominicain français Jean-Baptiste Labat (1663-1738), qui passa plusieurs années aux Antilles : *Nouveau voyage aux îles de l'Amérique*, Paris, G. Cavelier, 6 vol., 1722. Buffon indique cependant les mauvaises pages qui sont plutôt, comme l'a relevé Stéphane Schmitt, « p. 393-394 » (dans Buffon, *Œuvres, op. cit.*, p. 1528, note 40).

faire saisir l'ampleur de la masse documents compilés par Buffon (et, fort probablement, aussi par une armée de secrétaires) pour chacun des articles de description animalière. La précision avec laquelle le naturaliste prend soin de noter ses références (incluant le numéro des pages consultées dans chaque ouvrage cité) témoigne d'un esprit scientifique remarquable.

Si Buffon se sert des relations de voyage pour appuyer sa rhétorique de la preuve, il reste qu'une grande partie de l'*Histoire des quadrupèdes* est consacrée plutôt à dénoncer « ces convenances [qui] ont trompé les Voyageurs & ensuite les Naturalistes qui ont copié les Voyageurs ¹⁰⁶ ». En effet, selon Buffon, l'homme « ne sait pas assez ce que peut la Nature, ni ce qu'il peut sur elle : au lieu de la rechercher dans ce qu'il ne connoit pas, il aime mieux en abuser dans tout ce qu'il en connoit ¹⁰⁷ ». Le naturaliste génial devra examiner ces relations de voyage et ces correspondances, le plus souvent « en réformant ou supprimant les faits sur lesquels ils [les voyageurs] se sont trompés ¹⁰⁸ ». Cette entreprise de « correction » demande évidemment de recourir au génie scientifique, à la fois pour « supprimer » les erreurs manifestes, mais aussi pour « imaginer » de nouvelles hypothèses susceptibles de « réformer » la faune.

Afin d'illustrer la manière dont Buffon utilise les récits de voyage dans la fabrication des descriptions animalières, nous avons arrêté notre choix sur trois cas de figure emblématiques : tout d'abord, l'astronome allemand Peter Kolbe, « mauvais » voyageur par excellence du Cap de Bonne-Espérance, dont les confusions taxinomiques feront les choux gras du jugement buffonien ; puis, l'apothicaire hollandais Albertus Seba, voyageur « indirect » qui démontre un manque total de génie scientifique en essayant d'organiser les spécimens de sa collection, qui lui proviennent des confins du monde connu ; enfin, le directeur du cabinet d'histoire naturelle du prince d'Orange, Arnout Vosmaer, lui aussi voyageur « par procuration », dont les fonctions en faisaient le compétiteur direct d'un Buffon probablement agacé par l'abondance de spécimens d'animaux nouvellement découverts qui aboutissaient à la ménagerie du stathouder Guillaume V plutôt qu'au Jardin

¹⁰⁶ Buffon, « L'Hyæne », *HN*, IX, 1760, p. 269.

¹⁰⁷ Buffon, « L'Élan & le Renne », *HN*, XII, 1764, p. 96.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 97.

du Roi. À travers la critique buffonienne de ces trois contributeurs importants à la fabrique de l'*Histoire des quadrupèdes*, nous avons cru bon souligner quelques apparitions de Jean-Nicolas-Sébastien Allamand, savant professeur à Leyde ; son édition annotée de l'*Histoire naturelle* allait devenir pour Buffon, dans les volumes du *Supplément*, une source intarissable de « faits » confirmant ou infirmant nombres d'hypothèses issues de l'*ars inveniendi*. Ce survol nécessairement fragmentaire donnera toutefois une idée générale assez juste du fonctionnement de la fabrique des descriptions animalières dans l'*Histoire des quadrupèdes*.

Buffon lecteur de Kolbe

Les voyageurs qui parcouraient les contrées lointaines étaient confrontés à un problème de taille : comment donner la description exacte des espèces exotiques nouvellement découvertes, qui n'avaient pratiquement jamais été nommées, encore moins illustrées. Les méprises étaient nombreuses et plusieurs descriptions et gravures exécutées sous le coup de l'enthousiasme donnaient lieu à des portraits imaginés sans grande discipline — certains voyageurs ne possédant manifestement pas le génie scientifique et les connaissances en histoire naturelle nécessaires pour remplir adéquatement leur tâche —, ce qui ajoutait plus de confusion que de lumière sur la faune étrangère. Si nous devons décerner la palme du plus « mauvais » voyageur en ce domaine, le nom de l'astronome allemand Peter Kolbe (1675-1726) viendrait spontanément en tête de liste. Buffon s'échine tout au long de l'*Histoire des quadrupèdes* à mettre en évidence les erreurs d'interprétation de celui qui, en 1704, avait été envoyé par la roi de Prusse au Cap de Bonne-Espérance pour y faire des observations astronomiques. Kolbe séjourna dans l'extrême sud du Continent africain jusqu'en 1713, recueillant de nombreuses informations sur les peuples et sur la faune, en cette contrée encore mystérieuse pour la majorité des Européens. Nonobstant ses qualifications en astronomie, il est clair que Kolbe ne possédait pas le bagage de connaissances nécessaires pour procéder comme il le faisait à des descriptions animalières « fiables », d'autant plus qu'il se contentait souvent des témoignages des villageois, le plus souvent sans se donner la peine d'aller observer les espèces *in situ*, pour dresser le portrait (littéraire et iconographique) de la faune du pays des Hottentots. Quoi

qu'il en soit, sa relation ¹⁰⁹ fut pendant de nombreuses années « la seule source disponible sur cette région [...], ce qui explique son grand succès ¹¹⁰ ».

Parfois, Buffon ne fait que relever sans plus d'argumentation la nomenclature incorrecte de cet apprenti naturaliste : « L'animal du Cap de Bonne-Espérance, que Kolbe appelle hermine, et duquel il dit que la chair est saine et agréable au palais, n'est point une hermine, ni même rien d'approchant ¹¹¹ ». Il faut dire que Kolbe avait presque avoué son crime de l'entre-recopiage, en évitant de s'étendre trop sur la description de « ces animaux trop connus en Europe pour s'y arrêter » :

L'Hermine est, suivant *Gesner*, une sorte de Rat : on en trouve beaucoup dans les campagnes du Cap. Mais ces animaux sont trop connus en Europe pour s'y arrêter. Je dirai seulement ici, que sa chair est saine, & en même temps agréable au palais. J'en ai souvent mangé à l'étuvée ¹¹².

Il était alors clair pour Buffon, d'après sa boussole des deux faunes, que l'hermine, confinée aux territoires septentrionaux, qui voyait son pelage passer du brun au blanc lors de la saison hivernale, ne pouvait être la même espèce que celle décrite malhabilement par Kolbe, qui confond un Rongeur myomorphe méridional non identifié (probablement de la famille des Muridés) avec un Carnivore septentrional de la famille des Mustélidés.

De manière similaire, Buffon reproche à Kolbe, dans une description tout aussi succincte que celle qu'il avait donnée à propos de « l'hermine » sud-africaine, d'avoir été le seul voyageur à affirmer que le lynx est « commun au Cap de Bonne-Espérance, & qu'il ressemble parfaitement à celui de Brandebourg en Allemagne ¹¹³ ». En effet, d'écrire le naturaliste montbardois, aucun voyageur, « du moins ceux que j'ai lûs, ne dit avoir

¹⁰⁹ Peter Kolbe, *Description du Cap de Bonne-Espérance*, Amsterdam, Jean Catuffe, 3 vol., 1741. Les quadrupèdes sont traités dans le troisième volume.

¹¹⁰ Stéphane Schmitt, dans Buffon, *Œuvres, op. cit.*, p. 1483, note 205. Schmitt ajoute : « La publication de nouvelles relations dans la seconde moitié du XVIII^e siècle contribua à jeter du discrédit sur son œuvre, qui continua cependant d'influencer les voyageurs et les anthropologues ». Comme nous l'avons mentionné en début de chapitre, le *Voyage to the Cape of Good Hope* (1785) d'Andrew Sparrman permit de dissiper plusieurs imprécisions et erreurs de Kolbe.

¹¹¹ Buffon, « L'Hermine ou le Roselet », *HN*, VII, 1758, p. 242. Buffon indique en note la référence à la « Description du Cap de Bonne-Espérance, [...] 1741, partie III, chap. VI, page 54 ».

¹¹² Peter Kolbe, *Description du Cap de Bonne-Espérance, op. cit.*, p. 54 [souligné dans le texte].

¹¹³ Buffon, « Le Lynx », *HN*, IX, 1760, p. 233. En note, le revoi indique le « tome III, page 63 » de la *Description du Cap de Bonne-Espérance*.

rencontré cet animal dans les climats chauds de l’Afrique & de l’Asie ¹¹⁴». En fait, Kolbe avait la fâcheuse manie d’éluder la nécessité de la description — et *a fortiori* de l’illustration — dès qu’il trouvait une ressemblance entre l’espèce sud-africaine et une autre, européenne, dont il se rappelait vaguement la physionomie : « Le Linx est un animal qui se trouve fort souvent au Cap : mais je ne m’arrêterai pas à donner sa description, parce qu’il ressemble à tous égards aux animaux de ce nom qu’on voit en Allemagne ¹¹⁵». La boussole interdisait à Buffon d’admettre le lynx, exclusivement septentrional, sous le tropique du Capricorne ¹¹⁶. Le ton qu’il adopte ensuite est emblématique du traitement sans merci réservé à l’œuvre de Kolbe : « j’ai reconnu tant d’autres méprises dans les Mémoires de cet Auteur, que je n’ajoute presque aucune foi à son témoignage, à moins qu’il ne s’accorde avec celui des autres ¹¹⁷».

Buffon sera conséquent. Contre l’observation de l’astronome allemand qui prétend avoir vu le tamandua (une espèce de fourmilier) dans le sud du Continent africain, il écrit : « & à l’égard de Kolbe nous comptons pour rien son témoignage, car un homme qui a vû au cap de Bonne-espérance des élans & des loups cerviers tous semblables à ceux de Prusse, peut bien y avoir vû des tamandua ¹¹⁸». À l’exception de Renaud Desmarchais, qui prétend « qu’on trouve cet animal [le tamandua] en Afrique » — quoiqu’il ne fournisse cependant « aucune circonstance qui puisse prouver le fait ¹¹⁹» —, tous les témoignages des autres voyageurs s’accordaient pour infirmer cette hypothèse qui choquait la boussole des deux faunes. En effet, l’épistémologie de Buffon interdisait la présence commune d’espèces méridionales dans les deux Continents :

Aucun des Auteurs qui ont écrit sur les productions de l’Afrique & de l’Asie, n’ont parlé des tamandua, & au contraire tous les Voyageurs & presque tous les Historiens de l’Amérique

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 234.

¹¹⁵ Peter Kolbe, *Description du Cap de Bonne-Espérance*, *op. cit.*, p. 63.

¹¹⁶ Le lecteur attentif aura compris que l’animal décrit par Kolbe est assurément le caracal (voir notre développement, *supra*, p. 405 *sq.*).

¹¹⁷ Buffon, « Le Lynx », *HN*, IX, 1760, p. 233.

¹¹⁸ Buffon, « Le Tamanoir, le Tamandua et le Fourmillier », *HN*, X, 1763, p. 159-160. Buffon renvoie en note à la « Description du cap de Bonne-espérance, [...] *tome III*, page 43 ».

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 159. Buffon renvoie, en note, au « Voyage de Desmarchais, *tome III*, page 307 ». Il s’agit du *Voyage du Chevalier Des Marchais*, publié par Jean-Baptiste Labat, dont nous avons déjà fait mention au chapitre précédent, *supra*, p. 513, note 233.

en font mention précise ; de Lery ¹²⁰, de Laëta ¹²¹, le P. d'Abbeville ¹²², Maffé ¹²³, Faber ¹²⁴, Nieremberg ¹²⁵ & M. de la Condamine ¹²⁶ s'accordent à dire [...] que ce sont des animaux naturels aux pays chauds de l'Amérique, ainsi nous ne doutons pas que Desmarchais & Kolbe ne se soient trompés, & nous croyons pouvoir assurer de nouveau que ces trois espèces d'animaux [le tamanoir, le tamandua et le fourmillier] n'existent pas dans l'ancien continent ¹²⁷.

Nous verrons ainsi souvent Buffon trancher, en cas de dilemme biogéographique, en faveur de l'option supportée par le plus grand nombre de témoignages, dussent-ils être le résultat d'un silence éloquent : il propose ainsi que l'on ne trouve point de loir dans les climats très froids, « comme la Lapponie et la Suède ¹²⁸ » parce que « les Naturalistes du nord n'en

¹²⁰ Jean de Léry (v.1534-v.1613), protestant français qui écrit : *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, autrement dite Amérique*, La Rochelle [en réalité Genève], A. Chuppin, 1578. Buffon ne donne cependant aucune information, en note, sur cet ouvrage.

¹²¹ Johannes de Laët, *Histoire du Nouveau Monde ou Description des Indes occidentales*, Leyde, Elseviers, 1640. Buffon précise en note les « pages 485 & 556 ».

¹²² Buffon indique, en note : « Mission en l'isle de Maragnon, [...] page 248 ». Clément Foullon (dit père) Claude d'Abbeville (mort en 1632), capucin missionnaire au Brésil dont les remarques précieuses sont par ailleurs assombrie par une « crédulité [...] déjà dénoncée au XVIII^e siècle » (Stéphane Schmitt, dans Buffon, *Œuvres, op. cit.*, p. 1566, note 4). Le titre complet de son ouvrage est : *Histoire de la mission des pères capucins en l'île de Maragnan et terres circonvoisines*, Paris, F. Huby, 1614. Le fait que Buffon s'appuie sur cet opus non exempt de crédulité, pour diminuer celle de Kolbe, en dit long sur la méfiance qu'il entretient à l'endroit du voyageur allemand.

¹²³ Buffon renvoie, en note, à : « Histoire des Indes, [...] page 71 ». Giovanni Pietro Maffei (1535?-1603), jésuite érudit et écrivain italien, avait aussi traduit, en latin, la relation du père d'Acosta sur les Indes orientales. Il s'agit de l'ouvrage : *L'Histoire des Indes orientales et occidentales*, traduction par de Pure, Paris, R. de Ninville, 1665.

¹²⁴ Il y a bien un Johannes Faber qui fut évêque de Vienne au tournant des XIV et XV^e siècles, mais il s'agit probablement plutôt de Johannes Faber (1574?-1629?), botaniste italien d'origine allemande, médecin du pape Urbain VII, qui participa à la fondation de la première société scientifique du monde, l'Accademia dei Lincei. Cependant, Buffon ne donne aucune précision et renvoie, ailleurs, à un vague « ouvrage de Jean Faber qui est à la suite de celui de Hernandès » (« La Civette & le Zibet », *HN*, IX, 1760, p. 300). Or ce Hernandès, parfois transformé Hernández (ou en Fernandès), au gré de Buffon, n'est pas plus facile à identifier avec certitude. D'après Stéphane Schmitt (dans Buffon, *Œuvres, op. cit.*, p. 1583, note 76), il s'agirait de Francisco Hernández (1517-1587), médecin et naturaliste espagnol qui fut envoyé par Philippe II en Amérique du Sud afin d'y étudier la faune et la flore. Cette hypothèse est vraisemblable car, à sa mort, ses papiers furent recueillis et publiés par l'Academia dei Lincei, justement fondée par Faber. Vraisemblablement, le texte de Faber devrait donc suivre le *Rerum medicarum Novae Hispaniae thesaurus* (Rome, V. Mascardi, 1651) de Francisco Hernández, mais nous n'avons pas été en mesure de le vérifier.

¹²⁵ Juan Eusebio Nieremberg, *Historia naturae, op. cit.*, « pag. 190 & 191 ».

¹²⁶ Le renvoi est : « Voyage de la rivière des Amazones, [...] page 167 ». Charles-Marie de La Condamine (1701-1774), ami de Buffon, produisit, au retour d'une expédition, cet ouvrage considéré comme « l'une des meilleures relations scientifiques sur l'Amazonie » (Stéphane Schmitt, dans Buffon, *Œuvres, op. cit.*, p. 1489, note 258), dont le titre complet est : *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, Paris, Veuve Pissot, 1745.

¹²⁷ Buffon, « Le Tamanoir, le Tamandua et le Fourmillier », *HN*, X, 1763, p. 160.

¹²⁸ Buffon, « Le Loir », *HN*, VIII, 1760, p. 164-165.

parlent point » ; de même « on ne les trouve pas dans les climats très-chauds, puisque les Voyageurs n'en font aucune mention ¹²⁹».

Imaginer l'hippopotame en « cheval marin »

Mais revenons à Kolbe qui prétend, ailleurs, suivant en cela ce qu'avait avancé Pline l'Ancien ¹³⁰, que l'hippopotame plonge régulièrement dans les eaux de la mer. Buffon ne manque pas de faire remarquer à ce propos des failles majeures dans la *Description du Cap de Bonne-Espérance*. Tout d'abord, les descriptions (textuelles et iconographiques) de Kolbe sont si mauvaises qu'elles ne semblent pas avoir été réalisées en présence des sujets vivants. Puis, son iconographie est considérée par Buffon comme étant « encore plus mauvaise que celle de Gesner ¹³¹ ». En effet : certaines gravures semblent tout droit sorties des livres de zoologies de la Renaissance, imaginées sans discipline et non pas dessinées « d'après l'animal vivant ¹³² ». C'est ainsi que l'on peut voir par exemple (figure 58, *infra*, p. 565), sous un mouton « vraisemblable », un tigre fort peu convaincant qui, lui, jouxte un énigmatique... « Chat musqué » ! Enfin, l'amateur d'astronomie est suspecté d'avoir cédé au vice de l'entre-recopiage. D'après Buffon, il est fort probable que Kolbe ait vu l'hippopotame beaucoup moins souvent qu'il le prétend,

puisque la figure qu'il a jointe à sa description est plus mauvaise que celles de Columna ¹³³, d'Aldrovande ¹³⁴ & de Prosper Alpin ¹³⁵, qui, cependant n'ont été faites que sur des peaux bourrées. Il est aisé de reconnoître, qu'en général, les descriptions & les figures de l'ouvrage de Kolbe, n'ont été faites, ni sur le lieu ni d'après nature ; *les descriptions sont écrites de mémoire, & les figures ont pour la plupart été copiées ou prises d'après celles des autres Naturalistes* ¹³⁶.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 165.

¹³⁰ Voir notre développement, *supra*, p. 392, note 63.

¹³¹ Buffon, « Le Papion ou Babouin proprement dit », *HN*, XIV, 1766, p. 133.

¹³² *Id.*

¹³³ Fabius Columna (ou Fabio Colonna), botaniste italien (1567-1650) qui avait contribué à apporter un peu d'ordre dans les ouvrages des auteurs anciens qui avaient traité des plantes. Si ses descriptions botaniques, comme ses illustrations, étaient considérées d'une très grande qualité, nous n'avons pu cependant identifier à quel ouvrage Buffon renvoie ici. Le seul élément concernant le titre de l'ouvrage de Columna, donné en début d'article, est un elliptique « aqua » (Buffon, « L'Hippopotame », *HN*, XII, 1764, p. 22).

¹³⁴ Buffon renvoie au « *de quad. digit. vivip.* pag. 181 & seq. » (*id.*)

¹³⁵ Prospero Alpini (1553-1617), médecin et botaniste italien qui avait passé trois années en Égypte. Buffon renvoie au quatrième livre du premier tome de l'ouvrage *Historiæ Ægypti Naturalis pars Prima*, Leyde, G. Potuliet, 1735.

¹³⁶ Buffon, « L'Hippopotame », *HN*, XII, 1764, p. 47-48 [nous soulignons].



Figure 58 : « 1. Mouton 2. Tigre 3. Chat musqué » ¹³⁷

(Courtoisie de la Bibliothèque de l'Université Laval — Thèses et livres rares)

¹³⁷ Peter Kolbe, *Description du Cap de Bonne-Espérance*, op. cit., p. 50.

Pris en flagrant délit d'avoir fait ses descriptions « de mémoire », Kolbe est donc suspect d'avoir mal imaginé en particulier la figure qu'il donne de l'hippopotame, qui « ressemble beaucoup au cheropotame de Prosper Alpin ¹³⁸ » :



Figure 59 : « L'Hippopotame, ou Cheval de mer » ¹³⁹

(Courtoisie de la Bibliothèque de l'Université Laval — Thèses et livres rares)

En effet, Kolbe semble s'être plus basé sur la dénomination « Cheval de mer » pour produire la gravure d'un animal qui possède manifestement plus le chanfrein d'un membre de la famille des Équidés que la bouille aplatie caractéristique des Hippopotamidés. Signe que Buffon semble avoir raison en doutant que Kolbe ait réellement vu l'hippopotame, on note *a contrario*, dans le même ouvrage, une reproduction beaucoup plus fidèle d'un rhinocéros africain (à deux cornes). Indice que Kolbe a probablement vu l'animal cette fois, il n'hésite pas y superposer le « Rhinocéros fabuleux » dérivé de la gravure célèbre de Dürer :

¹³⁸ *Ibid.*, p. 48. Buffon ajoute en note que ces figures représentant le cheropotame, qui se trouvent au tableau 22 de l'*Historiæ Ægypti Naturalis*, « paroissent avoir été faites d'après des peaux bourrées ». Nous n'avons pu avoir accès à cet ouvrage pour y consulter les illustrations.

¹³⁹ Peter Kolbe, *Description du Cap de Bonne-Espérance*, *op. cit.*, p. 64 [extrait].



Figure 60 : « Rhinocéros fabuleux. Vrai Rhinocéros » ¹⁴⁰

(Courtoisie de la Bibliothèque de l'Université Laval — Thèses et livres rares)

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 14.

Incidemment, Buffon n'a pas remarqué (ou ne l'a-t-il délibérément pas rapporté ?) cet éclair de lucidité scientifique de l'explorateur allemand.

De plus, « Kolbe, en assurant donc que l'hippopotame séjourne dans les eaux de la mer, pourroit bien ne l'avoir dit que d'après Pline, & non pas d'après ses propres observations ¹⁴¹». Buffon ne manque pas d'ajouter que « la plupart des autres Auteurs rapportent que cet animal se trouve seulement dans les lacs d'eau douce & dans les fleuves, quelquefois à leur embouchure & plus souvent à de très-grandes distances de la mer ¹⁴²». Se fiant à ce que Merolla se soit étonné que l'on nomme l'hippopotame « *cheval marin*, parce que [...] cet animal ne peut souffrir l'eau salée ¹⁴³», et s'appuyant encore sur sa boussole des deux faunes — tel que nous l'avons indiqué précédemment (*supra*, p. 518 *sq.*) — Buffon préfère la véritable étymologie à la dénomination mal imaginée par Kolbe : l'hippopotame, littéralement, est plutôt un « cheval de *fleuve* ». Un examen de la situation actuelle pourrait laisser croire que le génie scientifique de Buffon a peut-être été un peu trop prompt à condamner Kolbe : en effet, il est bien connu aujourd'hui que certaines lignées d'hippopotame peuvent affronter l'eau de mer. Bien qu'ils ne soient pas d'excellents nageurs, certains individus traversent parfois les trente kilomètres qui séparent la côte de la Tanzanie aux îles de Mafia et de Zanzibar. Mais condamner Buffon serait ignorer son humilité scientifique. Grâce au yeux d'un tiers — M. Gordon, collaborateur résidant au pays des Hottentots —, le naturaliste montbardois pourra, dans un volume du *Supplément*, « ajuster » sa propre hypothèse. Citant le professeur Jean-Nicolas-Sébastien Allamand, Buffon écrit :

j'ai dit aussi qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils [les hippopotames] entrassent dans la mer : [...] & M. de Buffon semble avoir été dans la même idée. Les nouvelles observations de M. Gordon m'ont désabusé ; il a tué un hippopotame à l'embouchure de la rivière Gambous, où l'eau étoit falée ; il en a vu dans la baie de Sainte-Hélène, & il en a vu sortir d'autres de la mer à deux lieues de toute rivière : à la vérité ils ne s'éloignent pas beaucoup de terre, la nécessité d'y venir prendre leur nourriture ne le leur permet pas ; ils vont le long

¹⁴¹ Buffon, « L'Hippopotame », *HN*, XII, 1764, p. 49.

¹⁴² *Id.*

¹⁴³ *Id.* [souligné dans le texte] Buffon renvoie en note à « Histoire générale des Voyages, tome V, page 95 ». Girolamo Merolla (mort en 1697), capucin italien, passa plusieurs années au Congo. Buffon ne semble pas citer l'original — *Breve e succinta relazione del viaggio nel regno di Congo nell'Africa meridionale fatto dal P. Girolamo Merolla da Sorrento (1684-1688)*, Naples, F. Mollo, 1692 —, mais plutôt le compte-rendu traduit en français par l'abbé Prévost dans l'*Histoire générale des voyages*. Sur cet ouvrage, voir dans ce chapitre, *supra*, p. 530, note 8.

des côtes d'une rivière à l'autre, cependant cela suffit pour prouver qu'ils peuvent vivre dans l'eau salée, & justifier en quelque façon ceux qui leur ont donné le nom de chevaux marins, aussi bien que Kolbe qui suppose qu'ils vivent indifféremment dans les rivières & dans la mer : ceux qui habitent dans l'intérieur du pays n'y vont vraisemblablement jamais ; si ceux qui en sont près y entrent, ce n'est pas pour aller fort loin, à cause de la raison que je viens de dire, & cette même raison doit les engager à préférer les rivières ¹⁴⁴.

En effet, Allamand avait tout juste, si ce n'est qu'il aurait pu ajouter que la peau extrêmement sensible de ces Périssodactyles dépourvus de pelage, soumise à des chaleurs torrides et sensible aux insulations, les obligent à passer la journée dans l'eau... de préférence plus douce que salée. Faisant amende honorable à l'endroit de Kolbe par la seule publication du commentaire d'Allamand, Buffon donne cependant la figure de l'hippopotame tué, puis dessiné par M. Gordon, qui corrige le chanfrein « équin » (un peu trop étroit) qui apparaissait sur la figure donnée par l'auteur de la *Description du Cap de Bonne-Espérance* :



Figure 61 : « L'Hippopotame mâle » ¹⁴⁵

(Courtesy of Rare Books and Special Collections Division — McGill University Library)

¹⁴⁴ Jean-Nicolas-Sébastien Allamand, cité dans Buffon, « Nouvelle addition à l'article de l'Hippopotame », *SHN*, VI, 1782, p. 73-74.

¹⁴⁵ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Claude Baron, *SHN*, VI, 1782, planche IV, p. 76.

Profitant des commentaires de M. Gordon rapportés par Allamand, Buffon enchaîne ensuite pour revenir sur une observation qu'il avait incluse à son article de 1764, tirée d'un « petit ouvrage écrit en Italien, [qui] paroît avoir été négligé des Naturalistes contemporains ¹⁴⁶ » et qui a été pratiquement ignoré depuis sa publication ¹⁴⁷. Cette monographie était alors le premier texte où l'on pouvait trouver « des connoissances exactes » sur l'hippopotame, avec la seule description qui soit « bonne » et « si vraie ¹⁴⁸ ». Elle avait permis, entre autres éclaircissements, après l'avoir comparée aux descriptions tirées d'autres relations de voyage, d'établir que ce gros quadrupède herbivore n'avait « de cornes, ni sur le nez comme le rhinocéros, ni sur la tête comme les animaux ruminans ¹⁴⁹ ». Buffon avait ensuite enchaîné en s'appuyant sur l'ouvrage de Zerenghi pour démentir un autre fait :

les Voyageurs Hollandois disent qu'elle [la femelle hippopotame] porte trois ou quatre petits, mais ce fait me paroît très-suspect & démenti par les témoignages que cite Zerenghi ; d'ailleurs, comme l'hippopotame est d'une grosseur énorme, il est dans le cas de l'éléphant, du rhinocéros, de la baleine & de tous les autres grands animaux, qui ne produisent qu'un petit, & cette analogie me paroît plus sûre que tous les témoignages ¹⁵⁰.

Le génie de Buffon lui fait préférer, à juste titre, l'analogie qu'il peut tirer depuis les « témoignages que cite Zerenghi » plutôt que les rapports douteux de « tous les témoignages » des « Voyageurs Hollandois », comme Kolbe, qui prétendent pourtant avoir vu de femelles hippopotames multipares. En effet, la femelle met au monde en général un seul petit, exceptionnellement deux mais jamais « trois ou quatre », au terme d'une gestation qui dure environ huit mois. S'il avait imaginé à tort l'impossibilité de la baignade en eau salée, Buffon put savourer la justesse de son hypothèse de la gestation unipare. C'est encore une fois Allamand qui confirmera que « l'observation [...] démontre la fausseté ¹⁵¹ » des grossesses multiples chez l'hippopotame. Le génie scientifique a donc encore ici guidé le naturaliste montbardois sur le chemin d'une autre découverte.

¹⁴⁶ Buffon, « L'Hippopotame », *HN*, XII, 1764, p. 24.

¹⁴⁷ Frederico Zerenghi, *Hippopotamo, la vera descrizione dell Hippopotamo*, Napoli, Constantino Vitale, 1603, in-4°.

¹⁴⁸ Buffon, « L'Hippopotame », *HN*, XII, 1764, p. 24.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 35.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 49.

¹⁵¹ Jean-Nicolas-Sébastien Allamand, cité dans Buffon, « Nouvelle addition à l'article de l'Hippopotame », *SHN*, VI, 1782, p. 74.

Imaginer un « Sanglier d’Afrique »

Restons sur le cas Kolbe pour analyser un dernier exemple de la persévérance avec laquelle Buffon poursuit sa croisade contre l’imagination indisciplinée de l’astronome allemand, jusque dans les volumes du *Supplément*. Grâce à Allamand, Buffon revient tout d’abord sur « une notice (*tome XV, page 148*), au sujet d’un animal qui se trouve en Afrique, & que nous avons appelé *Sanglier du cap Verd* ¹⁵²». S’appuyant sur une gravure et une description de cet animal — « encore vivant (5 mai 1767) dans la ménagerie de M. le Prince d’Orange ¹⁵³» — envoyées par Allemand à Daubenton, Buffon propose la figure de ce « Sanglier d’Afrique » :

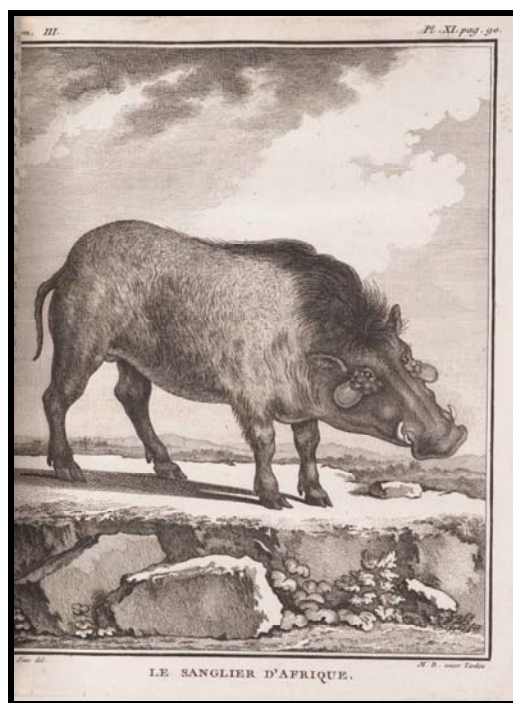


Figure 62 : « Le Sanglier d’Afrique » ¹⁵⁴

(Courtesy of Rare Books and Special Collections Division — McGill University Library)

¹⁵² Buffon, « Addition aux articles du Cochon, du Sanglier du cap Verd ou Sanglier d’Afrique, du Babiroussa, du Pécari ou Tajacu », *SHN*, III, 1776, p. 76 [souligné dans le texte].

¹⁵³ Jean-Sébastien-Nicolas Allemand, cité dans *id.*

¹⁵⁴ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Madeleine Rousselet (veuve Tardieu), *SHN*, III, 1776, planche XI, p. 90.

Le lecteur du XXI^e siècle aura reconnu aisément le phacochère¹⁵⁵, avec ses deux énormes incisives maxillaires qui font protrusion à la commissure des lèvres. Mais le défi taxinomique de Buffon était d'autant plus complexe qu'il devait tout d'abord établir si ce Suidé était de la même « espèce » — en fait du même *genre* (*Sus*) — que le porc ou le sanglier. Le naturaliste montbardois fait preuve d'humilité en avouant que la logique de la comparaison lui avait tout d'abord fait imaginer l'unité « spécifique » de tous ces Suidés : en effet, à la vue de « défenses d'un sanglier tué dans [les] bois de Bourgogne, qui approchoient un peu celles de ce sanglier du cap Verd », Buffon se croit alors autorisé à « présumer, avec quelque fondement, que ce sanglier du cap Verd, pouvoit être une simple variété & non pas une espèce particulière dans le genre des cochons¹⁵⁶ ». En prenant en considération toutefois un « fait rapporté par M. Allamand » — fait qui concordait avec son propre critère éthologique de l'identité « spécifique » — Buffon affirme que le « dédain & [...] la cruauté de ce sanglier [du cap Verd] envers la truie en chaleur, semble prouver qu'il est d'une espèce différente de nos cochons¹⁵⁷ ». C'est à partir de cet épisode que Buffon annonce qu'il insérera désormais « les notes & les additions de M. Allamand, si judicieuses & si bien écrites¹⁵⁸ », à la suite de ses propres « Additions » dans les volumes subséquents

¹⁵⁵ L'animal décrit par Buffon est le phacochère du Cap — *Phacochoerus aethiopicus aethiopicus* — qui s'est éteint au siècle dernier pour laisser place au *Phacochoerus aethiopicus delamerei* (ou phacochère du désert), commun dans la Corne de l'Afrique de l'Est. Selon les plus récentes analyses d'ADN mitochondriale, ce phacochère du désert est considéré par certains taxinomistes comme une espèce différente du phacochère commun — *Phacochoerus africanus* —, qui se retrouve également jusqu'aux extrémités Ouest et Sud du Continent africain.

¹⁵⁶ Buffon, « Addition aux articles du Cochon, du Sanglier du cap Verd ou Sanglier d'Afrique, du Babiroussa, du Pécari ou Tajacu », *SHN*, III, 1776, p. 76. Plus loin, il ajoute : « les grosses défenses que j'ai trouvées sur une tête énorme d'un sanglier, tué dans mes propres bois, il y a environ trente ans, défenses qui étoient presque aussi grosses que celles du sanglier du Cap, me laissent toujours dans l'incertitude, si ce sont en effet deux espèces différentes ou deux variétés de la même espèce, produites par la seule influence du climat & de la nourriture » (*ibid.*, p. 84). Nous verrons ci-après que cette incertitude disparaîtra à la suite des commentaires formulés par Allamand.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 78.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 85. Les remarques du célèbre professeur de Leyde infléchiront profondément le jugement du seigneur de Montbard dans les volumes III, VI et VII du *Supplément* : « Dans le temps même que je revoyois la feuille précédente & que j'en corrigeois l'épreuve pour l'impression, il m'est arrivé de Hollande une nouvelle Édition de mon Ouvrage sur l'Histoire Naturelle, & j'ai trouvé dans le quinziesme volume de cette édition, des additions très-importantes, faites par M. Allamand, dont je viens de parler. Quoique ce quinziesme volume soit imprimé à Amsterdam en 1771, je n'en ai eu connoissance qu'aujourd'hui 23 juillet 1775, & j'avoue que c'est avec la plus grande satisfaction que j'ai parcouru l'édition entière qui est bien soignée à tous égards » (*id.*).

du *Supplément*. Voyons maintenant « ce que ce savant homme a dit au sujet du sanglier d’Afrique ¹⁵⁹ ».

Dans cette « Addition », Buffon cite intégralement les remarques faites par Allamand à propos d’un « sanglier qui a été envoyé en 1765, du cap de Bonne-espérance à la ménagerie du prince d’Orange, & qui jusqu’alors a été inconnu de tous les naturalistes ¹⁶⁰ ». On remarquera au passage que Buffon ne se prive pas de faire partager à ses lecteurs la communauté d’esprit qui le lie à Allamand, notamment lorsque ce dernier entreprend de discréditer les commentaires de Kolbe à propos des « cochons sauvages » qu’il dit avoir aperçus dans les contrées qu’occupent les Hollandais : « Comme il [Kolbe] n’ajoute à cela aucune description, on n’en peut rien conclure, & ensuite il range au nombre des cochons du Cap, le grand fourmillier [*sic*] ou le tamandua, qui est un animal d’Amérique, qui ne ressemble en rien au cochon. Quel cas peut-on faire de ce que dit un Auteur aussi mal instruit ! ¹⁶¹ ». La conclusion d’Allamand va dans le même sens que celle adoptée par Buffon : « On ne peut pas douter que cet animal ne fasse un genre très-distinct de ceux qui sont connus jusqu’à présent, dans la race des cochons [...]. Ce qui confirme ce que je dis ici, c’est qu’il ne paroît pas qu’il puisse multiplier avec nos cochons ¹⁶² ». Beau joueur, Buffon renvoie la balle et souscrit « à la plupart des réflexions que fait ici M. Allamand ¹⁶³ ». En définitive, le génie scientifique de Buffon lui aura permis de conjecturer avec justesse non seulement que le phacochère et le sanglier (de même que le porc) sont des membres de l’ordre des Suidés appartenant à des « espèces » différentes — en fait, la taxinomie moderne dirait des *genres* différents : *Phacochoerus* pour celui-là et *Sus* pour ceux-ci —, mais aussi que « le sanglier d’Afrique » (ou phacochère commun) et « celui du Cap Verd » étaient deux « variétés » de la même « espèce » — ou encore, deux *espèces* du même *genre*. Encore une fois, Buffon a réussi, en imaginant, à « démerveiller » la faune de Kolbe.

¹⁵⁹ *Id.*

¹⁶⁰ Jean-Sébastien-Nicolas Allamand, dans Buffon, « Addition De l’Éditeur hollandais (M. le Professeur Allamand). Du Sanglier d’Afrique », cité dans *SHN*, III, 1776, p. 86.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 87.

¹⁶² Jean-Sébastien-Nicolas Allamand, dans Buffon, *ibid.*, p. 89.

¹⁶³ Buffon, *ibid.*, p. 91.

Buffon lecteur de Seba

Si Albertus Seba (1665-1736) n'est pas, à proprement parler, un voyageur, nous avons inclus la critique qu'en fait Buffon dans l'*Histoire des quadrupèdes* pour deux raisons : tout d'abord, il est un candidat sérieux pour ravir la palme du plus mauvais « imagineur » d'espèces à Kolbe et, tout comme Buffon lui-même, il est en quelque sorte un « voyageur de cabinet », vers qui convergent une multitude de spécimens empaillés, peaux bourrées et autres artéfacts de quadrupèdes que le commerçant achète et expose dans son cabinet de curiosités. Seba n'est cependant pas aussi grand lecteur que Buffon et s'avère un amateur plutôt dépourvu de ce génie scientifique si essentiel au naturaliste compétent. Quoiqu'il en soit, l'apothicaire possédait un génie artistique certain (ou à tout le moins savait-il s'entourer de dessinateurs et de graveurs au « talent supérieur »), si bien que les magnifiques illustrations en couleurs reproduites dans le premier volume de son imposant ouvrage in-folio ont fait du *Thesaurus* la principale édition luxueuse de descriptions animalières au XVIII^e siècle, avant que ne soit publiée l'*Histoire des quadrupèdes*¹⁶⁴.

Le quatrième ongle du fourmilier « tridactyle »

Illustrations et nomenclature seront au menu des critiques de Buffon à l'endroit du collectionneur hollandais. Nous avons vu (*supra*, p. 481) que le seigneur de Montbard avait reproché à Seba d'avoir erronément répertorié six espèces de fourmiliers (plutôt que trois), qualifiant avec mépris le *Thesaurus* de « gros ouvrage » produit par un amateur, certes « Écrivain¹⁶⁵ », mais bien peu naturaliste. La méfiance de Buffon va même jusqu'à faire porter à Seba la responsabilité d'avoir induit en erreur Linné lui-même. Relevant l'incorrecte dénomination dans les quatrième — « *Myrmecophaga manibus tridactylis* » —,

¹⁶⁴ Sur Seba, son ouvrage et la récupération de sa collection par Vosmaer pour le compte du Cabinet d'histoire naturelle du stathouder Guillaume V de Hollande, voir notre commentaire, *supra*, p. 460, note 72. L'exemplaire du premier volume du *Thesaurus* ou *Locupletissimi rerum naturalium* (1734) que nous avons consulté, en parfait état de conservation, nous a confirmé la qualité artistique impressionnante des gravures, nettement supérieure à celle des planches de l'*Histoire des quadrupèdes* ; cependant, comme nous le verrons dans cette section, la rigueur scientifique n'est pas toujours au rendez-vous...

¹⁶⁵ Buffon, « Le Tamanoir, le Tamandua et le Fourmiller », *HN*, X, 1763, p. 151.

sixième — « *Myrmecophaga palmis tridactylis* » — et dixième — « *Myrmecophaga palmis tridactylis* » — éditions du *Systema naturae*, Buffon ajoute, dans sa note introductive de l'article : « *Nota*. Qu'il y a erreur dans toutes ces phrases, cet animal ayant quatre doigts ou plutôt quatre ongles, & non pas trois aux pieds de devant ; cette erreur vient originairement de Seba ¹⁶⁶ ». Linné aurait donc erré, selon Buffon, en se rapportant « aux descriptions imparfaites de cet Auteur ¹⁶⁷ ». En fait, cela est vrai et faux. La description et les figures ¹⁶⁸ données par Seba sont vraisemblablement celles du tamanoir (ou grand fourmilier), beaucoup plus rarement observé que le tamandua abondamment décrit par un grand nombre de voyageurs. Linné n'avait pas tort de nommer son grand fourmilier *Myrmecophaga tridactyla* — la systématique moderne a conservé ces taxons —, puisque l'animal est doté de trois griffes puissantes, à l'extrémité distale de chaque membre thoracique, ce qui lui permet de détruire les termitières où l'attendent ses repas. Pourquoi Buffon prétend-il alors que le tamanoir aurait, comme le tamandua — *Tamandua tetradactyla* —, quatre griffes aux membres thoraciques ? ¹⁶⁹.

La méprise semble venir effectivement de Seba qui accole la dénomination *Tamandua* à une description et à des illustrations qui sont celles du grand fourmilier tridactyle (le tamanoir). Amateurisme, connaissances insuffisances, ou, dirions-nous, absence de génie scientifique ? Voilà contre quoi Buffon s'élève lorsqu'il s'engage à corriger la faune de Seba. Nous croyons important de préciser, à la défense du collectionneur hollandais toutefois, que la confusion régnait alors dans la nomenclature des Myrmécophagidés. Comme le mentionne Buffon, le « premier de ces mangeurs de fourmis [...] que les Brasiiliens appellent Tamandua-guacu, c'est-à-dire, grand Tamandua, auquel les François, habitués en Amérique, ont donné le nom de Tamanoir ¹⁷⁰ », posséderait des membres thoraciques « armés de quatre ongles ¹⁷¹ ». L'examen attentif de la planche représentant le tamanoir (voir figure 63, *infra*, p. 577) permet effectivement de deviner ce

¹⁶⁶ Buffon, « Le Tamanoir, le Tamandua et le Fourmiller », *HN*, X, 1763, p. 144 [souligné dans le texte].

¹⁶⁷ *Id.*

¹⁶⁸ Buffon renvoie aux planches XXXVII et XL du *Thesaurus*.

¹⁶⁹ Mentionnons que la famille des Myrmécophagidés compte également un troisième genre — *Cyclopes* — dont les sujets, beaucoup plus petits que les tamanduas (eux-mêmes de taille moindre que les tamanoirs) comptent seulement deux griffes à chaque membre thoracique : *Cyclopes didactylus*.

¹⁷⁰ Buffon, « Le Tamanoir, le Tamandua et le Fourmiller », *HN*, X, 1763, p. 145.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 146.

quatrième ongle, plus petit, à l'endroit où se trouve habituellement l'ergot (le « pouce ») chez les quadrupèdes qui ont cinq doigts. Le « second de ces animaux [...] que les Américains appellent simplement Tamandua ¹⁷²», possède, toujours selon Buffon, « le même nombre d'ongles que ceux du tamanoir ¹⁷³». Enfin, la planche représentant le « Fourmilier » (voir figure 64, *infra*, p. 578), que l'on peut assurément identifier comme étant le *Cyclopes didactylus* ou myrmidon, le « troisième de ces animaux [...] que les Naturels de la Guiane appellent Ouatiriouaou ¹⁷⁴», est de qualité plutôt discutable, en ce que le graveur semble avoir fondu les deux griffes en un unique et imposant crochet, quoique Buffon ait précisé dans son « tableau d'histoire » que, chez cette espèce, « les pieds de devant n'ont que deux ongles ¹⁷⁵». Comment expliquer alors un tel fouillis ? Simplement parce que le tamanoir « tridactyle » possède le plus souvent, en plus de ses trois doigts ornés chacun d'une énorme et puissante griffe, un quatrième (voire parfois un cinquième !) ongle, plus petit, plus ou moins articulé ou fonctionnel qui aura échappé à Seba, et à Linné, mais pas à l'examen attentif de Buffon...

Les cas de mauvaise association entre nomenclature et figure sont légion dans le *Thesaurus*. Voici un autre exemple éloquent, que Buffon n'a pas relevé, mais qui nous aidera à comprendre pourquoi le seigneur de Montbard semble toujours sur la défensive lorsqu'il se réfère au *Locupletissimi rerum naturalium*. Dans une planche magnifique (du point de vue artistique), Seba présente un « *Canis volans, maxima aurita* » que le lecteur moderne pourra facilement relier à une quelconque espèce de chauve-souris ; par contre, le « *Felis volans, Tenata* », qui se trouve sous le « chien-volant », a de quoi déconcerter (voir la figure 65, *infra*, p. 579). Outre la dénomination composée mal imaginée, on remarquera que le détail des « ailes » et la forme de la tête suffisent à nous convaincre qu'il s'agit d'une espèce tout à fait étrangère au « chien volant ». En les représentant sur la même planche, Seba imagine un rapprochement malheureux ; en proposant une distinction artificielle ancrée dans l'opposition traditionnelle entre chien et chat, il jette plus de confusion que de lumière sur ce qui semble, dans la figure du haut, un membre de l'ordre des Chiroptères et,

¹⁷² *Ibid.*, p. 147.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 148. Le tamandua n'est pas représenté dans les planches qui suivent les descriptions de Daubenton.

¹⁷⁴ *Id.*

dans la figure du bas, un Rongeur sciuriforme de la famille des Sciuridés : le polatouche (ou écureuil volant). Voilà ce que Buffon devait appréhender chez un Seba qui avait mal imaginé la taxinomie de ces quadrupèdes, en privilégiant sans discipline un critère anatomique — ici les « ailes » —, pour donner, il est vrai cependant, une très belle figure...

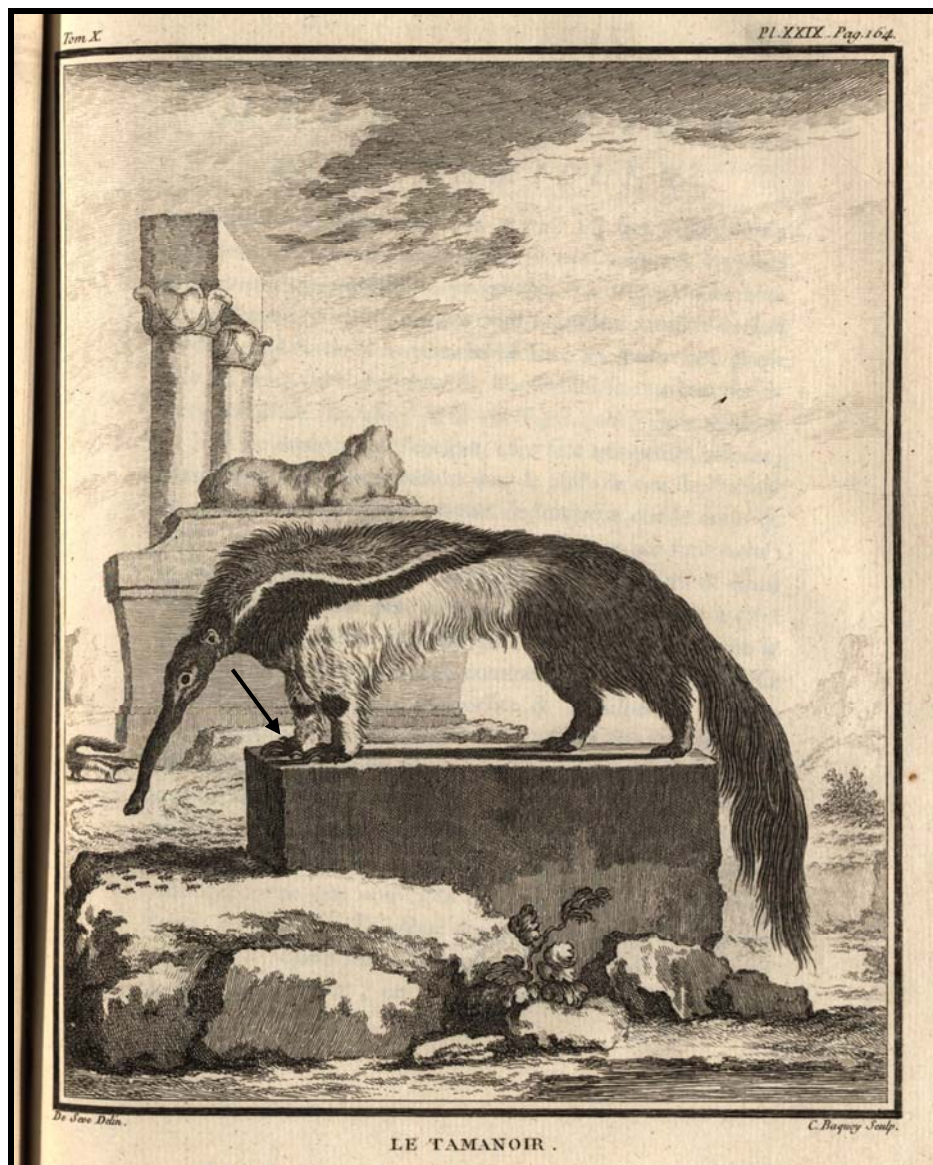


Figure 63 : « Le Tamanoir »¹⁷⁶

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 149.

¹⁷⁶ Dessin de Jacques de Sèves, gravure de Jean-Charles Baquoy, *HN*, X, 1763, planche XXIX, p. 164. Nous avons indiqué avec la flèche le fameux quatrième ongle (à peine perceptible) de ce fourmilier « tridactyle ».



Figure 64 : « Le Fourmilier »¹⁷⁷

¹⁷⁷ Dessin de Jacques de Sèvres, gravure de Claude Baron, *HN*, X, 1763, planche XXX, p. 178.

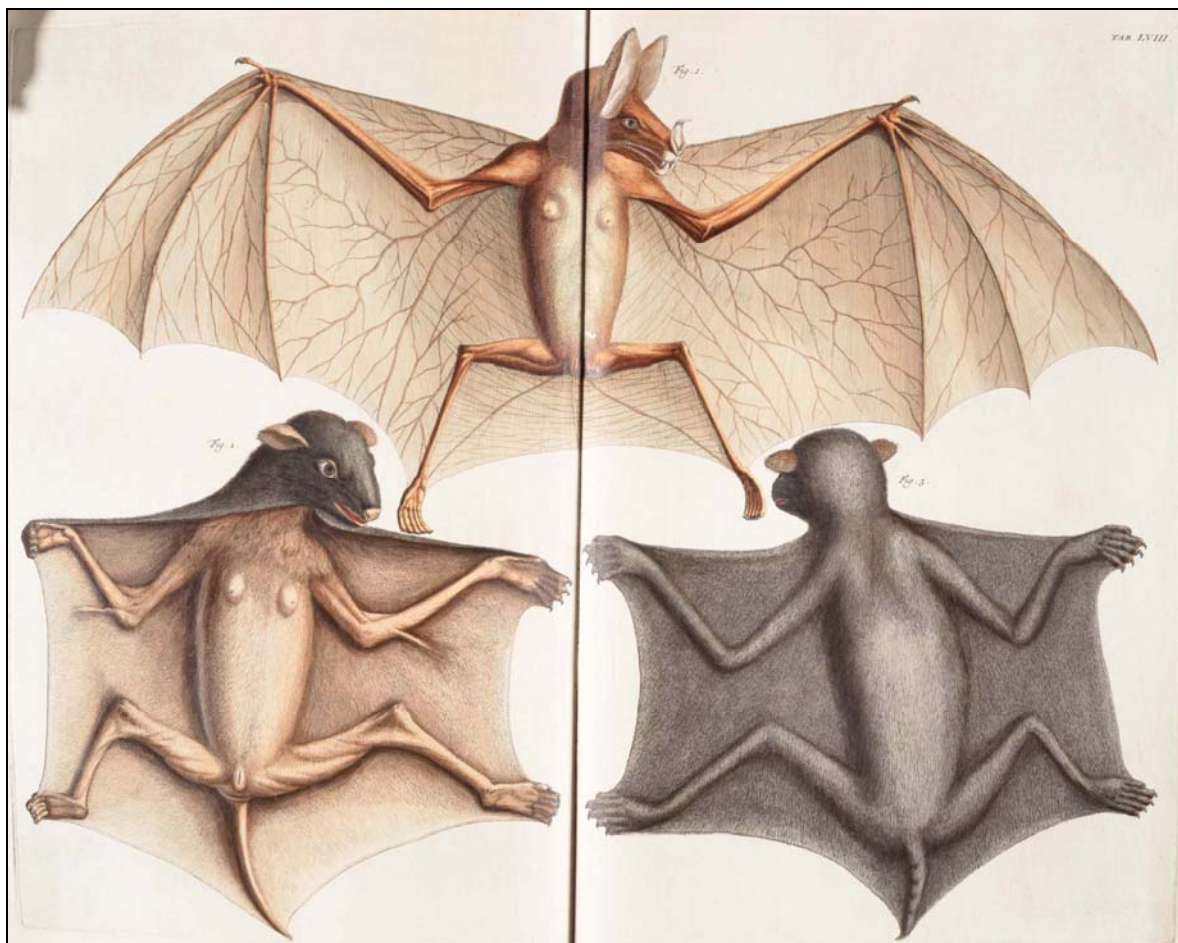


Figure 65 : « *Canis volans, maxima aurita. Felis volans, Tenata* »¹⁷⁸

(Courtesy of Rare Books and Special Collections Division — McGill University Library)

¹⁷⁸ Albertus Seba, *Locupletissimi rerum naturalium, op. cit.*, planche LVIII, p. 92-93 [extrait]. L'illustration est au quart de sa dimension originale.

Les dix bandes du « tatou à neuf bandes »

Buffon s'en prend à Seba, de la même manière, pour dénoncer sa « description imparfaite » du « Cachicame ou Tatou à neuf bandes » : « Quoique l'auteur fasse mention de dix bandes dans sa description, il n'y en a que neuf dans la figure ¹⁷⁹ ». Il faut dire que la classification de ces quadrupèdes d'Amérique tropicale et subtropicale, reconnus aujourd'hui comme des membres du superordre des Xénarthres (avec les paresseux et les fourmiliers), n'était pas chose aisée en raison du nombre de *genres* (et d'espèces) particulièrement élevé chez ces insectivores ¹⁸⁰. Dans un tel contexte, il est compréhensible que Buffon souligne à plus gros traits cette mauvaise description de Seba, car elle entraînera ensuite d'autres naturalistes, atteints du vice de l'entre-recopiage, à perpétuer la même imprécision, et à inventer un improbable tatou à dix bandes (que l'on n'a jamais pu observer), qui ne mérite même pas un soupçon de certitude morale ¹⁸¹.

Buffon notera encore deux énormes méprises de Seba à propos des tatous. Tout d'abord, mentionnons cette impardonnable description où l'apothicaire hollandais ne relève que trois bandes au « plus grand de tous les Tatous ¹⁸² » — le kabassou — qui en compte pourtant... douze ! ¹⁸³ Le naturaliste montbardois tente d'expliquer cette bourde ainsi :

¹⁷⁹ Buffon, « Les Tatous », *HN*, X, 1763, p. 215. La référence précise est donnée au début de la note : « *Tatu* seu *Armadillo Americanus*. Seba, vol. I, pag 45, Tab. 29, fig. 1 ». Nous avons reproduit la planche représentant le cachicame (ou tatou à neuf bandes) à la figure 52, *supra*, p. 516. Nous mettons au défi le lecteur de ne pas compter dix bandes plutôt que neuf au premier coup d'œil. La « vue courte » de Buffon aurait donc été capable de focaliser ponctuellement pour nous surprendre... à moins qu'il n'ait eu l'aide d'un collaborateur... possiblement Daubenton.

¹⁸⁰ Buffon répertorie, en plus du tatou à neuf bandes dont il est question ici, « L'Apar ou le Tatou à trois bandes » (« Les Tatous », *HN*, X, 1763, p. 206), « L'Encoubert ou le Tatou à six bandes » (*ibid.*, p. 209), « Le Tatuète ou Tatou à huit bandes » (*ibid.*, p. 212), « Le Kabassou ou Tatou à douze bandes » (*ibid.*, p. 218) et « Le Cirquinçon ou Tatou à dix-huit bandes » (*ibid.*, p. 220). Cette liste, loin d'être exhaustive — on reconnaît aujourd'hui près d'une vingtaine d'espèces de tatous répartis en neuf *genres* —, illustre en condensé le monumental travail de débroussaillage scientifique entrepris par le seigneur de Montbard.

¹⁸¹ « *Tatu porcinus*, *Tatu simpliciter*, *porcellus Cataphractus*, *Armadillo communiter*. Klein, *de quadrup.* pag. 48. *Nota*. Que cet auteur suit à la lettre la description de Seba, & qu'il se trompe comme lui en donnant dix bandes au lieu de neuf à cet animal » (Buffon, « Les Tatous », *HN*, X, 1763, p. 215 [souligné dans le texte]). Il s'agit du *Quadrupedum dispositio brevisque historia naturalis* (1751) de Jacob Theodor Klein, dont nous avons déjà fait mention (*supra*, p. 550, note 74).

¹⁸² Buffon, « Les Tatous », *HN*, X, 1763, p. 218. La référence précise apparaît en note : « *Scutum osseum toto incumbens corpori tripartitum est*. Seba, vol. I, pag. 47 ».

¹⁸³ Voir la figure 66, *infra*, p. 584.

Que ce qui a pû tromper le Descripteur du cabinet de Seba & lui faire croire que cet animal n'avoit en effet le têt divisé qu'en trois parties, c'est que les douze bandes mobiles de la cuirasse du corps ne paroissent pas aussi distinctes et anticipent beaucoup moins les unes sur les autres que dans les autres espèces, en sorte que cette cuirasse paroît au premier coup d'œil comme si elle n'étoit que d'une seule pièce dont les rangs seroient immobiles comme ceux des boucliers, mais pour peu qu'on y regarde de plus près on voit que les bandes sont mobiles entr'elles & qu'elles sont au nombre de douze ¹⁸⁴.

Quelque paradoxale que puisse paraître cette remontrance d'un homme à la « vûe courte » qui semonce le « Descripteur » censé avoir décrit minutieusement l'animal sous ses yeux, elle témoigne de l'importance du jugement dans la fabrique des descriptions animalières. Infatigable compilateur critique, Buffon vient corriger les mauvaises observations d'un tiers avec ses yeux de l'esprit. Il peut ainsi exprimer son génie scientifique, en ayant recours à la logique de la comparaison :

nous avons *comparé* dans cette vûe, non seulement les dépouilles de tatous, que nous avons en grand nombre au Cabinet du Roi, mais encore celles que l'on conserve dans les autres Cabinets ; nous avons aussi *comparé* les indications de *tous les Auteurs* avec nos propres descriptions ¹⁸⁵.

D'aucuns pourraient en avoir contre l'immodestie d'un Buffon qui prétend avoir consulté « tous les Auteurs », mais il suffit de prendre conscience de la kyrielle d'ouvrages cités dans les notes de cet article pour croire un peu plus à cette exhaustivité autoproclamée.

Il faudrait un chapitre complet pour dépouiller et souligner toutes ces manifestations d'érudition, mais nous nous contenterons d'analyser une seule séquence : Buffon attaque encore Seba, cette fois pour avoir fort mal nommé (et localisé) le tatou à douze bandes. S'en prenant à la dénomination — « *Tatu seu Armadillo Africanus* ¹⁸⁶ » —, Buffon affirme d'emblée que « ce tatou, comme tous les autres, ne se trouve qu'en Amérique & non pas en Afrique ¹⁸⁷ ». Le naturaliste génial se fonde sur le principal pilier de son épistémologie — sa boussole des deux faunes — pour discréditer la nomenclature mal imaginée par Seba. Soutenu aussi par l'immense majorité des témoignages de quantité de voyageurs, Buffon peut synthétiser sa pensée en expliquant du même coup la méprise du collectionneur hollandais :

¹⁸⁴ Buffon, « Les Tatous », *HN*, X, 1763, p. 218.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 225-226 [nous soulignons].

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 218. La référence précise est ajoutée à cette note : « Seba, vol. I, pag. 47, Tab. 30, fig. n.^{os} 3 & 4 ».

¹⁸⁷ Buffon, « Les Tatous », *HN*, X, 1763, p. 218.

Tous les tatous sont originaires de l'Amérique ; ils étoient inconnus avant la découverte du nouveau monde, les Anciens n'en ont jamais fait mention, & les Voyageurs modernes ou nouveaux en parlent tous comme d'animaux naturels & particuliers au Mexique, au Bresil, à la Guiane, &c. aucun ne dit en avoir trouvé l'espèce existante en Asie ni en Afrique ; quelques-uns ont seulement confondu les pangolins & les phatagins ou lézards écaillés des Indes orientales avec les armadilles de l'Amérique ; quelques autres ont pensé qu'il s'en trouvoit sur les côtes occidentales de l'Afrique, parce qu'on en a quelquefois transporté du Bresil en Guinée ¹⁸⁸.

Après avoir rappelé que Pierre Belon avait déjà écrit « il y a plus de deux cents ans » que le tatou était « originaire du nouveau continent », Buffon indique les innombrables sources qui lui ont permis de conforter sa théorie. En plus des ouvrages de Johannes de Laët, du père d'Abbeville et de Jean de Léry (dont nous avons déjà fait mention), Buffon ajoute ceux de Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés (1478-1557) ¹⁸⁹, Francisco López de Gómara (1511-1566) ¹⁹⁰, André Thevet (v.1503-1592) ¹⁹¹, Antonio de Herrera y Tordesillas (1559-1625) ¹⁹², Francisco Jiménez (1560?-1620?) ¹⁹³, Nicolás Monardes (v.1493-1588) ¹⁹⁴

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 223. Dans le quinzième volume de l'*Histoire naturelle*, Buffon reproche similairement à Seba d'avoir mal nommé l'animal représenté à la « planche XLVIII, fig. 3 » de son *Thesaurus*. En effet, il ne pouvait s'agir du « Petit singe de Ceylan » car cet animal — le sajou ou capucin (du genre *Cebus* dans la taxonomie moderne) — « ne se trouve point à Ceylan, mais en Amérique » (« Le Sajou », *HN*, XV, 1767, p. 37).

¹⁸⁹ Directeur des mines de l'île d'Hispaniola de 1514 à 1523, il pratiqua l'esclavage avant de devenir historiographe des Indes occidentales et de publier : *Sumario de la Natural Historia de las Indias*, 1526. Buffon semble avoir consulté une des nombreuses traductions, ici latine, car il donne comme référence « *Summarium Ind. Occid.* »

¹⁹⁰ Historien espagnol, ami du célèbre conquistador Hernán Cortés, qui rédigea une histoire de la conquête du Mexique très favorable aux Espagnols, sous le titre *Historia de la conquista de México* (1552). Deux éditions récentes sont disponibles : *Historia de la conquista de México*, prólogo y cronología de Jorge Gurria Lacroix, Caracas, Biblioteca Ayacucho, 1984 ; *La Conquista de México*, ed. José Luis de Rojas, Madrid, Historia 16 (Crónicas de América), 1987. Il n'est pas certain que Buffon ait eu accès à ce texte, car il renvoie vaguement ici à « *Hist. Mexican &c.* ». D'après Stéphane Schmitt, Buffon cite sans doute Gómara depuis L'Écluse (ou Clusius), *Exoticorum libri decem*, Anvers, 1605 (dans Buffon, *Œuvres*, *op. cit.*, p. 1611, note 1).

¹⁹¹ Moine et voyageur français, il participa notamment à l'expédition menée par Villegagnon au Brésil, avant de revenir en France où il fut aumônier de Catherine de Médicis, puis historiographe et cosmographe du roi. Buffon ne mentionne pas ici l'ouvrage auquel il se réfère, mais il s'agit probablement de : *Les singularités de la France antarctique, autrement nommée Amérique, et de plusieurs terres et isles découvertes de nostre tems*, Paris, Héritiers de Maurice, 1558.

¹⁹² Historien espagnol qui publia entre 1601 et 1615 la *Historia general de los hechos de los castellanos en las Islas y Tierra Firme del mar Océano que llaman Indias Occidentales*. Buffon se réfère à la traduction française : *Description des Indes occidentales*, Amsterdam, 1622.

¹⁹³ Buffon le nomme François Ximènes et ne donne pas, contrairement aux autres auteurs cités dans la séquence, l'ouvrage auquel il se réfère. Selon Stéphane Schmitt, Buffon cite probablement Jiménez d'après Marcgraf, *Historia naturalis Brasiliae*, *op. cit.* (dans Buffon *Œuvres*, *op. cit.*, p. 1611, note 1).

¹⁹⁴ Buffon nomme Monard ou encore Nicholas Monardi ce médecin et botaniste espagnol qui est surtout connu pour son *Historia Medicinal de las cosas que se traen de nuestras Indias Occidentales*, publiée en trois parties (1565, 1571 et 1574). Buffon donne cependant comme renvoi « *Simplicium Medic. hist. pag. 330* », sans année d'édition. Il s'agit probablement de l'ouvrage *De simplicibus medicamentis es Occidentalis India de latis gnorum in medicina usus est*, Anvers, [s. é.], 1574.

et José de Acosta ¹⁹⁵ : « tous les Auteurs plus recens, tous les Historiens du nouveau monde font mention de ces animaux comme originaires des contrées méridionales de ce continent ¹⁹⁶ ». Faisant partager la faute entre Seba et Pison ¹⁹⁷, Buffon mentionne qu'il est probable que l'un comme l'autre ait

confondu les pangolins ou lézards écailléux avec les tatous : les Espagnols ayant appelé Armadillo ces lézards écailléux, aussi bien que les tatous, *cette erreur s'est multiplié sous la plume de nos descripteurs de Cabinets & de nos Nomenclateurs*, qui ont non seulement admis des tatous aux Indes orientales, *mais en ont créé en Afrique*, quoiqu'il n'y en ait jamais eu d'autres dans ces deux parties du monde que ceux qui y ont été transportés d'Amérique ¹⁹⁸.

Comme le « climat de toutes les espèces de ces animaux n'est [...] pas équivoque ¹⁹⁹ », et que les espèces méridionales ne peuvent se trouver communément dans l'Ancien et le Nouveau Mondes, Buffon exprime par le fait même son génie scientifique : son *ars iudicandi* est encore une fois guidé par la boussole des deux faunes va le conduire à quitter momentanément Seba pour poursuivre son entreprise de « démerveillement ». Aussi pointe-t-il du doigt ces mêmes voyageurs qui, quoiqu'ils aient bien situé les tatous, leur ont par ailleurs attribué, faute d'une discipline de l'imagination, certaines propriétés merveilleuses :

Monard, Ximenès, & plusieurs autres après eux, ont attribué d'admirables propriétés médicinales à différentes parties de ces animaux. Ils ont assuré que le têt réduit en poudre & pris intérieurement, même à petite dose, est un puissant sudorifique ; que l'os de la hanche, aussi pulvérisé, guerit du mal vénérien ; que le premier os de la queue appliqué sur l'oreille fait entendre les sourds, &c. *Nous n'ajoutons aucune foi à ces propriétés extraordinaires*, le

¹⁹⁵ José de Acosta (1540-1600), jésuite espagnol connu comme le « Plin du Nouveau Monde », qui explora le Pérou dans le dernier tiers du XVII^e siècle. Buffon ne le précise pas, mais il pense certainement à l'*Histoire naturelle et morale des Indes, tant orientales qu'occidentales [...] traduite en français par Robert Regnault Cauxois, Paris, M. Orry, Paris, 1600.*

¹⁹⁶ Buffon, « Les Tatous », *HN*, X, 1763, p. 224-225. Buffon mentionne, en notes, pour chacun des auteurs cités, le titre de l'ouvrage et la pagination qui se rapporte à son propos. Nous avons déjà commenté dans ce chapitre les autres auteurs de l'énumération qui précède, et avons cité leurs ouvrages.

¹⁹⁷ Willem Pison (1611-1678), médecin et naturaliste hollandais, considéré comme le fondateur de la médecine coloniale. Il accompagna Jean-Maurice de Nassau au Brésil, d'où il rapporta une vaste collection de spécimens. Outre le *De Indiae utriusque re naturali et medica libri quatuordecim, quorum contenta pagina sequens exhibet* (Amsterdam, Louis & Daniel Elsevier, 1658), il a publié aussi une *Historia naturalis Brasiliae* (Leyde & Amsterdam, 1648). C'est à ce deuxième ouvrage, « pag. 100 », que Buffon renvoie ici : « Pison, qui a écrit postérieurement à tous ceux que je viens de citer, est le seul qui ait mis en avant, sans s'appuyer d'aucune autorité, que les armadilles se trouvent aux Indes orientales » (« Les Tatous », *HN*, X, 1763, p. 225).

¹⁹⁸ Buffon, « Les Tatous », *HN*, X, 1763, p. 225 [nous soulignons]. Bien qu'il ne soit pas nommé dans ce passage, l'allusion à Seba est manifeste. Buffon lui reproche, comme à Pison, d'avoir mal imaginé le lieu d'origine des tatous.

¹⁹⁹ *Id.*

têt & les os des tatous sont de la même nature que les os des autres animaux. *Des effets aussi merveilleux ne sont jamais produits que par des vertus imaginaires*²⁰⁰.

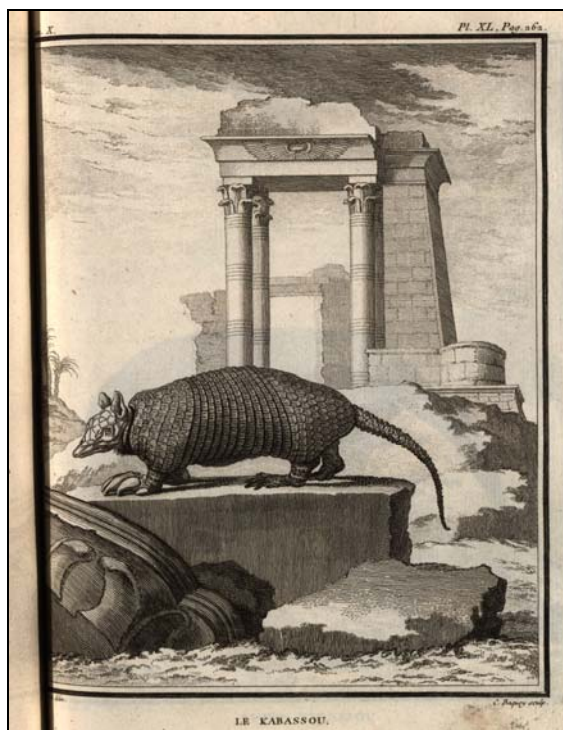


Figure 66 : « Le Kabassou » [ou tatou à douze bandes]²⁰¹

Imaginer le cinquième ongle de l'opossum

Selon un schéma comparable à ce que nous venons de présenter concernant les tatous, Buffon reviendra, dans une réflexion on ne peut plus pointilleuse, sur la description du sarigue (ou opossum)²⁰² donnée par Seba. Pour Buffon, il est certain que l'opossum est « un animal de l'Amérique qu'il est aisé de distinguer de tous les autres par deux caractères

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 230-231 [nous soulignons].

²⁰¹ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Jean-Charles Baquoy, *HN*, X, 1763, planche XL, p. 262. À noter l'arrière-plan qui devrait suggérer un décor propre à l'Amérique méridionale. S'agit-il vraiment de vestiges qui pourraient se rapprocher des constructions d'une peuplade précolombienne maya ou guarani ? Nous n'en sommes pas convaincu. Ces incohérences fréquentes en arrière-plan des gravures de l'*Histoire des quadrupèdes* (telle la pagode chinoise derrière l'éléphant indien) ont été souligné notamment par Benoît De Baere (« Représentation et visualisation dans l'*Histoire naturelle* de Buffon », *Dix-huitième siècle*, 2007, n° 39, p. 626-627). En fait, il s'agissait, pour le dessinateur, d'évoquer l'exotisme de ces bêtes lointaines, sans plus de souci d'exactitude. Il s'agit d'une rare faiblesse scientifique, récurrente, dans la fabrique buffonienne.

²⁰² L'opossum (dérivé du mot algonquin *wapathemwa*) ou sarigue est le nom donné aujourd'hui aux mammifères Marsupiaux américains de la famille des Didelphidés. Plusieurs genres sont regroupés dans cette famille, dont les plus populaires sont : *Didelphis*, *Marmosa* et *Philander*.

singuliers²⁰³ : le premier est que « la femelle a sous le ventre une ample cavité dans laquelle elle reçoit & allaite ses petits²⁰⁴ », alors que le second se résume à ce que « la mâle & la femelle ont tous deux le premier doigt des pieds de derrière sans ongle & bien séparé des autres doigts, tel qu'est le pouce dans la main de l'homme²⁰⁵ ». Buffon s'appuie surtout sur les observations de « Will Cowper, célèbre Anatomiste Anglois²⁰⁶ », qui avait communiqué par lettre sa description de l'opossum mâle à son collègue Edward Tyson, ce dernier étant « le seul qui ait donné une bonne description de la femelle de cet animal, imprimée à Londres en 1698, sous le titre *Carigueya seu Marsupiale Americanum, or, the Anatomy of an Opossum*²⁰⁷ ». Or, d'écrire Buffon, les « autres Auteurs [que Cowper & Tyson], & sur-tout les Nomenclateurs ont ici, comme par-tout ailleurs, *multiplié les êtres sans nécessité*, & ils sont tombés dans plusieurs erreurs que nous ne pouvons nous dispenser de relever²⁰⁸ ». Nous ne serons pas surpris de retrouver, aux premières loges réservées à ces « Auteurs [...] & [...] Nomenclateurs », l'ineffable Seba qui confond « l'opossum de Tyson » avec son « grand philandre *oriental*²⁰⁹ ». Encore une fois, le cœur de l'épistémologie buffonienne — la boussole des deux faunes — servira à déconstruire la méprise de Seba :

²⁰³ Buffon, « Le Sarigue ou l'Opossum », *HN*, X, 1763, p. 279.

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 279-280.

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 280-281. Voir la figure 67, *infra*, p. 586. On remarque cette « ample cavité dans laquelle [le sarigue femelle] reçoit et allaite ses petits » ; nous avons indiqué à l'aide de flèches le « pouce » de chacun des membres pelviens du sujet représenté sur la gravure. Ce « pouce » est aussi bien représenté sur les éléments du squelette (voir la figure 68, *infra*, p. 587 [Fig. 4, segment *A B E*]). Nous avons indiqué, à l'aide d'une flèche, l'extrémité sans ongle de ce « pouce » ; comparez avec les autres doigts qui portent chacun un ongle.

²⁰⁶ Buffon, « Le Sarigue ou l'Opossum », *HN*, X, 1763, p. 283.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 282-283. Sur Tyson, voir dans ce chapitre, *supra*, p. 545, note 58.

²⁰⁸ Buffon, « Le Sarigue ou l'Opossum », *HN*, X, 1763, p. 284.

²⁰⁹ *Id.* [nous soulignons] Buffon renvoie dans le texte au *Locupletissimi rerum naturalium, op. cit.*, « Seba, vol. I, pag 64, pl. XXXIX ». Nous avons reproduit cette planche de Seba à la figure 69, *infra*, p. 588.

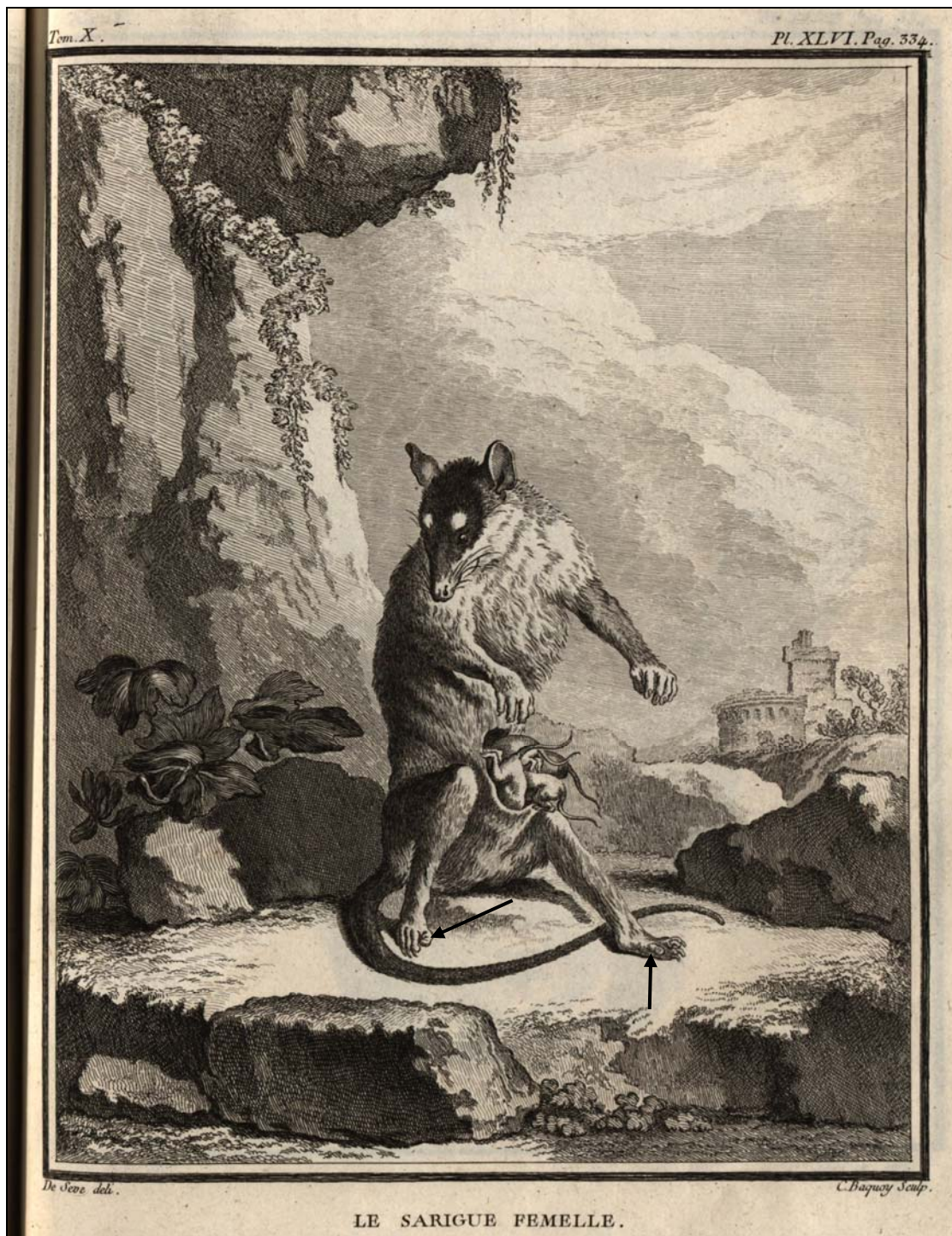


Figure 67 : « Le Sarigue femelle » ²¹⁰

²¹⁰ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Jean-Charles Baquoy, *HN*, X, 1763, planche XLVI, p. 334.

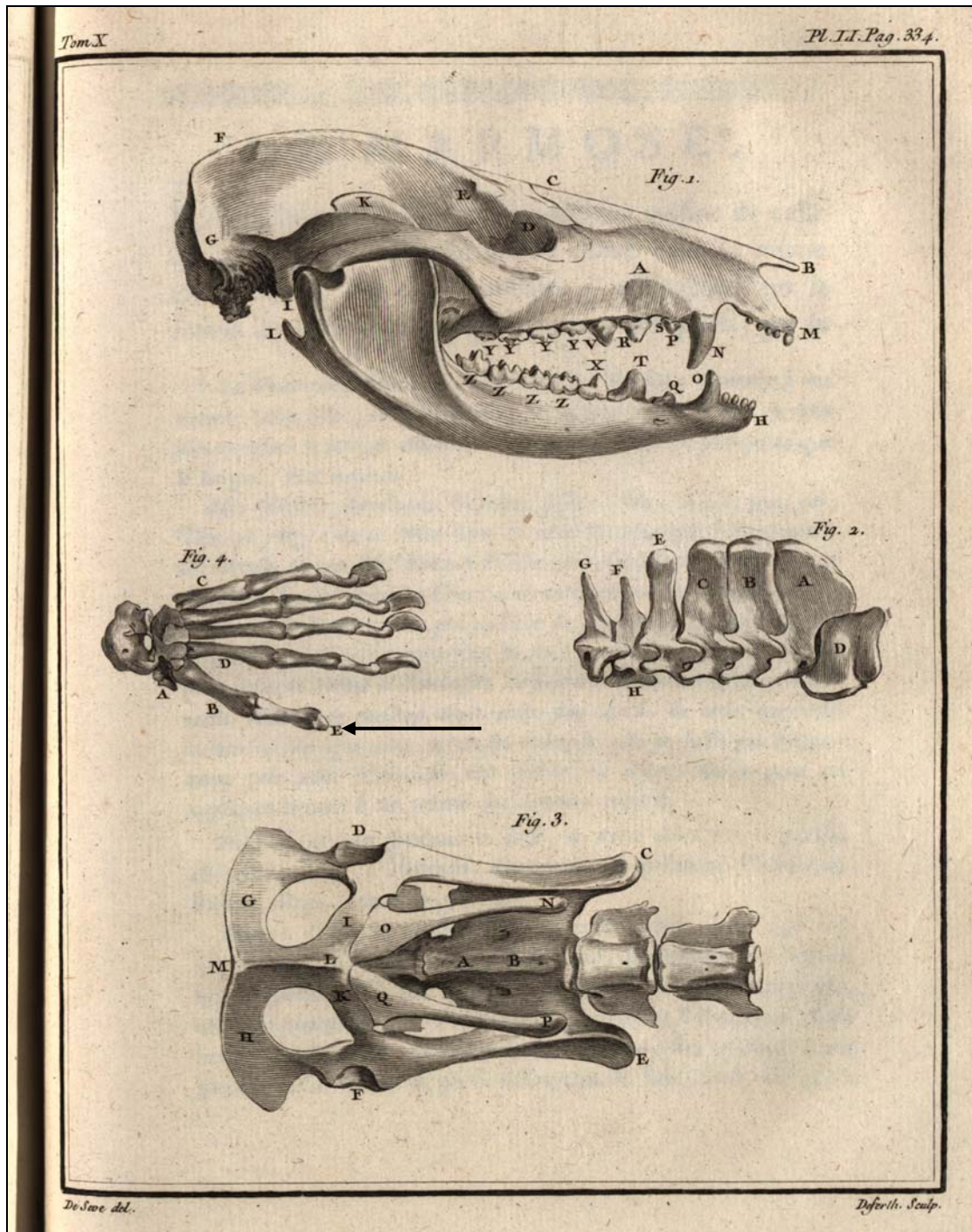


Figure 68 : [Éléments du squelette des Sarigues] ²¹¹

²¹¹ Dessin de Jacques de Sève, gravure de A. J. De Fehrt, *HN*, X, 1763, planche LI, p. 334.

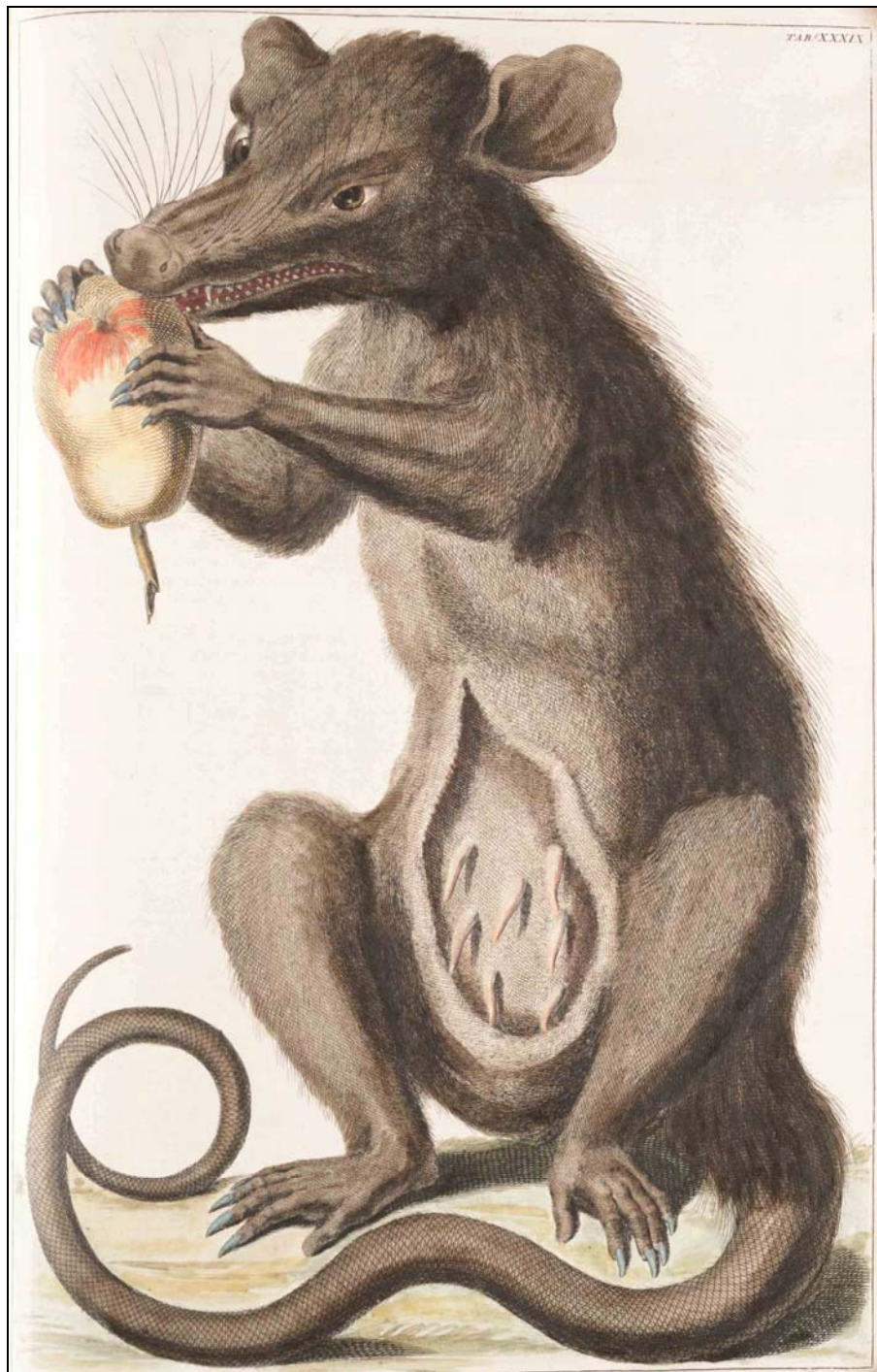


Figure 69 : « *Philander, maximus, Orientalis* »²¹²

(Courtesy of Rare Books and Special Collections Division — McGill University Library)

²¹² Albertus Seba, *Locupletissimi rerum naturalium, op. cit.*, planche XXXIX, p. 64 [reproduit au 3/5 de la grandeur originale].

de tous les animaux dont Seba donne les figures & auxquels il applique le nom de *Philandre*, d'*Opossum* ou de *Carigueya*, celui-ci est le seul qui ait les deux caractères de la bourse sous le ventre & des pouces de derrière sans ongles. De même l'on ne peut douter que notre sarigue, qui est le même que le grand philandre oriental de Seba, ne soit un animal naturel aux climats chauds du nouveau monde, car les deux sarigues que nous avons au Cabinet du Roi nous sont venus d'Amérique ; celui que Tyson a disséqué lui avoit été envoyé de Virginie. M. de Chanvallon, Correspondant de l'Académie des sciences à la Martinique, qui nous a donné un jeune sarigue, a reconnu les deux autres pour des vrais sarigues ou opossums de l'Amérique. *Tous les Voyageurs* s'accordent à dire que cet animal se trouve au Brésil, à la Nouvelle-Espagne, à la Virginie, aux Antilles, &c. & *aucun* ne dit en avoir vû aux Indes orientales ; *ainsi Seba s'est trompé* lorsqu'il l'a appelé *Philandre oriental*, puisqu'on ne le trouve que dans les Indes occidentales ²¹³.

Dans l'esprit de Buffon, comme Seba « ignoroit donc de quel pays venait son philandre, [il] n'a pas laissé de lui donner l'épithète d'*oriental*, cependant il est certain que c'est le même animal que le sarigue des Indes occidentales ; il ne faut, pour s'en assurer, que comparer sa figure, *planche XXXIX*, avec la Nature ²¹⁴» (figure 69, *supra*, p. 588). Encore une fois, le jugement se superpose à la logique de la comparaison et c'est l'image qui vient jouer son rôle déterminant dans la rhétorique de la preuve. Mais Buffon va plus loin dans son analyse de la confusion générée par la nomenclature mal imaginée par Seba. En effet, écrit le seigneur de Montbard,

ce qui ajoute encore à l'erreur, c'est qu'en même temps que cet Auteur donne au sarigue d'Amérique le nom de *grand Philandre oriental*, il nous présente un autre animal, qu'il croit être différent de celui-ci, sous le nom de *Philandre d'Amérique* (*pl. XXXVI, fig. 1 et 2*), & qui cependant, selon sa propre description, ne diffère du grand philandre oriental qu'en ce qu'il est plus petit & que la tache au dessus des yeux est plus brune ; différences, comme l'on voit, très-accidentelles & trop légères pour fonder deux espèces distinctes, car il ne parle pas d'une autre différence qui seroit beaucoup plus essentielle si elle existoit réellement comme on la voit dans la figure ; c'est que ce philandre d'Amérique (*Seba, pl. XXXVI, fig. 1 & 2*) a un ongle aigu aux pouces des pieds de derrière, tandis que le grand philandre oriental (*Seba, pl. XXXIX*) n'a point d'ongle à ces deux pouces. Or, il est certain que notre sarigue, qui est le vrai sarigue d'Amérique, n'a point d'ongles aux pouces de derrière : s'il existoit donc un animal avec des ongles aigus à ces pouces, tel que celui de *la planche XXXVI* de Seba, cet animal ne seroit pas, comme il le dit, le sarigue d'Amérique ²¹⁵.

Nous avons été franchement étonné que le Buffon à la « vûe courte » ait été en mesure de saisir ces subtils détails anatomiques ²¹⁶. Ses « yeux de l'esprit » ont probablement ici alerté ses « yeux du corps » ; ou encore ceux d'un tiers auront fait le travail...

²¹³ Buffon, « Le Sarigue ou l'Opossum », *HN*, X, 1763, p. 284-285 [nous soulignons, sauf *Philandre*, *Opossum*, *Carigueya* et *Philandre oriental*, soulignés dans le texte].

²¹⁴ *Ibid.*, p. 286 [souligné dans le texte].

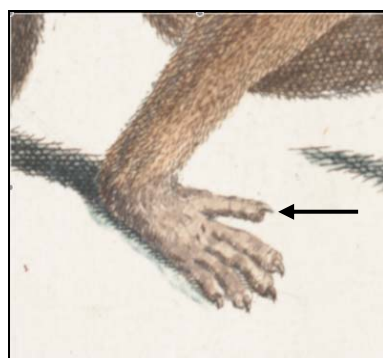
²¹⁵ *Ibid.*, p. 286-287 [souligné dans le texte]. Voir cette planche XXXVI à la figure 70, *infra*, p. 590.

²¹⁶ Nous avons reproduit en vignette (figure 70, *infra*, p. 590) un agrandissement du membre pelvien droit du sujet représenté à la figure 1 de la planche XXXVI afin que le lecteur puisse déceler l'ongle incriminé...



Figure 70 : « *Philander, Orientalis* »²¹⁷

(Courtesy of Rare Books and Special Collections Division — McGill University Library)



²¹⁷ Albertus Seba, *Locupletissimi rerum naturalium, op. cit.*, planche XXXVI, p. 56 [reproduit au 1/4 de la dimension originale]. Nous avons indiqué à l'aide d'une double flèche les figures 1 et 2 auxquelles Buffon renvoie. La vignette représente un agrandissement du membre pelvien droit du sujet en vue latérale droite. Une flèche pointe sur le petit ongle mal imaginé... Buffon semble avoir été particulièrement sensible au nombre de doigts mal imaginé par le « Dessinateur » de Seba, car il remarque aussi, dans une note à son article sur la chauve-souris d'Amérique : « M. Brisson s'est trompé en ne donnant à cette chauve-souris que quatre doigts aux ailes ; c'est la figure donnée par Seba qui l'a induit en erreur, elle ne présente en effet que trois doigts dans la membrane de l'aile, & un quatrième qui fait le pouce, mais c'est une faute du Dessinateur » (« La Chauve-souris fer-de-lance », *HN*, XIII, 1765, p. 226). Il s'agit de la planche LV du *Thesaurus*, que nous avons reproduite à la figure 19, *supra*, p. 412.

Buffon, qui n'a manifestement pas encore enfoncé le dernier clou dans le cercueil de Seba, en rajoute :

Mais ce n'est pas tout, cet Auteur donne encore un troisième animal sous le nom de *Philandre oriental* (pl. XXXVIII, fig. 1), duquel au reste il ne fait nulle mention dans la description des deux autres, & dont il ne parle que d'après François Valentin, auteur qui, comme nous l'avons déjà dit, mérite peu de confiance²¹⁸ ; & ce troisième animal est encore le même que les deux premiers. Il nous paroît donc que ces trois animaux des *planches XXXVI, XXXVIII & XXXIX* de Seba n'en font qu'un seul ; il y a toute apparence que le *Dessinateur, peu attentif*, aura mis un ongle pointu aux pouces des pieds de derrière comme aux pouces des pieds de devant & aux autres doigts dans les figures des *planches XXXVI & XXXVIII*, & que, plus exact dans le dessein de la *planche XXXIX*, il a représenté les pouces des pieds de derrière sans ongles, & tels qu'ils sont en effet. Nous sommes donc persuadés que ces trois animaux de Seba ne sont que trois individus de la même espèce ; que cette espèce est la même que celle de notre sarigue. [...] il nous paroît donc certain que ces trois animaux n'en font qu'un seul, puisqu'ils n'ont entr'eux que des différences si petites qu'on doit les regarder comme de très-légères variétés, avec d'autant plus de raison & de fondement que l'Auteur ne fait aucune mention du seul caractère par lequel il auroit pu les distinguer, c'est-à-dire, de cet ongle pointu aux pouces de derrière qui se voit aux figures des deux premiers & qui manque au dernier. Son seul silence sur ce caractère, prouve que cette différence n'existe pas réellement, & que ces ongles pointus aux pouces de derrière, dans les figures des *planches XXXVI & XXXVIII*, ne doivent être attribués qu'à l'inattention du *Dessinateur*²¹⁹.

Guidé par la boussole des deux faunes qui sous-tend son épistémologie, le naturaliste montbardois met sur le compte de « l'inattention du Dessinateur » tout cet imbroglio où se nourrissent nomenclature et gravure mal imaginées. Mais, implicitement, en insinuant que Seba ne s'est pas rendu compte de la bourde de son « Dessinateur peu attentif », Buffon le discrédite doublement : son manque de jugement l'a conduit à mal imaginer la nomenclature de ses philandres, et son *ars iudicandi* déficient ne lui a pas permis de repérer les maladresses de son dessinateur. En somme, le génie scientifique n'étant pas au rendez-vous, Seba n'a pu imaginer correctement ses philandres, nonobstant de magnifiques gravures, expression d'un génie artistique indéniable de la part du « Dessinateur ».

²¹⁸ François Valentijn (1666-1727), pasteur hollandais, naturaliste et explorateur qui effectua deux séjours aux Indes orientales (notamment sur le territoire de l'actuelle Indonésie) de 1685 à 1714. Il fit paraître, à son retour (1724-1726), un riche ouvrage illustré (5 tomes, 8 volumes, 1050 planches), souvent cité par Seba, mais qui fut souvent critiqué par les naturalistes du XVIII^e siècle. Buffon insiste sur « le peu de confiance que mérite en effet le témoignage de cet auteur » (« Le Sarigue ou l'Opossum », *HN*, X, 1763, p. 289), même si ce dernier a fait « imprimer en cinq volumes *in-folio* l'Histoire Naturelle des Indes Orientales » (*ibid.*, p. 289-290 [souligné dans le texte]). Buffon précise, en note, le titre le titre du recueil de Valentijn : « Ond en nieuw Oost-Indien, &c. Dordrecht, Jean Braam, 1724 » (*ibid.*, p. 290 [souligné dans le texte]). Le titre exact est : *Oud en Nieuw Oost-Indiën vervattende een naukeurige en uitvoerige verhandelinge van Nederlands mogentheyd in die gewesten* (Dordrecht & Amsterdam, J. van Braam & G. onder de Linden).

²¹⁹ Buffon, « Le Sarigue ou l'Opossum », *HN*, X, 1763, p. 287-288 [nous soulignons].

Imaginer une « fausse-couche-très-prématurée »

Après avoir relevé les erreurs taxinomique et iconographique de Seba et de son « Dessinateur », Buffon en profite pour dénoncer le vice du recopiage à la source d'une énième mauvaise observation du collectionneur hollandais, en prenant soin de remonter la filière de tous ceux qui avaient avancé, à tort, que la fameuse « poche » du sarigue femelle était une matrice dans laquelle sont conçus les petits :

Le vrai de tout ceci, c'est que *Valentin* qui assure que rien n'est si commun que ces animaux aux Indes orientales, et sur-tout à Solor²²⁰, n'y en avoit peut-être jamais vû ; que tout ce qu'il en dit, & jusqu'à ses erreurs les plus évidentes, sont copiées de *Pison* et de *Marcgrave*, qui tous deux ne sont eux-mêmes, à cet égard, que les copistes de *Ximénès*, & qui se sont trompés en tout ce qu'ils ont ajouté de leur fond ; car *Marcgrave* et *Pison* disent expressément & affirmativement, ainsi que *Valentin*, que la poche²²¹ est la vraie matrice où les petits du sarigue sont conçus ; *Marcgrave* dit qu'il en a disséqué un, & qu'il n'a point trouvé d'autre matrice à l'intérieur ; *Pison* renchérit encore sur lui en disant qu'il en a disséqué plusieurs²²², & qu'il n'a jamais trouvé de matrice à l'intérieur ; & c'est-là où il ajoute l'assertion, toute aussi mal fondée, que cet animal se trouve à Amboine²²³. Qu'on juge maintenant de quel poids doivent être ici les autorités de *Marcgrave*, de *Pison* & de *Valentin*, & s'il seroit raisonnable d'ajouter foi au témoignage de trois hommes dont le premier a mal vû, le second a amplifié les erreurs du premier, & le dernier a copié les deux autres. Je demanderois volontiers pardon à mes Lecteurs de la longueur de cette discussion critique, mais lorsqu'il s'agit de relever les erreurs des autres, on ne peut être trop exact ni trop attentif, même aux plus petites choses²²⁴.

On remarquera que Buffon, conscient que ces petits détails peuvent lasser son lecteur, n'en fait pas moins primer le *docere* sur le *placere*. La dernière séquence témoigne encore une fois de son esprit critique et de sa rigueur scientifique : il privilégie le jugement au goût — le génie scientifique devant primer sur le génie artistique — pour « démerveiller » tout ce

²²⁰ Les îles Solor font partie des Petites îles de la Sonde, en Indonésie, dans la province du Nusa Tenggara oriental.

²²¹ Buffon précise en note : « *Hæc bursa ipse uterus est animalis, nam alium non habet, uti ex sectione illius comperi : in hæc semen concipitur & catuli formantur.* Marcg. *Hist. Brasiliens.* pag. 223 » (« Le Sarigue ou l'Opossum », *HN*, X, 1763, p. 291). Sur cet ouvrage de Marcgraf, publié par Johannes de Laët, voir notre commentaire, *supra*, p. 555, note 88.

²²² Buffon précise en note : « *Ex REITERATIS horum animalium sectionibus, alium non invenimus uterum præter hanc bursam, in quâ semen concipitur & catuli formantur.* Pison, *Hist. nat. Bras.* pag. 323 » (« Le Sarigue ou l'Opossum », *HN*, X, 1763, p. 291). Sur cet ouvrage de Pison, voir notre commentaire, *supra*, p. 583, note 197.

²²³ Petite île montagneuse située dans l'archipel des Moluques en Indonésie.

²²⁴ Buffon, « Le Sarigue ou l'Opossum », *HN*, X, 1763, p. 290-291 [nous soulignons]. Daubenton ajoute, au terme de sa minutieuse description des organes reproducteurs du mâle et de la femelle : « On en fait déjà assez pour détruire l'erreur de Pison, qui prétendoit que le sarigue n'avoit point d'autre matrice que la poche qui est au dehors du corps ; il est bien confirmé qu'il a au moins une matrice à l'intérieur, & qu'il ne se trouve aucune communication entre cette matrice & la poche extérieure qui sert de retraite aux petits après leur naissance » (« Description du Sarigue », *HN*, X, 1763, p. 324).

qui a été écrit sur le marsupium. Il ne se prive pas de souligner à gros traits cette filière de l'entre-recopiage qui avait embrouillé toute une panoplie de voyageurs, jusqu'à Brisson. De fait, ce dernier reprend les trois différents philandres de Seba, dans son ouvrage *Règne animal divisé en IX classes*, « très-utile, [quoiqu'il] pêche principalement en ce que la liste des espèces y est beaucoup plus grande que celle de la Nature ²²⁵ ». Un développement accessoire permet ensuite à Buffon, qui n'allait pas s'en priver, de reprocher à Linné d'avoir également « fait du même animal deux espèces différentes ; le *Marsupialis* [...] & l'*Opossum* ²²⁶ ». Au terme de cette démonstration critique, qui s'étend sur plus de vingt pages, Buffon conclut dans une remarquable synthèse :

De tout cet examen que nous venons de faire avec autant de scrupule que d'impartialité, il résulte que le *Philander*, *Opossum* seu *Carigueya Brasiliensis*, pl. XXXVI, fig. 1, 2 & 3 ; le *Philander orientalis*, pl. XXXVIII, fig. 1 ; & le *Philander orientalis maximus*, pl. XXXIX, fig. 1 de Seba, vol. 1, pages 56, 61 & 64 ; que le philandre, [...] le philandre oriental, [...] & le philandre d'Amboine [...] de M. Brisson [...] ; & enfin que le *Marsupialis* [...] & l'*Opossum* [...] de M. Linnæus, édition X, pages 54 & 55, n'indiquent tous qu'un seul et même animal, & que cet animal est notre sarigue, dont le climat unique & naturel est l'Amérique méridionale, & qui ne s'est jamais trouvé aux grandes Indes que comme étranger & après y avoir été transporté ²²⁷.

Après que la logique de la comparaison et le jugement aient permis à Buffon de liquider la nomenclature et les illustrations mal imaginées de l'opossum, le seigneur de Montbard revient sur un détail qui lui permettra d'exprimer son génie scientifique pour préciser un phénomène sur lequel planait encore une part d'ombre. Tout d'abord, il décrit admirablement le marsupium :

Sous le ventre de la femelle est une fente qui a deux ou trois pouces de longueur, cette fente est formée par deux peaux qui composent une poche velue à l'extérieur & moins garnie de poil à l'intérieur, cette poche renferme les mamelles ; les petits nouveaux-nés y entrent pour les sucer, & prennent si bien l'habitude de s'y cacher qu'ils s'y réfugient, quoique déjà grands, lorsqu'ils sont épouvantés. Cette poche a du mouvement & du jeu, elle s'ouvre & se referme à la volonté de l'animal ; la mécanique de ce mouvement s'exécute par le moyen de plusieurs muscles & de deux os qui n'appartiennent qu'à cette espèce d'animal ²²⁸ ; ces

²²⁵ Buffon, « Le Sarigue ou l'Opossum », *HN*, X, 1763, p. 293.

²²⁶ *Ibid.*, p. 294.

²²⁷ *Ibid.*, p. 296 [souligné dans le texte].

²²⁸ Il s'agit en effet des os épipubiens, caractéristiques des membres de l'ordre des Marsupiaux (mais présents aussi chez d'autres mammifères primitifs de l'ordre des Monotrèmes, tels les échidnés et les ornithorynques), qui font défaut à l'ensemble des mammifères placentaires (euthériens). Les os épipubiens représentés par les segments (*ON*) et (*QP*) de la figure 3, sur la planche LI que nous avons présentée, *supra*, figure 68, p. 587). Mentionnons que les deux os épipubiens sont accompagnés d'une autre particularité spectaculaire : la femelle possède un vagin double, apte à recevoir le pénis bifide du mâle. Ces particularités anatomiques n'avaient

deux os sont placés au devant des os pubis auxquels ils sont attachés par la base, ils ont environ deux pouces de longueur & vont toujours en diminuant un peu de grosseur depuis la base jusqu'à l'extrémité ; ils soutiennent les muscles qui font ouvrir la poche & leur servent de point d'appui. [...] Cette poche n'est pas, comme l'ont avancé faussement Marcgrave & Pison, le lieu dans lequel les petits sont conçus ; le sarigue femelle a une matrice à l'intérieur, différente, à la vérité, de celle des autres animaux, mais dans laquelle les petits sont conçus et portés jusqu'au moment de leur naissance ²²⁹.



Figure 71 : [Le marsupium] ²³⁰

évidemment pas échappé à Buffon — peut-être conscient que ces détails n'étaient pas pour déplaire au public libertin dans les salons — qui en fait mention (*ibid.*, p. 302-303), de même qu'à Daubenton, qui en fait une description détaillée (« Description du Sarigue », *HN*, X, 1763, p. 318-324) en s'appuyant sur une dissection représentée dans la planche XLIX (reproduite à la figure 72, *infra*, p. 595).

²²⁹ *Ibid.*, p. 301-302.

²³⁰ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Claude Baron, *HN*, X, 1763, planche XLVII, p. 334. À noter les ouvertures anale (*a b*) et vaginale (*Y Z*), les trois mamelles (*R S T*) exposées par la dissection de deux replis rabattus (*O N*) afin de faciliter l'observation. On perçoit aussi la tête d'un petit sarigue (*X*) tétant sur une autre mamelle (*V*).

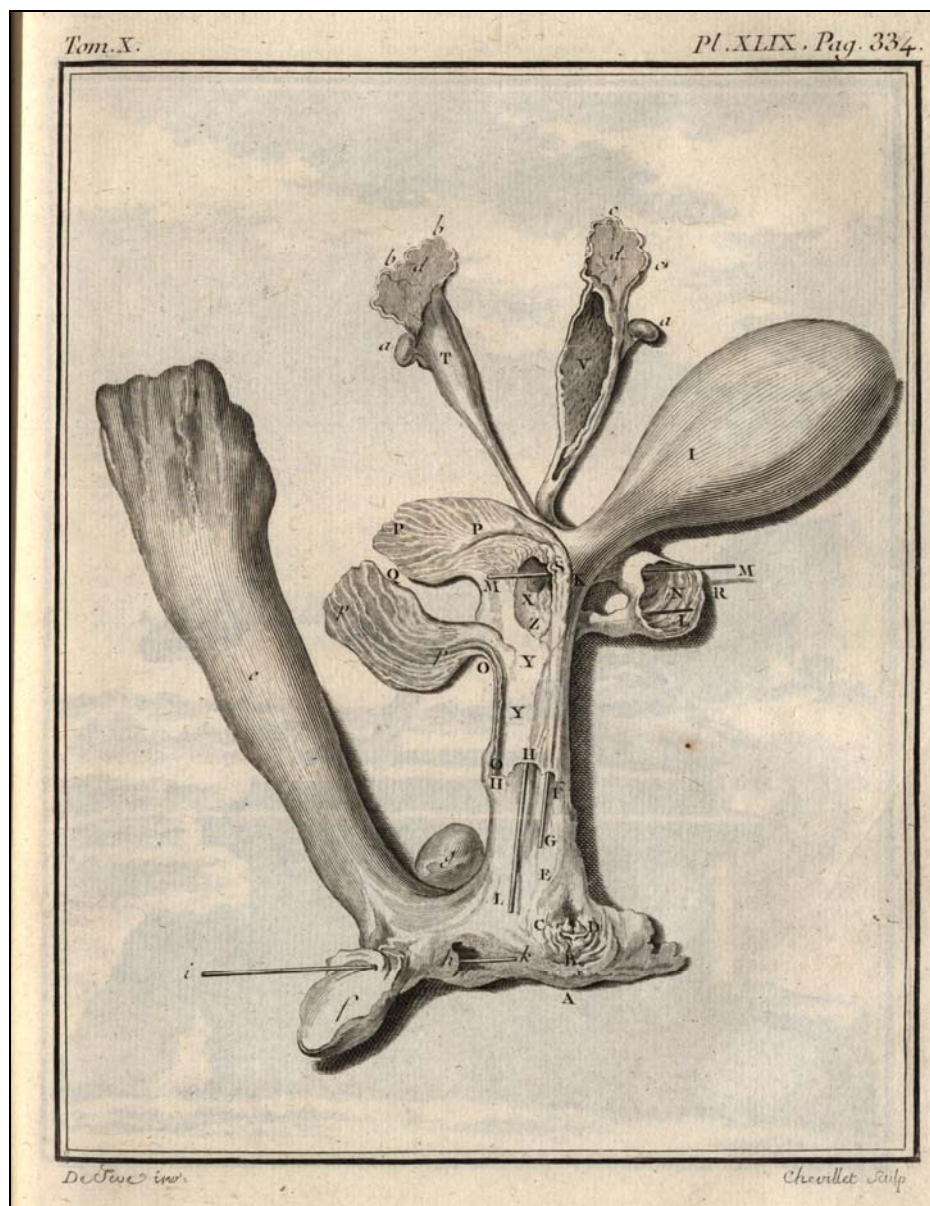


Figure 72 : [Vagin double chez la femelle sarigue]²³¹

²³¹ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Juste Chevillet, *HN*, X, 1763, planche XLIX, p. 334. À noter, dans le haut de la figure, l'anatomie standard : les ovaires (*aa*), les trompes utérines (*dd*), les cornes utérines (*T*) [intacte] et (*V*) [disséquée], de même que la vessie (*I*). Le long segment tubulaire non disséqué sur la portion droite de la structure anatomique [donc à gauche sur la figure car il s'agit d'une vue ventro-dorsale] représente le rectum (*e*) qui se termine par l'anus (*h*) ; les deux glandes périanales (*f*) [disséquée] et (*g*) [intacte] contiennent un liquide verdâtre malodorant qui peut être expluser en cas de danger. Maintenant, depuis la portion inférieure droite de la figure : les lèvres vaginales (*AB*), les branches du gland clitoridien (*CD*), le canal commun du vagin et de l'urètre (*E*) ; puis la fameuse bifurcation qui donne un canal vaginal droit (*HH*) [à gauche sur la figure] dont les parois (*OO PP*) ont été disséquées ; puis un canal vaginal gauche (*GF*) [à droite sur la figure] dont les parois n'ont pas été disséquées (*NR*).

Buffon estime par ailleurs être d'accord avec « certains Voyageurs » qui affirment que le petits sarigues « ne sont pas plus gros qu'une mouche au moment de leur naissance ²³² » :

Ce fait n'est pas aussi exagéré qu'on pourroit l'imaginer, car nous avons vû nous-mêmes, dans un animal dont l'espèce est voisine de celle du sarigue, des petits attachés à la mamelle qui n'étoient pas plus gros que des fèves, & l'on peut présumer avec beaucoup de vraisemblance, que dans ces animaux la matrice n'est, pour ainsi dire, que le lieu de la conception, de la formation & du premier développement du fœtus, dont l'exclusion étant plus précoce que dans les autres quadrupèdes, l'accroissement s'achève dans la bourse où ils entrent au moment de leur naissance prématurée ²³³.

Encore une fois, la précision de ces observations est soumise à la discipline de l'imagination : *ars iudicandi* et *ars inveniendi* sont ici en équilibre et autorisent Buffon supporter un fait dont il serait possible de douter. Le génie scientifique le conduit ensuite à imaginer une explication philosophique livrée dans une tournure stylistique propre à séduire le lectorat, qui témoigne de la superposition de son génie artistique. En effet, cette entrée postpartum dans la poche marsupiale, au moment de la « naissance prématurée » des sarigues, stimule Buffon à formuler une autre hypothèse géniale qui témoigne d'une profonde « humanité ». *Docere* et *placere* sont unis pour faire progresser le savoir utilitaire, le tout livré dans une des formulations les plus touchantes de toute l'*Histoire des quadrupèdes*, révélant tant le grand écrivain que le savant accompli :

Personne n'a observé la durée de la gestation de ces animaux, que nous présumons être beaucoup plus courte que dans les autres ; & comme c'est un exemple singulier dans la Nature que cette exclusion précoce, nous exhortons ceux qui sont à portée de voir des sarigues vivans dans leur pays natal, de tâcher de savoir combien les femelles portent de temps, & combien de temps encore après la naissance les petits restent attachés à la mamelle avant que de s'en séparer ; cette observation, curieuse par elle-même, pourroit devenir utile, en nous indiquant peut-être quelque moyen de conserver la vie aux enfans venus avant le terme ²³⁴.

²³² Buffon, « Le Sarigue ou l'Opossum », *HN*, X, 1763, p. 304. Buffon cite, en note, la page 220 de cet ouvrage — identifié quelques pages plus loin « *Histoire de la Virginie, Amsterdam*, [traduite de l'Anglois, Chez Thomas Lombrail], 1707 » (*ibid.*, p. 306) — rédigé par Robert Beverley (1673-1722), riche planteur de la colonie anglaise de Virginie, favorable à la société esclavagiste : « J'ai vû moi-même de ces petits attachés à la tétine lorsqu'ils n'étoient pas plus gros qu'une mouche, & qui ne s'en détachent qu'après avoir atteint la grosseur d'une souris ». Stéphane Schmitt propose plutôt, comme édition de cet ouvrage : « Paris, P. Ribou, 1707 » (dans Buffon, *Œuvres, op.cit.*, p 1556, note 9). Cette dernière suggestion pourrait être exacte car l'orthographe de l'édition hollandaise diffère quelque peu et s'étend aussi à la page 221 : « J'ai vû moi-même de ces petits attachés à la tétine, lors qu'ils n'étoient pas plus gros qu'une Mouche, & qui ne s'en détachent qu'après avoir atteint la grosseur d'une Souris ». L'édition princeps est cependant : *History and Present State of Virginia*, London, R. Parker, 1705.

²³³ Buffon, « Le Sarigue ou l'Opossum », *HN*, X, 1763, p. 304 [nous soulignons].

²³⁴ *Ibid.*, p. 304-305 [nous soulignons].

Il est bien établi aujourd'hui que les sarigues nouveaux-nés, après une gestation de deux semaines, sont ensuite portés dans la poche ventrale (ou marsupium) de la mère pendant 60 à 70 jours, car ils sont très faibles et ne pèsent que 0,2 grammes²³⁵. À la fin de cette période, les petits sarigues pèsent 50 grammes, et ils passeront encore 8 à 12 jours dans un nid rudimentaire. Après quoi, pesant entre 80 et 120 grammes, les petits quittent leur mère. Rien n'indique cependant que ces connaissances aient contribué directement à l'amélioration des soins aux enfants prématurés, comme l'avait imaginé Buffon ; probablement en raison de la physiologie de la gestation très différente chez ces Métathériens dépourvus de placenta, alors que tous les autres quadrupèdes Euthériens sont des mammifères placentaires.

Buffon annonce, en fin d'article, que tout ce qu'il vient d'écrire sur le marsupium « n'est pas douteux » et n'est « pas même particulier à cette seule espèce » puisque Daubenton et lui ont vu « des petits ainsi attachés aux mamelles dans une autre espèce, [...] la *Marmose*²³⁶ », qui fera l'objet de l'article suivant immédiatement celui consacré au sarigue. Cependant, « cette femelle marmose n'a pas, comme la femelle sarigue, une poche sous le ventre où les petits puissent se cacher²³⁷ », mais seulement un repli cutané qui recouvre les mamelles, que l'on peut « peut aisément ouvrir » afin de « regarder, compter & même toucher les petits sans les incommoder²³⁸ ». Avant de dresser le « tableau d'histoire » de la marmose, Buffon prépare son lecteur en lui rappelant l'importance de se préserver des conjectures hasardeuses, grâce à un *ars iudicandi* éprouvé et à une imagination « disciplinée » :

ce n'est donc pas de la commodité ou du secours que la poche prête aux petits que dépend uniquement l'effet de la longue adhérence aux mamelles, non plus que celui de leur accroissement dans cette situation immobile : je fais cette remarque *afin de prévenir les*

²³⁵ Pour illustrer l'importance de cette naissance prématurée, mentionnons qu'un « jeune opossum pèse approximativement 1/8400^e du poids de sa mère ; par comparaison, un chiot pèsera 1/40^e du poids maternel » (Jean Piérard, *Mammalogie. Mammifères du Québec*, 1983, p. 16).

²³⁶ Buffon, « Le Sarigue ou l'Opossum », *HN*, X, 1763, p. 305 [souligné dans le texte]. Le genre *Marmosa* regroupe aujourd'hui neuf espèces de sarigues de petite taille, que l'on appelle communément opossums-souris, car ils ne mesurent pas plus de 10 centimètres de longueur. En comparaison, les plus gros sarigues, du genre *Didelphis* — dont le représentant le plus connu est l'opossum d'Amérique du Nord (ou opossum de Virginie) —, peuvent mesurer jusqu'à 85 centimètres.

²³⁷ Buffon, « Le Sarigue ou l'Opossum », *HN*, X, 1763, p. 305.

²³⁸ *Ibid.*, p. 306. Buffon ne cite pas ici Beverley, mais il s'inspire probablement de la page 221 de *Histoire de la Virginie* (édition hollandaise), *op. cit.* : « D'ailleurs, on peut ouvrir cette Poche, & y regarder les petits, sans que cela fasse aucun mal à la Mere ».

conjectures que l'on pourroit faire sur l'usage de la poche, *en la regardant comme une seconde matrice*, ou tout au moins comme un abri absolument nécessaire à ces petits prématurément nés ²³⁹.

Le « tableau d'histoire » de la marmose sera effectivement le lieu d'une autre critique de la nomenclature mal imaginée par Seba.

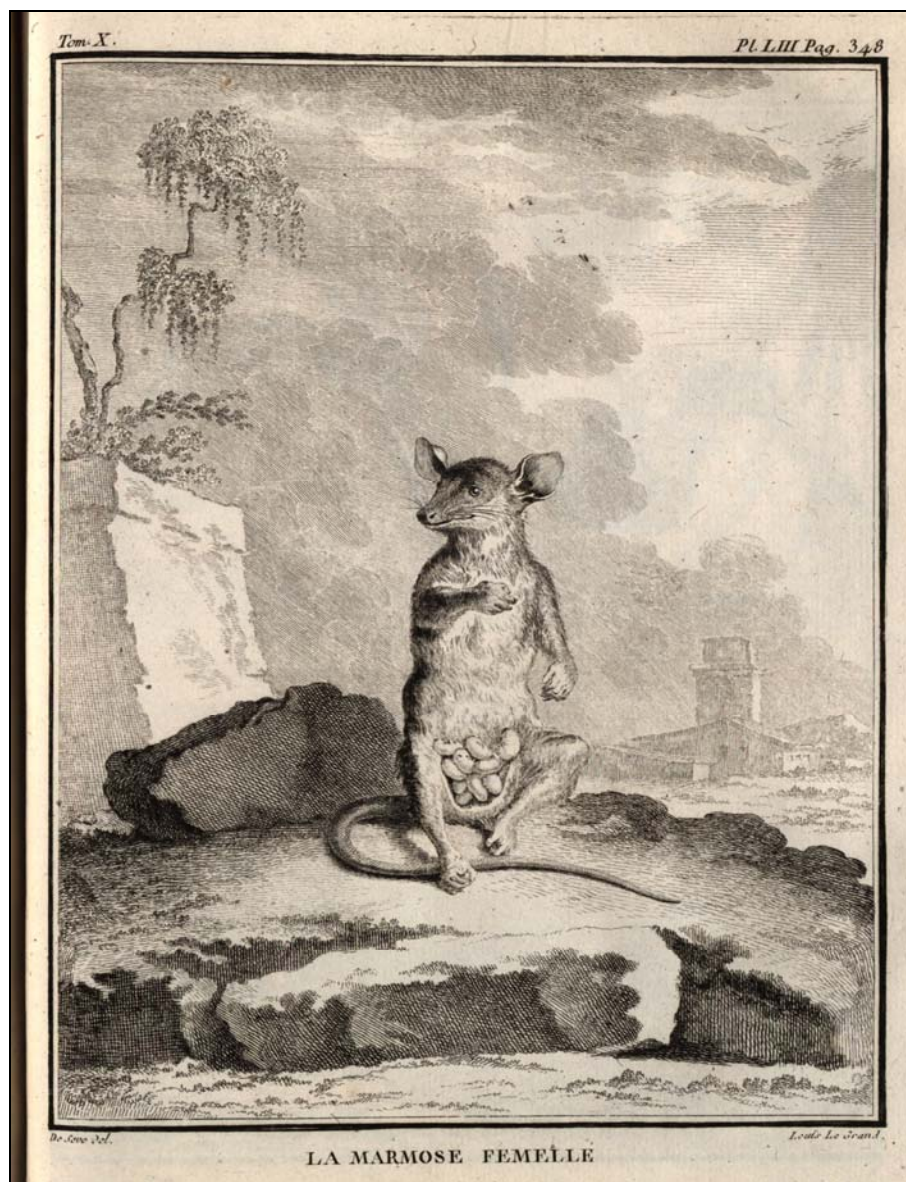


Figure 73 : « La Marmose femelle ²⁴⁰ »

²³⁹ *Ibid.*, p. 305-306 [nous soulignons].

²⁴⁰ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Louis Claude Legrand, *HN*, X, 1763, planche LIII, p. 348.

Même si « [l']espèce de la Marmose paroît être voisine de celle du Sarigue ²⁴¹ », car ces deux animaux habitent le même climat dans le même continent et qu'ils se ressemblent « par la forme du corps, par la conformation des pieds, [et] par la queue *prenante* qui est couverte d'écaillés dans la plus grande partie de sa longueur ²⁴² », il reste que « la marmose est bien plus petite que le sarigue » et, surtout, que la femelle « n'a pas de poche sous le ventre comme celle du sarigue », mais plutôt « deux plis longitudinaux près des cuisses entre lesquels les petits se placent pour s'attacher aux mamelles ²⁴³ ». Seba subit alors les foudres de Buffon pour avoir mal nommé la marmose « *Mus silvestris Americanus Scalopes dictus* ²⁴⁴ ». Ce qui irrite particulièrement le naturaliste montbardois, c'est que « ce nom *Scalopès* que Seba donne à cet animal, & que M.^{rs} Klein & Brisson ont aussi adopté, a été très mal appliqué ²⁴⁵ » :

Le scalopès des Grecs n'est certainement pas la marmose du Bresil. Et d'ailleurs il n'est pas possible de déterminer ce que c'est que le *scalopès* par les indications des Anciens : *ad finem quidam mures sunt quos scalopes vocant ut Scholiastes Aristophanis in Acharnensibus animadvertit*. Aldrov. *de quadrup. digit. vivip. pag. 416*. Je crois que voilà la seule notice que nous ayons du scalopès, elle ne suffit pas à beaucoup près pour déterminer une espèce, & encore moins pour en appliquer le nom à un animal du nouveau monde ²⁴⁶.

La dernière séquence montre, après une dénonciation du vice de l'entre-recopiage par Klein et Brisson, une autre illustration de l'*ars iudicandi* : le scientifique consciencieux s'appuie implicitement sur sa boussole des deux faunes pour condamner la nomenclature fautive de Seba. Puis, son génie scientifique le conduit à imaginer cette hypothèse lumineuse : le *scalopès* des Grecs est probablement une « espèce » de taupe, et non un opossum. En effet, comme les taupes d'Amérique vivent dans un climat plus nordique que la marmose, il n'est donc pas étonnant de les retrouver à la fois dans l'Ancien Continent (il s'agit selon la taxinomie moderne, du genre *Talpa*, qui regroupe les espèces européennes dont ferait partie le *scalopès* des Grecs) et dans le Nouveau Monde (la taxinomie moderne a paradoxalement retenu les genres *Scalopes* (ou *Scalopus*) et *Parascalops*, pour l'identification des taupes d'Amérique). Quoi qu'il en soit, Buffon avait raison de distinguer clairement la marmose

²⁴¹ Buffon, « La Marmose », *HN*, X, 1763, p. 335.

²⁴² *Ibid.*, p. 335-336 [souligné dans le texte].

²⁴³ *Ibid.*, p. 335.

²⁴⁴ *Id.* [souligné dans le texte] Buffon ajoute la référence exacte : « Seba, vol. I, pag. 46, Tab. 31, fig.1 & 2 ».

²⁴⁵ *Id.*

²⁴⁶ *Id.* [souligné dans le texte]

— un Métathérien exclusif à l'Amérique centrale et sub-tropicale — de la taupe — un Euthérien appartenant à l'ordre des Insectivores, qui sévit dans une zone plus septentrionale sur les deux Continents. Buffon réitère son appel à tous les voyageurs du Nouveau Monde, qui sont invités, dans un style qui rappelle celui employé dans l'article sur le sarigue, à observer attentivement les marmoses, afin de fournir d'autres faits susceptibles d'actualiser la faune :

c'est principalement sur les femelles de cette espèce [la marmose] qu'il faudroit faire les observations que nous avons indiquées dans l'article précédent [à propos du sarigue], je suis persuadé que ces animaux mettent bas peu de jours après la conception, & que les petits au moment de l'exclusion ne sont encore que des fœtus qui, même comme fœtus, n'ont pas pris le quart de leur accroissement ; *l'accouchement de la mère est toujours une fausse-couche très-prématurée*, & les fœtus ne sauvent leur vie naissante qu'en s'attachant aux mamelles sans jamais les quitter jusqu'à ce qu'ils aient acquis le même degré d'accroissement & de force qu'ils auroient pris naturellement dans la matrice si l'exclusion n'eût pas été prématurée ²⁴⁷.

Pour terminer cet survol de l'article sur la marmose, soulignons que Buffon en vient à douter d'un phénomène rapporté par quelques voyageurs, à savoir que certains individus sont « friands de poisson & d'écrevisse, qu'ils pêchent, dit-on, avec leur queue ²⁴⁸ ». Comme l'écrit ensuite le naturaliste génial : « Ce fait est très-douteux & s'accorde fort mal avec la stupidité naturelle qu'on reproche à ces animaux qui, selon le témoignage de la plupart des Voyageurs, ne savent ni se mouvoir à propos, ni fuir, ni se défendre ²⁴⁹ ». Est-il besoin de rappeler que le cerveau des Métathériens est relativement peu volumineux : « il occupe approximativement un volume équivalent au tiers de celui d'un Euthérien de même poids ²⁵⁰ ». *L'ars iudicandi* vient ici « démerveiller » ce que d'autres, dépourvus de génie scientifique, avaient imaginé sans aucune discipline.

Encore une fois, Buffon avait « vu » juste, même s'il ne se réfère nullement au volume cérébral de la marmose pour expliquer cette « stupidité naturelle ». L'hypothèse du seigneur de Montbard s'appuie cependant sur la constitution physique commune à tous les marsupiaux d'Amérique, qui sera évoquée dans le « tableau d'histoire » d'une troisième « espèce » d'opossums, le cayopollin. Selon un schéma comparable à ce que nous avons

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 337.

²⁴⁸ *Id.*

²⁴⁹ *Id.*

²⁵⁰ Jean Piérard, *Mammalogie. Mammifères du Québec*, op. cit., p. 16.

déjà présenté dans nos analyses des articles sur le sarigue et la marmose, Buffon commence à reprocher — encore — à Seba d’avoir mal nommé cet « opossum à queue touffue », en situant sa terre d’origine sur le continent africain²⁵¹. Il vilipende ensuite le collectionneur hollandais pour avoir recopié bêtement — sans aucune forme d’*ars iudicandi* — ses prédécesseurs qui, entre autres discrédits, n’avaient « jamais vu » l’animal :

Le premier Auteur qui ait parlé de cet animal est Fernandès²⁵². [...] Nieremberg a copié mot à mot ces indications de Fernandès, & n’y a rien ajouté. Seba²⁵³, qui le premier a fait dessiner & graver cet animal, n’en donne aucune description, il dit seulement qu’il a la tête un peu plus épaisse & la queue un tant soit peu plus grosse que la marmose ; & que quoiqu’il soit du même genre, il est cependant d’un autre climat, et même d’un autre continent ; & il se contente de renvoyer à Nieremberg²⁵⁴ & à Jonston²⁵⁵ pour ce qu’on peut désirer de plus au sujet de cet animal : mais il paroît évidemment que *Nieremberg & Jonston ne l’ont jamais vû*, & qu’ils n’en parlent que d’après Fernandès. Aucun de ces trois auteurs n’a dit qu’il fût originaire d’Afrique, ils le donnent au contraire comme naturel & particulier aux montagnes des climats chauds de l’Amérique ; & *c’est Seba seul qui, sans autorité ni garants, a prétendu qu’il étoit Africain. Celui que nous avons vû venoit certainement d’Amérique*²⁵⁶.

S’appuyant sur la boussole des deux faunes, Buffon fait donc le résumé de ses observations sur les trois espèces d’opossums en guise de conclusion au X^e tome de l’*Histoire naturelle* :

Ces trois animaux se ressemblent beaucoup par la conformation des parties intérieures & extérieures, par les os surnuméraires du bassin, par la forme des pieds, par la naissance prématurée, la longue & continuelle adhérence des petits aux mamelles, & enfin par les autres habitudes de nature ; ils sont aussi tous trois du nouveau monde & du même climat ;

²⁵¹ Buffon, « Le Cayopollin », *HN*, X, 1763, p. 350 : « *Mus Africanus Kayopollin dictus*. Seba, vol. I, pag. 39, Tab. 31, fig. 3. *Nota*. Qu’il y a erreur dans cette indication, cet animal n’étant pas d’Afrique, mais d’Amérique ». Il s’agit plutôt de la page 49 et non de la page 39.

²⁵² Buffon renvoie, en note, à : « Fernandès, *Hist. Nov. Hisp.* pag. 10 ». Sur cet ouvrage — *Rerum medicarum Novae Hispaniae thesaurus* (1651) de Francisco Hernández —, voir notre commentaire dans ce chapitre, *supra*, p. 563, note 124.

²⁵³ Ici, Buffon renvoie correctement ici, en note, à la page 49 du *Thesaurus* de Seba, où se trouve effectivement le tableau 31 (« Le Cayopollin », *HN*, X, 1763, p. 351).

²⁵⁴ La référence avait été donnée dans la note introductive de l’article : « *Hist. nat. Peregrin.* lib. IX, cap. V, pag. 158 ». Juan Eusebio Nieremberg, *Historiae Naturae, maximae peregrinae*, 1635.

²⁵⁵ La référence avait été donnée dans la note introductive de l’article : « *de quadrup.* pag. 118 ». Jan Jonston, *Historiae naturalis de quadrupedibus libri*, 1657.

²⁵⁶ Buffon, « Le Cayopollin », *HN*, X, 1763, p. 350-351 [nous soulignons]. Dans le même ordre d’idées, Buffon reprochera à Seba d’avoir donné, à la figure 1 (planche LII) du *Thesaurus*, le nom de « *Porc-épic singulier des Indes orientales* » au porc-épic d’Amérique (aujourd’hui nommé *Erethizon dorsatum*) : « ce ne seroit pas, comme on la vu, l’unique et première fois que Seba auroit donné pour Orientaux des animaux d’Amérique » (« L’Urson », *HN*, XII, 1764, p. 427). Voir notre figure 74 (*infra*, p. 602) où est représenté le « *Porcus aculentus sylvestris sive Hystrix orientalis singularis* ». Les espèces de porcs-épics européens font plutôt partie de la famille Hystricidés, alors que leurs cousins du Nouveau Monde appartiennent la famille des Érethizontidés. À la décharge de Seba, tous appartiennent à l’ordre des Rongeurs (hystricomorphes), et ils se ressemblent passablement. En fait, Buffon attaque plutôt par réflexe la nomenclature de Seba, car il ne peut probablement pas faire la distinction uniquement d’après la planche du *Thesaurus*.

on ne les trouve point dans les pays froids de l'Amérique ; ils sont naturels aux contrées méridionales de ce continent, & peuvent vivre dans les régions tempérées ²⁵⁷.

Puis, dans une finale où l'on peut encore déceler l'élégance du style — ou encore le génie artistique qui vient s'associer au génie scientifique —, Buffon opère une association étonnante où la physiognomonie vient jouer son rôle d'embrasseur rhétorique au service du *placere*, pour expliquer, depuis une cause finale interne, la « stupidité naturelle » des Marsupiaux :

au reste ce sont tous des animaux très-laits ; leur gueule fendue comme celle d'un brochet, leurs oreilles de chauve-souris, leur queue de couleuvre & leurs pieds de singe présentent une forme bizarre qui devient encore plus désagréable par la mauvaise odeur qu'ils exhalent, & par la lenteur et la stupidité dont leurs actions & tous leurs mouvements paroissent accompagnés ²⁵⁸.

Outre le ton humoristique du passage, il faut reconnaître la perspicacité de Buffon qui avait bien imaginé ce comportement particulier à l'opossum en danger ²⁵⁹.

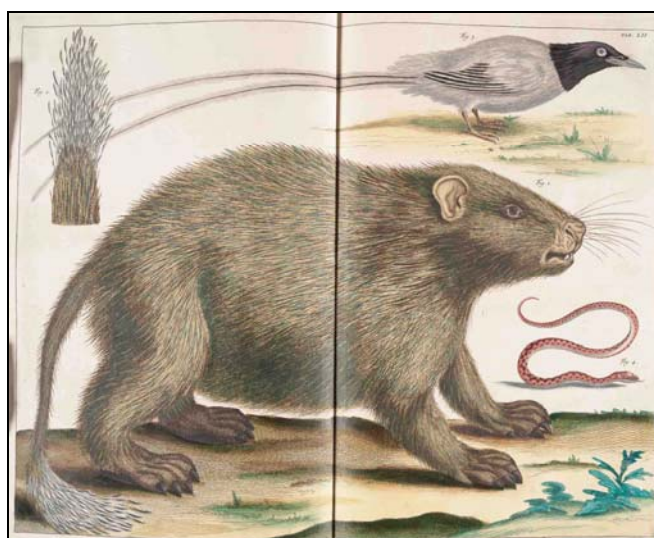


Figure 74 : « *Porcus aculeatus sylvestris sive Hystrix orientalis singularis* » ²⁶⁰

(Courtesy of Rare Books and Special Collections Division — McGill University Library)

²⁵⁷ Buffon, « Le Cayopollin », *HN*, X, 1763, p. 351-352.

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 352.

²⁵⁹ Lorsqu'il est menacé, l'opossum pousse des cris aigus et grogne en montrant les dents. Il peut aussi excréter un liquide verdâtre et malodorant de deux glandes situées de part et d'autre de l'anus (voir la figure 72, *supra*, p. 595: les glandes correspondent aux lettres *f* et *g*). En cas de danger grave, l'opossum tombe dans un état catatonique. Feignant d'être mort, il reste immobile, couché sur le côté, bouche ouverte » (Jacques Prescott et Pierre Richard, *Mammifères du Québec et de l'est du Canada*, *op. cit.*, p. 26).

²⁶⁰ Albertus Seba, *Locupletissimi rerum naturalium*, *op. cit.*, vol I, planche LII, p. 84 [reproduit au 1/8 de la dimension originale]. À noter le désordre caractéristique des planches du *Thesaurus* où se côtoient quadrupèdes, oiseaux et reptiles, sans aucune discrimination.

Buffon lecteur de Vosmaer

Après cette mise en pièces d'Albertus Seba, un peu trop artiste et écrivain et pas assez scientifique au goût de Buffon, il nous a paru intéressant de comparer la critique que le seigneur de Montbard réserve à Arnout Vosmaer (1720-1799), celui-là même qui allait faire l'achat des collections de Seba, et se charger de la publication des deux derniers volumes du *Thesaurus*. D'autant plus que l'autodidacte Vosmaer, après avoir été nommé directeur du cabinet d'histoire naturelle du stathouder Guillaume V (1756), publia, dès 1766, des monographies d'espèces rares ou nouvellement découvertes, qui furent réunies en 1804 en un seul volume : le *Regnum animale* ²⁶¹. Nous verrons que, même si Buffon se mesure alors à un rival plus imposant — en fait son principal concurrent ²⁶²—, directeur du deuxième cabinet d'histoire naturelle d'Europe (derrière celui du Jardin du Roi), le seigneur de Montbard reste fidèle à son épistémologie : il n'hésite jamais à dénoncer quiconque se serait commis à mal imaginer la nomenclature des quadrupèdes.

Dès le troisième volume du *Supplément*, les allusions à Vosmaer sont plus fréquentes et, en général, de prime abord élogieuses, ce dernier étant présenté avec déférence comme le « Directeur des Cabinets d'Histoire Naturelle de S. A. S. M. le Prince d'Orange ²⁶³ ». Par exemple, Buffon dit s'être inspiré de la planche trouvée « dans les *Miscellanea* & les *Spicilegia zoologica* de M. Pallas, & aussi dans les descriptions de M. Vosmaer ²⁶⁴ » pour faire dessiner et graver celle du « Sanglier d'Afrique » ou phacochère qu'il a incluse dans son propre ouvrage ²⁶⁵. De même, il « fait copier », selon la

²⁶¹ Le titre complet est : *Natuurkundige beschryving eener uitmuntende verzameling van zeldsaame Gedierten, bestaande in Oost : en Westindische viervoetige Dieren, Vogelen en Slangen, weleer leevend, voarhanden geweest zynde, buiten den Haag, op het Kleine Loo van Z.D.H. den Prins van Oranje-Nassau*, Amsterdam, B. Elwe, 1804.

²⁶² Sur Vosmaer et le cabinet d'histoire naturelle du stathouder Guillaume V, voir notre développement, *supra*, p. 460, note 72, de même que l'article de Florence Pieters et Kees Rookmaaker : « Arnout Vosmaer, grand collectionneur de curiosités naturelles, et son *Regnum animale* », dans B. C. Sliggers et A. A. Wertheim, *Le zoo du prince. La ménagerie du stathouder Guillaume V*, 1994, p. 11-38.

²⁶³ Buffon, « Addition aux articles du Sarigue, de la Marmose & du Cayoplin », *SHN*, III, 1776, p. 268.

²⁶⁴ Buffon, « Addition à l'article du Cochon, du Sanglier du cap Verd [...]. Du Sanglier du cap Verd », *SHN*, III, 1776, p. 77. On ne sera pas surpris de voir le nom de Vosmaer à côté de celui du linnéen Peter Simon Pallas (1741-1811), car les deux collaboraient souvent au cabinet d'histoire naturelle de Hollande et avaient conjoint leurs efforts pour publier les deux derniers tomes du *Thesaurus* de Seba en 1759 et 1765 (voir encore à ce sujet, *supra*, p. 460, note 72).

²⁶⁵ Dans *SHN*, III, 1776, planche XI, p. 90 (voir la figure 62, *supra*, p. 571). En effet, la cabinet du stathouder Guillaume V fut la première institution européenne à posséder un « sanglier d'Afrique » vivant.

même logique, la « bonne figure » que « M.^{rs} Vosmaër et Pallas ²⁶⁶ » ont donné de la chèvre de Grimm qu'il insère à la suite de son « Addition » (voir la figure 75, ci-dessous). Puis, avec encore plus d'emphase, Buffon souligne avoir « vu avec plaisir la description de ce grand écureuil volant [le taguan] ²⁶⁷ » dans l'ouvrage de Vosmaer, et dit s'être inspiré du commentaire très conforme et des dimensions prises par son collègue hollandais pour aider Jacques de Sève à produire la figure de « cet animal rare » dont le Cabinet du Roy ne possédait qu'une « dépouille ²⁶⁸ ». En retour, Vosmaer cite Buffon « dans presque toutes ses descriptions de mammifères » et considère son *Regnum animale* comme « une sorte de supplément hors-série à l'*Histoire naturelle* ²⁶⁹ ».

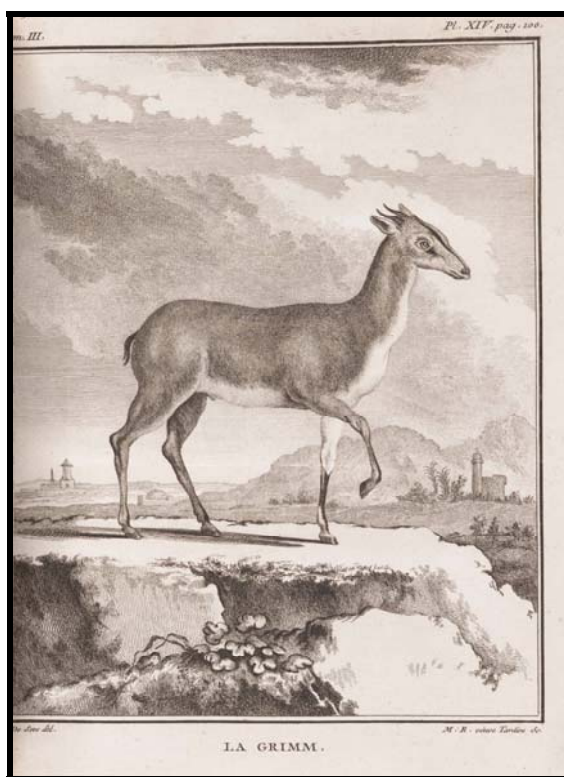


Figure 75 : « La Grimm » ²⁷⁰

(Courtesy of Rare Books and Special Collections Division — McGill University Library)

²⁶⁶ Buffon, « Addition aux articles des Chèvres. De la Grimm », *SHN*, III, 1776, p. 98.

²⁶⁷ Buffon, « Addition aux articles du Lièvre & de l'Écureuil, avec [...] le Taguan ou grand Écureuil volant. Du Taguan ou grand Écureuil volant », *SHN*, III, 1776, p. 153 (voir la figure 76, *infra*, p. 605).

²⁶⁸ *Id.*

²⁶⁹ Florence Pieters et Kees Rookmaaker : « Arnout Vosmaer, grand collectionneur de curiosités naturelles, et son *Regnum animale* », *art. cit.*, p. 33.

²⁷⁰ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Madeleine Thérèse Rousselet, *SHN*, III, 1776, planche XIV, p. 100.

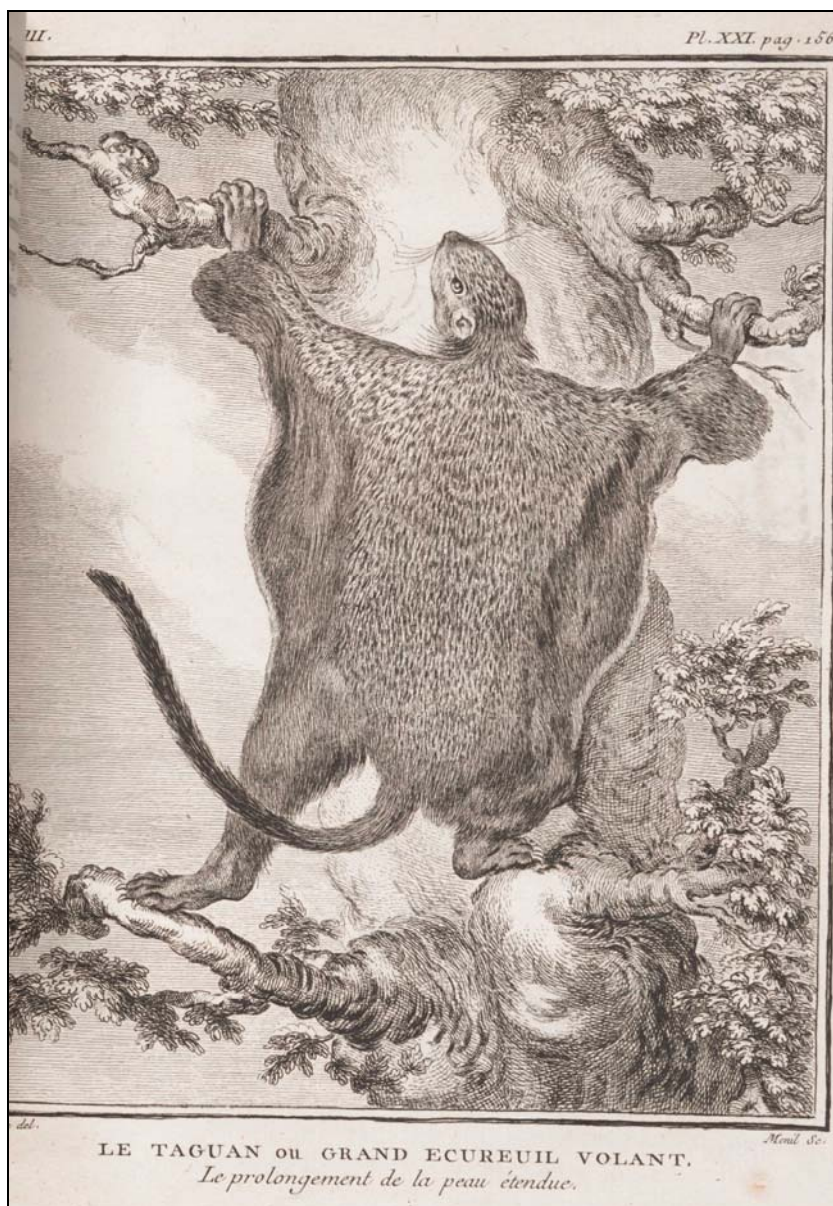


Figure 76 : « Le Taguan ou grand Écureuil volant. *Le prolongement de la peau étendue* »²⁷¹

(Courtesy of Rare Books and Special Collections Division — McGill University Library)

²⁷¹ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Menil (?), *SHN*, III, 1776, planche XXI, p. 156. Nous n'avons pu retracer le nom complet de ce graveur qui n'apparaît ni dans le « Répertoire des dessinateurs et graveurs » proposé par Stéphane Schmitt (dans Buffon, *Œuvres*, *op. cit.*, p. 1649-1650), ni dans les quelques « Dessinateurs et graveurs » répertoriés par Thierry Hoquet (*Buffon illustré*, *op. cit.*, p. 18-20), ni dans le troisième chapitre de la thèse d'Elizabeth Amy Liebman, intitulé « Making the *Histoire naturelle* » (*Painting Natures : Buffon and the Art of the Histoire naturelle*, 2003, p. 35-74).

Imaginer le « paresseux pentadactyle du Bengale »

On retrouvera pareillement une vingtaine de renvois tout aussi admiratifs concernant les observations de Vosmaer dans l'*Histoire naturelle des oiseaux*, publiée concomitamment aux premiers volumes du *Supplément*. Or, le ton change passablement dans le dernier quart du troisième volume. Tout d'abord, Buffon fait amende honorable et, avec l'humilité qui le caractérise, se rétracte :

J'avoue très-volontiers que j'ai fait une méprise, lorsque j'ai dit que l'unau et l'aï n'avoient pas de dents, & je ne sais point du tout mauvais gré à M. Vosmaër, d'avoir remarqué *cette erreur, qui n'est venue que d'une inattention*. J'aime autant une personne qui me relève d'une erreur, qu'une autre qui m'apprend une vérité, parce qu'en effet une erreur corrigée est une vérité ²⁷².

Mais le seigneur de Montbard ne s'en laissera pas imposer aussi facilement. Bien qu'il admette que l'erreur soit un risque inhérent dans la recherche de la vérité, bien qu'il conçoive que ses propres méprises puissent servir en quelque sorte de balises sur le chemin menant à la découverte, Buffon devait tout de même ressentir un certain agacement à se voir remettre à sa place par son principal compétiteur. Il devait être bien conscient que sa réputation ne devait pas trop souffrir, au risque d'encourager les autres naturalistes, voyageurs et correspondants à faire converger leurs spécimens, illustrations et relations vers le cabinet du Prince d'Orange plutôt qu'au Jardin du Roi. Buffon n'hésitera donc pas à émettre certaines réserves quant à d'autres critiques faites à son endroit par le même « habile Naturaliste » dont il cite les propos : « On doit absolument rejeter le rapport de M. de Buffon, qui prétend que ces animaux (l'unau et l'aï) trop lents pour descendre de l'arbre, sont obligés de se laisser tomber comme un bloc lorsqu'ils veulent être à terre ²⁷³ ». Ce à quoi Buffon répond : « Cependant je n'ai avancé ce fait que sur le rapport de *témoins*

²⁷² Buffon, « Addition à l'article de l'Unau et de l'Aï », *SHN*, III, 1776, p. 291 [nous soulignons]. Effectivement, les paresseux, bien qu'ils ne présentent aucune incisive, canine ou prémolaire, sont toutefois pourvus de quatre ou cinq petites molaires maxillaires et autant de molaires mandibulaires qui poussent lentement mais continuellement (Jean Piérard, *Mammalogie. Mammifères du Québec, op. cit.*, p. 51). Buffon demeure courtois, même si Vosmaer, en réponse au seigneur de Montbard qui venait de le ranger parmi le « Observateurs peu attentifs » (« Le Cochon de terre », *SHN*, VI, 1782, p. 230) avait écrit : « Serait-ce, par exemple, une preuve d'exactitude, que de dire, comme il [Buffon] le fait, que le paresseux manque de dents, tandis que cet animal en est si bien fourni ? » (*Monographie sur la Taupe dorée du Cap*, Amsterdam, 1787, p. 8, traduit en français par M. E. Fabricotti-Vaute, dans Florence Pieters et Kees Rookmaaker, « Arnout Vosmaer, grand collectionneur de curiosités naturelles, et son *Regnum animale* », *art. cit.*, p. 34).

oculaires, qui m'ont assuré avoir vu tomber cet animal quelquefois à leurs pieds, [...] & que par conséquent, l'on ne doit pas (comme le dit M. Vosmaër) absolument rejeter mon rapport à cet égard ²⁷⁴». En effet, ce comportement, bien attesté aujourd'hui, lui permet de gagner du temps, car on estime qu'à sa pleine vitesse de croisière, le plus lent quadrupède de la planète se déplace à environ 4,5 mètres à la minute. Comme il est beaucoup plus vulnérable au sol que dans les arbres, il n'y descend pour uriner et déféquer que tous les dix jours, et ainsi se libérer de plus d'un tiers de son poids. Dans l'urgence, une chute bien calculée peut donc être salutaire.

La controverse avec Vosmaer va s'amplifier lorsque Buffon tente de faire disparaître une fois pour toutes la dénomination *myrmécophage africain* qu'il croit fermement mal imaginée. Déjà, en 1776, le naturaliste montbardois n'avait guère apprécié cette « critique assez mal fondée ²⁷⁵ » de ce qu'il avait écrit à propos des fourmiliers qu'il avait inexorablement confinés au Nouveau Monde. En effet, Vosmaer, se basant sur le premier volume du *Thesaurus* de Seba ²⁷⁶, avait insinué contre Buffon, que le fourmilier pouvait se rencontrer en Afrique. La réplique des Buffon est cinglante :

si le *myrmécophage* de Seba [...] se trouve en Afrique, cela prouve seulement que Seba s'est trompé, en l'appelant myrmécophage d'*Amérique* ; mais cela ne prouve rien contre ce que j'ai avancé, & je persiste avec toute raison, à soutenir que le tamanoir, le tamandua et le fourmillier, ne se trouvent qu'en Amérique & point en Afrique ²⁷⁷.

Or, cette insinuation de Vosmaer, qui compromettait l'épistémologie de Buffon, lui valut, plus d'un demi-siècle plus tard, d'être couvert d'opprobre par le grand biologiste Pierre Marie Jean Flourens. Ce dernier juge sévèrement l'auteur du *Regnum animale*, qu'il considère comme « un des opposants les plus obstinés qu'ait jamais rencontrés une grande

²⁷³ Arnout Vosmaer, « Description d'un Paresseux pentadactyle du Bengale, page 5. Amsterdam, 1767 », cité dans Buffon, « Addition à l'article de l'Unau et de l'Aï », *SHN*, III, 1776, p. 290.

²⁷⁴ Buffon, *ibid.*, p. 291 [nous soulignons].

²⁷⁵ Buffon, « Addition aux articles du Tamanoir, du Tamandua, du Fourmillier & des Tatous. Du Tamandua », *SHN*, III, 1776, p. 283.

²⁷⁶ Encore une fois, Seba avait donné (figure 2 de la planche XXXVII dans le *Thesaurus*) une illustration d'un animal qu'il nomme « myrmécophage d'Amérique », mais qui n'a rien à voir avec le tamanoir, le tamandua ou le myrmidon. Nous n'avons malheureusement pas de reproduction de cette planche, mais, pour l'avoir consultée, il s'agit vraisemblablement de la reproduction d'un oryctélope du Cap, myrmécophage appartenant à l'ordre marginal des Tubulentidés, exclusivement africain (voir à ce sujet la conclusion du présent chapitre).

²⁷⁷ Buffon, « Addition aux articles du Tamanoir, du Tamandua, du Fourmillier & des Tatous. Du Tamandua », *SHN*, III, 1776, p. 285.

idée », notamment pour avoir dit que « la belle loi de Buffon [la boussole des deux faunes] ne reposait que sur des *propositions idéales* ²⁷⁸ ».

Flourens renvoie aussi à un autre article, inclus dans le dernier tome du *Supplément* — qui regorge d'espèces nouvellement découvertes —, traitant du « Loris de Bengale ». Il s'agit en effet pour Buffon « d'une espèce voisine de celle du loris dont [il a déjà] donné l'histoire, la description & la figure (*volume XV*) ²⁷⁹ ».



Figure 77 : « Le Loris » ²⁸⁰

²⁷⁸ Pierre Marie Jean Flourens, *Histoire des travaux et des idées de Buffon*, 1850, p. 143 [souligné dans le texte].

²⁷⁹ Buffon, « Le Loris de Bengale », *SHN*, VII, 1789, p. 125 [souligné dans le texte]. Cependant, le renvoi n'est pas juste car l'article « Le Loris » est dans le volume XIII (*HN*, 1765, p. 210-225), et non dans le volume XV. Peut être la confusion est-elle due à une erreur d'inattention provoquée par le fait que les loris sont, comme les singes du Nouveau Monde auxquels est consacré l'essentiel du volume XV, des membres de l'ordre des Primates. L'erreur n'est peut-être pas la résultante d'un Buffon vieillissant distrait par la maladie, mais peut-être est-elle simplement due à l'inattention de Lacépède qui a organisé les articles de ce volume, publié après la mort de Buffon.

²⁸⁰ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Juste Chevillet, *HN*, XIII, 1765, planche XXX, p. 220.

Il convient de préciser que la famille des Loridés fait partie — avec les Lémuridés — du groupe phylogénétique des Strepsirhiniens, qui se distinguent des autres primates par la présence d'un « peigne dentaire » à l'avant de leur denture mandibulaire : il s'agit d'un ensemble de six dents constitué de quatre incisives et de deux canines, toutes allongées et orientées vers l'avant, dont la fonction est de récupérer la gomme des arbres, qui leur sert de nourriture. En comparaison, le groupe des Haplorhiniens (du grec *aploos*, simple, et *rhinos*, nez), ou Simiens — qui comprend l'homme, les singes et les tarsiers —, possèdent six incisives et ont perdu leur rhinarium (ou truffe) au profit du nez, de même que leurs vibrisses (moustaches sensibles). De plus, les Loridés sont spécifiques à l'Afrique et à l'Asie, et ne se retrouvent pas dans le Nouveau Monde.

Dès le début de son article sur le « Loris de Bengale », Buffon cite une description minutieuse de cette espèce, basée sur celle donnée par Vosmaer — qui avait pu observer l'animal vivant à la ménagerie du Prince d'Orange entre 1770 et 1774²⁸¹ —, et il inclut une illustration copiée sur un dessin d'Aart Schouman, qui accompagnait le texte de la monographie publiée en 1785. Cependant, Vosmaer nomme cet étrange quadrupède le « *paresseux pentadactyle du Bengale*²⁸² ». Il va sans dire que l'auteur du *Regnum animale* bafouait le « rejet des dénominations composées²⁸³ », qui s'était avéré un des principaux leitmotifs de la poétique de Buffon dans l'*Histoire des quadrupèdes*. Après avoir cité la description de Vosmaer, le naturaliste montbardois entre dans le vif du sujet :

Par l'inspection de la figure, ainsi que par la description de M. Vosmaer, il me paroît que *cet animal qu'il nomme mal-à-propos le paresseux de Bengale*, approche plus de l'espèce du loris, que de celle d'aucun autre animal, & que ces deux loris se trouvant également dans l'ancien continent, *on ne doit pas les dénommer par le nom de paresseux, ni les confondre avec l'unau & l'aï qui portent ce nom de paresseux, & qu'on ne trouve qu'en Amérique*²⁸⁴.

²⁸¹ Voir à ce sujet : Florence Pieters et Kees Rookmaaker, « Arnout Vosmaer, grand collectionneur de curiosités naturelles, et son *Regnum animale* », *art. cit.*, p. 27-29. Le « lavis sur dessin à la plume » de Schouman est reproduit à la page 27. Aart Schouman (1710-1792) fut « le plus important des artistes travaillant pour Vosmaer », et la « plupart des illustrations du *Regnum animale* [...] furent gravées d'après des dessins de Schouman », qui était « particulièrement habile à donner l'illusion que l'animal représenté a été observé dans la nature » (Frans Grijzenhout, « “Dessiné sur le vif dans la ménagerie de Son Altesse”. Les artistes et le jardin zoologique du prince Guillaume V », dans B. C. Sliggers et A. A. Wertheim, *Le zoo du prince. La ménagerie du stathouder Guillaume V*, *op. cit.*, p. 76-79).

²⁸² Buffon, « Le Loris de Bengale », *SHN*, VII, 1789, p. 125 [souligné dans le texte].

²⁸³ Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, *op. cit.*, p. 272.

²⁸⁴ Buffon, « Le Loris de Bengale », *SHN*, VII, 1789, p. 127 [nous soulignons] (voir figure 78, *infra*, p. 610).



Figure 78 : « Le Loris de Bengale ²⁸⁵»

(Reproduction tirée de l'exemplaire accessible sur le site Gallica)

²⁸⁵ Dessin de Jacques de Sève, graveur non identifié, *SHN*, VII, 1789, planche XXXVI, p. 124.

Même s'il « excellait » dans l'art de « [r]éunir correctement les objets de la nature », même « s'il n'avait pas son pareil dans les ventes aux enchères » et qu'il « était habile à extorquer des objets de la nature auprès des administrateurs des régions d'outre-mer ²⁸⁶ », Vosmaer ne tenait « aucun compte de la répartition zoogéographique ²⁸⁷ » lorsqu'il devait nommer ses quadrupèdes. Il n'est donc pas surprenant que Buffon sorte de ses gonds lorsque cet « autodidacte, sans formation scientifique ²⁸⁸ » — et manifestement sans aucune aptitude pour l'*ars iudicandi* —, s'obstinera à ignorer la boussole des deux faunes pour imaginer cette taxinomie invraisemblable : « M. de Buffon nie que l'animal qu'on nomme proprement paresseux se trouve dans l'ancien monde, *en quoi il se trompe* ²⁸⁹ ». Piqué au vif, Buffon, de répondre avec aplomb : « je persiste à nier aussi fermement aujourd'hui que ces deux animaux [l'unau et l'aï — les « véritables » paresseux] se trouvent nulle autre part qu'en Amérique ²⁹⁰ ».

Voulant crever l'abcès une fois pour toutes, Buffon retranscrit les grandes lignes de l'argumentaire de Vosmaer qui repose... sur les observations de l'ineffable Séba ! En effet, l'auteur du *Regnum animale* avait écrit

que Séba donne deux paresseux de Ceylan, la mère avec son petit, qui à la figure paroissent être de l'espèce de l'unau que M. de Buffon prétend n'exister que dans le nouveau monde. J'ai moi-même acheté [...] le plus grand des deux ; savoir, la mère représentée dans Séba, *planche XXXIV*, & l'on doit avouer qu'il n'y a guère de différence entre ce paresseux que Séba dit être de Ceylan. [...] Je conviens qu'il est étonnant de voir tant de ressemblance entre deux animaux de contrées aussi éloignées que l'Asie & l'Amérique. [...] L'on peut objecter à cela, comme M. de Buffon semble l'insinuer, que ce paresseux peut avoir été transporté de l'Amérique en Asie ; c'est ce qui n'est nullement croyable. [...] Séba [dit] qu'il l'a reçu de Ceylan. [...] Laissons au temps à découvrir si le paresseux de Séba, qui ressemble si bien à celui des Indes occidentales, se trouve réellement aussi dans l'île de Ceylan ²⁹¹.

La réponse de Buffon se veut l'illustration de ce que nous avons tenté de démontrer tout au long de ce travail, c'est-à-dire que le jugement (lié intimement au génie scientifique, tel que

²⁸⁶ Florence Pieters et Kees Rookmaaker, « Arnout Vosmaer, grand collectionneur de curiosités naturelles, et son *Regnum animale* », *art. cit.*, p. 21.

²⁸⁷ *Ibid.*, p. 35.

²⁸⁸ *Id.*

²⁸⁹ Arnout Vosmaer, cité dans Buffon, « Le Loris de Bengale », *SHN*, VII, 1789, p. 127 [nous soulignons].

²⁹⁰ Buffon, « Le Loris de Bengale », *SHN*, VII, 1789, p. 128.

²⁹¹ Arnout Vosmaer, cité dans Buffon, « Le Loris de Bengale », *SHN*, VII, 1789, p. 128. Voir cette planche XXXIV, représentant effectivement un affable paresseux didactyle (unau), que nous avons reproduite à la figure 56, *supra*, p. 527.

nous l'avons vu dans la dernière section du chapitre 4), s'exerce selon un art — l'*ars iudicandi* — qui se fonde sur le principal pilier de l'épistémologie — la boussole des deux faunes —, qui va permettre au seigneur de Montbard de corriger toutes ces observations, nomenclatures et illustrations mal imaginées, faute de discipline, voire du génie scientifique approprié pour l'étude de l'histoire naturelle. Par le fait même, Buffon insiste sur ce qui sera retenu sans doute comme sa plus grande découverte, qui a le mérite d'illustrer ce va-et-vient entre l'histoire naturelle *particulière* de chacune des descriptions animalières et la *philosophia naturalis* qui sous-tend l'histoire naturelle *générale* :

Le temps ne découvrira que ce qui est déjà découvert sur cela ; c'est-à-dire, que l'unau & l'aï d'Amérique ne se sont point trouvés, & ne se trouveront pas à Ceylan, à moins qu'on ne les y ait transportés. [...] Au reste, cette assertion n'est point fondée sur des *propositions idéales*, comme le dit M. Vosmaer, [...] puisqu'elle est au contraire établie *sur le plus grand fait, le plus général, le plus inconnu à tous les naturalistes avant moi* ; ce fait est que les animaux des parties méridionales de l'ancien continent ne se trouvent pas dans le nouveau, & que réciproquement ceux de l'Amérique méridionale ne se trouvent point dans l'ancien continent.

Ce fait général est *démontré par un si grand nombre d'exemples*, qu'il présente une *vérité incontestable*. C'est donc sans fondement & sans raison que M. Vosmaer parle de ce fait comme d'une *supposition idéale*, puisque rien n'est plus opposé à une supposition, qu'une vérité acquise & confirmée par une aussi grande multitude d'observations. *Ce n'est pas que philosophiquement parlant il ne pût y avoir sur cela quelques exceptions ; mais jusqu'à présent l'on n'en connoît aucune*, & le paresseux pentadactyle du Bengale de M. Vosmaer, n'est point du tout de l'espèce ni du genre du paresseux de l'Amérique, c'est-à-dire, ni de l'unau ni de l'aï, dont les pieds & les ongles sont conformés très-différemment de ceux de cet animal du Bengale : il est, je le répète, d'une espèce voisine de celle du loris, dont il ne semble différer que par l'épaisseur du corps²⁹².

Pour reprendre les mots de Flourens : Buffon « avait vu de haut, il avait vu avec génie ; et, cette fois-ci encore, la vue haute, la vue de génie s'est trouvée la vue juste²⁹³ ». Nonobstant sa « vûe courte », le seigneur de Montbard a employé ses « yeux de l'esprit » pour discriminer entre les faits ; les « yeux du corps » des voyageurs et correspondants viennent supporter son *ars iudicandi*, et tendent, par la « grande multitude d'observations » vers la certitude physique d'une hypothèse imaginée grâce à la logique de la comparaison :

Un *coup-d'œil de comparaison* sur les figures de l'unau & de l'aï d'Amérique, & sur celle de ce prétendu paresseux d'Asie, suffit pour démontrer qu'ils sont d'espèces différentes & même très-éloignées. [...] Tous les petits rapports que M. Vosmaer trouve entre son paresseux pentadactyle & ces animaux de l'Amérique, ne font rien contre le fait, & il est bien démontré par la seule inspection de ces animaux, qu'ils sont aussi différents par

²⁹² Buffon, « Le Loris de Bengale », *SHN*, VII, 1789, p. 128-130 [nous soulignons].

²⁹³ Pierre Marie Jean Flourens, *Histoire des travaux et des idées de Buffon*, *op. cit.*, p. 141.

l'espèce qu'ils le sont par le climat ; car je ne nie pas que ce *pentadactyle de Bengale* ne puisse être aussi lent, aussi lourd & aussi paresseux que les paresseux d'Amérique ; mais cela ne prouve pas que ce soient les mêmes animaux, non plus que les autres rapports dans la manière de vivre, dormir, &c ²⁹⁴.

Buffon conclut, sans équivoque, quelques pages plus loin :

C'est sans doute cette conformité dans le cri & dans la lenteur de l'aï de l'Amérique, qui a porté M. Vosmaer à croire que c'étoit le même animal ; *mais, je le répète encore, il n'y a qu'à comparer seulement leurs figures pour être bien convaincu du contraire*. De tout ce que M. Vosmaer expose & dit à ce sujet, on ne peut conclure autre chose, sinon qu'il y a dans l'ancien continent des animaux peut-être aussi paresseux que ceux du nouveau continent ; mais le nom de paresseux qu'on peut leur donner en commun, ne prouve nullement que ce soit des animaux du même genre ²⁹⁵.

Est-ce nécessaire d'ajouter que Buffon avait tout juste ? Son « loris de Bengale » — *Nycticebus coucang* ou, en langue vernaculaire « loris paresseux » — appartient à la même famille des Loridés que l'animal qu'il avait effectivement décrit au volume XII — *Loris tardigradus* ou « loris grêle ». Ces deux prosimiens représentants de l'ordre des Primates de l'Ancien Monde, possédant un « peigne dentaire ²⁹⁶ » et cinq doigts à chaque membre, sont évidemment bien différents des paresseux tridactyles — genre *Bradypus* ou aïs — ou des paresseux à deux doigts — genre *Choloepus* ou unaus — de l'Amérique méridionale, membres de l'ordre des Xénarthres, pratiquement édentés, n'arborant seulement que quelques petites molaires. Encore une fois, Buffon avait imaginé correctement et « actualisé » une portion supplémentaire de cette faune exotique.

Imaginer le « cochon sauvage » d'Amérique méridionale

Lorsque Buffon doute des rapports des voyageurs, il n'hésite pas à faire appel à ses correspondants ou à ses collaborateurs. Le pécarì, une des espèces « des plus nombreuses & des plus remarquables parmi les animaux du nouveau monde » présente cette difficulté : il y a « peu d'animaux qui aient reçu autant de différens noms que celui-ci ²⁹⁷ ».

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 130-131 [nous soulignons, sauf *pentadactyle de Bengale* souligné dans le texte].

²⁹⁵ *Ibid.*, p. 134 [nous soulignons].

²⁹⁶ Voir la figure 79, *infra*, p. 614.

²⁹⁷ Buffon, « Le Pecari ou le Tajacu », *HN*, X, 1763, p. 21 (voir la figure 80, *infra*, p. 615).

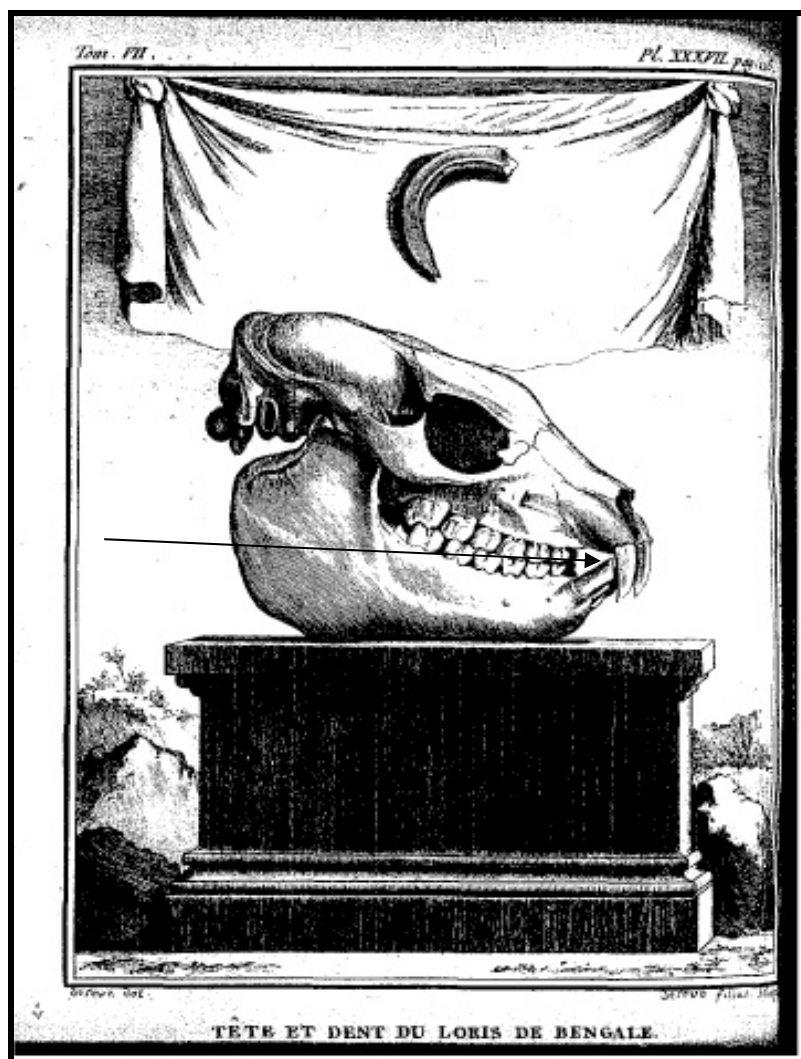


Figure 79 : « Tête et dent du Loris de Bengale »²⁹⁸

(Reproduction tirée de l'exemplaire accessible sur le site Gallica)

²⁹⁸ Dessin de Jacques de Sève, [nom du graveur illisible], *SHN*, VII, 1789, planche XXXVII, p. 125. Nous avons indiqué à l'aide d'une flèche la canine mandibulaire droite, projetée vers l'avant [qui se situe, avec la canine mandibulaire gauche, de part et d'autre de quatre incisives malheureusement indétectables sur ce dessin] ; l'ensemble de ces six dents mandibulaires forment le « peigne » dont les Lorisés se servent pour récupérer la gomme des arbres, qui leur sert de nourriture. À noter aussi les imposantes canines supérieures (dont une est exposée en arrière-plan devant un drapé), de même que le nombre impressionnant de grosses molaires. Rien à voir avec les paresseux quasi édentés !



Figure 80 : « Le Pecari » ²⁹⁹

²⁹⁹ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Jean-Charles Baquoy, *HN*, X, 1763, planche III, p. 50.

En effet, ce petit « cochon sauvage » vivant surtout dans les forêts d'Amérique du Sud (Bolivie, Pérou, Brésil, Guyane), au Mexique et dans le Sud des États-Unis — aujourd'hui en voie de disparition —, avait reçu différentes dénominations, ce dont témoignent la variété des sources consultées : aux côtés des habituels Linné, Brisson, Ray ou Aldrovandi apparaissent les noms de voyageurs moins connus qui ont tous eu cependant l'avantage de visiter les pays d'origine de l'animal. Alors que le « [s]anglier appelé pécarî » apparaît dans le « Voyage de Desmarchais ³⁰⁰», le « Voyage de Wafer ³⁰¹» et le « Voyage de Dampier », Buffon présente, dans sa longue note introductive, les autres appellations : « *Tajassu* suivant de Lery ; *Tajacu* suivant Pison & Marcgrave ; *Caaigoura* aussi suivant Marcgrave ; *Tajoussou* suivant Coreal ³⁰²», sans compter une multitude d'autres dénominations que lui ont attribuées d'autres « Voyageurs ³⁰³». De cette masse de commentaires, Buffon retient que, même si le pécarî est appelé « *Sanglier* ou *Cochon d'Amérique* », il est cependant « d'une espèce particulière [...] qui ne peut se mêler » avec celle des sangliers ou cochons européens, « comme nous nous en sommes assurés par des essais réitérés, ayant nourri & gardé pendant plus de deux ans un pécarî avec des truies sans qu'il ait rien produit ³⁰⁴». Buffon imagine la différence « interspécifique », conforme à sa définition de « l'espèce » basée sur le critère mixiologique, en s'appuyant sur ses propres observations sérielles qui l'orientent vers la certitude physique. De plus, il respecte son épistémologie fondée sur la spécificité exclusive des faunes de l'Ancien Continent et du Nouveau Monde méridionaux :

L'espèce du pécarî s'est conservée sans altération & ne s'est point mêlée avec celle du *cochon maron* ; c'est ainsi qu'on appelle le cochon d'Europe transporté et devenu sauvage

³⁰⁰ Il s'agit de l'ouvrage publié par Jean-Baptiste Labat : *Voyage du Chevalier Des Marchais en Guinée, îles voisines, et à Cayenne, fait en 1725, 1726 et 1727*, op. cit. (voir supra, p. 513, note 233).

³⁰¹ *Voyage de M. Wafer, où l'on trouve la description de l'isthme de l'Amérique*, dans William Dampier, *Voyage aux terres australes, à la Nouvelle-Hollande, etc.*, Rouen, Machuel, t. IV, 1715. Lionel Wafer (1660?-1705?), chirurgien et corsaire gallois qui explora l'Amérique centrale et méridionale et participa à plusieurs expéditions avec Dampier (1652-1715), navigateur anglais dont l'intérêt pour les sciences naturelles fit de la relation de ses voyages « un précieux document sur les pays rencontrés » (Stéphane Schmitt, dans Buffon, *Œuvres*, op. cit., p. 1469, note 39).

³⁰² Ces noms se retrouvent encore dans la nomenclature actuelle, qui regroupe les espèces de pécaris dans l'ordre des Cétartiodactyles suiformes, au sein de famille des Tayassuidés, qui jouxte celles des Suidés (porcs et sangliers) et des Hippopotamidés. Trois genres différents sont employés pour les taxons de rang inférieur, dont le *Pecari tajacu* (pécarî à collier) et le *Tayassu pecari* (pécarî à lèvres blanches).

³⁰³ Buffon renvoie entre autres à José de Acosta (1540-1600), *Histoire naturelle et morale des Indes, tant orientales qu'occidentales*, op. cit.

³⁰⁴ Buffon, « Le Pécarî ou le Tajacu », *HN*, X, 1763, p. 22.

en Amérique : ces animaux se rencontrent dans les bois & vont même de compagnie sans qu'il en résulte rien ; il en est de même du cochon de Guinée qui s'est aussi multiplié en Amérique, après y avoir été transporté d'Afrique. Le cochon d'Europe, le cochon de Guinée & le pecari sont trois espèces qui paroissent être fort voisines, & qui cependant sont distinctes & séparées les unes des autres, puisqu'elles subsistent toutes trois dans le même climat sans mélange & sans altération. [...] *ainsi l'on ne doit pas regarder le pecari comme un cochon d'Europe dégénéré ou dénaturé sous le climat d'Amérique, mais comme un animal propre & particulier aux terres méridionales de ce nouveau continent*³⁰⁵.

Ce dernier passage est important car il marque une transition majeure dans l'épistémologie de Buffon. Contrairement à ce qu'il avait proposé en 1761³⁰⁶, la faune du Nouveau Monde ne serait pas « dégénérée par vétusté³⁰⁷ ». Ainsi, comme il l'écrira dans sa remarquable synthèse en 1766 : l'origine des animaux « particuliers au nouveau monde ne peut être attribuée à la simple dégénération³⁰⁸ » sous l'influence du climat et de la nourriture, mais à « cette dégénération plus ancienne & de tout temps immémoriale³⁰⁹ » qui renvoie à ce que Darwin nommera « l'origine des espèces » — lorsqu'il introduira ce concept jusqu'alors impensable : l'évolution. Ainsi, comme chacun des animaux a, « suivant sa nature, choisi sa zone & sa contrée³¹⁰ », il y aurait donc « une conformité préalable entre le climat et la nature des espèces », une sorte de « correspondance [...] *a priori* » où « c'est la nature de chaque espèce qui détermine le choix d'un climat, et s'en renforce³¹¹ ». Cette « nature » du pécar, sorte de *terra incognita* découverte grâce à la boussole des deux faunes, devait donc receler quelques particularités anatomiques étrangères aux « cochons d'Europe ».

³⁰⁵ *Ibid.*, p. 25-26 [souligné dans le texte].

³⁰⁶ Buffon, « Animaux communs aux deux Continens », *HN*, IX, 1761, p. 103 : « tous les animaux qui ont été transportés d'Europe en Amérique [...] y sont devenus plus petits ; & [...] ceux qui n'y ont pas été transportés et qui y sont allés d'eux-mêmes, ceux en un mot qui sont communs aux deux mondes [...] sont aussi considérablement plus petits en Amérique qu'en Europe & cela sans aucune exception ».

³⁰⁷ Buffon, « Des Époques de la Nature », *SHN*, V, 1778, p. 179.

³⁰⁸ Buffon, « De la dégénération des Animaux », *HN*, 1766, p. 373. Pour de plus amples détails sur l'évolution de la thèse de la dégénération dans l'*Histoire des quadrupèdes*, on pourra consulter avec profit Thierry Hoquet, « La nouveauté du Nouveau Monde du point de vue de l'histoire naturelle », *Cromohs*, 2005, n° 10, p. 1-19 ; de même que Violeta Aréchiga Córdova, « El concepto de degeneración en Buffon », *Ludus Vitalis*, 1996, vol. IV, n° 6, p. 55-73. Voir aussi notre article à paraître : « Le castor à la rescousse du pygargue à tête blanche : Buffon, Jefferson et la dégénération des animaux d'Amérique septentrionale », dans *Influences et modèles étrangers en France (XVI^e-XVIII^e siècles)*, 2008, p. 150-172.

³⁰⁹ Buffon, « De la dégénération des Animaux », *HN*, 1766, p. 373. p. 335.

³¹⁰ *Ibid.*, p. 316.

³¹¹ Thierry Hoquet, « La théorie des climats dans l'*Histoire naturelle* de Buffon », *Corpus*, 1998, n° 34, p. 84.

Buffon s'appuie donc sur l'autre pilier de son épistémologie : la conformation anatomique proposée par Daubenton dans sa « Description », de même que les planches qui la complètent. En effet, contrairement aux membres de la famille des Suidés européens, le pécar, exclusif à l'Amérique méridionale, possède une caractéristique unique : « il a sur le dos, près de la croupe, une fente de deux ou trois lignes de largeur, qui pénètre à plus d'un pouce de profondeur, par laquelle suinte une humeur ichoreuse fort abondante & d'une odeur très-désagréable ³¹² ». Pour Buffon, le fait que le pécar soit « de tous les animaux le seul qui ait une ouverture dans cette région du corps ³¹³ » suggère qu'il appartienne à une « espèce » — plutôt *famille* selon la taxonomie moderne — particulière. Pour imaginer avec discipline la différence « interspécifique » du pécar, Buffon fait appel à toutes les ressources de son *ars iudicandi* : tant les remarques des voyageurs passées au crible du génie scientifique, que les comparaisons et analogies anatomiques faites, grâce à la description de Daubenton illustrée par les planches, vont contribuer à « actualiser » une autre portion de la faune du Nouveau Monde. L'apport des planches sera dans ce cas décisif ³¹⁴.

Buffon s'appuie donc sur les descriptions de Daubenton pour nourrir sa rhétorique de la preuve : comme ce « cochon sauvage » a « l'estomac & les intestins différemment conformés ³¹⁵ » en comparaison avec les autres membres de la famille des Suidés, le naturaliste montbardois peut se risquer à écrire que, pour une rare fois, le « Docteur Tyson s'étoit trompé en assurant que cet animal avoit trois estomacs, ou comme le dit Ray, un gèzier & deux estomacs ³¹⁶ ». À cela, il oppose que « M. Daubenton démontre clairement qu'il [le pécar] n'a qu'un seul estomac, mais partagé par deux étranglemens qui en font paraître trois ³¹⁷ ». En somme, comme « il n'y a qu'une seule de ces trois poches qui ait une issue de sortie ou pylore, [...] on ne doit regarder les deux autres poches que comme des

³¹² Buffon, « Le Pecari ou le Tajacu », *HN*, X, 1763, p. 22.

³¹³ *Ibid.*, p. 22-23.

³¹⁴ Voir les figures 81, 82, et 83, *infra*, p. 620, 621 et 622, accompagnées par la description respective de Daubenton.

³¹⁵ Buffon, « Le Pecari ou le Tajacu », *HN*, X, 1763, p. 22.

³¹⁶ *Ibid.*, p. 23. Buffon renvoie, dans la même page, aux « Transactions Philosophiques, numéro 153 » pour la description de Tyson, et, en note, au « *Synops quadrup.* pag. 99 » pour celle de Ray (*Synopsis methodica animalium quadrupedum et serpentini generis*, 1693).

³¹⁷ Buffon, « Le Pecari ou le Tajacu », *HN*, X, 1763, p. 23.

appendices, ou plutôt des portions du même estomac, & non pas comme des estomacs différents ³¹⁸» :

A l'ouverture de l'abdomen, je n'ai vû qu'une très-petite portion de l'épiploon qui recouvroit le troisième estomac (*A, pl. VII, fig. 1 & 2*) dans le côté droit. Je dis le troisième estomac parce qu'on en a distingué trois dans le pecari ; mais je ne les distingue ici que pour désigner plus clairement la situation du viscère que l'on a prétendu être triple dans cet animal. [...] L'estomac du pecari a une figure si irrégulière & si extraordinaire que Tyson en a compté trois ³¹⁹.

Ces précisions allaient permettre au génie scientifique de Buffon de s'exprimer pleinement : le naturaliste pouvait alors imaginer le pécarî à la fois hors du sous-ordre des Ruminants polygastriques, et le distinguer de la famille des Suidés monogastriques. Encore une fois, il avait correctement imaginé cette famille marginale que la taxinomie moderne identifiera comme étant les Tayassuidés, et fait la lumière sur les faits relatifs à ce « cochon sauvage » qui n'avait pas dégénéré depuis le continent européen, mais qui était bien particulier à l'Amérique méridionale.

³¹⁸ *Id.*

³¹⁹ Daubenton, « Description du Pecari », *HN*, X, 1763, p. 32-33 [souligné dans le texte] (voir la figure 84, *infra*, p. 623, associée à cette description).



Figure 81 : [Le Pécari vu de dos]³²⁰

³²⁰ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Jean-Charles Baquoy, *HN*, X, 1763, planche IV, p. 50. Daubenton précise : « le caractère le plus particulier au pecari & le plus extraordinaire est un orifice assez grand, placé au dessus de la croupe (*pl. IV, où le pecari est vû par-derrière pour faire paroître cet orifice*) » (« Description du Pecari », *HN*, X, 1763, p. 27) [souligné dans le texte]. Ensuite, deux « agrandissements » de cette particularité sont données aux planches V et VI. Notons, sur la reproduction ci-dessus, gravée sur la ruine en arrière-plan, la figure d'un vieillard barbu avec une couronne de lauriers qui rappelle plus la Grèce ou la Rome de l'Antiquité que les forêts d'Amérique centrale...

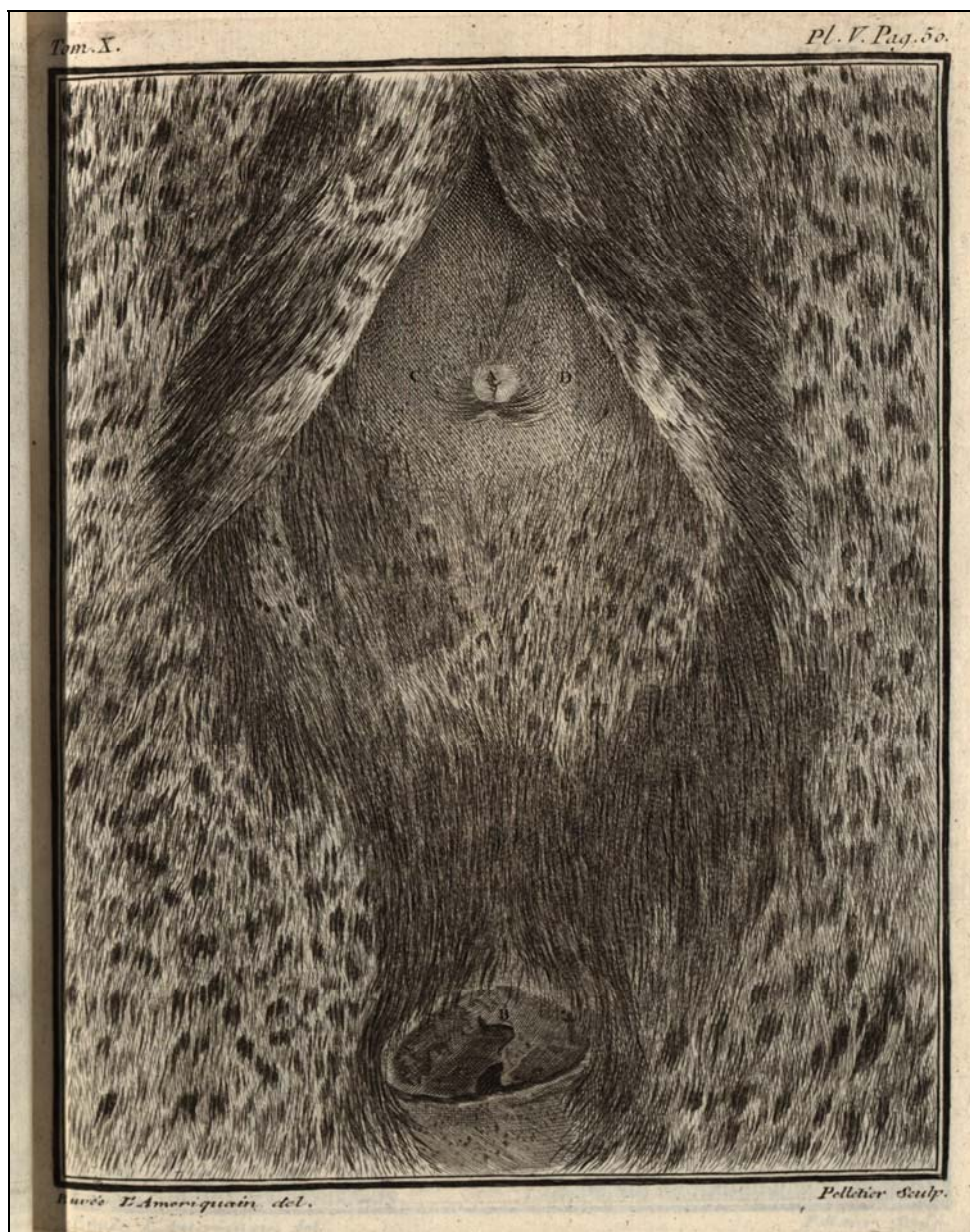


Figure 82 : [Vue externe de l'orifice du Pécari]³²¹

³²¹ Dessin de Buvée l'Amériquin, gravure de Pelletier, *HN*, X, 1763, planche V, p. 50. Nous n'avons pu retracer le nom complet de ce graveur qui n'apparaît ni dans le « Répertoire des dessinateurs et graveurs » proposé par Stéphane Schmitt (dans Buffon, *Œuvres*, *op. cit.*, p. 1649-1650), ni dans les quelques « Dessinateurs et graveurs » répertoriés par Thierry Hoquet (*Buffon illustré*, *op. cit.*, p. 18-20), ni dans le troisième chapitre de la thèse d'Elizabeth Amy Liebman, intitulé « Making the *Histoire naturelle* » (*Painting Natures : Buffon and the Art of the Histoire naturelle*, 2003, p. 35-74). Daubenton précise : « En enlevant la peau il s'est trouvé à l'endroit de l'orifice (A. pl. V) qui paroissait au dehors sur la croupe, à trois pouces neuf lignes de distance de l'anus (B), une très-grosse glande (C D vûe par dessus, pl. v ; & A B vûe par-dessous, pl. VI) » (« Description du Pecari », *HN*, X, 1763, p. 31). La planche VI est présentée à la page suivante.

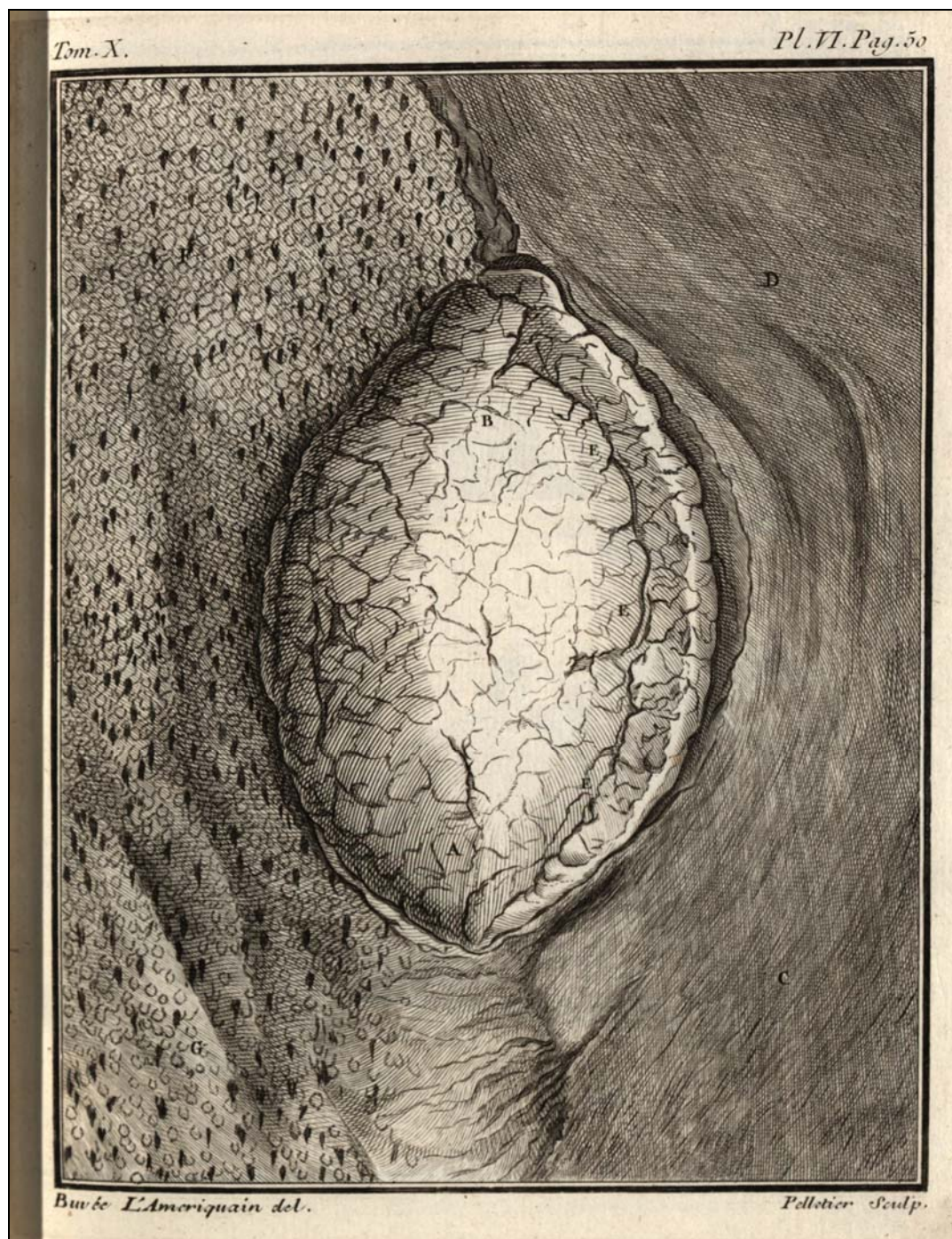


Figure 83 : [Vue après dissection de l'orifice du Pécari] ³²²

³²² Dessin de Buvée l'Américain, gravure de Pelletier, *HN*, X, 1763, planche VI, p. 50.

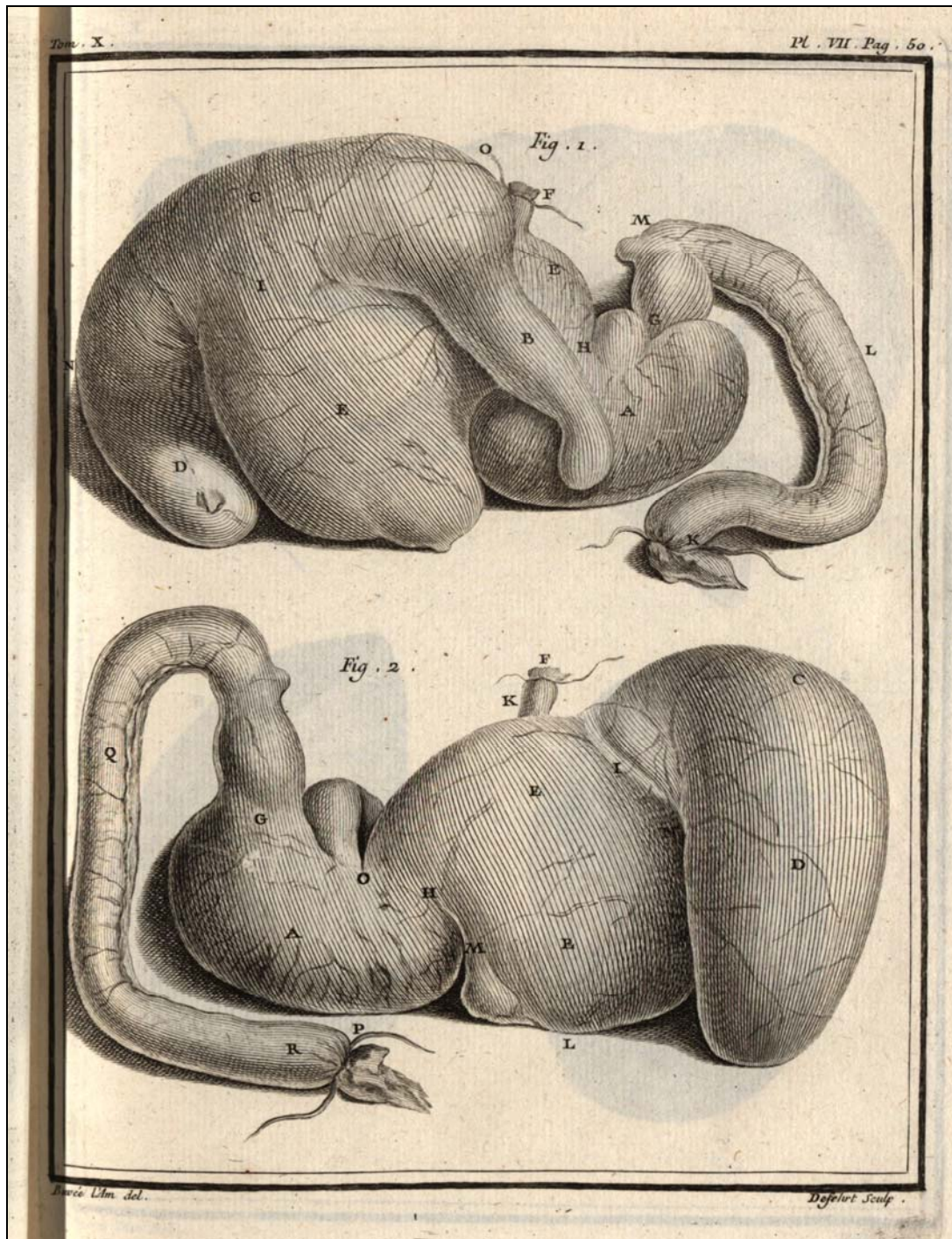


Figure 84 : [Estomac du pécar] ³²³

³²³ Dessin de Buvée l'Américain, gravure de A. J. De Fehrt, *HN*, X, 1763, planche VII, p. 50. La figure 2, montre bien les trois renflements de l'estomac unique chez cette espèce. La planche IX présente aussi l'estomac, mais disséqué cette fois. La complexité effarante de la description qui y est associée nous a convaincu de ne pas l'inclure ici, afin de prévenir les brûlements d'estomac chez notre lecteur...

III. Conclusion :

la guerre du « cochon de terre » ou le fourmilier contre-attaque

En guise de conclusion à ce chapitre et à l'ensemble de nos analyses des descriptions animalières dans l'*Histoire des quadrupèdes*, nous aimerions présenter le terme d'une autre enquête buffonienne, qui s'étale depuis les volumes de la première série jusque dans le *Supplément*, et qui se veut une synthèse de la poétique scientifique qui soutend la fabrique des descriptions animalières buffoniennes.

Une polémique, qui convoque des acteurs que nous connaissons maintenant assez bien — Kolbe, Seba et Allamand entre autres —, oppose principalement, encore une fois, Buffon à Vosmaer. Cet épisode s'anime lorsque le directeur du cabinet d'histoire naturelle du prince d'Orange reçoit, en provenance du Cap de Bonne-Espérance, un animal qui se nourrit de fourmis, contredisant la grande idée que Buffon avait défendue, à savoir que les fourmiliers étaient exclusifs à l'Amérique méridionale et ne pouvaient se retrouver dans l'Ancien Continent. Pour compliquer un peu plus les choses, ce fourmilier du Cap avait été nommé par Kolbe le « Cochon de terre ». Après avoir assuré que ce quadrupède n'avait « absolument point de dent », l'astronome allemand donne une description qui laisse transparaître une imagination indisciplinée : « La terre lui sert de demeure. Il s'y creuse une grotte [...] ; & s'il a seulement la tête & les pieds de devant dans la terre, *il s'y cramponne si bien, que l'homme le plus robuste ne sauroit l'en arracher*³²⁴ ». Voilà donc un animal qui semblait être la concrétion d'un Suidé de l'Ancien Monde et d'un Myrmécophagidé américain.

Dans un des derniers articles de description animalière publié de son vivant, Buffon a tout le loisir de laisser libre cours à son *ars iudicandi* pour discréditer sans ménagement Vosmaer, tout en faisant à nouveau l'éloge d'Allamand — qui avait entre autres atouts de rappeler les fautes commises par Kolbe et Seba. Tout d'abord, Buffon fait un résumé de ses

³²⁴ Peter Kolbe, *Description du Cap de Bonne-Espérance, op. cit.*, t. III, p. 43 [nous soulignons]. En fait, le « Cochon de terre » décrit par Kolbe ressemble étrangement à la figure du « Chat musqué » qu'il donne au bas d'une planche que nous avons présentée à la figure 58, *supra*, p. 565.

après réflexions qui avaient occupé une bonne partie de son « tableau » original sur les fourmiliers (*HN*, X, 1763, p. 144-160) :

Nous avons dit & répété souvent qu'aucune espèce des animaux de l'Afrique ne s'est trouvée dans l'Amérique méridionale, & que réciproquement aucun des animaux de cette partie de l'Amérique ne s'est trouvé dans l'ancien continent. L'animal dont il est ici question a pu induire en erreur *des Observateurs peu attentifs, tels que M. Vosmaër* ; mais on va voir, par sa description & par la comparaison de sa figure avec celle des fourmilliers d'Amérique, qu'il est d'une espèce très-différente, & qu'il n'a guère d'autres rapports avec eux, que d'être de même privé de dents, & d'avoir une langue assez longue pour l'introduire dans les fourmillières. Nous avons donc adopté le nom de cochon de terre que Kolbe donne à ce mangeur de fourmis, de préférence à celui de fourmillier, qui doit être réservé aux mangeurs de fourmis d'Amérique, puisqu'en effet *cet animal d'Afrique en diffère essentiellement par l'espèce, & même par le genre*. Le nom de cochon de terre, est relatif à ses habitudes naturelles & même à sa forme, & c'est celui sous lequel il est communément connu dans les terres du Cap ³²⁵.

Suivant son épistémologie, sous-tendue encore ici par la boussole des deux faunes, Buffon en vient ensuite à imaginer que « cet animal d'Afrique [...] diffère essentiellement par l'espèce, & même par le genre » des fourmiliers américains. En effet, Flourens sera un des premiers à souligner que ce quadrupède, appelé « Cochon de terre » à la fin du XVIII^e siècle, allait être désormais identifié clairement comme l'oryctérope, un mammifère « tout à fait distinct des fourmiliers d'Amérique ³²⁶ ». Ainsi, Buffon avait bien anticipé cette différence qui, pour lui, se limitait au « genre » et à « l'espèce », mais qui s'avérera beaucoup plus fondamentale : l'oryctérope du Cap ³²⁷ constitue en effet la seule espèce de l'ordre marginal des Tubulentidés. Bien qu'ils se nourrissent de fourmis comme les fourmiliers d'Amérique (édentés), les oryctéropes possèdent une mâchoire qui arbore quelques molaires à croissance continue. Considérant que ces caractéristiques dentaires étaient inconnues au moment où Buffon écrivit son « tableau d'histoire » du « Cochon de terre », il est particulièrement remarquable que le seigneur de Montbard ait maintenu fermement, toujours guidé par sa boussole des deux faunes, un fossé infranchissable entre les myrmécophages d'Amérique méridionale et ceux d'Afrique du Sud.

³²⁵ Buffon, « Le Cochon de terre », *SHN*, VI, 1782, p. 230 [nous soulignons] (voir à la figure 85, *infra*, p. 626, la reproduction qui suit l'article de Buffon).

³²⁶ Pierre Flourens, *Histoire des travaux et des idées de Buffon*, Paris, Hachette, 1850, p. 142-143.

³²⁷ On retrouve, pour la première fois, associé à la description de ce myrmécophage d'Afrique du Sud, le nom *Orycteropus afer* dans l'ouvrage *Miscellanea Zoologica* (1766) du linnéen Peter Simon Pallas. Le nom *oryctérope* entra dans l'usage surtout après que Cuvier eût fixé le genre *Orycteropus* en 1798.

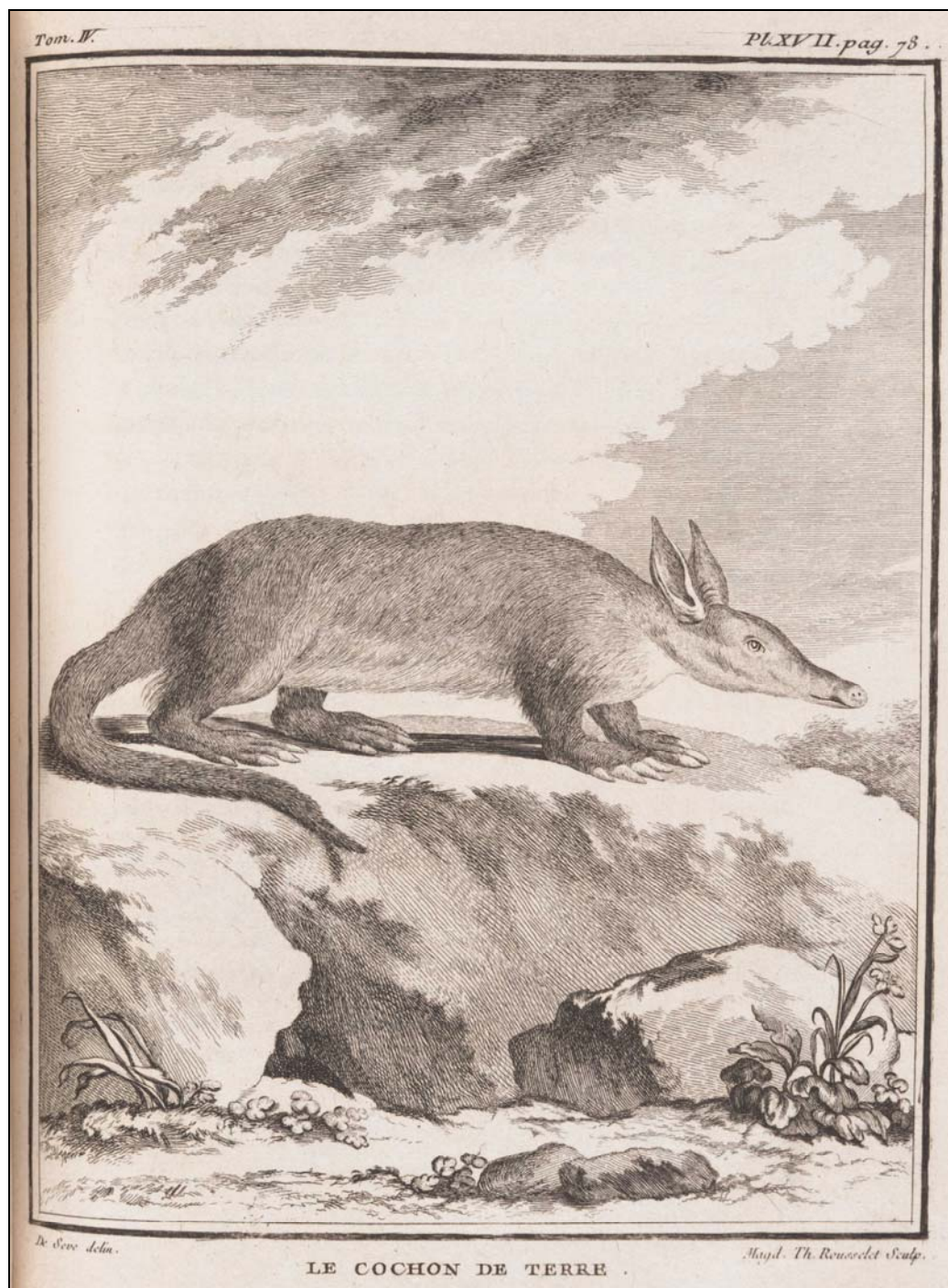


Figure 85 : « Le Cochon de terre » ³²⁸

(Courtesy of Rare Books and Special Collections Division — McGill University Library)

³²⁸ Dessin de Jacques de Sève, gravure de Madeleine Thérèse Rousselet, dans *SHN*, VI, 1782, planche XXXI, p. 234.

Pour soutenir son hypothèse, Buffon recourt encore une fois à la description de cet animal faite par Allamand, qu'il a puisée dans l'édition de l'*Histoire naturelle* commentée par le professeur de Leyde :

M. de Buffon semble avoir épuisé tout ce qu'on peut dire sur les animaux mangeurs de fourmis ; l'article qu'il en a dressé doit lui avoir coûté beaucoup de peine, tant à cause des recherches qu'il a dû faire de tout ce qui a été dit de ces animaux, que de la nécessité où il a été de relever les fautes de ceux qui en ont parlé avant lui, & particulièrement de *Séba*. *Celui-ci ne les a pas seulement mal décrits, mais il a encore rangé parmi eux un animal d'un genre très-différent* ³²⁹.

Après avoir rappelé les lacunes de Seba — ce qui ne pouvait déplaire à Buffon —, Allamand met cependant un baume sur la mauvaise réputation de Kolbe. Ce dernier avait pourtant laissé croire qu'il existât des fourmiliers identiques aux spécimens d'Amérique méridionale :

quant à Kolbe, son témoignage est si suspect, que M. de Buffon a été très-authorized à n'y pas ajouter foi. J'ai pensé comme lui au sujet de Kolbe, & je n'ai point cru qu'il eût des mangeurs de fourmis en Afrique ; mais M. le capitaine Gordon m'a tiré de l'erreur où j'étois ; il m'a envoyé la dépouille d'un de ces animaux tué au cap de Bonne-espérance, où ils font connus sous le nom de cochons de terre ; c'est précisément celui que Kolbe leur donne, ainsi je lui fais réparation d'avoir révoqué ici en doute sa véracité, & je suis persuadé que M. de Buffon lui rendra la même justice. Il est vrai que M. Pallas a confirmé le témoignage de Kolbe par ses propres observations ³³⁰.

Si Buffon a tout de même dû sourciller en copiant ces lignes qui réhabilitaient en quelque sorte celui dont il avait tant combattu l'imagination indisciplinée, il reste que le seigneur Montbard a fait preuve d'humilité en conservant, sous les auspices d'Allamand, la dénomination « Cochon de terre » adoptée par Kolbe. Encore une fois, le génie scientifique de Buffon le conduit, sur la foi d'une triple autorité — un voyageur ayant observé directement l'animal inconnu, un digne membre de la Royal Society qui avait corroboré la description autrement suspicieuse de Kolbe, et un savant professeur qui en rapportait la synthèse —, à imaginer l'existence de myrmécophages africains.

Par contre, Buffon ne peut se résoudre à abandonner sa grande idée de la boussole des deux faunes, à laquelle adhère aussi Allamand : si le « Cochon de terre » « a une langue fort longue qu'il enfonce dans les fourmilières, pour avaler ensuite les fourmis qui s'y

³²⁹ Jean-Sébastien-Nicolas Allamand, cité dans Buffon, « « Le Cochon de terre », *SHN*, VI, 1782, p. 230-231 [nous soulignons].

attachent ; on ne peut pas douter que celui qui est représenté ici n'en mérite le nom ; cependant il diffère très-fort des trois espèces décrites par M. de Buffon, & que je crois, avec lui, être particulières à l'Amérique³³¹». Après avoir décrit les principales caractéristiques du cochon de terre, Allamand conclut finalement dans le même sens que Buffon :

On voit par cette description que cet animal est très-différent du tamanoir, par son poil, sa couleur, sa tête & sa queue ; il surpasse aussi fort en grandeur le tamandua, dont il diffère de même par son pelage, par sa couleur & par ses ongles ; je ne dis rien de sa différence avec le fourmillier, avec lequel personne ne le confondra ; il appartient donc à une quatrième espèce [de myrmécophages] inconnue jusqu'à présent ; & tout ce que j'en sais de certain, c'est que cet animal fourre sa langue dans les fourmillières, qu'il avale les fourmis qui s'y attachent, & qu'il se cache en terre dans des trous³³².

*

* *

En guise d'épilogue, ajoutons que si les Kolbe, Seba, Vosmaer et autres voyageurs ont goûté sans répit à la médecine du génie scientifique buffonien, nous aurions pu croire que le naturaliste montbardois vieillissant, pratiquement aveugle, aux prises avec la gravelle, aurait relâché un peu sa discipline dans les derniers tomes du *Supplément*. Peu s'en faut ! Buffon montre une pugnacité admirable pour, autant que faire se peut, poursuivre et mener à terme ses vastes enquêtes. Il se montre particulièrement à l'affût des nouvelles publications et tente de maintenir à jour les connaissances d'une faune qui se complexifie au rythme des explorations de plus en plus lointaines, à l'intérieur des terres naguère inaccessibles. Mais qui dit nouvelle relation de voyage ne signifie pas pour autant carte blanche à la discipline de l'imagination ! Erik Pontopiddan (1698-1764), théologien et zoologiste danois, semble être, à ce propos, la dernière tête de turc de Buffon. Ignorée dans les quinze premiers volumes, l'*Histoire naturelle de la Norvège*³³³ est mise en pièces dans le *Supplément*. Il faut dire que Pontopiddan, grand ami du fondateur de la zoologie danoise

³³⁰ *Ibid.*, p. 231.

³³¹ *Ibid.*, p. 232.

³³² *Ibid.*, p. 233.

³³³ L'édition princeps est : *Versuch einer natürlichen Historie von Norwegen*, Mumme, Kopenhagen, Flensburg, 1753-69. Buffon se réfère aux passages traduits en français dans le *Journal étranger*.

— Morten Thrane Brünnich (1737-1827)³³⁴ —, était surtout reconnu pour sa somme théologique. L’histoire naturelle retiendra de ses écrits zoologiques la description et les illustrations du *kraken*³³⁵, créature fantastique issue des légendes scandinaves médiévales, à qui Pontoppidan avait attribué, tel que s’était plu à le rappeler Borges dans le *Livre des êtres imaginaires*, un dos mesurant un mille et demi de longueur et des bras pouvant étreindre le plus grand navire. Aussi, Buffon a toute les raisons de s’étonner lorsqu’il apprend que, selon le père du *kraken*, les lièvres norvégiens « *prennent & mangent les souris comme les chats* »³³⁶... avant d’ajouter : « Je doute fort que ces lièvres mangent des souris, d’autant que ce n’est pas le seul fait merveilleux ou faux que l’on puisse reprocher à Pontoppidan »³³⁷.

Nous ne serons pas surpris de l’extrême méfiance de Buffon envers ce naturaliste danois « qui souvent donne dans le merveilleux » et qui aurait prétendu, par exemple, « qu’un renard avoit mis par rangées plusieurs têtes de poissons à quelque distance d’une cabane de pêcheurs, qu’on ne pouvoit guère deviner son but, mais que peu de temps après un corbeau qui vint fondre sur ces têtes de poissons, fut la proie du renard »³³⁸. Nous ne serons pas plus étonné si, depuis la même source, Buffon se montre pour le moins circonspect lorsque Pontoppidan assure que le bois du renne « est mobile, de façon que l’animal peut le plier en avant ou en arrière, & qu’il a au-dessus des paupières une petite ouverture dans la peau, par laquelle il voit un peu, quand une neige trop abondante

³³⁴ Brünnich avait étudié surtout les insectes, les oiseaux et les poissons. S’il est absent de l’*Histoire des quadrupèdes*, on peut compter sur les doigts d’une main les renvois à l’*Ornithologia borealis* (Kall & Godiche, Kopenhagen, 1764) du père de la zoologie danoise l’*Histoire naturelle des oiseaux*.

³³⁵ Il s’agit d’un monstre marin de très grande taille, doté de nombreux tentacules. Dans ses rencontres avec l’homme, il est réputé capable de se saisir de la coque d’un navire pour le faire chavirer, faisant ainsi couler ses marins, qui sont parfois dévorés. En réalité, cet animal légendaire est probablement un calmar géant. En effet, ces derniers, qui peuvent mesurer jusqu’à vingt mètres de long, avaient de quoi stimuler certains naturalistes à imaginer sans discipline.

³³⁶ Pontoppidan, cité dans « Addition aux articles du Lièvre & de l’Écureuil [...]. Du Lièvre », *SHN*, III, 1776, p. 145 [souligné dans le texte].

³³⁷ *Id.*

³³⁸ Buffon, « Addition aux articles du Chien, du Loup, du Renard, du Chacal & de l’Isatis. Du Renard », *SHN*, III, 1776, p. 112. Buffon indique, en note, s’inspirer d’un extrait de l’*Histoire naturelle de la Norvège* paru dans le *Journal étranger* de juin 1756.

l'empêche d'ouvrir les yeux ³³⁹». Buffon use ensuite de son *ars iudicandi* pour mettre en évidence l'analogie inappropriée de son collègue danois :

Ce dernier fait *me paroît imaginé*, d'après l'usage des Lappons, qui se couvrent les yeux d'un morceau de bois fendu, pour éviter le trop grand éclat de la neige, qui les rend aveugles en peu d'années, lorsqu'ils n'ont pas l'attention de diminuer, par cette précaution, le reflet de cette lumière trop blanche, qui fait grand mal aux yeux ³⁴⁰.

Jusque dans ses derniers écrits sur les quadrupèdes, Buffon sera sans répit pour ces voyageurs qui imaginent mal, sans discipline, et qui, faute d'avoir été doté du génie scientifique propre à l'étude de l'histoire naturelle, propagent le merveilleux par-delà l'histoire naturelle des Lumières.

³³⁹ Buffon, « Addition aux articles du Cerf, du Daim, du Chevreuil & du Renne. Du Renne », *SHN*, III, 1776, p. 132.

³⁴⁰ *Id.*

CONCLUSION

Dans ce XVIII^e siècle qui a le goût des sciences et des belles-lettres, l'histoire naturelle est au faîte de sa popularité. Pour Diderot, le « règne des mathématiques n'est plus. [...] C'est celui de l'histoire naturelle et des lettres qui domine ¹ ». De même, l'*Encyclopédie* proclame :

Dans le siècle présent la science de l'*Histoire naturelle* est plus cultivée qu'elle ne l'a jamais été ; non seulement la plupart des gens de lettres en font un objet d'étude ou de délassement, mais il y a de plus un goût pour cette science qui est répandu dans le public, & qui devient chaque jour plus vif & plus général. [...] à présent l'*Histoire naturelle* occupe plus le public [...] que toute autre science ².

Dans ce contexte où l'étude des objets de la nature était à la fois une science et un passe-temps populaire, Buffon sut, peut-être mieux qu'aucun autre de ses contemporains, jouer sur ces deux tableaux. D'une part, il réussit à déployer ses armes rhétoriques — ses « outils pour attirer le lecteur ³ » — depuis les académiciens jusqu'aux lecteurs de journaux en province, captivant à la fois le spécialiste et l'amateur ; d'autre part, il parvint à ses fins en « actualisant » le monde zoologique construit par ses prédécesseurs depuis l'Antiquité. Il proposa ainsi une nouvelle conception de la science, réfléchie et consciente, des rapports de l'homme avec la nature. La critique a d'ailleurs souligné l'originalité de l'œuvre buffonienne en scandant que le « Premier discours » pouvait être considéré comme « la charte philosophique de la nouvelle science ⁴ » et que l'*Histoire naturelle* marquait « l'avènement d'une science nouvelle entre physique et système de philosophie ⁵ ».

Effectivement, là où on aurait pu trouver un héritage de l'herméneutique médiévale et renaissante, se profile plutôt une nouvelle manière de pratiquer l'histoire naturelle ⁶ qui, sans renier l'héritage de la révolution scientifique, suggère de réhabiliter les hypothèses et de concilier la poétique et l'esthétique dans une méthode qui n'exclut pas le recours à

¹ Denis Diderot, « Lettre à Voltaire datée du 19 février 1758 », *Œuvres complètes*, 1966, t. XIX, p. 452.

² Anonyme, article « Histoire naturelle », *Encyclopédie*, *op. cit.*, 1765, t. VIII, p. 228.

³ Notre traduction de « tools for attracting readers » (Jeff Loveland, *Rhetoric and natural history*, 2001, p. 2).

⁴ Jacques Roger, *Les sciences de la vie dans la pensée française au XVIII^e siècle*, 1993 [1963], p. 535.

⁵ Thierry Hoquet, « L'histoire naturelle est-elle une science de la nature ? » *Corpus*, 2001, n° 40, p. 156.

⁶ Paula Findlen précise que les naturalistes du XVIII^e siècle — avec Buffon en tête — ont en quelque sorte ressuscité une discipline qui avait été ignorée depuis plus de 2000 ans (*Possessing Nature. Museums, Collecting and Scientific Culture in Early Modern Italy*, 1994, p. 393).

l'imagination, pour autant que cette dernière soit soumise à une certaine « discipline ». De fait, nous aimerions souligner qu'entre la grande révolution scientifique baconienne et celle propulsée par l'industrialisation et la spécialisation des champs du savoir au XIX^e siècle, il peut exister aussi, en parallèle, des « épisodes extraordinaires au cours desquels se modifient les convictions des spécialistes ⁷ ». Si on a glosé sur les exemples les plus éloquents de l'âge classique — Copernic, Newton et Lavoisier —, nous proposons d'ajouter à cette liste prestigieuse le nom de Buffon. N'a-t-il pas provoqué une petite « révolution scientifique » dans l'histoire naturelle, précisément en orientant, pour utiliser un anachronisme, « l'*imagination scientifique* en un sens qu'il nous faudra finalement décrire comme une transformation du monde dans lequel s'effectuait le travail scientifique ⁸ » ? En d'autres termes, n'a-t-il pas proposé une nouvelle méthode qui autorise le naturaliste à imaginer pour « moderniser » la faune ?

C'est ce que nous avons globalement interrogé dans cette thèse. Parti d'une intuition — la « vûe courte » de Buffon aurait décuplé la force de ses « yeux de l'esprit » —, nous avons tenté, en nous appuyant sur un appareil conceptuel qui touchait à la fois au domaine des belles-lettres et à celui des sciences, de préciser la poétique du « Buffon lecteur » dans sa fabrique. Si la majorité des chercheurs qui avaient étudié l'épistémologie de Buffon s'étaient intéressés presque exclusivement aux aspects de la problématique qui relèvent de l'*ars iudicandi*, nous avons tenté d'inclure également, dans nos analyses des descriptions animalières, ce qui a trait à l'*ars inveniendi*. Nous en avons tiré un constat général : le génie scientifique — dont la puissance est tributaire, au premier chef, de l'activité et de la « plasticité » de l'imagination qui lui donne naissance, puis, aussi, du jugement qui la fortifie — devient, lorsqu'il s'exprime, tel un chef d'orchestre garantissant l'harmonie entre l'*ars inveniendi* et l'*ars iudicandi*. Le génie scientifique assure ainsi à la fois la cohérence de l'*ars inveniendi* (pour éviter les « extravagations ») et la validité du jugement. Autre détail qui a son importance : chez Buffon, le jugement fait le plus souvent partie d'une *technè* reposant sur une épistémologie qui se fonde principalement sur la boussole des deux faunes et la rhétorique de la preuve (iconographique et descriptive).

⁷ Thomas Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, 1982, p. 23.

⁸ *Ibid.*, p. 24 [nous soulignons].

Par ailleurs, nous espérons que la densité de nos analyses ont, d'une part, dissipé les doutes et convaincu le lecteur que l'*Histoire des quadrupèdes* « ne pouvait guère, en son temps, être ni plus savante ni plus complète ⁹ » ; d'autre part, souhaitons qu'il se dégage de notre réflexion l'assurance d'une profonde unité entre les membres du triptyque qui constituent chacun des articles de descriptions animalières. La description anatomique et la planche nourrissent en effet la méthode de découverte — mise à contribution dans le « tableau d'histoire » — qui régit la fabrique des quadrupèdes. Pussions-nous avoir montré, de plus, que la force du génie scientifique se trouve décuplée par la puissance de l'imagination surajoutée, lorsque Buffon use de son art de l'invention, dont les principaux instruments — observation, médiation, invention — convergent tous vers l'analogie et la logique de la comparaison. Ainsi, au cours des trois étapes du travail scientifique — observation, raisonnement, expérience —, le seigneur de Montbard parvient, en ne déviant pas de sa méthode, à maintenir « à la fois le pouvoir de la raison et la primauté du fait, le droit à l'usage de l'analogie et la soumission à l'observation, réunissant ce qui avait été séparé, et brisant l'opposition classique entre le dogmatisme rationaliste et le scepticisme observateur ¹⁰ ». Toutefois, pour « s'élever à quelque chose de plus grand & plus digne encore de nous occuper », pour « combiner les observations, [...] généraliser les faits, [...] les lier ensemble par la force des analogies, & [...] tâcher d'arriver à ce haut degré de connoissances où nous pouvons juger que les effets particuliers dépendent d'effets plus généraux ¹¹ », il faut que le naturaliste soit doté d'un génie scientifique capable de « discipliner » cette « folle du logis », afin de maximiser le degré de force du raisonnement analogique et éviter, dans la mesure du possible, comme tant de naturalistes, voyageurs ou correspondants contre lesquels s'est acharné le « Buffon lecteur », de mal imaginer la nomenclature, la biogéographie ou le comportement des quadrupèdes étudiés. Il s'agit de la meilleure façon d'« ouvrir des routes pour perfectionner les différentes parties de la Physique ¹² ». C'est, d'après ce que nous en concluons, le génie scientifique qui garantit la validité des hypothèses en harmonisant le jeu des instruments de l'*ars inveniendi* et de

⁹ C'est, du moins, l'opinion de Daniel Raichvarg et Jean Jacques, que nous partageons (*Savants et ignorants*, 1991, p. 50).

¹⁰ Jacques Roger, *Les sciences de la vie dans la pensée française au XVIII^e siècle*, op. cit., p. 535.

¹¹ Buffon, « Premier discours », *HN*, I, 1749, p. 51.

¹² *Id.*

l'*inventio*, pour viser à la certitude physique ou, à tout le moins, toucher à la certitude morale.

Cela dit, pour revenir à des considérations plus « littéraires », si jamais une œuvre « ne vint plus à son heure » que l'*Histoire des quadrupèdes*, si le public « était tout préparé à se passionner pour ces sujets », les contemporains de Buffon furent toutefois étonnés de découvrir un écrivain là où ils s'attendaient à « ne rencontrer qu'un savant ¹³ ». De fait, Buffon a construit sa fabrique des descriptions animalières « sur le topos classique du *placere et docere*, que nombre d'auteurs des Lumières exploiteront [...] pour attirer le public à l'histoire naturelle ¹⁴ ». Nous avons souligné à ce propos la manière dont il parvient, tout en rejetant les causes finales « externes », à utiliser les causes finales « internes » comme « embrayeur rhétorique » du *placere* dans nombre de ses préambules. Tout aussi efficace est aussi le recours à la citation intégrale des récits qu'il conteste : ne croyant vraisemblablement pas au sabotage massif des « Petits-gris » ou aux assemblées « républicaines » de castors, Buffon savait très bien que ces passages allaient faire les délices des lecteurs mondains. De même n'hésitera-t-il pas, au nom de la science, à gloser sur la manière possiblement « humanisée » qu'ont les éléphants de s'accoupler, ou précisera-t-il, planches et descriptions à l'appui, les détails entourant la vagin double et le pénis bifide des opossums. Comment ne pas y voir alors la manifestation — parallèle à celle de son génie scientifique occupé à débarrasser la faune de ses incongruités — de son génie artistique (poétique) visant à esthétiser le produit final pour en maximiser le succès éditorial ?

Buffon serait donc un de ces êtres d'exception, envisagés par Alexander Gerard, qui seraient capables de moduler la « plasticité » de leur imagination et l'acuité de leur jugement pour sélectionner, au besoin, différents « principes d'association d'idées ». Les nombreux parallèles que l'on peut faire entre le « Premier discours » et le « Discours sur le style », notamment en ce qui a trait à la place déterminante qu'y occupe la *dispositio*, tend à confirmer la marque des deux grands types de génie chez cet *écrivain scientifique*. Si, d'une

¹³ Jacques Roger, *Les sciences de la vie dans la pensée française au XVIII^e siècle*, op. cit., p. 527.

part, « le style est l'homme même », d'autre part, nous pourrions dire aussi, avec Aram Vartanian, que, chez Buffon, « le style est la philosophie même ¹⁵ ».

Enfin, au terme de ce parcours qui nous a fait voyager de description animalière en description animalière *particulières*, nous aimerions revenir brièvement sur l'histoire nautrelle *générale*. Benoît De Baere avait constaté ce paradoxe dans la cosmogonie : « l'*ars inveniendi* buffonienne, à la fin de sa course, fait le silence sur la question à laquelle elle doit son existence — l'*inventio* — et se voit renvoyée à l'*ars iudicandi* ¹⁶ ». Il semble que ce « silence » se retrouve également dans l'*Histoire des quadrupèdes*, dans la mesure où Buffon imagine la majorité de ses hypothèses en s'appuyant sur sa boussole des deux faunes. Or, cette boussole s'avère à la base des grandes recherches anthropologiques et paléonto-géographiques qui auront lieu au XIX^e siècle. Il s'agit en fait de *la* grande découverte scientifique du naturaliste montbardois, celle qui se trouve à être la clef ¹⁷ de son histoire de la faune américaine et de son anthropologie : la communication, par le Nord, entre l'Ancien et le Nouveau Mondes, qui sera confirmée ensuite par de nombreux explorateurs, expliquait, d'une part, l'arrivée somme toute récente des Américains dans cet immense Continent et, d'autre part, que des espèces nordiques puissent appartenir aux deux Continents cependant que les espèces méridionales constituaient deux faunes distinctes. De plus, cela autorisait Buffon à affirmer, pour des raisons *scientifiques* (et non *théologiques*), qu'Américains et Européens avaient une origine commune, rejoignant ici le constat d'égalité proposé aussi par Thomas Jefferson. Ce couperet tombé sur l'hypothèse dégénérative permettait également au naturaliste bourguignon, en plus d'assurer l'unité de l'espèce humaine, de fermer une porte que sa théorie avait malencontreusement entr'ouverte : si l'on admet « que l'âne soit de la famille du cheval, et qu'il n'en diffère que parce qu'il a dégénéré, on pourra dire également que le singe est de la famille de l'homme, que c'est un homme dégénéré, que l'homme & le singe ont eu une origine commune ¹⁸ ». Si

¹⁴ Nathalie Vuillemin, « Plaisir du regard, beauté de la nature et connaissance scientifique au XVIII^e siècle », dans Patrick Chézaud, Lawrence Gasquet et Ronald Shusterman (dirs.), *L'art de plaire. Esthétique, Plaisir, Représentation*, 2006, p. 181.

¹⁵ Aram Vartanian, « Buffon et Diderot », dans *Buffon* 88, 1998, p. 122.

¹⁶ Benoît De Baere, *La pensée cosmogonique de Buffon*, 2004, p. 154.

¹⁷ Nous empruntons cette interprétation relative à la double *clef* à Michèle Duchet, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, 1995, p. 263.

¹⁸ Buffon, « L'Asne », *HN*, IV, 1753, p. 382.

l'épistémologie ne lui permettait pas d'envisager l'évolutionnisme — les thèses du refroidissement climatique et de la « dégénération » ont effectivement toutes deux été invalidées par celles, impensables au XVIII^e siècle, du réchauffement et de l'évolution —, Buffon a tout de même ajouté, grâce à la transmutation possible des espèces qu'autorisait son « créationnisme transformiste ¹⁹», le concept de « variété » à celui plus évasif « d'espèce », ce qui deviendra, au siècle suivant, la *race* ; cela témoigne indubitablement, selon Armand de Quatrefages, de « l'empreinte du génie ²⁰».

S'il faut demeurer prudent et éviter de faire de Buffon un précurseur de Darwin, il reste que la cohérence de ses vues et la modernité de sa pensée ont ouvert les perspectives de la science à venir. Dans cette optique, nous pouvons suivre Condorcet et affirmer que « la plus austère philosophie peut pardonner à un physicien de s'être livré à son imagination, pourvu que ses erreurs aient contribué au progrès des sciences ²¹ » ; mais peut-on pousser l'opprobre en concluant que Buffon aura été peut-être « plus utile peut-être par l'effet de ses ouvrages que par les vérités qu'ils renferment ²² » ? Certes, le naturaliste à la « vûe courte » aura imaginé nombre d'hypothèses qui seront vérifiées par les yeux de tiers — quoique, comme notre étude l'a montré, l'on ait eu tendance à sous-estimer les nombre d'expériences et d'observations qu'il avait menées lui-même dans son domaine de Montbard. Ses « yeux de l'esprit » auront tout de même « démerveillé » une bonne partie de la faune.

En insistant sur les exemples qui démontraient la puissance du génie scientifique buffonien — c'est-à-dire sur les hypothèses du seigneur de Montbard qui ont par la suite été validées —, nous avons peut-être donné l'impression d'adhérer à une vision téléologique de la science, ou encore de pécher par excès de « scientisme » en voulant réhabiliter le savant descripteur au détriment du « célèbre faiseur d'animaux ²³ ». Tel n'était pas notre objectif. Nous voulions tout simplement ajouter aux lettres de noblesse

¹⁹ Voir au sujet de cette expression notre commentaire, *supra*, p. 169, note 22.

²⁰ Armand de Quatrefages, *Darwin et ses précurseurs français. Étude sur le transformisme*, 1892, p. 36.

²¹ Jean Antoine Nicolas de Caritat (marquis de) Condorcet, *Œuvres*, 1847, t. III, p. 336.

²² *Ibid.*, p. 351.

²³ Charles Bonnet, *Contemplation de la nature*, dans *Œuvres d'histoire naturelle et de philosophie*, 1781, t. IV, p. 359

scientifique du Buffon géologue, cosmologue, mathématicien, anthropologue, minéralogiste, spécialiste du bois et des forges, celles d'un naturaliste qui dépasse les figures du « pastelliste de la faune ²⁴ » qui n'aurait fourni qu'une réserve de maximes — qu'une ménagerie pittoresque prétexte à de belles images — ou encore du portraitiste d'animaux qui se serait servi un peu trop de son imagination. En résumé, nous avons cherché à illustrer que le génie et l'imagination pouvaient générer des hypothèses fécondes susceptibles de contribuer à la progression du savoir en histoire naturelle, durent-ils contraindre le naturaliste à faire escale parfois, sur le chemin de la découverte, au gîte de l'erreur.

Nous ne prétendons évidemment pas avoir « épuisé » l'*Histoire des quadrupèdes*, peu s'en faut. Par exemple, malgré les quelque soixante-dix planches que nous avons incorporées dans ce travail, il reste tout un pan de « l'inconscient iconographique » qui sous-tend ces reproductions que nous avons dû laisser en arrière-plan. Il aurait fallu alors s'attaquer non seulement à l'inconscient de Buffon, mais à un inconscient *collectif* qui aurait pris en compte les nombreux intervenants (dessinateurs et graveurs) qui ont collaboré à l'entreprise, diluant ainsi notre analyse qui, rappelons-le, se concentrait sur le génie et l'imagination du naturaliste bourguignon. Il reste qu'une étude d'envergure de l'iconographie qui accompagne les « tableaux d'histoire » et les descriptions anatomiques offrirait plusieurs pistes intéressantes de recherche. Pourrait-on soutenir ainsi que les nombreuses gravures présentant des ruines en arrière-plan *répondent* à la théorie de la « dégénération » des espèces ? Cette suggestion, séduisante de prime abord, demanderait selon-nous un travail analytique plus substantiel pour être nuancée. En effet, nous ignorons comment s'articulait précisément la répartition des tâches dans la fabrique des quadrupèdes : Buffon détruisait systématiquement ses brouillons et sa correspondance avec Daubenton n'a jamais été retrouvée. Rien ne permet d'affirmer que le dessinateur ait eu en sa possession le « tableau d'histoire » pour réaliser son esquisse, ni que le seigneur de Montbard se soit ponctuellement inspiré du dessin pour « peindre » ses quadrupèdes. Nous ne savons même pas si Buffon procédait à des commandes précisant les éléments qu'il désirait retrouver sur une planche en particulier. D'où le danger de « surinterprétation » :

²⁴ Michel Delon, « Préface », dans Buffon, *Œuvres*, 2007, p. xxxvi.

rien ne nous permet d'affirmer que les ruines font sens, si ce n'est qu'elles participent peut-être tout simplement d'une topique (voir par exemple notre commentaire accompagnant la figure 81, *supra*, p. 620, note 320). Ces ruines ne sont peut-être qu'un élément iconographique sans apport sémotique autre que celui destiné à marquer l'exotisme de l'animal en question, comme le suggèrent ces pagodes « chinoises » en arrière-plan de l'éléphant « indien » (voir la figure 25, *supra*, p. 425). Il faudrait, pour creuser intelligemment la question, une autre thèse qui s'intéresserait à l'histoire de la gravure au XVIII^e siècle. Limitons-nous pour l'instant à dire que l'hypothèse de la ruine comme avatar de la « dégénération » des animaux tient encore moins la route si l'on se concentre sur les espèces décrites à partir de 1766, alors que Buffon modifie sensiblement sa théorie pour expliquer la « petitesse » relative des animaux du Nouveau Monde : ces derniers ne sont alors plus « rapetissés » par les affres du temps, car le Nouveau Monde est plus « récent » que l'Ancien, ils ne sont pas plus petits par « dégénération plus ancienne de tout temps immémoriale », pour paraphraser Buffon, mais plutôt à cause de la jeunesse et de l'immaturité de la nourriture, c'est-à-dire de la pauvreté du sol qui les supporte²⁵. Or, pratiquement tous les animaux dont l'arrière-plan montre une ruine sont précisément ces nouvelles espèces exotiques de l'Amérique méridionale. Si « dégénération » allait de pair avec ruines, alors les animaux domestiques (les plus « dégénérés » selon Buffon) sont ceux qui devraient se dresser devant ces vestiges. Or, ce n'est point le cas des dromadaire, chameau, bœuf ou brebis. De plus, tous les quadrupèdes de l'Amérique méridionale ne présentent pas une ruine en arrière-plan ; certains sont accompagnés d'une construction plus récente, certains d'un village contemporain, d'autres sont présentés devant une nature « vierge » ou « sauvage »...

Si nous venons de nous faire l'avocat du diable en combattant la risque de « surinterprétation » iconographique, c'est que ce danger guette aussi le chercheur qui s'intéresse à un corpus où la matière première est constituée par ces animaux qui arrivent chargés de deux mille ans de commentaires plus ou moins littéraires, philosophiques ou

²⁵ Voir sur ce point Thierry Hoquet, « La nouveauté du Nouveau Monde du point de vue de l'histoire naturelle », *Cromohs*, 2005, n° 10, p. 1-19 ; de même que notre article à paraître : « Le castor à la rescousse du pygargue à tête blanche : Buffon, Jefferson et la dégénération des animaux d'Amérique septentrionale », dans *Influences et modèles étrangers en France (XVI^e-XVIII^e siècles)*, 2008, p. 150-172.

scientifiques. Aussi aurait-il été fascinant de considérer l'*Histoire des quadrupèdes* à la lumière des recherches actuelles en philosophie de l'animal, qui, consultées voire critiquées, auraient pu aider à clarifier les problèmes éthiques et moraux que posent les portraits animaliers. En corollaire, nous aurions pu tenter de répondre à cette question fondamentale, mais peut-être insoluble : « Quand Buffon dresse le portrait du chat en « domestique infidèle au regard oblique », quand il s'épanche sur la férocité du tigre qui « multiplie ses massacres », qui « abandonne les animaux qu'il vient de mettre à mort pour en égorger d'autres », quand il se désole pour les dromadaires et les chameaux qui portent cette grosse et large callosité aussi dure que de la corne au bas de la poitrine sur le sternum », telles de véritables « empreintes de la servitude et [...] stigmates de la douleur », quand il désigne l'éléphant comme « un miracle d'intelligence et un monstre de matière », quand il rapporte, même si c'est pour ensuite le discréditer, que les castors « républicains » ne se réunissent en assemblée qu'en nombre impair (pour ne pas qu'il y ait égalité lors d'un éventuel vote), Buffon ne parle évidemment pas *que* des animaux ; mais alors de quoi nous parle-t-il ? Évidemment, cette question cruciale, qui transparait timidement en filigrane de certaines de nos analyses, n'a peut-être pas reçu l'ampleur du traitement qu'elle méritait, mais il nous est rapidement apparu qu'elle aurait demandé beaucoup plus qu'un chapitre et qu'elle convoquait un niveau d'analyse fort différent de celui qui nous avait amené à examiner la prépondérance du génie comme moteur de la fabrique des descriptions animalières. L'étude approfondie de cette problématique par ailleurs fascinante et stimulante — à savoir : « quand Buffon nous parle des animaux, de quoi exactement nous entretient-il ? » — ne pourrait être menée avec rigueur sans élargir le corpus critique pour y inclure des éléments plus « modernes », tel l'ouvrage d'Elisabeth de Fontenay²⁶. Ce déplacement du problème de l'invention et de la place du génie dans les descriptions animalières vers des enjeux plus anthropologiques et éthiques amènerait peut-être à conclure que, dans ses « tableaux d'histoire », Buffon réfléchit, tout comme ses contemporains des Lumières, à la question de la civilisation et de ses devenir. Il nous est donc apparu que cette réflexion — des plus intéressantes et stimulantes — dépassait très

²⁶ Elisabeth de Fontenay, *Le silence des bêtes. La philosophie à l'épreuve de l'animalité*, 1998. Il aurait aussi fallu considérer, entre autres, l'ouvrage de Florence Burgat (*Animal mon prochain*, 1997) ou encore celui de

largement le mandat que nous nous étions fixé²⁷, quoique nous ayons déjà donné ailleurs quelques pistes²⁸ : la fourberie du chat et l'imbécillité de la brebis auraient peut-être à voir avec la physiognomonie, les stigmates du dromadaire seraient peut-être une manière à peine voilée de dénoncer l'esclavage, le portrait sanguinaire du tigre serait peut-être une charge contre la tyrannie des despotes en regard du monarque éclairé représenté par la « magnanimité » du lion, etc. Cependant, cette question de la « morale » inscrite dans les « tableaux d'histoire » animaliers demanderait de déconstruire une section²⁹ du monumental ouvrage que Thierry Hoquet a consacré à la philosophie de Buffon, dans laquelle le chercheur affirme que le naturaliste montbardois procéderait à la réduction systématique du bestiaire, à une inexorable « physicisation » des mœurs. En plus des trois exemples fournis, plutôt convaincants — (la pudeur de l'éléphant, la fidélité du chien et la noblesse du cheval seraient de nature purement physique, mécanique) —, il serait intéressant d'interroger les quelque 160 autres espèces décrites dans l'*Histoire des quadrupèdes* afin de voir si les descriptions animalières sont véritablement dénuées de tout anthropomorphisme, ou si cette « dissolution » des mythes et des fables dans l'éprouvette de la science ne comporterait pas aussi, intrinsèquement, sa part de réenchantement...

Jean-Yves Goffi (*Le philosophe et ses animaux : du statut éthique de l'animal*, 1994), de même que les *Humanimalités* (2004) de Michel Surya.

²⁷ Voir notre introduction, *supra*, p. 38.

²⁸ « Buffon, Pasumot et le sommeil paradoxal du chat : rhétorique et histoire naturelle sous l'Ancien Régime », dans Annie Cloutier, Catherine Dubeau et Pierre-Marc Gendron, *Savoirs et fins de la représentation sous l'Ancien Régime*, 2005, p. 99-115 ; « S'il vous plaît, M. de Buffon... portraiturez-nous un mouton ! », dans Isabelle Billaud et Marie-Catherine Laperrière (dirs.), *Représentations du corps sous l'Ancien Régime*, 2007, p. 45-63.

²⁹ Thierry Hoquet, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, 2006, p. 495-535.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de Buffon

Éditions princeps

Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roy, Paris, Imprimerie royale, 1749-1767, 15 vol.

Histoire naturelle des oiseaux, Paris, Imprimerie royale, 1770-1783, 9 vol.

Histoire naturelle des minéraux, Paris, Imprimerie royale, 1783-1788, 5 vol.

Supplément à l'Histoire naturelle, Paris, Imprimerie royale, 1774-1789, 7 vol.

Rééditions (éditions partielles, morceaux choisis, correspondance)

Buffon. Morceaux choisis, Paris, Hachette, 1881 [éd. Édouard Dupré].

Correspondance générale, recueillie et annotée par Henri Nadault de Buffon, Genève, Slatkine Reprints, 1971 [réimpression de l'édition de Paris, 1885], 2 tomes [éd. Jean-Louis de Lanessan].

De l'homme, présentation et notes de Michèle Duchet, Paris, Maspero, 1971.

Des Époques de la nature, précédé d'un *Premier Discours*, introduction et notes de Gabriel Gohau, Paris, Éditions Rationalistes, 1971.

Discours sur le style, suivi de L'art d'écrire et de la Visite à Buffon par Hérault de Séchelles, Castelneau-le-Lez, Climats (Micro-Climats, n° 18), 1992.

Histoire naturelle, textes choisis et présentés par Jean Varloot, avec des extraits du *Voyage à Montbard* d'Hérault de Séchelles, Paris, Gallimard (Folio, n° 1569), 1984.

Histoire naturelle des oiseaux, illustrations de François-Nicolas Martinet, Paris, Citadelles & Mazenod, 2007 [éd. Stéphane Schmitt].

La plus noble conquête..., Paris, Favre (Caracole), 1997.

Les Époques de la nature 1778, texte établi conformément à l'édition originale de 1778, Clermont-Ferrand, Paleo (Classiques de l'histoire des sciences, n° 5), 2000.

Les Époques de la nature, introduction et édition critique par Jacques Roger, Paris, Éditions du Muséum national d'Histoire naturelle, 1988 [1962].

Œuvres, préface de Michel Delon, textes choisis, présentés et annotés par Stéphane Schmitt, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 2007.

Œuvres choisies de Buffon, précédées d'une notice par D. Saucié, Tours, Alfred Marne et Fils (Bibliothèque de la jeunesse chrétienne, n° 8), 1866.

Œuvres complètes. Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roy. Tome I (1749), texte établi, introduit et annoté par Stéphane Schmitt, avec la collaboration de Cédric Crémère, Paris, Honoré Champion (Âge des Lumières), 2007, vol. I.

Œuvres complètes de Buffon, avec la nomenclature linnéenne et la classification de Cuvier, revues et annotées par Pierre Marie Jean Flourens, Paris, Garnier Frères, 1853-1855, 12 vol. in-8°, planches en couleurs.

Œuvres complètes de Buffon, nouvelle édition annotée et précédée d'une introduction par J.-L. Lanessan, suivie par la correspondance générale de Buffon, recueillie et annotée par M. Nadault de Buffon, Paris, A. Le Vasseur, 1884-1885, 14 vol. in-8°.

Œuvres de Buffon : avec la synonymie et la classification de Cuvier, augmentées des observations et suppléments des plus célèbres naturalistes, mises en ordre et annotées par Jules Pizzetta, Paris, Parent Desbarres, 1868, 2 vol.

Œuvres philosophiques de Buffon, texte établi et présenté par Jean Piveteau, Paris (Corpus général des philosophes français. Auteurs modernes, vol. XLI, n° 1), 1954.

Pages choisies des Grands Écrivains. Buffon, introduction de Paul Bonnefon, Paris, Armand Colin, 1922.

Un autre Buffon, textes réunis Jacques-Louis Binet et Jacques Roger, introduction et annotation de Jacques Roger, Paris, Hermann (Collection Savoir), 1977.

Traductions

HALES, Stephen, *La Statique des végétaux et l'analyse de l'air*, traduit de l'anglais par M. De Buffon, Paris, Debure l'ainé, 1735, in-4°.

Corpus historique

ANONYME, « Holmes' American Annals ; or, A Chronological History of America from its Discovery in 1492 to 1806 », *The Quarterly Review*, 1809, vol. II, n° 4, p. 319-337.

ALDROVANDI, Ulyssis, *De quadrupedibus digitatis viviparis libri tres et De quadrupedibus digitatis oviparis libri duo*, Bononiae, Apud Nicolau Tebaldinum, 1645 [éds. Barthomolaeus Ambrosinus et Antonij Berniae].

ALDROVANDI, Ulyssis, *De quadrupedibus solidipedibus volumen integrum*, Bononiae, Apud Nicolau Tebaldinum, 1639 [éds. Joannes Cornelius Uterverius et Marcus Antonius Bernia].

ALDROVANDI, Ulyssis, *Quadrupedum omnium bisulcorum historia*, Bononiae, Apud Joannes Baptistae Ferronium, 1642 [éds. Joannes Cornelius Uterverius, Thomas Dempsterus baro a Muresk et Marcus Antonius Bernia].

ALEMBERT, Jean Le Rond d', *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, publié intégralement d'après l'édition de 1763, avec les avertissements de 1759 et 1763, la dédicace de 1751, des variantes, une analyse et des notes par François Joseph Picavet, Paris, J. Vrin, 1984.

ALEMBERT, Jean Le Rond d', *Œuvres complètes*, Genève, Slatkine Reprints, 1967 [Paris, A. Belin, 1821-1822], 5 vol.

ARISTOTE, *De la génération des animaux*, texte établi et traduit par Pierre Louis, Paris, Les Belles Lettres, 1961.

ARISTOTE, *Histoire des animaux*, texte établi et traduit par Pierre Louis, Paris, Les Belles Lettres, 1964, tome I (livres I-IV).

ARISTOTE, *Histoire des animaux*, traduction, présentation et notes par Janine Bertier, Paris, Gallimard, 1994.

ARISTOTE, *Les parties des animaux*, texte établi et traduit par Pierre Louis, Paris, Les Belles Lettres (Collection des Universités de France), 1990 [1957].

ARISTOTE, *Marche des animaux. Mouvement des animaux. Index des traités biologiques*, texte établi et traduit par Pierre Louis, Paris, Les Belles Lettres (Collection des Universités de France), 1973.

ARISTOTE, *Parties des animaux. Livre I*, traduction et notes par J.-M. Le Blond, introduction et mises à jour par Pierre Pellegrin, Paris, Flammarion, 1995 [Paris, Aubier, 1945].

- ARISTOTE, *Poétique*, Paris, Seuil, 1980 [éds. Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot].
- BACON, Francis, *Modèle d'une histoire naturelle et expérimentale*, dans *Œuvres philosophiques de François Bacon*, Paris, Delagrave (Panthéon littéraire / Littérature anglaise, vol. 3), 1840 [éd. J. A. C. Buchon], p. 406-418.
- BACON, Francis, *Novum Organum*, introduction, traduction et notes par Michel Malherbe et Jean-Marie Pousseur, Paris, Presses Universitaires de France (Épiméthée), 1986.
- BACON, Francis, *Preparative towards a Natural and Experimental History*, dans *The Works of Francis Bacon*, London, Longman and co et alli, 1860 [éds. James Spedding, Robert Leslie Ellis et Douglas Denon Heath], vol. IV, p. 251-269.
- BARANTE, Prosper Brugière de, *De la littérature française pendant le XVIII^e siècle*, Paris, Ladvocat, 1822, 3^e éd.
- BARRUEL, Augustin, *Les Helviennes, ou Lettres provinciales philosophiques*, Paris, Chez Méquignon Fils aîné, 1812 [1781], 4 vol.
- BATTEUX, Charles (abbé), *Les Beaux-Arts réduits à un même principe*, édition critique par Jean-Rémy Mantion, Paris, Aux Amateurs de Livres (Théorie et critique à l'âge classique), 1989 [1746, Paris, Durand].
- BERKELEY, George, *A Treatise Concerning the Principles of Human Knowledge*, Oxford / New York, Oxford University Press, 1998 [éd. Jonathan Dancy].
- BERKELEY, George, *Œuvres*, Paris, Presses Universitaires de France, 1985, tome I [éd. Geneviève Brykman].
- BERKELEY, George, *Principes de la connaissance humaine*, traduction, présentation et notes par Dominique Berlioz, Paris, Flammarion (Garnier Flammarion, n^o 637), 1991.
- BEVERLEY, Robert, *Histoire de la Virginie traduite de l'Anglois*, Amsterdam, Chez Thomas Lombrail, 1707.
- BONNET, Charles, *Contemplation de la nature*, dans *Œuvres d'histoire naturelle et de philosophie*, Neuchâtel, Chez S. Fauche, 1781, t. IV.
- BONNET, Charles, *Essai analytique sur les facultés de l'âme*, Genève, Slatkine Reprints, 1970 [réimpression de l'édition de Paris-Copenhague, 1760].
- BONNET, Charles, *La palingénésie philosophique ou Idées sur l'état passé et sur l'état futur des êtres vivans : ouvrage destiné à servir de supplément aux derniers écrits de l'auteur et qui contient principalement le précis de ses recherches sur le Christianisme*, Genève, C. Philibert et B. Chirol, 1770, t. I.

- BONNET, Charles et HALLER, Albrecht von, *The Correspondence between Albrecht von Haller and Charles Bonnet*, Hans Huber, Bern / Stuttgart / Vienna, 1983 [éd. Otto Sonntag].
- BONNET, J.-Esprit, abbé, *Réponse aux Principales Questions qui peuvent être faites sur les États-Unis de l'Amérique*, Lausanne, H. Vincent, 1795, 2 vol.
- BOUREAU-DESLANDES, André-François, *Histoire critique de la philosophie, où l'on traite de son origine, de ses progrès, & des diverses révolutions qui lui sont arrivées jusqu'à notre tems*, Londres, Jean Nourse, 1742, t. I.
- BUFFIER, Claude, *Traité philosophique et pratique d'éloquence*, dans *Cours de sciences*, Genève, Slatkine Reprints, 1971 [texte de 1732], p. 293-419.
- BURKE, Edmund, *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*, avant-propos, traduction et notes par Baldine Saint Girons, Paris, J. Vrin (Bibliothèque des textes philosophiques), 1990.
- CAHUSAC, Louis de, *La danse ancienne et moderne ou Traité historique de la danse*, Paris, Desjonquères / Centre national de la danse (Nouvelle librairie de la danse), 2004 [d'après l'édition de 1754, La Haye, Jean Néaulme] [éds. Nathalie Lecomte, Laura Naudeix et Jean-Noël Laurenti].
- CARRARD, Benjamin, *Essai qui a remporté le prix de la société hollandaise des sciences de Haarlem en 1770, sur cette question : Qu'est-ce qui est acquis dans l'Art d'Observer ; et jusques-où cet Art contribue-t-il à perfectionner l'Entendement*, Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1777.
- CICERO, Marcus Tullius, *De inventione [De l'invention]*, texte latin établi et traduit en français par Guy Achard, Paris, Les Belles Lettres (Collection des Universités de France), 1994.
- CICERO, Marcus Tullius, *Topica*, édition, traduction anglaise, introduction et commentaire par Tobias Reinhardt, Oxford, Oxford University Press (Oxford Classical Monographs), 2003.
- CLÉMENT, Pierre, *Les cinq années littéraires*, Genève, Slatkine Reprints, 1967 [réimpression de l'édition de Berlin, 1756], 2 tomes.
- CONDILLAC, Étienne Bonnot de, *Dictionnaire des Synonymes*, dans *Œuvres philosophiques*, préface de Mario Roques, Paris, Presses Universitaires de France (Corpus général des philosophes français, vol. XXXIII), 1951, vol. III

- CONDILLAC, Étienne Bonnot de, *La Langue des calculs*, texte établi et présenté par Anne-Marie Chouillet, introduction et notes de Sylvain Auroux, Lille, Presses Universitaires de Lille (Linguistique), 1981 [réimpression de l'édition de Paris, Chez Houel, 1798].
- CONDILLAC, Étienne Bonnot de, *La logique*, Paris, Vrin (Vrin Reprise), 1981 [reprise de l'édition de 1796, texte original de 1780].
- CONDILLAC, Étienne Bonnot, *Œuvres philosophiques*, Paris, Presses Universitaires de France (Corpus général des philosophes français, vol. XXXIII), 1947, vol. I [éd. Georges Le Roy].
- CONDILLAC, Étienne Bonnot de, *Traité des animaux*, introduction de François Dagognet, Paris, Vrin, 1981 [texte de 1755].
- CONDILLAC, Étienne Bonnot de, *Traité des sensations*, Paris, Fayard (Corpus des œuvres de philosophie en langue française), 1984 [texte de 1754].
- CONDILLAC, Étienne Bonnot de, *Traité des systèmes*, Paris, Fayard (Corpus des œuvres de philosophie en langue française), 1991 [texte de 1749], 268 p.
- CONDORCET, Jean Antoine Nicolas de Caritat (marquis de), « Éloge de M. le Comte de Buffon », dans *Œuvres*, publiées par A. Condorcet O'Connor et M. F. Arago, Paris, Firmin Didot Frères, t. III, 1847, p. 327-371.
- CUVIER, Georges, *Histoire des sciences naturelles, depuis leur origine jusqu'à nos jours chez tous les peuples connus*, Paris, Fortin, Masson et Cie, 1841, t. I [Les siècles antérieurs au 16^e de notre ère].
- CUVIER, Georges, *Histoire des sciences naturelles, depuis leur origine jusqu'à nos jours, chez tous les peuples connus*, Paris, Fortin, Masson et Cie, 1841, t. II [16^e et 17^e siècles].
- CUVIER, Georges, « Le rhinocéros unicolore. *Rhinoceros unicornis* », dans Étienne de Lacépède, *La Ménagerie du Muséum national d'Histoire naturelle*, Paris, Miger, Patris, Gilbert, Grandcher & Dentu, 1804, livraison IX, p. 1-8.
- DARWIN, Charles, *L'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie*, texte établi par Daniel Becquemont à partir de la traduction de l'anglais d'Edmond Barbier, introduction, chronologie, bibliographie par Jean-Marc Drouin, Paris, Flammarion (GF, n^o 685), 1992.
- DELILLE, Jacques, *Œuvres complètes*, Paris, Chez Firmin Didot Frères, 1865, 5^e éd.
- DESCARTES, René, *La Dioptrique*, dans *Discours de la méthode suivi de La Dioptrique*, Paris, Gallimard, 1991, p. 147-341 [éd. Frédéric de Buzon].

- DESCARTES, René, *Le monde, l'homme*, introduction de Annie Bitbol-Hespériès, Paris, Seuil, 1996.
- DESCARTES, René, *Œuvres complètes*, Paris, Vrin, 1996, 11 vol [éds. Charles Adam et Paul Tannery].
- DESCARTES, René, *Règles pour la direction de l'esprit*, traduction et notes par Jacques Brunschwig, préface, dossier et glossaire par Kim Sang Ong-Van-Cung, Paris, Garnier (Classiques de Poche / Philosophie, n° 4672), 2002.
- DIDEROT, Denis, *De l'interprétation de la nature*, dans *Œuvres philosophiques*, Paris, Classiques Garnier, 1998, p. 165-245 [éd. Paul Vernière].
- DIDEROT, Denis, *Éléments de physiologie*, texte établi par Jean Mayer, dans *Œuvres complètes*, Paris, Hermann (Éditeurs des sciences et des arts), 1987, t. XVII (Idées IV), p. 261-574 [éds. Herbert Dieckmann et Jean Varloot].
- DIDEROT, Denis, *Le Neveu de Rameau*, Genève, Droz, 1950 [éd. J. Fabre].
- DIDEROT, Denis, *Lettres sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient. Lettres sur les sourds et muets à l'usage de ceux qui entendent et qui parlent*, Paris, Flammarion (GF Flammarion, n° 1081), 2000 [éds. Marian Hobson et Simon Harvey].
- DIDEROT, Denis, *Œuvres complètes*, Nendeln (Liechtenstein), Kraus Reprint, 1966, [Paris, Garnier Frères, 1875-1877], 20 vol. [éds. Jules Assézat et Maurice Tourneux].
- DIDEROT, Denis, *Pensées sur l'interprétation de la nature*, introduction, notes, bibliographie et chronologie par Colas Duflo, Paris, Flammarion (GF Flammarion, n° 1188), 2005.
- DIDEROT, Denis, *Réfutation suivie de l'ouvrage d'Helvétius intitulé L'homme (Extraits)*, dans *Œuvres philosophiques*, Paris, Classiques Garnier, 1998, p. 555-620 [éd. Paul Vernière].
- DIDEROT, Denis, *Sur le génie*, dans *Œuvres esthétiques*, Paris, Classiques Garnier, 1994, p. 19-20 [éd. Paul Vernière].
- DU DEFFAND, Marie, *Lettres à Voltaire*, Paris, Payot & Rivages, 1994.
- DUBOS, Jean-Baptiste (abbé), *Réflexions critiques sur la Poésie et sur la Peinture*, Paris, J. Mariete, 1719, 2 vol.

- DUFF, William, *An Essay on Original Genius and its various Modes of Exertion in Philosophy and in the fine arts, particularly in Poetry*, Gainesville (Florida), Scholars' Facsimiles & Reprints, 1964 [réimpression de l'édition de London, Edward and Charles Dilly, 1767] [éd. John L. Mahoney].
- ÉLIEN, *La personnalité des animaux*, traduit et commenté par Arnaud Zucker, Paris, Belles Lettres (La Roue à livres), 2001, 2 vol.
- FRÉRON, Élie Catherine, *Lettres sur quelques écrits de notre temps*, Genève, Slatkine Reprints, 1966 [1753], tome XI.
- FONTENELLE, Bernard de, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Paris, Premier Soir, 1686 [édition de Marseille, 1780].
- FRANKLIN, Benjamin, *The Writings of Benjamin Franklin*, New York, Londres, Macmillan Co., 1907 [éd. Albert Henry Smyth].
- GERARD, Alexander, *An Essay on Genius*, New York, Garland Publishing, 1970 [réimpression de l'édition : London, Strahan, Cadell and Creech, 1774].
- GESNER, Conrad, *Icones animalium quadrupedum viviparorum et oviparorum quae in historia animalium*, Zürich, C. Froschever, 1553.
- GIBERT, Balthazar, *La rhétorique ou Les règles de l'éloquence*, Paris, Honoré Champion (Âge des Lumières, n° 22), 2004 [Paris, C. L. Thiboust, 1730] [éd. Samy Ben Messaoud].
- GRIMM, Friedrich Melchior (baron de), « Article II. Nouvelles littéraires [septembre 1765] », *Mercure de France*, Genève, Slatkine Reprints, 1970, tome LXXXIX [juillet-décembre 1765], p. 187-189 [p. 82-87].
- GRIMM, Friedrich Melchior (baron de), *Correspondance littéraire, philosophique et critique par Grimm, Diderot, Raynal, Meister, etc.*, Kraus Reprint, Nendeln / Liechtenstein, 1968 [réimpression de l'édition de Paris, Garnier Frères, 1877-1878], 16 vol. [éd. Maurice Tourneux]
- HELVÉTIUS, Claude-Adrien, *Correspondance générale d'Helvétius*, Toronto, University of Toronto Press (University of Toronto romance series, n° 41), 1981-1991, 5 vol. [éds. Peter Allan, J. A. Dainard, J. D. Orsoni et David W. Smith]
- HELVÉTIUS, Claude-Adrien, *De l'esprit*, Paris, Fayard, 1988 [texte de 1758].
- HELVÉTIUS, Claude-Adrien, *De l'homme*, Paris, Fayard, 1989, 2 vol.
- HELVÉTIUS, Claude-Adrien, *De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation*, Londres, Société typographique, 1773, 2 vol. [éd. Dmitrij Alekseevič Golicyn]

- HÉRAULT DE SÉCHELLES, Marie-Jean, *Parallèle de J.-J. Rousseau et de M. de Buffon [1783]*, dans Buffon, *Discours sur le style, suivi de L'art d'écrire et de la Visite à Buffon par Héraut de Séchelles*, Castelneau-le-Lez, Climats (Micro-Climats, n° 18), 1992, p. 89-92.
- HÉRAULT DE SÉCHELLES, Marie-Jean, *Visite à Buffon*, dans Buffon, *Discours sur le style, suivi de L'art d'écrire et de la Visite à Buffon par Héraut de Séchelles*, Castelneau-le-Lez, Climats (Micro-Climats, n° 18), 1992, p. 43-87.
- HÉRAULT DE SÉCHELLES, Marie-Jean, *Voyage à Montbard*, Paris, Gallimard (Le Promeneur), 2007 [éd. Stéphane Schmitt].
- HOLBACH, Paul Henri Dietrich (baron d'), *Système de la nature*, introduction par Yvon Belaval, Hildesheim, Georg Olms Verlagsbuchhandlung, 1966 [réimpression de l'édition de 1821 à Paris], 2 vol.
- HUME, David, *Enquête sur l'entendement humain*, traduction par André Leroy, chronologie, présentation et bibliographie par Michelle Beyssade, Paris, Flammarion (Garnier Flammarion, n° 343), 1983.
- HUME, David, *Essais esthétiques*, présentation, traduction, chronologie, bibliographie et notes par Renée Bouveresse, Paris, Flammarion (GF, n° 1096), 2000.
- HUME, David, *Essais moraux, politiques et littéraires et autres essais*, traduction, introduction, notes, chronologie, bibliographie et index par Gilles Robel, préface de Jean-Pierre Cléro, Paris, PUF (Perspectives anglo-saxonnes), 2001.
- JEFFERSON, Thomas, *Notes on the State of Virginia*, London, John Stockdale, 1787.
- JEFFERSON, Thomas, *The Writings of Thomas Jefferson*, New York, 1894 [éd. Paul Leicester Ford].
- JONSTON, Jan, *Historiae naturalis de avibus libri VI*, Francofurti ad Moenum, Impensis Matthaei Meriani, 1650.
- KOLBE, Peter, *Description du Cap de Bonne-Espérance, où l'on trouve tout ce qui concerne l'Histoire naturelle du pays ; la Religion les Mœurs & les Usages des Hottentots ; et l'établissement des Hollandois*, Amsterdam, Jean Catuffe, 1741, 3 vol.
- LA HARPE, Jean-François de, « Combien le génie des grands écrivains influe sur l'esprit de leur siècle », dans *Œuvres de La Harpe*, accompagnées d'une notice sur sa vie et sur ses ouvrages, Genève, Slatkine Reprints, 1968 [1821], t. V : Discours oratoires et mélanges, p. 33-54.

- LA HARPE, Jean-François de, *Cours de littérature ancienne et moderne*, Paris, P. Dupont, 1825-1826, 18 vol.
- LA HARPE, Jean-François de, « Sur l'Histoire naturelle de M. de Buffon », dans *Œuvres de La Harpe*, accompagnées d'une notice sur sa vie et sur ses ouvrages, Genève, Slatkine Reprints, 1968 [1821], t. XIV : Littérature et critique, p. 20.
- LA METTRIE, Julien Offray de, *L'homme-machine*, précédé de « Lire La Mettrie » de Paul-Laurent Assoun, Paris, Denoël, 1999 [1981].
- LACÉPÈDE, Étienne de, *La Ménagerie du Muséum national d'Histoire naturelle*, Paris, Miger, Patris, Gilbert, Grandcher & Dentu, 1804.
- LAMY, Bernard, *La Rhétorique ou l'art de parler*, présentation de Michel Meyer, édition critique, notes et variantes établies par Benoît Timmermans, Paris, Presses Universitaires de France (Interrogation philosophique), 1998 [texte de 1675].
- LAPORTE, Joseph de, *Le voyageur françois ou la connoissance de l'Ancien et du Nouveau monde*, Paris, L. Cellat, 1765.
- LELARGE DE LIGNAC, Joseph-Adrien, *Lettres à un Américain sur l'histoire naturelle, générale et particulière de monsieur de Buffon*, Hambourg, [s.e.], 1751, 3 vol.
- LEROY, Charles-Georges, *Lettres sur les animaux*, Oxford, The Voltaire Foundation (Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, n° 316), 1994 [éd. Elizabeth Anderson].
- LOCKE, John, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, traduit par Coste, Paris, Librairie philosophique J. Vrin (Bibliothèque des textes philosophiques), 1972 [éd. Emilienne Naert] [texte original anglais : *An essay concerning human understanding*, 1742, Amsterdam, J. Schreuder & P. Mortier].
- MALEBRANCHE, Nicolas de, *De l'imagination. (De la Recherche de la vérité, livre II, parties II et III)*, présenté et annoté par Michel Philippon, Paris, Ellipses (Philo), 2006 [texte de 1674-1675].
- MALESHERBES, Chrétien-Guillaume de Lamoignon de, *Observations sur l'Histoire naturelle générale et particulière de Buffon et Daubenton*, introduction et notes par Louis-Paul Abeille, Genève, Slatkine Reprints, 1971 [réimpression de l'édition de Paris, Charles Pougens, 1798], 2 vol.
- MARMONTEL, Jean François, *Éléments de littérature*, édition présentée, établie et annotée par Sophie Le Ménahèze, Paris, Desjonquères (XVIII^e siècle), 2005.
- MAUPERTUIS, Pierre-Louis Moreau de, *Vénus physique suivi de la Lettre sur le progrès des sciences*, précédé d'un essai de Patrick Tort : *L'Ordre du corps*, Paris, Aubier Montaigne (Palimpseste), 1980.

- MERCIER, Louis-Sébastien, *Le Nouveau Paris*, Paris, Mercure de France, 1994 [éd. Jean-Claude Bonnet].
- MONCRIF, François-Augustin Paradis de, *Essais sur la nécessité et sur les moyens de plaire*, introduction et notes de Geneviève Haroche-Bouzinac, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne (Lire le dix-huitième siècle), 1998 [texte de 1738].
- MONTAIGNE, Michel Eyquem de, *Les Essais*, Paris, Presses Universitaires de France, 1965 [texte de 1595].
- MONTESQUIEU, Charles-Louis de Secondat (baron de La Brède et de), *Discours sur la cause de transparence des corps suivi de trois présomptions* [1720], texte établi par Pierre Rézat, présenté et annoté par Alberto Postigliola, dans *Œuvres complètes de Montesquieu*, Oxford, Voltaire Foundation, t. 8, 2003, p. 235-243.
- NECKER, Suzanne, *Mélanges extraits des manuscrits de Madame Necker*, Paris, Charles Pougens, An VI (1798), 3 tomes [éd. Jacques Necker].
- NECKER, Suzanne, *Nouveaux mélanges extraits des manuscrits de Madame Necker*, Paris, Charles Pougens, An X (1801), 2 tomes [éd. Jacques Necker].
- NEWTON, Isaac, *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, traduction par Gabrielle-Émilie Le Tonnelier de Breteuil Du Châtelet, Paris, Desaint & Saillant, 1759, 2 vol.
- OVIDE, *Les Métamorphoses*, traduction de Georges Lafaye, Paris, Gallimard (Folio Classique, n° 2404), 1992, [éd. Jean-Pierre Néraudau].
- PASCAL, Blaise, *Pensées*, Paris, Gallimard (Folio, n° 936), vol. I, 1977 [éd. Michel Le Guern].
- PAUW, Cornelius de, « De la dégénération des Européens établis en Amérique », *Défense des Recherches philosophiques sur les Américains, nouvelle édition corrigée et augmentée*, Berlin, s. e., 1772, p. 9-11.
- PAUW, Cornelius de, « Du génie abruti des Américains », *Recherches philosophiques sur les Américains ou Mémoires pour servir à l'Histoire de l'Espece Humaine*, Berlin, s. e., 1770, t. II, p. 153-208.
- PERNETY, Antoine-Joseph, *Dissertation sur l'Amérique & les Américains contre les Recherches philosophiques de M. de P****, Berlin, s. e., 1770.
- PERRAULT, Charles, *Parallèle des Anciens et des Modernes en ce qui regarde les arts et les sciences. Avec le poème du siècle de Louis Le Grand et une épître en vers sur le génie*, Genève, Slatkine Reprints, 1971, 2^e éd., 4 tomes.

- PERRAULT, Claude, *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des Animaux*, dans *Mémoires de l'Académie royale des sciences*, Paris, Compagnie des Libraires, 1733, 3 vol.
- PLATON, *La République*, traduction, introduction et notes par Georges Leroux, Paris, GF Flammarion (GF, n° 653), 2002.
- PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction et commentaires par Jean Beaujeu, Paris, Les Belles Lettres (Collection des Universités de France), livre I, 1950.
- PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction et commentaires par Alfred Ernout, Paris, Les Belles Lettres (Collection des Universités de France), livre VIII, 1952.
- PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction et commentaires par Alfred Ernout et le D^r R. Pépin, Paris, Les Belles Lettres (Collection des Universités de France), livre XI, 1947.
- PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction et commentaires par Alfred Ernout, Paris, Les Belles Lettres (Collection des Universités de France), livre XXVIII, 1962.
- PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction et commentaires par Alfred Ernout, introduction et notes par Sabina Crippa, Paris, Les Belles Lettres (Classiques en poche, n° 65), livre XXX, 2003.
- PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction et commentaires par Eugène de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres (Collection des Universités de France), livre XXXII, 1966.
- PLINE L'ANCIEN, *Histoires de la nature*, Grenoble, Jérôme Million, 1994 [éd. Danièle Sonnier].
- PLINE L'ANCIEN [PLINIO IL VECCHIO], *Storia naturale*, prefazione di Italo Calvino, saggio introduttivo di Gian Biagio Conte, nota biobibliografica di A. Barchiesi, C. Frugoni, G. Ranucci, Turin, Einaudi (Millenni / Mondo antico), 1982, Vol. I [Cosmologia e geografia. Libri 1-6].
- PLUCHE, Noël-Antoine (abbé), *Histoire du ciel considéré selon les idées des poètes, des philosophes et de Moïse*, Paris, Chez la Veuve Estienne, 1739, 2 vol.
- PLUCHE, Noël-Antoine (abbé), *Le spectacle de la nature, ce qui regarde le ciel et les liaisons des différentes parties de l'univers avec les besoins de l'homme*, Paris, Chez la Veuve Estienne, 1739, troisième partie, t. IV.

- PUJOULX, Jean-Baptiste, *Paris à la fin du XVIII^e siècle ; ou, Esquisse historique et morale des monumens et des ruines de cette capitale ; de l'état des sciences, des arts de l'industrie à cette époque, ainsi que des moeurs et des ridicules de ses habitans*, Paris, Mathé, 1801, 2^e édition.
- RÉTIF DE LA BRETONNE, Nicolas-Edme, *Lettre d'un singe aux animaux de son espèce*, édition préfacée et préparée par Monique Lebailly, Levallois-Perret (France), Manya, 1990.
- ROLLIN, Charles, *Traité des études ou De la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres*, Paris, Hachette, 1841 [texte de 1740].
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Discours sur les sciences et les arts*, chronologie et introduction par Jacques Roger, Paris, Garnier Flammarion (Texte intégral GF, n° 243), 1971.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Correspondance complète*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1974, tome XXII [éd. Ralph Alexander Leigh].
- ROYOU, Thomas-Marie, *Le monde de verre réduit en poudre ou Analyse et réfutation des Époques de la nature de M. le comte de Buffon*, Paris, Mérigot le jeune, 1780.
- SAINTE-BEUVE, Charles Augustin, « Œuvres complètes de Buffon », dans *Causeries du lundi*, Paris, Garnier, 1972, vol. X, p. 45-59.
- SHAFTESBURY, Anthony Ashley-Cooper (3^e comte de), *Characteristicks of Men, Manners, Opinions, Times, etc.*, Gloucester (Massachussetts), P. Smith, 1963 [texte de 1711], 2 vol. [éd. John M. Robertson].
- SPARRMAN, Andrew, *A Voyage to the Cape of Good Hope, towards the Antarctic Polar Circle, and Round the World : but chiefly into the Country of the Hottentots and Caffres, from the Year 1772, to 1776*, translated from the Swedish Original, Dublin, White, Cash, and Byrne, 1785.
- SPRAT, Thomas, *The History of the Royal-Society of London, for the Improving of Natural Knowledge*, London, Scot, Chiswell, Chapman and Sawbridge, 1702 [The second edition corrected].
- VOLTAIRE, François-Marie Arouet de, *Dictionnaire philosophique*, dans *Œuvres complètes de Voltaire*, Paris, Chez Desoer, 1817, tome VII.
- VOLTAIRE, François-Marie Arouet de, *Essai sur les moeurs et l'esprit des nations et sur les principaux faits de l'histoire depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIII*, Paris, Garnier (Classiques Garnier), 1963, 2 vol. [éd. René Pomeau].
- VOLTAIRE, François-Marie Arouet de, *Lettres philosophiques*, Paris, Gallimard (Folio Classique, n° 1703), 1986 [éd. Frédéric Deloffre].

VOLTAIRE, François-Marie Arouet de, *Œuvres complètes*, Paris, Garnier, 1877-1885, 52 vol. [éd. L. Moland]

VALMONT DE BOMARE, Jacques-Christophe, *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle : contenant l'histoire des animaux, des végétaux et des minéraux, avec l'histoire et la description des drogues simples tirées des trois règnes*, Paris, Didot *et al.*, 1764, 5 vol.

VAUVENARGUES, Luc de Clapiers (marquis de), *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, Paris, Société littéraire de France, 1920 [texte de 1746].

Corpus critique

- ALBALAT, Antoine, « Buffon correcteur de Bexon », dans *Le travail du style enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains*, Paris, A. Colin (Ancien et le nouveau, n° 3), 1991 [1903], p. 152-167.
- ALBERTAN-COPPOLA, Sylviane, « La faculté de penser serait-elle une propriété de la matière ? Débats autour de l'article "Animal" », dans Sylviane Albertan Coppola et Anne-Marie Chouillet (dirs.), *La Matière et l'homme dans l'Encyclopédie. Actes du colloque de Joinville (10-12 juillet 1995)*, Paris, Klincksieck, 1998, p. 31-40.
- ANDERSON, Wilda C., « Error in Buffon », dans *MLN*, 1999, n° 114, p. 691-701.
- ANDERSON, Wilda C., *Between the library and the laboratory*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1984.
- ARÉCHIGA CÓRDOVA, Violeta, « El concepto de degeneración en Buffon », *Ludus Vitalis*, 1996; vol. IV, n° 6, p. 55-73.
- ASHWORTH, William B., « Emblematic natural history of the Renaissance », dans Nicolas Jardine, James A. Secord et Emma C. Spary (dirs.), *Cultures of Natural History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 17-37.
- ATRAN, Scott, « The common sense basis of Buffon's *méthode naturelle* », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 223-240.
- ATRAN, Scott, et al., *Histoire du concept d'espèce dans les sciences de la vie : colloque international, mai 1985*, Paris, Éditions de la Fondation Singer-Polignac, 1987.
- BACHELARD, Gaston, *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, Vrin (Bibliothèque des textes philosophiques), 1986, 13^e éd.
- BADINTER, Élisabeth, *Les passions intellectuelles. I. Désirs de gloire (1735-1751)*, Paris, Fayard, 1999.
- BARATAY, Éric, « La zoologie et l'Église catholique dans la France du XVIII^e siècle (1670-1840) : une science au service de Dieu », dans *Revue d'histoire des sciences*, 1996, vol. 48, n° 3, p. 241-265.
- BARBEY D'AUREVILLY, Jules, « Buffon », dans *Philosophes et écrivains religieux*, Paris, A. Lemerre (Œuvres et les hommes, n° 1), 1912, p. 219-233.

- BARIDON, Michel, « Les deux grands tournants du Siècle des lumières », dans *Dix-huitième siècle*, 1999, n° 31, p. 15-31.
- BARSANTI, Giulio, « Buffon et l'image de la nature. De l'échelle des êtres à la carte géographique et à l'arbre généalogique », dans Jean Gayon et *al.* (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 255-296.
- BARSANTI, Giulio, « L'homme et les classifications : aspects du débat anthropologique dans les sciences naturelles de Buffon à Lamarck », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 1980, n° 192, p. 1158-1164.
- BARSANTI, Giulio, « La naissance de la biologie. Observations, théories, métaphysiques en France 1740-1810 », dans Claude Blanckaert, Jean-Louis Fischer et Roselyne Rey (dirs.), *Histoire, nature, société. Essais en hommage à Jacques Roger*, Paris, Klincksieck, 1995, p. 197-228.
- BARSANTI, Giulio, « Linné et Buffon. Deux visions différentes de la nature et de l'histoire naturelle », *Revue de synthèse*, janvier-juin 1984, n°s 113-114, p. 83-111.
- BARTHES, Roland, « Littérature objective », dans *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1964, p. 29-40.
- BARTHES, Roland, « L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire », *Communications*, 1970, n° 16, p. 172-223.
- BATES, David, « The Epistemology of Error in Late Enlightenment France », *Eighteenth-Century Studies*, 1996, vol. 29, n° 3, p. 307-327.
- BAXANDALL, Michael, *Les humanistes à la découverte de la composition en peinture (1350-1450)*, traduit de l'anglais par Maurice Brock, Paris, Seuil (Des travaux), 1989.
- BEAUJEU, Jean, « Sciences physiques et biologiques. La science hellénistique et romaine », dans René Taton (dir.), *Histoire générale des sciences*, Paris, Presses Universitaires de France, 1957, t. I : La science antique et médiévale (des origines à 1450), p. 374-383.
- BECKER, Carl L., *The Heavenly City of the Eighteenth-Century Philosophers*, New Haven, Yale University Press, 1932.
- BECQ, Annie, *Genèse de l'esthétique française moderne. De la raison classique à l'imagination créatrice, 1680-1814*, Paris, Albin Michel (Bibliothèque de l'Évolution de l'Humanité, n° 9), 1994.

- BECQ, Annie, « Le XVII^e siècle au miroir du XVIII^e », *Littératures classiques*, automne 1998, n^o 34, p. 251-266.
- BECQ, Annie, « Splendeur et misère de l'imitation au XVIII^e siècle », dans Ulla Kölving et Irène Passeron (éds.), *Sciences, musiques, Lumières : mélanges offerts à Anne-Marie Chouillet*, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle (Publications du Centre international d'étude du XVIII^e siècle), 2002, p. 385-391.
- BELAVAL, Yvon, « La crise de la géométrisation de l'univers dans la philosophie des Lumières », *Revue internationale de philosophie*, 1952, n^o 21, p. 337-355.
- BÉNATOUÏL, Thomas, « L'usage des analogies dans le *De motu animalium* », dans André Laks et Marwan Tashed (dirs.), *Aristote et le mouvement des animaux. Dix études sur le De motu animalium*, Paris, Septentrion (Philosophie), 2004, p. 81-114.
- BENREKASSA, Georges, « La pratique philosophique de Diderot dans l'article "Encyclopédie" de l'*Encyclopédie* », *Stanford French Review*, 1984, vol. VIII, n^{os} 2-3, p. 189-218.
- BENREKASSA, Georges, *Le Langage des Lumières : concepts et savoirs de la langue*, Paris, PUF, (Écriture), 1995.
- BERTIER, Janine, « Présentation », dans Aristote, *Histoire des animaux*, Gallimard, 1994, p. 11-53.
- BEUGNOT, Bernard, « De quelques lieux rhétoriques du discours scientifique classique », *Revue de synthèse*, janvier-juin 1981, n^{os} 101-102, p. 5-25.
- BIRD, Alexander, *Philosophy of Science*, Montreal & Kingston, McGill-Queen's University Press (Fundamentals of Philosophy), 1998.
- BITBOL-HESPÉRIÈS, Annie, « Introduction », dans René Descartes, *Le monde, l'homme*, Paris, Seuil, 1996, p. I-LIII.
- BLANCKAERT, Claude, « La valeur de l'homme : l'idée de nature humaine chez Buffon », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 583-600.
- BLANCKAERT, Claude, « Les errements d'un sort posthume », *Les cahiers de Science et Vie*, 1994, n^o 23.
- BLANCKAERT, Claude, « Raison humaine et principe d'historicité. Lecture de Jacques Roger », dans Jacques Roger, *Pour une histoire des sciences à part entière*, texte établi et présenté par Claude Blanckaert, postface de Jean Gayon, Paris, Albin Michel (Idées), 1995, p. 9-42.

- BLONDEL, Maurice, « L'anticartésianisme de Malebranche », *Dialogues avec les philosophes*, préface par Henri Gouhier, Paris, Montaigne, 1966, p. 61-89.
- BOBIS, Laurence, *Le chat. Histoire et légendes*, Paris, Fayard, 2000.
- BOCHM, Dwight et SCHWARTZ, Edward, « Jefferson and the Theory of Degeneracy », *American Quarterly*, 1957, vol. IX, n° 4, p. 448-453.
- BODSON, Liliane, « La zoologie romaine d'après la *NH* de Pline », dans J. Pigeaud et J. Oroz (dirs.), *Pline l'Ancien, témoin de son temps. Colloque de Nantes (22-26 octobre 1985)*, Salamanque et Nantes, Bibliotheca Salmanticensis (Estudios n° 87), 1987, p. 107-116.
- BOEHM, Dwight et SCHWARTZ, Edward, « Jefferson and the Theory of Degeneracy », *American Quarterly*, 1957, n° 9, p. 448-453.
- BONNEFON, Paul, « Introduction », dans *Pages choisies des Grands Écrivains. Buffon*, Paris, Armand Colin, 1922, p. V-XL.
- BORDERIE, Régine, *Balzac peintre du corps. La Comédie humaine ou le sens du détail*, Paris, SEDES, 2002.
- BOTS, Hans et WAQUET, Françoise, *La République des lettres*, Paris, Belin-De Boeck, 1997.
- BOUVEROT, Danielle, « Et si nous relisions Buffon : “Le style est l'homme même” », dans Jean-Pierre Seguin (dir.), *Mélanges de langue et de littérature française offerts à Pierre Larthomas*, Paris, École Normale Supérieure de Jeunes Filles, 1985, p. 61-66.
- BOWLER, Peter J., « Bonnet and Buffon : theories of generation and the problem of species », *Journal of the history of biology*, 1973, n° 6, p. 259-281.
- BRAHIMI, Denise, « La sexualité dans l'anthropologie humaniste de Buffon », *Dix-huitième siècle*, 1980, n° 12, p. 113-126.
- BRASART, Patrick, « De Buffon à Danton : “l'homme même” et les cas d'espèces », *Littérature*, mars 2005, n° 137, p. 83-92.
- BREMNER, Geoffrey, « Buffon and the casting out of fear », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 1982, n° 205, p. 75-88.
- BREMNER, Geoffrey, « L'impossibilité d'une théorie de l'évolution dans la pensée française du XVIII^e siècle », *Revue de synthèse*, janvier-juin 1984, n°s 113-114, p. 171-179.

- BRIAN, Éric et DEMEULENAERE-DOUYÈRE, Christiane, *Histoire et mémoire de l'Académie des sciences. Guide de recherches*, Paris/Londres/New York, Technique & Documentation, 1996.
- BRIDENNE, Jean-Jacques, *La littérature française d'imagination scientifique*, Paris, Gustave Arthur Dassonville, 1950.
- BRUNEAU, Charles, « Buffon et le problème de la forme », dans *Œuvres philosophiques de Buffon*, texte établi et présenté par Jean Piveteau, Paris (Corpus général des philosophes français. Auteurs modernes, vol. XLI, n° 1), 1954, p. 491-499.
- Buffon 1788-1988*, Paris, Éditions Imprimerie Nationale, 1988.
- Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992 [éd. Jean Gayon et al.] [abrégé dans les notes *Buffon 88*].
- BURKHARDT, Richard W. Jr., « Le comportement animal et l'idéologie de domestication chez Buffon et chez les éthologues modernes », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 569-582.
- CAHN, Michael, « Entre science et littérature », *Littérature*, mai 1991, n° 82, p. 16-27.
- CALLOT, Émile, « Buffon », dans *Les étapes de la biologie. Histoire de la biologie illustrée par la vie et les textes des plus grands naturalistes*, Paris et Genève, Champion et Slatkine Reprints, 1986, p. 161-175.
- CANDLER HAYES, Julie, « Buffon — Complexity and Linearity », dans *Reading the French Enlightenment. System and Subversion*, Cambridge, Cambridge University Press (Cambridge Studies in French, n° 60), 1999, p. 30-39.
- CARREL, Alexis, *L'homme, cet inconnu*, Paris, Plon, 1935.
- CASINI, Paolo, « Buffon et Newton », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 299-308.
- CASSIRER, Ernst, *La Philosophie des Lumières*, traduit de l'allemand et présenté par Pierre Quillet, Paris, Fayard (Agora, n° 12), 1986 [1966].

- CASTONGUAY-BÉLANGER, Joël, *Les écarts de l'imagination. Pratiques et représentations de la science dans le roman au tournant des Lumières (1775-1810)*, Montréal et Paris, Université de Montréal et Université de Paris-IV Sorbonne, thèse de doctorat en cotutelle, 2007, 2 vol.
- CAVE, A. J. E., « Observations on rhinoceros tongue morphology », *Journal of Zoology*, 1977, n° 181, p. 265-284.
- CHALINE, Jean, « Évolution des concepts de l'espèce et de la formation des espèces », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 515-525.
- CHARBONNEAU, Frédéric, *L'art d'écrire la science. Anthologie de textes savants du XVIII^e siècle français*. Textes rassemblés et présentés par Frédéric Charbonneau, Québec, Les Presses de l'Université Laval, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2005.
- CHARNAY, Dominique, « Le style de Buffon », dans *Spectacle du Monde*, mai 1988, n° 314, p. 80-84.
- CHÂTELLIER, Louis, « Buffon, le temps et Dieu », *SVEC*, 2000, n° 2, p. 263-273.
- CHAUNU, Pierre, *La civilisation de l'Europe des Lumières*, Flammarion (Champs, n° 116), 1997.
- CHERNI, Amor, « Brute Matter and Organic Matter in Buffon », dans *Graduate Faculty Philosophy Journal*, 2000, vol. 22, n° 1, p. 87-105.
- CHERNI, Amor, « Dégénération et dépravation : Rousseau chez Buffon », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 143-154.
- CHERNI, Amor, « Haller et Buffon : à propos des Réflexions. Les sciences de la vie au Siècle des lumières. In memoriam Roselyne Rey », *Revue d'histoire des sciences*, 1995, vol. 48, n° 3, p. 267-305.
- CHERNI, Amor, *Buffon. La nature et son histoire*, Paris, PUF (Philosophies, n° 101), 1998.
- CHEVALLEY, Catherine, *Pascal. Contingence et probabilités*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995.
- CHOUILLET, Jacques, *L'esthétique des Lumières*, Paris, Presses Universitaires de France, 1974.

- CHOUILLET, Jacques, *La formation des idées esthétiques de Diderot 1745-1763*, Paris, Armand Colin, 1973.
- CIORANESCU, Alexandre, « Buffon », dans *Bibliographie de la littérature française du XVIII^e siècle*, Genève, Slatkine, 1999 [1969], t. I, p. 416-425.
- CLARK, William, Jan GOLINSKI, et Simon SCHAFFER, *The sciences in enlightened Europe*, Chicago, University of Chicago Press, 1999.
- COHEN, Claudine, « Rhétoriques du discours scientifique », dans Jean Gayon, Jean-Claude Gens et Jacques Poirier (dirs.), *La rhétorique : enjeux de ses résurgences*, Bruxelles, Éditions Ousia (Ébauches), 1998, p. 131-141.
- CONCHE, Marcel, « Penser la Nature », *Revue philosophique de la France et de l'Étranger*, 2000, n° 3, p. 277-300.
- CONLON, Pierre M., *Le Siècle des Lumières. Bibliographie chronologique*, Genève, Droz, 1988, t. VI (1748-1752) et t. VII (1753-1756).
- COOREBYTER, Vincent de (dir.), *Rhétoriques de la science*, Paris, Presses Universitaires de France (L'interrogation philosophique), 1994.
- CORSI, Pietro, « Buffon sous la Révolution et l'Empire », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 639-648.
- CYRULNIK, Boris, DIGARD, Jean-Pierre, PICQ, Pascal et MATIGNON, Karine-Lou, *La plus belle histoire des animaux*, Paris, Seuil (Points, n° 997), 2000.
- DAGONET, François, « L'animal selon Condillac », dans Condillac, *Traité des animaux*, Paris, J. Vrin (Bibliothèque des textes philosophiques), 1981, p. 1-131.
- DANDREY, Patrick, *La fabrique des fables. Essai sur la poétique de La Fontaine*, Paris, Klincksieck (Théorie et critique à l'âge classique, n° 6), 1991.
- DARNTON, Robert, *Gens de lettres, gens du livre*, traduit de l'anglais par Marie-Alyx Revellat, Paris, Éditions Odile Jacob (Histoire), 1992.
- DARNTON, Robert, « Introduction », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, avril 1992, n° 12, p. 21-23.
- DARNTON, Robert, *L'aventure de l'Encyclopédie, 1775-1800 : un best-seller au siècle des Lumières*, préface d'Emmanuel Le Roy Ladurie ; traduit de l'américain par Marie-Alyx Revellat, Paris, Librairie académique Perrin (Points Histoire, n° 159), 1992 [1982].

- DARNTON, Robert, *La fin des Lumières : le mesmérisme et la Révolution*, traduit de l'américain par Marie-Alyx Revellat, Paris, Librairie académique Perrin (Pour l'histoire), 1984.
- DARNTON, Robert, *Le grand massacre des chats : attitudes et croyances dans l'ancienne France*, traduit de l'américain par Marie-Alyx Revellat, Paris, Robert Laffont (Hommes et l'histoire), 1985.
- DASTON, Lorraine, *Classical Probability in the Enlightenment*, Princeton (New Jersey), Princeton University Press, 1988.
- DASTON, Lorraine & PARK, Katharine, *Wonders and the Order of Nature. 1150-1750*, New York, Zone Books, 2001.
- DAWSON, Virginia P., « The Limits of Observation and the Hypotheses of Georges Louis Buffon and Charles Bonnet », dans Elizabeth Garber (dir.), *Beyond History of Science. Essays in Honor of Robert E. Schofield*, 1990, p. 109-125.
- DE BAERE, Benoît, « À quoi pense l'histoire naturelle ? Les enjeux de la description de la nature au XVIII^e siècle », dans Jan Herman, Paul Pelckmans & Nathalie Kremer (dirs.), *Études de littérature française du XVIII^e siècle*, Bruxelles, Koninklijke Vlaamse Academie van België voor Wetenschappen en Kunsten (Contactforum), 2006, p. 33-40.
- DE BAERE, Benoît, « Écriture scientifique, imagination et peinture : l'hypotypose dans les *Époques de la nature* de Buffon », dans Claude Thomasset (dir.), *L'écriture du texte scientifique : des origines de la langue française au XVIII^e siècle*, Paris, PUPS, 2006, p. 279-295.
- DE BAERE, Benoît, *La pensée cosmogonique de Buffon. Percer la nuit des temps*, Paris, Honoré Champion, 2004.
- DE BAERE, Benoît, La philosophie de l'homme de Buffon et son défi à l'égard de l'« inhumaine alliance des choses » », *SVEC*, 2005, n^o 12, p. 179-204.
- DE BAERE, Benoît, *Les récits cosmogoniques au XVIII^e siècle : Buffon et Pluche*, thèse de doctorat, sous la direction de Fernand Hallyn, Université de Gand (Belgique), 2002.
- DE BAERE, Benoît, « Représentation et visualisation dans l'*Histoire naturelle* de Buffon », *Dix-huitième siècle*, 2007, n^o 39, p. 613-638.
- DE BAERE, Benoît, « Thought Experiments, Rhetoric, and Possible Worlds », *Philosophica*, 2003, vol. 72, p. 105-130.

- DE BAERE, Benoît, « Une Histoire imaginée... mais vraie. Le problème du statut des *Époques de la nature* de Buffon », dans Sabrina Vervacke, Éric Van der Schueren et Thierry Belleguic (dirs.), *Les songes de Clío. Fiction et Histoire sous l'Ancien Régime*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval (Les collections de la République des Lettres / Symposiums), 2006, p. 247-61.
- DECHAMBRE, Edmond, « L'article des chiens dans *L'Histoire Naturelle* », dans Roger Heim (éd.), *Buffon*, Paris, Éditions du Muséum national d'Histoire naturelle (Les Grands Naturalistes Français), 1952, p. 157-166
- DÉCULTOT, Élisabeth, « Winckelmann naturaliste. L'histoire naturelle et la naissance de l'histoire de l'art », *Dix-huitième siècle*, 1999, n° 31, p. 179-194.
- DELON, Michel et MALANDAIN, Pierre, *Littérature française du XVIII^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de France (Premier cycle), 1996.
- DELON, Michel, *L'idée d'énergie au tournant des Lumières (1770-1820)*, Presses Universitaires de France (Littératures modernes), 1988.
- DELON, Michel, *Sciences de la nature et connaissance de soi au siècle des Lumières*, présentation de Marc-André Bernier, Rimouski, Tangence (Confluences), 2008.
- DELSOL, Michel et FLATIN, Janine, « L'espèce existe-t-elle ? Question aux paléontologues et aux philosophes », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 529-539.
- DIAZ, José-Luis, article « Génie », dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dirs.), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, 2002, p. 246-248.
- DIDIER, Béatrice, *Histoire de la littérature française du XVIII^e siècle*, Paris, Nathan (Nathan-Université), 1992.
- DIDIER, Béatrice, *Le 18^e siècle (III), 1778-1820*, Paris, Arthaud, 1976.
- DIDIER, Béatrice, *Le siècle des Lumières*, Paris, MA (Grandes encyclopédies du monde), 1987.
- DIECKMANN, Herbert, « Diderot's Conception of Genius », *Journal of the History of Ideas*, April 1941, vol. 2, n° 2, p. 151-182.
- DIECKMANN, Herbert, « Natural History from Bacon to Diderot : A Few Guideposts », dans *Essays on the Age of Enlightenment in Honor of Ira O. Wade*, éd. Jean Macary, Genève et Paris, Droz, 1977, p. 93-112.

- DIECKMANN, Herbert, « The First Edition of Diderot's *Pensées sur l'interprétation de la nature* », *Isis*, September 1955, vol. 46 , n° 3, p. 251-267.
- DIECKMANN, Herbert, « The Influence of Francis Bacon on Diderot's *Interprétation de la Nature* », *Romanic Review*, 1943, n° 34, p. 303-330.
- DORST, Jean, « Buffon, un génie du XVIII^e siècle, un précurseur du nôtre », *Revue des Deux Mondes*, 1988, n° 6, p. 105-110.
- DROUIN, Jean-Marc et BENSAUDE-VINCENT, Bernadette, « Nature for the people », dans Nicolas Jardine, James A. Secord et Emma C. Spary (dirs.) *Cultures of natural history*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 408-425.
- DUBEL, Sandrine, « *Ekphrasis* et *enargeia* : la description antique comme parcours », dans Carlos Lévy et Laurent Pernot (dirs.), *Dire l'évidence. Philosophie et rhétorique antiques*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 249-264.
- DUCHESNEAU, François, « Buffon et la physiologie », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 451-462.
- DUCHESNEAU, François, *La physiologie des Lumières : empirisme, modèles et théories*, Boston, The Hague (Archives internationales d'histoire des idées, n° 95), 1981.
- DUCHESNEAU, François, *Philosophie de la biologie*, Paris, P.U.F., 1997.
- DUCHET, Michèle, « L'anthropologie de Buffon », dans *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, postface de Claude Blanckaert, Paris, Albin Michel (Bibliothèque de l'Évolution de l'Humanité, n° 16), 1995 [Maspero, 1971], p. 181-229.
- DUFLO, Colas, *La finalité dans la nature. De Descartes à Kant*, Paris, Presses Universitaires de France (Philosophies), 1996.
- DUFLO, Colas et WAGNER, Pierre, « La science dans l'*Encyclopédie*. D'Alembert et Diderot », dans Pierre Wagner (dir.), *Les philosophes et la science*, Paris, Gallimard (Folio / Essais, Inédit n° 408), 2002, p. 205-245.
- DUPRÉ, Édouard, « Notice sur la vie de Buffon, ses ouvrages, son style, ses collaborateurs », dans *Buffon. Morceaux choisis*, Paris, Hachette, 1881, p. III-XVI.
- EDDY, John H. Jr., « Buffon's *Histoire naturelle* : history ? A critique of recent interpretations », *Isis*, 1994, n° 85, p. 644-661.

- EHRARD, Jean, « Diderot, l'«Encyclopédie», et l'«Histoire et théorie de la Terre» », dans Jean Gayon et *al.* (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 135-142.
- EHRARD, Jean, « Écriture de chats », *Dix-huitième siècle*, 2004, n° 36, p. 435-448.
- EHRARD, Jean, *Le 18^e siècle (I), 1720- 1750*, Paris, Arthaud, 1974.
- EHRARD, Jean, « Le triomphe de la matière », dans Béatrice Fink et Gerhardt Stenger (dirs), *Être matérialiste à l'âge des Lumières. Mélanges offerts à Roland Desné*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, p. 23-25.
- EHRARD, Jean, *L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel (Bibliothèque de l'Évolution de l'Humanité, n° 3), 1994.
- FAGUET, Émile, « Buffon », *Dix-huitième siècle. Études littéraires*, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1910, 28^e éd., p. 425-487.
- FARBER, Paul Lawrence, « Buffon and Daubenton : divergent traditions within the *Histoire naturelle* », *Isis*, 1975, n° 66, p. 63-74.
- FARBER, Paul Lawrence, « Buffon and the concept of species », *Journal of the history of biology*, 1972, n° 5, p. 259-284.
- FAVRE, Robert, *La mort dans la littérature et la pensée française au siècle des lumières*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1978.
- FELLOWS, Otis E., « Buffon and Rousseau. Aspects of a relationship », *Publications of the Modern Language Association of America*, New York, 1960, n° 75, p. 184-196.
- FELLOWS, Otis E., « Buffon's place in the Enlightenment », *SVEC*, 1963, n° 25, p. 603-629.
- FELLOWS, Otis E., « Voltaire and Buffon : clash and conciliation », *Symposium*, 1955, n° 9, p. 222-235.
- FELLOWS, Otis E. et MILLIKEN, Stephen F., *Buffon*, New York, Twayne Publishers, 1972.
- FERRARI, Jean, « Kant, lecteur de Buffon », dans Jean Gayon et *al.* (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 155-163.

- FERRONE, Vincenzo, « L'homme de science », dans Michel Vovelle (dir.), *L'homme des lumières*, Paris, Seuil, 1996, p. 211-252.
- FERRONE, Vincenzo, « Science », dans Vincenzo Ferrone et Daniel Roche (dirs.), *Le monde des Lumières*, Paris, Fayard, 1999, p. 331-339.
- FINDLEN, Paula, « Courting Nature », dans Nicholas Jardine, J. A. Secord & E. C. Spary (dirs.), *Cultures of Natural History*, Cambridge University Press, 1996, p. 57-74.
- FINDLEN, Paula, *Possessing nature : museums, collecting, and scientific culture in early modern Italy*, Berkeley, University of California Press (Studies on the history of society and culture, n° 20), 1994.
- FISCHER, J. L., « Espèce et Hybrides : À propos des Léporides », dans Scott Atran (dir.), *Histoire du concept d'espèce dans les sciences de la vie*, (Colloque international, Paris 1985), Paris, Éditions de la Fondation Singer-Polignac, 1987, p. 253-283.
- FISCHER, J. L., « L'hybridologie et la zootaxie du Siècle des Lumières à l'Origine des Espèces », *Revue de Synthèse*, 1981, n° 102, p. 47-72.
- FLOURENS, Pierre Marie Jean, *De l'instinct et de l'intelligence des animaux*, Paris, Hachette, 1851.
- FLOURENS, Pierre Marie Jean, *Des manuscrits de Buffon. Avec des fac-similés de Buffon et de ses collaborateurs*, Genève, Slatkine Reprints, 1971.
- FLOURENS, Pierre Marie Jean, *Histoire des travaux et des idées de Buffon*, Paris, Hachette, 1850 [1844].
- FONTENAY, Elisabeth de, *Le silence des bêtes. La philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Paris, Fayard, 1998.
- FOUCAULT, Michel, « La situation de Cuvier dans l'histoire de la biologie », dans *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, 1970, n° 23, p. 63-92.
- FOUCAULT, Michel, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard (Tel, n° 166), 1966.
- FRANCE, Peter, *Rhetoric and truth in France : Descartes to Diderot*, Oxford, Clarendon Press, 1972.
- FRENCH, Roger, *Ancient natural history : histories of nature*, London and New York, Routledge (Sciences of Antiquity), 1994.
- FUMAROLI, Marc (dir.), *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne. 1450-1950*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999.

- GAILLARD, Yann, *Buffon : biographie imaginaire et réelle*, suivie de *Voyage à Montbard* par Héraut de Séchelles, préface d'Edgar Faure, Paris, Hermann (Savoir), 1977.
- GALAND-HALLYN, Perrine, *Les yeux de l'éloquence. Poétiques humanistes de l'évidence*, préface d'Alain Michel, Orléans, Paradigme (L'Atelier de la Renaissance, n° 5), 1995.
- GALLINGANI, Daniela, *Mythe Machine Magie. Fictions littéraires et hypothèses scientifiques au Siècle des Lumières*, traduit de l'italien par Monique Guibert, Paris, PUF, 2002 [1996].
- GASCAR, Pierre, *Buffon*, Paris, Gallimard / NRF (Leurs Figures), 1983.
- GAXOTTE, Pierre, « Monsieur de Buffon », *Le Purgatoire*, Paris, Fayard, 1982, p. 39-45.
- GAYON, Jean, « De l'usage de la notion de style en histoire des sciences », dans Jean Gayon, Jean-Claude Gens et Jacques Poirier (dirs.), *La rhétorique : enjeux de ses résurgences*, Bruxelles, Éditions Ousia (Ébauches), 1998, p. 162-181.
- GAYON, Jean, « De la philosophie biologique dans l'œuvre historique de Jacques Roger », dans Jacques Roger, *Pour une histoire des sciences à part entière*, texte établi et présenté par Claude Blanckaert, postface de Jean Gayon, Paris, Albin Michel (Idées), 1995, p. 459-471.
- GAYON, Jean, « L'individualité de l'espèce : une thèse transformiste ? », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 475-490.
- GAYON, Jean, GENS, Jean-Claude et POIRIER, Jacques (dirs.), *La rhétorique : enjeux de ses résurgences*, Bruxelles, Éditions Ousia (Ébauches), 1998.
- GENET-VARCIN, Émilienne et ROGER, Jacques, « Bibliographie de Buffon », dans *Œuvres philosophiques de Buffon*, éd. Jean Piveteau, Paris (Corpus général des philosophes français. Auteurs modernes, n° 41), 1954, p. 513-570.
- GILLET, Jean, « Buffon et les sensations du premier homme », dans *Le Paradis perdu dans la littérature française de Voltaire à Chateaubriand*, Paris, Klincksieck (Lettres et sciences humaines, n° 4), 1975, p. 439-446.
- GILMAN, Margaret, « Imagination and Creation in Diderot », *Diderot Studies*, Syracuse University Press, 1952, n° 2, p. 200-220.
- GOHAU, Gabriel, « La "Théorie de la Terre" de 1749 », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 343-352.

- GÓMEZ TORRES, Ana María, *Las Ideas du Buffon sobre retórica y poética en los inicios de la teoría literaria moderna*, Malaga, Aedile, 1996.
- GOODMAN, David, « Buffon's "Histoire naturelle" as a Work of the Enlightenment », dans J. D. North et J. J. Roche (dirs.), *The Light of Nature : Essays in the History and Philosophy of Science presented to Alistair Cameron Crombie*, Dordrecht et Boston, M. Nijhoff (Archives internationales d'histoire des idées, n° 110), 1985, p. 57-65.
- GOULD, Stephen Jay, « The Man Who Invented Natural History », *New York Review of Books*, 1998, vol. 45, n° 16, p. 86-90.
- GOULEMOT, Jean Marie, *La littérature des Lumières*, Paris, Armand Colin (Lettres SUP), 2005.
- GOULEMOT, Jean-Marie et LAUNAY, Michel, « Nature des Lois et Lois de la Nature : Montesquieu et Buffon », dans Jean-Marie Goulemot et Michel Launay (dirs.), *Le Siècle des Lumières*, Paris, Seuil (Peuple et culture, n° 21), 1968, p. 44-70.
- GOULEMOT, Jean Marie, MASSEAU, Didier et TATIN-GOURIER, Jean-Jacques, *Vocabulaire de la littérature du XVIII^e siècle*, Paris, Minerve, 1996.
- GOURINAT, Jean-Baptiste, « Aristote et la forme démonstrative de la science », dans Pierre Wagner (dir.), *Les philosophes et la science*, Paris, Gallimard (Folio/Essais, Inédit n° 408), 2002, p. 581-623.
- GOURINAT, Jean-Baptiste, « Platon et l'invention de la science », dans Pierre Wagner (dir.), *Les philosophes et la science*, Paris, Gallimard (Folio / Essais, Inédit n° 408), 2002, p. 69-109.
- GOYARD-FABRE, Simone, *La Philosophie des Lumières en France*, préface de Pierre Chaunu, Paris, Klincksieck, 1972.
- GRINEVALD, Paul-Marie, « Les éditions de l'*Histoire naturelle* », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 631-637.
- GRINEVALD, Paul-Marie, « Les effigies de Buffon », dans *Buffon 1788-1988*, Paris, Éditions Imprimerie Nationale, 1988, p. 37-47.
- GRIJZENHOUT, Frans, « "Dessiné sur le vif dans la ménagerie de Son Altesse". Les artistes et le jardin zoologique du prince Guillaume V », dans B. C. Sliggers et A. A. Wertheim, *Le zoo du prince. La ménagerie du stathouder Guillaume V*, édition bilingue néerlandais / français, traduction française par J. R. Mengarduque, Zutphen, Walburg Instituut, 1994, p. 61-86.

- GUFFEY, George et SLUSSER, George, « Literature and science », dans Jean-Pierre Barricelli et Joseph Gibaldi (dirs.), *Interrelations of Literature*, New York, The Modern Language Association of America, 1982, p. 176-204.
- GUSDORF, Georges, *Dieu, la nature, l'homme au siècle des Lumières*, Paris, Payot (Les Sciences humaines et la pensée occidentale, t. V), 1972.
- GUSDORF, Georges, *Les principes de la pensée au siècle des Lumières*, Paris, Payot, 1971.
- GUSDORF, Georges, *Les sciences de l'homme sont des sciences humaines*, Paris, Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg (Le Petit format, n° 1), 1967.
- GUYÉNOT, Émile, *Les Sciences de la Vie aux XVII^e et XVIII^e siècles : l'idée d'évolution*, Paris, Albin Michel, 1957.
- GUYOT, Henri, « Les variantes du Discours sur le style », *RHLF*, 1926, vol. XXXIII, p. 225-233.
- HALLYN, Fernand, « Dialectique et rhétorique devant la “nouvelle science” du XVII^e siècle », dans Marc Fumaroli (dir.), *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne. 1450-1950*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, p. 601-628.
- HALLYN, Fernand, *La structure poétique du monde : Copernic, Kepler*, Paris, Seuil (Des Travaux), 1987.
- HALLYN, Fernand, *Les structures rhétoriques de la science. De Kepler à Maxwell*, Paris, Seuil (Des Travaux), 2004.
- HALLYN, Fernand, *Metaphor and Analogy in the Sciences*, Dordrecht / Boston / London, Kluwer Academic Publishers (Origins), 2000.
- HALLYN, Fernand, « Science et littérature : trois limites », *Strumenti Critici*, septembre 1997, vol. XII, n° 3, p. 361-379.
- HALLYN, Fernand, « Topologie et “invention” scientifique : de la métaphore filée au modèle analogique », dans Jean Gayon, Jean-Claude Gens et Jacques Poirier (dirs.), *La rhétorique : enjeux de ses résurgences*, Bruxelles, Éditions Ousia (Ébauches), 1998, p. 142-161.
- HALLYN, Fernand, « Une rhétorique sans frontières », *Théorie, littérature, enseignement*, 2000, n° 18, p. 7-27.
- HAMON, Philippe, *Du descriptif*, Paris, Hachette Supérieur (Recherches littéraires), 1993.

- HAMON, Philippe, *La description littéraire. Anthologie de textes théoriques et critiques*, Paris, Macula (Macula Littérature), 1991.
- HANKS, Lesley, *Buffon avant l'« Histoire naturelle »*, Paris, PUF, 1966.
- HAQUETTE, Jean-Louis, « Du spectacle au tableau : réflexions sur une anthologie de textes descriptifs en prose, les *Tableaux de la nature* de Pierre Blanchard », dans Françoise Gevrey, Julie Boch et Jean-Louis Haquette (dirs), *Écrire la nature au XVIII^e siècle. Autour de l'abbé Pluche*, Paris, Presses de l'Université Paris Sorbonne (Lettrés Françaises), 2006, p. 295-306.
- HARVEY, Joy, « Buffon and nineteenth-century French anthropologists », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 649-665.
- HEIM, Roger (dir.), *Buffon*, Paris, Éditions du Muséum national d'Histoire naturelle (Les Grands Naturalistes Français), 1952.
- HÉMON, Félix, « Éloge de Buffon », dans *Études littéraires et morales*, Genève, Slatkine Reprints, 1971, p. 1-45.
- HODGE, M. J. S., « Two cosmogonies (theory of the Earth and theory of generation) and the unity of Buffon's thought », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 241-254.
- HOLTON, Gerald, *L'imagination scientifique*, traduit de l'anglais par Jean-François Roberts, avec la collaboration de Monique Abeillera et Emmanuel Allisy, Paris, Gallimard, 1981.
- HOLTON, Gerald, *The Scientific Imagination : Case Studies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1978.
- HOQUET, Thierry, *Buffon : histoire naturelle et philosophie*, Paris, Honoré Champion (Les Dix-huitièmes siècles, n° 92), 2006.
- HOQUET, Thierry, *Buffon / Linné. Éternels rivaux de la biologie ?*, Paris, Dunod (Quai des Sciences), 2007.
- HOQUET, Thierry, *Buffon illustré. Les gravures de l'Histoire naturelle (1749-1767)*, Paris, Publications Scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle, 2007.
- HOQUET, Thierry, « L'histoire naturelle est-elle une science de la nature ? », *Corpus*, 2001, n° 40, p. 117-165.

- HOQUET, Thierry, « La classification des vivants (XVII^e et XVIII^e siècles) », dans Paul-Antoine Miquel (dir.), *Biologie du XXI^e siècle. Évolution des concepts fondateurs*, Bruxelles, De Boeck, 2008, p. 31-67.
- HOQUET, Thierry, « La comparaison des espèces : ordre et méthode dans l'*Histoire naturelle* de Buffon », *Corpus*, 2003, n° 43, p. 355-416.
- HOQUET, Thierry, « La nouveauté du Nouveau Monde du point de vue de l'histoire naturelle », *Cromohs*, 2005, n° 10, p. 1-19.
- HOQUET, Thierry, « La théorie des climats dans l'*Histoire naturelle* de Buffon », *Corpus*, 1998, n° 34, p. 59-90.
- HOQUET, Thierry, « Logique de la comparaison et physique de la génération chez Buffon », *Dix-huitième siècle*, 2007, n° 39 [*Le témoignage*], p. 595-612.
- IBRAHIM, Annie, « La notion de moule intérieur dans les théories de la génération au XVIII^e siècle », *Archives de Philosophie*, 1987, vol. 50, n° 4, p. 555-580.
- IBRAHIM, Annie, « La pensée de Buffon. Système ou anti-système ? », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 175-190.
- IBRAHIM, Annie, « Matière inerte et matière vivante. La théorie de la perception chez Maupertuis », *Dix-huitième siècle*, 1992, n° 24, p. 95-103.
- ICKOWICZ, Pierre, « Le faux Buffon du Muséum national d'histoire naturelle », *Revue du Louvre et des Musées de France*, 1997, vol. 47, n° 4, p. 62-64.
- JAFFE, Kineret S., « The Concept of Genius : Its Changing Role in Eighteenth-Century French Aesthetics », *Journal of the History of Ideas*, 1980, vol. 41, n° 4, p. 579-599.
- JANVIER, Philippe, « De Buffon à la systématique phylogénétique : l'expression de la diversité et le pouvoir des classifications », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 503-514.
- JARDINE, Nicholas et SPARY, Emma C., « The Natures of Cultural History », dans Nicholas Jardine, J. A. Secord & E. C. Spary (dirs.), *Cultures of Natural History*, Cambridge University Press, 1996, p. 3-13.
- JARDINE, Nicholas, « Epistemology of the sciences », dans Charles B. Smith, Quentin Skinner et Eckhard Kessler (dirs.), *The Cambridge history of Renaissance philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988, p. 685-711.

- JARDINE, Nicolas, SECORD, James A. et SPARY, Emma C. (dirs.), *Cultures of natural history*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.
- KITCHER, Philip, « The naturalists return », *The philosophical review*, 1992, n° 101, p. 53-114.
- KLINKENBERG, Jean-Marie, article « Rhétorique », dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dirs.), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, 2002, p. 522-524.
- KNELLWOLF, Christa, « The Exotic Frontier of the Imperial Imagination », *Eighteenth-Century Life*, Fall 2002, vol. 26, n° 3, p. 10-30.
- KOUZNETSOV, Boris G., « Valeur de l'erreur scientifique et irréversibilité de la science », *Diogène*, 1977, n° 97, p. 120-142.
- KREMER, Nathalie, « La vraisemblance conduit-elle au vrai ? », dans Jan Herman, Paul Pelckmans & Nathalie Kremer (dirs.), *Études de littérature française du XVIII^e siècle*, Bruxelles, Koninklijke Vlaamse Academie van België voor Wetenschappen en Kunsten (Contactforum), 2006, p. 85-93.
- KUHN, Thomas S., *La structure des révolutions scientifiques*, traduit de l'américain par Laure Meyer, Paris, Flammarion (Champs, n° 115), 1982 [1962, The University of Chicago Press].
- LA COTARDIÈRE, Philippe de (dir.), *Histoire des sciences. De la préhistoire à nos jours*, Paris, Tallandier, 2004.
- LAISSUS, Yves, « Buffon côté jardin. Évocation en un acte », *Histoire et Nature*, 1987-1988, n°s 28-29, p. 3-22.
- LAISSUS, Yves, « Buffon : un tricentenaire justement célébré », *Rayonnement du CNRS*, juin 2007, n° 44, p. 5-21.
- LAISSUS, Yves, « L'Histoire naturelle », dans *Buffon 1788-1988*, Paris, Éditions Imprimerie Nationale, 1988, p. 73-89.
- LAISSUS, Yves, « Le Jardin du Roi », dans *Buffon 1788-1988*, Paris, Éditions Imprimerie Nationale, 1988, p. 49-71.
- LARIVIÈRE, Charles de, « Buffon et Catherine II », *La France et la Russie au XVIII^e siècle*, Genève, Slatkine Reprints, 1970, p. 135-158.
- LARRÈRE, Catherine, « D'Alembert contre Diderot : les mathématiques contre la nature ? », *Corpus*, 2001, n° 38, p. 75-94.
- LATIL, Pierre de, « Buffon ou l'art de la réussite », *Sciences et Avenir*, 1988, n° 491, p. 44-50.

- LAZLO, Pierre, « Buffon et Balzac, variations d'un modèle descriptif », *Romantisme*, 1987, n° 58, p. 67-80.
- LE RU, Véronique, « L'aigle à deux têtes de l'*Encyclopédie* : accords et divergences de Diderot et de D'Alembert de 1751 à 1759 », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, avril 1999, n° 26, p. 17-26.
- LE RU, Véronique, « Pluche et la théologie des insectes », dans Françoise Gevrey, Julie Boch et Jaqun-Louis Haquette (dirs.), *Écrire la nature au XVIII^e siècle. Autour de l'abbé Pluche*, Paris, Presses de l'Université Paris Sorbonne (Lettres Françaises), 2006, p. 69-75.
- LEFEBVRE, René, « Aristote zoologue : décrire, comparer, définir, classer », *Archives de Philosophie*, 1998, n° 61, p. 33-59.
- LEE, Rensselaer W., *Ut pictura poesis. Humanisme et théorie de la peinture : XV^e-XVIII^e siècles*, traduction et mise à jour par Maurice Brock, Paris, Macula, 1991.
- LEGUYADER, Hervé, « Linné contre Buffon : une reformulation du débat structure-fonction », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 491-502.
- LEMIRE, Michel, « La France et les collections du stathouder Guillaume V d'Orange », dans B. C. Sliggers et A. A. Wertheim, *Le zoo du prince. La ménagerie du stathouder Guillaume V*, édition bilingue néerlandais / français, traduction hollandaise par J. R. Mengarduque, Zutphen, Walburg Instituut, 1994, p. 87-114.
- LENAY, Charles, « Le hasard chez Buffon. Une probabilité anthropologique », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 613-628.
- LENOBLE, Robert, *Esquisse d'une histoire de l'idée de nature*, Paris, Albin Michel (Évolution de l'humanité, n° 10), 1969.
- LENOBLE, Robert, « Les obstacles épistémologiques dans l'« Histoire naturelle » de Pline », *Thalès*, 1952, n° 8, p. 87-106.
- LEPENIES, Wolf, « De l'histoire naturelle à l'histoire de la nature », *Dix-Huitième Siècle*, 1979, n° 11, p. 175-184.
- LEVACHER, Maëlle, « Fondements esthétiques et philosophie du sublime dans l'*Histoire naturelle* de Buffon », *Bulletin de la Société des Sciences Naturelles de l'Ouest de la France*, 2002, t. 24, n° 2, p. 53-68.

- LEVACHER, Maëlle, *Fondements esthétiques et philosophie du sublime dans l'Histoire naturelle de Buffon*, mémoire de maîtrise, sous la direction de Gerhardt Stenger, Université de Nantes, 2001.
- LEVACHER, Maëlle, *La réception de l'Histoire naturelle de Buffon. Le rapport problématique des sciences et des Belles-Lettres au 18^e siècle*, Mémoire de D.E.A. de Lettres modernes, sous la direction de Gerhardt Stenger, Université de Nantes, 2004.
- LEVACHER, Maëlle, « “Quoique tout soit également parfait en soi...” Valeur des formes du vivant chez Buffon », dans Servane Daniel, Maëlle Levacher et Hélène Prigent (dirs.), *La littérature et ses monstres*, Nantes, Éditions Cécile Defaut (Horizons comparatistes), 2006, p. 99-116.
- LÉVY, Carlos et PERNOT, Laurent (dirs.), *Dire l'évidence. (Philosophie et rhétorique antiques)*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- LICOPPE, Christian, *La formation de la pratique scientifique. Le discours de l'expérience en France et en Angleterre (1630-1800)*, Paris, Éditions de la Découverte (Série anthropologie des sciences et des techniques), 1996.
- LIEBMAN, Elizabeth Amy, *Painting Natures : Buffon and the Art of the Histoire naturelle*, Doctoral Dissertation, The University of Chicago, 2003.
- LIGHTNER, Jean K., « Identification of species within the sheep-goat kind (Tsoan monobaramin) », *Journal of Creation*, 2006, vol. 20, n° 3, p. 61-65.
- LLANA, James, « Natural history and the *Encyclopédie* », *Journal of the history of biology*, 2000, vol. 33, n° 1, p. 1-25.
- LO TUFO, Illaria, « Nature et histoire naturelle dans les images des “hommes-betes” de la découverte australe » dans *Études retiviennes*, 1999, n° 31, p. 29-48.
- LOVEJOY, Arthur O., « Buffon and the problem of species », dans Bentley Glass, Owsei Temkin et William Strauss (dirs.), *Forerunners of Darwin, 1745-1859*, Baltimore (Maryland), John Hopkins Press, 1968, p. 84-113.
- LOVELAND, Jeff, « Another Daubenton, another *Histoire naturelle* », *Journal of the History of Biology*, 2006, n° 39, p. 457-491.
- LOVELAND, Jeff, « Buffon, the Certainty of Sunrise, and the Probabilistic Reductio ad Absurdum », *Archives for the History of Exact Sciences*, 2001, vol. 55, n° 5, p. 465-477.
- LOVELAND, Jeff, « Louis-Jean-Marie Daubenton and the *Encyclopédie* », *SVEC*, 2003, n° 12, p. 173-219.

- LOVELAND, Jeff, *Rhetoric and natural history. Buffon in polemical and literary context*, 2001, n° 3.
- LOVELAND, Jeff, *Rhetoric and science in Buffon's natural history*, Doctoral dissertation, Duke University, 1994.
- LYON, John et SLOAN, Phillip R., *From Natural History to the History of Nature. Readings from Buffon and His Critics*, Notre Dame (Indiana), University of Notre Dame Press, 1981.
- MALHERBE, Michel, « Bacon, Diderot et l'ordre encyclopédique », *Revue de Synthèse*, janvier-juin 1994, n°s I-II, p. 13-37.
- MARKOVITS, Francine, « Remarques sur l'histoire du problème de l'âme des bêtes », *Corpus*, 1^{er} semestre 1991, n°s 16/17, p. 79-92.
- MARTEL, Jacinthe, « De l'inventon. Éléments pour l'histoire lexicologique et sémantique d'un concept : XVI^e- XX^e siècles », *Études françaises*, 1990, vol. 26, n° 3, p. 29-49.
- MARTIN, Isabelle, *L'animal sur les planches au XVIII^e siècle*, Paris, Honoré Champion (Les Dix-Huitièmes Siècles, no 11), 2007.
- MARTINEZ-CONTRERAS, Jorge, « Des mœurs des singes. Buffon et ses contemporains », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 557-568.
- MATORÉ, Georges et GREIMAS, Algirdas Julien, « La naissance du "génie" au XVIII^e siècle », *Le français moderne*, octobre 1957, n° 4, p. 256-272.
- MAUZI, Robert, *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel (Bibliothèque de l'Évolution de l'Humanité, n° 2), 1994 [1979, Armand Colin].
- MAUZI, Robert, *Le 18^e siècle (II), 1750- 1778*, Paris, Arthaud, 1975.
- MAUZI, Robert, DELON, Michel et MENANT, Sylvain (dirs.), *De l'encyclopédie aux méditations : 1680-1750*, Paris, Arthaud (Littérature française / Poche, n° 6), 1989 [1984].
- MAUZI, Robert, DELON, Michel et MENANT, Sylvain (dirs.), *Précis de littérature française du XVIII^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990.

- MENGAL, Paul, « La psychologie de Buffon à travers le traité *De l'homme* », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 601-612.
- MICHAUT, Gustave, « Buffon administrateur et homme d'affaires », *Annales de l'université de Paris-IV*, 1931, p. 15-36.
- MICHEL, Alain, « L'esthétique de Pline l'Ancien », dans J. Pigeaud et J. Oroz (dirs.), *Pline l'Ancien, témoin de son temps. Colloque de Nantes (22-26 octobre 1985)*, Salamanque et Nantes, Bibliotheca Salmanticensis (Estudios n° 87), 1987, p. 371-383.
- MILLIKEN, Stephen, « Buffon's "Essai d'arithmétique morale" », dans John Pappas (dir.), *Essays on Diderot and the Enlightenment in honor of Otis Fellows*, Genève, Droz (Histoire des idées et critique littéraire, n° 140), 1974, p. 197-206.
- MILLIKEN, Stephen, « The lyricism of the intellect : Buffon's *Époques de la nature* », *Diderot studies*, 1964, n° 6, p. 293-303.
- MORNET, Daniel, *La pensée française au XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin (U2, n° 57), 1969.
- MORNET, Daniel, *Le Sentiment de la nature en France, de J.J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre. Essai sur les rapports de la littérature et des mœurs*, Paris, 1907.
- MORNET, Daniel, « Les enseignements des bibliothèques privées au XVIII^e siècle », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1910, n° 3 (juillet-septembre), p. 449-496.
- MORNET, Daniel, *Les Sciences de la nature en France au XVIII^e siècle. Un chapitre de l'histoire des idées*, Paris, Armand Colin, 1911.
- MORTIER, Roland, *L'originalité : une nouvelle catégorie esthétique au siècle des Lumières*, Genève, Droz (Histoire des idées et critique littéraire, n° 207), 1982.
- MOSER, Walter, « Buffon, exégète entre théologie et géologie », *Strumenti critici*, 1987, vol. 53, n° 2, p. 17-42.
- MOSER, Walter, « Énergie et différence. Visions savantes de la fin du monde au XVIII^e siècle », *Revue de synthèse*, octobre-décembre 1984, n° 116, p. 403-433.
- MOSER, Walter, « Experiment and fiction », dans Frederick Amrine (dir.), *Literature and Science as Modes of Expression*, introduction de Stephen J. Weininger, Dordrecht / Boston / London, Kluwer Academic Publishers, 1989, p. 61-80.
- MULLER, Armand, « Buffon », dans *De Rabelais à Paul Valéry : les grands écrivains devant le christianisme*, Paris, R. Foulon, 1969, p. 121-123.

- NAAS, Valérie, *Le projet encyclopédique de Pline l'Ancien*, Rome, École française de Rome (Collection de l'École française de Rome, n° 303), 2002.
- NATIVEL, Colette, « *Suspendit picta uoltum mentemque tabella* : dire l'évidence en peinture selon le *De pictura ueterum* de Franciscus Junius », dans Carlos Lévy et Laurent Pernot (dirs.), *Dire l'évidence. Philosophie et rhétorique antiques*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 265-283.
- O'NEAL, John C., « Esthétique et épistémologie sensualiste », 1999, *Dix-huitième siècle*, n° 31, p. 75-91.
- O'NEAL, John C., *The Authority of Experience; Sensationist Theory in the French Enlightenment*, University Park (Pennsylvania), Pennsylvania State UP, 1996.
- PAPPAS, John, « Buffon matérialiste ? Les critiques de Berthier, Feller, et les *Nouvelles ecclésiastiques* », dans Béatrice Fink et Gerhardt Stenger (dirs.), *Être matérialiste à l'âge des Lumières. Mélanges offerts à Roland Desné*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, p. 233-249.
- PAPPAS, John, « Buffon vu par Berthier, Feller et les "Nouvelles ecclésiastiques" », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 1983, n° 216, p. 26-28.
- PARADIS, Swann, « Buffon, Pasumot et le sommeil paradoxal du chat : rhétorique et histoire naturelle sous l'Ancien Régime », dans Annie Cloutier, Catherine Dubeau et Pierre-Marc Gendron, *Savoirs et fins de la représentation sous l'Ancien Régime. Actes des colloques jeunes chercheurs du Cercle Interuniversitaire d'Étude sur la République des lettres (CIERL) 2001-2002*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval (Les Cahiers du CIERL, n° 1), 2005, p. 99-115.
- PARADIS, Swann, « Clio avait-elle songé à Darwin ? », dans Sabrina Vervacke, Éric Van der Schueren et Thierry Belleguic (dirs.), *Les songes de Clio. Fiction et Histoire sous l'Ancien Régime*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval (Les collections de la République des Lettres / Symposiums), 2006, p. 263-286.
- PARADIS, Swann, « Le castor à la rescousse du pygargue à tête blanche : Buffon, Jefferson et la dégénération des animaux d'Amérique septentrionale », dans *Influences et modèles étrangers en France (XVI^e-XVIII^e siècles). Actes du VI^e colloque jeunes chercheurs du Cercle Interuniversitaire d'Étude sur la République des lettres (CIERL) (2006)*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval (Les Cahiers du CIERL, n° 4), 2008, p. 150-172 [à paraître en 2008].
- PARADIS, Swann, « S'il vous plaît, M. de Buffon... portraiturez-nous un mouton ! », dans Isabelle Billaud et Marie-Catherine Laperrière (dirs.), *Représentations du corps sous l'Ancien Régime. Actes du III^e colloque jeunes chercheurs du Cercle Interuniversitaire d'Étude sur la République des lettres (CIERL) (2003)*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval (Les Cahiers du CIERL, n° 2), 2007, p. 45-63.

- PASCAL, Jean-Noël, *La fable au Siècle des Lumières 1715-1815. Anthologie des successeurs de La Fontaine, de La Motte à Jauffret*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne (Lire le Dix-huitième Siècle, n° 3), 1991.
- PAYEUR, Marie-Claude, « L'animal au service de la représentation », *Corpus*, 1^{er} semestre 1991, n^{os} 16/17, p. 27-35.
- PELLEGRIN, Pierre, « Aristote et la téléologie », dans Paul-Antoine Miquel (dir.), *Biologie du XXI^e siècle. Évolution des concepts fondateurs*, Bruxelles, De Boeck, 2008, p. 3-30.
- PELLEGRIN, Pierre, « Introduction », dans Aristote, *Partie des animaux. Livre I*, Paris, Flammarion, 1995 [Paris, Aubier, 1945], p. 5-33 [éd. J.-M. Le Blond].
- PELLEGRIN, Pierre, *La classification des animaux chez Aristote. Statut de la biologie et unité de l'aristotélisme*, Paris, Les Belles Lettres (Collection d'études anciennes), 1982.
- PERELMAN, Chaïm, « Rhétorique, dialectique, et philosophie », dans Brian Vickers (dir.), *Rhetoric Revalued*, Binghamton (New York), Center for Medieval & Early Renaissance Studies (Medieval & Renaissance Texts & Studies, vol. 19), 1982, p. 277-281.
- PEYRACHE-LEBORGNE, Dominique, *La Poétique du sublime : de la fin des Lumières au romantisme*, Paris, Honoré Champion, 1997.
- PHILIPPON, Michel, « Malebranche : un étrange cartésien », dans Nicolas de Malebranche, *De l'imagination. (De la Recherche de la vérité, livre II, parties II et III)*, Paris, Ellipses (Philo), 2006, p. 9-31 [éd. Michel Philippon].
- PIÉRARD, Jean, *Mammalogie. Mammifères du Québec*, Laprairie, Éditions Marcel Broquet, 1983.
- PIETERS, Florence, « La ménagerie du stathouder Guillaume V dans le domaine Het Kleine Loo à Voorburg », dans B. C. Sliggers et A. A. Wertheim, *Le zoo du prince. La ménagerie du stathouder Guillaume V*, édition bilingue néerlandais / français, traduction française par J. R. Mengarduque, Zutphen, Walburg Instituut, 1994, p. 39-60.
- PIETERS, Florence, et ROOKMAAKER, Kees, « Arnout Vosmaer, grand collectionneur de curiosités naturelles, et son *Regnum animale* », dans B. C. Sliggers et A. A. Wertheim, *Le zoo du prince. La ménagerie du stathouder Guillaume V*, édition bilingue néerlandais / français, traduction française par M. E. Fabricotti-Vaute, Zutphen, Walburg Instituut, 1994, p. 11-38.

- PINAULT-SØRENSEN, Madeleine, *Dessiner la nature. Dessins et manuscrits des Bibliothèques de France XVII^e-XVIII^e-XIX^e siècles*, préface de Yves Laissus, Paris, Fondation Électricité de France (Espace Électra), 1996.
- PINAULT-SØRENSEN, Madeleine, « “La nature est belle” », dans Ulla Kölving et Irène Passeron (dirs.), *Sciences, musiques, Lumières. Mélanges offerts à Anne-Marie Chouillet*, Ferney-Voltaire, Centre International d’Étude du XVIII^e siècle, 2002, p. 213-228.
- PINAULT-SØRENSEN, Madeleine, *Le peintre et l’histoire naturelle*, Paris, Flammarion, 1990.
- PINON, Laurent, *Livres de Zoologie de la Renaissance : une anthologie (1450-1700)*, préface de Jean Céard, Paris, Klincksieck (Corpus iconographique de l’histoire du livre), 1995.
- PIVETEAU, Jean, « Buffon », dans *Dictionnaire de Biographie Française*, Paris, Librairie Letouzey et Ané, 1956, t. 7, p. 629-631 [éds. M. Prévost, J. Balteau, M. Barroux et R. d’Amat].
- PIVETEAU, Jean, « Introduction à l’œuvre philosophique de Buffon », dans *Œuvres philosophiques de Buffon*, Paris (Corpus général des philosophes français. Auteurs modernes, vol. XLI, n° 1), 1954, p. VII-XXXVII [éd. Jean Piveteau].
- POPLIN, François, « Buffon, Pasumot et le sommeil paradoxal du chat », *Mémoires de l’Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon*, 1991, vol. 130, n° 1, p. 297-308.
- POPLIN, François, « L’âge de l’homme et de la terre au temps des Encyclopédistes et de Buffon », dans Jean-Pierre Mohen (dir.), *Le Temps de la Préhistoire*, Dijon, Archéologia, 1989, p. 4-7.
- POPLIN, François, « L’évolutionnisme, noble conquête du cheval à travers Buffon », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d’Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 463-474.
- PRESCOTT, Jacques et RICHARD, Pierre, *Mammifères du Québec et de l’est du Canada*, Waterloo (Québec), Éditions Michel Quintin, 2004 [1996].
- PROUST, Jacques, « Diderot et le système des connaissances humaines », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 1988, n° 256, p. 117-127.
- PROUST, Jacques, *Diderot et l’Encyclopédie*, Paris, Armand Colin, 1967.

- PRUDHOMME, Sylvain, « Plan du texte et organisation du vivant. “Vie” et “lumière” dans le *Discours sur le style* de Buffon », *Poétique*, septembre 2005, n° 143, p. 343-357.
- PSILLOS, Stathis, *Scientific Realism. How Science tracks Truth*, Londres & New York, Routledge, 1999.
- QUATREFAGES, Armand de, *Darwin et ses précurseurs français. Étude sur le transformisme*, Paris, Félix Alcan, 1892.
- QUINTILI, Paolo, « Diderot, l'esthétique et le naturalisme », *Dix-huitième siècle*, 1999, n° 31, p. 269-282.
- RAICHVARG, Daniel et JACQUES, Jean, *Savants et ingorants. Une histoire de la vulgarisation des sciences*, Paris, Seuil (Sciences ouvertes), 1991.
- RANCIÈRE, Jacques, *La parole muette. Essai sur les contradictions de la littérature*, Paris, Hachette Littératures, 1998.
- RATCLIFF, Marc, « L'abbé Pluche entre spectacle et interprétation », dans Françoise Gevrey, Julie Boch et Jean-Louis Haquette (dirs.), *Écrire la nature au XVIII^e siècle. Autour de l'abbé Pluche*, Paris, Presses de l'Université Paris Sorbonne (Lettres Françaises), 2006, p. 55-68.
- REILL, Peter Hanns, « Vitalizing Nature and Naturalizing the Humanities in the Late Eighteenth Century », *Studies in Eighteenth-Century Culture*, 1999, n° 28, p. 361-381.
- REY, Roselyne, « Buffon et le vitalisme », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 399-413.
- REY, Roselyne, « Diderot et les sciences de la vie dans l'*Encyclopédie* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, octobre 1995, n° 18-19, p. 47-53.
- REY, Roselyne, « Dynamique des formes et interprétation de la nature », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, octobre 1991, n° 11, p. 49-62.
- REY, Roselyne, « L'espèce entre Science et Philosophie chez C. Bonnet », dans Scott Atran, et al. (dirs.), *Histoire du concept d'espèce dans les sciences de la vie : colloque international, mai 1985*, Paris, Éditions de la Fondation Singer-Polignac, 1987, p. 79-99.
- REY, Roselyne, « Le cas des sciences de la vie », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, avril 1992, n° 12, p. 41-57.

- REY, Roselyne, « Naissance de la biologie et redistribution des savoirs », *Revue de synthèse*, 1994, vol. 115, n^{os} 1-2, p. 167-197.
- REY, Roselyne, *Naissance et développement du vitalisme en France de la deuxième moitié du XVIII^e siècle à la fin du Premier Empire*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000.
- REYNAUD, Denis, « Pour une théorie de la description au 18^e siècle », *Dix-Huitième Siècle*, 1990, n^o 22, p. 347-366.
- REYNAUD, Denis, *Problèmes et enjeux littéraires en histoire naturelle au 18^e siècle*, thèse de doctorat, Université Lumière-Lyon 2, 1988.
- ROBBINS, Louise E., *Elephant Slaves & Pampered Parrots. Exotic Animals in Eighteenth-Century Paris*, Baltimore & London, The Johns Hopkins University Press (Animals, History, Culture), 2002.
- ROBINSON, Agnes Mary Frances (Madame Duclaux), « Buffon in his Garden », dans *The French Ideal. Pascal, Fénelon and other essays*, Freeport, Books for Libraries Press, 1967 [1911], ch. III : p. 233-274.
- ROCHE, Daniel, « Natural History in the Academies », dans Nicolas Jardine, James A. Secord et Emma C. Spary (dirs.), *Cultures of Natural History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 127-144.
- ROCHE, Daniel, *Le siècle des lumières en province : académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, Paris, Mouton (Civilisations et sociétés, n^o 62), 2 vol.
- ROCHE, Daniel, *Les républicains des lettres : gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1988.
- ROE, Shirley, « Buffon and Needham : diverging views on life and matter », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 439-450.
- ROGER, Jacques, article « Buffon », dans *Dictionary of Scientific Biography*, New York, Charles Scribner's sons, 1973, t. II, p. 577-578 [éd. Charles G. Gillispie].
- ROGER, Jacques, article « Transformisme », dans *Encyclopaedia Universalis*, 1980, p. 252-255.
- ROGER, Jacques, « Buffon et l'introduction de l'histoire dans l'*Histoire naturelle* », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 193-205.

- ROGER, Jacques, « Buffon et le transformisme », dans *La Recherche*, 1982, n° 138, p. 1246-1254 [reproduit dans Jacques Roger, *Pour une histoire des sciences à part entière*, éd. Claude Blanckaert, postface de Jean Gayon, Paris, Albin Michel (Idées), 1995, p. 272-286].
- ROGER, Jacques, « Buffon, Jefferson et l'homme américain », dans C. Blanckaert, A. Ducros et J. J. Hublin (dirs.), *Histoire de l'anthropologie : hommes, idées, moments*, numéro spécial des *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 1989, nouvelle série, n^{os} 3-4, p. 57-66.
- ROGER, Jacques, *Buffon. Un philosophe au Jardin du Roi*, Paris, Fayard, 1989.
- ROGER, Jacques, « Diderot et Buffon en 1749 », *Diderot Studies*, 1963, vol. IV, p. 221-236.
- ROGER, Jacques, « Introduction à Buffon », dans *Les Époques de la nature*, Paris, Éditions du Muséum national d'Histoire naturelle, 1988 [1962], p. ix-cxlix.
- ROGER, Jacques, « L'esprit scientifique de Buffon », dans *Comptes rendus du 84^e Congrès des sociétés savantes (Dijon 1959)*, Paris, Gauthier-Villars (Section des sciences), 1960, p. 21-34.
- ROGER, Jacques, « L'histoire naturelle au XVIII^e siècle : de l'échelle des êtres à l'évolution », *Bulletin de la Société zoologique de France*, 1990, vol. 115, n° 3, p. 245-254 [reproduit dans Jacques Roger, *Pour une histoire des sciences à part entière*, texte établi et présenté par Claude Blanckaert, postface de Jean Gayon, Paris, Albin Michel (Idées), 1995, p. 237-251].
- ROGER, Jacques, « Les conditions intellectuelles de l'apparition du transformisme », dans *Épistémologie et marxisme*, Paris, Union générale d'éditions (Monde en 10/18, n° 666), 1972, p. 99-114 [reproduit dans Jacques Roger, *Pour une histoire des sciences à part entière*, texte établi et présenté par Claude Blanckaert, postface de Jean Gayon, Paris, Albin Michel (Idées), 1995, p. 227-236].
- ROGER, Jacques, « Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIII^e siècle », *L'Information littéraire*, sept.-oct. 1964, n° 4, p. 147-153.
- ROGER, Jacques, *Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIII^e siècle. La génération des animaux de Descartes à l'Encyclopédie*, Paris, Albin Michel (L'évolution de l'humanité), 1993 [1963, Armand Colin].
- ROGER, Jacques, « Pour une histoire historique des sciences » [« Per una storia storica delle scienze »], dans *Giornale critico della Filosofia Italiana*, anno LXIII, 1984, p. 285-314 [reproduit dans Jacques Roger, *Pour une histoire des sciences à part entière*, texte établi et présenté par Claude Blanckaert, postface de Jean Gayon, Paris, Albin Michel (Idées), 1995, p. 43-73].

- ROGER, Jacques, *Pour une histoire des sciences à part entière*, texte établi et présenté par Claude Blanckaert, postface de Jean Gayon, Paris, Albin Michel (Idées), 1995.
- ROGER, Jacques, « Réflexions sur l'histoire de la biologie (XVII-XVIII^e siècle : problèmes de méthode) », *Revue d'Histoire des Sciences*, 1964, n^o 17, p. 25-40.
- ROOKMAAKER, L. C., « Histoire du rhinocéros de Versailles (1770-1793) », *Revue d'Histoire des Sciences*, 1983, n^o XXXVI, p. 307-318.
- ROSSI, Paolo, *Francis Bacon. From Magic to Science*, traduit de l'italien par Sacha Rabinovitch, London, Routledge & Kegan Paul, 1968.
- ROVEDA, Lyndia, « La rhétorique des textes scientifiques au siècle des Lumières », dans Jan Herman, Paul Pelckmans & Nathalie Kremer (dirs.), *Études de littérature française du XVIII^e siècle*, Bruxelles, Koninklijke Vlaamse Academie van België voor Wetenschappen en Kunsten (Contactforum), 2006, p. 125-129.
- SABAN, Roger, « Le testament de Buffon », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 97-115.
- SAINT GIRONS, Baldine, « L'invention de l'esthétique sur les décombres de la rhétorique », dans Jean Gayon, Jean-Claude Gens et Jacques Poirier (dirs.), *La rhétorique : enjeux de ses résurgences*, Bruxelles, Éditions Ousia (Ébauches), 1998, p. 99-115.
- SALVI, Claudia, *Le grand livre des animaux de Buffon*, Tournai (Belgique), La Renaissance du Livre, 2002.
- SCHOBBER, Angelika, « Aspects du génie chez Diderot et d'Alembert », *Diderot Studies*, 1988, vol. XXXIII, p. 143-149.
- SCHWAB, Richard N., REX, Walter E. et LOUGH, John, *Inventory of Diderot's Encyclopédie*, SVEC, 1971, n^o 83, t. II.
- SÉGINGER, Gisèle, article « Sciences et Lettres », dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dirs.), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, 2002, p. 542-544.
- SEINDERGART, Jean, « Le traitement du problème cosmologique dans l'œuvre de Buffon », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 309-326.

- SERMAIN, Jean-Paul, « La *disposition* est l'homme même. Marivaux, Buffon, et l'éloquence du for intérieur au XVIII^e siècle », dans Carole Dornier et Jürgen Siess (dirs.), *Éloquence et vérité intérieure*, Paris, Honoré Champion, 2002, p. 131-140.
- SERMAIN, Jean-Paul, « Le code du bon goût », dans Marc Fumaroli (dir.), *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne. 1450-1950*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, p. 879-943.
- SHEA, William (éd.), *Science and the Visual image in the Enlightenment*, Canton, Science History Publications, 2000.
- SLOAN, Phillip R., « Buffon, German biology, and the historical interpretation of biological species », *British journal for the history of science*, 1979, n^o 12, p. 109-153.
- SLOAN, Phillip R., « Buffon's studies today », *History of science*, 1994, n^o 32, p. 469-477.
- SLOAN, Phillip R., « From logical universals to historical individuals : Buffon's idea of biological species », dans Scott Atran, et al. (dirs.), *Histoire du concept d'espèce dans les sciences de la vie : colloque international, mai 1985*, Paris, Éditions de la Fondation Singer-Polignac, 1987, p. 101-140.
- SLOAN, Phillip R., « L'hypothétisme de Buffon : sa place dans la philosophie des sciences du dix-huitième siècle », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 207-222.
- SLOAN, Phillip R., « Organic molecules revisited », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988)*, préface d'Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 415-438.
- SLOAN, Phillip R., « The Buffon-Linnaeus controversy », *Isis*, 1976, n^o 67, p. 356-375.
- SLOAN, Phillip R., « The Historical Interpretation of Biological Species », *The British Journal for the History of Science*, july 1979, vol. XII, n^o 41, p. 118.
- SLOAN, Phillip R., « The Idea of Racial Degeneracy in Buffon's *Histoire naturelle* », dans Harold E. Pagliaro (dir.), *Studies in Eighteenth-Century Culture. Racism in the eighteenth century*, Cleveland and London, The Press of Case Western Reserve University, 1973, vol. 3, p. 293-321.
- SØRENSEN, Madeleine, *Le peintre et l'histoire naturelle*, Paris, Flammarion, 1990.

- SPARY, Emma C., *Le jardin de l'utopie : l'histoire naturelle en France de l'Ancien Régime à la Révolution*, traduit de l'anglais par Dabbak Claude, Paris, Publications scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle, 2005.
- SPARY, Emma C., « The 'Nature' of Enlightenment », dans William Clark, Jan Golinski et Simon Schaffer (dirs.), *The Sciences in Enlightened Europe*, Chicago, University of Chicago Press, 1999, p. 272-304.
- SPARY, Emma C., *Utopia's Garden. French Natural History from Old Regime to Revolution*, Chicago, University of Chicago Press, 2000.
- STAFFORD, Barbara Maria, *Body Criticism : Imaging the Unseen in Enlightenment Art and Medicine*, London / Cambridge (Mass.), MIT Press, 1991.
- STAFFORD, Barbara Maria, *Voyage into Substance. Art, Science, Nature, and the Illustrated Travel Account, 1760-1840*, Cambridge (Massachusetts), MIT Press, 1984.
- STALNAKER, Joanna, *In Visible Words : Epistemology and Poetics of Description in Enlightenment France*, Doctoral dissertation, New York University, 2002.
- STALNAKER, Joanna, « Painting Life, Describing Death : Problems of Representation and Style in the *Histoire Naturelle* », *Studies in Eighteenth-Century Culture*, 2003, n° 32, p. 193-227.
- STAROBINSKI, Jean, « Buffon », dans *Action et réaction : vie et aventures d'un couple*, Paris, Seuil (Librairie du XX^e siècle), 1999, p. 109-115.
- STAROBINSKI, Jean, « La réaction et la machine animale (Hobbes, Glisson, Buffon) », dans Annie Becq, Charles Porset et Alain Mothu (dirs.), *Amicitia Scriptor. Littérature, Histoire des idées, Philosophie. Mélanges offerts à Robert Mauzi*, Paris, Honoré Champion Éditeur (Varia, n° 15), 1998, p. 205-220.
- STAROBINSKI, Jean, « Langage poétique et langage scientifique », *Diogène*, 1977, n° 100, p. 139-157.
- STAROBINSKI, Jean, « Rousseau et Buffon », dans *Jean-Jacques Rousseau ; la transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, 1971, p. 380-392.
- STENGERS, Isabelle, « La question de l'auteur dans les sciences modernes », *Littérature*, mai 1991, n° 82, p. 3-15.
- STENGERS, Jean, « Buffon et la Sorbonne », dans Roland Mortier et Hervé Hasquin (dirs.), *Études sur le XVIII^e siècle*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1974, p. 97-127.

- SVALGELSKI, Jean, « Buffon et les “intermittences de la nature” », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon* (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988), préface d’Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 165-174.
- TATIN-GOURIER, Jean-Jacques, *La littérature française du XVIII^e siècle*, Paris, Dunod (Les Topos), 1999.
- TATIN-GOURIER, Jean-Jacques, *Lire les lumières*, sous la direction de Daniel Bergez, Paris, Dunod, 1996.
- TAUBER, Alfred L. (éd.), *The Elusive Synthesis : Aesthetics and Science*, Dordrecht / Boston / London, Kluwer Academic Publishers, 1996.
- TINLAND, Frank, « Les limites de l’animalité et de l’humanité selon Buffon et leur pertinence pour l’anthropologie contemporaine », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon* (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988), préface d’Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 543-556.
- TORLAIS, Jean, « Une rivalité célèbre : Réaumur et Buffon », *La Presse médicale*, 1958, n° 66, p. 1057-1058.
- VARTANIAN, Aram, « Buffon et Diderot », dans Jean Gayon et al. (dirs.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon* (Paris, Montbard, Dijon, 14-22 juin 1988), préface d’Ernst Mayr, postface de Georges Canguilhem, Paris, Vrin, 1992, p. 119-133.
- VARTANIAN, Aram, « The Problem of Generation and the French Enlightenment », *Diderot Studies*, 1964, n° 6, p. 339-352.
- VERNET, Max, « Les événements singuliers ou l’histoire surprise », dans Sabrina Vervacke, Éric Van der Schueren et Thierry Belleguic (dirs.), *Les songes de Clío. Fiction et Histoire sous l’Ancien Régime*, Sainte-Foy, Presses de l’Université Laval (Les collections de la République des Lettres / Symposiums), 2006, p. 73-97.
- VICQ-D’AZYR, Félix, « Éloge de M. de Buffon prononcé à l’Académie française le 11 décembre 1788 », dans Buffon, *Œuvres : avec la synonymie et la classification de Cuvier*, Paris, Parent Desbarres, 1868, p. v-xiv [éd. Jules Pizzetta].
- VIER, Jacques, « Buffon (1707-1788) », dans *Histoire de la littérature française du XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1965, t. 1 : L’armature intellectuelle et morale, ch. 5, p. 307-337.
- VOISENET, Jacques, « L’animal et la pensée médicale dans les textes du Haut Moyen Âge », *Rursus*, 2006, n° 1, [En ligne] : <http://revel.unice.fr/rursus/document.html?id=50> (consultée le 10 septembre 2007).

- VOVELLE, Michel (éd.), *L'Homme des Lumières*, Paris, Seuil, 1996.
- VUILLEMIN, Nathalie, « De deux regards sur la nature : la savant face à l'artiste dans les "Arts d'observer" de Benjamin Carrard et Jean Senebier », dans Françoise Gevrey, Julie Boch et Jaqun-Louis Haquette (dirs.), *Écrire la nature au XVIII^e siècle. Autour de l'abbé Pluche*, Paris, Presses de l'Université Paris Sorbonne (Lettrs Françaises), 2006, p. 189-205.
- VUILLEMIN, Nathalie, « Hypothèse et fiction : les relations complexes de deux discours. Quelques remarques sur les stratégies discursives de J.-B. Robinet dans la philosophie de son temps », *Comètes. Revue des Littératures d'Ancien Régime*, octobre 2005, n° 2, p. 2 [En ligne : <http://www.cometes.org/revue/numeros/numero-2-sciences-lettres/nathalie-vuillemin-hypothese-et-fiction-robinet-dans-la-philosophie-de-son-temps/>].
- VUILLEMIN, Nathalie, « Plaisir du regard, beauté de la nature et connaissance scientifique au XVIII^e siècle », dans Patrick Chézaud, Lawrence Gasquet et Ronald Shusterman (dirs.), *L'art de plaire. Esthétique, Plaisir, Représentation*, Saint-Pierre-de-Salerno, Gérard Monfort Éditeur, 2006, p. 179-190.
- WAGNER, Pierre (dir.), *Les philosophes et la science*, Paris, Gallimard (Folio / Essais, Inédit n° 408), 2002.
- WÄLHBERG, Martin, « L'anthropologie des Lumières et le l'hospitalité lapone — Regnard, Buffon, Maupertuis, Voltaire, Sade », *SVEC*, 2007 : 12, p. 277-302.
- WEBB, Ruth, « Mémoire et imagination : les limites de l'*enargeia* dans la théorie rhétorique grecque », dans Carlos Lévy et Laurent Pernot (dirs.), *Dire l'évidence. Philosophie et rhétorique antiques*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 229-248.
- WEIL, Eric, *Problèmes kantians*, Paris, Vrin, 1982 [2^e éd. revue et augmentée].
- WHITAKER, Katie, « The Culture of Curiosity », dans Nicholas Jardine, J. A. Secord & E. C. Spary (dirs.), *Cultures of Natural History*, Cambridge University Press, 1996, p. 75-90.
- WOHL, Robert, « Buffon and his project for a new science », *Isis*, 1960, n° 51, p. 186-199.
- WOKLER, Robert, « Buffon and Tyson on the orang-utan », *SVEC*, 1976, n° 155, p. 2301-2319.
- ZILSEL, Edgar, *Le génie. Histoire d'une notion de l'Antiquité à la Renaissance*, traduction de Michel Thévenaz, préface de Nathalie Heinich, Paris, Éditions de Minuit (Paradoxe), 1993 [texte original allemand de 1926].

Dictionnaires, encyclopédies, journaux

Dictionary of the History of Science, William F. Bynum., Janet E. Browne et Roy Porter (dirs.), Princeton (New Jersey), Princeton University Press, 1981.

Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences, Dominique Lecourt (dir.), Presses Universitaires de France, 1999.

Dictionnaire européen des Lumières, Michel Delon (dir.), Paris, Presses Universitaires de France, 1997.

Dictionnaire universel françois et latin, vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux, Paris, Compagnie des libraires associés, 1771 [6^e éd.], 8 tomes.

Dictionnaire universel de Furetière (1690), Paris, Robert, 1978 [réimpression de l'édition de 1690, publiée par A. & R. Leers, La Haye et Rotterdam], 3 tomes.

Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, arts et des métiers, Stuttgart-Bad Cannstatt, Friedrich Frommann Verlag (Günther Holzboog), 1966 [réimpression de l'édition de Paris-Neuchâtel de 1751-1780], 35 tomes [abrégé *Encyclopédie* dans le texte].

L'année littéraire, Genève, Slatkine Reprints, 1966 [réimpression de l'édition de Paris, Mérigot le jeune, 1754-1801] [éds. Élie Catherine Fréron et Louis-Marie Stanislas Fréron].

Le dictionnaire du littéraire, Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dirs.), Paris, PUF, 2002.

Le Journal des sçavans, pour l'année MDCCXLIX, Paris, Gabriel-François Quillau, 1749.

Journal encyclopédique, Genève et Nendeln (Liechtenstein), Slatkine Reprints et Klaus Reprint, 1967 [juillet-décembre 1765], tome XX.

Journal de Trévoux ou Mémoires pour servir à l'histoire des sciences et des arts, Genève, Slatkine Reprints, 1969.

Nouvelles ecclésiastiques, 1750-1755.